



L'AMÉRIQUE DU NORD  
PITTORESQUE

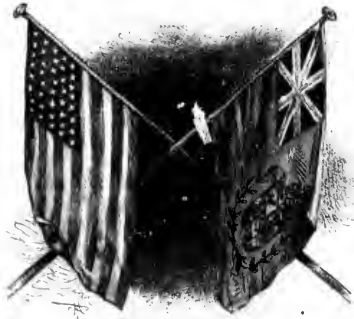


ÉTATS-UNIS ET CANADA

L'AMÉRIQUE DU NORD  
PITTORESQUE

OUVRAGE RÉDIGÉ PAR UNE RÉUNION D'ÉCRIVAINS AMÉRICAINS

TRADUIT, REVU ET AUGMENTÉ PAR BÉNÉDICT-HENRY REVOIL



PARIS

A. QUANTIN  
7, RUE SAINT-BENOÎT

G. DECAUX  
7, RUE DU CROISSANT

M DCCC LXXX

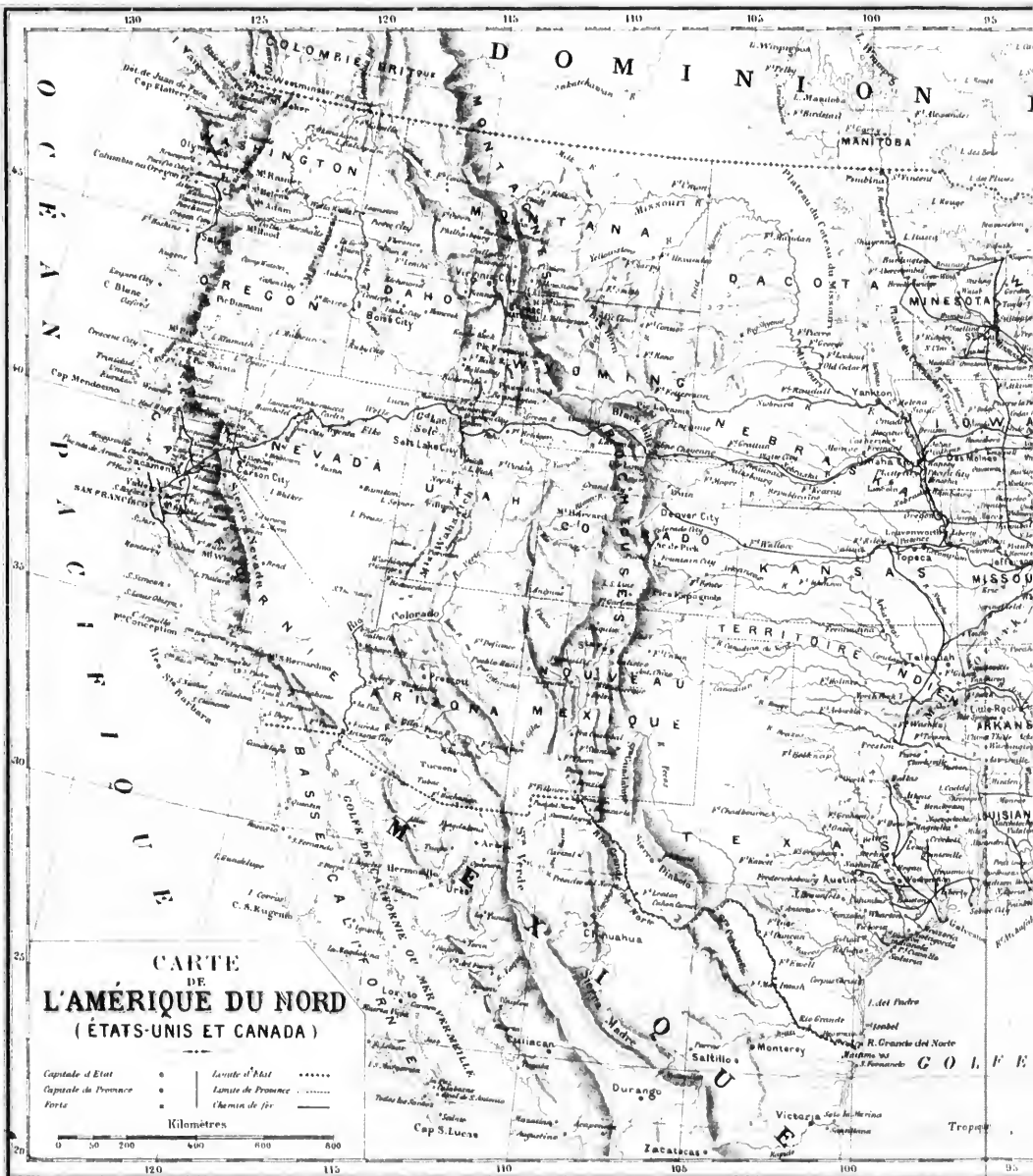
E 168

B 8913

fol.

\*\*\*





Gravé par E. Maréchal, 23 r. de Brea, Paris







# L'AMÉRIQUE DU NORD

PITTORESQUE



## NEW-YORK, BROOKLYN ET LONG ISLAND

LE premier navire à vapeur qui traversa l'Atlantique en 1838 mit dix-huit jours à accomplir ce hardi voyage; mais, à notre époque, il suffit de neuf fois vingt-quatre heures pour se rendre à New-York de Saint-Nazaire, voire même du Havre.

La traversée de l'Océan n'est plus qu'un jeu, et l'on peut appeler avec juste raison ces steamers transatlantiques des omnibus à bon marché.

Il y a loin de là — convenons-en — à la lente navigation du *May Flower*, qui



LE CLOCHER DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ.

transportait les *pilgrim fathers*, fondateurs de la colonie américaine, navire à voiles dont la traversée dura soixante-trois jours pour atteindre le pays découvert par Christophe Colomb.

Si l'on compte de nombreux naufrages dans ces rapides traversées, tels que ceux du *President* et du *City of Boston*, on additionne sur de longues pages les listes des navires à vapeur parvenant sans encombre dans cette immense baie de New-York, qui donnerait asile à tous les vaisseaux du monde, s'ils avaient à y chercher refuge.

Le spectacle offert au voyageur par la baie de New-York dépasse réellement tout ce qu'il a rêvé.

D'un côté, voici le fleuve Hudson, qui côtoie la presqu'île de Manhattan à l'ouest, et de l'autre l'*East River*, bras de mer qui roule ses vagues entre le continent et la Longue-Île, grande langue de terre, qui, couverte de fermes, de forêts et de marécages, oppose une digue aux fureurs de l'Atlantique sur ses rives, et, s'étend depuis le Sandy Hook jusqu'à la pointe nord du Sound, face à face avec Newport.

L'Hudson, qui descend du nord, coule entre deux rives pittoresques sur une étendue de cent cinquante milles, depuis sa source jusqu'à son embouchure.

Quant à l'*East River*, ce bras de mer sert de communication entre la *Cité Empire* et les côtes du Connecticut et de Rhode

Island. Partout, le long de ces terres, s'ouvrent des baies profondes, servant de lieu

de refuge aux navires et aux embarcations de tout tonnage.

Remontons encore le long de ce bras de mer et nous trouverons la rivière de Harlem, qui communique, par le ruisseau nommé Spuyten Duyvil Creek, avec le fleuve Hudson, si bien que ce canal, qui ne doit rien à la main des hommes, sépare entièrement l'île de Manhattan, où New-York est bâti, du continent américain sur lequel se trouve l'État qui porte le nom de la grande cité.

Cette qualification de Manhattan vient d'une tribu de Peaux-Rouges qui habitait ce point du globe à l'époque où les Européens y débarquèrent.

Si nous retournons à l'entrée de la baie de New-York, nous apercevrons, à droite, la Longue-Île et Coney Island, où les amateurs de plaisir se rendent souvent, à bord des steamboats frères par des Compagnies, afin d'y manger un « clam bake », autrement dit une soupe aux moules, et s'y livrer aux plaisirs de la danse. Ces divertissements sont très prisés sur ces plages lointaines.

Les côtes de la Longue-Île, vues de la plage de sable, sont boisées, et çà et là des villages, aux maisons peintes en bleu et ornées de volets verts, émergent du « buisson » pour récréer la vue.

À gauche de la Longue-Île s'élève « Staten Island », qui fait partie de l'État de New-Jersey. Les jardins et les parcs ombrueux qui s'élèvent sur les pentes douces



BROADWAY, DU HAUT DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ.

de la montagne rappellent les villas du lac de Côme. C'est une féerie agreste qui



UN DES QUAIS DE NEW-YORK.



LES TROIS SQUARES DE NEW-YORK : WASHINGTON, MADISON ET UNION.

ravit le voyageur au moment où il va débarquer sur la terre du nouveau monde.

Voilà le navire à vapeur en pleine baie : en face du mât d'artimon se dresse sur ses quais géants la ville immense, à peine marquée sur la carte du monde il y a moins d'un siècle et demi, et qui aujourd'hui contient *un million* d'âmes, *deux millions* avec les villes voisines de Brooklyn, Jersey City et autres agglomérations de maisons qui font les faubourgs de New-York. Dans une vingtaine d'années, si rien n'arrête l'envahissement et l'émigration, il y aura quatre millions d'habitants sur ce point du globe. Londres a déjà dépassé Pékin; New-York dépassera Londres par la richesse et le nombre de ses citoyens.

Notre navire avance toujours dans la baie; il laisse à droite l'île du Gouverneur et Brooklyn, et pénètre dans la rivière du nord, l'Hudson, pour entrer à son *warf*, vers le point du quai qui lui est assigné.

Ce qui frappe surtout d'étonnement le voyageur européen, c'est de voir tourner devant ses yeux un kaléidoscope composé de vaisseaux de tout tonnage, de toutes formes, se croisant sans cesse et allant d'un point à un autre.

Les communications entre New-York et Brooklyn s'opèrent à l'aide de *ferry boats*, bacs à vapeur qui vont avec une rapidité et une continuité semblables à celle de nos tramways.

Le touriste comprend bien vite que la plage sur laquelle il débarque appartient à une nation qui, sous le rapport du mouvement et de l'activité commerciale, n'a rien à envier au vieux monde.

En approchant de la Ville Empire, on aperçoit à la pointe sud une vaste construction en forme de bastion, recouverte d'une toiture vitrée. Ce vieux fort est placé en avant d'une promenade plantée d'arbres tordus et centenaires, et se nomme Castle Garden : la promenade est la Battery, enserrée et protégée par de vastes murailles et des blocs de rochers auxquels on a mêlé du béton, de telle façon que la ville basse est ainsi préservée contre l'envahissement des flots lors des grandes marées.

C'est dans cet endroit de la ville que débarquent les émigrants; c'est là qu'ils sont passés en revue et qu'on les embrigade pour les transporter dans l'intérieur des terres, suivant leur désir, ou d'après les conventions faites avec eux en Europe.

Castle Garden fut, en premier lieu, un fort; il devint plus tard un jardin, puis une salle de théâtre et de concerts, tandis que la Battery était le seul but de promenade des beaux messieurs et des belles dames du temps de *Knickerbockers*, les possesseurs bataves qui précédèrent les Anglais sur le sol de Manhattan; mais de nos jours ces lieux aimés par les ancêtres des New-Yorkais ne sont plus réputés « à la mode », quels qu'aient été les embellissements opérés depuis quarante ans dans ce quartier de New-York. En effet, ces vieux arbres, inclinés par la force du vent de la mer, ne peuvent supporter la comparaison avec les nouvelles plantations des parcs qui ornent la grande cité américaine.

Avant de s'aventurer dans les rues de New-York, nos lecteurs voudront bien examiner les quais qui avoisinent la partie basse de l'Hudson et de l'East River. Ce sont les mêmes qu'il y a cent ans, sauf les réparations voulues. C'est là que les navires du vieux continent viennent débarquer leurs marchandises destinées au commerce américain. A droite et à gauche de ces lieux de débarquement s'ouvrent des ruelles, des passages sombres où les Yankees continuent les négociations de leurs aïeux, ayant pour compriours des bureaux enfumés, nauséabonds, sans se soucier des améliorations de la marine moderne; c'est dans

ces parages que s'ouvrent ces tavernes hideuses, puant le gin et le whiskey, refuge des matelots, des prostituées et des embaucheurs. Foin des nouvelles façons d'agir de nos négociants cosmopolites ! La routine règne toujours dans ces bas-fonds de New-York, et elle y subsistera longtemps encore.

L'entrée de New-York se fait par le Broadway — la rue large — et, du sommet du beffroi de l'église de la Trinité, la plus ancienne de New-York, sise vis-à-vis de la rue des Banques et de la Bourse, — Wall Street, — on aperçoit un panorama grandiose qui vous dédommage de l'ascension que l'on vient d'entreprendre.

En regardant au bas de la tour, les yeux perçoivent de vieilles pierres tombales qui émergent d'un sol couvert de plantes incultes, ou bien sont adossées à quelques arbres d'un âge vénérable.

Regardons autour de nous. Voici, à l'extrémité de la rue, le Bowling Green, que l'on a longé en quittant la Battery pour venir jusqu'à l'église. Au delà, c'est la baie immense, l'île du Gouverneur, fortifiée et servant de défense à New-York en cas de nécessité. Un peu à droite, voici Staten Island, Hoboken, les Palissades, le long de l'Hudson, et enfin, en regardant vers le nord, la grande artère, Broadway, qui coupe la ville en deux parties, ornées, à droite et à gauche, de constructions plaquées de marbre, pavées de dalles et bordées



VUE DE LA CINQUIÈME AVENUE.

de trottoirs espacés sur lesquels roulent des voitures, des omnibus et des chariots de



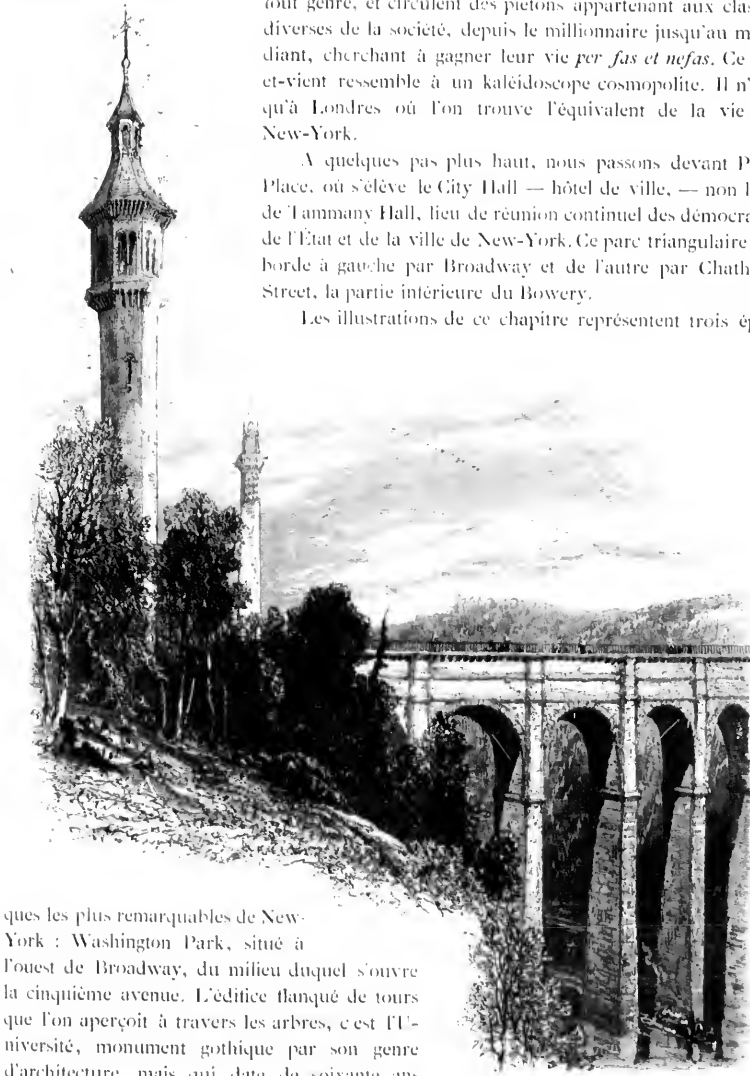


DIVERS POINTS DE VUE DU CENTRAL PARK.

tout genre, et circulent des piétons appartenant aux classes diverses de la société, depuis le millionnaire jusqu'au mendiant, cherchant à gagner leur vie *per fas et nefas*. Ce va-et-vient ressemble à un kaléidoscope cosmopolite. Il n'y a qu'à Londres où l'on trouve l'équivalent de la vie de New-York.

A quelques pas plus haut, nous passons devant Park Place, où s'élève le City Hall — hôtel de ville, — non loin de Tammany Hall, lieu de réunion continuuel des démocrates de l'État et de la ville de New-York. Ce parc triangulaire est bordé à gauche par Broadway et de l'autre par Chatham Street, la partie inférieure du Bowery.

Les illustrations de ce chapitre représentent trois épo-



ques les plus remarquables de New-York : Washington Park, situé à l'ouest de Broadway, du milieu duquel s'ouvre la cinquième avenue. L'édifice flanqué de tours que l'on aperçoit à travers les arbres, c'est l'Université, monument gothique par son genre d'architecture, mais qui date de soixante ans à peine.

Voici plus loin Madison Square, entouré d'hôtels et de magasins achalandés; d'un

LE HIGH BRIDGE ET SES TOURS.

côté et de l'autre, des résidences particulières habitées par l'aristocratie de New-York.

Enfin nous visiterons Union Square, orné des statues du grand Washington et du président Lincoln. C'est à ce point de la ville que finit Broadway, ou plutôt que cette rue se sépare en deux parties se dirigeant vers le nord. Là commencent la quatorzième rue et la quatrième avenue, bordées d'habitations princières, de vrais palais où résident les républicains les plus aristocrates qui soient au monde.

Gravissons, à la suite de nos dessinateurs, la tour orientale de la synagogue qui se dresse à l'angle de la quarante-deuxième rue et de la cinquième avenue. C'est la route piétinée par la haute élégance de New-York; elle s'ouvre, comme nous l'avons dit plus haut, à Washington Square et va déboucher — après deux milles et demi de parcours — à l'entrée du Central Park. Des deux côtés de cette rue monumentale s'élèvent des habitations luxueuses où le marbre, le porphyre, les brèches de toutes couleurs enchantent les regards. On peut faire la même remarque au sujet des artères aboutissant à cette rue unique dans son genre.

Pénétrons dans le Central Park, situé à l'endroit où commence la cinquante-neuvième rue et où aboutit la cinquième avenue. Cette promenade grandiose, qui s'avance jusqu'à la centième rue vers le nord, et sur la dixième rue à droite de la ville, constitue l'orgueil de la métropole américaine.

Il y a vingt ans à peine, ce parc, devenu célèbre, n'était qu'un entassement de rochers où végétaient des arbres rabougris et des herbes desséchées. Toutes les immondices de la ville étaient transportées en cet endroit, et, quand on songea à faire un lieu de plaisance de ce terrain jusque-là déshérité, il fallut se livrer à un travail homérique pour enlever tous les débris entassés sur le sol. Lorsqu'on fut parvenu à la surface de la terre végétale, l'art dut s'industrier de toute manière afin d'embellir ce séjour destiné à devenir l'Éden de toutes les fêtes de la ville impériale. On créa artificiellement des forêts, des bosquets, des pelouses, des grottes, des lacs, des routes, des avenues, des ponts, des kiosques, des ruines même, et l'on parvint à faire de Central Park une des merveilles de la nature inventée par l'homme. M. Alphand, notre illustre constructeur du bois de Boulogne, n'eût certes pas mieux fait : il est vrai que les architectes-jardiniers de New-York avaient tout simplement copié le bois de Boulogne et son auteur.

Comme dans cette promenade, qui est un des honneurs de Paris, comme à Hyde Park de Londres, le Central Park est sillonné du matin au soir par mille voitures élégantes appartenant aux heureux de la terre new-yorkaise. On trouve dans ce jardin, qui deviendra un bois, une volière très remarquable, une ménagerie contenant des animaux de différentes espèces, et enfin un Muséum d'histoire naturelle. Des embarcations fort élégantes, des gondoles vénitienues sillonnent les eaux des lacs, et, deux fois par semaine, un orchestre, composé de musiciens artistes, se fait entendre dans le kiosque élevé à leur intention. Les enfants n'ont pas été oubliés dans ces plaisirs agrestes : ils ont pour eux des laiteries, des voitures traînées par des chèvres, des promenades à dos de chameau, des balançoires et des chevaux de bois.

Au delà du Central Park, les terrains vagues commencent; mais les rues sont tracées, les avenues percées, et les cavaliers peuvent prolonger leur promenade jusqu'à la rivière de Harlem, dont les rives, élevées au-dessus du courant d'eau, sont couvertes d'une superbe végétation. De distance en distance on a construit des ponts, et c'est au début de

cette limite aquatique de l'île de Manhattan que s'élève l'aqueduc monumental — un pont du genre moderne — servant à amener à New-York les eaux limpides du Croton. Le High Bridge est un travail de géants, surmonté par deux tours de Babel qui, heureusement, ont été terminées jusqu'au paratonnerre.

A l'endroit de la rivière de Harlem appelé Spuyten Duyvil Creek, on trouve King's



LA PORTE DE L'ENFER.

Bridge, — le pont du Roi — trait d'union entre la rivière de Harlem et le fleuve Hudson. Ce pont historique est célèbre dans l'histoire de l'indépendance américaine par plusieurs événements qui se sont passés dans les environs. C'est un lieu enchanteur, pittoresque et tout à fait sauvage, dont l'horizon est formé par les Palissades, sortes de falaises qui s'élèvent de l'autre côté du fleuve, dans l'État de New-Jersey, le long de la route liquide remontant vers Sing Sing, West Point et Albany.

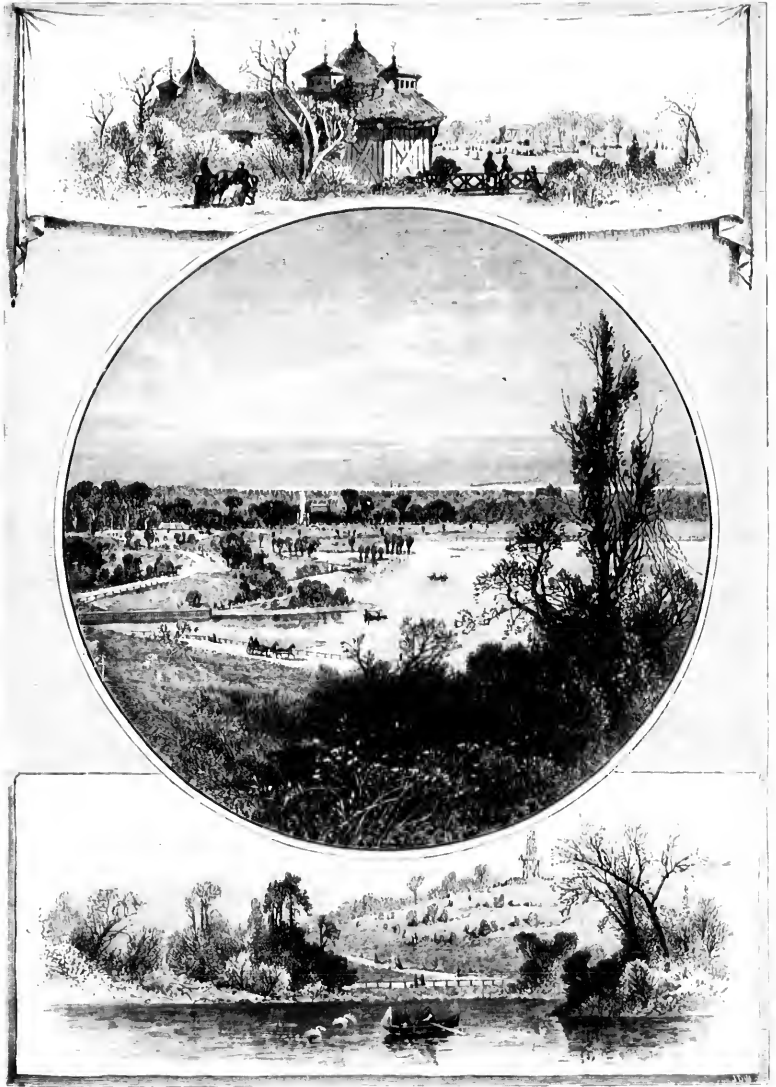
Redescendons vers Brooklyn, ce faubourg de New-York bâti de l'autre côté de l'East River, sur Long Island; nous trouverons sur notre chemin Hell Gate — la porte de l'Enfer — un récif des plus dangereux, placé presque vis-à-vis de l'endroit où la rivière de Harlem débouche dans la rivière, et qui a été cause de nombreux naufrages. Il y a deux ans, une



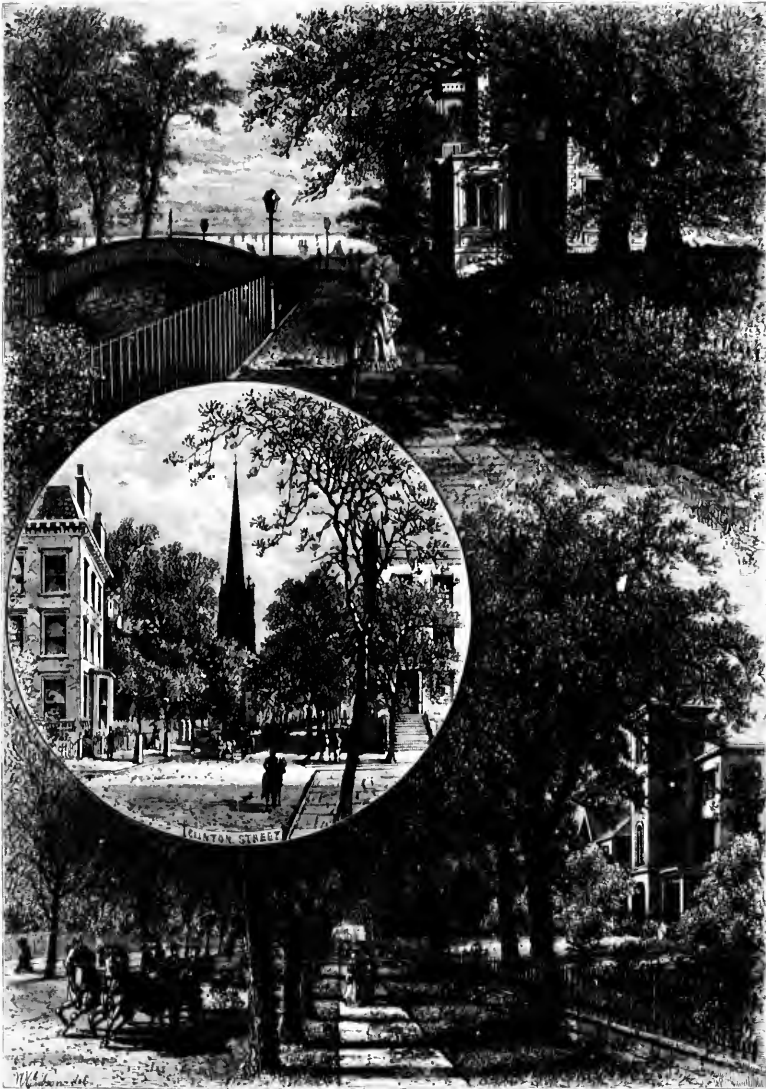
L'ÎLE DE BLACKWELL.

Compagnie s'était formée qui, à l'aide de la mine, a fait sauter ces rochers dangereux, si bien qu'à l'heure actuelle le péril n'est plus à craindre pour les navigateurs.

Un peu au-dessous de Hell Gate, on passe devant Blackwell's Island, dont la surface est de deux milles en longueur. C'est sur cette lagune qu'ont été construits la Maison de correction, l'Hospice des fous, le Work House et le Pénitencier de New-York, bâtiments remarquables élevés au milieu de plantations très pittoresques.



LE PARC DE PROSPECT A BROOKLYN.



LES RUES DE BROOKLYN.

Brooklyn est placée en face de la Battery, vers la pointe de New-York. Là, nous n'avons pas à signaler le moindre mouvement digne d'intérêt : le commerce est nul; mais, par contre, les maisons bourgeoises sont régulièrement bâties; les rues alignées et plantées d'arbres ombrageant les villas et leurs jardins; de nombreuses églises dressent leurs clochers sur la voie publique. La plus ancienne, nommée Clinton, est fort belle; mais ce qui mérite l'appréciation du visiteur, ce sont les hauteurs de la ville, d'où l'on domine la baie de New-York.

Brooklyn se targue de posséder une promenade sans pareille : Prospect Park, d'où la vue s'étend jusqu'aux limites d'un horizon infini. La nature a tout fait pour l'embellissement de ce site enchanteur, auquel l'art a ajouté des routes sur le bord d'un lac et quelques « fabriques » qui font bien dans le paysage.

Dans les environs de Brooklyn — à l'endroit que l'on appelait autrefois Gowanus Heights — les hauteurs de Gowanus, — on peut visiter le cimetière de Greenwood, le plus admirable champ de repos qui existe dans l'univers. Son étendue est de plus de quatre cents acres de terrain. Au milieu d'un bois sillonné par des routes bordées de fleurs et d'arbustes rares, s'élèvent des tombes monumentales que des mains pieuses ont fait ciseler à la mémoire de parents chéris et non oubliés, tombes entourées de fleurs et d'arbustes de prix.

Brooklyn est considérée, par l'importance de ses constructions et le nombre de ses habitants, comme la troisième ville des États-Unis. En 1800, c'est à peine si l'on y comptait quatre mille âmes; en 1855, quand Williamsburgh eut été incorporé dans la cité, la population s'éleva à deux cent cinq mille têtes; mais, de nos jours, en 1878, ce chiffre a été porté à quatre cent mille.

Un des travaux les plus gigantesques de New-York est, sans contredit, le pont suspendu qui a été conçu par l'ingénieur Rœbling, et dont le but était de relier la Ville Empire à sa sœur Brooklyn. Cette communication féerique a coûté 40 millions de francs. Ses piles, hautes de 85 mètres au-dessus des eaux de l'East River, sont par conséquent d'un tiers plus élevées que les tours de Notre-Dame. La première pierre en avait été placée en 1870. Or la rivière a 500 mètres à l'endroit où s'élève le pont. L'ingénieur Rœbling, — le même qui a fait le *Niagara Bridge*, — n'a pas pu jouir de son triomphe : il est mort en 1876, deux ans trop tôt.

On gravit la pente du pont de Rœbling vers Tammany Hall vers le Parc de l'hôtel de ville, et l'on continue ainsi, au-dessus des maisons et de la rivière de l'Est jusqu'à Brooklyn, en apercevant, en dehors du tablier qui vous porte les plus grands clippers qui naviguent le long des quais, arrivant ou partant pour de lointains voyages.

Du haut de ce belvédère, large de 26 mètres, on jouit de la plus fraîche brise et d'un horizon immense. Par un temps clair, on peut examiner l'étendue de la Longue-Ile et comprendre d'un seul coup d'œil tout cet espace territorial couvert de fermes, de forêts et de paluds propices à la chasse.

La Longue-Ile a cent vingt milles, de la mer aux Narrows, — le Sandy Hook, — à la pointe extrême qui regarde Newport, et sa population est d'environ cent cinquante mille habitants.

Si, au lieu de gravir le pont Rœbling, on a traversé l'East River par le Ferry Boat (le bac) de la 34<sup>e</sup> rue de New-York, on se trouve à Hunter's Point, où s'ouvre le chemin de fer

conduisant d'un bout à l'autre de l'île, la première portion du pays que l'on parcourt est très peuplée. Ça et là des habitations champêtres, des jardins maraichers, puis la ville de Stewart — conçue par ce millionnaire aussi connu à Paris qu'à New-York, — qui, dans les intentions de ce véritable ami de ses semblables, — devait servir de refuge aux petites bourses, aux employés, aux ouvriers même.

La ligne ferrée s'aventure ensuite dans un pays assez désert, plat et sablonneux, qui passe à Yaphand, South Haven, Belleport et aboutit au Great South Bay, un havre splendide fréquenté par la sauvagine et les chasseurs de New-York, — lequel s'appelle également Gardiner Bay et qui est terminé par deux caps nommés le grand et le petit Peonic, ou bien Oyster Pond Point, et le Montauk Point. C'est là que l'on trouve le village Orient en face d'une série d'îlots qui faisaient autrefois partie du continent.

Dans l'un d'eux, le Plum ou Plumb Island, s'élève un phare très utile aux marins qui pénètrent dans le Sound et dans la rivière de l'Est, destiné à être le passage le plus rapide pour entrer à New-York, quand les travaux de mine mis en œuvre pour faire sauter le récif de Hell Gate seront entièrement terminés.

La baie de Gardiner est protégée contre les vents du nord et les rafales maritimes, par une langue de terre appelée Shelter Island, dont les deux extrémités sont vis-à-vis de Greenport au nord et de Sag Harbor au sud. Des bois splendides, des hôtels d'une somptuosité sans pareille, embellissent ce petit coin de terre où les riches familles de New-York et de Boston viennent, en été, fuir les chaleurs tropicales. Là, également, se rendent les Méthodistes pour y organiser leurs assemblées sous la tente et, vraiment, il serait difficile de mieux choisir, car l'ombre des forêts est richement favorable au mysticisme. Les hauteurs qui dominent le paysage sont très bien placées, et les touristes se plaisent à venir en cet endroit admirer le paysage étendu qui s'offre à leurs yeux, de quelque côté qu'ils s'assoient.

Cette pointe de la Longue-Île est très renommée pour ses pêcheries; c'est de là que viennent sur le marché de New-York ces admirables poissons de toutes sortes, dont se délectent les gourmets : c'est encore sur ces plages productives que l'on recueille le « Moss Bunker », dont l'huile est utilisée par de nombreuses industries. On avait organisé sur place des moulins destinés à extraire le liquide onctueux de ces habitants de la mer, mais les propriétaires de Shelter Island se sont insurgés; et comme aux États-Unis les *nuisances* publiques ne trouvent pas grâce devant les municipalités, il a fallu que les fabricants d'huile déménageassent au plus tôt. C'est alors que ces négociants sont allés s'installer en pleine mer, sur des sortes de pontons le long desquels viennent s'amarrer les bateaux de pêche et les caboteurs qui apportent et emportent la marchandise fabriquée. Ce poisson Moss-Bunker, tout à fait minuscule, se montre en telle abondance à l'entrée du Sound que l'on affirme que certains pêcheurs en ont pris un million dans un seul coup de seine. Une des curiosités de ces rivages est celle de ces longues roues, à l'aide desquelles on lève ou l'on baisse les filets pour la récolte des Moss Bunker.

Le village de Greenport, — terminus du chemin de fer, — date de 1827, tandis que ceux de East Hampton et de Southampton, placés à l'autre pointe de la Longue-Île, ont été fondés il y a près de deux siècles. L'on assure que, dès 1646, un M. Hallock s'était établi à Oyster Point, après avoir acheté une vaste étendue de terrain aux Indiens, maîtres de l'île à cette époque.

Greenport est une charmante petite ville, dont la propreté, la bonne tenue et les alen-



tours ombreux rappellent les plus jolis sites de la nouvelle Angleterre. Le long des rues s'élèvent des arbres qui abritent les villas, et aussi les promenades des environs, jusqu'à Oyster Point, passent-elles pour les plus jolies du pays.

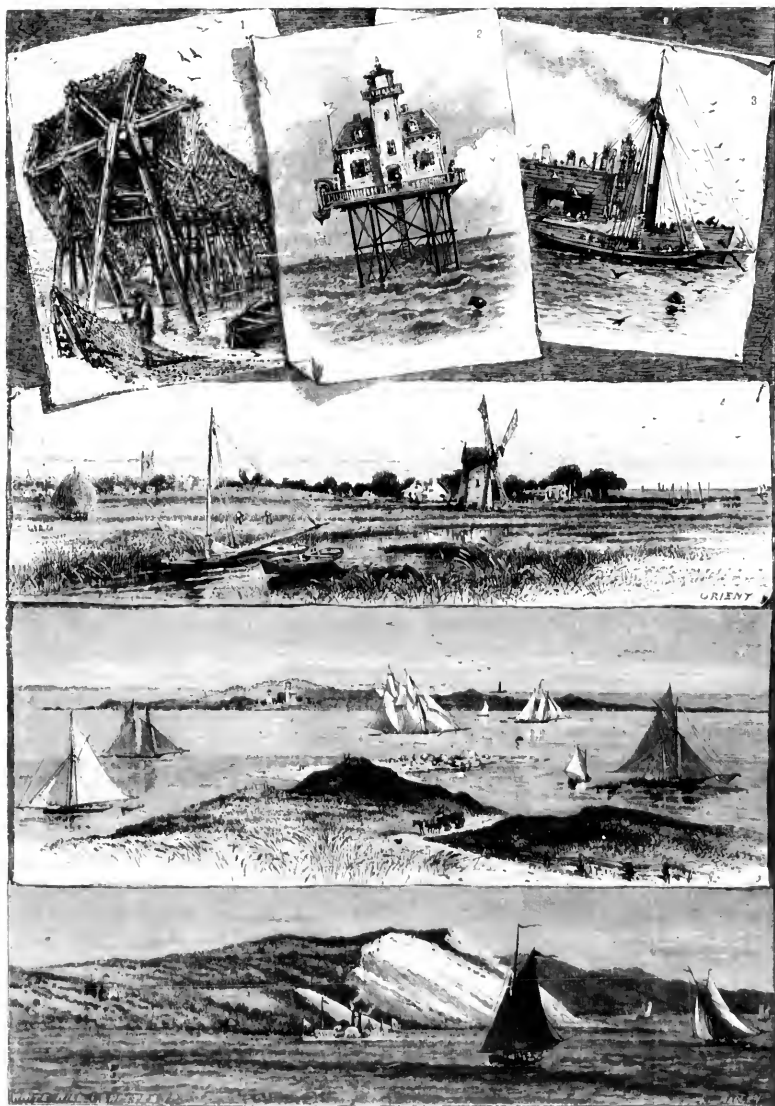
Le village d'Orient, bordé par la voie ferrée, domine le sommet, et les rives de cette mer intérieure sont ravissantes. On trouve à la pointe de ce cap un hôtel admirablement tenu, fréquenté en juin, juillet et août par les amateurs de villégiature et de pêche. Nul endroit de la côte n'est plus animé que celui-là : steamboats, yachts, bateaux de pêche, embarcations de toutes sortes se croisent sur cette mer calme et forment une flottille intéressante à suivre dans ses évolutions.



MAISON DU FORT JOHN HOWARD PAYNE

De Greenport le touriste se dirige sur Sag Harbor et là il reprend, si bon lui semble, ce bateau à vapeur qui fait escale à quatre différents endroits du rivage, en retournant à New-York. La fondation de Sag Harbor remonte à 1736; c'était dans ce temps-là un rendez-vous de pêcheurs de baleines : lorsque les cétacés étaient pris, on les remorquait sur le sable et on les dépeçait pour en jeter les débris dans les cuves à fondre le lard.

Les Indiens, à qui l'on acheta le territoire, s'étaient réservé le droit de pêche et de chasse dans les baies et les forêts de la Longue-Ile, et en outre tous les fanons de baleine leur étaient acquis. Bientôt les ports de Nantucket et de Bedford furent les seuls qui prêtèrent des navires pour la pêche des cétacés de l'Atlantique, et Sag Harbor ne put plus concourir au bénéfice de ce grand commerce, actuellement détrôné par la récolte du pétrole.



VUES DE LA CÔTE EST DE LONG ISLAND.

1. Les filets de pêche. — 2. Le phare de Long Beach. — 3. Les moulins à huile de poisson. — 4. Le village d'Orient. — 5. L'île de Plum.  
6. Le refuge de White Hill.

A cette heure des moulins à coton ont remplacé les fonderies de blanc de baleine.

East Hampton, sur la pointe est de la Longue-Ile, doit sa fondation à quatorze familles de Lynn, dans le Massachussets, qui achetèrent le territoire à la tribu des Peaux-Rouges-Montauk, dont quelques descendants habitent encore au milieu des blancs, les propriétaires actuels. On les voit, vivant en parfaite intelligence, comme le faisaient leurs ancêtres, avec leurs frères d'un autre sang, pêcher, chasser et spéculer même, car leur éducation a fait des progrès au contact de la civilisation. East Hampton se compose d'une longue enfilade de maisons, dont aucune n'est destinée à être, soit un hôtel, soit un magasin, voire une usine. Ses habitants sont de bons fermiers, qui, à l'instar des paysans français, ont bâti leurs demeures côte à côte, abritées à l'ouest par les bois de pins, et à l'est par la mer. Chaque résidence est ombragée par de vieux arbres aux troncs noueux qui servent aux citoyens d'East Hampton à se garer des rayons trop chauds du soleil d'été. On peut dire que ce petit pays est le seul de toute l'Amérique du Nord qui ait conservé les vieux usages des colons anglais et hollandais, fondateurs de la colonie. Mais le charme de ce gracieux village a été apprécié depuis quelques années par les visiteurs de New-York et de Boston, et tout porte à croire que, sous peu, des hôtels s'élèveront dans ces parages hospitaliers.

Parmi les illustrations de East Hampton, on cite le ministre protestant Lyman Beecher, un des hommes les plus instruits de son temps, et Howard Payne, un poète, auteur de ce chant si répandu sur tout le territoire américain : *Home! sweet Home*, « le doux chez-soi, l'agréable intérieur, » que toute créature sage et aimante doit chérir et respecter. Le père de ce poète était directeur de l'Académie de Clinton, la première, la plus illustre des institutions ouvertes à la jeunesse, sur ce territoire de la Longue-Ile. Il faut voir, pour y croire, le respect que l'on porte dans tout le district à cette vieille mesure dont la cuisine lézardée et la salle enfumée sont autant de témoignages de ce culte dû à la mémoire d'un colon qui exprima, en des termes si touchants, le bonheur de la famille unie par des liens indissolubles. Quel bel exemple à imiter!

De East Hampton à Montauk Point, la route suit d'un côté le bord de la mer, et de l'autre des champs montueux couverts d'un épais pâturage. Tous ceux qui visitent ces parages déclarent qu'il n'est pas au monde de promenade plus gracieuse et plus salutaire. Aussi les animaux de la ferme sont-ils nombreux dans ces vertes prairies : il en vient même des pays voisins qui sont mis en pension par leurs propriétaires. Ça et là, quelques épaves d'un naufrage attristent la vue, on appelle ces endroits-là les « cimetières maritimes » ; mais bientôt toutes les voiles blanches qui frôlent la surface de la mer, — aleyons rapides de l'industrie humaine, — emportent ces fâcheuses pensées ; la scène change de décor, et l'on songe à la nature vivante bien plus qu'à toute autre chose qui assombrirait la pensée.

Le Cap de Montauk est un lieu solitaire, dont le sol est à la fois sablonneux et mêlé de coquillages et de cailloux fins ; il s'étend fort loin ainsi, quand la mer se retire. Mais, lorsque le vent souffle du nord-ouest, la tempête se déchaîne aussitôt avec une furie sans pareille : on dirait que l'Atlantique irrité veut déraciner la roche sur laquelle s'élève, depuis 1795, un phare qui est le plus connu et le plus utile de tous ceux de la côte.

Au dire des inspecteurs de la marine, les rivages de la Longue-Ile, du cap Montauk, à la plage de Nepeague, — trois milles de distance environ, — sont chaque année arrachés par les efforts incessants des vagues. On a placé de distance en distance des brise-lames

pour atténuer les efforts des tempêtes, mais ce sont là de faibles palliatifs contre ces rafales irrésistibles. De place en place, les falaises se sont écroulées sur la route qui va de Montauk à Nepeague. C'est vraiment grand dommage, car ce pays de riches pâturages était et est encore un des plus productifs de la Longue-Ile : le bétail qu'on y nourrit passe à juste droit pour le plus savoureux du territoire.

De Nepeague à Southampton, la côte est protégée par des bancs de sable qui amortissent la rage de l'Océan. A l'ouest de Southampton, ce sont des îlots placés à quatre, cinq ou six milles en pleine mer qui servent de brise-lames.

Les ingénieurs maritimes ont tout mis en œuvre pour préserver les atterrages de la Longue-Ile : ainsi, dans l'endroit appelé Little Gull Island, — l'île du petit Goëland, — le phare qui s'y trouve élevé menaçait ruine : il a fallu organiser un contrefort et fabriquer des murailles de bloc de béton, pour parvenir au but désiré. Ces énormes pierres factices ont enfin préservé ce monument si utile aux navigateurs.

En 1836, une tempête épouvantable emporta, à Oyster Pond Point, les rochers qui protégeaient le rivage contre l'envahissement des flots, et la mer se creusa un canal qui existe encore de nos jours, et se remplit à la marée montante.

La chasse est un des sports les plus appréciés par les habitants de la Longue-Ile et des amateurs de New-York qui organisent chaque hiver des sociétés nombreuses, afin de mettre à mort des cerfs dans les bois et des oiseaux de passage, pluviers, canards, oies sauvages, bécassines, voltigeant en nombre indéfinissable dans tous les marécages du nord de l'île. Il arrive presque toujours que les chasseurs reviennent au logis champêtre ou à la ville avec des sacs pleins de gibier. Nous avons vu, il y a vingt ans, des hécatombes sans pareille perpétrées sur ces rivages fréquentés par la gent palmipède, et l'on nous affirme que cet état de choses n'a point cessé.

La chasse des cerfs se pratique sur la Longue-Ile au moyen de battues et de chiens courants. La troupe de porteurs de fusils se réunit dans un endroit désigné à l'avance : on a amené des rabatteurs qui sondent les encintes, aidés par les *blood hounds* que les gardes ont délivrés de leur chaîne; puis, quand les grands animaux passent à portée des chasseurs, ceux-ci font feu et tirent à balle, blessant, manquant ou tuant l'animal. Quelquefois le plomb atteint un homme. Tel fut le cas, en 1845 : dans une de ces chasses mal dirigées, le père des frères Delmonico, ces riches restaurateurs du bas de la ville de New-York, grand amateur de sport, fut tué par un de ses camarades, qui ne s'est jamais consolé de ce meurtre par imprudence.

Ce fut un deuil général dans la ville lorsqu'on y ramena le cadavre de ce bienfaiteur des estomacs yankees. Le « bar room » des fils du mort ne désemplissait pas, et les visiteurs, tout en adressant à ceux-ci leurs compliments de condoléance, se désaltéraient avec tant d'ardeur que la recette du premier jour s'éleva à trois mille dollars. Le lendemain, jour des funérailles, le directeur du café des Orphelins encaissait un chiffre triple. Les amis de la maison eussent cru faillir à leur devoir s'ils n'avaient pas bu à la santé du défunt.

Si la chasse est un plaisir des dieux, dans les forêts encore incultes de Long Island, la pêche n'attire pas moins d'amateurs sur les côtes de cette vaste langue de terre. Tous les dimanches un des passe-temps favoris des citoyens de New-York et de Brooklyn est d'aller se placer sur la pointe d'un rocher pour y jeter des lignes savamment amorcées.

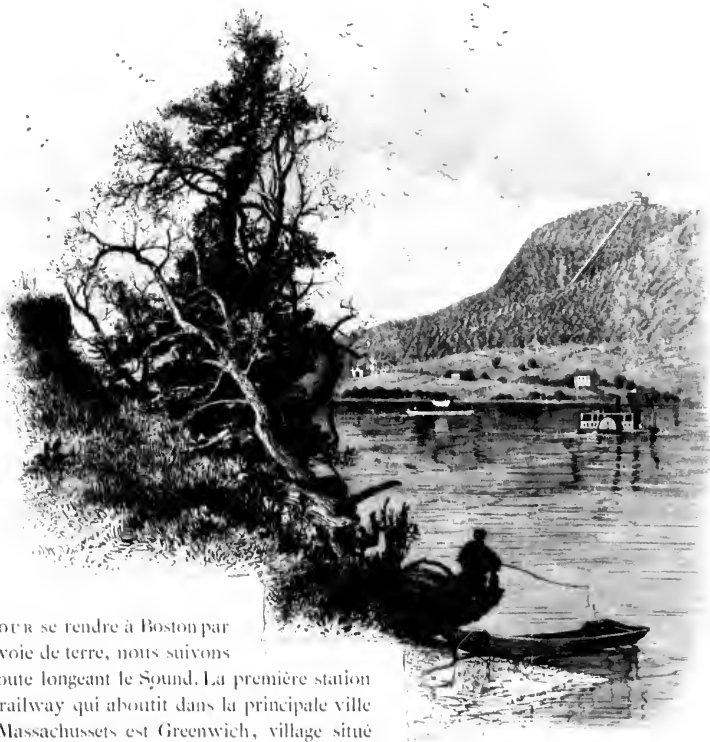
Ces disciples de Walton cherchent, par tous les moyens possibles, à s'emparer de ces superbes perches blanches dont la chair ferme est des plus succulentes. Aucun souffle ne ride la surface de l'East River, l'atmosphère est limpide; le silence n'est trouble ni par les vagues, ni par le passage d'un steambot, et souvent le produit de la pêche rejouit à la fois le pêcheur plein de patience et la ménagère, qui voit dans cette manne de la mer un allègement aux dépenses de la maison.

Le Yankee pêche toujours, même en eau trouble.



LE CAP MONTEAU.

LES PLAGES DU SOUND  
 ET  
 LA VALLÉE DU CONNECTICUT



P our se rendre à Boston par voie de terre, nous suivons la route longeant le Sound. La première station du railway qui aboutit dans la principale ville du Massachussets est Greenwich, village situé dans un paysage des plus frais, et dont la fondation remonte à deux siècles et demi. On le trouve désigné dans un acte de la convention hollando-anglaise, tenant ses séances à Hartford comme étant la limite de la province du Conaecticut.

C'est non loin de Greenwich que se trouve la « montagne de Putnam », ainsi nommée en souvenir du courageux soldat porteur de dépêches au général Washington qui, pour

LE MONT HOLYOKE.

fuir les Anglais acharnés à sa capture, osa descendre à cheval une pente des plus rapides, — le long de laquelle il eût pu cent fois se briser la tête, — sans s'occuper des décharges de mousqueterie lancées contre lui. On gravit à l'heure qu'il est cette roche, à l'aide de sentiers en zigzags, sans lesquels il serait impossible de monter ou de descendre ce véritable précipice.

Cette histoire d'Isaac Putnam est certainement une des plus extraordinaires que l'on puisse raconter, d'autant plus que ce valeureux compagnon de l'illustre guerrier à qui les États-Unis doivent leur indépendance et leur nationalité, avait été, depuis sa naissance, un des plus hardis champions de la colonie anglaise.

Putnam était né en 1718 à Danvers, un des faubourgs de Salem. Dès sa plus tendre enfance il passait pour un *boy* sans peur et sans reproche, le premier à l'école, le plus fort aux exercices du corps, le plus hardi parmi ses camarades. Il avait quinze ans lorsque, son père s'étant aperçu qu'un loup-cervier s'attaquait aux troupeaux de sa ferme, il résolut de chercher l'ennemi du cheptel paternel et de le mettre à mort. Un jour ayant suivi le fin voleur par les traces qu'il avait laissées sur la neige, il arriva près d'une caverne sombre et profonde où l'animal avait choisi son refuge. Sans prendre aucune précaution, Isaac Putnam s'aventura dans un boyau où il était obligé de ramper pour aller à l'avant. Lorsqu'il put se tenir debout, il aperçut deux yeux ardents qui le fixaient dans l'obscurité. Le courageux garçon tira résolument un couteau de sa poche et se jeta sur le carnassier qu'il larda et tua sur place. Lorsque l'animal ne bougea plus, Putnam, le tirant après lui hors de la caverne, le porta à son père et lui dit :

— Père, soyez désormais tranquille, Jack — c'est ainsi qu'il appelait la bête fauve — ne mangera plus vos agneaux.

En 1755, se trouvant au service dans le régiment du colonel Lyman, sous les auspices duquel il avait organisé un corps de francs-tireurs, il empêcha le fort Edwards de sauter avec la poudre, en se jetant au milieu de l'incendie et en inondant la réserve de munitions, au risque d'être broyé et réduit en morceaux.

Nous ne suivrons pas Isaac Putnam dans toute sa carrière militaire. Nous nous contenterons de raconter deux épisodes caractéristiques de son existence aventureuse. Le premier est celui relatif à sa capture par les Indiens et les Français près de Ticonderoga. Ses ennemis indiens se disposaient à le brûler vivant. Il était attaché au tronc d'un arbre et allait être exécuté, lorsqu'un Français, — le commandant Moland, — l'arracha à la mort et l'emmena à Montréal où, grâce au général Schayler, les honneurs dus à son rang d'officier supérieur lui furent rendus.

Lorsque la guerre de l'indépendance éclata, le général Washington, qui avait su apprécier la valeur d'Isaac Putnam, le nomma un des quatre majors généraux qui devaient commander l'armée des Américains.

Ce fut pendant la campagne de 1779 que, se trouvant à Hohenek en présence d'un corps d'Anglais, composé de 1,500 hommes commandés par le major Tryon, il se battit comme un lion et ne céda qu'après cinq heures de combat. Poursuivi avec acharnement, Isaac Putnam ne voulut pas tomber au pouvoir de ses ennemis. Il monta un cheval sur les jarrets duquel il pouvait compter et dont la rapidité était sans pareille. Vingt dragons du corps de Tryon s'étaient mis à sa poursuite. Isaac Putnam se lança en avant, sans cependant fatiguer sa monture. En habile cavalier il comprenait qu'il devait procéder

graduellement. Lorsqu'il eut parcouru un mille et demi, il se jeta dans les vallées de Greenwich et, après avoir franchi les déclivités d'une colline, entra dans une lande couverte de bruyères et d'ajoncs, à l'extrémité de laquelle se trouve le Connecticut. Une fois là, Putnam tourna à gauche, vers la partie basse d'une gorge bordant un sentier qui se dirigeait vers le fleuve, et traversa un bois de pins que l'on voit encore au sommet de cette éminence.

Ce fut à ce moment que la poursuite devint très intéressante, car il se trouvait sur un terrain découvert, et il était facile de distinguer le major général américain et ceux qui le poursuivaient. Putnam semblait voler sur les bruyères, tandis que ses ennemis faisaient retentir les airs de leurs cris et tiraient sur lui sans l'atteindre. Ce spectacle était réellement extraordinaire.

Une partie des dragons du roi avait abandonné la partie : il n'en restait plus que sept sur vingt; mais ces sept hommes bien montés ne semblaient pas vouloir abandonner la partie. Leurs chevaux ruisselaient de sueur, mais ils conservaient une allure énorme. La bête sur laquelle Putnam était assis avait plus de vitesse que celles des dragons, et le major général américain passait pour un cavalier exceptionnel. Sa légèreté, provenant d'une juste répartition du poids de son corps, ne nuisait pas à la solidité de son assiette, et il s'arrangeait de façon à éviter tout effort, toute gêne à son cheval. C'était un spectacle sans pareil que celui de cette poursuite obstinée, pendant laquelle les coups de feu retentissaient à divers intervalles sans atteindre ni le cavalier ni sa monture.

Putnam était parvenu sur la cime du Horseneck, qui ne s'appelait pas ainsi à l'époque où se passe notre récit. Deux routes s'ouvraient devant lui : une qui descendait au fond d'une vallée profonde, l'autre, qui était un véritable précipice, le long de la paroi presque perpendiculaire de la montagne. D'un côté c'était la capture, de l'autre c'était la mort. Putnam se dit qu'il valait mieux mourir en héros que tomber aux mains de ses ennemis.

Sans hésiter un seul moment, l'audacieux enfant de Salem tourna à droite et arriva, en quelques enjambées de sa monture, sur la cime de la montagne. Il pensait que la bête allait faire un saut et retomber dans la vallée au-dessous. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsque le brave cheval, sans quitter le sol, descendit le long de la déclivité vertigineuse, tandis que lui se tenait complètement renversé en arrière sur la croupe?

Comment l'officier et le cheval arrivèrent-ils en bas sans se casser le cou? Nul ne saurait le dire; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Putnam était sain et sauf, que le vaillant quadrupède n'avait aucun mal, et qu'après avoir soufflé et reniflé pendant quelques minutes, il continuait à courir sur les bords du Connecticut, qu'il traversa un quart d'heure après pour rejoindre l'armée américaine.

Putnam était sauvé. Il n'avait pas reçu la moindre égratignure; son chapeau seul fut percé par une balle.

Lorsque la guerre fut achevée, le major général Putnam fut nommé par Washington, — élu premier président de la République des États-Unis, — ministre de la guerre, — secretary of war — du gouvernement.

Quelques années plus tard, le compagnon du héros de l'indépendance américaine se retira à Brooklyn, car il était perclus de rhumatismes et ne pouvait plus marcher sans l'aide d'une petite voiture.



Lorsque Putnam mourut, ses compatriotes inscrivent sur sa tombe la devise suivante :

HE DARED TO LEAD WHERE ANY DARED TO FOLLOW

*Il osait conduire où nul n'osait le suivre*

Le portrait du premier secrétaire d'État au département de la guerre de la République américaine est placé au Capitole de Washington, parmi les héros de cette mémorable guerre de l'indépendance.



PONT SUR LE CONNECUT.

Arrêtons-nous au hameau de Stamford, dont l'ancienneté est encore très grande et qui, en quarante ans, est devenu un centre d'habitations très important.

Là encore, les négociants de New-York se sont emparés des hauteurs pittoresques pour y construire des maisons de campagne

où ils passent la saison d'été. Les demeures de ces nababs sont élégantes et leurs alentours coquettement plantés. A Shippen Point, un peu plus loin sur les bords du Sound, l'hôtel « Ocean House » attire la foule des baigneurs et des oisifs. C'est là que se dresse le célèbre rocher « Pound Rock », dont la couleur sombre tranche avec la couleur glauque de l'Atlantique.

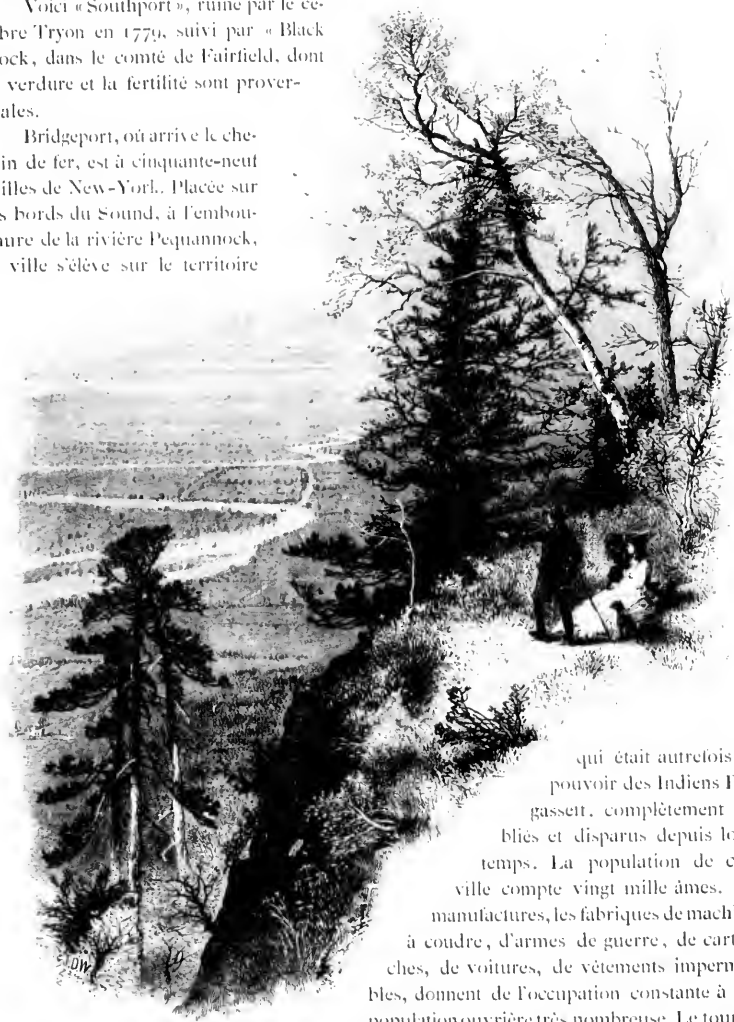
C'est à Norwalk que les amateurs d'huîtres se délectent en savourant les bivalves les plus exquis du monde. On accourt de bien loin à Rotton Point pour y faire des parties de plaisir et des agapes fraternelles.

On peut admirer de Wilson Point, — un site placé de l'autre côté de l'anse maritime, — les îles de Norwalk — et la tour ruinée « Ancient Landwark », que le gouvernement a fait restaurer pour éterniser le souvenir des guerres du siècle passé.

Du côté nord du chemin de fer, voici Norwalk, qui fut brûlée par les soldats hessiens en 1779 et reconstruite plus tard. A quelques milles en avant, se trouvait autrefois un célèbre marécage appelé le « Sascow Swamp ». c'est là que furent soumis les Indiens Pequots par les troupes anglaises du Massachusetts. A vrai dire, tout le long de cette côte du Sound, les souvenirs historiques foisonnent; on les compte par centaines et tous mentionnent des événements d'une haute importance dans l'histoire de l'indépendance.

Voici « Southport », ruiné par le célèbre Tryon en 1779, suivi par « Black Rock », dans le comté de Fairfield, dont la verdure et la fertilité sont proverbiales.

Bridgeport, où arrive le chemin de fer, est à cinquante-neuf milles de New-York. Placée sur les bords du Sound, à l'embouchure de la rivière Pequannock, la ville s'élève sur le territoire



LA VALLEE DU CONNECTICUT.

qui était autrefois au pouvoir des Indiens Pannasset, complètement oubliés et disparus depuis longtemps. La population de cette ville compte vingt mille âmes. Les manufactures, les fabriques de machines à coudre, d'armes de guerre, de cartouches, de voitures, de vêtements imperméables, donnent de l'occupation constante à une population ouvrière très nombreuse. Le touriste ne peut oublier la promenade du « Seaside Park » qui longe la mer et dont les points de

vue sont réellement splendides. Le Golden Hill de Bridgeport est une rue bordée de maisons particulières de la plus belle architecture.

À trois milles plus loin, la voie ferrée coupe en deux Stratford, un ancien village où la civilisation industrielle n'a pas encore détrôné les vieux souvenirs et les habitudes d'autrefois. Une forêt d'ormeaux séculaires abrite les demeures rustiques des citoyens paisibles de ce coin de terre qui borde la rivière Housatonic, à l'embouchure de laquelle s'élève un phare dont l'architecture ne date pas d'hier.

Nous passons à cinq milles en avant, à Millford, où les wagons traversent la rivière Wap O'Wang, dont les eaux argentées coulent sur un lit de cailloux et reflètent les arbres verts penchés sur des îlots sablonneux. On a élevé en cet endroit un monument à la mémoire de nombreux soldats qui ont perdu la vie en 1777.

À sept milles de distance, le voyageur, arrivé à New Haven, peut s'arrêter et laisser le convoi, quitte à en reprendre un autre quelques heures plus tard. Il doit visiter « Savin Rock », du sommet duquel la vue est enchanteuse.

La ville des Ormeaux — *City of Elms* — c'est New Haven, et on appelle ainsi ce centre de population à cause des nombreux arbres de cette essence que l'on rencontre à chaque pas et dont la taille est monumentale. Du côté de Yale College, il y a, entre autres, l'avenue gothique, formée par les branches de ces ormeaux et qui n'a rien de pareil au monde. C'est une église de verdure, sous laquelle, aux temps chauds, se promènent les cinquante mille habitants qui peuplent cette cité, qui se targue, avec juste raison, de l'importance de son institut d'éducation, rival de celui de Cambridge en Angleterre.

Divers embranchements de chemins de fer, des manufactures importantes, un commerce suivi avec les « îles sous le vent » du golfe du Mexique, donnent une grande animation à ce pays béni du ciel, où les heureux du siècle se sont fait bâtir des villas élégantes dans le voisinage de la ville. Parmi les promenades à visiter on cite les « East and West Rock » : sorte de falaise située au centre d'une plaine dont le sommet et les déclivités sont couverts d'une végétation luxuriante. La vue, sur la cime de cette montagne, domine toute la vallée du Connecticut et l'immensité du Sound. On trouve en ces lieux une auberge et une caverne qui, en 1661, a servi de refuge aux deux régicides célèbres Goffe et Wholley.

La prise d'eau qui alimente New Haven est située à West Rock où est creusé un lac de soixante-cinq acres d'étendue; c'est de là que coule l'eau pure qui vient arroser le Maltby Park, promenade de huit cents acres, très bien plantée et à laquelle on apporte tous les jours de nouveaux embellissements.

Du sommet de « Fort Hill », le touriste qui a eu le courage de gravir les pentes abruptes qui y conduisent, jouit du spectacle d'un superbe panorama.

À cinquante milles au-dessus de New Haven, l'on arrive à New London : non loin de là se trouve Fair Haven, dont les coquillages « fibles » sont très renommés dans tout le territoire voisin, voire même à Boston et à New-York.

L'abondance des mollusques à Norwalk a donné l'idée à divers spéculateurs d'établir en cet endroit des manufactures d'huîtres conservées — *Pickled Oysters*. — Ces usines, assez vastes, occupent un grand nombre de femmes et d'hommes, qui, les unes sont employées à la préparation culinaire de ces exquis habitantes du Sound; les autres à la fabrication des récipients en fer-blanc, à la soudure, à l'ébullition, à l'étiquetage et à l'emballage des boîtes de conserves expédiées dans toutes les parties du monde. Les « *Pickled Oysters* » américaines ont une réputation universelle justement méritée.

Rien n'est plus simple que la préparation des mollusques du Sound. Les huîtres draguées dans les baies du bras de mer qui s'appelle l'East River, le Sound et le Connecticut Harbour sont apportées au rivage par les bateaux d'où on les transborde sur des wagons lilliputiens, dirigés à force de bras vers l'établissement où se fabriquent ces conserves alimentaires. Les bivalves sont alors plongés dans de l'eau bouillante, où ils cuisent à moitié. Jetées sur de grandes tables de bois, ces huîtres sont ouvertes par des femmes : leur chair, extraite avec soin, tombe dans un récipient de terre vernie avec l'eau salée qu'elle contient. Cette opération terminée, d'autres femmes remplissent les boîtes de fer-blanc dans lesquelles les huîtres sont placées, en les humectant avec le jus qu'elles ont rendu. Reste alors la soudure et l'immersion dans un bain d'eau chauffée à ébullition qui donne les moyens de découvrir le moindre défaut dans la fermeture des récipients. Cette épreuve achevée, les huîtres sont prêtes à être livrées aux consommateurs.

Les mollusques de Norwalk sont aussi célèbres aux États-Unis que les « rouges de rivière » — Canvas Back Ducks — de la baie de Chesapeake, voisine de Charleston, ou les tortues vertes à écailles diamantées de la Floride.

On raconte qu'en 1852, lorsque Tackeray vint visiter l'Amérique du Nord, les Américains, qui avaient organisé une réception en l'honneur du célèbre romancier, lui réservèrent une surprise à laquelle celui-ci se montra très sensible.

Longtemps avant l'époque où Tackeray avait pris la résolution de traverser l'Atlantique, cet écrivain anglais, causant avec un visiteur venu de New-York à Londres, s'était enquis de la grosseur des mollusques américains, dont on lui avait vanté la taille et le goût exquis. Cette conversation fut répétée et un des préparateurs de la réception imagina de se procurer des huîtres énormes que l'on avait pêchées à Norwalk et qui étaient parquées en cet endroit comme une curiosité bonne à montrer aux touristes passant du côté des pères.

On choisit six bivalves géants que l'on étala chacun dans une assiette — dont il occupait la profondeur — et on aligna ces assiettes devant la place désignée à l'hôte illustre de l'Amérique. Celui-ci ne put s'empêcher de s'extasier à la vue de ces mastodontes de l'espèce; mais comme il croyait impossible d'avaler d'une seule aspiration une seule de ces huîtres sans la couper, il se contenta de les admirer et choisit de petits coquillages dans l'assiette de son voisin. Pressé de goûter à ceux qui lui avaient été réservés, Tackeray se vit forcé de s'exécuter : il fit un effort, ouvrit la mâchoire de la façon la plus démesurée et avala cette bouchée extraordinaire. On crut d'abord qu'il allait étouffer, mais tout se passa de la façon la plus régulière. Seulement quand on pria de nouveau l'écrivain de passer au numéro deux, il sourit avec grâce et dit à ses hôtes :

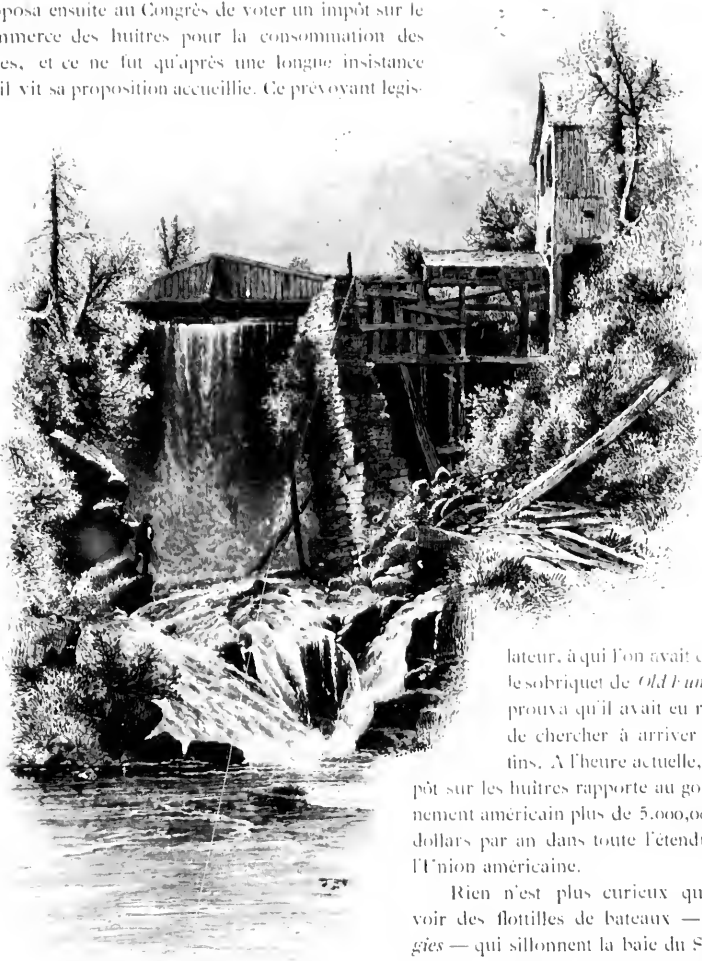
« Mille remerciements, messieurs, excusez-moi. Je ne pourrais faire ce que vous désirez. Il m'a semblé tout à l'heure que j'avalais un petit enfant. »

Toute l'assemblée éclata d'un rire homérique.

La baie de Norwalk est certainement la plus productive en huîtres de tout le territoire américain. Là et dans la Virginie sont les dépôts naturels de l'ostréiculture des États-Unis. On évalue à plus de 800,000 boisseaux la récolte annuelle de ces coquillages.

Le gouverneur Wise fut le premier qui fit comprendre à ses compatriotes les immenses ressources qu'ils trouveraient dans l'exploitation de ces bancs que la nature du terrain maritime avait fait croître dans les parages des rives du Connecticut et de la Virginie. Il

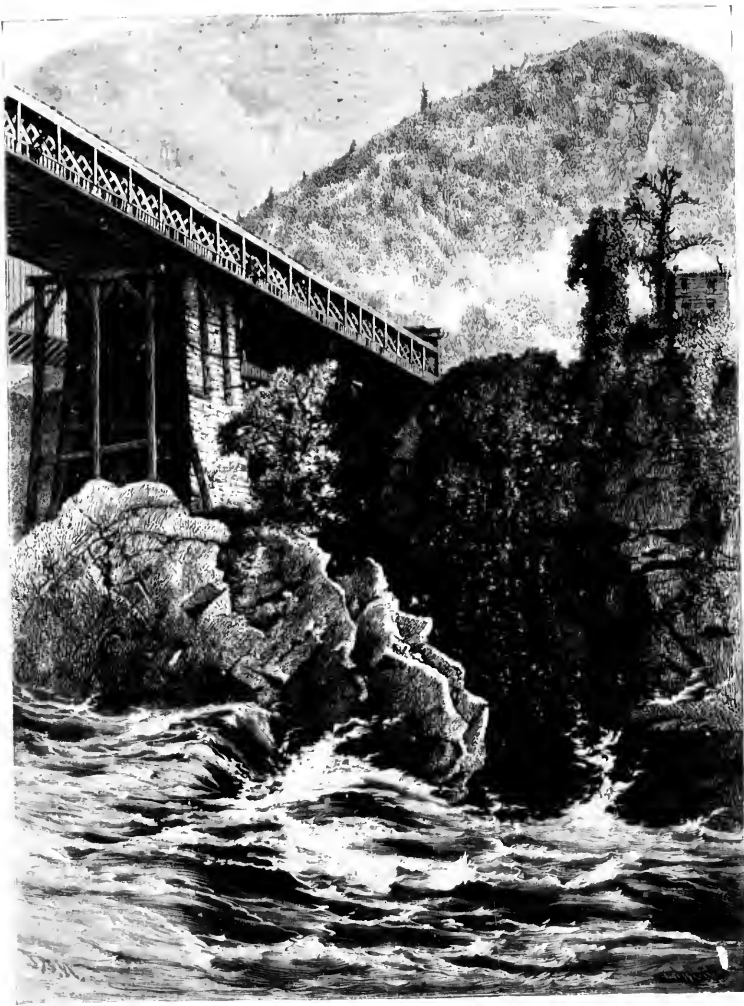
proposa ensuite au Congrès de voter un impôt sur le commerce des huîtres pour la consommation des villes, et ce ne fut qu'après une longue instance qu'il vit sa proposition accueillie. Ce prévoyant legis-



LE VIEUX MOULIN DE POENSA.

lateur, à qui l'on avait donné le sobriquet de *Old Fundum*, prouva qu'il avait eu raison de chercher à arriver à ses fins. A l'heure actuelle, l'impôt sur les huîtres rapporte au gouvernement américain plus de 5,000,000 de dollars par an dans toute l'étendue de l'Union américaine.

Rien n'est plus curieux que de voir des flottilles de bateaux — *fungies* — qui sillonnent la baie du Sound pour procéder à la récolte. Plus de 4,000 hommes sont tous les jours occupés à ces travaux de pêche. Chaque bateau paye trois dollars par tonne, et chaque homme est taxé à huit dollars par an pour sa patente : on délivre au bateau un numéro d'ordre, lequel doit être peint en gros caractères sur la voile. En cas de contravention, une amende, qui varie de 100 à 500 dollars, est infligée à chaque embarcation prise en défaut.



LES CHUTES DE BILLOW.

Le long de la baie de Norwalk, où les banes d'huîtres atteignent vingt ou vingt-cinq pieds de profondeur, les dragueurs retirent bien souvent des flèches, des colliers, des paniers d'origine indienne, preuves évidentes du goût prononcé qu'avaient les aborigènes des

siècles passés pour ces bivalves dont ils se nourrissaient volontiers. On rencontre également, en creusant le sol dans les terres voisines de la mer, des coquillages amoncelés, restes des repas des Peaux-Rouges avant l'invasion européenne du Connecticut.

Les plages de « Bramford » et de « Guilford » sont fréquentées par de nombreux baigneurs qui trouvent, dans les hôtels bâtis avec élégance, tout le confort désirable pour y passer leur temps de villégiature. C'est à Guilford qu'est venu au monde et qu'a été enterré le poète Halleck, une des gloires de la littérature américaine.

Entre les deux endroits que je viens de citer, il ne faut pas oublier Stony Creek, où s'arrête le chemin de fer. Non loin de cette station s'élèvent les Thimble Islands, roches qui s'élèvent au-dessus de la mer et sont couvertes d'arbres verts. Deux de ces îlots « Money » et « Pot » rappellent l'histoire de ce renommé capitaine Kidd, — un homme d'une audace sans pareille, — dont les uniformes brillants, les richesses immenses, acquises par les captures de vaisseaux anglais et le courage, avaient fait un héros.

La vie anecdotique de ce capitaine Kidd mérite certainement une mention particulière. C'est un roman à la Monte-Christo qui devait être fait par notre maître et ami Alexandre Dumas père et nous, et qui le sera un jour ou l'autre, car ce récit véridique est un des plus attrayants que nous ayons jamais lus.

Kidd, né en Écosse, appartenait à la marine anglaise. Il était, en 1689, lieutenant de vaisseau à bord d'un navire de guerre et devint capitaine à la suite de traits de bravoure.

À cette époque, les Anglais le nomment pour aller dans le golfe du Mexique — ou plutôt dans les parages des Îles-sous-le-Vent — poursuivre, combattre et anéantir, si faire se pouvait, une bande de pirates qui infestaient les abords de Cuba et de la Jamaïque et gênaient le commerce du Royaume-Uni dans les mers caraïbes.

Kidd commandait une frégate, — l'*Adventure*, — dont la marche rapide, la légèreté, la force furent connues de tout son équipage composé de marins hardis et prêts à tout entreprendre. Pendant trois années, l'*Adventure* fit la chasse à tous ces forbans et ces écumeurs de mer du golfe mexicain, depuis les rivages des Bahamas jusqu'à la côte fermée de l'Amérique du Sud. Dire le nombre des prises qui furent faites par le navire anglais et les hommes qui le montaient serait un travail hors du cadre de ce livre. Les ordres de l'amirauté anglaise étaient formels. Toute prise était brûlée; la moitié des valeurs qu'elle contenait appartenait de droit aux vainqueurs, l'autre au gouvernement anglais.

À la fin de la seconde année de croisière, Kidd écrivit à ses chefs pour les prier de le relever de la faction maritime qui lui était imposée : sa santé, celle de la plupart des officiers sous ses ordres et de son équipage réclamant un repos de quelques mois. Il ne reçut aucune réponse à ses justes réclamations. Mais cependant six mois après un ordre le relevait de sa mission et le rappelait en Angleterre.

Il obtint là un autre commandement, mais, cette fois, on l'envoyait à Madagascar, pour y combattre des pirates qui rendaient impossible le voyage des grandes Indes.

À force de faire la guerre aux écumeurs de mer, Kidd et ses compagnons prirent des allures de forbans et, sans avoir l'air, ils commettaient maintes fois des actes fort répréhensibles sur des navires qui n'étaient pas anglais.

Un matin, Kidd rassembla ses marins sur le pont de l'*Adventure*, et lui proposa tout crûment de jeter le masque et de courir carrément sur tous les navires qui passeraient à leur portée, sans égard pour la nationalité des passants.

Un hurra formidable répondit à cette communication du capitaine Kidd. L'équipage entier acquiesça à la proposition de son chef.

L'*Adventure* reprit la mer et, à dater de ce moment, tout ce qui passa à portée des nouveaux écumeurs de mer devint une proie bonne à conquérir. Tartanes, prows, caravelles, jonques, navires hollandais ou portugais, ventrus et rebondis, vaisseaux de toutes les nations, étaient poursuivis, canonnés, pris à l'abordage; les officiers et l'équipage impitoyablement mis à mort et le chargement transbordé sur l'*Adventure*. La maison flottante du capitaine Kidd était devenue un bazar bondé de riches étoffes, d'objets précieux de tous les pays.

Une après-midi, dans les eaux de la terre ferme, un navire indien parut à l'horizon: c'était une construction massive, dont la marche irrégulière, la manœuvre lente, trahissaient l'inhabileté de ceux qui le montaient. Le capitaine Kidd donna immédiatement l'ordre de courir sus sur cette proie, dont la capture lui sembla chose facile.

Le combat ne dura pas plus d'une demi-heure: les Orientaux qui gouvernaient cette jonque se rendirent à merci; mais, suivant l'usage, tous périrent avant le coucher du soleil. Dans l'une des cabines de la perse, Kidd trouva évanouie une superbe jeune fille dont la beauté le « fêrut » en plein cœur. Cette inconnue, qui était-elle? La fille de l'iman de Mascate, qui s'en allait en pèlerinage à la pagode de Jaggernaut. Il y avait à bord des richesses sans pareilles, recueillies dans tous les États du père de cette « houri », richesses destinées à être offertes à la déesse Siva et aux autres divinités honorées dans ce temple célèbre: diamants, perles, or monnayé ou en barres, étoffes précieuses, tapis, tentures, armes, meubles, etc. Jamais les pirates n'avaient trouvé tant de trésors accumulés dans un seul navire.

Naturellement Kidd, en sa qualité de chef supérieur, s'empara de la belle Naahli et de la plus grosse part du chargement de la prise; la jonque, une fois vidée, devint la proie des flammes.

Trois ou quatre jours après cette capture inespérée, l'*Adventure* aperçut à l'horizon deux vaisseaux de guerre anglais qui probablement étaient à sa recherche. Kidd comprit que la mer des Indes allait devenir dangereuse pour lui et pour son équipage. Dans cette occurrence, il proposa à ses marins de faire voile pour l'Amérique, où le gouverneur de l'époque avait déclaré la guerre aux Indiens: une fois là, il proposerait ses services et ceux de son équipage aux Knickerbokers. Là était le salut: les gens de l'*Adventure* acceptèrent à l'unanimité.

Nous ne raconterons pas les épisodes de la fuite de Kidd vers des bords lointains; les difficultés qu'il éprouva pour ne pas être capturé, en trois occasions diverses, par des navires français et anglais à qui il était signalé. Bref, un matin de septembre 1699, l'*Adventure* se trouvait à l'entrée de la baie de New-York. Le capitaine Kidd vint s'accoter à l'endroit où s'élève la Battery et s'aboucha avec le gouverneur hollandais, à qui il demandait l'honneur de servir le pays néerlandais.

Le jour même de cette entrevue, Kidd était accueilli; on lui reconnut son rang de capitaine et il lui fut enjoint d'aller dans la mer de Tappan porter la guerre contre les Indiens qui menaçaient New-York.

Nous avons oublié de dire que Kidd affectait de se vêtir à l'orientale: la richesse de ses habits, le luxe de ses ornements d'or enchâssés de diamants et de perles fines, lui



donnaient l'apparence d'un nabab ou d'un prince oriental. Les jours de bataille, il était plus brillant qu'une chasse.

La belle Naahli était devenue la compagne fidèle du capitaine : dévouée, aimante et courageuse, on la voyait aux côtés de Kidd à l'heure du danger, cherchant à le protéger contre les balles et les flèches des Peaux-Rouges, qui se battaient comme des lions.

Un jour, le capitaine Kidd rencontra une belle Hollandaise qui le séduisit par ses charmes : sous divers prétextes, il persuada à Naahli qu'elle devait quitter l'*Adventure* et demeurer à terre. Naahli obéit ; mais elle apprit bientôt que celui pour qui elle avait sacrifié son rang et à qui elle avait donné son cœur lui était infidèle. La jeune Indienne résolut de se venger. Dans ce but, elle disparut de New-York, et l'on prétend qu'elle se réunit à une troupe de Peaux-Rouges qui se battaient du côté des Anglais et qui avaient pour mission de s'emparer de l'*Adventure* par surprise.

Le mariage de Kidd eut lieu, et à date de ce moment la fortune qui avait favorisé les entreprises du pirate anglais, devint l'allié des Hollandais, l'abandonna complètement. Chaque bataille était un échec : Kidd et ses gens étaient obligés de fuir, et maintes fois ils furent à la veille d'être faits prisonniers.

Or il y avait à bord de la frégate des richesses énormes évaluées à plus de 2,500,000 francs de notre monnaie, et bien souvent Kidd et ses marins descendaient avec les plus grandes précautions à terre, portant d'énormes coffres dans lesquels étaient, disait-on, renfermées des valeurs considérables en bijoux, or et argent monnayés, etc. Ces enfouissements avaient eu lieu dans la Longue-Ile, à Newark et surtout dans l'île Gardiner et les environs.

Au mois de janvier 1701, le capitaine Kidd fut poursuivi par deux frégates anglaises sur le fleuve Hudson. A force de voiles, il remonta jusqu'à la mer de Tappan, et la canonnade commença, qui dura jusqu'à la nuit.

L'*Adventure* était criblée de trous ; il était impossible de reculer davantage : la nuit seule allait donner quelque répit aux vaisseaux. Kidd profita de l'obscurité pour débarquer à terre et enfouir tout ce qu'il put parmi les objets restés dans les flancs de son navire. Quand le soleil se leva, l'*Adventure* était en flammes et tout son équipage avait fui dans les montagnes. Traqués, faits prisonniers par les Indiens, les marins furent passés par les armes. Seul, Kidd fut envoyé au camp des Anglais, qui l'expédièrent en Angleterre pour y subir son jugement. Arrivé à Portsmouth, il passa devant un conseil de guerre qui le condamna à être pendu.

La veille du jour où il devait être exécuté, une femme se présenta à la porte de son cachot, qui lui fut ouverte d'après un ordre particulier.

— « J'avais juré de me venger, fit-elle ; me voici. Je suis Naahli. C'est moi qui t'ai fait poursuivre ; c'est moi qui ai indiqué ta piste aux Anglais. Tu vas mourir. Adieu. »

Kidd mourut en héros, sans sourciller.

On se souvint, en Amérique, des trésors du capitaine Kidd, et des recherches furent faites dans plusieurs endroits pour les retrouver. Un seul parmi ceux qui voulaient découvrir ces richesses, — un homme de la Longue-Ile, — fut assez heureux pour déterrer un des coffres de Kidd. Nul ne put jamais dire ce qu'il contenait, car il garda le secret de ses trouvailles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il devint fort riche et acheta une grande partie des terres qui avoisinaient les siennes.



LE HAVRE DE NORWALK. — VUE DE GREENWICH — STAMFORD.

Tout s'oublie en ce monde et tout s'oubliera dans le nouveau monde où ces faits se sont passés. Seulement il nous souvient qu'en 1843, lorsque nous nous trouvions aux États-Unis, une compagnie se forma à New-York pour relever l'*Adventure* dans les eaux de l'Hudson, au fond desquelles, disait-on, on apercevait sa carcasse, comme on voyait les épaves des galions espagnols de la baie de Vigo. Les actionnaires perdirent leur argent, — comme cela se passe en pareille occurrence, — et l'affaire se liquida par un déficit considérable. Depuis cette époque, toutes les fois qu'on parle d'une entreprise véreuse aux États-Unis, on l'appelle *Kidd's Humbug*, — la blague de Kidd! — Cette appellation dit bien ce qu'elle veut exprimer.

Revenons maintenant à notre description graphique des terres du côté du Sound.

Le village de « Saybrook », sis à trente milles à l'ouest de New Haven à l'embouchure de la rivière du Connecticut dans le Sound, est voisin des trois hameaux appelés Lynns, et de Waterford autour desquels s'étendent, à une distance de soixante-dix milles, les plaines cultivées bordées par la rivière Thames qui coule devant New London.

New London, sans être aussi pittoresque que Bridgeport et New Haven, n'en est pas moins une ville agréable : le commerce y trouve toutes les facilités voulues, et de l'endroit nommé Pequot House, en face du havre qui abrite les navires caboteurs du Sound, on aperçoit de superbes habitations louées, pendant la belle saison, à des familles qui fuient les ardeurs du soleil intolérables dans les villes.

L'entrée du petit port de New London est défendue par deux petits forts qui, à cette époque pacifique, n'ont plus raison d'être ; aussi se regardent-ils l'un et l'autre « en faisant la grimace », disent les Américains, quand l'orage gronde au loin sur le Sound. Le tonnerre leur rappelle sans doute les explosions de leurs canonnades au temps passé. Le fort Trumbull et le fort Griswold renferment chacun une batterie de vingt bouches à feu.

C'est en dehors de cette place forte que l'on pénètre dans le village de « Groton », qui était autrefois un des faubourgs de New London. Le chemin de fer est porté en cet endroit wagon par wagon sur des bacs pour rejoindre l'autre rive.

C'est au fort Gridson que fut déloyalement assassiné le colonel Ledyard par un officier tory à qui il venait de se rendre. On a élevé à la mémoire du soldat assassiné et de ses compagnons massacrés après lui un monument de granit, pyramide de cent trente pieds de haut, sur les pierres de laquelle sont gravés les noms de tous ces martyrs de l'indépendance américaine.

De cet endroit on jouit d'une vue magnifique qui domine le port maritime élevé par les États-Unis sur les bords de la rivière Thames, du côté du village de Groton.

En quittant New London, le voyageur s'éloigne des bords du Sound et peut se rendre, si bon lui semble, à Norwich le long des rives pittoresques du Thames.

Libre à lui de visiter aussi Mohegan, à cinq milles plus loin vers le sud. Il y trouvera la forteresse d'Uncas, sur la colline qui domine le village.

Norwich est une ville plus remarquable que New London par son étendue, sa population et sa marine. D'ailleurs, la situation de cette cité est très bizarre, puisqu'elle est bâtie en amphithéâtre sur les collines qui dominent les ondes du Yantick et du Shetucket.

Le monument d'Uncas intéresse tout d'abord le visiteur qui connaît son histoire de l'indépendance. Il a été élevé pour rappeler le souvenir de ces odieux massacres des chefs Mohéguans qui ensanglantèrent cette époque.

Uncas était sachem de la tribu des Pequots, alliés des soldats américains, dont il avait d'abord été le plus cruel ennemi, à la tête des Peaux-Rouges Mohégans. Mais, après s'être soumis, il se montra, jusqu'à sa mort, le propagateur fidèle des principes de colonisation et de bonne entente entre les Indiens et les Yankees. La pyramide d'Uncas a été construite en 1841. Tout autour du cimetière où reposent les Indiens s'élèvent de sombres mélèzes et des pins. On visitait là autrefois une chute d'eau qui avait un certain renom, le Yantic Fall; mais, de nos jours, cette cascade n'offre plus qu'un mince filet d'eau crépissant sur des roches dénuées du moindre intérêt pittoresque.

La rivière, aux rives fleuris et boisés, qui donne son nom à un des États de l'Amérique du Nord, a été si souvent chantée par les poètes du nouveau monde, qu'il nous suffira de dire que les vallées qu'elle traverse sont d'une fertilité sans pareille.

Le Connecticut prend sa source au milieu des montagnes qui délimitent le New Hampshire et le Vermont, et coule ensuite dans la direction du sud sur une étendue de quatre cents milles, pour venir se jeter dans le Sound, après avoir coupé en deux l'État du Massachusetts.

Le voyageur, après avoir quitté le chemin de fer de Shore Line, visitera la ville de Saybrook, en passant sous les grands ormeaux qui couvrent les toits des maisons, et sont — pour la plupart — d'une très grande vétusté. On affirme que certaines de ces demeures ont donné asile aux lords Say et Peal, ainsi qu'à mylord Brook, qui, sous le règne de Charles I<sup>er</sup>, achetèrent le territoire du duc Robert de Warwick et y élevèrent les premières maisons du village qui porte leur nom.

Diverses constructions, plus spacieuses que les autres, ont naturellement une destination autre que celle d'abriter des paysans. La tradition raconte que le célèbre Olivier Cromwell et plusieurs hommes de haute capacité devaient se rendre à Saybrook. Déjà l'expédition était prête : on avait tracé un carré, un peu à l'ouest du fort, dans lequel se fussent élevées les maisons destinées à Cromwell, Pym, Hampden et autres révolutionnaires anglais. Certes, si pareil projet avait été mis à exécution, la vieille Angleterre eût échappé à l'une des plus terribles révolutions qu'elle ait subies.

C'est à Saybrook Point que le collège Yale a été placé; la construction avait d'abord un seul étage bâti sur un terrain de quatre-vingts pieds de long.

Remontons la rivière au-dessus de Saybrook, et nous trouverons un paysage qui rappelle celui des Highlands qui longent le fleuve Hudson. Une embarcation à voiles vous entraînera à une distance de trente milles, jusqu'à Middletown. Là, comme dans tous les villages de la Nouvelle-Angleterre, les rues sont spacieuses et plantées d'arbres de la plus belle venue : certaines maisons très élégantes, des édifices publics intéressants à visiter, une école méthodiste qui date de 1831 et a été, dans l'origine, une Académie littéraire, scientifique et militaire, sous la direction du capitaine Partridge : telles sont les attractions de Middletown. Cette école méthodiste est plus prospère que ne l'était l'Académie militaire, car elle est renommée dans toute l'étendue du territoire. Deux parties de cette institution : le Memorial Hall et le Judd Hall passent avec raison pour des monuments très remarquables.

C'est vis-à-vis de Middletown que l'on exploite les admirables carrières de pierres de taille employées à New-York pour la construction des édifices particuliers et des bâtiments publics. Il y a plusieurs siècles, les rochers qui surplombaient la rivière étaient les spécimens les plus remarquables de ce genre de granit, et tout le monde venait s'y approvi-



NORWÈGE, VUE DES BORDS DE LA RIVIÈRE. •

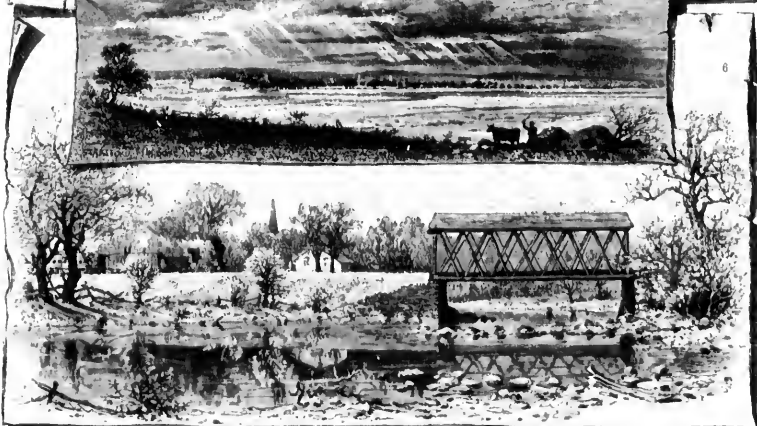
sionner, suivant ses besoins; mais, en 1665, une assemblée tenue par les habitants du pays décida, à l'unanimité, que nul autre qu'un citoyen de Middletown ou de ses environs ne pourrait exploiter les carrières, et qu'il serait perçu un droit de soixante centimes par tonne arrachée au sol pour être transportée au loin. De nos jours, la pierre de taille de Middletown est aussi célèbre que l'étaient autrefois les marbres du Pentelique qui ornaient les temples d'Athènes.

La fertilité des prairies de cette partie de la Nouvelle-Angleterre est proverbiale. Aussi les anciens colons qui furent attirés dans ce pays appartenaient-ils aux meilleures familles anglaises de Plymouth et du Massachussets.

A quelques milles de Middletown, le touriste s'arrête à Wetherstield, un des plus vieux établissements de la République américaine. On raconte qu'au moment où les pionniers qui venaient s'emparer du territoire se disposaient à descendre à terre, une contestation s'éleva entre eux pour savoir quel serait celui qui mettrait le premier les pieds



LES BATEAUX FAISANT LA PÊCHE DES HUITRES A ROTON POINT.



VUE SUR LES BORDS DU SOUND.

- 1 — Le Havre de Bridgeport. — 2. Black Rock — 3. Le phare de Stratford. — 4. Le ruisseau Mill.  
 5. La prairie de Stratford. — Une vue de Milford.

sur le rivage. Tandis que les hommes se disputaient de la sorte, une dame, nommée mistress Barber, s'élança hors de l'embarcation et prit possession du sol. La principale culture de Wethersfield, c'est l'oignon, qui pousse et prospère en cet endroit comme nulle part ailleurs. Là s'élève également une prison d'État qui est un revenu pour le pays, au lieu d'être une charge.

Avançons toujours, et nous atteindrons les plus jolies villes de cette belle vallée du Connecticut. Voici Hartford, où l'agriculture est poussée au plus haut degré de rendement. Au temps des Indiens, la place était connue sous l'appellation de Suckiang. Au mois de juin 1635, deux hommes pleins d'énergie, MM. Stone et Hooker, partirent de Cambridge, emmenant avec eux une centaine de personnes, hommes, femmes et enfants. Cette petite troupe de gens résolus et courageux voyagea à travers les montagnes ardues et les déserts qui les entourent, traversant des bois inextricables, des marécages dangereux, des rivières écumantes, sans autre guide que celui d'une boussole. La nuit venue, on couchait à la belle étoile, où l'on pouvait, en se garantissant de son mieux contre les intempéries de la saison, les animaux et les reptiles. Cent soixante têtes de bétail marchaient avec les nouveaux colons, et le lait des vaches suffisait à leur nourriture. La femme de M. Hooker, très souffrante, était portée dans une litière. Le voyage dura deux semaines. Ce qu'il y avait de piquant dans cette expédition, c'est que tout ce monde-là appartenait à la haute société anglaise et ne s'était jamais jusqu'alors exposé aux fatigues d'une excursion dangereuse, car il fallait tenir tête aux Indiens, maîtres du sol, qui voyaient avec rage les Européens s'emparer d'un territoire qui leur avait appartenu jusqu'alors.

Une des particularités de Hartford, c'est que cette petite ville ne ressemble point à ses sœurs de l'Union américaine. Au lieu d'être bâtie d'une façon parallèle et régulière — en forme d'échiquier, — ses rues vont d'ici, de là. On compte parmi les édifices de ce « township » le Trinity College, appartenant à la religion épiscopale : sur la pelouse de ce monument, on a érigé une statue en l'honneur de l'évêque Brownell, représenté en costume ecclésiastique. Viennent ensuite des asiles pour les sourds et les muets et l'hospice des fous. Du haut de la tour, qui s'élève au centre de cette construction, on découvre une vue admirable; de quelque côté que se portent les yeux, on aperçoit des villages bien bâtis, des forêts, des vergers, en un mot tous les éléments de la prospérité et du bonheur. Le parc qui entoure cet hospice d'aliénés est réellement une merveille, et l'on comprend que les infortunés qui ont été transportés dans cet endroit charitable aient pu, — en grand nombre, — revenir à la raison et rentrer dans la société.

C'est à Hartford que l'on admirait autrefois ce chêne monumental — le « Charter Oak » — dont l'histoire est connue de tout Américain quelque peu lettré : le tronc avait un diamètre de sept pieds. C'est dans la cavité de cet arbre que fut cachée, en décembre 1686, la charte qui donnait droit de propriété aux habitants du territoire. Le gouverneur de Boston, sir Edmond Andros, avait enjoint aux autorités du Connecticut de lui remettre cette charte; mais aucun citoyen ne voulait se prêter à une semblable trahison. C'était la ruine générale, la spoliation volontaire de toute une population de colons ayant défriché et planté ce sol qui leur appartenait de fait et de droit. Le gouverneur Treat rassembla ses compatriotes et leur demanda ce qu'il fallait faire. Chacun émit son avis et cela prit un temps considérable. La charte vénérable était là sur une table devant laquelle se tenait assis le gouverneur Treat. Quand la nuit arriva, on alluma des torches pour éclairer l'assemblée. Rien

ne se décidait : tout à coup, sur l'ordre du gouverneur, on éteignit les lumières, et un capitaine, nommé Wadsworth, s'emparant du précieux document, profita de l'obscurité pour le cacher dans un trou qui se trouvait béant sur la fourche du chêne, planté vis-à-vis la maison de Samuel Wyllys, un des magistrats de la colonie. Lorsque les torches furent rallumées, la charte avait disparu. Le gouverneur Andros eut beau menacer, il n'obtint rien des habitants du Connecticut.

Il serait à désirer que la rapidité du voyage permit de s'arrêter dans le pays nommé Windsor, qui date de l'arrivée des Pèlerins partis de Plymouth pour coloniser la Nouvelle-Angleterre; c'est le lieu de naissance de nombreux personnages importants de la République américaine, entre autres le gouverneur Roger Wolcott et Oliver Ellsworth, chef de la justice des États-Unis.

Arrêtons-nous à Springfield, qui compte parmi les cités les plus laborieuses du Connecticut. Du haut de la coupole qui domine le Palais des États-Unis, sur la colline de l'Arsenal, le panorama est grandiose. Tout le long de la rivière, les prairies arrosées par des canaux aboutissent à la base des collines boisées dont les cimes vont se perdre dans les cieux. Partout où les yeux s'aventurent, ils découvrent des fermes, des maisons de campagne, des villages. C'est ce pays-là que les Indiens appelaient « Agawam »; le nom de « Springfield » ne date que de 1640.

À l'époque de l'occupation indienne, les habitants étaient tous guerriers, et ils n'ont pas tout à fait, de nos jours, oublié ces dispositions belliqueuses, car c'est à Springfield que se fabriquent, chaque année, dix mille fusils de munition et que l'on conserve en magasin toute l'artillerie nécessaire à guerroyer en cas d'hostilité avec un pays voisin ou éloigné.

L'arsenal de Springfield a eu à subir différents assauts; mais il a trouvé pour le défendre des hommes d'énergie, entre autres le général Shepard, qui, en 1786, ne craignit pas de faire feu sur ceux qui voulaient piller les armes et les munitions de l'État.

En s'éloignant de Springfield, le touriste suit une route qui domine la rivière, et il peut admirer à loisir l'industrie de l'homme qui a employé la force motrice de l'eau pour remplacer la vapeur et faire marcher des usines très productives. Chycopsee et Holyoke sont très curieux à visiter, non seulement parce qu'on y voit un spectacle magique de la nature, mais encore parce que l'on peut s'étonner en présence de la puissance de l'homme industriel et plein de volonté. En cet endroit, les collines sont devenues de vraies montagnes, et l'on jouit d'une vue enchanteuse quand on s'est hissé jusqu'à leur sommet.

Nous voici à Northampton, un des plus jolis villages de l'ouest du Connecticut, distant d'un mille de la rivière, à laquelle on parvient en traversant de riches prairies qui couvrent plus de quatre mille acres de terrain. Les rues de ce village — comme celles de Hartford — sont irrégulières et très pittoresques. Les arbres qui donnent de l'ombrage à ce séjour agreste sont très beaux, très élevés, et par conséquent d'un âge vénérable.

De l'autre côté de la rivière, les points de vue offrent un coup d'œil magique. Il faut avoir examiné attentivement ces horizons féériques pour être convaincu que nous n'avons rien de trop enthousiaste. Si l'on gravit la Mountain House, on se trouve, une fois parvenu tout en haut, à mille pieds au-dessus de la plaine et l'on découvre un horizon sans fin au nord et au sud. Là sont les villages de Hadley et Hatfield; plus loin, à l'est, Amherst et son collège, où sont installés un observatoire et une Académie. Les édifices sont bâtis sur une colline qui domine la position au-dessus du courant d'eau. En face voici, de



l'autre côté de la rivière, le Mount Tom, plus élevé de deux cents pieds que le Mount Holyoke. C'est lui qui coupe en deux la vallée du Connecticut.

Du côté ouest s'ouvre la vaste chaîne des collines appelées les Hoosie. Vues du sommet du Holyoke, ces boursoufflures naturelles offrent une série d'élévations et de profondeurs parfaitement cultivées, où, par-ci par-là, surgissent des clochers et des habitations agglomérées. Plus loin, vers le nord, voici Graylock, et à l'horizon les Green Mountains, qui dressent leurs cimes altières dans l'État de Vermont. En tournant un peu vers le sud-ouest, on aperçoit distinctement le mont Everett, et plus près du spectateur dans la vallée du Connecticut, le Sugar Loaf — *Pain de Sucre*, — ainsi que le Mount Toby, qui servent de premier plan au pic Monadnoc, perdu dans les nuages.

Le village de South Hadley est placé du côté ouest du Mount Tom. C'est là qu'on peut visiter le séminaire (pour l'éducation des demoiselles) du mont Holyoke. En somme, de quelque côté que le touriste porte les yeux, il éprouve une impression d'admiration qui ne faiblit jamais.

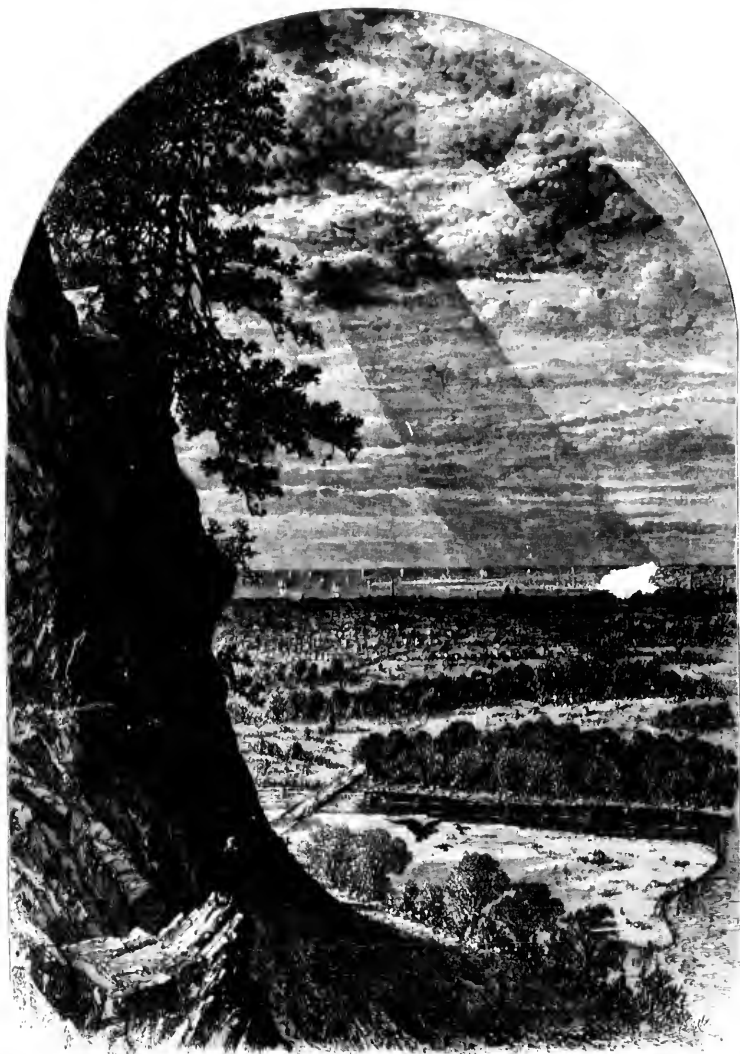
Les habitants du comté s'accordent à déclarer que South Hadley est le plus beau site de tout le Connecticut. En effet, les horizons infinis que l'on découvre de ce point du territoire sont autant de causes d'admiration pour tous ceux qui visitent ce pays pour la première fois. La beauté des arbres qui dressent leurs têtes pointues de tous côtés dans les prairies, dans les champs, sur les bords des courants d'eau, ajoute encore à l'impression générale.

Au-dessus de South Hadley, le Connecticut forme un zigzag qui va d'abord vers le sud et tourne après vers l'est, enfermant dans ce cercle d'irrigation un espace de plus de quatre mille acres. Le village de South Hadley a servi de résidence aux deux régicides célèbres, Whalley et Goffe, qui signèrent la mort de Charles I<sup>er</sup>. S'étant échappés de l'Angleterre, où leur vie était en péril, lors de la restauration de Charles II, en 1664, ils traversèrent la mer et vinrent s'établir dans cet endroit de la Nouvelle-Angleterre. A la mort de Whalley, Goffe, son compagnon d'exil, se retira dans la Longue-Île avec le fils du défunt. On raconte que, lorsqu'on démolit la demeure qu'avaient habitée les deux régicides, on découvrit, à côté de la porte du cellier aux provisions, une maçonnerie au centre de laquelle était enseveli le cadavre de Whalley.

A sept milles plus loin, en se dirigeant à l'est de la rivière, on arrive à Amherst College, dont la fondation remonte à 1821, et qui passe avec raison pour l'une des meilleures institutions enseignantes de tout le Massachussets. Les professeurs sont renommés dans toute l'étendue des États-Unis, et l'on cite parmi eux le docteur Hitchcock, l'un des plus savants de tous ceux qui se sont dévoués à l'enseignement.

En continuant le voyage, en amont de la rivière, la route nous amène à Hatfield et Whateley, près de laquelle est situé le Sugar Loaf déjà nommé, rocher de pierre rouge placé dans le South Deerfield. Le pic, qui de la base semble inaccessible, peut être cependant gravi sans trop de difficultés, et de la cime de ce roc on jouit d'un coup d'œil qui récompense véritablement des fatigues de l'ascension.

On aperçoit en bas un monument commémoratif élevé à la mémoire du capitaine Lathrop, qui, en 1675, sous le règne du roi Philippe, tomba victime d'un guet-apens des Indiens, en compagnie de quatre-vingts jeunes gens, la fine fleur du comté d'Essex. Du



NEW HAVEN, VUE PRISE DES ROCHERS DE L'EST.

reste, à cette époque, les massacres étaient fréquents de la part des Peaux-Rouges, qui défendaient pied à pied le pays de leurs ancêtres.

Voici là-bas l'embouchure du ruisseau de Deerfield, qui se jette dans le Connecticut après avoir parcouru le territoire sur une étendue de cinquante milles. Quelles riches prairies ! quelle admirable culture ! s'écrie-t-on lorsqu'on a gravi les montagnes Toby et Warner.

On parvient ensuite à Greenfield, qui rivalise d'industrie et d'activité avec cet autre village nommé New England. Les deux courants d'eau nommés Fall River et Green River, donnent une force motrice que les Yankees n'ont point négligée. Ici encore les ormeaux de taille géante ombragent les maisons et sont l'ornement des villages.

On comprend facilement quel était le désespoir des Indiens quand ils se voyaient peu à peu dépossédés de ce territoire d'une richesse introuvable sous d'autres cieux, et l'on se dit qu'ils n'avaient pas tort de résister par tous les moyens à l'envahissement des « visages pâles », leurs plus cruels ennemis.

Les recherches géologiques du docteur Hitchcock ont amené la découverte d'ossements pétrifiés très curieux appartenant à des espèces d'animaux antédiluviens.

En descendant des montagnes de Greenfield, dans la direction du nord, le touriste traverse Bernardston, et il arrive à South Vernon, ensuite à ce charmant village du New Hampshire que l'on a appelé Keene. Des rues très longues et fort larges, dont la principale s'étend sur un mille de distance et est ombragée, comme partout dans ce pays favorisé, par des arbres séculaires, géants et touffus. Ses habitants bénissent chaque jour la mémoire de leurs pères, qui ont planté de la sorte les avenues aboutissant aux défrichements où ils dressaient leur tente. En effet, ces excellents parents songeaient plus encore à leurs descendants qu'à eux-mêmes, car ils ne devaient pas jouir immédiatement de leur ingénieuse conception ornementale.

Le voyageur, en suivant une route ombreuse et presque droite, parvient enfin à Brattleboro, dans la partie la plus abrupte du pays. Il traverse la frontière de l'État du Massachussets à Vernon et pénètre dans le Vermont.

Ce village de Brattleboro passe pour un des plus sains de tout le Connecticut. C'est là que viennent en villégiature les personnes dont la santé est délicate. Il y a même un hospice d'aliénés qui est très renommé dans toute l'étendue des États-Unis. On compte également dans cet endroit des établissements d'eaux thermales ou naturelles dont la limpidité est phénoménale. Aussi les malades deviennent-ils bientôt valides dans cet endroit, où l'air est d'une pureté inouïe. Les amateurs du plaisir de la pêche se délectent sur les bords de la rivière, qui fourmille de truites exquis, très faciles à prendre, au dire des habitants.

Une diligence conduit le touriste, par une route très bien entretenue, à vingt-quatre milles plus loin, aux chutes d'eau appelées Bellow Falls, en faisant escale à Dummerston, le plus ancien défrichement du territoire. Au milieu de ce pays se trouve une montagne de granit — Black Mountain, — où l'on exploite une mine d'ardoises.

À quelques milles plus loin de Dummerston, voici Putney, sur les bords du Connecticut, entourée de prairies immenses d'un vert d'émeraude, que l'on appelle les Great Meadows.

Non loin de là, l'on passe devant les chutes de Sacketts Brook, qui ont cent cinquante pieds de hauteur, et la route vous amène à Westminster, contrée d'une fertilité sans égale.

C'est à Bellow Falls que s'arrête la voie ferrée, et cet endroit est considéré comme un des lieux de plaisance de l'été élégant des riches Yankees. Ce sont les eaux du Connecticut qui courent sur des rochers et forment des rapides pendant l'espace d'un mille, pour se précipiter ensuite dans un énorme trou à Fall Mountain. Du haut du pont jeté sur la rivière, on aperçoit les eaux écumantes; du reste, le passage est si étroit que l'on pourrait sauter d'un bord à l'autre. La cascade se précipite dans ce gouffre béant et éclabousse les deux rives avec un bouillonnement qui éblouit le spectateur. La chute a cinquante pieds de hauteur. On compte de charmants villages dans les environs, et, dans ses excursions, le touriste trouve de tous côtés les points de vue les plus pittoresques.

En remontant vers le nord, on rencontre sur sa route le village de Charlestown. C'est à cet endroit de la rivière du Connecticut que les eaux se divisent et entourent trois îles, dont la plus grande, — Sartwell's Island, — d'une superficie de dix acres, est admirablement cultivée. En cet endroit habitait jadis le vaillant capitaine Phineas Stevens, qui défendit héroïquement, en 1747, le fort qu'il commandait contre les attaques des Français et des Indiens réunis. Sir Charles Knowles lui offrit publiquement une épée d'honneur en souvenir de cet acte d'héroïsme.

Des mines de fer et de pierre de chaux ont fait la célébrité de Claremont, autre village très pittoresquement groupé à l'embouchure du Connecticut et du ruisseau le Sugar. On peut voir, dans le lointain, les monts Ascutney, masse granitique qui touche vers sa base aux deux bourgs nommés Wethersfield et Windsor. Cette montagne est également appelée « les Trois-Frères », par cette raison qu'elle porte à ses sommets trois pics pointus d'une grande élévation.

Windsor est un village très bien bâti, aux maisons entourées de jardins et de vergers; l'industrielle population est citée dans tout le comté comme une des plus prospères et des mieux partagées.

Nous voici parvenus à White River Junction, c'est-à-dire à l'endroit où ce ruisseau se jette dans le Connecticut. Située en pleine montagne, cette petite ville passe pour un des endroits véritablement sains du territoire. En été particulièrement, on ne ressent jamais les effets de la chaleur : la brise souffle fraîche et salubre du matin au soir, et ceux qui trouvent un refuge dans quelque famille du pays peuvent passer pour des gens prédestinés.

Le village voisin s'appelle Hanover; il est situé dans le New Hampshire, et sa célébrité lui vient du Darmouth College, bâti au centre du village, dans un parc de douze acres d'étendue, dont les pentes graduées sont plantées d'arbres séculaires. Cette institution scolaire a produit de très illustres citoyens, dans le nombre desquels on cite avec orgueil, aux États-Unis, Daniel Webster et Rufus Choate, deux hommes politiques qui ont marqué, il y a vingt ans, parmi les membres du Congrès.

Examinons en passant les villages de Thesford, Oxford, Bradford et Haverhill, où l'on montre au touriste des fermes modèles admirablement tenues. La pierre calcaire est très abondante dans ces parages, aussi bien que la pierre de savon, le granit et le minéral de plomb.

Vient ensuite Newburg, sur le côté ouest du Connecticut, qui occupe le territoire connu sous le nom de « Great Oxbow », dont l'élément pittoresque et la fertilité sont partout renommés.

On aperçoit à l'horizon le pic du Moose Hillock, non loin duquel passe le chemin de

fer qui se dirige, par deux embranchements, soit du côté des White Mountains, soit vers Montréal. C'est là que les eaux du Ammonoosuck se déchargent dans le Connecticut.

On ne doit pas négliger, avant de quitter la vallée que nous venons de décrire, de faire une excursion à Barnet, dans l'État de Vermont, ne fût-ce que pour y visiter les mines d'ardoises et de fer qu'on y exploite. Une chute d'eau, alimentée par les deux ruisseaux le Passumpsic et le Stevens, fait tourner un moulin placé sur un rocher, dans un site ineffaçable dans les souvenirs d'un voyageur admirateur des beautés de la nature.

Du reste, celui qui vient de parcourir l'itinéraire que nous lui avons tracé aura besoin de repos après une pareille tournée. Il aura vécu quatre ou cinq jours, et même plus, dans un enchantement incessant, une ivresse sans pareille.



VUE DE WILSON POINT, DANS LE SOUND.

## NEWPORT ET PROVIDENCE



LA PROMENADE DE NEWPORT.

L'ÉTAT de Rhode Island est le plus petit de toute la Confédération américaine, car il compte quarante-sept milles de longueur sur trente-sept milles de largeur; sa population était de 225,000 habitants en 1878. La fertilité de son sol et la production de ses manufactures où l'on tisse la laine et le coton, où l'on fabrique de la quincaillerie et même de grandes machines, tout concourt à faire de ce petit coin des États-Unis un grand centre de commerce.

Le chemin de fer traverse Kingston et à quelques milles plus loin Whickford, bâti sur un des bords de la baie de Naragansett. C'est en cet endroit que les voyageurs qui se rendent à Newport s'embarquent à bord d'un ferry boat, dont les fonctions servent à passer les voyageurs, leurs bagages et les marchandises à Newport, une île qui s'appelait autrefois Aquidneck, ou « l'île de la paix ». La nouvelle qualification de ce coin de terre du Rhode Island vient de ce qu'il a la forme de cette île de Rhodes dans la Méditerranée, tout récemment concédée à l'Angleterre.

On ne croirait pas qu'il y a à peine un siècle, Newport était le second grand port des États-Unis et que de ses eaux partaient chaque année deux cents navires traitant avec

L'Europe, et plus de trois cents caboteurs transportant les marchandises du vieux monde depuis le Massachusetts jusque dans la Virginie, à Boston, New York, Philadelphie et autres pays du territoire. Une ligne régulière de navires à vapeur était établie entre Newport et Londres, et plus de vingt-deux mille matelots fréquentaient le port de ce charmant pays.

En 1728, dit un écrivain américain, on citait aux New-Yorkais l'activité maritime des habitants de Newport, et on les encourageait à avoir autant d'industrie qu'eux pour amener les vaisseaux de commerce dans leur baie, destinée cependant à un avenir bien plus grandiose.

Les marchands avaient, il y a cent ans, élevé de superbes maisons sur les quais de la ville, et l'on peut, de nos jours, visiter encore ces constructions considérées comme démodées, qui n'en sont pas moins très confortables, et dont les murailles peintes de couleur gorge de pigeon, les escaliers d'acajou massif, les cheminées sculptées de marbre blanc sont pourtant d'un très bon goût.

Les gens riches qui s'adonnaient à l'agriculture demeuraient dans les environs de la cité marchande, et leurs habitations, entourées de plantations bien tracées, de jardins parfaitement entretenus et couverts de fleurs, dans lesquels on avait ménagé des bassins pleins de poissons, des vergers remplis d'arbres fruitiers, étaient autant de lieux enchanteurs où la vie était douce et où les heures s'écoulaient trop vite.

Une très grande attraction avait conduit à Newport tous ceux qui ne voulaient point être inquiétés dans leur liberté de conscience et qui cherchaient à respirer un air pur dans un pays enchanteur. En effet, les quakers n'étaient jamais molestés à Newport; les Baptistes pouvaient y organiser librement leur meeting-house, les Calvinistes y prêcher leurs doctrines austères, les Hébreux y bâtir leurs synagogues, les Moraviens y pratiquer ces fêtes d'amour où, toute personne ayant le moyen de payer une cotisation, pouvait se régaler d'une tasse de chocolat et d'un gâteau succulent, tandis que les « churchmen » priaient dans leur temple pour le roi et la famille royale.

De nos jours, la synagogue de Newport — bâtie en 1762 — est parfaitement entretenue, quoique l'on en ouvre rarement les portes. La vieille église de la Trinité, qui date de cent cinquante ans, dresse dans l'espace ses tours monumentales et offre aux visiteurs qui pénètrent à l'intérieur du sanctuaire, des curiosités d'ameublement fort remarquables: boiseries sculptées, stalles, armoires, écussons peints, vitraux de couleur, bannières, banderoles, toutes dignes de figurer dans un musée. Il n'y manque plus que le cérémonial d'autrefois et les fidèles en habit rouge, en robe de point d'Angleterre ou de brocart, qui venaient s'agenouiller dans le sacré parvis, tandis que l'orgue faisait retentir la nef de chants harmonieux.

Il y a soixante ans à peine, Newport n'était plus qu'une ville morte, sans commerce, aux rues désertes. Ses quais, qui jadis regorgeaient de marins et de négociants affairés, voyaient à peine, de temps à autre, un passant s'égarer sur leurs dalles. Le sol n'avait plus la moindre valeur, la population était peu importante, et les visites des étrangers devenaient rares; aussi les maisons, ébranlées par le vent et non réparées, n'offraient plus aux yeux ces couches de peinture dont les propriétaires les embellissaient dans les temps heureux. Nul n'eût été assez fou pour dépenser un penny dans ce pays qui semblait abandonné du ciel et qui allait l'être par les créatures civilisées.

La révolution paraissait avoir ruiné Newport sans retour; lorsque les troupes de

l'Angleterre évacuèrent la place et que la flotte française, commandée par d'Estaing, prit position du port en 1780; la désolation était générale.

Il y eut à cette époque un semblant de retour aux heures prospères. On cite même quelques négociants qui firent fortune; mais 1812 vint mettre un terme à cette galvanisation : c'était fini. Newport avait eu d'heureux jours... commerciaux.

Mais toute médaille a son revers; les changements les plus imprévus s'opèrent sans qu'on puisse expliquer comment. Voilà quarante ans que la mode a ravivé Newport; la mode qui a fait découvrir aux riches du monde américain la plage de la baie de Naragansett comme la plus belle du monde, la mode qui a rendu la fortune à ceux qui ne croyaient plus pouvoir tirer jamais parti du moindre coin de terre, considéré par eux comme une propriété sans valeur. Newport est devenu le rendez-vous d'été de tous ceux qui veulent s'amuser : millionnaires, ambassadeurs étrangers, ministres en vacances, auteurs, écrivains, hommes politiques, femmes du monde, femmes du demi-monde; tout le monde se réunit dans d'immenses caravansérails et dans des cottages en location, de tous les styles d'architecture, chalets suisses, pagodes, pavillons gothiques, temples grecs. Il y en a pour tous les prix, pour tous les goûts. Les rues ombragées sont bordées de chaque côté par des maisons toutes habitées, et encore n'en a pas qui veut, c'est-à-dire qui s'y prend trop tard. Des steamers immenses amènent chaque jour les visiteurs et les habitants qui se sont éloignés pour leurs affaires, et la baie de Naragansett est sillonnée par des voiles sans nombre, qui, semblables aux alycons de la mer, effleurent la surface des flots et se livrent à un chassé-croisé incessant.

La promenade qu'on nomme Bellevue sert de porte aux plus somptueux équipages, et ses échos répètent chaque après-midi et chaque soir les mélodies de Strauss et de Mozart, les valse d'Offenbach, de Métra et de tous nos compositeurs français.

Vienne l'automne, tous ces oiseaux de passage que la mode avait amenés sur cette plage hospitalière — les Trouville des États-Unis — regagnent leur vrai domicile, et voilà Newport retombé dans une morne solitude. L'hiver engourdit les quelques habitants qui sont forcés de rester à leur poste, et il faut que les brises du printemps les fassent sortir de leur torpeur pour qu'ils songent à réparer leur « toit à louer », à l'embellir, à l'attifer, afin de trouver un nouveau locataire quand le soleil réchauffera leur plage.

Voici quarante ans que dure cet état de choses, et rien ne fait prévoir un changement dans cette tendance de la mode américaine.

Nous arrivons maintenant à la description graphique du *fashionable watering place* : de Rhode Island.

Lorsqu'on arrive au milieu du havre de Newport, on aperçoit à main droite le fort Adams, qui fait angle sur la rade et donne un aspect pittoresque au port dont il défend l'entrée. A part la citadelle Montroë, il n'y a pas sur tout le territoire de l'Union de forteresse plus considérable que celle de Newport. Avant les nouveaux genres de défense qui ont été inventés il y a tout au plus vingt ans, le fort Adams semblait devoir durer, par son armement de canons énormes et la place qu'il occupait, toutes les flottes combinées du monde qui eussent cherché à pénétrer dans le havre de Naragansett. Mais avec l'artillerie moderne ces terrassements de pierre et de terre ne résisteraient pas deux heures à une attaque sérieuse. Aussi le fort Adams n'est-il plus qu'un souvenir inutile des vieux moyens de protection de nos pères.



A une portée de canon de la citadelle se trouve l'île Torpedo, où se pratiquent des expériences de défense sommaire, confiées aux soins d'hommes compétents.

Le drapeau étoilé flotte toujours sur ces deux points des côtes du Rhode Island; ses canons tonnent matin et soir pour saluer le retour et la fin du jour, mais tout cela est de la parade. La République américaine est en paix avec le monde entier.

La promenade du fort Adams est une des préférées de tous ceux qui viennent passer l'été à Newport. Chaque après-midi, la musique militaire du régiment en garnison se fait entendre à l'entrée de la poterne, et l'on voit les voitures élégantes traînées par des chevaux de prix qui piaffent et entraînent ceux qui sont venus écouter les sons harmonieux de cet orchestre en plein vent et parader les uns devant les autres. Le champ de manœuvre, du fort Adams est un des plus vastes que nous connaissions, et le gouvernement américain a dépensé plus d'un million et demi de dollars pour en faire ce qu'il est : argent follement dépensé, car il l'a été sans nécessité.

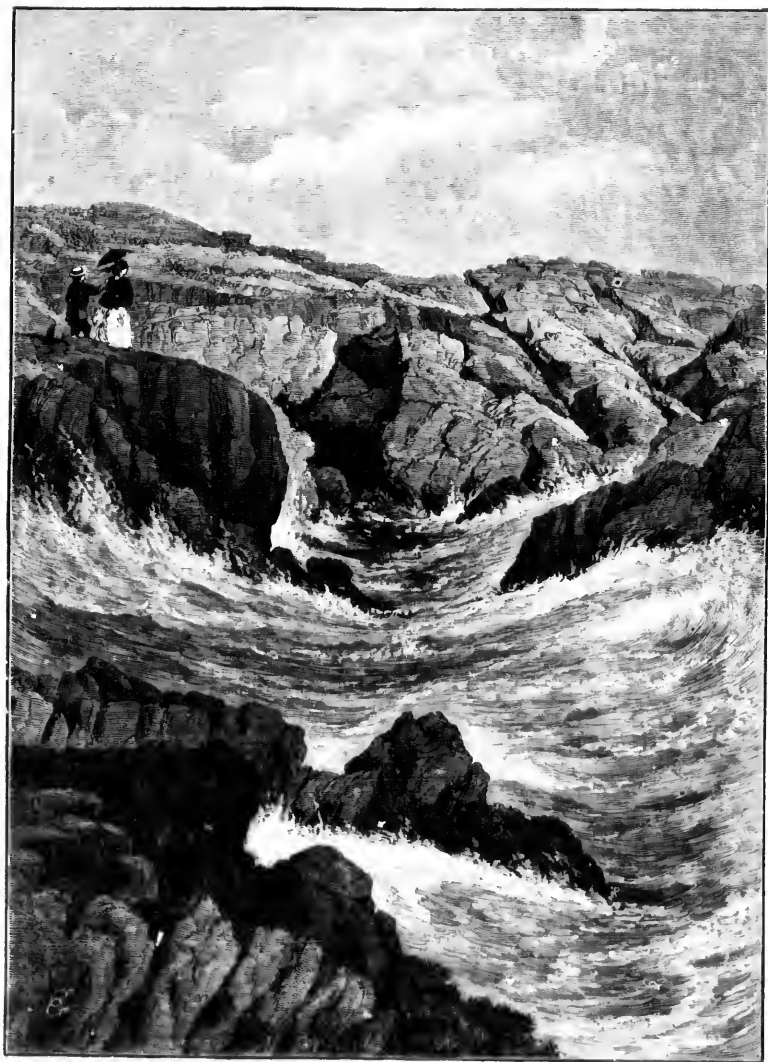
De l'autre côté du havre de Newport, à gauche, on peut voir, hissée sur un rocher, une tour démantelée, en ruine, crevassée et chancelante : c'est le fort Dumpling, bâti sur l'île Conanicut. On ne peut assigner une époque réelle à la fondation de ce fort en ruine, les uns disent qu'il fut élevé avant la révolution qui amena l'indépendance des États-Unis, les autres affirment que ce furent les Anglais qui le bâtirent quand ils étaient les maîtres de Rhode Island.

La première fois qu'il fut question du fort Dumpling, ce fut en 1878. Dans une lettre adressée par le général Piggott, commandant des troupes britanniques, à sir Henry Clinton, on trouve le passage suivant :

— « Les canons de Beaver Tail et Dumpling sont hors de service, et la flotte française pénétrant dans la rade ne tarderait pas à couper toute communication avec » Conanicut ».

Tout est ruiné à l'intérieur comme à l'extérieur de cet amas de pierres, qui n'en résiste pas moins à la dent corrosive des éléments déchainés. Comme moyen de défense, ce fort serait complètement inutile en cas de guerre : un obus le ferait crouler du premier coup. Comparée avec le fort Adams, le plus vaste et le mieux défendu de tous ceux qui sont bâtis sur les rives américaines, dont les murailles sont noircies par l'action de l'atmosphère et les pièces de bronze d'une solidité sans pareille menaçant le fort Dumpling d'un côté de la baie à l'autre, cette petite tour est insuffisante, mais cette ruine est d'un effet très pittoresque, placée dans l'horizon de Newport et très appréciée par les visiteurs.

On voit souvent arriver au milieu des murailles écroulées des promeneurs des deux sexes qui font retentir les airs de cris de joie, lesquels, à notre avis, sont bien préférables aux exclamations de douleur des malheureux qui jadis tombaient sous les balles et la mitraille. Les vents se sont déchainés, depuis un siècle, sur ces pierres descollées, au dehors desquelles flottait le drapeau orné de la croix de saint Georges. Là où la flotte française venait prendre ses refuges d'hiver, ne se trouvent plus que des vaisseaux de commerce. L'étendard aux bandes tricolores et à l'écusson étoilé n'a plus de rival à ses côtés à la hampe du mât : en somme ce vieux fort est un des plus anciens souvenirs historiques de la République américaine. Il est bon qu'il soit encore debout, ne fût-ce que pour prouver à ceux qui disent que l'Amérique n'a pas de ruines à montrer, qu'ils se trompent en avançant une pareille assertion.



11. ROCHER - SPOTTING CAVE N. - LA GROUPE - CAHISSANI

Brenton's Cove est bordé par une chaussée qui aboutit au fort Adams, d'où l'on peut apercevoir un admirable panorama. Clochers pointus, kaléidoscope de la ville et du parc, des maisons de campagne et des bosquets qui les ombragent, tout est découpé sur le ciel bleu et rappelle quelque fait mémorable à l'homme qui a lu et qui connaît l'histoire de son pays. C'est de Newport que le malheureux Burgoyne mit à la voile pour rentrer en Angleterre, après avoir subi une cruelle défaite; le fameux navire de Cook, l'*Endeavour*, fut abandonné sur ces rivages et laissé demantelé, ouvert comme une grenade, exposé à la rage des marées qui le mirent en pièces; c'est de Newport que s'éloignèrent les deux flottes anglaise et française commandées, l'une par lord Howe, l'autre par d'Estaing, pour rapporter dans leur pays, la première, la honte d'une défaite, la seconde, la joie d'une victoire.

On passe, en se rendant du côté ouest de la place, devant les pans de muraille de l'ancienne demeure seigneuriale du gouverneur William Brenton, qui fut autrefois un palais entouré de serres contenant les plantes tropicales et les fleurs les plus rares, et des bosquets ombreux et touffus. Cette habitation a été détruite par les envahissements de la mer. On n'appelle plus cet endroit que le « récif de Brenton », et, en effet, quand le vent souffle de la mer, quand la tempête fait rage, le Brenton's Cove est un des points les plus dangereux de la côte : plus d'un marin a vu son navire se briser sur les roches au moment où il se croyait sauvé, parvenu à l'entrée du port où l'attendaient sa femme et ses enfants.

En suivant plus loin encore cette plage, on parvient à l'endroit nommé « Spouting Cave » — *la grotte où la mer jaillit*, — sorte de caverne où le flot se précipite et est lancé à une grande élévation, comme un jet d'eau intermittent. Seulement ce phénomène naturel n'a lieu que quand la marée montante est très agitée. Vienne le calme, et le visiteur n'a devant ses yeux qu'une ouverture remplie d'eau et sans le moindre mouvement. Mais il ne faut pas se fier à ce calme apparent; mainte fois il est arrivé à ceux qui se plaignaient de s'être hissés pour rien en cet endroit, d'être éclaboussés et mouillés jusques aux os. Qu'importe? les imprudents n'en reviennent pas moins chaque jour rechercher un danger; n'est-ce pas une nécessité de la vie?

Un peu en deçà de la plage destinée aux baigneurs, qui — dames et messieurs — se plongent chaque jour dans les eaux salutaires de l'Atlantique, s'élève ce rocher fendu en deux que l'on a surnommé « le Purgatoire », on ne sait pas trop pour quelle raison. Derrière ce groupe l'on parvient à un site ravissant, ombragé et solitaire, d'où la vue commande un panorama des plus grandioses; et ce séjour sauvage, c'est « le Paradis ». Il nous serait impossible de dire par quel motif on l'a également ainsi appelé.

Ce roc éclaté du « Purgatoire » est réellement une curiosité qu'il faut visiter. Sa profondeur est de cent soixante yards, et sa hauteur, de la falaise à l'ouverture, est évaluée à quatre-vingts pieds. Une convulsion volcanique, dans les âges préhistoriques, a sans doute opéré cette scission de la roche.

La légende raconte qu'une femme indienne, qui avait frappé traitreusement un colon pour venger les griefs de sa nation contre la race blanche, fut un jour rencontrée dans les parages du Purgatoire par un personnage qui lui chercha querelle, la frappa et la poussa, en se battant avec elle, jusque sur le bord de l'abîme, où elle tomba tout à coup. C'était Satan en personne, qui montra ses cornes et ses griffes à ce moment suprême. On désigne

encore l'empreinte des pieds fourchus de l'Esprit du mal à ceux qui veulent la voir, — nous ne dirons pas y croire.

Une autre histoire plus authentique est celle relative à une belle et riche jeune fille qui avait accepté les hommages d'un élégant cavalier se disant éperdument amoureux de ses charmes et de ses qualités. La charmante Américaine était fort coquette et se plaisait à tourmenter son *patito*. Certain jour, se trouvant avec lui vers la partie supérieure, sur le bord de l'abîme, la cruelle enfant lui dit d'un ton sérieux : « Je serai votre femme si, pour me prouver votre affection, vous consentez à sauter de l'autre côté de cette cavité. » Sans hésiter un seul moment, l'imprudent amoureux prit son élan et... parvint à l'autre bord. Cela fait, il se retourna, salua très poliment la demoiselle et lui exprima en termes amers ce qu'il pensait de sa folie et du peu de cœur dont elle avait donné la preuve en cette circonstance. Il s'éloigna, et la jeune fille, le voyant partir, comprit qu'elle avait perdu à tout jamais une affection méconnue par elle, puisqu'elle avait tenté Dieu en lui demandant l'impossible.

Nous ajouterons que cette histoire est complètement incroyable, car il n'y a pas de gymnaste au monde qui osât tenter un saut aussi hardi. Mais *si non è vero...*

Berkeley Seat — *la résidence de Berkeley* — se trouve dans l'endroit appelé le Paradis, non loin d'une maison qui date de cent cinquante ans. Il paraît que le propriétaire de ce logis, en souvenir du roi Charles I<sup>er</sup> de qui il avait reçu des bienfaits, l'avait appelé Whitehall. L'intérieur est en très bon état de conservation. On montre aux visiteurs la bibliothèque, pièce basse de plafond, dont le sol est couvert de briques; tout à côté la chambre à coucher. C'est là que vécut cet exilé qui, comme Napoléon à Sainte-Hélène, se promenait sur les bords de l'abîme du Purgatoire et baptisait ce séjour enchanteur, éloigné des bruits du monde : le Paradis! C'était, en effet, pour cet homme célèbre, un vrai paradis que celui où il vivait loin du monde méchant et envieux, n'écoulant que la voix céleste des vents et n'ayant pour horizon qu'une immensité à travers laquelle sa pensée rêvait à l'éternité immuable.

Berkeley avait organisé dans la caverne du Paradis un cabinet meublé de chaises et d'une table de bois, sur laquelle — s'il faut en croire la tradition — il écrivit un livre connu sous le titre de *Minute Philosopher*. En vue de cette mer sublime, son cœur s'ouvrait à des pensées réellement surhumaines. Là, mieux que dans sa maison, où l'odeur de la cuisine l'eût ramené sur la terre, il pouvait élever son âme et se croire inspiré.

Cette partie de l'île n'est point placée dans les limites du territoire de Newport. Elle en a été distraite il y a longtemps, afin d'éviter les taxes. On l'appelle Middletown. Jusqu'à ces dernières années, les amateurs de villégiature ne s'étaient point portés dans cette direction, mais, depuis que l'on y a tracé des chemins, des cottages se sont élevés dans cette direction, où il y aura bientôt d'autres constructions plus élégantes. Un gazon qui couvre le sol sur une étendue de trois milles permet au touriste de suivre tous les meandres de la plage, sans avoir à monter ou à descendre, et de jeter les yeux où bon lui semble pour admirer les points de vue romantiques qui se rencontrent à chaque pas.

C'est dans ces parages que l'on trouve le Wiking Old, sorte de tour en ruine qui passe pour avoir été soit un moulin, soit une poudrière, et que la tradition fait remonter à 1667.

Le poète Longfellow a consacré tout un poème à cette « antiquaille » qu'il dit avoir été

transportée « des sables de la mer Baltique » jusque sur les rivages de Rhode Island. Comment? Le savant enfant des Muses ne nous l'a pas expliqué. Il serait à désirer que le fait ne fût pas une fiction et que la tour actuelle fût réellement un monument des âges préhistoriques des Américains. Ce que l'on dit et ce qui nous a toujours paru plus vraisemblable, c'est que la construction actuelle était plus élevée et qu'elle servit d'abord de fortification et de sémaphore, jusqu'au moment où on abattit une partie de ses murailles pour y installer un moulin.

Une notice trouvée dans les papiers de Bénédicte Arnold légua ce moulin à ses héritiers. Il y a près d'un siècle, raconte-t-on, cette tour était coiffée d'un capuchon de bois et l'un des vieux tenanciers de cette usine des temps passés conseilla à ses successeurs, dans un parchemin qui date de 1634, d'employer une paire de bœufs pour tourner les ailes du côté du vent, dès que le moindre souffle se faisait sentir.

Ajoutons encore, pour corroborer nos conjectures, qu'autrefois on avait renoncé à élever des moulins en bois sur les côtes, parce que la violence de Borée les abattait tôt ou tard : c'est ce qui arriva en 1675. D'autre part le gouverneur Arnold n'était point l'ami des Peaux-Rouges; aussi, en construisant son moulin, avait-il voulu le mettre à l'abri du vent et du feu.

Ces moulins en pierre sont, du reste, très nombreux en Angleterre. Dans un journal illustre de 1836, les graveurs de Londres ont représenté un édifice près de Leamington qui est tout à fait semblable à celui de Newport. Telle qu'elle est, cette ruine existe depuis des siècles et restera longtemps encore debout, comme une énigme impossible à résoudre, à moins qu'elle ne soit renversée par un tremblement de terre.

Non loin de ce moulin à pierre, — Old Stone Mill, — l'on salue en passant la statue de bronze du commodore Mathieu Galbraiths Perry, qui a été placée en cet endroit par les soins de son gendre M. Belmont. Bon exemple à suivre que celui d'un parent rappelant ainsi au public la gloire d'un de ses aïeux!

Revenons maintenant aux « belles » et aux « cavaliers servants » de ces misses et ladies du « high life » qui peuplent les plages sablonneuses de Newport pendant la belle saison. Le besoin des plaisirs se manifeste chez ces bonnes gens avec une telle force que chaque jour se passe en parties de campagne, en pique-nique, en excursions en pleine mer, à la pêche ou à la chasse; et quand vient le soir, oubliant toute fatigue, ce monde élégant se rend au bal, soit dans les vastes salons des hôtels, qui regorgent de voyageurs, soit dans les villas, où l'hospitalité s'adresse aux amis intimes de la veille et à ceux qu'il a inscrits dans la journée parmi ses invités.

Chaque année, les hôteliers de Newport donnent à leurs pensionnaires une fête monstre qui consiste dans un bal costume et pare et un souper de Gargantua.

Les apprêts de ce festival durent pendant plusieurs semaines. Toutes les couturières, tous les tailleurs de Boston et de New-York sont mis en réquisition pour fournir des travestissements luxueux à ceux qui se proposent d'assister au bal. Mais le plus grand secret est gardé sur ces costumes de tous les âges, de tous les pays, de toutes les conditions. Chacun veut être seul dans son genre. L'ami ne confie rien à l'amie la plus intime; c'est le moyen le plus sûr de ne pas être trahi.

Enfin le grand jour est venu. Dès neuf heures du soir la salle du bal commence à se peupler : on se cache d'abord le visage avec un loup de dentelle, une voilette, un rien, pour



11. PURGATOIRE.

intriguer quelque peu; mais, à un moment donné, les masques tombent, et c'est alors que les danses commencent.

Les grands journaux des États-Unis ont envoyé à Newport des « reporters » — la fleur des pois de leur rédaction — pour rendre compte de cette fête de l'élégance, et chacun d'eux s'ingénie à décrire, le plus exactement possible, le costume de tous ceux qui ont été présents à la fête. Il leur serait impossible d'accomplir ce miracle complet et très exact, s'ils n'étaient aidés dans leur tâche par les figurants, lesquels apportent eux-mêmes aux reporters leurs cartes de visite, avec noms et prénoms, et la description des oripeaux dont il se sont couverts. Il n'y a plus qu'à classer le tout et à expédier ce compte rendu au rédacteur en chef de la feuille que l'on représente à Newport.

Les journaux qui contiennent le récit de la fête se vendent à des millions d'exemplaires.

Un fait assez curieux à noter, c'est que c'est à Newport et à Saratoga — dont nous parlerons plus loin — que se négocient la plupart des mariages dans tout le nord des États-Unis. La grande agglomération de citoyens et de citoyennes de tous les rangs de la société qui se trouve réunie dans ces caravanseraïls ouverts à toutes les bourses facilite les relations, ouvre des portes aux présentations entre ceux-ci et ceux-là, si bien qu'au bout d'une semaine, chacun se connaît et s'apprécie à sa juste valeur. La jeune fille qui cherche un « compagnon pour la vie » a appris le chiffre exact, ou tout au moins probable, de la fortune de tel ou tel gentleman qui lui a plu la veille au bal, au concert, ou à la promenade sur le bord de la mer, ou vers les routes intérieures de l'île; quant au jeune homme ou au vieillard, — *quærens quem deoret*, — il s'est informé des « espérances » et de la parenté de la fille qui a charme ses yeux. Reste à savoir maintenant ce que vaut le caractère intime des deux aspirants au mariage. Pour arriver à ce but, les mœurs américaines ont donné toute facilité aux personnes des deux sexes.

Nous n'apprenons rien à personne en disant ici que les jeunes misses américaines jouissent de toute la liberté possible; qu'il leur est loisible de se promener avec tout gentleman qui leur a été présenté, avec lequel elles vont au spectacle, dans les bals, à la promenade, sans que personne trouve cela *shocking*. Dès lors, à Newport — comme ailleurs — les jolies demoiselles de toutes les villes de l'Union, rassemblées en ce lieu, usent-elles de leurs droits. On les rencontre partout côte à côte avec un *palto*, le coude contre le coude — car on ne peut pas se donner le bras, à moins d'être fiancés — errant à l'aventure et causant de toute autre chose... que de politique. Après les temps d'épreuve, si le couple se convient, on échange des serments mutuels et dès ce moment-là l'homme est rivé, comme le galérien à sa chaîne. Il ne peut plus se dédire, à moins de s'exposer à trouver sur son chemin un frère, un cousin, même un neveu, qui prendra la défense de miss... Sarah ou Ophelia, et demandera raison à l'insolent qui aurait compromis celle-ci et retournerait de lui rendre... l'honneur.

Un exemple suffira pour résumer toutes ces savantes plaisanteries d'une jeune miss à la recherche d'un mari.

Certaine après-midi — un dimanche de 1845 — nous nous trouvions assis « dévotement » sur les marches de l'hôtel de Newport, devisant avec un de nos amis sur ceci et sur cela, sans oublier maint autre sujet; nous regardions passer devant nous — en aspirant la fumée d'un exquis *ruelta-abajo* — les « misses » et leurs familles qui revenaient

du prêche, lorsque tout à coup un jeune beau de l'hôtel vint se planter, à trois fauteuils des nôtres, devant un monsieur qui fumait comme nous, en se livrant aux mêmes plaisirs dominicaux.

« Monsieur, je suis le frère de miss Ada,

— Qu'est-ce que cela me fait! Je ne connais ni miss Ada ni vous.

— Pas de faux-fuyants.

— Je vous prie de me laisser tranquille.

— Vous avez compromis ma sœur et vous l'épouserez. »

Le monsieur ainsi interpellé ne répondit rien et l'autre continua de la sorte :

« Vous avez tort, je vous en préviens, de faire la sourde oreille à des propositions jusqu'ici amicales; car si vous refusez de vous rendre à ma juste demande, il pourrait vous en coûter cher. Voulez-vous, oui ou non, épouser miss Ada, ma sœur?

— Eh bien, non! répliqua le second jeune homme.

— Je ne vous adresserai plus qu'une seule fois ma question: Voulez-vous....?

— Non! non! non!

Sans ajouter un mot de plus, le premier interlocuteur avait immédiatement tiré un révolver de sa poche et, ne s'occupant point des voisins de celui qu'il venait traiter de Turc à More, il fit feu cinq fois et atteignit enfin en pleine poitrine cet homme-qui, quelques minutes auparavant, était plein de vie. M. X... était mort.

Nous allions, mon ami et moi, nous jeter sur l'assassin et nous emparer de sa personne pour la livrer aux policiers; on nous empêcha d'en rien faire.

Le frère de miss Ada se dirigea lentement, au milieu de la foule qui l'escortait, vers la maison du « Chief of Justice », à qui il raconta ce qui s'était passé. Celui-ci demanda une caution et laissa en liberté le jeune vengeur de l'honneur de sa famille jusqu'au jour du jugement.

M.... se présenta devant le tribunal, plaida lui-même sa cause et fut condamné à... six cents d'amende pour la forme.

Ce qui prouve qu'en Amérique il ne faut pas se « frotter » au coude des demoiselles, de peur de s'y « piquer ».

Revenons à nos champs, car les idylles valent mieux que les drames.

En l'an 1635, la Compagnie de Massachusetts' Bay crut nécessaire de bannir hors de son territoire le gouverneur de Salem, Roger William, dont la manière de voir relative aux réglemens de l'Église, à la liberté de conscience et à celle de la religion était considérée comme dangereuse et peu orthodoxe. L'exilé alla s'établir aux confins des plaines du Seeckonk, où il se lia d'amitié avec les Indiens possesseurs de ce territoire, et dont il demeura le protecteur et l'allié jusqu'à la fin de sa vie. Pendant l'été qui suivit son arrivée à Seeckonk, Roger William et quelques amis de sa maison traversèrent la rivière dans un canot et abordèrent à l'endroit nommé State Rock, à la frontière est de Providence.

La tribu des Naragansett était à cette époque la plus nombreuse et la plus puissante de toutes celles de la Nouvelle-Angleterre, et quand le nouveau venu, dont les Peaux-Rouges surveillaient l'approche du sommet de leurs vertes montagnes, aborda sur la plage, ils s'écrièrent, pour lui faire fête : *What cheer!* expression qui s'est conservée dans le Rhode Island et que l'on voit inscrite sur les vignettes des billets de banque, sur le fronton des édifices publics et sur les chartes de plusieurs institutions et sociétés savantes.





LA VILLE DE PROVIDENCE. — VUE DES FAUBOURGS DE MER.

William et quelques camarades s'ingénierent aussitôt à élever une habitation à un mille de distance de l'endroit où avait eu lieu le débarquement. Peu à peu se groupèrent autour de ces pionniers de la civilisation des gens qui voulaient également jouir de leur liberté de conscience et de leur libre arbitre, sans courir le risque d'être tourmentés et censurés. Pendant un siècle, peu d'entre ces nouveaux venus furent des gens riches, car ils étaient de simples ouvriers et avaient une nombreuse famille à supporter. C'est pour cela que les monuments publics dont les vestiges restent encore debout n'étaient point bâtis avec des matériaux durables; leur architecture était plus que primitive. On montre même une sorte de construction bizarre de ce temps-là, le « Old Homestead », qui est tout simplement un amalgame de planches et de torchis branlant et ouvert à tous les vents.

Quoi qu'il en fût, Providence est, de nos jours, la seconde ville de la Nouvelle-Angleterre; elle comptait dans son enceinte, en 1878, quatre-vingt mille habitants. Elle passe pour très florissante, grâce à la richesse des propriétaires, des industriels et des commerçants qui y sont établis. On y trouve des manufactures de cotonnades et de draperies, des fonderies et des fabriques de

machines pour chemins de fer, des armuriers, des quincailliers, des maisons célèbres,



LA RUE DE WESTMINSTER. — LES ALENTOURS DE L'HOPITAL A PROVIDENCE.

ayant inventé des machines à coudre, des joailliers en fin et en faux. — C'est là que l'on façonne des chaînes d'or par un procédé mécanique qui permet de fournir plus de mille pieds de ce produit par jour. On fond également à Providence des plats d'argent et des vases du même métal. Notons également des raffinerie d'huile de coton et d'arachide, — que l'on vend comme de l'huile d'olive pour la table. — d'huile de coco, de médicaments dont l'efficacité est prônée par les affiches et les réclames, et enfin des fabriques d'écrans qui n'ont pas de rivales sur toute l'étendue du territoire américain.

Le commerce étranger n'a pas grande importance dans cette ville industrielle; ce qui n'empêche pas que le port ne soit encombré de navires; que l'on ne trouve de tous les côtés des amas de bois de construction, des dépôts de charbon de terre, et que l'on n'ait organisé une ligne de bateaux à vapeur destinés à des voyages transocéaniques, lesquels ont placé Providence en communication directe avec les ports les plus importants de l'Atlantique et du monde entier.

L'aspect de la ville, vu à vol d'oiseau, est réellement fort curieux. On dirait, de loin, que certaines maisons sont collées contre la paroi du rocher; bon nombre de rues sont assez escarpées pour que l'on ait cru devoir placer des rampes de façon à faciliter l'ascension ou la descente de ces declivités. Il est, de nos jours, question de percer des tunnels sous les parties les plus élevées de la ville, afin de passer d'un point à l'autre sans être obligé de s'essouffler et de perdre son temps à faire des détours.

La qualification de « Providence » donnée à la cité de Rhode Island indique parfaitement quelle était l'intention des fondateurs. On est censé pratiquer là toutes les vertus; aussi les places, les rues, les ruelles de la cité commerçante et religieuse portent-elles des noms prédestinés : place de la Bienfaisance, du Lientait, de la Foi, du Bonheur, de la Joie, de l'Espérance, etc., etc.; j'en passe et des meilleurs. Cela rappelle Amsterdam, et encore, dans cette bonne ville des Pays-Bas, le nombre des rues ainsi qualifiées est-il bien loin d'égalier celui des voies de communication de la cité américaine.

Le genre de construction qui domine à Providence est celui des chalets bruts, sans ornements. On marche souvent pendant une heure sans trouver une maison bâtie en pierres, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des monuments publics très remarquables et certaines habitations appartenant à la classe riche très belles, très confortables, entourées de parcs ombreux ou tout au moins de jardins couverts de fleurs. Il y a peu d'années encore, les maisons avaient toutes le même aspect : celui d'une ferme ou d'une grange; mais le goût est venu, et, quoiqu'il ne soit pas très épuré, quoique l'on puisse blâmer un mélange de styles grec, gothique, byzantin et renaissance assez disparate, on songe à mieux faire : c'est déjà suffisant.

Comme spécimen des vieilles habitations du pays, on montre Abbott House, dans laquelle Roger William rassemblait ses amis pour faire la prière en commun. Cette maison fut bâtie par un nommé Samuel Whipple, un des premiers pionniers fondateurs de Providence, qui, le premier aussi, fut enterré dans le champ de repos de la ville naissante.

La rue de Westminster, fort étendue, renferme les boutiques les mieux achalandées de la cité : on y montre avec un certain orgueil une habitation princière construite par M. Alexander Duncan, connue sous l'appellation de Butler Exchange. A part cela, les monuments publics, voire même le Old State House, siège de la municipalité, sont d'une

simplicité sans égale. Le City Hall était un ancien marché d'où l'on a retiré les étaux pour y organiser une salle destinée au conseil municipal.

L'architecture religieuse de Providence n'est pas plus élégante que celle des bâtiments civils. La plus ancienne église, le Old Landmark, date de 1774 ou de 1775; elle est assez remarquable et son clocher s'élève à 96 pieds; c'est dans ce temple que les baptistes prêchent leur religion. Bâtie sur les plans de la vieille église de Londres que l'on désigne sous le nom de sir Christopher Wren, la régularité qui la caractérise n'ôte rien au pittoresque de sa construction. Elle est placée au milieu d'un vaste carré entouré d'arbres, et située sur le penchant d'une montagne.

Le premier pasteur qui officia dans ce monument, sir Roger Williams, demeura quatre ans à la tête de cette première église de la secte des baptistes en Amérique. Ce qu'il y a de curieux dans la vie de ce ministre protestant, c'est qu'en quittant ses ouailles, il leur déclara qu'à son avis, « nul homme sur la terre ne pouvait assurer qu'il y avait « une Église constituée et que personne n'était autorisé à diriger cette Église et ne devait « se charger d'âmes avant que de nouveaux apôtres, dont il attendait l'arrivée, eussent « été envoyés par la tête de l'Église ».

À dater de ce moment-là, les assemblées religieuses furent tenues sous l'ombrage de quelques arbres pendant la belle saison, et quand il faisait mauvais temps, les fidèles se réfugiaient dans une maison particulière pour y prier en commun. La première salle destinée à ces *meetings* fut bâtie en 1700 aux frais d'un pasteur nommé Pardon Tillinghast, qui légua par testament cette construction aux ouailles de sa paroisse.

Vingt-six ans plus tard, une salle de réunion plus vaste que la première réunit les fidèles de la religion baptiste. Un grand dîner de corps fut organisé à cette occasion et le menu de ce repas mérite de trouver place ici, ne fût-ce que comme point de comparaison avec les dépenses fastueuses de notre époque. On servit un mouton rôti, une livre de beurre, deux grandes miches de pain et un boisseau de pois : la carte à payer de cette agape fraternelle s'éleva à 27 shillings seulement.

La première cloche que l'on plaça dans la tour de cette église fut remplacée, au bout de quatre ans, par une autre dont le son irritait les oreilles des fidèles. Il fut décidé qu'on la changerait et on voulut la briser pour la faire refondre. Un fait curieux à signaler, c'est que le premier coup de marteau porté à la cloche en ayant brisé un morceau, à dater de ce moment le son devint juste. On la laissa donc en place et elle s'y trouve encore de nos jours, sonnant à toute volée chaque fois qu'il s'agit de sommer les paroissiens de se rendre au préche.

Une autre église, Grace Church, construite en pierre couleur chocolat, date de 1845. Nous la citons pour la forme. Mais un monument digne d'être mentionné, c'est le State Hospital, bâti sur une éminence, à soixante pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Du haut de cet asile, destiné aux gens qui souffrent, on jouit d'une vue admirable. Les frais de cet établissement ont été fournis par des souscriptions publiques. L'architecture du monument est de style gothique, semblable à celui des églises et des palais du nord de l'Italie, tels qu'on les voit à Milan, à Verone, à Mantoue. Avant d'entreprendre les plans de cet hôpital, l'architecte avait étudié avec le plus grand soin les édifices du même genre que l'on rencontre sur le vieux continent. La façade de l'Hôpital de l'État mesure quatre mille pieds de longueur. Cette maison hospitalière aux malheureux a été inaugurée au

mois d'octobre 1868, et depuis lors elle a toujours été remplie de souffreux, soignés de la façon la plus exemplaire.

On voit également à Providence le monument élevé, en 1871, à la mémoire des soldats et des matelots par un vote du gouvernement, et qui a coûté soixante mille dollars. Le statuaire, M. Randolph Rogers, l'a dessiné à Rome et a fait fondre les bronzes et les ornements à Munich. Le piédestal supérieur est surmonté par une statue représentant l'Amérique, portant une épée d'une main et tenant de l'autre une couronne d'immortelles. Des guirlandes de chêne et de laurier, auxquelles sont appendues des étoiles, se trouvent au-dessous de la figure gracieuse personnifiant le pays libre, et plus bas on aperçoit les armes parlantes des États-Unis et de Rhode Island. Aux quatre angles d'un quadruple piédestal se tiennent debout des statues représentant l'artillerie, la cavalerie, la marine et l'infanterie américaines. Sur quatre bas-reliefs appliqués au-dessus du soubassement l'artiste a représenté la Guerre, la Victoire, l'Émancipation et la Paix. On ne saurait trop louer l'aspect monumental de cette œuvre d'art.

Si nous sortons maintenant des murs de Providence, nous irons vers le nord visiter un vieux pont à deux arches, d'où l'on a une vue admirable sur un paysage très romantique. Les horizons ne sont pas élevés; mais les arbres sont altiers et verts comme au printemps, les ruisseaux coulent limpides et tremblants sur des lits de cailloux, les truites fretillent sous chaque pierre, et la brise ride à peine la surface de l'eau.

Toutefois, à part les paysages qui avoisinent la baie de Naragansett et les rivages de l'Océan, le touriste n'a pas d'autres excursions intéressantes à faire dans les environs de Providence que celles qui aboutissent à des manufactures et fabriques de tout genre, mises en mouvement par des chutes d'eau. La promenade quotidienne des heureux du jour les conduit sur les bordures des baies où s'élèvent ces constructions industrielles; et quand vient la saison chaude, ils se dirigent vers leurs maisons de plaisance, bâties sur les bords de l'Océan.

L'embarcadère du bateau à vapeur, appelé Mark Rock, est cité comme un endroit très pittoresque. Tout le long de la côte, des maisons de campagne embellissent le paysage, tandis que, de l'autre côté de la baie, on remarque Pawtuxet, East Greenwich, Warwick, Wicktort, Kingston, Nayatt, Barrington, Warren, Bristol, Portsmouth, Middletown et enfin le célèbre port de mer Newport.

Rocky Point, sur la plage appelée Warwick Neck, sis à douze milles au sud de Providence, est un lieu de rendez-vous du monde élégant qui passe l'été en villégiature dans Rhode Island. Chaque jour, dans la belle saison, on voit arriver cinq, six, sept mille personnes venant chercher à dîner dans les hôtels qui s'élèvent à mi-côte. Il y a dans l'un de ces caravanserais une salle à manger qui couvre dix-huit mille pieds carrés, et dans laquelle quinze cents personnes peuvent s'asseoir autour de tables somptueusement servies, faisant place à la fin de leur repas à autant de convives, jusqu'à ce que les provisions soient épuisées et que les derniers arrivés n'aient que les os à ronger, ce qui a lieu quelquefois pendant les mois d'été. Ce qu'il y a de plus curieux dans ces grands diners américains des tables d'hôte, c'est le service opéré par des nègres qui sont styles, — il faut l'avouer, — comme ne le seront jamais nos garçons d'hôtel et de café. Tout est fait, dans ces vastes maisons publiques des États-Unis, avec la raideur d'un régiment à l'exercice. Chaque convive ayant pris place autour de vastes tables garnies de corbeilles de fleurs et



LA RIVIÈRE BLACRSTONE.

de verrerie multiple, un *waiter* nègre se place derrière les chaises de deux convives, et c'est lui qui les servira tout le temps du repas. Lorsque le potage a été dégusté, tout le bataillon de serveurs, qui a disparu un moment, revient processionnellement portant les plats nouveaux à la main. Il se tient debout derrière les gens assis et attend le signal d'un maître d'hôtel, placé à un bout de la table, pour déposer à la fois, méthodiquement, ses mets à la place convenue à l'avance. La contemplation de ces plats étant rapidement faite, les garçons les reprennent et les font passer aux dîneurs. Ces « temps » et ces « mouvements » sont répétés trente ou quarante fois pendant cette fête gastronomique. Dans les tables d'hôte les mieux tenues, on sert quelquefois quatre-vingts plats et plus sur la carte du menu, depuis le *mock turtle soup* ou *Fox tail*, en passant par la série des poissons, des entrées, des rôtis, des relevés et des légumes, jusqu'aux glaces et aux melons d'eau, qui sont considérés comme plats de dessert. Tout convive est libre de goûter à tous ces plats, si bon lui semble; il empilera sa part sur une vaste assiette, par petits tas, passant d'un mets à un autre, sans songer à demander qu'on renouvelle le changement de cette assiette plus de quatre fois pendant le cours du diner. Un détail encore : les hôteliers américains ne placent ni vin ni bière sur la table. Vous avez devant vous sept ou huit verres blancs, verts et roses; ils sont là comme une invite à la consommation, on peut s'offrir du *claret*, du champagne ou toute autre boisson, mais comme extra, et ces inutilités se payent à des prix exorbitants. Généralement l'Américain ne boit que de l'eau glacée, eté comme hiver. Il y mêle souvent du *brandy*, ce qui veut dire de l'eau-de-vie.

Dans certaines occasions, quand le gentleman dîneur a convié des dames ou des amis à dîner, il se fait apporter du champagne ou du bordeaux, du xérès ou du porto pour mieux fêter ses hôtes. Dans ce cas, si le prodigue a quelque connaissance de la veille ou du lendemain assise à la même table que la sienne, il donne des ordres au *waster*, qui porte la bouteille à la personne et lui verse rasade, de la part de l'amphitryon. Dès que le tour est fait celui-ci se lève, porte son verre à la hauteur de l'œil, — tandis que la connaissance en fait autant de son côté, — et tous deux s'inclinent d'abord et boivent ensuite, toujours debout. Cela s'appelle porter un toast.

Le maître de l'hôtel — celui qu'on appelle le *land lord* — se permet aussi quelquefois d'adresser à l'un des gentlemen qui habitent sous son toit une bouteille de bon vin, dont il lui fait hommage, — quitte à se rattraper sur le total de l'addition du *board*.

Refuser une pareille politesse serait une insulte : on accepte donc, et la même cérémonie de politesse se pratique d'un bout de la table à l'autre. Pour un Européen, cette manifestation de bons rapports semble extraordinaire; mais on s'y fait à la longue.

Quel est donc, demandera-t-on, l'attrait de ces rives du Rhode Island? Tous ceux qui aiment les vallées ombreuses, les grottes profondes, les ruisseaux peuplés de poissons, la plage sablonneuse d'une mer tranquille, l'air pur et réconfortant, trouvent en cet endroit bœni du ciel les moyens de vivre un jour dans le calme le plus parfait, avec toutes les additions d'une nourriture substantielle; il s'agit, bien entendu, de ceux qui n'arrivent pas trop tard pour prendre leur tour à ces noces de Gamache.

Les embellissements artificiels ont ajouté aux charmes de la nature, et les hôtels à la mode sont entourés de jardins odorants, rafraîchis par des jets d'eau multiples. Liberté complète est donnée aux visiteurs de s'égarer sur des gazons d'un vert d'émeraude, de

visiter les bassins peuplés de phoques et d'aller émettre du pain aux cerfs renfermés dans des parcs, derrière les constructions.

La grande attraction des hôtels de Rocky Point, c'est la « soupe aux clovisses », — la « bouillabaisse » américaine, — que les Américains appellent le *clam bake*. La cuisson de ce mets national n'est vraiment pas difficile à opérer. Entre trois énormes pierres on allume un grand feu; on place sur ce foyer de vastes marmites remplies de ces coquillages succulents, saupoudrés de poivre noir et de Cayenne. Tout cela cuit comme des moules à la marinière, avec des oignons, du thym, du laurier et du beurre : la soupe est trempée sur des *crakers* émiettes, et l'on devore ce mets, qui ne manque pas d'un certain charme, dans des écuelles de terre de pipe plus ou moins ébréchées. D'autres jettent tout simplement les coquillages sur les charbons ardents, et, quand ils sont ouverts et cuits, retirent le contenu avec précaution et le mangent brûlant, en l'arrosant avec un jus de citron, ou bien en l'humectant de beurre fin. C'est un festin de sauvage; mais il n'en est pas moins très appétissant.

Ce qu'il y a de plus agréable dans ces parties de campagne, c'est la promenade à deux ou en compagnie le long de ces plages ravissantes; on s'égayé sous les bois, on se donne le plaisir du bain ou bien on pêche dans les ruisseaux, à la ligne et aux filets. Il arrive quelquefois que, dans l'après-midi, un violon ou deux, joués par des artistes nègres, font entendre leurs joyeux accords; et l'on voit bientôt des couples s'élançant sur le gazon et se livrer aux ébats d'une contredanse ou d'une *dance*. Nous avons souvent assisté à ces fêtes improvisées, qui ont d'autant plus de charme qu'elles sont sans apprêts.

On consomme chaque jour à Rocky Point des milliers de boisseaux de *clams*, et ces coquillages arrivent par cargaisons de bateaux, car depuis longtemps on n'en trouve plus sur les côtes du Rhode Island.

Plus loin, à l'ouest, voici le débarcadère de Naragansett, où la main des hommes a élevé une digue formée de rochers brisés et de blocs de béton reliés par des morceaux de fer. On aurait pu croire que cette masse imposante de granit naturel et factice aurait défié la rage des flots; mais, à l'heure actuelle, ce havre n'est plus qu'une ruine abandonnée.

Toutefois, en été, les baigneurs visitent en grand nombre cette plage, qui offre à leurs plaisirs une mer peu profonde, une vague rafraîchissante et des vues enchantées par tout où se tournent leurs regards. On a vu peu à peu s'élever à cet endroit des hôtels et des pensions bourgeoises, tous plus grands les uns que les autres, luxueusement meublés et admirablement dirigés. On en compte dix-neuf à « l'enfilade », côte à côte, séparés seulement par des jardins plantés de beaux arbres et agrémentés de fleurs et de pelouses verdoyantes. Les touristes et les amateurs de bains de mer affluent à Rocky Point dès que la chaleur ou l'oisiveté les chasse des villes des États environnants. Il faut dire, pour expliquer cet engouement, que ces gens qui ont quitté leur *home* très confortable pour venir s'en-tasser dans un hôtel où ils sont relativement mal, car ils n'y trouvent point les aises dont ils jouiraient chez eux, ont pour excuse le besoin qu'ils éprouvent de respirer plus à l'aise et de se donner quelque récréation qui leur fasse oublier les travaux commerciaux de toute sorte auxquels ils se livrent pendant dix ou onze mois de l'année. Une fois à Rocky Point ou ailleurs, ils peuvent se laisser aller à la contemplation de la nature et rêver... à d'autres spéculations. La femme, les enfants, se trouvent on ne peut mieux de ce déplacement aux bords de la mer. C'est là l'essentiel : le chef de la maison peut retourner à New-York,



à Boston ou ailleurs, si bon lui semble; la famille attendra jusqu'à la fin de septembre pour le rejoindre dans ses penates. Rocky Point est si attrayant!

Les artistes sont d'avis que nulle part, excepté dans la Floride, les rochers ne revêtent des teintes plus belles; il en est que l'on dirait sanguinolents, et la légende raconte que cette couleur est celle du sang de quelques malheureux Indiens massacrés en cet endroit en attendant le sol de leur pays natal.

Un tableau peint par un artiste américain, nommé Hazelline, représente cet épisode émouvant qui s'est passé à « Indian Rock », un des points les plus pittoresques de la côte du Rhode Island.



LE POSTE INDIEN — LE RUISSÉAU

## BOSTON



La capitale de l'État du Massachusetts, — la plus grande ville de la Nouvelle-Angleterre, — est admirablement située dans une petite péninsule montagneuse, sur la baie de Boston, avec un port commode et sûr, suffisamment profond pour admettre les plus grands vaisseaux et assez vaste pour en contenir cinq cents à la fois.

A l'époque où les puritains vinrent coloniser ce point du continent américain, l'un d'eux écrivait en Angleterre que ses frères et lui s'étaient établis sur un promontoire nu et privé de fleurs, même au printemps, quand la nature se reveillait; dans un pays sauvage

LA TOUR DE BUNKER HILL

où l'on était en dispute continuelle avec des Indiens mécréants, où l'on ne pouvait songer à faire le moindre essai de culture et où le peuple devait vivre et mourir misérable.

Ce promontoire se nommait alors « Tri Mountain » et les Peaux-Rouges le désignaient sous l'appellation de Schawmul, autrement dit les « Eaux-Douces ». Plus tard, les pèlerins nouvellement débarqués de l'Angleterre et dont le sol natal était Boston, dans le Lincolnshire, donnèrent à Tri Mountain, — Tremont plus tard — le nom de leur ville. Le territoire de Tri Mountain avait été acheté par les fidèles de la colonie de Charlestown, à un nommé Blackstone, pour la somme infime de trente livres.

Lorsqu'on arrive actuellement à Boston, il est réellement difficile de s'apercevoir que la ville est bâtie sur trois collines. On croirait plutôt que l'on a devant soi un amas de maisons et de monuments qui, du bord de la mer, montent graduellement et uniformément sur une surface plane au sommet de laquelle se trouve le Hall House.

Loin de ressembler aux autres villes de l'Union, celle-ci n'a rien d'uniforme, de parallèle. Ces rues tortueuses, ces squares aux angles inégaux, ces maisons qui ne se trouvent pas toujours alignées, tout étonne le voyageur, qui ne s'attend pas à trouver un pareil désordre dans une grande métropole, le chef-lieu d'un État.

Vue du côté de la mer, Boston éblouit par son ensemble. De toutes parts on aperçoit des îlots rocaillieux et nus, des anses où la mer va se ruer en déferlant, des plants de gazon qui descendent jusqu'au rivage, du haut d'un promontoire élevé ou d'une vallée profonde. De loin en loin, sur la côte, quelques villages émergent à l'horizon et sont reliés par quelques maisons, quelques fermes aux faubourgs de la ville.

Sur deux ou trois îles on a élevé des phares, des hôpitaux et des maisons de refuge.

Les forts Warren et Indépendance, aux murailles épaisses et crénelées, offrent un coup d'œil assez imposant, et l'on voit à l'horizon l'hospice de Perkins pour les aveugles, si bien décrit par Dickens, à son retour d'un voyage aux États-Unis. En regardant à droite du Hall House, voici le Bunker Hill, monument de granit élevé en commémoration de la bataille de ce nom. Le port de Boston est d'une animation perpétuelle, et des manufactures de toutes sortes sont réunies sur l'étendue des quais, à portée des lieux d'embarquement.

Si l'on gravit le beffroi de l'église d'Arlington, les yeux sont ravés par un coup d'œil merveilleux. Devant soi l'on a le Public Garden, qui a été planté sur un terrain conquis sur la mer, car autrefois les flots venaient se briser à la naissance de la rue Charles, qui sépare le Public Garden du Common, autre plantation qui sert de promenade aux Bostoniens. Ce jardin public est fort bien planté d'arbres de diverses essences, les plates-bandes sont garnies de fleurs artistement disposées et, tout au milieu, on en a creusé un canal, — la Serpentine, — traversé dans plusieurs endroits par des ponts de pierre et sur les eaux duquel s'ébattaient des canards rares et des cygnes, effarouchés de temps à autre par des embarcations livrées au public payant. Une vaste serre chaude renferme des plantes exotiques très rares. Tout autour de ce jardin, des habitants qui comptent parmi les plus fortunés de Boston se sont fait bâtir des villas ou plutôt des palais somptueux, ce qui embellit d'autant la promenade publique.

Au sommet de la colline du Common, voici le Hall House et plus loin la rue Trimont ou Tremont, le Old South, tour élevée qui a échappé à l'incendie, le clocher de l'église de Park Street, le temple maçonnique, consacré de nos jours à rendre la justice, et enfin le

nouveau temple maçonnique, dont l'architecture gothique est réellement fort élégante.

Sur la gauche, voici la rue très fréquentée de Beacon, où demeurent les heureux de la ville qui avaient de la fortune ou qui en ont acquis. Ceux qui ont visité Édimbourg en Écosse prétendent que la vue est à peu près identique dans les deux villes; le dôme de Hall House de Boston remplaçant le château crénelé que tout le monde connaît, ne fût-ce que par les gravures qui ont été publiées.

Le Common, où paissaient les vaches, appartenait aux femmes des puritains menacés de la punition de la lettre rouge; c'est là que furent livrés les combats contre les Indiens rebelles; on y a brûlé en effigie les habits écarlates, et les cavaliers galants des temps passés s'y promenaient avec leurs *marmales madames* jusqu'à neuf heures du soir, c'est-à-dire jusqu'au moment où sonnait le couvre-feu. Le Common, autrefois très vaste, est de nos jours plus resserré; il n'occupe cependant pas moins de trente acres de terrain, et tout autour de ce parc se sont groupées les rues les mieux habitées, bordées de maisons princières bâties avec de la pierre couleur chocolat. Nous avons déjà parlé de Beacon Street; voici maintenant Bolyrton, au sud, qui est aussi remarquable que sa rivale.

Ce que l'on admire le plus dans le Common, ce sont les arbres, dont la hauteur est immense. Certaines allées cachent si bien en été la lumière du jour, que les visiteurs y jouissent d'une fraîcheur sans pareille. Grâce à l'arrosage, les gazons sont d'une verdure qui rappelle et égale celle des pelouses des parcs de Londres.

Dans ce vaste terrain, l'on aperçoit quelques tombes aux marbres frustes, dont l'inscription a été effacée par les intempéries de la nature; plus loin, un emplacement entouré de grilles de fer où paissent des daims devenus très familiers, et enfin le bassin aux grenouilles, — Frog's Pond, — rendez-vous favori des enfants qui viennent préluder à leur profession future d'armateurs en lançant sur l'onde paisible des navires et des steamers lilliputiens.

À quelques pas de cette mare encastree dans des bordurés de pierre, on se découvre devant le Great Elm, cet ormeau géant qui est une des merveilles de la nature; aussi les Bostoniens, qui ne se lassent pas d'admirer ce spécimen sans pareil de l'espèce, ont-ils fait entourer le tronc de l'arbre par un treillage de fer. Quoique certaines branches soient mortes, que d'autres soient brisées, l'ormeau gigantesque a résisté à l'orage et détié la foudre. Il mesure vingt-deux pieds de circonférence; sa hauteur est de soixante-quinze pieds et son ombrage s'étend à quatre-vingts pieds, du milieu aux branches les plus éloignées.

Non loin de là, à Park Street Mall, on voit devant soi la fontaine offerte à la ville par M. Brewer et fondue à Paris, sous la vasque de laquelle se cachent Neptune, Amphitrite, Acis et Galatée, quatre statues d'un délicieux modèle et coulées en bronze.

Le champ de manœuvres est également situé à l'ouest du Common, et c'est là que les amateurs du jeu de boules se livrent à leurs placides ebats.

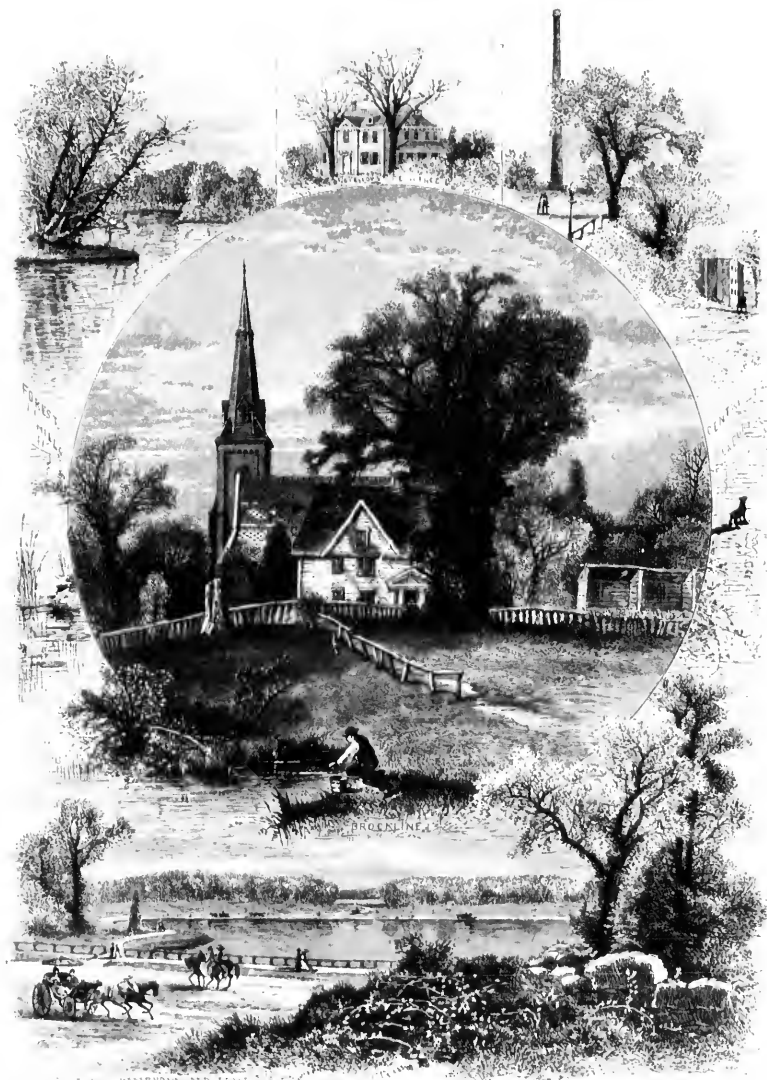
Si nous pénétrons dans Beacon Street, centre de la vie élégante, nous oublierions bientôt le souvenir du vieux Boston. On est là en plein Back Bay, qui se divise en plusieurs artères bordées de maisons vastes et sérieuses, dont les rangées parviennent jusqu'à l'endroit qu'on appelait autrefois Roxbury.

Si, de ce quartier luxueux, on descend dans Charles Street aux ombrages élégants et pleins de fraîcheur, on trouve à la suite Mount Vernon et Chesnut Street et le Louibourg



VUES DE BOSTON.

- 1 Le Stat-House — 2 L'ancien Hall — 3 Le Temple maçonnique — 4 Vue du ciel du State House — 5 La statue de Washington — 6 Le monument d'Éther — 7 Le Bunker Hill



LES FAUBOURGS DE BOSTON.

- 1 Maison de Longfellow — 2 Le mont Forrest. — 3 La rue du Centre à Roxbury — 4 Brookline.  
 5 Le Réservoir du mont Chesnut et la promenade.

square, résidence de nombreuses familles respectables qui dédaignent le luxe inutile de Back Bay.

Tout à coup, en quittant ce quartier tranquille et en descendant sur la déclivité ouest de la montagne on tombe en plein dans le mouvement de la population bostonienne, c'est-à-dire dans Tremont Hall, une des rues les plus commerçantes de la ville, comme l'est celle de Washington, que l'on nommait autrefois Newbury.

Le touriste circule au milieu du vieux Boston, où se sont déroulés les faits les plus mémorables de l'histoire de cette cité. On trouve dans ces parages le City Hall, précédée d'une esplanade au centre de laquelle s'élève la statue de bronze de Franklin. Voici plus loin la King's Chapelle, dont la tour élancée couvre de son ombre les tombes d'un ancien cimetière. De l'autre côté, à l'extrémité de la rue, voici la Old South Church, dont Burgoyne métamorphosa l'intérieur en école d'équitation pour les troupes anglaises, où préchèrent Westfield et Franklin, et qui, après le grand incendie de 1872, servit à l'administration des postes. Non loin de là, à l'angle de Old South, on montre la simple habitation où est né Franklin.

On ne peut pas passer devant l'ancienne maison de ville — Old State House — sans s'étonner de voir ce bâtiment informe et peu ressemblant à ce que l'on est convenu de nos jours d'appeler un monument. C'est là pourtant que les aïeux des Bostoniens décidaient les plus importantes questions. Autre temps, autres mœurs. La vieille maison n'en est pas moins restée debout, comme un souvenir des âges passés : elle domine de toute sa hauteur le quartier des spéculateurs et des marchands.

En suivant une rue étroite, à quelques pas de là, le visiteur se trouve en face du plus célèbre édifice public de Boston : Faneuil Hall, construit il y a cent trente ans et offert à la ville par un négociant nommé Peter Faneuil pour être la « maison de ville » et la « Halle aux transactions » — la Bourse. — La destination de ce bâtiment n'a point changé. Qu'on se figure une bâtisse carrée — comme qui dirait une salle de théâtre de province — à trois étages percés de croisées arrondies par le haut et surmontée par un clocher de style rococo et trop petit pour le bâtiment au dehors duquel il a été placé. La Bourse est ouverte au rez-de-chaussée : le premier, destiné aux assemblées publiques, est agrémenté de tribunes tout autour de la grande salle et d'une plate-forme au fond. Un grand tableau de Healy représente le Sénat en session pendant que Daniel Webster prononce un discours. Tout le long des murailles sont appendus les portraits des hommes célèbres qui ont marqué dans les annales de l'histoire du Massachusetts : Faneuil, les trois Adams, Hancock, Gore, Sumner, Lincoln et Andrew. Dans cette salle se tiennent toutes les réunions politiques, voire même littéraires. C'est à Faneuil Hall que fut organisée, au siècle passé, la résistance contre l'armée anglaise et qu'on prit mainte autre résolution importante pour l'avenir de la nouvelle république fondée par Washington.

Le Masonic Temple, que l'on peut visiter, dans le quartier de Tremont Street, sur un des côtés du Common, est une construction bizarre d'un faux style gothique, derrière laquelle a été bâtie la bibliothèque publique. C'est là que commence le nouveau Boston, — le South End, comme on l'appelle, — couvert de maisons aux murailles de marbre et de porphyre, embelli de superbes églises, — entre autres la cathédrale catholique — et de magasins qui rivalisent avec les plus renommés du vieux continent.

Visitons maintenant les faubourgs de Boston qui passent, à juste droit, pour très

remarquables. Celui de Brookline, particulièrement est surnommé le Montreuil parisien. Là, comme sur les bords de la Marne française, les rues descendent abruptement, et les environs sont couverts d'une végétation luxuriante. De cet endroit on aperçoit le panorama de la ville surmontée par le dôme du State House, et les monts Warren, Hope, Dearborn et Bowdoin au sud de Roxbury. Les villas de ces parages sont très élégantes et parfaitement adaptées à la magnificence du paysage.

Presque tous les faubourgs de Boston sont ensevelis dans des berceaux de verdure, dont quelques-uns datent du temps où la forêt couvrait les montagnes, et d'autres qui ont été plantés par les propriétaires actuels. Boston est un des coins de l'Amérique du Nord où l'art de La Quintinie a été et est encore le plus et le mieux compris. L'architecture des édifices nouveaux est d'un goût irréprochable et les jardins qui les entourent sont merveilleusement entretenus. On peut dire, sans crainte d'être démenti, que tel duc ou pair du vieux continent anglais ne répudierait point la demeure que l'on a bâtie sur l'emplacement dont son aïeul était le maître, avant la révolution de 1777.

Les chemins de fer, les tramways sillonnent les routes de tous les côtés, pour rendre les communications faciles. Une demi-heure suffit pour franchir la plus longue distance : aussi à notre époque, les familles riches habitent-elles toutes hors de Boston.

Derrière les collines de Roxbury on trouve les plaines unies de Jamaica, entourées de bois, de fermes et de propriétés entretenues et cultivées avec un soin tout particulier. C'est là que se retirent les amis du calme et de la solitude ; ceux qui veulent vivre loin des bruits du monde et s'occuper de lectures et de littérature. Le village de Jamaica est une véritable colonie de gens de talent dans tous les genres. C'est en cet endroit que brillent : les caux limpides d'un lac sur lequel sont organisées les régates pendant la belle saison et où, quand l'hiver a glacé la surface de la pièce d'eau, viennent patiner les oisifs de la grande ville.

A une portée de fusil de Jamaica, voici Brookline, résidence des familles célèbres des Bostoniens, tels que les Winthrop, les Lawrence et les Sargeant, qui datent de trois siècles. De larges avenues plantées d'ormes, d'érables et de noyers aboutissent à des carrefours plantés en quinconces. C'est une de ces promenades qu'il faut avoir visité pour en garder un profond souvenir. L'on montre à Brookline la maison des Aspinwalls qui date de deux siècles : elle s'élève au centre d'un espace ouvert presque au milieu du village.

C'est à Brookline que l'on voit, chaque après-midi, la file des équipages les plus luxueux de Boston. Cette foule de promeneurs va faire le tour des réservoirs — connus sous le nom de « Chesnut Hill », — situés au nord-ouest de la ville.

Citons en passant le Town Hall et le Public Library de Brookline, dont l'architecture élégante a été dessinée par un Français. Le chemin de fer qui touche non loin de là conduit en un quart d'heure les voyageurs à Boston.

La rivière Charles, qui coule de l'autre côté de Brookline, à travers une plaine marécageuse à l'ouest de Black Bay, passe entre les collines de Waltham et Auburnsdales : c'est au nord de l'une de ses rives qu'est situé le collège de Cambridge.

Bâtie au milieu d'une vaste plaine, cette université célèbre occupe un emplacement qui s'étend de Sommerville à la rivière Saint-Charles. On remarque en cet endroit, comme dans les faubourgs de Boston, un grand nombre de villas ombragées par des arbres séculaires, et au centre de ce village s'élève l'université de Harvard, dont les constructions



diverses sont groupées dans un parc qui est à lui seul une petite forêt. Là sont bâtis des dortoirs vastes et aérés qui datent de près d'un siècle, et ceux plus récents dont l'architecture est moins sévère : voici plus loin une bibliothèque de style gothique Tudor; Gore Hall aux pignons, gargouilles et fenêtres sculptés; la chapelle Appleton; le Dane Hall, splendide monument, où l'on fait des cours de jurisprudence. Viennent ensuite la salle de récitation, aux pilastres de marbre; le musée anatomique construit en granit et autres édifices divers destinés aux usages de l'Université. La beauté du paysage, le calme de ce site ravissant consacré à l'étude, la haute stature des arbres, la bizarrerie de l'architecture, les richesses littéraires des bibliothèques, tout concourt à rendre intéressante une ou deux journées passées à Harvard College.

Derrière cet établissement scolaire, on arrive au cimetière de Mount Auburn.

C'est le long de ce chemin que l'on montre au touriste la demeure du poète Longfellow, laquelle servit, du temps de Washington, de quartier général au célèbre héros, lorsqu'il assiégeait Boston. Tout à côté voici la ferme du poète Lowell, — héritage de ses aïeux — conservée avec le plus grand soin par l'enfant cheri des Muses.

Au tournant de Brattle Street, on voit le Fresh Pond, splendide réservoir qui rappelle celui de Jamaica. A deux pas est située l'entrée de la ville des morts : le mont Auburn. Ce cimetière, remarquable par sa situation exceptionnelle, ses jardins et ses ombrages, est coupé, dans plusieurs endroits, par des lacs et des rivières, orné de tombes monumentales, de grottes et de berceaux de feuillage, de sentiers fleuris qui aboutissent, sur le sommet de la montagne principale, à une tour de pierre grise abritée par des arbres et du sommet de laquelle on aperçoit Boston d'une façon merveilleuse.

De l'autre côté de Cambridge, voici Sommerville et plus loin — Charlestown, mais de quelque côté que l'on se retourne, on aperçoit toujours l'obélisque de Bunker Hill qui domine les hautes cheminées des fourneaux industriels des manufactures innombrables du chef-lieu de l'Etat.

Si l'on ajoute Chelsea — un dernier faubourg de Boston — à cette description, on a le tableau complet de cette grande ville. Le touriste se dit, avec juste raison, que les pèlerins, à leur arrivée sur le sol américain, avaient eu bien raison en choisissant un endroit aussi bien situé pour en faire leur résidence. De nos jours les Bostoniens se targuent d'être des gens lettres et ils ont accepté pour leur ville la qualification de Nouvelle Athènes, d'outre-mer.

Un détail assez bizarre — bon à noter pour renseigner le voyageur et le lecteur, — c'est qu'il est défendu de... fumer dans les rues de Boston. La pipe, le cigare même sont considérés comme une *nuisance*, et le promeneur qu'un policeman rencontrerait avec une cigarette aux lèvres encourrait une amende de cinq dollars. — Cela gêne les dames, répond-on aux observations de ceux qui protestent contre cet attentat à la liberté publique.

Le plus hardi fumeur ne peut que se rendre à un pareil argument.

## LES MONTAGNES-BLANCHES



LES MONTAGNES-BLANCHES. — LES DES FRÈRES BROWNAY

UNE des plus agréables excursions que puisse entreprendre un voyageur de passage à Boston est celle qui le conduira aux White Mountains, les plus hauts pics de la Nouvelle-Angleterre, à l'exception pourtant des Monts-Noirs — Black Mountains — suite de cette chaîne, qui se trouvent dans la Caroline du Nord.

Ces sommets altiers s'élèvent du milieu d'un plateau occupant un espace de quarante-cinq milles de long sur trente de large, et se trouvent à seize mille pieds

au-dessus du niveau de la mer. On compte une vingtaine d'aiguilles de hauteurs diverses et entre lesquelles sont creusées des vallées étroites et très profondes. Ces pics sont divisés en deux catégories : les *Whit: Mountains* à l'est, et le *Franconia* groupe à l'ouest. Une plaine, dont la largeur varie de dix à vingt milles, les sépare les uns des autres.

Voici quelles sont les désignations de ces montagnes diverses : *Washington*, *Adams*, *Jefferson*, *Madison*, *Munroe*, *Webster*, *Clinton*, *Pleasant*, *Franklin* et *Clay*. Le mont *Washington* mesure 6,285 pieds au-dessus du niveau de la mer, et les autres varient en diminuant jusqu'à 4,712 pieds. Dans le groupe de *Franconia* on cite le mont *Lafayette* (5,500 pieds), *Liberty*, *Cherry* et *Mooshillock* (4,636). Près du plateau sud, on peut voir *Whiteface* et *Chocurua* dont l'élevation est de 3,358 pieds, *Red Hill* et *Ossipee*, et enfin, au sud-ouest, *Mount Keersage*, qui s'élève à 2,461 pieds.

Une quantité sans pareille de ruisseaux, provenant des sources de ces montagnes, alimente les rivières qui descendent à travers les quatre grandes vallées de cette chaîne de rochers : l'*Androscoggin*, — le *Pasco*, — *Pemmisewasset* — et le *Connecticut*.

En suivant le cours de ces rivières qui forment des cascades nombreuses et coulent au milieu des bois, sur des lits de mousse et de cailloux, on peut arriver à des endroits fort pittoresques.

Prenons, à tout hasard, l'admirable vallée du *Pasco*, et nous parviendrons sur les bords, du côté nord, du lac *Winnipiscogee*, encasté entre les montagnes *Sandwich* et *Ossipee* et les pics *Whiteface* et *Chocurua*. La diligence qui vous porte, en s'éloignant de *Centre Harbor*, — station d'été fort célèbre dans la *Nouvelle-Angleterre*, — se dirige sur *Conway*, à travers des paysages d'un aspect ravissant : elle gravit des montées bordées d'arbres et de précipices et arrive enfin à *Chocurua*, d'où l'on peut jouir de l'aspect imposant de toute la chaîne de montagnes. La lumière qui se joue à travers ces cônes de pierre et les bois qui les couvrent, offre à la vue des changements multiples qui éblouissent et font rêver. L'azur sombre encadre les roches élevées que le soleil dore, et, à mesure que le jour décroît, les teintes varient, le paysage se perd dans l'ombre, jusqu'au moment où l'étoile brillante, disparaissant à l'horizon, jette des éclairs sur toute cette nature grandiose.

Ajoutez à ces plaisirs de la vue ceux de l'odorat, car les émanations résineuses des bois sont aussi aromatiques que bienfaisantes. Et la course continue, le *Stage Coach* avance toujours, guidé par la lueur des étoiles, sans songer aux périls invisibles des obscurités du bois, de la roche ou du torrent écumant entre ses rives de pierre. Le cocher n'a qu'à regarder devant lui, il apercevra la silhouette du *Chocurua* pointu qui se découpe sur le ciel comme la tour d'un donjon ou la flèche d'une cathédrale.

On parvient enfin à *Conway*, dans la vallée de *Saco*. Ilbre est le touriste de reprendre, le matin suivant, une autre diligence qui se rend au *North Conway*.

Il longera la base de *Mote Mountain* et du *Rattlesnake* Range, en laissant les collines *Ossipee* du côté de l'horizon qui borne le sud. Neuf heures du matin sonnent quand le véhicule amène les voyageurs sur le plateau borne par le *Saco* et la base des monts *Bartlett*. Le village de *North Conway* est bâti dans la plaine qui se trouve au pied des monts *Rattlesnake* et *Keersage*.

Quelle vue sans pareille ! Une pelouse de verdure, cachée partiellement par un nuage de brume, couvre la vallée sise au pied de la montagne ombragée par des ormeaux blancs.

Le Saco se jette à travers les érables au feuillage sombre, et les yeux se portent involontairement sur les cimes dorées du Mote Mountain, dont les pentes se précipitent vers Conway d'un côté et de l'autre, dans la vallée de Saco. En cet endroit, la hauteur de la montagne est de près de huit cents pieds.

Vers l'extrémité nord de la vallée, le Mote Mountain élève sa cime vers le ciel : c'est à sa base que l'on montre le « Fauteuil du Diable », — « Devil's Arm chair ». — On passe devant les collines de Bartlett, entre lesquelles se dirige la route qui aboutit au mont Washington et aux autres sommets qui forment le groupe granitique des White Mountains. C'est de l'autre côté de ces hauteurs que s'ouvre la plaine de Saco. Généralement le visiteur, qui connaît le moment opportun ou une promenade doit être faite, s'arrange de manière à passer à travers ces gorges boisées soit le matin, soit le soir, de façon à ce qu'il puisse jouir des effets de soleil qui illuminent le paysage.

Chaque passage des White Mountains a son cachet particulier plus ou moins abrupt du côté du nord, mais toujours d'un aspect imposant. Dans le voisinage de Conway, l'enchantement que l'on éprouve est indicible. Les collines montent graduellement de la vallée la plus profonde aux hauteurs les plus élevées. Le village lui-même ajoute à la beauté de la vue, si bien que jamais le poète n'a été mieux inspiré que quand il a appelé cet endroit « l'Arcadie des Montagnes-Blanches ». En effet, il n'y a plus à Conway cet aspect sévère des gorges du voisinage. La place est entourée de superbes forêts bordées elles-mêmes d'un gazon vert-émeraude.

Le mont Kearsarge, du côté nord de la chaîne du Battlesnake, est le pic le plus élevé; il apparaît comme une sorte de pain de sucre au-dessus de la base qui lui sert de point d'appui. Cette montagne est si près du village que la couleur sombre des arbres verts dont elle est couverte se projette sur les habitations. Les vrais touristes ne manquent jamais de gravir les sentiers qui aboutissent au sommet; il en est même de très bien inspirés qui, lorsque la lune éclaire le paysage, se donnent le plaisir de partir au milieu de la nuit, afin de voir lever l'aurore du haut du Kearsarge; ils retournent ensuite au village à l'heure du déjeuner.

Un séjour de vingt-quatre heures sur le territoire de Conway est réellement très agréable. On visite les précipices qui se trouvent dans les environs. Il y a entre autres un rocher perpendiculaire brisé et haché sur ses flancs, qui a six cents pieds d'élévation et dont les couleurs verte, rouge et grise sont très remarquables.

Derrière les rochers du Mote Mountain, on se trouve face à face avec la chute d'eau de Thompson, qui brise la roche sur laquelle elle tombe; un peu plus loin, les pentes de la montagne sur les bords du Saco sont de neuf cents pieds de hauteur. A un demi-mille plus loin, après avoir passé à travers des prairies parsemées de rocs, l'on arrive à une petite grotte dont l'entrée est cachée par des buissons verts. Cet endroit mystérieux attire les amateurs de pique-nique, qui l'ont surnommée la « Cathédrale », et qui partagent leur prédilection pour ce lieu de plaisir avec le « Bain de Diane », situé un peu plus haut dans le milieu de la vallée. Cette petite chute d'eau est formée par différentes cascates qui, par la force du temps, ont foré des puits dans la paroi du rocher. Le plus grand de ces récipients mesure dix pieds de large sur autant de profondeur. On aperçoit au fond des cailloux ronds qui, roulés par l'eau, ont servi à creuser la roche friable et à former un bassin naturel.

L'on conduit généralement les voyageurs dans un endroit appelé « Echo Lake », où se trouve un vaste bassin reperçant les sons de la voix humaine : ce Lac des Échos est caché sous un nid de verdure.

De l'autre côte de la rivière, sur la pente du Rattlesnake, on parvient à un site ravissant : « Artist's Fall ». *La Cascade des artistes*, — d'où la vue s'étend jusque vers le Chicouta Mote Mountain. Cet endroit est une roche tapissée de mousse et de plantes grimpanes, et surmontée et ombragée par des arbres élancés, à travers laquelle coule une eau murmurante. La vue que l'on a, en regardant autour de soi à cette place, est réellement sans égale.

Si l'on quitte un matin North Conway et que l'on prenne le chemin de la montagne, on parvient à un passage étroit qui surplombe la vallée. Ça et là des ruisseaux coupent en deux la route qui se dirige le long des flancs du mont Bartlett. On parvient ainsi à Jackson Fall et à Goodrich Fall : c'est non loin de ces chutes d'eau que la rivière Ellis se jette dans celle de Saco. Le touriste arrive ainsi en pleine montagne et se voit au milieu d'une gorge en zigzags dont la double paroi est formée par des rochers taillés à pic.

... Nous supposons que le voyageur a pris pour moyen de locomotion l'omnibus-diligence qui dessert ces parages. Il parvient ainsi, dans l'après-midi, vers les pentes boisées du mont Crawford, et arrive enfin à la petite maison bâtie à la base de Willey, quand le soleil decline à l'horizon. Il y a en cet endroit un écho curieux qui fait tressaillir l'auditeur au moment où le conducteur de la voiture publique embouche sa trompette, afin de montrer à ses clients toutes les effets de cette repercussion naturelle. On dirait un orchestre de géants répondant à un appel de nains.

À dater de la maison de Willey jusqu'à la porte Notch, la passe devient de plus en plus étroite, sans être pour cet égard dangereuse, comme certaines personnes se plaisent à l'affirmer. Le précipice qui s'ouvre sur un des côtés de la route est de deux mille pieds de hauteur, taillé à pic et se prolongeant ainsi jusqu'au delà de la porte de Notch. Quelle que soit l'apprehension du voyageur, la splendeur du paysage l'emporte sur les sentiments de crainte. Rien n'est plus beau que l'aspect de ces ruisseaux écumeants, habités par des truites exquises. Ils coupent à chaque instant le passage et forcent le cocher à passer à gué ou sur des ponts d'une hardiesse américaine. Enfin l'on est parvenu à Notch, et l'on peut découvrir de cet endroit un paysage charmant, borné par une chute d'eau d'un effet merveilleux qui se précipite du haut de la montagne Webster et rejaillit, de rocher en rocher, jusqu'au fond de la vallée.

À une petite distance, après avoir traversé un plateau d'environ trois cents acres de terre, entouré de montagnes sur les deux côtés, on s'arrête devant le Notch House. C'est la meilleure route que puisse suivre le touriste qui se rend au mont Washington ; car, loin d'être monotone, elle offre à chaque instant un nouveau panorama qui recrée les yeux.

Parvenu au Crawford Notch, le voyageur qui a l'intention de gravir le plus haut pic des White Mountains doit se précautionner d'un vêtement approprié à la température dans laquelle il va se trouver : veston de velours de laine à côtes, chapeau de feutre retenu autour du menton par un caoutchouc, des gants épais descendant sur le poignet, pantalon de laine très épais. Ce costume est, du reste, celui de tous ses compagnons excursionnistes. Les dames ont, de leur côté, adopté un accoutrement commode et peu gênant pour la marche. L'essentiel pour entreprendre cette montée, c'est d'être assuré d'un beau temps,



LA ROUTE DU CRAWFORD SOUTH

afin de ne pas se perdre au milieu des nuages. De nombreux accidents sont survenus à ceux qui ont voulu braver les intempéries et ne pas se fier surtout, pour l'ascension et la descente, à la sagacité des chevaux qui les portaient. Une douzaine de ces quadrupèdes et quatre guides sont à la disposition du public. Lorsque tout le monde est prêt, la cavalcade se met en marche à travers les arbres qui couvrent le mont Clinton, depuis la base jusqu'au sommet. La gaieté règne dans tous les rangs et illumine les visages : l'on va ainsi sans s'arrêter, jusqu'au moment où la monture qui vous porte manifeste l'intention de se désaltérer dans le ruisseau qu'elle va traverser.

A mesure que l'on gravit les pentes de la montagne, l'aspect de la nature change graduellement. Les bouleaux jaunis, les hêtres au tronc moussu et les érables à sucre couvrent le sol de la vallée et se mêlent aux peupliers élancés, aux frênes, aux pins et aux épicéas. La mousse verte, aux tons veloutes, tapisse la terre végétale; mais quand on est parvenu sur les hauteurs, on est entouré d'une forêt de sapins touffus à travers lesquels le passage est souvent très difficile. Toute cette végétation est encerclée de tougères, de lianes inextricables. Près de la cime du mont Clinton les arbres sont morts et leurs troncs, blanchis comme autant de squelettes dénudés, semblent défendre le passage.

On est enfin parvenu à la base de la montagne complètement pelée. La route contourne la partie nord du roc pointu de Kearsarge et passe près de quelques lacs minuscules qui perdent l'excédent de leurs eaux dans des abîmes sans fond. On aperçoit derrière le mont Willard et le groupe de rochers qui entourent le Notch, souvent invisible en regard aux nuages qui le cachent à la vue. En descendant, à droite, vers un certain endroit de la route, les touristes peuvent admirer la vallée ouverte à deux mille pieds au-dessous d'eux, à travers laquelle serpente la rivière Washington, qui longe une forêt très étendue. Sur la gauche, à une égale profondeur, voici le cours de l'Ammonoosac. Là commencent les difficultés du voyage, et l'on regrette bien souvent la folie que l'on a eue de consentir à faire une pareille excursion, quand on voit les chevaux hésiter à avancer, ne sachant point où poser leurs pieds. Un faux pas, et bête et cavalier seraient précipités dans un gouffre où ils seraient brisés comme verre. On a devant soi le Bate's Gulf qui, très heureusement, est caché par des nuages et laisse ignorer le danger.

On aperçoit le mont Washington de Monroë, et ce vaste cône se dresse au milieu d'une plaine dénudée, entrecoupée de tous les côtés par des crevasses volcaniques. Ce point des White Mountains est à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la mer. Ça et là des plantes graminées et des fleurs sauvages poussent dans les interstices du roc; on trouve éparses sur la route des flaques d'eau alimentées par des sources ou par les dernières pluies, très fréquentes dans ces parages. Dans ce nombre est le « Lac des Nuages », où l'Ammonoosac prend sa source. A quelque distance du chemin on peut visiter le ravin de Tuckerman. Mais, à partir de cet endroit, on est forcé de gravir à pied la montagne dont la pierre friable se brise sous vos pas, ce qui pourrait occasionner la chute des chevaux. Certains rochers sont glissants comme du verre : c'est une nature sauvage où nul être vivant ne respire, où l'on aperçoit à peine dans les fentes du sol quelques fleurs pâles et délicates.

Une fois parvenu au sommet, il est indispensable de se coucher à l'abri des roches pour ne pas être emporté par la violence du vent impétueux qui souffle presque toujours sur ces hauteurs abandonnées même par les aigles.

Si la montée a été pénible, on est réellement bien dédommagé par la jouissance qu'on éprouve à examiner à son aise un panorama exceptionnel. Les montagnes qui vous entourent ressemblent à une mer agitée dont les flots surgissent de tous les côtés. Les cimes sont couvertes d'arbres au feuillage vert sombre et pourpré; de toutes parts l'œil clinique devant le miroitage des lacs multiples qui sont dispersés sur cet immense paysage.

Cette cime du mont Washington, à partir du plateau de Notch House, s'élève à cinq mille pieds, et sa base se trouve à quatorze cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Si les voyageurs ont été favorisés par un beau temps, ils seront enthousiasmés; mais qui peut être certain de jouir d'une durée de dix ou douze heures au plus de calme sur la cime du mont Washington?

Le ravin de Tuckerman, dont il a déjà été question, est tellement exposé aux variations de la température, qu'on n'y trouve pour toute végétation que quelques plantes dont la graine a été entraînée par le vent dans ces lieux sinistres. Au milieu des nombreuses gorges creusées par les eaux des sources, on fait remarquer aux touristes celle que l'on a nommée « The Snow Arch », parce que la neige, tombée en avalanche du haut des pics, s'amasse dans cet endroit et n'y fond même pas entièrement quand l'été est venu.

Les excursionnistes au mont Washington peuvent, si bon leur semble, redescendre à Conway par la route carrossable jusqu'au Pinkham Notch, séparé du Willey Notch, nord et sud, par des précipices au fond desquels bruissent des torrents. Tout autour de cette partie des White Mountains, on aperçoit les monts Crawford, Carter et Moriah.

La diligence suit le cours du torrent Ellis jusqu'à l'endroit où il se jette dans le Saco. A cet endroit on peut admirer à son aise tout l'ensemble des White Mountains, que rien ne cache à la vue. C'est un spectacle sans pareil.

Non loin de là, tout près du chemin, on va visiter la cascade de Cristal, ainsi nommée pour la pureté de ses eaux. C'est un endroit mystérieux où la nature a réuni le grandiose et le terrible pour étonner et terrifier le visiteur. C'est le même sentiment qu'éprouve celui-ci lorsqu'il s'arrête plus bas devant l'« Étang d'Émeraude », dont la brise n'ose pas rider la surface.

En s'éloignant de Gorham et en suivant la voie carrossable, on arrive sur la pente d'une colline derrière laquelle se trouve la vallée d'Androscoggin. A un mille plus loin, au détour du chemin, on peut admirer la montagne Madison, dont la base est arrosée par le Moose River, aux eaux limpides coulant sur un lit de cailloux. A mesure que l'on avance sur cette route pittoresque, la vue est charmée par différents aspects de cette nature sauvage, et l'on contemple enfin à loisir le mont Adams, pareil au Madison.

Voici ensuite le mont Jefferson et plusieurs autres pics qui éblouissent le touriste par la forme qu'ils revêtent et la verdure qui les couvre. De ce côté de la route qui descend de Gorham, les declivités sont plus raides et la forme des roches plus excentrique.

Le voyageur qui avance sur cette voie tracée par la main des hommes suit les bords du Moose River, traverse les Cherry Mountains, et passe devant la maison des White Mountains; puis, tournant le dos au Jefferson et suivant le cours du ruisseau Israel, aboutissant à la vallée du Connecticut et à Lancaster, il se trouve à sept milles de distance seulement de Willey Notch, dans la direction de Franconia.

En quittant Crawford House, la route s'est frayé un passage à travers des forêts denses. A l'issue de ces bois, au fond d'une petite vallée, on trouve la source de l'Ammo-





LA MONTAGNE PROFIL.

noosac, à la base du mont Munroë. Le murmure de ce ruisseau, qui coule sur un lit de mousse et de cailloux, flatte l'ouïe du voyageur, fatigué par les tremoussements de la diligence dont les ressorts ne sont pas des mieux trempés. Cette charmante rivière d'Ammonoosac passe, à juste raison, pour une des plus jolies du New Hampshire, car à chacun de ses détours on se trouve face à face avec une petite cascade plus ou moins importante.

Le premier village que l'on traverse en s'éloignant de Jackson se nomme Bethlehem; il est dominé par le Franconia et le Lalayette, et enfin par les montagnes du Vermont.

Lorsqu'on avance encore, on parvient à une descente qui aboutit à la vallée de l'Ammonoosac, le long de laquelle le chemin décrit mille circuits, jusqu'au moment où commence la montée du Franconia Notch.

Ce paysage des Montagnes-Blanches du New Hampshire est réellement très remarquable. On passe devant le « Profile House » et le « Lac des Echos », dominé par le mont Lalayette, et l'on fait halte en cet endroit.

Le lendemain on entreprend quelques excursions dans les environs, la tete protégée contre les ardeurs du soleil par des bois touffus. La pureté cristalline du Lac des Echos est un sujet d'étonnement pour tous ceux qui sont venus dans ces pa-

rases. C'est à peine si le bateau qui transporte les visiteurs d'un bord à l'autre laisse un

profond sillage derrière lui : les rames tombent en cadence et leur bruit seul produit un murmure qui, répété par les échos multiples, ressemble à celui d'une harpe celtique.

Sur l'autre rive du lac, le long du sentier qui aboutit au Rocher Profil, on passe devant la muraille élevée nommée le « Rocher-des-Aigles », parce que ces oiseaux font leur nid dans quelques cavités du rocher. Les habitants du pays racontent que ces monstres ailes ont, à différentes époques, ravi des enfants pour les dévorer et en partager les membres à leurs nourrissons. Vraie ou fautive, l'histoire est de tradition dans la bouche du guide.

Vis-à-vis ce rocher, aux souvenirs funèbres, se dresse le Rocher-Profil, ainsi nommé parce qu'à sa cime on peut voir, découpée dans la pierre, « la vieille figure de granit » qui rappelle les traits du visage de Virgile. Nathaniel Hawthorne a décrit en vers gracieux la nature sauvage de ce site pittoresque : le lac du « Old man wash basin » — *la cuvette à laver du vieillard*. — On a déjà montré aux voyageurs, dans cette excursion à travers les Montagnes-Blanches, des « fauteuils », des « tombeaux » et des « chaises » de pierre; mais aucun de ces monuments de la nature n'est plus curieux que celui de la Montagne-Profil.

C'est dans le « Old man wash basin » que la rivière Pemège Wassel prend sa source. On peut la suivre dans ses méandres jusqu'au Flume House (la maison du canal d'écluse), non loin de laquelle s'ouvre une sorte de tunnel, ou plutôt de fissure entre deux énormes roches de cinquante à soixante pieds d'élévation. L'eau coule dans ce passage sombre, et, le long des parois des pierres, des plantes grimpantes, des mousses ont appendu leurs guirlandes. Levez les yeux, et vous verrez un énorme bloc de granit tombé comme par miracle, venant on ne sait d'où, qui a été retenu entre les deux roches perpendiculaires, étant trop gros pour choir jusqu'au fond. Rien n'est plus curieux que ce phénomène de la nature.



LE TUNNEL A VIF OUVERT.

Les pentes abruptes que l'on parcourt le long du fleuve de Dismal Pool, au-dessus de Crawford House et de Willey Notch, sont également très pittoresques.

Quelle que exacte que soit la description du voyage dans les Montagnes-Blanches que nous venons de faire dans ce chapitre, elle n'est pas complète, car, de nos jours même, l'exploration de ce coin du New Hampshire n'a pas été faite en entier. Chaque année, un voyageur plus audacieux que ses devanciers découvre un nouveau passage, une nouvelle cascade, une vallée inconnue, un site enchanteur que le pied de l'homme n'avait pas encore foulé. On cite parmi ces découvertes le Dixville Notch, au nord des White Mountains.

Il y a deux ans, un chasseur de New-York, — qui publie le *Sporting Magazine* et dont la renommée cynégétique est justement célèbre de l'autre côté de l'Océan, — s'était rendu avec deux de ses amis et confrères dans l'art de la vénerie au milieu des montagnes du New Hampshire pour y passer une saison de chasse et de pêche. Les trois camarades avaient emmené, en qualité de guide et de domestique, cuisinier et valet de chambre, — vrai maître Jacques, — un certain Hatkins, très connu dans le canton et souvent employé par les touristes nombreux qui visitent les gorges du New Hampshire. Ces quatre personnes avaient établi leur campement sur les rives du Dismal Pool et rayonnaient de là sur tout le territoire, se livrant à leurs exercices favoris. Hatkins portait également un fusil, en cas de nécessité de chasse ou de défense. Un jour, un ours se montra sur un des coteaux voisins du « séjour passager » des chasseurs, et ceux-ci se lancèrent à sa poursuite. Après avoir gravi la montagne et suivi un sentier sur lequel les traces de maître Bruin se voyaient à chaque pas, deux d'entre les chasseurs se trouvèrent égarés, et, après s'être consultés, appelèrent leur compagnon, et surtout Hatkins, qui connaissait le pays dans tous ses coins et recoins et pouvait les tirer d'embarras. L'écho seul répondit à leurs voix.

Que faire en pareille occurrence? Revenir sur ses pas était le plus sûr moyen de retrouver une indication pour rejoindre le camp de Dismal Pool. D'un autre côté, abandonner la piste de l'animal poursuivi, c'était subir volontairement une mortification pénible pour tout chasseur consciencieux. Les deux amis se consultèrent et résolurent d'aller de l'avant, coûte que coûte. D'ailleurs, il n'y avait plus à hésiter : ils venaient d'entrevoir l'ours par le coùte.

A force de chercher un passage, les amis découvrirent une sorte de corniche, le long de laquelle ils se coulèrent, en prenant toutes les précautions imaginables. Parvenus dans le lit du torrent qui coulait au fond du ravin, ils sautèrent de l'autre côté et purent se hisser sur la déclivité aboutissant à l'endroit où l'ours avait paru à leurs yeux. Ils arrivèrent effectivement à la place reconnue, mais la bête ne les avait pas attendus.

Tout en marchant, montant et descendant, ils parvinrent vers une sorte de cul-de-sac où les conduisaient les traces de la bête sauvage. Au détour d'une coulée à travers bois, ils aperçurent en effet l'ours convoité, disposé à s'élançer sur eux.

Deux coups de carabine, prestement et habilement lancés, abattirent l'animal, qu'il fallut achever à coups de *bowie knife*. Cette double détonation avait été répercutée par les échos du *cañon* des montagnes, et les camarades espèrent que ce bruit, semblable à une décharge d'artillerie, aurait éveillé l'attention de leur ami et du guide Hatkins.

Il n'en fut rien. Le soir était venu, il fallut songer à camper sur place. En cherchant un site convenable, l'un des deux chasseurs arriva devant une sorte de renforcement

dans la roche qui lui sembla propice pour allumer le feu et préparer le souper. L'ours allait fournir de superbes grillades; l'eau du ruisseau remplacerait le vin de Bordeaux ou le pale ale.

Tandis que les deux amis ramassaient du bois mort dans les environs, celui qui avait découvert la grotte contourna le rocher et se trouva subitement en face d'un magnifique spectacle. Il voyait devant lui une caverne profonde au plafond de laquelle des stalactites appendues allaient rejoindre des stalagmites surgissant du sol. Le soleil ravissant qui dorait l'horizon dardait ses rayons sur les micas dont la grotte était constellée. On eût dit un palais de fées, un rêve de poète, un conte de Perrault réalisé et palpable. Aux cris du « découvreur », l'ami arriva qui tomba lui-même en admiration devant ce spectacle merveilleux.

C'est là que bientôt l'ours fut traîné et le feu préparé. Le souper fut très gai, la nuit se passa sans accident, et quand l'aube parut, les deux amis, ayant depouillé leur gibier, dont ils voulurent conserver la peau, se mirent en route pour retrouver leur camarade et lui annoncer l'heureuse découverte qu'ils avaient faite.

Ils errèrent longtemps dans les vallons et sur les montagnes du Walley Notch, appelant Hatkins, tirant des coups de feu, sans recevoir de réponse. Enfin, vers le milieu de l'après-midi, il leur sembla entendre une détonation au fond d'un vallon qu'ils venaient de contempler du haut d'une cime sur laquelle ils s'étaient hissés. Bientôt un être vivant parut au bord d'un petit ruisseau, dans un espace vide : c'était Hatkins. Leur camarade le suivait. Ils étaient enfin réunis.

Le guide à qui les chasseurs racontèrent leur découverte se refusait à croire ce qu'on lui affirmait : il prétendait si bien connaître le territoire, que la grotte de l'ours — *Bear's home* — lui semblait un joli « humbug » inventé par les deux New-Yorkais, à son intention.

Le lendemain les trois amis se mirent en route, les « tueurs » de l'ours servant de guides à leur tour; mais ils eurent les plus grandes difficultés à parvenir jusqu'au lieu où ils avaient passé la nuit. Ils le retrouvèrent pourtant. Hatkins fut obligé de se rendre à l'évidence. Une nouvelle découverte était faite et consacrée.

Depuis cette époque, la grotte de l'ours est une des curiosités les plus connues de tous les visiteurs du White Mountains.

Le chemin de fer qui suit la route du Grand-Trunk, le long de l'Androscoggin, aboutit dans la vallée du Connecticut, à North Stratford. A cet endroit on monte dans une diligence dont le but est Colebrook, florissant village du New Hampshire, d'où l'on parvient sans peine à Dixville : les montagnes touchent presque aux habitations.

Ces rochers hérissés au-dessus des forêts sont d'une coupe bizarre, accidentée au possible. C'est la desolation de la nature que l'on contemple en cet endroit. La pierre s'est écroulée de toutes parts, les arbres sont morts faute de terre pour leur donner la vie; la route que l'on suit est terrifiante jusqu'au moment où elle débouche sur les prairies de Clear Spring — Claire-Fontaine, — tout autour desquelles les arbres verts ont formé une épaisse tapisserie. C'est au milieu de cette passe que l'on se trouve en présence d'un rocher de forme excentrique qui est appelé la Colonne.

Un avis aux touristes avant de finir ce chapitre : l'époque la plus opportune pour s'aventurer à travers les gorges du New Hampshire est celle qui s'écoule entre juin et la

fin de juillet. Le ciel est alors pur, les herbages sont couverts de verdure et les journées sont plus longues, ce qui n'empêche pas le plus grand nombre des excursionnistes de se risquer pendant le mois d'août — la saison des orages — et en septembre, où les vents sont déchainés et les brouillards fréquents. Quoiqu'il en soit, il faut visiter les White Mountains quand on en a le temps.



LE ROCHER COLONNE DANS LE « DIXVILLE NOTCH ».

## LES COTES DE L'ÉTAT DU MAINE

ET LES

## RIVAGES DE L'EST AMÉRICAIN



LA GROTTE DES BIRONDELLES A NABUÉ.

L'ILE de Mount Desert, sur la côte du Maine, est un des points les plus curieux de cet État. Entourée de toutes parts par une mer aux flots mugissants, elle se voit de loin eu égard à ses cimes élevées qui la font ressembler au pic de Ténériffe. Tout autour des récifs menaçants, des rochers où la vague vient se briser et se réduire en poudre : ces

points de vue repoussants — dont l'horreur est cependant une beauté — sont remplacés de distance en distance, tantôt par une baie qui s'ouvre pour servir d'abri au marin, havre charmant, gracieux, abrité par des arbres verts, enchanteur à la vue, fascinateur et attrayant pour le voyageur. A droite et à gauche de cette anse — ou plutôt de ces petits ports qui sont nombreux — des roches de formes étranges, entassées les unes sur les autres, semblent menacer l'audacieux qui osera se risquer dans ces parages. Et pourtant on n'hésite pas à franchir ce ressac et à s'aventurer jusque vers la plage.

On trouve dans ce petit coin du globe une fortification naturelle étonnante, des arbres verts et des lacs mystérieux. Tout autour, des roches perpendiculaires, contre lesquelles les vagues viennent se briser, provient aux visiteurs que la lime des ans s'est émoussée contre ces obstacles de granit. C'est le seul endroit des Etats Unis — à l'exception des Palissades de l'Hudson — où des falaises soient ainsi debout le long de l'Atlantique, prêtes à supporter les chocs des tempêtes. Et si l'on pénètre dans l'intérieur de l'île, on est étonné de se trouver tout à coup au milieu d'une oasis verdoyante, où la forêt croît près d'une bordure de gazon semée de fleurs, qui descend par pentes graduées jusqu'au sable. Il y a là une anse propice aux baigneurs, qui pourraient se croire dans un des îlots des mers du Pacifique.

Nous voudrions citer — si cette énumération n'était point fastidieuse — un grand nombre de grottes profondes, où les Néréides auraient eu plaisir à chercher un refuge, des rochers aux formes cyclopéennes qui font rêver à des temps mythologiques, — Ossa sur Pélion. — La réunion de toutes ces curiosités pittoresques fait de Mount Desert un séjour mystérieux qui attire celui qui ne l'a jamais visité. Située au centre de la baie des Français, à cent dix milles de Portland, cette île est d'une étendue de vingt milles carrés sur lesquels sont bâtis trois villages : Mount Desert, Tremont et Eden. On vante également la sûreté de trois havres nommés Southwest, Northeast et Bar Harbor. Ce dernier est placé en face des îles Porcupine (du Porc-Épic). En levant les yeux le visiteur peut compter treize pics séparés les uns des autres, dont le plus haut est la Montagne-Verie et celui qui vient après — pour la hauteur — Newport. Dans l'intérieur de l'île, plusieurs lacs sont alimentés par les eaux pluviales et les sources.

Deux steamers conduisent deux fois par semaine les voyageurs de Portland ou de Bangor à Mount Desert; ils atterrissent à Bar Harbor. Au moment où l'un de ces navires à vapeur arrive près de la côte, — vers quatre heures de l'après-midi, quand le soleil descend vers l'horizon, l'aspect de l'île est indescriptible, surtout lorsque aucun nuage ne ternit l'azur du ciel et que la mer tranquille s'ouvre sans résistance devant les vaisseaux à hélice.

C'est une chance que celle qu'a un touriste lorsqu'il arrive dans ces conditions. Il peut contempler à son aise ces montagnes, qui se découpent dans le ciel comme autant d'ombres chinoises sur le voile blanc, où elles se reflètent; on dirait qu'elles dansent si le navire est tant soit peu soulevé par les vagues. C'est ainsi que l'on aperçoit d'abord les Green Mountains dans tout le développement de leur majesté, puis Newport hissé au-dessus d'un roc qui a plus de mille pieds de haut; et tandis qu'il examine ce spectacle étrange, le touriste voit la terre se rapprocher: le steamer se creuse un passage entre les îlots verdoyants qui entourent le Mount Desert, avant d'entrer au port.

On aperçoit alors, se détachant sur un ciel sans nuages, une cime altière qui, grâce au mouvement de tangage du vapeur, semble danser au dehors des flots. Tantôt s'offrent

à la vue les pics des différentes montagnes masqués les uns contre les autres; tantôt ils semblent se séparer et former autour de dents distinctes: c'est Newport qui apparaît également à l'horizon de la vague, à la pointe extrême d'un mont de mille pieds de hauteur. Ces vues, qui disparaissent l'une après l'autre, sont autant d'effets surprenants pour le voyageur, qui croit assister au déroulement de la toile d'un panorama. Et cet enchantement dure, jusqu'au moment où, se trouvant au milieu d'une flottille de petites embarcations, s'avançant à la rame ou à la voile sur la cime des flots, le steamer pénètre dans la baie et se glisse dans le port.

Le village de East Eden, bâti sur un terrain dénudé, n'a rien de remarquable et sa dénomination est réellement bien mal appropriée. Ce groupe de quelques maisons blanches devant lesquelles aucun jardin n'est planté, que n'abrite pas un seul arbre, correspond exactement au nom de Mount Desert, qui fut donné à l'île par les Français, qui, les premiers, ont découvert cette partie du pays américain.

Bâti sur la frontière d'une plaine où les arbres ont oublié de pousser, East Eden n'a réellement rien de remarquable. Toutes les demeures des habitants — à l'exception de quelques cottages construits par un riche citoyen de Boston — sont destinées aux baigneurs de passage venus là pour y chercher quelques semaines de repos, loin des bruits du monde.

Le seul but du visiteur est de gravir la Montagne-Verte, du sommet de laquelle la vue est sans pareille; il peut aussi, si bon lui semble, parcourir les côtes, le long desquelles il découvrira des rochers fantastiques et pourra se donner le plaisir de pêches miraculeuses. Les truites du lac sont énormes et les morues, aussi bien que les égrébins de la mer, d'une abondance étonnante sur tous les coins du rivage.

Ceux qui aiment les émotions des promenades en mer trouvent dans ces parages des côtes de l'État du Maine de nombreuses attractions, car, à chaque canton de l'île du Mount Desert, ils peuvent se glisser dans une baie inconnue dont l'exploration leur fournit des plaisirs nouveaux.

Parmi les falaises renommées du Mount Desert, on cite « The Ovens », « Schooner Head », « Great Head » et « Otter Crick Cliffs. » La première de ces montagnes tranchée en deux par les efforts de l'Océan, The Ovens, — *les fours* — offre à la vue une série d'excavations que l'on ne peut visiter qu'à marée basse. Sur la cime de ces roches creusées par les flots, des sapins dressent leurs têtes altières et semblent une forêt de lances défiant le ciel; des plantes pariétaires et des fleurs s'accrochent dans les interstices de la pierre et donnent un charme inexprimable à ce paysage pittoresque. La couleur des roches est rose à l'extérieur, mais dans les caves où la mer se précipite, les teintes sont multiples et représentent toutes les couleurs de la palette. Rendez-vous de tous les amateurs de parties de plaisir, « les Fours » sont remplis de coquillages, d'anémones, d'oursins, d'holothuries, d'étoiles et de palonides que les dames se plaisent à recueillir. On se hasarde aussi à passer sous une arche géante — la *Via Mala*, — d'où l'on remonte, sur la falaise par un sentier de chèvres.

C'est un spectacle vraiment attractif que celui des « Ovens » quand les visiteurs ont envahi les rives sablonneuses, lorsque la jeune fille s'appuie sur les bras de son fiancé pour franchir une fissure dans laquelle l'eau de mer coule encore et vers laquelle l'enfant se baisse afin de ramasser quelque coquillage, épave des flots. On chante, on rit,



on se poursuit à travers ces grottes aux formes bizarres. On se montre les uns aux autres les découvertes maritimes que l'on vient de faire et l'on ne quitte la place que lorsque le ressac annonce le retour de la marée montante.

Ici le spectacle change tout à coup; on passe du gracieux au sévère, et l'on se trouve devant un énorme rocher qu'on appelle la « Tête de la Goëlette ». Le « Schooner Head » passa, dit-on, en 1812, aux yeux d'un capitaine de frégate anglaise, pour un navire américain à l'ancre et fut canonné pendant deux heures sans que le marin reconnût sa méprise. C'est à cet endroit qu'est placé le gouffre nommé le « Spouting Horn » — la *Corne jaillissante* — creusé sous la falaise, où le flot déterle sans cesse, à moins que la marée ne soit très basse, ce qui est fort rare. En temps d'orage ce spectacle est d'un grandiose stupéfiant. Les vagues s'engouffrent sous la roche et, semblables à un geyser, se redressent à cent mètres au-dessus de la falaise. Le bruit est intolérable, capable de briser le tympan. La guerre de la mer contre la pierre n'a pas de répit; aucun armistice n'est conclu entre le rocher et son ennemi : l'on a donc lieu de s'étonner que le granit ne s'effondre pas sous les efforts de ce marteau destructeur. Il y a des siècles que ce combat de Titans a commencé; il durera longtemps encore.

On raconte qu'il y a six ans, un navire fut perdu dans les circonstances les plus émouvantes dans ce « Spouting Horn », où il fut roulé, brisé et mis en pièces de la façon suivante : le *Morning Star* de Providence avait pour capitaine un charmant homme, M. Daniel Rufus Smythe, marié à une jeune et jolie femme qui se morfondait à terre pendant douze mois de l'année, tandis que son mari se rendait à Rio-Janeiro ou Montevideo y opérer des versements et en rapporter des chargements. M. Smythe avait quarante ans, tandis que madame comptait à peine vingt-six printemps. A force de naviguer, le capitaine avait fait fortune et il était convenu qu'à son retour de Madère — où il s'était rendu en dernier lieu pour y acheter des vins à la célèbre maison Gordon Cossart avec laquelle il s'était mis en rapport depuis quelques mois par correspondance, — il vendrait son navire et sa cargaison pour s'occuper entièrement de ses affaires d'intérieur. Mistress Smythe ne devait pas être plus longtemps négligée; d'autre part, le brave marin avait deux filles à l'éducation desquelles il fallait songer. Tout était bien réglé entre les deux époux. Un voyage en Europe, un séjour de six mois à Paris, pendant la saison hivernale, et une année de voyage à travers l'Europe complèteraient cette excursion sur le continent.

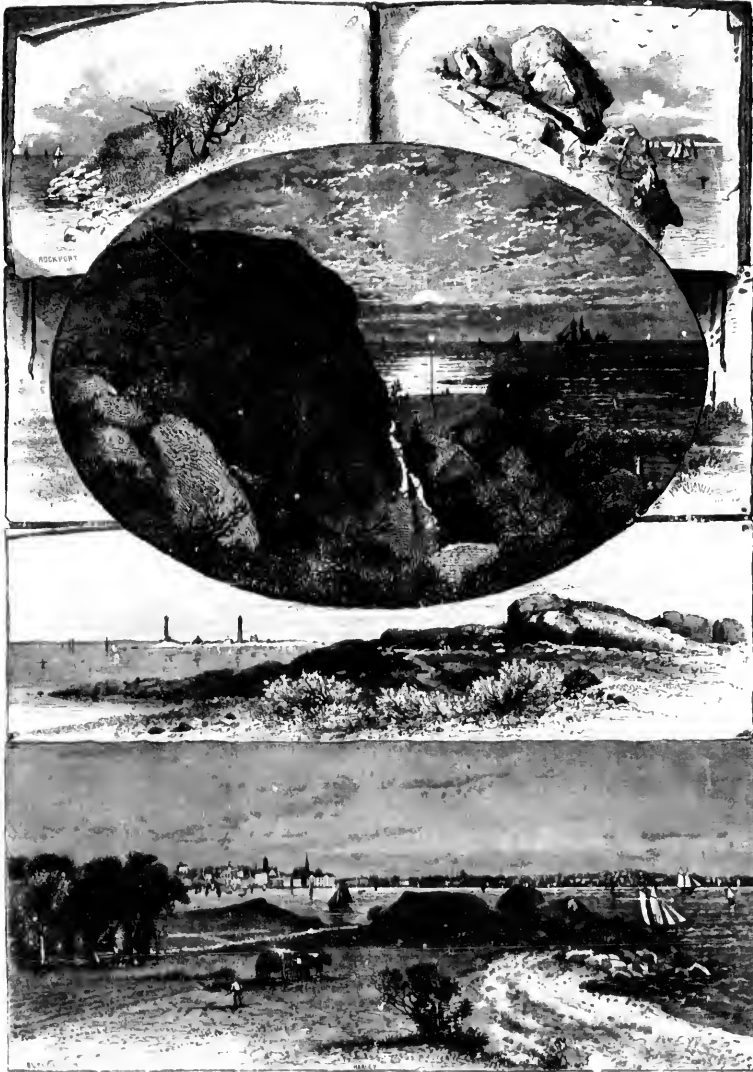
Donc le *Morning Star* avait quitté Madère le 17 octobre 1872 : la traversée avait été très agréable et le navire s'avancait doucement vers le nord, sans subir ces rafales d'équinoxe si dangereuses dans les parages du Maine et de l'Est américain. Le 20 novembre, vers midi, le temps, jusqu'alors demeuré assez beau, menaçait de changer. Le capitaine, son second et trois passagers venaient de se mettre à table, lorsque tout à coup le premier, qui examinait le thermomètre placé devant lui, appendu au grand mât, autour duquel la table des passagers était accotée, rejeta la louche dans la soupière et se précipita vers les escaliers qu'il remonta en toute hâte pour arriver plus vite vers l'habitable.

Saisissant un porte-voix il hurla ces paroles :

— Tout le monde sur le pont!

L'équipage entier se rendit à cet appel, se demandant si le capitaine n'était point devenu fou, car le temps semblait très beau et l'horizon veuf de tout nuage.

Mais à peine eut-il donné ses ordres, que le capitaine Smythe vit bien qu'il n'avait pas



GLoucester et Rockport.

1. Rockport. — 2. Les rochers des perches de mer. — 3. Rockport. — 4. L'île de Thatchers et ses phares.  
5. Gloucester, vue de Stage Fort.

fait erreur. Ses marins reconnurent l'injustice de leurs soupçons. La tempête était *at hand*, comme on dit à bord des Américains. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le *Morning star* se mit à danser, à tressauter comme une coquille de noix sur la cime des vagues, qui devenaient de plus en plus menaçantes.

En consultant la boussole, le capitaine Smythe comprit qu'il était dans les atterrages de Mount Desert. S'il avait pu deviner dès le matin la rafale qui l'assaillait ainsi à la veille d'entrer au port, il eût certainement cherché à pénétrer dans un des havres de l'île; mais il était trop tard. Il lui fallait se défendre contre les emportements de l'Océan et fuir le plus loin possible, tourner le dos, si faire se pouvait, à ce rocher si fécond en naufrages.

En mettant toutes ses voiles dehors, le capitaine espérait être emporté par le vent en haute mer, vers le sud, dans la direction de New-York. Il donna des ordres en conséquence. Tout à coup un bruit terrible se fit entendre. Le *Morning star* avait talonné sur une roche invisible : une voie d'eau se déclara aussitôt. Le bâtiment était perdu.

Ce pauvre marin songea alors à sa femme, à ses enfants. Que n'eût-il pas donné? Toute sa fortune pour être avec eux dans sa maison de Providence. Il était impossible de mettre les embarcations à la mer; il fallait se résoudre à tenter de nouveaux efforts pour étancher la voie d'eau et l'aveugler. C'est à quoi tendirent tous les efforts des marins. Hélas! ces tentatives furent inutiles : on s'aperçut bientôt que le *Morning star* ne fonctionnait plus. Il fallait prier Dieu.

C'est à cette résignation suprême que se résolurent les gens du navire et leurs officiers. Ils étaient à genoux, se cramponnant aux cordages, aux bastingages, aux cages à poules, quand tout à coup une vague énorme souleva le *Morning star*, qui alors se brisa contre un rocher que la tempête avait empêché d'apercevoir.

C'était le « Spouting Horn ». Le capitaine Smythe n'a jamais revu Providence. On retrouva son cadavre huit jours après sur la grève des « Ovens ».

Quelques touristes, plus audacieux que les autres, ont essayé de descendre au fond de cet abîme en suivant une sorte de sentier glissant, couvert d'algues marines; mais ils ont couru un danger réel que tous ceux qui essayeront de les imiter courront encore. Une chute le long de cette roche ardue et glissante serait mortelle. Le nageur le plus habile ne pourrait même pas éviter la mort : roulé par les vagues qui tourbillonnent dans cet entonnoir et se brisent sur la roche, il n'aurait pas le temps de se reconnaître.

A l'époque la plus calme de l'année, quand la mer ne subit même plus l'impression de la brise montante, le « Spouting Horn » fait exception à la règle générale, il se démeine et rugit. C'est donc tenter Dieu que chercher à visiter cet abîme insondable. Malheur au navire qui, ayant talonné sur un rocher, fait voie d'eau dans les parages de la *Corne jaillissante*! Le capitaine et l'équipage peuvent mettre aussitôt toutes les chaloupes à la mer et abandonner l'épave. Une heure après, la carcasse du vaisseau aura été brisée en mille pièces. Il ne restera plus que le souvenir de la maison flottante qui a été engloutie sur ce point inhospitalier de la côte du Mount Desert.

Le « Great Head », à deux milles au sud-ouest de « Schooner Head », est le point le plus élevé de la falaise du Mount Desert. Qu'on se figure un rocher énorme, cyclopéen, si l'on peut se rendre compte de l'exactitude de cette description en descendant, à marée basse, jusque sur la plage de sable et de galets qui s'étend sous la pierre minée par les eaux. De quelque côté, du reste, que l'on veuille contempler cette masse étonnante, on reste

stupéfait comme si l'on était en présence d'une des merveilles de la nature. Un poète américain a qualifié ce spectacle de « sermon de pierre ». Cette expression fort juste et fort expressive rappelle ce vers d'une hymne latine : *Cæli* — remplaçons ce mot par celui de *Petræ* — *enarrant gloriam Dei*.

Un brouillard intercepte trop souvent la vue du mont isolé aux voyageurs qui visitent cette île du Maine : même au mois de juillet et d'août, la brume couvre le rocher, ce qui rend le touriste attristé et découragé. Tout à coup le soleil se montre radieux à travers les nuages ; il perce enfin leur épaisseur et les dissipe, mais il ne faut pas trop compter sur la durée de cette éclaircie. Deux heures après cet éclat, le brouillard a repris son empire, il triomphe à son tour. On jouit quelquefois à Mount Desert des effets merveilleux d'un immense mirage : une flotte aérienne navigue la cime des mâts en bas, les quilles du navire en l'air ; on croirait rêver, si l'on ne se sentait réellement éveillé.

En parcourant les rivages de l'île, on parvient à Otter Creek — la Crique de la loutre — ce qui signifie qu'en ces parages, il y a de nombreuses années, ces amphibiens se trouvaient en très grand nombre. Là se dresse devant le voyageur une continuité de falaises très escarpées, toutes d'un aspect distinct et particulier. Ces rochers sont plus éloignés du village que ne le sont « Schooner Head » et « Great Heat », mais à l'aide d'un véhicule on a plaisir à se promener le long de la mer, sur la plage qui s'étend des montagnes Vertes à celles de Newport. Les déclivités de ces roches escarpées sont couvertes d'un buisson touffu qui ressemble aux maquis de la Corse. A mi-chemin de la montagne, on remarque une végétation de plantes grimpantes qui est d'un effet d'autant plus beau qu'à dater de cet endroit, la roche se dresse nue, grisâtre et dessine de grandes lignes noires. Ce point de vue est réellement sublime et il laisse un souvenir ineffaçable à ceux qui l'ont contemplé.

C'est dans l'une d'elles qu'est située la « Cave du Tonnerre » à laquelle on parvient par des sentiers étroits, ombragés par des arbres verts et des berceaux de la plus belle venue. La « Cave du Tonnerre », dans laquelle les eaux de la mer se précipitent avec fracas, de façon à assourdir le visiteur, est une des curiosités de l'île. Dans les grandes tempêtes de l'équinoxe, le tumulte est réellement effrayant. Que l'on s'imagine une grotte qui se prolonge très avant sous les rochers et dans laquelle la mer déferle sans cesse. « Cet engouffrement » est terrifiant au plus haut degré. Lorsque, pendant la belle saison, la mer est devenue calme, ce va-et-vient de flots n'en existe pas moins, mais le bruit n'est plus perceptible que lorsqu'on est tout près du « Thunder Cave ». Il faut de grands efforts de l'élément liquide pour qu'il puisse rouler les galets énormes qui produisent ces détonations tout à fait semblables à celle de l'électricité au sein des nuages.

Non loin de cette curiosité bruyante, on montre aux touristes un rocher ayant la forme d'un obélisque, à la base duquel la bizarrerie de la nature a taillé des marches formant piédestal. Le cône de ce monolithe est taillé de façon à représenter un castel de Lilliput. Du haut de la falaise qui domine cette pointe on distingue en détail toutes les formes assumées par la pierre ; rien n'est plus original et plus incompréhensible. Du reste, on voit bien d'autres miracles dans la vaste étendue du continent américain.

Cette ressemblance à un vieux manoir n'est pas la seule dans l'île de Mount Desert. On peut visiter à la marée basse le soubassement d'une falaise qui ressemble, à s'y méprendre, à un vieux castel normand : deux énormes tours, une sorte de porte murée

au milieu et le haut des créneaux dentelé comme le belfroi d'un bastion du moyen âge. Cet endroit est nommé « Castle Head » — la tête du château —. Et il n'y a pas à s'y méprendre : voici les fossés sur lesquels s'élevait autrefois un pont-levis, — fantastique comme tout le reste; — la porte a été close, mais sa forme est bien distincte par son ogive presque complète. A la place où, sur la plate-forme, étaient placés autrefois les canons et les obusiers des génies, les oiseaux de mer ont bâti leurs nids d'algue; les arbustes ont poussé dans toutes les lianes; un château de la « Belle au bois dormant », en admettant que la « belle » eût jamais pu fermer les yeux et s'endormir quand la tempête eût rugi jusqu'au dehors des murailles de son manoir.

La plupart des visiteurs à l'île Verdoyante réalisent un projet qui offre de nombreux plaisirs : celui de visiter les montagnes intérieures, de passer la nuit dans une hôtellerie-chalet bâtie par les soins des ingénieurs américains, d'où l'on jouit du superbe spectacle du lever du soleil. Il faut pour cela que le brouillard ne vienne pas déranger les projets des promeneurs. Heureux sont les privilégiés qui peuvent admirer l'astre brillant surgissant du milieu de l'Océan! C'est le plus admirable tableau qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Au milieu de ces montagnes on aperçoit un immense lac bordé de rochers et de forêts appelé le lac de l'Aigle; un des plus poissonneux qui soient au monde. Cette nappe d'eau fait partie de trois autres étangs d'une capacité moins vaste que celle du premier. A l'extrémité de l'un d'eux on peut s'abriter sous les rochers de l'« Eagle Cliff », falaise ainsi nommée parce qu'elle est l'anse de nombreux balbusards, ces aigles pêcheurs qui vivent de pêche et de rapine.

Nous ne pensons pas que ce soit à cause de ces qualités — de la dernière surtout — que les Américains aient choisi cet oiseau pour emblème de leur nationalité. Et cependant c'est lui, c'est bien lui — le *falco leucocephalus* de Linné — qui est blasonné sur l'étendard national qui flotte au vent de tous les climats et porte aux pays les plus éloignés des centres de la civilisation le souvenir d'un grand peuple qui a conquis vaillamment son indépendance.

Audubon — le célèbre naturaliste américain, que nous avons eu l'occasion de connaître personnellement et qui nous honorait de son amitié — a écrit un splendide chapitre sur cette espèce d'aigle, dans son ouvrage intitulé *Birds of America* : les oiseaux des États-Unis, — lequel n'a pas encore été traduit en français. — Nous y trouvons ce passage, qui mérite bien de trouver sa place dans ce volume essentiellement américain :

« La force énorme, l'audace, le courage et le sang-froid de l'aigle à tête blanche, joints à la puissance de son vol sans rival, font de cet oiseau un type éminemment remarquable parmi ses frères. Si l'on pouvait joindre à ces qualités quelques dispositions généreuses, il pourrait être alors vanté comme un modèle de noblesse. Et cependant le caractère féroce, dominateur, tyrannique qu'il déploie le plus souvent dans ses actions est celui qui convenait le mieux à son état, et que le Créateur dans sa sagesse a dû lui donner, pour le mettre mieux à même de remplir le rôle qu'il lui avait assigné. »

Ainsi parle Audubon. Nous allons raconter ce que nous avons remarqué nous-même — *de visu* — pendant notre voyage aux États-Unis.

Transportons-nous sur les eaux du « Lac de l'Aigle », lorsqu'aux premières effluves du printemps s'avancent sur leurs ailes sifflantes des bataillons de palmipèdes qui remontent



LE HAVRE DE PORTLAND ET LES ILES.

1 L'abordage d'Evergreen. — 2. Le rocher White Head. — Le phare de Portland.

vers le nord et vont y chercher, sous des latitudes plus tempérées, une saison moins brûlante que celle qui va rendre insupportables les eaux des fleuves et des rivières du sud et des tropiques. Regardez! Tout au bord de la nappe d'eau, caché par les branches touffues d'un sapin géant, l'aigle, dans une attitude droite, se tient perché, immobile, le cou tendu. Son œil étincelant d'un feu sombre domine les eaux du lac. Il écoute et son oreille subtile est ouverte à tous les bruits lointains. De temps à autre il jette un regard au-dessous de lui, sur la terre, dans l'appréhension que même le pas léger du faon ne lui échappe. Sa femelle est perchée sur le rivage opposé, et, si tout demeure tranquille et silencieux, elle l'avertit et l'invite, à l'aide d'un cri strident et sec, de patienter encore quelques moments.

A ce signal, le mâle ouvre en partie ses ailes et répond par un autre cri qui ressemble à celui d'un maniaque. Cela fait, il a repris son attitude droite et, de nouveau, tout est redevenu tranquille et silencieux. Canards de toutes espèces, sarcelles, pillets, milouins, macreuses et autres passent devant l'oiseau en troupes rapides et descendent sur les eaux du lac. L'aigle ne semble pas y prendre garde, ce menu gibier n'est pas digne de son attention.

Tout à coup, comme si un clairon résonnait dans l'espace, un bruit se fait entendre à l'horizon; il est encore éloigné, mais il se rapproche. Un cri perçant a retenti de l'autre côté du lac : c'est celui de l'aigle femelle qui avertit le mâle.

Et l'on aperçoit volant dans l'espace un cygne au plumage aussi blanc que l'albâtre : son long cou de neige est tendu en avant; ses yeux sondent la surface du lac. Ses larges ailes semblent supporter avec difficulté le poids de son corps, bien qu'elles battent l'air sans cesser. L'oiseau paraît si fatigué dans ses mouvements, que même ses jambes sont étendues au-dessous de sa queue pour la seconder dans son vol.

Le cygne approche cependant, et l'aigle se prépare à se lancer sur sa proie. Il part, il est parti en poussant un cri formidable : l'oiseau de Vénus l'a entendu, et ce cri a résonné plus sinistre à son oreille que la détonation d'une arme à feu.

C'est le moment d'apprécier toute la puissance dont l'aigle peut se montrer fier. Semblable à une étoile qui tombe du firmament, l'oiseau de proie tombe d'abord, et, rapide comme l'éclair, il fond sur sa victime qui, tremblante, éperdue, dans l'agonie du désespoir, essaie, au moyen de diverses évolutions, à échapper aux étreintes terribles des serres de son ennemi. Après avoir usé de tous les stratagèmes, monté, descendu, cherché à se mettre à l'eau, le cygne, se sentant très affaibli, perd courage en présence de l'énergie déployée par le chasseur ailé. C'est le moment où celui-ci fond sur lui et le précipite obliquement sur le plus prochain rivage.

De ses pieds crochus, de ses griffes acérées, l'aigle foule le cadavre de l'oiseau expirant; il plonge son bec crochu au plus profond du cœur et des entrailles de sa victime. Pendant ce temps-là, la femelle de l'oiseau de proie, qui jusqu'à ce moment n'avait pas bougé, s'élance pour venir assister à la curée. Une fois réunis, les deux carnassiers fouillent ensemble dans la poitrine du malheureux cygne et se gorgent de son sang.

Rassasiés de chair, ces deux pirates de l'espace éthéré se donnent, le lendemain, le plaisir d'une pêche. On voit alors les époux réunis planer au-dessus des eaux, et, choisissant le moment où un énorme saumon ou un brochet vient respirer à la surface, ils se laissent tomber sur le dos de cet habitant écaillé du lac et parviennent à enfoncer leurs serres dans son échine dodue.

Le vol des aigles balbusards est puissant, généralement uniforme; il peut être prolongé indéfiniment. Lorsqu'ils cherchent leur proie les oiseaux de rapine planent, les ailes grandes ouvertes, laissant de temps à autre leurs pattes pendre de toute leur longueur. Lorsqu'ils sont ainsi en l'air ils peuvent monter d'un mouvement circulaire, sans un simple battement d'ailes, sans même qu'on les aperçoive remuer. La queue elle-même est immobile.

Les balbusards ont la force d'enlever de la surface de l'eau tout objet flottant, à la condition qu'il ne pèse pas plus qu'eux. C'est ainsi qu'ils dérobent souvent aux chasseurs les canards que ceux-ci viennent de tuer.

Il est fort difficile d'approcher ces oiseaux de proie de façon à les abattre, et du reste il faut des chevrotines pour réussir. Les naturalistes américains, Audubon en tête, prétendent que ces aigles vivent jusqu'à cent ans. Dans ce cas, leurs plumes de la queue et des ailes sont devenues si usées, si fripées et tellement brisées que l'on prétend que ces oiseaux ont perdu la faculté de muer. Leurs pattes sont couvertes de verrues, leurs serres et leur bec émoussés. C'est à peine s'ils peuvent voler, et encore le font-ils d'un seul trait.

Nous pourrions raconter encore des traits fort curieux relatifs à cette race d'aigles américains. Nous terminerons ce paragraphe par une rectification. L'aigle pêcheur, que l'on appelle l'aigle à tête chauve, n'est nullement privé de plumes sur le chef, comme plusieurs auteurs l'ont affirmé. La couleur blanche de ces plumes peut bien ressembler à une calvitie, mais elle n'existe pas réellement.

Revenons à la description des côtes de l'est américain.

La partie de l'île que l'on nomme « Some's Sound » — le détroit de Some's — parce qu'elle divise l'île en deux portions, est encore très curieuse à visiter pour ceux qui aiment la nature pittoresque des montagnes et des terres hautes. Ce site ressemble fort à celui des Palissades de l'Hudson et des sources du Delaware (dont il sera question plus loin). On remonte le détroit en partant de Southwert Harbour. Les visiteurs de East Eden se dirigent quelquefois en voiture jusqu'à Some's, ville qui est placée à la tête du détroit, et reviennent ensuite dans des bateaux de plaisance au point du départ.

Le Sound coupe à angle droit la chaîne des montagnes entre « Dog Mountain » — le mont du Chien — et une falaise placée de l'autre côté, qui s'appelle le pic Mansell, — du nom de sir Robert Mansell, qui s'y était établi le premier. Le mont du Chien se dresse tout d'une pièce hors de la mer. L'une des deux cimes se nomme Eagle Cliff — la pointe de l'Aigle, — car c'est le séjour habituel des grands oiseaux de rapine de ces parages.

Mount Desert n'est pas le seul point des côtes de l'État du Maine qui mérite l'attention des amis de la nature. On montre, sur divers points de ce rivage nord des États-Unis, des établissements dont l'origine est toute française. Nous dirons d'abord que cette île fut découverte par nos compatriotes, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, quand Champlain se trouvait au Canada.

Saint-Sauveur avait été fondé, en 1619, par une colonie de marins de Saint-Malo qui furent massacrés en partie par l'équipage d'un navire anglais armé en guerre et venu des côtes de Virginie sur celles de la Nouvelle-Angleterre. Les survivants furent emmenés en captivité.

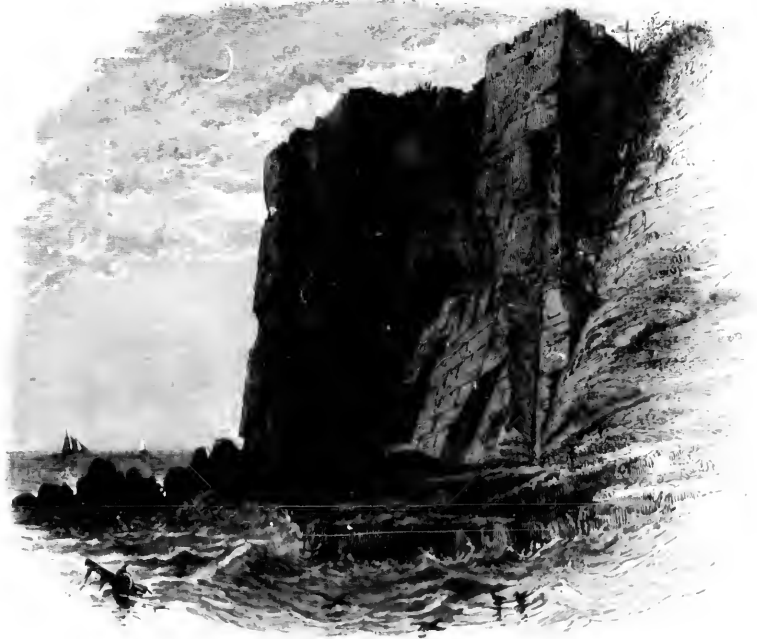
Un nommé Abraham Solmes vint ensuite qui s'établit en 1761 dans le même endroit et y prospéra. C'est lui qui a donné son nom au village qui est encore debout. Ses habitants sont les plus hardis pêcheurs dans toute cette partie de l'Amérique du Nord.



Nous reviendrons maintenant sur le continent.

La côte de la Nouvelle-Angleterre entre Boston et Portland est généralement irrégulière et hérissée de rochers affectant des formes fantastiques. Il n'est pas de rivages, sur toute l'étendue du territoire, dont l'aspect géologique soit plus bizarre et plus pittoresque : aussi les peintres, les amis du grandiose, les gens de goût qui préfèrent les beautés de la nature aux bruits du monde, recherchent-ils la solitude de ces plages peu explorées. Bon nombre de Bostoniens et de Portlandais se sont choisis des retraites ravissantes sur ces rivages de l'Est américain : les uns se réfugient dans quelques hôtels simples bâtis au fond des havres que baigne une mer calme sur un lit de sable ; les autres se font construire des villas très simples qui sullisent à leur ambition : un campement pour l'été.

A peine s'est-on éloigné en bateau à vapeur du port de Boston, dans la direction du nord, que l'on se trouve en présence d'une série de vues toutes plus ravissantes les unes que les autres. L'on traverse un détroit assez exigu : Point Shirley, on longe le Deer Island, sur lequel est bâti un hospice pour les pauvres, qui a la forme d'une croix latine et dont les salles intérieures sont admirablement disposées pour les besoins de ceux qui y sont admis.



LE CASTLE HEAD. — DEVANT DU CHATTAU A MONT DÉSEBT.



LE « SPOUTING HORN » PENDANT UNE TEMPÊTE.

Çà et là, sur la mer verte, des flots couverts de végétation s'offrent à la vue; celui-ci portant une fortification en ruine, celui-là un hospice de convalescence, cet autre une maison de correction, ou bien un hôtel qui attend ou héberge des voyageurs. Partout le spectacle attache les yeux.

Dès qu'on a franchi la pointe de Shirley, on a devant soi la plage de Chelsea, qui commence à l'extrémité de la péninsule et se termine à Lynn Bar, rendez-vous des petites bourses de Boston.

Au delà de Pine Point, qui vient après Chelsea, la mer forme un brusque retour dans l'intérieur des terres, et est bordée de roches abruptes, affectant les formes les plus extraordinaires. C'est Lynn Bar qui va jusqu'à l'ouest de la péninsule de Nahaut, c'est-à-dire à huit milles au delà de Boston. Une heure a suffi au bateau à vapeur pour arriver du port de la ville jusqu'en cet endroit. Le promontoire qui termine ce coin du rivage américain a la forme d'un fer à cheval, et l'on nomme ces rochers qui se trouvent la base dans l'eau : Black Rocks, West Cliff, Castle Rock, Sander's Ledge, Natural Bridge, toutes appellations ayant leur signification.

Partout où la beauté du paysage a su attirer un amateur de villégiature, s'est élevée une maison généralement élégante et située à l'abri du vent et des érosions de la mer. Le lierre tapisse les murs, le jardin est bien entretenu et les arbres poussent, comme ils le peuvent, dans un terrain cultivé. Des pelouses verdoyantes égayent la vue sur toute l'étendue de cette plage.

Dans le nombre des rochers de Nahaut, on cite le Pulpit Rock — « Rocher du Pupitre » — et celui de « Sapho ». Le premier a effectivement la forme inclinée d'un meuble destiné à supporter un antiphonaire de géant; le second est un double du saut de Leucade. N'oublions point également la « Grotte des Hirondelles » — Swallow's cave — près de Sea Island qui a servi de refuge à ces messagères du printemps dont les nids tapissent la paroi intérieure. Hélas! la curiosité des visiteurs a chassé ces jolis oiseaux de leur asile naturel, et bien souvent de nos jours l'on y rencontre des promeneurs qui viennent y chercher des distractions et une fraîcheur introuvable ailleurs, surtout pendant la saison d'été. Avançons encore : voici le Peril de John, fissure bizarre qui fait deviner l'origine du nom qu'elle porte. L'Egg Rock — « Rocher de l'Œuf » — également descriptive de son appellation; le Castle Rock affectant la forme d'un donjon démantelé; — le Caldron Cliff, où la roche est taillée en forme de chaudron; le Roaring Cavern, où la mer déferle et bouillonne en hurlant, et enfin la grotte d'Irène, sorte de souterrain qui fut découvert par une jeune Américaine assez aventureuse pour pénétrer seule dans ce trou affectant la forme d'une salle au plafond élevé.

Au nord-ouest de Swampscott, on arrive au cap chaotique du Marblehead, que les « Pèlerins » réunirent à leur colonie, cinquante ans après leur débarquement sur le sol de la Nouvelle-Angleterre. Là se trouve un village composé de vieilles maisons à l'aspect desquelles rien n'a été changé depuis un siècle. Un petit havre abrite les embarcations contre les violences du ressac. Il fut un temps où Marblehead était célèbre par sa colonie de pêcheurs; de nos jours, les disciples de saint Pierre se sont transformés en disciples de saint Crépin. L'on fait dans ce village plus de chaussures que nulle autre part dans le Massachusetts. Le vieux fort qui est hissé sur la pointe du promontoire est très curieux à visiter.

En avançant encore le long des rivages de l'est, on arrive à Salem, une autre colonie des anciens pèlerins plus ancienne encore que celle dont il vient d'être question. Endicott — un des « saints », — lors de la séparation en districts de Merrimac et de Charles, sept ans après l'arrivée des émigrants religieux, — fonda Salem, dont l'étymologie veut dire « paix ». Cette petite ville a réellement l'aspect d'une vieille cité anglaise, aux rues larges et aux maisons sérieuses. Salem faisait autrefois un commerce suivi avec les grandes Indes, et ses magasins étaient remplis des plus belles étoffes, des produits les plus riches de l'extrême Orient. Dans le musée de la ville on montre, précieusement conservée, la charte du roi Charles I<sup>er</sup> qui garantissait la propriété de la baie de Massachussets. C'est à Salem que l'on peut visiter la plus vieille église de la Nouvelle-Angleterre, bâtie en 1634. La superstition — qui se mêle toujours plus ou moins à la religion — avait cru devoir assigner Salem pour séjour aux « fées » du pays. On pendait, au xvii<sup>e</sup> siècle, toutes les vieilles femmes suspectées d'entretenir des relations avec les sorciers, et l'on voit encore sur la montagne le lieu où était dressé le gibet. En côtoyant les rives qui s'étendent au delà de Salem, on arrive au cap Ann, qui est la frontière nord de la baie de Massachussets; plus loin on peut atterrir au rendez-vous d'été de tous les excursionnistes, l'île de Lowell, vis-à-vis de laquelle, sur la terre ferme, est située la vieille ville de Beverley.

En continuant cette exploration, le touriste pénètre dans le pays de Venhau, près duquel un joli lac attire les promeneurs, qui l'ont nommé le « Paradis sur terre ».

On passe à Ipswich, célèbre par ses collines vivifiantes et son « collège » pour les demoiselles où — au dire d'un historien — tous les étudiants d'Andover doivent choisir leurs femmes parmi les filles des vieux puritains. A la suite on visite Manchester aux rivages sévères et enfin on pénètre dans l'anse de Gloucester, métropole des pêcheries du nord de la Nouvelle-Angleterre, retraite des capitaines âgés et des pêcheurs ayant amassé quelque bien.

Dans le voisinage de cet écueil on montre au voyageur le Rafe's Chasm, fissure de deux rochers de cent cinquante pieds de haut, au fond de laquelle roulent les eaux de la mer à une profondeur de soixante à soixante-dix pieds. Non loin de là, à Goldsmith Point, où sont bâties des villas élégantes, on parvient à un autre abîme également curieux.

Le cap Ann est, à proprement parler, une île séparée du continent par le Squam River et par un canal nommé le Cut — la coupure. — Le sol est rocailleux et, à peu d'exceptions près, dénudé; quelques arbres touffus poussent cependant au milieu de ce point isolé. On jouit, du haut du promontoire, d'une vue très étendue, car on aperçoit à l'horizon Boston et la coupole du State House du côté du sud et le mont Monadnock au nord. La campagne est superbe dans les environs, qui sont réputés pour l'abondance de leurs fruits et de leurs fleurs. Dans les forêts les arbres des essences les plus précieuses croissent à volonté, et ils profitent de l'air et de l'espace favorable à leur développement. Le parfum des roses et des violettes embaume l'atmosphère; on se croirait près des orangers de Nice et de Monaco. Un site très visité est celui de Pigeon's Cave, coin de terre percé de splendides avenues ombragées, et planté de jardins qui entourent des villas élégantes.

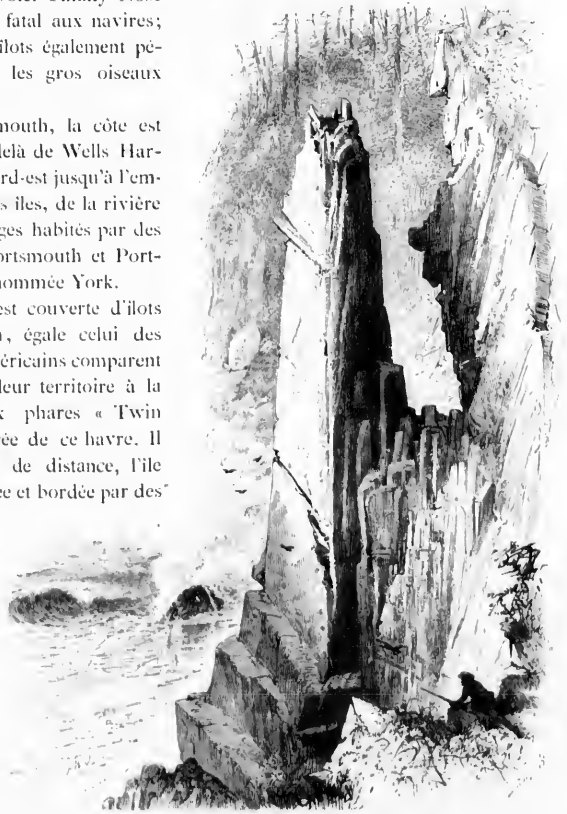
Au nord du cap Ann, après avoir suivi un chemin couvert planté de saules qui forment un dôme au-dessus de la tête des passants, on parvient sur le bord de la mer à Annisquam, puis à Essex, deux villages très bien situés au sud de la baie de Merrimac.

L'on aperçoit de là la vieille ville historique de Newburg, port qui, comme Salem et Marblehead, est d'une origine très ancienne. Entre Newburgport et Portsmouth la plage, autrefois rocailleuse et hérissée de pierres, est devenue unie et sablonneuse. On trouve Salisbury, Hampton et Rye, stations de bains de mer très fréquentées, quand la saison d'été est venue. Portsmouth, bâti à trois milles de distance du rivage de la mer, est séparé de l'État du Maine, par une baie préservée par une île contre les ébats des vagues irritées. Son origine date de 1623. Dans le voisinage de Portsmouth on trouve les îles des bancs de sable — Shoal Islands — au nombre de huit, toutes plus dénudées les unes que les autres. Le plus grand de ces îlots, ayant pour nom Appledore, dresse sa tête de pierre à cinquante pieds au-dessus de la mer.

Un peu plus loin voici Smatty Nose Island, un récif souvent fatal aux navires; Scavey et Duck, deux îlots également périlleux, fréquentés par les gros oiseaux de mer.

Au delà de Portsmouth, la côte est assez droite, mais au delà de Wells Harbour elle se dirige au nord-est jusqu'à l'embouchure, cachée par les îles, de la rivière Saco. Ça et là des villages habités par des pêcheurs, puis entre Portsmouth et Portland une grande plage nommée York.

La baie de Casco est couverte d'îlots dont le nombre, dit-on, égale celui des jours de l'année. Les Américains comparent ce point maritime de leur territoire à la baie de Naples. Deux phares « Twin sorten » éclairent l'entrée de ce havre. Il y a également, à peu de distance, l'île Cushing, boisée, gazonnée et bordée par des rochers pittoresques. Voici les forts Preble, Scammet et George; le phare de Portland à l'horizon, les quais où s'agite la population de la ville, et enfin, là-bas, la cime neigeuse du mont Washington, qui devrait fumer comme le Vésuve, peut rendre le tableau plus frappant encore.



L'ORÉLIAQUE.

## LE SAINT-LAURENT ET LE SAGUENAY



LE STEAMBOAT « SPARTAN » DESCENDANT LES RAPIDES.

LORSQU'ON arrive à Kingston vers l'aube, par le convoi de nuit qui amène les voyageurs dans cette petite ville, on la trouve ensevelie dans le sommeil, aussi profondément que l'est dans sa bière son fondateur, le vieux Français de Courcelles : la lune disparaît graduellement dans les splendeurs du soleil qui darde ses rayons, et l'on aperçoit quelques voiles blanches glisser comme des mouches sur la surface tranquille du fleuve.

Un navire à vapeur chauffe à l'un des quais pour emporter en aval du Saint-Laurent les voyageurs arrivés de l'Ontario. Il traversera les rapides et les méandres navigables

des mille îlots qui sont semés sur le fleuve dans toute son étendue. La vapeur s'échappe de temps à autre par les différentes embouchures de la machine; une voix fait entendre ces mots : « Tout le monde à bord », et la cloche sonne pour appeler les retardataires.

Ils arrivent tous : ils sont parvenus sur le pont, et l'on remarque dans le nombre quelques jeunes couples de nouveaux mariés faisant leur excursion de « lune de miel », des Anglais touristes, des négociants affairés venant de New York ou de Chicago, et se rendant soit à Montréal, soit à Québec, les uns pour leur plaisir, les autres pour y conclure quelque transaction importante.

Le steamboat est en marche : il s'éloigne de Kingston et se glisse enfin entre ces mille îlots mentionnés dans le « Traité de Ghent », rochers couverts d'une végétation uniforme suivant leur grandeur, laquelle varie de quelques mètres à deux ou trois acres d'étendue. Tous, uniformément, sont abrités par des sapins à la base desquels poussent quelques plantes rabougries.

Çà et là des phares dressent leur tête sur un récif : leur forme carrée, leur construction en planches badigeonnées à la chaux n'a vraiment rien de très pittoresque. Leur éclairage et leur entretien sont confiés à un homme allant, à l'aide d'un bateau, éteindre le matin les feux qu'il a allumés le soir.

Ces îlots sont le rendez-vous des pêcheurs et des chasseurs : les uns y font souvent des prises miraculeuses, les autres y trouvent des myriades d'oiseaux de passage. On raconte que, pendant l'insurrection du Canada, bon nombre de « patriotes » s'étaient réfugiés sur ces coins de terre où la solitude les protégeait contre toute surprise.

Le navire passe entre l'île Wellesley et les rivages du Canada; c'est un paysage admirable à contempler. Les roseaux et des nymphéas croissent le long des berges, où mille oiseaux divers effleurent de leurs ailes le miroir des ondes vertes.

On avance ainsi, émerveillé, transporté par la beauté de la nature, dans la direction de Prescott, où l'on touche cinq heures après avoir quitté Kingston.

Au delà de Prescott, on salue, en passant, un vieux moulin où les insurgés de 1837 organisèrent une défense héroïque; et à deux milles plus loin on aperçoit la vieille forteresse française bâtie sur l'île à la Cheminée. C'est là que commencent les rapides de Gallope et de Deplan, lesquels n'ont rien de bien effrayant. Les passagers du navire à vapeur sont venus bien inutilement se grouper à l'avant, afin de jouir du coup d'œil; le péril danger est passé, sans que l'on se soit aperçu qu'il existait.

Mais l'on approche des courants impétueux du Long Sault : un pilote indien s'est hissé le long de l'échelle et tombe sur le pont : il vient s'emparer du commandement du steamboat pour lui faire franchir quelques passages difficiles. Ce vieux descendant des Peaux-Rouges n'a rien de très fantastique dans son costume; il est vêtu comme un simple matelot et seule la couleur rouge-brique de sa peau indique son origine. Une certaine sensation, un frisson occasionné par la peur parcourt les rangs des passagers; on se groupe, on a tiré les lunettes de leur étui, et pendant ce temps-là le bateau à vapeur glisse comme sur des roulettes à travers l'écume des rapides. Le capitaine est très activement occupé et préoccupé : la cloche sonne; on se tait suivant qu'il lève ou baisse la main pour donner un ordre aux machinistes. On passe devant le champ de bataille de Chrysler's Farm sans y prendre garde. Bref, le péril a été évité : le steamboat est de nouveau rentré dans les eaux tranquilles. Les rapides du Long Sault mesurent une

étendue de neuf milles; on se trouve, après les avoir franchis, dans le lac Saint-François, qui a vingt-cinq milles de long et cinq milles et demi de large.

Les nerfs des passagers se sont calmés, la nature est déserte partout où la vue se porte : c'est à peine si dans le lointain on aperçoit une ferme, une habitation, un village. Le voyage offre une monotonie désespérante, et ces heures d'ennui se prolongent jusqu'au moment où l'on arrive aux rapides du Cèdre placés à l'entrée du lac Saint-Louis, dont les bords plats et les marécages rappellent les « bayous » du bas Mississipi.

Bientôt on aperçoit dans le lointain les horizons de Montréal et de l'île Hélène placée en face au milieu du fleuve. Voici l'embouchure de la rivière Ottawa, les rapides de Sainte-Anne, dont les eaux se jettent avec fracas dans le Saint-Laurent. Mais tout ce paysage est triste et désolé comme celui qui l'a précédé le long du Saint-Laurent.

On reste ainsi plongé dans une mélancolie qui approche de la tristesse, ou plutôt de l'ennui, jusqu'au moment où quelques voiles viennent à passer dans les eaux du navire, en face de Saint-Clair. Devant ce village plusieurs Indiens, les jambes dans l'eau, se livrent au plaisir de la pêche. Un steamboat remonte le fleuve chargé de passagers qui nous adressent un salut, aussitôt rendu avec enthousiasme. Nous nous demandons comment fera ce grand colosse naval pour remonter les rapides et l'on nous explique que dans ces endroits difficiles l'industrie humaine a creusé des canaux qui longent ces endroits périlleux entre Kingston et Montréal, et dans lesquels remontent les navires de tout tonnage.

Autrefois le Saint-Laurent se nommait le « Grand Fleuve du Canada » ou bien le « Catariqui » ou « l'Iroquois ». C'est le capitaine Cartier qui, ayant pénétré dans ce vaste courant d'eau, en 1535, le jour de la fête de saint Laurent, le baptisa du nom actuel, en l'honneur du saint du calendrier romain honoré le jour où ses navires découvrirent la terre des deux côtés du fleuve en dehors de Québec. Déjà cependant, en 1508, un Dieppois, nommé Aubert, avait pénétré dans le Saint-Laurent, mais Cartier s'aventura plus loin que son prédécesseur. En 1591, une flotte française arriva devant Québec pour s'y livrer à la pêche des cachalots, et la tradition rapporte que l'on s'empara de quinze mille cétacés dans l'espace de six mois.

Revenons au voyage du steamboat qui nous porte : le capitaine fait escale devant un village indien appelé Caughnawaga et peu après s'apprête à franchir les rapides de la Chine, qui sont les plus curieux, sinon les plus périlleux de toute cette navigation fluviale. Mais le pilote est habile : il manœuvre le gouvernail d'une main ferme, et bientôt nous nous retrouvons au milieu d'un courant tranquille. L'œil rasséréné examine l'horizon et aperçoit le pont Victoria, les clochers, les dômes et les toits des églises, des monuments publics et des maisons de Montréal, la métropole commerçante des possessions anglaises de la Grande-Bretagne. Le soir est arrivé, la nuit va se faire, déjà l'on illumine les lanternes des rues et des quais; mais on y voit encore assez pour distinguer la circulation sur la terre ferme des milliers de gens de tout sexe, vaquant à leurs affaires, ou rentrant dans leurs logis. Notre navire est à quai, et les passagers n'ont plus qu'à se rendre à l'hôtel choisi par eux, afin de s'y reposer de leur mieux et pour pouvoir, le lendemain matin, entreprendre la visite de la ville.

Longtemps Montréal fut appelé Hochelaga — nom indien — qui fut enfin changé par les Français. Il va sans dire que la cité métropole du Canada ne ressemble en aucune



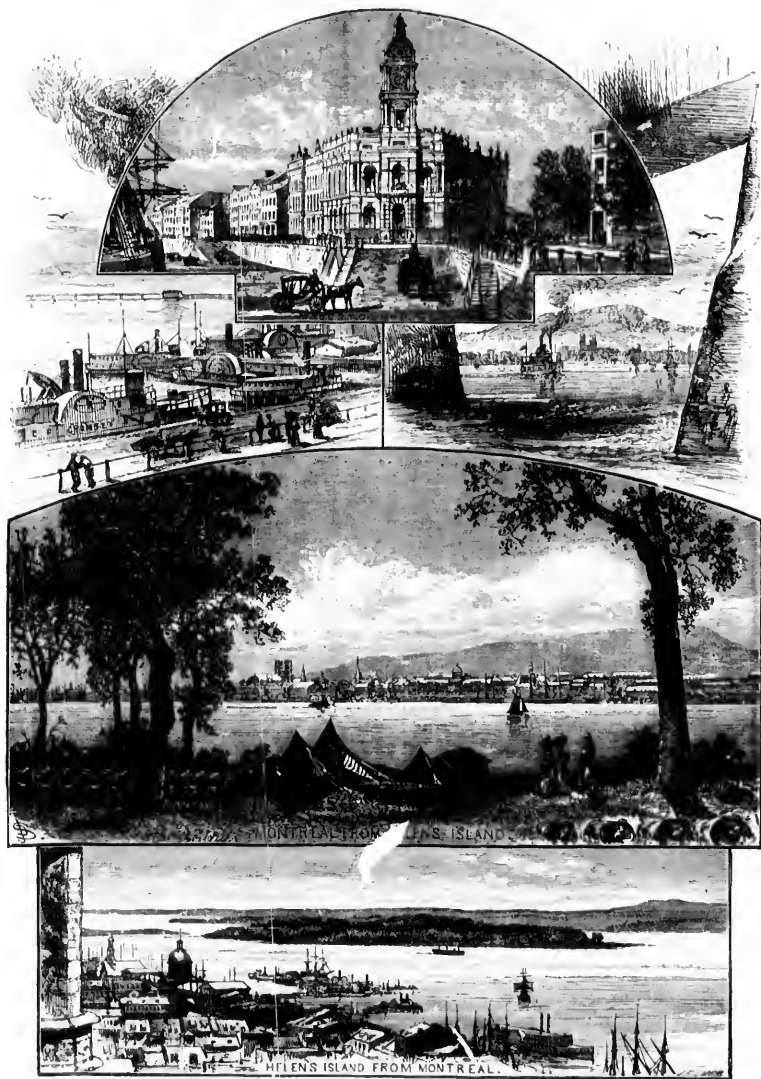
façon ni à une ville anglaise, ni à une ville américaine. On comprend, en examinant le genre de construction, l'architecture sérieuse des maisons de toutes les rues, le grandiose des monuments publics, que les Canadiens ont bâti comme des gens qui ne s'imaginent pas être rayés de sitôt de la surface du globe. Le site où s'élève Montréal est richement pittoresque, car toute cette vaste cité s'est dressée sur les flancs de la montagne qui regarde le midi. Il y a un haut et un bas quartier, à Montréal comme à Québec, et l'on trouve hors de la ville, sur le sommet de la colline, les rues les plus élégantes habitées par les populations aisées. Si la montée est rude pour arriver jusque-là, l'horizon que l'on découvre d'en haut récompense le voyageur de la peine qu'il a prise. Les grandes artères de Montréal, les quais bâtis et bordés de blocs de granit taillé, l'île de Nun — un berceau de fleurs, — celle d'Hélène, couverte par une épaisse forêt, le village de la Prairie — dont le clocher brille comme un obélisque d'argent, — les sinuosités dorées du Saint-Laurent, tapissées de bois verdoyants, au delà des rapides de la Chine, les jolis villages de Saint-Lambert, Longueuil et Verchun : tout un panorama admirable se déroule devant les yeux étonnés du touriste.

Voici là-bas le Saint-James street et ses habitations élégantes; l'Hôtel des Postes qui bientôt sera remplacé par un édifice somptueux; la colonnade en granit de la banque Molson; Victoria square et enfin la place d'Armes. Plus loin, on aperçoit la cathédrale de Notre-Dame, vaste édifice religieux qui peut contenir dix mille personnes. La façade couvre un espace de deux cent cinquante pieds et les deux tours s'élèvent au même nombre métrique.

La religion catholique est très pratiquée dans toute l'étendue du Canada. A la ville comme dans tous les villages, le dimanche venu, on voit, pendant l'été, circuler, dès neuf heures du matin des « chars découverts à quatre roues, des cabriolets, des « boggeys » attelés à des chevaux vigoureux, et, pendant l'hiver, des traîneaux qui amènent à l'église les citoyens, les propriétaires et les fermiers accompagnés de leurs familles. Les *habitants* — ne prononcez jamais le mot *peysan* au Canada — suivent à pied la rue ou les chemins. Tout le monde est revêtu d'habits très convenables. Les hommes portent des redingotes ou des vestes, les femmes des robes d'indienne ou de drap; il n'y a ni casquettes ni bonnets sur ces têtes énergiques, mais des chapeaux de feutre et des coiffures de fantaisie. Les enfants sont très coquettement attifés. On se croirait dans un village de Bretagne ou de Normandie. L'église, quelle qu'elle soit, à la ville ou aux champs, est toujours remplie. La messe est dite, le curé monte en chaire, prononce un sermon et un grand nombre de fidèles communient à la sainte table.

A la sortie de la messe, dans la chaude saison, on se rassemble sur la pelouse qui croît devant l'église, pendant l'hiver, à l'auberge ou chez des amis. C'est le moment où le crieur public remplit les fonctions dont il est chargé. On l'écoute, on plaisante, on cause, on se dispute, on se raccommode et tout cela à la *bonne franquette*, car les Canadiens sont ordinairement très gais.

Les maisons du Canada — nous parlons de celles des villages et des faubourgs des villes — sont généralement basses avec des toits élevés. Construites en pierre ou en bois, elles ont une apparence de gaieté qui est due à leur recrépissage à la chaux et à leurs volets peints en vert. A l'intérieur, les pièces assez étroites sont admirablement tenues et un grand poêle de fonte chauffe l'habitation.



MONTREAL.

1. La Douane. — 2. Le Quai. — 3. La Rade de Saint-Laurent. — 4. Montréal, vu de l'île Hélène.  
 5. L'île Hélène, vue de Montréal.

Une des grandes institutions de Montréal, c'est l'Hôpital des Sœurs grises fondé en 1747, et dont le revenu est très important. On y trouve plus de six cents lits, tous occupés par des malheureux incurables, enfants trouvés, orphelins. Il n'y a pas de tour dans cette maison de charité, mais bien une grande pièce, qui précède la porte d'entrée de l'hôpital, dans lequel les mauvaises mères, ou celles que la nécessité force à se séparer de leurs enfants, peuvent déposer ces petits êtres, qui sont à l'instant recueillis. On évalue à près de cinq à six cents les abandons faits de cette manière chaque année. Ce qu'il y a de terrible à raconter, c'est que ces pauvres créatures, transies, à moitié gelées quand on les apporte là, meurent presque toutes. Les enfants qui ont résisté sont mis en nourrice, et lorsqu'ils sont sevrés, les sœurs les reçoivent dans la maison et les placent plus tard en qualité d'apprentis chez les bourgeois de la ville.

Il est bon de citer l'organisation de cette maison de secours, où l'ordre et la propreté règnent dans tous les départements. Il y avait, l'an dernier, une femme âgée de cent deux ans, qui se rappelait très bien l'attaque de Montréal par les Américains, dans laquelle le général Montgomery perdit la vie.

De l'autre côté de la place d'Armes on passe devant une rangée de temples grecs qui sont les banques de la ville; les allées qui couvrent ce square sont très bien entretenues, et l'on s'arrête volontiers pour prêter l'oreille au murmure de l'eau qui coule dans la vasque de la fontaine centrale.

Il faut visiter le pont Victoria qui repose sur vingt-quatre piles et dont les deux culées sont d'une solidité sans pareille. Ce passage a deux milles de longueur et a coûté plus de six millions de dollars; il sert au transit du chemin de fer allant du Canada aux États-Unis.

N'oublions pas le Bonsecours Market, les couvents des jésuites, le cimetière Mont-Royal, la splendide douane, le monument de Nelson et les bassins des eaux pour alimenter la ville.

On cite aux environs de Montréal, à Benmore, où on se rend en remontant vers l'ouest le long du Saint-Laurent, la ferme du général Rhodes, un modèle dans son genre. Là se trouvent des serres placées à demi sous terre et recouvertes par la neige, pendant la froide saison. Lorsqu'on pénètre dans ces jardins — *under ground* — on se croit transporté dans un autre climat. Tant que dure l'hiver, les vaches et les brebis donnent du lait, les poules pondent et les poussins grandissent. Les serres, s'étendant à près d'un demi-kilomètre, sont toutes destinées à la culture des légumes: aussi y trouve-t-on, quand le thermomètre marque vingt, trente degrés, des salades, des asperges, des petits pois et des tomates. Le raisin mûrit le long des espaliers, et les fleurs destinées au marché de Montréal s'épanouissent pour le plus grand plaisir des jolies femmes de la ville et des autres cités des environs: Québec, Ottawa, Toronto, Boston, voire même New-York. La propriété du général Rhodes est très curieuse à examiner en détail et mérite tous les éloges des nombreux visiteurs.

La végétation du Canada est remarquable: le maïs, l'avoine, le tabac, y poussent avec vigueur et sont d'un bon rendement. Par contre, les forêts disparaissent peu à peu et cela tient au besoin incessant de bois de chauffage. Dans les vergers il y a un grand nombre d'érables à sucre qui servent aux propriétaires à fabriquer eux-mêmes le suc saccharin, destiné à remplacer le produit de la canne et de la betterave; mais cette dernière culture tend à remplacer celle des érables. On y arrivera dans un temps donné.

Le soir venu, il sera loisible au touriste de continuer le voyage pour se rendre à Québec. La cloche du steamboat l'appelle : il faut partir.

On croirait parcourir les bords d'un fleuve français, lorsqu'on entend nommer les villages qui bordent le Saint-Laurent : l'Assomption, la Vitre, Saint-Sulpice, Berthier, Fond-du-Lac et Batiscon sur ce côté du courant d'eau; Bécancourt, Gentilly, Saint-Pierre, Dechellon et Lathinier, sur l'autre plage. Ceux qui les habitent ne sont ni des Européens ni des Américains par leur langage et leurs mœurs. Descendants des vieux colons français, mêlés par alliance à la race peau rouge, ils ont le physique des uns et des autres; leurs pommettes saillantes, leur nez aquilin, proéminent, leurs lèvres minces, démontrent le sang indien; ils sont trapus et très larges d'épaules et d'une très grande force physique, ce qui prouve la filiation française. Très audacieux et très rusés, comme le sont les Américains, ils supportent également les intempéries du froid et les ardeurs du soleil sans avoir l'air d'en être incommodés. Leur costume et leurs habitations rappellent celui et celles des habitants de la Normandie. Les maisons sont faites bien souvent à l'aide de troncs d'arbres superposés, tandis que d'autres sont construites en pierres. Toutes sont égales par la hauteur — un seul étage, — par le plafond généralement bas — et par la couleur blanche, car ces demeures sont enduites chaque année de chaux. La propreté, l'honnêteté, la simplicité des habitants est proverbiale, comme aussi leur attachement à la religion catholique. On pourrait passer agréablement une journée à visiter ces villages et à faire plus ample connaissance, mais le steamer nous entraîne vers Québec. Nous ne pouvons qu'admirer l'élégance des clochers des églises de ces villages qui se découpent sur l'azur du ciel et sont éclairés par un splendide soleil couchant.

Voici Québec, la ville historique du Canada. L'aube se lève, mais le brouillard couvre le fleuve et ses rivages. On arrive du côté de Montréal, aussi la vue n'a-t-elle rien de très remarquable : elle est plus belle quand c'est par l'embouchure du fleuve que l'on est remonté jusque-là. N'importe, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de plaisir lorsqu'on examine du bout de la lorgnette la vieille forteresse hissée sur le rocher au sommet de la ville. L'histoire de Québec est mêlée aux noms de plusieurs grands hommes de France : Richelieu, Condé, Beauharnais, Montmorency, Laval et Montcalm. Deux nations se sont disputé la possession de Québec, depuis l'époque où Jacques Cartier, en 1534, remontait le fleuve et, après avoir fait un traité avec les Indiens, s'établissait à Stadacona. Un demi-siècle plus tard, le géographe Champlain paraissait sur ce théâtre colonisateur et élevait des casernes pour les soldats et des magasins pour les munitions de bouche et de guerre.

A peine tous ces travaux étaient-ils terminés qu'une flotte anglaise occupait Québec et, s'emparant de Champlain, l'emmenait prisonnier en Angleterre. La France reconquit plus tard sa colonie par un traité de paix qui ramena Champlain en qualité de gouverneur du Canada. Raconterons-nous ici les batailles qui se livrèrent ensuite entre les deux nations rivales, dont les troupes étaient commandées du côté anglais par Wolfe, et du côté français par Montcalm? Wolfe, blessé à mort, employa ses dernières forces à encourager ses soldats, qui, repoussés plusieurs fois, finirent par remporter une grande victoire. Les Français se virent obligés de quitter le champ de bataille au moment où le chef ennemi tombait mort et où Montcalm était lui-même blessé et ne tardait pas à expirer.

La cité qui est placée au bas et sur les flancs du cap Diamond ressemble fort à une construction française, mais les environs ont l'aspect d'une ville américaine. On se croirait là, à Boulogne-sur-Mer, un peu plus loin à Rome, et enfin à New-York. Ses habitants sont aussi pour la moitié des Français quant aux mœurs et aux usages, et pour l'autre des Anglais pur sang. Le langage usité est moitié anglais, moitié français, et cette langue est si corrompue que le Parisien se refuse à lui accorder un droit de nationalité.

Quoi qu'il en soit, les Canadiens ont la prétention d'avoir conservé intégrale et parfaite la langue parlée en France du temps de Louis XIV. L'accent même, à les entendre, est celui qu'avaient les comédiens qui jouaient les pièces de Poquelin-Molière. Toutes les



LE QUAI DE MONTRÉAL.

locutions que l'on trouve en effet dans les œuvres de l'illustre auteur du *Misanthrope*, de l'*Avare*, du *Médecin malgré lui*, ses ouais! ah! « pendarde », « carogne », « traîtresse », « m'amour », « chienne », « je vous donne le bonjour », « touchez là » — nous n'épuiserons pas davantage les citations, — se retrouvent à chaque instant dans la conversation de nos ex-compatriotes. Quant à l'accent, nous ne mentionnerons que deux mots pour donner une idée des autres : ils prononcent devoir, *devoier* et dernier, *darnier*. Est-ce ainsi que nos aïeux disaient au temps de Molière? C'est possible; mais, de nos jours, ce n'est plus que « l'habitant », pardon le paysan de France — et encore seulement aux environs de Paris et dans la basse Normandie — qui s'exprime de cette façon-là.

Du reste — à cela près — les citoyens de Montréal n'ont pas d'autre ridicule à signaler. C'est un amour-propre mal placé, et voilà tout. Les Provençaux, les Normands,

les Alsaciens, les Gascons, n'ont-ils pas également l'audacieuse prétention de parler et de prononcer plus purement la langue française que le Parisien du meilleur monde?

A part ce travers d'esprit, nos frères du Canada sont les gens les plus avenants, les plus hospitaliers de la terre. Arrivez chez eux avec quelque lettre de recommandation ou précédé d'une notoriété artistique, littéraire ou politique, vous serez accueilli à bras ouverts; c'est à qui vous fêtera, vous hébergera, vous conviera et vous promènera dans la ville et aux environs.

Si nous nous sommes permis en passant cette critique sur le langage des Canadiens, c'est seulement pour bien prouver que nous connaissons le pays et que nous l'avons visité; mais nous nous faisons un *devoir* de rendre hommage, à cette place, à nos confrères des lettres, à nos amis dans ce pays lointain qui n'oublent jamais les attaches qu'ils ont avec leur mère patrie qui ne les a abandonnés que contrainte et forcée, vaincue par les armes et la politique.

Le bateau à vapeur contourant Wolf Cove et le cap Diamond va atterrir le long des quais d'un vieux port qui borde le marché Champlain. De là le touriste peut contempler à son aise l'aspect de la ville. Voici Market Hall, vaste monument dont les escaliers géants touchent le quai. C'est derrière cet édifice que



L'ÉCHELLE DU CASSIN-COU A QUÉBEC.

s'ouvre la ville basse aux maisons de forme ancienne, recouvertes de zinc et d'ardoises.

Un peu plus loin se dressent les remparts et la terrasse de Durham qui domine le fleuve et se prolonge à la base de la fortification ; on aperçoit aussi les arbres des jardins du gouvernement et l'obélisque élevé à la mémoire des deux héros Wolfe et Montcalme.

Le vainqueur et le vaincu des plaines d'Abraham reposent sous le même mausolée. On lit sur le socle cette inscription en style lapidaire :

WOLFE. MONTCALM. MORTEM. VIRTUS. COMMUNEM  
FAMAM. HISTORIA  
MONUMENTUM. POSTERITAS  
DEDIT

HUIUSCE  
MONUMENTI IN MEMORIAM  
VIRORUM ILLUSTRUM, WOLFE ET MONTCALM  
FUNDAMENTUM P. C. GEORGIUS COMES  
DE DALHOUSIE. IN SEPTENTRIONALIS  
AMERICÆ PARTIBUS AD BRITANNOS  
PERTINENTIBUS, SUMMAM RERUM  
ADMINISTRANS : OPUS PER MULTOS  
ANNOS PRÆTERMISSUM (QUID DUCI  
EGREGIO CONVENIENTIBUS!) AUCTORITATE  
PROMOVENS, EXEMPO STIMULANS  
MUNIFICENTIA FOVENS.  
DIE NOVEMBRIS XV. A. MDCCCXXVII  
GEORGIO IV, BRITANNIARUM REGE.

CE MONUMENT A ÉTÉ ÉLEVÉ  
À LA MÉMOIRE DES HOMMES ILLUSTRÉS  
WOLFE ET MONTCALM  
PAR GEORGE, COMTE DE DALHOUSIE, CHEF SUPRÊME  
DANS LA CONTRÉE  
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE  
QUI TOUCHE AUX CONFINS DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE  
REPRENANT DE SON AUTORITÉ PRIVÉE  
CET OUVRAGE  
INTERROMPU PENDANT DE NOMBREUSES ANNÉES  
EXCITANT LES CITOYENS PAR SON EXEMPLE  
ET LES AIDANT DE SA MUNIFICENCE.  
LE 15 NOVEMBRE 1827  
GEORGE IV ÉTANT ROI D'ANGLETERRE

Nous ne ferons pas ici l'éloge de ce latin, que l'on pourrait qualifier d'une certaine façon ; mais enfin, tel qu'il est, il prouve que les Canadiens ont le respect du courage.

Il faut également visiter, à Québec, le séminaire et l'université de Laval, dont les bâtiments sont du grand style du xvii<sup>e</sup> siècle. Il y a une chapelle et un musée où l'on montre aux touristes certains bons tableaux des écoles italienne et française : des Philippe de Champagne authentiques, un Van Dyck contesté et de charmants portraits de Marie Leczinska et de Mesdames, filles de Louis XV, par Boucher et Vanloo.

L'université et le séminaire de Laval sont riches : ils se soutiennent l'un par l'autre

N'oublions pas la magnifique cathédrale, qui est certainement un des édifices les plus importants du Canada.

C'est au pied de ce monument que se tient le marché en plein air dans toutes les saisons. En été, l'on trouve dans les stalles des marchandes, — dont le chef est invariablement couvert d'un chapeau de paille, — tous les légumes possibles et des paniers d'écerce tressée, remplis de myrtilles, de fraises et de framboises. Les myrtilles — que l'on nomme les *bleuets* au Canada — sont très goûtés par les amateurs.

En visitant les fortifications du château fort, on ne peut s'empêcher de déplorer l'abandon de cette place : le drapeau anglais flotte bien au sommet de la citadelle, mais les murailles sont couvertes de mousse et de parietaires ; çà et là un canon rouillé est horizontalement couché sur son affût ; et si, deux fois par jour, au lever et au coucher du soleil, on ne tirait pas un coup de pierrier, on oublierait facilement qu'il y a là un donjon qui fut témoin de nombreuses attaques et de sérieuses défenses.

Autrefois les highlanders venaient en garnison à Québec : ils ont été remplacés par des volontaires. Plus de fêtes, comme autrefois sous la domination française. Les habitants sont calmes et placides plus que dans toute autre ville américaine. On se sent isolé à Québec comme on l'est à Londres ou à Berlin, et l'on y éprouve des accès de spleen irrésistibles.

La rue de Breakneck — Casse-cou — est une de celles que l'on montre aux étrangers. Ce nom est très spirituellement attribué à une sorte de passage montueux, une sorte d'échelle dont les rayons sont des dalles de pierre très glissantes, le long desquelles les boutiques de cordonniers et de bottiers sont nombreuses. La plupart de ces négociants travaillent sur le pas de leur porte et se livrent à des conversations oiseuses entre eux et les passants.

Le soir venu, cette promenade de Durham, dont nous avons déjà parlé, se peuple peu à peu, et la foule vague de ci de là, sur le bord de la terrasse, le long des jardins et vers les bosquets de la place d'Armes. Les dames ont fait toilette, et les gentlemen, oublieux de leurs affaires, causent avec gaieté et papillonnent au milieu de leurs parents et amis. Cela dure jusqu'au moment où l'obscurité se fait : chacun rentre alors chez soi, et à neuf heures, quand le canon tonne et annonce le couvre-feu, les habitants se mettent au lit. C'est l'usage dans cette cité puritaine et l'on y faillit rarement.

La population de Québec est d'environ 60,000 âmes; son commerce principal est celui des bois, et l'on fait dans ce genre des affaires pour plus de six millions de dollars par an. La construction des navires est considérable, et le marché des grains compte parmi les meilleurs de l'Amérique du Nord.

Le lendemain de cette journée passée à Québec, le touriste monte, dès le matin, dans une calèche de louage et se rend à Montmorency : seize milles de distance aller et retour. Cette voiture a la forme d'une énorme cuiller montée sur des roues. Le cocher s'assied à la pointe et le voyageur dans l'intérieur. On traverse la rivière Saint-Charles sur le pont de Dorchester, et l'on suit une route macadamisée des deux côtés de laquelle le paysage est charmant et enjolivé, de ci de là, par des résidences de riches bourgeois. On parvient ainsi au village indien que l'on appelle Beauport, composé de vieilles maisons sans style et dénuées de pittoresque. Le chemin passe ensuite entre des marécages couverts de fleurs odoriférantes, et aboutit aux chutes d'eau de Montmorency, qui sont très belles et dont l'aspect est réellement imposant. Pendant la saison d'hiver l'eau se transforme en glace et les blocs solidifiés sont si remarquables, si originaux que les Canadiens, montés dans leurs *tobogins* — traîneaux, — se rendent en foule en cet endroit, comme ils le feraient à une partie de plaisir, dans le but de contempler ce spectacle et pour s'amuser à des glissades.

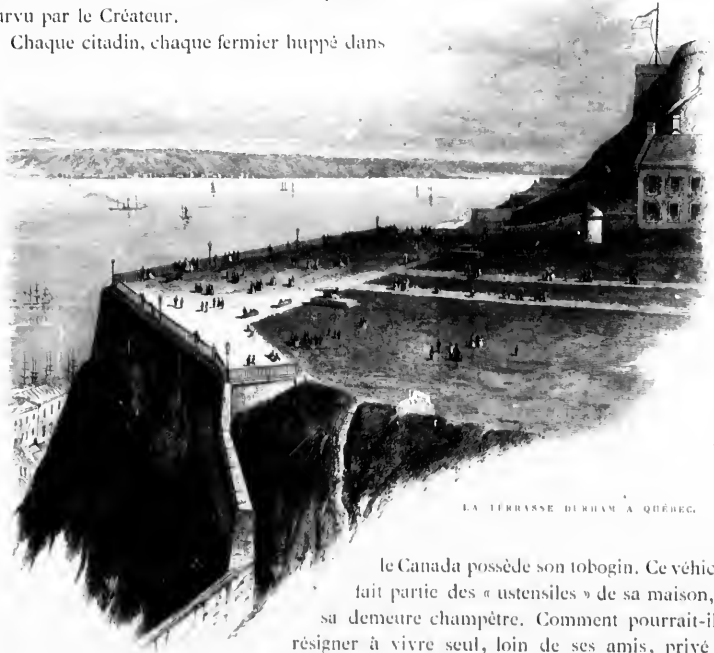
Il ne faut pas s'imaginer que, parce que l'été est torréfiant dans le Canada, l'hiver soit, par conséquent, moins rigoureux. Dès que novembre arrive, les arbres se dépouillent de leurs feuilles, les oiseaux qui annoncent l'hiver émigrent en bandes innombrables. Les voyez-vous passer là-haut dans l'espace éthéré, en triangle, se dirigeant vers des climats plus tempérés? La brise souffle, la mer déferle, les lacs et les fleuves se boursoufflent, les « habitants », — c'est-à-dire les Canadiens, — amoncellent le bois et le charbon qui doivent servir aux provisions de chauffage de l'hiver. Ils abritent leurs animaux domestiques, rentrent le grain qui est encore en meule, enterrent les pommes de terre et les pommes dans des silos profonds, sortent de l'armoire les pelleteries qu'ils ont renfermées



au milieu d'aromates et d'herbes parfumées pour les préserver des mites et des papillons; bref, ils se préparent contre les inclémences de Boree et de l'hiver.

Règle générale, quand le milieu d'octobre arrive, la neige tombe dans le Canada, le thermomètre descend et le froid commence à sévir. Les promenades à pied sont devenues impossibles, et toute communication avec un village voisin, avec la ville prochaine, la villa amie, est désormais interdite, à moins que l'habitant n'ait à sa disposition un *sleigh*, un *tobogin* auquel il attellera un cheval harnaché de clochettes, dont l'allure rappellera celle de Pegase... sauf les ailes, dont l'animal n'a malheureusement pas été pourvu par le Créateur.

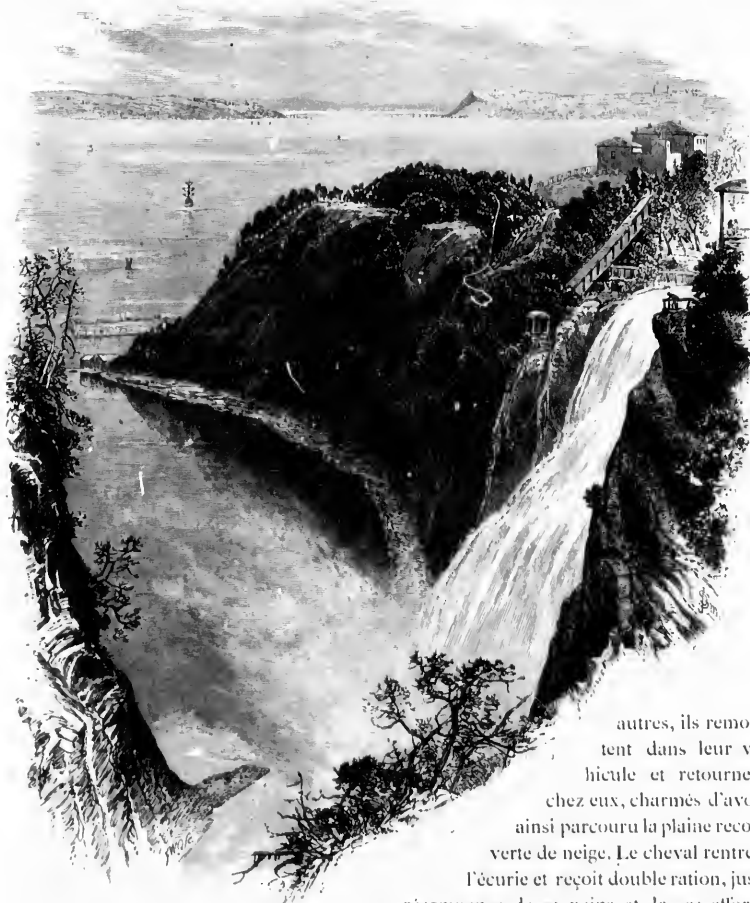
Chaque citadin, chaque fermier huppé dans



LA TERRASSE DUFFERIN À QUÉBEC.

le Canada possède son tobogin. Ce véhicule fait partie des « ustensiles » de sa maison, de sa demeure champêtre. Comment pourrait-il se résigner à vivre seul, loin de ses amis, privé de toute communication? Dès que le besoin s'en fait sentir, dès que l'ennui le gagne, le citoyen canadien fait atteler son traîneau et le voilà parti seul ou en compagnie de sa femme, ou de quelques-uns des siens pour se hasarder sur la neige glacée.

Le véhicule part, ou plutôt il vole, emporté par le cheval rapide, excité dans sa course vertigineuse par le bruit des grelots et des sonnettes attachés à son collier et à tout son harnachement. C'est de la joie, c'est du délire. Les voyageurs, bien emmitouffés dans des fourrures, à l'abri de toute impression glaciale, franchissent des distances énormes. Les voilà arrivés au but de leur course, bien accueillis, bien choyés : ils causent de leurs affaires, de leurs plaisirs et, l'estomac lesté de boissons chaudes, punch, thé, vin sucré et



LES CHUTES DE MONTMORENCY.

autres, ils remontent dans leur véhicule et retournent chez eux, charmés d'avoir ainsi parcouru la plaine recouverte de neige. Le cheval rentre à l'écurie et reçoit double ration, juste récompense de sa peine et de ses efforts. Qu'elle est douce et calme la nuit de repos qui s'écoule après cette escapade hivernale!

Le plus grand plaisir des Canadiens, pendant la saison des frimas, c'est de préparer sur le versant d'une colline, à proximité de leur ferme, une « montagne russe » sur laquelle ils pourront se livrer aux plaisirs de la glissade sur des traîneaux qui seront montés par des dames et dirigés par leurs cavaliers servants.

A cet effet, on transporte de l'eau sur le sommet du monticule choisi dans ce but; on fait couler le liquide sur la neige où il se gèle et l'on obtient ainsi une surface plane

comme l'est celle d'un Saint-Gobain des mieux réussis. Au jour fixé pour la réunion, tous les amis des alentours arrivent au *manoir* : on commence par déjeuner d'une façon plantureuse, puis on se rend à la montagne russe.

Nous laissons à penser la vie que font ces braves gens. Si la glissade est réussie, on crie bravo aux exécutants; si le *tobogin* culbute, des rires accueillent cet accident, et cela dure aussi longtemps que les exécutants le veulent. Des boissons généreuses, des sandwiches, des gâteaux sont offerts aux dames et aux parents et amis; et, quand la partie de plaisir est terminée, chacun remonte dans son traîneau et songe à rejoindre son *home*. On s'est, naturellement, donné rendez-vous chez l'un des invités, pour un jour prochain, où la politesse de M. X... sera rendue à lui et à ses amis, et cela dure tant que dure l'hiver.

Ce sont là des plaisirs arcadiens, s'il en fut jamais au monde, et les chalets de Montmorency ont souvent été témoins de ces charmants passe-temps de la jeunesse canadienne.

A un quart de lieue des chutes, on va visiter les gradins naturels, sortes de marches d'escalier que la nature a taillées de la façon la plus régulière dans la roche d'une montagne; enfin l'on rentre à Québec très satisfait d'une excursion qui mérite réellement d'être faite.

Le jour suivant, on s'embarque à bord du vapeur qui va au Saguenay. Il y a foule généralement, car les Américains et les Anglais sont très amateurs de ces excursions de plaisir. On se rend d'abord à Salt Water — eau salée — autrement dit à Murray Bay ou Cacouna, station balnéaire fréquentée par les Canadiens. Naturellement on passe devant les chutes de Montmorency. A cet endroit le Saint-Laurent se sépare en deux, et l'île que divise le courant d'eau se nomme Orléans. Elle est couverte de pins et de chênes sous l'ombre desquels on remarque des fermes et des villas très bien entretenues. Au delà, le fleuve a atteint une largeur qui ne permet plus de distinguer les deux rives autrement que comme une ligne dans un lointain horizon. Quelques vaisseaux passent lentement à côté de notre steamer; un peu plus loin, une barque de pêcheurs le frôle et nos marins hélent souvent un vapeur de la ligne Allen venant d'Angleterre et rempli de passagers qui couvrent le pont dans toute son étendue.

Tout en lisant ou bien en rêvant, les heures passent et l'après-midi arrive. On ne débarque à Murray Bay qu'à ce moment-là de la journée.

Triste plage que celle-là; à part un vaste caravansérail qui donne asile et fournit la nourriture aux baigneurs, à part quelques maisons particulières, tout cet endroit du littoral est désolé, inculte, déboisé. L'arrivée du steamer est le moment le plus gai de la journée pour les « exilés » de Cacouna. Ils attendent les nouvelles, leurs lettres et leurs journaux, voire même quelques amis pour les distraire et égayer leur solitude. Mais le vapeur dérape : toute la joie s'est éteinte. Il n'y a plus que la mer; le triste, quoique sublime Océan à contempler.

Le soleil s'est couché avant l'heure où le navire qui nous porte parvient à l'embouchure du Saguenay. Le débarquement s'opère à Tadoussac, autre station de bains fréquentée par les Canadiens. Mais là, à part un hôtel peu confortable, on ne trouve que des log-cabins — maisons faites avec des troncs d'arbres superposés, — quelques cahutes, le tout semblable à ce qu'était cette station de la compagnie de la baie d'Hudson il y a un siècle.

On fait escale en cet endroit pendant deux ou trois heures, et les touristes vont visiter

la plus ancienne église de l'Amérique qui est bâtie au nord de Florida. Sauf la vétusté des murs, la richesse du maître-autel et deux tableaux médiocres, ce monument n'a rien de très curieux.

La cloche du steamer sonne, il faut réintégrer le bord; mais les nuages se sont amoncelés, le vent souffle, la pluie tombe, la mer a grossi, et c'est au milieu de la tempête que les passagers pénètrent dans les eaux de la rivière de Saguenay.

On comprend que les premiers marins qui se sont aventurés dans ce courant d'eau mystérieux aient été fortement impressionnés. Tout d'abord ils n'avaient vu que des dangers autour d'eux : récifs très dangereux, tourbillons en entonnoir; mais bientôt ils découvrirent des trésors à conquérir sous la forme de baleines et des cachalots. La moisson fut vite cueillie et les poissons à huile disparurent peu à peu; de nos jours, les radeaux de bois de construction descendent lentement les eaux de Saguenay : un commerce a remplacé l'autre.

Le Saguenay — nommé Pitchitanichetz par les pêcheurs — est formé par le trop-plein des eaux du lac Saint-John, perdu au milieu d'un pays sauvage, à cent trente milles nord-ouest de Tadoussac. A quelque distance au-dessous du lac, le Saguenay franchit des rochers et forme des cascades pittoresques. La profondeur du lit est insondable en certains endroits et la couleur des eaux ressemble à celle de l'encre. Les poissons abondent dans ce fleuve rapide, où l'on pêche des saumons, des truites, des esturgeons et des brochets énormes.

On n'arrive que vers le matin au village de Ha Ha Bay, terme de la navigation du Saguenay, où le paysage est moins triste que sur les autres points de la route liquide suivie par le steamer. — Les *habitants* apportent, pour les vendre, des cerises et des fraises exquis dont ils font commerce avec Québec et Montréal.

Vers midi, habituellement, le vapeur qui a amené les touristes jusqu'à Ha Ha Bay vire de bord pour rentrer à Québec. On voit, en descendant le Saguenay, le paysage que l'on n'a pas pu inspecter pendant la nuit. De hautes montagnes taillées à pic, entre lesquelles la rivière coule lentement, font croire que ce courant d'eau s'est formé au milieu d'un abîme creusé par quelque convulsion volcanique ou un tremblement de terre. Ni d'un côté ni de l'autre du Saguenay, on ne remarque le moindre champ, la plus mince prairie : c'est à peine si quelques sapins rabougris ont pu glisser leurs racines dans les fissures du rocher.

Toute cette partie du Canada est d'un aspect dantesque et chaotique. Les pierres géantes, les cascades qui ressemblent à de vastes déversoirs d'un lac invisible; la solitude de ce coin du globe que les oiseaux ont déserté, que les animaux sauvages semblent fuir, tout est solennel au plus haut degré.

Le navire passe devant Trinity Rock et le cap Eternity. Le premier de ces endroits est ainsi nommé à cause des trois pics qui s'élèvent à la cime de la montagne; quant à l'appellation du second, elle est fort difficile à expliquer.

Nous citerons, en terminant, Point-Noir, l'île de Saint-Louis, masse gigantesque sans la moindre verdure, et Point-Crepe, où les rochers ressemblent au lit desséché d'une cataracte disparue.

Vers la tombée du jour notre steamer est rentré dans les eaux du Saint-Laurent; la lune brille et illumine la Murray's Bay. On y voit tellement clair que, sur une plage de

sable, l'on montre au touriste un canot indien échoué ou abandonné. Cette excursion sur les deux fleuves du nord de l'Amérique est une des plus intéressantes que puisse faire celui qui veut s'instruire en parcourant le nouveau monde et ajouter une page intéressante à son carnet de souvenirs de voyages.

Si l'on descend jusqu'aux rives de la mer qui sont situées à droite et à gauche de l'embouchure du Saint-Laurent, on se trouve en présence de sites sauvages, déserts, tantôt plats, tantôt hérissés de récifs et de montagnes formant falaises qui remontent ainsi jusqu'au Labrador. Quelques villages, formés de cabanes en pisé et de troncs d'arbres mal équarris, se cachent çà et là dans les anfractuosités des rochers et des vallons; ils sont tous habités par des pêcheurs et... des naufragés. Nous n'affirmerons pas que chaque fois que la tempête sévit, ces misérables ne cherchent à attirer sur leurs côtes dangereuses les navires qui se trouvent exposés dans leur atterrage; mais il est certain que ces « accidents » sont assez fréquents sur les plages inhospitalières du Labrador.

Il n'y a pas longtemps encore, en France, les Bretons, dans certaines contrées du Finistère, du côté de Penmarck, se livraient à cet effroyable crime, et, par les nuits où la tempête sévissait en pleine mer, attiraient vers la côte les malheureux marins égarés, à l'aide de signaux qui leur faisaient croire qu'à l'endroit où ces phares se montraient, ils pouvaient trouver un refuge et y attendre la fin de la tourmente pour reprendre leur route. Ils mettaient le cap sur la terre, et la mort était toujours la conséquence fatale de cette confiance irréfléchie.

Les romanciers ont usé et abusé de la narration de ces événements horribles. Le vaisseau, quel que fût son tonnage, était mis en pièces par les récifs, et les épaves devenaient la proie des bardits, auteurs volontaires du sinistre. Quant aux naufragés, s'ils n'étaient pas massacrés ou noyés, ils se voyaient dépouillés non seulement de leurs malles et de tout ce qu'ils avaient pu sauver, mais encore des vêtements dont ils étaient couverts. On voyait souvent des hommes, des femmes, des enfants, se revêtant de paillassons ou d'herbes fétides, marcher jusqu'aux premières maisons qui s'élèvent aux abords de Quimper, pour y trouver un abri, du pain et quelques habits indispensables pour se présenter devant les autorités françaises afin d'obtenir leur rapatriement.

Ces drames terribles se continuent encore sur les rivages du Labrador, et l'on ne comprend pas qu'en plein XIX<sup>e</sup> siècle il existe encore des hommes assez sauvages, assez criminels pour spéculer sur le malheur de leurs semblables et les attirer vers une mort certaine dans le seul but de s'emparer de leurs dépouilles.

Les sauvages qui vivent sur ces plages inhospitalières sont, du reste, le rebut de la société des deux hémisphères. Bon nombre de convicts ont fait élection de domicile dans ce coin du globe, où ils peuvent, loin des yeux vigilants de la police anglaise, commettre des actes infâmes qui, trop souvent, restent impunis.

Un fait entre plusieurs que l'on pourrait citer, à l'appui de nos assertions, donnera une idée exacte de la façon dont procèdent les naufrageurs pour arriver à leurs fins.

Un navire norvégien de deux mille tonneaux, le *Oli-Sell*, avait quitté la baie de New-York, il y a deux ans, au mois d'octobre, pour se rendre dans les eaux du Groënland et s'y livrer à la pêche de la baleine. Après avoir franchi le détroit qui sépare l'île de Terre-Neuve de la côte du Labrador, par le 50<sup>e</sup> de latitude et le 80<sup>e</sup> de longitude, l'*Oli-Sell* se trouvait en plein océan, dans le voisinage du cap Charles. Le 13 novembre,



POINT-SOIR, TRINITY ROCK ET LE CAP ETERNITY SUR LE SAGUENAI.

quoique le vent fût un peu tombé, le temps était devenu menaçant et le navire tamponnait sur les roches des brisants. La houle de l'ouest et les courants portaient à la côte, et le capitaine Adonto était d'avis que, si l'on ne parvenait pas à s'élever au vent, on courait grand risque d'être porté sur les bas-fonds du Labrador. *L'Oli-Sell* se trouvait alors par le travers du dehors de Belle-Ile, et il s'agissait de doubler à tout prix la pointe du cap Charles, opération très difficile par une mer énorme et avec un bâtiment tout à fait dégradé. L'équipage était à bout de forces et il ne fallait plus compter que sur quelques hommes plus dévoués et plus audacieux que les marins ordinaires, six prisonniers qui s'étaient révoltés contre le capitaine Adonto et avaient été mis aux fers.

Une voie d'eau s'était déclarée qui avait été « aveuglée », puis s'était rouverte et la manœuvre exigeait les bras disponibles de tout l'équipage. Le capitaine regretta amèrement alors d'avoir sévi contre ses hommes, mais il ne songea même pas à les employer.

Vers le soir du second jour qui s'était écoulé depuis le commencement de cette tempête, il devint évident que le navire allait être jeté sur les rochers de la pointe du cap Charles, qui passe, avec juste raison, pour un des points les plus dangereux de la côte. Les officiers essayaient de diriger quelques manœuvres propres à retarder le naufrage, ou du moins à le rendre moins affreux; mais les marins, désespérés et épuisés, obéissaient mal, et il semblait qu'une fatalité poussait le navire à sa perte. On voyait déjà, à travers la brume, les vagues surmontées d'écume blanche qui entourent comme d'un linceul les roches noires du cap Charles. A ce moment-là, les gens de *L'Oli-Sell* virent courir sur les rochers des lumières qui ressemblaient à une sorte de phare. Dans des parages plus civilisés, on aurait pu attendre des secours, mais le capitaine Adonto éprouvait les plus grandes appréhensions au sujet des habitants de cette plage inhospitalière. Quoiqu'il connût très bien les atterrages du Labrador, il se demandait s'il n'avait pas été entraîné par le courant et si les feux qu'il apercevait devant lui n'étaient point ceux du port de Saint-John, dans l'île de Terre-Neuve? Tel n'était malheureusement point le cas. Le désir du pillage avait amené sur la côte du Labrador tous les misérables d'un village voisin, qui se tenaient embusqués au milieu des rochers, comme des oiseaux de proie prêts à se jeter sur le navire que la mer allait jeter sur les rochers et mettre à leur merci. La tempête leur amenait un butin assuré et ils cherchaient à hâter la catastrophe en promenant sur la falaise des lanternes afin de laisser croire au navire hollandais qu'il avait près de lui un autre vaisseau se défendant aussi contre les attaques de la tempête.

Toute cette scélératesse était d'ailleurs superflue, car *L'Oli-Sell* n'en était pas à choisir sa route. Il ne gouvernait plus et arrivait fatalement sur la triple ceinture d'écueils qui défend la côte canadienne. Sa perte n'était qu'une question de temps. Dans l'entrepont, la scène était épouvantable; les six matelots mis aux fers étaient oubliés à fond de cale et les imprécations, les blasphèmes, les cris de douleur se croisaient dans cet étroit espace. Deux parmi ces misérables avaient réussi à briser leurs fers et cherchaient à enfoncer la porte de ce cul de basse-fosse.

Un choc épouvantable ébranla tout à coup *L'Oli-Sell*, qui venait de talonner et qui se coucha sur le flanc à bâbord. Des hurlements terribles dominaient le bruit de la tempête. Les six condamnés, roulés les uns sur les autres, se ruaient vers la porte pour tâcher de fuir : la mer entraît déjà par un sabord défoncé; la dernière heure était venue. L'ouverture du fond de cale céda enfin sous les efforts des prisonniers, qui se précipitèrent péle-

mêle sur le pont du navire. Leur apparition ne fut pas même remarquée. Les matelots, accrochés aux agrès, tâchaient de résister aux attaques furieuses de la mer, qui déferlait sur l'*Oli-Sell*. Le capitaine et ses officiers réfugiés sur la dunette essayaient encore de commander, mais leur voix se perdait dans la tempête. C'était le moment terrible où toute discipline disparaît, où chacun pense à son propre salut. Les vagues immenses qui balayaient le pont enlevaient quelques grains de la grappe humaine suspendue aux cordages. Certains, — les plus braves, — cherchaient autour d'eux un espare, une cage à poules, afin de s'y attacher et gagner la terre.

Le navire avait touché sur une roche, à quelques encablures de la côte; il était évident qu'avant une heure, la mer l'aurait complètement démoli.

Tandis que ceci se passait à bord de l'*Oli-Sell*, des hommes vêtus de peaux de bêtes, dont le chef était recouvert de longs cheveux retombant sur leurs épaules et de grands chapeaux goudronnés, couraient comme des démons sur la grève. Des femmes déguenillées, portant des falots, se ruaient vers la mer et remontaient vers la falaise : on eût dit quelque sabbat mené par des sorciers.

Le premier marin que le ressac jeta sur la côte était un solide gaillard : cramponné à une bille de sapin, il avait avalé de l'eau salée et se trouvait évanoui. Il fut réveillé de cette torpeur par des ongles crochus enfoncés dans ses chairs meurtries et des mains avides cherchant à arracher les lambeaux de vêtements qui le couvraient. Les naufrageurs croyaient dépouiller un cadavre; mais quand ce marin jeta un cri, les oiseaux de proie s'enfuirent; mais bientôt ils revinrent à la charge le bâton levé, le couteau prêt à frapper.

Ce brave homme était disposé à se défendre, mais eût-il résisté à une vingtaine de bandits? Ceux-ci, par bonheur pour lui, lui enjoignirent de s'éloigner, en lui promettant que s'il s'en allait, on ne lui ferait pas de mal. On eût pu le voir, un moment après, s'avancer en trébuchant et se hisser sur un rocher du haut duquel il assista au hideux spectacle de ces sauvages, arrachant les vêtements et volant les bijoux des morts que la mer rejetait sur le sable. De tout l'équipage, personne ne paraissait avoir échappé à la catastrophe, et quand le jour se fit — un jour de Labrador — brumeux et terne, la lumière n'éclaira que des cadavres.

La troupe de ces misérables s'était recrutée de quelques horribles mégères qui avaient amené par le licou des chevaux à longs poils, maigres et malpropres, qu'on aurait dit créés pour porter des sorcières à un rendez-vous diabolique. Le butin fut empilé dans de vastes paniers que les rosses furent chargées de porter.

Au moment où le hideux cortège allait se mettre en route, un homme essoufflé arriva qui annonça aux naufrageurs qu'un détachement de troupes régulières à cheval s'avancait vers la côte et que tous couraient le risque d'être cernés avant d'arriver au village où ils résidaient.

La situation était critique. La loi est formelle au Canada : tout naufrageur est pendu haut et court. Il s'agissait de ne pas être trahi et de passer aux yeux des soldats pour de braves pêcheurs qui revenaient de la mer et en rapportaient du poisson. Les naufrageurs se hâtèrent de ramasser du goémon, ils en couvrirent les paniers de façon à cacher leur pillage. S'adressant ensuite au matelot qui se tenait sur la roche, ils le firent descendre, le forcèrent à recouvrir ses épaules d'un caban et de poser un chapeau de toile cirée sur sa tête. Cela fait, ils s'avancèrent vers la falaise, dont ils gravirent le sentier, entraînant avec eux le marin de l'*Oli-Sell*. Au moment où ils débouchaient sur la cime de la montagne.



les naufrageurs aperçurent devant eux un escadron de dragons du Canada qui s'avançaient à leur rencontre. Ceux-ci sommèrent les forbans de répondre à diverses questions. Le capitaine voulut savoir d'où ils venaient, ce qu'ils faisaient, s'ils avaient de la contrebande. Les naufrageurs satisfirent à cet interrogatoire et on leur permit de passer.

Mais au moment où le matelot se vit à portée de la troupe des soldats, il se jeta d'un bond au milieu d'eux, leur demandant aide et secours.

Le chef des naufrageurs eût voulu prévenir cette conversion, il n'en eut pas le temps : il cria à ses gens de se sauver comme il leur en donnait l'exemple, mais les chevaux mal nourris de ces coquins ne pouvaient rivaliser avec la vitesse de ceux des dragons. Il y eut un sauve-qui-peut général.

Les dragons de la reine coururent sus aux fuyards et s'emparèrent du plus grand nombre. Les femmes demandèrent merci et implorèrent les vainqueurs de cette « course pour la vie ». Elles furent réunies en groupe et conduites avec les autres prisonniers au fort le plus voisin, où leur procès fut fait en peu de temps. Les chefs furent condamnés à être pendus; les autres, y compris les femmes, envoyés dans les pénitenciers du pays, ont été soumis aux travaux forcés.

Le pauvre marin de l'*Oli-Sell*, après s'être remis de ses fatigues, demanda à être rapatrié. Il revint seul de tous les hommes de son navire dans son pays natal.



LA BAIE DU MONT MURRAY SUR LE SAINT-LAURENT.

VIII

LE LAC MEMPHREMAGOG



LE DÉBARCADÈRE D'OWL'S HEAD

LE voyage du Canada à New-York peut être accompli par chemin de fer en trente-six heures; mais ce moyen de locomotion ne remplit pas le but d'un vrai touriste, qui met souvent plusieurs semaines pour arriver au terme de son excursion. Du reste, il faut ne pas être pressé quand on circule pour son agrément.

Et d'ailleurs, quel charme n'éprouve-t-on pas à s'égarer le long des prairies diaprées

de fleurs odorantes, à l'ombre des bois, dont les senteurs résineuses ravivent la santé! Ces excursions dans les montagnes ont rendu plus de malades à la vie que toute la science des médecins.

En quittant Montréal pour retourner à New-York, avec le dessein de visiter les curiosités naturelles des divers États du Nord de l'Amérique, on ne peut oublier une excursion au lac Memphremagog, un pays arcadien, dont les prairies couvertes de marguerites embaument l'atmosphère. C'est un des coins les plus enchanteurs de la vallée du Connecticut qui rivalise avec le lac Georges et touche d'un côté au bas Canada et de l'autre aux limites nord du Vermont. La longueur de cette nappe d'eau est de trente milles et sa largeur de deux seulement. De nombreux flots émergent du sein de l'élément, le long desquels des truites exquis et d'une taille géante prennent leurs ébats.

Interrogez les habitants du bord du lac, ils vous diront tous que la pêche est un de leur passe-temps favori, et qu'elle suffirait à les faire vivre si l'on pouvait se passer de viande et de légumes.

Un bateau à vapeur circule sur la surface de ce lac enchanteur; il se dirige lentement vers les rochers d'Owl's Head — la « tête de hibou, » — masse granitique imposante qui domine toutes les autres et qui est entourée par un paysage verdoyant, des terrains cultivés et des fermes florissantes. Les rives du lac sont de diverses natures: tantôt des rochers s'élèvent à pic ou bien des montagnes descendent graduellement vers la plage de sable, tantôt les prairies déploient un tapis de verdure jusqu'au bord même du lac.

À côté d'Indian Point on aperçoit un petit village après lequel on se trouve en face des îles Twin Sisters — « les jumelles » — couvertes d'un épais fourré de pins et d'arbres toujours verts; on examine, en le longeant, un îlot ou plutôt un jardin cultivé de cent acres nommé Province Island.

Près du rivage est Memphremagog, voici l'île de Tea Table, où des cèdres offrent leur abri aux visiteurs qui se rendent là en partie de plaisir.

On se trouve en cet endroit du lac sur le territoire anglais, et on s'en aperçoit facilement si l'on examine le mode de culture des champs qui sont aménagés d'une tout autre façon qu'aux États-Unis. L'île Whetstone était autrefois visitée par des industriels yankees qui y exploitaient une carrière de pierres à repasser les instruments de fer et d'acier; mais le gouvernement britannique a mis le holà à cette intrusion sur son territoire: les Américains ont dû s'abstenir de prendre le bien d'autrui.

On parvient, en continuant le voyage, à Magoon's Point, déclivité cultivée qui descend graduellement jusqu'aux bords du Memphremagog. Tout près de là se trouve une caverne qui a sa légende, comme toutes les cavernes du monde. On raconte que des maraudeurs ayant volé le trésor d'une église catholique — que l'on ne nomme pas — avaient jadis renfermé le produit de leur crime dans un coffre de fer et l'avaient enfoui dans une des salles, restée introuvable, de cette fissure du rocher. D'aucuns affirment que l'on a déjà trouvé deux superbes chandeliers en or dans une niche taillée dans le rocher. Le reste est encore renfermé dans quelque crevasse de Magoon's Point.

On approche du Owl's Head, et le navire à vapeur circule entre les méandres des flots couverts de cèdres verdoyants: Round Island qui forme une sorte de cap; Minnow Island, célèbre parmi tous les amateurs de pêches; Skinner's Island qui sert de refuge à un intrépide contrebandier qui se riait de la douane et a été choisi comme le héros des

ouvrages d'un ou de deux romanciers américains. Au nord de cette île voici celle que l'on désigne sous l'appellation de Long Island, dont la surface est d'un mille carré. L'un des côtés de cet îlot est perpendiculaire, tandis que sur l'autre on visite un piédestal curieux au sommet duquel se balance une boule énorme de granit : on dirait le bilboquet d'un géant.

Cà et là se dressent, au milieu du feuillage, quelques villas appartenant à de riches marchands de Montréal.

Owl's Head est le pic le plus élevé du lac Memphremagog; après lui on montre aux touristes le Mount Elefantus, qui offre réellement l'aspect du train de derrière d'un pachyderme, et un peu plus loin, vu d'un autre point, celui du fer d'un cheval.

L'eau est devenue plus profonde en cet endroit : on jette des sondes qui donnent trois cents pieds vers la pointe de Gibraltar, où les rochers sont taillés à pic et tombent droit au fond du lac.

Derrière ce point de la côte on aperçoit le Mount Oxford, qui ressemble à Owl's Head. Le steamer qui promène les voyageurs sur le Memphremagog fait escale en cet endroit : c'est la pointe extrême du lac. Le village qui s'y trouve se nomme Magog : les habitants n'ont d'autre distraction que celle d'assister aux arrivées et aux départs des voyageurs du steamer. Parmi eux, certains se montrent tellement satisfaits qu'ils poussent des hurrahs pour célébrer la bienvenue de ces hôtes de quelques instants.

Certains touristes cependant veulent rester en cet endroit pour tenter l'ascension du Owl's Head. Ils trouvent dans un hôtel très confortable une hospitalité sinon écossaise, du moins offerte à des prix modérés : repas confortables, lits assez douillets et d'une propreté digne d'être mentionnée.

L'ascension de la montagne commence dès le matin, le chemin que l'on gravit est surplombé d'un côté par les sapins et les cèdres qui couvrent les flancs des rochers superposés; de l'autre, la vue s'étend sur des prairies verdoyantes. Les oiseaux gazouillent sous l'ombrage, les écureuils se livrent à des gambades fantastiques sur les branches des arbres; l'atmosphère est embaumée par la senteur enivrante des fleurs, des résines et des fougères des bois; l'ombre produite par les branches qui couvrent la route est si épaisse que c'est à peine si, de temps à autre, on peut apercevoir l'azur du ciel. On s'arrête quelques instants pendant cette ascension à l'abri d'un rocher proéminent, afin de laisser passer un orage qui dure à peine. A quelques pas plus loin le touriste se trouve devant une roche couverte de lierre et de mousse. De cet endroit il découvre le lac d'un bout à l'autre : on est arrivé sur le sommet du pic, et la vue récompense le hardi voyageur des difficultés qu'il a surmontées pour arriver jusque-là. Tout ce paysage est enseveli dans une auréole formée par les rayons du soleil.

La cime du Owl's Head se divise en quatre pointes séparées les unes des autres par des ravins complètement déserts.

Une fois par an on voit arriver dans ces parages une troupe de francs-maçons qui viennent dans ces lieux voisins du ciel, en face de la création, célébrer leurs rites mystérieux loin des regards des profanes.

Memphremagog est également choisi par quelques familles américaines pour le but d'une excursion de plaisir à l'époque de la fête du 4 juillet, anniversaire de la déclaration de l'indépendance du pays, en 1777.

Nous avons été témoin, il y a quelques années, d'une de ces réunions à laquelle on nous pria de prendre part, et ce récit trouve sa place dans ce livre comme un épisode des mœurs américaines, ne fût-ce que pour rompre la monotonie forcée des descriptions, indispensable cependant pour arriver au but que nous nous sommes tracé : celui de faire connaître par la plume et par la gravure l'aspect général et particulier de tous les États de l'Union.

Nous étions descendus à l'hôtel le 2 juillet, revenant du Canada, et nous nous disposions à repartir le lendemain, quand le « landlord » nous invita à prolonger notre séjour chez lui pour y passer la journée du 4 juillet. Il attendait, nous dit-il, de nombreux excursionnistes qui avaient l'intention de s'amuser et de passer joyeusement le jour de la fête consacrée aux États-Unis.

Cette insinuation nous détermina. En effet, le lendemain le bateau à vapeur nous amenait à Magog une centaine de gentlemen et de ladies qui, fuyant les explosions par trop populaires de New-York, venaient là pour se distraire à leur guise. Nous assistâmes un débarquement, et nous ne pûmes nous empêcher d'admirer le coup d'œil offert par cette invasion réellement très pittoresque.

Au loin, vers l'ouest, le soleil déclinant à l'horizon dorait de ses rayons incandescents les bois dont la verdure résistait aux efforts de la chaleur destructive; les montagnes qui entouraient le lac revêtaient des teintes diverses qui changeaient à chaque instant, comme les couleurs d'un caméléon, suivant que la lumière les éclairait ou les faisait dans l'ombre.

Le long du chemin qui va du rivage à l'hôtel, on admirait, dans les vergers parfaitement entretenus, les branches qui se courbaient comme pour rendre à la terre les fruits dont elles étaient chargées. Nonchalamment étendus sur l'herbe, les troupeaux rumaient en se livrant au repos.

Toute la bande joyeuse se rua vers l'hôtel, où elle fut casée, entassée et pourvue de tout le nécessaire pour se rafraîchir et secouer la poussière du chemin de fer. Le dîner fut grandiose, extraordinaire, et l'appétit de tous ces hôtes répondait à l'abondance des mets. Chacun se retira de bonne heure dans les chambres et dortoirs aménagés pour cette foule d'étrangers. La nuit fut calme et bien employée.

Le lendemain matin, nous étions debout dès l'aube, bien décidés à ne perdre aucun détail de l'étude de mœurs dont on nous avait vanté le piquant et l'imprévu.

Le soleil étincelant montait dans l'azur des cieux; le zephyr, qui ridait la surface du Memphremagog, nous apportait les senteurs enivrantes des fleurs cultivées et sauvages des alentours; les oiseaux modulaient leurs chants les plus doux dans les haies, et des milliers d'insectes tourbillonnaient et dansaient dans les rayons de l'astre brillant.

Depuis une semaine, le « landlord » de l'hôtel avait préparé vers la base de la grande montagne de « Owl's Head » un vaste berceau de verdure recouvert de toiles, pour servir de salle de festin et de salon de danse.

Tout à côté de ce refuge improvisé étaient établies les cuisines en plein vent, — comme à la foire des Loges à Saint-Germain. Un bœuf entier devait rôtir accroché à un tournebroche gigantesque; des jambons cuisaient dans de vastes marmites; des poales d'Inde coupées en morceaux prenaient couleur dans des casseroles; les poissons du lac, truites et saumons, n'avaient pas été oubliés, et un régiment de bouteilles de claret, porto-wine,



VUE DU LAC MEMPHREMAGOG A VOL D'OISEAU.

sherry, ale, stout, liqueurs de toutes sortes, depuis le brandy jusqu'à la mixture la plus douce — pour les dames — se tenaient pressées les unes contre les autres sur une vaste table : il y en avait dessus et dessous. Nous allions oublier le dessert : melons de toutes sortes, pêches, poires, fraises, myrtilles, mûres, etc. Il y aurait eu de quoi approvisionner un marché.

Des colonnes de fumée, montant des feux que l'on venait d'allumer, s'élevaient au-dessus des arbres, et plus de vingt cuisiniers ou marmitons allaient et venaient, vaquant à leurs importantes fonctions. Des *waiters* nègres disposaient les plats, les verres et les bols à punch en mettant le couvert sur une table improvisée au moyen de tréteaux et disposée en fer à cheval.

Cependant l'odeur des rôtis et des ragôts commençait à parfumer l'atmosphère, tandis que tous les hôtes s'étaient dispersés dans les bois, sur les aspérités du Owl's Head, pour attendre l'heure du dîner homérique en voie de préparation.

A onze heures du matin, tout ce monde-là revenait par petites troupes vers l'hôtel de Memphremagog. Chaque maître d'hôtel était à son poste, prêt à satisfaire un appétit aiguisé par la promenade.

Les jeunes dames avaient revêtu de charmants costumes et toutes portaient sur un des coins de leur robe les couleurs américaines, soit à la ceinture, soit au corsage, soit dans les cheveux ; chacune se suspendait au bras d'un cavalier et se dirigeait vers la salle du festin. On eût dit une procession de nymphes ou de divinités déguisées. Les pères et les mères couvaient leurs enfants d'un tendre regard. A ce moment-là une détonation se fit entendre, suivie de plusieurs autres : on avait mis le feu à des boîtes de fonte pour célébrer la grande fête nationale.

Un vieillard monta alors avec précaution sur une chaise et s'adressa à l'assemblée, à laquelle il raconta, dans des termes très éloquents, la glorieuse conquête de la liberté américaine, et quand il eut fini, les auditeurs entonnèrent d'une voix unanime les hymnes nationaux *Hail! Colombia, happy land!* et le *Star spangled banner*.

C'était, il faut l'avouer, un véritable enthousiasme qui régnait parmi ces bonnes gens, tous convaincus et heureux de l'être.

Midi sonnait : les maîtres d'hôtel prévinrent l'assemblée que le dîner était prêt, et la procession commença ; les vieillards prirent place vers le haut bout de la table, les jeunes gens s'assirent chacun où bon lui sembla ; mais chaque dame avait près d'elle un ami, un amoureux peut-être, qui voulait veiller à son service spécial.

L'action commença : ce fut un combat sans pareil ; les mets disparaissaient comme par enchantement, les vins circulaient autour des tables, les verres s'emplissaient et se vidaient sans cesse. Le champagne parut enfin et pétilla dans les verres : l'heure des *toasts* était arrivée ; et ils furent nombreux, incessants, greffés les uns sur les autres. A chacun d'eux l'assemblée répondait par des *Hip! hup! hurrah!* suivis de l'absorption du liquide mousseux.

L'enthousiasme était arrivé à son apogée et l'on était resté quatre heures à table : il était temps de songer à la danse.

Les dîneurs se levèrent comme par un ordre magique, et, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour fumer un cigare, les tables furent desservies et enlevées. L'orchestre avait été placé au fond de la salle, dans une tribune pavoisée ; la musique se fit entendre et la fête

pyrrhique commença; violons, cornets à piston, clarinettes, grosse caisse, donnaient le signal de la ronde et des cotillons.

Ce fut un spectacle vraiment curieux pour un Européen que de voir toute cette assemblée, les vieillards, les femmes d'un âge mûr, les jeunes couples, les enfants même se mettre à tressauter, sans ensemble, sans s'occuper souvent de la mesure. Chacun allait où bon lui semblait : l'entrain avait gagné tout le monde; les esprits ne se livraient qu'au plaisir. Peines et soucis s'étaient envolés avec le vent. Dans les intervalles de repos on faisait circuler des rafraîchissements, et pendant que les dames se contentaient d'humecter leurs lèvres à des sirops de toutes sortes, leurs cavaliers étanchaient leur soif par d'amples rasades de *iced punch* et de *Irish whisky julep*, qui leur rendaient des forces.

Peu à peu le soleil déclina vers l'horizon, l'obscurité du soir commença à circuler sur la scène : on alluma des lanternes, des lampes dans les allées de verdure et même des feux de joie sur la rive du lac.

A ce moment, une détonation retentissante se fit entendre. On allait tirer un feu d'artifice sur une grande barge qui avait été amarrée à cinq ou six encablures sur les eaux du lac. Les boîtes de fonte qui avaient annoncé le commencement de la fête ignoraient l'approche de son apothéose.

Tous les danseurs s'étaient groupés en avant sur le rivage, dont les pentes abruptes, disposées en gradins, semblaient un vaste cirque admirablement situé pour donner l'hospitalité à un nombre triple et quadruple de curieux.

La première pièce d'artifice qui prit feu représentait une étoile tournante, dans les rayons de laquelle une voie lactée semblait bouillir et se trémousser, émergeant de toutes parts.

Vint ensuite un soleil énorme, radieux, répandant des torrents de lumière et éclairant une sorte de carte géographique qui affectait la forme des États-Unis de l'Amérique du Nord. On lisait au-dessus, en lettres de feu, ces mots expressifs :

HE BRIGHTS FOR ALL. — IL BRILLE POUR TOUS.

La troisième pièce de ce feu d'artifice fut celle qui eut le plus de succès. Le « Ruggieri » américain avait représenté une *Victoire géante terrassant le Vautour mexicain*. C'était à l'époque où les États-Unis faisaient la guerre au président Santa-Anna, et les dernières nouvelles annonçaient que l'ennemi, vaincu à Palo Alto et à Cerro Gordo, fuyait devant les généraux Scott et Taylor, commandant en chef l'armée américaine. Tout faisait prévoir que les Yankees forceraient les Mexicains à se déclarer battus et prêts à demander la conclusion de la paix; mais rien n'était encore fini. Ce n'était donc qu'une prévision, un vœu exprimé en caractères de feu. Quoiqu'il en fût, cette divination de la victoire qui fut remportée quelques semaines après sous les murs de Mexico fut saluée par des cris d'enthousiasme et des battements de mains dont la durée se prolongea bien longtemps après l'extinction du *fire-work*.

Le bouquet lui-même, cette irradiation crépitante de fusées lumineuses, pâlit devant la statue de la Victoire. Et cependant il était splendide, radieux, digne d'une grande cité. L'artificier avait prodigué les nuances tricolores qui figurent sur les insignes des États-Unis.



Nous ajouterons, en passant, que les Américains sont devenus des maîtres dans ce genre de travail très prisé par tous les gens qui peuvent se donner le luxe d'un feu d'artifice, quand ils ont invité à la campagne quelques amis de choix ou des hôtes d'un rang politique élevé. Il n'est pas rare, pendant l'été, lorsqu'on se promène sur les bords du fleuve Hudson ou de l'East-River, d'apercevoir à l'horizon les lueurs d'un incendie de ce genre qui vont se perdre dans l'immensité. C'est une manifestation particulière qui réjouit le public et prouve la prospérité du pays.

Revenons au *fire-work* de Memphremagog. La représentation pyrotechnique étant terminée, la foule revint vers la salle de bal.

Et là-haut, à la voûte toujours limpide des cieux, scintillaient les brillantes étoiles, ces flambeaux mystérieux de la nuit. On eût dit que la nature elle-même souriait au bonheur de ces compatriotes de Washington.

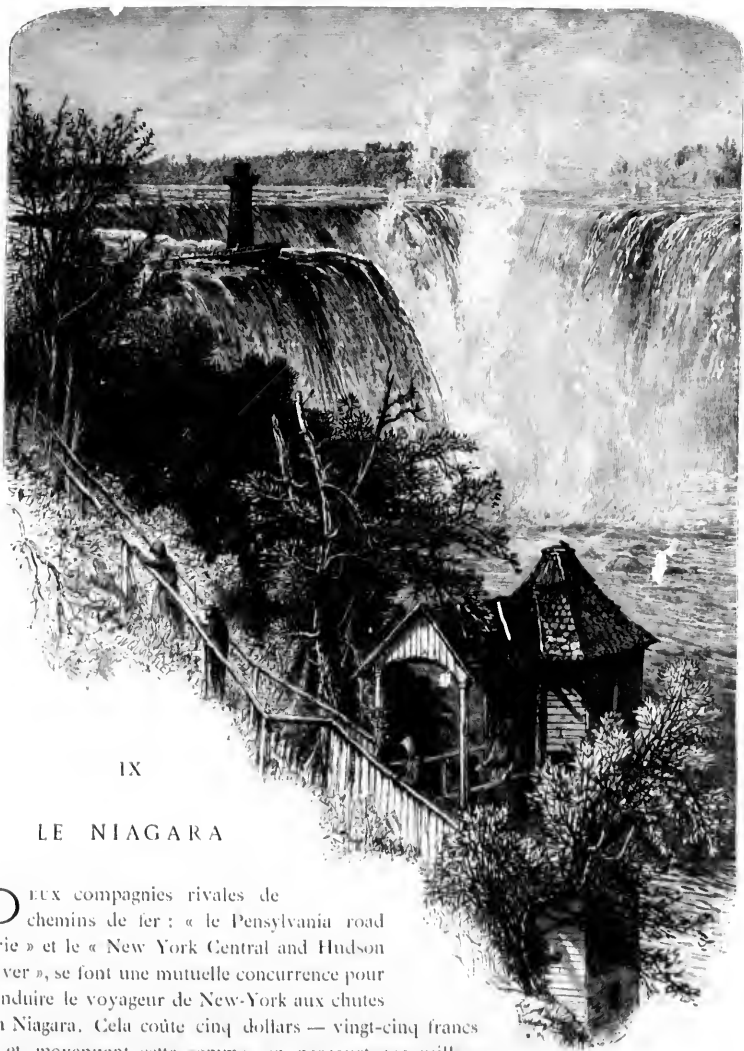
Il y eut un souper, — qui l'eût cru? après le festin de Gargantua qui avait été dévoré dans l'après-midi, — et chacun y fit honneur.

Il était deux heures du matin quand le dernier client de l'hôtel songea à regagner son lit.

Ce souvenir du lac Memphremagog est un des plus vivaces parmi tous ceux que nous avons rapportés des États-Unis.



LE MONT ELEPHANT, VU DU BATEAU A VAPEUR.



IX

## LE NIAGARA

Deux compagnies rivales de chemins de fer : « le Pennsylvania road Erie » et le « New York Central and Hudson River », se font une mutuelle concurrence pour conduire le voyageur de New-York aux chutes du Niagara. Cela coûte cinq dollars — vingt-cinq francs — et, moyennant cette somme, on parcourt 442 milles, près de 600 kilomètres. Ce n'est pas un prix élevé, si l'on songe surtout à la valeur de l'argent monnayé ou papier fiduciaire, qui est, en Amérique, infiniment supérieur au taux de l'Europe.

LE FER A CHEVAL « HORSE SHOE ».

Pour se rendre de la Cité-Empire au Niagara, on traverse les vallées pittoresques du Delaware et du Susquehanna et l'on monte sur une pente peu marquée jusqu'au village que l'on appelle « Summit », situé à 1,360 pieds au-dessus du niveau de la mer. La route ferrée s'est frayé ensuite un passage le long du rivage des deux courants d'eau qui coulent entre des collines élevées, tapissées d'arbres verts et touffus. A travers les éclaircies, on aperçoit tantôt une cabane, tantôt quelques maisons de plaisance, crépies à la chaux et ornées de volets verts.

Moelleusement assis dans le « drawing car » — salon — d'un wagon Pullmann, on peut suivre du regard les méandres de ce long ruban que parcourt la machine à vapeur, tout en lisant des journaux ou en savourant des glaces exquises, conservées dans des boîtes métalliques. On traverse Buffalo, — dont nous parlerons plus tard, — et par un embranchement établi à cet endroit du parcours, on se rend en une demi-heure au célèbre Niagara.

Si l'on est parti de Montréal, c'est encore par ce même embranchement que le touriste parviendra aux chutes.

C'est généralement vers onze heures du soir, par une combinaison complotée entre les directeurs des compagnies des chemins de fer et les hôteliers qui attendent les voyageurs, que l'on entre dans un de ces établissements pour se reposer des fatigues d'une longue excursion. On soupe et l'on s'endort au bruit d'un grondement sourd qui rappelle celui d'une canonnade incessante, et dès que l'aube paraît, généralement, à moins que l'on ne soit l'être le plus paresseux du monde, on se fait indiquer le chemin qui conduit aux chutes.

Nos lecteurs voudront bien nous suivre : nous nous chargerons de les guider comme personne au monde.

Nous allons visiter l'une des merveilles du monde les plus célèbres, les moins incontestées. Les chutes du Niagara sont réellement, dans leur genre, ce que les monts Himalaya représentent parmi les chaînes de montagnes. Ni les cataractes du Zambèze, ni le saut du Wagogo, dans le centre de l'Afrique, ne peuvent être comparés aux chutes qui sont le parangon de la nature pittoresque des États-Unis. Le Niagara est un spectacle sublime. Certainement certaines autres chutes d'eau ont une plus grande élévation et se perdent dans des abîmes plus incommensurables ; mais, en aucun pays du monde, on ne peut trouver une aussi vaste nappe de liquide se précipitant sur une aussi immense étendue de terrain.

En effet, ce sont les eaux de quatre mers intérieures qui, suivant une pente rapide, viennent se précipiter, en passant par le même lit, dans un même précipice. Le territoire sur lequel coulent les eaux qui alimentent ces lacs est de grandeur égale à celui de tout le continent européen, et l'on sait que, presque toutes les rivières qui remplissent le lac Supérieur ont leur lit à plus de 2,000 mètres de distance de cette mer intérieure.

Cette nappe d'eau géante, qui tombe en demi-cercle dans un bassin profond, ne gagnerait donc rien à tomber d'une plus grande élévation. Du reste, cette hauteur est de 1,054 pieds sur le côté américain et de 1,055 sur la rive canadienne, ce qui forme une chute des plus grandioses.

Le seul reproche que l'on puisse faire au Niagara, c'est que les environs, le décor de ses chutes, sont très peu pittoresques. La contrée qui entoure cet abîme aquatique est

plate, comme qui dirait la Beauce, à laquelle elle ressemble fort, car ce ne sont partout que moissons sur pied, mûries ou en gerbes. Çà et là des fermes peintes en blanc, ornées de volets verts, des églises aux clochers d'une élégance douteuse, des manufactures fort laides et des moulins sans valeur artistique. Les bois sont absents, et si quelques arbres sont plantés sur les bords de la cataracte, ils l'ont été par la main des hommes, car ceux qui étaient venus habiter sur ces bords par amour de la nature, ou par spéculation, déploraient l'absence du pittoresque dans ce paysage monumental.

On ne peut non plus accorder la moindre velléité de bon goût aux constructions qui se sont groupées en villages autour des chutes du Niagara. Les hôtels eux-mêmes, vastes caravansérails qui donnent asile aux nombreux visiteurs de tous les pays du monde, n'ont pas été entourés de jardins, voire même de pelouses. Ce sont là, ont pensé les architectes, des détails inutiles, des hors-d'œuvre dont on peut se passer.

Le Niagara, — qu'on nous passe cette expression, — est un splendide diamant enchâssé dans du fer. La pierre est brillante, mais le chaton n'a rien de beau.

Les naturalistes qui ont étudié la nature géologique du terrain ont découvert que jadis les chutes de ce canal, qui réunit les eaux du lac Érié à celles du lac Ontario, étaient situées à l'endroit appelé Lewerton. Peu à peu la force du torrent a usé la pierre, assez tendre par elle-même, si bien que la chute s'est opérée dans le coin où elle se trouve actuellement.

En admettant que, dans un temps futur, les chutes se trouvassent reportées plus loin, elles deviendraient conséquemment plus élevées et naturellement plus pittoresques.

Le professeur Agassiz, qui a étudié sérieusement la question du Niagara, prétend qu'il y avait autrefois trois ou quatre cataractes à la suite les unes des autres sur le canal de l'Érié à l'Ontario. Une croyance, qui ne manque pas d'une certaine autorité, semblerait indiquer qu'il existe un courant d'eau souterrain sous le lit de la rivière du Niagara, de telle sorte que la moitié du trop plein du lac Érié coule dessus et dessous par égale partie. L'un et l'autre de ces courants d'eau mesurent 100 pieds de profondeur.

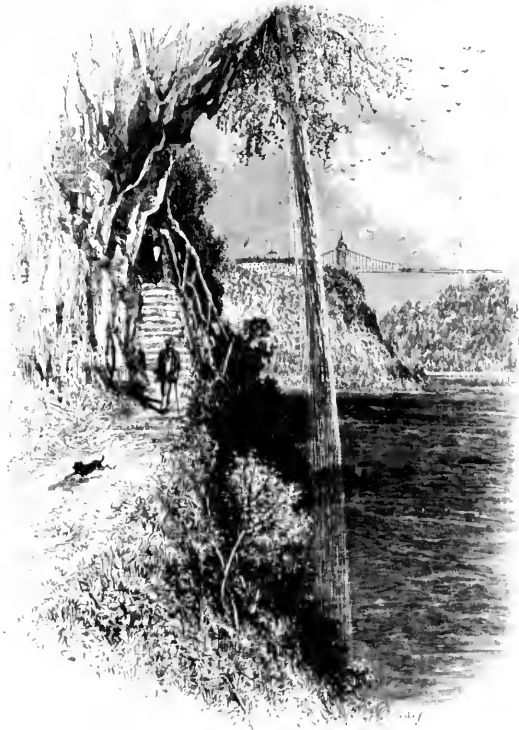
En somme, il est indubitable que les chutes du Niagara changeront de place à un moment donné. Tous les spéculateurs qui ont construit dans le voisinage de la cataracte sont tellement convaincus de l'avenir plus ou moins prochain de ce cataclysme, qu'ils n'ont rien fait pour l'ornement de leurs habitations. Mieux encore, tous se sont entendus pour faire flèche de tous bois, pour écorcher les touristes au plus près possible de la chair, sans se soucier s'ils crient ou s'ils se plaignent. Cette rapacité empoisonne réellement le plaisir que l'on éprouve en allant contempler ce spectacle, qui n'a rien d'égal au monde.

Le premier Européen qui découvrit le Niagara comprit bien vite que, pour être bien placé en présence de ce spectacle magique, la « stalle » la meilleure était la pointe du Table Rock, sur la rive canadienne. Mais il existe aussi d'autres points de vue très remarquables, d'où l'on peut également embrasser cette merveille de la nature. Depuis la chute du Rocher Table, on a placé à la pointe extrême de la pierre plate, qui est encore en cet endroit, un banc rustique servant aux visiteurs pour se tenir assis sans danger et sans crainte de vertige, afin de contempler attentivement le fer à cheval, l'île de la Chèvre, la tour Terrapin — la tortue — et enfin l'île de la Lune, dans lesquelles on se rend en passant sur des ponts d'une hardiesse insensée, jetés par des audacieux sur les rapides vertigineux.

Entre l'île de la Chèvre et celle de la Lune, on s'arrête devant une petite chute d'eau que l'on nomme Schlosser.

C'est de l'autre côté de l'île de la Lune que se trouve la cataracte américaine. La largeur de toute cette nappe d'eau franchissant ainsi son « saut de Leucade » est de 4,500 pieds. Les îles de la Chèvre et de la Lune mesurent 1,400 pieds sans tenir compte de la courbe de la double cataracte.

L'impression des visiteurs du Niagara est de diverse nature. Celui-ci s'étonne de la



L'ESCALIER DE BARNETT, SOUS LE ROCHER DE LA TABLE.

masse imposante du liquide, celui-là de sa couleur verdoyante et argentée; l'un s'extasie devant le brouillard ou plutôt la poussière liquide qui l'entoure; l'autre se bouche les oreilles pour ne pas entendre les rugissements de la cataracte. Le fait est que tous sont stupéfaits en présence d'un spectacle complètement inattendu. On a beau rester des heures entières — en admettant que les loueurs de place, les photographes et les spéculateurs vous le permettent, même en payant très cher, — on ne se rend point un compte complet des sensations que l'on éprouve. Ce n'est qu'après avoir visité en détail tout ce qu'il



VUE PRISE SOUS LA CHUTE, CÔTÉ DU CANADA.

y a à voir au Niagara que l'on arrive à se faire une idée de cette merveille naturelle.

L'acte le plus audacieux du touriste est de descendre sous le Rocher de la Table, par les escaliers de Barnett et de s'aventurer sous le « fer à cheval » aussi loin qu'il est convenu de se rendre. Pour accomplir cette promenade, on loue aux voyageurs des vêtements en caoutchouc ou des habits de toile huilée; on joint à cela des espèces de patins ferrés de façon à ne pas glisser sur les roches ou sur la glace, et l'on peut alors, en compagnie des guides, se risquer sous la chute. A peine est-on descendu que l'eau ruisselle de toutes parts; on se sent enveloppé d'une douche humide; c'est comme si l'on n'était pas revêtu de ces costumes soi-disant imperméables. Ajoutez à cette impression de froid qu'une sorte de brume mystérieuse vous entoure, et que les oreilles sont assourdisées par le bruit étourdissant de la cataracte.

A mesure que l'on s'avance sous les arceaux de pierre calcaire au-dessus desquels se précipitent les eaux du Niagara, on comprend la sublimité de ce spectacle. Mais bientôt il faut s'arrêter, — à mi-chemin environ; — la force du vent est telle que l'on serait infailliblement entraîné: on dirait bien souvent que l'on vient de recevoir un coup de poing qui vous a complètement ébranlé. Ce qui n'empêche pas que l'on avance toujours, car la gloriole se mêle à tout, en toute espèce de chose, et c'est à qui aura couru le plus de risques, afin de pouvoir plus tard raconter « ses aventures ».

Lorsqu'on revient sur ses pas, sous le fer à cheval, on peut examiner la nature du rocher, qui est un composé de soufre blanc mêlé à de la pierre calcaire et à du grès. On trouve également, au milieu de cette fonte chaotique, des masses de quartz blanc, pareil à du sucre, de la sélénite, autrement dit du plâtre cristallisé ressemblant fort à de l'amianté, mais beaucoup plus gris. Certaines fougères poussent entre les fissures des roches; on cueille çà et là quelques brins de cresson, mais il faudrait plusieurs mois pour en trouver une quantité suffisante pour faire une salade.

Par exemple, la mousse couvre toutes les parois du rocher: elle est si fine, si délicate, que les dames s'extasient longtemps devant ce velours de la nature.

A peine est-on sorti de l'abîme où l'on s'est ainsi risqué, dès qu'on a remonté les escaliers et qu'on se voit sain et sauf, on hésite entre un temps d'arrêt pour regarder encore cette cataracte émouvante, ou la nécessité de changer le plus tôt possible de vêtements. Généralement la crainte d'un horrible catarrhe l'emporte sur la curiosité.

En sortant de la cabane où s'est opérée la métamorphose des dames et des messieurs, on est entouré de nombreux marchands de curiosités indiennes qui cherchent à vendre leurs hideuses collections de mocassins, sacs à ouvrage, etc., etc., ornés de perles vitrifiées; mais pour la plupart du temps on s'arrête peu à ces babioles, qui n'ont pas même le prétexte d'avoir été fabriquées par les vrais Peaux-Rouges: la curiosité l'emporte sur « le bibelot »; on traverse un pont jeté sur un petit ruisseau, venant on ne sait d'où, — un roitelet à côté d'un éléphant — et l'on gravit les escaliers de la tour du Prince-de-Galles, construction toute récente qui fut inaugurée par le futur héritier de la couronne d'Angleterre, en l'honneur de qui elle a été élevée. Lorsqu'on est parvenu au sommet de cette hardie cabane de planches, on comprend quelle a été l'idée du gentleman américain qui a dédié sa spéculation à S. A. R. le prince de Galles. En effet, la vue dont on jouit de cet endroit est unique, étourdissante, sans le moindre jeu de mots. En bas, coule la rivière du Niagara, qui ressemble à une mer en démeçue; à gauche, s'élèvent l'île de la Chèvre et les Trois-Sœurs;

au milieu, un peu plus loin, on voit les rives verdoyantes des îles du *Grizon*, — *Grass Island*; — à l'horizon des monticules boisés du *Navy Island*. Les rapides s'étendent au-dessus des cataractes à une demi-lieue en amont, et leur courant est si impétueux, si mou-tonneux que l'on croirait voir un troupeau de saumons prenant leurs ébats et se colletant dans ce vaste courant. Les eaux brillent comme des éclats métalliques et retombent en mille étincelles. De temps en temps, on voit, emportés par la force des flots, des arbres entiers déracinés, arrachés au sol qui les avait vus pousser et grandir; ils ressemblent à des géants abattus se démenant contre les étreintes de la mort, ou bien à des serpents dont les replis sinueux ne peuvent vaincre la force du torrent qui les entraîne. Plus ces arbres approchent de la cataracte, plus leur course est vertigineuse : enfin, le tronc a dépassé le dernier soubresaut des rapides, il est emporté par la chute irrésistible, il se mêle à cette masse gigantesque et disparaît dans le tourbillon pour ne plus reparaitre à la surface brisé en atomes, ou retenu dans le gouffre par la pression des eaux.

Une expérience bien curieuse fut faite, il y a une trentaine d'années, sur les rapides du Niagara. On amena là la vieille carcasse d'un navire hors de service, à bord duquel on avait placé deux vaches atteintes de la morve, un cheval étique et une vingtaine de canards domestiques. Il s'agissait de savoir si l'abîme rendrait à la lumière quelques épaves du naufrage que l'on allait opérer. Dès que l'on eut coupé les amarres qui retenaient le navire condamné, on le vit, cahoté par les vagues des rapides, se laisser emporter à droite, à gauche, s'arrêter et continuer sa route. Bref, il arriva au niveau de la cataracte, tomba entraîné par les eaux et disparut en un clin d'œil. Tous ceux qui avaient suivi cette bataille des éléments contre la proie qui leur était offerte cherchaient des yeux, par delà le remous de la chute, les planches du navire, ou les êtres vivants qui avaient été embaqués à son bord. Rien ne se montra : tout avait disparu dans cet entonnoir insondable.

Les journaux des États-Unis s'occupèrent longtemps de ce fait, qui avait eu plus de cinq mille témoins accourus de tous les coins du pays.

On quitte généralement la tour du *Prince-de-Galles* en emportant comme échantillons de cette exhibition des ornements de sélénite et des morceaux d'écorce recouverts de mousse ou d'herbes parasites et l'on se rend sur la rive américaine en passant sur le pont hardi qui la traverse et au-dessous duquel les rapides sont bien plus remarquables que sur la côte du Canada. Le *Wirhl-pool* — tourbillon — et les rapides qui s'étendent à la suite sont réellement terrifiants.

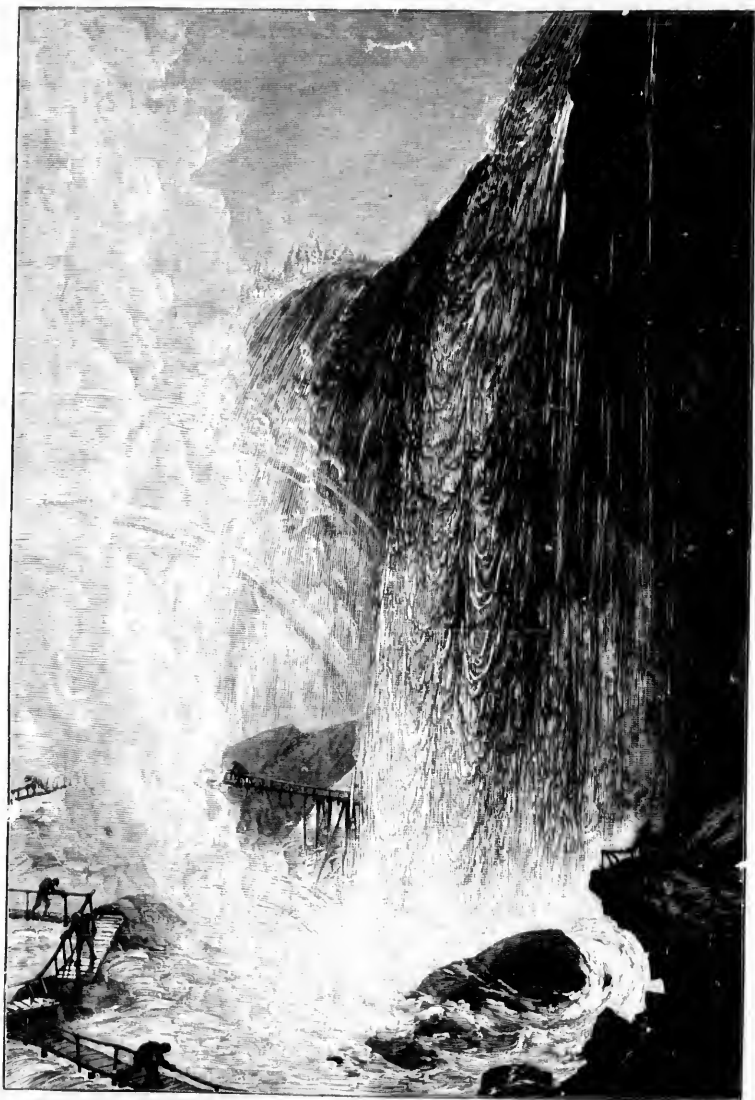
On traverse de nouveau le *Suspension Bridge* — pont suspendu — pour revenir par le second pont placé au-dessous, lequel passe, avec juste raison, pour la merveille de construction de ce genre. Élevé en 1855, ce passage aérien combine à la fois la forme tubulaire et l'équilibre le plus complet. La partie sur laquelle roulent les voitures est placée à deux mètres en dehors des rapides, et la voie du chemin de fer se trouve sur l'étage supérieur. Ce travail est d'une hardiesse incompréhensible : les deux câbles qui supportent tout ce travail sont composés d'un nombre de fils de fer évalués à cinq mille chacun. Vingt-cinq de ces fils ont été cuits dans de l'huile de lin pendant trois heures, de façon à être complètement recouverts de cet enduit graisseux.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail du moyen ingénieux qui a été employé pour fixer et enrôler ensemble ces fils que l'on avait tendus séparément d'un côté à l'autre de la cataracte; qu'il suffise de savoir que le constructeur de ce pont en a réduit le plus qu'il



HE TERRIBLE. — THE WIRLPOOL.





LA GROTTE DES VENTS.

a pu la vibration et qu'il a réussi à la rendre insensible. Non loin du Suspension Bridge, on trouve l'« Elevator », — l'ascenseur, — qui conduit auprès des rapides.

La largeur de la double cataracte, au-dessus du courant qui est immédiatement suivi par la chute d'eau, est de 8,000 pieds. La couleur du liquide au centre de ce tourbillon est presque noire, cela se comprend si l'on songe au creux qui a été formé par la force de la chute.

Non loin du Whirl-pool se trouve un autre « Elevator » appartenant au collège de Veaux, lequel, — grâce au tarif imposé à chaque visiteur qui veut en faire usage, — rapporte assez de bénéfices au chef de cette institution pour qu'il puisse défrayer les dépenses de sa pension.

Le chemin tracé au bas de cet ascenseur circule au milieu d'un amas de roches de toutes sortes, gypse aussi dur que du marbre, granit d'un bleu rosé, à tailles diverses variant en grosseur depuis plusieurs tonnes jusqu'à un quart de livre. Un fait bizarre à signaler, c'est que, du côté américain, les géologues sont d'avis que la pierre est calcaire tandis que, du côté canadien, elle est d'une nature sablonneuse. Tous ces blocs sont couverts d'une mousse épaisse d'un vert sombre, presque noir.

On se trouve en cet endroit au-dessus du tourbillon, dont les éclaboussures arrivent jusqu'au-dessus de la tête. On dirait que l'eau bout et écume. Un amas de branches hachées s'enroule, se déroule, s'enchevêtre de nouveau et disparaît peu à peu au milieu de ce chaudron creusé par la main de la nature. C'est en cet endroit que l'on aperçut, — il y a quelques années, — le cadavre de François Abbott, l'ermite de l'île de la Lune : c'était un amalgame de chairs pétries que l'on eût eu de la peine à reconnaître, lorsqu'on les harponna pour les tirer sur la rive, si le chien de ce pauvre diable, que l'on avait amené en cet endroit, ne se fût mis à lécher ces restes informes en poussant des hurlements sinistres.

Cet homme bizarre, qui était bien connu des touristes, visiteurs annuels des cataractes, ayant voulu prendre son bain quotidien, avait été surpris par une crampe et entraîné par les rapides. On ne retrouva son cadavre que trois jours après dans les conditions ci-dessus rapportées.

A l'endroit appelé le Whirl-pool, la bataille des éléments est réellement effrayante. Les eaux, les vents se ruent les uns contre les autres avec un bruit tonitruant, et dans la saison d'hiver tous les arbres qui couvrent les flancs de la montagne sont couverts de givre qui brise leurs branches lorsque le poids en est trop lourd. Seulement la nature a dessiné mille fantaisies qui rappellent les ornements des verrières de Murano.

En remontant par l'ascenseur du collège de Veaux, on se fait conduire en voiture jusqu'à l'hôtel de la cataracte qui relie la rive américaine à Bath et à Goat Island. De la première de ces deux îles la vue des rapides est cent fois plus belle que vers la rive du Canada, eu égard au grand nombre d'îlots couverts de cèdres qui en sont parsemés de tous les côtés. Les eaux se précipitent torrentiellement entre ces méandres divers, et tout ce spectacle dans autour de vous comme les morceaux de verre d'un immense kaléidoscope.

Le meilleur moment pour visiter cet endroit des cataractes, c'est quand il fait nuit, par un beau clair de lune dont les rayons imitent les eaux de la cataracte et des rapides. La masse de la chute d'eau est presque aussi noire que l'ébène, tandis que sa poudre liquide ressemble à de l'argent impalpable.

Le guide conduit le touriste dans l'île de la Chèvre, transformée en un jardin embaumé par les héliotropes et les roses, dont le sol est très fertile et où des ombrages formés par des bosquets de cèdres et d'ormeaux invitent à la rêverie et au doux *far niente*.

Par malheur, l'avenir de l'île de la Chèvre est très menacé. Dans un temps donné, cette langue de terre sera emportée par les eaux qui, chaque année, chaque mois, chaque jour, taillent de ci, de là, comme le ferait une lime sur du fer.

Dans la saison d'été, ce petit coin du monde est très fréquenté et l'on se plaît à voir les mouettes prendre leurs ébats le long des rapides, saisissant au passage un poisson luttant contre le courant qui l'entraîne. L'adresse de ces oiseaux est réellement merveilleuse; quelques-uns sont même assez audacieux pour se jeter sur leur proie au moment où elle tombe avec la masse d'eau qui l'emporte.

Du côté gauche se trouve le pont qui aboutit à la tour Terrapin bâtie sur un rocher encore très solide, juste au-dessus de la cataracte écumante. On monte avec rapidité les escaliers qui aboutissent au sommet de cette construction, car on a hâte de contempler ce spectacle, qui ne peut être qu'imparfaitement décrit même par la plume la plus habile. On n'aperçoit de là, il est vrai, que la chute du fer à cheval, mais ce que l'on peut admirer du haut de ce belvédère est tellement grandiose, qu'on croit assister à un cataclysme épouvantable dans lequel on va être entraîné. L'arc-en-ciel irradie en face de vous, l'eau en poussière monte du fond de l'abîme, comme le ferait un nuage de fumée, et entoure par intermittence cette tour, que l'on dirait à la veille de s'effondrer. On croirait souvent voir des fantômes géants qui se ruent sur vous prêts à vous emporter dans leurs bras impalpables. C'est le sublime de l'horreur!

En descendant de cette tour dangereuse, on revient sur ses pas, du côté de l'île de la Chèvre, où l'on va forcément se reposer des émotions que l'on a subies et prendre quelque liqueur réconfortante, indispensable dans l'état de nervosité où l'on se trouve.

De l'endroit appelé Termination Point, on se rend à l'escalier de Biddle, et, revêtu de nouveau des vêtements soi-disant imperméables, on descend, non sans de grandes difficultés, en bas des rochers, dont la forme creuse est bien plus accentuée que celle que l'on remarque au-dessous de la cataracte canadienne. C'est à cet endroit-là qu'est située la célèbre cave des vents, qui a passé pendant de si longues années pour la grande curiosité du Niagara. L'industrie américaine a déployé là toute son habileté en établissant entre les roches éparses des ponts communiquant entre eux, à l'aide desquels on se rend d'un point à un autre sous la chute d'eau elle-même.

Un guide précède les touristes dans cette excursion aquatique, pendant laquelle le brouillard patverisé les aveugle ou tend à les renverser, tant est grande la force du vent. Si l'on ne se tenait pas à deux mains aux parapets des ponts fragiles, on serait fatalement entraîné. Ces parapets sont en fil de fer tressé en corde.

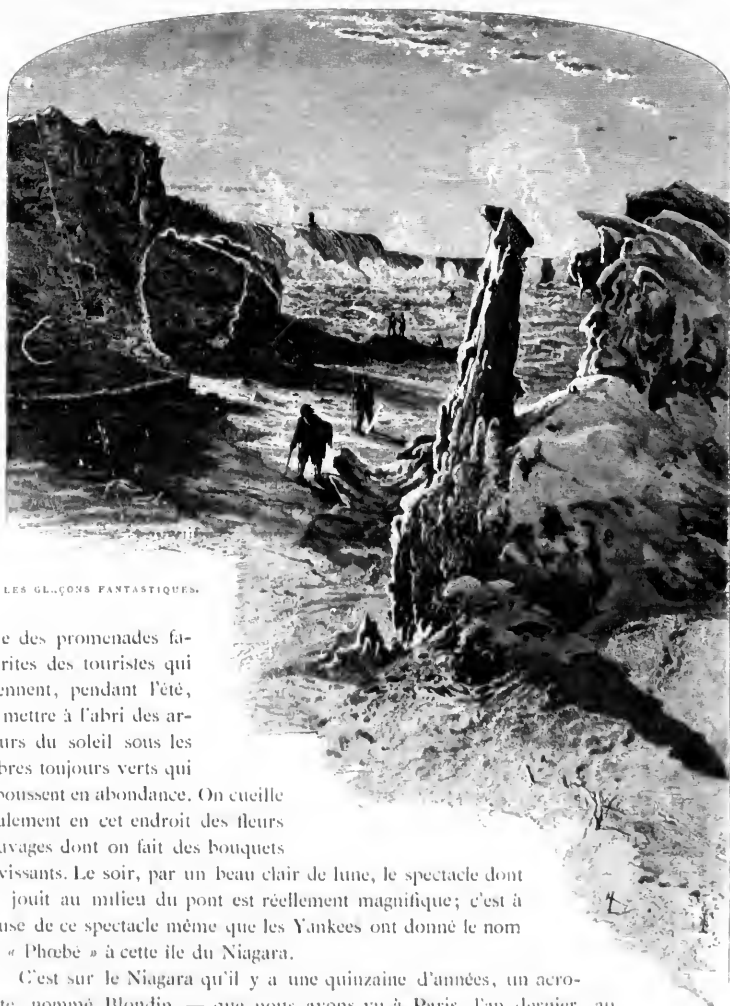
Rien n'est plus beau que l'aspect des rayons du soleil tamisés par la cataracte et produisant des effets d'optique dont rien ne peut donner une idée. On se croirait au milieu d'une poussière de diamants impalpables. Par malheur il est impossible de s'arrêter afin de donner un libre cours à son admiration. Du reste, c'est à peine si l'on ose lever la tête, c'est à peine si l'on peut ouvrir les yeux; on se sent entouré d'eau comme si l'on prenait une douche et il est impossible d'entendre une parole, tant le bruit de la cataracte est épouvantable.



L'ÎLE DE LA LUNE, PENDANT L'HIVER.

Il faut avoir éprouvé ce plaisir de curiosité pour le comprendre : des éclats inconnus, des mugissements de l'autre monde, sur tous les tons de la gamme, dans toutes les clefs du solfège, un orchestre abrutissant, tel est l'ensemble de l'audition du tumulte sans rival de la chute du Niagara. On a cru ouïr des chœurs infernaux, des voix explorées, des cris stridents. C'est à n'y pas croire et pourtant cela existe; mais on peut, en revenant de cette excursion de la cave des Vents, se faire une idée de ce que peut être l'enfer de la religion catholique.

Non loin de l'escalier de Biddle, on est conduit à l'entrée du pont aboutissant à l'île de la Lune, un petit coin de terrain placé dans une des courbes de la cataracte. C'est là encore



LES GLACONS FANTASTIQUES.

une des promenades favorites des touristes qui viennent, pendant l'été, se mettre à l'abri des ardeurs du soleil sous les arbres toujours verts qui y poussent en abondance. On cueille également en cet endroit des fleurs sauvages dont on fait des bouquets ravissants. Le soir, par un beau clair de lune, le spectacle dont on jouit au milieu du pont est réellement magnifique; c'est à cause de ce spectacle même que les Yankees ont donné le nom de « Phœbe » à cette île du Niagara.

C'est sur le Niagara qu'il y a une quinzaine d'années, un acrobate, nommé Blondin, — que nous avons vu à Paris, l'an dernier, au palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées, — tenta, pour la première fois, la traversée aérienne dont tous les journaux rendirent compte, avec un fracas cent fois plus bruyant que celui de la chute elle-même. A les entendre, le Niagara était vaincu : Blondin, le célèbre, l'incomparable, le divin Blondin était la neuvième merveille du monde.

Nous confessions qu'il fallait de l'audace pour accomplir un pareil tour d'adresse; mais, en admettant que cet lcare de la corde raide eût fait un plongeon, — ce qui était possible, — il n'eût eu que ce qu'il méritait pour avoir osé montrer tant d'outrecuidance. Jamais le proverbe latin : *Abyssus abyssum invocat* n'eût été mieux appliqué.

Cet intrépide saltimbanque avait fait tendre, au-dessus du fer-à-cheval, une corde qui était solidement amarrée à deux poutres géantes. Il avait d'abord essayé la solidité de son « fil de chanvre » à l'aide de poids qui roulaient d'un côté à l'autre sur des poulies, comme fait un bac pour traverser une rivière, puis il s'était risqué en se tenant des deux mains.

Une fois ces expériences terminées, des avis dans les journaux, des affiches apposées dans toutes les grandes villes du nord de l'Union avaient appris *urbi et orbi* que tel jour on verrait au Niagara, — moyennant finance, bien entendu, — le spectacle le plus émouvant, le plus surprenant auquel *gentleman* ou *lady* eût jamais assisté. Les chemins de fer organisèrent des trains de plaisir, les hôteliers se procurèrent des provisions de bouche suffisantes pour alimenter la foule qu'ils avaient ainsi amorcée : ils louèrent grand nombre de matelas pour héberger leurs hôtes futurs et la spéculation réussit, comme cela devait être, au delà de toute espérance. On évalua à plus de trente mille personnes le nombre de ceux qui arrivèrent la veille de la représentation au Niagara, tant du côté canadien que du côté américain.

Bref, la fête commença : Blondin, en costume de son emploi, pailleté et flambant d'or et d'argent, se hissa jusqu'au sommet du mât en présence d'une foule qui avait payé un dollar pour pénétrer dans les encintes du sein desquelles on pouvait seulement jouir du spectacle annoncé. La cataracte grondait et écumait, comme si elle eût éprouvé une sourde colère contre l'audacieux qui allait la braver.

Tous les yeux étaient fixés vers le point où l'acrobate se tenait prêt à commencer son expérience. On eût entendu voler une mouche, si la cataracte l'eût permis.

Blondin, armé de son balancier, fit quelques pas en avant et salua la foule. Il avançait lentement, sans efforts, et parvint au bout de vingt minutes de l'autre côté de l'abîme. Après s'être reposé un quart d'heure, il revint par le même chemin et son triomphe fut célébré par des hurrahs sans nombre. C'était du délire. Lorsqu'il descendit du haut de son belvédère et mit les pieds sur la terre, on l'emporta sur les épaules jusqu'à l'hôtel voisin, où des libations multiples fêtèrent cet audacieux innovateur.

Un mois après, Blondin avait pu lire le récit enthousiaste de son exploit dans tous les journaux du nouveau et du vieux monde.

Il voulut recommencer l'expérience : mais cette fois on le vit passer d'une rive à l'autre, portant devant lui une brouette dans laquelle se trouvaient un réchaud, des œufs, une poêle, un pain, une bouteille de vin et des biscuits. Parvenu au milieu de la course, Blondin fit cuire une omelette qu'il mangea sans en laisser une brîbe; il dégusta verre par verre le *claret* qu'il avait emporté, fit des mouillettes avec ses biscuits et enfin, le repas terminé, acheva sa traversée périlleuse sur la rive du Canada pour revenir, après une pause, vers le côté américain.

Cette fois le délire devint de la folie; on ne parlait plus que de Blondin. La mode s'en mêla : on inventa des chapeaux Blondin, des robes Blondin, etc., etc., et l'acrobate, à l'exemple de Louis XIV, prit pour devise : *Quo non ascendam!*

Nicolet avait dit : De plus fort en plus fort : Blondin voulut prouver qu'il était plus

sérieuse que Nicolet. Il parvint à convaincre un de ses semblables, un homme, un insensé, qui, moyennant finance, consentirait à se laisser brouetter d'un côté à l'autre du Niagara.

Tous ceux qui étaient venus pour assister à cet acte de démence avaient la ferme conviction que Blondin et son partenaire ne sortiraient pas vivants de cette sorte d'entreprise. Elle réussit pourtant : le grand, l'illustre acrobate revint encore victorieux au point de départ. Cette fois il n'y eut plus de termes assez élogieux pour célébrer la gloire de l'acrobate.

Il traversa l'Océan, alla montrer ses tours de force à Londres, au palais de Cristal, à Paris, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg. A cette heure, nous le croyons à Pékin, d'où il se dirigera vers Yeddo. Blondin pourrait tenter d'escalader le ciel et il l'eût fait s'il eût su à quel endroit de la lune il lui serait possible d'accrocher sa corde. Ce qui nous a fait croire que nous n'exagérons rien, c'est que nous avons vu, sur une de ses malles, cette devise bien connue : *Sic itur ad astra*.

Bien avant Blondin, vers 1848, un autre fou, nommé, s'il nous en souvient bien, John Turner, avait fait parler de lui en donnant le spectacle à ses concitoyens d'un tour d'audace qui eût mérité un dénouement moins fatal. Cet homme, excellent nageur, qui traversait, sans être fatigué, toute la baie de New-York de Halles Island à Castle Garden, sur la cime des vagues, paria un soir, dans une taverne de Bowery, où il se trouvait en compagnie de quelques sportsmen, de sauter par-dessus les chutes du Niagara et de se retrouver sain et sauf dans la rivière au delà de la cataracte. Tout d'abord on taxa de folie une pareille proposition, mais John Turner ne voulut pas en démordre; il déclara qu'il voulait risquer l'expérience, et, en présence d'une pareille ténacité, les amateurs de gageure acceptèrent le défi. On était au mois de juin et la saison était superbe cette année.

Rendez-vous fut pris pour la semaine suivante. John Turner et ses partners se rendirent au Niagara, escortés par tous les oisifs de la ville de New-York, qui avaient été prévenus par leurs amis et connaissances.

Dès le lendemain, l'audacieux Turner mit son projet à exécution. Il se déshabilla le long des rapides, à un mètre au-dessus de la grande cataracte, et, y prenant son élan, se jeta dans les tourbillons. On le vit descendre rapidement, entraîné par le courant, et, quand il fut parvenu au bord de la chute, l'anxiété générale fut à son comble : on le crut perdu.

Mais John Turner, en habile nageur, s'était toujours tenu au-dessus de l'eau, si bien que lorsqu'il fut entraîné par la masse géante, au lieu de se laisser immerger par les eaux, il glissa et fut porté en bas, plutôt que roulé et écrasé. Le saut était accompli; il disparut un instant par le poids de son corps, mais cinq secondes à peine s'étaient écoulées qu'il revenait à la surface en regagnant la rive sud de la rivière.

Les hurrahs les plus frénétiques accueillirent ce triomphe. John Turner avait gagné son pari.

Il eût bien fait, le malheureux, de ne plus tenter Dieu une seconde fois; mais l'amour-propre, très mal placé en pareille matière, poussa cet insensé à recommencer par trois fois la même expérience. Trois fois encore il réussit; mais la cinquième ce fut autre chose. John Turner disparut, et l'on ne retrouva son corps que vingt jours après, accroché à un tronç d'arbre qui passait dans la rivière. Triste fin d'une triste vie, car Turner était un des hommes de sac et de corde de la ville de New-York.

C'est particulièrement en hiver que l'île de la Lune est dans toute sa splendeur. Les arbres sont tous recouverts de flocons de givre, de chandelles de glaces, dont les



reflets diamantés, les facettes brillantes étonnent le visiteur et le jettent dans une extase sans fin. La matière congelée assume les formes les plus fantastiques. Ce sont des cactus géants, des palmiers antédiluviens, des animaux, des oiseaux même, dont aucun naturaliste n'a encore donné la description; c'est le chaos inventé par Gustave Doré.

Quelques audacieux s'aventurent souvent jusqu'aux bords mêmes de l'abîme, afin de contempler des colonnes de glace qui s'élèvent du fond jusqu'au sommet de la chute. On dirait un de ces palais des contes des fées, où l'or, l'argent, le lapis, les pierres précieuses, ont contribué à l'élévation d'un monument idéal.

Sous la cataracte, dans la cave des Vents, on se croirait au milieu de la *Bolgia* décrite par Dante Alighieri, car on trouve comme là des corps humains formés par la glace, lesquels sont faits indubitablement pour rappeler ceux dont parle le poète italien. Il y a même des serpents représentés par la cristallisation qui semblent prêts à sortir de leur sommeil frigorifique pour s'élancer sur les damnés du *Bolgia* et les étreindre dans leurs replis.

Il est bon d'ajouter ici que, si l'aspect des bizarreries de l'hiver donne un charme de plus aux cataractes du Niagara, la masse des eaux est bien amoindrie, eu égard à la congélation des lacs qui alimentent les chutes; aussi les amateurs de la couleur, de la lumière et du bruit majestueux accourent-ils en été sur les rives du Niagara, tandis que ceux qui préfèrent les formes fantastiques et les horreurs d'une nature entièrement endormie par la mort attendent l'hiver pour entreprendre le voyage. Notre avis est qu'il faut avoir vu le Niagara sous ces deux aspects, lesquels ont chacun un charme infini et une majesté sans égale.

## MACKINAC ET BUFFALO

Ce qu'il y a de plus curieux à noter sur la frontière nord de l'État de New-York, c'est que tous les établissements que l'on y visite sont de date récente. En quelque endroit que l'on s'arrête, il se trouve quelqu'un pour vous dire : Ce village n'existait pas il y a cinq ou dix ans; voyez, à l'heure actuelle, il y a dix mille âmes agglomérées dans cette vallée ou sur cette montagne. En effet, toutes les maisons de cette partie du territoire sont de construction nouvelle : elles ont été faites à la hâte pour la plu-



LE ROCHER ARCHE. — « ARCH ROCK. »

part et se ressentent de la rapidité de labour pour ce qui a trait à leur solidité et à leur durée. Il va sans dire que la partie historique de ces bordures du lac Ontario et du lac Érié est dénuée de tout intérêt. Aussi le voyageur se lasse-t-il bien vite de l'hôtel où il est descendu, du paysage uniforme qui l'entoure sur les bords de ces grandes masses d'eau douce, de l'invariable drapeau étoilé et de l'écusson que l'oiseau de Jupiter tient dans son bec acéré.

On peut faire la même observation au sujet des établissements de pionniers que l'on rencontre dans le haut du lac Huron et du lac Michigan.

Arrêtons-nous d'abord à Buffalo.

La ville, située à l'extrémité du lac Érié, à l'entrée de la rivière du Niagara, est la troisième ville importante de l'État de New-York. Son port, sur le lac, est admirablement situé, et c'est à cet endroit que se s'ouvre le canal de l'Érié, qui joue un rôle si grand dans les transactions commerciales des États du Nord.

Lorsqu'on se promène sur les quais de Buffalo, on ne peut s'empêcher d'admirer l'activité des Yankees, qui déploient en cet endroit toute l'énergie qui leur est propre. On charge, on décharge les bâtiments de tout tonnage, les élévateurs fonctionnent, les navires entrent et sortent du port : c'est un spectacle aussi curieux que celui qu'offrent la rade et les quais de New-York.

A proprement parler, la ville n'a rien de très pittoresque : dans la partie nord seulement, les maisons des gens riches sont assez bien construites; de vastes avenues plantées d'arbres, le long desquelles se trouvent placées les habitations, donnent à ce quartier une apparence de bien-être qui est une réalité, car l'air et la lumière circulent librement pour la plus grande jouissance de ceux qui en profitent.

Pour visiter les méandres du lac Érié et remonter du côté de Mackinac, on s'embarque à Buffalo, et l'on se croirait au milieu d'un océan inconnu, tant les rives sont lointaines, les vagues élevées et clapotantes. C'est à peine si l'on aperçoit sur les rives Duncan et Sheboygan; le steamer vous emporte vers les passes de communication entre le lac Huron et le Michigan aux parages de Bois-Blanc et des récifs de Rond-Point, séjour, — au dire des poètes, — des fées géantes qui ont choisi pour demeure l'île de Mackinac, dont la réputation date de deux siècles.

Il n'y a rien de neuf ni rien de vieux à Mackinac. Le village, bâti au pied de la montagne, est démantelé à cause de sa vétusté. La forteresse qui le domine se trouve dans le même état. Il reste une seule habitation où demeure un blanc, et encore date-t-elle d'un siècle. Le commerce est nul à Mackinac, à part cependant celui des pelleteries, et c'est à cause de cette stagnation des affaires que le touriste s'imagine, en parcourant le village, errer à travers les rues de la Pompéi du nouveau monde.

En été, si les eaux du lac Huron le permettent, les bateaux à vapeur apportent trois fois par semaine les journaux et les lettres à Mackinac; mais la baie de Saginaw est souvent en fureur, le vent souffle avec rage du côté des îles de Thunder Bay, — la baie du Tonnerre, — et la poste se trouve ainsi arrêtée. Dans la saison hivernale, le courrier traverse le pays, emporté par des traîneaux auxquels les hommes attellent des chiens; mais ces moyens de communication sont eux-mêmes peu sûrs, et l'on pourrait voir, en regardant sur les créneaux du fort de Mackinac les lunettes d'approche sonder l'horizon en cherchant à y découvrir l'approche du « mail » qui se fait trop attendre.

L'origine de ce nom de Mackinac vient de la langue des aborigènes, qui appelaient cet endroit *Mish-il-e Mak'-e-Nan*; son histoire se divise en trois périodes : celle des explorateurs, celle de l'invasion militaire et celle de la venue des commerçants de fourrures. La première a trait aux voyages du P. Marquette, qui y éleva, en 1671, un collège pour l'éducation des jeunes Indiens. A sa mort, on fit à ce missionnaire des funérailles royales, et deux ans après, son corps, porté sur une grande pirogue, revint escorté jusqu'à la mission mère du détroit de Mackinac par une centaine de canots montés par des Indiens. On éleva à cet homme de bien un mausolée façonné par les mains de ses ouailles, près de la petite église en ruines dont il ne reste plus que les fondations; mais il est question de nos jours d'ériger une tombe monumentale à la mémoire de cet « inventeur » du territoire du Michigan.

En 1679, le célèbre voyageur Robert Cavalier de la Salle vint essayer le premier à remonter les lacs, afin de découvrir les sources du Mississippi et descendre le courant d'eau jusqu'à son embouchure. Il avait fait construire un bateau de soixante tonneaux, — *le Griffon*, — sur le lac Érié et vint jeter l'ancre à Mackinac. Les Indiens, au dire de l'historien Hennepin, étaient dans le plus grand étonnement, car « oncques ils n'avaient encore vu pareille embarcation. »

En 1688, un officier français, le baron de la Houton, vint explorer les passages et décrivit le commerce des pelleteries.

En 1695, commença la période militaire. Ce fut un M. de la Motte-Cadillac qui vint d'abord jeter les fondements de la ville de Delsort sur le lac Sinclair, qui relie le lac Huron au lac Érié, et s'en alla ensuite construire un fort sur les bords du passage du lac Huron au lac Michigan. Ce fut seulement en septembre 1761 que le poste de Mackinac, ainsi que les autres possessions françaises, fut abandonné, après de nombreuses batailles dans lesquelles les Indiens prirent part tantôt pour les uns, tantôt pour les autres combattants qui s'opposaient à la domination de la Grande-Bretagne.

La conspiration de Pontiac eut lieu en 1763, conspiration ourdie avec audace et mise à exécution avec un courage inouï. Pontiac était un Indien qui marquait parmi les chefs des tribus voisines des lacs; très attaché aux Français, il combina diverses attaques contre les Anglais, maîtres des forts dans ces parages, et s'empara de neuf fortifications sur douze. Tous ces blockhaus furent brûlés et anéantis. Pendant bon nombre d'années, la Grande-Bretagne n'osa pas envoyer de troupes dans ces parages; mais, quand la paix eut été signée avec les Peaux-Rouges, on alla de nouveau rétablir le drapeau anglais sur les territoires nord du Michigan.

C'est pendant la guerre de l'Indépendance que les Américains élevèrent le fort qui existe encore de nos jours dans l'île de Mackinac. Mais, en 1812 et en 1813, cette place subit de nouvelles attaques de la part des Anglais, qui finirent par l'emporter sur leurs adversaires. Les combats du commodore Perry sont restés aussi célèbres qu'infructueux dans l'histoire nationale.

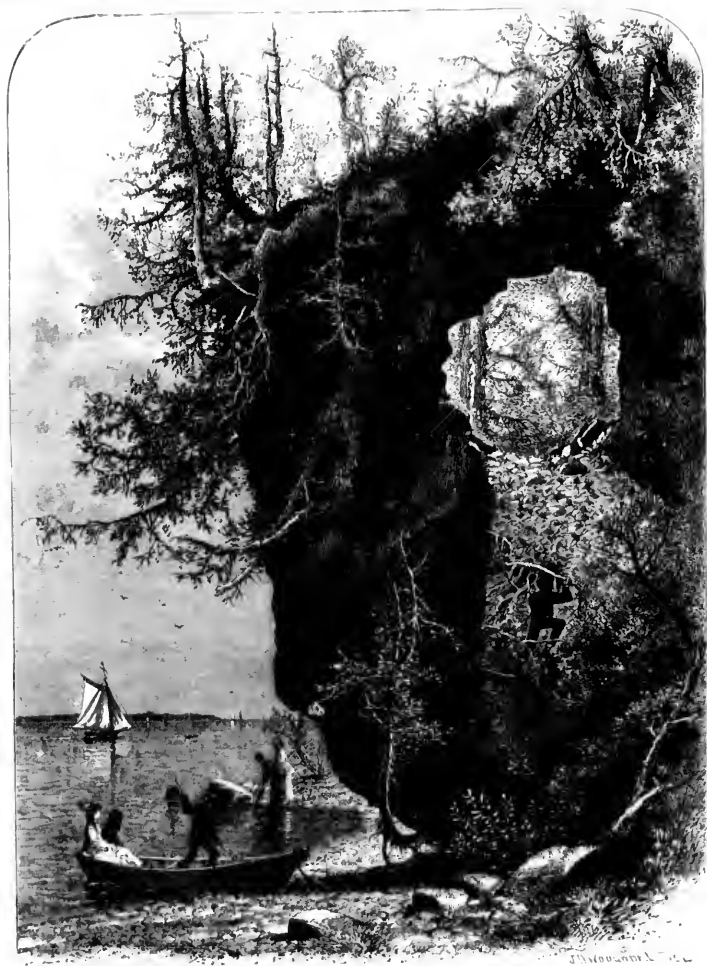
Le P. Marquette, en 1671, avait fait connaître au monde entier les difficultés qu'il y avait à parcourir les bois sans danger, eu égard aux fureurs des vents qui, après avoir sévi sur le lac Huron, retombaient sur celui du Michigan, et *vice versa*. Aussi les naufrages ont-ils été fréquents sur cette partie du territoire de l'Amérique du Nord depuis l'époque où les Européens ont bravé les tempêtes.

Le Gibraltar des lacs — c'est ainsi que l'on nomme Mackinac — a été le point de ralliement de la Compagnie des fourrures depuis l'année 1688; mais, eu égard aux guerres qui troublèrent ce genre de commerce, on ne peut lui assigner de véritable période de prospérité qu'à dater du moment où, en 1809, John Jacob Astor, ayant acheté l'affaire,



LA CHEMINÉE — « ROCK CHIMNEY. »

organisa définitivement la société actuellement connue sous la dénomination de Compagnie américaine des pelleteries. Pendant quarante ans, Mackinac fut le centre du marché des fourrures, et l'on travaillait là en s'amusant comme nulle part ailleurs dans le monde. Les chasseurs se groupaient en cet endroit, au retour de leurs expéditions lointaines, et dépensaient en quelques journées tout le gain de leur expédition, en compagnie des jolies



L'ARCHE DES ÉBÈS.

filles de sang mêlé résidant à Mackinac. On dansait, on buvait, on festoyait sans songer au lendemain; puis l'on partait de nouveau pour braver les périls et récolter des fourrures de prix. Les constructions des vieux établissements de la Compagnie des fourrures sont encore debout, quoique en partie abandonnées depuis 1878.

La vie nomade des fournisseurs de pelleteries à la Compagnie est un vrai roman à la Cooper, dont on peut en quelques mots faire une esquisse, car elle est aussi intéressante que les narrations les plus accidentées des événements racontés par les écrivains fantaisistes du siècle actuel sur ce pays inconnu, — inconnu surtout de la plupart d'entre eux, qui n'ont bien souvent vu l'Amérique que du coin de leur cheminée, devant leur table de travail, en face de leur encrier.

Ces *fur hunters* américains sont généralement des hommes d'une force musculaire exceptionnelle, d'une audace à toute épreuve et d'une sobriété proverbiale. Ils partent un beau matin de Mackinac, emportant avec eux une bonne provision de poudre, de balles et de plomb, leurs raquettes — « snow-shoes » —, une bonne carabine et une couverture pour se couvrir pendant la nuit, dans la station où ils iront s'établir. Ces chasseurs vont habituellement trois ou quatre ensemble; cette manière de procéder est à la fois une sécurité pour eux et un élément de succès, car bien souvent, quand il s'agit de s'emparer d'une belle proie : — d'un ours, d'un caribou, d'un bison, — un seul homme ne réussirait pas où plusieurs réunis parviennent au but désiré, à la prise de l'animal dont la chair servira à la nourriture et la peau à la collection de pelleteries destinées à être vendues au retour de l'expédition.

Dès qu'ils ont choisi leur contrée de chasse, ces trappeurs se construisent une cabane — « log cabin » — et organisent leurs trappes, c'est-à-dire leurs pièges, lacets, quatre en chiffre, fosses profondes, etc., etc., et la campagne commence souvent très fructueuse, et alors elle dure moins longtemps. Si par hasard les martres, les renards, les zibelines, les hermines, les skunks sont rares, il faut plus de temps pour compléter les chargements. Et quand ils songent au retour, ces hommes construisent un traîneau qui emportera toutes les fourrures en paquets et ils le tirent à tour de rôle sur la neige, jusqu'à l'endroit où ils trouveront un moyen de transport plus facile. Telle est la vie des trappeurs; elle est rude, sauvage, mais pleine d'attrait pour celui qui aime la vie des bois.

L'hôtel de Mac Lead, dans la rue du Nord, était autrefois, en 1809, une pension bourgeoise, où logeaient et prenaient leurs repas les employés de John Jacob Astor. C'était le beau temps pour Mackinac, dont les rues étaient peuplées comme celles d'une grande ville et dont les magasins regorgeaient de marchandises. Tout le trafic de la Compagnie s'opérait là, voire même le paiement des annuités dues aux Indiens, qui se rassemblaient par milliers afin de toucher leur salaire.

Le paysage des environs de Mackinac est ravissant, et si les géologues sont dans l'admiration devant les masses de rochers calcaires qui assument des formes étonnantes, les antiquaires se demandent ce que signifient ces pierres druidiques que la nature a placées sous leurs yeux. Pour les gens malades, l'atmosphère vivifiante a des effluves qui rendent la santé, car partout ils se tiennent au milieu de forêts de cèdres et de genévriers dont les senteurs balsamiques sont recommandées par les médecins. La flore de ce coin du Michigan est également splendide, les fleurs odorantes couvrent le sol : c'est un véritable Éden dans un pays sauvage.

Le Rocher-Arche, l'une des curiosités naturelles de Mackinac, est un pont naturel de 145 pieds d'élévation sur 143 pieds de large. Ce monument a été creusé, croit-on, par l'action de l'air sur la roche angulaire d'une pierre calcaire. Quoique debout encore, cette merveilleuse doit pas, suivant les calculs des géologues, résister longtemps encore

aux intempéries de l'hiver et des pluies. Lorsqu'on visite cet arc de triomphe, qui ne doit rien à la main des hommes, par un beau clair de lune, on est réellement émerveillé.

Le « Fairy Arch », — l'Arche-des-Fées, — creusé dans un rocher également calcaire, est d'une telle élégance qu'il a mérité cette qualification surnaturelle.

Le Pain-de-Sucre — « Sugar Loaf » — est une pierre conique de 134 pieds de hauteur, se tenant debout au milieu d'une plaine couverte de gazon.

Le Pont-des-Amoureux, — « Lover's Leap, » — sur la rive ouest du lac, s'élève à 200 pieds de hauteur : on dirait une colonne émergeant du milieu des eaux. La tradition raconte qu'une jeune Indienne, nommée Me-che-ne-Mock-e-nung-o-ne-qua, guettant le retour de son fiancé du sommet de ce monolithe et le voyant rapporter mort par ses amis, se jeta la tête la première en bas de la roche. Honneur à cette Squaw, le modèle des fiancées!

La falaise nommée « la Folie de Robinson » a également sa légende. Un officier anglais et ses camarades faisaient ripaille sur cette roche pittoresque, où l'on avait élevé une maisonnette. Un jour la pierre se brisa et entraîna la société tout entière. Aucun de ces amis du plaisir ne survécut à cette chute. Il y a deux cents ans de cela, et l'on a consacré cette « folie » par un récit circonstancié, imprimé et vendu aux voyageurs.

Le vieux fort Holmes, situé sur un des points les plus ardues de l'île, a été bâti par les Anglais en 1812. Il s'appelait alors la forteresse George. Mais les Américains, s'en étant emparés, le débaptisèrent pour lui donner le nom de leur général, lequel avait péri à la bataille de Doutsman.

Le fort Mackinac fut bâti par les Anglais il y a environ un siècle : il domine le village. Les soldats de la Grande-Bretagne se plaisent fort dans cette garnison, où leurs loisirs sont égayés par mille satisfactions qu'ils regrettent en partant.

En 1823, le père de l'inventeur du télégraphe électrique, le révérend docteur Morse, se trouvant en voyage dans ce pays, reconnu la nécessité de propager la foi et l'éducation parmi les populations indiennes. Grâce à des souscriptions pieuses, on put donner suite à ce projet, et l'on vit bientôt de nombreux enfants aborigènes, réunis à ceux des employés de la Compagnie, fréquenter les écoles, admirablement tenues par les ministres protestants missionnaires délégués à Mackinac. Tout alla bien jusqu'au moment où les affaires des fourrures cessèrent d'être favorables : alors les Indiens disparurent avec les habitants.

L'île de Mackinac était un endroit sacré pour les Peaux-Rouges, qui s'imaginaient que sur cette langue de terre demeuraient des êtres surnaturels : aussi y portaient-ils des offrandes toutes les fois qu'ils traversaient le détroit. On assure même que, de nos jours, ces sacrifices sont encore continués, la nuit, dans le plus profond mystère.

Dernièrement un vieux sache de Mackinac, étant monté à bord d'un bateau à vapeur pour se rendre dans une tribu du lac Huron et visiter des frères et amis, était assis sur le pont et contemplant à l'horizon cette île sacrée qui fuyait peu à peu ses regards, et il disait d'une façon solennelle les paroles suivantes, sténographiées par un reporter américain :

« Michilimackinac! île des eaux profondes et limpides, quelle tristesse j'éprouve en voyant, à travers la fumée du canot-diable, tes rives bleues disparaître à mes regards! Comme tu es sainte pour tous les prophètes du pays indien! Je songe avec ivresse à cette heureuse époque où nos pères jouissaient seuls de la tranquillité accordée à tes eaux par le grand Manitou; quand ils prétaient l'oreille, le soir, au bruit sourd de la danse des géants



enchantés sur tes roches lisses et grandioses! Rien ne troublait alors leur rêverie que le chant harmonieux des oiseaux et le crépitement de la chute des feuilles! O Michilimackinac, ile du lac profond! adieu! »

Cette invocation prononcée à haute voix, sur le pont du navire à vapeur, par cet homme au visage couleur de brique, dont les yeux brillants jetaient une flamme intelligente, avait attiré près de lui une grande partie des passagers : Tous admiraient l'orateur et sympathisaient avec le descendant de ces vaincus dépossédés de leur territoire par les civilisés envahisseurs, les maîtres actuels du pays du grand Manitou.



LE PAIN DE SUCRE.

## LES RIVES SUD DE L'ÉRIÉ



LE BATEAU A VAPEUR QUI TRANSPORTE LES GRAINS A BUFFALO.

PARMI les cinq grands lacs du nord de l'Amérique, l'Érié occupe la quatrième place, non seulement comme importance, mais encore au point de vue du grandiose et du pittoresque. Les lacs des États-Unis et du Canada, aussi bien que tous les mêmes amas d'eau en Europe et dans les autres parties du monde, ont chacun un aspect qui leur est propre. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette série de lacs qui communiquent les uns dans les autres, depuis le Minnesota jusqu'à l'Océan, a son originalité spéciale, suivant la latitude qu'il occupe.

Lorsqu'on revient vers les contrées policées de l'Union, après avoir visité le Michigan et le Huron, on ne se lasse point de diriger ses lunettes d'approche vers les rives où doit atterrir le steamboat, soit à Dubut, soit à Chicago.

Si le lac Supérieur est encore le plus mystérieux des points inexplorés par les touristes, quoique certains d'entre eux assurent qu'on trouve dans ce pays lointain des mines d'or et de diamant, d'argent, d'améthyste et de rubis, et des masses de cuivre natif, dont ils ont rapporté des échantillons; à l'encontre, le Michigan, aux eaux vertes, est le plus beau des lacs inférieurs, avec ses îles enveloppées de brouillards et ses baies profondes et poissonneuses. Par contre, le Huron reflète dans ses ondes azurées les montagnes qui l'entourent et le ciel qui le domine.

L'absence de villes sur ses bords motive la course rapide du steamer, qui n'a pas de

fret à décharger ou à recevoir. Si le navire fait escale à certains points de la côte, c'est pour y renouveler sa provision de bois apportée là par des bûcherons à moitié sauvages, et, pendant ce travail, les passagers ont le temps de se promener sur la côte et d'y chercher des agates multicolores.

Le lac Ontario est écrasé par l'importance du Niagara, et si l'on a par hasard parcouru ses méandres avant d'arriver aux chutes, les souvenirs que l'on avait ramassés de ci de là sont effacés par cet infernal cataclysme des eaux.

Revenons au lac Érié, dont les souvenirs historiques, les reliques du passé, les dates de batailles sur terre et sur eau ont leur importance réelle. A partir du vieux fort Schlosser, sur la rivière du Niagara à l'est, jusqu'à Detroit vers l'ouest, les souvenirs nationaux se renouvellent à chaque pas. Les abîmes du lac recèlent les carcasses des nombreux navires anglais canonés par les soldats de l'Indépendance, et les rochers ont apporté jusqu'à nous les inscriptions de cette race indienne : les Ériés, anéantis en 1665 par les tribus des Iroquois. On se rappelle le nom de divers héros de ces guerres du siècle passé : Pontiac, dont nous avons déjà parlé; Tacumseh, un autre Indien, qui somma les Anglais de rendre les armes et de quitter le territoire de ses pères; Perry, Anthony Wayne, Logan et tant d'autres dont les noms sont synonymes de courage et de patriotisme.

Le lac Érié mesure 250 milles de longueur, et sa profondeur varie de 204 pieds à 90 pieds. C'est le moins navigable de tous les lacs américains. Dans les époques de tempête, les vagues de cet amas d'eau douce sont courtes et destructives; les havres du rivage peu sûrs, les embouchures des rivières encombrées de bancs de sable. Dans les premiers temps de la navigation de l'Érié, les capitaines de navires se tenaient au large pour opérer un débarquement, et l'on transportait à terre les passagers aussi bien que les marchandises, à l'aide de bateaux plats. De nos jours encore, si cette mer intérieure est souvent en fureur, les steamboats et les navires à voiles préfèrent chercher un refuge entre les îles plutôt que de pénétrer dans un port ou dans une rivière. Lorsqu'il veut forcément aller dans un endroit du lac Érié où il a affaire, le capitaine d'un navire a recours à un de ces remorqueurs qui pullulent sur les côtes, prêts à rendre service au premier venu.

Ces petits bateaux à vapeur sont réellement très utiles à ces bâtiments de commerce. Semblables à des abeilles qui bourdonnent autour d'une fleur, on les voit aller de ci, de là, virant de bord, piquant de l'avant, revenant sur leurs pas, semblant dire au navire qui n'avance pas : Je suis prêt, moi, à vous prendre à ma remorque et à vous amener là où vous voulez aller. Le capitaine ne sait à qui entendre : il hésite, il peut choisir; mais enfin il a jeté son dévolu sur le *Old Jack*, qui lui semble plus propre que tout autre à remplir la tâche qui lui incombera. Le signal est donné; le « towboat » s'approche, fait le gracieux, jette le grappin sur le navire, puis se tourne prestement et met le cap sur le port, tandis que les matelots du navire larguent les voiles et préparent l'ancre et les cordages. On entre, on est entré. Une demi-heure a suffi pour amener le vaisseau sur le bord du quai. Tout est bien qui finit bien.

Ces bords du lac Érié sont vraiment très curieux à examiner. Tous les courants qui se déversent dans cette masse imposante d'eau douce sont bordés de quais, disposés de façon que le chargement et le déchargement des bateaux soient rendus faciles. Ces bateaux eux-mêmes ont un aspect très particulier : à quelque heure et quel que soit le jour où on

les examine, ils sont couverts de vêtements lavés qui séchent à l'air. On dirait que tous les jours on fait la lessive à leur bord.

Regardez le travail de cet *elevator* au moyen duquel on *hume* le grain amené par le bateau pour le transborder dans un autre. Voyez les moyens employés par le même instrument pour enlever le fer rouillé arrivant du lac Supérieur, les pierres à chaux des îles de l'Ouest et le bois de charpente provenant du lac Huron. Cet autre avait à bord du pétrole et du charbon. Tous ces chargements ont leur destination, qu'il faut enlever et charger sur des barques, des goélettes et des sloops. Ce remue-ménage, ce mouvement est digne de l'attention du touriste, car il se rendra compte ainsi de l'activité américaine et de l'industrie de ce pays. Tous les cris qu'il entend, les appels de cloche, les grincements de poulie, les sifflements de la vapeur, l'ahurissent bien un peu, mais il se fera à tout ce tapage en comprenant qu'il y a dans tout cela quelque chose de sérieux. Le steamboat des passagers arrive et trouve le chenal fermé ou du moins obstrué : on pourrait croire qu'il va y avoir collision. Loin de là, les marins des bateaux de cabotage prennent à droite, le steamboat à gauche : la passe est très étroite, mais elle suffira... en se serrant un peu. C'est ce qui arrive; on recule, on avance, puis on se glisse bord contre bord, sans se toucher; mais c'est à peine s'il y avait deux centimètres entre chaque bordage.

Et, pendant ce va-et-vient, les marins des bateaux du canal lavent leurs effets et les pendent aux bastingages pour les faire sécher.

Les rives du lac Érié, couvertes de forêts, sont généralement élevées de 60 pieds au-dessus du niveau de leurs eaux. A travers ce plateau, des ravines profondes servent d'écoulement aux torrents descendant des montagnes pour se jeter au milieu des vagues rugissantes du lac, qui, pendant la saison des frimas, sont réellement terribles. Vienne l'été, l'Érié devient calme comme un miroir, et l'on se plaît à contempler les voiles blanches qui sillonnent ses eaux vertes.

De temps à autre, on aperçoit des effets de mirage sur le lac, mais les brouillards sont rares, à moins qu'on ne prenne pour tels les buées du crépuscule, à travers lesquelles les navires se croisent comme autant de fantômes dans une obscurité relative. Dans la saison hivernale, les eaux sont couvertes de banquises glacées qui sont poussées de ci de là, au gré du vent; on jouit même quelquefois sur ces rivages des aspects radieux des aurores boréales qui couvrent l'horizon dans le nord.

Le nom donné au lac a pour origine celui qui portaient les Ériés de la tribu des Cat, habitants du sol, à l'époque où les jésuites missionnaires vinrent, il y a deux siècles, visiter pour la première fois le pays. Les Ériés étaient une nation très importante qui dirigeait la confédération connue sous l'appellation de Nation neutre. Les villages de ces aborigènes se trouvaient situés près de l'endroit où s'élève Buffalo de nos jours, mais ils n'en erraient pas moins le long des rives sud du lac. Un jour les Iroquois, qui arrivaient de l'est, se ruèrent sur ces peuplades timides et les exterminèrent tous, hommes, femmes et enfants.

La nation sauvage des Ériés, qui vivait encore il y a cent ans sur les rives du lac, a complètement disparu, et les traditions qui se rapportent à cette tribu ont été dispersées. Le nom seul de ces sauvages a résisté à la lime du temps et s'est perpétué par l'appellation d'Érié donnée au lac, à une petite ville, et enfin à un chemin de fer.

La ville de Buffalo, — autrement dite du Bison, — en souvenir des hôtes quadrupèdes de la prairie qui s'aventuraient, en 1720, jusque dans ces parages, est bâtie à la pointe sud

du lac Érié. Toutefois, vers la fin du siècle passé, la station militaire qui se trouvait en cet endroit avait plus d'importance que celle de Buffalo. C'est là que, en 1769, les soldats de La Salle construisirent le *Griffin*, ce navire caboteur qui fut le premier lancé sur les eaux du lac, et à l'aide duquel les Américains purent découvrir les contrées au nord des lacs Huron et Michigan. Ce fut une fête fort gaie que celle de la mise à l'eau du *Griffin*. Mais la destruction de cette embarcation fut réellement fatale; il disparut, après avoir franchi la passe de Détroit, et oncques personne n'eut de ses nouvelles.

Buffalo, — Tashaway dans l'origine, — devint une vraie ville à dater de 1801. Avant cette époque, il n'y avait à l'endroit en question que quelques cabanes et un fort qui servait de refuge aux chasseurs et aux trafiquants de fourrures. Tout ce monde-là était constamment en lutte avec les Peaux-Rouges, dont ils redoutaient les instincts sanguinaires, ayant pour but unique le « scalpe », le meurtre et l'asservissement par la faim des ennemis de la race blanche.

Peu à peu l'immigration s'opéra autour de ce poste important, et, dès 1810, la population avait triple. La guerre de 1812 vint interrompre ces beaux résultats. En 1813, le pays fut ravagé par les troupes belligères et les sauvages leurs alliés. Le fort Niagara fut enfin pris par les Anglais, qui brûlèrent tous les villages, y compris Buffalo.

À l'époque où la paix fut signée, on releva cette petite ville de ses ruines, et elle prit des proportions telles qu'en 1832 elle était aussi importante que New-York. De nos jours, si la Ville Impériale a doublé d'étendue, si ses habitants ont augmenté dans les mêmes proportions, Buffalo, sans suivre un pareil exemple, n'en est pas moins un chef-lieu qui compte dans l'industrie et le commerce, dont les citoyens sont d'un caractère enjoué, amis des arts et du théâtre, et qui élèvent des parcs et des promenades ornés de statues consacrées à la mémoire de leurs illustres compatriotes.

Le commerce le plus important de Buffalo est celui des grains, que l'on exporte de là sur les canaux pour tout le continent américain et même pour l'Europe. La méthode employée pour ces chargements est très originale.

On se sert de grues énormes qu'on appelle des *elevateurs*. Ces machines géantes, faites en bois, ont un corps énorme et une hauteur considérable, et sont placées de distance en distance sur les quais, attendant qu'on les emploie. Lorsque les navires qui viennent de Milwaukee ou de Chicago arrivent et se mettent à quai, on voit descendre de la cime des *elevateurs* de larges trompes, semblables à celles des éléphants qui, amenées dans la cale où le grain est contenu, commencent à aspirer le grain et ne cessent de fonctionner que lorsque ce travail de succion est achevé. Une mécanique qui ressemble fort à un compteur, se trouve à la cime de ces *elevateurs* qui, à mesure que le fle passe, marque le poids, et par conséquent la quantité. Grâce à ce mode d'opération, on peut mesurer quarante boisseaux en une demi-minute, et ce travail ne coûte que deux centimes et demi pour ce laps de temps. Les Américains ne font aucune attention à ces machines dont on se sert pour les transbordements; mais les visiteurs étrangers s'extasiaient avec juste raison devant ces ascenseurs géants à l'aide desquels on travaille à l'aise et avec rapidité.

Buffalo a été bâtie sur le bord même du lac Érié, comme l'est Genève sur la rive du Léman; aussi ses habitants jouissent-ils à la fois des brises rafraîchissantes qui soufflent au printemps et des rafales terribles, effroi des navigateurs sur les eaux de l'Érié. Le havre de Buffalo est le plus vaste de tous ceux du lac; mais un des défauts de la situation de ce petit



LA GRANDE RUE DE CLEVELAND, VUE DU CLOCHER DE L'ÉGLISE PRESBYTÉRIENNE.

port est d'être enfermé par les glaces quand les autres sont délivrés des banquises de l'hiver.

En s'éloignant de Buffalo, le steamer qui emporte les touristes salue en passant avec quelques coups de sifflet le « Sturgeon Point, » — cap de l'Esturgeon, — le long duquel s'étend la ligne du chemin de fer, souvent couverte par des masses de neige et balayée par des vents terribles, comme il n'en règne pas de pareils ailleurs. La côte, le long de laquelle avance le navire à vapeur, est peu pittoresque : on aperçoit de temps à autre un village en voie de construction qui a la prétention de devenir une ville.

L'une de ces cités en embryon est State Line, — limite frontière de l'État de New York, — qui forme un triangle sur les côtes des États-Unis. Dans ce triangle se trouve aussi Érié, — nommée autrefois Presqu'île, — l'un des premiers postes militaires américains sur ce coin de terre. En 1795, le général Irwine avait fait construire deux blockhaus, — fortifications — sur ce territoire, afin d'y protéger les répartiteurs du sol aux colons qui s'aventuraient jusque-là, sans redouter autrement les attaques des Peaux-Rouges.

La situation de la ville d'Érié est assez pittoresque, eu égard à la baie au fond de laquelle les maisons ont été bâties d'abord par les Français en 1753, puis par les Anglais, qui s'emparèrent de la Presqu'île en 1760. Mais peu après les Indiens la réduisirent en cendres, après avoir massacré sa garnison, comme ils l'avaient fait de neuf autres postes militaires de la côte. Jusqu'à l'arrivée des arpenteurs rationaux, cet état de choses continua : nul n'osait s'établir sur ces ruines.

Ce fut seulement en 1805 que la ville actuelle d'Érié commença à renaitre de ses cendres. Le commodore Perry y fit construire la plupart des navires de sa petite flotte célèbre, à l'aide de laquelle il livra bataille aux Anglais, et dont il ramena les vaisseaux à la remorque dans ce même havre. Ce fut là un trait d'audace sans égal dans les annales de l'histoire. L'un des commerces actuels d'Érié est le charbon bitumineux. Plusieurs phares éclairent l'entrée du havre, sur la côte et sur les îles qui abritent ce point du continent. Du reste, ces « tours de lumière » se dressent à peu de distance les unes des autres sur les rives du lac.

Un peu au-dessous d'Érié se trouve le point extrême du triangle de l'État de Pensylvanie, qui touche à celui de l'État de l'Ohio. C'est la réserve des habitants de la Nouvelle-Angleterre qui, en dépit de toutes les caricatures publiées sur le compte de ceux qui quittaient leur pays pour venir coloniser dans une contrée sauvage, réussirent à fonder plusieurs villes sur ces plages lointaines. La plus importante est Cleveland, qui passe avec raison pour la mieux bâtie, la plus élégante de toutes les cités des grands lacs. Elle fut ainsi baptisée par le général Mosès Cleveland, agent de la colonisation du Connecticut. La ville s'étend sur les deux rives de la rivière Cuyahoga, dont le lit étroit contient des eaux pures qui vont se jeter dans le lac Érié. Des deux côtés, les maisons s'étagent sur les pentes des montagnes, couvertes d'arbres ombreux ; si bien que Cleveland a été surnommée la « Ville-Forêt ». Toutes les habitations se trouvent cachées par la verdure. Il faut, pour bien se rendre compte de l'étendue de la ville, monter dans un des clochers des églises, et encore l'on ne voit pas tout. Un peu plus loin, à l'endroit où la rivière va se jeter dans le lac, il y a la ville industrielle, dont les fabriques, les usines couvrent l'emplacement d'un marais desséché ; de telle sorte qu'il y a deux Cleveland : celui qui vit dans l'oisiveté et le repos et celui qui travaille pour jouir, à son tour, du fruit de son labeur.

Si Buffalo se targue de son commerce de grains, Cleveland tire de grands profits de

ses raffineries d'huile, dont les roues tournent au courant de la rivière. Le pétrole brut est clarifié dans ces établissements industriels pour être ensuite envoyé dans toutes les parties du monde. La population de Cleveland se compose des descendants riches des pionniers de la Nouvelle-Angleterre et des Allemands émigrants. Du reste, on reconnaît facilement ces derniers à leurs mœurs, qui sont plus joviales que celles des véritables Yankees. Ce sont les Teutons qui ont planté les vignes et cultivé les plates-bandes de splendides jardins : on les voit, le dimanche, étendus sur l'herbe épaisse, fumer leur « mers-hauwm », et égarer leurs yeux bleus vers l'horizon azuré, à la recherche d'une voile blanche qui flotte sur les eaux. La nuit qui remplace le jour, les étoiles qui précèdent le lever de la lune les ramènent enfin au logis : c'est à regret qu'ils interrompent leur rêverie.

À l'ouest de Cleveland, le paysage devient plus pittoresque; on rencontre des falaises le long desquelles des ruisseaux s'échappent en cascades multiples. A 7 milles de cette cité, l'on parvient à Rocky River, courant d'eau qui s'écoule entre des montagnes élevées, dans un lit très encaissé. Du haut de ces rochers, la vue sur l'Érié est réellement splendide.

Les falaises de Rocky River rappellent un trait de l'histoire des États-Unis qui mérite de trouver ici sa place.

Lorsque Pontiac, en 1763, vint attaquer les forts anglais établis sur les rivages de l'Érié, la garnison de Detroit se défendit avec un courage héroïque et refusa de se rendre, quelles que fussent les conditions proposées. Quand vint l'automne, une expédition fut confiée à un major Wilkins, qui partit d'Albany avec ses hommes dans des bateaux nombreux. Ces soldats eurent à se défendre contre les attaques multiples des Peaux-Rouges, mais ils n'en parvinrent pas moins, à l'aide de *portages*, à transborder leurs embarcations jusqu'à l'endroit où s'élevé Buffalo de nos jours. Tous ces hardis défenseurs de la cause anglaise ignoraient les dangers à prévoir des eaux du lac. Les commencements de leur navigation furent favorisés par une température admirable : on se trouvait à l'époque que l'on nomme l'été des Indiens dans l'Amérique du Nord; c'est à ce moment-là que la nature est superbe, que la brise souffle et ride à peine la surface des eaux. Mais cette tranquillité est trompeuse: l'horizon s'obscurcit tout à coup; un orage est dans l'air, qui fond comme un coup de tonnerre sur la terre et l'onde et entraîne tout ce qu'il rencontre sur son passage.

Ce fut une de ces tempêtes inopinées qui se rua sur les bateaux du major Wilkins. Vingt d'entre eux furent engloutis et avec eux toutes les munitions, les pièces de canon, soixante-dix hommes et trois officiers, y compris le médecin du régiment. Ceux qui échappèrent au désastre regagnèrent le rivage, et dès que l'orage eut cessé, revinrent au fort Schoner, du côté du Niagara, sans songer même à porter secours à leurs frères de la garnison de Detroit.

Telle est l'histoire véridique de cet événement, que la tradition a fait connaître aux historiens américains; mais nul d'entre eux n'a pu distinguer la place où le naufrage eut lieu.

On a fait des recherches à l'embouchure de Rocky River, en 1859, et l'on découvrit une baïonnette, les vestiges d'un campement, les cendres d'un foyer, et enfin une lame de lancette, ce qui donna à penser que c'était en cet endroit que les soldats anglais s'étaient réfugiés après la perte de leurs embarcations. Cette lame d'instrument de chirurgie faisait, sans doute, partie du trousseau du docteur William, chirurgien du 18<sup>e</sup> régiment, — celui qui commandait le major Wilkins. On découvrit également, plus tard, des canons de fusil,



des gardes d'épées avec un lion de cuivre, des carcasses de bateaux, preuves immuables du séjour de troupes en ces lieux, et il n'y a plus de doute maintenant que c'est là que le désastre fut accompli.

Un peu plus loin, du côté de l'ouest, une expédition conduite par un nommé Bradsheet eut lieu en 1764. On découvrit à cet endroit des boulets de six livres et des quantités de balles, puis des faisceaux de baïonnettes, des canons de fusil en parfait état de conservation, des écus d'argent datés de 1717, et enfin des couverts de même métal. Tous les ans, les bateaux pêcheurs qui opèrent dans ces environs arrachent quelques épaves du fond du lac.

Lorsque le commandant Bradsheet eut été tué, les soldats anglais, sous la direction du général Israël Putnam, rebroussèrent à travers bois et marécages du côté du fort Niagara, à quelques milles de distance. Tout le long de cette route on a découvert, peu à peu, des baïonnettes, des canons de fusil, dont un, entre autres, debout contre un arbre, était presque entouré par l'écorce du bois. La tradition rapporte que ces malheureux avaient enduré les souffrances les plus horribles.

À l'ouest, on aperçoit le cap de Black River et les clochers Cleveland : on pourrait plus sûrement appeler cet endroit le « cap des Tempêtes », car si le matin la surface du lac a été unie comme celle d'un miroir, le vent s'élève tout à coup à midi, qui soulève des vagues et les envoie se briser en poussière contre les rochers de la rive.

L'embouchure de la rivière des Rochers, — Rocky River, — est barree par un banc de sable, ce qui rend le canal d'entrée dangereux à l'époque des équinoxes d'automne.

À l'ouest de ce courant d'eau, on traverse les ruisseaux nommés Black, Vermillon et Huron, qui coulent à travers des ravins d'une beauté sauvage. Le ruisseau appelé Black River est particulièrement remarquable. Au milieu d'une sorte de péninsule, formée par les coudes décrits par cette rivière, s'élève la petite ville d'Elysia (Elysée Maria), près de laquelle une chute d'eau tombant de 55 pieds de hauteur attire les voyageurs.

Un peu plus loin, on va visiter les Fire Lands, ainsi nommées parce que cette portion du territoire fut destinée à être partagée entre tous ceux qui avaient, en 1808, souffert du terrible incendie qui ravagea New London, Fairfield et Norwalk. Cette contrée mesurait 781 milles carrés.

Sandusky, — la ville baie, — est admirablement située sur les rives de l'Érie. Ce n'est point, à vrai dire, la résidence de gens riches dont les villas embellissent les rives; mais la position plaît au touriste par sa simplicité, sa fraîcheur, ses horizons verdoyants et ses vignobles prospères. Il y a, vis-à-vis Sandusky, des îles où la culture de la vigne est aussi très répandue. Ce nom de Sandusky a deux étymologies : la première serait la dérivation d'un nom de Polonais, Sandowski, qui fut un des premiers colons; la seconde, celle d'une phrase indienne du dialecte « wyandat, » signifiant « source d'eau glacée ». Ce qu'il y a de certain, c'est que les aborigènes se plaisaient fort dans le voisinage de ces citernes naturelles que l'on trouve répandues dans le pays : la baie était et est restée très poissonneuse, et les Peaux-Rouges chassaient dans les îles du lac des palmipèdes de toutes sortes, très abondants encore à l'automne et au printemps.

Ce pays était protégé par la Nation neutre, confédération indienne qui donnait asile aux vainqueurs et aux vaincus sur son territoire, à la seule condition que toute hostilité cesserait tant qu'ils resteraient dans les limites du sol consacré. Deux villes de refuge s'éle-



LE LAC FRIÉ VU DE L'EMBOUCHURE DE ROCKY RIVER.

vèrent en cet endroit, et quiconque s'y trouvait devait se croire en parfaite sécurité. Les missionnaires du siècle passé ont constaté ce fait, qui est du reste relaté dans divers mémoires. Pauvres Indiens, tellement calomniés! Il est certain que ces gens-là ne sont devenus méchants que parce qu'ils défendaient le territoire de leurs aïeux.

L'origine de la fondation de Sandusky remonte à 1817. Pendant la guerre de sécession, les prisonniers du parti sudiste étaient internés dans l'île de Johnston, placée vis-à-vis de la ville.

Le steamer qui promène les touristes sur les eaux du lac se trouve souvent au milieu d'une flottille de bateaux chargés de bois provenant du lac Huron, et d'embarcations de pêche; il salue les phares qui éclairent la côte et contourne l'île de Kelley, la plus grande de tout le groupe : elle a la contenance de 2,800 acres.

Les premiers pionniers qui étaient venus se réfugier dans ces contrées, alors occupées par des tribus indiennes, avaient préféré s'établir sur le continent. Ils trouvaient, avec juste raison, que leurs occupations étaient suffisantes, et qu'il n'y avait aucune nécessité à courir les dangers ou tout au moins les inconvénients d'une inondation sur une île du lac. D'autre part, ces flots étaient mal famés; on les disait hantés par ceux qui n'envisagent jamais avec joie les progrès de la civilisation, des boucaniers, des pirates dont les actes répréhensibles eussent, en maintes circonstances, appelé une prompte répression; d'aucuns, parmi eux, avaient souvent contribué à des naufrages et les épaves des malheureux navires recueillis par eux laissaient deviner que ces sinistres n'étaient pas arrivés sans qu'on y aidât.

Peu à peu, cependant, la surveillance des représentants des lois se fit connaître sur les rives de l'Érié, comme elle le faisait ailleurs déjà; les émigrants achetaient des terres et y élevaient des fermes; les pêcheurs, attirés en cet endroit par l'abondance du poisson, se groupaient ensemble sur les rives les plus propices à leur travail. Les boucaniers et les naufrageurs s'éloignèrent et disparurent dans le « lointain Ouest »; les îles devinrent libres et tout danger de s'y aventurer cessa désormais.

L'île de Kelley, déjà nommée, contient une curiosité qui a son intérêt. On y montre, sur un rocher, une inscription indienne admirablement conservée, mais on ignore le sens de ce document, resté inexplicable par les plus savants ethnographes.

Ce que l'on peut dire, relativement à ce document gravé sur la pierre, c'est que les Ériés avaient élevé en cet endroit une sorte de fortification dont on a retrouvé les ruines. Il se pourrait donc que l'inscription dont il s'agit eût rapport à eux et à leur destruction par leurs ennemis les Iroquois.

Put in Bay est le nom donné à un havre où le commodore Perry se réfugia pendant la guerre de 1812, afin de se préparer au combat contre la flotte anglaise se tenant à l'ancre sur le rivage canadien et protégée par les canons du fort Malden. Après avoir surveillé les ennemis de l'indépendance américaine, Perry se décida enfin à livrer bataille au lever du soleil, le 10 septembre, et, à la suite de nombreuses bordées, les deux flottes en vinrent aux prises. Perry, à bord du navire *Lawrence*, avait arboré son drapeau sur lequel étaient peints en lettres rouges et noires ces mots célèbres du célèbre capitaine Lawrence au moment de sa mort : *Ne rendez pas le navire!* Un hurrah unanime avait salué ce serment sérieux — quoiqu'il flottât en l'air — et le silence s'était fait aussitôt.

Les Anglais avaient ouvert les hostilités en mettant le feu à leurs canons dans la direc-

tion du drapeau du commodore Perry. Le navire monté par ce héros se trouvait en avant des autres, tant les marins yankees avaient le désir d'arriver les premiers au combat. Ils firent feu à leur tour, mais leurs pièces n'avaient pas assez de portée et n'atteignaient point le but. Le pont de leur vaisseau se couvrait de morts, les boulets ennemis balayaient tout sur leur passage. Celui qui tombait se voyait immédiatement remplacé par un autre, si bien que le commodore Perry et ses officiers furent enfin forcés de servir eux-mêmes leurs caronades. Au moment où le *Lawrence* allait être pris, la brise se leva et le *Niagara* put venir à son secours. Perry résolut de se transporter aussitôt sur ce navire, qui n'avait point été atteint; il se jeta dans une embarcation, sans oublier le drapeau sur lequel se trouvait l'inscription de la résistance. Dès qu'il eut gravi l'échelle du *Niagara*, il arbora de nouveau l'étendard, ordonna à sa flotte de se ranger près de lui et le feu recommença. La bataille fut longue; elle dura trois heures, et la victoire resta aux Américains.

Le commodore Barclay, qui avait perdu un bras à Trafalgar, fut dangereusement blessé. On montre encore, sur la rive ouest de l'île, un monticule que l'on dit être le lieu de sépulture de tous ceux qui périrent dans la bataille. Un saule pleureur orne ce mausolée agreste, souvenir du combat naval de l'Érié. Dans la ville qui porte ce nom, on montre le drapeau du *Lawrence*, à bord duquel combattait le commodore Perry, à qui l'on a élevé une statue sur la place principale de Cleveland.

Put in Bay est un site ravissant : à la pointe de l'un des caps de ce havre minuscule se trouve un fortin appelé le « petit Gibraltar ». On a élevé dans ces parages deux hôtels à voyageurs entourés de vignes vierges et de buissons de roses et parfaitement entretenus pour le plus grand plaisir de leurs visiteurs.

Quelques-unes des îles sont encore inhabitées et à l'état sauvage, tandis que d'autres n'ont pour tous hôtes qu'une seule famille. On trouve dans certaines des grottes qui portent le nom de Perry. Le « petit Gibraltar » est surmonté par les murailles crénelées d'une charmante villa; on y visite également la tête de Sphinx, au-dessous de laquelle coule une source abondante. L'île des « Serpents à sonnettes » a été ainsi appelée à cause de l'abondance des ophiidiens de cette horrible espèce, qui se vengeaient de tous ceux qui troublaient la tranquillité de leur repaire en leur donnant la mort.

Le long de la péninsule de Sandusky et sur les terres des îlots de l'Érié, la culture des vignes est très répandue. A l'époque des vendanges, la récolte étant abondante, on se rend dans ces parages pour assister à la cueillette du raisin, à la fabrication du vin et aux jouissances qui ont lieu à cette occasion.

A l'ouest des îles de Feu, l'on parvient sur le territoire appelé Black Swamp, — « le marais noir », — qui avait déjà sa réputation à l'époque des premiers défrichements. Son étendue est de 120 milles de long et de 40 milles de large. Là, à cette époque primitive, vivaient et multipliaient en paix de nombreux carnassiers, la terreur du bétail des colons américains. L'épaisseur de la forêt, la quantité de fruits et de baies sauvages qui mûrissaient sur les arbres et les buissons retenaient là ces animaux, qui ne furent détruits qu'au fur et à mesure de la colonisation du pays. Dans ces temps éloignés, la terreur s'emparait de ceux qui se voyaient obligés de s'aventurer sous les arceaux de ces forêts où la lumière était interceptée, et, quand ils avaient accompli ce miraculeux voyage, ils racontaient leurs aventures avec emphase. Quoi qu'ils dissent, ce pays était une splendide portion du territoire : les oiseaux y chantaient, les fleurs s'y ouvraient fraîches et

parfumées, et pourtant ces pionniers appelaient ce pays la terre de l'ombre de la mort.

Le sol de Black Swamp est extrêmement fertile; à peine le drainage est-il opéré, qu'on n'a plus qu'à semer pour qu'un splendide jardin pousse dans cet endroit où s'épanouissent



SANDUSKY — VUE PRISE DU HAUT DE L'ÉGLISE SAINT-PAUL.

les fleurs et où mûrissent les fruits, les moissons et les légumes. La plus grande partie de ce pays est admirablement cultivée. Des villes se sont élevées sur les frontières et les chemins de fer sillonnent les plaines et traversent les montagnes.

Les bords du lac sont divisés en districts qui, sans être marqués sur la carte, n'en sont

pas moins très connus. Dans la partie connue sous le nom de Hollande se trouve Buffalo; dans celle du triangle, Érié; sur la réserve de l'Ouest, on rencontre Cleveland; sur les Fire Lands, Sandusky, et enfin, sur les Black Swamp, Toledo.

Cette ville au nom espagnol est bâtie sur les bords du Maumee, qui portait jadis le nom indien de Miami, — « la Cité des Lacs ». Mais, comme il y avait déjà deux Miamis dans l'Ohio, on changea ce nom en celui de Toledo. La cité est bâtie à une lieue au-dessus de l'embouchure de la rivière et à 10 milles du lac.

Dans la vallée, coupée en deux par une rivière, de ce pays de Toledo, les batailles se renouvelèrent souvent à l'époque qui suivit celle de la déclaration de l'indépendance. Tous les combats qui devaient fatalement avoir lieu entre les parties belligérantes se livraient dans ce malheureux pays de Maumee. Les cartes du temps, que l'on conserve encore, sont couvertes de forts, et si l'on ouvre quelque livre relatant l'histoire du siècle passé, on n'y trouve que des récits d'escarmouches. Quoique la paix eût été signée entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, les habitants des frontières n'évitaient aucune occasion de se ruer les uns sur les autres.

Avant et après 1812, il y eut des combats multiples, des traités de paix, des massacres horribles des attaques sans nom, des marches et des contre-marches. La grande figure historique d'alors était un homme nommé le fou Anthony Wayne, que les Indiens avaient surnommé « le Vent, » parce qu'il avait la réputation de « tout emporter sur son passage ».



UN MOULIN VIS-A-VIS DETROIT.

La dernière bataille décisive de ce champion de la guerre américaine fut livrée en 1794.

A peu de distance de la baie de Maumee, la côte tourne abruptement du côté du nord. La pointe est du lac Érié se terminant d'un côté à Buffalo, et les rives se rejoignent à un certain point, de façon à former un entonnoir à la rivière du Niagara. Les rivages ouest de l'Érié, au contraire, sont plus éloignés les uns des autres : c'est ainsi que le passage de Detroit n'est point encombré et qu'il n'est pas obstrué par des rapides comme celui qui s'appelle le Niagara. Les eaux coulent lentement entre des îles multiples : on ne croirait nullement naviguer au milieu d'une communication entre deux grands lacs. Cette partie du territoire est couverte de forêts verdoyantes, arrosée par de nombreux ruisseaux : c'est là que les Français d'abord et les Américains ensuite ont inauguré leurs établissements. Ces derniers n'ont réellement envahi cette partie des États-Unis qu'après 1830. Ils se sont répandus dans le Michigan et l'Ohio ; mais le point qui touche à Detroit et Detroit lui-même sont demeurés français. A vrai dire, il n'y avait pas de place pour les émigrants sur ce petit coin de terre, dont chaque lac était couvert par une habitation où demeurait un des descendants des Français du siècle passé. Cette colonie s'étendait et s'étend encore de la rivière Raisin, qui se jette dans l'Érié, près de la ville de Monroe, jusqu'au nord du lac Saint-Clair. La population est d'un caractère gai et satisfait du genre de vie pratiqué, sans en ambitionner une plus élevée : elle s'occupe à ses travaux des champs, qui consistent en récoltes de blé et de maïs, que l'on porte pour les mouler à des moulins à vent, dont quelques-uns tombent de vétusté. Les mœurs de ces habitants tiennent un peu de celles du sauvage ; c'est à cause de cela qu'ils ont toujours fraternisé avec les Peaux-Rouges. *Les coureurs de bois* de Detroit pouvaient sans danger s'aventurer dans les prairies au delà du Mississipi, et les *voyageurs* naviguer en liberté du lac Supérieur jusqu'au Saint-Laurent, tandis que les hommes professant les mêmes industries échappaient rarement à la mort dès qu'ils voulaient franchir les limites des pays civilisés et annexés à l'Union américaine. Ajoutons à cela que les citoyens de ce territoire professaient la religion catholique romaine, et qu'après avoir assisté à la messe et aux vêpres, ils se livraient au plaisir de la danse, sans se soucier davantage de la trop rigide observation du dimanche des protestants. Ces usages subsistent encore de nos jours : c'est ce qui caractérise la jovialité des citoyens de ce pays.

On compte quinze îles dans le passage de Detroit au lac Saint-Clair, lequel aboutit lui-même au lac Huron. Le P. Hennepin les a décrites de la façon la plus enthousiaste dans son récit qui date de 1679.

« Ces îles, — dit-il, — sont les plus belles du monde entier : la rivière encaissée est mille fois plus belle que le Niagara ; ses rivages bordent des prairies immenses, et l'œil s'égare vers de hautes montagnes couvertes de vignobles et de vergers où mûrissent des fruits succulents. Tout ce paysage est d'une telle grâce, d'un si charmant aspect que l'on est porté à se demander si la nature n'a point été aidée par la main des hommes. »

Cet excellent jésuite n'exagérait point : si le dehors n'a rien du grandiose de la mer, l'onde coule lentement, sans courir sur des rapides, sans se heurter à la base des montagnes abruptes, et pourtant il y a dans ce calme, dans cette tranquillité, une beauté qui ravit et inspire le poète et le voyageur.

A 3 milles au-dessous de Detroit s'élève le fort Wayne, le plus important parmi les postes militaires des lacs du nord qui commandent le passage.

Cette ville de Detroit date de 1610. Les Français y établirent une petite colonie, et, en 1701, La Motte Cadillac y construisit un fortin qu'il appela Pontchartrain, du nom du ministre d'alors qui gouvernait la France sous le roi. C'est un peu après cette époque que des émigrants français vinrent d'Europe en Amérique et s'allièrent aux Indiens, ce qui produisit cette race de « sang mêlé » et de « bois brûlé » dont il est continuellement question dans l'histoire de la Compagnie des fourrures de l'Amérique du Nord.

En 1805, un incendie se déclara qui anéantit Detroit. Bientôt la ville fut rebâtie plus régulière, plus solide, mais moins pittoresque qu'auparavant.

Elle avait été abritée à différentes reprises par les drapeaux français, anglais et américains; s'étant rendue une fois, elle avait été le théâtre de douze massacres et de cinquante combats : en somme, comparativement à Cleveland et à Buffalo, cette cité avait gagné des chevrons plus glorieux que toute autre dans le territoire de l'Érié. Il y avait un siècle que Detroit était fondée quand les deux autres villes s'élevèrent à l'endroit qu'elles occupent de nos jours.

Le personnage historique de Detroit est Pontiac, le grand chef des Ottawas, qui fut le roi de la rivière, le seul qui, pendant toute cette guerre d'extermination entre les blancs et les rouges, déploya une rare énergie contre ses ennemis, les envahisseurs du territoire indien. Nous avons déjà raconté la conspiration ourdie par cet homme audacieux pour s'emparer, à une date convenue, des douze forts occupés par les Anglais dans tout le territoire. Nos lecteurs savent qu'il parvint à réussir sur neuf points différents et que toutes les garnisons de ces places de défense furent massacrées.

Detroit put se défendre, grâce à l'avis officieux qui lui fut donné par une belle Indienne. — La Pocahontas de l'Ouest. Pontiac se fut certainement emparé de la ville si, par une chance providentielle, la paix n'eût été signée entre les Français et les Anglais; ce qui força les Indiens à mettre un terme à leurs hostilités.

Au-dessus de la ville, la rivière de Detroit, qui décrit une courbe vers l'est et pénètre dans le lac Saint-Clair, est sillonnée par des bateaux qui transportent du bois, des schooners aux mâts élancés, et des bateaux à vapeur qui, tous, en égard au peu d'espace du canal, jettent l'ancre pendant la nuit, afin d'éviter les naufrages.

Par une belle après-midi de printemps ou d'automne, rien n'est plus attrayant que de longer ces côtes verdoyantes où s'élève le fort Gratiot et qui aboutissent au lac Huron. On rêve alors au passé de ce paysage, calme à cette heure, après avoir subi toutes les horreurs de la guerre et du carnage.

Une des curiosités de ce pays, c'est Jackson, où l'on va visiter la prison d'État : c'est là que l'on tient renfermés les criminels les plus dangereux condamnés par les lois. Ce *State prison* est l'équivalent de ce qu'étaient en France Toulon, Brest et Rochefort. La construction de ces galères ressemble à toutes les prisons cellulaires des États-Unis, lesquelles sont toutes en éventail, si bien que de la tour du milieu les geôliers de garde peuvent, d'un seul coup d'œil, savoir que les coquins confiés à leur vigilance sont sous clef et n'ont rien entrepris pour opérer leur fuite, seuls ou en compagnie. Ceux qui ne sont pas réputés dangereux sont réunis à certaines heures pour les travaux auxquels ils sont soumis; le soir venu, tous entrent dans leur cellule et sont *bouclés* pour la nuit. Comme dans toutes les prisons du monde civilisé, la discipline est très sévère à Jackson. Tout forçat — « convict » — convaincu de rébellion est pendu haut et court. Les travaux auxquels se livrent les convicts



sont ceux de couture pour vêtements et chemises, de copie, de menuiserie, d'ébénisterie, de gravure, d'orfèvrerie, d'horlogerie même. Mais il est bien entendu que l'État seul profite de ces objets confectionnés, dont la fabrication a été soumissionnée à différents commerçants. Tout cela se pratique avec le plus grand ordre ; les convicts se révoltent rarement : on dirait qu'ils ont le sentiment du devoir, la soumission à la fatalité qui les a amenés dans l'abject séjour qui les abrite. Il est rare à Jackson d'entendre parler de révolte et de conspiration. Cela tient apparemment au caractère américain, très hardi quand rien ne l'arrête, très soumis quand il se sent vaincu.



LA RIVIÈRE DE DÉTROIT, AU DEBUT DE LA VILLE.

## LES CASCADES DU TRENTON



LA CHUTE DE SHERMAN.

Le plus grand nombre de visiteurs des chutes du Niagara se gardent bien de négliger une excursion aux cascades de Trenton, qui sont situées près d'Utica. C'est par un sentiment de comparaison que les touristes s'acheminent vers ce point de l'État de New-York. La plupart de ceux qui sont allés pour la première fois visiter le Niagara éprouvent une certaine déception, car ils s'attendaient à un spectacle cent fois plus grandiose que celui auquel ils ont assisté. Lorsqu'ils se rendent aux cascades de Trenton, l'effet contraire se produit : ils trouvent devant eux une vue admirable, enchanteuse, dont rien ne leur faisait pressentir la jouissance.

Nous ajouterons à ce plaisir celui de ne plus être exposé aux extorsions sans nom des hôteliers du Niagara. A Trenton, les prix sont convenables, sans la moindre exagération; aussi rien ne trouble le plaisir que l'on éprouve dans ce site enchanteur.

Il est à remarquer que le bien-être d'un logis hospitalier influe sur le plaisir qu'éprouve le voyageur dans les excursions qu'il a entreprises.

Le chemin qui conduit à Trenton est un des plus beaux de tous ceux de l'Union américaine; il traverse des plaines couvertes de moissons dont les ondulations rappellent celles des vagues de la mer. Ça et là des ruisseaux murmurent sur des lits de cailloux, à l'ombre de bosquets magiques.

Les cascades de Trenton sont situées dans le voisinage de l'hôtel des voyageurs. Dès que l'on est sorti des limites d'un jardin admirablement planté et couvert de fleurs odorantes, on suit sous bois une immense allée formée par des chênes et des cèdres dont le feuillage intercepte la lumière du soleil. Sous ces dômes de cathédrale, verdoyants et fréquentés par des grives et des merles, croît en abondance une flore sauvage des plus variées, parmi laquelle cependant la campanule domine. Le chemin monte et l'on aperçoit au loin des montagnes élevées vers lesquelles il semble se diriger, lorsque tout à coup la route est coupée par un torrent qui va tomber dans un énorme et profond précipice.

Le touriste ne s'attend pas à se trouver ainsi instantanément en présence d'une cascade monumentale dont la vue lui a été jusqu'alors dérobée par la densité de la forêt. De l'autre côté de l'abîme s'élève une roche de pierre calcaire, presque perpendiculaire et qui mesure de 250 à 300 pieds. Cette roche noire est couronnée par des bouquets de merisiers et de bouleaux dont quelques-uns ont les racines à découper sur les bords du précipice, et sont prêts à choir au moindre caprice de la tempête.

En regardant au fond de l'abîme, on voit couler les eaux de la rivière Kanata, qui bouillonnent sur un lit de rocher et s'enfuient en murmurant. On peut descendre au fond à l'aide de plusieurs échelles, disposées d'espace en espace. On se trouve enfin en présence d'un pont naturel formé de pierres plates, disposées avec une régularité telle qu'on pourrait croire qu'un maçon a préparé ce lit à la rivière écumante. En levant les yeux, on distingue, à travers un rideau de cèdres, un ciel bleu et sans nuages. Si l'on examine avec attention toute cette masse d'eau qui tombe en cascades, on compte jusqu'à six chutes dont l'une est appelée Shermann, du nom de John Shermann, petit-fils du célèbre héros de la révolution américaine, par qui les cascades de Trenton furent découvertes en 1806.

Derrière cette première chute d'eau, le tourbillon du torrent a creusé le roc en forme de chaudron où l'eau bouillonne, sombre et argentée, comme dans un vaste coquemar. Il arrive souvent qu'un arc-en-ciel égaye, l'après-midi, ce point de vue lugubre, qui est toutefois d'un grandiose sans pareil.

A une vingtaine de pieds de ce chaudron naturel, le touriste peut s'avancer sur une roche formant balcon au-dessus du trou profond, et il peut contempler la rapidité de la course du Kanata qui fait en descendant des rapides miroitant aux rayons du soleil. De là il peut gravir des rochers qui aboutissent à un dôme surnommé le pinacle, vaste plateau qui peut contenir à l'aise une quarantaine de visiteurs.

Un peu plus loin le Kanata décrit une courbe et produit une seconde cascade d'une élégance réellement charmante : on dirait les eaux de Saint-Cloud tombant à la fois sans descendre les escaliers.

Au dehors de cette chute, le rocher se dresse d'une seule pièce à 150 pieds, non point d'une façon perpendiculaire, mais en gradins qui sont en partie couverts par des arbres verdoyants, des cèdres et des rhododendrons. Ça et là, vers le niveau de la cascade, d'énormes masses de roches s'avancent, pareilles à des bastions qui scindent en quatre parties cette cascade de Trenton.

C'est vers le bord de la chute, au pied de laquelle les visiteurs se penchent pour jouir de ce coup d'œil grandiose, que l'on est en face d'un spectacle vraiment magique. L'arc produit par l'eau projetée est d'une grâce infinie, d'une grandeur imposante; l'onde assume une couleur de topaze qui charme et éblouit à la fois et dont les éclaboussures diamantées font rêver à une véritable féerie.

Cette chute de Trenton produit l'effet de la prise d'eau d'un meunier appartenant à la race des Titans. Le brouillard ou plutôt la poussière d'eau qui s'élève du fond de l'abîme obscurcit la vue et force à fermer les yeux, disposant ainsi malgré lui le touriste à la rêverie.

La nature n'a nulle part au monde un spectacle plus grandiose à offrir aux regards de l'homme.

Le bruit qui frappe les oreilles ressemble à un étourdissant hymne d'actions de grâces rendu par la création à celui qui en est l'auteur. Bien souvent Borée mêle sa voix stridente à la clameur de la cascade et déracine les arbres, qui vont se briser au bas du rocher, pour suivre ensuite le fil de l'eau. L'homme ne peut que se taire pour admirer la sublimité de cette nature sans égale qui l'a impressionné au plus haut degré.

Il faut enfin s'arracher à cette contemplation et remonter les escaliers de bois construits par un M. Moore : on se trouve alors sur un plateau de pierre qui domine la cascade, et, parvenu en cet endroit, l'on peut se rendre compte des diverses sinuosités de la rivière Kanata, sur les eaux de laquelle roulent les arbres déracinés, se débattant contre le courant et forcés, malgré leur résistance, de rouler au fond du gouffre.

Lorsque des dames accompagnent les visiteurs, elles éprouvent, naturellement une grande fatigue et on leur offre des rafraîchissements dans un chalet appelé Rural Retreat, élevé sur les bords du torrent. Pendant cette halte, les amateurs de géologie se dispersent sur les rives pour y ramasser des « curiosités naturelles » et des pétrifications très abondantes en ces parages. Dans ce nombre se trouvent une sorte de crabe changé en pierre, que le savant M. Dekay de New-York appelle l'*Isotela*, et des cristaux de quartz que les gens du pays s'imaginent être des éclats de tonnerre.

Ces pétrifications antédiluviennes se trouvent également dans plusieurs parties des États-Unis, comme en Europe dans certains de nos départements. Ce qu'il y a de très curieux dans ces vestiges d'une époque inconnue, c'est que l'écaïlle a disparu dans le travail du temps et qu'il ne reste plus que l'empreinte de l'ostéologie intérieure du crabe, les pièces trop cassantes ont également été séparées du corps; ce n'est plus qu'une boule aplatie offrant au dehors des dessins rayés et parsemés, entre les interstices des lignes droites, de petits ronds qui remplissent les vides. La pétrification est compacte comme un silex.

Quant aux cristaux de quartz, c'est tout autre chose : ils se présentent aux yeux sous la forme de petits boulets de canon aussi ronds que s'ils sortaient de la fonderie. On dirait seulement qu'ils ont été rongés par la rouille. Certains géologues affirmaient autrefois que ces curiosités naturelles provenaient de très haut, d'un autre monde, ou plutôt de mondes

inconnus. Les bolides, en éclatant au milieu de l'espace, jetaient, disaient-ils, leurs éclats sur la terre. Il a été prouvé depuis lors que ces boulets étaient tout simplement des quartz arrondis par le mouvement des eaux à l'époque des déluges universels. Lorsqu'on brise une de ces boules, on trouve au milieu les quartz purs et brillants : on dirait du cuivre nickelé.

Au delà du chalet de la *Retraite rurale*, la cascade s'ouvre à droite et à gauche, mais simplement, sans éclat, voire même sans bruit.

A deux cents pas en amont de la grande cascade, on rencontre le Mill-Dam — le « batardeau à moulin », — petite chute d'eau qui ressemble presque à une écluse de 12 pieds d'élevation. Le Kanata est encasté entre deux rives montagneuses et perpendiculaires couvertes d'une forêt dense et remplie d'arbres de plusieurs essences. De l'autre côté de ces hauteurs, on peut se rendre au milieu des vallées cultivées.

Mais, en suivant le lit du torrent, on arrive à une charmante cascade que l'on a désignée sous le nom de « Alhambra Fall », abritée par des cèdres dont les cimes en pyramide se détachent sur l'azur du ciel. L'eau coule sur des escaliers de pierre, sans trop d'efforts, sans secousse, de telle façon qu'on peut voir les truites remonter le flot suivant leur habitude.

Au-dessus de ce site ravissant, le Kanata passe par une étroite ouverture, à l'horizon de laquelle le visiteur aperçoit des chaînes de montagnes éloignées. Vis-à-vis de ce passage est une pierre très élevée qui ressemble à la roche Tarpeienne et au bas de laquelle l'eau coule lentement dans un lit si profond, que le liquide semble être presque aussi noir que de l'indigo.

C'est près de cet endroit que l'on se trouve en présence d'une autre roche en forme de tour, du sommet de laquelle, s'il était possible de s'y hisser, on pourrait apercevoir tout le paysage. A la base de ce monument naturel est un immense bassin où l'eau déborde, prête à s'élançer et à former la cascade.

Il est impossible de borner là une promenade aussi enchanteresse; aussi, ceux qui l'ont entreprise continuent-ils leur route en franchissant à divers intervalles des pierres posées à des endroits difficiles pour aider à traverser le Kanata; ils arrivent à un vaste amphithéâtre où se dressent des roches calcaires géantes assumant la forme de forteresses, ou de manoirs en ruines, qui, quelquefois, s'écroulent avec fracas et occasionnent des accidents. Il est bon de noter que c'est particulièrement au printemps, après les grandes gelées de l'hiver, que se produisent ces descèlements de la montagne.

On montre aux touristes, dans ce lieu solitaire, une sorte de cheminée creusée dans le roc par l'action de l'eau. Un petit ruisseau descend ou plutôt dégringole du sommet de ce rocher et un cèdre dresse ses rameaux verts et brillants à côté de cette curiosité de la nature. Les géologues se délectent à cette place qui offre à leurs études des objets très intéressants, tandis que les curieux se contentent d'admirer la roche en forme de creux, admirablement sculptée, le puits de Jacob, un trou rond comme un O dont la profondeur est de 5 pieds environ et qui est rempli de petits cailloux polis.

Le passage pratiqué au-dessous de la Roche-Cœur est difficile, pour ne pas dire dangereux; mais les intrépides bravent le péril et se hissent jusqu'à la cascade appelée Born's-Bridge, qui est la première des chutes de Trenton et n'a guère qu'une vingtaine de pieds d'élevation. A dater du moment où le voyageur a atteint ce point du paysage, il n'a plus rien de curieux à voir; la nature est monotone et sans intérêt.



Vue générale des chutes de Trenton.

En revenant à l'hôtel hospitalier de Trenton, il est d'usage de passer sous une immense allée de cèdres qui s'appelle la « Promenade des amoureux ». Ce nom lui vient du séjour de tous les nouveaux mariés de l'Union qui, se rendant au Niagara pour accomplir leur voyage de noces, s'arrêtent à Trenton et s'égarèrent volontiers sous ces ombrages mystérieux, assez touffus pour cacher les rougeurs pudiques et étouffer les doux propos. *Et dulces reminiscitur Argos!*

Ces excursions de la « lune de miel » sont un des traits de mœurs les plus caractéristiques des citoyens de l'Union américaine. Les couples unis suivant les règlements de la loi, de par leur volonté réciproque, et ceux qui n'ont pas accompli leur *honeymoon excursion*, sont des exceptions que l'on cite de l'autre côté de l'Atlantique.

Ces voyages, où l'amour qui a besoin de solitude se jette tête baissée en pleine foule, afin de mieux s'y cacher, se renouvellent chaque jour, hiver comme été; aussi les directeurs de chemin de fer et les constructeurs de bateaux à vapeur ont-ils songé à préparer tout ce qui était nécessaire pour recevoir dignement les couples qui s'éloignent de leur *home* paternel et maternel pour courir les aventures.

Demandez à voir la *bride's room* — « chambre de la mariée » — dans un convoi de *Pulman's cars*, et l'on vous montrera une délicieuse *caravane* où se trouvent réunis une chambre à coucher, un cabinet de toilette, une salle de bains et un salon meublés avec le luxe le plus galant du monde. « Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. » L'or éclate partout; la soie, le velours, les dentelles ont été jetés à profusion: c'est un nid, un vrai nid, où deux tourtereaux pourront roucouler sans qu'on vienne les troubler. La machine éclaterait, le convoi dans lequel ils se trouvent emportés déraillerait même, qu'ils pourraient ne pas se déranger. C'est charmant!

A bord des bateaux à vapeur qui sillonnent les fleuves et les lacs, la « caravane » se change en un temple de Cnide ou de Paphos. Le sculpteur, le tapissier, ont fait assaut d'inventions pour élever un monument digne du dieu Hyménée, fils de Bacchus et de Vénus la blonde. Dans tous les angles du plafond, au-dessus de la glace, sur la table, au ciel de lit, aux quatre angles de la couche nuptiale sont vissés des petits Cupidons lançant, ou plutôt prêts à lancer des flèches sur ceux qui ont pénétré dans le sanctuaire. Toutes les parois de ce « retrait » sont capitonnées pour étouffer les voix, éteindre les murmures. Si l'on est chez soi quelque part, c'est bien dans ces « chambres de la mariée ».

Et les jeunes gens, qui se font ainsi de doux loisirs, peuvent quitter le convoi qui les a amenés de New-York à Buffalo, pour descendre jusqu'à Montréal et au Saguenay, s'en aller de là dans toute autre direction: partout ils trouveront un asile nocturne qui les abritera loin des yeux indiscrets.... Seulement cela coûte cher; mais qu'importe! les Américains n'ont-ils pas pour devise: *Go ahead!* — « Aller de l'avant », — et *Never mind*, — « Qu'importe! »

Le plus joli voyage de lune de miel dont nous ayons jamais entendu parler est celui de miss X... avec M. B..., qui s'opéra dans les circonstances suivantes. Les détails en sont de la plus scrupuleuse exactitude.

M. D..., un Français bien connu à New-York, originaire du Havre et faisant de nombreuses et de brillantes affaires avec son pays et l'Amérique, jeta certain jour les yeux sur une charmante jeune fille, héritière d'un général et très à la mode dans la cité impériale. Miss X... passait avec raison pour la plus élégante parmi l'aristocratie du *Codfish*, —

autrement dit de la « morue », — car c'est ainsi que le *New York Herald* avait qualifié la noblesse des enrichis du haut de la ville de New-York —.

On voyait la belle conduire elle-même son phaéton sur la route de Harlem; le soir, au bal, elle dirigeait le cotillon et ne s'en allait qu'au point du jour. A Saratoga, à Newport, à New Brighton, partout où les heureux de la société se réunissaient pour tuer le temps et exhiber des toilettes pharaoniques, miss X... brillait au premier rang.

Ce besoin d'être et de paraître eût dû faire réfléchir M. D..., qui n'était plus un jeune homme; mais il était affolé, il « s'emballa » et, un beau jour, dans une loge de l'Opéra italien de Strackosh, qu'il avait offerte à la jeune nymphe d'Union Square, il déclara sa flamme et fut définitivement accepté.

Les choses vont vite aux États-Unis quand il s'agit de mariage, et surtout lorsque les conjoints veulent ne pas perdre de temps.

Mais ces arrangements rapides avaient grandement désappointé un autre *patito* de miss X..., nommé B..., représentant d'une des maisons de banque princières de l'Europe. Il se tint cependant pour content et, comme Achille... blessé au talon, attendit les événements.

M. D..., ayant reçu les aveux de sa belle, avait aussitôt écrit en France pour commander aux plus célèbres tapissiers de Paris un mobilier à la dernière mode; il avait donné des ordres chez Worth et chez Laure pour qu'on lui envoyât des toilettes ravissantes et des chapeaux d'une coquetterie sans égale. Tout cela lui fut expédié par un navire de la Compagnie Iselin, du Havre, et arriva en très bon port. Sa fiancée trouva tout du meilleur goût. Les bijoutiers Tiffany et Young avaient été chargés de fournir les écrins, qui avaient été acceptés. La maison où devaient habiter les époux se trouvait déjà montée; les domestiques triés sur le dessus du panier, le prêtre averti et la cérémonie préparée.

Or, voilà que la veille du grand jour, M. D... était près de sa future, lorsque pour un rien, au sujet d'une vétille — un caillou sur un parquet bien ciré — une querelle survint, des mots aigres-doux remplacèrent la conversation jusqu'alors suave, éthérée; bref, une rupture éclata; rupture qui, le lendemain, était définitive.

M. D... avait dépensé plus de quatre-vingt mille francs en achats de toute sorte et éprouvait la double contrariété de ne plus se marier, — ce qui était déjà cruel, — et de ne savoir que faire des inutilités dont il avait fait emplette, une vraie perte sèche dans son budget.

Dans la semaine qui suivit cette révolution de palais, Miss X... avait revu M. B... : celui-ci s'était montré très affectueux et à son tour avait été accepté pour futur mari.

Lorsque M. D... apprit ce qui se passait, il alla trouver M. B... et lui proposa carrément de lui céder tout ce qu'il avait destiné à Miss X..., avec un escompte de 20 pour 100. C'était une bonne opération : le correspondant de MM..., les banquiers célèbres, accepta séance tenante et donna un chèque sur la banque des États-Unis pour le total convenu.

Au moment où M. D... se retirait, il se souvint qu'il avait oublié de repasser à M. B... le *circulation-ticket* dont il s'était muni à l'avance pour faire avec sa femme le voyage du Niagara et du Saint-Laurent, à la recherche de la lune de miel. Il proposa également à M. B... de lui céder le petit cahier.

— Bah! répliqua celui-ci : vous allez me le donner et d'ailleurs vous n'en ferez rien. Ces jolis papiers roses seront les « épingles » de notre marché.



— Vous voulez dire les épines, repliqua M. D..., qui rit jaune, mais qui, ne conservant pas la moindre rancune à son heureux rival, s'exécuta de bonne grâce.



UNE PARTIE DE LA GRANDE CHUTE.



LE CHALET DE « MOUNTAIN HOUSE ».

XIII

LE DESERT DE WATKINS

WATKINS est une petite ville bâtie dans une étroite vallée vers la pointe du lac Seneca et entourée d'arbres de tous les côtés. Ce site, en plein Etat de New-York, est abrité par la montagne Buck. En suivant la rue principale qui longe

la parallèle de la montagne, on parvient, après un quart d'heure de marche, sur une route

bien entretenue à l'entrée d'un pont jeté sur un ruisseau profondément encaissé. Ce petit courant d'eau s'est frayé un chemin à travers les méandres des mamelons qui sont la base de la montagne. Il arrive enfin à une sorte de barrage naturel au centre duquel une ouverture laisse une issue au torrent entraîné aussitôt sur des rochers, où il forme des rapides très pittoresques.

Rien n'est plus curieux que cette muraille naturelle au centre de laquelle la cascade s'est formée, tombant tout d'un coup dans un trou d'où les eaux s'échappent par un des côtés. Derrière cet obstacle ainsi franchi avec brusquerie, on peut remonter à travers des ravins sombres dont chacun est marqué par une petite cascade, au bas de laquelle s'ouvrent des puits profonds dont la connaissance date de quelques années seulement.

C'est ce site sauvage que les Américains ont nommé le « Désert de Watkins. » Ceux qui vont visiter cette curiosité de la nature gravissent des escaliers taillés en diagonale, dans les flancs mêmes du barrage, et soutenus en dessous par des poutres d'une force résistante à toutes les intempéries. De distance en distance se trouvent des « repos », et le touriste peut enfin respirer quand il est parvenu au point culminant de cette échelle de Jacob, à l'entrée du Glen Alpha dont la dénomination est assez fantastique.

À cet endroit, un pont est jeté sur le précipice, du haut duquel la vue est réellement très belle. On aperçoit la première cascade qui tombe sur des rochers et « s'esclaffe » en poussière argentée pour aller ensuite se résoudre en eau limpide dans un bassin profond creusé par la seule force du liquide dans une pierre tendre.

Lorsqu'on s'arrache à ce spectacle réellement enchanteur, on continue à gravir des escaliers de bois et l'on parvient à une sorte de chemin entaillé dans la roche même qui aboutit enfin devant une muraille lisse, du sommet de laquelle le torrent se précipite encore pour s'enfoncer dans un immense bassin. Les deux roches semblent se toucher, et l'on ne pourrait passer outre si les hommes n'avaient pas encore placé là un autre escalier lequel est constamment couvert d'eau, eu égard à la poussière liquide produite par la cascade.

Montons encore, à la suite des voyageurs intrépides, afin de visiter avec eux l'endroit le plus sauvage qui soit au monde. On se croirait au milieu du chaos; les roches assument des formes sans pareilles, l'atmosphère est à la fois glaciale et chaude; le passage étroit qui côtoie la montagne est rugueux et difficile; malheur à celui qui aurait le vertige en regardant au fond du précipice! il tomberait et se briserait en mille miettes. Si l'on jette les yeux au-dessus de sa tête, on a pour horizon des roches qui se courbent peu à peu, de façon qu'une des parois de la fissure va rejoindre l'autre et forme au-dessus de vous un dôme interceptant la lumière du ciel, eu égard à l'ombrage touffu et impenétrable aux rayons du soleil, produit par les arbres qui croissent dans toutes les fentes des rochers.

On parvient enfin à l'extrémité de ce couloir et l'on gravit de nouveau des échelles, des sentiers taillés dans la pierre et abrités par des buissons dont les racines se sont fait jour entre les interstices. On arrive ainsi sur une tranche de la montagne plus large que les autres; l'industrie humaine a élevé un charmant chalet, — Mountain House, — de style helvétique, dans lequel on trouve le repos d'abord, bien nécessaire après les fatigues de cette ascension périlleuse et ensuite des vivres exquis et des boissons rafraîchissantes.

La construction de cette habitation rustique en pleine montagne est un tour de force qui mérite l'attention du visiteur et la description graphique du narrateur. Étant donné un précipice, une falaise presque perpendiculaire, y établir un vaste hôtel dont la solidité

defie l'œuvre du temps. La solution de ce problème était fort difficile, sinon inexécutable. Et pourtant l'architecte américain à qui le « landlord » désireux de s'établir en cet endroit s'adressa pour arriver au résultat désiré, ne trouva point le projet irréalisable. A l'aide de la mine et de la pioche, il fit tailler une route vers la partie qui dominait la chute d'eau; ce premier pas fait, il attaqua de nouveau la pierre, en détacha une partie énorme et, au moyen de plâtre et de béton, éleva un mur très solide, au-dessous duquel des madriers de chêne, des armatures de fer se trouvaient maintenus par le poids. Il avait déjà un plancher sur lequel il pouvait hisser une superbe construction de bois et de briques.

A l'aide d'une scierie à vapeur, cet audacieux entrepreneur obtint des planches unies, découpées, ornementées, agrémentées de toutes façons, et, — quatre mois après avoir commencé ses travaux, — il remettait un jour la clef de la maison hospitalière au propriétaire qui l'avait chargé de cette curieuse entreprise. Quel coquet intérieur! partout du bois poli et vernissé, des vitraux de couleur à chaque fenêtre, des tentes de couffil pour abriter les yeux contre les ardeurs du soleil, des chambres bien aérées, meublées avec cette simplicité confortable qui caractérise les habitations suisses, une cuisine très savamment disposée, une vaste salle à manger, un salon s'ouvrant sur le balcon qui domine le « glen » et d'où la vue s'étend à d'immenses horizons. C'était un vrai bijou d'hôtel, et il fallut peu de réclames payantes à l'hôtelier pour amener la foule chez lui. Ceux qui étaient venus y revenaient et y amenaient leurs amis.

Le chalet du « désert de Watkins » est devenu en peu d'années une des curiosités elles-mêmes de la montagne. Bonne réception, prix modérés, table exquisite, que l'air vivifiant rend encore plus appréciable, tout est réuni dans cet endroit sauvage, où l'on croirait devo'ir mourir de faim, quand on s'y hasarde et où l'on est agréablement déçu dans ses craintes exagérées.

Il est question, — eu égard au nombre incessant des visiteurs, — d'élever de nouveaux abris hospitaliers dans ce coin de l'État de New-York, mais je ne pense pas qu'aucun des futurs hôtels du désert parvienne jamais à éclipser la première installation qui a été inaugurée en 1871.

De l'autre côté de ce logis de la montagne, le voyageur descend presque jusqu'au lit du ruisseau; il traverse encore un pont jeté sur les cascates et les rapides et parvient vers l'autre côté de la gorge où les rochers et les amas de pierre ont pris des formes innarrables. Un peu plus loin, il se trouve au milieu d'un amphithéâtre que les gens du pays nomment le « Glen de la cathédrale ». Qu'on se représente un entonnoir aux murailles à pic dont les cimes seraient couronnées par des mélèzes et des arbres verts. Le fond de cette vaste enceinte est aussi plat que s'il avait été pavé par la main des hommes. Sur ces pierres noires, le ruisseau coule et l'on dirait qu'il s'ébat sur un miroir: rien n'est plus curieux à examiner que cette nappe d'eau à peine profonde d'un centimètre et unie comme une glace.

On sort de cet amphithéâtre en se glissant dans une fissure profonde, abritée par quelques arbres. Peu à peu le passage se resserre, et le touriste se voit en face d'une nouvelle cascade dont la clarté illumine le sentier obscur qu'il a suivi.

Dès qu'on a fait quelques pas, on est forcé de monter encore les échelons d'un escalier de bois, au haut duquel on suit un chemin situé hors de la montagne, à l'extrémité duquel on a sous les yeux un spectacle magique: c'est l'endroit appelé « le dessus des



L'ENTRÉE DU DÉSERT.

etangs », car, en effet, de nombreux bassins de toutes les grandeurs sont dispersés en cet endroit.

Du haut du pont qui domine le paysage, l'on distingue des cascades et des rapides de peu de profondeur, mais réellement très gracieux. Une petite forêt pousse dans les fissures des rochers, à travers lesquels la lumière est tamisée de la façon la plus discrète. Au delà de ces arbres, les cascades sont plus vastes et tombent d'une grande hauteur en écumant et en faisant grand tapage, se voilant d'un brouillard liquide, retombant dans des lits de pierre et de mousse et se frayant un chemin vers la vallée du bas. A certain jour de l'année, les couleurs prismatiques se groupent vers un point désigné de ces chutes d'eau ce qui fait qu'on les a nommées les « cascades de l'arc-en-ciel ».

L'imagination la plus inventive ne pourrait rêver un spectacle pareil à celui du désert de Watkins. Le silence qui règne en cet endroit, à peine troublé par le murmure des eaux, la beauté pittoresque des arbres assumant les formes les plus variées, la fraîcheur de l'atmosphère, tout concourt à entretenir, chez le visiteur de ce site américain, la gaieté la plus grande dont rien ne trouble la sérénité.

A certains endroits de la gorge de Watkins, les eaux d'un vert foncé, — pareilles à celles de la mer, — sont d'une telle transparence que l'œil plonge

jusqu'au fond du bassin qui les renferme.

Il est certains de ces trous dont la profondeur est insondable. On s'amusa un jour à jeter dans cet abîme une perche de trente pieds de longueur qui disparut et ne remonta jamais à la surface, ce qui laisse croire que sous ces rochers existe un canal souterrain dont on ignore le tracé.

Celui qui, le premier, pénétra dans le désert de Watkins ne se doutait pas de la découverte qu'il allait faire. C'était un enfant de douze ans à peine, grand dénicheur d'oiseaux, braconnier par instinct, qui préférait la vie des champs à l'air renfermé de la salle du maître d'école. Ce diable à quatre, se promenant un dimanche, après midi, dans les environs de la ferme de son père, située à l'extrémité du lac Seneca, aperçut un aigle de très forte taille qui planait sur les cimes de la montagne. Cet aigle disparut bientôt dans une vaste colline qui ressemblait à une gorge.

Après avoir attendu quelque temps à la même place, le jeune garçon vit l'aigle sortir de l'endroit sombre où il avait pénétré; mais, cette fois, il était suivi par un oiseau de même taille qui, pensa l'enfant attentif, devait être la femelle du carnassier.

L'aire de ces dévastateurs de la plaine et du lac de Seneca devait infailliblement se



LA CASCADE RIDEAU DU DÉSERT DE HAVANA

trouver dans la montagne; mais comment y parvenir? par quel chemin gravir cet abîme dont les abords paraissent inaccessibles?

Willie Judson, — tel était le nom de ce naturaliste en herbe, — rentra tout pensif au logis paternel. Dès le lendemain matin, à l'aube, il se leva et, saisissant son sac de classe, il y mit une provision de pain et un morceau de lard salé; puis, s'emparant d'une hachette et d'un couteau, il partit en cachette et se glissa hors du jardin, sans communiquer à ses parents la résolution qu'il venait de prendre.

Lorsqu'il arriva à la base de la montagne, au moment où le soleil se levait, il longea longtemps le ruisseau et parvint à une sorte d'arcade, sous laquelle il se glissa en rejetant de divers côtés les lierres et les vignes sauvages qui obstruaient le passage. En relevant les yeux, Willie Judson aperçut une vaste fissure, le long des parois de laquelle des cèdres et des mélèzes avaient pris racine.

À ce même moment, un bruit d'ailes frappa son oreille; à travers les branches des arbres, l'enfant vit les deux aigles qui frôlaient une roche noire et qui disparurent aussitôt dans un trou dont il devinait l'orifice sans le voir.

L'audacieux « gamin » yankee se jura à lui-même qu'il arriverait jusqu'à l'aire des aigles. Il se cramponna à la première branche qui se trouva à sa portée; du tronc de cet arbre, il se hissa sur un autre et ainsi de suite, jusqu'au moment où, après des efforts surhumains, hors d'haleine, il parvint en face de l'aire près de laquelle, sur une pierre plate, les deux oiseaux de Jupiter offraient comme aliment à leurs aiglons les débris d'un cerf que ceux-ci devoraient à grands coups de bec.

La position était difficile : deux contre un. Mais Willie n'eut pas peur un seul instant. Il s'arc-bouta et se retint par la jambe à la branche de l'arbre, attendant résolument l'attaque des aigles. Le mâle se jeta d'abord sur l'enfant, qui, d'un coup de hache, lui brisa l'aile. L'oiseau tomba dans le fond du « glen ». Restait la femelle, qui d'abord s'éleva au-dessus de la tête de Willie dans l'intention assurément de retomber ensuite pour crever les yeux de celui qui voulait lui ravir ses petits. Willie se tenait sur ses gardes; il avait d'une main son couteau et de l'autre sa hachette : il prit son temps, et quand la femelle de l'aigle se laissa choir sur lui, il l'embrocha en pleine poitrine et lui brisa également l'aile. Le combat cessa faute de combattants. Il pouvait s'emparer des aiglons, qui faisaient bien mine de résister, mais qui durent se laisser emprisonner dans les plis d'un mouchoir. Le plus difficile était de redescendre sans se casser les reins. Le vainqueur des aigles chercha d'abord la voie la plus sûre, et tandis qu'il examinait à droite et à gauche, il lui sembla reconnaître une sorte de sentier qui devait aboutir à la cime du rocher. Il le suivit et s'aperçut bientôt que cette route étroite débouchait sur un vaste plateau; de ce sommet, Willie put s'orienter; il allait chercher d'autres déclivités, à l'aide desquelles il reviendrait vers les bords du lac Seneca.

Et le voilà qui marcha sans s'arrêter, franchissant une fissure, descendant, remontant, passant sur la cime du « glen Alpha », traversant les « chutes de l'Arc-en-ciel », la « cascade de la caverne », redescendant la « falaise de la cathédrale ».

Le soir était venu : il se trouvait complètement égaré. Sans perdre courage, le jeune Willie se glissa sous une roche tapissée de mousse et s'endormit jusqu'au lendemain matin. Il fut sur pied dès les premières lueurs de l'aube et continua sa course. Nous ne suivrons pas le petit curieux dans ses recherches, qui durèrent encore vingt-quatre

heures ; nous nous bornerons à dire qu'il trouva enfin une issue à ce dédale dans lequel il gravitait, sans pouvoir trouver le fil du labyrinthe. A un moment donné, Willie parvint sur une roche à 10 mètres au-dessus d'un coin du lac Seneca. L'eau profonde en dessous du rocher lui permettait de « piquer une tête » sans risque de se blesser : c'est ce qu'il fit. En quelques brassées il arrivait sur la grève du lac et pouvait s'orienter pour regagner le logis paternel.

Il y entra le soir, la tête haute, en s'écriant : « Eureka ! » ou plutôt : « Me voici, j'ai découvert un monde nouveau ! »

Au lieu d'être grondé par son père et sa mère, Willie fut écouté, on s'émerveilla avec lui, et on lui fit répéter à plusieurs reprises les détails de ses pérégrinations.

Le lendemain, le père Judson et quelques voisins, munis d'échelles et de cordages, s'en allaient à la découverte, guidés par le jeune explorateur du « glen » de Watkins. Ce fut à ces pionniers de la curiosité que l'on dut l'organisation complète des escaliers, des ponts, des routes à l'aide desquels on peut de nos jours visiter, sans risque de se rompre le cou, le désert éminemment curieux de l'État de New-York.

Mais ce fut un travail de géant que celui entrepris par le père de Willie Judson et ses amis. Ces braves gens s'étaient réunis et avaient formé une société où chacun apporta son petit avoir, afin de constituer un capital au moyen duquel on pourrait faire face aux dépenses de la construction, du défrichement, de la création des allées et des voies de communication. Le projet de ces gens-là était de tout faire pour attirer les voyageurs et les touristes sur les lieux nouvellement découverts, de façon à y créer des associations pareilles à celles que Dencourt avait organisées, à ses frais, dans la forêt de Fontainebleau en France. L'endroit en valait la peine : le désert de Watkins était destiné à rivaliser avec toutes les curiosités naturelles de l'État de New-York et des pays environnants. Il y avait parmi ces associés un homme très intelligent, nommé Peter Morin, qui avait appris la profession d'ingénieur et dont les lumières et la science pratique servirent à lever des plans, à tracer des itinéraires, à faire des devis et à monter l'affaire. Tous ses collègues comprirent la valeur de ses travaux et se soumièrent à ce qu'il avait décidé. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Un an après la découverte de Willie Judson, ces gorges sauvages où les aigles, les bêtes fauves, les reptiles avaient seuls encore fait élection de domicile, par cette raison qu'ils n'avaient jamais été troublés dans leur domaine, un an après, disons-nous, la promenade du « glen » était complète, les guides à leur poste et des annonces savamment rédigées dans le *New York Herald*, le *Sun*, le *Times* et autres journaux importants apprenaient aux amateurs de la nouveauté et des impressions de voyage inédites qu'il y avait dans un des angles de l'État de New-York un pays ouvert à leur admiration. Les touristes ne se le firent pas dire par deux fois. La vogue du désert de Watkins commença et sa réputation se répandit sur tout le continent américain. De nos jours le « glen » est une des stations favorites de plus de dix mille visiteurs qui, de juin à la fin de septembre, viennent se reposer quelques jours au chalet ou dans les environs. Le Watkin's Glen est à la mode et le sera longtemps encore.

A 3 milles sud du désert de Watkins, il y a un autre site digne d'être également visité : il se nomme Havana. Seulement cet endroit est moins grandiose, moins solennel, n'importe ! Cette promenade a également ses admirateurs. Deux cascades très remarquables se trouvent sur le parcours de l'excursion de Havana ; l'on y parvient comme



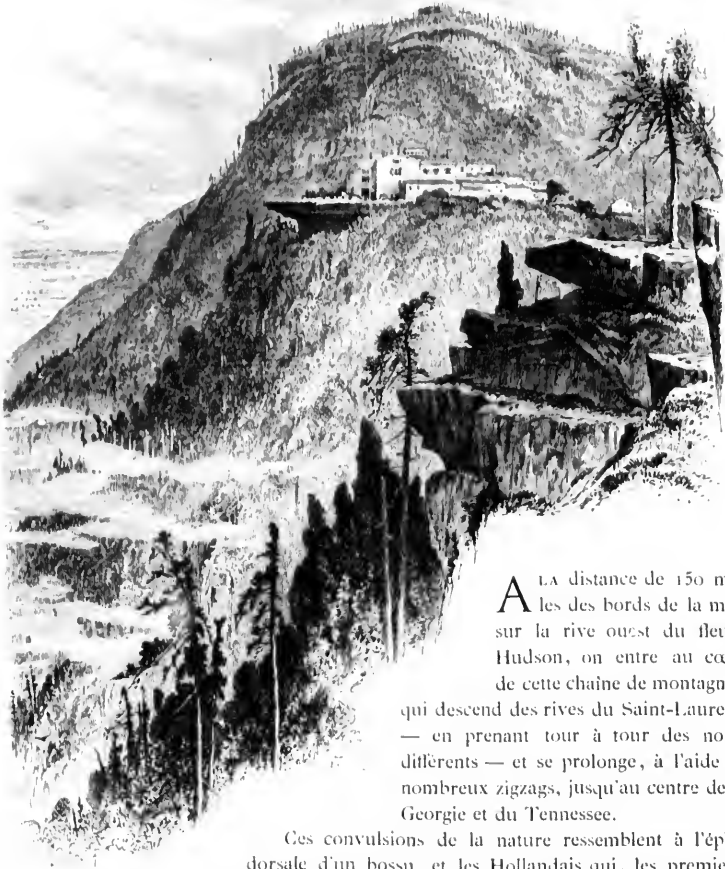
dans le désert de Watkins, en gravissant des échelles et des sentiers taillés dans le roc.

Havana n'a point l'étendue de l'autre promenade; les rochers sont moins hauts, mais on assure que, dans les premiers mois de l'été, le volume d'eau qui descend de ces sommets est plus grand que dans le désert de Watkins. Dès que juillet et août arrivent, ce torrent se sèche et c'est tout au plus si un mince filet d'eau se fraye un chemin sur les pentes abruptes des collines; tandis qu'à « Watkin's Glen », les sources alimentent les cascades et offrent toujours le même aspect à ceux qui vont y chercher le plaisir et la fraîcheur.



L'ARCHE GÉNIQUE DU DÉSERT DE WATKINS.

## LES MONTS CATSKILLS



L'HOTEL « MOUNTAIN HOUSE ».

leur ascension avait causé « la mort des chats », tant elle était difficile.

Ce que l'on peut affirmer, c'est que les Catskills sont une des curiosités naturelles de

À LA distance de 150 mil-  
les des bords de la mer,  
sur la rive ouest du fleuve  
Hudson, on entre au cœur  
de cette chaîne de montagnes,  
qui descend des rives du Saint-Laurent,  
— en prenant tour à tour des noms  
différents — et se prolonge, à l'aide de  
nombreux zigzags, jusqu'au centre de la  
Georgie et du Tennessee.

Ces convulsions de la nature ressemblent à l'épine dorsale d'un bossu, et les Hollandais qui, les premiers, occupèrent le sol de cette partie de l'Amérique du Nord lui avaient donné le nom de Catskills, ce qui signifiait que

l'État de New-York. Du côté de l'ouest, ils descendent graduellement vers le milieu de l'État de New-York et offrent à la vue des prolongements semblables à celui des côtes d'un squelette. Dans la direction de l'est, la chaîne prend des proportions majestueuses et les pics s'élèvent souvent à 4,000 pieds, divisés entre eux par des vallées, des artères et des monticules. Ce sont, à vrai dire, les Alpes de l'Amérique du Nord, et tel Américain qui parcourt en été la Suisse ou la Savoie ne se doute pas qu'il a, dans son pays, des sites aussi beaux que ceux au milieu desquels il se trouve loin de son *home* préféré.

Les monts Catskills sont aussi célèbres par les admirables points de vue dont on jouit du haut de leurs cimes altières, que par la grandeur de leurs paysages intérieurs. Les poètes américains Irving, Cooper et Bryant ont immortalisé les paysages que l'on appelle Clove et les chutes de Kauterskill.

Le voyage dans ces montagnes doit être accompli au mois d'août. Que le touriste vienne du Canada, ou qu'il remonte de New-York par le chemin de fer ou les bateaux à vapeur, il éprouvera une sensation inexprimable quand il parviendra au débarcadère qui avoisine l'entrée des Catskills.

De ce point du territoire il aperçoit Black Head, puis graduellement North Mountain, South Mountain, Round Top, et enfin High Peak, qui domine toutes les autres montagnes. C'est entre ce dernier piton et le South Mountain que l'œil est attiré par une cime perdue dans les nuages, le Clove, — *le Clou de girofle*, — en dessous duquel le Kauterskill descend du côté de la plaine. Vis-à-vis South Mountain, ou plutôt entre ce point et son voisin dressé au nord, on voit sur les flancs du rocher la « Maison du sommet », du haut de la piazza de laquelle les nombreux voyageurs arrivés et installés dans cet endroit de plaisance inspectent l'horizon et cherchent à reconnaître les amis attendus par le convoi du chemin de fer.

Ceux-ci, — y compris tous les nouveaux touristes, — s'arrêtent à la station, s'emparent de leurs bagages et se dirigent vers le bac à l'aide duquel ils traverseront la rivière. De l'autre côté, voici les omnibus, portes ouvertes, accaparrant des promeneurs, traversant ensuite le village de Catskills, le pont jeté sur le Kauterskill, afin de se rendre dans la montagne. La chaleur est intense, les routes couvertes de poussière; aucun souffle de la brise ne fait remuer la feuille des arbres; les cigales seules chantent dans les guèrets d'où la moisson a été enlevée. Les vaches, couchées dans les prés sous l'abri des arbres, tondent l'herbe ou arrachent une bouchée à la meule de foin, dont les senteurs balsamiques se développent, grâce à l'élévation de la température.

Mais les nuages accourent de tous les coins de l'horizon, le tonnerre gronde dans le lointain, un orage menace dans un laps de temps plus ou moins rapproché. Tant mieux! il rafraîchira la terre incendiée. Round Top et High Peak sont peu à peu cachés par la nue, mais North Mountain est toujours visible et la « Maison du Sommet » apparaît distinctement sur les flancs du rocher.

Les omnibus montent toujours le long des parois de la montagne; ils côtoient la forêt épaisse, puis traversent le lit d'un torrent, passent sous une arcade qui surplombe la route et donnent au voyageur à chaque détour l'occasion d'entrevoir un paysage admirable, une vallée profonde, des courants d'eau qui gravitent sur des pierres moussues; c'est la gorge de « Rip-van-Winkle », chantée par Irving, et rendue si populaire dans toute l'étendue des États américains par cet ingénieux inventeur.

La route, qui monte toujours le long de North Mountain, rase les précipices ou s'enfonce à travers les bois. On aperçoit bientôt la « Maison du Sommet », que l'on croirait à peine distante d'un demi-mille de l'endroit où le *stage-coachman* s'est arrêté, pour laisser souffler ses chevaux. Il n'en faut pas moins encore 3 milles pour arriver au but désiré. On passe à travers une gorge abritée contre les rayons du soleil par des cèdres superbes, et enfin on arrive sur le plateau en avant duquel est bâti le grand hôtel ouvert aux voyageurs.

La « Maison du Sommet » se dresse sur un rocher plat dont l'avant se projette au-dessus du précipice. La vue dont on jouit de la piazza est sans pareille : elle s'étend à 20 milles à la ronde. La déclivité indienne, — Indian Ridge, — et les pentes moins abruptes qui viennent après, tout en mesurant encore, à certains endroits, 700 pieds d'élévation, ressemblent de là à des tapisseries; les montagnes et les vallées par lesquelles on a passé sur la route montueuse ne paraissent plus que comme une plaine aussi plate que la Beauce dans notre département français du Loiret.

Là-bas, à l'horizon, voici le fleuve Hudson, Albany, West Point, des fermes admirablement entretenues, des bois aménagés avec soin à travers lesquels se jouent les rayons du soleil; puis, plus loin encore, un amphithéâtre de montagnes qui sert de limites au Vermont et s'étend jusqu'à Litchfield dans le Connecticut, dressant l'une par-dessus l'autre leurs cimes aiguës, rochers bleu foncé dont la teinte va se fondre au milieu des nuances rosées des montagnes du Berkshire.

Les effets de lumière, du haut de la terrasse de l'hôtel, sont réellement admirables. Le matin, quand Phébus se lève, ses rayons, frappant obliquement les flancs de la montagne, lui donnent une ressemblance étrange avec les flots glacés de la mer Arctique. Pour rendre l'illusion encore plus complète, des nuages blancs comme de la neige font ressembler l'horizon à une avalanche immense à la veille de rouler dans la vallée. A mesure que le jour s'avance, l'aspect de la nature change; mais on ne peut pas toujours se livrer à la contemplation, car généralement c'est avec l'intention de se promener que l'on se rend aux monts Catskills.

Le site le plus pittoresque de ces parages est, sans contredit, la chute du Kauterkills. Sur les plateaux élevés des montagnes sud et nord le guide vous amène devant deux lacs entourés par un épais rideau de verdure. Dans l'un d'eux, — le South Lake, — le Round Top se reflète comme dans un miroir. Ces deux récipients des eaux de la montagne donnent naissance au cours d'un ruisseau qui grossit, coule dans un lit encaissé et va se jeter, du haut d'une roche perpendiculaire dans une immense chaudière disposée au fond de l'amphithéâtre.

De là, le torrent, prenant encore plus de force, court se précipiter par-dessus d'énormes rochers et, de cascades en cascades, arrive dans le lit de l'Hudson, vers le rivage de Catskills. Cette série de chutes d'eau est réellement unique au monde. Dans l'une d'elles, le rocher de terre tendre a été taillé en hémicycle, de telle façon que les touristes peuvent se promener sous la chute d'eau, à l'entour du chaudron. De là, quand le soleil irise la nappe liquide, les yeux sont éblouis par ces reflets chatoyants tamisés par les arbres verts.

Sur le bord de l'abîme, à l'endroit même où la cascade se précipite, un arbre a projeté son tronc noueux retenu par les racines dans les crevasses du rocher jusque de l'autre côté de la chute d'eau. Le guide raconte à qui veut l'entendre qu'une jeune Américaine, se sus-

pendant par les mains à ce tréfle appuyé, osa, un certain jour, passer sur l'autre côté de la cascade. Une fois là, elle poussa une exclamation triomphale et remonta vivement pour faire le tour et rejoindre ses compagnons.

Au-dessous de la seconde chute, la gorge dans laquelle on pénètre est extrêmement sauvage. Les flancs de la montagne resserrés et perpendiculaires sont couverts d'une végétation luxuriante produisant une obscurité réelle au-dessus du courant d'eau.

Une des plus belles promenades des Catskills est celle que l'on fait de l'autre côté de South Mountain. À peine est-on sorti du jardin de l'hôtel que l'on pénètre dans un fourré de pins à travers lesquels la route s'avance en montant. Les racines des arbres, entrelacées et aplaties, servent d'escaliers; ça et là, un rocher horizontal sert de station pour les touristes très désireux de reprendre haleine. Bientôt on parvient sur la crête de North Mountain formée de roches volcaniques que l'on appelle le « Hall du Pudding stone », entoure de fougères et de mousses, du pied duquel coule une source d'une limpidité sans égale. Les arbres que l'on trouve en cet endroit sont dentés, gris et morts; le feu les a en partie brûlés, et cet incendie est attribué à l'imprudence des excursionnistes. Toutefois la route est bordée d'herbages et de groseilliers sauvages. On se trouve à l'issue du sentier, bien au-dessus de la « Maison du Sommet »; l'on peut apercevoir la demeure hospitalière à gauche et admirer à loisir la vallée de l'Hudson, dont la vue est bien plus remarquable qu'elle ne l'est de la piazza de l'hôtel.

Si l'on se sert d'une lunette d'approche, on distingue facilement à l'horizon, côté du nord, le dôme du Capitole d'Albany distant de 30 milles: c'est un coup d'œil admirable.

Du haut d'un promontoire formé par des roches élevées près de l'entrée qui aboutit à Kauterskill Clove, on distingue le Bowlder, but ordinaire de nombreuses parties de plaisir. C'est une énorme masse de pierre pudding transportée sans doute jusque-là par quelque avalanche. Peu s'en est fallu qu'elle ne dégringolât à 200 mètres plus bas pour aller se briser en miettes au fond du gouffre.

De cet endroit, en regardant vers le sud, on remarque les courbes du High Peak et de Round Top. Lorsque l'on a franchi le « Pudding Stone Hall », on suit le chemin qui s'ouvre tout droit à travers la forêt, au lieu de prendre la route qui tourne à l'est en droite ligne sur la montagne. On se trouve bientôt à une place où les rochers tombés des cimes se sont éparpillés de tous les côtés. On dirait les débris d'un champ de bataille de Titans. Le bois touffu est d'une obscurité profonde car les sapins ont entrelacé leurs branches de façon à voiler les rayons de la lumière supérieure. Ce repos, au milieu de l'excursion artistique de Catskills se nomme « les Rochers des Druides ». Le sentier est pratiqué contre la roche perpendiculaire couverte de mousse dorée; un peu plus loin la route gravit une crevasse imprévue et amène le touriste sur le sommet couvert de rochers grisâtres étincelants sous l'éclat du soleil au zénith.

Un layon à travers bois aboutit à la « Tête de l'Indien », roche qui surplombe un précipice de 2,000 pieds environ, sur lequel ont poussé une demi-douzaine de pins majestueux. Dans la vallée, le Kauterskill gronde dans un lit torrentiel, et l'on aperçoit à la base du rocher à gauche, côté de l'ouest, le chemin tournant qui conduit du village jusqu'au-delà des cascades. Des deux côtés de l'endroit où le touriste s'est arrêté, se dressent des rochers à pic, couverts par places de mousses et de lichens.



LA CHUTE D'EAU DES CATSKILLS.

Rien n'est plus attrayant que la contemplation de cette nature grandiose. Il nous souvient avoir, un certain jour, suivi des yeux le *sillage* d'une voiture qui gravissait les pentes abruptes des Catskills. C'était d'abord un point à peine aussi gros qu'une fourmi, puis, à mesure que le véhicule avançait, il devint de la taille d'un pigeon, puis de celle d'un chat, d'un chien, et enfin au moment où il traversait le pont rustique jeté sur la cascade, il apparut dans toute sa grandeur, et nous le vîmes pénétrer à travers bois pour continuer son chemin jusqu'à destination. Cet examen gradué nous avait retenu pendant plus d'une heure et demie, qui nous parut ne durer qu'une minute.

Pendant ce temps-là nous admirions la beauté des nuages courant dans l'espace, nous prêtions l'oreille au bruit assourdissant du Kauterskill et nous tentions follement de compter les soubresauts de l'élément limpide qui bondissait sur les pierres du torrent : ce fut une belle journée qui marqua dans les fastes de notre jeunesse.

Ce rocher que l'on a nommé le « Sunset », — soleil couchant, — parce qu'on y vient contempler la disparition de l'astre du jour, est admirablement situé. On dirait la plate-forme d'un château-fort ou la margelle d'un vaste amphithéâtre. Le tronc d'un pin élancé se dresse, comme la hampe d'un drapeau, prêt à recevoir l'emblème de la nation américaine pour flotter au gré du vent dans l'espace libre. La montagne, de l'autre côté du précipice et derrière le rocher du « Sunset », se dresse abruptement, et à l'horizon l'on aperçoit, comme un large ruban argenté, la cascade qui tombe dans un abîme de verdure. C'est féérique!

D'autre part, les lignes de la montagne du sud et les cimes du High Peak, comme celles de Round Top, se fondent si bien ensemble qu'il est difficile de deviner en quel endroit est le lit du Kauterskill et de ses affluents. Ce que l'on distingue sans difficulté, c'est la cime de la « Montagne du Chasseur », d'où s'élance la cascade qui porte le nom de Hayne.

On ne peut se dispenser, en visitant ces parages, de diriger ses pas du côté des « Cinq Cascades » dont la hauteur est de 40 à 50 pieds environ. Cette chute d'eau va se perdre dans une forêt si épaisse qu'elle paraît noire à celui qui la contemple du point le plus élevé. A notre avis, cette dénomination de « Cinq Cascades » n'est point exacte, car l'eau se subdivise en plus de deux ou trois cents chutes, formant un zigzag continu. Les effets de lumière, quand les nuages courent, sont d'un effet surprenant. On dirait maintes fois que la montagne est faite de diamants taillés à facettes, tant les chatouillements de ses pierres éblouissent la vue.

Soudain la scène a changé : la lumière s'est effacée, tout est rentré dans l'ombre : c'est un autre tableau qui produit vraiment autant d'impression que le premier.

Le Stony Clove, une crête imposante, est un des sites les plus sauvages des monts Catskills. On y trouve la fraîcheur, même au beau milieu de l'été, voire même de la glace dans les crevasses des roches tombées depuis longues années du haut des pics qui entourent ce *glén* pittoresque.

Bien souvent, on voit à l'horizon un orage éclater dans ces montagnes, mais bientôt l'arc-en-ciel vient rasséréner le voyageur qui ne savait en quel endroit se réfugier pour éviter la foudre.

La croyance des gens du pays est que les fées ont pris depuis longtemps position de ce territoire enchanté. Il faut donc lire la légende de Rip-van-Winckle par Washington Irving pour comprendre les superstitions de ce pays des montagnes, le Hartz des États-Unis.

Du reste, cette histoire, fort peu connue, mérite bien de trouver sa place dans ce livre, ne fût-ce que pour rompre la monotonie forcée de notre travail descriptif.

Dans un des coins des monts Catskills, s'élevait, il y a deux siècles, un village datant de l'époque de la colonie hollandaise : on le reconnaissait aux maisons qui toutes remontaient à l'époque où Peter Stuyvesant gouvernait le pays. Dans une de ces habitations faites de briques rouges importées des Pays-Bas, et dont le toit se terminait en pointe, avec un coq de fer pour girouette, vivait un brave homme nommé Rip van Winckle, petit-fils de l'un des héros qui avaient combattu sous les ordres du gouverneur pour s'emparer du fort de Christiania. Le pauvre Rip n'avait malheureusement pas hérité du courage de ses ancêtres ; mais sa douceur, sa simplicité, son désir d'être agréable à ses voisins, lui donnaient une grande influence dans tout le terroir : les bonnes femmes du village ne juraient que par lui ; elles le consultaient dans les occasions difficiles et le consolait quand il leur avouait que mistress Rip van Winckle n'était pas d'une amabilité parfaite.

Les enfants du village manifestaient la plus vive joie dès qu'ils voyaient arriver Rip au milieu d'eux, car le brave homme se plaisait à assister à leurs jeux et même à y prendre part. C'est lui qui lançait leurs cerfs-volants, leur apprenait à jouer aux billes et leur racontait mille histoires plus surprenantes les unes que les autres, relatives aux fantômes, aux sorcières et aux Indiens des déserts. Rien n'était plus fréquent que de voir Rip assailli par cette marmaille, qui savait qu'elle pouvait tout se permettre avec un aussi excellent ami.

A tout cela il n'y eût eu rien à dire si Rip avait été un travailleur ; mais, hélas ! le bon homme haïssait le labeur des champs. S'en aller, armé d'une canne à pêcher, s'asseoir sur un rocher et regarder le torrent couler le long de la montagne, ou bien s'égarer, un fusil sur le dos, en quête de quelques pièces de gibier, telle était l'occupation préférée du pauvre colon. Toutefois, si quelque voisin le priait de lui donner un coup de main, Rip se mettait aussitôt à sa disposition. En un mot, il songeait plus aux autres qu'à lui-même et à sa famille. A l'entendre, les champs qu'il possédait ne valaient pas la peine qu'on les cultivât.

Avec un pareil état de choses tout allait à vau-l'eau dans la maison de Rip van Winckle : ses enfants étaient couverts de haillons et l'un d'eux, l'aîné, marchait déjà sur les traces de son père. La situation était si tendue que la femme de cet oisif ne cessait, matin et soir, « d'aboyer » contre lui, et chaque fois que Rip van Winckle rentrait au logis, sa moitié le gourmandait de la belle façon, mais toutes ces criailleries restaient sans effet.

Rip possédait un chien nommé Woolf, qui, à l'exemple de son maître, était le plus paresseux de tous les animaux du village. La maîtresse de la maison prétendait que les « deux faisaient la paire ».

Toutefois, Woolf faisait bonne garde et quand il accompagnait son maître, il n'eût pas été prudent d'attaquer celui-ci : le chien eût dévoré quiconque aurait cherché noise à Rip van Winckle. Mais qu'importait à dame Rip ? Son plaisir était de rosser le bon animal et celui-ci craignait le balai du logis à l'égal d'un fouet.

A mesure que les années s'écoulaient, le ménage de Rip van Winckle s'aigrissait de plus en plus : il avait peu à peu déserté le logis et ne fréquentait plus que les membres d'un cénacle de vieillards qui se réunissaient pour jaser devant la taverne aux armes du roi Georges III. C'est à cet endroit que venait alors mistress Rip pour relancer son mari, sans





LE PONT DE GATSKILLS CLOVE.

oublier de jeter des poignées de sottises à la face de ses amis, qui le detournaient, disait-elle, de ses devoirs envers sa famille.

Chaque fois que pareille algarade avait lieu, Rip van Winckle, s'emparait de son fusil, sifflait son chien et disparaissait au milieu des bois, s'entretenant avec l'animal vigilant, comme il l'eût fait avec un ami. La bonne bête remuait la queue : on eût dit qu'elle comprenait chaque parole desesperer le son maître.

Un jour, à la fin de l'automne, Rip s'était aventuré sur une des montagnes les plus escarpées des Catskills, à la poursuite de jolis écureuils qui fuyaient devant lui. Harassé de fatigue, il se jeta sous l'ombre d'un arbre au milieu de l'herbe fraîche et contempla le paysage qui se déroulait devant ses yeux. Au loin l'Hudson coulait comme un ruban d'argent entre ses rivages montueux ; à ses pieds, le désert le plus grandiose inspirait son imagination et semblait l'attirer : or, tandis qu'il rêvait ainsi, le soleil descendait à l'horizon, la nuit venait.

Rip van Winckle se dit qu'en rentrant aussi tard chez lui, il allait encore être en butte aux bourrades de sa femme. Quelle que fût cette appréhension, il se disposa pourtant à réintégrer le logis.

Au moment où il se relevait pour partir, il entendit une voix qui le hélait par son nom. Rip eut beau regarder autour de lui, il ne vit rien qu'un corbeau vo-



LE ROCHER SUNSET — «SOLEIL COUCHANT».

lant d'un vallon à l'autre. Il crut donc s'être trompé et se mit de nouveau à marcher, mais la même voix l'appela encore une fois. Woolf, qui jusque-là avait couru devant son maître, se rapprocha tout à coup de celui-ci, tenant sa queue entre ses jambes, et poussant un grognement contenu. A cet instant, Rip van Winckle aperçut un homme qui gravissait la montagne,

courbé en deux et poussant devant lui un fardeau qu'il semblait remuer avec peine. Revêtu du costume des vieillards hollandais, ce personnage transportait un barillet apparemment rempli de genièvre, et il pria Rip van Winckle de l'aider à rouler ce tonnelet. Celui-ci ne voulut point refuser un pareil service, et s'approchant de l'inconnu, il lui prêta la main. Un fait étrange se passa alors : des coups de tonnerre se firent entendre dans le lointain : mais ces bruits d'orage ne pouvaient effrayer Rip, qui continua à aider le vieillard ; ils parvinrent enfin, l'un et l'autre, vers une sorte d'amphithéâtre situé au centre de la montagne au milieu duquel se tenaient un grand nombre d'individus habillés d'une façon étrange qui jouaient aux quilles. Tous étaient revêtus de vêtements d'une autre époque : le couteau passé à la ceinture, le chef couvert de chapeaux aux larges bords, la barbe longue et inculte ; c'était une étrange assemblée qui obéissait à un chef dont le costume était plus excentrique encore que celui de ses compagnons.

Ce qui parut incompréhensible à Rip van Winckle, c'est que tous ces gens-là, qui semblaient être réunis dans le seul but de s'amuser, ne desserraient jamais les dents. Les boules seules en roulant sur le sol interrompaient le silence de la nature : on eût dit qu'elles imitaient le tonnerre.

Au moment où Rip et son compagnon arrivaient près de ces étranges personnages, ceux-ci interrompirent leurs jeux : tous regardaient Rip avec des yeux hagards, et pendant ce temps-là l'homme au barillet remplissait des flacons avec le liquide contenu dans le récipient. Il signifia brusquement au chasseur complaisant de les distribuer aux joueurs de quilles. Rip obéit, et quand la compagnie eut bu, elle recommença ses ébats silencieux.

Quelle était cette liqueur ? Rip voulut la goûter à son tour ; il la trouva exquise ; il y revint plusieurs fois, à ce point qu'il s'enivra et tomba lourdement sur le sol, où le sommeil s'empara de lui.

Lorsqu'il se réveilla, il se retrouva sous le même arbre et à la même place où il était couché quand il avait entendu les appels du vieux qui roulait le barillet. Le soleil se levait, les oiseaux chantaient sous la feuillée, les aigles volaient dans l'immensité limpide et incommensurable. Rip van Winckle se frotta les yeux et chercha à se rappeler ce qui s'était passé. Il se souvint de tout et se dit à part lui que dame Rip allait le « secouer comme un prunier », lorsqu'il rentrerait au logis.

Il se leva pourtant et chercha son fusil ; mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il trouva à la place de cette arme, d'ordinaire bien fourbie, un canon couvert de rouille, une platine disloquée et une crosse complètement rongée par la pluie et les ans ? Qui lui avait joué le tour d'escamoter son fusil et de lui laisser cette rouillarde à la place ?

Rip van Winckle siffla pour appeler Woolf : le bon chien ne répondit point à ces sommations. — Il sera retourné au logis, se dit-il. Soit ! Mais je veux visiter, avant de m'en aller, l'endroit où ces hommes étranges jouaient aux boules. Il s'en alla à la découverte ; mais il erra en vain de côté et d'autre ; jamais il ne put apercevoir la moindre trace du lieu où il avait vu jouer aux quilles.

Rip van Winckle ne s'obstina pas davantage ; il redescendit la montagne. Il s'aperçut bientôt que ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps. Quelle était la cause de cette fatigue, de ce ralentissement forcé dans sa marche ? Le brave homme ne pouvait pas s'en rendre compte. Lorsqu'il descendait le long des flancs de la montagne, il allait encore avec assez de prestesse ; mais, dès qu'il lui fallait gravir une côte, escalader une cime

plus ou moins ardue, il soufflait, se sentait épuisé et reconnaissait avec douleur que ses pieds n'avaient plus une élasticité suffisante pour se hisser sur la déclivité où il se trouvait forcément obligé de passer.

La route qu'il eût franchie en deux heures, il mit une journée à la parcourir; bref, après une marche pénible, arriva sur les confins du village où il résidait. Tout d'abord il crut rêver. Ses concitoyens, hommes et femmes, ne portaient plus leur costume habituel, et, chose bizarre, tous le regardaient avec stupeur en portant leur main à leur menton.

Rip van Winckle fit de même et se sentit atterré quand il comprit qu'il avait une barbe très longue, lui qui ne la laissait jamais pousser. Les enfants, qu'il ne reconnaissait point, couraient sur ses pas en se riant de lui. Les chiens aboyaient et cherchaient à lui happer les jambes.

Pauvre Rip van Winckle! plus il avançait, plus il était ahuri; il ne reconnaissait ni les rues, ni les maisons; les noms des habitants gravés sur la plaque de cuivre de la porte lui étaient inconnus. Qu'est-ce que cela voulait dire?

Il parvint enfin devant son logis : le toit s'était effondré, la porte se disjoignait, les fenêtres n'avaient plus de vitres. Un chien famélique, qui devait être Woolf, se leva du seuil pour le flairer et retourna se coucher. Enfin, l'habitation était vide.

Rip van Winckle s'arracha à ce spectacle navrant et courut vers la place où se tenaient d'habitude les clients de la taverne du roi Georges III. La vieille auberge n'existait plus : elle était remplacée par une grande construction, au-devant de laquelle une enseigne apprenait que le maître de « l'Union Hotel » se nommait Jonathan Doolittle. Au lieu du portrait du roi d'Angleterre, on voyait celui d'un officier supérieur en costume, au-dessous duquel était écrit ce nom : « Général Washington »

Rip crut d'abord qu'il rêvait, ou bien qu'il s'était trompé de route et qu'il se trouvait dans un village inconnu, où jamais auparavant il n'avait porté ses pas. Cela pouvait bien être ainsi, car il ne s'était jamais éloigné de son pays autrement que pour monter vers les Catskills, où il allait chasser et pêcher, revenant toujours au giron de sa famille. Il n'y avait donc rien d'impossible à ce qu'il eût tourné à droite au lieu de se diriger vers la gauche.

Il fallait donc se renseigner; c'est ce qu'il y avait de plus simple : c'est pourquoi Rip van Winckle se hasarda à pénétrer dans la nouvelle taverne. Il questionna l'hôtelier sans se nommer et apprit toute une histoire qu'il crut tirée d'un roman.

Le pays n'était plus sous la domination anglaise; une révolution avait eu lieu; les États-Unis étaient formés; tous ceux qu'il avait connus et qu'il désignait à Jonathan Doolittle étaient morts, soit à la guerre, soit par les effets de la maladie ou de la vieillesse.

— Mais d'où vient, cher monsieur Doolittle, que vous avez changé votre enseigne? Quel est ce général Washington que je ne connais pas, qui a remplacé le roi Georges III?

— Eh! quoi, mon brave homme, vous ne savez pas qui est le général Washington, le héros de la guerre de l'indépendance, le libérateur de la patrie?

— Je l'ignore, répondit benoîtement Rip van Winckle.

— De quel pays venez-vous donc? demanda l'hôtelier.

— Ma foi, j'arrive des Catskills, où je m'étais rendu pour chasser les écureuils.

— Pendant qu'on se battait ici pour chasser les Anglais maudits!

— Chasser... les... Anglais... maudits! répéta Rip. Ma foi, je me perds dans tous ces rébus. Connaissez-vous Rip van Winckle? dit-il enfin à l'hôtelier.

— Certainement, répondit celui-ci : le voilà étendu là-bas, au pied de cet arbre; regardez.

L'homme désigné se tenait allongé sous un platane : on eût dit un malheureux oubliant sa misère dans le sommeil, ou bien cherchant à se débarrasser des étreintes de l'ivresse.

Rip van Winckle ne comprenait rien à ce que M. Doolittle venait de lui dire : il s'approcha de cet homme à cui l'hôtelier avait donné son nom, le secoua et lui dit qu'il avait à lui parler.

La conversation qui eut lieu entre Rip et l'individu à moitié endormi lui apprit toute la vérité.

C'était bien son fils, vieilli de vingt ans, et paresseux comme lui son père l'avait été. Que signifiait ce mystère? Rip l'apprit enfin de la bouche d'un vieillard qui passait. Il comprit qu'il avait dormi vingt ans et que, pendant ce temps-là, sa femme était morte, son fils avait vieilli, tandis que lui avait été au pouvoir des êtres fantastiques de la montagne.

La fille du vieux Rip van Winckle vivait encore; c'était une grosse gaillarde, très active, mère de trois garçons, dont l'aîné avait déjà dix ans, et le plus jeune quatre ans : trois petits enfants joufflus et bien portants qui examinaient avec stupefaction le bon vieux à la longue barbe, mais qui se rapprochèrent bien vite de lui quand mistress Roberts leur dit que c'était leur grand-père. La brave femme recueillit le vieillard dans sa maison très confortable; son mari fit un excellent accueil à son beau-père qui revenait de l'autre monde, si bien que le pauvre Rip vécut encore une dizaine d'années.

Le jour de sa mort, un orage épouvantable se déclina dans les Catskills et l'on entendait de violents éclats de tonnerre dans le lointain, si bien que le pauvre agonisant prononça ces dernières paroles :

— Ils jouent encore aux boules! les entendez-vous?

On montre la tombe de Rip van Winckle dans le cimetière du village dont il a fait la célébrité.... avec l'aide du romancier Washington Irving, bien entendu.



STONY CLOVE.

## LA VALLÉE DE GENESEE

On raconte au voyageur qu'il y a dans la Pensylvanie une montagne sise dans le comté de Potter, du haut de laquelle, lorsqu'on s'est hissé jusque-là, on aperçoit distinctement la source de deux rivières. Quoique ces ruisseaux coulent d'abord dans deux gorges parallèles, ils ne tardent pas à se séparer : l'un se dirige vers le sud, l'autre court vers le havre de Charlotte, où il se jette dans les eaux du lac Ontario.

Si l'on suit le lit de la première de ces deux rivières, on franchira forcément des pays exposés à de nombreuses variations de température, tantôt à l'ombre des monts verdoyants Alleghannys, tantôt au fond de gorges sauvages et de ravins dangereux, et l'on parviendra enfin, avec les eaux du Monongahela, dans les murs enfumés de la ville de Pittsburg.

Ce même courant d'eau arrose ensuite Cincinnati, Louisville et Cairo, et, à cet endroit, les flots de ce ruisseau frétilant, sortis d'une source lointaine, vont se perdre dans le bouillant Mississipi, grâce à la navigation duquel le touriste descendra, si bon lui semble, jusqu'au delta de ce fleuve qui ouvre ses artères sur le golfe du Mexique.

Mais le tracé de ce voyage est une fantaisie à laquelle nous ne nous arrêterons point : bien au contraire, nous reviendrons sur cette cime élevée du comté de Potter, pour remonter le second affluent issu de cette source modeste, lequel va se jeter dans l'Ontario. L'excursion dont il s'agit n'en sera pas moins des plus agréables pour celui qui l'entreprendra.



LE PONT DU CHEMIN DE FEN A PORTAGE.

On ne saurait rentrer à New-York, après avoir visité les lacs et leurs environs, sans faire une courte excursion dans la belle vallée de Genesee, ainsi nommée par la rivière qui prend sa source au nord pour aller arroser les provinces du sud en décrivant des circuits masqués par un paysage des plus accidentés.

Le touriste doit descendre à la station du hameau de Portage, sur le chemin de fer de l'Érie, ne fût-ce que pour admirer ce hardi pont de bois échafaudé au-dessus d'une ravine pittoresque, le plus grandiose, sans contredit, de tous ceux qui ont été élevés de la même façon à travers une vallée profonde. Cette construction titanessque est jetée sur le bord même de l'abîme où se précipite la plus haute cascade. Le passage d'un convoi sur ce pont fait frissonner l'homme le moins timoré.

La chute, à cet endroit du courant, n'est pas énorme, — à moins qu'on ne la visite à l'époque des pluies ou de la fonte des neiges, — mais elle n'en a pas moins 60 pieds de hauteur. Ce qui étonne le touriste dans ce coin du territoire, c'est la nature abrupte et sauvage du paysage. Lorsqu'on pénètre dans la gorge de Upper Fall, on est frappé d'admiration à la vue de ces murailles perpendiculaires dans lesquelles la rivière est encaissée; un peu plus bas la barrière de rochers s'élargit, comme aussi la place occupée par les cascades. Cette série de chutes d'eau va ainsi, du point culminant où se trouve le pont de la voie ferrée, jusqu'aux abords du village de Mount Morris.

En cet endroit, le torrent se calme, et on le voit couler lentement au milieu de beaux pâturages, de terres cultivées et de forêts verdoyantes. A 2 milles plus loin, le ruisseau-rivière recommence à couler sous forme de rapides, et arrive enfin sur les bords d'un rocher d'où il se précipite d'une hauteur de 110 pieds dans un vaste gouffre, que l'on va visiter, — suivant le bon plaisir de chacun, — en passant sous la nappe d'eau et en se glissant sur des ponts branlants et des échelles glissantes.

De l'autre côté de ce précipice, le voyageur qui veut tout voir se dirige vers le Desert — *glen* — Iris, où s'élève une maison habitée par un véritable appréciateur des beautés de la nature. Au centre de la pelouse qui s'étend de la cascade à la demeure agreste dont je viens de parler, on aperçoit une cabane fabriquée avec des bois à peine équarris, qui servait autrefois de chambre de conseil à une tribu d'Iroquois dont le séjour était à Caneadea. M. Letchworth, le propriétaire de cette portion de terrain, n'a point voulu abattre ce souvenir du siècle passé. C'est là que les chefs des sept nations tenaient leurs conseils de guerre. On ne peut pas assigner de date précise à cette hutte; seulement, comme une croix est gravée sur une des impostes de la porte, on pense que les jésuites missionnaires avaient présidé à cette construction.

Il y a, en outre, sur les autres billes de bois des caractères indiens qui sont ceux des nations qui jadis pouvaient réclamer le territoire comme appartenant à leurs ancêtres, et par conséquent à eux.

A l'époque où les Peaux-Rouges émigrèrent vers l'ouest, la maison du conseil resta la propriété d'un colon de race blanche, qui l'entretint avec soin et qui y demeura pendant cinquante ans. Du seuil de cette cabane, le voyageur distingue parfaitement la chute du milieu. Or, il faut dire que cette cabane historique n'était point là au temps passé. M. Letchworth la fit transporter de Caneadea sur l'emplacement où elle se trouve actuellement. Cette reconstruction, qui date de 1872, eut pour témoins vingt-deux Indiens accourus de divers points de l'Union, et dont les noms célèbres étaient ceux de Jemison, Cornplanter

Red Jacket, Tall Chief, captain Brant, governor Blacksnake et autres chefs connus, tous revêtus de leurs costumes les plus brillants. On alluma le feu du conseil; le calumet de paix — le même que Washington avait offert à Red Jacket — passa de bouche en bouche, puis des discours en langage « seneca » racontèrent avec éloquence les hauts faits des grands chefs des tribus représentées par les fils et petits-fils de ceux qui étaient jadis maîtres de tout le pays. Ce fut et ce sera probablement le dernier conseil tenu par les Indiens de l'Amérique du Nord.

Cette scène pittoresque rappelait l'époque où les Peaux-Rouges, qui s'étaient d'abord ligüés contre les envahisseurs de leur terre natale et avaient pris parti, les uns pour les Anglais, les autres pour les Américains, crurent utile de contracter de nouveau une alliance entre eux, dans cette même cabane où ils se tendirent les mains au-dessus du foyer et où ils fumèrent dans le calumet de paix. C'était en automne : la chute des feuilles semblait pronostiquer celle de la nation indienne qui, en effet, avait dès lors perdu son prestige.

En revenant vers la rivière, le chemin est tracé sur une distance de 2 milles et se termine par un défilé très étroit; on descend alors et l'on se trouve bientôt vis-à-vis de la cascade du bas, formée par un courant très rapide contenu dans un canal. Du haut de la roche proéminente qui s'avance au-dessus de cette chute, on plonge dans le gouffre, et c'est à peine si l'on peut en distinguer le fond, eu égard au brouillard épais formé par la poussière liquide de ces eaux glacées.

On peut descendre à la base de cette cascade, — la dernière de celles de Portage, — et suivre le courant du Genesee s'avancant majestueusement jusqu'au milieu de la vallée; on parvient ainsi à Rochester.

Le touriste qui ne recule pas devant la fatigue jouira, en parcourant les rives du Genesee, d'un spectacle dont l'équivalent ne se trouve qu'au milieu des *canyons* du lointain Ouest. Les pins qui ont poussé dans les prairies et les ravins atteignent à des hauteurs fantastiques. Du haut de l'une des cimes des montagnes, rien n'est plus curieux que de suivre des yeux les méandres de ces plantations naturelles, dont les racines sont enfouies dans un sol plantureux, ou au sein des marécages couverts d'une abondante récolte de fourrages et de roseaux.

A l'époque des moissons, la vue est plus intéressante : elle s'étend sur des champs de blé et de maïs que les paysans récoltent avec soin.

En dessous de Mount Morris, le paysage, si calme et gracieux, change complètement d'aspect. Du haut des rochers élevés à 200 mètres, on plonge dans la vallée où sont bâtis des villages élégants, possédant tous une église dont le clocher pointu se dresse vers le ciel; les prairies qui couvrent cette plaine sont appelées « les plaines du Genesee ». De tous les côtés, on distingue des barrières, des haies, des palissades, délimitation des propriétés de chaque habitant, les vergers où l'on cultive d'excellents fruits, les champs où croissent et mûrissent des céréales de toutes sortes. La rivière coule au milieu de cette plaine, ombragée par des chênes et des ormeaux de taille géante, sous lesquels le bétail va s'abriter contre les ardeurs du soleil.

Ces géants de la nature ont, comme ceux de la forêt de Fontainebleau, inspiré les meilleurs peintres américains, dont les tableaux étonnent les amateurs. Nos artistes français éprouveraient une véritable joie à trouver de pareils modèles.

Qu'on ne s'imagine pas que cette partie de la vallée du Genesee est toujours aussi



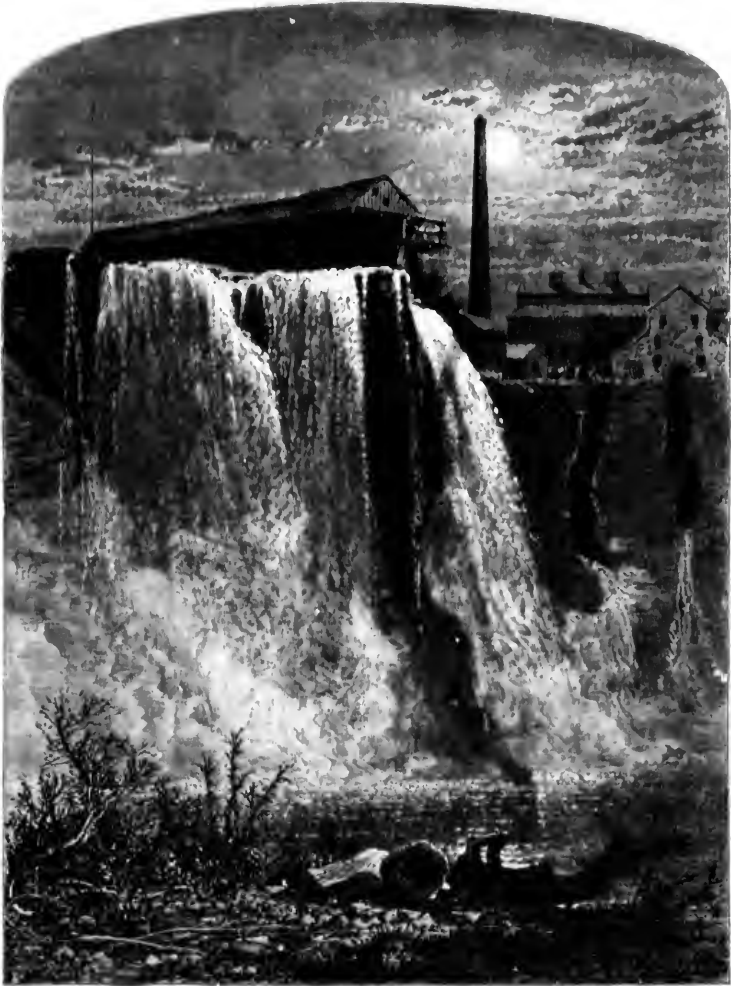
calme, aussi favorisée qu'au moment où nous l'avons visitée. Dans la saison d'hiver, à certaines époques, les eaux sortent de leur lit et inondent le territoire. C'est pour cela que les propriétaires ont consacré toute la partie riveraine à l'entretien de pâturages où ils parquent leurs bestiaux. Aussi les pertes causées par les eaux se bornent-elles générale-



LE « HIGH BANK » A PORTAGE.

ment à celles des barrières et des haies, dommage très facilement réparé. Les routes endommagées sont vite reconstruites : on les a empierrées de façon à n'avoir pas trop de travail pour les rendre à la circulation.

C'est l'un de ces chemins qui aboutit, — en passant par le tourne-bride de Mount



LES HAUTES CASCADES DU GENESEE, VUE PRISE DU CÔTÉ DE L'OUEST.

Morris, — au village de Genesee, le chef-lieu du comté de Livingston, la partie la plus riche de tout le pays arrosé par la rivière. La fondation de cette bourgade remonte à soixante-dix ans au plus, et la maison la plus importante que l'on y trouve est celle de

Wodsworth, du seuil de laquelle la vue est admirable. De grandes avenues formées par des arbres gigantesques aboutissent à des pelouses semées devant le manoir qui appartient aux descendants de l'illustre général Wodsworth, tombe au champ d'honneur pendant le combat de Wilderness.

Le village de Genesee est très bien placé, sur une hauteur, et ses rues régulières, bordées de maisons coquettes, s'abritent sous des arbres de la plus belle venue. De tous côtés on aperçoit des points de vue ravissants et, dans le lointain, l'on vous montre les toits de Rochester à l'horizon le plus extrême de la vallée.

Le chemin de fer se charge de vous conduire jusque-là, en traversant Avon, Mount Morris et Danville. Cette dernière bourgade est bâtie sur les rives du courant d'eau et passe avec raison pour très remarquable.

À la station d'Avon, la voie ferrée coupe celle de l'Érié : on trouve en cet endroit des sources sulfureuses très renommées pour les malades américains et fort recommandées par les médecins qui les soignent.

À 20 milles au delà, en suivant la rivière sur sa rive de l'est, on pénètre dans le comté de Monroë et on avance vers Rochester.

Cette ville, admirablement située, est le grenier d'abondance de toute cette partie du pays. Les minoteries que l'on y a établies ont fourni un prétexte aux géographes pour donner à Rochester le titre de « Ville de la farine de l'Ouest ». Ce qu'il y a de curieux dans cette ville, c'est qu'en 1810, il n'y avait pas la moindre maison à l'endroit où elle est actuellement bâtie. Ce fut seulement deux ans après que l'on commença les constructions. En 1817, les maisons s'élevaient de tous les côtés, si bien que, grâce à l'esprit d'entreprise des Yankees, le « grenier de l'Amérique » ne tarda pas à devenir un centre de population fort important.

C'est à Rochester que le canal Érié est ouvert et se met en communication avec la rivière Genesee, qu'il traverse sur un aqueduc de granit, lequel a longtemps passé pour l'un des plus splendides travaux des ingénieurs du pays. De tous les côtés, sur le bord de la rivière, on aperçoit des moulins mus par l'eau, des manufactures très vastes qui sont d'une prospérité de plus en plus croissante.

La nature, parmi ses diverses combinaisons, semble avoir traité cette partie des États-Unis avec une tendresse toute spéciale. Que le voyageur remonte ou descende ce beau canal de l'Érié, il ne pourra s'empêcher de remarquer que tout le long de ses rives s'étendent des plaines fertiles où la culture est poussée au plus haut degré. De tous les côtés, des troupeaux font « sonner leurs sonnettes » en broutant l'herbe épaisse, ou en s'acheminant vers la bergerie protectrice; les moissons verdissent et mûrissent; les arbres sont couverts de fruits.

On aperçoit, de temps à autre, des bateaux chargés de produits de sources diverses, d'autres où des émigrants ont entassé leurs meubles et leurs malles, et s'en vont ainsi à la recherche d'une nouvelle demeure.

Et l'on ne peut s'empêcher de songer à une époque peu éloignée de la nôtre, où ces rivages solitaires étaient à peine troublés par le passage d'une tribu d'Indiens, entraînés à la poursuite d'une harde de cerfs. Le pays était alors encore vierge de la hache du bûcheron, tandis que de nos jours il est couvert de villages, de fermes, de villes même où l'on n'entend plus que le bruit assourdissant des marteaux et des machines à vapeur. On voit le

commerce s'enraciner et prospérer sur chaque point, grâce au déversement du trop plein de la population de l'Europe, qui vient chercher en Amérique un bien-être inconnu sur le vieux continent.

Ce bouleversement complet, survenu aux États-Unis, dans la période d'un siècle est-il au bien ou au mal? Ce n'est pas à nous à décider la question. Nous nous bornons à constater le fait. Ce qu'il y a de certain, c'est que si les États-Unis et le reste du nouveau monde n'existaient pas, la vieille Europe serait dans l'impossibilité de nourrir ses enfants. Tout est donc pour le mieux et, comme l'a dit le bon La Fontaine :

Dieu fait bien ce qu'il fait, sans en chercher la preuve.

En dessous de Rochester on montre aux touristes les Hautes Cascades, — Upper Falls, — dont l'élévation est de 96 pieds. Cette force motrice n'est malheureusement pas dans la ville même, sans cela on aurait pu l'employer à y faire des merveilles; toutefois on a utilisé le courant d'eau pour la mise en mouvement des usines à farine qui bordent les rivages du Genesee.

Cette première cascade au-dessous de Rochester est suivie de plusieurs autres, comme dans le pays espacé entre Portage et Mount Morris. Toutes ces chutes d'eau varient de 300 à 160 pieds d'élévation. La force de ces cascades est donc de près de 40,000 chevaux.

Rochester se targue, avec raison, d'avoir dans ses environs les plus belles pépinières et des jardins semis connus dans toute l'Union, voire même dans le monde entier.

Les habiles jardiniers qui se sont consacrés à ce genre de culture ont voulu se procurer les plants les plus rares d'arbres de toutes les essences de l'univers. Les uns sont reproduits en pleine terre, dans des carrés spécialement destinés à telle ou telle variété; les autres sont placés sous les abris protecteurs de vastes serres, où la chaleur factice remplace les rayons du soleil indispensables à leur développement. On trouve dans les plantations grandioses de Rochester la flore de toutes les zones du globe, et celui qui veut s'approvisionner chez les pépiniéristes de cette ville n'a qu'à faire son choix sur les catalogues que l'on expédie à ceux qui les demandent.

Comme à Isola-Bella du lac Majeur, on trouve à Rochester des palmiers, des orangers, des citronniers, des cédratiers, des figuiers de Barbarie à raquettes, des aloès, des bégonias, des lauriers-roses, des bananiers, des nêliers du Japon, etc., qui, en pleine terre, ou sous l'abri des toits de verre, donnent en toutes saisons, hiver comme été, des fleurs et des fruits à ceux qui les cultivent.

Les semis de plantes des jardins ont également attiré l'attention des spéculateurs jardiniers. Correspondant avec toutes les parties du monde, ils ont fait venir de la Perse, de l'Égypte, de la Chine, du Japon, de l'Australie, des grandes Indes, des îles du Pacifique, de l'Amérique du Sud, du Mexique, de la Havane, et de la France même, — en cela ils ont agi sagement, — des graines et des boutures qui ont prospéré de toutes façons chez eux.

Les jardins de Rochester et de ses environs sont de vrais paradis terrestres. Il y a tel pépiniériste qui en remonterait au plus habile de nos agriculteurs et horticulteurs de Paris et de ses environs. Nous avons toujours été étonnés, en visitant ce coin des États-Unis, de la multiplicité de la flore universelle, qui n'a rien de pareil en aucun lieu des

pays civilisés. C'est un bel exemple à suivre pour tous les « Jardins des Plantes » de nos grandes villes d'Europe. Ce que les institutions publiques ne peuvent réaliser se trouve accompli en Amérique par de simples particuliers associés ensemble pour arriver à un but extraordinaire.

Le voyageur qui se rend de New-York à Rochester est réellement bien récompensé par la contemplation de ces curiosités sylvestres et florales.

La rivière Genesee, lorsqu'elle va se jeter dans le lac Ontario, s'étend à droite et à gauche, de façon à former une vaste baie au milieu de laquelle les navires se placent à l'abri des vents et des tempêtes. Quelques-unes de ces embarcations s'aventurent même jusqu'au pied de la dernière cataracte; mais le véritable port pour les navires caboteurs est placé à l'endroit où a été bâti le village de Charlotte. Un phare, des quais et une station de chemin de fer qui met en communication Rochester avec les négociants en farines et autres, ont fait de ce point du littoral un séjour très animé.



LE PHARE DE CHARLOTTE.

## LES MONTS MANSFIELD



LE ROCHER DE LA TERREUR.

Nous rentrerons dans l'État de Vermont, la plus rustique de toutes les conquêtes des puritains, et qui se défend contre les envahissements du trafic, tout en étant sillonné par de nombreux chemins de fer. La vallée formée par la montagne Mansfield est située entre les déclivités des White Mountains et les déserts de l'Adirondack. Le nombre des fermes, des troupeaux, des champs cultivés, des bois productifs, des carrières de marbre est immense dans cette région presque sauvage.

Cette vallée biblique est bordée au nord par les montagnes Vertes, où sourdent des ruisseaux qui deviennent des rivières et vont se jeter ou dans le Connecticut, ou dans les eaux du lac Champlain. Une industrie calme, un bonheur pastoral très apprécié, une agriculture splendide, un confortable qui ne laisse rien à désirer dans l'intérieur des habitations, tel est le spectacle qui réjouit le visiteur désireux de s'instruire et de connaître cette partie du Nord américain. Tout inspire et active le travail dans la vallée du Mont Mansfield, la pureté vivifiante de l'air, les rayons du soleil, la limpidité des eaux; aucun

des habitants de ce sol béni de Dieu ne songe à le quitter; où est mort son père, il mourra, sans qu'il pense à aller vivre ailleurs.

Lorsque Jacques Cartier jeta ses regards sur le Mont Royal des rives du Saint-Laurent, qu'il venait de découvrir, il comprit aussitôt quels seraient les avantages d'une colonisation organisée dans cette admirable contrée. En effet, la réalisation de ce rêve ne tarda pas à s'accomplir, et, de nos jours, les Montagnes Vertes sont le point de mire de tout citoyen qui veut se retirer à la campagne et y passer une existence tranquille, en cultivant ses champs et en y élevant du bétail.

Le professeur Rogers, — un savant américain, — est d'avis que cette échine de pierre a été produite par une convulsion intérieure à l'époque où la terre était en ébullition. Selon lui, les Montagnes Vertes s'abaissèrent, tandis que le Mont Washington et le Mont Lafayette se dressaient encore plus haut qu'auparavant dans le groupe Franconia.

Les montagnes Vertes forment la partie nord de la chaîne des Apalaches, et ce sont elles qui ont donné ce nom à l'État en mettant le qualificatif avant le substantif.

La continuation de cette chaîne à travers le Massachusetts et le Connecticut varie de nom parmi les habitants des deux États : dans le premier, on désigne ces montagnes sous l'appellation de Hoosac, pour ce qui s'étend le long du Connecticut, c'est-à-dire pour la partie la plus élevée entre cette rivière et le Hoosatic. La seconde section de la chaîne se nomme Taconic et borde l'État de New-York.

Ces montagnes, enclavées dans l'État de Vermont, se relient aux collines qui descendent du côté de Montpelier, et servent de réceptacle aux eaux s'écoulant en frais ruisseaux pour se jeter dans le Connecticut, vers l'est, et dans l'Hudson ou le lac Champlain à l'ouest.

Au-dessous de Montpelier, deux rayonnements de ces montagnes s'étendent, l'un vers le nord-ouest, en ligne presque parallèle avec le Connecticut; l'autre, le plus élevé et le plus accidenté, monte vers le nord et s'avance du côté du lac Champlain. C'est dans ces monts ardues que prennent leur source les rivières Lamoille, Onion et Winoiski. Les appellations de ces cimes sont assez bizarres : l'une d'entre elles est le Camel's Hump, — Bosse de Chameau; — les autres sont le Mansfield, près de Burlington, Killington, non loin de Rutland, et Brentney, dans le comté de Windsor, près du Connecticut.

La montagne Mansfield est la plus haute de la chaîne des Green Mountains. Moins connu que les Catskills, ce site est cependant aussi enchanteur, aussi digne d'être célébré par les poètes et illustré par les dessinateurs.

Les touristes sont enfin parvenus à découvrir les beautés de ces paysages du Vermont : un hôtel parfaitement tenu a été ouvert récemment à Stowe et les visiteurs n'y trouvent de la place qu'avec difficulté, dès que la saison d'été est venue.

Tout dernièrement, un autre caravansérail a été fondé à la base du pic élevé que l'on appelle Nose, — le Nez; — c'est le Summit House que les voyageurs envahissent pendant trois mois de l'année.

On arrive à Mansfield par le Central Railway, soit en s'arrêtant à Burlington, soit en passant par Waterburg. Des omnibus-diligences transportent ensuite les touristes jusqu'à Stowe, en passant par Concord, et enfin on parvient au sommet de la montagne au moyen d'autres véhicules qui mettent trois heures dans l'accomplissement de ce parcours.

La hauteur du Mansfield est évaluée à 4,348 pieds, c'est-à-dire 60 pieds de plus que

le pic le plus élevé du Catskills. Les gens du pays prétendent que cette cime ressemble au visage d'un géant; c'est ainsi qu'ils vous montrent le *nez*, les *lèvres* et le *menton* d'une tête couchée sur le plateau. Le nez a 400 pieds de hauteur et le menton le double. Un peu plus loin, on montre au curieux le profil de la « Vieille de la Montagne ». Avec un peu de bonne volonté, cette statue colossale offre à la vue une femme étendue sur un fauteuil, ayant laissé tomber son ouvrage sur ses genoux et s'abandonnant à une profonde méditation.

L'ascension de la montagne n'est pas si difficile qu'un bon marcheur ne puisse l'entreprendre sans recourir aux voitures qui gravissent les côtes abruptes du rocher, mais il est plus commode de se servir de ce moyen de locomotion; car, de temps à autre, le véhicule s'arrête pour permettre à ceux qu'il porte de contempler le panorama se déroulant à l'horizon. Les deux côtés de la route sont tapissés d'arbres verts: c'est donc seulement à travers les ravins qui s'ouvrent de ci, de là, que l'on peut admirer le paysage.

C'est pendant ce voyage que l'on gravit la Route du Corduroy, sorte de pont construit en pente avec billes de bois serrées les unes contre les autres, lequel couvre un abîme des plus dangereux et sert à relier un point du chemin à un autre. Peu à peu, la végétation devient moins touffue; l'on s'arrête enfin devant le « Summit House », bâti au milieu des roches qui bordent le pic altier connu sous le nom du nez du géant.

Pour se hisser jusque sur le front de cette figure de pierre, il s'agit alors de saisir à deux mains un câble très solide, tendu sur le sentier caillouteux que l'on suit forcément afin de parvenir en cet endroit. Par exemple, lorsqu'on est rendu là-haut, la vue dédommage de l'essoufflement que l'on a dû subir. On aperçoit distinctement à l'est les White Mountains; au sud-ouest, la masse régulière appelée le mont Pocutney, et enfin au sud le Camel's Hump déjà nommé, le pic Killington et plusieurs autres sommets des montagnes Vertes de l'Adirondack, sans oublier le lac Champlain au nord qui scintille comme un miroir à l'horizon. Au nord-ouest, c'est la vallée de Lamoille, arrosée par la rivière du même nom et le Winooski. Derrière cette plaine fertile, voici le « Pic Jay » et la « Tête de hibou », le Saint-Laurent, les clochers des églises de Montréal, quelques autres montagnes et le lac Memphremagog.

Tous ces points sont perceptibles, sans doute, mais à une condition expresse, c'est que l'atmosphère soit limpide et que le soleil ait dissipé tous les nuages. Il arrive souvent sur ces hauteurs que la brume empêche le voyageur de jouir du spectacle qu'il se faisait une joie de contempler, et alors la partie est manquée. Mais dans certaines occasions on est parti avec un temps gris et l'on arrive au milieu d'un ciel d'azur: c'est une affaire de chance.

Tout en se hissant au sommet du Mansfield, on traverse l'endroit appelé « the Smuggler's Notch, » — l'Entaille des Contrebandiers, — qui ressemble à une de ces vallées du Far West, généralement désignée par l'appellation de *Cañon*, avec cette différence que, dans le lointain Ouest, ces cavités sont des oasis aux arbres rabougris, tandis que le « Smuggler's Notch » est couvert d'arbres de la plus belle venue. Les rochers qui s'élèvent d'un côté de ce *cañon* mesurent plus de 1,000 pieds; à leur base sont jadis tombées d'énormes pierres qui, à cette heure, sont couvertes d'une végétation luxuriante, de mousse, de fougères et d'arbres aux formes fantastiques, dont quelques-uns ressemblent à des anacondas géants couchés sur le roc et attendant une proie pour la dévorer.





LE PONT DU CORDUROY.

Au bas de ces rochers coule souvent un ruisseau que les pluies grossissent et qui devient alors un torrent. Ça et là, des cascades, des cascadelles entourées de verdure en-sévelie sous les mousses. On trouve au « Smuggler's Notch » de nombreux endroits semblables à ceux dont je viens de parler, et l'on demande ce qu'il y a de commun entre ce paysage agreste et sauvage et les actes relatifs aux contrebandiers.

La réponse du guide est celle-ci : A l'époque où le Canada était en guerre avec les États-Unis, on faisait de la contrebande entre les deux pays et les Américains venaient en cet endroit y cacher les marchandises prohibées.

Ceux de nos lecteurs qui ont lu les romans de Cooper se rappellent sans doute divers épisodes relatifs à ces aventures des *smugglers* du Canada et des États américains. C'était, à cette période de

l'histoire américaine, un temps de désordre où ces choses pouvaient se passer, mais de nos jours l'ordre est rétabli.

L'un des sites les plus pittoresques de cette montagne du Mansfield, c'est le Moss Glen Cascade, chute d'eau qui se précipite à travers une gorge et forme une succession de cascadelles des plus accidentées. Un tuyau qui part du haut de la chute conduit les eaux jusqu'aux roues d'un moulin à scier le bois.

Le long de ce canal factice, des échelles permettent aux visiteurs de gravir les flancs du rocher pour descendre ou remonter ce boyau conducteur du liquide, dont la force est doublée, grâce à cette chute continue. Tout cela est fort bien au point de vue de l'industrie; mais à celui de l'art, ce travail des hommes est de très mauvais goût; il faut remarquer qu'aux États-Unis, le commerce prime tout : telle est la cause du bien-être général.

## LES LACS GEORGE ET CHAMPLAIN



L'HOTEL DE FORT WILLIAM HENRY, SUR LES BORDS DU LAC GEORGE.

UN fait digne d'être signalé dans la topographie des États-Unis, c'est que la partie du Nord est mouchetée de lacs d'une étendue plus ou moins grande, qui, tous, sont entourés de paysages admirables, — tels que le Maine, le New Hampshire et le Vermont, — tandis que dans les pays du Midi, ces grandes masses d'eau sont très rares.

L'État de New York compte parmi les plus favorisés; on pourrait même l'appeler : la contrée des lacs. En effet, il y en a de toutes les grandeurs, de toutes les formes, longs, ovales, ronds, dentelés; citons entre autres ceux de Cayuga, Seneca, Canandaigua, Otzege, Onéida, qui sont des mers en miniature, dont les rivages enchanteurs émerveillent les touristes.

En dessous de New York, les lacs n'existent plus qu'à l'état de mares plus ou moins vastes et profondes. Dans la Pensylvanie, on signale une absence complète de ces bassins d'eau douce, aussi bien que dans la Virginie, l'Est Tennessee et la Caroline du Nord, quoique les hautes montagnes de cette portion du territoire eussent pu se prêter à la formation de lacs considérables.

De tous les amas d'eau de l'État de New York, les plus curieux à visiter sont, sans contredit, le lac Champlain et le lac George, divisés l'un de l'autre par un canal assez étroit par lequel le trop plein du premier s'écoule dans le second.

Les Indiens appelaient le Champlain : « Horicon », ce qui veut dire l'« Eau d'argent » — ou bien encore l'« Andiartaroc », dont la signification est : « la Queue du lac ».

Les Français, qui, les premiers, découvrirent les lacs Champlain et George, n'acceptèrent point les dénominations données par les Peaux-Rouges à ces bassins immenses : la limpidité des eaux leur suggéra l'idée de les appeler « les lacs du Saint-Sacrement ». Certains d'entre eux crurent même opportun d'emporter des provisions de cette eau au Canada pour servir aux baptêmes des églises.

Le lac George est situé dans le comté de Warren, État de New York, en ligne directe nord d'Albany. Sa longueur est de 34 milles d'étendue, tandis que sa largeur en a tout au plus 4. En certains endroits, la profondeur du lac est évaluée à 400 pieds. Sa forme oblongue et étroite lui donne l'apparence d'une rivière, plutôt que celle d'un lac ; du reste, cette conformation est identique avec celle de ses voisins le Cayuga et le Seneca.

Les eaux du lac George s'écoulent dans le Champlain par le canal dont nous avons déjà parlé, lequel a tout au plus une longueur de 4 milles. Des îles d'une étendue plus ou moins grande sont parsemées sur les eaux de ce bassin ; leur nombre est évalué à celui des jours de l'année, et les rivages du lac sont de hautes montagnes qui se dressent vers la nue, couvertes d'une élégante verdure et se reflètent dans ce vaste miroir de la nature, dont la brise ride à peine la surface brillante.

Le touriste, en se rendant au lac George, a pris, à Albany, le chemin de fer de Saratoga, qui s'arrête à Glen Falls. En cet endroit, des chars à banes couverts ou découverts, suivant la température, attendent les voyageurs et les amènent en peu de temps à Caldwell, que nous comparerons à Côme, vers la pointe du lac de ce nom en Italie. Là est ouvert le vaste et confortable caravansérail de Fort William Henry, placé sur le sol même où s'élevait autrefois la forteresse de ce nom, vis-à-vis la culée du lac. Au moment où le véhicule tourne sur la route sablée qui passe devant la porte de l'hôtel, le touriste jouit d'un spectacle incomparable. D'un côté, il peut contempler la nature agreste qui attire ses yeux vers le nord et, de l'autre, se croire transporté dans une ville peuplée par tout ce que la fashion a de plus élégant.

Ce spectacle est du nombre de ceux que la plume doit renoncer à décrire : c'est une féerie qui n'a rien de pareil au monde.

On peut s'arrêter plusieurs semaines à Caldwell et trouver tous les jours un nouveau point de vue qui vous laissera dans une admiration muette et contemplative. Le plus curieux, sans contredit, est celui que l'on a du haut de la montagne du « Prospect », sise sur la rive sud du lac, au sommet d'un observatoire qui a été construit sur la cime du rocher, où, grâce à des éclaircies opérées dans la forêt, on se trouve en présence d'un panorama immense dont les horizons se perdent vers le Canada.

L'île la plus rapprochée de Caldwell est « Tea Island » ; c'est là qu'il y a vingt ans allaient se rafraîchir les promeneurs qui trouvaient, dans un café confortable, du thé, de la bière, des gâteaux et une cordiale réception. A cette heure, il n'y a plus que des ruines. La maison a disparu : les murs seuls sont restés, abrités par des arbres de la plus belle venue. Les rochers qui bordent le rivage passent avec raison pour être très pittoresques. C'est le rendez-vous des amateurs de parties de pique-nique, des amoureux charmés de pouvoir s'égarer sous les ombrages ou de venir s'asseoir sur le bord de l'eau transparente,

au fond de laquelle ils suivent les évolutions des gros poissons. « Tea Island » est certainement la plus belle île du lac George.

Du reste, on peut les visiter l'une après l'autre, en prenant passage sur un steamboat, qui, chaque jour, dans la belle saison, part de Caldwell pour se rendre jusqu'à l'extrémité du lac à Baldwin; d'autres préfèrent à ce genre de locomotion la location d'un bateau de plaisance à voiles ou à rames, qui leur permettra de s'arrêter où bon leur semblera. A droite et à gauche, sur chaque rive, se trouvent des *public houses*, où l'on peut trouver à dîner et où il est possible de coucher au besoin.

Mais les bateaux à voiles sont dangereux, car les vents changent avec une rapidité vertigineuse sur le lac George et la manœuvre de la « toile » devient alors un art dont il faut connaître à fond toutes les ressources. N'importe, vive la navigation à l'aventure sur le lac de Côte américain! On part en emportant des vivres : on peut coucher à la belle étoile, si bon vous semble, et ce genre de plaisir est un de ceux qu'apprécient le plus les visiteurs qui, chaque été, viennent se récréer sur ces rivages enchanteurs. Il n'est pas rare de voir, quand la nuit est faite, un grand nombre d'îles éclairées par des lanternes aux verres de couleurs : là se sont arrêtés des pionniers de la civilisation élégante, partis à la découverte de ce monde... qui leur est inconnu.

Laissons à ceux qui ont des loisirs les excursions en parties fines sur le lac George et prenons place à bord du steamboat *Minnehaha*, qui part de l'hôtel Fort William Henry. Après avoir dépassé le « Tea Island », on longe le « Diamant », qui doit son nom à la quantité de cristaux de quartz que l'on trouve sur cet îlot. Au delà, voici les « Trois Sœurs », puis « la Longue Île », qui semble ne point être séparée du rivage, tant le canal qui l'isole est étroit et caché.

A 10 milles de Caldwell, on salue « Bolton », les « Trois Frères », l'île boisée qu'on appelle « le Dôme », sise à la base de la montagne « Tongue » (la Langue), à l'est de la baie du Nord. Plus haut, le steamboat frôle « l'Hermitage », ou l'île du « Reclus », ainsi qualifiée parce qu'un gentleman de New York y avait fait construire une villa cachée au milieu des bois; un pont de fer jeté sur une autre île voisine doublait la propriété de cet ami de la solitude; c'était un séjour enchanteur.

La légende de ce misanthrope, qui avait fui la société pour jouer « au Robinson » dans une île du lac George, mérite de trouver sa place dans ce livre.

Des raisons de convenance nous empêchent de donner le nom de ce « sauvage sans le savoir »; nous le nommerons M. F...

Négociant dans la grande ville métropole des États-Unis, il avait en dix ans, — à l'époque de la découverte de la Californie, — acquis une fortune de plusieurs millions; ce fut alors qu'il songea à s'allier avec une jeune Française pauvre, mais très honnête, qui donnait des leçons de langue dans la pension de M<sup>me</sup> Canda et Chegaray, dans le haut de la ville. M. F... ne s'était jamais déclaré : il se contentait d'aimer sans savoir si la réciprocity lui était acquise, quoiqu'il ne manquât aucune occasion de se trouver soit sur le passage de la jeune fille pour la saluer, soit dans les salons où il savait la rencontrer, car celle qu'il aimait si tendrement passait avec juste raison pour une chanteuse émérite, et pour cette raison se voyait invitée par la haute aristocratie de New York.

Un jour, cependant, sa fortune faite, M. F. . alla faire visite à la jeune personne, qui habitait dans Murray Street avec une tante fort âgée; il lui offrit sa main, son cœur et ses

dollars. Il lui fut répondu qu'il arrivait trop tard, que M<sup>me</sup> X... allait épouser un de ses compatriotes qu'elle aimait, et que, tout en étant très reconnaissante de l'offre qui lui était faite, elle ne pouvait rompre un engagement qui répondait aux vœux les plus chers de son cœur.

Cette déclaration imprévue frappa M. F... au cœur. Il essaya de convaincre la fiancée : tous ses efforts restèrent sans résultat. Désolé, la tête perdue, n'ayant plus de but dans la vie, le malheureux prit la société en haine, il liquida sa position et résolut de se retirer dans un coin de la terre, pour y vivre loin de cette société où il n'avait pas les moyens de paraître avec les éléments nécessaires au bonheur : une femme et des enfants.

Il avait un jour visité l'île du lac George dont il vient d'être question : ce *buen retiro* lui avait plu, il en fit l'acquisition; un architecte construisit là un ermitage, où M. F... se retira lorsque tout fut prêt pour l'y recevoir, lui et deux domestiques sur la fidélité desquels il pouvait compter. Une fois établi sur son double îlot, M. F... fit placer des poteaux sur les différentes berges en évidence et on y lut comme on peut y lire encore ces mots : *No admittance here*, ce qui correspond à cette traduction française : *On n'entre pas ici*, ou bien : *Il y a des pièges à loup*.

M. F... ne sortait que la nuit, afin de ne pas voir passer les heureux de la société qui voyagent si souvent sur les ondes du lac. Telle est encore, croyons-nous, la situation à l'heure où ce livre s'imprime.

Non loin de là, on salue l'île du « Sloop », dont la forme ressemble à celle d'un petit navire : ses arbres forment les mats, voire même celui d'artimon, qui a poussé horizontalement au-dessus de l'eau.

On parvient enfin près des « narrows », au « Fourteen Mile Island », langue de terre qui couvre 13 milles d'étendue et sur laquelle on a élevé un hôtel admirablement tenu.

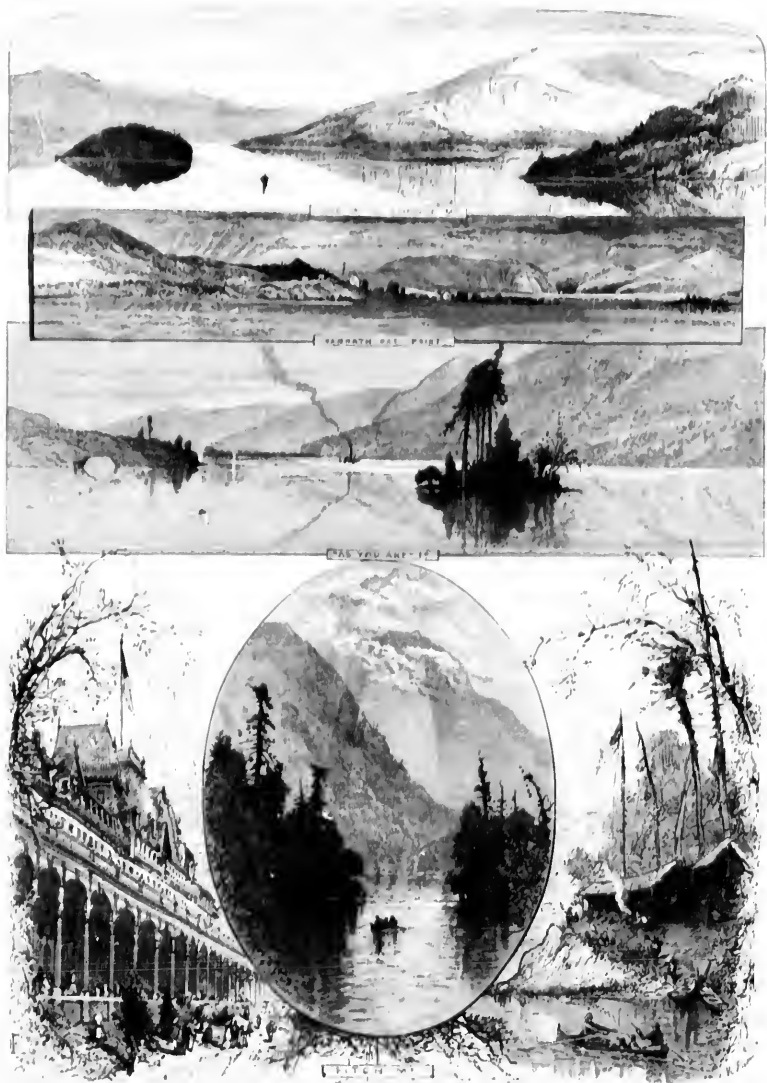
Ces « narrows » sont des passes étroites d'autant plus difficiles à franchir que l'eau est couverte par des îlots à travers les méandres desquels il faut être très habile pour circuler.

Sur le côté droit, — à l'est du rivage, — on aperçoit la « Montagne Noire », la plus haute cime du lac George. Boisée à sa base, cette roche basaltique est complètement nue vers le sommet : on évalue son élévation à 2,800 pieds. Le panorama qui se déroule du haut de ce pic est incomparable, et l'on ne regrette pas la fatigue de l'ascension; on peut de là se rendre à « Shelving Rock », où l'on montre aux touristes une cascade qui coule de chute en chute jusque dans la baie qui porte son nom.

Voici plus loin la montagne du « Pain de Sucre », « Bosom Bay » et le petit village « Dresde ». « Buck Mountain » est situé à gauche : le nom qu'elle porte lui vient de la chute d'un cerf (*buck*), qui, poursuivi par une meute acharnée, sauta dans le vide et alla s'enfourcher sur la pointe d'un arbre dénudé par la foudre.

L'endroit qui longe le steamboat dans sa course rapide, après avoir quitté le « Buck Shore », se nomme « Sabbath Day Point », sans qu'il soit possible de connaître l'étymologie de cette dénomination de « Dimanche » donnée à ce « point » du lac. Le rocher est taillé à pic au-dessus de l'eau, comme l'est celui de la rive opposée. Cet endroit se nomme « le Trou de Davis »; vu par un beau coucher de soleil, ce voyage est réellement splendide.

De la « Pointe du Dimanche » la vue en amont du lac est également digne d'être contemplée; la « Montagne Noire » domine l'horizon. On avance encore et l'on arrive à cette partie du domaine liquide d'où l'on est libre d'admirer le grand « Anthony's Nose »;



DIFFÉRENTES VUES DU LAC GEORGE.

- 1 La montagne du Dôme. — 2. Le cap du Dimanche. — 3. L'îlot « As you are ». — 4. Un campement d'excursionnistes.  
 5 La montagne Fitch. — 6. La piazza de l'hôtel de Fort William Henry.

mais ce *neç* de rocher a usurpé son nom; il n'y a de vrai *neç de pierre* que celui que l'on montre sur les rives de l'Hudson, dont nous parlerons plus tard en son lieu et place.

Remontons encore à 2 milles plus haut : nous passerons devant « Roger's Slide », une autre montagne perpendiculaire et très élevée dont le bateau à vapeur frôle la muraille de granit, car à cet endroit le lac n'est plus qu'un boyau. Au sujet de ce site du lac George, on raconte la légende que voici. En 1758, un aventurier nommé Rogers, qui s'était fait connaître pendant la guerre entre les Français et les Indiens, fut surpris un jour d'hiver par quelques Peaux-Rouges et forcé de prendre la fuite. Il chaussa ses souliers de neige, afin de pouvoir courir plus vite et parvint ainsi jusqu'au bord du précipice. Il ne pouvait aller plus loin; mais tel n'était pas son projet. Il se contenta de jeter son havresac, sur la glace au bas de la montagne et se hâta de placer à l'envers ses souliers de neige, de façon que les Indiens fussent convaincus qu'au lieu de s'éloigner, les traces aboutissaient toutes au rocher et à l'abîme dans lequel leur ennemi était censé avoir péri. Rogers s'en alla alors au-dessus de la croûte de neige et parvint à un endroit du lac qu'il traversa sur la glace pour se réfugier au Fort-George, où il arriva sain et sauf. Pendant ce temps-là, les Indiens qui suivaient la piste jusqu'au sommet du « Slide » restaient convaincus que deux de leurs ennemis avaient préféré se jeter dans le lac plutôt que de tomber en leurs mains. Leur illusion ne dura pas longtemps, car ils aperçurent Rogers qui fuyait sur la rive opposée. Ce qu'ils ne devinèrent pas, ce fut le stratagème employé par l'aventurier. Ils restèrent persuadés que, protégé par le Grand Esprit, le « visage pâle » était tombé dans le vide sans se faire de mal : aussi abandonnèrent-ils la chasse qu'ils avaient entreprise contre lui.

Au delà de « Roger's Slide », les rives du lac George sont tellement rapprochées, le paysage est si plat et si monotone que l'on n'a presque plus rien à voir. C'est ainsi que les touristes arrivent à « Concord », station du bateau à vapeur, où ils montent dans les diligences qui les transportent à Ticonderaga. Le chemin longe le canal étroit et sinueux dans lequel coulent les eaux du lac George qui se déversent dans le Champlain par une chute très pittoresque au milieu de laquelle on a pratiqué un conduit de bois par lequel passe l'eau employée à faire tourner les roues d'un moulin. Les Américains sont des gens pratiques, s'il en fut jamais au monde.

Le lac George est certainement le site le plus curieux dans ce genre, que l'on trouve dans toute l'étendue du sol américain, non seulement à cause de la beauté du paysage, mais encore par le nombre infini de souvenirs historiques qui se rattachent à ce territoire.

Si Walter Scott a illustré « son » Écosse et ses highlands, le célèbre Américain Fenimore Cooper a créé des types ineffaçables dans le roman où il a raconté les incidents des guerres indiennes et françaises sur ce point territorial des États-Unis. Tous nos lecteurs se représentent sans doute « Cora » et « Alice » errant sur les bords du lac George, sans oublier « Œil-de-Faucon », le dernier des Mobicans, et « Uncas », le plus grand guerrier de sa tribu. Ces ombres hantent encore les bois qui bordent les eaux du Lac : les touristes les cherchent à travers la forêt; d'autres affirment les avoir aperçues. Ce que c'est que l'imagination !

Les premiers visiteurs connus du lac George furent, — en 1646, — des Français guidés par le P. Jacques, qui se rendait du Canada dans le Mohawk pour y s'engager un

traité de paix avec les Peaux-Rouges. Ce missionnaire se trouvait dans un endroit où s'élève Concord, et comme il arrivait la veille de la Fête-Dieu, il donna à la vaste nappe d'eau le nom de « Saint Sacrement ».

En 1609, Champlain avait bien entendu parler de ce lac par les Indiens qui frayaient avec lui; il se disposait même à aller le reconnaître, quand une bataille livrée à « Crown Point » par les Algonquins l'empêcha de mettre son projet à exécution.

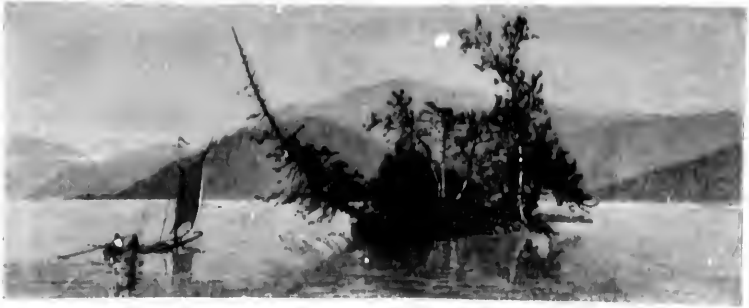
On assure que le lac George servait déjà de communication entre les éclaireurs du Canada et les tribus aborigènes établies sur les rives sud de la nappe d'eau. Quoi qu'il en ait été, le lac ne devint célèbre qu'en 1745, à l'époque de la guerre française; il fut, — à dater de ce moment, — la route la plus fréquentée pour les communications entre le Nord et les villes du Sud. Les armées étaient transportées sur ses ondes argentées, mais toujours sans coup férir, sans ennemi à combattre. Ce fut seulement en 1755, que le général William Johnson, envoyé contre les Français à Crown Point, rencontra le corps d'armée du général Dieskau, lequel se composait principalement de Peaux-Rouges. Le colonel William fut envoyé pour l'attaquer à la tête de douze cents hommes, et la bataille eut lieu près d'un ruisseau qui coule à 4 milles est du lac. Le chef des Anglais fut tué dès les premiers coups de feu et remplacé dans son commandement par le colonel Whiting, qui organisa la retraite. Poursuivi par le général Dieskau jusque vers une redoute qui s'élevait sur l'emplacement où sont de nos jours les ruines du lac George, le colonel anglais combattit encore et, après une lutte de cinq heures, força l'armée française à se retirer. C'est après cette rencontre que l'on construisit une fortification sérieuse à l'endroit même, à laquelle on donna le nom du duc de Cumberland, William Henry, frère du roi. C'est sur cet emplacement qu'est maintenant élevé le grand hôtel qui porte ce nom.

Cet événement fut suivi d'autres petites escarmouches sur les eaux et sur les rives du lac: les Anglais et les Français se disputaient la possession du territoire, ce qui les mettait souvent en présence.

Parmi ces belligérants acharnés, on cite un homme, nommé Israël Putnam, dont les faits et gestes sont très célèbres dans cette histoire de la guerre de l'Indépendance américaine. En 1767, le duc de Loudon, qui se trouvait à la tête de l'armée anglaise, projetait une attaque contre le Canada. Le colonel Munro était renfermé dans la forteresse de William Henry, et les Français avaient fait des efforts inutiles pour l'en chasser. Le général Montcalm, commandant en chef les troupes françaises, prit la résolution de s'emparer de ce fort coûte que coûte; il quitta donc Montréal à la tête de dix mille hommes français et indiens. On mit six jours pour se rendre à Ticonderaga, et là toute cette troupe s'embarqua sur des bateaux, afin de remonter le lac.

De leur côté, les soldats anglais du fort William Henry se préparèrent à la défense. Les récits d'autrefois racontent que cette place forte était tout simplement un carré formé par des troncs d'arbres recouverts de sable, et flanqué aux quatre angles par des bastions, armés de dix-neuf canons et de cinq ou six mortiers. La garnison ne comptait que cinq cents hommes, mais sur l'emplacement des ruines du fort George on avait mis dix-sept cents soldats en embuscade. Le siège dura six jours; mais, quel que fût leur courage, les Anglais ne purent résister plus longtemps. Il fallut se rendre, mais cette reddition ne fut faite qu'à la condition qu'on sortirait du fort avec armes et bagages. Par malheur, les Indiens, que les Français ne purent retenir, se ruèrent sur les vaincus et les massacrèrent.





L'ILE DE LA GOULETTE « BLOOD ISLAND »

En 1758, le général Abercrombie réunit seize mille hommes, montés sur mille embarcations, et remonta le lac dans l'intention de s'emparer de Ticonderaga. Il fut repoussé, et la gloire de la capture de cette position échet au général Amherst, qui, l'année suivante, réussit au delà de ses espérances. En s'emparant des forts du lac Champlain, cet officier força l'ennemi à signer la paix. Toutefois, lorsque la révolution américaine éclata, le lac Champlain redevenit encore le centre des opérations militaires, lorsque Burgoyne y arriva avec ses troupes.

Le fort Ticonderaga offre encore aux touristes qui le visitent l'aspect d'une ruine fort pittoresque. Bâtie en 1755 par les Français qui déjà avaient élevé une défense formidable pour l'époque à Crown Point, cette forteresse se nommait alors « Carillon », en regard au bruit incessant produit par la chute d'eau qui tombait à peu de distance. Abandonnée par les troupes du général Montcalm, qui ne pouvaient pas la défendre, la place fut démantelée, ainsi que les travaux de défense de Crown Point; mais les Anglais exhausèrent les murailles et les fortifièrent plus qu'elles ne l'étaient auparavant. Cela leur coûta dix millions de dollars, somme énorme pour ce temps-là.

Après la cession du Canada à l'Angleterre, c'est-à-dire en 1763, la forteresse fut abandonnée jusqu'à l'époque où les Américains se révoltèrent contre la mère patrie. Le colonel Ethan Allen s'empara de la position et fut obligé de l'évacuer en 1776. L'année suivante,



L'HERITAGE



LES RUINES DU FORT TICONDERAGA  
SUR LE LAC CHAMPLAIN

le général Burgoyne força les Anglais à s'en aller; puis celui-ci se vit contraint de céder la place à ses adversaires. Les Anglais firent sauter la forteresse, qui, depuis lors, n'a point été relevée. Passons maintenant dans les eaux du lac Champlain, dont

les rivages ne ressemblent point à ceux du lac George.

Si les montagnes de ce dernier descendent graduellement jusqu'au bord de la plaine liquide, par contre, les abords du lac canadien sont plats et couverts de pâturages et de champs cultivés bordés à 2 milles au delà des rives près de monts très élevés. Cette vaste nappe d'eau est du reste très remarquable; presque ovale dans sa forme, elle n'est cependant pas assez grande pour que le voyageur qui la traverse à bord d'un bateau à vapeur ne puisse admirer à son aise les deux côtés de l'ouest et de l'est. Le périmètre du lac s'élargit à dater de Ticonderoga et le steamboat opère sur les deux rives différentes escales qui permettent de découvrir de ci de là quelques sites très pittoresques. C'est ainsi que l'on aperçoit les falaises des monts Adirondack, qui ont

plusieurs milles d'étendue et se terminent à l'endroit désigné sous l'appellation de Rocher fendu, — « Split Rock »; — en effet, la montagne se trouve tranchée en deux et la partie qui entre dans le lac est devenue une île. A dater de cet endroit, les eaux ont 60 milles d'étendue.

Le vent souffle presque toujours sur les eaux du Champlain, et certains efforts de Borée venant du nord sont très redoutés des navigateurs.

A certains moments, lors de ces tempêtes intérieures, les vagues s'élancent avec une grande violence et vont couvrir le phare, dont les murs se revêtent d'une couche de glace. Pendant l'été même, la différence de température se fait ressentir sur le lac Champlain : mieux encore, les eaux sont devenues agitées et souvent houleuses; malheur à ceux dont l'estomac n'est pas bien solide!

La vue du paysage qui vous entoure peut seule compenser ces inconvénients de la navigation. Regardez : voici les « Green Mountains », que le soleil éclaire en leur donnant une teinte de pourpre; de l'autre côté, les monts Adirondack, dont les roches bleues vont se perdre dans l'azur du ciel. On aperçoit également les Mansfield et le Dos de Chameau, les cimes les plus ardues du Vermont et le Whiteface, qui domine la chaîne de l'Adirondack.

Lorsqu'on parvient à la baie de Burlington, le lac s'élargit; des îles et des îlots nombreux couvrent ses eaux. Dans la direction de Plattsburg, — situé à 100 milles de Whitehall, — l'aspect de la nature sauvage change de caractère. Parvenu à ce point du voyage, on se trouve dans la partie la plus large du Champlain. Une île assez vaste et fort allongée s'interpose entre la terre ferme et les eaux du lac. Du côté est du rivage se trouve Saint Albans, près des frontières nord du Vermont. Citons encore sur la route liquide Rouse's Point, à 20 milles de Plattsburg, à l'extrême limite de la fourche ouest du lac, sur les terres du Canada. C'est à cet endroit que les eaux du Champlain se réunissent à celles du Saint-Laurent, à travers un canal assez étroit, que l'on a nommé la « Rivière Sorel », ou bien encore le « Fossé Richelieu ».

Le lac Champlain, aussi bien que le lac George, est célèbre dans l'histoire américaine; il fut découvert, en 1609, par Samuel de Champlain, commandant des troupes françaises à Québec. Ce soldat, qui a laissé une renommée méritée, s'était aventuré avec une poignée d'Indiens dévoués se rendant à la rencontre d'une tribu d'Algonquins. Deux Français seulement avaient voulu le suivre. Ayant transporté leurs embarcations au delà des rapides de Chambly, la petite troupe se trouva bientôt sur les eaux d'un lac qui, jusqu'alors, n'avait pas encore été aperçu par aucun « visage pâle ». Le général de Champlain se hâta de baptiser la nappe d'eau en lui donnant son nom. La flottille franco-indienne aborda enfin sur un des points de la plage où elle livra bataille aux Algonquins, qui furent mis en déroute.

Naturellement cette découverte du lac inconnu suggéra à de Champlain des idées de conquêtes et d'établissement de guerre sur ces rivages nouveaux. Il fit construire à « Crown Point » un fort qui s'appela Frédéric; autour de cette place s'élevèrent bientôt des habitations qui, dans l'idée du fondateur, devaient être « l'œuf » d'une grande cité.

Vingt ans après, il procéda à la construction du fort Ticonderaga; mais, en 1759, — comme nous l'avons déjà expliqué, — la domination française du Canada passait aux mains de l'Angleterre et toute l'ambition du général en recevait un échec mortifiant.

Aucun événement remarquable ne se passa sur le Champlain pendant la guerre de l'Indépendance; mais, en 1814, le commodore américain Macdonough livra au commodore anglais Downie un combat naval qui fut gagné par le premier. Cette bataille eut lieu le 11 septembre, un dimanche matin, devant les rives de Plattsburg. La flotte américaine se composait de quatorze vaisseaux armés de quatre-vingt-six canons et montés par huit cent quatre-vingts hommes, tandis que, de leur côté, les Anglais, au nombre de mille soldats, manœuvraient sur seize navires défendus par quatre-vingt-quinze bouches à feu. On raconte qu'avant de livrer bataille, le commodore Macdonough fit monter tout le monde sur les ponts de son vaisseau le *Saratoga* et implora la puissance divine en faveur de la cause américaine. L'issue de la bataille fut favorable aux Yankees : le commodore Downie perdit la vie et sa flotte, à l'exception de quelques canonniers, tomba au pouvoir des soldats de l'Indépendance.

Tandis que ceci se passait, un corps d'armée de quatorze mille hommes, sous le commandement du général Provost, attaquait les Américains, bien moins nombreux, retranchés à Plattsburg. Le général Macomb, aidé par ses vaillants soldats, mit les Anglais en déroute.

A dater de cette époque jusqu'à nos jours, le bruit du canon et les cris de la bataille ont cessé de faire retentir les échos des lacs George et Champlain. De nombreuses embarcations sillonnent encore leurs eaux, mais elles servent de moyens de locomotion à des hommes très pacifiques. Les armées qui visitent leurs rivages et gravissent les montagnes qui les avoisinent ne comptent dans leurs rangs que les amis du plaisir et de la villégiature.

Autre temps, autres mœurs.

Des sons étranges font retentir les échos du lac George. Ce ne sont point les cris de guerre sinistres de ces Indiens d'autrefois qui, sortant d'une embuscade disposée par eux au milieu d'une île boisée, se précipitaient dans leurs canots et couraient sus à l'ennemi de leur nation passant à portée de leurs flèches et de leur tomahawk.

Les clameurs joyeuses que l'on entend sont celles de gais écoliers en vacances. A leur costume régulier, ressemblant fort à un uniforme militaire, bonnet blanc et chemises bleues, on reconnaît les *scholars* du grand collège de New-York. Ils sont venus là respirer un air pur, se livrer aux différents exercices du corps nécessaires à la santé, et oublier les labeurs pénibles d'une année d'études sérieuses.

Voilà dix ans que ces mêmes élèves, — dont quelques-uns cependant ont quitté l'institution pour entrer dans le monde, — viennent là, chaque saison, vivre en plein air, coucher sous la tente, reprendre des forces et se préparer à de nouvelles entreprises studieuses.

Ce séjour sous la tente dans l'île du lac George est connu dans tout le pays sous la dénomination de Camp Manhattan. Une bannière semblable à celle des orphéonistes de notre pays de France flotte au-dessus du premier abri de toile, celui du chef : elle a pour emblème une planète, au-dessous de laquelle est brodé un croissant avec ces trois lettres grecques : Α Δ Δ.

La devise qui sert de trait d'union à ces *juvenes alumni* a été dictée par un homme d'esprit : *Many hands and one heart!* ce qui veut dire. *Plusieurs mains et un seul cœur!*

L'origine de cette visite automnale au lac George mérite d'être consignée à cette place.

Cinq écoliers, rendus à la liberté par les vacances d'août, avaient pris la résolution d'aller visiter le lac George : ils descendirent à l'hôtel et, s'apercevant bientôt que leurs dépenses forcées, — quoique très limitées, — n'étaient pas en rapport avec leur budget, ils s'embarquèrent à bord d'un bateau de plaisance et allèrent dresser leur tente à Sheldon's Point. Dire que ces braves garçons purent se procurer en cet endroit les ressources indispensables à une existence plantureuse serait avancer un fait quelque peu mensonger; mais enfin ils vécurent du produit de leur pêche et de celui de leur chasse, et la quinzaine s'écoula comme si elle n'eût eu que la durée d'un jour. L'heure du retour à New-York sonna, et les cinq élèves du collège de New-York rentrèrent dans leurs classes, en se réjouissant d'avoir emporté un bon souvenir de leur escapade.

Il fut alors question d'établir sur des bases solides et durables la réglementation de ces réunions nationales. Les jeunes Américains ont l'esprit pratique; cela est inné chez eux; tel père, tel fils. Ils se rassemblèrent aux heures de récréation pour nommer un comité auquel incomberait la tâche de formuler un plan de campagne destiné à tout prévoir, de façon qu'une fois arrive à l'île Verte, on n'eût plus à se préoccuper des nécessités de la vie. Tout fut vite arrange : on écouta la lecture des articles des statuts de l'association, on les discuta, on les modifia, et enfin, lorsque tout parut bien exact, — *all correct*, — l'ensemble fut voté à l'unanimité. Le club du Camp Manhattan était fondé. Ceci se passait en 1875.

Cette année, on attendit avec une vive impatience l'époque des vacances; elle sonna enfin, et, oiseaux délivrés de leurs cages, les écoliers prirent à peine le temps d'embrasser leurs parents pour se réunir à l'heure dite sur le pont d'un bateau à vapeur qui devait les emmener loin de New-York.

O liberté! tu n'es pas un vain mot quand tu brilles au-dessus des têtes de bons jeunes gens qui n'ont pas encore connu les tracasseries de la vie!

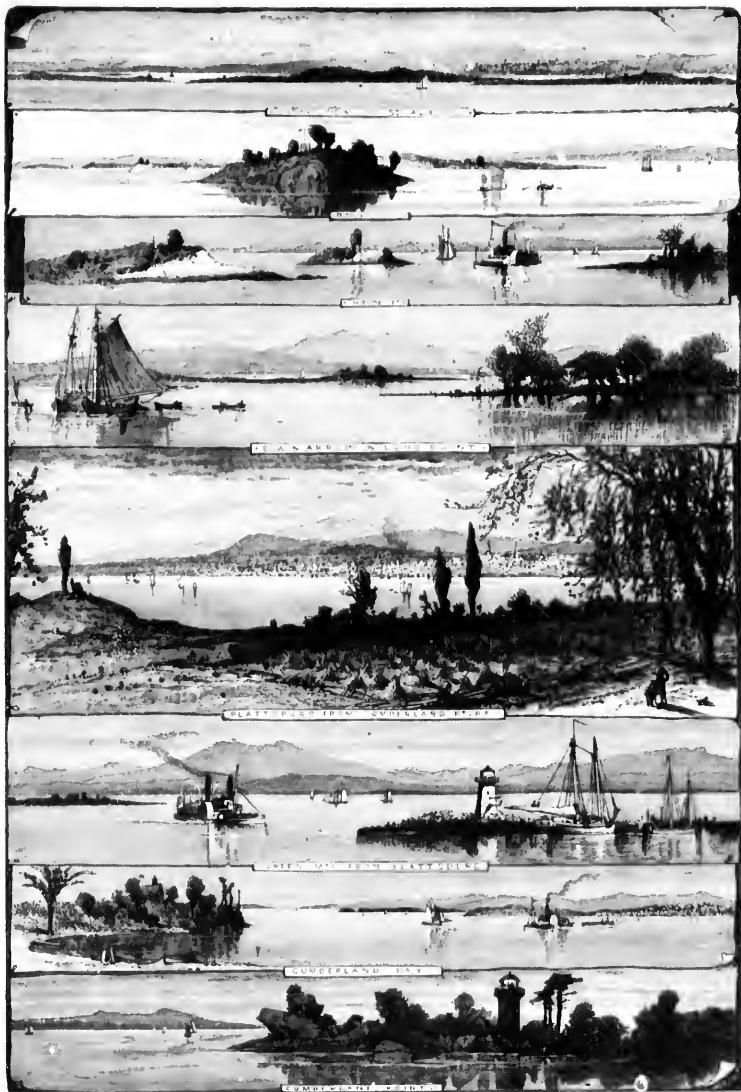
Aux vacances suivantes, huit écoliers revinrent au même cap de Sheldon, mais ils avaient emmené un cuisinier. Huit mois après, l'association comptait seize camarades et deux domestiques; on avait transporté le camp dans la petite île Verte, à 6 milles de Bolton, gracieux séjour d'où une vue admirable réjouissait les habitants passagers de ce coin du globe.

Le « camp meeting » des *scholars* du New-York College était organisé désormais, comme le sont les courses, à certaines époques de l'année, ou les rendez-vous aux bains de mer de Newport et aux eaux minérales de Saratoga.

Cette excursion au lac George est toute une affaire sérieuse. Les amis réunis délèguent deux des leurs, qui assument, l'un les fonctions de président, l'autre celles de caissier. Ces fournisseurs du camp partent quelques jours à l'avance pour procéder aux installations, contracter des arrangements avec les bouchers, les boulangers, les fermiers du pays voisin, qui apportent du lait, des œufs, du beurre et des volailles. Ils louent aussi les bateaux de plaisance, et les dépenses combinées et divisées n'obèrent point la bourse des associés du Camp Manhattan. C'est à peine à dix francs par jour que revient la part de chacun, tout compris.

Par une belle soirée de septembre, tous ces écoliers prennent leur billet à bord d'un steamboat du fleuve Hudson et remontent jusqu'à Albany. Le lendemain, on les voit en route pour Saratoga, et le soir ils sont arrivés à la petite île Verte.

Elle est réellement bien nommée, cette petite île, dont la vue intérieure est entièrement



LE LAC CHAMPLAIN, DE PLATTSBURG A SAINT-ALBANS.

1. Saint-Albans. — 2. L'île Ball.

3. L'îlot Hen (la Ponde). — 4. L'Arc et la Flèche, Long Point. — 5. Plattsburg, vu de la plage de Cumberland.

6. Les Montagnes vertes, vnes de Plattsburg. — 7. La baie de Cumberland — 8. Le cap Cumberland.

cachée par les arbres qui en couvrent les bords : chênes, sapins, ormeaux, tulipiers, s'élèvent de l'autre côté de la haie d'épicéas et de sapinettes, ceignant, comme le fait une haie, ce coin de terre ignoré, désormais complètement réservé aux écoliers du camp meeting d'automne.

Près du rivage est placée la tente aux provisions et la cuisine dont les fourneaux sont enclavés dans un banc de gazon et abrités en cas de pluie par un vaste « parasol » servant à ces deux fins : se préserver de l'eau et des rayons de Phébus. Le cuisinier du Camp Manhattan se pique d'être un habile « cook » : non seulement il est expert pour « l'ordinaire », mais encore très ingénieux pour les « extra ». On vante ses gâteaux feuilletés et ses glaces moelleuses et veloutées.

Pénétrant dans l'île, de l'autre côté d'un pré verdoyant, le visiteur se trouve devant la tente qui sert de salle à manger. Tout autour de ce salon à deux usages, — car c'est là que se réunissent les amis, — sont dressées les tentes-abris, demeures des écoliers.

Les différentes occupations de ces amateurs de liberté se bornent à la pêche et à la promenade en bateau. Quelques-uns écrivent à leurs parents et amis, d'autres lisent des livres intéressants ou s'abandonnent à la rêverie. Si le temps est mauvais, si la pluie tombe et s'oppose à la promenade projetée, tous ces jeunes gens organisent un concert; cela dure ce que cela peut durer; mais enfin, le temps passe : d'aucuns font des armes; ceux-là se livrent au « plaisir » de la boxe avec des gants rembourrés.

Quelques-uns, — ce sont les plus dégourdis, — ne négligent pas une partie de chasse dans les montagnes. Les colins, — *quails*, — sont en famille dans les petits bois qui bordent le lac : un peu plus haut sur les déclivités des montagnes, l'on rencontre des gélinottes, — *pheasants*, — de la taille d'une grosse tourterelle, dont la chair exquise est très appréciée quand elle paraît cuite à point, sur la table du « mess » de MM. les écoliers de New-York.

Certains intrépides, — nous pourrions les nommer, car ce sont les fils d'excellents amis que nous avons laissés aux États-Unis, — ont « hissé » leur ambition jusqu'à se donner la joie d'une chasse aux cerfs. N'allez pas croire que c'est à l'aide d'une meute, en lassant l'animal à force de courir après lui, au moyen de bons chevaux pur sang, que ce *stag hunt* a lieu. Non! la façon de mettre bas un de ces beaux cerfs des forêts américaines est bien plus prosaïque. Nous l'appellerions en France un meurtre, un guet-apens, indigne d'un vrai chasseur; mais, de l'autre côté de l'Atlantique, cet affût a passé dans les mœurs. On va tuer un cerf à l'embuscade, de même qu'en Europe on se poste pour assassiner un lapin devant son terrier.

Rien n'est plus simple que cette chasse à la grosse bête. On attend le cerf à l'angle d'un sentier fréquenté, ou bien dans un buisson de verdure artificielle, devant lequel on a allumé un feu de pommes de pins qui brûle dans une poêle à cuire des marrons. Le pauvre habitant des bois est, malheureusement pour lui, très curieux : dès qu'il aperçoit la flamme, il s'avance au lieu de fuir et se dirige lentement, cauteusement dans la direction de cette lumière qui l'intrigue. Il marche, marche jusqu'à ce qu'il soit à quinze pas de ce phare fatal près duquel le drame va s'accomplir. Caché dans l'ombre, le chasseur peut viser en pleine poitrine la bête ignorante du danger : il pressa la détente; le coup part et le cerf tombe foudroyé.

Il y aura de la venaison pour quelques jours au Camp Manhattan.

C'est ainsi de plaisir en plaisir que s'écoulent les vacances des bons écoliers.

Puis, un jour, ces jeunes gens se décident à donner une petite fête dans leur île de Robinson : ils adressent des invitations à toutes les dames mariées ou « misses » de Fort William Hotel, de Trout Pavillon et de Catskills Hotel. Pour cette occasion, les collégiens en vacances mettent les petits plats dans les grands. Rien ne manquera à l'alimentation des convives : pâtisseries, crèmes glacées, fruits, champagne et bordeaux. La fête doit être complète, elle le sera. Une bande de musiciens gagistes a été mandée, qui, de midi à minuit, fera entendre les airs les plus variés, américains ou européens. La musique d'Offenbach, de Lecocq et de maint autre compositeur français forcera bien les dames et leurs cavaliers à se trémousser sur le gazon; les pères et les mères, s'il y en a dans le nombre des visiteurs, passeront leur temps à déguster le punch et à manger des sandwiches.

Avec quelle impatience est attendue par toutes ces têtes folles l'heure de l'arrivée des convives! La première miss qui foule de son pied mignon le sol de la petite Ile Verte est saluée par des *cheers*, qui sont répercutés par tous les échos des rivages voisins : c'est à elle que s'adressent les premiers hommages; c'est elle qui sera la reine du bal, à qui l'on offrira le plus beau bouquet et qui conduira le cotillon.

Il est inutile d'ajouter que, parmi toutes les invitées, c'est à qui s'ingéniera pour être le plus près de la barrière qui doit s'ouvrir sur le pont du steamboat pour faire passage à l'échelle donnant accès à la rive. On a vu de jeunes folles risquer de se jeter à l'eau pour être plus vite parvenues à terre.

Enfin, tout le monde est débarqué, et la fête commence. Cette après-midi passe au si rapide qu'une heure : on s'est promené, on a lûché, on a pris le thé, et tout à coup les lanternes de couleur sont éclairées; le bal commence. Cette sauterie, il faut l'avoir vue, y avoir pris part pour se la rappeler et pour la décrire. Certes, le gazon n'est pas aussi glissant que le parquet d'une salle de bal; mais qu'importe! la jeunesse lève facilement les jambes. La légèreté des muscles remplace la régularité des mouvements. On rit quand celui-ci ou celle-là fait un faux pas, voire même une culbute, et l'on s'amuse comme on ne se divertit qu'à vingt ans, sans songer aux soucis de la veille, sans éprouver d'appréhension pour le lendemain.

La soirée se passe aussi vite que la journée. Minuit sonne. La cloche du steamboat appelle les passagers : il faut se quitter; c'est à peine si l'on a obtenu un quart d'heure de grâce du capitaine. Adieu! au revoir!

Les écoliers poussent des hurrahs en l'honneur de leurs hôtes partis, et, le temps de fumer un cigare écoulé, ils vont se reposer et rêver. On rêve toujours à pareil âge.

Quelques jours après cette réception, tout le monde au Camp Manhattan songe à regret au départ.

C'est alors que l'on procède à la cérémonie de « l'enterrement de la bouteille ». Ce récipient de verre contiendra la nomenclature complète de tous les noms, prénoms et surnoms des membres de l'Association et le récit de quelques incidents remarquables du stationnement à la petite Ile Verte. Dès que ce document a été *inhumé* dans la bouteille, les écoliers forment une procession éclairée par des torches, car c'est la nuit que l'on doit accomplir cet enfouissement. Les deux premiers portent des pelles, les autres, — qui ne peuvent rien, comme dans la chanson de Marlborough, — précèdent le camarade à qui est

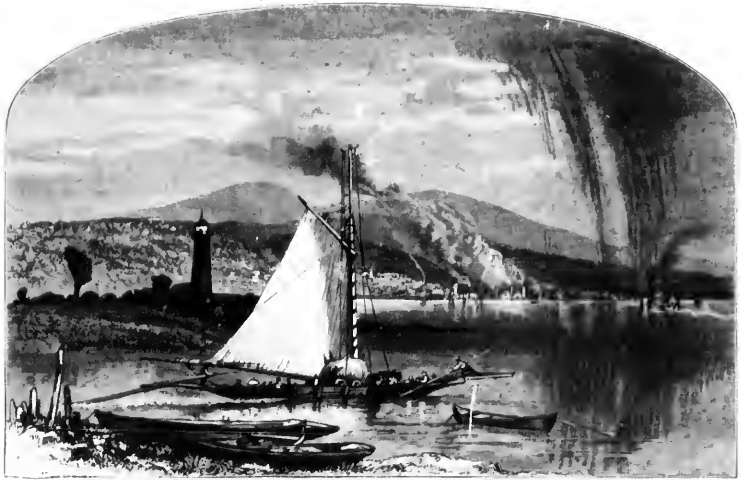


incombé le droit de porter le « souvenir des jours heureux », et tous chantent en chœur les paroles suivantes :

Adeu ! nous te quittons demain,  
 Hoï, notre domaine;  
 Nous reprenons notre chemin  
 Dans la vie incertaine;  
 Mais nous retournerons ici  
 L'an prochain, à l'automne.  
 Pays aimé, c'est un souçi  
 Lorsque l'on t'abandonne.

Et cette bouteille, qui contient les bons souvenirs de braves cœurs destinés à ne plus se revoir peut-être, reste là cachée sous la terre comme un témoignage des heures joyeuses.

Le lendemain, le chemin de fer et le steamboat emportent tous ces aimables écoliers vers la cité empire. Ils rentrent au collège, et les études recommencent comme si elles n'avaient pas été interrompues.



LE CAP CROWN ET FORT HENRY SUR LE CHAMPLAIN

## LA VALLÉE DU HOUSATONIC



La rivière de Housatonic prend sa source dans cette splendide vallée du Massachussets que l'on nomme le Berkshire, et les montagnes élevées d'où elle s'échappe reflètent leurs cimes dans le cristal limpide de ce ruisseau qui coule lentement à travers des méandres sans nombre, des vallons les plus pittoresques, jusqu'au moment où il se déverse dans les flots du Sound.

Le moment le plus propice pour s'égayer à la suite de ce charmant courant d'eau est certainement la mi-octobre. La nature, à

L'EMBOUCHURE DU HOUSATONIC.

cette époque de l'année, a assumé des teintes rubescentes et dorées qui donnent aux arbres et aux buissons un aspect tout particulièrement enchanteur.

Un « railway » très bien construit amène le voyageur de Bridge Port au sein même de la vallée, et la voie ferrée relie les côtes du Connecticut avec le pays des montagnes du Massachussets. C'est à Brookfield que l'on pénètre dans le pays arrosé par le Housatonic, qui de là s'avance à l'intérieur des terres, faisant escale dans plusieurs endroits où le touriste peut et *doit* s'arrêter afin de parcourir les monts et les plaines, visiter les lacs et les chutes d'eau qu'on lui a désignées ou qu'on lui indiquera.

C'est ainsi que le voyageur, qui est venu pour voir, doit prendre le chemin de fer de Nangatuck à Shefford, afin de jouir du spectacle de la rivière qui a donné son nom au chemin de fer. C'est sur ce courant d'eau que sont placées les usines et les manufactures de Derby et de Birmingham, qui, à vrai dire, détruisent un peu l'harmonie de ces eaux jaillissantes. Quoi qu'il en soit, dans le nombre des ponts de fabrique jetés sur cette rivière il en est un qui mérite d'être signalé : c'est celui qu'on appelle Old Bridge, dont la construction est réellement ingénieuse.

De Derby à New Milford le Nangatuck coule lentement, sans paraître se soucier des rugissements de la locomotive qui semble le braver. Aucun point de vue n'est assez attrayant dans ces parages pour que le voyageur regrette de ne pouvoir descendre de son wagon. Il doit attendre pour entreprendre sa promenade le moment où il sera parvenu sur les bords fleuris et ombreux du Housatonic.

Quelle est l'origine de ce nom bizarre donné à une rivière aussi gracieuse que celle dont nous nous occupons ici ? Il nous suffira de répondre que cette appellation est due à la langue peau-rouge et qu'elle signifie *les eaux qui coulent*, ou plutôt *qui vont en zigzags*.

Pendant que nous expliquons à nos lecteurs cette interprétation d'un langage dans un autre, le train de Bridgeport est arrivé à New Milford. Une fois descendu et abandonné à lui-même, le touriste doit regarder autour de lui, vers l'horizon lointain et il sera réellement émerveillé. Ce kaléidoscope de la nature est tout simplement grandiose.

La vallée qui s'ouvre à Kent Plains est tellement pittoresque et accidentée que, du haut du tertre où il aura pris place, le voyageur amateur se demandera s'il n'a pas devant ses yeux une reproduction de l'Eden.

Il parviendra sans effort sur les bords des deux petits lacs que les habitants ont nommés : « Spectacle Ponds » et qui sont encadrés dans une forêt de verdure brillante, à travers laquelle coule un canal étroit qui sert de trait d'union à ces « Siamois » aquatiques. Ces deux vastes mares sont situées à l'ouest de la rivière et l'on parvient, en avançant encore un peu, jusqu'à un endroit élevé d'où l'on aperçoit une vue admirable de l'autre côté du fleuve Hudson.

C'est sur ces hauteurs que vivaient autrefois les tribus des Schaghticokes, au milieu desquels les frères moraves avaient établi une de leurs missions. Quelques-uns de ses aborigènes sont, encore de nos jours, mêlés aux Américains, les maîtres absolus du territoire.

On peut passer deux jours à parcourir le pays entre Kent et Canaan, sur une route de 25 milles d'étendue et l'on arrive alors sur les frontières du Connecticut et du Massachussets. Mais que de superbes points de vue n'aura-t-on pas eus sous les yeux !

Falls Village, — le Hameau des Chutes, — est un des sites les plus curieux. C'est là que l'on peut visiter les cascades du Housatonic, les plus belles de tout son parcours ;

mais, hélas! là, comme partout sur le sol américain, l'industrie est venue s'implanter et l'œil est désagréablement surpris en apercevant de tous côtés des usines, des roues qui tournent et des charpentes grossières soutenant, au bord de l'abîme, des manufactures diverses. Ces cascades sont celles que l'on désigne sous l'appellation de Canaan : elles mesurent 55 pieds d'élevation. Vues par un beau clair de lune, ces cataractes sont réellement enchantées.

On distingue dans le lointain, dans la direction du nord, le Mont Prospect, au sommet duquel le touriste parvient en voiture, suivant son bon plaisir, et une fois là il découvre un panorama qui ne lui fait regretter ni son temps, ni sa fatigue. Tout autour de la montagne les monticules forment des creux et des boursoufflures couvertes de beaux arbres et de champs cultivés. La rivière Housatonie coule en serpentant au milieu de ces plaines fertiles parmi lesquelles se dressent, comme des géants, les clochers des églises de divers villages. On signale, au pied de la montagne une fissure sauvage, profonde et obscure qui est appelée « la Tanière du Loup ».

La légende raconte qu'un fermier du pays, dont les troupeaux étaient décimés depuis quelque temps par un loup de grande taille, lequel rossait les chiens de garde et montrait les dents aux bergers, se proposa de mettre à mort lui-même ce carnassier infernal qui ruinait son cheptel et terrorisait la contrée. Où demeurerait cet animal féroce? C'était le point essentiel pour hâter le dénouement désiré par le fermier. Il donna l'ordre à ses gens d'épier les allées et venues du loup dévastateur, et ceux-ci, après quelques jours d'espionnage, vinrent lui dire que la bête avait été vue dans les environs d'une grotte sise à la base de la Montagne Prospect, où personne n'avait encore osé pénétrer, car on racontait dans le pays qu'elle était hantée par les mauvais esprits.

Le fermier ne se laissa point intimider par cette croyance populaire. Saisissant au-dessus du manteau de la cheminée de sa maison la carabine dont il se servait pour aller à la chasse, il se mit à courir du côté du Mont Prospect, et y arriva en moins de temps qu'un cavalier n'eût mis à parcourir la distance, monté sur un excellent cheval.

Parvenu à cet endroit, le fermier ne vit rien de suspect; mais il voulait se rendre compte de la situation et, sans hésiter, se glissa sous l'arche formée par la roche de la grotte. Arrivé au milieu de l'obscurité, il aperçut deux points brillants qui semblaient immobiles. A n'en pas douter, c'était le loup. L'homme courageux épaula sa carabine et fit feu. Une seconde après, il se sentait renversé par le choc d'une masse qui se ruait sur lui. Le carassin, blessé, mais ayant encore assez de force pour se venger, avait pris son élan et se jetait sur le fermier. Il y eut lutte; le combat dura un quart d'heure; mais, à la fin, le fermier resta victorieux. Il avait étouffé le déprédateur dans ses bras, et le rapporta bientôt chez lui, où il fut reçu par les acclamations de tous les siens. Cet homme se nommait Keller, et, par un jeu de mot facile à comprendre, on ne l'appela plus que : *Wolf's Killer*, le tueur de loups.

Le gracieux village de Salisbury est situé à une heure de marche de cette caverne. Cet endroit est le centre de la population aisée du comté de Litchfield. A peu de distance, on montre au voyageur le mont Riga, sentinelle avancée des grands Taconics. Sa cime, tantôt enveloppée dans le nuage d'un ouragan, tantôt brillante au milieu d'un ciel doré, est surnommée le « pic chauve », — « Bald peak ».

On peut, en s'écartant quelque peu de son itinéraire, aller visiter le Dôme, une autre

montagne escarpée, et plus loin encore, vers l'ouest, le ravin célèbre de Bashbish, dont la cataracte argentée domine le village de Copake, célèbre par ses manufactures de fer et près duquel passe le chemin de fer de Harlem.

Sans avancer plus loin, on doit revenir sur ses pas et aller explorer le « Ravin de Sage », situé à quelques milles de Salisbury. Sur ses bords se dresse le vieux moulin et un



LE « OLD BRIDGE », SUR LA RIVIÈRE BLACKBERRY, PRÈS DE CANAAN.

pont est jeté au-dessus du courant qui s'élançe et retombe en poussière au fond d'un gouffre placé à 55 pieds en dessous. Les pêcheurs de truites connaissent tous ce bassin, où l'on prend, disent-ils, des poissons d'une taille exceptionnelle.

La montée est rude quand on veut parvenir aux Twin Falls, — les « Chutes Jumelles »; on doit même prendre garde à ne point glisser sur les mousses et les débris gluants d'arbres morts, et, pour cela, il faut s'aider des mains et des pieds. Mais il n'y a pas de plaisir sans

peine et la fatigue est oubliée lorsqu'on atteint le haut des cascades; on a devant soi un spectacle sublime et ineffaçable.

On pourrait s'arrêter une semaine à Salisbury pour faire chaque jour une promenade intéressante, et d'abord on se rendrait au village de Chapinville, connu par ses fonderies de fer, près duquel sont placés les deux lacs jumeaux Washinic et Waschinein, dont



LA CASCADE D'ARGENT (SILVER CASCADE).

les eaux reflètent les monts Taconic.

Non loin de là on conduit le voyageur à l'entrée d'une grotte de pierre calcaire, dans les profondeurs de laquelle les stalactites et les stalagmites offrent un charme imprévu. C'est la « Caverne de Salisbury ».

Canaan, près de l'endroit où le Housatonic débouche dans le Connecticut, est un charmant village, station du chemin de fer « Housatonic et Connecticut Western », et bordé par la jolie rivière de Blackberry.

En quittant ce lieu paisible et fortuné, l'on traverse la frontière du comté de Berkshire, qui couvre un territoire de 50 milles de long sur 20 milles de large et dont les beautés champêtres offrent des

plaisirs sans cesse renouvelés. Mais, pour contempler la richesse du paysage, il est important de voyager à pied et d'abandonner la voie ferrée et les moyens de locomotion. C'est en marchant à l'aventure, en se dirigeant tantôt à droite, tantôt à gauche, sur les indications des habitants, que l'on parvient dans certains sites dont le charme est saisissant et plein d'intérêt.

Sheffield est un village assez gracieusement construit dans un site agreste : c'est de là que l'on part pour gravir le mont Washington, — un des géants granitiques de la chaîne des Taconics, — au haut duquel on domine toute la contrée d'alentour.

Le touriste que rien ne presse dans sa promenade à travers la vallée du Housatonik fera bien de s'arrêter quelques jours à Mount Everett House, dans l'Egremont sud situé à quelques milles de la voie ferrée. De cette maison hospitalière il pourra gravir les pentes cultivées qui l'amèneront à une élévation de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce qui étonne le plus, quand on parvient sur cette cime, c'est d'y trouver un village composé de quinze à vingt feux et dont les habitants sont tous des chasseurs et des montagnards déterminés.

Quelle admirable vue que celle dont on a les prémices du haut du Mont Everest! Ce pays fertile, ces bois touffus et ombrés, ces champs cultivés au milieu desquels, çà et là, sont bâtis des villages ayant chacun leur église au clocher pointu, ces manufactures en pleine activité dont les cheminées renvoient la fumée qui se perd dans l'espace, tout contribue à rendre le spectacle des plus intéressants. La vue s'étend à l'est et à l'ouest sur les États de Connecticut et de New-York, et le fleuve Hudson, comme un ruban d'argent, semble descendre en ligne parallèle avec celle des eaux de l'Housatonik.

Ceux qui n'ont pas assez de force ou de volonté pour gravir à pied le pic du Mont Everest peuvent se donner le luxe d'un véhicule qui les aidera à faire la route. Ils apercevront, en passant, les carrières de marbre blanc dans lesquelles ont été taillées les colonnes et les plaques qui ont servi à l'édification du « College Girard » à Philadelphie, et d'où l'on tire encore des blocs d'une grande valeur.

Le site désigné sous la qualification de Great Barrington est un des plus pittoresques de la vallée, et si la rivière n'est pas aussi large en cet endroit qu'ailleurs, du moins ses bords offrent-ils des coudes et des sinuosités qui attirent les amateurs du paysage agreste. Le village lui-même est remarquable par la beauté des ormeaux qui abritent ses maisons très coquettes et entourées de jardins fort bien cultivés.

Un détour sur la route ordinaire conduit le touriste à l'endroit appelé les : Deux Egremonts, — celui du nord et celui du sud, — où il contempera à son aise un point de vue ravissant et bien souvent dessiné et photographié. Il y a là un pont jeté sur la Rivière Verte, au-dessous duquel coulent les eaux babillardes, lequel est d'un pittoresque indéniable.

Celui qui se rend de Barrington à Stockbridge dans le comté de Berkshire, en employant le chemin de fer pour moyen de locomotion, commet une grande erreur ; mieux vaut cent fois suivre à pied ou parcourir en voiture le chemin qui est abrité des deux côtés et le long duquel les horizons sont réellement dignes d'être admirés.

A mi-chemin, le voyageur s'arrêtera avec un plaisir inexprimable devant les « Montagnes-Monument » que les Indiens appelaient : « Maus-was-see-ki », ce qui veut dire « le Nid des Pêcheurs ». On raconte qu'une jeune Indienne, dont le cœur était brisé par un amour déçu, se jeta du haut de cette roche et se brisa la tête sur le sol.

Une demi-heure de course suffit pour se rendre en voiture de la Montagne-Monument au village de Stockbridge. Ce village, qui était le principal du pays au temps jadis, est d'une grande beauté romantique. Les maisons, les églises, les écoles, les fontaines ont été placées avec goût sous l'ombrage des arbres séculaires qui sont devenus plus haut que les constructions de l'homme. Peu de centres de population peuvent rivaliser avec Stockbridge. De quelque côté que l'on se tourne, en dehors de l'enceinte habitée, on aperçoit des vues splendides. Au nord, voici le lac Mahkeenac, surnommé la « Grande tasse de Stockbridge » : c'est-là que Hawthorne, le célèbre romancier américain, a longtemps vécu. A un mille au delà du village, on vous montre cette merveille de la nature : le « Désert de glace », situé au cœur même de la « Montagne de l'Ours », sous les voûtes basaltiques de laquelle on trouve des blocs d'eau congelée au milieu même de l'été. Il est indispensable pour visiter ces grottes de se munir de torches pour reconnaître son chemin.

Tout autour du village, sur les hauteurs et dans les vallons couverts de verdure, s'élèvent des villas dont les heureux propriétaires peuvent jouir de la vue de la vallée de l'Housatonic et du Konkapot.

Un historien américain très connu, Jonathan Edwards, a longtemps vécu à Stockbridge et s'y fit aimer par tous ceux qui l'entouraient. C'est là que cet auteur composa son livre renommé, intitulé : *La liberté du vouloir*, — *Freedom of the will*, — son chef-d'œuvre. Un monument de granit a été élevé sur l'une des places du village pour honorer le souvenir de ce digne missionnaire.

En quittant Stockbridge, le touriste est tellement blasé sur les beautés du paysage de « la Nouvelle-Palestine », — tel est le surnom donné au territoire, — qu'il ne doit pas s'attendre à éprouver de nouvelles émotions. Et cependant quand il a devant lui les collines d'Hosac situées à l'est, qui rivalisent pour leur charme avec celles du Taconic à l'ouest; lorsqu'il aperçoit, vers le point nord du pays, le pic aigu de Graylock qui domine tous les autres, il ne peut s'empêcher de tressaillir à chacun de ces spectacles inattendus.

Les villages de Lee et de Lenox sont situés entre Stockbridge et Pittsfield-Lenox, qui, déjà très considérable, deviendra bientôt une ville; c'est déjà le chef-lieu du comté de Berkshire.

A Lee, où s'arrêtent en passant les wagons du railway, on mène les visiteurs dans les fabriques de papier qui font la richesse du pays. Une autre industrie de ce coin du Housatonic, c'est la taille du marbre qui a servi à embellir les murailles du Capitole de Washington. A un demi-mille de Lee, on se trouve sur les bords d'un joli lac, d'où l'on poursuit sa route jusque au vieux Monterey et à Tyringham, situés à l'est.

Lenox est séparé par 2 milles de la station du chemin de fer, qui est bâtie à l'endroit appelé Lenox-Furnace. C'est un site charmant où la rivière est calme comme un miroir, où un pont élégant donne accès d'une rive à l'autre, et où les arbres verdoient le long d'un chemin conduisant à la montagne. Les manufactures de verre et les fonderies de fer font de Lenox-Furnace un séjour très prospère. Quant à Lenox, on cite ce village pour la pureté de l'air qu'on y respire; aussi les gens du pays l'ont-ils nommé « la perle des montagnes ». Il n'y a donc rien d'étonnant que de nombreuses villas aient été bâties dans ces lieux bénis du ciel. Des pensions bourgeoises donnent asile à tous ceux qui n'ont pas assez de fortune pour avoir une demeure à eux appartenant. Ce que l'on remarque à Lenox, c'est la supériorité intellectuelle et sociale de ceux qui l'ont choisie pour résidence. Frederica Bremer a demeuré





LE ROCHER DU POINT DE VUE.

dans ce village. Fanny Kemble, l'actrice renommée, y resta longtemps et manifesta en ces termes le désir qu'elle éprouvait d'y être enterrée : « Je n'im-  
« portunerai plus personne  
« si l'on me permet de dor-  
« mir ici. Tout ce que je  
« demande, c'est de pou-  
« voir de temps à autre  
« relever la tête, afin d'a-  
« percevoir encore le pay-  
« sage enchanteur qui envi-  
« ronnera mon tombeau ». On sait que l'origine de Lenox vient du titre du duc de Richmond, qui le portait à l'époque où les Anglais dominaient dans le

pays yankee, c'est-à-dire il y a plus d'un siècle.

De ce village, rêvé par les poètes, qui l'ont chanté maintes fois, on peut distinguer le « Pic de Perry », cette cime isolée, qui se dresse à l'ouest et que l'on atteint en une heure à l'aide d'un véhicule. Ce mamelon est placé comme une sentinelle avancée de la frontière de l'État de New-York. C'est au pic de Perry que l'on a retrouvé des pierres dressées tout debout en lignes parallèles qui ont intrigué les savants et lassé leurs investigations. En ce même endroit, en 1869, fut célébré l'anniversaire du centenaire de Humboldt pendant lequel on inaugura sa photographie en pied et on lut des volumes de poésies tracées en souvenir du grand homme.

Du haut du pic de Perry on perçoit très distinctement les villages Shakers de New Lebanon dans l'État de New-York et de Hancock dans le Massachusetts. Le chemin de fer borde ce dernier établissement de la secte des « Trembleurs », dont les environs sont vraiment dignes d'être visités : ils le sont en effet par de nombreux curieux qui viennent assister aux cérémonies bizarres de ces croyants, pendant lesquelles on voit les hommes d'un côté de l'église, les femmes de l'autre, danser en psalmodiant des prières et en se livrant à des contorsions étranges.

A Pittsfield s'arrête le chemin de fer du Housatonic, qui a parcouru 110 milles à dater de Bridgeport. C'est également sur ce point du territoire que le Housatonic se sépare en deux courants, dont l'un se dirige du lac Pontosue jusqu'au nord, et l'autre vers le nord-ouest, dans la partie bordée par les collines du Berkshire.

Pittsfield doit l'origine de son nom au célèbre politicien anglais Pitt, et passe avec raison, pour l'un des plus beaux villages de la Nouvelle-Angleterre. Au milieu de ces habitations, on montrait, il y a quelques années, un ormeau qui avait été planté au commencement du



LA MONTAGNE MONUMENT.

xvii<sup>e</sup> siècle. En 1864, l'arbre était mort; on le coupa, on arracha les racines et l'on a élevé une charmante fontaine entourée d'un parc fleuri

sur l'emplacement qu'occupait ce vétéran... des bois. L'industrie particulière de Pittsfield est celle du coton et de la laine filée. Du reste, les eaux du Housatonic sont très favorables à ce genre d'industrie. Une très belle église, des écoles parfaitement dirigées, et entre autres le séminaire pour demoiselles de Maplewood, sont cités dans tout le comté.

Telle est la cité de Pittsfield, chef-lieu de la vallée du Housatonic. Les habitants adorent la musique et apprécient au plus haut degré les beaux-arts : on cite même le « Berkshire Athenæum » qui contient déjà de très belles toiles.

La hauteur climatique de Pittsfield est de 1,100 pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique; mais la température est des plus agréables, ce qui fait choisir cet endroit pour résidence d'été à bon nombre de citoyens de Boston, de Montréal et de New-York.

De tous les coins de la ville les routes conduisent les touristes à des promenades réellement enchantées. A 4 milles seulement, on se trouve au pied des monts Taconic

et Hoosac. De l'autre côté, les bords de la rivière Housatonic ravissent les amateurs de la nature sauvage qui répètent les poésies célèbres écrites par Tennyson dans son enthousiasme lyrique.

L'excursion la plus ordinairement pratiquée par les habitants de Pittsfield et leurs amis est celle des bords du lac Onota, placé à 2 milles à l'ouest de la ville. Non loin de là, du côté de l'est, on aperçoit les collines Washington, faisant partie de la chaîne du Hoosac, le long duquel le chemin de fer de Boston gravit des pentes douces qui l'amènent à 75 pieds de hauteur. Sur la cime de ces collines on vous montre le lac romantique nommé le « Pond d'Ashley », dont les eaux descendent vers la cité pour alimenter la ville, ou du moins pour augmenter la quantité d'eau formée par un autre récipient aussi considérable.

Un autre lac voisin donne naissance au « Roaring Brook » qui rugit comme un torrent et s'écoule le long de la montagne rocailleuse que l'on a nommée : « Torie's Gorge » et va se perdre dans l'Housatonic.

Un peu à l'est, le voyageur remonte le village de Dalton, où l'on compte de nombreuses fabriques de papier. Il traverse plus loin le hameau de Hindsdale pour se rendre à la cascade grandiose de « Windsor » placée à l'extrême limite de la vallée du Housatonic.

À l'ouest de Pittsfield, au delà de l'Onota, un chemin de montagne aboutit à Lebanon Springs, qui est la route des Catskills. En poursuivant cette même direction, mais en tournant un peu au nord, on parvient sur les déclivités des Taconics, au Saut de Lulu, — un emplacement des plus romantiques, près duquel est le « Rolling Rock », une pierre de forme très curieuse hissée en équilibre sur un rocher, comme la boule d'un bilboquet.

C'est encore là qu'on va visiter le « Berry Pond », un lac en miniature autour duquel les groseilliers n'ont pas poussé en abondance et ne donnent pas en la saison une récolte extraordinaire, comme on pourrait le croire : ce nom de « Berry » est tout simplement celui d'un pionnier qui s'était établi là, par amour pour la nature sauvage qu'il y avait découverte et admirée. En effet, rien n'est plus cristallin que le miroir de ces eaux bordées par un rivage de sable fin et ombragées par des arbres verts de la plus belle venue.

Au nord de Pittsfield on passe à Pontosuc, bourg très peuplé et célèbre par ses moulins mis en mouvement par une nappe d'eau considérable. A 3 milles plus loin, voici le vieux Lanesbure, d'où le voyageur peut se rendre en voiture au sommet du « Constitution Hill ». Les fonderies qu'il y trouvera sont en pleine activité.

La route que l'on parcourt ensuite côtoie le tracé du chemin de fer qui relie Pittsfield avec Adams et le Nord. Le touriste préfère toujours s'égarer le long des méandres du haut Housatonic, qui n'est en cet endroit qu'un petit ruisseau murmurant sur un lit de pierres plates et de cailloux, ombragé par des peupliers et des saules. Il arrive ainsi, dans la direction du nord, au village de New Ashford, protégé par les montagnes qui l'avoisinent.

De ce bourg, digne d'être mentionné, jusqu'à Willamstown, la route est solitaire, mais on est dédommagé par la beauté du passage borné par de hautes collines.

Williamstown, au centre duquel s'élève un pare grandiose, est arrosé par l'Hoosac : c'est un site de la Suisse transporté sur le territoire américain.

Nos lecteurs sont maintenant parvenus hors des limites du Housatonic et se trouvent dans celle du Hoosac, célèbre dans toute l'étendue des États-Unis par ses manufactures de verreries, ses carrières de pierres de taille, ses scieries, ses filatures de coton et ses moulins à

fouler la laine. On parvient enfin à North Adams, qui rivalise avec Pittsfield, non seulement par ses constructions, mais encore par l'élégance et le confortable des hôtels qui attendent les voyageurs. L'industrie est également sans pareille à North Adams, où la confection des chaussures à bon marché a atteint le *nec plus ultra* dans ce genre.

Il faut avoir visité ces manufactures, où les « shoemakers » travaillent avec une ardeur incessante, pour se rendre compte de l'énorme approvisionnement que l'on tire de North Adams dans ce genre de confection. Il est certains villages de la Normandie, — nos lecteurs qui sont allés aux bains de mer voudront bien se le rappeler, — où, dans toutes les maisons couvertes de chaume on aperçoit, tantôt des métiers où des tisseurs fabriquent de la cotonnade, tantôt des ouvriers serruriers qui battent l'enclume et font tourner la lime pour fabriquer des serrures et des clefs.

A North Adams, ce sont les cordonniers qui occupent les maisons ou travaillent dans les manufactures; ces dernières sont d'une grande importance. Tout se fait là à l'entreprise et d'une façon presque automatique. Pénétrons dans un des vastes ateliers de ce pays, où chacun peut « trouver chaussure à son pied »; nous y verrons d'abord des amas de cuir de toute sorte : cuirs épais pour les semelles, peaux mégissées pour les empeignes et les doublures, et ensuite des machines très ingénieuses, dont l'une coupe à l'emporte-pièce les semelles, celle-ci les empeignes, les oreilles et les bordures; enfin tout ce qui est indispensable pour la façon d'une botte, d'un soulier ou d'une bottine. C'est alors que l'emploi des hommes est mis à profit. Ce sont eux qui cloutent les chaussures, lorsque les femmes ont procédé à la couture des côtés et des empeignes. Vient enfin le polissage de tous ces « vêtements de pieds », — *feet clothing*, — qui passent dans une dizaine de mains avant d'être complètement terminés.

Une des curiosités de ces manufactures, c'est l'emballage des bottes et autres chaussures destinées à l'exportation en Europe ou à l'envoi dans l'intérieur du pays. Chaque article est plié avec soin, étiqueté, marqué d'un numéro de peinture et de fabrique, et quand cette opération est terminée, on procède à l'assortiment dans les caisses qui contiennent cent paires de chaussures de divers numéros, si bien que l'acheteur marchand trouvera dans cette caisse une collection complète au moyen de laquelle il pourra satisfaire tous les goûts de ses pratiques. On expédie plus de cinq millions de chaussures chaque année provenant de North Adams. *Ab uno disce omnes*.

Graylock, la plus grandiose des montagnes du Massachussets, s'élève à peu de distance, mais généralement on choisit pour point de départ de cette excursion South Adams, qui est plus rapproché, car la ville est bâtie au pied même du rocher. A vrai dire, cette route est la moins pittoresque des trois que l'on peut prendre pour parvenir au Graylock; mais ni les unes ni les autres ne sont bien entretenues, ce qui rend très difficile l'accès du pic que l'on veut atteindre.

On recommande avec raison aux touristes de ne pas oublier une visite au « pont naturel », qui est situé près de North Adams. Qu'on se figure un rocher de marbre, d'un seul morceau, recouvrant le passage d'un ruisseau qui reflète la blancheur d'albâtre de la pierre, à peine souillée par intervalles par des touffes de lichen et de mousse. Un bruit étrange se produit sous ce tunnel, grâce au murmure de l'eau répété par la nymphe Écho de cette source des montagnes.

Si la fantaisie entraîne le voyageur le long du cours de cette onde fugitive, il se trou-

vera en présence de nombreux points de vue réellement très pittoresques : l'un d'eux est le « rocher Profil », qui affecte, dit-on, la forme d'un visage humain.

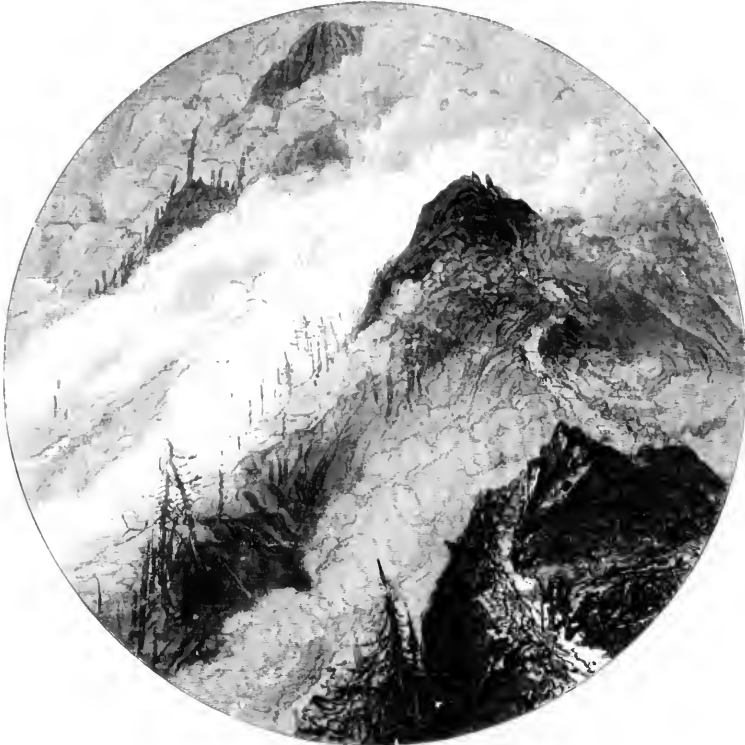
L'on peut ensuite remonter en voiture et se rendre de North Adams jusqu'au tunnel d'Hoosac, qui actuellement passe sous la montagne, tandis qu'avant son parcours on contournait les grands Hoosacs, le long desquels les points de vue étaient uniques au monde.

Ce tunnel des Hoosacs est un chef-d'œuvre de construction qui rivalise avec celui du mont Cenis sur les frontières de la France et de l'Italie. Un travail colossal, sous les fondations d'une montagne de géant.



LA RIVIERE HOOSAC A NORTH ADAMS.

## LE PAYS D'ADIRONDACK



LA MONTAGNE DU WHITEFACE.

Ce que la plupart des voyageurs ignorent, — même ceux qui ont parcouru les États-Unis sur toutes les grandes routes de terre ou de fleuve, — c'est qu'il faut s'aventurer au delà des voies frayées pour trouver une nature inconnue, grandiose, exceptionnelle. Ceux qui n'ont fait que parcourir les plaines fertiles, en se contentant d'examiner avec leurs lunettes d'approche les cimes des montagnes distantes, ne peuvent se douter de ce qu'il y a derrière ces convulsions de la nature; il en est qui disent même que tout le paysage américain est monotone, et qu'à part les vues du fleuve Hudson, celles du lac George et les chutes du Niagara, il n'y a rien à admirer sur toute l'étendue du territoire

conquis par les Yankees sur les anciens maîtres à visage couleur de brique et sur les Anglais qui leur avaient succédé. Quelle erreur! Nos lecteurs voudront bien nous suivre, et ils trouveront avec nous la rectification de cette façon de penser.

Nous ne sortirons pas de l'État de New-York, car l'Adirondack fait partie de ce vaste territoire à l'ouest du fleuve Hudson. C'est un pays sauvage, accidenté, pittoresque au suprême degré, où le peintre va chercher ses inspirations, où le chasseur trouve du gibier en abondance, et le pêcheur du poisson d'une taille bien supérieure à celle des autres habitants écaillés de tous les cours d'eau de l'Union.

L'Adirondack s'élève au-dessus des Catskills, c'est-à-dire à des hauteurs qui rendent cette portion du sol le point culminant de tout l'État Empire. C'est entre le lac Champlain et le lac George que l'on pénètre dans un désert qui, il y a trente ans, était à peine connu par quelques audacieux pionniers, des bûcherons et des chasseurs intrépides. Contigu au Canada vers le nord, il touche au Mohawk vers le sud. Son étendue est plus considérable que celle du Connecticut.

Cinq rangées de montagnes dressent leurs cimes altières en lignes parallèles dans l'Adirondack, vers la direction du sud-ouest au nord-ouest, et vont aboutir aux rivages du lac Champlain. La cinquième rangée, — qui est la plus éloignée dans la direction de l'ouest, — commence à « Little Falls » et aboutit à Trembleau Point, sur le lac. On la désigne indifféremment sous le nom de Clinton Range ou d'Adirondack. C'est là que se trouvent les pics les plus élevés, tandis que les déclivités moins importantes sont le « Mont Murey », — autrement le « Tahavus », — qui n'a que 333 pieds de haut. Quoique ni les unes ni les autres de ces montagnes n'atteignent la grandeur des pics des White Mountains du New-Hampshire, ou des « Montagnes-Noires » de la Caroline du Nord, leur *taille* dépasse celle des crêtes les plus ardues de la chaîne des Rocheuses du Far West. Il y a près de cinq cents monts dans tout l'Adirondack; mais quelques-uns seulement ont reçu des noms distincts. Ceux que l'on cite sont le « Tahavus », — déjà nommé, — « Whiteface », « Dix's Peak », « Seward », « Colden », « Mac Intyre », « Santanoni », « Snowy Mountain » et « Pharaoh », qui tous sont hissés à 5,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Leur base est couverte d'une végétation sauvage, et vierge encore. Les cimes seules sont dénudées, et c'est à peine si on rencontre de temps à autre quelques brins de mousse ou des herbes chétives au pied des arbrisseaux nains. Au dire des géologues, ce point du globe est le premier qui émergea hors des eaux qui couvraient le globe terrestre à l'époque du déluge universel.

Au fond des vallées qui sont creusées entre toutes ces montagnes, le voyageur parvient sur les rives de petits lacs, de mares sourdissantes, qui se comptent au nombre de plus de mille dans l'étendue complète de l'Adirondack.

Le niveau de toutes ces nappes d'eau est d'environ 1,500 pieds de hauteur au-dessus de celui de l'Océan; le lac « Avalanche » seul, — le plus élevé de tous, — se trouve à 3 mille pieds. Si le plus grand de ces récipients couvre un espace de 20 milles, il en est qui n'ont que quelques acres de superficie. Les plus vastes sont le « Long Lake », les « Saranacs », le « Tupper », les « Fultons », le « Colden », l'« Henderson », le « Sanford », l'« Ekford », le « Hackett », le « Forked », le Newcomb et le « Pleasant ». Du bord de chacun de ces lacs se dressent des montagnes couvertes d'une végétation dense et impénétrable, à travers laquelle coulent des ruisseaux dont les méandres sont bordés de

lis et de fleurs d'une beauté particulière. Une excursion dans l'Adirondack est, pour le touriste et le chasseur, une partie de plaisir qui n'a rien de comparable sur aucun coin du globe. Ni la Suisse, ni les Highlands d'Écosse, ni les bords du Rhin ou les profondeurs de la Forêt-Noire ne peuvent entrer en comparaison avec les déserts de l'Adirondack.

Parmi les rivières les plus importantes, on compte le « Ausable », le « Saranae », le « Boquet » et le « Racket ». Ajoutons que c'est également dans ce désert merveilleux que le fleuve Hudson prend sa source.

Toutefois, le courant d'eau le plus important parmi ceux qui arrosent l'Adirondack, c'est le « Racket », qui sort du lac du même nom, à l'ouest du comté d'Hamilton, et dont la course, d'environ 120 milles, se termine dans les eaux du fleuve Saint-Laurent. Le « Racket » est une rivière bordée de prairies verdoyantes ombragées, dans plusieurs endroits, par des érables, des ormes, des peupliers, des tilleuls et essences arbres mêlées à des pins et autres arbres verts. Cette végétation donne à ces pâturages touffus l'apparence de ces splendides parcs d'Angleterre où l'on élève des daims et des cerfs. Du reste, pour rendre la ressemblance plus réelle, les fauves de l'Adirondack abondent dans ces parages.

A part ces endroits plats, tout le reste du territoire est couvert d'une forêt dense et agreste, où les arbres à résine poussent en plus grand nombre sur les hauteurs des montagnes, tandis que ceux dont les feuilles tombent croissent à la base des rochers. Il y a parmi ces arbres des géants séculaires, couverts de mousse et de lichens. L'orage et la foudre ont bien produit des ravages sur cette forêt vierge; mais, telle qu'elle est, sa vue frappe d'admiration ceux qui viennent pour la parcourir.

Au milieu de ces solitudes à peine explorées vivent à leur guise des panthères, des ours noirs de haute taille, des loups, des chats sauvages, des lynx et des renards. De temps à autre, un « moose » — caribou ou renne — bondit devant le chasseur; mais le gibier le plus fréquemment levé est le cerf seul ou en hardes, la martre, la foule, le putois, le rat musqué, le blaireau, le lièvre, la pie, la bécasse, la perdrix, la caille et de nombreuses variétés d'écureuils. Les serpents sont rares: aucun de ceux que l'on rencontre n'est venimeux. Dans le nombre des oiseaux de proie, on aperçoit des aigles, des balbuzards, des hiboux, des orfraies, des éperviers et d'innombrables oiseaux de marais, hérons, canards, sarcelles, grues, etc., etc. Les saumons et les truites foisonnent dans tous les ruisseaux. Dans les lacs, on pêche souvent de ces derniers poissons, qui pèsent plus de 20 livres.

Les curiosités de la nature sont merveilleuses dans l'Adirondack. Celles que l'on connaît passent pour moins nombreuses que celles encore ignorées.

Le site le plus admirable dans ce genre est le lac Paradox, dont le canal, quand les eaux sont hautes, coule de l'autre côté sur la rive de l'est; — le bassin de la cime du mont Joseph, dont les bords sont placés sur les lèvres mêmes de la falaise; le confluent de l'Hudson et de l'Ausable qui, lors de la saison des pluies, est très remarquable; les cascades du « mont Colden » sur le lac « Avalanche »; les trois lacs sur les hauteurs du « Whiteface », dont les ondes descendent vers le Saint-Laurent; l'une de ces rivières est le « Cold River » et l'autre le « Racket »; le Ausable, — un troisième canal qui descend vers le Champlain, et enfin l'Hudson, qui va rejoindre l'Atlantique.

Mentionnons encore parmi ces sites introuvables ailleurs que dans l'Adirondack, le « Indian Pass », qui domine les montagnes et leurs déclivités rapides, toutes couvertes





« LE AUSABLE »,

de « Skaylight », servant de marchepied aux « Boreas Mountains », dont la chaîne

d'une épaisse forêt; la grotte de la « Panthère », de « Mount Marcy » ou « Tahavus », le « Wilmington Notch », que l'on trouve encaissé dans des gradins immenses dans les vallées du Ausable, et sur le sommet desquelles les arbres ont étendu leurs racines. Qu'on se figure une fissure semblable à celle que produirait un coup de hache dans un rocher, et au fond de laquelle coule un courant d'eau avec la rapidité d'un torrent. A l'issue de ce canal s'écoulant entre deux roches à pic, la rivière s'aventure dans des prairies et des champs cultivés; c'est à ne pas croire que l'on vient de sortir du Ténare. Le mont Whiteface domine l'horizon; c'est un spectacle sublime à contempler.

On peut y voir, si l'on veut, le « Tahavus », mais la chose n'est point facile. N'importe! celui qui a bravé une fatigue pareille jouira d'un coup d'œil qui le récompensera amplement des aspérités surmontées. Voici, à peu de distance, le « Haystack », — la Meule-de-Foin, — dont la pointe est plate comme si on avait coupé une tranche de la pierre. A l'est, brille la cime de « Mount Golden » et le « Mount Mac-Intyre » qu'elle masque en partie. Regardez encore et vous apercevrez les pics roses de « Mount Seward », — la grande montagne cathédrale, — et ceux des cimes « Henderson » et « Sento-nins », perdues dans des brouillards aux teintes de saphir. Au sud-ouest se dresse un cône altier, la « Montagne-Bleue », et au midi la colline

ondule dans toute sa longueur. En sondant encore l'horizon, on distingue le « Dial », — le « Cadran-Solaire », — dont le faite s'incline à l'égal de la tour de Pise, et semble prêt à tomber sur le « Dix's Peak », rocher bizarre ayant la forme d'un lion accroupi, — celui de la baie de Gènes.

On aperçoit ensuite les cimes sauvages et denteelées des « Montagnes-Gothiques », vers le lac « Lower Ausable », se pressant les unes contre les autres du côté de l'est, et tenant compagnie au « Noon Mark » et au « Roger's Mountain », qui domine la vallée de Keene.

Au nord-ouest, on montre aux touristes les cimes de « l'Edmond's Pond », — le lac Edmond, — les avant-postes de l'Adirondack, vers le vieux « Whiteface », qui, lui, est tout à fait tourné vers le nord.

Tout ce panorama est sillonné par des courants d'eau, qui brillent dans le paysage comme des lamelles d'argent sur une robe verte, dans la direction du nord, sous les lacs « Placide » et celui de « Bennett ». Le « Long Lake » scintille comme une étoile au sud du mont Seward, et plus rapprochés du voyageur sont placés les lacs « Henderson », « Sandford », « Harkness », « Jamie » « Sallie », qui sont liés l'un à l'autre comme les frères Siamois.

Dans la partie sud-ouest, les eaux du Blue Mountain miroitent et inspirent le poète. On vous indique ensuite au sud le lac « Boreas », entouré d'une prairie verdoyante aux trois quarts, et s'appuyant sur un rocher taillé à pic.



L'ESCALIER DE « L'AUSABLE ».

Citons encore, pour être complet, les lacs « Mud » et « Clear », — boueux et lim-

pides, — auprès du « Dial » et du « Dix's Peak ». Et, enfin, quand on demande au guide quelle est cette grande nappe liquide qui borne l'horizon vers l'est, il répond : C'est le lac Champlain. — Et, plus loin? au nord, ajoute-t-on encore. — C'est le Saint-Laurent, dont la toile de fond est formée par la forêt canadienne.

La « Passe-Indienne » est l'endroit le plus pittoresque de tout l'Adirondack. Les Peaux-Rouges l'avaient nommée « Conyatoraga », ce qui signifie « l'horrible désert ». Ajoutons que, même à l'époque actuelle, ces sites, d'une sauvagerie indescriptible, n'ont pas été complètement visités par les gens du pays et les touristes, avides d'émotions nouvelles.

C'est là, dans ces gorges inaccessibles à l'homme, que les animaux les plus dangereux ont fait élection de domicile : les ours, les panthères s'y trouvent chez eux, et frayent avec les chats sauvages, les lynx et les caribous.

Il y a plus d'un siècle, un homme était venu se fixer en cet endroit, qui portait le nom de Boldback, à ce que racontent les anciens du pays.

On racontait alors et l'on raconte encore les histoires les plus invraisemblables sur son compte, et ces récits ont été consignés dans une brochure devenue aussi rarissime qu'un « incunable » par le premier pionnier de ces déserts, Nick Brown, dont le père exerçait la profession de batelier sur les rives de l'Hudson. Nick, à la mort de l'auteur de ses jours, avait hérité de la profession de son père et d'une somme ronde de cinquante guinées d'or.

Ce brave garçon cacha son petit trésor dans la doublure de son bonnet de drap, et, replaçant ensuite sa fortune sur sa tête, il partit un certain matin de la cabane où avait vécu son père, avec l'intention de se rendre dans une région où nul être humain ne fût encore parvenu. Il n'avait emporté qu'un bissac plein de vivres pour subvenir à ses premiers besoins et un pistolet d'argen avec des munitions pour se défendre, à tout hasard, contre les attaques des hommes et des bêtes fauves.

Nick parcourut ainsi, pendant une semaine, la chaîne de montagnes qui s'élève à l'ouest du fleuve Hudson, et parvint enfin dans une vallée où il résolut de s'arrêter pour s'y établir définitivement.

Il découvrit, à l'une des extrémités de ce lieu solitaire, un ruisseau d'eau limpide dont le voisinage devait naturellement être très favorable à l'agriculture.

Nick se décida à ne pas aller plus loin, et il construisit à la hâte une cabane à l'aide de grosses branches de bois qu'il recouvrit de feuilles et de terre pétrie.

Cela fait, il défricha un petit espace de terrain dans lequel il sema les graines qu'il avait emportées à cet usage.

On eût pu le voir, à dater de ce jour-là, taillant en pleine forêt, à l'aide d'une hache, pour agrandir son domaine et égayer son paysage. Il rêvait au moment où sa terre conquise serait couverte d'une abondante récolte de grains dorés ou d'une verdoyante prairie dont les foins nourriraient des bestiaux de plusieurs races.

Le courageux pionnier se disait que, lorsque la saison serait venue de semer sur une large échelle, il retournerait du côté de l'Hudson, afin d'y acheter des grains et les instruments indispensables pour arriver à ses fins, sans oublier une belle jument blanche sur laquelle il avait jeté les yeux avant son départ, et enfin une charrue que la bonne bête rapporterait sur son dos à la plantation de la vallée solitaire.

Certain soir, au mois d'août, Nick était étendu sur le gazon, suivant des yeux les étoiles

filantes et les autres astres du firmament. Le pauvre diable, qui aimait à rêver, ruminait dans sa tête le meilleur moyen pour faire le placement le plus avantageux de sa petite fortune, lorsque tout à coup il se rappela que sa provision de farine diminuait grandement et qu'il devait s'assurer de la quantité qui en restait.

Quoique, de temps à autre, il eût eu l'adresse de pêcher quelques poissons dans le ruisseau qui bordait sa propriété; quoiqu'il eût fait de nombreux repas à l'aide des mûres sauvages très abondantes aux alentours, il se fiait plus encore à son sac de farine qu'aux vivres éventuels de sa plantation.

Quelle ne fut pas la stupefaction de Nick Brown lorsqu'il se convainquit qu'il n'avait plus dans le sac que pour un seul jour de subsistance!

Sa situation était perplexé : l'arme qu'il possédait lui laissait peu d'espérance de pouvoir par ce moyen à sa nourriture. Que devait-il faire?

Nick se dit qu'il ne fallait pas mourir de faim dans le désert où il se trouvait, car avec un peu de courage et d'audace il éviterait un sort pareil.

Plusieurs fois il avait entendu des ours rôder autour de sa cabane, et il résolut, à l'aide de son pistolet et de sa hache, d'attaquer un de ces animaux et de le mettre à mort. Car, après tout, pensait-il, ces bêtes sauvages ne sont pas aussi terribles qu'on pourrait le croire.

En conséquence, avant le lever du soleil, Nick se mit à la poursuite d'un ours qui fuyait devant lui, sur le penchant d'une roche escarpée.

C'était, à tout prendre, un ours fort drolatique; car il laissait souvent à Nick le temps de le rejoindre à une portée de fusil, puis, au moment où celui-ci mettait son pistolet en joue, il précipitait sa course et se trouvait hors d'atteinte, avant même qu'il eût eu le temps de presser la gâchette.

À la fin cependant, lassé de ces alternatives, le chasseur-pionnier s'arrêta et s'assit sur une roche. L'ours en faisait autant, de son côté, à une distance respectable, sans cesser de regarder attentivement son persecuteur, et ouvrant les mâchoires d'une façon telle qu'on eût pu dire qu'il éclatait de rire.

Le pauvre Nick était exaspéré. Il suait à grosses gouttes, et son bonnet, contenant sa fortune en bonnes pièces d'or, lui pesait sur le front. Que fit-il alors? Avec un cri de rage, il arracha son couvre-chef et le jeta à la tête de la bête.

L'ours évita le projectile et, se précipitant sur cet objet qu'on lui avait jeté, le saisit dans sa gueule et s'enfuit à travers la montagne.

Le malheureux pionnier s'abandonna au désespoir. Ses économies, son héritage, son seul avoir lui étaient ravis! Il se précipita en avant, laissant à terre sa hache, sans penser qu'elle lui était indispensable.

Il ne tarda pas à rejoindre l'ours, et fit feu de son pistolet, persuadé que la bête allait tomber foudroyée. Mais le chasseur était si énervé qu'il n'avait pas visé assez juste. Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'il vit que l'ours s'éloignait rapidement, au lieu de mordre la poussière!

Le chasseur et le gibier étaient en ce moment parvenus sur une sorte de plateau, à la cime de la « Passe Indienne ». L'ours avait doublé le pas, et il gravit bientôt un grand rocher couvert de mousses et de pariétaires, sur l'un des côtés desquels s'élevait un édifice de pierres et de boue cimentées d'une façon primitive.



L'ESCALADE DE TAHAVUS.

Quel ne fut encore pas l'étonnement de Nick lorsqu'il vit l'ours se faufiler dans la caverne en tenant toujours sa casquette entre ses dents!

Le pauvre diable jura qu'il ne perdrait pas ainsi son pécule sans chercher à le ravoïr, et, agissant à la fois par un motif de curiosité et par un sentiment de colère, il s'aventura dans le boyau de la grotte au milieu duquel l'ours s'était glissé.

Après avoir descendu quelques marches grossières, il se trouva au centre d'une salle sombre où ses yeux perçurent la flamme brillante de deux autres yeux, ceux d'un homme d'un aspect sauvage, au chef couvert de cheveux gris, qui, tenant un coutelas entre ses mains, demanda d'une voix rude à Nick ce qu'il venait faire en cet endroit.

— « Je viens chercher ce qui m'appartient, mon bonnet », répliqua le pionnier avec autant de courage qu'il put en montrer.

Le vieillard tenait le couvre-chef de Nick entre ses mains et le tâtaït avec soin, comme pour deviner ce qui le rendait si précieux à son propriétaire.

— « Vous y tenez donc bien? fit-il d'une voix ironique. Dans ce cas, je vous promets de le conserver précieusement : comptez sur moi. »

Tout en s'exprimant ainsi, cet homme bizarre ouvrait un coffre de chêne placé près de lui, et, y jetant le bonnet de Nick Brown, il donna un tour de clef à la serrure et mit l'objet de fer dans sa poche.

C'est en vain que le malheureux Nick supplia cet être étrange de lui restituer son bien, indispensable, disait-il, pour se préserver des rayons du soleil, car il ne croyait pas prudent d'avouer que ce bonnet de drap contenait des valeurs importantes; le vieillard resta sourd à ses demandes réitérées.

Le pionnier se vit donc forcé d'abandonner tout espoir de rentrer en possession de son couvre-chef.

Pendant que ceci se passait, Nick Brown avait fini par accoutumer ses yeux à l'obscurité qui l'entourait, et sa stupeur avait été grande quand il avait examiné les objets singuliers contenus dans la salle où il se trouvait.

Éclairée par une fissure placée au sommet, cette caverne contenait une demi-douzaine de sièges grossièrement façonnés avec des branches de chêne, sur lesquels six ours se tenaient gravement assis sur leur train de derrière.

Dans le nombre se trouvait celui qui avait volé le bonnet de Nick, et qui regardait ce dernier avec un sentiment de satisfaction malicieuse.

Ce spectacle étrange eût prêté à rire, si Nick Brown n'avait pas aperçu, appendu contre la muraille, un crâne humain au-dessus de la tête de chaque ours. Et, sur chacun de ces crânes, il découvrit des signes hiéroglyphiques, lesquels étaient reproduits tout le long des parois de la roche unie formant la muraille de ces appartements souterrains.

Tandis que Nick examinait avec stupéfaction cet étrange spectacle, le vieillard s'approcha et lui dit :

— « Eh bien! pourquoi ne vous en allez-vous point?

— Avant de me retirer, puisque vous avez résolu de ne point me rendre ce qui m'appartient, voudrez-vous répondre à une question



LE LAC TUPPER, VU AU CLAIR DE LUNE.

que j'ai à vous adresser. Qui êtes-vous? et qui sont ces animaux qui semblent être si familiers avec vous?

— Ah! tu oses interroger Boldback? s'écria le vieillard d'une voix colère. Je vais te répondre par des faits et non par des paroles. »

Tout en parlant ainsi, cet homme repoussa Nick Brown jusqu'à l'un des angles de sa demeure souterraine et, s'emparant d'une chaîne appendue à la muraille, ouvrit un collier de fer et le ferma autour du cou du pauvre pionnier.

Celui-ci comprit alors qu'il n'y avait plus moyen de fuir et que toute résistance était impossible.

Au lieu du rêve doré qu'il avait caressé pendant la nuit précédente, tout en contemplant les étoiles dans le firmament, il se voyait la proie assurée des six ours qui l'entouraient, et il se disait que sa tête desséchée allait augmenter la collection placée sur les parois de la muraille de ce souterrain.

Toutefois, il comprit bientôt que Boldback avait d'autres idées à son endroit; car celui-ci, après avoir contemplé son prisonnier anéanti avec une expression diabolique de plaisir, se mit à vaquer aux préparatifs de son repas.

Il alla chercher dans un coin de la grotte une table et l'installa au milieu de la salle de pierre; puis il plaça des mets sur ce meuble. Au même moment, ses serviteurs à quatre pattes apportèrent des verres à leur maître.

Puis, ils prirent leurs chaises dans leurs pattes et les disposèrent autour de la table.

Le vieillard leur distribua des aliments, et ils burent et mangèrent comme l'eussent fait des hommes raisonnables.

Tout d'abord le repas fut silencieux; mais un ourson très étourdi ayant renversé le vase dans lequel il buvait, Boldback le réprimanda en s'exprimant de la sorte :

— « En t'amenant ici, mon garçon, j'ai songé à t'être utile et à te donner de l'instruction. Tu n'étais qu'une brute lorsque je t'ai fait captif; mais tu possédais de grandes qualités, et j'ai été heureux de les mettre en lumière. Ton intelligence a besoin de se développer, et, après quelques années d'instruction sérieuse, j'espère que tu pourras t'adonner à l'étude des sciences occultes. J'ai plus d'estime pour toi que pour ce spécimen de la race humaine que tu vois là enchaîné dans ce coin, lequel, comme tu t'en apercevras plus tard, sera bientôt réduit à l'état de brute. C'est là le but que je veux atteindre, afin de prouver à la civilisation que tous les êtres créés par Dieu sont d'une même nature. »

Ces paroles, prononcées d'une voix stridente, apprirent à Nick Brown quel était le sort qui lui était réservé.

Il ne fut donc pas autrement étonné lorsque Boldback lui jeta un morceau de chair crue, en lui disant :

— « Tiens! prends et rassasie-toi. »

Le pionnier ne put se contenir davantage. Plein de terreur et d'indignation, il s'écria :

— « Vieillard, regarde-moi bien, me prends-tu pour une brute, pour oser me traiter de cette façon? Non, je suis, comme toi, un être civilisé, ou plutôt, monstre que tu es, un homme meilleur que toi. Délivre-moi de cette chaîne, ou sinon... »

C'est en vain que l'infortuné continua à menacer et à supplier; rien n'y fit.

Il se trouvait au pouvoir du vieillard, et il comprit que, n'ayant pas à sa portée une

arme pour se défendre et pour recouvrer sa liberté, le seul parti qui lui restât à prendre était de se résigner pour le moment à sa malheureuse destinée.

Tandis que Nick prenait cette résolution, Boldback avait renvoyé ses ours et avait desservi la table sur laquelle ils avaient mangé.

Cela fait, il alluma une lampe, s'assit sur un des sièges rustiques et se mit à examiner Nick avec tant d'insistance que celui-ci, afin d'éviter ces regards terribles, se voila la face avec les deux mains.

Plusieurs heures se passèrent de la sorte. A la fin, cependant, la lampe s'éteignit, et le vieillard se leva.

Il ouvrit la porte et fit rentrer les ours, avec qui il échangea des saluts cérémonieux. Le lendemain et les jours suivants, Nick assista aux mêmes façons d'agir.

A certains intervalles, le vieillard sauvage s'absentait, et, lorsqu'il revenait, il ramenait un ours féroce, muselé et enchaîné, qu'il avait probablement pris dans une trappe.

Cet animal incapable de nuire, il le traînait dans un trou béant, près de l'endroit où Nick Brown était enchaîné, et l'y claquemurait à l'aide d'une énorme pierre, le laissant hurler à son aise.

Tandis que le géolier du pauvre trappeur se livrait à ces chasses dans les montagnes, Nick devenait de jour en jour plus semblable à une bête sauvage. Sa barbe, ses cheveux, ses ongles avaient poussé, tandis que son cœur ruminait des projets de vengeance contre l'être cruel qui le retenait captif.

Ce qui redoublait ses souffrances, c'étaient les rêves qui le hantaient la nuit pendant son sommeil, lorsqu'il voyait en songe des champs couverts d'une riche moisson, des pâturages d'un vert d'émeraude.

Sa colère le rendait furieux quand, à son réveil, il apercevait les ours domptés prenant leur repas autour de la table et le féroce Boldback jetant sur lui des regards irrités.

Nick Brown se croyait sous l'influence d'un terrible enchantement. Il se voyait destiné à devenir, dans un temps donné, une bête aussi sauvage que l'étaient les animaux dont il était entouré.

Après avoir longtemps refusé la nourriture qui lui était offerte, la faim l'avait réduit, et il avait dévoré la chair crue que lui présentait Boldback.

Un jour, — un jour sombre et nuageux, — le vieillard, après une longue absence, revint avec un ours de taille énorme dont il avait grand-peine à rester maître, quoiqu'il l'eût garrotté et enchaîné de façon à l'empêcher de nuire.

L'obscurité était si profonde dans l'intérieur de la grotte que l'on ne pouvait pas distinguer les objets qui y étaient contenus.

Lorsque Boldback se trouva près du trou où il renfermait ses prisonniers et qu'il s'apprêta à y jeter l'animal, celui-ci, au paroxysme de la rage, se débarrassa de sa muselière et prit entre ses mâchoires redoutables le bras du dompteur, qui ne put s'empêcher de pousser un cri de rage et de douleur.

Nick comprit au même instant la chance que cet accident lui offrait, et il résolut de la mettre à profit.

Une corde se trouvait près de lui; il s'en empara et parvint à lier la main de son géolier qui était encore libre, et à l'attacher solidement contre son corps.



Le vieillard faisait de vains efforts; mais il lui était impossible de se servir du bras que l'ours avait blessé, si bien que Nick put saisir le coutelas appendu à sa ceinture, et, à l'aide de cette arme, il tint en respect son ennemi que la bête n'avait point lâché.

Le pauvre prisonnier parvint également à lier les pieds de Boldback, et il lui fut alors possible de fouiller ce geôlier implacable et de s'emparer d'abord de la clef du carcan qui l'enchaînait à la muraille, et de celle qui ouvrait le coffre où son trésor était renfermé.

Rendu à la liberté, rentré en possession de son trésor, — le legs de son père, cousu dans son bonnet, — Nick Brown se sentit tout d'un coup renversé, comme si un tremblement de terre lui eût fait perdre l'équilibre.

Lorsqu'il se releva, il se trouva au milieu de la salle souterraine, de laquelle les ours avaient disparu.

En regardant au fond du trou profond, il aperçut Boldback déchiré par ses animaux. Des cris horribles se faisaient entendre, qui s'éteignirent peu à peu.

Terrifié par cette vue et par ces bruits infernaux, Nick Brown s'enfuit loin de l'en-



LE TRANSPORT DES BATEAUX PRÈS DU PETIT LAC YUPPER.

droit où il avait été si longtemps détenu prisonnier, jurant qu'il n'y reviendrait jamais.

Il retrouva sa hache et revint sain et sauf dans la vallée qu'il avait détrechée.

Une fois là, il se jeta sur le gazon, accablé de fatigue et éprouvant le besoin de se réconforter en respirant l'air de la liberté.

Depuis cette époque, il n'eut pas la moindre velléité de savoir au juste quel avait été le sort du dompteur d'ours du grand pic de la Passe Indienne.

Plus tard encore, lorsque Nick Brown eut attiré dans sa ferme, devenue prospère, des bras pour le servir dans ses travaux, il ne prononça jamais un mot qui pût faire soupçonner que, dans le voisinage, il y avait un endroit où s'était passé un drame si terrible, bien fait pour épouvanter ceux à qui il aurait raconté les incidents de l'aventure dont il avait été le héros, et, un jour... — longtemps après sa mort, — un indiscret publia cet épisode et le fit vendre à son profit dans les provinces des États-Unis.

Écartons la... fable pour revenir à la réalité.

La source qui coule le long de la Passe des Indiens, formée de cascades excessivement pittoresques, sourd d'une roche à 4.000 pieds au-dessus du niveau de la mer. La glace qui la couvre en hiver ne se fond point au milieu même de la saison la plus chaude.

C'est également au sein de cette « Passe Indienne » que sort de la roche l'Ausable, dont les eaux vont rejoindre le lac Champlain et le Saint-Laurent. A quelques pas, en avançant vers le nord, sourdent les ondes de l'Hudson, si bien que le chat sauvage qui boirait à la source de l'un pourrait tremper sa queue dans le bassin où bouillonne l'autre. Au moment des pluies, les deux sources mêlent leurs eaux, puis le cours de l'Ausable s'en va vers le nord-est, tandis que celui de l'Hudson derive du



CHASSEURS EXAMINANT L'APPROCHE DES CERFS.

côté du sud-ouest. Tout d'abord ce ruisseau se nomme la rivière Adirondack, et il va

se jeter dans les lacs « Henderson » et « Sandford », au sortir desquels il reçoit le nom de Hudson, et s'avance au milieu du comté de Warren, englobant dans son parcours le « Boreas » et le « Schroon », qui amènent dans son lit les eaux de plusieurs autres lacs des montagnes et de sources sans nombre.

Il y a trente-cinq ans, l'Adirondack était aussi peu connu que l'intérieur de l'Afrique. C'est à peine si l'on rencontrait à différents points connus du pays, sur la frontière, quelques huttes élevées par des chasseurs déterminés. Mais, depuis cette époque, le nombre des sportsmen et des touristes a augmenté dans de grandes proportions. On peut même se reposer dans des hôtels de seconde classe, au milieu des bois. Quand l'été est venu, tous les lacs sont couverts de bateaux montés par des chasseurs ou des pêcheurs qui sont venus y chercher du gibier et du poisson, ou bien respirer l'air pur des montagnes, en admirant les beautés sauvages de ce territoire. Ces embarcations, fabriquées à la mode indienne, sont si légères qu'un homme les met sur son dos pour les transporter d'un endroit à un autre : elles ne peuvent porter que deux personnes, le guide et le chasseur ou pêcheur. Les gens qui se chargent de conduire les étrangers se trouvent dans toutes les auberges, et, moyennant trois dollars par jour, ils procurent les bateaux, les tentes, tout ce qu'il faut pour entreprendre une pareille campagne à travers bois, vallons, lacs et montagnes. La nourriture n'est pas difficile à obtenir pour ceux qui savent se servir du fusil ou des hameçons. Quant aux bagages, on en emporte le moins possible : un sac de nuit doit suffire; il contient un vêtement de rechange, des chemises, des bas et des mouchoirs. La flanelle et le drap sont de rigueur, même en été, sur ces montagnes et au milieu des bois. Il va sans dire que l'on n'a pas oublié des essuie-mains, une paire de bottes en cas d'accident et une bonne couverture pour s'envelopper pendant la nuit. Les armes sont laissées au choix de chaque voyageur.

On se rend par diverses routes dans l'Adirondack; mais la meilleure est celle qui passe par le lac Champlain. Le steamer qui sillonne cette vaste étendue d'eau dépose le voyageur à Port Kent, sur la rive est du lac, vis-à-vis Burlington dans le Vermont, où il trouve des diligences en destination de Keeseville, à 6 milles plus loin. On se procure facilement en cet endroit des voitures à volonté qui se dirigent à travers le désert d'Adirondack, jusqu'à Martin's Tavern, sur le bas Saranac, c'est-à-dire à 50 milles de distance, par des chemins très pittoresques.

À dater de ce point, le touriste peut, à sa guise, coucher sous la tente ou se reposer dans l'asile rustique de la taverne bâtie au milieu des bois, vers les endroits les plus fréquentés.

À 1 mille de distance de Keeseville, tombent devant vos yeux les cascades de « Birmingham », formées par les eaux de l'Ausable. Elles ont 30 pieds d'élévation et se deversent dans un bassin en demi-lune. A peu de distance de là, on rencontre les « grandes chutes », dont la hauteur est de 150 pieds et qui sont cachées au milieu d'un paysage des plus sombres. En dessous de la cataracte, le courant d'eau devient très profond et va s'enfoncer dans le grand entonnoir dont nous avons déjà parlé. On a pratiqué dans l'une des gorges de ce torrent une sorte de route-échelle de 200 pieds, au sommet de laquelle on se trouve sur une plate-forme d'où la vue domine le paysage.

Celui qui visite l'Adirondack en amateur doit se diriger de Saint-Martin au village « d'Ausable Forks », d'où il atteindra le « Whiteface » ou « Wilmington's Notch » et enfin le lac « Saranac ». Tout le long de sa route, le paysage lui offrira des aspects enchanteurs.

Le guide montre aux touristes la façon dont le bois coupé dans les forêts de l'Adirondack est dirigé le long du courant jusqu'aux lieux d'embarquement. Les hardis bûcherons qui ont inventé ce genre de transport sont des hommes d'une hardiesse sans égale. Ils rappellent les *schlitter* de la Suisse.

Lorsqu'on revient du lac Placide à Saint-Martin, les vues du pays, surprises à travers des ouvertures dans les rideaux d'arbres verts, vous ravissent d'étonnement.

Tout autour de cette auberge, placée sur les bords mêmes du « Bas Saranac », — un lac de 6 ou 7 milles d'étendue sur 2 de large, — on peut faire des excursions plus intéressantes les unes que les autres. On se rend à Round Lake, où les orages sont fréquents; on visite ensuite les bords du lac du Haut Saranac, où l'on se repose à l'hôtel Bartlett, l'un des mieux tenus et des plus confortables de tous ceux de l'Adirondack.

C'est à l'aide de bateaux que l'on arrive au lac « Saint-Regis », puis aux « Transports Indiens », par où se dirigent les touristes qui vont à la rivière Rackét, l'artère la plus praticable du pays sauvage de l'Adirondack.

Deux heures de navigation sur les affluents amènent les excursionnistes au lac « Tupper », à qui un chasseur a donné son nom. Il est couvert d'îles boisées aux arbres toujours verts. A l'extrémité de cette nappe d'eau, le « Bog River » se jette du haut d'un rocher élevé, et cet endroit passe pour l'un des plus pittoresques de tout l'Adirondack. Là encore on va se reposer dans un hôtel tenu par un brave garçon nommé Graves, qui eut le malheur, en 1872, de tuer son père en cherchant à le défendre contre les coups d'andouillers d'un cerf blessé et se débattant dans l'eau.

Remontons le courant d'eau de « Bog » pour rejoindre le petit lac « Tupper ». En longeant quelques autres mares d'une étendue plus ou moins grande, on parvient au « Long Lake », qui ressemble à une grande rivière, d'une étendue de 20 milles environ. C'est le lac qui passe pour le plus grand de tous ceux de l'Adirondack, où les grandes nappes d'eau se rencontrent pourtant à chaque pas.

On peut admirer de ce point du territoire le Mont Seward, dont l'élévation est de 4,348 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Beau pays de chasse que celui-là! Rien n'est plus fréquent que de voir un homme, hissé entre deux troncs de sapins sur une planchette passée entre des branches horizontales, sonder l'horizon pour guetter les approches d'une harde de cerfs. Poursuivis par des limiers acharnés, les pauvres animaux se précipitent à travers bois et finissent par se jeter à l'eau. A ce moment-là, les sportsmen qui, du haut de leur observatoire, ont vu ce mouvement se hâtent de monter dans des embarcations pour donner la chasse aux pauvres animaux. Ceux-ci ont cru échapper à un danger et en trouvent un autre. Généralement le ou les cerfs sont toujours victimes de leur imprudence.

Il y a différentes manières pour tuer ces pauvres cerfs de l'Adirondack, employées par les chasseurs des États-Unis, et ces gens en font un tel massacre qu'il est plus que probable qu'avant un demi-siècle, la race en sera aussi rare que celle du bison, dont les sujets diminuent tous les jours dans les grandes prairies du Missouri.

La chasse au cerf se pratique de trois manières à peu près semblables : la première, que l'on appelle la chasse au repos, — *still hunting*, — l'affût, est la plus destructive; l'autre, la chasse au feu, dont nous avons déjà parlé, et enfin la chasse à courre, la moins dangereuse de toutes.



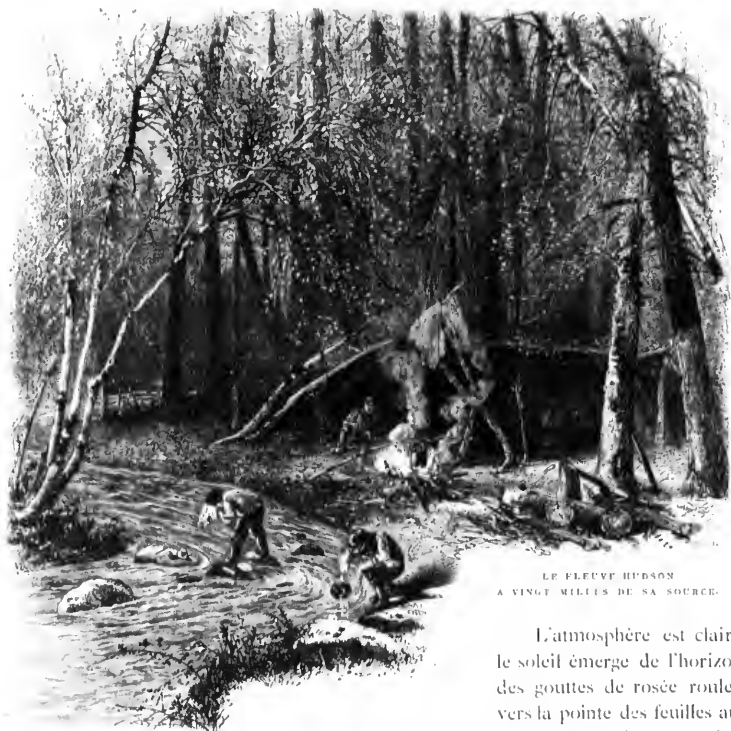
LA CHUTE D'OPALL.

La « chasse au repos » est considérée comme un métier par les chasseurs de l'Adirondack, aussi bien que par leurs confrères des États-Unis. Pour être heureuse et lucrative, il faut que les sportsmen déploient une grande activité, une adresse consommée dans le maniement de leur carabine. Il est indispensable avant tout qu'ils aient une connaissance complète de tous les coins et recoins de la région où ils chassent, des habitudes des hardes de ceris, des remises qu'ils fréquentent, des ruisseaux où ils viennent s'abreuver et des heures où ils se rendent au viandis.

Supposons maintenant que nous suivions pas à pas un chasseur expérimenté au plus fourré des bois, à travers les marécages, les précipices, et partout où le gibier se montre en nombre. Le *still hunter* est doué d'une agilité et d'une patience à toute épreuve; nous marcherons à sa suite sans perdre aucun de ses mouvements.

L'équipement de ce coureur des bois consiste en une blouse de peau de daim grossièrement tannée, un pantalon à l'avenant, suivant la mode indienne. Ses pieds sont chaussés de mocassins solides; une ceinture de cuir lui ceint les reins, et sa carabine est appendue par une courroie sur ses larges épaules. A son côté sont placées une petite poche contenant des balles et la corne d'un bison qui lui sert de poire à poudre. Il porte également un coutelas, — *bonnie knife*, — dans un fourreau, et, malgré tout cet attirail de chasse, ce hardi sportsman marche d'un pas délibéré, re-

gardant autour de lui et s'orientant pour arriver sur la meilleure piste.



LE FLEUVE HUDSON  
A VINGT MILLES DE SA SOURCE.

L'atmosphère est claire, le soleil émerge de l'horizon, des gouttes de rosée roulent vers la pointe des feuilles aux nuances diverses, jaunies ou rougies, suivant la saison plus ou moins avancée. A chaque instant, le chasseur se baisse pour examiner le sol, lorsqu'un indice quelconque attire son attention. Tantôt il change d'allure, hâtant le pas ou le ralentissant; enfin, il a atteint la partie la plus haute d'une colline. A dater de ce moment, il marche avec précaution, faisant halte à chaque arbre, comme si le gibier était à sa portée. Il avance encore avec une lenteur combinée; il s'arrête pour examiner si la capsule de la cheminée de son fusil est sèche, et, armant doucement le chien, il épaulé et vise avec une attention prolongée. Une détonation retentit : la fumée s'est dissipée; il court, et nous courons à sa suite.

Nous arrivons ensemble à l'endroit où reposait un superbe cerf, dont la ramure ornera le Hall d'un richard de la ville. La pauvre bête ne s'attendait pas à être frappée aussi cruellement à la place où elle espérait passer en repos les heures les plus chaudes de la journée. La place est couverte de sang : les sabots de l'animal se sont enfoncés dans la terre lorsqu'il s'est relevé atteint par le plomb meurtrier. Il n'est plus là, mais une trace de sang trahit le chemin qu'il a pris pour fuir son cruel ennemi. A vingt pas de son repos, le dix-cors git sur la terre, la langue pendante, les yeux encore ouverts; ses flancs remuent d'une façon

imperceptible, il râle... il râle encore : il est mort. C'est à ce moment-là que le chasseur emploie son couteau pour ouvrir la poitrine de la bête, en retirer les entrailles et vider le ventre de façon que ce gibier puisse être transporté soit dans sa cabane, soit au chemin de fer, d'où on l'expédiera à New-York ou à Boston, au marché public, à la disposition de ceux qui aiment la venaison.

Le cerf est hissé sur une haute branche où il restera jusqu'au moment où, la chasse terminée, le pourvoyeur adroit reviendra pour l'emporter à son campement; et le voilà qui vole à de nouveaux triomphes, nous dirions plutôt à de nouveaux meurtres.

Pendant la saison chaude, le chasseur cherche le gibier sous les taillis épais : au printemps, il se dirige au plus épais d'un *savann* couvert d'arundes, où il trouve le cerf plongé dans l'eau jusqu'au cou afin d'éviter les piqûres des moustiques lancinolents.

Lorsque la neige couvre la contrée, c'est vers la forêt, dont les arbres sont tapissés de mousses et de lichens, nourriture des cerfs, que le sportsman portera ses pas. Toutes les habitudes des animaux lui sont connues; il recourt aux ruses diverses qu'il a inventées ou qu'on lui a apprises : c'est ainsi que cet habile tireur sait, à l'aide d'une feuille, froquer si bien qu'il attirera une biche et son faon à la portée de sa carabine. On en a vu qui, pratiquant les ruses des Peaux-Rouges, plantaient au bout d'un bâton une tête de cerf préparée et la promenaient, en rampant, au-dessus des grandes herbes des prairies, jusqu'au moment où le dix-cors, trompé par l'apparence, se laissait approcher à portée de fusil.

Soit d'une façon, soit d'une autre, c'est par milliers que les cerfs succombent chaque année dans toute l'étendue des États-Unis.

La « chasse au feu » est celle qui attire le gibier curieux devant un foyer derrière lequel le chasseur se tient dans l'ombre; quant à la « chasse à courre », elle ne consiste pas dans ce déploiement d'élégance et de steeple-chase que l'on a mis en pratique de ce côté-ci des mers.

C'est tout simplement un rabat, pendant lequel les chasseurs qui se transportent à cheval d'un endroit à un autre se placent sur le passage d'un cerf ou d'une bande de ces animaux, lancés par des traqueurs. Un coup de feu bien dirigé met par terre la bête passant à portée. On félicite le chasseur sur son adresse ou plutôt sur sa bonne chance, et toute la bande, remontant sûr les chevaux, va recommencer cette tuerie dans quelque autre partie de la forêt.

Mais il arrive quelquefois que des heures entières s'écoulent sans que les chasseurs voient ou entendent aucun être vivant, et bien souvent il leur arrive de rentrer chez eux sans avoir aperçu cerf, biche ou faon.

Un pareil résultat est peu encourageant, mais aussi il y a des jours où l'on est amplement récompensé de sa patience et de ses longues heures de faction. Le sportsman voit arriver devant lui un cerf bondissant avec une vélocité inimaginable, fuyant les traqueurs et les limiers qui s'agossent à pleins poumons.

De temps à autre l'animal s'arrête en se cambrant sur ses hanches, comme le ferait un lièvre aux aguets : les yeux lui sortent de la tête; il jette derrière lui des regards inquiets; son cou, d'une forme si gracieuse, se gonfle, animé par la crainte et la colère; son bois s'élève majestueusement au-dessus de sa tête; puis il reprend sa course impétueuse et se rapproche du chasseur immobile et silencieux, qui, le cœur palpitant d'émotion, tient sa carabine prête à faire feu. L'animal s'arrête encore une fois, l'arme s'abaisse, le coup part et la balle vient frapper en pleine poitrine le cerf, qui bondit sous les efforts d'une suprême agonie.

Certes l'émotion d'une grande chasse récompense amplement le chasseur de l'ennui d'un affût solitaire pendant lequel il a compté les heures.

Nous avons parlé de l'art de frouer que les chasseurs américains pratiquent avec une habileté merveilleuse. Nous fîmes partie un matin, dans ce même pays d'Adirondack, d'une expédition de chasse pendant laquelle un trappeur émérite qui se nommait Nick Dana donna une preuve de son adresse.

— Si j'avais quelque chose qui me manque, nous dit Nick au moment de déjeuner, je pourrais vous mettre promptement en présence de quelques cerfs mâles, si farouches qu'ils soient. J'espère trouver cela dans ces parages.

A peine étions-nous arrivés au bord du marécage, qu'une exclamation poussée par notre compagnon nous apprit qu'il avait découvert ce qu'il cherchait. Nick Dana nous montra en effet une longue plante herbacée que nous appelons en France le « panais des vaches ».

Nick nous désignant un terrain marécageux, dans la direction duquel se trouvait notre futur chemin, nous nous mîmes tous en marche de ce côté-là.

Il tira un couteau de son fourreau de cuir et, coupant la tige du panais à une longueur d'environ six pouces, se mit à la façonner de manière à lui donner la forme d'une de ces trompettes dont se servent les enfants. Appliquant alors cet instrument à ses lèvres, il souffla et les sons qu'il en tira ressemblaient tellement au cri ordinaire des cerfs que nous fîmes tous saisis d'étonnement.

Nick Dana se mit à rire et, nous indiquant d'un geste triomphant l'appreau qu'il venait de fabriquer, nous dit dans son langage yankee :

— Je vous promets maintenant, gentlemen, de vous faire tuer quelque mâle de la harde. Venez avec moi.

Le trappeur se plaça en tête, et nous le suivîmes, en ayant soin de faire le moins de bruit possible. Nous avions à peine fait cent pas que nos oreilles furent frappées par le sifflement d'un cerf.

— La bête est à nous! murmura Nick Dana. Couches-vous et ayez soin d'être bien couverts par le buisson. C'est un point important.

Il nous donna l'exemple, et en quelques secondes le Peau-Rouge le plus subtil n'eût pas découvert notre présence dans la forêt. Nick avait emporté un bois de cerf qui devait lui être utile dans cette circonstance.

Il le hissa de sa main gauche au-dessus du touffé dans lequel il se tenait et se mit à frouer à plusieurs reprises. Presque immédiatement un bruit saccadé résonnait sur le gazon desséché : on eût dit qu'un animal bondissait dans notre direction. Rien n'était plus vrai : un superbe dix-cors s'offrit tout à coup à nos regards dans un espace dénudé, entre deux taillis, à environ cent pas de l'endroit où nous étions cachés.

Il s'arrêta tout court, la tête tellement renversée en arrière que ses andouillers touchaient presque son échine. Son œil large et arrondi parcourut tout l'espace vide, comme s'il eût été en quête d'un objet encore inaperçu.

Au même instant, Nick Dana porta de nouveau la trompette à ses lèvres, et il fit mouvoir de côté le massacre qu'il tenait dans ses mains, l'agitant comme eût pu le faire un cerf qui entre en fureur et se dispose à bondir.

La bête nouvelle venue, apercevant alors la tête, la prit apparemment pour les andouillers d'un rival; ce qui le corrobora dans cette pensée, c'est qu'il entendit un appel



de défi qui lui était bien connu. Se dressant alors sur ses quatre pieds, son bois terrible relevé sur ses épaules, il accepta le défi et s'élança au galop de notre côté.

À une vingtaine de pas, le dix-cors fit encore une halte, arrêté probablement par l'incertitude où il se trouvait du genre d'ennemi auquel il allait avoir affaire. Ce repos lui fut fatal. D'après les conseils de Nick Dana, nous tenions nos fusils à l'épaule, et deux d'entre nous, visant en pleine poitrine, pressèrent la détente.

Le résultat fut tel que le trappeur l'avait prévu. Le dix-cors était tombé en râlant son ultime soupir. Nous nous hâtâmes de dépouiller notre victime et d'en pendre les quartiers dans les branches d'un arbre, hors de la portée des carnassiers, et nous continuâmes à avancer. Une demi-heure après, nous avions « assassiné » un autre dix-cors de la même façon que le premier.

Ainsi finit cette chasse ce jour-là. Il était cinq heures du soir : nous devions opérer une retraite assez longue pour réintégrer le campement. Chacun de nous chargea sur ses épaules les meilleurs morceaux des deux cerfs, et l'on abandonna le reste aux oiseaux de proie, aux coyotes et aux ours.

Les grillades de cerf passent, en Amérique, pour un mets succulent; le *venison steak*, salé et poivré, dont raffolent les Yankees, nous a toujours paru fade et peu digne d'être coté dans la cuisine savante d'un epicurien. N'importe! tel qu'il est, ce morceau de viande semble exquis quand il est particulièrement assaisonné par un appétit de chasseur. Que ne mangerait-on pas avec délices lorsqu'on est jeune et qu'on éprouve une faim dévorante en pleine forêt américaine?

Encore quelques mots pour achever notre excursion dans le pays d'Adirondack.

La route entre « Long Lake » et « Indian Pass » est très difficile à parcourir; elle traverse le pays le plus sauvage, « la Wilderness », et aboutit enfin à la source de l'Hudson, qui est située à 4,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, et se mêle au « Feldspar Brook », pour se confondre avec la cascade « Opalescent », — couleur d'opale, — la plus bizarre de toutes celles de la contrée d'Adirondack.

L'Hudson, comme le Rhône à l'endroit où il sort des rochers suisses, n'est qu'un mince filet d'eau; mais il porte bientôt des embarcations, et ce fleuve géant, une fois parvenu à « Tappan Bay », devient un véritable port de mer intérieur. Nous allons en parler un peu plus loin avec toute connaissance de cause.



ROUND ISLAND — L'ÎLE RONDE — SUR LE LAC LONG.



LES CHUTES DU TAGHANIC.

XX

### LE LAC CUYAGA

L'État de New-York est certainement celui de tous ceux du territoire américain qui compte le plus de cascades et de cataractes célèbres. Le lac « Cuyaga » est bien connu de tous les amateurs de paysages et de tous les photographes. Les chutes les plus importantes sont situées à l'extrémité sud du lac, dans le voisinage d'Ithaca, qu'un collège, — le Cornell University, — a rendu célèbre.

Le « Cuyaga » est enclavé dans une vallée qui s'élève à 400 pieds au-dessus du niveau des pays d'alentour, et l'on parvient à ce site à travers des ravines et des gorges

boisées, au milieu desquelles coulent, deçà delà, des nappes d'eau dont la formation est due au ruisseau important qui arrose la contrée entre la baie de Chesapeake et le golfe du Saint-Laurent, et qui est devenu un lac dans le terroir de Cuyaga.

Quand arrive l'été, tous les oisifs des villes voisines se rendent en partie de plaisir dans ces parages enchanteurs, et à leur suite on compte des voyageurs qui ont appris à connaître et à apprécier les beautés agrestes du pays et veulent ajouter à leurs souvenirs

celui d'une excursion à Cayuga. Il faut à peine une demi-heure pour se rendre d'Ithaca aux cascades, ce qui fait dire que cet endroit est le « Bois de Boulogne » de la ville. Le spectacle des chutes couverts de glaçons pendant l'hiver a également un charme tout particulier.

La cascade appelée « Fall Creek », la plus éloignée au nord d'Ithaca, est surtout remarquable par cette particularité, que l'on trouve huit chutes d'eau toutes plus jolies les unes que les autres, dans la ravine qui y aboutit. Les roches qui s'élèvent des deux côtés sont presque perpendiculaires et couvertes d'arbres verts. Un chemin assez bien entretenu circule à travers les méandres de la forêt. Quatre de ces cascadelles mesurent de 30 à 60 pieds d'élévation. Mais celle d'Ithaca en a 150, et l'on est émerveillé lorsqu'on voit ce torrent se précipiter à travers la fissure du rocher et ricocher de pierre en pierre jusqu'au bassin ouvert en bas.

Non loin de cet endroit, on va visiter les « Trois Cascades », qui, à notre avis, sont les plus belles de tout le territoire. Ce qui a fait donner cette qualification de « triple » à la cascade, c'est qu'elle offre à la vue trois chutes les unes au-dessus des autres. La dernière est celle qui tombe de plus haut. On aurait dû nommer cette cascade « la Voile de la mariée ». En effet, l'eau tombe mince et ferme, comme une gaze devant un rocher, sans presque produire le moindre bruit.

Nous indiquerons à nos aimables lecteurs certaines bizarreries de la nature que l'on montre à tous les voyageurs et qui, en effet, sont assez extraordinaires.

La première est une tour massive, formée par un rocher de 30 pieds de haut. Une sorte de créneau a été façonnée naturellement par les érosions dans la pierre. Les eaux du lac viennent baigner cette fortification, derrière laquelle la forêt a formé un rideau de feuillage.

Un peu plus loin, voici une grande muraille de pierre à l'extrémité de laquelle se dresse un arc-de-triomphe fruste et sans ornements, car il a été également façonné par la nature; cela s'appelle le « Castle Rock ». Des arbres, — quelques-uns assez élevés, — ont poussé dans les fissures de la roche. Deux sapins assez hauts s'élèvent sur le fronton de l'arc de triomphe.

A un mille et demi de « Fall Creek », on visite les Cascadelles. C'est entre les deux ravines que l'on a construit l'Université, sur une éminence qui a 400 pieds d'élévation au-dessus du niveau du lac. Les bâtiments du collège, placés sur un point culminant, sont entourés de gazons et de parterre de fleurs parfaitement entretenus.

La vue, dont on jouit de la piazza ouverte sous ce fronton du collège est une des plus belles de toute la contrée. L'une des ailes est placée près de la Cascadelle. Un pont, jeté sur le vallon, est dû au travail ingénieux des élèves de l'université; il donne accès, sans forcer à descendre ou à remonter, sur l'autre côté du vallon étroit, où l'on éprouve encore des sensations charmantes en contemplant les horizons.

L'organisation intérieure de ce collège, connu sous le nom de Cornell University, est intéressante à raconter ici, parce qu'elle ne ressemble point à celle de nos institutions françaises.

S'il est parmi nos lecteurs quelques personnes qui aient visité le collège d'Eton, près de Windsor, en Angleterre, elles verront que la description que nous allons faire est, à peu de chose près, identique avec celle de cette grande institution, qui compte plus de mille élèves.

Les Américains, amis de la liberté, ont voulu que ce grand principe fût inculqué dès le premier âge à tous les enfants du pays. Dès qu'ils sortent du giron de la famille où ils ont été habitués à faire leur volonté, les garçons et les jeunes filles sont placés dans des académies dirigées par des professeurs imbus des mêmes idées. Que l'on ne s'imagine point cependant que cette liberté engendrera la licence! Bien au contraire, l'enfant libre comprend bien vite la valeur de ce mot, sa véritable signification; l'adolescent admet la supériorité sous quelque forme qu'elle se présente. Le *Mighty God* (Dieu tout-puissant), — le *Mighty Dollar*, le sublime dollar, — le *Mighty Country*, la contrée grandiose, — tout ce qui est géant, inimitable, en un mot au-dessus de l'ordinaire, mérite et obtient son approbation.

Seulement, si le professeur est au-dessous de sa tâche, s'il ne réalise pas les espérances conçues à son endroit, il sera aussitôt conspué et déclaré hors de service. Par contre, si cet homme, dès ses premiers frottements avec ses élèves, leur démontre, en peu de mots, qu'il les domine par le vouloir et la science, il deviendra bientôt l'idole de sa classe.

C'est pour cela que les professeurs des collèges et des universités des États-Unis marquent tous dans les branches de l'enseignement.

Revenons au collège proprement dit de Cornell. Chaque élève a sa chambre particulière, dont l'ameublement se compose d'un lit, d'une table de nuit, d'une commode, d'une table et de quatre chaises, une bibliothèque destinée à contenir des livres, quelques gravures : Washington, Henry Clay, le général Grant, sont apposées sur la muraille; des portemanteaux pour les habits, des rideaux blancs aux fenêtres; tout est simple, monacal, utile, sans être luxueux. Un tapis couvre en hiver le plancher qui, pendant la saison chaude, doit être lavé, tous les deux ou trois jours, par les serviteurs du collège.

Ces chambres, ou plutôt ces cellules, sont bien aérées et s'ouvrent sur un vaste corridor, comme qui dirait celui d'un monastère. Les portes ne sont point fermées à l'aide de serrures : les professeurs veulent toujours avoir le droit de savoir tout ce qui se passe chez leurs élèves. Ceux-ci sont libres de travailler le soir, à la clarté de la lampe; mais, à onze heures, les feux doivent être éteints, c'est la règle immuable.

Le lever, en été, s'opère à cinq heures; le déjeuner est servi à sept et les classes commencent à huit. Pendant l'hiver, ce règlement est reporté à une heure plus tard.

Dès que l'écolier est debout, il doit se livrer à ses ablutions dans une salle disposée à cet effet : ces devoirs de propreté remplis, il rentre dans sa chambre pour procéder à la fin de sa toilette et préparer ses leçons. Après le premier repas du matin, l'élève de Cornell se rend au réfectoire, où il trouve du café au lait, du chocolat, avec des *muffins* et des tartines grillées, — *toasts*. — D'aucuns, qui préfèrent la soupe, sont servis à leur goût. Une demi-heure de promenade est ensuite accordée à tout le collège.

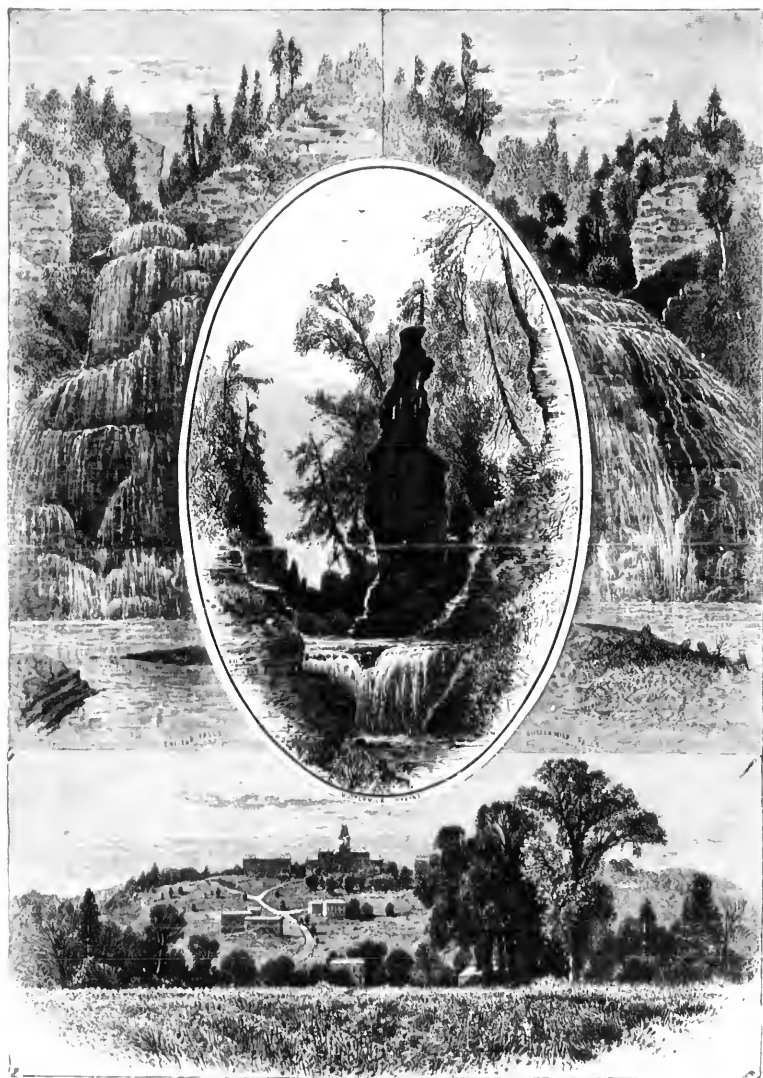
La classe commence enfin. Tout est enseigné méthodiquement, par démonstration, à ces jeunes Américains. Le professeur envoie ses élèves au tableau et leur apprend, par des faits, ce qu'il veut leur prouver. Chacun, ou le plus grand nombre, à tour de rôle, est appelé vers la planche noire, afin de prouver l'évidence de l'utilité des leçons.

Il y a, après la classe, des répétitions particulières dans les chambres, une répétition générale dans les salles d'études, et enfin, le diner a lieu à midi, — repas savoureux, abondant, pour lequel l'économe ne recule devant aucune dépense, afin d'améliorer la



PAYSAGE DES ENVIRONS DU LAC CUYAGA.

1. Les trois cascades. — 2. Les chûtes d'Ithaca. — 3. La gorge d'Ithaca. — 4. Le château Baehor. — 5. La roche Tour.



LES ENVIRONS D'ITHACA.

1. Les cascades d'Enfield. — 2. Le ravin de Buttermilk — 3. Les chutes de Buttermilk — 4. L'université de Cornell.

santé des élèves. A Cornell, les élèves sont admirablement nourris. La pension coûte 500 dollars, — 2,500 fr., — mais elle les vaut hardiment.

Après ce repas, le plus plantureux de tous, les élèves vont s'ébattre dans les cours, sur le gazon du parc, ou se promènent quatre à quatre, s'ils aiment mieux cet exercice, pour satisfaire leur goût ou favoriser le développement de leur corps. A deux heures, les études recommencent : études de l'arithmétique, du français, puis du latin et du grec, — pour ceux qui veulent tout savoir. — A cinq heures, on procède au lunch : du pain, du beurre, une tranche de viande à qui en veut, et recreation. L'étude du dessin ou de la musique est ouverte de six à sept heures et demie. A huit heures, on soupe, puis chacun se retire dans sa chambre avec la permission de recevoir ses amis. On prend la du the, on y devise à mi-voix sur les travaux du jour; puis, quand les onze heures réglementaires ont sonné, chacun doit rentrer chez soi et se coucher.

Bonne nuit, mes enfants! Jouissez de la liberté et travaillez encore demain comme vous l'avez fait aujourd'hui, sous l'égide protectrice de vos amis, les maîtres savants preposés à votre instruction.

Nous ne déclarerons pas que les élèves du Cornell University sont tous des « aigles »; mais nous pouvons certifier que ce sont des hommes.

Cinq années d'études suffisent pour mener à bonne fin les travaux de ces jeunes gens, qui entrent dans le monde avec la science suffisante pour se guider dans la vie ouverte devant eux, avec ses phases de bons et de mauvais jours.

Généralement, le Yankee de vingt ans sont de très bons gens de valeur, pour qui le commerce sera une science facile à expliquer de façon à faire honneur à un pays essentiellement laborieux et industriel.

A 6 milles d'Ithaca, dans la direction du sud-ouest, on va visiter « Enfield Falls », site très remarquable. Le guide fait remarquer aux touristes la profondeur du lit torrentiel qui a creusé le rocher pour se frayer un chemin. L'eau arrive avec rapidité au-dessus de ce *cañon* en miniature et se précipite à 150 pieds dans un gouffre dont les murailles se dressent des deux côtés à 300 pieds de hauteur.

Ce saut accompli, l'eau coule à travers la vallée et va se jeter dans le lac en suivant encore un itinéraire très accidenté, dont le parcours defie vraiment le courage le plus opiniâtre. La chute principale ressemble quelque peu à celle de « Triple Falls », car, comme celle-ci, elle est scindée en quelques fractions, jus,qu'au moment où elle atteint la profondeur de l'abîme. Ceux qui admirent ces cascades, — toutes semblables et pourtant toujours nouvelles, — du haut des rochers couverts de verdure, — ne peuvent s'empêcher de songer à la grandeur de la création universelle.

On cite encore parmi les curiosités du pays la chute d'eau de « Buttermilk Ravine » le long de laquelle se dresse une pierre d'une hauteur monumentale.

Cette curiosité naturelle a aussi sa légende.

Comme dans tous les pays nouveaux, l'Américain du Nord se rattache faute de mieux à toutes les petites histoires qui peuvent donner quelque relief à un site remarquable par une originalité de la roche, de l'arbre ou de la rivière. Ce rocher de Buttermilk formé par une masse de pierre calcaire, divisée par couches épaisses de 6", 10 à 6", 15 chacune, était autrefois le point de repère d'une tribu d'Indiens qui avaient pris parti pour les Anglais contre les soldats du général Washington. Leur chef Tary-Oh, pendant une

échauffourée entre les Yankees et les hommes de sa tribu, s'empara d'une jeune fille de race blanche dont il devint éperdument amoureux et qui, parfaitement traitée par lui, finit par répondre aux doux sentiments du chef Peau-Rouge et accepta la proposition d'être sa femme légitime, à la mode indienne. Miss Blackstone, habituée à vivre avec tout le confortable des enfants des planteurs du pays, se résigna à suivre Tary-Oh comme l'eût fait une *squaw* de la tribu et à partager les dangers que courait son époux, dans ses marches et contre-marches à la poursuite des Américains.

Elle avait pris une telle influence sur Tary-Oh, que celui-ci épargnait les prisonniers et ne les « scalpait » plus à la façon des gens de sa nation.

Un jour, à la suite d'une longue excursion à travers monts et vallées, du côté du Lac George, miss Blackstone, femme de Tary-Oh, tomba malade et se vit dans l'impossibilité de suivre son époux. Il était cependant impossible de laisser la pauvre femme exposée à tomber entre les mains des Américains, qui ne lui auraient pas pardonné sa trahison.

Tary-Oh connaissait près du lac Cuyaga une grotte profonde dont l'accès était fort difficile, et qui pouvait devenir habitable avec peu de frais. Cette grotte ressemblait extérieurement à une tour massive et ruinée. A sa base intérieure une sorte de portique était naturellement taillée dans la pierre, et s'étendait un jardin où croissaient des herbes sauvages : des arbustes et des plantes grimpantes couvraient les murailles. Une fois l'huis fermé à l'aide de quelque grosse pierre, celui qui se tenait à l'intérieur de la tour devait être caché à tous et à l'abri d'une découverte quelconque par tout autre que par celui ou ceux qui sauraient que la tour de Cuyaga était devenue l'asile d'un être humain.

Le chef indien transporta seul, pendant la nuit, sa femme dans la cachette qu'il lui destinait pour demeure. Il lui apporta des vivres, des peaux de bison, et lui indiqua une source qui se frayait un chemin sous les rochers. En faisant ses adieux à miss Blackstone, il lui dit :

Ton chef et maître ne restera pas longtemps absent : la victoire une fois remportée sur les visages pâles, il reviendra près de toi.

Il partit. Nos lecteurs ont peut-être deviné que la pauvre miss Blackstone se trouvait à la veille de devenir mère. Sa position était désastreuse. Elle eût eu besoin de secours et nul ne devait être là à l'heure de la délivrance, pour lui offrir des soins indispensables à une femme qui avait été élevée d'une façon tout autre que l'est d'ordinaire une *squaw*.

Le lendemain du jour où miss Blackstone avait été introduite dans la grotte tour de Cuyaga, — dans la ravine que l'on nomme *Butternilk* à notre époque, — les douleurs de la maternité la forcèrent à rester couchée : elle comprit alors la faute terrible qu'elle avait commise, mais il n'était plus temps. En proie à d'horribles souffrances, elle lutta et finit enfin par mettre au monde une gentille créature qui, faute de soins, mourut en quelques heures. La malheureuse mère était restée sans connaissance, et lorsqu'elle reprit ses sens, sa désolation égala la douleur physique qu'elle avait éprouvée.

Le soir du troisième jour, miss Blackstone, qui ne pouvait sortir de sa prison, adressa à Dieu la plus fervente prière et se résigna à mourir. Peu à peu ses forces baissaient, lorsque, au moment où elle allait rendre l'âme, la grosse pierre qui cachait l'orifice de la grotte tour tomba avec fracas. Tary-Oh était près d'elle. Mais le chef éploré arrivait trop tard. Il chercha par tous les moyens possibles à ranimer sa bien-aimée : celle-ci ne devait



plus rouvrir les yeux. Tary-Oh ne put que rendre les derniers devoirs à sa femme; il maudit la guerre qui l'avait forcé à quitter sa compagne et, à dater de ce jour, il garda la neutralité dans le conflit entre les Anglais et les défenseurs de la liberté indigène. Il mourut à Cuyaga en 1791.

Peu à peu, l'atmosphère destructrice a miné la tour, et il n'en reste plus, en 1879, que le fragment que l'on montre encore aux voyageurs, en leur racontant la légende de Tary-Oh.

La plus importante et la plus pittoresque de toutes ces cascades groupées dans ce petit territoire est, sans contredit, celle de « Thaganic », que l'on trouve en haut du lac Cuyaga, à 10 milles nord-ouest de la ville. Elle mesure 50 pieds de plus en hauteur que le Niagara; on la compare à la Staubach de la Suisse. Ce qui fait le charme de ce paysage, c'est le grandiose de cette cascade, qui s'élançait dans une ravine monumentale, et la vue du lac, que l'on a d'un certain côté, ainsi que celle du pays environnant.

L'eau semble émerger d'une table de pierre unie comme une dalle et on la voit tomber à 250 pieds dans un vaste bassin. Un brouillard épais, produit par la pulvérisation du liquide, se développe aux deux tiers de la chute. Les rochers forment un triangle en avant de la cascade: on dirait qu'ils ont été taillés par des maçons habiles, tant leur surface est plane.

C'est à cet endroit que l'on peut répéter avec raison les vers du grand poète:

Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou.

Malheur à l'imprudent qui se sera risqué dans ces parages sans emporter un manteau, un châle et quelques cache-nez! Il est certain de rapporter, — en revenant au logis, — sinon une fluxion de poitrine, du moins un rhume dont il aurait pu éviter les atteintes.

Borec se déchaine en ces lieux comme il le fait lorsqu'il descend des cimes glacées du mont Ventoux, dans notre département de Vaucluse, aux portes d'Avignon, — la cite des papes, — pour fondre sur la Provence et déraciner tout ce qu'il rencontre sur son passage.

Le *mistral* de Thaganic n'a rien à envier à celui de Marseille et de la Crau. Lorsqu'on va visiter la cascade américaine, il faut se tenir à... quatre pour ne pas être jeté bas, et même pendant les fortes chaleurs de l'été, on doit avoir la précaution d'être vêtu de drap et muni dessous de flanelle.

## ALBANY ET TROY



LES RIVES DU MOHAWK

Il y a dans l'État de New-York une portion de territoire qui offre à ceux qui la traversent le charme le plus complet de la vie champêtre. C'est à peine si, aux États-Unis, le souvenir des temps passés remonte à deux cents ans; mais il semble que dans ce coin de terre la paix et le bonheur ont fait election de domicile depuis les âges les plus reculés. Ce pays béni et enchanteur, c'est Mohawk, une vallée profonde et étendue traversée par la rivière de ce nom, lequel lui fut donné par les tribus aborigènes et dont l'étymologie est inconnue.

Ce courant d'eau prend sa source dans le comté d'Onéida, à 20 milles au nord de Rome. Son lit descend dans la direction du sud-ouest et de l'est et, va aboutir à l'Hudson, après avoir creusé son sillon sur une étendue de 135 milles. Au début, cette rivière n'est qu'un « ruisseau » ; mais, après avoir reçu les eaux de différents autres affluents, à Utica, elle devient très importante.

Cette petite ville que nous venons de nommer est bordée d'un côté par le canal du lac Érié, et de l'autre par le Mohawk, qui forme des contours pareils à ceux d'un serpent qui rampe, et sert à l'arrosage des fermes nombreuses placées aux abords d'Utica.

Des arbres de belle venue bordent la rivière et les prairies qui l'avoisinent. Un peu plus loin, parallèlement au canal, la voie ferrée livre passage à ses machines et à ses wagons, et, derrière cette route du progrès et de l'industrie, les montagnes boisées forment le fond du paysage. Des troupeaux de bœufs et de vaches broutent l'herbe épaisse, et les oiseaux en grand nombre babillent dans les buissons, ou picorent les insectes sur le dos des bestiaux.

Le Mohawk coule en murmurant à travers ces pâturages et arrive enfin sur les roches jetées sur son passage par l'Adirondack. A dater de cet endroit, le Mohawk, jusqu'alors tranquille, devient irrité et tumultueux et se précipite d'une grande hauteur à « Little Falls ». Il y a là trois cascades, de 40 pieds en tout, toutes les trois utilisées par les manufacturiers et les usiniers de la ville, dont les constructions s'élèvent sur l'île placée au bas de la chute d'eau, un rocher pittoresque et d'origine éminemment volcanique.

Le canal Érié coule dans sa vaste rigole, creusée dans le rocher au pied d'une montagne escarpée debout de l'autre côté de la rivière et qui porte le nom de Rollaway.

Sur la rive opposée, une seconde colline se tient droite et inclinée, dont la cime altière est couverte d'arbres et la base est dentelée, mordillée, comme pour prouver aux visiteurs que le Mohawk est un rongeur qui détruisait tout aux endroits où il passait, dans les temps reculés. De nos jours, le Mohawk est plus tranquille : son doux murmure se confond avec le bruit des clochettes du bétail et les chants modulés des oiseaux qui étalent sa surface du bout de l'aile, ou s'y baignent sans crainte de se mouiller outre mesure.

On aperçoit dans ces parages les traces de la destruction des eaux aux grandes époques de l'inondation du globe ; un rocher, entre autres, — le Profile Rock, — qui, vu de côté, offre à la vue les lignes parfaites d'un visage humain. A ses pieds s'étend la berge sur laquelle les chevaux de halage traînent ou remorquent les bateaux et où se promènent en voiture les oisifs de la ville dans leur voiture de luxe. Ce « Rocher Profil » est une des vues imposées aux visiteurs du pays : quiconque se refuserait à admirer cette merveille de la nature passerait pour grossier, pour ne rien dire de plus. Les bords de Rollaway sont tapissés, tout le long du canal, d'arbres de haute venue, parmi lesquels on remarque des pins en parasol, des hêtres, des trembles et des peupliers.

De l'autre côté, à l'est, le Mohawk se réunit dans un seul lit, — car l'île dont nous avons déjà parlé ne se prolonge pas au delà de la ville ; — mais les montagnes se développent encore, couvertes de bosquets verdoyants, où les fleurs poussent dans le gazon et embaument l'atmosphère. Au delà de ces rives charmantes, le Rollaway semble se perdre dans le sable, comme le Mançanarés à Madrid ; il coule souterrainement sous des cailloux ; mais, au delà du Suspension Bridge, le Mohawk se montre de nouveau et arrose une campagne agreste et des plus enchanteresses.

A dater de cet endroit jusqu'au Schenectady, la contrée est réellement le cœur de la vallée du Mohawk. Ce sont partout des sites merveilleux d'une beauté pastorale qui charment et ravissent le voyageur même le moins enthousiaste. De ce nombre est l'Américain lui-même qui, quoique sans cesse emporté par de la spéculation, ne peut s'empêcher d'être impressionné favorablement par le calme qui s'impose à ses nerfs surexcités.

Schenectady est une ville à l'aspect paternel, vieillot, impassible, qui hait le mouvement : elle passe pour la plus ancienne cité de l'État. On hésite entre les dates de 1614 et de 1623, lors du séjour des Indiens dans ces parages, à qui ils donnaient le nom de *Skaunoghtada*, dont la signification est « la ville à travers la plaine ».

A cette époque, Schenectady était plus prospère qu'Albany : son commerce de pelleteries, très renommé, ses rapports constants avec les Peaux-Rouges, tout assurait son avenir, quand, par malheur, les rapports amicaux avec les Indiens se changèrent en hostilités, vers 1690. Ceux-ci massacrèrent toute la population, à l'exception de soixante habitants, qui parvinrent à s'échapper, tandis que l'incendie dévorait leurs demeures. Une seconde conflagration éclata en 1748, et cependant les maisons qui ont été rebâties ont l'aspect aussi vieux que si elles dataient de plusieurs siècles. Le lit du Mohawk devant Schenectady est très large et fort profond : cela tient aux différents affluents qui se sont jetés dans ses eaux. Un pont de bois d'une longueur assez prolongée est jeté sur la rivière.

Un peu plus bas, le Mohawk coule entre des rives basses et les montagnes sont à une distance assez éloignée. Une grande chute d'eau se déverse dans un bassin inférieur à Cohoes; mais, avant d'y parvenir, le Mohawk a été endigué de façon à servir aux besoins d'une usine considérable. La ville est, du reste, tout à fait manufacturière : on la nomme le Lowell de l'État de New-York, et l'on cite parmi ses usines les immenses moulins à coton d'Harmony, vingt-cinq manufactures pour les laines foulées ou tissées et plusieurs autres trop longues à mentionner. Du haut des bâtiments d'Harmony, situés tout près de la chute, on aperçoit un paysage grandiose. Mais ces vues admirables ne sont réellement telles qu'à certaines époques de l'année. En été, le Mohawk n'a presque pas d'eau; aussi la chute ressemble-t-elle à une série de rapides plutôt qu'à autre chose. C'est particulièrement vers la fin de mai que l'aspect est imposant : la cascade mesure alors plus de 70 pieds. Les rives qui s'étendent des deux côtés sont élevées, et cependant l'eau n'y est pas profonde. Les montagnes sont couvertes d'arbres verts sur leurs sommets; mais, à leur base, une stratification en diagonale prouve que le sol a été soulevé et bouleversé par des éruptions volcaniques dans les temps reculés de la formation de la terre.

En dessous des cascades, la rivière est scindée en deux par une île ombragée, rendez-vous de tous les amateurs de parties de plaisir et de pique-nique, accourant de la ville de Troy. Cette cité, essentiellement industrielle, est le centre de manufactures immenses : on y coule des métaux et, des hautes cheminées de toutes ces fonderies, la fumée noire et épaisse s'échappe en colonnes serrées.

C'est là une des raisons principales pour lesquelles les Troyens, qui ne sont pas amis de la noire poussière du charbon, ont établi leur résidence de l'autre côté de la rivière, à un mille ou deux de Cohoes, sur l'emplacement où le Mohawk et l'Hudson confluent entre la partie sud et ouest de Troy.

Le pont jeté en cet endroit repose, au milieu, sur une île qui suggère aux passants des



LES PETITES CASCADES.

idées de villégiature. On songe alors à se faire fermier ou à garder des troupeaux à l'instar du Tityre et du *Mélibée* du poète Virgile.

Troy est une ville de 60,000 habitants, bâtie à l'embouchure de la crique de Poestenkill, à 6 milles au-dessus d'Albany et à 151 milles de New-York.

Albany compte 70,000 âmes dans son enceinte. Le chemin de fer y a un grand dépôt; c'est de là que s'éloignent les voyageurs se dirigeant vers le pays de l'Ouest, et là s'arrêtent les nombreux steamboats qui remontent et descendent l'Hudson. Chef-lieu de la législature de l'État de New-York, Albany est la plus ancienne des treize colonies fondées à l'origine de l'émigration européenne. Jamestown, dans la Virginie, fait seule exception.

Hendrick Hudson, qui découvrit le fleuve, remonta, en septembre 1609, dans son yacht, appelé *Half Moon*, jusqu'à l'endroit où vient de nos jours aboutir le *broadway* d'Albany. Un certain nombre de navigateurs hollandais explorèrent à leur tour le grand fleuve pendant les trois années suivantes; ce fut seulement en 1614 que les fondateurs de New-York, — les Knickerbockers, — bâtirent un fort sur l'île qui est placée en aval du fleuve et que l'on appelle encore « *Castle Island* ».

En 1617, une fortification nouvelle s'éleva à Normanskill, et l'an 1628 vit également sortir de terre le fort Orange, placé au midi de la ville. On construisit ensuite un bastion quadrangulaire, — le Fort Frédéric, — sur le terrain élevé

où passe actuellement State Street, entre l'église de Saint-Pierre et le Geological Hall, dont les parallèles descendaient le long des rues Steuben et Hudson jusqu'au bord du fleuve.

Ces moyens de défense subsistèrent jusqu'après la conclusion de la paix et la déclaration de l'indépendance.

Albany s'appelait d'abord « New Orange », qualification que lui avaient donnée les Hollandais, même quand les Anglais s'emparèrent de la ville en 1664. La ville de la « Nouvelle-Orange » fut appelée Albany en l'honneur du duc d'York et d'Albany, qui fut depuis Jacques II.

Un décret incorpora Albany aux possessions anglaises en 1686, et son premier maire fut Peter Schuyler, dont la famille était amie des tribus indiennes. Telle fut la cause de la paix dont jouit la ville, pendant que les Peaux-Rouges ravageaient le pays d'alentour : jamais ils ne tentèrent la moindre invasion contre leurs alliés.

Eu égard à son ancienne importance, Albany fut choisi pour le lieu d'armement des grandes expéditions militaires des Anglais contre le Canada. Quoiqu'il fût entouré de terrassements très bien défendus, ce point du territoire pouvait être attaqué, mais il ne le fut jamais. C'est dans cette ville que se réunit, en 1754, la première Convention ayant pour but l'union des colonies, et dont Benjamin Franklin fut le président.



LA VALLEE DU MOHAWK.

Les vues d'Albany sont très pittoresques, soit qu'on examine la ville du côté de l'ouest, d'où les maisons s'élancent par étages, et où le Capitole domine la cité enfoncée dans un bosquet d'arbres touffus, soit du côté nord, où l'on aperçoit la ville en biseau; car Albany est plus long que large. Au haut, dans la direction de Troy, les champs sont réservés aux bestiaux, et les pâturages abondent; vers le midi, les tanneries, les manufactures couvrent le terrain. Les hôtels, — vastes et bien tenus, — sont placés à l'extrémité de la ville, au delà du jardin du Capitole. C'est là également que l'on peut examiner à loisir les églises anciennes et modernes et les vieilles maisons qu'avaient élevées les Knickerbockers.

Une vue également curieuse d'Albany est celle que l'on a de Keenwood. La ville semble complètement serrée, écrasée. On distingue sans difficulté les arbres du parc Washington, les champs cultivés qui bordent la ville au sud, et les montagnes brunes contre lesquelles elle s'appuie à l'ouest. Des arbres de très belle venue bordent les routes, souvenirs irrécusables de l'époque où le Mohawk était le grand fleuve du pays. Du haut de ces collines, rien n'est plus facile que de jouir du spectacle enchanteur de la réunion des eaux de cette rivière dans le grand fleuve qui va descendre jusqu'à la mer, et porter des navires de grand tonnage, aussi bien que des vaisseaux de guerre jusqu'aux trois quarts de sa course.

Mais le spectacle le plus curieux le long des rives de l'Hudson est, sans contredit, celui de ces immenses bateaux à vapeur, maisons flottantes, qui, à toute heure, le matin, le soir, le jour, la nuit, montent et descendent de New-York à Albany et Troy et de ces deux villes à la Ville-Empire, chargés de passagers et de marchandises.

Il faut avoir vu, il est indispensable d'avoir visité ces constructions navales pour se faire une idée de la hardiesse américaine.

Tous ces vapeurs à haute et basse pression se ressemblent à la différence près du luxe, de l'aménagement intérieur; aussi, en en décrivant un, — nous choisirons le plus élégant, le plus rapide, le mieux peint et le plus luxueusement meublé, — nous les aurons tous photographiés.

Qu'on se figure un vaste bateau plat, sur lequel sont hissés trois étages superposés; le premier, placé au-dessus de la cale où sont arrimées les marchandises et les malles des passagers; celui au-dessus dans lequel se trouvent des salons pour les dames et ceux pour les gentlemen, tous bordés par des cabines dont l'accès est pratiqué au moyen de portes à coulisses, avec trois rangs de couchettes superposées à droite et à gauche.

Au milieu de ces salons se trouve une table dressée dans toute l'étendue de la pièce. Aux heures des repas, elle est couverte d'une nappe éblouissante de blancheur, de surtout pleins de fruits, de fleurs, et on y sert un repas à la mode américaine, plantureux sinon très succulent. Le repas terminé, on trouve des livres et des « scrap books », — albums, — aliments intellectuels qui remplacent la nourriture du corps. Un certain nombre de Bibles et de *prayer books* sont également placés sous les yeux des voyageurs présents, offerts par les « Bible Societies », qui sont très répandues dans toute l'étendue des États-Unis.

C'est généralement le soir que l'on s'embarque pour redescendre le fleuve Hudson et se diriger sur New-York.

Quatre heures viennent de sonner : on voit des voitures chargées de bagages accourir vers le port : des chariots, — *carts*, — s'acheminent vers le même point du rivage. Une cloche, — que disons-nous? — plusieurs cloches, sonnent à toute volée, pour appeler les retard-

dataires. La vapeur chante; les matelots du steamboot, — abeilles de ces énormes léviathans des eaux, — vont et viennent dans toutes les directions, roulant des tonneaux et des colis, les alignant, les calant. Les voyageurs pressent le pas et descendent ou montent à bord, en s'introduisant par le pont-échelle qui touche de la rive aux sabords du steamboot.

Tout est prêt : l'heure sonne, la vapeur siffle et l'on entend ces mots : « *Everybody on board!* — Tout le monde est à bord! » — auxquels on répond par ceux-ci : « *All right! Let us go!* Tout va bien! Partons! »

C'est le capitaine qui les a prononcés. Les grappins ont été retirés : la roue tourne, le navire s'éloigne de la rive, tandis que les passagers grimpent sur le pont, — le troisième étage, — pour dire adieu à leurs amis qui les ont accompagnés et qu'ils laissent sur la rive, ou bien, s'ils sont seuls, pour jouir de la vue du paysage, ou examiner l'habileté de la manœuvre.

Le steamboot est au milieu du fleuve. Les préposés du capitaine procèdent à la recette et perçoivent le prix des places.

Aux États-Unis, le péage d'un passage sur les railways ou en bateau à vapeur ne se fait pas comme en France ou dans les autres pays de l'Europe. Tandis que, sur le continent européen, on ne peut entrer dans les salles d'attente d'une ligne de chemin de fer, ou monter sur un navire que muni d'un billet, dans les pays américains, on commence par s'installer dans un wagon, ou dans les cabines d'un bateau à vapeur, à sa guise : le premier venu est le mieux placé. C'est rationnel; pas de privilège : tout est au premier occupant.

Trois hommes suffisent pour opérer la rentrée des fonds dus pour le passage. Le premier se place à l'issue d'un salon, l'autre à son entrée : le troisième s'avance dans l'intérieur, allant de place en place, de personne en personne, demandant où l'on va, si l'on dine, si l'on couche dans un « cadre », et se faisant donner, en échange d'un ticket, la somme tarifiée.

Impossible de tricher : il faudra à chaque réquisition, à table, au lit, et surtout à la sortie du steamboot, quand on arrivera au lieu de destination, reproduire le ticket qui prouvera que l'on est en règle.

Lorsque cette pègre importante des trois préposés est terminée, la cloche du diner sonne. Des nègres, — *waiters*, — ont mis le couvert : *Supper is ready!* ce qui veut dire en bon français : La soupe est sur la table, ou plutôt : Le souper est prêt.

Chacun s'assoit par ordre au rang qui lui est assigné. Il est bien entendu que l'on s'est arrangé de telle façon que la famille, les amis, ne soient point disséminés le long des parois de la table.

Et cependant il arrive quelquefois qu'un pauvre diable, ou un escroc — il n'en manque pas, Dieu merci! à bord des navires à vapeur qui voyagent sur les fleuves, sur les parois desquels on voit de tous les côtés des affiches ainsi libellées : — *Beware the pick-pockets!* — prenez garde aux filous! — il arrive, disons-nous, qu'un malheureux ou un intrigant se glisse hors des étrointes savantes des préposés.

L'un n'a pas l'argent nécessaire pour payer son passage, l'autre ne veut pas vider sa bourse.

Si ces deux personnes en contravention sont découvertes, on ouvre une enquête, on les interroge et, quand la vérité est reconnue, on procède de la façon suivante.

Le malheureux, — celui dont l'honorabilité est avérée, — est soumis par le capitaine aux travaux du bord, suivant ses forces, d'après son intelligence. Mieux encore, on





SCHERECTADY. — VUE PRISE DU CÔTÉ DE L'OUEST.

organise pour cet infortuné une collecte qui le mettra à même de se tirer d'affaire à New-York et de se diriger plus loin, si telles sont ses intentions.

Dans le cas du passager de mauvaise foi, — *the wrong passenger*, — la position est différente et mérite d'être racontée dans ce livre essentiellement original, — telle est du moins notre intention, — et particulièrement exact.

Nous supposons que le *tricheur* s'est glissé dans un cabinet quelconque, sous un lit, derrière des colis, n'importe où, au moment de la collecte générale.

— Votre billet? lui demande enfin le contrôleur qui s'est aperçu de la fraude.

— Je vous l'ai montré, répond effrontément le voyageur.

— *No humbug!* — pas de plaisanterie! — Faites-le voir encore.

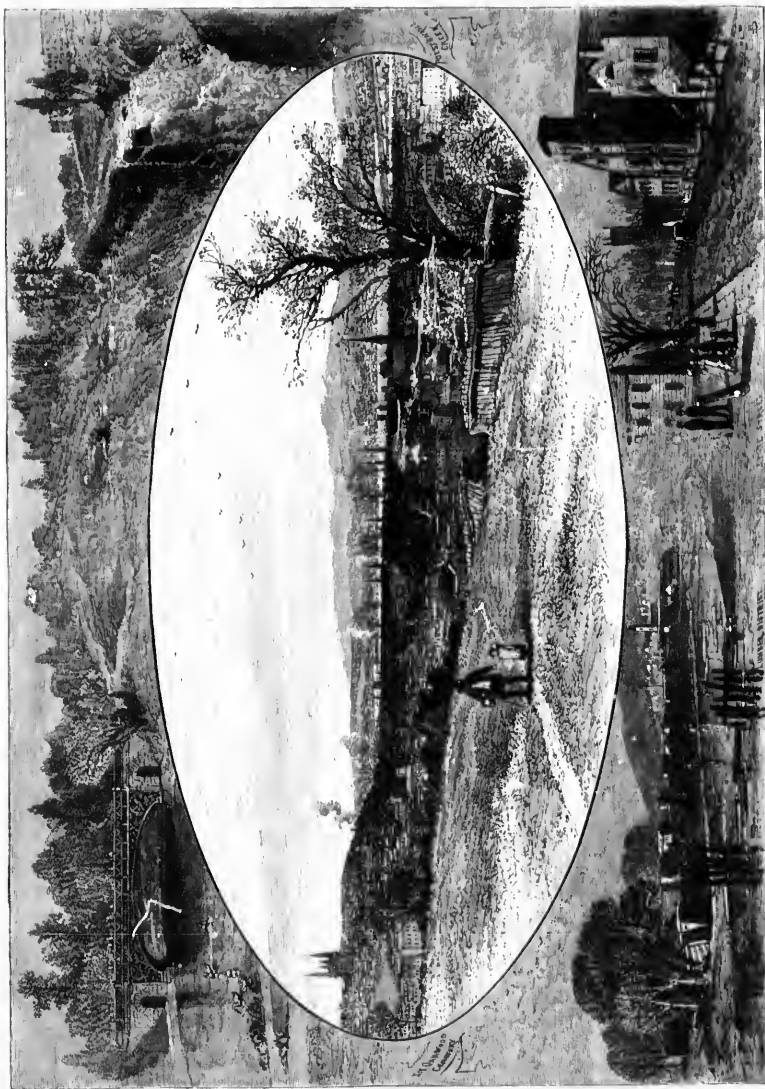
L'individu se fouille, fait semblant de chercher et déclare enfin qu'il a perdu son billet. Il joue la déception, l'ennui d'être embarrassé, et finit par avouer qu'il n'a plus d'argent, ni billet, ni or. Il aurait, selon son dire, donné tout ce qu'il avait pour payer son passage.

— Très bien! en ce cas nous allons vous débarquer. *Stop!*

— Mais...

— C'est la règle. *Stop!*

Et la machine s'arrête : deux matelots font descendre le faux gentleman dans une embarcation et rament vigoureusement vers le rivage. Ils y arrivent et vous jettent tout



TROY ET SES ENVIRONS.  
 1. Le cimetière de Oakwood. — 2. Postenville Creek. — 3. La ville de Troy, vue de Oakwood. — 4. Le quartier de bois. — 5. La rue State (de l'État.)

bonnement le quidam sur le sable, ou dans le marécage sans pitié, sans égards. C'est la règle. Et, sur cinquante cas pareils, le drôle qui a été ainsi traité mérite parfaitement son sort. C'est un filou ou bien souvent pis que ça.

Faut-il raconter, par le menu, un souper de bateau à vapeur? Il nous semble plus curieux de donner ici la copie d'une carte que nous avons rapportée de l'un de nos voyages à bord d'un des steamboats de l'Hudson. Nous la reproduisons avec la traduction en regard et même avec sa « faute de latin ».

*Ox Tail soup.*  
*Mock turtle soup.*  
*Stewed wild Turkey.*  
*Salmon, shrimp's sauce.*  
*Roastbeef.*  
*Cincinnati Ham.*  
*Asparagus.*  
*Sweet corns.*  
*Potatoes.*  
*Celery salad.*  
*Custard pie.*  
*Gateau ne plus ultra.*  
*Ice cream.*  
*Desert.*

Soupe aux queues de bœuf.  
 Potage fausse tortue.  
 Dinde sauvage en ragoût.  
 Saumon, sauce aux crevettes.  
 Aloyau rôti.  
 Jambon de Cincinnati.  
 Asperges.  
 Maïs tendre en grappes.  
 Pommes de terres.  
 Salade de céleri.  
 Flan.  
 Gâteau sans pareil.  
 Glace à la crème.  
 Dessert.

Tout ce menu est distribué aux convives pour la somme de un dollar, autrement dit pour une pièce de 5 fr. 30, mais... mais il n'y a pas une goutte de vin sur la table. Celui qui veut se donner le plaisir d'arroser son dîner avec une boisson autre que de l'eau claire, doit s'adresser au *steward*, qui, sur sa demande, lui apportera du *claret*, — bordeaux, — du champagne, de la bière, etc., etc., moyennant une addition au prix du repas, laquelle augmentera fort le total du festin. Il est vrai que le tarif sur les vins importés d'Europe est le plus exagéré de tous les impôts prélevés sur le luxe par la douane des États-Unis.

Le repas est terminé. Si le temps est beau, la foule se ruera sur le *upper deck* du steamboat, où les hommes fument leurs cigares et les dames « flirtent » avec leurs amis, en regardant les étoiles au firmament. Dans le cas contraire, s'il pleut ou s'il fait trop froid, on restera dans les salons.

Mais si la voûte éthérée est sereine, la veillée se prolongera : peu à peu cependant les passagers regagnent le lieu du repos : les sybarites ont retenu leur lit, mais les autres coucheront sur les banquettes, sur les tapis. Une mauvaise nuit est si vite passée.

Le silence se fait, qui n'est interrompu que par le sifflement de la vapeur. La grande masse flottante s'avance toujours, faisant escale tout le long du fleuve et débarquant ou embarquant, de ci de là, les passagers qui se sont confiés, ou se confient aux soins du capitaine. Celui-ci n'a pas fermé les yeux : il veille au bon ordre, à la sécurité générale. Rien n'échappe à ses yeux vigilants : il est partout, il voit tout et empêche la recette quand elle est récoltée, car quelquefois le steamboat qu'il commande est à lui ; c'est sa maison, sa propriété, dont il perçoit chaque jour le revenu.

Et il mourra à son poste et dans son lit, à moins qu'il ne saute une fois, ce qui arrive trop souvent sur les fleuves des États-Unis.

*Beware the engines!* — Prenez garde aux machines! — voit-on écrit partout sur les voies ferrées et à bord des navires à vapeur. Cet avertissement est réellement fort sage... de l'autre côté de l'Atlantique principalement.

Mais qu'importe! la devise du Yankee est toujours la même.

*Go-ahead! never mind!*

Cet *aller de l'avant* américain est particulièrement mis en pratique lorsqu'il s'agit d'une concurrence à entreprendre contre telle ou telle entreprise rivale qui entrave des opérations nouvelles. Deux Compagnies de chemin de fer ne se sont-elles pas entendues, deux Sociétés pour l'exploitation de la navigation fluviale, sont-elles en désaccord, vite l'une et l'autre se déclarent les hostilités.

Si le prix du passage de New-York à Troy est de cinq dollars à bord des bateaux à vapeur de la ligne la plus ancienne, les chefs de la Compagnie nouvelle font faire des affiches géantes, au moyen desquelles ils apprennent au public voyageur qu'ils emmèneront les touristes pour deux dollars.

Le soir même, les directeurs des premiers steamboats baissent leur prix à un dollar, si bien que le lendemain les rivaux proposent d'emporter à leur bord tous ceux qui voudront s'y rendre pour la modique somme de *fifty cents*, — 2 fr. 50.

Il ne reste plus alors d'autre alternative à la Société qui veut détruire la première existante, que l'amener à s'entendre et à se fondre avec elle, ou de proposer aux amateurs un voyage gratuit. C'est ce qui a lieu. *Seulement...* nous nous expliquerons au sujet de cet adjectif, avant la fin de ce chapitre; mais auparavant nous allons raconter une excursion à bon marché à bord d'un de ces bateaux du fleuve Hudson, qui a le mérite de l'originalité et de l'exactitude.

Nous revenions de Saratoga, où nous avaient conduit les exigences de notre profession de rédacteur-reporter du *New-York Herald*. Nous avions assisté à l'une de ces fêtes excentriques et pantagruéliques que le maître de l'Hôtel Marvyn savait si bien offrir à ses hôtes d'été et d'automne. Après nous être reposé de la fatigue de notre reportage pendant quelques jours, nous rentrions au « bercail », ou plutôt à la « caserne », où le général en chef James Gordon Bennett nous rappelait.

Le convoi du railway venant de Saratoga nous déposait à Troy vers trois heures de l'après-midi, et nous avions près de deux heures pour dîner et pour nous décider au sujet de la question du steamboat à bord duquel nous redescendrions à New-York.

Sur les bords du fleuve se tenaient, embossés au « warf », deux superbes bateaux à vapeur, dont l'un se nommait *the Goliath* et l'autre *the Washington*.

Sur le premier, une affiche libellée en noir sur calicot blanc apprenait aux amateurs que, « moyennant un dollar, on donnait passage dans la première cabine à tous ceux qui voudraient se confier à un capitaine expérimenté ».

Sur le second steamboat, une annonce dans le même genre proposait aux voyageurs de leur faire faire « une traversée pour la somme infime de cinquante cents : 2 fr. 50. »

Mes camarades et moi nous restions très indifférents à cette lutte de prix réduits, car il est bon de glisser ici, en passant, que partout où un journaliste patenté, reconnu, appartenant à la rédaction d'une feuille publique, se présente pour voyager, il obtient, sur la simple énonciation de ses titres et qualités, un billet gratuit donnant droit aux meilleures places, à la table et au logement, à bord des bateaux à vapeur et des *cars*, aussi bien que

dans les hôtels où il lui plaît de descendre. Les *landlords* yankees peuvent être quelquefois la dupe d'intrigants qui n'ont aucun titre à ces immunités; mais peu leur importe! ils seraient désolés de se tromper et de se montrer récalcitrants aux usages. La valeur d'une réclame est considérée par eux comme tellement importante, qu'ils préfèrent l'accident d'être « plumés » par un impudent drôle, au danger d'être désagréables à la presse.

Or donc, nous allâmes visiter les deux steamboats en partance et, après un examen scrupuleux, nous nous décidâmes à monter sur le *Washington*.

A six heures précises, la dernière volée de cloches se faisait entendre; nous vîmes le pont roulant rentrer à bord, et, la vapeur aidant, les roues tournèrent en avant, en arrière; puis, une fois au milieu de l'Hudson, le *Washington* descendit le fleuve avec majesté.

De son côté, le *Goliath* n'avait pas perdu une minute pour se mettre en route. Il se trouvait presque en même temps que nous en pleine eau.

Pour rendre hommage à la vérité, nous dirons que le public payant avait préféré économiser 2 fr. 50, et qu'il encombrait le pont de ce steamboat.

Si nous avions deux cents personnes à bord du *Washington*, il y avait au moins cinq cents passagers sur le *Goliath*.

Dans ces cas de concurrence, une lutte est d'ordinaire entreprise entre les deux maisons flottantes : c'est à qui arrivera le premier au lieu de destination. *Go ahead! Never mind!*

Le *Washington* avait à son bord une forte provision de bois et de charbon. L'eau n'était pas difficile à se procurer. Il ne s'agissait donc plus que de bien diriger les manœuvres et d'éviter certains écueils que l'on rencontre de temps à autre dans le fleuve Hudson.

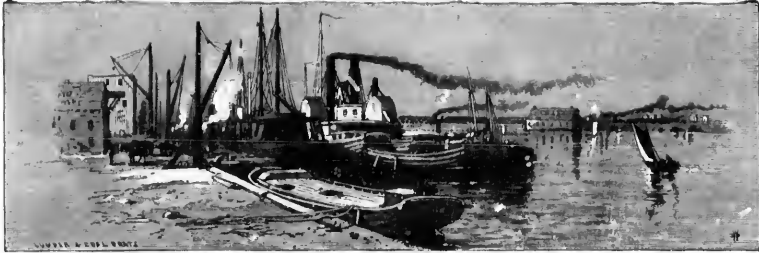
Quant au *Goliath*, il n'était pas aussi bien pourvu de combustible, mais il avait des dépôts de bois à Hudson, à Newburg et à Piermont, si bien qu'il n'avait pas d'apprehension au sujet de ses approvisionnements.

La course commença, course loyale tout d'abord, pendant laquelle il arrivait souvent que les deux steamboats naviguaient côte à côte; puis l'un, dépassant l'autre, le rejoignait et était à son tour laissé en arrière.

Après avoir quitté Albany, le *Goliath* se trouva en avance d'un demi-mille sur le *Washington*. Notre capitaine, sans se faire de bile, donna froidement des ordres; on chauffa davantage la chaudière, et nous rattrapâmes enfin la distance perdue. A Coxakie, nous nous trouvâmes d'un demi-mille en avant. La vapeur sifflait, les roues tourbillonnaient, l'Hudson frémissait et écumaient autour de nous; la machine hurlait, et nous assistions, impassibles, à cette lutte à outrance.

A ce moment-là, la cloche sonna pour le thé et le souper des passagers : ceux-ci, qui ne voulaient pas perdre un coup de dent et qui, se fiant aux usages ordinaires, croyaient que le prix du repas et celui du coucher étaient compris dans le tarif d'un dollar, descendirent tous dans le *dining room* et prirent place autour de la table.

Rien n'avait été négligé par le chef pour que le festin fût à la hauteur de la circonstance. Les viandes froides étaient succulentes, le thé brûlant et la crème de première qualité, les gâteaux dorés et croquants, les sandwiches beurrés et fourrés avec une habileté inouïe. Les passagers procédèrent à la dégustation de toutes ces bonnes choses avec la plus grande onction. Mais, — nous arrivons à l'explication du *seulement* tracé plus haut, —



VUE D'ALBANY, AU DEDANS ET AU DEHORS.

1. Le parc de Washington. — 2. Le cimetière champêtre. — 3. Le quai de Greenbush Ferry. — 4. Les marais près de la ville.
5. La ville, vue prise du nord. — Bateaux pour transporter le bois et le charbon.

le premier qui quitta sa place trouva, à la porte de sortie de la salle à manger, deux préposés aux réceptions des prix du repas, qui lui demandèrent un dollar. Le soupeur eut beau protester, il lui fallut ouvrir son escarcelle. Chacun à son tour se soumit avec plus ou moins de bonne grâce. Il n'y avait pas eu de convention, donc les lésés ne pouvaient point se plaindre. Après tout, cela n'augmentait le prix du passage que d'un dollar et, en somme, le total était simplement de deux dollars au lieu de vingt-cinq francs, — *five dollars*.

Lorsqu'il s'agit de se coucher, — car on se couche à bord des steamboats de l'Hudson, — un autre dollar fut exigé de tous ceux qui désirèrent pénétrer dans un *birth*. Cette fois, il y eut des protestations virulentes; mais il fallut se résigner encore : on supporta et l'on paya. C'est assez l'usage partout quand on ne peut pas faire autrement.

Et pendant ces débats, — très innocents après tout, car les dames mettaient fin aux violences projetées, en déclarant qu'elles ne voulaient pas voir leur plaisir troublé par de pareilles misères, — le steamboat descendait le fleuve avec une rapidité sans pareille.

Nous quitterons un instant le *Washington* pour nous rendre à bord du *Goliath*, où, — d'après ce que nous raconte un des voyageurs, qui s'y était risqué pour ses 2 fr. 50, — des discussions moins pacifiques avaient eu lieu au sujet du souper et du coucher. Les passagers du vapeur appartenaient pour la plupart au genre *rondie*, — ce qui veut dire mauvais garnement, tapageur, méchante tête, en bon anglais-américain. Ces voyageurs peu commodes, qui avaient préféré la locomotion à *fifty cents* à celle d'un dollar, — et pour cause, — convaincus que, pour leur *half dollar*, on allait les héberger, les coucher, les nourrir et les transporter, refusèrent de se soumettre aux exigences du capitaine et de son entourage. Ils avaient amplement participé au repas du soir; donc il n'y avait plus moyen de leur reprendre ce qu'on leur avait donné; il ne s'agissait plus maintenant pour eux que de se reposer lorsque le moment serait venu.

Le capitaine du *Goliath* ne se déclara pas vaincu; il fit fermer les portes des dortoirs et déclara que nul n'y entrerait, à moins d'avoir payé deux dollars pour le cadre qu'il voudrait occuper. C'était un joli jeu s'il eût réussi; mais les *rondiés* n'entendaient pas plus de cette oreille qu'ils n'avaient entendu de l'autre. Sans protester, sans souffler mot, ils se concertèrent, et voici ce qui fut résolu. L'un d'eux, un géant, un colosse, un Samson pour la force, arriva vers la porte d'entrée du dortoir et paya les deux dollars requis aux deux receveurs qui stationnaient devant l'huis : on lui livra passage. A peine le colosse se trouva-t-il entre les deux battants qui, — comme cela se pratique dans les constructions navales américaines, — venaient dans la cloison de bois, qu'il s'y maintint ferme, de façon à empêcher les panneaux de revenir à leur place. Il appela alors ses camarades. Ceux-ci étaient aux aguets : ils accoururent, et le *Goliath* en « vie » les aida à « faire la nique » au *Goliath* navire.

Le tour était joué.

Ce n'est pas tout encore : comme tous ces *bad boys* étaient disposés à s'amuser quand même, ils organisèrent une formidable partie de jeu, un « poker », un « pharaon », tout ce que l'on voudra, malgré les défenses précises de l'autorité et les règlements des bateaux à vapeur. Quelques-uns de ces garnements, qui étaient des joueurs de profession, — ce que l'on est convenu d'appeler des *black-legs*, autrement dit des *jambes noires* aux États-Unis, — tirèrent de leurs poches des jeux de cartes que l'on eût dits « préparés » à cet effet, et la partie commença, malgré les protestations du capitaine du *Goliath* et de ses employés.

Mais il n'y avait pas moyen de résister à un vote universel. « L'autorité » dut céder à la violence. On songea bien d'abord à éteindre les feux; mais il était impossible de laisser les chambres dans l'obscurité; des accidents auraient pu se produire et le désordre eût été un mal pire que celui qu'on ne pouvait éviter. S'arrêter à la première escale et faire avancer le *Goliath* était un second mode de trancher la question; mais alors on se déclarait vaincu par le *Washington*; il fallait abandonner la partie, et cette défaite eût ruiné la Compagnie.

*Never mind!* se dit le capitaine.

Tandis que tous ces projets surgissaient dans l'esprit du commandant du steamboat, la partie de jeu prenait dans la cabine des proportions infernales. Les aigles d'or, les dollars argent et les *green backs* de toutes valeurs couvraient le tapis vert et les *black-legs* opéraient des gains inespérés. A quelque moment scabreux, lorsqu'une consultation sur un point en litige divisait l'assemblée, des propos malséants volaient de bouche en bouche, on échangeait même des coups de boxe qui, heureusement, n'étaient que personnels entre les deux parieurs. Mais, à un moment donné, après un coup de fripon qui permettait à l'homme remplissant les fonctions de « tailleur de la banque » de ramasser tous les enjeux à son profit, des réclamations horribles se firent entendre de toutes parts. — *He is a g... smindler!* — c'est un voleur fiéffé! — disait-on en chœur; jetons-le à l'eau. — Fouillons-le! criaient ceux-ci. — Qu'il rende l'argent! ajoutaient les autres.

Le désordre était à son comble et il n'y avait pas de *policemen* à bord. Bref, le *black-leg* eut les bras liés, on examina ses poches, on découvrit qu'il avait réellement triché et il fut décidé qu'on le débarquerait incontinent. Cet incident mit fin à la partie de jeu.

On était arrivé à Hudson, où le *Washington* débarquait et embarquait quelques passagers. Le *Goliath* s'empressait, lui, de faire de même, non seulement pour se débarrasser du *black-leg* — qui reçut avant d'être jeté hors du steamboat une correction qui, probablement, ne corrigea point ses instincts vicieux, — mais encore pour se procurer du combustible. On reprit la navigation et la course. Tout était devenu silencieux à bord des deux steamboats: à part quelques fumeurs ennuyés, les passagers dormaient dans la crainte d'être harassés de fatigue en arrivant à New-York.

Quant aux deux capitaines, ils ne s'étaient point retirés dans leur cabine; loin de là, ils avaient juré de vaincre, et ils se tenaient à leur poste, guidant le pilote, donnant des ordres aux chauffeurs et au machiniste. La chaudière était rouge, tant elle était approvisionnée et entretenue, et les roues tournaient à donner le vertige.

A West-Point, le combustible devenait rare à bord du *Goliath*, tandis que sur le *Washington* les provisions étaient loin d'être épuisées. On atteignit ainsi Piermont. Dans cet endroit, le premier steamboat parvint à embarquer 2000 kilos de bois, tandis que notre pauvre *Washington* n'en trouva que 500 à acheter. Notre capitaine se dit bien qu'avec cette provision il atteindrait New-York; mais il s'était trompé.

En vue de Cozzen's, il n'avait plus une seule bûche, la moindre pierre d'antracite à jeter dans la fournaise. Que faire? Il ne voulait pas se déclarer vaincu; aussi sa résolution fut-elle bientôt prise. Par ses ordres, on brisa les bancs qui sont placés sur le pont pour l'usage des voyageurs; après les bancs vinrent les cloisons inutiles ou jugées telles; on passa ensuite aux tables, puis aux chaises, on arracha les cordages goudronnés et, à l'aide de ces moyens extrêmes, le *Washington* gardait toujours la tête. En vue de New-Jersey, au





ALBANY, VUE PRISE DE KEEN WOOD.

moment où le steamboat allait virer de bord pour se mettre à son quart, le *Goliath* se trouvait à un quart de mille en arrière.

Mais il arrivait à toute vapeur; les hurrahs les plus frénétiques retentissaient sur les deux ponts, ce qui n'empêcha pas le *Washington* d'arriver *bon premier*, en avance d'un quart d'heure. Le capitaine avait brûlé pour plus de mille dollars d'objets de valeur pour remporter la victoire.

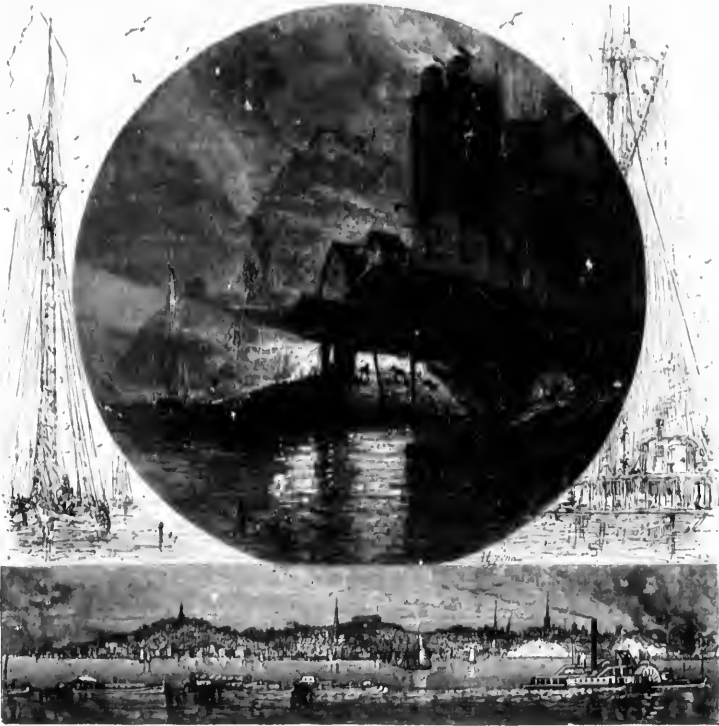
Une heure après, les *news boys* du *New York Herald* et du *Sun* vendaient sur la voie publique nombre d'exemplaires de leurs journaux dans les colonnes desquelles était racontée et décrite avec les plus grands détails la course des steamboats sur l'Hudson, et la victoire incomparable du *Washington*, le roi des vapeurs, dont le capitaine était proclamé un véritable héros.

Inutile d'ajouter que l'histoire du jeu et tous les incidents relatifs à la découverte des voleries du *black-leg* n'avaient point été omis dans ce récit graphique et humoristique. Les journaux américains ont des reporters partout.

On s'occupa de cette grosse affaire pendant... deux jours. A la fin de la semaine, les deux capitaines avaient fait la paix et s'étaient associés ensemble.

Ainsi finit la comédie, et elle n'a pas été la seule de ce genre dont le dénouement ait été pareil à celui que nous venons de raconter.

## LES HIGHLANDS DE L'HUDSON



POUGHKEEPSIE ET SES FONDERIES, VUE DE NUIT.

Le meilleur moyen pour visiter les rives de l'Hudson et pour en apprécier les beautés pittoresques, c'est de pénétrer dans les « Hautes Terres », — Highlands, — en suivant le cours de la source du fleuve qui porte bateau, à 3 milles de l'endroit où elle sort du rocher.

Nous ne nous arrêterons pas à Newburg, mais nous commencerons notre excursion à Poughkeepsie, un des points de l'Hudson qui mérite une attention particulière. La ville champêtre est étagée sur les flancs de plusieurs collines et ses maisons regardent passer les eaux très rapides en cet endroit. Pendant le jour, le touriste peut se plaindre de la mau-

vaïse odeur répandue par la fumée qui s'échappe des cheminées de toutes les fonderies de la cité industrielle; mais, quand la nuit est venue, l'aspect de la ville illuminée est un spectacle qu'il n'oubliera jamais et qui lui fera pardonner aux fâcheuses émanations de l'industrie. Toute la surface du fleuve semble être couverte de feu; ces lueurs sont produites par le reflet des fourneaux incandescents; le bruit des marteaux rappelle celui des cyclopes de l'antiquité, qui, de leurs bras de géants, faisaient retentir les enclumes de Vulcain.

En quittant Poughkeepsie, on longe les Highlands en suivant « Long Reach », avenue qui, pendant 20 milles, se prolonge avec les rivages du fleuve, à l'exposition du soleil. La route s'arrête à Crom Elbow, que les Hollandais appelaient dans leur temps : Krom Elleboge, — le Coude de Krom; — on passe ensuite devant plusieurs sites, dont l'histoire aussi bien que la beauté pittoresque sont dignes d'être mentionnées.

D'abord, c'est « Locust Grove », — le Bosquet des Sauterelles, — où Morse, le célèbre inventeur du télégraphe électrique, avait choisi son séjour d'été. A 2 milles en aval résidait autrefois Theophilus Anthony, un forgeron illustre, car ce fut lui qui fabriqua, il y a un siècle, la chaîne au moyen de laquelle on entravait la navigation de l'Hudson vers le fort de Montgomery, qui se trouve un peu plus bas.

Avançons toujours : nous saluerons en passant près du Long Reach les villages de Milton et de Marlborough cachés au milieu d'un bois épais; voici New Hamburg, Fishkill sur la gauche et enfin Newburg, dont la baie est une des plus belles parmi les autres très nombreuses que l'on signale le long des rives du fleuve.

C'est une ville historique, qui a marqué dans les fastes de l'indépendance américaine. Washington, le héros de la nation, y avait établi son quartier général à l'époque la plus difficile de cette guerre, qui fut terminée par une victoire : ses adresses au pays, datées de Newburg, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence militaire; elles produisaient des miracles et sont restées comme autant de fleurons de la couronne posée sur le front du hardi guerrier du nouveau monde.

Sans nous occuper davantage de l'histoire, examinons le paysage. C'est sur le bord du fleuve, au bas de Newourg, que le voyageur peut contempler le courant dans toute sa splendeur. La largeur de l'Hudson est très grande à l'entrée des Highlands, et cette baie de géants prépare le spectateur à toutes les surprises dont il jouira en descendant le « fleuve du nord ». De quelque côté que vous vous retourniez en examinant l'horizon, votre œil est ravi, votre âme est émue : on comprend que l'on se trouve en présence d'une nature exceptionnelle.

Nous conseillerons aux véritables touristes de parcourir à pied la route du chemin de halage où jadis on payait une redevance pour avoir le droit de passer : c'est un conseil bon à suivre. Ils arriveront ainsi à l'entrée des Highlands devant le « Storm King » et la montagne monumentale du Crow's Nest, — le Nid de Corbeau, — les deux plus hautes cimes de tout le parcours du fleuve Hudson. On ne se lasse jamais de contempler ces crêtes altières qui, suivant le passage des rayons du soleil sur leurs déclivités boisées, assument, — comme le caméléon, — des teintes particulières. Lorsque l'orage éclate, la couleur noire qui s'impose à leurs flancs escarpés est aussi majestueuse qu'étrange; mais, dès que le soleil a reparu, on dirait qu'elles sourient à ce changement qui va rendre le calme à tout le voisinage.

En aval, sur un promontoire en forme de cap, au-dessus du fleuve Hudson, on s'arrête à West Point, séjour ravissant, où le gouvernement des États-Unis a placé l'École militaire. Là sont élevés les *Cadets* destinés à devenir les officiers de l'armée américaine.

Cet emplacement pittoresque, hérissé de bastions, de terrassements, de fortins et de contrescarpes, tous armés de canons de divers calibres, sert d'asile à l'élite de la jeunesse de l'Amérique du Nord. Les bâtiments destinés à contenir ces espérances du militarisme yankee sont construits en granit et placés sur le bord d'une immense pelouse servant de champ de manœuvres. Tout se trouve réuni dans ces vastes demeures : la bibliothèque, l'église et les salles pour les cours, admirablement tenues. Autour de la pelouse, on peut regarder en passant de charmants cottages où habitent les professeurs et les hauts fonctionnaires de l'École.

Une seule sentinelle en faction suffit pour garder ce groupe d'établissements militaires.

Nous n'avons pas, — dans un ouvrage du genre de celui-ci, — à entrer dans des détails précis sur l'enseignement de West Point : deux mots suffiront pour en expliquer la valeur. Les élèves qui sortent de cette École passent pour d'excellents officiers, partout où on est à même d'apprécier leur instruction et leur capacité.

Revenons vers les bords du promontoire, d'où la vue s'étend sur un paysage ravissant disposé en éventail. Du haut de la vérandah de l'hôtel, — familièrement appelé « Roe », — on sonde les profondeurs du fleuve en suivant des yeux les méandres qui dentellent ces rivages ombreux.

Pour un paysagiste, le site est le *nec plus ultra* de la grandeur et du charme de la nature agreste. Si, par un heureux hasard, pendant une belle journée d'automne, le touriste se trouve à West Point au lever du soleil, il aura devant les yeux un tableau féerique composé de toutes les couleurs chaudes et fondues d'une palette bien comprise. Viennent un de ces orages mêlés de tonnerres qui obscurcissent à moitié l'espace éthéré, — ce qui est très fréquent dans ces parages, — que l'arc-en-ciel brille en étalant ses prismes recourbés, il ne pourra s'empêcher de chanter comme fait le poète chrétien : *Cæli enarrant gloriam Dei*. Ces horizons, en effet, n'ont rien de terrestre, ils appartiennent au sublime de l'art. Les vues du Rhin, celles du Rhône, de la Suisse et de toute autre partie du globe terrestre n'offrent aucun équivalent digne d'entrer en comparaison.

Si les yeux se portent ensuite du côté de la terre ferme, c'est-à-dire en tournant le dos au fleuve, l'aspect change, mais c'est un autre genre de beauté.

Voici devant vous Mount Independance, sommité irrégulière sur laquelle on avait autrefois bâti un fort baptisé du nom de Putnam, en souvenir de l'un des héros de 1776. On se croirait au château d'Arques près de Dieppe ; cet amas de ruines était autrefois une grande attraction pour tous les promeneurs qui aimaient à s'aventurer sous les arceaux démantelés, et le long des murailles dont les pierres sont couvertes de plantes parasites ; mais peu à peu le bruit courut que ces lieux étaient hantés et le peuple timoré oublia le chemin du fort, près duquel, en effet, il y a six mois, on avait vu, au coucher du soleil, quelquefois la nuit même, par un clair de lune brillant, des ombres s'égarer et disparaître sans qu'on pût s'expliquer ce que cela voulait dire. Elles semblaient glisser plutôt que marcher sur la terre.



LE PÉAGE DE OLD NEWBURG.

Le fort Putnam finit par être nommé *the haunted castle*, — le château aux fantômes. — Depuis plus de deux ans, le commerce de New-York, de Philadelphie, d'Albany et de Boston se plaignait

de la mise en circulation de fausses pièces d'argent et d'or. Leur imitation était si exacte, le poids d'une rectitude tellement similaire, qu'on se laissait prendre à ces dollars de mauvais aloi. Les banquiers eux-mêmes, sans oublier les changeurs, avaient été surpris.

Le seul moyen de reconnaître la mauvaise qualité de ces pièces fiduciaires était la fonte. Quelques habiles prétendaient même avoir découvert des signes particuliers au moyen desquels on devait ne pas se méprendre sur un bon ou un mauvais dollar.

Mais le commun des martyrs tombait dans le piège.

Le gouverneur de l'État de New-York et celui du New-Jersey écrivirent à Washington, et il fut décidé que l'on mettrait la police en campagne pour arriver à la découverte des faux monnayeurs.

Un jour on surprit un homme qui payait un cigare avec un dollar de mauvais aloi; il fut arrêté à la requête du marchand de tabac. On le fouilla, mais il n'avait pas d'autres pièces sur lui. Comme il prouva son identité et sa qualité de gentleman, on le laissa aller.



L'ÉCOLE MILITAIRE DE WEST POINT ET SES ENVIRONS.

1. La gorge de Ragged Point. — 2. Le phare de Geese Point. — 3. Le jardin de Kosciuszko. — 4. Vue de West Point. —  
 5. Le débarcadère de Cozzens. — 6. Le Tunnel. — 7. Le débarcadère de West Point.

Une semaine plus tard, dans le convoi qui va de Jersey City à Philadelphie, trois pièces fausses se trouvèrent dans la recette.

Le lendemain, dans une maison de soieries de Broadway, une dame payait une robe avec dix *eagles* en or qui se confondirent avec les bonnes pièces dans le tiroir du caissier.

La police fut requise de se mettre en campagne; on fureta dans tous les bas-fonds de la ville, et l'on arrêta un soir, dans un *gin-house*, un vieux coquin qui avait dans ses poches pour mille dollars d'or provenant de la fabrique des faux monnayeurs.

Cet homme, nommé Jenkins, interrogé par le constable, finit par avouer qu'il tenait ces espèces d'un ami qui lui avait promis un courtage après leur écoulement dans le public.

— « Si vous ne me punissez pas, dit-il au *Chief of Justice*, et si vous me promettez une récompense, je vous mènerai au *nid des fabricants*. »

Composer avec un bandit n'est pas chose rare aux États-Unis : bien souvent, pour arriver à un but, la police promet la vie sauve à un assassin. En cette occasion, rien n'était plus faisable que d'accorder à Jenkins ce qu'il sollicitait.

A deux jours de là, vers la fin du jour, Jenkins, suivi d'une escouade de dix « détectives » armés de revolvers, munis de lanternes, montait à bord d'un des steamboats à destination d'Albany.

Pendant que ceci se passait, transportons-nous au *haunted castle* de Putnam.

Dans un des souterrains du vieux fort, auquel on ne parvient qu'après avoir franchi cinq rangées d'escaliers descendant à 25 mètres sous terre et ouvert trois portes massives, se trouvaient six hommes de mauvaise mine, très sérieusement occupés à fabriquer de la fausse monnaie.

Dans les creusets d'une vaste fonderie placée au fond de ce caveau éclairé par quelques lampes fumeuses, une matière brillante, ressemblant à du nickel, était en ébullition. Deux hommes remuaient ce métal et le coulaient entre des plaques de tôle, de manière à former une couche de l'épaisseur d'un dollar. Cette lame était ensuite tranchée par un emporte-pièce rond et les écus sans empreinte se pressaient un peu plus loin sous un balancier d'où ils sortaient brillants comme des pièces de bon aloi. Au moyen d'un *jus d'argent*, on les recouvrait d'une peinture et, quand elles avaient subi un dernier polissage, on les empilait dans des sacs de toile après les avoir pesées pièce par pièce, pour vérifier l'exactitude du poids.

Tandis que les six bandits vaquaient à leur sombre industrie, les détectives précédés de Jenkins arrivaient vers deux heures du matin aux abords du fort abandonné.

« C'est ici! fit le traître. Vous n'avez qu'à descendre avec précaution. Avec vos *rossignols*, vous ouvrirez les deux premières portes. Quand vous serez à la troisième, prenez garde! Il y a une trappe, puis une échelle, et Oliver, le caissier des amis, est là, toujours prêt à se défendre. »

Le chef des détectives fit un signe de mépris qui voulait dire qu'il n'avait pas peur et ouvrit la marche suivi par ses camarades gardant avec eux Jenkins, à qui l'on avait promis de le laisser sauver dès qu'on entrerait dans le souterrain.

Les indications du coquin étaient scrupuleusement exactes. La police fit irruption dans la caverne, y trouva les six hommes en flagrant délit de fabrication de fausse monnaie et put s'emparer d'eux sans coup férir. C'était plus que n'avait jamais osé espérer le chef des gens de police qui dirigeait l'expédition.

On ne punit pas de mort les faux monnayeurs aux États-Unis; mais ces six hardis commerçants en « bijoux faux », dans la demeure souterraine de qui on avait saisi 43,000 dollars monnayés et 59,000 pièces de 5 dollars non encore vernissées, furent bel et bien condamnés à dix ans de galères à Sing Sing.

Ils subissent leur peine en ce moment dans les chantiers de Tappan Bay.

Le commerce de New-York n'a plus eu d'inquiétudes.

Retournons maintenant du côté de l'École militaire de West Point.

Non loin du « gazon de parade » de l'Académie, on conduit les visiteurs le long des rampes de la montagne qui aboutissent à la rive du fleuve, dans un terrain cultivé nommé : le Jardin de Kosciuszko. C'est là que le noble Polonais si dévoué à la cause de l'indépendance américaine, se plaisait à cultiver un champ de terre défriché par ses soins, sans se soucier des balles et des éclats d'obus qui pleuvaient à ses côtés, crachés par les canons et les mousquets anglais.

Tout le long des parois de la montagne sont gravés en lettres énormes sur des cartouches de pierre les titres des grandes victoires américaines; les lianes et les plantes grimpantes de diverses sortes encadrent ces dalles, dont la simplicité en dit plus long que toutes les pages de l'histoire. Ça et là, des obélisques, des cippes, des piédestaux surgissent d'un massif d'arbres verts, en souvenir de quelque fait d'armes glorieux.

Tout à fait dans le bas de la montagne, sur le bord du fleuve, on amène les visiteurs dans une allée mystérieuse où sont tombés et où ont été ensevelis de nombreux héros de la guerre de 1776; et pourtant cette promenade se nomme « l'Allée des Amoureux », — Flirtation Walk, — car, en effet, on n'y rencontre que des tourtereaux se becquetant et s'adressant de douces paroles.

Jetons les yeux sur le rivage opposé à West Point, dont le charme ne le cède en rien à celui de l'École militaire. Là se trouve le petit village de « Cold Spring », dont les maisons, bien bâties, touchent au bord du courant.

Au-dessus de ce hameau se dresse le clocher de l'église lilliputienne, dédiée à Sainte Marie, au bas de laquelle circule la voie du chemin de fer, qui court sous un tunnel audacieux, surmonté d'une maison rustique.

Le débarcadère des steamboats, à West Point, est généralement connu pour un site digne d'être examiné avec soin. On doit en dire autant de Garrison, station du railway de la ligne du nord. C'est là qu'on traverse le fleuve à bord d'un bac très fréquenté. Pour gravir la côte escarpée, on s'élève le long des sinuosités d'une route ombragée qui est considérée comme un chef-d'œuvre des ingénieurs américains. Seulement, il faut avoir du souffle et de bonnes jambes pour se risquer à pied le long de ces pentes rapides : l'on est enfin récompensé de son courage par la vue de différents coins du territoire, qui est réellement splendide.

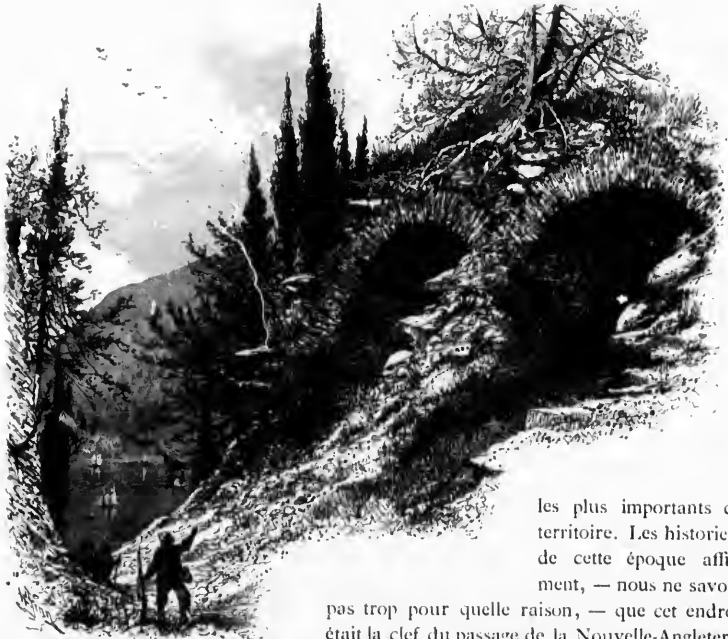
Nulle part, même au haut des Palissades, — que l'on apercevra tout à l'heure en descendant vers New-York, — spectacle plus sublime ne peut être comparé à celui dont on jouit en gravissant le chemin ardu de West Point. Les roches, entassées les unes sur les autres, paraissant prêtes à choir au moindre souffle, donnent le vertige au touriste qui les frôle en passant.

Du côté opposé à celui dont nous venons de parler, à peu de distance des pelouses de l'Académie, on conduit les visiteurs au « Cimetière des Cadets », petit champ de repos domi-



nant la rivière et que le soleil éclaire chaque fois qu'il se montre à l'horizon, du lever de l'aurore à celui du crépuscule. Cette promenade inspire les poètes et fait rêver les simples curieux. C'est là que dort de son sommeil éternel le brave général Scott, en compagnie d'autres héros de l'armée américaine; son souvenir est vénéré à l'égal de celui des dieux des temps mythologiques. Vu du sommet du Crow's Nest, le « Cadet's Cemetery » semble un décor d'opéra. S'il est éclairé par la lune qui blanchit les cyprès dont il est entouré, l'aspect en est réellement fantastique.

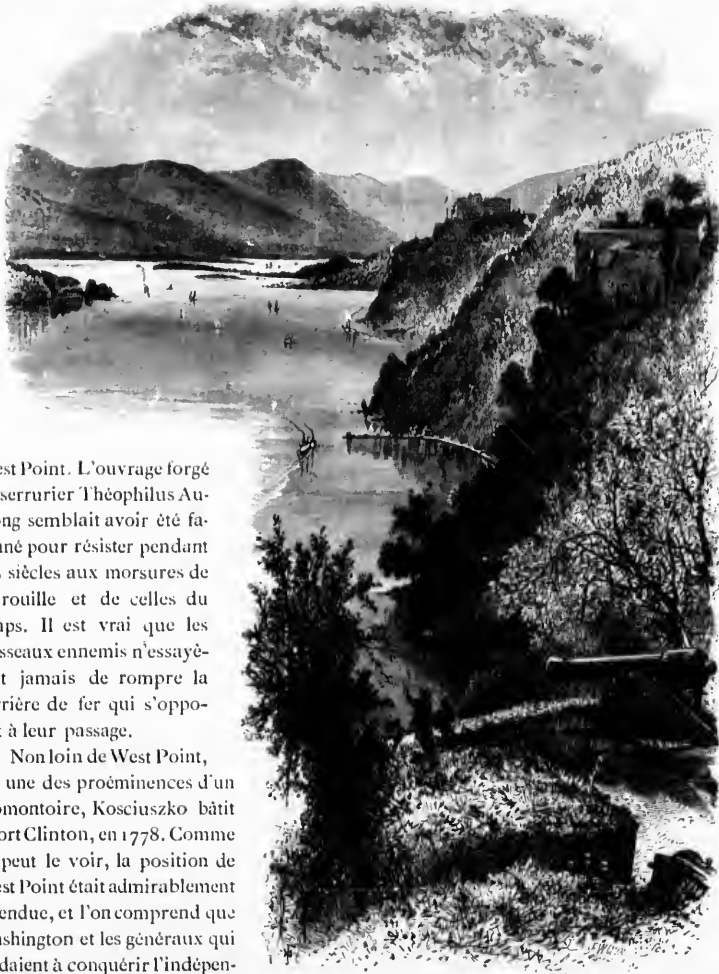
A l'époque de la grande révolution, West Point passait pour un des postes militaires



VUE DE L'Hudson, PRISE DE FORT PUTNAH.

les plus importants du territoire. Les historiens de cette époque affirment, — nous ne savons pas trop pour quelle raison, — que cet endroit était la clef du passage de la Nouvelle-Angleterre aux États du Milieu des colonies de cette période révolutionnaire. West Point commandait l'entrée du haut Hudson. C'est de là que s'opéraient les divers mouvements militaires jugés indispensables pour le bien de la cause; c'était le point de concentration de toutes les munitions de guerre et le lieu où l'on passait en revue les troupes destinées à aller combattre l'ennemi. Le Congrès et les chefs de l'armée américaine avaient tout mis en œuvre pour que la place fût très sérieusement fortifiée.

C'est de « Gee's Point » jusqu'à « Constitution Island » que fut tendue la chaîne dont nous avons déjà parlé; on la hissa au-dessus de pilotis de bois et de massifs de béton coulés dans l'eau. Un certain nombre des anneaux de cette chaîne monstre sont conservés à



West Point. L'ouvrage forgé du serrurier Théophilus Authong semblait avoir été façonné pour résister pendant des siècles aux morsures de la rouille et de celles du temps. Il est vrai que les vaisseaux ennemis n'essayèrent jamais de rompre la barrière de fer qui s'opposait à leur passage.

Non loin de West Point, sur une des proéminences d'un promontoire, Kosciuszko bâtit le fort Clinton, en 1778. Comme on peut le voir, la position de West Point était admirablement défendue, et l'on comprend que Washington et les généraux qui l'aidèrent à conquérir l'indépendance de leur pays considéraient ce retranchement comme

le palladium de leurs armées. C'est aussi pour ces raisons-là que le crime de trahison dont Bénédict Arnold se rendit coupable fut considéré comme le fait le plus exécrable. De l'autre côté du fleuve, dans une maison appartenant au colonel Beverly Robinson, résidait au mois de septembre le général Arnold; quand on vint lui annoncer que l'on s'était emparé

VUE EN REGARD DU SUD, PRISE DU PARC DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

du major André, appartenant à l'armée anglaise, et soupçonné d'être un espion. C'est dans ce logis qu'Arnold eut une explication avec sa femme; c'est de là qu'il voulut s'enfuir vers l'ennemi, quand les bateliers s'emparèrent de sa personne et le livrèrent aux soldats américains.

Mais nous ne nous étendrons pas davantage sur ces souvenirs historiques; abandonnons West Point et descendons les eaux du fleuve du nord.

Nous voici à « Cozzen's », où viennent séjourner, quand fleurit la belle saison, tous les amateurs de sport et de villégiature. Cozzen's est un hôtel splendide, bâti, comme un nid d'aigle, sur la cime d'une montagne couverte de verdure, à 100 pieds au moins au-dessus du niveau de l'Hudson.

Le *Star spangled banner*, — le drapeau étoilé, — flotte sur ce point culminant, comme il le ferait sur un château fort. Cette hauteur semble double, tant la montagne est escarpée, et cependant un chemin serpente le long de cette muraille de pierre qui descend à une succursale de l'hôtel, devant laquelle s'arrêtent les bateaux à vapeur et où l'on va prendre des bains.

De cet endroit, la construction de Cozzen's ressemble à un de ces vieux donjons des bords du Rhin, où les burgraves d'autrefois défendaient leurs droits et faisaient payer la dime du passage.

Le stemboat nous entraîne en aval du fleuve et nous passons devant un groupe admirable des montagnes de cette contrée des Highlands, dont la plus proche du sud est située sur le bord du courant d'eau, tandis que les plus éloignées — « Storm King » et les autres — forment le point extrême du nord. Le « Nez d'Anthony » qui fait partie de cette chaîne, descend abruptement, comme le nez d'un visage sur une lèvre supérieure qui serait plongée dans l'eau. Le navigateur Hendrick Hudson avait cru d'abord que là s'arrêtait le courant d'eau sur lequel il naviguait; il pensait même que ce n'était qu'un bras de mer ou plutôt un retrait de l'Océan dans l'intérieur des terres. Ce qui lui donnait cette croyance, c'est qu'il apercevait, dans le lointain, des montagnes sombres, couvertes de bois à feuilles persistantes dont l'aspect lui inspirait une certaine terreur.

Nul ne saurait dire pour quelle raison ce pic élevé reçut la qualification par laquelle on le désigne encore. On raconte cependant, qu'autrefois parmi les Hollandais, il y avait un trompette nommé Anthony dont le nez rubicond semblait être serti de pierres précieuses de couleur vineuse. Ce musicien militaire du siècle passé péchait un jour au pied de la montagne et il s'empara d'un esturgeon de toute beauté. Ce poisson inconnu aux Hollandais fut dépecé cuit et mangé; on le trouva excellent et afin de se rappeler le fait de pêche, on appela l'endroit où il avait eu lieu du nom d'Anthony. Cela n'avait pas le sens commun, mais c'est probablement pour cette cause que l'on baptisa ainsi la montagne élevée de ce coin de l'Hudson.

A côté de ce « Nez de pierre », on montre le « Grand Donderberg », ainsi qualifié par sa corruption des juréments d'un capitaine hollandais qui prononçait mal le « Thunder Wetter, » de son pays. La légende raconte que le mont est hanté par des diabolins en culottes courtes et en pet-en-l'air qui se livrent, quand un orage éclate dans ces parages, à des gambades insensées. Plus le tonnerre gronde, plus ces monstres de Korigans donnent à leurs ébats une impulsion fantastique.

Nous ne parlerons pas avec détail du « Pain de Sucre » et de la « Montagne de l'Ours »

qui forme la partie intérieure des Highlands; il faudrait d'ailleurs, à chaque tour de roue du bateau à vapeur, consulter le *Guide américain* qui donne un nom à toute boursofflure terrestre, à toute crique qui pénètre dans les terres... C'est là du reste un travail inutile : il suffit de regarder des deux côtés vers chaque rive pour rester ébahi par la beauté du paysage. Peu importe le nom, quand on a la chose à admirer.

Peekskill est placé en bas des Highlands, comme Newburg se trouve vers la partie nord. Cette ville de Peekskill, construite à la base de la montagne, communique avec l'intérieur du pays par un chemin montueux que l'on aperçoit, derrière les maisons, le long des flancs de la muraille de pierre. Le site est ravissant, quoique moins majestueux que ceux déjà décrits précédemment dans ce volume.

Les deux rives que l'on côtoie ensuite, en descendant le fleuve, n'offrent rien de fort particulier, rien de très pittoresque. On ne peut cependant oublier de citer « Stony Point » où Anthony Wayne se battit vaillamment en 1779 à la tête d'une poignée de soldats; « Treason Hill », où Bénédicte Arnold vendit son pays et remit au major André les papiers que l'on saisit sur lui et qui découvrirent les plans audacieux de ces deux misérables.

Washington Irving s'est fait le chantre de ces plages que sa plume a illustrées bien mieux que toutes les gravures les mieux réussies.

Nous entrons dans la « Mer de Tappan », — Tappan Zee, — un pays aquatique légendaire que les romanciers américains ont choisi pour y développer les exploits de leur héros. Irving ne l'a pas oublié. C'est non loin de là, à Sunnyside, — le côté du soleil, — qu'il s'était fait bâtir une maison bien connue de tous les Américains amis de la littérature. Voici Tarry Town dans les environs de laquelle s'ouvre le « Sleepy Hollow » — le Val Dormant — où Washington Irving a placé la scène d'une de ses nouvelles les plus intéressantes.

La voici, malheureusement trop écourtée, eu égard aux exigences de notre mise en page.

Le caractère particulier des habitants de ce coin du territoire, tous descendants des anciens colons hollandais, et la tranquillité du pays, ont fait donner à ce vallon isolé le nom de *Val-Dormant*. Les jeunes gens eux-mêmes ont reçu de leurs voisins le surnom de *garçons endormis*. Une influence soporifique pèse sur ce coin de terre : l'atmosphère en est pénétrée. Les uns prétendent que cet endroit fut ensorcelé par un savant docteur allemand lors du premier établissement des colons; d'autres disent qu'un vieux chef indien, le prophète de sa tribu, y pratiquait ses enchantements avant la découverte du pays par Hendrick Hudson. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce lieu se trouve encore à notre époque sous la domination d'un charme quelconque qui opère sur l'esprit des habitants et les entretient dans des rêveries continuelles. Ils croient aux choses merveilleuses; ils sont sujets aux extases et aux visions, et ils entendent des symphonies et des voix mystérieuses dans les airs. Les sites voisins du Val-Dormant sont, à ce qu'on assure, hantés par les esprits, fréquentés par des apparitions nocturnes; les météores et les étoiles filantes éclairent plus souvent la vallée que toute autre partie du pays, et le cauchemar semble l'avoir choisie pour la scène favorite de ses ébats.

Celui qui paraît le chef de file de tous ces fantômes est un « cavalier sans tête »; on prétend généralement que c'est l'âme d'un soldat allemand dont la tête fut emportée par un boulet dans une bataille dont on ignore le nom, livrée pendant la guerre de l'indépendance. Les paysans l'aperçoivent quelquefois, dans l'obscurité de la nuit, monté sur un che-

val aussi léger que les vents. Dans ses courses nocturnes, il parcourt non seulement la vallée, mais encore les environs. On le rencontre plus souvent autour d'une petite église située dans le voisinage. Certains historiens authentiques, qui ont recherché avec soin l'origine des différentes apparitions du revenant, prétendent que le corps de ce soldat ayant été enterré dans le cimetière qui entoure l'église, sa dépouille mortelle quitte chaque nuit son tombeau, et se rend sur le champ de bataille pour y chercher sa tête. Ils disent aussi que la rapidité avec laquelle il passe quelquefois dans la vallée, comme le ferait un tourbillon, a pour cause la crainte qu'il éprouve de s'attarder et de ne pas être de retour dans sa tombe avant l'aube.

Telle est cette légende, qui a fourni matière à beaucoup d'histoires merveilleuses dans ce pays aux mœurs primitives. Les habitants nomment ce fantôme le *Cavalier sans tête du Val-Dormant*. Un fait à remarquer, c'est que ce penchant au merveilleux dont j'ai parlé ne se borne pas seulement aux gens du pays : ceux qui y séjournent quelque temps en subissent l'influence sans s'en apercevoir. Quelque incrédules qu'ils aient été avant leur arrivée dans ce lieu d'enchantements, ils sont forcés après un court séjour, de respirer le pouvoir magique qui circule dans l'air; ils deviennent visionnaires, rêvent éveillés, et croient toujours avoir des spectres devant leurs yeux.

Cette contrée mérite donc l'attention du voyageur. C'est seulement dans ces vallées ombreuses enclavées dans l'immense État de New-York que les populations, les mœurs et les coutumes restent stationnaires. L'amélioration et la migration, qui opèrent tous les jours de si grands changements dans les autres États de l'univers, passent près de là sans oser y pénétrer. Ce pays ressemble à ces petites flaques d'eaux dormantes qui bordent un torrent rapide où un brin de paille reste immobile malgré l'empreinte du courant près duquel il se trouve.

Quoique bien des années se soient écoulées depuis que nous ayons visité les ombrages du Val-Dormant, nous sommes convaincus que nous y retrouverons les mêmes arbres et les mêmes feuilles que nous y avons laissés en partant.

Dans ce coin isolé du globe s'était établi, il y a soixante-quinze ans, si ce n'est plus encore, un certain Ichabod Crane, qui avait l'intention d'instruire la jeunesse du voisinage. Il était originaire du Connecticut, et ce nom de *Crane*, — qui signifie *grue*, — convenait parfaitement au pédagogue, homme long et grêle, avec des épaules étroites, des jambes et des bras d'une longueur démesurée, des mains dépassant de beaucoup les parements de son habit, et des pieds ressemblant à d'énormes pelles, tant ils étaient plats. Sa tête, petite et écrasée sur le sommet, ses longues oreilles, ses yeux d'un vert glauque, son nez allongé comme celui d'une bécasse, lui donnaient l'apparence d'une girouette fichée sur une longue tringle de fer pour indiquer la direction du vent. A le voir, gravissant une colline, avec ses vêtements flottants sur son squelette, on l'eût pris pour le génie de la famine descendu sur la terre.

L'école d'Ichabod consistait en un bâtiment grossièrement construit à l'aide de troncs d'arbres et formant une vaste chambre. Les vitres, en partie brisées, étaient remplacées par des feuilles de vieux livres. L'emplacement, quoique solitaire, était pittoresque : un ruisseau limpide coulait à côté et un magnifique hêtre protégeait son abri de son ombrage. On pouvait entendre à distance les élèves répétant leurs leçons, puis la voix menaçante du maître, quelquefois même les coups de baguette administrés à un retardataire dans le



L'HOTELLERIE DE COZZEN'S SUR L'HUDSON.

chemin de la science. Lorsque la classe était achevée, Ichabod partageait les jeux de ses élèves : les jours de congé, il reconduisait les plus jeunes chez leurs parents, et il choisissait de préférence ceux qui avaient de jolies sœurs et pour mères de bonnes ménagères, car il trouvait son profit à vivre en bonne intelligence avec eux.

Les fréquentes pérégrinations d'Ichabod avaient fait de ce garçon-là une gazette vivante. Il connaissait tous les commérages de l'endroit; aussi son arrivée était-elle toujours accueillie avec la plus grande joie. Les femmes lui accordaient une profonde érudition, car il avait lu « l'Histoire des Sorciers » de Cotton Matter, et il y ajoutait la plus grande croyance, à ce point que quand il rentrait chez lui à la nuit close, les gémissements de l'oiseau *weep poor wull*, le coassement des grenouilles, les plaintes des hiboux, le vol d'un oiseau, le moindre son, tout le faisait tressaillir. Les mouches à feu, si nombreuses en Amérique, étaient encore un sujet d'épouvante, et si par hasard un escarbot volant l'effleurait en passant de son aile, il se croyait au pouvoir des farfadets et des revenants. Sa seule ressource contre la peur était alors d'entonner un psaume; il espérait par ce moyen chasser les esprits qu'il croyait à ses trousses, et bien souvent les paisibles habitants du Val-Dormant étaient saisis d'effroi en entendant cette mélodie sauvage répétée par les échos des bois d'alentour.

Pendant l'hiver, le plus grand plaisir d'Ichabod était de passer la soirée en compagnie de bonnes femmes qui lui racontaient des histoires de fantômes, et entre autres de *l'Homme sans tête, ou le Cavalier allemand*. Mais le plaisir était cruellement payé, lorsqu'en rentrant chez lui, Ichabod s'imaginait apercevoir des formes fantastiques qui le poursuivaient avec acharnement. Il croyait entendre des pas sur la terre durcie par la gelée, et alors il se mettait à courir comme un fou.

Ichabod, — qui l'eût cru? — donnait des leçons de chant et, parmi ses élèves, il comptait la fille unique d'un fermier hollandais nommée Katrina Van Tassel. Dix-huit ans, une fraîcheur de rose en bouton, des formes exquises et des mains aussi mignonnes que ses pieds étaient fins, telle était la perle du Val-Dormant. Sa mise, très simple, était rehaussée par quelques bijoux d'or que son grand-père avait rapportés de Saardam.

Ichabod Crane avait un faible pour le beau sexe, et l'on ne doit pas s'étonner de l'amour qu'il ressentit pour cette fille, car il avait occasion de la voir très souvent dans les visites qu'il faisait à son père. Le vieux Baltus Van Tassel était le portrait accompli du fermier heureux et content; ses pensées dépassaient rarement les limites de sa propriété, où tout était dans un état des plus florissants. Il paraissait satisfait de sa fortune, car sa vie intérieure était confortable sans luxe. Son habitation était bâtie sur les bords de l'Hudson, dans un de ces petits recoins verts, fertiles et ombragés, que les colons hollandais aiment à choisir pour y bâtir leurs demeures. Un orme majestueux la couvrait presque de ses branches. Au pied de cet arbre séculaire murmurait l'eau limpide d'une source, qui, après avoir arrosé le verger, allait se perdre dans un ruisseau voisin bordé d'aulnes et de saules. Tout près de la ferme était une vaste grange destinée à renfermer les récoltes de l'année. Le toit était constamment couvert de pigeons, qui venaient s'y abattre en nuées épaisses. Ça et là des troupes de porceaux grognaient en fouillant la terre : plus loin des oies d'une blancheur de neige prenaient leurs ébats dans une mare, en compagnie d'une foule de canards. Les dindes se promenaient gravement dans la cour, et les pintades faisaient sans cesse entendre leurs cris discordants. Devant la porte de la grange, le modèle des maris, le

guerrier par excellence, le coq se pavait fièrement, faisant claquer ses ailes brunes, et poussait des kakaracas glorieux. Souvent il frappait la terre de son ergot, et appelait par un cri de joie son sérail et ses nombreux enfants pour profiter du trésor qu'il venait de découvrir.

L'eau venait à la bouche de notre pédagogue chaque fois qu'il considérait ces richesses. Dans sa convoitise il se figurait voir les cochons rôtis courant çà et là avec un *pudding* dans le ventre, et une pomme entre les défenses; les pigeons convertis en pâtés appétissants; les oies nageant dans leur propre jus, et les canards accommodés deux à deux avec une sauce aux oignons.

Penant que toutes ces idées passaient dans la tête d'Ichabod, il contemplait les gras pâturages, les vertes prairies, les vastes champs de blé, de seigle, de sarrasin, de maïs, et les vergers remplis d'arbres fruitiers qui entouraient presque complètement la propriété de Van Tassel. Son cœur soupirait en pensant à la jeune fille qui devait un jour hériter de ce riche domaine; il songeait déjà aux moyens de vendre le tout au comptant, et d'en employer la valeur à acheter dans l'Ouest une immense étendue de terre qu'il cultiverait en compagnie de sa chère femme. Bientôt son imagination s'échauffant, il lui semblait voir ses espérances réalisées. Il se figurait la charmante Katrina entourée de nombreux enfants, perchée sur le haut d'un wagon contenant une foule d'ustensiles de ménage. Lui-même suivait à quelque distance, monté sur une tranquille jument, avec un poulain qui folâtrait à ses côtés; ils étaient en route pour le Kentucky, le Tennessee, ou pour tout autre pays, à la volonté de Dieu.

Son cœur fut entièrement subjugué la première fois qu'il pénétra dans l'habitation du vieux campagnard. C'était une de ces fermes spacieuses aux toits inclinés, bâtie dans le style aimé des anciens colons hollandais; sur le devant s'étendait un vaste portique qu'on pouvait fermer pendant les mauvais temps. Des harnais, des fléaux, des instruments aratoires et des filets y étaient appendus. Des bancs de chêne étaient placés des deux côtés. A l'une des extrémités on voyait un immense rouet, et à l'autre une baratte, ce qui faisait supposer que ce porche servait à différents travaux. De là, Ichabod pénétra dans le vestibule qui formait le centre de la maison, et où la famille faisait sa résidence habituelle. Ses yeux furent éblouis à l'aspect d'un dressoir chargé de pots d'étain plus brillants que l'argent. Il aperçut dans un coin un énorme sac de laine prête à être filée; dans un autre, plusieurs pièces de toile que le tisserand avait rendues la veille. Le long des murs pendaient des guirlandes de pommes et de pêches séchées, entremêlées de poivre rouge et d'épis de maïs. A travers une porte entr'ouverte, il put jeter un regard dans le salon et contempler les fauteuils et les tables d'acajou resplendissants comme des glaces; les chenets avec leur accompagnement de pelles et de pincettes et la cheminée décorée de brillants coquillages. Un buffet ouvert, rempli d'argenterie et de porcelaines de Chine, acheva de fasciner ses yeux.

Ichabod Crane s'était senti pris au cœur lorsqu'il avait vu pour la première fois la ravissante jeune fille. Mais ce qui ajoutait encore plus d'attrait à cette passion, c'était la prévision qu'il pourrait un jour échanger sa misère contre le bien-être, le confortable de la ferme des Van Tassel.

Le pauvre maître d'école se demanda alors comment il pourrait gagner l'affection de la fille de Van Tassel. Cette entreprise offrait plus de difficultés réelles qu'il ne le pensait. Il lui fallait s'insinuer dans les bonnes grâces d'une coquette de village, aussi exigeante



que capricieuse, et déjouer une foule de rivaux rustiques, grands admirateurs des charmes de Katrina, qui assiégeaient son cœur tous à la fois et se surveillaient les uns les autres d'un œil jaloux, tous prêts cependant à se réunir et à faire cause commune contre un nouveau soupirant.

Le plus formidable de ces derniers était un nommé Abraham Brown Van Brunt, par sobriquet « Tom Bones », sorte de Goliath, des exploits duquel chacun s'entretenait à 10 milles à la ronde. L'influence qu'il avait acquise sur ses camarades l'avait fait choisir pour



LE NEZ D'ANTHONY, VUE PRISE DU CÔTÉ OUEST.

arbitre dans toutes les querelles. Trois ou quatre de ses compagnons l'avaient pris pour modèle, et ils se rendaient en compagnie dans toutes les fêtes des villages voisins, si bien que, lorsqu'ils passaient quelque part, on disait : « Ah ! c'est Tom Bones et sa bande ».

Ce singulier personnage avait depuis quelque temps choisi Katrina pour l'objet de ses rudes galanteries. On prétendait même qu'elle n'était pas insensible à ses attentions. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ceux qui aspiraient à la main de la belle Hollandaise se retirèrent dès qu'ils virent que Abraham Brown en était épris. Ils redoutaient le « lion amoureux ».



Tel était le rival qu'Ichabod Crane avait à vaincre. Tout autre aurait reculé; mais le maître d'école était patient et plein de souplesse; il pliait sans rompre, et dès que le péril était passé, il se relevait plus droit que jamais.

Il chercha donc à s'insinuer insensiblement dans les bonnes grâces de Katrina, et, sous le prétexte de sa profession de maître de chant, on le vit faire des visites fréquentes à la ferme. Le père de Katrina Van Tassel était un homme simple qui, aimant son enfant plus que sa pipe, ce qui était prodigieux

LE NEZ D'ANTHONY, VU DE L'ÎLE D'JONA.

Lui laissait la liberté la plus grande, et la belle enfant en profitait. Ichabod avait donc toute possibilité de courtiser l'héritière à l'ombre de l'ormeau qui protégeait l'habitation de son feuillage touffu.

Aussitôt qu'Ichabod eut eu sérieusement une explication avec Katrina, le grand « Tom Bones » perdit du terrain. Il va sans dire que la discorde se mit entre les deux adversaires. Le géant aurait bien voulu se battre avec le maître d'école, mais celui-ci eût refusé le combat. Ne savait-il pas que Tom avait menacé de le mettre en pièces? Que fit alors le Goliath de Tarry Town? Il rassembla ses camarades, et il fut convenu qu'à dater de ce moment, on tourmenterait Ichabod de toutes les manières. Le malheureux se vit enfermé dans son logis : on avait bouché sa cheminée; la nuit, on pénétrait dans son école et on mettait tout sens dessus dessous. Bien plus, Tom Bones profitait de toutes les occasions pour tourner son rival en ridicule auprès de sa maîtresse : il avait dressé son chien à aboyer d'une façon comique et il le présentait comme « maître de chant » et confrère d'Ichabod.

Les choses allèrent ainsi pendant quelque temps sans amener aucun résultat définitif. Un jour, tandis que le brave garçon tenait sa classe avec toute la dignité dont il se targuait de connaître les effets, il vit arriver à sa porte un nègre serviteur de la maison de Van Tassel qui lui apportait une invitation chez cet aimable fermier, père de Katrina, pour le soir même. Nous n'apprendrons rien de particulier à nos lecteurs lorsque nous leur dirons qu'aussitôt Ichabod congédia ses écoliers. Il lui fallait procéder à sa toilette et il n'avait pas de temps à perdre.

Le galant Ichabod passa une bonne demi-heure à broser, à frotter et à lustrer son unique habit noir râpé depuis longtemps; il arrangea ses cheveux au moyen d'un débris de miroir caché soigneusement dans son pupitre, et qu'il avait tout récemment confisqué à un de ses bambins.

Dès qu'il se fut revêtu de ses meilleurs habits, Ichabod alla emprunter un cheval à son voisin Van Ripper et, se mettant en selle, partit comme un chevalier à la recherche d'aventures.

L'animal que montait Ichabod était un vieux cheval de labour, pelé et décharné dont le poil ignorait la tondaison : il était de plus borgne et, quoiqu'on l'appelât *Gun Powder*, — poudre à canon, — cette haridelle ne possédait pas une vitesse digne d'être mentionnée.

Ichabod convenait parfaitement à une semblable Rossinante : ses étriers trop courts faisaient remonter ses genoux au pommeau de la selle. Il tenait un fouet à la main, et ses deux bras, en suivant les mouvements de la bête, ressemblaient assez à une paire d'ailes battant l'espace. Un petit chapeau aux bords étroits cherchait en vain l'équilibre sur le sommet de sa tête, et les longues basques de son habit noir couvraient presque la queue de *Gun Powder*.

La journée était belle : aucun nuage n'obscurcissait l'horizon. Les arbres couverts de leurs feuilles dorées par l'automne penchaient sous les efforts d'une brise légère; les oiseaux chantaient sur les branches; tout souriait à notre amoureux, qui poursuivait paisiblement sa route. A mesure qu'il avançait dans la direction de la mer de Tappan, Ichabod admirait les vergers, dont les arbres ployaient sous le poids de leurs fruits; les champs de sarrasin, où les abeilles butinaient en bourdonnant. La nuit venait et elle était close quand il arriva devant la demeure des Van Tassel. Il la trouva remplie de la fine fleur du voisinage.

Les vieux fermiers étaient pour cette occasion revêtus de leurs plus beaux habits; tous

portaient la culotte, les bas bleus de cérémonie, et leurs souliers ferrés étaient ornés d'énormes boucles d'étain. Les femmes avaient des robes à longue taille et des ciseaux suspendus à leur ceinture. Un chapeau de paille ou une robe blanche distinguait les jeunes filles de leurs mères. Les vestes des jeunes gens étaient remarquables par la quantité de boutons de cuivre qui les couvraient. Selon la mode du temps, ils portaient tous la queue de leurs cheveux enroulés entourée d'une peau d'anguille, ce qui était considéré dans le pays comme un préservatif infailible pour la conservation de la chevelure.

« Tom Bones », — cela va sans dire, — était déjà là, il était arrivé monté sur son cheval Derteufel, animal rempli, comme son maître, de fougue et de méchanceté, que nul autre que lui n'osait enfourcher de peur d'être désarçonné.

Le mauvais garnement n'eut pas l'air de faire attention à son rival. Celui-ci était resté en extase devant la table couverte de somptuosités culinaires : jambons, bœuf fumé, gâteaux de toutes sortes, tartes aux pêches, aux pommes, aux prunes, et d'appétissants ragouts de poulets. A l'extrémité de la table s'étalait une belle théière d'argent.

Notre instituteur fit honneur au repas : il mangea de tout; son cœur se dilatait, à mesure que son estomac se remplissait. Il se grisait en mangeant, comme d'autres le font en buvant. Ses gros yeux roulaient de tous côtés; il caressait en imagination la possibilité d'être un jour maître de cette splendeur à laquelle il n'était pas accoutumé. — Avec quelle volupté il abandonnerait sa vieille école enfumée! avec quel plaisir il quitterait son ami Van Ripper et tous ses autres patrons si sordides et si mesquins! comme il chasserait à grands coups de pied de chez lui tous les pédagogues errants qui auraient l'insolence de l'appeler collègue, et pendant qu'Ichabod se disait toutes ces choses à part lui, le vieux Van Tassel se promenait parmi ses hôtes en leur faisant les honneurs de sa maison.

La collation terminée, on entendit le son de la musique qui invitait les convives à se livrer aux plaisirs de la danse. Le musicien était un nègre qui, depuis plus d'un demi-siècle, servait d'orchestre à tout le voisinage.

Ichabod était aussi fier de sa manière de danser que de sa méthode pour chanter; à le voir tourner, sauter autour de la chambre, on l'eût pris pour Saint Guy le patron des danseurs, et d'ailleurs comment n'aurait-il pas été gai, leste et animé? n'avait-il pas pour partner la dame de sa passion, la belle Katrina, qui lui souriait gracieusement et avait l'air de prêter une oreille attentive aux galanteries qu'Ichabod lui débitait?

Tom Bones, dévoré par l'amour et la jalousie, réfléchissait dans un coin.

Lorsque la danse fut terminée, Ichabod alla rejoindre le vieux Van Tassel, qui, en compagnie de quelques amis, fumait sur la piazza. Ces vieux philosophes causaient de toutes choses et même d'histoires fantastiques, suivant la coutume. De tous ces contes, le plus merveilleux était celui du *Cavalier sans tête*, qu'on avait vu si souvent traverser le pays, et qui, la nuit, franchissait à cheval les tombes des cimetières. On racontait qu'un fermier, nommé Van Brower, ayant rencontré dans le Val Dormant le terrible fantôme, s'était vu obligé de monter en croupe derrière lui. Après avoir galopé par monts et par vaux, au moment où le cheval traversait le vieux pont de bois, le cavalier s'était changé en squelette et le vieux Van Brower avait été précipité dans la rivière.

Tom Bones, qui s'était mêlé à la conversation, rapporta quelque chose de plus étonnant encore; il affirma qu'en revenant un soir du village de Sing-Sing, il avait fait rencontre du cavalier nocturne, auquel il avait proposé de faire une course avec lui à la condition

que le perdant payerait à l'autre un bol de punch; que lui Tom avait gagné le pari, car son cheval Derteufel marchait mieux que celui du spectre, mais qu'arrivés près du pont de l'église, le fantôme avait disparu sans payer sa dette.

Ces histoires firent frémir de peur le pauvre Ichabod. Il tremblait encore au moment où il se prépara au départ. — Il était, — d'après l'usage de tous les amoureux, — resté le



UNE MATINÉE DE BROUILLARD SUR L'HUDSON.

dernier pour prendre congé de Katrina, mais celle-ci ne paraissait pas aussi tendre qu'il l'eût désiré, si bien que le pauvre maître d'école, — qui se croyait à la veille de réussir, — s'en alla le cœur gros et monta sur « Gun Powder », lequel ne pressait point le pas et allait à l'amble, sans prendre garde aux coups de fouet.

Il longeait les hautes montagnes qui bordent Tarry Town. À ses pieds, la mer de



LE FLEUVE A YOAKERS.

Tappan roulait tranquillement ses ondes noires et clapotantes; le plus profond silence régnait autour de lui. C'est à peine si le cri mélancolique d'un hibou ou le coassement d'une grenouille se faisait entendre.

Ichabod songeait à toutes les histoires de revenants qu'on lui avait cornées aux oreilles, car il traversait le pays même où l'on disait qu'elles s'étaient passées.



LES PALISSADES.

Au centre de la route qu'il parcourait s'élevait un majestueux tulipier, qui dominait tous les autres arbres du voisinage. Ses branches noueuses, d'une grosseur prodigieuse, touchaient presque la terre pour se relever ensuite. On l'appelait le « tulipier du Major André », car ce fut presque sous son ombre que l'infortuné avait été arrêté. Le peuple considérait ce géant des forêts avec

un mélange de respect et de superstition, en partie à cause du sort malheureux de celui

dont il portait le nom, en partie pour les histoires merveilleuses qui y avaient rapport.

Ichabod se mit à siffler en approchant de cet endroit redoutable. Il se figura qu'on répondait à son sifflement; ce n'était qu'une rafale de vent s'engouffrant à travers les branches sèches de l'arbre séculaire. Quand il fut près, il crut entrevoir quelque chose de blanc suspendu au milieu des branches, il s'arrêta et cessa de siffler; mais en regardant avec attention, il vit que l'écorce en avait été enlevée par la foudre. Tout à coup il entendit un gémissement prolongé : alors ses dents claquèrent, ses genoux serrèrent la selle avec violence.

Au moment même où il parvenait au Willy's Swamp, un bruit sourd vint frapper l'oreille exercée du maître d'école, et il aperçut dans l'ombre épaisse d'un bosquet, sur le bord du ruisseau, une masse informe, immobile, semblable à un géant monstrueux, prête à se jeter sur lui.

Ichabod sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Rebrousser chemin était impossible et d'ailleurs aurait-il pu échapper au fantôme? Il éperonna cependant « Gun Powder » qui prit le galop, mais bientôt l'être épouvantable le rejoignit et on eût pu voir les deux chevaux et leurs deux cavaliers courir de niveau sans se dépasser.

Ichabod implora d'abord Dieu mentalement, puis il entonna un psaume afin de chasser le mauvais esprit. Rien n'y faisait, la course vertigineuse continuait toujours. Le maître d'école se cramponnait au cou de Gun Powder et avait toutes les peines du monde à se maintenir en selle.

Il y avait quelque chose de mystérieux et de terrible dans le silence obstiné que gardait le personnage qui l'accompagnait. Bientôt il en connut le motif. Arrivé au sommet d'une petite colline, il aperçut en relief la forme du spectre attaché à ses pas. Un manteau noir l'enveloppait entièrement. Quels ne furent pas l'horreur et l'effroi d'Ichabod en s'apercevant que ce corps était sans tête! Son épouvante ne fit qu'augmenter, lorsqu'il vit que le fantôme la portait suspendue au pommeau de sa selle. Ichabod, voulant encore, s'il était possible, dérouter son funeste compagnon, fit partir Gun Powder à fond de train, mais le fantôme le suivit. Bientôt ils atteignirent la route qui conduit au Val-Dormant et Gun Powder, qui semblait possédé du démon, au lieu de la suivre, prit à gauche et s'enfonça au grand galop dans la montagne. En peu d'instants, il arriva près d'une vallée sablonneuse couverte d'arbres et traversée par le fameux ruisseau hanté par les apparitions nocturnes, d'où l'on aperçoit le monticule sur lequel se trouve l'église dont nous avons parlé.

La peur qu'avait éprouvée le cheval du maître d'école lui avait fait gagner du terrain sur son redoutable compagnon; mais en parvenant au milieu de la vallée, les sangles de la selle se brisèrent, et Ichabod la sentit tourner sous lui. Il la saisit par le pommeau et essaya, mais en vain de la retenir. En voyant l'inutilité de ses efforts, il se cramponna au cou de Gun Powder et la laissa tomber. Le malheureux Ichabod avait toutes les peines du monde à maintenir son centre de gravité; tantôt il penchait à droite, tantôt à gauche, quelquefois son cheval le faisait sauter avec tant de violence, qu'il craignait d'être fendu en deux.

Une percée à travers les arbres permit alors au maître d'école de voir devant lui le cimetière de l'église et le pont de bois qui se dressait au bas de la colline, au-dessus de la rivière.

Il retourna la tête afin de se rendre compte de la distance qui le séparait du fantôme, lorsqu'il vit celui-ci brandir sa tête et se disposer à la jeter sur lui. Il voulut éviter l'horrible projectile, mais il était trop tard : le crâne osseux du squelette frappa Ichabod en pleine poitrine et il alla rouler sur la poussière du chemin.

Un moment après Gun Powder et le cheval du fantôme disparaissaient comme emportés par un tourbillon.

Le lendemain matin, le fermier Van Ripper trouva sa bête débarrassée de sa selle et broutant tranquillement à la porte de sa ferme. Ichabod avait disparu, et ses élèves vinrent inutilement frapper à la porte de leur maître. Les autorités du pays firent des recherches, mais on ne découvrit pas autre chose que la selle du fermier souillée et foulée aux pieds, et le chapeau informe d'Ichabod à côté duquel gisaient les débris épars d'une citrouille.

On sonda le ruisseau, sans retrouver le corps du malheureux visionnaire. Van Ripper ne comprenait rien à la disparition de son voisin et ami.

En sa qualité d'exécuteur testamentaire, il examina le paquet qui renfermait la garde-robe du défunt : il y trouva des objets sans valeur, un almanach et un livre de nécronomie dans lequel était placée une pièce de vers inachevée qu'Ichabod avait voulu composer en l'honneur de l'héritière de Van Tassel.

Quant à l'argent de son trimestre, que le savant avait touché quelques jours avant sa disparition, on ne put découvrir l'endroit où il avait été déposé.

On parla longtemps de cet événement mystérieux dans toute la contrée, et le dimanche suivant, une procession de visiteurs se rendit sur les lieux de cette prétendue disparition. Chacun conclut que le pauvre Ichabod avait été emporté par le cavalier sans tête, et l'on songea à pourvoir à son remplacement.

Grâce à sa qualité de garçon et plus encore parce que le pauvre maître d'école ne devait rien à personne, on ne s'occupa plus de lui; l'école fut transférée dans une autre partie de la vallée, et l'on fit venir un nouveau maître pour remplacer celui qui avait disparu.

Quelques années plus tard, un fermier du pays qui s'était rendu à New-York pour affaires, aperçut Ichabod au tribunal, où il plaidait une cause devant le juge. Il paraît que ce brave garçon avait fait son chemin et qu'il ne songeait plus ni à Katrina ni à son rival.

Ces deux amoureux, — car au fond la fille de Van Tassel aimait Tom Bones plus que la maître d'école, — avaient conclu mariage ensemble quelques jours après la disparition d'Ichabod. A dater de ce jour-là, on remarquait que toutes les fois qu'on faisait allusion à l'histoire du maître d'école, Tom Bones se mettait à rire de tout cœur, particulièrement, lorsqu'on parlait de la citrouille brisée en éclats : ce qui prouvait qu'il ne disait pas tout ce qu'il savait sur cette affaire mystérieuse.

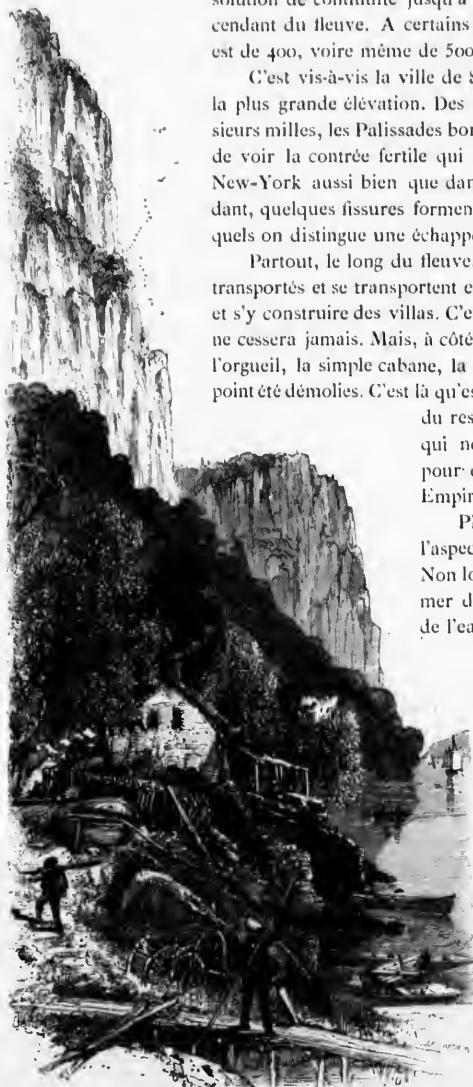
Pendant les bonnes femmes du pays, qui sont les meilleurs juges dans ces sortes de questions mystérieuses, prétendent encore aujourd'hui qu'Ichabod a été enlevé par le diable en personne; et très souvent pendant les longues soirées d'hiver on raconte son histoire avec force commentaires.

Quoique tout ceci soit tombé dans l'oubli, il est encore certaines gens qui, ayant entendu parler de ces faits du temps passé, prétendent avoir vu le « cavalier sans tête ». D'aucuns assurent même que le fantôme de l'infortuné Ichabod erre encore sous les ombrages tranquilles du Val Dormant.

Nous nous sommes attardés en écoutant le romancier : rattrapons vite le temps perdu.

Tandis que nous nous égarons sur la rive gauche, — côté est, — de l'Hudson, le steamer nous a transportés en aval et nous longeons les hautes falaises de pierre que l'on appelle les « Palissades ». Ces murs de géants prennent naissance à Haverstraw et n'ont aucune





LA BASE DES PALISSADES.

solution de continuité jusqu'à une distance de 30 milles en descendant du fleuve. A certains endroits, la hauteur de ces roches est de 400, voire même de 500 pieds.

C'est vis-à-vis la ville de Sing-Sing que ces rochers atteignent la plus grande élévation. Des deux côtés du fleuve, pendant plusieurs milles, les Palissades bordent le fleuve Hudson et empêchent de voir la contrée fertile qui s'étend par derrière dans l'État de New-York aussi bien que dans celui de Jersey. Ça et là, cependant, quelques fissures forment des ravins profonds à travers lesquels on distingue une échappée du paysage.

Partout, le long du fleuve, les gens heureux des villes se sont transportés et se transportent encore, pour y acheter une propriété et s'y construire des villas. C'est à qui aura la plus belle : la lutte ne cessera jamais. Mais, à côté de ces monuments du faste et de l'orgueil, la simple cabane, la maison modeste du fermier n'ont point été démolies. C'est là qu'est le vrai bonheur, très bien apprécié du reste par de très honnêtes agriculteurs qui ne changeraient pas leur existence pour celle des « innocups » de la Ville-Empire.

Plus notre steamboat avance, plus l'aspect de l'Hudson devient grandiose. Non loin de la ville de New-York, c'est une mer dont l'eau saumâtre a bientôt le goût de l'eau salée, où les navires de tout tonnage circulent de même que sur l'Océan, avec cette différence que les naufrages y sont rares.

L'horizon s'est élargi avec le lit du fleuve : nous passons devant Hoboken, nous saluons Castle-Garden et le steamboat stoppe devant un des quais de l'East River, où il débarque les voyageurs.

Salut encore à New-York, à ses demeures princières, à ses squares verdoyants, à son industrie et à sa prospérité!

Hurrah! hurrah! hurrah!...  
une fois encore hurrah!

## LE NEW JERSEY



LITTLE FALLS — LES PETITES CHUTES.

Les bacs à vapeur, que les Américains nomment *ferry boats*, transportent toutes les dix minutes les gens qui habitent New-York et ceux qui vivent sur la rive opposée, dans les villages de Jersey City et d'Hoboken.

Ce dernier site, — très peuplé de nos jours et devenu en quelque sorte un faubourg de New-York, — était, il y a trente ans, un endroit sauvage, très boisé, fréquenté dans la belle saison par tous les promeneurs qui aimaient la solitude et se plaisaient à la rêverie. Il servait aussi de rendez-vous à ceux qui avaient une « affaire d'honneur » à régler.

Les rendez-vous de noble compagnie  
Se « donnaient » tous dans ce charmant séjour.

Mais, — diront quelques-uns de nos lecteurs, — on se bat donc aux États-Unis? Pourquoi pas? Les cas sont rares, car la loi s'y oppose; mais enfin ils se présentent, et dans les hautes classes de la société américaine, on n'aime pas toujours à garder des soufflets ou à avaler des injures quand on les a reçus ou subies.

Comme dans l'opéra comique du *Pré aux Clercs* de Planard et Hérold, il y avait un

hôtel à Hoboken, et cet hôtel était tenu par un Français, qui s'appelait réellement, de son nom de famille Joseph Giraud. Il eût choisi ce nom qu'il n'eût pas mieux trouvé.

C'était chez Joseph Giraud qu'on venait déjeuner lorsque les coups de pistolet avaient été échangés, ou les épées croisées, dès que les témoins avaient déclaré l'honneur satisfait.

Or, Joseph Giraud, né à Cavaillon, émigré à New-York en 1841, établi à Hoboken, en 1843, était un pauvre veuf à qui sa femme avait laissé en mourant une fillette qui, lorsqu'elle grandit, devint une ravissante brune, aux yeux bleus, à la taille svelte et aux extrémités tout à fait aristocratiques.

Elle ne s'appelait pas « Nicette », mais bien Julia, et, loin d'écouter les amours qui papillonnaient devant son comptoir, elle aidait son père et remplaçait avec avantage la pauvre défunte, sa mère, qui n'avait jamais joui d'une bonne santé.

Joseph Giraud faisait de brillantes affaires à Hoboken, et l'on disait qu'il donnerait une très belle dot à sa fille, quand celle-ci consentirait à ouvrir son cœur et à confier sa main à un jeune homme qu'elle aurait trouvé à son goût et digne d'elle.

Nous avions connu la famille Giraud à bord du navire qui nous avait conduit du Havre à New-York et nous la retrouvâmes à Hoboken, où nos visites étaient fréquentes. Un jour, dans le nombre des hôtes assidus de l'hôtel d'Hoboken, nous aperçûmes un grand jeune homme que l'on nous dit être le beau-fils d'un ténor ayant eu jadis de la célébrité à l'Académie royale de musique à Paris, après avoir débuté à l'Opéra-Comique.

M. H..., était venu à New-York pour s'y occuper d'affaires, il avait vu M<sup>lle</sup> Julia et s'en était violemment épris.

Tandis que ce soupirant posait sa candidature, un autre Français, arrivé des colonies, M. F..., — qui depuis s'est fait naturaliser Américain et a rempli, en cette qualité, les fonctions de consul des États-Unis, quelque part en Europe, — M. F..., disons-nous, alla par hasard se promener à Hoboken s'arrêta à l'hôtel de Joseph Giraud et se déclara à lui-même que jamais il n'aurait d'autre compagnie pour la vie que la belle Julia.

Deux coqs vivaient en paix... Une poule survint,  
Et voilà la guerre allumée.

Telle était la situation respective des deux Français, une semaine après leur venue dans la ville impériale.

Tout alla bien d'abord. M. H..., que ses occupations retenaient toute la journée à New-York, ne venait à Hoboken que le soir, à l'heure du dîner : il avait même pris pension chez Joseph Giraud, et il ne s'en retournait chez lui qu'après la fermeture de l'hôtel, qui avait lieu un quart d'heure avant le départ du dernier « ferry-boat » quittant Hoboken pour rentrer au quai de Barclay street, par l'autre rive de l'Hudson.

Quant à M. F..., libre de ses mouvements, n'ayant aucun travail et se trouvant, comme Jérôme Paturot, à la recherche d'une position sociale, il allait régulièrement déjeuner à l'hôtel d'Hoboken, restait à causer avec Julia et, vers quatre heures, rentrait en ville pour dîner à Astor House ou chez ses amis.

Nous avons été présenté à M. F... dans le salon de M. J. G. Bennett, rédacteur en chef du *New-York Herald*, et quand nous fûmes tout à fait liés, il nous fit des confidences.

Tous les Français se connaissent peu ou prou sur la terre étrangère. On bavarde là... plus qu'ailleurs et tout se sait : nous apprîmes donc à M. F... que la rumeur publique attribuait aussi à M. H... des idées matrimoniales avec la belle Julia. Le créole jeta feu et flamme et finit par nous déclarer qu'il s'opposerait de tout son pouvoir à ce que pareille union eût jamais lieu. Il disait être le premier ayant droit et refusait de céder la place.

Le soir même où nous lui avions ouvert les yeux, M. F... se dirigea vers Hoboken et se rendit compte par lui-même de la véritable situation. Il lui fut prouvé que M<sup>lle</sup> Julia était, sinon éprise de son rival, du moins très portée à se laisser conter fleurette par lui. Le plus sage parti eût été de cesser toute relation avec une coquette et de se retirer; mais M. F... n'entendait pas de cette oreille-là. Il trouva moyen, à un certain moment donné, d'insulter M. H..., qui le prit sur un ton très haut et déclara au créole qu'il lui envierait des témoins.

Le lendemain matin, M. F... venait nous trouver et nous raconter les faits, en nous priant de lui rendre le service de l'aider de nos lumières. Nous trouvâmes un autre ami et ce gentleman et nous allâmes résolument près de M. H... pour savoir quelles étaient ses intentions. Ce monsieur répondit qu'il comptait se battre.

Pour hâter le dénouement de cette histoire, nous dirons que les envoyés de M. H... et le second de M. F..., du nombre desquels nous étions, — convinrent d'une rencontre à l'épée, dans le bois d'Hoboken. Rendez-vous était pris pour le lendemain matin à huit heures.

Tout le monde fut exact sur le champ de bataille, les « spadassins » et leurs amis. On choisit le terrain sur les bords de l'Hudson, on mesura les épées; ces messieurs quittèrent leurs habits et se mirent en garde. On leur donna le signal, et alors, — il nous en souvient comme si c'était hier, — nous fûmes spectateurs d'un combat qui n'avait jamais eu son pareil depuis les âges les plus reculés.

A chaque parade, MM. H... et F... rompaient, tout en faisant semblant de faire un pas en avant. Nous quatre, témoins, nous pouffions de rire et nous ne savions plus quelle contenance faire. A un certain moment où les seconds de M. H... détournaient la tête pour ne pas éclater, un bruit se fit entendre, on regarda, et l'on n'aperçut plus le beau-fils du ténor de Paris, il avait perdu pied et était tombé dans les eaux de l'Hudson. Lorsqu'il reparut à la surface du fleuve, un de ses témoins se jeta résolument à l'eau et repêcha ce pauvre noyé, qui s'était évanoui. Nous le voyons encore, ressemblant à un de ces malheureux que l'on apporte à la Morgue, au moment où il fit son entrée, — porté par quatre nègres que l'on était allé chercher à cet effet dans la salle de l'hôtel Giraud.

Julia, s'étant enquis des causes de l'accident, s'émut d'abord; mais, quand elle vit M. H... rouvrir les yeux et regarder autour de lui d'un air égaré, le rire s'empara d'elle, et on la vit s'enfuir hors de la pièce, afin de ne pas se montrer par trop malséante. Le ridicule tue : M. H..., — qui vivait cependant et qui vit encore, à ce que nous croyons, — était dès lors un homme mort.

M. F... avait la partie belle : il eût pu se déclarer, épouser et être heureux; mais il était plus ambitieux qu'amoureux et il préféra une mission difficile de consul à la facilité d'être heureux avec une charmante jeune fille. Du reste, nous croyons savoir que celle-ci ne perdit rien à attendre et à rester libre... pendant un ou deux ans encore. La belle Julia s'est enfin mariée avec un richissime négociant américain, et... devons-nous ajouter ceci... pourquoi pas?... elle fait à Paris les honneurs d'un salon princier, comme si elle était née sur les

marches d'un trône. Quoi que nous ayons dit, quelle qu'ait été notre indiscretion, nous mettons nos lecteurs au défi de deviner jamais le mot de cette charade.

*Paulo majora canamus.* Revenons à notre partie descriptive.

Nous sommes sur la frontière de l'État de New-Jersey, dont les souvenirs historiques ont marqué pendant la période de la guerre de l'indépendance. C'est un territoire prospère de toutes façons, et la justice que l'on y rend a enfanté un proverbe, connu dans toute l'étendue des États-Unis, où l'on dit : « La justice de Jersey, la terreur des coquins. »

Pour l'amateur de paysages grandioses, tout est réuni sur la surface de cet État considérable : montagnes, lacs de toutes dimensions, vastes étendues de terrain sablonneux. L'industrie de New Jersey compte des fonderies de fer et autres grandes manufactures. Les peintres et les photographes, les amis des plaisirs champêtres, trouvent partout des sites où ils peuvent travailler ou se livrer au doux *far niente*.

Bon nombre de citoyens de New-York ont fait élection de domicile dans le New Jersey, grâce aux moyens rapides de communication entre la grande cité et leur résidence des champs, aux abords de Jersey City ou de Newark.

Un parcours de 7 ou 8 milles conduit le voyageur de la vallée de l'Hudson à celle du Passaic, bordée par la chaîne des Montagnes Orange, célèbres par leurs nombreuses curiosités sauvages et naturelles. Il y a vingt ans que tout ce territoire était absolument inconnu et inhabité. Les fermiers hollandais établis dans ces parages préféraient leur vie tranquille et champêtre aux plaisirs d'excursions pittoresques dans les ravins qui avoisinaient leurs demeures.

Simple dans leurs goûts, ces bons knickerbockers s'étaient construit des maisons d'un seul étage, dont le toit surplombait au-dessus de leur seuil, et ils vivaient là sans songer à l'élégance, se contentant du confortable. On rencontre encore, çà et là, de nombreuses habitations de ce genre, où résident les fils ou les arrière-petits-fils de ceux qui les ont élevées. D'autres sont devenues la propriété d'étrangers, et ceux-ci ont cru bon de changer la disposition de leur *home* en élevant leur logis, en y perçant des fenêtres et en y appliquant des vérandahs plus ou moins en harmonie avec la forme extérieure. La spéculation sur les propriétés a été conduite sur une vaste échelle dans le New-Jersey; aussi plus d'un fermier qui vivait dans la médiocrité s'est-il vu, du jour au lendemain, à la tête d'une grande fortune par la plus-value du patrimoine que lui avait laissé son père, sur le terrain duquel il ne récoltait que des pommes de terre et des choux. Ajoutons à cela la construction du chemin de fer qui, par une heureuse chance, longe toutes les grandes fermes de l'État. C'est là un véritable et inappréciable bienfait de notre civilisation.

On cite, parmi les premiers Américains qui ont introduit le jardinage pittoresque en Amérique feu Kewellyn S. Haskell, que sa passion pour les beaux paysages attira vers les confins des Montagnes Orange. Il y acheta une vaste étendue de terrain qu'il convertit en parc anglais; puis il fit bâtir une résidence très élégante, et vit bientôt un bon nombre d'amis suivre cet exemple dans son voisinage.

Ni les uns ni les autres de ces pionniers audacieux n'avaient songé à transformer ce pays sauvage en un sol approprié aux industries de la civilisation; ils s'étaient contentés de tracer des chemins en suivant les caprices du sol, en se guidant au milieu des sentiers des forêts, sans tracer de lignes droites; très heureux, au contraire, de trouver tout indiquée une position pittoresque.



EAGLE ROCK — LE ROCHER DES AIGLES — COMTÉ D'ORANGE.

Feu Kewellyn S. Haskell avait élevé sa maison près de Eagle Rock, d'où la vue dominait le territoire voisin de New-York, et il avait devant lui toute cette vallée cultivée et couronnée de villages, laquelle est bornée par les collines de Bergen. Vers le soir, il pouvait distinguer le miroitement des eaux de la baie de New-York et les évolutions des vagues de l'océan Atlantique. Sur les déclivités du sud de cette montagne qui s'étendent à une distance de plusieurs milles, on aperçoit de nombreuses résidences particulières d'où la vue est merveilleuse, surtout quand on approche de la jolie ville de Montclair.

À la base de ces monts ombragés, on suit un chemin parfaitement entretenu, où les Américains se plaisent à se promener en voiture pendant les chaudes après-midi de l'été, car ils sont abrités par les montagnes des rayons brûlants du soleil. On aperçoit, de ce chemin, le Rocher des Aigles, — où certains de ces oiseaux se reposent loin de l'atteinte des hommes, — dominant les cimes qui l'environnent.

Ce pic ardu a également sa légende, ou plutôt son histoire. La voici telle qu'on la raconte dans le pays :

Non loin de la montagne ainsi nommée demeurait, en 1809, le fermier Mac Lellan, qui possédait une nombreuse famille : six filles et quatre garçons. Ces derniers, les aînés, étaient de solides gaillards, bons agriculteurs, excellents chasseurs et pêcheurs, qui aidaient leur père de leurs bras vigoureux et faisaient prospérer la ferme de toutes façons. Parmi les cinq sœurs, quatre comptaient au nombre des belles filles du terroir ; on les citait, dès leur jeune âge, pour leur courage au travail et leur adresse dans tous les soins qui caractérisent l'éducation d'une bonne ménagère. La cinquième, nommée Eddy, était par malheur disgracieuse, nouée, chétive, malade, et l'on disait dans le pays qu'elle avait un affreux caractère.

Toute cette famille était heureuse et la ferme Mac Lellan passait pour une des plus belles et des mieux entretenues de tout le comté. Loïn de porter envie à la richesse relative de ces cultivateurs, les voisins se plaisaient à les visiter, à leur demander des conseils, et ils retiraient toujours un profit quelconque des avis qu'ils recevaient du fermier d'Eagle Rock.

Un jour, mistress Mac Lellan donna encore un enfant à son mari : c'était une belle petite fille qui fit la joie de tous, sauf de la malheureuse Eddy, qui s'imagina que sa mère aurait désormais tout son temps pris par la nouvelle venue et ne pourrait plus s'occuper d'elle comme auparavant. Et l'on vit Eddy, à dater de ce moment, devenir sombre et plus maussade qu'elle ne l'avait jamais été, ce qui naturellement accrut encore la répulsion que plusieurs personnes, — y compris certains de ses frères et sœurs, — éprouvaient pour elle.

La petite Mary devenait une gracieuse enfant au fur et à mesure qu'elle grossissait et se développait ; à dix-huit mois, la mignonne semblait avoir deux ans et demi, et tous ceux qui venaient à la ferme complimentaient l'heureuse mère. Seule, Eddy se tenait à l'écart.

Lorsque Mary fut sevrée, ce fut Eddy pourtant que sa mère chargea quelquefois de veiller sur le berceau de l'enfant, tandis qu'elle vaquait aux occupations du ménage, ou quand elle était obligée de se rendre aux champs. Eddy obéissait, mais avec la plus mauvaise grâce. On lui recommandait bien surtout de ne point sortir de l'enceinte de la ferme, à cause du danger qu'il y avait à se trouver face à face avec une bête à corne ou avec une chèvre ; mais Eddy n'écoutait pas ces injonctions, et on la surprit souvent en dehors de la cour de « Eagle Rock Farm ».

Certain soir, le vieux cultivateur rentra au logis en apportant la moitié d'un agneau

arraché aux serres d'un aigle énorme qui s'était audacieusement emparé de cette proie. Mac Lellan, n'ayant qu'un bâton pour arme, s'était résolument jeté sur le pillard ailé et l'avait forcé à fuir en lui reprenant son bien.

— « Il faudra veiller attentivement sur ces maudits oiseaux de proie, dit-il à ses fils, et nous ferons bien de leur donner la chasse, car ils ne se contentaient plus de détruire le gibier de nos bois et de nos plaines; les voilà qui s'attaquent à nos troupeaux. Un jour, ils dévoreraient Mary s'ils la trouvaient à leur portée. »

Il fut convenu que l'on ferait la chasse aux aigles dès que l'on aurait achevé la moisson que l'on récoltait en ce moment.

Ces paroles de son père n'avaient pas été perdues pour la méchante Eddy : Il était donc possible, se dit-elle, qu'un aigle dévorât un enfant? A dater de ce moment, cette maudite créature conçut l'idée d'exposer sa jeune petite sœur dans un endroit où les aigles l'apercevraient facilement et pourraient l'enlever. Elle attendit une occasion favorable et cette occasion se présenta un jour, quand toute la famille se fut rendue aux champs, afin de rentrer les gerbes de blé menacées par un orage qui semblait se déchaîner à l'horizon.

A peine la famille d'Eddy fut-elle partie, que celle-ci, revenant près de sa sœur endormie, la prit dans ses bras et se mit à courir du côté du « Rocher des Aigles ». Il y avait à l'endroit où elle s'arrêta une grande pierre plate où Eddy coucha l'innocente créature; cela fait, elle se retira et alla se cacher dans un fossé ouvert non loin de là, sous un buisson de plantes grimpanes qui la dérobaient à tous les regards. Elle attendit, les yeux fixés sur la roche fatale.

Une demi-heure s'écoula, puis, tout à coup, un point noir parut dans l'éther, qui grossit peu à peu, décrivant des courbes et se rapprochant de la terre. Ce point noir, c'était un aigle de la plus forte taille. Il fut bientôt très visible, et Eddy le regarda planer au-dessus de la roche plate où l'enfant restait endormie et immobile.

L'aigle n'était plus qu'à dix mètres de la petite fille : on eût dit qu'il désirait ne pas la réveiller; puis, quand il fut arrivé près d'elle et qu'il eut replié ses grandes ailes, il s'approcha cauteusement, comme l'assassin, et, d'un violent coup de bec, creva les yeux de l'enfant. Deux ou trois autres attaques pareilles suffirent pour déchirer ses vêtements et ouvrir sa poitrine. Cela fait, l'aigle lacéra la peau du ventre de sa victime, en arracha les entrailles et se reprut gloutonnement de cette chair palpitante.

Le carnivore se laissa tomber doucement sur la petite fille : on eût dit qu'il désirait ne pas la réveiller; puis, quand il fut arrivé près d'elle et qu'il eut replié ses grandes ailes, il s'approcha cauteusement, comme l'assassin, et, d'un violent coup de bec, creva les yeux de l'enfant. Deux ou trois autres attaques pareilles suffirent pour déchirer ses vêtements et ouvrir sa poitrine. Cela fait, l'aigle lacéra la peau du ventre de sa victime, en arracha les entrailles et se reprut gloutonnement de cette chair palpitante.

Tandis que cet épouvantable meurtre s'accomplissait, un autre aigle, — la femelle, — était accouru pour prendre part à ce festin odieux. Et l'on eût pu voir ces oiseaux impitoyables déchiqueter avec leurs serres et leur bec acéré la proie humaine que leur avait offerte la coupable Eddy.

Pour achever le récit de cet acte de cruauté sans égal, nous dirons qu'en vingt minutes les deux aigles avaient dévoré l'enfant et qu'ils reprenaient leur vol, ne laissant sur place que des ossements broyés et la tête informe, méconnaissable, recouverte encore de cheveux blonds.

Eddy sortit alors de sa cachette et s'écria : « Je n'aurai plus de rivale auprès de ma





WASHINGTON ROCK — LE ROCHER DE WASHINGTON.



LE PASSAÏC, EN DESSOUS DE « LITTLE FALLS. »

mère ! » Et elle rentra à la ferme, sans le moindre remords. Lorsque, quelques heures après, la famille revint à la maison, on demanda aussitôt à Eddy où était sa sœur ?

— Les aigles l'ont dévorée ! répondit-elle.

Chacun poussa un cri en entendant ces paroles, que l'on prit d'abord pour une horrible plaisanterie, mais Eddy raconta qu'elle avait laissé un instant l'enfant seule, près de la roche plate et que, quand elle s'était retournée, elle avait vu deux aigles qui se disputaient les membres de sa sœur Mary.

— Tu mens ! s'écrièrent le père et la mère.

Eddy conduisit alors ses parents à l'endroit désigné et il fallut se rendre à l'affreuse évidence. Tandis que la mère éplorée se livrait à sa douleur, le père réfléchissait et, songeant au mauvais cœur de sa fille, il lui dit d'une voix terrible :

— C'est toi qui as porté l'enfant là pour la faire manger par les aigles. Avoue ton crime.

Eddy refusa d'abord de se dire coupable ; mais enfin, vaincue par la terreur, ou cédant au cri de sa conscience, elle raconta son méfait dans tous ses détails.

— Misérable ! tu vas mourir ! vociféra le père infortuné, qui, tirant de sa gaine le *bonnie knife* qu'il portait suspendu à son côté, le plongea dans la poitrine de son enfant. « Les aigles la mangeront aussi », ajouta-t-il, et il entraîna sa pauvre femme, qui avait perdu la raison et serrait précieusement sur sa poitrine la tête de Mary, qu'elle avait enroulée dans un mouchoir.

Les oiseaux de proie, en effet, vinrent à leur tour déchirer le cadavre de la cruelle Eddy, mais, au milieu de leur repas, une quadruple détonation se faisait entendre. Les fils de Mac Lellan vengeaient leurs sœurs ; la sainte et la damnée.

Cette narration véridique nous fut contée par l'arrière-petit-fils du dernier des Mac Lellan, qui vit encore à la ferme de Eagle Rock.

— Depuis que ce drame de famille s'est accompli, nous disait-il, mes aïeux et moi nous avons déclaré une guerre acharnée aux aigles de la montagne. Ils sont devenus très rares et aucun n'ose plus s'abattre sur nos propriétés. On dirait qu'ils connaissent la haine que les Mac Lellan leur ont vouée.

Continuons notre excursion et reprenons notre bâton de voyage.

Une autre montagne, — le Washington, — se dresse au milieu de cette chaîne de rochers, plus majestueux, plus curieux encore que celui que nous venons de citer, scindé en deux par une énorme fissure dont une partie s'est écroulée, grâce à une commotion volcanique des âges passés, pour tomber plus bas et s'y arrêter. La légende raconte que le général George Washington se tenait souvent à cet endroit culminant, d'où il surveillait les allées et venues de l'armée anglaise. Dans ce temps-là, le territoire était cultivé, mais le joli village de Dunallen n'existait pas encore et la montagne conservait son aspect sauvage, semblable à celui des sierras de la Californie. De nos jours, le Washington reçoit de nombreuses visites : on y accourt de tous les côtés en partie de plaisir, du New Jersey et de l'État de New-York.

En remontant vers le nord, on arrive sur les bords de la rivière Ramapo, dont le cours suit les méandres des collines qui boursofflent, les plaines cultivées et dont les eaux sont employées à faire mouvoir les roues de différentes usines.

L'une des écluses du Ramapo forme une cascade d'une grande beauté : si l'on ne

savait pas que cette chute d'eau est due à la main des hommes, on se croirait en présence d'une merveille de la nature. Du reste, le Ramapo offre à ceux qui suivent ses bords de nombreux points de vue aussi beaux les uns que les autres dans ce même genre pittoresque. Tantôt les collines se dressent comme des montagnes, ou tantôt elles s'abaissent avec une humilité qui s'explique par la géologie. La verdure couvre ces plateaux et rassérène la vue éblouie par l'aspect des cimes dénudées. Si l'on descend dans une embarcation les sinuosités du courant, on se plaît à suivre la course des bateaux à voiles qui cherchent à se devancer par la rapidité de leur course, et l'on salue au passage les steamboats qui jettent feu et flammes pour atteindre au plus tôt le but de leur voyage. Le chemin de fer longe les rives du Ramapo, et le touriste est encore récréé par la rapidité du train qui le force à fermer les yeux, tant la course est vertigineuse. On dirait un éclair avec accompagnement de coups de tonnerre. Quelles que soient les récriminations contre l'invasion de la vapeur sur les propriétés particulières, dont elle trouble le charme, il n'en est pas moins acquis que, de nos jours, le voisinage d'un railway est considéré comme une bonne chance et une plus-value dans la situation d'un parc ou d'une villa. Lorsqu'il fut question, en Amérique, de construire la voie ferrée qui longe l'Hudson, tous les propriétaires riverains se récrièrent, déclarant que c'était porter atteinte à leur liberté, au respect de leur solitude; on passa outre et, à l'heure actuelle, tous ceux qui avaient le plus crié seraient désolés si le chemin de fer n'était pas à la place qu'il occupe. Le célèbre naturaliste Audubon, qui vivait sur les bords du fleuve du Nord, fut un de ceux qui prirent le plus à cœur cette invasion de la civilisation. Il déclara que la construction du chemin de fer de l'Hudson avait abrégé ses jours de moitié.

Puisque nous avons l'occasion de parler ici d'Audubon, disons en passant que nous avons eu le grand honneur d'être lié avec cet éminent naturaliste.

Il était d'une ancienne famille originaire de France qui était venue s'établir en Amérique. L'auteur, dès son enfance, — comme il le raconte lui-même dans la préface de son œuvre, — éprouvait une curiosité sans bornes pour toutes les productions de la nature. Il vivait dans les bois ou ne se plaisait que dans les champs, ou sur les bords de la mer. Élevé par son père, aussi grand admirateur de l'œuvre de la création qu'il l'était déjà lui-même, Audubon apprit par la bouche de ce protecteur aimé tous les secrets du rouage universel, qui élevaient son âme vers son puissant Créateur.

A mesure que le jeune Audubon grandissait, il comprenait que l'étude de la nature était un besoin irrésistible pour lui. Non seulement il décrivit peu à peu tous les êtres, qu'il examinait avec soin dans leurs mœurs et dans leur existence, mais encore il les dessinait; et, à force de persévérance, il arriva à une perfection telle que ses œuvres passent, à juste titre, pour des travaux d'un talent émérite. C'est ainsi que les volumes intitulés: *Birds of America*, sont réputés l'ouvrage le plus considérable, le monument le plus complet qui soit au monde dans la science de l'histoire naturelle des oiseaux.

Dans la Pensylvanie, résidence d'Audubon, sur les bords de Schuylkill, où son père lui avait donné une plantation importante, cet artiste savant parcourait les bois étendus, les champs immenses et les montagnes couronnées d'arbres verdoyants à la recherche de découvertes nouvelles dans ses chères études. Il se maria à cette époque et trouva une compagne qui partageait ses goûts, — ce qui est généralement assez rare dans la vie, — et qui le rendit père de plusieurs enfants.

Plus tard, Audubon entreprit un voyage le long des côtes des États du Sud. Il fit connaissance à Philadelphie avec le grand naturaliste Charles-Lucien Bonaparte et en sa compagnie visita les bords de l'Hudson, à la recherche d'oiseaux et d'animaux destinés à augmenter ses collections.

Après être rentré chez lui, Audubon voulut retourner dans l'Europe, qu'il connaissait déjà. Son intention était de trouver un éditeur pour publier ses ouvrages. Par malheur, il ne connaissait personne en Angleterre, mais il avait emporté des lettres d'introduction pour les naturalistes anglais Ratishonne, Roscoë, Chorby, Mellie et autres, qui tous lui firent un parfait accueil. Audubon leur montra ses dessins, leur lut certaines parties de ses livres, et ses nouveaux amis lui exprimèrent chaleureusement leur admiration et l'encouragèrent à publier ses documents.

De Londres Audubon se rendit donc à Édimburgh, où Walter Scott et la pléiade de littérateurs illustres de la capitale de l'Écosse lui firent fête et le mirent en rapport avec deux graveurs célèbres Lizars et Robert Havell, qui entreprirent le travail et exécutèrent au burin les dessins de l'illustre naturaliste. La publication de cet ouvrage produisit une vive sensation, et de toutes parts les éloges les plus mérités parvinrent à cet homme de bien, à ce savant hors ligne qui a honoré son pays en mettant le monde entier à même de connaître les raretés ornithologiques de la grande Amérique du Nord.

La demeure où John Audubon termina sa carrière était un véritable musée. Il nous souvient, avec une joie qui ravive les heureuses années de notre vie, d'avoir passé des journées entières dans cette retraite simple et confortable, où notre hôte se plaisait à nous initier à cette science qu'il possédait à fond, et dont nous admirions les preuves incessantes, grâce à une conversation qui nous enchaînait et dont nous ne pouvions nous arracher sans peine que lorsque le moment définitif du repos avait sonné pour tous les habitants de la maison.

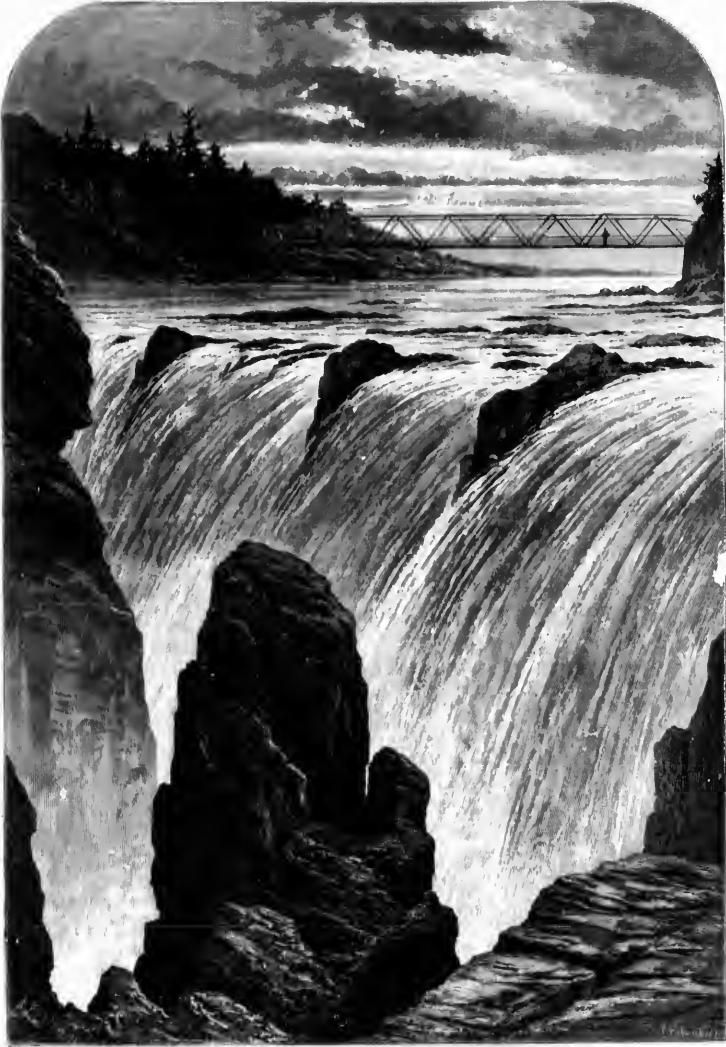
Ce bon vieillard nous aimait, quoiqu'il nous connût à peine et nous sommes joyeux d'être à même d'exprimer, à cette place et dans un volume qui est consacré à l'Amérique, les sentiments de reconnaissance que nous avons toujours gardés pour lui.

Nous fermons ici la parenthèse relative au grand naturaliste, pour continuer notre aride description.

Notons en passant quelques beautés naturelles très remarquables dans la partie nord du New Jersey : d'abord le lac Greenwood, situé vers la frontière de l'État et celle de New-York. On l'a surnommé le « Windermen » de l'Amérique; en effet, sa forme, le paysage qui l'entoure, la tranquillité du site rappellent la nappe d'eau ainsi désignée dans la Grande-Bretagne. Depuis quelques années, le Windermen est très fréquenté par les amateurs de villégiature, qui hésitent entre les plages balnéaires du Cap May, d'Atlantic City et de Long Branch.

Au milieu des montagnes, le long des ruisseaux du New Jersey, on peut citer de charmantes retraites, entre autres la Terron House, bâtie au bas d'un rocher taillé à pic, qui rivalise pour le grandiose avec les pics altiers du New Hampshire. Nous dirons cependant, pour être toujours exact dans nos descriptions, que, dans le New Jersey, la nature est généralement moins imposante : les collines ne sont pas des montagnes, les lacs sont seulement de grands bassins et les rivières ne dépassent jamais l'aspect de jolis ruisseaux.

L'un des principaux affluents de l'État est celui qui coule sur le devant de la petite



LES CHUTES DU PASSAIC.

ville de New Jersey : c'est le Passaic, que les légendes historiques et l'impétuosité de ses eaux ont rendu célèbre pour tous les explorateurs qui veulent tout voir dans le pays où ils passent. Cette rivière, prenant sa source au milieu de vallons sauvages, suit les méandres tracés par la multiplicité de collines rapprochées les unes sur les autres, — Ossa sur Pélion, — ce qui fait que le parcours de ses eaux est très étendu. C'est à Morris County, — le comté de Morris, — que le Passaic sort de terre; il trotte sur un lit de mousse, — comme l'Avon, surnommé le « Doux » par Shakespeare, — en rasant à leur base Long Hill et Essex, englobe les eaux de Dead River, — la rivière Morte, — et, se faufilant entre les monts Horseshoe, — fer à cheval, — reçoit enfin dans son lit les eaux bondissantes du Rockaway. A une certaine distance de là, le Passaic, qui a grossi comme si un déluge avait doublé son volume liquide, saute d'un bond par-dessus Little Falls, en face du village qui porte le même nom, l'un venant de l'autre. Ces « petites chutes » sont réellement très pittoresques, sans être fort importantes, quoique la largeur du torrent qui se précipite soit de 300 pieds, divisés en deux portions à peu près égales. Au-dessous de la chute, l'eau reprend bien vite son calme apparent, puis elle se forme en rapides et va choir, — à un mille plus loin, — d'une hauteur de 35 pieds.

En suivant toujours le lit du Passaic, bordé par des forêts ravissantes, on parvient enfin, à 6 mille en aval, aux grandes chutes. Le spectacle de cette cascade géante est des plus grandioses. Des masses granitiques semblables à des cippes funèbres, à des tours rongées par le travail des eaux, se dressent de tous les côtés. Des pins altiers, des épicéas de haute taille bordent la partie supérieure du torrent impétueux qui tombe avec un fracas tonitruant dans un profond précipice.

Le canal Morris traverse le Passaic à Little Falls dans un superbe aqueduc construit en pierres de taille. Du haut de cette œuvre d'art, le touriste peut jouir d'un spectacle enchanteur sur une vaste étendue de pays qui n'est bornée que par la plaine de Paterson et les marécages de Newark, où les chasseurs de sauvagines se plaisent en toutes saisons.

Mais, avant d'arriver à ce point du territoire, le Passaic a subi une nouvelle chute et s'est livré à de nouveaux emportements.

Là s'arrêtent les ébats du grand courant d'eau du New Jersey, qui coule ensuite très lentement à travers les plaines fertiles, longe les maisons de différents villages, les cabanes de certains hameaux disséminés dans la campagne, se courbant sous ces arches de ponts audacieux, faisant tourner des roues de moulins ou d'usines plus importantes, arrosant des jardins et des vergers, des herbages et des prairies artificielles, dont il vivifie le sol en l'empêchant de se dessécher. Chasseurs et promeneurs se plaisent à suivre ces bords, où ils trouvent les moyens de satisfaire à leurs plaisirs favoris.

Le sport le plus intéressant de cette contrée du New Jersey est celui de la chasse aux bécassins. Les Américains sont de très habiles tireurs et, sans mettre en avant les « fusils du Kentucky », qui se font fort de casser une pipe devant la bouche de celui qui est assez confiant pour la poser entre ses dents et attendre sans frémir la balle d'un de ces « Croc-ketts » infailibles, nous pourrions citer à New-York, à Philadelphie et dans Long Island des amateurs d'une belle force qui eussent donné bien des points à notre ami défunt Léon Bertrand, fondateur du *Journal des Chasseurs*, à Paris.

Dans le nombre de ces sportsmen émérites on comptait, à New-York, un nommé Franck Forrester, — auteur de deux volumes cynégétiques : *Field Sports*, qui ont eu une

vogue bien méritée parmi ses compatriotes. Nous nous étions liés avec cet aimable chasseur dans les bureaux du *Spirit of the Times*, — un journal qui a inspiré celui du *Sport*, à Paris, — et bientôt nous étions devenus les meilleurs amis du monde.

Certain soir, dans le « café sous-sol de Park Place », Franck Forrester vint nous apprendre qu'il avait reçu une lettre d'un fermier de New Jersey, dans laquelle celui-ci lui apprenait que le passage des bécassines avait commencé dans son voisinage. Cette nouvelle transportait de joie Franck Forrester, et il voulait nous faire participer à ses plaisirs.

Nous acceptâmes son offre obligeante et, le lendemain, dès l'aube, nous traversions l'Hudson pour prendre le chemin de fer.

Les marais où nous devons chasser se trouvent à une toute petite distance de la station : le soleil se levait par une belle matinée de fin d'août et la journée devait être admirable. Chaussés de bottes en caoutchouc, nous nous jetâmes dans les paluds, accompagnés par deux excellents chiens qui obéissaient au doigt et à l'œil.

A peine étions nous à cinq pas de la rive que trois, quatre, cinq, six bécassines s'envolaient devant nous. Les détonations se firent entendre, nous tirions sans cesse et nous ramassions presque à tout coup.

A midi, nous n'avions plus de munitions. Il nous fallut tristement rentrer à New-York, emportant comme dédommagement de notre détour forcé, deux cent trente bécassines de la grande espèce. Jamais nous n'avions pris part à pareille fête.

Le lendemain nous reconmençâmes la même partie de plaisir, — mais, à notre grand étonnement, le passage avait cessé : nous ne rencontrâmes plus que quelques oiseaux disséminés, et, le soir, notre butin se composait d'une dizaine de bécassines tout au plus.

Trois jours après, Franck Forrester reçut de nouveau une lettre de son ami de New-Jersey. Il nous prévint et nous nous en allâmes, avec trois autres camarades de chasse, vers les marais bénis de tous les chasseurs de sauvagines.

Il nous paraît oiseux de raconter ici les émotions de la journée à laquelle nous faisons allusion. Nos lecteurs, qui ont comme nous la passion de la chasse, ne nous croiraient pas si nous lui donnions le total des oiseaux qui tombèrent sous nos coups de fusil. Le proverbe qui dit : « Chasseur, menteur » n'est pas souvent vrai : mais ce qu'il y a de certain, c'est que les journaux de New-York et de New Jersey publièrent un paragraphe très circonstancié relatif à la chasse de MM. Frank Forrester, B. R..., M... P... et L... et que tous les sportsmen de la « Ville Empire », vinrent se promener dans Barclay street, devant le bureau du *Spirit of the Times*, où le rédacteur en chef du journal ; M. W.-T. Porter, avait fait appendre par guirlandes le produit irrécusable de notre chasse : on eût dit la boutique d'un marchand de gibier.

De Paterson à Newark, les rives du Passaic s'élevèrent en amphithéâtre, et les gradins en sont couverts de verdure. Çà et là, on aperçoit des monuments d'architecture publique ou privée, des manufactures importantes. C'est la vie, c'est l'industrie qui paraît sous toutes les formes ; ce sont elles qui font la fortune et la prospérité de l'État de New Jersey.



LE PASSAGE EN DESSOUS DES CHUTES.



## LES HIGHLANDS NEVERSINKS



L'ENTRÉE DE LA RIVIÈRE DE SHREWSBURY.

LES hautes terres — Highlands Neversinks — ont conquis le poste d'honneur parmi les collines de l'Amérique du Nord. Elles sont placées sur les côtes de l'Atlantique ; ce sont elles que le voyageur aperçoit les premières quand il regarde à gauche en arrivant d'Europe, au moment où il va pénétrer dans la baie de New-York. La richesse de la végétation de ces hauteurs, sur la pente desquelles sont bâties, çà et là, des villas élégantes ; les gracieuses ondulations de leur sol couvert d'arbres et planté de jardins fleuris, tout fait de ces sites favorisés un séjour réellement enchanteur.

Chacun a éprouvé, dans certaines limites, la joie que l'on éprouve en saluant le but de son voyage sur terre ou sur mer ; mais quand on aborde sur une plage dont la vue récréé les yeux, quand, à la place d'un terrain hérissé de rochers ou couvert de sable, on trouve vers l'horizon des bosquets verdoyants, des gazons d'une teinte qui rappelle l'émeraude, le cœur s'épanouit, la bouche ébauche un sourire et la pensée se rassérène.

Les montagnes des Neversinks semblent créées tout exprès pour égayer le voyageur qui vient de subir les tempêtes de l'Atlantique, au moment où il pénètre à travers les « Narrows », pour atterrir sur un des quais de la « Ville Empire ».

Ces collines, situées vers la limite nord-est du New Jersey, se prolongent pendant plu-

sieurs milles le long des côtes, dans la direction du sud. A leur base coule la rivière Shrewsbury, et de l'autre côté la vue découvre une langue de sable que les eaux de l'Océan viennent lécher de leurs vagues calmes ou impétueuses. C'est là que se trouve la baie de « Sandy Hook », — le hameçon de sable.

Le havre immense de New-York se divise en deux parties bien distinctes : celle de la Longue Ile et celle de Staten, entre lesquelles se trouvent les *Shorts*, — *Narrows*. — La partie qui s'étend à l'embouchure de l'Hudson se nomme la baie de Raritan.

La rivière de Shrewsbury, qui est plutôt une embouchure, se jette dans la baie de New-York entre Raritan et Sandy Hook. Les voyageurs qui arrivent par le chemin de fer sud du New Jersey, ou ceux qui se rendent en partie de plaisir aux bains de mer de Long Branch débarquent à Sandy Hook, en descendant du steamboat qui les a pris à son bord.

*Come into these yellow sands*, a dit Shakespeare, ce qui veut dire, pour ceux qui ignorent la langue anglaise : « Viens au milieu des sables jaunes », et le gentleman, aussi bien que les ladies américaines, mettent chaque année à exécution l'appel poétique du barde d'Avon.

Long Branch compte, au nombre des stations balnéaires maritimes, comme la plus importante et la plus élégante, nous pourrions même ajouter la plus intéressante. C'est là que les belles de New-York et de Philadelphie se rendent en juin, juillet et août pour y exhiber les toilettes les plus excentriques importées d'Europe, ou confectionnées aux États-Unis par les couturiers ou couturières émérités, qui, — disons-le en passant, — viennent tous de Paris ou de Londres.

D'ailleurs, outre les amusements ordinaires que l'on trouve sur le bord de la mer, ceux qui sont attirés sur ces plages par le besoin de repos et les ordonnances de leur médecin, trouvent dans les environs de frais ombrages où la promenade est possible, où l'ombre remplace les ardeurs du soleil incandescent, de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Il y a trente ans, Long Branch était à peine connu : on n'y rencontrait que des Philadelphiens, des quakers et des touristes dont le séjour durait à peine quinze jours. Mais bientôt quelques hôteliers hardis vinrent acheter du terrain et l'on vit s'élever des hôtels splendides qui sont devenus des palais dédiés au luxe et à la vie confortable et élégante.

Un peu plus loin, en descendant vers le sud, la côte de l'Océan Atlantique, le touriste peut se transporter à Ocean-Grove, un bain de mer « pieux », où l'on rencontre plus de dévots puritains que de mondains tièdes. Ce bain de mer d'Ocean-Grove a été créé par les méthodistes, il y a dix ans. C'est sur la plage sablonneuse que cette secte de protestants venait dresser ses tentes, loin des yeux des infidèles et des tracas qu'on leur suscitait ailleurs. Aujourd'hui, Ocean-Grove est devenu la station balnéaire la plus courue par tous les gens de religion : on y compte, en été, environ 18,000 âmes. Dans cet endroit, aussi bien que dans la partie du rivage appelée Asbury Park, les boissons spiritueuses sont complètement prohibées : ni vin, ni bière, aucune boisson fermentée ; les règlements le veulent ainsi et si l'on désire se procurer un cordial quelconque, c'est hors des limites de ces deux endroits qu'on l'achètera. Tous ceux qui enfreignent cette loi locale risquent d'être punis sommairement et le sont toujours quand on découvre leur méfait.

Ocean-Grove a été construit au moyen d'une souscription organisée par des ministres protestants qui voulaient que leurs ouailles pussent se procurer, quand elles viendraient à

la mer, les nécessités indispensables de la vie. Leurs vœux furent réalisés, et à l'heure actuelle la propriété de cette plage représente plus de 40,000 dollars.

On compte, en 1879, sur ce coin de la rive de l'Atlantique, sept cent quarante maisons ou hôtels et à l'époque du *Camp Meeting*, les fidèles dressent plus de sept cents tentes disposées les unes à côté des autres, comme le ferait une armée en campagne. Le prix de la pension à Ocean-Grove varie de 6 à 20 dollars par semaine.

Asbury Park a été fondé par M. James Bradley, de New-York. Il y avait là un petit lac voisin de l'Océan, connu sous le nom de Wesley Lake, entouré de verdure, gracieux comme le lac d'Enghien près Paris, et le nouveau propriétaire l'acheta pour la somme de 90,000 dollars, avec le terrain environnant. La spéculation fut excellente, car M. James Bradley eut vite revendu, avec d'énormes bénéfices, le terrain qui ne lui était pas nécessaire pour bâtir. De nos jours, on peut entrer, suivant sa foi, dans deux églises, l'une épiscopaliennne, l'autre réformée. Dans les rues de ce village sont installés des magasins où l'on vend tout ce qui peut être utile aux visiteurs de l'été : une bibliothèque publique prête des livres aux amateurs de lecture; des écoles, des pensions, des asiles pour les malheureux et les malades à qui l'atmosphère salée doit rendre la santé se sont élevés de divers côtés; tout ce qui peut reconforter le corps et l'âme a été préparé à Asbury par les soins des chefs de cette association religieuse et balnéaire. On n'oublie rien d'important aux États-Unis.

Citons encore, à côté de ces deux stations de bains d'eau salée, Atlanteville, que l'on rencontre au bord de Long Branch, entièrement consacré au rétablissement des femmes qui s'occupent de couture et aux demoiselles de magasin. Ce monde-là ne peut rester que deux semaines sur ces rivages : il leur faut faire place à d'autres, à moins d'un cas exceptionnel. Le prix de la pension est de 9 dollars pour la quinzaine, tout compris, logement, nourriture et baignade.

Nous avons parlé plus haut du *Camp Meeting* des méthodistes. Ces réunions religieuses sont organisées, à certaines époques de l'année, soit dans les bois, soit sur le bord de la mer. C'est de ces dernières assemblées que nous voulons dire quelques mots, car elles ont leur originalité et leur côté pittoresque. Supposons, — pour que nos lecteurs nous comprennent bien, — la plage de Trouville, devant le Casino, à l'heure où la marée est descendue à l'endroit où les vagues clapotent encore sur le sable. Un homme vêtu de noir monte sur des tréteaux, ayant devant lui une foule composée de trois cents, six cents, mille, dix mille auditeurs, les uns assis, les autres debout. Lorsque le silence s'est fait, — lequel n'est plus interrompu que par le murmure des eaux, — l'orateur prend la parole et, pendant une heure, plus encore, si la force de la voix le lui permet, il s'adresse à ces pieux auditeurs et leur dévoile la façon dont il interprète la Bible. Chacun aux États-Unis, comprend le sens du livre sacré à sa manière.

Ces prêches en plein air ont cela de curieux qu'ils attirent bien du monde : les convertis sont-ils nombreux? C'est là un point que je ne suis pas capable d'élucider.

Le chemin de fer suit la base étroite des collines, sur un sol sablonneux et permet aux passagers d'admirer la vue ravissante des déclivités boisées, gazonnées et fleuries de Neversinks; mais le bateau à vapeur, — si l'on a choisi ce moyen de locomotion, — donne la facilité de contempler un paysage qui égaye l'esprit le moins disposé à se laisser distraire.

A peine le touriste a-t-il pénétré dans la rivière qu'il aperçoit Beacon Hill, — l'île du

LA MONTAGNE DE BEACON, DANS LES HIGHLANDS NÉVÉSIENS.



Lard, — sur laquelle est bâti un double phare entretenu avec de l'huile de gruisse de porc, — cela va de soi, — dont les rayages sont du système Fresnel. Les lueurs qui s'échappent des lentilles de ce semaphore lumineux portent à plus de 35 milles en pleine mer, et le marin qui se guide sur ces éblouissements maritimes devine aussitôt à quel point de la côte il est parvenu.

Nous ajouterons que ce phare de Beacon Hill est d'origine française. On l'a vu à la grande Exposition de 1867, où les Américains l'achetèrent pour la somme de trente mille dollars (150,000 francs). Le second phare a été fabriqué par l'industrie yankee et sa force éclairante est à peu près égale à celle du premier. Il va sans dire que de nombreux visi-



LE DÉBARCADEUR.

teurs se rendent annuellement sur ce point de la côte, d'où l'on jouit d'une vue admirable. D'autre part, les rouges et les appareils de la machine à feu étonnent ceux qui demandent à les examiner de près.

Derrière Beacon Hill, on entre dans le petit hameau de Highlands, où les hôtels sont plus nombreux que les maisons particulières. Il n'y a qu'à choisir. Aussi les citoyens des villes qui fuient la chaleur et la tristesse relative de l'été trouvent-ils là tout ce qu'il faut pour les séduire : des bois touffus, où naguère les cerfs et les oiseaux sauvages couraient ou volaient en troupes, une rivière tranquille où de charmantes embarcations invitent à la promenade ou aux plaisirs de la pêche, car les bars, les mulots, les perches de mer et les poissons-chats abondent dans les eaux salées. Libres sont ceux qui préfèrent un bain d'aller se jeter au milieu du riasc qui rendra à leurs membres la souplesse vivifiante.

Il nous souvient avoir passé de douces heures, couché sur les herbes de la montagne, à l'abri de magnolias en fleur, dont les parfums nous rappelaient ceux des orangers de Nice et de Monaco, laissant égarer notre vue sur des horizons infinis, dont les lignes n'étaient interrompues que par les voiles blanches des grands navires ou la fumée des bateaux à vapeur. Tout à coup les nuages se montraient à l'horizon, la mer moutonnait, les vagues rugissaient en se brisant sur le rivage et les goëlands se rapprochaient de la terre. Nous rêvions à la France et à ceux qui nous étaient chers, et que nous avions laissés au pays natal.

Revenons à notre excursion. La rivière est devenue plus resserrée dans son lit, à la base des collines : tout à coup le courant d'eau se divise en deux branches dont l'une continue à couler le long de la mer, tandis que l'autre s'avance en plein dans les terres. On désigne ces deux courants sous le nom de « Criques du Sud et de l'ouest Shrewsbury », mais dans les géographies on trouve ces dénominations plus correctes : rivière Shrewsbury et rivière Neversink. Cette dernière est réellement la plus pittoresque à suivre; les amateurs de gracieux paysages ne craignent pas d'en remonter le courant pour jouir des vues différentes qui s'offriront à leurs yeux. Des deux côtés, la rive boisée décrit des courbes plus ou moins profondes dans lesquelles s'ouvrent des havres sûrs pour les petites embarcations. On remarque au milieu des bois des villas élégantes et plus loin sur les hauteurs des Neversinks, des fermes où la culture ne laisse rien à désirer.

A mesure que l'on avance dans cette rivière d'eau salée, l'on découvre de nouveaux paysages : une cabane sur le bord de l'eau, une Maison-Club où viennent s'amarrer tous les bateaux de plaisance; on est entré dans la partie où se pratique l'ostréiculture. Le joli village de Fairhaven est particulièrement adonné à ce genre d'industrie.

Dans le lit plat et fort large du courant d'eau, les bancs d'huîtres se touchent, et dans la saison propice on aperçoit des flottilles d'embarcation qui sont occupées les unes à déposer les mollusques dans leur lieu d'engraissement, les autres à retirer celles qui sont bonnes à être livrées à la consommation. Les huîtres que l'on « cultive » dans le Shrewsbury de Fairhaven sont pêchées sur les côtes de la Virginie et apportées dans ce coin du terroir de New Jersey. La réputation des mollusques du cap Henry ou de la baie de Chesapeake est bien connue aux États-Unis, et quand on les a parquées dans le Shrewsbury pendant six ou huit mois, leur goût est devenu réellement exquis.

La culture de ces bancs d'huîtres est un art qui est particulièrement connu des Américains de ces parages : aussi, dans toutes les tavernes de New York et de Philadelphie, voire même des petites villes, telles que Bordentown, Newark, New Jersey, Hoboken et autres, les mollusques de Shrewsbury sont-elles renommées.

Ces bivalves sont de couleur jaunâtre, pleines, juteuses et d'un goût exquis.

Généralement les amateurs les mangent après les avoir arrosées d'un filet de vinaigre pimenté. D'autres plus gourmands, — nous les approuvons fort, — se contentent d'une goutte de citron. La saveur de ces huîtres leur vient de la « nourriture » qu'on leur donne chaque jour, le matin et le soir. Dans tous les parcs à huîtres, les directeurs sèment sur l'eau salée des couches de farine de maïs. Cette sorte de « polenta » est particulièrement favorable à l'engraissement des mollusques américains.

En deux années elles ont acquis un développement remarquable et une saveur très marquée *sui generis*.

L'abondance de ces huîtres est si grande qu'on peut les vendre à un shilling la douzaine. — Nous dirons ici que le shilling des États-Unis n'a pas la même valeur qu'en Angleterre et ne vaut que 60 centimes. — C'est peu si l'on considère le prix de nos huîtres françaises en l'an de grâce 1879. Mais l'on ne peut demander plus là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, où la création a placé des bancs de mollusques de toutes les espèces qui semblent être et qui sont réellement inépuisables.

Tout le monde mange des huîtres sur la terre de la liberté, le riche aussi bien que le pauvre. C'est une nourriture saine et à la portée de toutes les bourses.

A toute heure du jour, vous entrez avec un ami dans un *bar room* de Broadway, à New-York, ou de Chesnut street, à Philadelphie, pour y avaler sur le comptoir votre douzaine d'huîtres, arrosées par un verre de bonne bière. Le coût est seulement de 90 centimes, et il n'y a pas de pourboire à donner.

Les « crackers », autrement nommés biscuits secs, sont à la portée de tous les consommateurs, dans des corbeilles. *No extra charge*, — ce qui veut dire : On ne paye pas pour cette misère; cela passe par-dessus le marché.

O les bonnes huîtres que celles de Shrewsbury! Elles guérissent du mal de mer l'infortuné qui, venant de traverser l'Atlantique, arrive sur les rives américaines anéanti, l'estomac sens dessus dessous, éprouvant des nausées à la vue d'un roastsbeef ou d'une tranche de jambon. C'est une panacée pour ceux que Neptune a rendus invalides. On ne peut donc que bénir les ostréiculteurs des bancs de la rivière Shrewsbury. *Experto crede Roberto*.

Le voisinage de ces bancs d'huîtres attire dans les eaux de Fairhaven un grand nombre de pêcheurs appartenant à toutes les classes. La pêche est là une véritable profession lucrative.

Les habitations, à parler vrai, ne sont pas des palais somptueux, mais leur intérieur est aussi confortable que l'extérieur en est propre et coquet. Il y a cependant certaines demeures de riches qui valent bien celles de Staten Island.

Le long des rives du Shrewsbury, ce ne sont que filets tendus ou pliés, neufs ou vieux, que l'on étale ou que l'on raccommode. Partout des bateaux ancrés au rivage, ou subsistant des radoub partiels ou complets : ces occupations des ostréiculteurs ont un certain charme qui récréé les touristes égarés dans ces parages.

Nous voici arrivés près du village le plus important du pays : c'est « Red Bank », la tête de la navigation, quoique dans cet endroit le Shrewsbury soit encore très vaste et fort important. C'est, à proprement dire, là que se termine le bras de mer et que se trouve l'embouchure du ruisseau dont le cours remonte à travers les gorges des collines ombragées par des bois touffus et verdoyants. Red Bank, — la bordure rouge, — est un site ravissant entouré de monticules cultivés, dont la base se baigne dans l'onde pure du ruisseau qui la borde. Ceux qui habitent là n'ont d'autre occupation que celle de songer à l'alimentation de la grande métropole voisine.

En 1830, on ne comptait que deux maisons sur l'emplacement de Red Bank; mais en 1879 l'on peut se promener sur une étendue de plusieurs milles le long de propriétés de valeur appartenant à des hameaux assez importants, ou, à volonté, suivre des rivages pour y contempler une flottille d'embarcations dont chacune rapporte gros à son maître.

La pauvreté est inconnue à Red Bank.



Des arbres de la plus belle venue bordent les routes et donnent de l'ombre aux cottages, dont l'aspect est élégant; en somme, tous ces parages sont agréables à visiter. Il serait difficile de trouver ailleurs un séjour qui réunit plus de sauvagerie et plus de civilisation.



VUE PRISE DES HAUTES TERRES.

Ce point du sol américain possède, comme toutes les autres contrées américaines, sa légende et son histoire. Il est enclavé dans le comté de Monmouth, célèbre par la bataille qui fut livrée par les soldats de l'Indépendance. Des troupes de pillards avaient envahi le territoire, qu'ils mettaient en coupe réglée de vol et de déprédations. Le romancier Fenimore Cooper a placé dans son volume intitulé : *Water Witch*, — la Sorcière des eaux, — plusieurs épisodes très intéressants dont les héros se meuvent dans la baie de Sandy Hook et sur les montagnes Neversinks.

Il nous suffira de rappeler la villa au nom étrange de *Hurt in Rurt*, bâtie par le contrebandier Alderman, Hollandais, sur une des collines des Neversinks et les aventures de la sorcière de « Vert vêtue », qui commandait à bord du *Water Witch*, et finit par se moquer de ceux qui lui donnaient la chasse.

En différentes occasions, la mer a envahi la lagune sablonneuse, et ce fut une île de l'endroit que l'on appelle le Hook, — le hameçon. — Cet îlot existait en 1798 et resta ainsi formé jusqu'en 1800. Trente ans plus tard, le Hook se trouvait encore entouré d'eau.

L'origine du nom de Neversink est complètement indienne. Ce mot voulait désigner « un lieu bon pour la pêche », mais les gens qui ne regardent pas la chose de si loin pensent avec peut-être plus de raison que l'étymologie de cette appellation est complètement anglaise : ils l'attribuent aux marins qui fréquentent ces parages et assurent qu'on n'y fait jamais naufrage : *never* (jamais), *sink* (s'enfoncer dans l'eau). Cette explication nous a

paru la moins compliquée et par conséquent la plus rationnelle.

## LES SOURCES DU DELAWARE



LE WATER GAP VU PAR UN CLAIR DE LUNE.

LES montagnes que l'on rencontre en parcourant l'État de la Pennsylvanie ont cela de particulier qu'elles sont alignées d'une façon très perpendiculaire dans toute l'étendue de leur chaîne, et que de chaque côté la forêt couvre leurs déclivités. La couleur azur de la cime de ces rochers leur a fait donner la qualification significative de Blue Ridge : les cimes bleues.

Une autre particularité assez bizarre qui doit trouver sa place dans ces récits descriptifs, c'est qu'au milieu de la chaîne, des intervalles sont naturellement pratiqués dans les montagnes pour donner passage au fleuve Delaware et aux autres courants d'eau, le Schuylkill, le Lehigh, le Suatara et le Susquehanna.

De charmants ruisseaux coulent également du haut des cimes ouest des Catskills, qui,

s'éloignant de leur source, s'avancent dans la direction du sud-ouest jusque vers les frontières de la Pensylvanie, puis se réunissent et forment des courants d'eau d'un volume très considérable : « l'union fait la force ».

A l'endroit où les trois États de New-York, New Jersey et Pensylvanie se trouvent joints ou plutôt soudés les uns aux autres, cette force liquide se rapproche des montagnes et se dirige le long des pentes, à l'ouest, dans un pays splendide qui devient de plus en plus grandiose au moment où le courant pénètre dans un vaste cañon, autrement dit une vallée encaissée qui, dans la langue américaine, se nomme le Water Gap, — le réservoir, la source — du Delaware. A l'issue du cañon, le fleuve avec ses rivages gigantesques coule à travers un territoire gracieux, sautant par-dessus des roches et s'en allant, rapide et mou-tonneux, jusqu'au grand océan Atlantique.

La contrée sise au nord du Blue Ridge, c'est-à-dire en deçà du Water Gap, est désignée par un mot indien « Minisink » qui signifie « l'endroit d'où viennent les eaux ».

Les géologues sont d'accord sur ce point qu'autrefois il y avait là un lac immense, soit que cette vaste agglomération des eaux se précipitât en avant par un saut semblable à celui du Niagara, soit qu'elle continuât sa route à travers la montagne, soit enfin que les cimes s'élevassent devant elle. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Minisink porte encore les traces de l'action des eaux sur ses roches basaltiques, dont la forme est généralement bizarre et incompréhensible.

Les premiers pionniers qui vinrent dans le pays trouvèrent cette barrière aquatique fort gênante, mais il y avait heureusement d'autres moyens de communication, et ils évitèrent longtemps de suivre la voie indiquée en voyageant le long du cours du Lehigh aboutissant à la crique de Cherry. La route était d'ailleurs ravissante, car elle suivait, dans la direction du nord, le milieu d'une vallée couverte de vergers de pommiers, aboutissant à un grand chemin à l'extrémité duquel se trouve Philadelphie.

A peu près à mi-chemin des deux rivières se trouvait l'ouverture dite le Wind Gap — *Die Wind Kaft* en hollandais, — où l'élément liquide était remplacé par les efforts de Borée. Ce fut là qu'en 1779, le général Soleivan se retrancha, lui et l'armée qu'il commandait.

A dater de cette époque, le Water Gap du Delaware fut abandonné aux serpents à sonnettes et aux animaux fauves. Cet état de choses dura jusqu'en l'an 1800, où les fermiers et les propriétaires des environs exécutèrent un grand chemin dont le besoin se faisait généralement sentir.

L'histoire primitive de ce territoire est à peu près inconnue; mais peu de temps après l'époque où Hendrick Hudson eut remonté le fleuve auquel il donna son nom, à bord de son embarcation *Half Moon*, — la Demi-Lune, — ses compatriotes vinrent s'établir dans le pays, à Orange d'abord, — qui fut plus tard Albany, — et à Ésopus, qui devint Kingston. Les jolies vallées, que ces ancêtres des Yankees actuels avaient à traverser pour pénétrer d'un point à un autre, étaient exclusivement connues des colons hollandais qui s'aventurèrent avant eux dans les gorges du Mamakoting et des Neversink, lorsqu'ils se rendaient dans le Minisink.

On avait trouvé autrefois des mines de cuivre et de fer près de Water Gap, et l'on se hâta d'ouvrir un chemin qui devint si utile, qu'en 1800. John Adams le choisit comme celui qui lui paraissait le plus direct entre Boston et Philadelphie.

Tout ce que l'on sait sur le passé des émigrants hollandais, c'est que ceux qui, plus audacieux que leurs devanciers, s'étaient avancés au milieu des déserts de ces montagnes inexplorées, se virent forcés, lorsque l'Angleterre s'empara du pays, en 1564, de revenir dans un territoire moins exposé aux dangers de toutes sortes.

Les persécutions religieuses qui forcèrent tant de protestants français à fuir en Hollande amenèrent de nombreux émigrants de l'autre côté de l'Atlantique. Parmi eux se trouvait Nicolas Depuy, qui, arrivé à Ésopus en compagnie de Hollandais colonisants, se fixa sur les confins des sources du Delaware. Il défricha d'abord deux îles sur la vaste étendue d'eau, puis il se construisit une maison de pierre vers la rive la plus proche : ce bâtiment était une sorte de forteresse très utile pendant les guerres avec les Peaux-Rouges, mais à l'heure actuelle il est devenu une habitation de plaisance, d'où l'on aperçoit en avant de la maison un panorama ravissant, dont l'horizon est le faite de montagnes verdoyantes. De l'autre côté, les jardins descendent jusqu'aux rives du fleuve, et, plus loin, on voit les hauteurs de la chaîne du Blue Ridge dans toute sa splendeur.

Le hardi pionnier français, qui s'était jadis retiré dans ce désert, ignorait que des quakers eussent également choisi ces montagnes pour résidence. Quel ne fut donc pas son étonnement et le leur quand ces derniers, montés sur des chevaux et errant à la découverte, arrivèrent devant sa maison ! Le bon huguenot apprit aux amis de Penn qu'il faisait de très belles récoltes et qu'il portait ses produits à Ésopus pour les vendre. A leur tour, les quakers, après avoir complimenté leur hôte sur la beauté de ses vergers et la douceur de ses pommes, lui firent savoir qu'ils avaient construit une ville en aval de la rivière.

L'histoire des trois frères La Barres est encore assez piquante. Ces trois hugueuots, après avoir fui la persécution du gouvernement français pour jouir en Amérique de la liberté de leur conscience, débarquèrent d'abord à Philadelphie. Leur intention était de vivre dans le désert, loin des hommes, et ils remontèrent le cours du Delaware. Persuadés que le point le plus éloigné se trouvait à Fork, c'est-à-dire à l'endroit où s'élève Easton de nos jours, ils s'arrêtèrent en cet endroit et construisirent pour leur servir d'abri une cabane au-dessous du Water Gap. Leur habileté à la chasse leur fournit les moyens de vivre largement; et, comme ils avaient trouvé le secret de rester en bonne intelligence avec les Indiens, ceux-ci leur cédèrent du blé et du maïs. Pendant plusieurs mois, les La Barres ignorèrent la présence de leur voisin Nicolas Depuy; lorsqu'ils découvrirent ce fait accompli, ils éprouvèrent un certain dépit, mais enfin ils en prirent leur parti et ne furent point fâchés de pouvoir manger chaque dimanche du pain blanc qu'ils envoyaient chercher de l'autre côté du Blue Ridge. Il fallait une journée entière pour aller porter un sac de blé au moulin de Depuy et le rapporter chez eux.

Ces audacieux pionniers français prirent en mariage des jeunes filles hollandaises et élevèrent leurs familles sur leur défrichement. Ils restèrent tous ensemble jusqu'en 1808. A cette époque, l'un des fils émigra dans l'Ohio, car il se trouvait à l'étroit au Water Gap.

A l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, le fermier Depuy ayant perdu sa femme crut devoir se remarier deux ans après. Il mourut seulement cinq années plus tard.

Un des fils de ce Depuy était revenu au Water Gap, il vivait encore, il y a deux ans dans la ferme de la famille; et, quand il mourut, il comptait cent sept ans. Jusqu'à sa dernière heure, ce vieillard, qui était bûcheron, n'avait point cessé de se servir de sa cognée.

Les autres frères et sœurs de cet excellent citoyen et père de famille vécurent jusqu'à l'âge de quatre-vingt et quatre-vingt-dix-huit ans.

On cite encore une ancienne famille, qui fut fondée par Daniel Brodehead du Yorkshire, ex-capitaine de grenadiers sous Charles II, qui avait pris part à la guerre qui se termina par l'envahissement de la Hollande. Le fils de cet officier, nommé Daniel, plus communément Dan, invita les frères Monnier à venir fonder une mission dans sa propriété. Ceux-ci consentirent à ses désirs et la colonie prit le nom de Dansburg, qui plus tard devint Strondburg pour rappeler la mémoire du colonel Strond, un autre colon du même territoire.

Les deux grandes montagnes qui forment l'immense réservoir du Water Gap ont été baptisées avec assez d'à-propos par les Américains. Celle qui borde la Pensylvanie, c'est le « Minsi », en souvenir des Indiens qui chassaient autrefois sur ces pentes boisées. L'autre pic montagneux et moins couvert de végétation, placé du côté de New Jersey, se nomme le Tammany, — le chef des chefs, — pour rappeler la mémoire de ce sachem qui jura alliance avec William Penn, sous l'ormeau historique de Shackamaxon.

Le Tammany ne peut être gravi que par un audacieux touriste, et encore faut-il être d'une extrême prudence à la descente, pour ne point se casser le cou.

Ce qui fait le charme du Mont Minsi, c'est un ruisseau qui coule sur un des côtés, en partie caché par la feuillée sous laquelle disparaissent les cascates et les lits de mousses dont la fraîcheur est ravissante, particulièrement quand le soleil est à son zénith.

Sur l'une des premières haltes du Minsi, s'élève un hôtel que les poètes américains ont célébré dans deux vers que nous traduisons textuellement :

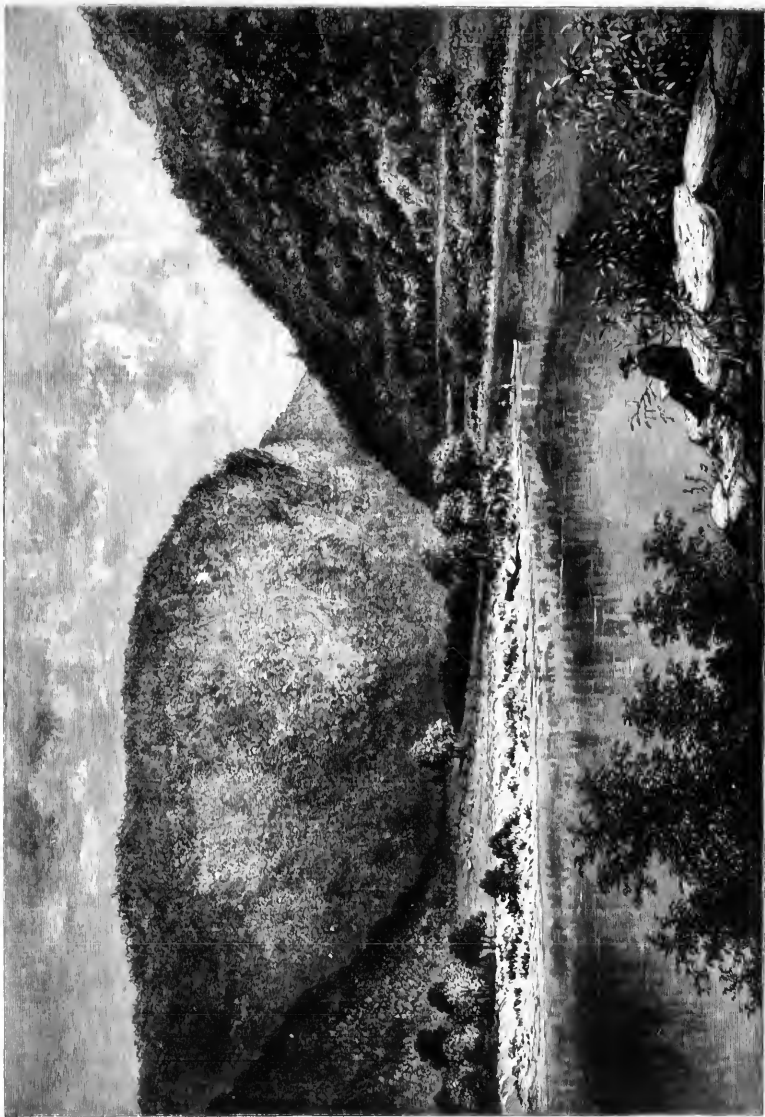
Killaliny est posé sur un rocher  
Et, quand vient l'inondation, on ne peut être noyé.

Le ruisseau tombe en cascates devant l'hôtel, à travers un ravin obscur avant de se jeter dans le Gap; tout le long de cette source bondissante poussent des rhododendrons en fleurs, abrités contre les ardeurs du soleil par des arbres de belle venue. La source se nomme « Hunter's Spring », — la fontaine du chasseur, — car c'est là que tous les fils de saint Hubert qui poursuivaient les cerfs viennent se désaltérer après une pénible ascension le long des flancs boisés du Minsi.

Le touriste ne doit pas oublier de visiter la Table Rock, grand plateau qui se trouve placé à 500 pieds au-dessus de la rivière, à mi-côte du Minsi. C'est à l'extrémité de cette « table des rochers » que le Coldeno se précipite par des cascades et des rapides jusque dans le courant inférieur. Mais aucun de ses sauts aquatiques n'est visible de loin : il faut suivre ce ruisseau sous bois pour découvrir ses beautés naturelles cachées et contempler le charmant endroit nommé « la Chute des Mousses ».

En dessous de cette chute, le Coldeno semble se reposer dans un vaste bassin entouré d'arbres, que l'on a surnommé « le Bain de Diane », et les eaux s'échappent encore pour descendre plus bas, jusqu'à Coldeno Falls, où alors les cascades sont réellement grandioses.

Rien n'est plus beau que le Water Gap contemplé par une belle matinée d'automne, au moment où le brouillard se dissipe, couvrant ou découvrant tantôt un point, tantôt un autre dans ce désert réellement sublime. La légende raconte que l'on « peut » apercevoir Ponce-Pilate, — celui qui trahit Jésus — inclinant la tête, du haut du mont qui porte son



LE WATER GAP. — SOURCES DU DELAWARE.

nom, comme pour expier son remords éternel. On montre également dans ces parages deux cimes pointues qui semblent se réunir à leur sommet, et quand un nuage passe, ou lorsque l'azur se déploie entre ces deux roches, on sait s'il pleuvra ou s'il fera beau le lendemain. Cela s'appelle le « Rain Hole » — le trou de la pluie.

Découvrir quelque nouveau passage à travers les ravins du Minsi est un des grands plaisirs des Américains en villégiature. Il y a quelques années, une société s'était formée, qui prit le nom de : « Compagnie des mineurs et sapeurs de la Pensylvanie ». Ces pionniers pour rire firent sur le Minsi ce que le bon Demecourt avait pratiqué dans la forêt de Fontainebleau. Grâce à leurs travaux, des sentiers furent tracés sur toute l'étendue de la montagne, des ponts jetés sur le Coldeno, des roches percées ou contournées... C'était parfait, mais on ne s'en perd pas moins encore quelquefois sur les flancs du Minsi. Chaque année, à une époque convenue, la société gravissait le géant et allait déployer le drapeau national sur les plus hautes cimes, de façon à ce qu'il fût vu par ceux qui n'avaient pas eu le courage de grimper jusqu'au sommet.

Quelque grandiose que soit le paysage du Water Gap, il est bon de signaler les beautés champêtres des environs. Que l'on se place sur les pics les plus élevés du Minsi ou de Tammany, ou que l'on reste sur les bords du grand entonnoir du Water Gap, partout où les yeux se portent, ils sont ravis par la vue qui se déroule devant eux.

À plusieurs milles au-dessus du Water Gap, le Delaware reçoit dans ses eaux un affluent qui se nomme le Bushkill, considéré autrefois comme la limite la plus éloignée de ce désert à moitié connu. C'était en cet endroit que l'on avait découvert des mines de cuivre près desquelles les Hollandais, venus du fleuve Hudson, s'étaient établis.

Nous avons déjà parlé de Mine Road, ce chemin qui devint le passage le plus direct de l'État de New-York à celui de la Pensylvanie. De nos jours, la route est une des plus belles de toutes celles que l'on a faites dans les États-Unis.

Nous citerons parmi les cascades du territoire celle qui se trouve sur le Bushkill, haute de 100 pieds et entourée de trois côtés par une roche perpendiculaire. L'onde émerge d'une table de pierre et tombe en poussière dans un abîme sombre dont elle éclaire l'obscurité. Vue d'en bas, cette chute d'eau fait éprouver au voyageur un étonnement qui se réduit à un silence admiratif.

Un peu plus loin, on trouve un torrent qui se fraye un passage à travers des roches fissiles et va se précipiter, du haut d'un lit de mousses, dans un bassin inférieur. Cela s'appelle le Buttermilk, — Beurre et Lait, — qualification très facile à comprendre. Voici encore les chutes du Marshall, qui ont 50 pieds d'élévation et dont les eaux se sont creusé dans le rocher un grand trou, à travers lequel on peut contempler le spectacle grandiose de cette cascade éblouissante.

Plus on parcourt le Minisink, plus l'on comprend l'affection que les Peaux-Rouges portaient à ce territoire de leurs ancêtres. Ces sauvages ont laissé partout des traces de leur séjour dans ces lieux agrestes et la charrue, en soulevant la terre, découvre à chaque pas des javelots, des pointes de flèches et des tomahawks de pierre de silex, voire même des vases de terre de toutes les dimensions.

Sur les hauteurs où la nature a disposé des plateaux susceptibles d'être fouillés, les Peaux-Rouges avaient placé leurs lieux de sépulture, tous admirablement situés. L'ameublement de ces tombes indiennes est invariablement le même : on y trouve des ossements,

des costumes, des ornements, des armes de guerre et quelques vases de terre. Ajoutons à ces objets des verroteries, des clochettes et autres amulettes qui prouvent que la race indienne avait des rapports fréquents avec les visages pâles. Toutefois ces mêmes objets façonnés avec de la pierre, des os ou des coquillages attestent l'œuvre d'une race d'hommes ayant vécu dans des temps plus reculés.

Parmi les beautés naturelles les plus curieuses de ce coin de la Pensylvanie, nous devons citer le lac situé sur la cime du mont Tammany, auquel la superstition désigne une origine surnaturelle. A entendre certains personnages se disant érudits, ce lac n'aurait pas de fond. Les bords sont couverts de roches de couleur grise, et les ondes tranquilles, unies comme un miroir, réfléchissent les images formées par les nuages qui passent en l'air, ou les ailes des oiseaux de proie qui évoluent dans l'éther. La tombe d'un Indien a été découverte à l'une des extrémités de ce lac : on affirme que c'est celle d'un chef qui se trouvait trop au-dessus de ses semblables pour consentir à être enterré au milieu d'eux.

Partout, sur le territoire du Minisink, les cimetières indiens sont disposés de la même façon : placés côte à côte et surmontés d'une sorte de *tumulus* de terre, les morts semblent appartenir à la même tribu; ils ont été ensevelis dans du sable de rivière qui doit avoir été transporté à dos d'homme sur les sommets choisis pour lieu de sépulture. Tout autour de ces nécropoles, un fossé profond désigne la place occupée par les ancêtres.

De toutes les peuplades qui, dans ces temps reculés, hantaient les bois de Minisink, ce qui reste comme souvenir, ce sont des tombes, car les pionniers qui s'emparaient du sol traitaient les propriétaires en ennemis et n'avaient qu'un seul but, celui d'effacer tout souvenir de ceux qu'ils considéraient comme un obstacle à leur prise de possession.

Le dernier Indien de toutes ces tribus des Peaux-Rouges fut Tatamy, le véritable dernier survivant de la tribu des Mohicans. Ce malheureux, qui avait longtemps servi d'interprète aux missionnaires moraves, professait un tel amour pour son pays natal qu'il se refusa à suivre dans les territoires de l'Ouest sa tribu qui émigrerait. La légende raconte que ce noble vieillard errait dans les montagnes, répétant aux échos les doléances de son cœur profondément attristé; on le voyait chasser seul, et revenir s'asseoir solitaire devant la porte de son wigwam. Vers l'époque de la guerre de l'Indépendance, Tatamy devint un objet de haine pour les hommes du même sang que lui. Ses amis de race blanche lui firent comprendre qu'il y avait danger à rester exposé aux attaques des Indiens : on l'installa près de la propriété de Depuy, où il demeura jusqu'à l'heure de sa mort.

On ne peut nier que les relations entre les aborigènes et les Européens venus en Amérique pour s'y établir n'aient été continuellement fatales aux premiers par la trahison et la mauvaise foi des colons. Citons par exemple le sort de cette tribu du Lenni Lenape qui, la première, avait salué amicalement la venue des visages pâles. Tout d'abord William Penn avait agi avec eux de la façon la plus honnête, leur payant le sol dont il s'emparait, mais ceux qui s'occupèrent de ce genre de transaction, après la mort du vénérable chef de la colonisation de Pensylvanie, n'agirent pas avec la même bonne foi.

Les limites du territoire devaient être déterminées de la manière suivante : l'étendue de terrain parcourue en dix-huit heures et en ligne directe par un homme désigné : un bon marcheur naturellement : mais les Yankees voulurent jouer un tour aux Indiens et faire en même temps une excellente affaire.

Une proclamation fut publiée dans toute la contrée pour offrir la récompense de





LA CHUTE DES NOISETTES.

D'après les prévisions, une journée de marche avec les Indiens, pendant un jour et demi, devait aboutir, en partant de Wrightstown à la chaîne du Blue Ridge : les Peaux-Rouges ne pouvaient supposer que les limites du territoire cédé dussent jamais dépasser et par conséquent englober leur territoire favori de la chaîne du Minisink.



LE BAIN DE DIANE.

500 acres de terre dans le canton, au choix, à celui qui se ferait fort de marcher pendant un jour et demi sans s'arrêter.

Aux termes de la convention, le gouverneur devait choisir trois hommes pour cette marche forcée et les Indiens un nombre égal. Les Américains qui se présentèrent se nommaient Edward Marshall, James Yates et Salomon Jennings. On devait choisir pour cette opération d'arpentage l'époque de l'année où les jours et les nuits sont d'égale longueur, c'est-à-dire de douze heures du lever au coucher du soleil.

Ce fut le 20 septembre 1737 que les six marcheurs se réunirent en présence d'un très grand nombre de spectateurs. Se prenant tous par la main, ils attendaient le signal, et dès que l'astre brillant se montra à l'horizon, ils se mirent en route.

Mais les Américains avaient pris toutes les précautions pour gagner la partie. Ils avaient posé des jalons, de façon que leurs coureurs suivissent une ligne droite; pour que ceux-ci ne perdissent pas de temps, ils avaient envoyé des relais à certaines stations où l'on donnait à boire et à manger à leurs amis.

Marshall remplit les conditions voulues, sa marche fut rapide et il ne s'arrêta point. Mais les Indiens protestèrent contre les infractions de l'esprit du traité : ceux qui suivaient, aussi bien que ceux qui s'étaient portés sur le parcours à suivre, disaient dans leur langage expressif.

— « Convenu, pas s'arrêter pour fumer! pas se cacher un moment pour tuer un écureuil! toujours courir! *lun! lun lun!* » Avant la fin du premier jour l'un des visages

un écureuil! toujours courir! *lun! lun lun!* » Avant la fin du premier jour l'un des visages

pâles avait renoncé à marcher, deux Indiens suivaient son exemple. Marshall et Yates atteignirent enfin le Blue Ridge, où ils trouvèrent rassemblés un grand nombre de Peaux-Rouges qui venaient assister à la marque définitive du territoire concédé. Mais, quand on leur dit que le premier jour de marche n'était même pas achevé, ils manifestèrent des mouvements de colère et déclarèrent qu'on les avait induits en erreur, et que, par conséquent, ils ne voulaient pas accepter un marché de dupes. Ils proposèrent même d'attendre, pour régler cette affaire, que le printemps fût revenu : chacun d'eux avait apporté aux visages pâles une peau de daim pour racheter le terrain vendu.

Quand le soleil déclina à l'horizon, Marshall et Yates avaient dépassé les cimes de montagnes, et dès le lendemain matin, après s'être reposés la nuit, ils continuèrent leur route. A la fin, Yates s'arrêta ; il ne pouvait plus avancer. Marshall seul poursuivit son chemin.

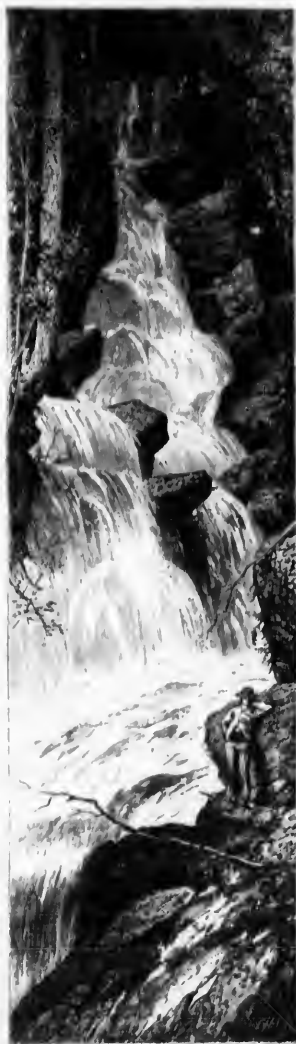
A l'heure de midi, il atteignait le mont Pocono, ayant accompli une marche de 86 milles, s'il faut en croire le calcul qui fut fait à cette époque.

Les Peaux-Rouges n'avaient pas voulu accepter ces arrangements, et quand les acheteurs du territoire s'avancèrent pour s'établir sur ce pays conquis, ils trouvèrent les anciens possesseurs du sol disposés à les attaquer, non point qu'ils eussent recours à des voies de fait, mais ils détruisaient la nuit les travaux que les blancs avaient faits pendant le jour.

En 1740, les pionniers établis près du Water Gap écrivirent au gouverneur de la province pour demander des secours, et en 1763, ils signèrent tous une pétition déclarant « qu'ils étaient au pouvoir de leurs ennemis ».

En 1752, l'animosité entre les deux races était parvenue au paroxysme de la rage, et la guerre intestine existait de Bushkill à Bethléem. Le danger était si imminent que, dans plusieurs cas, les fermiers durent quitter leur demeure et abandonner leur récolte sur pied, que les Indiens brûlaient, le jour même de leur départ.

Les pionniers qui s'étaient cantonnés au delà de la chaîne de Blue Ridge déclarèrent qu'il fallait ramener la frontière à la base de ces montagnes, et tout le territoire indûment



LA GROTTE DES MOUSSES.

occupé fut délaissé, car on ne pouvait y vivre en sécurité. L'habitation de Depuy, qui passait pour la plus fortifiée, était une sorte de retranchement à la Vauban, ayant à chaque coin un canon à pivot pour tirer dans toutes les directions. C'est chez ce colon que se réunissaient les soldats envoyés par le gouvernement pour protéger le pays. Un rapport qui date de 1758 relate qu'il y avait à cette époque vingt-deux soldats chez ce pionnier résolu à se défendre dans sa propriété et que tout ce monde-là avait pour huit mois de provisions de bouche.

En 1756, la situation était tellement tendue qu'un très grand nombre de colons furent pris d'une terreur folle et déclarèrent qu'ils allaient abandonner la partie. Benjamin Franklin fut dépêché à Bethlèem par le gouverneur de la province : il organisa une ligne de défense entre Lehigh et Bushkill. Quelque temps après le gouverneur Morgan se rendit lui-même sur les lieux et établit un certain nombre de fortins (blockhouses) — de Shamokitt à Susquehanna, et de là à Bushkill.

Ces travaux de défense consistaient en une agglomération de troncs d'arbres plantés les uns près des autres, dont les interstices étaient remplis de terre battue. Une cabane s'élevait aux quatre coins de cette fortification, qui servait de casernement aux soldats et de refuge aux colons qui se croyaient en danger. On comprendra facilement que cet état de choses influait beaucoup sur le moral de tous ces colonisateurs de l'Amérique du Nord. Les incidents de cette vie de fermier et de soldat induisirent plusieurs des visages pâles à se faire justice eux-mêmes et quand, à un certain moment, on donna des primes pour les chevelures arrachées aux ennemis des blancs, ceux-ci firent la chasse à ceux-là comme ils l'auraient déclarée à des loups carnassiers. On les voyait à la piste de la fumée d'un « wigwam » pour se ruer sur ceux qui s'y trouvaient et leur fracasser la tête pour s'emparer de leurs *scalps*.

Le héros de cette guerre entre les Indiens et les Anglais fut un nommé Tadenskund ou Teeduskand. Longtemps il avait vécu au milieu des blancs, qui l'appelaient Honnert John. Les pères moraves lui avaient conféré le baptême et lui donnaient le nom de Gédéon; mais après la fameuse convention de « la Marche », Tadenskund oublia toutes ses promesses et devint un des ennemis les plus acharnés des blancs.

C'est lui qui, venant en 1756 à Easton, pour y représenter quatre tribus des Peaux-Rouges, s'écria d'une voix ferme et en frappant du pied sur le sol :

« Ma nation ne craint pas la guerre : le sol que je foule ici est notre propriété : on nous l'a volé. Oui, c'est un larcin infâme, car nul n'a le droit de s'emparer du bien d'autrui, comme vous l'avez fait, par fraude et par malice infernale. C'est un vol ! et tout souverain qui possède un territoire à lui, par delà l'immensité de la mer, n'a pas le droit de s'approprier le sol d'un autre potentat avec lequel il n'a pas eu de contestation et qui a agi de bonne foi. Oui ! c'est un vol ! »

Tadenskund, dans une autre circonstance, se disant le roi de dix tribus, présenta au gouverneur Morris cinq faisceaux de *wampum* en lui disant à chaque fois qu'il lui en donnait un : « Ceci est pour balayer les épines qui sont accrochées aux jambes du gouverneur; cela pour secouer la poussière qui obscurcit sa vue; ce troisième lui servira à voir plus clair; ce quatrième pourra lui ouvrir les oreilles de façon qu'il puisse entendre avec patience; enfin ce dernier aura le pouvoir de dégager la gorge du gouverneur, afin qu'il puisse s'exprimer clairement. »

Le Water Gap du Delaware passa longtemps pour un désert dangereux, et les voya-

geurs évitaient de se rendre dans son voisinage, à moins qu'ils fussent forcés de suivre la poste indienne. Du reste, ce n'était pas une excursion facile que celle qu'on entreprenait à travers des roches amoncelées et des forêts inextricables.

Un jour cependant, un homme prit la résolution d'explorer complètement cette région montagneuse. Il se nommait Antoine Dutot et avait été un des plus riches planteurs de Saint-Domingue. Obligé de fuir pendant l'insurrection des noirs, il arriva à Philadelphie et renouvela connaissance avec le vieux Stephen Girard, son ancien ami, qui, arrivé depuis nombre d'années aux États-Unis, s'était fixé à Philadelphie, où il dotait son pays adoptif d'un collège splendide, — tout bâti en marbre blanc, — et de plusieurs autres institutions charitables. Girard conseilla à Dutot de visiter les sources du Delaware. Celui-ci partit un matin à cheval avec un guide, également monté sur une bête au pied solide, et les deux hommes se dirigèrent vers les montagnes, chassant en route, se reposant la nuit où ils pouvaient, très souvent à la belle étoile, mangeant, à la grâce de Dieu, quelques provisions qu'ils avaient emportées. Le pays que parcourait Antoine Dutot le ravissait au plus haut degré : amoureux de la belle nature, il trouvait dans ces montagnes des sources du Delaware des points de vue jusqu'alors inconnus pour lui, des sites tellement enchanteurs qu'il était dans le plus grand embarras pour le choix qu'il se proposait de faire.

Ce voyage, qui eût semblé long et pénible pour tout autre, fut pour ce pionnier un enchantement qui ne cessait pas. Il se décida avec peine au retour; mais, du reste, il avait mis dans ses projets de revenir bien vite dans cette solitude où il avait décidé de s'établir, en bénissant son ami Stephen Girard de lui avoir inspiré le conseil de la visiter d'abord pour savoir par lui-même ce qu'il devait faire.

Dutot alla trouver les membres du conseil de l'État qui étaient chargés de vendre les terrains aux pionniers et, après avoir acquis le territoire situé près de l'endroit où se trouve actuellement l'hôtel Kittatinay, il s'y bâtit une maison; car il était convaincu que cette portion du territoire deviendrait le siège d'un commerce important et qu'on y bâtirait tôt ou tard une ville.

Autour de lui se groupèrent bientôt d'autres pionniers qui fondèrent Dutotsville, où l'on montre encore, comme souvenir du premier colon, le marché qui est debout au milieu des maisons. Le chemin public, qui fut tracé et empierré en 1800, traversa la propriété de Dutot, qui demanda et obtint une charte lui octroyant la permission de se faire donner un droit de péage. C'est là que le chemin de fer passe de nos jours. On raconte que ce chemin n'était pas très productif, et que lorsque Dutot disait dans son langage excentrique aux passants : *Von leettle tol!* — Un petit sou, pour passer! — ceux-ci lui faisaient une révérence et lui répondaient : Bonjour, avant de continuer leur route.

Quelles que fussent ses déconvenues, le bon Français était convaincu que son pays d'adoption serait un jour une terre de Chanaan. Dutot avait reçu une belle éducation; il paraissait même déplacé au milieu des rustres qui l'entouraient. Cet homme, d'un aspect noble, d'un caractère jovial, portait des bas de soie, des souliers à boucles d'argent, des culottes courtes et un habit à la française, sans oublier l'épée au côté, quand il allait présider aux travaux de ses champs. Au-dessus de son logis, une cloche sonnait l'*Angelus* matin et soir : il avait même un canon devant sa demeure, prêt à faire feu au moment où le premier bateau à vapeur franchirait les eaux du Water Gap, ou quand la locomotive amènerait un convoi sur la voie tracée.

Mais le brave Dutot était depuis dix ans couché dans sa tombe lorsque la machine à vapeur arriva à sa destination. Le canon qu'il avait laissé à ses héritiers servit depuis lors à célébrer la fête du 4 juillet, commémorative de l'indépendance de son pays adoptif. Quant à la cloche de son beffroi, on l'avait reléguée au-dessus de la maison d'école, à Shoadsburg, pour appeler aux heures de la classe les jeunes gens des deux sexes qui devaient jouir des bienfaits de cette civilisation rêvée par le vieux pionnier.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans dire quelques mots de notre compatriote Stephen Girard, dont le nom est si connu et si honoré à Philadelphie. L'origine de la fortune qu'il a laissée mérite d'être connue. Parti fort jeune de Bordeaux pour les États-Unis, il arriva dans le chef-lieu de la Pensylvanie et, peu à peu, acquit, par son travail et son génie des affaires, des sommes colossales. Lorsqu'il fut devenu archi-millionnaire, il songea à ses frères et sœurs et résolut de retourner en Europe pour les revoir. Mais sa pensée était de cacher à tous la position sociale qu'il avait atteinte. Il se déguisa donc et revêtit un costume de pauvre, si bien que, lorsqu'il se présenta dans sa famille, il fut assez mal reçu. Stephen Girard fit de nouvelles avances qui furent repoussées. C'est alors qu'il leva le masque et se montra dans sa ville natale, comme doit le faire un homme qui possède des millions. Ceux qui avaient mal agi avec lui comprirent alors la faute qu'ils avaient commise, mais il était trop tard.

Girard retourna aux États-Unis, où sa fortune s'accrut encore et il la consacra tout entière à la fondation d'œuvres de bienfaisance, d'éducation et d'art qui le placèrent un des premiers dans la nomenclature des citoyens que les Philadelphiens honorent et dont le nom est impérissable dans la grande cité de William Penn.



LES CHUTES DE CALDENO.

## HARRISBURG ET LE SUSQUEHANNA



LE SUSQUEHANNA.

LE Susquehanna, sans être un de ces courants d'eau exceptionnels, n'en est pas moins un fleuve très important, dont le paysage pittoresque impressionne à la fois le voyageur et le dessinateur. De sa source à la baie de Chesapeake où se jette le Susquehanna, on n'aperçoit pas de falaises élevées, de rochers menaçants, de grottes béantes à mi-côte; mais on peut à loisir admirer sur le parcours de la route liquide une variété de montagnes et de collines plus ou moins hautes, toutes couvertes d'une superbe végétation, des ravins s'enfonçant dans l'intérieur des terres, où les pins-ombrelles dressent leurs

cimes épaisses. Le fleuve se tord comme un serpent sur toute son étendue, tantôt large et coulant avec lenteur, tantôt étroit et précipitant sa course, mais toujours gai d'aspect, grâce à un pays agreste, à des fabriques animées et à des horizons toujours nouveaux.

Quelque beau que soit un tableau, il est nécessaire qu'il ait un cadre pour rehausser les couleurs et en faire valoir l'effet. Cette réflexion s'applique au paysage du Susquehanna, dont la teinte argentée reflète les formes brillantes de tout ce qui l'entoure.

Nous n'affirmons point que le fleuve traversant l'État du Delaware offre à la vue une série incessante de points de vue admirables et sans monotonie. Si les parages proches de l'emboûchure du fleuve sont plats et sans intérêt, par contre, tout ce qui se trouve situé au delà de Columbia est réellement digne d'être visité. C'est à ce point du territoire que plusieurs chemins de fer forment embranchement et, à partir de cet endroit, la voie ferrée ne forme plus qu'une seule branche se dirigeant vers le nord, en suivant les méandres du fleuve. C'est là qu'on se trouve au pied des montagnes Bleues, ainsi qualifiées pour leurs cimes boisées se perdant dans la nue, assumant une teinte azurée qui se confond avec l'éther. La pensée poétique qui préside d'ordinaire aux baptêmes des sites, des montagnes, des lacs et des fleuves n'a point, relativement à ces aspérités du terrain, été conservée par les géographes. Ceux-là ont préféré garder le nom de Kittatinnie, qui est celui de la langue douce et expressive des Indiens, antiques habitants de ce présent territoire.

La machine à vapeur siffle à la base des montagnes du côté de l'est, et, de la plateforme ou des fenêtres du wagon, le touriste peut, à son aise, admirer la grandeur du panorama qui se déroule devant lui.

À droite, il peut lever les yeux pour mieux voir la hauteur des collines boisées, couvertes de pins élancés, formant baliveaux et dressant leurs têtes touffues à 20 et 30 pieds de haut. L'air manque à ces arbres et ils vont le chercher où ils peuvent le trouver.

Dans le parage où la montagne regarde couler le Susquehanna, la verdure est bien plus remarquable : çà et là des racines géantes ont enlacé la pierre entre leurs griffes hérissées de rugosités, et ces branches ont poussé suivant leur fantaisie. Partout, aux endroits où la terre végétale le permet, des fleurs poussent et s'épanouissent : lisérons, vignes vierges, myrtilles, fraises dont les fruits jaunâtres et rubescents égayent la verdure comme autant de boules de corail sur le cou velouté d'une femme au teint bruni.

Sur le côté gauche, le fleuve descend majestueusement vers la mer, limpide, charriant à peine quelques débris de troncs d'arbres que les bûcherons ont laissés échapper de leurs trains de bois. Du milieu du courant surgissent, de temps à autre, des îlots où nul n'a cherché à s'établir, car ils offriraient tout au plus un refuge à une population de Lilliputiens. En attendant des habitants, ces îles minuscules sont couvertes d'un buisson touffu et entourées de cannières à travers lesquels soupire la brise, sans apprendre rien cependant de désagréable aux passants, comme le faisaient ceux qui avaient poussé à l'endroit où le barbier de Midas avait enfoui son secret.

Le convoi arrive bientôt à Harrisburg, la capitale politique de l'État de Pensylvanie, où siège la législature, pays très industriel et manufacturier, dont les horizons sont découpés par les hautes cheminées vomissant une fumée dense et noire.

Harrisburg est bâti sur la rive droite du fleuve : le quai qui borde le rivage se nomme « Port Street ». Le reste de la ville s'étend au milieu d'une campagne rase qui aboutit au

fond de cette petite plaine, au pied des collines sur lesquelles on commence à élever des maisons.

Au centre de Harrisburg s'élève Brant Hill, sur la partie la plus élevée de laquelle on a bâti le Capitole. Du haut de la colline, le touriste peut examiner à loisir le panorama qui l'entoure, c'est-à-dire les différents points de vue de la cité, à l'exception cependant du Susquehanna, des ponts qui servent à le franchir et des îles dont nous avons déjà parlé. Celui qui désire ne rien perdre de ce coup d'œil digne d'être contemplé doit gravir l'escalier qui mène au sommet du Capitole : là seulement il lui sera permis de voir l'ensemble complet du paysage : les clochers qui se dressent au-dessus des maisons, les cheminées des hautes manufactures, et enfin, à l'horizon, le Détroit du chasseur, — Hunters Gap, — entre lequel le Susquehanna s'est creusé un passage. Ces montagnes, qui encerrent le fleuve, se composent de trois étages de rochers, — Ossa sur Pélion, — se découpant sur l'azur dont elles ont assumé la couleur.

Au sortir de cette passe étroite, le fleuve, ne trouvant plus d'obstacles, se jette à droite et à gauche sur le terrain qu'il a envahi et s'avance majestueusement dans la direction du sud. Vis-à-vis d'Harrisburg, le lit du Susquehanna est fort large et, par conséquent, très peu profond. En certains endroits, c'est à peine si l'on compte un pied d'eau, et l'on aperçoit au fond les grandes plaques de rocher sur lesquelles passe le fleuve.

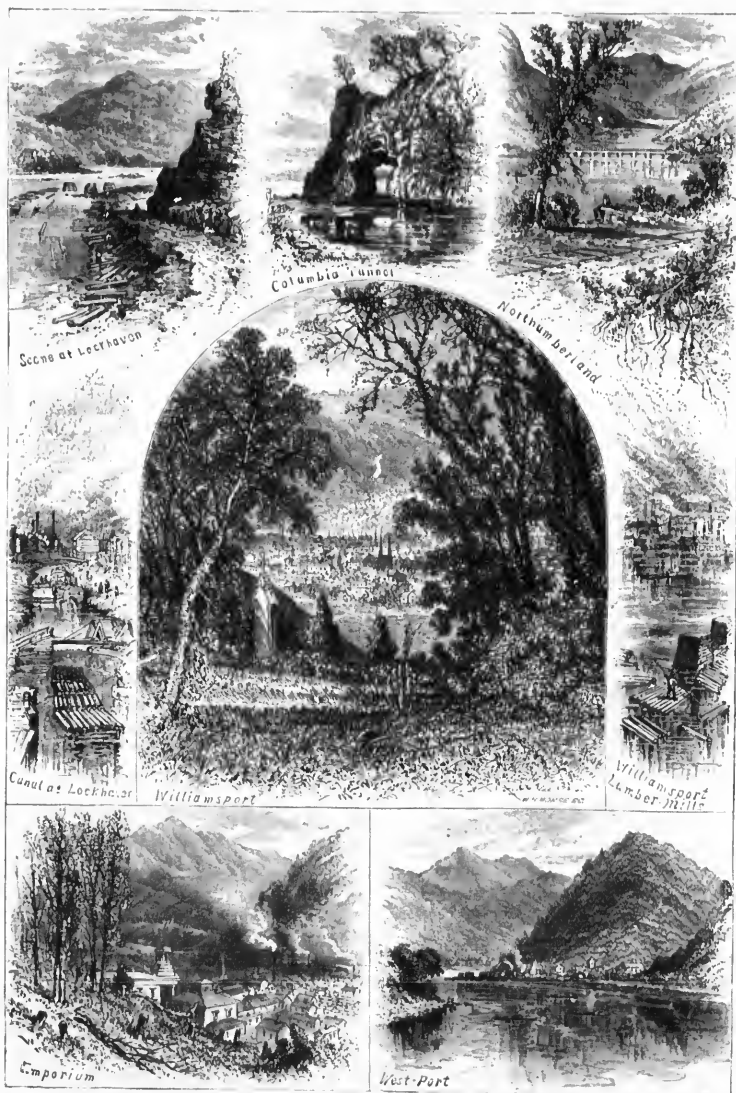
A l'une des courbes du courant d'eau, on passe devant le joli village de Fairview, où les citoyens d'Harrisburg vont se promener par compagnies en parties de plaisir, comme on le fait à Saint-Germain ou à Versailles, en France.

Au milieu du fleuve, faisant pendant à une suite de gracieux cottages peints en blanc, ornés de volets verts, se trouvent trois îles couvertes d'arbres verts, à l'abri desquels les amateurs vont s'asseoir pour y dîner en pique-nique. Un autre plaisir très goûté par les Harrisburgeois est de descendre le fleuve sur des bateaux de plaisance à l'heure où le soleil descend à l'horizon, derrière les montagnes qui dressent leurs cimes au delà des îles de Fairview. On jouit alors d'un spectacle unique : les rayons de l'astre brûlant, tamisés à travers les branches des grands sapins, forment de longues traînes d'or tissées d'argent : cette dernière nuance est due au reflet des eaux. C'est superbe, grandiose, féérique. Peu à peu, comme après le bouquet d'un feu d'artifice, tout cet éclat disparaît. Les eaux du Susquehanna redeviennent sombres ; la lune a paru à l'horizon et le spectacle change de nature. La teinte du ciel est devenue couleur indigo : les étoiles scintillent. C'est un spectacle que l'on n'oublie pas lorsqu'on l'a contemplé.

Ce Détroit du Chasseur, — Hunter's Gap, — est un des beaux sites des États-Unis. En cet endroit, le fleuve se tortille dans toutes les directions : on dirait une énorme couleuvre se frayant un passage au milieu de buissons élevés. Regardons ! de toutes parts se dressent des montagnes où la verdure cache la roche. L'eau bouillonne sur les pierres. On dirait qu'elle fume à certaines places, comme la bouilloire placée sur le feu. C'est à cause de cela que les bûcherons ont surnommé ce passage la Cafetière, — *the Kettle*, — et rien ne ressemble plus, en effet, à ce bruit de l'eau en ébullition que le murmure que l'on entend autour de soi en descendant le fleuve. Certains esprits timorés manifestent un sentiment d'appréhension qui se dissipe lorsqu'on leur a expliqué le mécanisme de ces sons naturels.

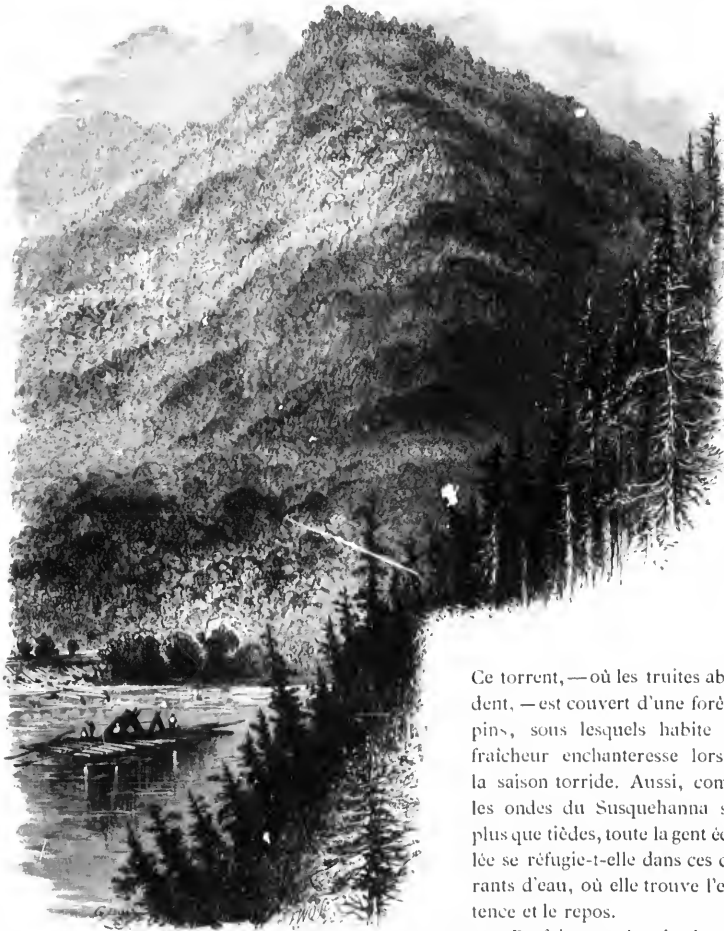
Tout à coup on salue au passage le confluent d'un ruisseau avec le Susquehanna.





VUES SUR LE SUSQUEHANNA.

1. Lock-Haven. — 2. Le tunnel de Columbia. — 3. Northumberland. — 4. Le canal de Lock-Haven. — 5. Williamsport.  
 6. Les scieries de Williamsport. — 7. Emporium — 8. West Port.



NORTH POINT : LE CAP DU NORD.

Ce torrent, — où les truites abondent, — est couvert d'une forêt de pins, sous lesquels habite une fraîcheur enchanteresse lors de la saison torride. Aussi, comme les ondes du Susquehanna sont plus que tièdes, toute la gent écail-lée se réfugie-t-elle dans ces courants d'eau, où elle trouve l'existence et le repos.

Parfois une bande de cerfs vient se baigner dans les ondes du ruisseau et met en fuite les poissons qui ne s'attendaient pas à ce grabuge; mais bientôt les quadrupèdes ont cessé leurs ébats et rentrent sous bois : tout est redevenu calme, jusqu'au moment où le chasseur pressera la détente de son arme et fera parler les échos au milieu desquels la détonation a éclaté.

Les chances sont bien plus grandes pour le sportsman dans les montagnes que celles

qu'il aura sur les rives du fleuve. Non seulement il rencontrera du gibier, mais il jouira des points de vue enchanteurs qui se déroulent à l'horizon de quelque côté qu'il se tourne. Le tumulte des ondes écumantes ne peut parvenir à ses oreilles; il n'aperçoit, au-dessous de lui, que le ruban argenté du fleuve qui a pour origine les rayons du soleil.

Mais, si l'on fait le même trajet, la nuit, par un beau clair de lune, le spectacle est encore plus ravissant.

Ce Détroit du Chasseur est le dernier effort du Susquehanna pour s'élançer hors des barrières qu'il a traversées sur son passage. On retrouve, çà et là, des traces des combats livrés par l'élément contre la roche qui lui barrait la route vers la mer. A Dauphin Point, particulièrement, ces indices sont très visibles. Les montagnes, très élevées, sont minées à leur base; elles offrent au passant qui les examine des formes bizarres, tours, vieux châteaux démantelés, bastions informes, couronnés également par des haies de verdure. Ce sont autant de tableaux présentés aux peintres et aux littérateurs amis de la nature, qui ravissent ceux-ci et les inspirent.

Le tracé du chemin de fer qui a longé le Juanita, sur la rive gauche du Susquehanna, s'éloigne dans une autre direction, à Duncanon, et les montagnes se dressent les unes sur les autres.

A partir de cet endroit, le paysage change d'aspect, car, jusqu'à la partie que l'on appelle le Northumberland, où le courant d'eau se divise en deux, — l'un appelé le Nord, l'autre l'Ouest, — les cimes se sont abaissées, et les rivages du fleuve ne sont plus bordés que par des collines peu élevées, toutes cultivées par d'habiles fermiers, dont les maisons égayent les champs où croît la moisson, où mûrissent les fruits.

Les rangs de maïs se pressent les uns contre les autres, le blé se dore à l'abri des côtes protégées par la forêt lointaine, et, sur la rive même du fleuve, les plants de tabac verdoient, grâce à l'humidité qui leur est nécessaire.

Du côté du Northumberland, la base des collines devient plus verte, les arbres sont plus rares; à certains endroits ils n'existent plus. Ce point du territoire est fort curieux à étudier. C'est là que le bras nord retombe dans le bras de l'ouest pour suivre cette direction. Une île déboisée s'est implantée entre ces deux courants d'eau, à la pointe de laquelle le Susquehanna coule majestueusement.

C'est réellement à Northumberland que le commerce des bois a le plus d'importance. Le bras, du côté de l'ouest du Susquehanna, à Williamport, décrit à ce point du pays une grande courbe, en laissant derrière lui la chaîne des Alleghanies. C'est à cet endroit que la rivière Lycoming se jette dans le fleuve et y amène des troncs d'arbres qui sont formés en radeaux pour être plus facilement transportés. Le nombre de ces convois de pins, de cèdres, de chênes, liés ensemble, est réellement énorme. Il y en a partout, dans l'eau, sur la rive. Les enfants jouent à cache-cache derrière les grandes billes de bois et courent comme s'ils glissaient sur celles qui flottent à la surface de l'eau noirâtre. D'aussi loin que la vue peut se porter, les yeux ne peuvent se reposer que sur des troncs d'arbres. La surface du Susquehanna en est couverte.

Si nous descendons encore le courant, nous verrons la vallée du fleuve se rétrécir dans les environs de Lock Haven, un autre petit port où l'on fait le commerce de bois comme à Williamport, mais bien plus gai, bien plus animé, et situé dans des parages très pittoresques. Les eaux qui alimentent le canal du Lock Haven viennent de la source de

Bold Eagle Valley; elles se jettent à leur tour dans le Susquehanna, après avoir traversé toute la vallée, depuis Tyrone, non loin des sources de la Juanita.

Lock Haven est bâti sur la droite du fleuve, dans la position du sud. Le chemin de fer traverse le Susquehanna en cet endroit et remonte vers le nord. Les ingénieurs ont été forcés de faire ainsi franchir le fleuve à leur voie ferrée; car il eût été impossible de suivre les bords du fleuve sur lesquels la montagne descend à pic et va baigner sa base dans l'eau.

A North Point, particulièrement, les rochers semblent vouloir arrêter le courant. Mais, si l'on regarde de l'autre côté, on aperçoit une colline que l'on prendrait pour un lion couché, guettant le passage d'une proie. Tout contre, c'est-à-dire côte à côte de ce monument de pierre, s'élève une roche en forme de tour pyramidale séparée de la masse granitique par un ravin très pittoresque, rempli par des arbres verts dont la cime, quand elle est agitée par le vent, ressemble à une mer couverte d'algues vertes.

Les différents arbres qui croissent le long du Susquehanna sont de diverses essences : chênes, pins, érables, hickories, sapinettes, tulipiers, bouleaux, merisiers, etc.; mais les bûcherons prétendent que, dans l'origine, les pins étaient les seuls représentants du genre combustible; les autres ont poussé à l'endroit où les premiers étaient tombés. Cette version peut être exacte, car l'on remarque que les pins seuls poussent dans les endroits distants du fleuve, où la hache n'a pas encore fait son œuvre. Les bûcherons ne travaillent que dans les parties de la forêt avoisinant un cours d'eau, au moyen duquel ils pourront faire naviguer les troncs coupés par eux jusqu'à Williamsport ou Lock Haven.

Rien n'est plus admirable, plus grandiose que la forêt de sapins et de pins, dont le silence est à peine troublé par le murmure de la brise. On éprouve une sorte de terreur lorsqu'on s'avance entre ces colonnes géantes. Dans les autres bois, le mystère est d'un genre différent, la vue est à chaque instant récréée par un spectacle nouveau, les oreilles perçoivent des sons à chaque instant renouvelés, tandis que, sous la sapinière ou dans la pinière, rien ne bouge, rien ne se fait entendre. L'atmosphère est chargée d'émanations térébenthineuses, qui sont quelquefois enivrantes, tant elles sont fortes. Les bûcherons et les peintres sont les amants de ces forêts solennelles.

Mais, quand la hache a abattu les géants majestueux des vallées du Susquehanna, lorsque les copeaux ont recouvert le sol, les fleurs des rhododendrons et des azalées ne se montrent plus comme à l'époque où la forêt était vierge : on s'imagine voir un abattoir où la mort a fauché ce qui vivait, sans épargner rien autour d'elle.

Il n'est pas facile de trouver un abri dans ces régions lointaines, même dans les cabanes des bûcherons. Ceux qui vont là pour pêcher les truites dans les ruisseaux poissonneux font acte de prévoyance en apportant avec eux tout ce qu'il leur faudra pour vivre et pour se reposer; nous signalerons cependant un hôtel qui a été élevé non loin du chemin de fer à Renovo, entre Lock Haven et Emporium. Cette maison hospitalière est promptement devenue le séjour favori de tous les voyageurs, chasseurs et pêcheurs. A cet endroit du pays du Susquehanna, le fleuve forme une sorte de fer à cheval et son lit est assez étroit. La montagne du côté sud se dresse tout droit, formant une roche tarpéienne, tandis que, sur la rive opposée, le terrain est bas et marécageux. L'hôtel a été bâti au milieu d'un espace couvert de gazon, bordé de plates-bandes fleuries; mais, quoi qu'ait voulu faire la main de l'homme, elle n'a pu réussir à éclipser la flore sauvage des bois et des montagnes.

Au printemps surtout, le parler de la nature éclipse celui des jardiniers. Du reste, cette rivalité, cette émulation entre la nature et la culture est faite pour le plus grand plaisir des visiteurs.

Vis-à-vis de l'hôtel de Renovo, un rocher élevé de 2,300 pieds, tout à pic et entièrement recouvert de feuillage, arbres, vignes vierges, lierre et autres plantes grimpanes, qui est si haut que l'on ne peut même pas le voir entièrement réfléchi dans le miroir des eaux du Susquehanna. En cet endroit, la rivière est si étroite qu'on pourrait même la traverser à gué sur les pierres plates qui en garnissent le fond. Tout ce petit village de Renovo s'allonge en descendant la rivière et regarde les collines beaucoup plus basses que la vue embrasse sur l'autre rive.

Peu de personnes se hasardent à gravir cette haute montagne de Renovo, sur laquelle on redoute les chutes et plus particulièrement les morsures des serpents à sonnettes. Les mêmes dangers ne sont pas à courir sur la rive opposée. Aussi la vallée et les collines qui se trouvent à portée sont-elles parcourues fréquemment par les chasseurs et les promeneurs : ces derniers y trouvent des fraises et des myrtilles qu'ils cueillent avec délice pour les offrir aux dames qui les accompagnent dans leurs excursions. Pour se rendre de ce côté du fleuve, on traverse à pied ou en voiture, sur un bac assez mal entretenu, composé d'un bateau plat sur lequel est attachée une corde qui roule, au moyen d'une poulie, sur une autre corde, passée en travers sur le fleuve, à deux poteaux plantés chacun sur un des côtés du Susquehanna.

Pendant les mois d'hiver, quand les eaux sont allouées et que le vent souille, cette traversée n'est point sans péril; mais, dans la belle saison, le plaisir de passer d'une rive sur l'autre est compté dans le nombre de ceux que l'on se procure à Renovo. La vue dont on jouit du milieu du fleuve est réellement superbe. On se rend plus facilement compte de la forme circulaire de la vallée et l'on comprend de quelle façon la montagne semble s'être retirée pour laisser aux habitants un peu de terrain sur lequel ils pourraient bâtir leurs demeures. Ça et là se trouvent des îlots couverts d'algues sur lesquels des grues et des butors se tiennent debout sur leurs longues pattes, se livrant à une pêche très fructueuse... pour eux. On se plaît à admirer l'altitude de la montagne et les teintes qu'elle assume quand le soleil se couche derrière elle.

Il y a dans tout le voisinage un nombre infini de charmants ruisseaux que le touriste ne peut apercevoir, mais qu'on lui indiquera s'il aime à se livrer aux plaisirs de la pêche aux truites. On a donné à ces courants d'eau des noms étranges : Kettle-Creek, Hammersley-Fork, Young Woman's Creek, Fish Dam Run, Whykoll's Run, Sinnemahonning Run, etc., etc. Ce dernier est un affluent assez important qui se jette dans le bras ouest du Susquehanna. Son lit est creusé derrière Emporium et, pendant la saison du printemps, il sert à charrier d'énormes blocs de bois.

Au-dessous de l'endroit où le Sinnemahonning se jette dans le Susquehanna et le Little-Creek Run, les eaux du fleuve font un grand détour dans la direction de la ville de Clearfield. Mais, depuis ce moment-là, ce grand courant d'eau cesse d'être un vrai fleuve; il se change en petits ruisseaux employés pour arroser une plaine très fertile dans la partie basse. Le plus grand produit est celui du minerai de fer qui se trouve en abondance dans les montagnes. On comprendra que la flottaison du bois n'est plus possible dans des conditions pareilles : aussi le bois que l'on coupe dans ces parages sert-il au chauffage des



LE BAC A RENOVO.

fours et à celui des fonderies. Le paysage n'est pas aussi agreste qu'on pourrait le croire, car les collines sont peu élevées et la forêt toujours verte les couvre en entier. Les géologues seuls trouvent là des sujets d'études fort curieux et des preuves palpables des combats de l'eau contre la pierre dans les temps préhistoriques.

Si nous voulons suivre le cours du nord du Susquehanna, il nous faudra remonter jusqu'à Northumberland. A dater de ce point, le fleuve s'élance en avant dans la direction de l'est, à travers une série de collines grandioses que l'on a nommées les Alleghanies. Le chemin de fer court vers la rive nord, bâti sur une sorte de terre-plein moitié naturel, moitié dû à la main des hommes à la base de la montagne. Entre la voie et le fleuve, on a pratiqué le lit du canal de la Pensylvanie qui vient des sources du Susquehanna dans l'État de New-York jusque-là et descend encore plus bas. Les montagnes de ce territoire sont plus ardues, plus rocailleuses, moins couvertes de verdure : il y a une grande différence entre ce paysage et celui des montagnes du bras de l'ouest.

Le touriste, en arrivant à Danville, s'aperçoit bien vite, en contemplant les cheminées pointues des hauts fourneaux, qu'il n'est pas sorti du pays des mines. En effet, non loin de là, il peut visiter, si bon lui semble, les caves au charbon de la Pensylvanie, très célèbres dans toute l'étendue de l'Union.

Le fleuve, après s'être éloigné de la rive où Danville prospère, décrit une grande courbe vers le sud, à travers un pays moins boisé. Les collines descendent mollement vers le lit du Susquehanna, dont leur base n'est séparée que par le chemin de fer et le canal. Deux moyens de transport fort utiles aux besoins de l'industrie et du commerce. Entre cette voie ferrée et ce canal, une digue a été construite, qui est toute couverte par une dense végétation. C'est à l'extrémité de cette digue que les deux bras du Susquehanna se rejoignent. Les eaux, dès lors, redeviennent plus transparentes qu'elles ne l'étaient à Renovo, Williamsport et Lock Haven.

Si l'on examine avec soin les montagnes qui couvrent le terrain sur la rive ouest du fleuve, on reconnaît qu'elles sont couvertes d'une belle végétation : les chênes, les noyers hickories croissent en abondance et donnent une teinte sombre à la forêt. Une sorte de brouillard s'élève du sein des eaux, à travers lequel on remarque un long ruban d'argent qui fait cligner les yeux. Un peu plus bas, on peut voir des ouvriers taillant la pierre pour en extraire des blocs employés pour la construction.

En descendant encore, le voyageur trouve sur sa route un bâtiment noir et enfumé d'une forme bizarre; c'est l'entrée d'une mine de charbon, près de laquelle il peut visiter de nombreuses fonderies de fer. Cette agglomération d'industries donne de la vie à la contrée que l'on traverse, et l'on parvient ainsi, en continuant la route à travers des vallées et des montagnes boisées, en franchissant des ruisseaux écumeux, des fonds vides ou remplis, à Mifflin, Shickshinny, et enfin à Hunlock. Le ruisseau que l'on appelle Hunlock n'est pas d'une longue étendue, mais il est assez large et ressemble plutôt à une cataracte qu'à un torrent. On emploie le courant d'eau au « charriage » des billes de bois, dont quelques-unes sont énormes.

Il y a à Hunlock une mine de charbon dont l'orifice s'ouvre juste sur le bord du ruisseau, si bien que les mineurs qui sont au travail dans les profondeurs de la terre entendent le murmure du torrent au-dessus de leur tête, et s'imaginent quelquefois que le tonnerre

gronde. En hiver particulièrement, — lorsque les eaux emportent des billes de bois et des morceaux de glace, — le bruit est très sonore.

Le touriste qui a dépassé Pillsburg Knob, — une sorte de cap très bizarre sur les bords du Susquehanna, du côté nord, — parvient à Nanticoke, où le lit du fleuve s'élargit considérablement. Les eaux sont peu profondes, et on a organisé en cet endroit une écluse destinée au charriage du bois, lequel, du reste, ne sert plus à grand'chose, car les bûcherons ont presque cessé de travailler. On trouve dans ces parages de nombreuses terres cultivées, où la récolte du tabac est très fructueuse.

Du côté nord du fleuve, les collines sont étagées sur trois rangs, tandis que, sur la rive sud, elles n'ont que deux élévations. L'aspect de ce territoire est réellement très beau; les roches assument une couleur rougeâtre d'un effet très pittoresque. Le lit du fleuve décrit des courbes multiples qui attirent les regards et les captivent.

On pénètre en ces parages dans la célèbre vallée de Wyoming, dont les contours passent avec raison pour être pleins de charme. Les montagnes d'une élévation modérée, la couleur des eaux du Susquehanna, tout égaye les yeux et inspire le poète. Le chemin de fer tracé sur la rive du nord est très haut perché, et l'on domine le paysage du haut de la plate-forme des wagons qui entraînent au loin les touristes. Ceux-ci doivent s'arrêter à Kingston et traverser le fleuve à Wilksbone; c'est là le centre de la région « charbonnière », de la vallée de Wyoming. La ville dont nous parlons est bien bâtie et d'un aspect très gai.

Le pont qui traverse le Susquehanna en cet endroit s'appuie sur une île verdoyante, formée par des alluvions. On voit, du milieu de cette construction, l'hôtel de la vallée de Wyoming, placé sur la gauche. L'architecture de ce bâtiment est du style « Tudor », et la pierre grise sculptée est d'un effet merveilleux.

Le fleuve, à ce point de son parcours, décrit une courbe gracieuse : on dirait un serpent argenté se frayant un chemin à travers une double haie de verdure. Derrière ce caravansérail on aperçoit, étagées sur la montagne, toutes les maisons de plaisance des gens riches du pays.

Si l'on veut jouir d'une vue panoramique grandiose, il faut se rendre à Prospect Rock, à 2 milles au delà de la ville. On gravit à cet endroit une montagne escarpée mais on est bien récompensé de la peine que l'on a prise une fois que l'on parvient au sommet.

C'est à peine si la vue s'étend sur un demi-cercle de 4 milles d'étendue; mais n'importe! le spectacle est enchanteur; les yeux se portent sur les méandres du fleuve, à travers les plaines cultivées de ce territoire plantureux. D'après la comparaison d'un poète américain, on se croirait dans le site où la Bible a placé l'échelle de Jacob, lorsque les anges remontaient de la terre pour regagner le ciel :

L'âme s'envole au loin par delà l'horizon.

Et redescendant ensuite vers la vallée de Wyoming, le touriste suit d'un œil songeur les sinuosités du fleuve, qui semble un lit de perles fondues coulant entre deux rives d'émeraudes.

Toute cette vallée est ensevelie dans la verdure, à l'exception des quelques endroits où les hommes ont posé leurs tentes. Là s'élèvent vers le ciel les clochers des églises et les monticules rocailloux où les bois ont été arrachés pour les besoins de l'industrie.





LE CANAL A HUNLOCK.

Cette contrée agreste, où tout ce qui vous entoure rappelle l'idylle et vous remémore les vers du poète Virgile, n'a pas toujours été aussi calme qu'à l'époque actuelle. Au temps de la conquête, les Indiens se livraient souvent à des déprédations terribles : brûlant les villages des visages pâles, scalpant les têtes, torturant les malheureux qu'ils attachaient au pilori.

Derrière le petit bourg de Wyoming, on aperçoit un monument taillé dans la pierre, en commémoration du massacre commis par les Peaux-Rouges le 3 et le 4 juillet 1778.

Le colonel Zebulon Butler, à la tête d'un petit corps de volontaires, défendait la vallée contre une troupe de soldats anglais bien supérieure en nombre, dans laquelle une tribu d'Iroquois était incorporée.

Repoussés, le 3 juillet, les Américains se réfugièrent dans le fort avec les femmes et les enfants. Le lendemain, ils se rendirent, sous la promesse formelle qu'ils pourraient se retirer du côté du nord.

Hélas ! ces infortunés furent livrés aux implacables Indiens par l'officier anglais, et tous, sans exception de sexe, furent taillés en pièces avec la plus grande cruauté par ces sauvages sanguinaires.

Ce sang versé a produit des miracles ! De nos jours, ce baptême terrible a racheté bien des fautes et la prospérité a récom-

pensé les fils des défenseurs du territoire qui sacrifièrent leur vie au bien de leur pays.



VUES SUR LE BRAS DU NORD DU SUSQUEHANNA.

La vallée du Wyoming couvre une mine inépuisable d'antracite, et l'on n'y voit personne dans le besoin. Plus nous irons, plus ce bien-être augmentera. Quel est le pays sur lequel on pourrait faire la même prédiction?

Chacun sait que c'est dans l'État de la Pensylvanie que se trouve le pays qui produit le pétrole, lequel est, certainement un des plus curieux de cette partie du territoire américain. Nous allons en parler ici avec toute connaissance de cause.

Il y a environ trente ans, nous nous trouvions, certain matin, en compagnie d'un camarade de chasse, de Philadelphie, au milieu des bois de la Pensylvanie, où nous avait conduit le chemin de fer de l'Érié jusqu'à Meadville. Nous allions, dans ce pays sauvage, à la recherche du gibier, fort abondant alors, et de quelques aborigènes Sénécas qui existaient encore à l'état nomade dans ces vastes déserts, situés au centre d'un pays pourtant civilisé.

En parcourant ces bois immenses, composés d'essences diverses, au milieu desquelles les sapins géants et les bouleaux monstres dominaient, nous ne pensions pas, mon ami et moi, que nous foulions un sol qui recélait des richesses immenses sous forme d'huile de pétrole.

Les Sénécas que nous rencontrâmes, le troisième jour de notre arrivée dans le pays, se chauffaient et faisaient cuire leurs aliments avec une terre grasse qui ressemblait fort à de la tourbe, et ils récoltaient de ci, de là, de l'huile minérale qu'ils considéraient comme un spécifique contre la phthisie et les rhumatismes.

La rivière des Français — French Creek — était le pays où ils trouvaient ce remède précieux.

Mon compagnon de chasse, ornithologiste et minéralogiste émérite, me répéta bien souvent qu'il y avait dans ce désert une fortune à faire; mais, ni lui, ni moi, ne rêvions aux millions qui ont, depuis vingt-cinq ans, enrichi tant de monde par la découverte de filons d'huile minérale.

Il paraît, — au dire de quelques amis américains que nous avons encore en Pensylvanie, — que rien n'est moins reconnaissable que ce pays, à l'heure où nous écrivons ces lignes. A l'exception des montagnes et des courants d'eau, tout a changé d'aspect.

Des villes, des villages, peuplés de gens affairés et spéculateurs, se sont élevés sur les sites les plus sauvages, et la valeur matérielle de ce sol s'est accrue dans des proportions insensées. Une ferme, entre autres, que l'on appelait Corry, — du nom de son propriétaire, — est devenue une ville de 15.000 habitants, et c'est là qu'est le dépôt général de « Great Western Railway » et le centre commercial de la récolte de l'huile.

En quatre ans, Corry a été construite; il y a non seulement une vingtaine de maisons de banque, mais encore un grand théâtre pour y jouer l'opéra (*sic*).

Après Corry, on compte *Oil City* et *Pittrole City*, et là, comme pour l'or en Californie, la fièvre de la spéculation est montée et monte toujours jusqu'au niveau de la folie.

Jamais, au temps des actions de la Mer du Sud et de la Banque de Law, spéculation plus sérieuse n'avait été mise en avant avec autant d'audace.

Cinq ou six individus, après avoir exploré un terrain large comme emplacement de la circonscription de... l'Arc-de-l'Étoile, l'achètent au propriétaire pour une somme de 5 ou 6,000 dollars et se mettent hardiment à forer un puits.

En huit ou dix jours, ils savent s'ils ont gagné ou perdu la partie; ils voient ou ne

voient pas l'huile arriver, sans discontinuer, dans des barriques prêtes à la recevoir. Mais, si la chance n'a pas favorisé les efforts de ces hardis spéculateurs, s'ils ont perdu leur dernière carte en joueurs effrénés, il leur reste la facilité de travailler pour les autres qui possèdent encore des écus à jeter sur le tapis vert pétrolier.

En 1864, le territoire de la Pétrolie valait à peine 15 dollars l'acre, en y comprenant les maisons et les clôtures; mais, en 1866, ce prix avait haussé à 80,000 dollars le demi-acre.

En somme, il existe en ce moment, dans la Pétrolie pennsylvanienne, 1,769 compagnies qui exploitent l'extraction du pétrole et disposent d'un capital de 5 milliards et demi.

L'Eldorado de l'Amérique du Nord n'est donc plus la Californie, mais bien la Pétrolie, le pays de l'huile de roche, congénère de l'huile biblique, la quintessence des forêts antédiluviennes, des fougères oléagineuses, des pins enfouis pèle-mêle dans les entrailles du globe.

Cette huile est de la qualité du bitume que l'on trouve en Asie et même à Gabian, près de Pézenas, en France, dans le département de l'Hérault. On assure même que, dans certains coins de l'Alsace, il existe des sources de pétrole.

Revenons au pays de Pétrolie qui, de désert, est devenu peuplé comme l'un des plus grands centres de l'Amérique du Nord. Des chemins de fer, des navires à vapeur, sillonnent les routes et les rivières, des locomotives arpentent les forêts, et les rivières marécageuses d'autrefois sont endiguées, bordées de quais sur lesquels se sont élevés des maisons superbes, des hôtels splendides et des magasins immenses.

Mais tout n'est pas rose dans ce pays de l'huile, car l'atmosphère est tellement imprégnée de cette matière explosible, qu'il est défendu de fumer, si bien que la pipe et le cigare sont honnis et bannis de toute la contrée. Mieux encore, les vêtements des ouvriers, aussi bien que ceux des visiteurs, absorbent une telle quantité d'huile qu'il y a danger de se chauffer : on prendrait feu comme une allumette soufrée et phosphorée.

Au printemps même, à cette époque de l'année où les émanations des fleurs sont si parfumées, c'est l'odeur de l'huile qui frappe si désagréablement votre nez et pénètre jusque dans la bouche quand on respire.

Le seul moyen d'éviter ces effluves nauséabonds, c'est de quitter le pays et de jeter bas tous ses vêtements en se plongeant dans un bain chaud et savonneux, à la suite duquel on endosse d'autres habits.

Depuis une quinzaine d'années, la Pétrolie est devenue une puissance des États-Unis, et ce pouvoir commercial n'est pas à la veille de cesser.

Oil City — Huile Ville — s'élève à 96 myriamètres de New-York, au centre de la Pennsylvanie. On s'y rend par la *New-York and Erie Railway* jusqu'à Salamanca, et de cette station par l'*Atlantic and Great Western*, — en s'arrêtant à Meadville.

Le pays est ravissamment pittoresque, mais qu'importe? Les wagons courent au plus vite et stoppent à 2 milles de la cité huileuse, de peur que les étincelles ne communiquent le feu à l'air devenu gaz. La gare d'Oil City consiste en une simple baraque de planches constamment envahie par une foule qui va et vient, affairée et songeant peu au luxe des habitations, puisqu'elle néglige même celui des vêtements.

On croirait se trouver dans ces épouvantables quartiers de Londres où la misère dis-

pute l'espace au vice. Il n'y a que les bottes qui soient bonnes, le reste du costume est une souquenille.

Les rues étant des canaux de boue, il est essentiel d'être chaussé en conséquence. Quant à l'habitation, elle est des plus primitives : à côté des puits en exploitation s'élève un hangar façonné avec des planches, recouvert de toile cirée, le tout adossé à un rocher, quand il y en a, et ces demeures sont échelonnées à des intervalles espacés, surmontées des titres fastueux d'hôtels, de banques, de restaurants, de magasins, etc., etc.

Au milieu de la rue, se heurtent, se pressent, s'élançant des voitures de trait, des charrettes, des camions de toutes les formes. Le long des « trottoirs », les habitants courent à leurs occupations. Il y a là autant de mouvement qu'à Londres et à Paris. Cette ville de bois compte près de 9,000 âmes.

De l'autre côté d'Oil Creek s'élèvent, sur le penchant d'une colline, les résidences des millionnaires du pétrole, sortes de chalets suisses d'une coquetterie parisienne, installés avec luxe, où l'on dort dans des lits de palissandre, où la soie couvre les meubles, où le bronze doré illustre les cheminées.

C'est le paradis à côté de l'enfer.

L'extraction de l'huile se fait avec l'aide de la vapeur et de bielles qui pompent le liquide puant, quand il n'arrive pas de lui-même à la surface du sol; mais généralement le pétrole jaillit à flots; on n'a que la peine de le recevoir dans des réservoirs et de remplir les tonneaux.

Un voyageur qui a rapporté des documents fort curieux de la Petrolie, — M. Octave Sachot, — raconte de la façon suivante la façon dont on procède là-bas au forage des puits.

« Il n'est pas probablement, dit-il, dans le monde entier et certainement il n'existe point en Amérique une contrée où la propagation des frelons, comparée à celle des abeilles, soit si minime que dans cette région.

« Non seulement on y vient pour travailler, — ce qui est déjà quelque chose, — mais on travaille avec ardeur, — ce qui est tout différent.

« Du point du jour à la nuit, tout le monde est à son poste, et, si Satan ne trouvait à faire de recrue que parmi les paresseux, son métier serait tout à fait perdu dans la contrée de Petrolie.

« Il y a, disons-nous, un grand stimulant à cette activité excessive : c'est qu'à moins de travailler avec courage, il n'est pas possible de vivre. Les prix des objets les plus indispensables, — nourriture, vêtement et logement, — ont plus que triplé en Amérique, depuis quelques années.

« Le taux des salaires est énorme dans la région de l'huile, mais, par contre, le prix des denrées y est également très exagéré.

« A quoi sert que la journée d'un conducteur de chariot soit payée 200 francs si, pour vivre, lui et ses deux chevaux, il lui faut en dépenser 150? Cela lui donne, il est vrai, un bénéfice de 50 francs, mais ce bénéfice il l'achète au prix d'une existence très fatigante et de privations, à laquelle, si hardi qu'il soit, il hésiterait à s'exposer ailleurs, aux mêmes conditions.

« Aussi n'y a-t-il que les individus les plus forts et les plus résolus qui peuvent supporter la vie sauvage de cette région. C'est ce qui fait que le pays passe pour très salubre,

la maladie étant rare parmi cette robuste population de mineurs, de manouvriers et d'aventuriers endurcis sous le climat rigoureux de la Californie.

« Il est permis cependant de douter de la salubrité d'un district où les deux maladies régnantes sont le typhus et la dysenterie typhoïde, et où l'une ou l'autre vous emportent en peu de temps. Ces affections ne sont ni le résultat d'une mauvaise nourriture, ni celui des excès de boisson : il est extrêmement rare de voir un homme ivre. Les vices de la con-



LA VALLÉE DU WYOMING.

trée « Oïlifère » sont le jeu et un langage plus ou moins hérissé de jurons. Le premier de ces défauts est la conséquence presque naturelle du genre de spéculation auquel on se livre en Pétrolie, l'autre est une simple façon de s'exprimer, un dialecte local, dont tout le monde se sert, même dans la plus simple conversation.

Un correspondant du *Times* qui était allé visiter la Pétrolie, sans laisser savoir qu'il venait là en qualité de « reporter », fut enfin reconnu pour tel, et, dès qu'on sut qu'il était.

les propriétaires des puits vinrent, l'un après l'autre, le trouver sans façon, pour s'informer s'ils pouvaient lui être utiles. Ils mirent des chevaux à sa disposition, lui offrirent des guides et, en un mot, voulurent lui faciliter toutes choses, — de la plus petite à la plus grande, — et cela tout simplement, parce que c'était un Anglais, curieux de voir les sources d'huile. Le reporter accepta et, guidé par ces propriétaires, il se rendit d'exploitation en exploitation, examinant le fort et le faible de la Pétrolie, sa richesse, ses escroqueries, ses entreprises sérieuses et ses leures.

« Jamais, dit-il, dans ma longue carrière de voyageur, je n'avais rien vu qui valût l'aspect de ces régions. Initié à tout le mécanisme de l'industrie locale, au percement des puits, à leur rendement, à leurs résultats négatifs, à la manière dont certaines personnes avaient fait fortune, et à celle au moyen de laquelle d'autres avaient été volées, à la création de compagnies fictives qui enrichissaient leurs actionnaires, au moment où ils s'y attendaient le moins, à la vente de « terrains secs », que l'on couvrait — pendant la nuit — de fissures ruisselantes d'huile pour faire croire à des « sources absentes », j'ai pris note de tout, jour par jour, et je vais raconter ici mes impressions.

« Lorsqu'on veut forer un puits, la première opération consiste à élever une grossière charpente au-dessus de l'endroit choisi. Cela s'appelle un *derrick*, et signifie plate-forme, grue, potence, machines à élever des charges, et le nom a pour origine celui d'un exécuteur des hautes œuvres qui pendait avec la plus grande adresse. Au sommet du « derrick » est placée une poulie, munie d'une corde au bout de laquelle est fixée la lourde sonde d'acier servant à forer un trou de 0<sup>m</sup>,15 pénétrant à la profondeur voulue pour atteindre l'huile, c'est-à-dire à 150 et 180 mètres.

« A quelques pas du « derrick » est la baraque contenant la machine à vapeur au moyen de laquelle la sonde est mise en mouvement. Lorsqu'on parvient à la couche d'huile, si le précieux liquide ne jaillit pas, c'est à l'aide de la machine qu'on le pompe. Sauf la machine, tout est fourni par la forêt voisine, et le forage d'un puits excède rarement 25,000 francs, main-d'œuvre comprise. Mais, si la découverte est heureuse, cette somme minime est bien vite récupérée et le ou les mineurs deviennent aussitôt millionnaires.

L'impôt du gouvernement américain est de 1 dollar par baril de 163 litres, soit 5 fr. 40.

Mais le plus difficile, le plus cher de l'exploitation, c'est le transport, eu égard au mauvais état des routes que les Américains négligent à plaisir, comme si ces voies de communication étaient inutiles pour leur commerce. Il y a le canal qui supplée au défaut de sentiers jusqu'à l'embarcadère du chemin de fer.

Pour rendre justice à la population de la Pétrolie, je dirai qu'elle est laborieuse et paisible et que les crimes y sont rares, quoique chacun des habitants soit armé de revolvers et de *bowie-knives*, comme en Californie.

L'ivresse est chose également presque inconnue, mais le jeu se déploie là avec toute l'exubérance de ce vice. Quant au langage, il est émaillé de grossièretés et de blasphèmes.

Les Pétroliens rachètent ces défauts par la pratique la plus écossaise de l'hospitalité à bras ouverts, mais à cette condition que l'étranger ne sera ni un inventeur, ni un spéculateur.

« Oil City » n'est pas la seule ville où l'exploitation du pétrole soit mise en coupe réglée. On se rend de « Huile Ville » à Cherry Run, Tar Farm, Blood Farm, Egbert Farm et Pittrole City.

Mais quels chemins ! de la boue à s'y perdre, des obstacles, des troncs d'arbres, des

fondrières, et, fait curieux à mentionner, on n'aperçoit pas la moindre trace d'oiseaux ou d'animaux.

Pour donner une idée du prix demandé pour les terrains de la Pétrolie, nous dirons que Tar Farm et Blood Farm, que nous avons cités plus haut, valaient, à l'époque où la fièvre huileuse se déclara, environ 250,000 fr.; on pria le propriétaire de vendre à 1,000 dollars l'arpent, soit 125 francs l'are, mais celui-ci se défendit d'en rien faire; il n'était pas pressé, si bien qu'au bout d'une année, il put vendre Tar Farm 780,000 dollars et Blood Farm 2 millions de dollars, soit près de 15 millions de francs.

Pour arriver à Pittrole City, on suit le « Corduroy Road », sorte de sentier boueux façonné avec une litère de branches et de feuilles, où les chevaux et les voitures enfoncent à qui mieux mieux.

N'importe! *Go ahead!* il faut arriver; on arrive et l'on aperçoit la capitale de la Pétrolie, dont le point de départ date de 1865 et qui recèle à cette heure plus de 11,000 habitants.

On y trouve un cirque avec des écuyers et des clowns, un hôtel très spacieux, toujours entièrement occupé, des débits de boissons, des magasins, des docks et des *boarding houses*.

Tout est là si différent de ce que, nous autres Européens, nous sommes habitués à voir, qu'il est bien difficile de donner une idée exacte de la localité. Qu'on se figure cependant une ville campée dans une forêt, au milieu de tronçons de pins déchiquetés, et entourée de toutes parts d'un océan de boue de la nature la plus tenace.

Les canaux fangeux qui servent de rues sont larges et spacieux, mais les cloaques se trouvent sous vos pas et l'on a grand-peine à ne pas y laisser ses bottes.

Dans cette ville étrange sont installées les agences et les bureaux des compagnies qui, du matin au soir, rivalisent d'activité et de mouvement, bien qu'il soit difficile de les distinguer des baraques où l'on est « logé » — au dire des *lands-lords*, — à pied et à cheval et dans lesquels l'homme et sa monture sont également mal traités.

Un peu plus loin s'élèvent d'autres logis particuliers, maisons à deux, trois étages, ornées de balcons, les unes peintes à l'huile, les autres à l'état brut, telles que les ont façonnées le menuisier et le serrurier.

Cela ressemble à ce que sont l'intérieur et les abords d'une de nos grandes expositions nationales.

Les gens vont et viennent, comme piqués de la tarentule, au milieu de caisses brisées et d'objets épars.

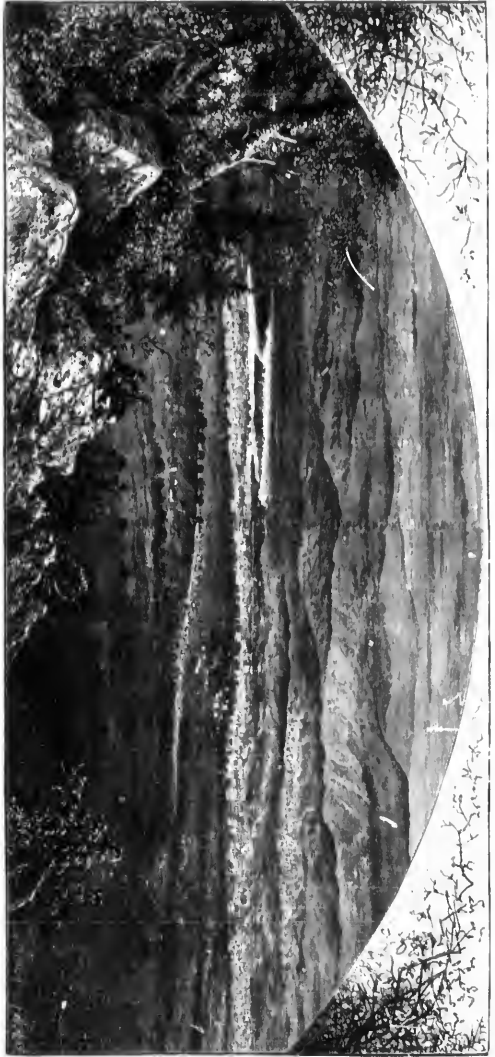
Tout est vie et activité fébrile.

En somme, afin de donner une idée à nos lecteurs de l'importance des produits oléagineux de la Pensylvanie, nous ajouterons que, de 1859 à 1869, l'exportation du pétrole n'avait été que de 27,753,000 barils, autrement dit de 4,541,655,300 litres; tandis que depuis cette époque jusqu'en 1873, elle a été de 29,616,554,879 litres.

Ces chiffres à eux seuls valent un long poème.

---





LA VALLÉE DE WYOMING, VUE DU MONT PROSPECT, CÔTÉ DE WILKESBARE.



LA VALLÉE DE WYOMING, VUE DE CAMP-HILL.



LE MONUMENT.



VUE DU CÔTÉ DE KINGSTON.

## PAYSAGES DU BRANDYWINE ET HAUT DELAWARE



« BRISING SUN » — LE SOLEIL LEVANT.

C'est un ruisseau charmant qui mérite bien la réputation qu'on lui a faite. Célèbre dans l'histoire des premiers temps de la guerre de l'Indépendance, il est connu de tous ceux qui gardent le souvenir de cette époque glorieuse. Les peintres ont reproduit les sites les plus pittoresques de ce courant d'eau, les poètes ont rimé des vers charmants et les touristes se sont plu à visiter ces bords couverts d'une ravissante verdure.

A vrai dire, cette rivière de Brandywine parcourt un pays des plus accidentés. Certes, dans toute l'étendue du territoire américain il est des affluents aussi considérables que celui-là, mais aucun d'eux n'est borné par des horizons plus beaux, enclavé par des montagnes aussi gracieuses que celles qui s'élèvent dans les environs du lit torrentiel et coupé de cascades de cette jolie rivière de Brandywine.

On rencontre quelque part, le long du torrent, un vieux moulin qui inspire à la fois le crayon de l'artiste et la verve du poète. L'un d'eux, l'enfant chéri des muses, Rogers, a dit dans un de ses poèmes en langue anglaise :

Je voudrais posséder sur la colline ronde  
Un chalet entouré de fleurs et d'arbres verts,  
D'où l'on verrait tourner, grâce aux efforts de l'onde,  
Les rouages criards de ces moulins divers,  
Ou combattirent les héros du nouveau monde.

Il est certain que dans aucun parage on ne rencontre plus de chevalets devant lesquels un peintre est assis, les pinceaux à la main, ou un poète, le crayon traçant des hiéroglyphes sur un carnet de papier blanc.

Certes nous avons vu bien des moulins dans nos différents voyages, mais aucun d'eux ne nous a laissé d'aussi charmants souvenirs que ceux du Brandywine. Le bruit cadencé de la roue, le miroitement des eaux qui diamantent l'espace et vont se perdre à la fois dans le torrent qui s'enfuit et sur les arbres qu'elles fécondent, tout fait naître une vive sympathie pour les habitants laborieux qui cachent ces toits de chaume et ces planches rustiques formant les murailles de la construction.

Quelle que soit l'industrie qui donne du travail au moulin, celui-ci n'en offre pas moins à la vue une « *fabrique* » charmante dans un paysage gracieux.

Le courant d'eau que l'on nomme de nos jours le Brandywine fut nommé d'abord, par des pionniers venus de l'étranger le « *Fish-Kill* ». Nous ne pouvons expliquer clairement à nos lecteurs ce que signifie la qualification nouvelle de Brandywine. La tradition raconte pourtant qu'un navire hollandais, chargé de spiritueux, — Brandy ou *Brand mijn*, — ayant, un jour de l'année 1665, fait naufrage dans la rivière, à l'endroit où celui-ci se réunit à la Christiana, la cargaison fut perdue et le Brandy se mêla aux eaux qui l'emportèrent, au grand déplaisir des amateurs d'alcool, qui eussent préféré le boire.

A dater de ce jour, les riverains baptisèrent le joli ruisseau de ce nom bizarre qu'il porte de nos jours. Combien de fleuves et de rivières aux États-Unis et dans les autres pays du monde n'ont pas d'origine plus rationnelle pour les noms qu'ils portent!

Le Brandywine prend sa source dans les montagnes qui forment la frontière des comtés de Chester et de Lancaster, dans la Pensylvanie, et que l'on nomme, avec quelque raison, les monts Welches. Du haut de leurs cimes élevées s'écoulent les ruisseaux qui vont d'un côté de l'est vers le Schuylkill, et sur le versant ouest dans la direction du Susquehanna.

Du haut de ces pics où la nature est assez rabougrie, on aperçoit distinctement tout le pays adjacent, et les bois agités par la brise dont la verdure devance invariablement, chaque printemps, celle du comté de Lancaster, qui est plus retardée.

Le Brandywine se sépare en deux courants, dont l'un, — celui du côté est, — coule d'abord vers l'orient et descend ensuite vers le midi, tandis que l'autre, — appelé la branche de l'Ouest, — coule d'abord vers le sud, pour converger après vers l'est et alors se rejoindre à l'autre à 20 milles plus bas. A dater de ce point, le Brandywine est une rivière importante qui féconde le terroir de Chester, divise le comté du Delaware dans la Pensylvanie et va se jeter dans la Christiana, un peu au-dessus de l'endroit où cet affluent tombe dans le Delaware.

A quelque endroit du Brandywine que l'on fasse halte, on se trouve en présence de points de vue ravissants. Le touriste fait la même remarque quand il longe les ruisseaux qui alimentent la rivière. Partout, des deux côtés de ces sources coulant entre des prairies couvertes de fleurs, sous des abris verdoyants, il peut admirer des collines boisées à l'horizon, des roches aux formes bizarres, qui lui font dire que la nature a tout fait en ce pays pour attirer le colon et lui rendre la vie douce.

Le lit du Brandywine est maintes fois resserré dans sa course précipitée par des roches qui s'avancent sur les eaux et accélèrent leur rapidité. C'est sur ce point de la rivière que s'élèvent les divers moulins dont nous avons déjà parlé. A quelques milles au-dessous de

l'endroit où le Brandywine se jette dans le Delaware, se dressent les usines qui rendent la cité de Wilmington renommée. Ce sont aussi des moulins qui font la richesse de ce comté de Chester, à qui William Penn avait donné une charrue pour emblème à placer dans son étendard.

A ceux qui se souviennent de ce charmant courant d'eau nous rappellerons ces vers du même poète déjà cité :

Un ruban argenté qu'un soleil couchant dore.

Quoique ce soit sur ces bords fleuris que l'on fabrique la poudre pour la guerre et les arsenaux des États-Unis, le Brandywine n'en est pas moins une rivière très paisible, qui murmure sur des roches couvertes de mousse, en coulant jusqu'à son embouchure. Comme il n'a été reconnu qu'il était impossible de la rendre navigable, les hommes n'ont point cherché à faire sauter les roches qui la bordent autour desquelles les lauriers et les fougères croissent sans obstacle. La mousse couvre le sol sur le rivage, si bien que les pas du touriste sont amortis à mesure qu'il s'avance. Partout les saules pleureurs se penchent sur l'onde et l'abritent contre les rayons du soleil, protégés eux-mêmes par les hauts chênes et les noyers géants dont les fleurs au printemps saupoudrent cette onde et la rendent floconneuse.

En égard à la position de la source du Brandywine, on comprend que cette rivière est sujette à des crues impossibles à prévoir. Si dans les grandes chaleurs elle coule à peine dans son lit où des cailloux couvrent le fond et laissent passer çà et là les quelques filets argentés, qu'elle se gonfle et se rue en avant avec l'impétuosité du tonnerre, les prairies verdoyantes, au milieu desquelles poussent les jacinthes et les narcisses, que bordent les roses sauvages au pied desquelles se cachent les violettes, sont en quelques heures recouvertes d'eau et deviennent des lacs fangeux et dévastateurs.

Les ponts sont emportés, les billes de bois se précipitent en avant comme des catapultes enfonçant, entraînant tout ce qu'elles ont déraciné. On entend parfois les hurlements d'un pourceau qui s'en va emporté par une épave, en compagnie d'un coq qui n'a pas osé confier son salut à ses ailes, ou qui plutôt n'a point voulu abandonner sa poule et ses poussins entraînés sur une planche qui servait de porte au poulailler.

Wilmington se trouve placé entre les bras du Brandywine et du Christiana, à peu de distance de l'embouchure de ces deux rivières quand elles vont se jeter dans le Delaware. L'extérieur de la ville, sur le côté qui touche à la montagne, est réellement fort pittoresque. On voit se promener sur les rives du courant d'eau, les habitants de cette cité industrielle qui semblent se plaisir fort dans ces excursions uniformes et souvent renouvelées dans l'après-midi. Les arbres, d'une très belle venue, couvrent les berges élevées et se penchent souvent au-dessus des eaux de façon à intercepter la lumière du soleil. La route tracée sur ces rivages voit chaque jour de nombreux véhicules s'élaner sur cette arène, où les trotteurs se disputent le prix de la rapidité. Mais ce sont les amateurs de la marche qui prouvent le mieux leur admiration pour les beautés de la nature. Sans aller bien loin, ils ont sous les yeux l'aspect de la forêt vierge, d'un Niagara lilliputien, de rapides minuscules : ces horizons divers les charment au plus haut degré. Certains d'entre eux s'aventurent même jusqu'aux fabriques de poudre, en courant le risque de sauter, ou tout au moins de voir sauter ces dangereuses constructions.

Les plus vieux moulins construits sur le Brandywine sont situés près de l'embouchure de la rivière. Un pont traverse le Brandywine qui est placé près de la ruine d'une minoterie, laquelle servait à moudre du grain du temps de la révolution. L'armée de Washington campée à Valley-Forge fut nourrie avec le pain que l'on fabriquait avec la farine de Wilmington.

Remontons un peu plus haut; au milieu d'un bois touffu, nous trouverons Kidelet's Bank, où des moulins à coton sont en pleine activité. Le paysage est délicieux, on aime à s'asseoir sous l'épaisseur des arbres et à prêter l'oreille aux bruits divers des roues des moulins sur lesquelles l'eau tombe en cadence.

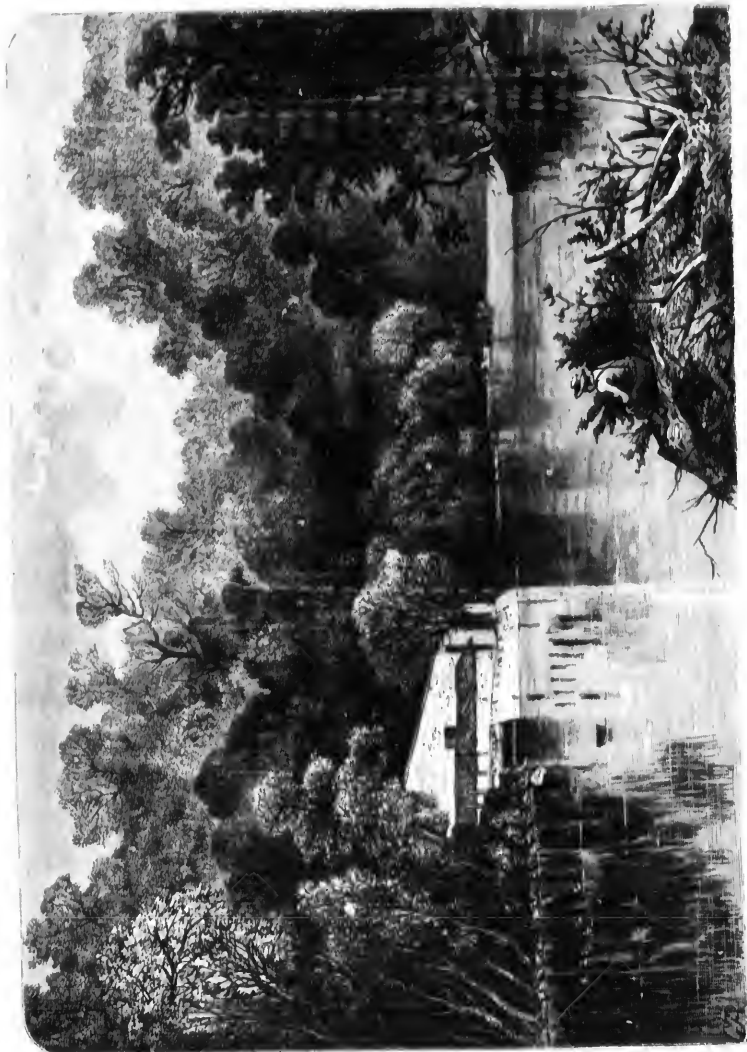
La rivière continue à couir toujours abritée par des arbres aux feuilles altières et, en suivant les sinuosités, on parvient à un joli hameau qui porte le nom de « Soleil levant ». — *Rising sun*. On traverse le Brandywine un peu au-dessus du village, sur un vieux pont qui aboutit au fameux moulin à poudre de Dupont qui, est le plus considérable du pays. Tout autour des saules verts forment une haie qui enlôt des prés couleur d'émeraude. On y cueille au printemps une quantité de violettes que leur couleur foncée et leur parfum ont rendue célèbres dans tout le territoire. Des touffes géantes, — qui rivalisent avec celles de l'Australie, — conservées dans des terres, croissent de toutes parts dans les ravins tapissés de mousses et diaprés par les fleurs rubescentes des « cardinales ».

C'est au milieu de cet Eden que passe le chemin à rails de bois, dont les voitures sont traînées par des chevaux. Ils servent à transporter les tonneaux de poudre destinés aux différents usages de la marine et de la milice du gouvernement.

Les moulins où l'on fabrique ce dangereux pulvèrn sont tous placés sur le bord de l'eau. Chaque année, une de ces maisons, destinée à sauter un jour ou l'autre, subit le sort qui lui est réservé. Ce qui n'empêche pas que, dès que la catastrophe a été dûment constatée, l'on n'y songe plus et que l'on reconstruise vite un autre moulin.

Le nombre immense des saules plantes dans ce voisinage a pour cause l'emploi que l'on fait des branches de ces arbres pour fabriquer le charbon à l'aide duquel on fabrique la poudre. Rien n'est plus curieux que la récolte de ces fascines quand arrive le mois de mai. On voit arriver à cette époque de l'ennée des wagons entiers couverts de ces branches d'une blancheur d'ivoire : tous les propriétaires, tous les fermiers qui ont des saules autour de leurs habitations ont coupe leurs fascines pour les vendre aux fabricants de poudre. Tous les trois ans on depouille de leur chevelure ces vieux Samsons de la république américaine. Par bonheur, cette tondaison n'a pas des résultats semblables à ceux qu'eurent les ciseaux de Dalila sur le crâne de l'ennemi des Philistins. La forte tête des saules ne peut rester découverte, et avant le milieu de juin ont poussé des branches vertes qui, tenues pendant six mois, prennent bientôt de la consistance. Deux ans après, la nouvelle récolte est prête. Cette récolte est fort rémunératrice. Les fabricants de poudre payent six dollars de plus lorsque les branches sont depouillées de leur corce.

Toutefois, la plus grande partie de ce travail du dépouillement des branches est pratiquée dans l'enceinte même des moulins à poudre. Pendant les beaux jours du mois de mai, on peut voir des vieillards, des femmes âgées et des enfants rassemblés pour vaquer à cette opération. Le tableau vivant de ces braves gens occupés à leur travail, les ebats des enfants qui courent à la poursuite des papillons pour se délasser de leur fatigue momentanée, ou bien qui cueillent des fleurs des champs pour en façonner des couronnes, est un



LES FOUDEIÈRES

de ceux qui offrent un charme particulier au poète et au peintre. Le salaire de ces gens est de deux dollars par corde, rémunération suffisante si les branches sont fortes, car alors la besogne est plus rapidement faite, mais très peu productive si ce sont des brindilles très difficiles à éplucher. L'écorce appartient de droit à celui qui l'a pelée : elle sert à entretenir le feu dans la cabane du pauvre et l'odeur aromatique de ce combustible se mêle à celle du brouet que l'on assaisonne.

Le soir venu, on voit les ouvriers de la poudrière venir se joindre à eux ; les jeunes filles des moulins à coton arrivent à leur tour, ainsi que les domestiques ou valets de charrie de fermes environnantes. Tous veulent se distraire et jaser « un brin ». Ces assemblées servent de *Casino* aux gens du pays.

Kate a lissé ses cheveux noirs et enroulé un ruban autour de son front ; Molly, se hâtant de terminer sa besogne, noue un tablier blanc autour de sa taille : elles se rendent aux saules sans avoir la moindre intention de mettre en action le vers célèbre de Virgile :

*Et fugit ad salices et se cupit ante videri.*

Tous, jeunes et vieux, se mettent à la besogne et l'on jase et l'on bavarde : c'est à qui racontera les meilleures histoires.

Et la soirée se passe et la besogne est terminée, et les échos de la rivière répètent au retour les chansons et les ébats joyeux de ces bons habitants des bords du Brandywine.

Si l'on remonte au delà des moulins à poudre, le paysage est également enchanteur. On trouve à Rockland d'immenses manufactures de papier dont l'ensemble est fort pittoresque et qui sont toutes encadrées dans des buissons de verdure.

Il est malheureusement à craindre que les magnificences de la nature près de Wilmington ne disparaissent un jour ou l'autre, sacrifiées aux besoins de la spéculation, et tous ceux qui ont visité ce pays ravissant désirent voir les bords de la rivière ouverts en jardins publics pour les préserver du vandalisme des entrepreneurs de maisons.

On pense qu'à l'exemple des habitants de Philadelphie, ceux de Wilmington feront de leur Brandywine ce que les citoyens de la cité des quakers ont fait des rives du Wissahicon. Il serait difficile plus tard de rétablir ce qui existe de nos jours : d'ailleurs on ne pourrait pas réussir à créer mieux.

Le visiteur consciencieux qui a l'intention de tout voir sans rien omettre, lorsqu'il s'aventure dans un pays nouveau pour lui, doit quitter la voie battue pour se lancer dans des sentiers à peine frayés aboutissant aux sources du Delaware, c'est-à-dire à 100 milles au delà de son embouchure, dans la direction du Nord.

L'on part généralement pour accomplir cette excursion à 20 milles du *Water Gap*, — chute d'eau, — de la rivière. L'endroit appelé Dingman's Ferry est le point d'où l'on s'éloigne pour commencer le voyage.

On rencontre, dans les environs, des ruisseaux plus remarquables par la gracieuseté des cascades que par leur importance. La plus remarquable de ces curiosités limpides est celle que l'on désigne sous le nom de « High Falls », — les Hautes Chutes, — dont la gravure est placée en tête de notre chapitre.

Il nous souvient d'avoir visité cet endroit certain matin de septembre, après nous être frayé un passage dans le bois touffu pour arriver jusque sur le bord du ruisseau. Il

nous fallut descendre le long de nombreux rochers glissants et couverts de mousses, et nous nous demandions comment ce courant d'eau produisait à peine un léger murmure. La température était brûlante, mais à cet endroit on ressentait à peine l'impression de la chaleur, si bien que nous pûmes examiner à loisir la teinte bizarre des rochers et la position des arbres, dont les branches paraissaient émerger du milieu des eaux qui formaient le bassin principal au-dessus de la première cascade.

Cet assemblage d'eau et de verdure ressemblait vraiment à un décor féerique d'opéra.

Au moment où nous regagnions l'hôtellerie où nous avions fait élection de domicile, il nous fallut presser le pas afin d'éviter les atteintes d'un orage qui s'avavançait avec rapidité au-dessus de notre tête. Le vent faisait déjà plier les arbres; d'énormes gouttes de pluie tombaient autour de nous et mouillaient le sol; nous avions certainement à redouter une averse qui eût pénétré nos vêtements.

Le soleil disparut enfin derrière des amas de nuages gris et noirs.

Ce fut avec une véritable satisfaction que nous parvîmes sous l'abri désiré : la verandah de l'hôtel. Nous nous croyions consignés au logis pour tout le reste de la journée et nous faisons provision de livres, de journaux et de cigares, lorsque, après déjeuner, le soleil reparut et la chaleur avec lui, modérée toutefois, grâce à la pluie qui était tombée à torrents. Nous retournâmes alors visiter le « High Falls ». Le spectacle qui frappa nos yeux était bien différent alors de celui du matin. Au lieu d'une simple cascade, nous pouvions regarder avec stupéfaction un torrent impétueux s'écoulant avec un bruit tonitruant à travers un lit qui semblait trop étroit pour le contenir. Les mousses, desséchées le matin, se trouvaient ravivées par mille étincelles liquides : on eût dit que les branches des arbres se couvraient de givre. Le passage rapide des nuages répandait sur tout ce paysage, et particulièrement sur les eaux du ruisseau, des couleurs prismatiques qui passaient du blanc d'argent au vert de mer et enfin au bleu d'azur.

Ces changements caméléonesques nous impressionnaient fort, car ils formaient un contraste étrange avec la teinte sombre d'une crevasse ouverte au milieu de la roche.

De cet endroit nos yeux plongeaient à travers le voile liquide dans un bassin couleur d'opale qui formait le réceptacle de la chute d'eau.

Notre vue s'égarait avec volupté à travers les buissons qui bordaient le ruisseau, sur les dentelures pittoresques des fougères, parmi les grains de sable de mica dont les bords étaient couverts et sous les ombres mystérieuses du bocage des alentours.

Nous restâmes ainsi en contemplation pendant deux heures, et ce temps-là nous sembla aussi rapide que s'il avait duré dix minutes.

Un bac qui est placé à quelques mètres plus bas conduit le touriste à Milford et il peut continuer son chemin en suivant la zone carrossable qui longe des falaises aussi élevées que les palissades de l'Hudson. Les débris minuscules des rochers couvrent cette route et ont formé, par le tassement, une sorte de macadam naturel qui ne fatigue en rien la marche.

Tout est pour le mieux, car rien alors ne préoccupe le voyageur, qui peut ainsi donner toute son attention à la nature sublime qui l'environne.

D'un côté, l'on contemple cette muraille lisse et perpendiculaire qui ressemble à une muraille et abrite le passant contre les ardeurs de l'astre incandescent; de l'autre, on jette les yeux sur une succession considérable de prairies au milieu desquelles on fait escale vers une ferme élégante, aux murs peints en blanc ou en rouge, dont la toiture de chaume



ou d'ardoises tranche avec la verdure d'une plantation de pommiers et d'autres arbres fruitiers. La rivière circule à travers ce gai pays; des ponts la traversent en différents

endroits, et dans le lointain on distingue des lignes couleur d'or de montagnes sur lesquelles la forêt a pris des proportions géantes.

Rien n'est plus beau qu'un lever de soleil dans ces parages, surtout par une belle matinée de printemps ou d'automne.

A quelque distance au-dessous du village de Millford, on parvient aux « chutes de Raymondskill », qui sont très-fréquentées par les peintres de paysage.

L'eau torrentielle se précipite du centre d'un buisson épais vers une roche plate, et s'esclaffe, d'une façon tout à fait imprévue, écumeuse, tressautant et se livrant ensuite à des sauts de mouton, dont les trémoussements sont vertigineux.

A 3 milles plus bas, le touriste parvient au village de Millford, situé dans une vallée plantureuse, laquelle est scindée en deux parties par un désert très curieux à visiter.

Ces coins retirés du globe, — dans les contrées américaines, — ont toujours été choisis par les misanthropes et les amoureux pour leurs promenades favorites.

Le jour où nous visitâmes cette fissure boisée de la vallée de Millford, nous fûmes singulièrement stupéfaits en trouvant sur notre passage des couples de jeunes gens, garçons, — *bachelors and misses*, — qui, bras dessus, bras dessous — ce qui, aux Etats-Unis, est permis à la campagne est défendu à la ville, par rapport au *cant* — le qu'en dira-t-on des usages, — erraient à travers les chemins et se contaient mille fadeurs, très bien comprises entre gens qui veulent s'unir l'un à l'autre.

Dans le nombre de ces *flirters* se trouvait un géant, — eu égard à la taille de ses camarades, — qui accompagnait une charmante enfant, aux cheveux couleur d'or, au teint de neige et de lis, aux formes mignonnes et sculpturales qui eussent fait rêver un peintre ou un statuaire. Le géant semblait



LE CLAIR DE LUNE SUR LE BRANDSWINE.



LES HAUTES CHUTES SUR LA RIVIERE DINGHAN.

veiller avec un soin tout particulier à ce que son *innamorata* ne fût jamais atteinte par les moindres branches, pour qu'aucun chardon, qu'aucune ronce ne déchirassent ses pieds délicats. C'était en un mot un « amour d'amoureux ».

Nous suivions, avec notre guide, le sentier qui longe le ruisseau, lorsqu'à un moment donné le *bachelor* aux vastes épaules, ayant à franchir le lit du torrent, s'adressa à voix basse à la jeune fille et, après avoir reçu un assentiment à sa de-

mande, prit celle-ci dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant, et franchit d'un bond le fossé. Il retomba sur l'autre rive, ferme et sans sourciller, puis, avec tous les égards dus à une fiancée, déposa celle-ci sur le lit de mousse qui couvrait le sol.

Nous voulûmes savoir, — si c'était possible, — le nom et l'histoire de ce brave et honnête garçon.

Notre guide, — qui savait tout, comme les cicérone qui ne doivent jamais être pris en défaut, — nous raconta l'histoire suivante :

— Ce bel homme, c'est le colonel James C..., de l'armée américaine. Élève distingué de l'École de West-Point, il sortit de l'Académie avec le grade de lieutenant dans l'armée du Nord, à l'époque de la guerre de Séparation, — *Secession War*, — et s'étant distingué pendant plusieurs batailles, fut admis au rang d'officier supérieur, six mois après l'entrée en campagne.

Pendant un des combats dont le nom m'échappe en ce moment, le colonel James C..., blessé et abandonné sur le champ de bataille, fut emmené prisonnier par les Sudistes et interné à Augusta. Il avait été accueilli dans cette ville par la famille d'un riche planteur, qui était parti pour l'armée des confédérés et combattait avec honneur pour l'affranchissement de ceux-ci du despotisme des États du Nord.

M. James C..., prisonnier sur parole, guérit bientôt, grâce à l'influence du climat et aux bons soins qui lui furent prodigués par M<sup>me</sup> de P..., épouse de l'officier sudiste, absent, pour l'heure, de sa plantation... pour cause de guerre.

La dame du logis était mère d'une petite fillette de huit ans, jolie comme les amours, qui n'avait point tardé à prendre le prisonnier en grande amitié. Cette affection de l'enfant pour le géant du Nord n'avait pas peu contribué à attirer le cœur de la mère vers ce préféré de la fillette.

La guerre se prolongea et le mari ne revenait point. La pauvre dame se désolait de cette absence forcée, lorsqu'un jour une fatale nouvelle arriva à la maison de la ville d'Augusta. M. de P... avait péri dans une escarmouche et on avait été forcé d'enterrer sa dépouille mortelle sur le champ de bataille.

La malheureuse veuve, qui adorait son mari, conçut un tel chagrin qu'elle s'alita et comprit, après quelques semaines de langueur, qu'elle allait bientôt à son tour quitter la terre et laisser une orpheline.

A qui confierait-elle sa chère Zinnia? Tous les parents de son mari, originaires de Nantes, étaient morts. Il ne lui restait aucune relation de famille de son côté; la position était perplexe. Elle fit appeler son hôte et lui dit :

— Je veux vous demander une grande faveur : promettez-moi de ne jamais abandonner ma fille. Cette enfant adorée vous a pris en grande amitié. Dans quelques heures je ne serai plus; servez-lui de père, et devenez le tuteur de sa fortune. Voici les papiers nécessaires pour vous conférer tous mes pouvoirs.

Le colonel James C... accepta et la pauvre madame de P... expira en bénissant l'homme généreux qui lui donnait quelque consolation à sa dernière heure.

Les formalités accomplies, le tuteur de la jeune Zinnia comprit qu'il avait de grands devoirs à remplir : il plaça sa jeune protégée, sa fille, dans un couvent de religieuses du Sacré-Cœur en bien recommandant aux dames de la maison de veiller à la santé et à la bonne éducation de la chère orpheline.

Sur ces entrefaites, la paix fut signée : le Sud était vaincu, il fallait rendre les prisonniers à la liberté, ce qui fut promptement fait.

Le colonel James C... prit congé de sa chère Zinnia et lui promit de revenir bientôt à Augusta.

Mais les devoirs de sa profession, des affaires très embrouillées à régler, plusieurs autres

motifs sérieux, le retinrent à Washington et à New-York plus longtemps qu'il n'eût voulu y rester.

Un jour, il reçut d'Augusta la lettre d'une religieuse qui lui apprenait que la jeune orpheline était fort souffrante et qu'elle demandait instamment à revoir son père adoptif.

Deux heures après avoir reçu cette missive, le colonel se mettait en route. Il arriva enfin au terme du voyage et courut à la pension. La pauvre créature, en apercevant son grand ami, se prit à sourire ; la pâleur de ses joues se dissipa et le médecin qui survint sur ces entrefaites déclara qu'elle était hors de danger.

Qui l'eût cru ? Zinnia de P... éprouvait déjà pour le colonel James C... une affection, ou plutôt un amour tel qu'elle se mourait de tristesse et d'ennui. Un miracle, — le retour de son ami, — l'avait mise hors de danger.

Bref, lorsque miss de P... fut rétablie, le colonel l'emmena à New-York pour y achever son éducation sous ses yeux. Il y a six semaines que miss Zinnia est la fiancée de son père adoptif : leur mariage doit être célébré à la fin du mois.

Tandis que le guide parlait ainsi, le « Géant » et la « Naine », — c'est ainsi qu'on les appelait à Milford, — avaient disparu dans la montagne. Nous les retrouvâmes le soir à l'hôtel où ils étaient descendus. On ne parlait que d'eux à la table d'hôte autour de laquelle nous étions assis.

Le lendemain ils s'étaient éloignés pour continuer leur excursion dans la direction d'Augusta, où la cérémonie nuptiale devait avoir lieu, — suivant les désirs de la jeune fille, — à la même église où elle avait fait sa première communion.

Nos lecteurs nous pardonneront cette digression : elle nous a semblé devoir trouver place à cet endroit, comme une étude de mœurs curieuses du pays et des gens qui l'habitent.

Nous nous retrouverons sur les bords du Sawkill, ou simple ruisseau qui murmure sur un lit de gravier et se glisse sous un dais de verdure. Des fougères arborescentes, des fleurs de couleurs diverses, des pampres de vigne sauvage, couvrent les rives de ce courant d'eau minuscule, dont les méandres servent d'abri aux bergers et aux bergères de cette Arcadie de l'État de Pensylvanie.

A 2 milles à peine, au nord, on trouve les « Cascades de Sawkill » qui ressemblent fort, pour l'aspect général, à celles de « High Falls » et de « Raymond's Skill. »

A Sawkill, l'onde, en tombant sur une énorme pierre plate, rebondit en éclats lesquels sont irisés par les rayons du soleil. A vrai dire, cette cascade est double, divisée qu'elle est par un énorme rocher ; mais la formation de la chute est telle qu'avant d'avoir atteint les rochers inférieurs, les eaux se réunissent et ne forment plus qu'une seule masse, brillante et argentée.

Si nous suivons les méandres de la rivière, nous nous arrêterons à Port Jewis situé sur les frontières des États de New-York, du New Jersey et de la Pensylvanie.

C'est tout près de ce village que la rivière Neversink se jette dans le Delaware après avoir franchi les détours d'une vallée d'un aspect remarquable.

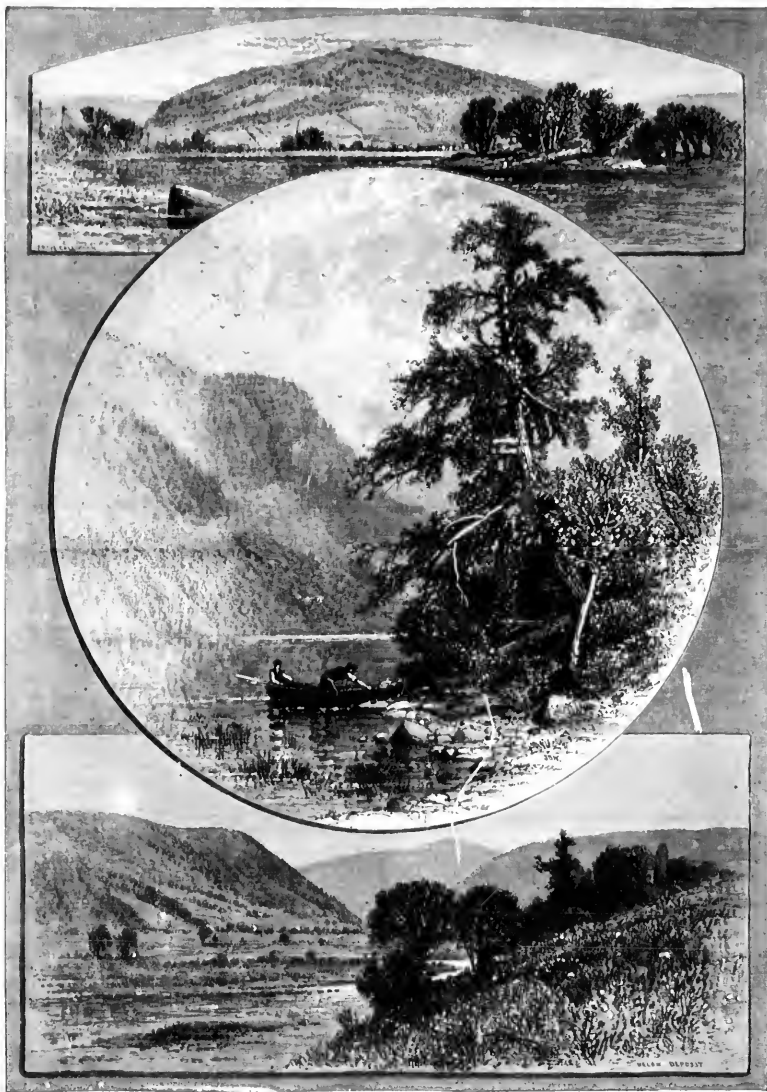
Le touriste fait généralement un temps d'arrêt au mont William, du sommet duquel il jouit d'une vue magnifique s'étendant sur une plaine très vaste, au centre de laquelle le courant d'eau suit des sinuosités qui ressemblent fort à la marche et zigzag d'un serpent d'une taille gigantesque.

Lorsqu'on descend de la montagne, le soleil décline à l'horizon, et l'aspect de ce cou-



PORT LEWIS ET SES ENVIRONS.

1. Le canal. — 2. Le mont William. — 3. L'aqueduc de Lackawasen.



LE HAUT DELAWARE.

cher de l'astre qui éclaire le monde est un des plus extraordinaires dont on puisse jouir. Les teintes diverses prises par les bois et les rochers inspirent la mélancolie.

Dans cette partie du territoire pennsylvanien, la culture est poussée à une très grande perfection. On ne peut découvrir nulle part une lande abandonnée en jachère. Les fermes se touchent presque; c'est comme qui dirait un village aux feux disséminés, mais se reliant tous au groupe d'une petite ville.

Lorsqu'on s'éloigne de Port Jewis, on se dirige sur Lackawaxen pour visiter l'aqueduc qui reçoit les eaux de l'Hudson et du Delaware. On parvient ensuite à Depawie, dont le paysage est sauvage et conséquemment très curieux. C'est un contraste dont on ne se rend compte que lorsqu'on a passé par là.

Une des cultures de ce pays, aussi bien que de celui des bords du Susquehanna, est celle du houblon. Dans toutes les vallées de l'État de Pensylvanie, on peut se dire que cette plante qui, mêlée à l'orge, sert à fabriquer la bière, est la préférée des fermiers demeurant dans ces parages.

On nous avait souvent parlé, à New-York, des sites bons à visiter, dans lesquels l'industrie de la brasserie était également très curieuse à examiner. Nous remontâmes le fleuve Hudson jusqu'à Albany, afin de visiter la tombe du romancier J. Fenimore Cooper, que l'on montre à Cooperstown, dans le cimetière qui entoure l'église. C'est là que fut enterré, sur la fin d'une carrière si bien remplie, l'auteur du *Dernier des Mohicans*, des *Pionniers* et de tant d'autres œuvres remarquables qui avaient ravi notre imagination à l'époque où, jeune encore, — bien avant notre séjour de dix ans aux États-Unis, — nous habitions une propriété de famille, — le château de Servannes, dans les Bouches du Rhône, — à laquelle nous rêvions devant la pierre tumulaire de l'écrivain célèbre.

En nous éloignant de Cooperstown, nous gravîmes les montagnes, et notre guide nous montrait, dans le fond des vallées qui s'ouvraient en dessous de la route, des champs couverts d'une forêt de perches hissées les unes contre les autres et recouvertes d'une plante verte enlacée, enroulée, tordue autour de cette bille de bois.

Nous nous croyions transportés dans les champs de la pauvre Alsace, — qui, à cette heure n'était point encore une province de l'Allemagne, — où la culture du houblon est poussée au plus haut degré du perfectionnement.

Le cicérone yankee qui nous précédait nous engagea à descendre dans une des principales résidences d'un propriétaire du comté, M. Peter Parshal, — dont le séjour préféré se nommait Elmdale, — située à 6 milles du lac Otsego.

L'accueil fut très cordial et, après les salutations d'usage, le *breakfast* offert de très bon cœur, M. Peter Parshal nous fit faire la tournée du propriétaire. L'excellent homme nous montrait de lui-même le spectacle que nous venions contempler. Une marche de quelques minutes nous amena au milieu des bosquets de houblon dont le parfum particulier trahissait la présence. Les perches étaient placées à un mètre de distance l'une de l'autre, et la plante, parvenue à sa hauteur, avait jeté ses brindilles d'un « mât » à l'autre, si bien que l'on se promenait à l'abri sous un dôme de verdure : des fils de fer reliaient toutes ces perches ensemble, de façon à favoriser la pousse, l'extension et la maturité de la fleur du houblon, au moyen de laquelle on fabrique, aux États-Unis, de la bière qui rivalise avec tout ce que l'Allemagne, la Bavière et l'Autriche ont de meilleur à offrir aux disciples de Gambrinus.

Lorsque la plante du houblon est bonne à être coupée, les jeunes gens employés à la récolte déplantent la perche et l'arrachent du sol, puis ils ramassent les feuilles en brassées, et les transportent dans un coin du champ, sous une tente, et c'est là que la cueillette se fait. Toutes les petites boules fleuries sont coupées et jetées dans des boîtes par des femmes engagées pour ces travaux. Il en est, dans le nombre, qui se couvrent les mains de gants, d'autres de bas, afin de se préserver contre les piqûres du houblon. Tout ce monde-là rit, jabote, se laisse aller à la plus franche gaieté en présence des hommes préposés au remplissage des boîtes, qui remplacent le récipient plein par un récipient vide. Le contenu de ces boîtes, toutes uniformes, représente un poids, et il est entassé dans un sac, lequel est pesé à son tour et placé sur une charrette à l'aide de laquelle le chargement se dirigera vers la brasserie.

Le commerce du houblon est pratiqué par des négociants de Cooperstown, d'Albany, de New-York, qui, à l'époque de la récolte, se rendent près des fermiers avec lesquels ils sont en correspondance, discutent la valeur de la récolte de ceux-ci et, après être convenus d'un prix, emportent, ou font expédier la marchandise achetée à la destination qu'ils lui ont donnée.

Mais nous ne devons pas oublier que cette dernière a été d'abord l'objet des soins spéciaux des fermiers qui la récoltent. Ce sont eux qui la font sécher et qui l'offrent toute prête à être employée aux acheteurs dont ils reçoivent la visite. Ces soins, que n'ont pas les producteurs de l'Europe, sont tels que la marchandise américaine est bien plus prisée sur le marché américain que toutes celles venues d'Europe. En 1878, l'exportation du houblon des États-Unis pour l'Angleterre s'est élevée à 96,000 balles. Pour 1867, c'est l'Allemagne qui alimentait l'Amérique du Nord; les temps sont bien changés.

Le houblon ne pousse pas partout. Là où croît la vigne, la plante qui sert à la fabrication de la bière, — cette fausse rivale du vin, — ne peut pas croître sur le même terrain et *vice versa*. C'est une des règles de la nature.

Dès que les balles de houblon sont préparées et plombées, on brûle sur place les débris de la plante, dont les cendres vont fumer la terre.

Le séchoir, où les fermiers donnent aux fleurs de houblon la préparation indispensable, est généralement une maison séparée des autres corps de bâtiments dans le sous-sol de laquelle est bâti un énorme calorifère, disposé de façon à produire de la vapeur sèche. Dans les deux pièces situées aux deux étages de ce séchoir, sont pratiquées des ouvertures dans le parquet, de façon à laisser passer la fumée qui envahit les salles où le houblon est jeté sur des planches pour y être séché entièrement et ne point fermenter. C'est de là que les fleurs de houblon sortent pour être définitivement déclarées bonnes à vendre.

Chaque soir, quand la journée est achevée, les « récolteurs » des deux sexes se réunissaient dans la grange de M. Parshal. Là venaient les retrouver leurs amis et connaissances des fermes voisines, et tout ce monde-là dansait le « Hop », un fandango national qui a pris le nom de la plante en l'honneur de laquelle on se trémoussait.

Ce festival champêtre était « encouragé » au moyen d'instruments primitifs, un ou deux violons, une cornemuse, quelquefois un cornet à piston, et des chanteurs mêlaient leurs voix à celles des instruments, afin de remplacer ceux qu'ils n'avaient pas à leur service pour bien marquer la mesure. Ces « cueilleuses » de houblon prenaient un plaisir extrême



au culte de Terpsichore, cette neuvième muse de la mythologie, dont les pas cadencés ont une si grande influence sur la femme.

« Tous ces endiables se tremousseraient de la sorte jusqu'à demain matin, nous disait M. Peter Parshal, si je les laissais faire. Mais par malheur ! cet exercice leur laisserait peu de forces pour le travail ; aussi je m'oppose à la prolongation de ce passe-temps, dès que onze heures sonnent. Il faut alors se retirer : c'est la règle. »

Le prix ordinaire du houblon, à l'époque de la guerre, était de 3 fr. 75 c. par livre, mais il a considérablement augmenté en 1879, car bon nombre de fermiers se sont décidés à abandonner cette culture.

La fleur nouvelle est la menteuse pour la fabrication de la bière, ce qui n'empêche pas que les fleurs des années précédentes ont également leur valeur. On estime aux États-Unis à 4,000,000 de dollars le produit de la récolte du houblon. L'Allemagne n'emprunte rien à l'Amérique, car elle dédaigne ses produits, et pourtant l'Angleterre n'en fait pas fi. L'ale de Burton, de Alsopp's et autres fabricants, jouit d'une renommée qu'elle mérite, car ces brasseurs tiennent à honneur de ne produire que des cuvées sans reproche.

D'autre part, la bière américaine ne cède le pas à aucune autre boisson du même genre. Elle porte des marques nombreuses, mais toutes sont excellentes, à peu d'exceptions près. Quel que soit le « bar room » où vous entriez dans une des rues des grandes villes des États-Unis, vous y trouvez un *glass of ale* frais et savoureux, tiré du tonneau, — préparé à la cave et entouré de glace, — au moyen d'un siphon semblable à ceux qui sont maintenant en usage dans toutes nos brasseries de Paris et de la province.

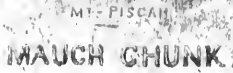
Le prix uniforme est de six cents et, moyennant ce *fare*, vous pouvez, si vous arrivez de dix à onze heures du matin dans toute taverne qui se respecte, participer *gratuitement* à un déjeuner chaud, servi à l'un des angles du comptoir, composé de poisson, de viande, de salade et de gâteaux secs, — *crackers*, — déjeuner plantureux et d'un haut goût, qui forcera infailliblement le consommateur à demander un, deux, trois, quelquefois cinq ou six verres d'*ale*, indispensables pour étancher sa soif.

Et, sans en avoir l'air, le *barkeeper* aura retiré en « boisson » ce qu'il avait dépensé en « victuailles ».

C'est une méthode fort pratique, comme on peut le comprendre facilement. Une des qualités du Yankee est de ne rien donner pour rien. C'est logique. Ce qui n'empêche pas que tous les matins on peut lire sur la devanture du café-brasserie : *Free lunch and breakfast from 10 to 11 o'clock*. Goûter et déjeuner gratuits de 10 à 11 heures.

La consommation universelle de ce *popular drink* d'un bout à l'autre de l'Union est telle que jusqu'à présent les chiffres de la vente n'ont pu être alignés d'une façon authentique. Cela tient à ce que l'on ne paye pas de droits pour ce *beverage* national, que tout fermier peut fabriquer lui-même, sans contrôle, sans la visite des droits réunis inconnus en Amérique.

Les seuls « droits réunis » des États-Unis sont ceux des citoyens formant un faisceau pour la défense de leur liberté, équivalant aux *fueros* des anciennes provinces du nord de l'Espagne.



MT. PISCAN  
MAUCH CHUNK.

XXVIII

MAUCH CHUNK

La ville de Mauch Chunk, la plus réellement fantastique de toutes les cités américaines, est située au cœur même de la contrée minière de charbon de terre de l'État de Pensylvanie.

Ce nom bizarre, en langage de Peaux-Rouges, signifie la « montagne de l'Ours ».

Mauch Chunk a été bâtie dans une vallée très étroite que l'on trouve au milieu des montagnes, dont la base est arrosée par les eaux de la rivière Lehigh. Les maisons étagées le long des flancs du rocher offrent un aspect assez bizarre. Il n'y a qu'une seule rue dans cette ville étrange où chaque demeure est appliquée contre la paroi du rocher. Si l'on trouve un jardin, c'est qu'il a été défriché à la hauteur du toit, dans les flancs de la montagne elle-même.

Comme preuve de cette bizarrerie de la nature, on peut, examinant avec soin la posi-

LE CHEMIN DE FER ASCENSEUR DE MAUCH CHUNK

tion de ce village, genre suisse, voir entassés dans un angle restreint, des habitations, un coin du ruisseau Lehigh, un canal, une rue et deux voies de chemin de fer. Tout cela occupe à peine un quart de mille.

Le premier point de vue digne d'être examiné avec soin est celui qui offre aux yeux ébahis une montée et une descente vertigineuses, le long de laquelle se hissent et roulent les wagons vides ou chargés. Sur le sommet de la montagne, que l'on nomme Pisgah, la fumée qui sort de deux hautes cheminées fait ressembler ce cône à un volcan en voie d'éruption. Et pourtant tel n'est point le cas. Ces deux tours de briques sont destinées à laisser échapper le trop-plein de la combustion destiné à faire marcher les rouages à l'aide desquels on hisse et l'on alfile les wagons sur les rails.

Au bas de cette haute montagne, la ville se déploie et les affaires qu'on y traite dans ses murs sont considérables. Nuit et jour les convois sillonnent les routes ferrées, semblables à des serpents géants qui, pendant l'obscurité, ont un aspect vraiment terrifiant lorsque les yeux brillants de la machine qui pousse en arrière se rencontrent avec ceux de l'*engine* qui descend. On compte souvent plus de deux cents wagons d'une seule enfilade, sans qu'il y ait un instant de trêve; les locomotives sifflent, la vapeur entraîne ou ramène les *cars* remplis de houille : c'est un tohu-bohu qu'il faut contempler pour y croire. Un voyageur qui a passé quarante-huit heures à Mauch Chunk affirmait avoir eu la patience de compter les trains montants ou descendants : il y en avait un toutes les cinq minutes. Il avait fait une faction de trois heures pour inscrire ce calcul sur son calepin.

Cette mine inépuisable de « diamant noir » est d'une richesse exceptionnelle puisqu'elle a pour débouché ce chemin de fer et divers canaux qui servent également au transport du précieux minéral. Le rapport des ingénieurs affirme, par des chiffres irrécusables, qu'un seul des chemins de fer emporte 18,000 tonnes de combustible par semaine.

Si l'on s'est transporté au sommet du Pisgah, le panorama qui se déploie devant nous est d'une beauté réellement magique. On contemple d'abord tout ce qui a trait au travail de la mine, on examine les chargements du canal, les évolutions du Lehigh, qui tantôt couvre à peine, de ses eaux pétillantes, les roches dont est formé son lit, ou bien qui bondit, écumant, impétueux lorsque la pluie et l'orage entraînent ses ondes à travers champs.

Plus loin, à l'horizon, le soleil donne des nuances diverses aux collines diaprées d'arbres de toutes essences. C'est un spectacle grandiose et séducteur : on s'arrête longtemps à la même place pour assister à ce mouvement de kaléidoscope.

Le chemin de fer que l'on a élevé sur le mont Pisgah se nomme « Gravity Rail Road » — « la route de la gravité, » — c'est un vrai tour de force.

Nos lecteurs voudront bien parcourir avec nous les curiosités de la montagne, dont les précipices imprévus, les vallées profondes sont dignes d'être visités ou décrits. Avant de procéder à cette description, nous leur expliquerons le but de notre pèlerinage en leur donnant des détails précis sur les travaux intérieurs de Mauch Chunk.

Les mines qui sont exploitées en cet endroit sont situées à 9 milles de la rivière, dans les montagnes Sharp et Black, aussi bien que dans la vallée de « Panther Creek », qui est placée entre les deux. Ce fut un chasseur, nommé Ginter qui découvrit le premier les mines de charbon anthracite en 1791, sur le mont Sharp que l'on appelait alors le « Summit Hill ».

Ginter, — que l'on nommait dans le pays Old Sam, non point à cause de son âge,

mais bien à cause de la longue barbe inculte qu'il portait et qui lui donnait une fausse ressemblance avec le juif errant, — Ginter, — comme Rip van Winckle, dont nous avons raconté l'histoire, — avait eu le malheur de tirer un mauvais numéro à la loterie du mariage. Sa femme acariâtre, maigre, sèche, osseuse et peu avenante lui rendait insupportable le séjour de la maison, si bien que l'on voyait souvent Ginter s'éloigner dans la montagne, à la recherche de gibier et surtout de repos.

Le mont Sharp était son rendez-vous favori. A cette époque du siècle passé, la solitude la plus complète régnait dans ces parages, et les animaux sauvages hantaient les forêts et les buissons qui s'élevaient de toutes parts, denses, impénétrables à tout autre qu'à un pionnier déterminé.

Ginter avait été, certain jour, surpris par une tempête violente, un orage accompagné d'éclairs qui l'avait forcé à chercher un refuge dans une cavité de rochers. La pluie tombait par torrents et la prudence engageait notre chasseur à se pelotonner au fond du trou surmonté d'une énorme pierre qui lui servait d'auvent et le garantissait contre l'averse.

L'inoccupation forcée dans laquelle se trouvait le chasseur lui permit de bien examiner la place qu'il occupait. Il s'aperçut que la pierre du fond était noire et ressemblait au charbon que l'on brûlait à la ville et dans son village.

Comme l'atmosphère s'était refroidie, Ginter se dit qu'avec cette pierre il allait allumer un feu devant lequel il se chaufferait et ferait cuire des grillades du cerf qu'il avait abattu le matin. A l'aide de la hachette qu'il portait à sa ceinture, il détacha et brisa quelques gros morceaux du rocher noir et les disposa au-dessus d'un tas de bois mort qu'il avait arrangé pour faire prendre la pierre bitumineuse.

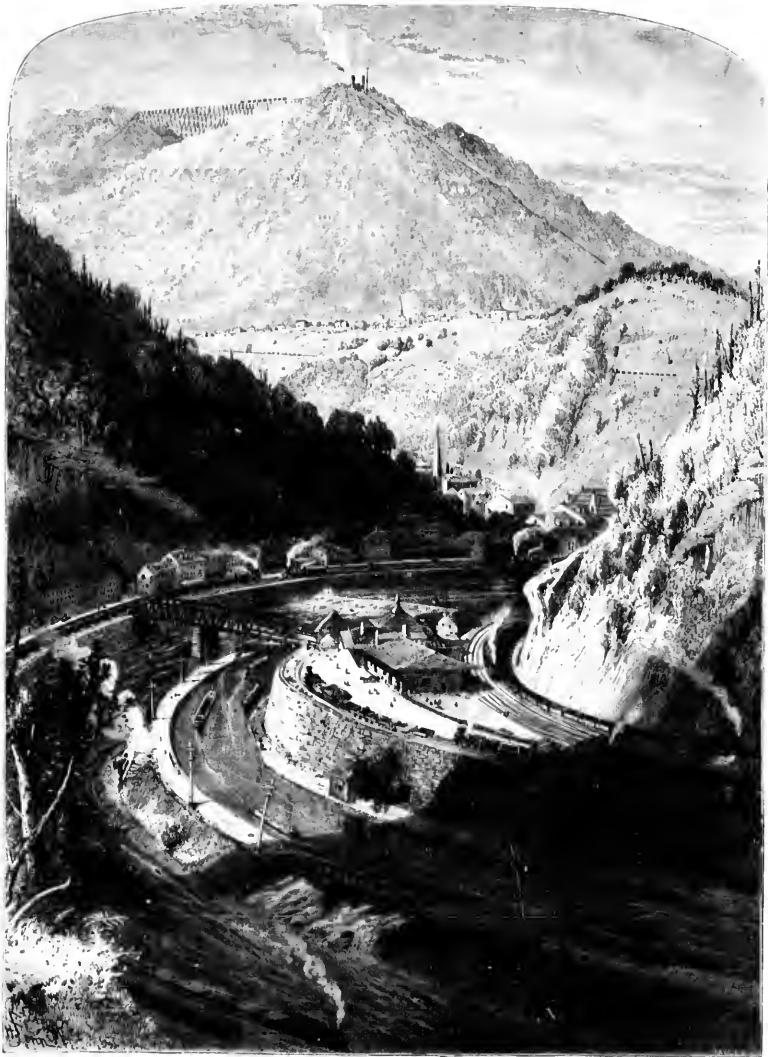
Tout d'abord le charbon résista à l'atteinte des flammes, qui léchaient impunément sa surface. Cinq fois, dix fois, Ginter fut obligé de rebâtir son feu qu', lorsque le bois mort avait été consumé, s'éteignait après avoir brillé quelques instants. Mais notre chasseur ne se rebuta point; à force de persévérance, il parvint à son but. Le charbon rougit et, alimenté peu à peu par des morceaux de moyenne grosseur, ajoutés à ceux qui brûlaient, fournit un foyer incandescent, dont la chaleur était quintuple, décuple de celui d'un feu ordinaire de « *charcoal* ».

Ginter se dit qu'il avait fait une admirable découverte; mais il comprit également que pour être seul maître d'un tel secret et en retirer les fruits, il était indispensable de se rendre acquéreur du mont Sharp, à la condition toutefois qu'il serait le réceptacle d'une mine de ce charbon si dur, mais si fécond en calorique.

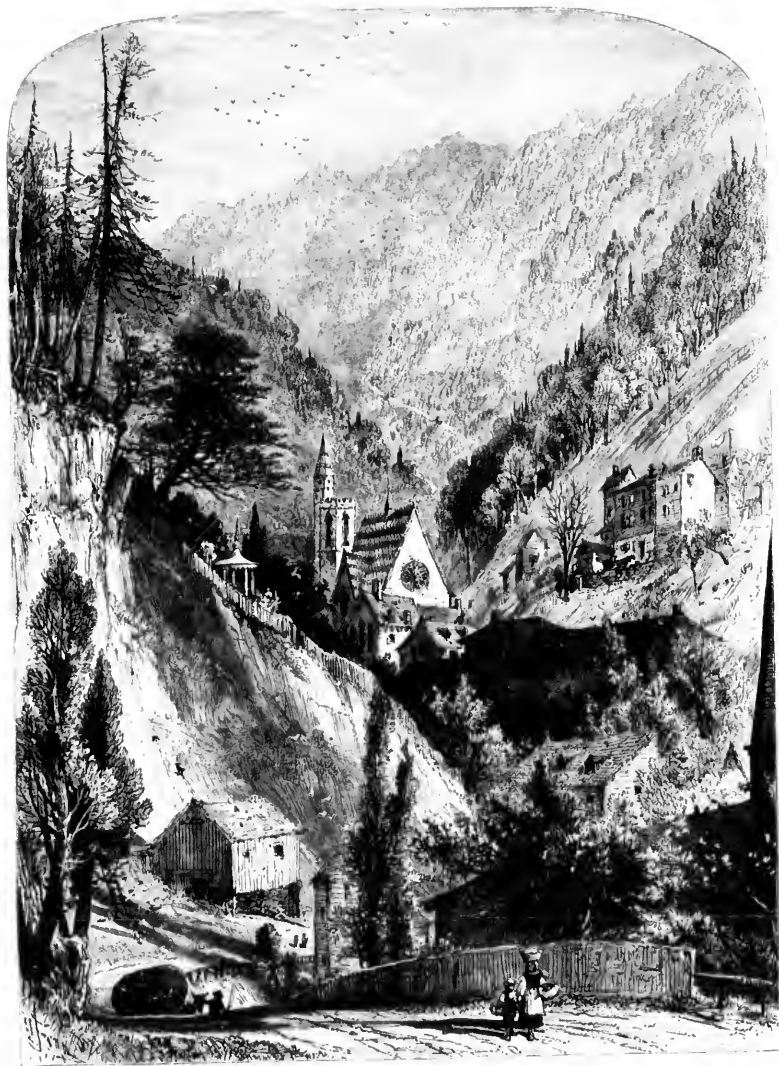
Il rentra chez lui, accepta sans murmurer les rebuffades de mistress Barbara Ginter, et, sans prêter la moindre attention aux plaintes de celle-ci, qui lui reprochait sa vie de paresse et d'oisiveté, il s'empara d'un pic et retourna à la montagne. Il resta absent pendant une semaine, brisant de côté et d'autre le rocher pour se rendre compte de la valeur de la mine.

Partout où le fer s'enfonçait à un mètre, souvent à moins de profondeur, Ginter arrivait à un filon d'une richesse sans égale. Il rebouchait soigneusement les trous qu'il avait faits, et recommençait plus loin. Au bout de huit jours, — pendant lesquels il avait vécu exclusivement du produit de sa chasse, — le pionnier fut convaincu que sa découverte était une « grosse affaire ».

L'important était d'acquérir la montagne, d'une façon légale, par un acte tellement



MAUCH CHUNK ET LE MONT PISGAH.



MAUCH CHUNK, VUE PRISE DU BAS DE LA MONTAGNE PISGAH.

bien rédigé qu'il fût impossible d'en chicaner plus tard la valeur quand il mettrait sa mine en exploitation.

Par malheur, Ginter n'avait pas un denier en sa possession; mais il connaissait à Philadelphie un homme de la plus grande honorabilité, nommé M. Butler, qu'il résolut d'aller consulter, afin d'obtenir de lui des avis et peut-être une somme suffisante pour acquérir le mont Sharp. Le gentleman de la cité des quakers fit un excellent accueil à son compatriote, l'écouta avec la plus scrupuleuse attention, et lui dit enfin en lui prenant les mains :

— « *My dear fellow*, — mon cher camarade, — vous m'avez proposé une bonne affaire; je ne veux pas être en reste avec vous. Vous avez apporté la découverte, moi je vous fournirai l'argent. Nous sommes désormais associés, et je vais écrire séance tenante une convention qui nous liera tous les deux. »

Ce qui fut dit fut fait : Ginter et Butler convinrent de leurs faits : ce dernier, afin de ne pas donner l'éveil aux gens qui auraient pu être intrigués de voir Ginter, dénué d'argent, acheter un territoire d'une grande valeur, — on en demandait 70,000 dollars, — alla trouver les autorités du pays, traita avec elles et fut en quelques jours maître absolu du mont Sharp, de la base au sommet.

La mine de Mauch Chunk était découverte. Il ne s'agissait plus que de l'exploiter. On engagea des ouvriers mineurs et, en quelques semaines, quelques énormes wagons de charbon anthracite étaient chargés de ce combustible et s'acheminaient vers Philadelphie.

Examinée avec soin par les ingénieurs de la ville, l'anthracite fut déclaré bientôt par eux comme une non-valeur.

— « C'est bien là, disaient-ils, un combustible, mais il est de mauvaise qualité et, au lieu de s'enflammer, il éteint le feu. »

La pierre noire, d'après ces savants trop prompts à se prononcer était un « marbre mal formé », qui ne pouvait être employé à rien.

Le coup était terrible pour Ginter et Butler, mais ils avaient la foi; ils ne se tinrent pas pour battus. Le chasseur disait toujours à son compère qu'il était arrivé, après de nombreuses tentatives, à allumer un foyer sans pareil ne ressemblant en rien aux feux de charbon ordinaire. Butler reprit confiance; il continua à faire exploiter et quelques années plus tard plusieurs compagnies se formèrent dans le but de procéder à l'extraction du charbon de Sharp Mountain. Mais ce fut seulement en 1820 que les exploitants de la mine régularisèrent leurs travaux : on descendait péniblement les charrettes de charbon le long des chemins abrupts de la montagne et l'on songea, en 1827, à construire une route ascendante et descendante. Les chariots s'affalaient d'eux-mêmes, d'après leur poids combiné, du haut du mont Summit jusqu'à la rivière Kehig. C'est de ce calcul de *gravité* que la voie prit le nom. Les wagons étaient hissés par des mulets, lesquels redescendaient à leur tour dans des chariots. Peu à peu, l'extraction et la vente de l'anthracite ayant augmenté, on établit un autre moyen de locomotion, celui qui existe de nos jours, c'est-à-dire une traction à la vapeur, jusqu'au haut du mont Pisgah, de tous les wagons vides et une descente de tous ceux qui étaient pleins jusqu'à la base du mont Jefferson.

Parvenus sur la cime du mont Pisgah, les wagons étaient dirigés par un chemin en zigzags jusqu'aux mines de la vallée. Ces contours se nomment encore le « Switch Back ». On comprend, sans entrer dans d'autres explications, la méthode que l'on employait pour arriver à ce but. Cette façon de lancer les wagons était fort expéditive : on l'évaluerait à

60 milles par heure. A certaines heures, on attachait aux wagons de charbon un wagon pour les voyageurs, qui s'appelait le train de plaisir.

Depuis quelques années, l'on a modifié ce système de traction, si bien que la montagne si rude de Pisgah est un des spectacles les plus curieux du Mauch Chunk.

Ces chariots, pleins de charbon, qui descendent cette pente abrupte du Pisgah et vont se décharger dans les bateaux amarrés le long du canal donnent une grande animation au paysage de cette localité. Telle est, en peu de mots, la description historique et graphique du chemin de fer de Mauch Chunk. Nos lecteurs voudront bien nous suivre aux environs de ce territoire si productif.

Un omnibus part, à de certaines heures, de l'hôtel « Maurice House », pour se diriger vers la base du Pisgah, à l'endroit où la voie ferrée arrive vers le plan horizontal. Après avoir longé la rue unique de la bourgade, il gravit, par des contours immenses, les flancs de la montagne. Ce voyage est long, interminable ; mais enfin on arrive vers la base du chemin de fer presque perpendiculaire, où l'on trouve un petit wagon destiné à transporter les curieux jusqu'au sommet.

Cette voie ferrée est de 2,364 pieds d'élévation. Lorsque la traction commence, celui qui s'est risqué à se hisser ainsi sur le mont Pisgah ne peut s'empêcher de réfléchir aux conséquences de sa folie dans le cas où les chaînes qui retiennent ce véhicule viendraient à se rompre. Il irait se briser en mille pièces au pied de la montée. Par bonheur, on distribue à chaque audacieux, au moment où il s'assoit dans le wagon, une brochure qui lui prouve qu'un pareil accident est impossible.

En cas de la rupture d'un des chainons, on a placé derrière le wagon une machine ayant des bras s'accrochant dans des crans à mesure que l'on monte, si bien que, si cette cassure arrivait, le wagon se trouverait arrêté. Malgré ces assurances, on ne peut s'empêcher de songer au tragique, quand on regarde des deux côtés de la route et qu'on aperçoit des rochers qui tous aboutissent au précipice.

Ce moyen audacieux de locomotion, — que nous appellerons presque aérienne, — n'est pas du reste le seul de ce genre que l'on rencontre aux États-Unis. Si l'espace ne nous avait pas été mesuré dans le cinquième chapitre de ce livre, où il est question du mont Washington, nous eussions décrit le célèbre « chemin de fer sur tréteaux », qui fut commencé en 1866 et achevé trois ans après, lequel court sur un espace de 3 milles et mesure 3,625 pieds de long. L'ascension du mont Washington, que l'on opère à l'aide d'une machine à vapeur, est la plus vertigineuse que l'on ait jamais osé entreprendre. Quant à la descente, de la même façon, elle tient de la démence.

A vrai dire, c'est à l'aide d'un engrenage que le convoi manœuvre ; mais qui peut dire qu'à un moment donné cet engrenage ne se brisera pas et qu'alors la vie des passagers et des conducteurs du train ne sera pas cruellement immolée ? Mais l'audace des touristes défie toute prudence. Le wagon qui gravit les pentes de la montagne ne contient que vingt à vingt-cinq places, il n'est pas rare de voir le double de voyageurs s'entasser dans cette voiture que traîne une locomotive de la force de 25 chevaux sur une véritable échelle de Jacob.

Si le danger n'était pas si grand, certes l'ascension de la montagne géante serait une promenade des plus intéressantes ; mais, comme l'a dit le fabuliste La Fontaine :

..... Fi du plaisir  
Que la crainte peut corrompre !



Néanmoins le *Trestle work railroad* est d'un excellent rapport et les actionnaires en tirent des bénéfices énormes.

Oh ! les Américains ! nous nous sommes toujours dit que si jamais on pouvait organiser un voyage jusqu'à la lune, ce serait sur le sol du Yankees que l'on trouverait l'embarcadère.

Revenons au chemin de fer du mont Pisgah.

Au fur et à mesure que la montée s'opère, la vue s'étend sur l'horizon et lorsque le voyageur est parvenu au sommet, il est vraiment bien récompensé.

Lorsque le wagon arrive près des mines d'anthracite, on peut découvrir d'abord un village complètement habité par des mineurs. On trouve à Summit-Hill un hôtel, une église et des magasins d'approvisionnement assez bien assortis.

Les bâtiments extérieurs de l'exploitation et les débris de poussière, de cailloux et autres détritiques amoncelés à l'entrée des usines forment des monticules d'un noir d'ébène. Sur ces monceaux de minerai, entre les interstices des pierres quelques arbres ont poussé qui offrent leur ombrage aux visiteurs et tout porte à croire que, dans un temps donné, lorsque les feuilles mortes auront fait une nouvelle couche sur ce sol couleur d'encre, on verra du gazon, des arbustes et enfin une forêt, telle qu'elle était avant la découverte de Ginter en 1791.

Les géologues qui vivront dans mille ans d'ici seront, à leur tour, fort intrigués et se demanderont ce que signifient ces couches des temps reculés.

Lorsqu'on a bien examiné tout ce qu'il y a à voir sur la cime du Pisgah, on redescend au village par la route ordinaire. Tout en cheminant le long de la montagne, on aperçoit les toits des chaumières au milieu des arbres et le clocher de l'église qui s'élance comme la cime d'un peuplier géant. On se dit, à chaque pas, qu'une chute pourra vous précipiter sur une cheminée, ou vous empaler sur un des poteaux du télégraphe.

Depuis une année, on s'occupe de la construction d'un tunnel à travers la montagne, au moyen duquel les wagons pleins d'anthracite, extraits dans les entrailles de Summit Hill, arriveront en ligne horizontale jusqu'au quai du canal. Certes, cette manière d'opérer simplifiera bien la besogne, mais elle ôtera tout le pittoresque au Mauch Chunk. La suppression de l'ascenseur du mont Pisgah et du « Gravity Road » priveront les touristes futurs d'une sensation qui avait bien son charme.

Parcourons les rues du village : les maisons plates, appliquées contre les parois du rocher, ont à peine la place de se tenir debout. Il n'y a donc point de jardins devant elles ; mais par contre on les aperçoit, derrière chaque habitation, hissés sur la roche. Le propriétaire s'y rend au moyen d'échelles. De même, plusieurs personnes ont organisé leur loge à pourceau dans cet endroit ; si bien que l'on a sous la main l'animal et les pommes de terre au moyen desquelles on le nourrit.

Nous avons vu même un four à cuire le pain pratiqué dans une grotte de la montagne. On tire parti du plus petit espace à Mauch Chunk.

C'est surtout en automne qu'il faut visiter ce coin du territoire américain, quand les feuilles des arbres ont revêtu leurs teintes multicolores. La chaleur est moins forte et la fatigue plus supportable ; c'est alors une promenade réellement très agréable.

## PHILADELPHIE ET SES ENVIRONS



PONT DE CHESTNUT STREET, SUR LE SCHUYLKILL.

Nous voici parvenus à la ville des quakers.

Lorsque William Penn, certain matin de 1682, amarra son embarcation à la rive et descendit d'un air grave sur le sable, s'avançant à pas lents vers l'hôtellerie solitaire de « Blue anchor », — l'Ancre bleue, — tout en rêvant à la fondation de Philadelphie sur ce territoire couvert de bois, arrosé par des sources nombreuses et nommé Coaquannoc à cette époque, il ne supposait point, — nous le croyons du moins, — que cet endroit deviendrait un jour un centre immense de population.

Non, certainement non, William Penn, installé dans un fauteuil de bois tourné, les pieds reposant sur les carreaux saupoudrés de grès de la taverne où il avait demandé l'hospitalité, ne songeait pas à une pareille métamorphose. Pour lui, un simple village, une bourgade à peine devait s'élever dans un temps donné, autour de l'auberge bâtie depuis quelques années pour offrir un toit et le nécessaire aux marins et aux bateliers de passage. Il ne s'imaginait pas que Philadelphie remplacerait Coaquannoc.

Son plan, — nous l'avons eu sous les yeux dans les archives du City Hall de la capitale de la Pensylvanie, — était de voir surgir en cet endroit une petite cité composée de trente rues coupées l'une dans l'autre à angles droits, comme un échiquier, dont neuf auraient

couru de l'est à l'ouest et vingt et une du nord au sud; les premières de ces rues servant d'artères pour relier les deux courants d'eau entre lesquels s'étendait la langue de terre qui devait être couverte par les maisons de ses frères et amis.

Il ne se dissimulait pas, cependant, qu'il était loisible à d'autres de s'établir de l'autre côté de l'un ou de l'autre de ces affluents.

Ce bon William Penn, qui arrivait d'Europe, où les cités étaient enclavées dans des limites de pierre, s'était dit que la future capitale de l'État de Keystone devrait être tracée sur les plans de son pays natal, avec cette différence que, pour éviter les agglomérations malsaines de la population dans des carrefours obscurs, des bas-fonds et des cloaques, il forcerait, par une convention irrévocable, chaque nouvel habitant à se bâtir une maison sur un plan régulier.

Ce raisonnement, sage au point de vue de l'hygiène, était peu rationnel, si Penn y eût réfléchi relativement à l'art architectural. Mais la secte dont ce pionnier faisait partie sacrifiait toujours l'agréable à l'utile. Ce que les quakers aimaient seulement, c'était la nature grandiose, la nature inspiratrice, et, à ce point de vue, le site choisi par leur chef était vraiment splendide.

La plaine qui s'étendait devant leurs yeux, dominée à droite et à gauche par des collines boisées, les champs qui se couvriraient de moissons abondantes, les eaux profondes du Delaware coulant à pleins bords et les ondes pures du Schuylkill, — élément indispensable aux développements d'un commerce destiné à enrichir les habitants, — les beautés pittoresques de la nature : roches couvertes de mousse, criques ombreuses, montagnes, ravines, torrents, cascades en miniature sur les bords du Wissahickon, tout concourait à enchanter le fondateur de la nouvelle ville, qui déclara que les environs de cette taverne de « Blue Anchor » étaient bien ceux qu'il avait rêvés pour s'y établir, lui et les siens.

L'excellent homme n'avait pas fait un songe creux.

La Philadelphie de William Penn fut réellement constituée en 1701, et dans les années qui suivirent, les maisons s'élevèrent plutôt sur les bords du Delaware, au nord et au sud, que dans la direction du Schuylkill. Cette tendance de s'arracher aux rivages du fleuve ou de la mer où ont atterri les coureurs d'aventure, est propre à tous ceux qui cherchent un endroit où ils pourront dresser leur tente; il n'y a donc rien qui puisse étonner dans le choix qu'avaient fait les Philadelphes pour l'érection de leurs demeures. Leurs intérêts et les besoins de leur famille les « retenaient à la rive », et ils laissaient la partie supérieure, du côté de Schuylkill, abandonnée à quelques-uns d'entre eux qui y avaient établi des fermes ou bâti quelque villa de plaisance, plutôt que de rapport. Au commencement du siècle, la plupart des belles maisons de Philadelphie étaient placées dans Front Street, la première rue tracée par William Penn, qui courait du nord au sud, le long du Delaware. Quelques-unes de ces demeures antiques sont encore, de nos jours, habitées par des citoyens riches qui n'ont pas cédé la place aux envahisseurs du commerce et qui se plaisent à voir de leurs fenêtres le mouvement du port et les allées et venues des trafiquants.

Les monuments historiques de cette époque d'enfancement sont en très petit nombre. Le plus curieux est l'église de Christ Church, située dans la seconde rue, au-dessus de Market, dont la construction date de 1727, c'est-à-dire deux années avant la pose de la première pierre de la maison d'État, — State House, — qui, depuis, fut célèbre sous

la qualification de « Indépendance Hall ». Renfermé comme il l'est entre d'énormes bâtiments de briques et de mortier, réellement peu élégants de formes et complètement consacrés au trafic des boutiquiers, ce monument n'offre rien de très pittoresque à la vue; mais le touriste intelligent qui aura la patience de gravir les marches par lesquelles il atteindra la plate-forme du beffroi oubliera sa fatigue en contemplant un admirable panorama. Du haut de cette tour, il apercevra le cours du Delaware, y compris les quais envahis par les navires et plus loin couverts d'arbres. En regardant à l'ouest, il reconnaîtra les plages sablonneuses de New Jersey, Cambden et Gloucester, et, enfin, un horizon borné par des forêts de pins maritimes.

En jetant les yeux vers le sud, il pourra contempler à loisir les travaux du Navy Yard, — l'Arsenal, — où se dressent des mâts de toutes dimensions, où les cabines peintes en vert des officiers à terre éblouissent sa vue. Un peu plus loin, à la jonction du Delaware et du Schuylkill, tous deux en route pour la mer, il percevra, dans la brume, l'île League, où, dans un temps donné, sera établi l'arsenal de Philadelphie.

Si le touriste, qui veut tout noter sur son calepin de voyage, porte ses regards en tournant le dos au fleuve, il suivra, comme sur une carte développée à sa portée, la configuration de toute la cité. Voici le Schuylkill au sud et Germantown au nord. Du côté de l'ouest, il distinguera les avenues agrestes de West Philadelphia, Mantua et Hestonville qui, aujourd'hui, sont enclavées dans la ville.

Du haut du fronton du collège Girard, la vue est également splendide; et, puisque nous avons parlé de ce monument, disons encore qu'il a été élevé par ce Français plein de cœur et de charité, dont nous avons déjà parlé, sur l'emplacement que l'on appelait autrefois Ridge Road et qui, de nos jours, se nomme Ridge Avenue. Le Girard College est bâti au milieu d'un parc qui mesure 45 acres et est situé au nord-ouest de Philadelphie. Le bâtiment principal, — le collège, — sorte de temple d'ordre corinthien, — est entièrement construit en marbre blanc. Les autres édifices, faits avec les mêmes matériaux, sont réservés aux dortoirs et aux « offices », ce qui veut dire salle à manger, cuisine, salle de bains, etc.

Un fait fâcheux à signaler, c'est que toutes les rues de Philadelphie sont étroites, et cette rectitude de lignes choque l'artiste qui visite la ville. Il s'aperçoit bien vite que l'architecture des maisons est écrasée par ce vice de règlement de la voie publique. Les bâtiments publics et particuliers, dont la vue extérieure révèle des talents d'architecture réels, ne manquent cependant pas à Philadelphie : maisons d'habitation, temples, établissements de commerce; mais tous sont écrasés les uns contre les autres, la face contre celle du voisin. C'est à peine si on peut en deviner la valeur artistique.

Transportons-nous dans Chesnut Street et contemplons le State House, qui, par son ancienneté, mérite toute notre attention. La « Maison d'État », qui a deux étages, est construite avec des briques. Ce qui la rend célèbre, ce qui fait que tout citoyen américain parle de cet édifice avec respect, c'est que, du haut du beffroi qui le surmonte, un jour, — jour mémorable, — la cloche qui y est appendue retentit, il y a cent deux ans, — c'est-à-dire en 1777, — pour apprendre à tous que l'Amérique du Nord était désormais libre et dégagée de tout servage. C'est sous ce toit béni du peuple que fut lue la Déclaration de l'Indépendance; quelques années plus tard, dans la même salle, on discuta et l'on approuva la Constitution qui devait régir la grande république transatlantique.

Market Street est la vaste artère commerciale de Philadelphie : là s'opèrent les grandes transactions dans les affaires du pays et celles de l'Europe : ses magasins immenses, ses entrepôts remplis de marchandises, le mouvement, les allants et les venants, méritent d'être signalés. Ce n'est pourtant pas là que le touriste, à la recherche de curiosités à examiner, ira passer son temps ; il ne s'arrêtera pas davantage dans Arch Street, où se trouvent cependant quelques clochers élégants ; mais ce qui le séduira dans cet endroit de « la ville des amis », c'est la tranquillité, le calme relatif, comparé avec le bruit, l'activité des rues qui l'avoi-sinent. Cette rue d'Arch était le séjour favori des Quakers du temps passé : il est facile de s'en convaincre, ne fût-ce qu'en examinant la simplicité des façades de toutes ces habitations, dont quelques-unes n'ont point changé d'aspect.

Si l'on veut trouver de belles résidences particulières, il faut se transporter dans les quartiers de l'ouest et du nord-ouest de la métropole, à New Philadelphia, entre autres, de l'autre côté du Schuylkill, où l'on rencontrera à chaque pas des villas élégantes et des chalets ravissants.

La partie ouest des rues Walnut, Chesnut, Arch, Spruce et Pine est couverte de constructions sévères, du genre palais, et le boulevard grandiose de Broad Street, dont la longueur est immense, montre aux passants des deux côtés des maisons de pierre sculptée dont l'architecture bizarre, plutôt que correcte, laisse fort à désirer. Toutefois, les jardins fleuris qui les entourent font passer par-dessus ces excentricités du propriétaire et de l'architecte.

Ce qu'il y a de très remarquable à Philadelphie, ce sont les squares. Penn en avait désigné l'emplacement sur la carte où ses plans étaient indiqués. Les arbres plantés il y a un siècle sont de nos jours des spécimens vénérables de cette époque, où tout était jeune sur le sol américain. Ils faisaient alors partie de la forêt sauvage et sont enclavés actuellement dans la ville civilisée.

Au milieu du Square Franklin, on remarque une très belle fontaine dont les jets d'eau retombent au centre d'un bassin assez large pour donner l'hospitalité à trois ou quatre cygnes, qui s'y trouvaient fort à l'aise et s'y « ébattaient » pour le plus grand plaisir des enfants. Depuis quelques mois, ces gracieux oiseaux ont été transportés au parc de Fairmont. Nous dirons en passant qu'il est impossible de mourir de soif à Philadelphie ; de tous les côtés, hommes et bêtes trouvent des « abreuvoirs » élégants, dans lesquels l'eau coule limpide comme du cristal de roche, et chacune de ces sources est surmontée d'un monument gracieux, ce qui n'est point à dédaigner. Ce grand nombre de « repos aquatiques » est dû à plusieurs gentlemen qui, en 1869, formèrent une association pour doter leur ville natale de « places de rafraîchissements » à bon marché. C'est à leur exemple que sir Richard Wallace a organisé les mêmes « gracieusetés » à nos concitoyens de Paris.

Dans plusieurs endroits de la ville de Philadelphie, l'architecte de ces fontaines a été inspiré, pour l'élevation de ce monument utile, par la nature du terrain et la place occupée par les arbres sous lesquels il devait bâtir, si bien que l'on peut dire que toutes ces sources offertes à la soif des passants sont d'un aspect très pittoresque. Il y a toutefois certaines exceptions à cette règle, mais l'ensemble n'en est pas moins très utile et, par conséquent, digne d'être loué.

Les Philadelphes sont, du reste, très passionnés pour l'art et la science, et l'on cite dans Chesnut Street les modestes constructions de l'Académie des Beaux-Arts, très fré-



VUES DE PHILADELPHIE

1. Market Street. — 2. Le Collège Girard. — 3. Arch Street. — 4. Philadelphie du haut de Independence Hall.  
5. Chesnut Street (Sud). — 6. Chesnut Street (Nord).

quantées par les citoyens de goût et les étrangers. On y peut admirer de grandes toiles réellement remarquables, signées par Benjamin West et Rembrandt Peale, deux artistes américains dont les œuvres sont très recherchées. C'est dans ces galeries qu'a lieu l'exposition de tableaux des peintres de Philadelphie. Au-dessous, — comme au Luxembourg et au Louvre de Paris, on a placé les modèles en plâtre des statues célèbres de l'antiquité et des temps modernes. — On songe à élever bientôt un monument qui sera plus approprié à ces différents services.

L'un des édifices que l'on montre avec orgueil aux étrangers, c'est le nouveau Temple maçonnique qui a été bâti au coin des rues Broad et Filbert. Ses pierres sont de granit, lequel a été taillé dans la carrière et transporté ensuite à l'endroit où il devait être placé. Le style est inspiré par celui du moyen âge : c'est du pur gothique que l'architecte a voulu faire quand on a élevé les tours, les gargouilles, les ogives; mais, — contraste assez bizarre, — la façade appartient à l'époque saxonne. A l'intérieur, on s'aperçoit que telle salle est de style corinthien, telle autre de style dorique; celle-ci Renaissance et celle-là Louis XV.

Il paraît que le Vitruve américain a cherché à représenter ainsi les différentes phases de l'institution des franc-maçons.

Si le fleuve Delaware contribue à la prospérité de la ville de Philadelphie, le Schuylkill sert à réjouir les promeneurs et à leur donner l'ombre et la fraîcheur salutaires à la santé générale. Le Delaware, dont la largeur est immense, n'a pas des rives plantées d'arbres; il coule lentement, emportant sur ses eaux des navires bondés de marchandises. Par contre, le Schuylkill, étroit et sinueux, égaye la vue et attire les habitants de la grande cité. C'est particulièrement à Fairmount que commencent les promenades remarquables de cette gracieuse rivière. Jusqu'à cet endroit, il n'y a rien à citer sur ce courant d'eau, si ce n'est le pont de Chesnut Street, dont les ingénieurs du pays se montrent très orgueilleux. Les navires peuvent remonter jusque-là et leurs mâts s'élèvent plus haut que le tablier du pont, déployant leurs flammes et banderoles, ce qui réjouit les yeux des passants. L'activité la plus grande règne à cet endroit de la rivière; les remorqueurs bruyants, les bateaux à voiles, légers comme des hirondelles, toutes les embarcations possibles sillonnent la rivière et donnent une vie incroyable à cet élément, qui se prête à toutes ces évolutions.

La nuit venue, quand le gaz est allumé dans tous les réverbères et les candélabres, lorsque la forêt de mâts se détache sur l'azur sombre du ciel, éclairé par la lune, ce coin de Philadelphie assume un aspect digne d'être contemplé. D'un côté du pont, en aval, les rivages sont bordés de quais destinés à l'arrimage des barques et des chalands qui transportent le charbon et, de l'autre, en amont, on aperçoit les clochers pointus des églises, les tours des monuments publics, la croix qui se dresse sur le dôme de l'église catholique romaine, — la cathédrale du culte, — bâtie dans Logan Square.

Il y a encore, sur le Schuylkill, un pont qui est fort utile pour la communication des habitants entre les deux rives de ce courant d'eau privilégié.

Les réservoirs et prises d'eau, — Water Works — de Fairmount passent pour une des curiosités « à visiter » de Philadelphie. Tout dernièrement, on a fait en cet endroit des travaux remarquables qui ont embelli le quartier : on y trouve des jardins fort bien plantés où le beau monde vient se promener en toutes saisons. Il y a vingt ans, on désignait par cette appellation de « Fair Mount », — belle montagne, — la construction dans laquelle était renfermée la machine employée à amener les eaux à Philadelphie et le petit enclos planté

d'arbres par lequel ce bâtiment était entouré; mais voici cinq ans passés que tout ce quartier est devenu un charmant séjour, asile des enfants que l'on y mène jouer et des parents qui les surveillent.

Depuis le commencement du siècle, on avait compris, à Philadelphie, que les eaux des citernes et des sources ne suffisaient pas aux besoins des habitants; mais, en 1818, il fut décidé qu'on recourrait au Schuylkill pour suppléer à ce qui manquait; on résolut de bâtir un barrage qui aurait 1,400 pieds de long, au moyen duquel il serait possible de prendre pour la distribution quotidienne 10 millions de gallons en toute saison. Les roues se mouvaient par la seule force de l'eau qui, une fois montée dans les réservoirs, trouverait son écoulement dans de vastes tuyaux de plomb répartis dans tous les quartiers. On peut visiter les engrenages de cette énorme machine qui émerveillait les visiteurs. A mesure qu'ils s'approchent des Water Works de Fairmount, ils devinent, à l'odeur de l'eau, que l'ascension s'opère et que le travail se fait. L'eau du Schuylkill répand aux environs des émanations qui sont réellement très agréables.

Le jardin plante autour de la maison aquatique offre à la vue des sentiers tracés au milieu de bosquets admirablement plantés qui tous aboutissent au Fairmount, on a élevé à cet endroit des serres-chaudes pour y abriter les plantes rares pendant l'hiver. Au-dessus du réservoir, un belvédère permet aux visiteurs d'embrasser un immense horizon, sur tout le parcours du Schuylkill et sur l'ensemble de la ville.

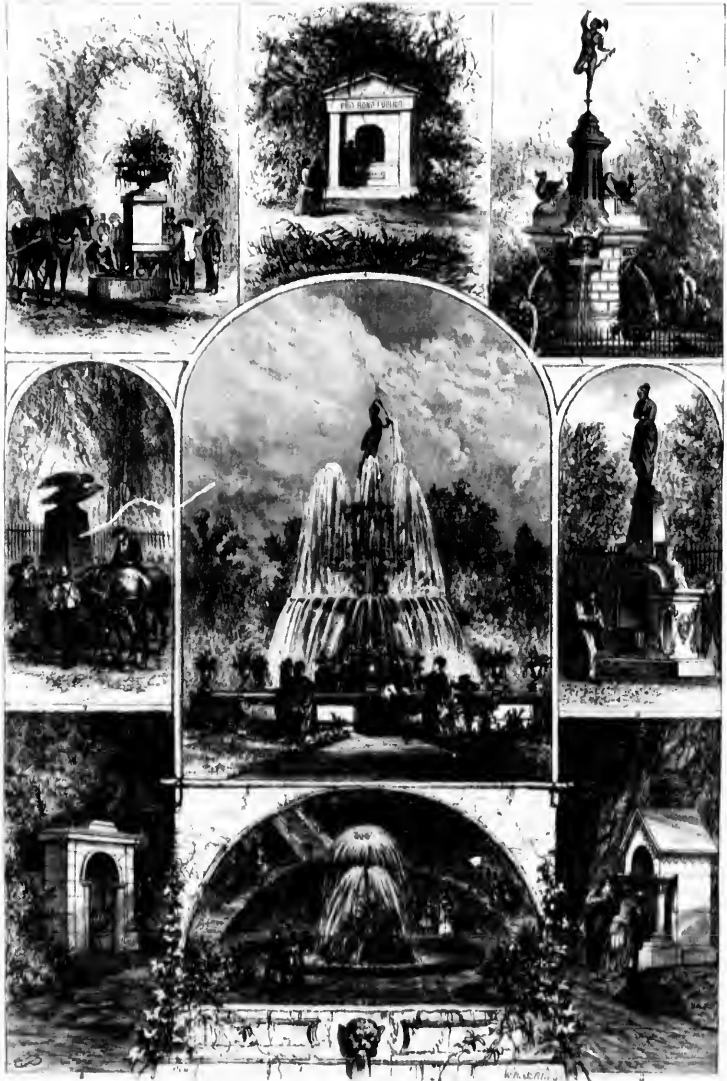
Si, par hasard, on a traversé la rivière et que l'on jette les yeux du côté de Fairmount, on ne pourra s'empêcher de trouver gracieux deux petits temples grecs qui semblent prêts à tomber dans le Schuylkill, tant ils avancent au-dessus de la rive. La colonnade du Water Work elle-même ajoute à l'ensemble de cette vue panoramique.

La statue de l'architecte ingénieux de cette machine utile, Frédéric Graeff, est placée dans un berceau de verdure au milieu du jardin. Tout à côté, on a également élevé, en 1871, une statue de bronze à la mémoire du président Lincoln, qui fut assassiné par l'acteur Booth, de funèbre réputation. Au dire de juges compétents, cette représentation du président martyr est très remarquable.

Le parc de Fairmount couvre 4,000 acres, et son étendue dépasse celle du Central de New-York. A vrai dire, il n'existe pas de jardin public plus vaste aux États-Unis; car son périmètre est situé sur les deux rives de la rivière, au-dessus de laquelle deux ponts ont été jetés, de façon à relier les deux parties, l'une à l'avenue Girard, l'autre aux chutes du Schuylkill.

On voit également, au-dessous de Fairmount, un autre pont suspendu en fil de fer qui, lors de son inauguration, fut cité comme un chef-d'œuvre. Tous ceux qui visitaient Philadelphie allaient admirer cette preuve du génie de l'homme. De nos jours, cette passerelle, quelque utile qu'elle soit toujours, n'est plus un miracle de l'art des ponts et chaussées. Le parc de Fairmount a été acheté par parcelles à divers propriétaires établis sur l'emplacement où l'on voyait jadis des fermes bien cultivées et des villas de plaisance. Dans ce nombre se trouvait Belmont, autrefois maison de campagne du juge Peters, aussi célèbre par sa science en jurisprudence que par l'amitié qui le liait avec le général Washington, au commencement de ce siècle. A ce domaine fut adjoint celui du marquis de Lansdowne, qui avait épousé une fort belle Américaine, nommée miss Bingham. La terre de Sedgely compléta les acquisitions des autorités municipales de Philadelphie sur le rivage ouest du





LES FONTAINES DE PHILADELPHIE

Schuylkill. Sur la rive est, du côté de la ville, on énumère, parmi les achats de terrains, ceux de Lemon Hill, Eagle's-Field, et enfin tout le territoire situé le long de la rivière jusqu'au Wissahickon. Toute cette étendue d'un sol cultivé, sur lequel la nature et l'art ont prodigué les monticules, les vallées, les bosquets, les jardins, les cours d'eau et tout ce que les La Quintinie et les Alphand ont rêvé de plus pittoresque, forme une promenade exceptionnelle, unique, sans pareille au monde. La beauté des arbres, la diversité de leur essence ont complété le tableau rural. Ajoutons à cette description quelques détails sur les routes, très bien entretenues et sur la couleur émeraude des gazons qui, en été, dépasse tout ce que l'on a rêvé. Comme notre superbe bois de Boulogne, le Fairmount est chaque jour fréquenté par l'aristocratie de Philadelphie et par l'élite des touristes, qui ne se lassent pas d'admirer les points de vue exceptionnels et aiment à s'égarer sous les allées sombres tracées le long des méandres de la rivière. Au débarcadère de Rockland, par exemple, les promeneurs s'arrêtent forcément pour contempler la vaste étendue d'eau et de terrain plantée d'arbres; puis, en se retournant, une tranche de montagne composée de couches plates de différentes nuances, dont la formation excite l'enthousiasme des géologues intrigués et des amis de la nature pittoresque.



LE DÉPÔT DE CHARBON DE RICHMOND, SUR LE JELANARE.

Le Schuylkill, au détour de Belmont, coule au milieu d'une nature plus sauvage. Ses rives descendent graduellement jusqu'au bord de l'eau courante, et les arbres, — semblables au beau Narcisse, — semblent être enamourés d'eux-mêmes, tant ils se plaisent à mirer leur feuillage dans l'onde qui les reflète.

Si l'on vient s'asseoir à cet endroit, sur un de ces bancs de fer et de bois que la municipalité a placés de distance en distance, on peut laisser couler les heures, tandis que les yeux se promènent sur des horizons féeriques. Il est surtout un point qui mérite d'être signalé dans ce paysage, c'est celui de West Park. Le Schuylkill est caché, mais on distingue à travers les massifs verdoyants les clochers des églises et les hautes cheminées des usines laborieuses. Au milieu de cette scène champêtre, voici la tour du Temple Mauresque, tout près de laquelle se tiennent debout la flèche d'une église voisine et le dôme de la cathédrale du culte catholique. Ce sont les points culminants de Philadelphie.

Ces deux courants d'eau, le Schuylkill et le Delaware, les Jumeaux, comme les appelle Wilkies, le poète américain, dans son ouvrage : *the Pennsylvania Pilgrim*, — le Pèlerin de la Pensylvanie, — sont ainsi décrits en vers élégants que nous avons essayé de rendre de notre mieux.

Regardez et voyez cette masse flottante  
De grands nuages d'or : on dirait une tente  
Dont l'huis est fermé par un gros diamant.

Sur les flots argentés l'on parcourt dans l'espace  
La route qui conduit au ciel. Mais le vent passe,  
Et tout a disparu ; c'est un rêve charmant.

Puis l'on entend au loin, dans la forêt plaine,  
Un bruit harmonieux qui provient de la rive  
Du Schuylkill, dont les eaux s'écoulent sans courroux.

Le bœuf est détaché du joug : il s'achemine  
Vers l'étable où déjà la vache qui rumine  
Rentre de son côté, portant un lait bien doux.

La ville ne dort pas : ses vastes cheminées  
Jettent, sans les compter, des flammes entraînées  
Vers l'Éther, éclairé par des astres nombreux.

Le gaz brille partout dans les grands lampadaires ;  
Tout vit dans la cité, dans ses vastes artères,  
Théâtres et concerts. Le vieux Guillaume Penn

Ne reconnaîtrait plus, s'il sortait de la tombe,  
Les hommes, — ses enfants, — qui, comme la colombe,  
Ont porté le rameau de paix dans cet Eden.

C'est un Éden vraiment que cette ville de Philadelphie, où les dryades ont fait élection de domicile et où les habitants, en souvenir de ces bois qui ornaient autrefois le sol couvert actuellement de maisons, ont donné à leurs rues les noms de pin, châtaignier, ormeau,

chêne et autres appartenant à la flore des forêts, le tout entremêlé de chiffres, car c'est là un usage prévalant aux États-Unis, dont l'application n'a pas cependant paru nécessaire aux édiles de Paris, de Londres, de Vienne et autres grandes villes de l'Europe.

C'est dans le West Park, — Parc de l'Ouest, — que s'élevait, en 1876, l'Exposition universelle. Cette promenade, que l'on appelle également Fairmount, est une espèce de bois de Beugnot, plus accidenté et, par conséquent, plus pittoresque. C'est du côté ouest de ce parc public que l'on avait abattu les arbres sur une étendue de 236 acres, — environ 100 hectares, — pour y élever les constructions de l'Exposition et de ses annexes. On trouvait là, enclos par une palissade, un lac, une vallée ravissante et des pelouses couvertes de bouquets d'arbres.

Nous placerons ici l'histoire succincte de cette grande Exposition de Philadelphie qui a été réellement très réussie.

Il avait été décidé par les chefs politiques de la ville et de tous les États que l'on célébrerait en 1875 l'anniversaire du centenaire de la liberté américaine. Après avoir rêvé à mille projets, on s'arrêta enfin à celui d'une grande Exposition universelle, à laquelle seraient conviés tous les peuples du globe.

A Philadelphie était réservé l'honneur de fêter ce centenaire, car c'était dans ses murs que la proclamation de l'Indépendance avait été faite. D'autre part, en quel endroit aurait-on pu trouver, afin d'élever les bâtiments indispensables pour cette affaire géante, un parc immense, une étendue suffisante, de telle façon que tout fût grandiose, ainsi que le méritait un pareil événement?

L'« Institut de Franklin » et le « Board of Managers », dès 1869, avaient produit des projets qui furent soumis à des hommes compétents et ceux-ci décidèrent que l'Institut prendrait en mains toute l'opération et demanderait au Congrès de Washington l'autorisation de travailler à l'exécution de ce travail monumental.

Une pétition fut donc rédigée et adressée en double au président du Sénat, et de la Chambre des représentants, dans laquelle les délégués MM. William Sellers, Frederick Fraley, Enoch Lewis, Collman Sellers et B.-H. Moore exposèrent des raisons valables qui leur faisaient solliciter le choix de Philadelphie, à l'exclusion de celui de toute autre ville du continent américain.

Le Congrès répondit affirmativement : il ne restait plus qu'à obtenir la sanction de la législation de l'État, siégeant à Harrisburg, laquelle ne se fit pas attendre.

L'emplacement fut choisi, le tracé des bâtiments indiqué par des jalons et l'on se rappela alors que le nerf de la guerre, — l'argent, — indispensable pour toute affaire de quelque nature qu'elle soit, manquait complètement. A qui s'adresser? à l'État? c'était impossible. Le comité, après plusieurs délibérations, convint d'en appeler au patriotisme américain. Le Congrès sanctionna encore la nomination d'un « conseil pour la souscription au centenaire » auquel incombèrent les soins de provoquer les avances d'argent. Ceci se passait en 1872. Le calcul fait s'élevait à 10,000,000 de dollars, y compris le prix des places, qui ne devait pas dépasser 20,000 gourdes.

Tout marchait cependant d'une façon assez lente, et certains esprits portés à douter de tout déclaraient déjà que cette Exposition du centenaire était une affaire manquée; mais les membres du comité n'étaient pas du nombre de ceux qui se découragent facilement. Ils redoublèrent d'énergie, s'adressèrent à tous les hommes de valeur dans toutes les branches

de l'industrie et du commerce, établis non seulement dans la ville, mais encore dans tous les États, toutes les cités de l'Union et, en moins de soixante jours, la situation avait complètement changé.

La ville de Philadelphie avait souscrit pour un demi-million de dollars, et l'État de la Pensylvanie pour un million subordonné à la soumission de la capitale.

Le 22 février 1873, un meeting auquel assistaient plus de 20,000 personnes avait lieu à Fairmount à la suite duquel plus de 3 millions de dollars furent apportés. Grâce à la publicité qui fut donnée par la presse du pays, l'affluence de l'argent ne fit pas un moment défaut et le comité de Philadelphie dépêcha à Vienne un de ses délégués, M. W. P. Blake, qui déjà avait été envoyé en mission à Paris en 1867, avec les ordres formels de prendre toutes les notes indispensables pour l'erection d'une construction monumentale dans le parc de Fairmount. Avec M. Blake s'en alla M. Henry Petit, un ingénieur d'un talent reconnu qui ne voulut accepter d'autre salaire que la restitution du débours de son voyage.

Pendant que le comité du centenaire travaillait à la réalisation de ses projets, les dames de Philadelphie cherchaient à leur tour à ajouter leur pierre à l'édifice populaire. Elles formèrent une association dont Mistress E.-D. Gillespie, de la famille de Franklin, femme d'un talent exceptionnel, devint la présidente. C'est à elle et à ses amies que l'on dut une grande quantité des souscriptions qui furent versées pour compléter la somme indispensable à la terminaison des travaux. M. Frederic Fraley, — un gentleman dont l'intégrité et la connaissance des affaires étaient proverbiales, — devint, par acclamation unanime, le trésorier de l'Exposition.

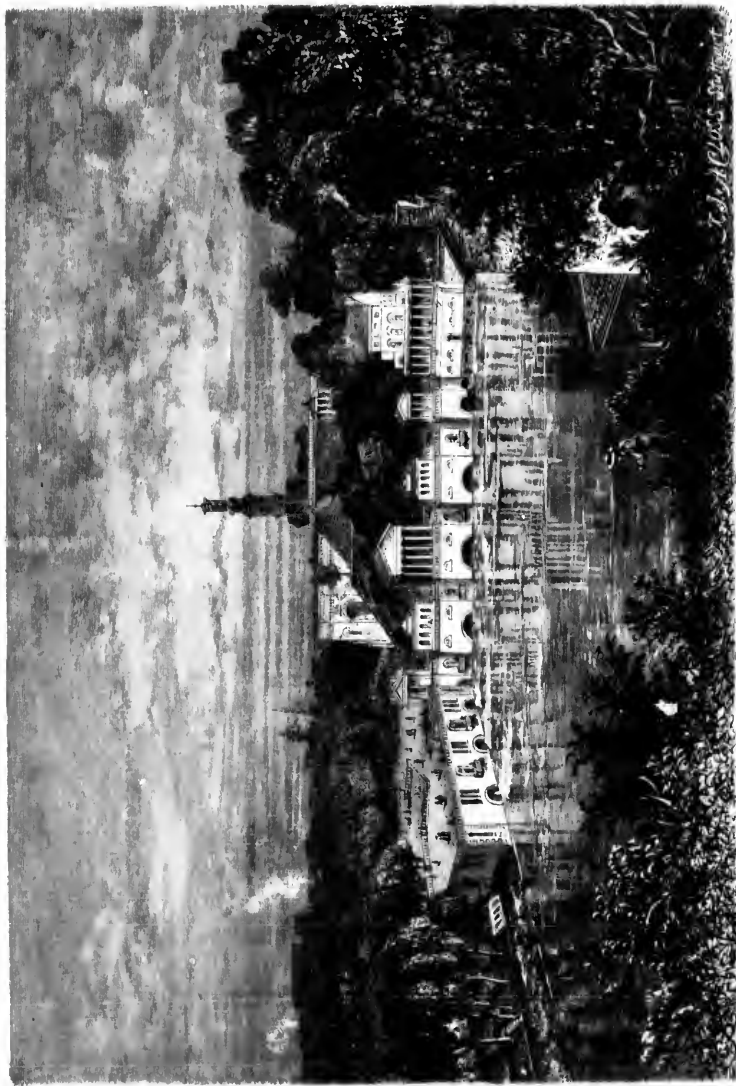
Les plans proposés aux membres du comité affluaient sur les tables du siège de la société et, lorsque le directeur général, — qui fut M. Alfred-L. Goshorn de l'Ohio, — eut été élu, on se hâta de faire un choix.

Le 4 juillet de cette même année, une cérémonie, — le transport du comité au parc de Fairmount, — eut lieu d'une façon solennelle en présence d'une foule enthousiaste. Il y eut bénédiction du terrain, discours, hymnes chantés, et enfin le gouverneur général de la Pensylvanie, M. Hartrauft, lut à haute voix la « Charte de la concession » faite par le Congrès, et M. Georges Robeson, secrétaire du département de la marine, délégué par le président des États-Unis, proclama *urbi et orbi* que l'Exposition internationale était officiellement annoncée aux nations européennes et à toutes les parties du monde, que l'on priaît d'y prendre part.

Le 16 juillet suivant, 43 plans avaient été soumis au comité. Dix seulement furent choisis, dont les auteurs reçurent tous une récompense de 1,000 dollars. Le 30 septembre suivant, quatre autres personnes ayant apporté des dessins qui furent acceptés reçurent comme gratification une somme 11,000 dollars. Dans le nombre se trouvait le travail de MM. Calvert-Vaux et Georges Kent Radford, de New-York, qui avait trait au bâtiment principal et fut approuvé dans son entier.

Ces architectes constructeurs se mirent à l'œuvre dès les premiers jours du printemps 1874 et on leur adjoignit M. Sims, qui apportait quelques modifications importantes. Les travaux, dès leurs débuts, furent menés avec la plus grande activité, mais, au fur et à mesure que l'on avançait, on empiétait sur l'espace convenu.

Bientôt on s'aperçut que les premiers plans adoptés étaient par trop mesquins et l'on



LE CHATEAU D'EAU DE FAIRMOUNT.

eut recours à M. H.-J. Schwarzman, l'un des ingénieurs du parc de Fairmount, qui à son tour s'associa à M. Richard Dobbin, le 4 juillet 1874, et soumissionna pour la somme de 1,199,273 dollars.

Autour du bâtiment principal on vit peu à peu s'élever tous les pavillons adoptés par le comité de l'Exposition centenaire sous la direction de M. Winsin, un architecte dont chacun s'est plu à vanter le talent.

Il avait fallu songer à la clôture du Parc, qui comprenait un cercle de 60,000 pieds. On se hâta de procéder à ce travail gigantesque, qui contenait 236 acres dans lesquels furent placés, outre les bâtiments réguliers, des parcs pour animaux de toutes espèces, domestiques et sauvages.

On creusa un lac artificiel, des canaux de drainage; on construisit deux ponts au moyen desquels on relia les vallons de Lansdowne à Belmont; des prises d'eau furent faites au Schuylkill, à qui l'on empruntait le liquide indispensable aux arrosages au moyen d'une pompe de Worthington, laquelle donnait 6 millions de gallons par jour.

Pendant toute l'année 1875, les travaux furent très activement poussés, et l'on vit bientôt se dresser au milieu de la toiture, les constructions assignées: 1° aux Mines, 2° aux Manufactures, 3° à l'Éducation et à la Science, 4° à l'Art, 5° aux Machines, 6° à l'Agriculture et 7° à l'Horticulture. A la fin de cette année, c'est-à-dire vers Noël, on pouvait très bien juger de l'ensemble des édifices.

Par bonheur, l'hiver était fort doux et les plantations purent être faites sans interruption.

On atteignit l'époque désignée pour la réception des marchandises destinées à l'Exposition centenaire et tout était prêt au jour dit. On put donc procéder sans confusion au placement de tous les objets destinés à être exposés. Peu à peu l'aspect général devint imposant et chacun prenait à honneur l'accomplissement de sa tâche.

On arriva ainsi au 10 mai, c'est-à-dire à la date convenue pour l'ouverture de l'Exposition. L'atmosphère n'était point favorable: on s'attendait à la pluie, qui eût fort troublé la cérémonie, car le Président était là, assisté par tous ses ministres, les autorités civiles et militaires du pays, le corps diplomatique et les représentants de tous les États de l'Union. La foule avait envahi le parc et se groupait devant les sommités qui présidaient à l'ouverture du « Centennial Exhibition ».

S. M. l'Empereur du Brésil, don Pedro, et S. M. l'Impératrice étaient assis sur l'esplanade du Président, avec les ambassadeurs du Japon en costume et les autres ministres de l'Europe revêtus de leurs uniformes.

L'orchestre joua alors la marche de Wagner, qui fut fort applaudie. Après l'audition de quelques autres chants nationaux et du discours officiel, un salut de cent coups de canon retentit, suivi de chœurs enthousiastes. L'ouverture de l'Exposition universelle du Centenaire était annoncée à la ville fondée par William Penn.

La visite ou plutôt la procession du Président, de ses invités et de tout le monde officiel commença aussitôt et l'on peut dire, pour compléter ce récit historique, que chacun en particulier et tous en général rendirent justice aux efforts de ces quelques hommes de génie à qui l'on devait l'accomplissement d'un travail réellement gigantesque.

Nous ne devons pas oublier d'ajouter ici que le ciel s'était montré clément; avant la fin de la cérémonie, les nuages s'étaient dissipés et le soleil éclairait de ses rayons

magiques le parc de Fairmount, où la nature n'avait presque pas eu besoin de l'art pour être belle, souriante, enchanteresse et sublime.

Cette magnifique Exposition de Philadelphie resta ainsi ouverte pendant six mois entiers, pour la plus grande joie des visiteurs de toutes les nations accourus à Fairmount des coins les plus reculés du globe terrestre.

Le bâtiment destiné aux beaux-arts offrait aux curieux différents objets que l'on remarquait fort. Sous le péristyle, la *Femme piquant un bison*, symbole du *Go-ahead* américain. Sur le côté droit se tenait debout le *Prince de Bismark*, à pied, de grandeur naturelle, et, de l'autre, le *Président Blanco*, du Vénézuéla, à cheval. Dans l'intérieur, on s'arrêtait devant le *Portrait de M. Thiers*, par Healy, et celui de *M<sup>me</sup> Croisette à cheval*, par Carolus Duran. On voyait ensuite les *Sept pendus*, de Becker; la *Mort du Président Lincoln*; des paysages assez nombreux, et un tableau historique représentant l'*Effet de l'électricité sur la culture humaine*, du vrai réalisme.

En sortant de cette exposition des beaux-arts, on pénétrait dans la *Main Building*, où étaient exhibés la librairie, l'horlogerie, la bijouterie, les soieries de tous les pays, les tapis, la verrerie, les chinoiseries, les articles du Japon, etc., etc.; bref, tout ce qui était contenu, l'an dernier, dans le bâtiment du milieu, côté gauche, — en remontant vers l'École militaire, — de notre grande Exposition de Paris, au champ de Mars.

Dans l'annexe du « *Main Building* » étaient exhibées les voitures de toutes sortes, depuis le wagon américain de luxe, jusqu'au *cart*, — charrette, — destiné aux travaux de l'agriculture. Venaient ensuite les machines, — celles-là de tout calibre, de tout genre, de tout usage : — machines de chemin de fer, d'usine, de moulins, voire même de guerre, car il y avait, dans un autre endroit des canons énormes, rivalisant avec les Krupp les mieux assortis.

Le département des dames n'avait pas été oublié, et l'on sait si la femme aux États-Unis a des tendances de liberté plus qu'en aucun pays du monde! A Philadelphie, elles composaient un journal : *the New Century for women*; tissaient des étoffes, des rubans, fabriquaient des bobines, etc., etc., *coram populo*, et cela plaisait fort au public.

Si l'on descendait, au moyen d'un chemin de fer circulaire vers l'*Agricultural Hall*, on trouvait dans ce département tout ce qui a trait à la culture des champs : charrues, herses, machines à semer, faucheuses, tondeuses, peleuses de pommes de terre, et enfin toutes les conserves végétales possibles, vins de toutes les qualités depuis le modeste liquide californien jusqu'au Heydsik, Montebello, Crémant, etc., etc, sans oublier la veuve Cliquot et le Moët et Chandon.

Un *elevated railroad* partait de cet endroit pour conduire les visiteurs fatigués dans la partie réservée aux cottages particuliers de chacun des États de l'Union : les restaurants, de toutes les qualifications, la poste, le télégraphe, le bureau des billets de spectacle et du chemin de fer, le kiosque de la société biblique où l'on *donnait* la Bible traduite en *cinq langues* différentes; l'exhibition des cercueils appelés *centennial caskets*, en ébène, bois de rose, palissandre, doublés de satin et d'étoffes lamées d'argent. Ce spectacle quelque peu lugubre disait bien tout ce qu'il avait la prétention d'apprendre : *O vanité des vanités!*

Cette Exposition du centenaire de Philadelphie dura six mois, et pendant tout ce temps la foule se pressa, en dépit des chaleurs de juillet et d'août, sous ces toits de verre et sous les ombrages du parc, prêtant l'oreille aux mélodies de l'orchestre de Gilmore, ou aux sons



des tubes harmonieux des orgues de tout calibre, de toutes dimensions. Partout où l'on allait, des accords charmaient les passants et l'on oubliait les heures fugitives, hélas! trop tôt envolées.

Lorsque le 4 juillet ramena l'anniversaire de la fête de l'Indépendance, on avait organisé une grande procession aux flambeaux, — *torch light walk*, — qui fut la partie la plus populaire



LE DÉBARCADÈRE DE ROCKLAND, SUR LE SCHUYLKILL.

de cette Exposition de 1876. Les membres des diverses commissions étrangères et les journalistes furent convoqués à l'hôtel Saint-George et, à onze heures du soir, la promenade en voiture commença. Sur chaque véhicule on portait un étendard sur lequel étaient imprimés l'un de ces noms : France, Espagne, Allemagne, Angleterre, Chili, Japon, etc., etc. Des arcs de triomphe s'élevaient dans les principales artères, sur lesquels, grâce à la multiplicité des becs de gaz, on lisait ces mots :

WELLCOME TO ALL NATIONS! *La bienvenue à tous les peuples!*



LE VIEUX PONT DU WISSAHICKON.

Et tout le monde marchait ou caracolait, portant des lanternes de couleurs de toutes les formes. Des feux de Bengale éclataient à droite, à gauche, projetant leurs lueurs féeriques sur les maisons pavées et le cortège immense. Les pétards faisaient tressauter ceux qui ne s'attendaient pas à ces détonations : les miliciens et leurs musiciens s'avançaient en bon ordre et précédaient les chars des métiers.

Le bruit des acclamations dominait celui de la pyrotechnie et l'empereur du Brésil, accompagné de ses aides de camp, prit grand plaisir à toute cette cérémonie, — quelque peu sauvage, — qui lui rappelait sans doute les jeux de ses peuples de l'Amazone, quoique bien considérablement revus et augmentés.

Ceci se passait entre onze heures du soir et trois heures du matin, la veille du 4 juillet. Le lendemain, ou plutôt le jour même, il y eut une grande cérémonie politique devant l'*Independence Hall*, — la salle où fut signée la déclaration de la liberté des États-Unis, — pendant laquelle M. Richard Henry Lee, de la Virginie, descendant de l'un des héros de la guerre de 1776, lut le document authentique, suivi de nombreux discours patriotiques et très chaleureux. Le soir même, un feu d'artifice monumental était tiré dans le parc de l'Exposition en présence de plus de 300,000 spectateurs.

Telle a été cette Exposition du centenaire américain. Du 10 mai jusqu'au 10 novembre, 9,910,966 visiteurs ont foulé les gazons de Fairmount sur lequel s'élevaient plus de deux cent cinquante constructions de toutes les formes, de tous les genres d'architecture.

Ce fut un succès, dirons-nous encore, et la balance des dépenses fut grandement couverte par celle des recettes : ce qui n'arrive pas toujours dans des affaires de ce genre et de cette importance.

Ce chapitre de notre Amérique pittoresque ne serait point complet sans un paragraphe relatif au Wissahickon, charmante rivière qui coule à travers une vallée étroite, entre des rives élevées et couvertes de bois touffus.

C'est un pays sauvage que celui-là, où la main des hommes n'a pas encore porté la hache, quoique ce coin du territoire pennsylvanien soit à peine éloigné de quelques milles de l'une des plus grandes villes du continent américain.

La beauté du paysage du Wissahickon est particulièrement remarquable aux endroits où la rivière est sur le point de se joindre aux eaux du Schuylkill. A un mille en amont du confluent, le Wissahickon est calme et paisible; mais tout à coup il prend sa course, comme le ferait un torrent déchaîné. Il est vrai que ses rivages se sont resserrés, et que les usines de différentes sortes, établies sur les bords, ont voulu soumettre le flot pour les besoins des roues de leurs moulins; mais, la rivière faisant désormais partie du parc de Fairmount, il a été décidé que toutes ces manufactures seraient abattues comme nuisant à l'effet du paysage.

Et cependant le feuillage couvre tellement ces fabriques industrielles qu'il faut parvenir devant leurs murailles pour s'apercevoir qu'elles existent. Les peintres, eux, n'ont pas besoin de demander un guide pour trouver des points de vue qui deviennent des tableaux ravissants, grâce à leur pinceau ou à leur crayon.

Une route admirablement entretenue a été faite sur les bords du Wissahickon. Elle est bordée d'un côté par les eaux jaillissantes du courant d'eau, de l'autre, par des roches couvertes de feuillages qui abritent les promeneurs à pied ou en voiture contre les ardeurs du soleil. Le « tour du lac » philadelphien est un des plaisirs quotidiens de tous les gens oisifs de la grande ville. Les ponts couverts qui, à nos yeux, déparent si souvent un paysage des États-Unis, si on les compare à nos ponts élégants de l'Europe, semblent à cette place du Wissahickon en parfaite harmonie avec la nature du pays. Il est cependant des exceptions à cette règle locale.

De nombreux restaurants ont été bâtis sur ce chemin hanté par les heureux de Philadelphie.

On montre aux touristes, le long de la rivière, différents endroits qui ont leur légende; un entre autres, près du Log Cabin, — la Cabane de troncs d'arbres, — qui est un puits situé à l'extrémité d'un carrefour, lequel fut creusé, dit-on, il y a cent ans par un nommé Johann Kelpins, que l'on appelait l'Ermite du Wissahickon.

Ce personnage, qui avait fait des études sérieuses à l'Université de Helmstadt, en Allemagne, arriva, — toujours suivant la légende, — en 1694, à Philadelphie avec une centaine de ses coreligionnaires.

Le poète Whillies prétendait que maître Johann Kelpins présidait la fin du monde pour les derniers jours du centenaire, c'est-à-dire en 1700. Il mourut cependant en 1704 dans la retraite qu'il s'était choisie et qu'il avait nommée : la Femme du pays sauvage — *the Woman in the wilderness* — à l'âge de trente-quatre ans, au moment où il faisait un discours à ses adeptes au milieu de son jardin. Cet original possédait, disait-il, une pierre de sagesse qu'il jeta dans les eaux du Wissahickon, quelques instants avant sa mort : on la chercha vainement et on la cherche encore, sans la retrouver.

Un de ses adeptes dépensa une somme ronde pour détourner à certains endroits le passage du ruisseau et y faire des curages, à l'intention de retrouver ce précieux talisman. Comme pour la pêche des trésors de Kidd, — dont nous avons raconté les phases dans le II<sup>e</sup> chapitre de ce livre, — une compagnie fut formée par ces « gogos » religieux, avec l'intention de ne point abandonner l'entreprise sans avoir réussi. Les plongeurs ramassèrent un gros lot de pierres, toutes ressemblant à celles que possédait le prophète de la fin du monde, mais ni les unes ni les autres ne répondaient à l'attente des vrais croyants. Bref, quand on eut exploré le Wissahickon dans tous les sens, il fallut renoncer à ce travail ressemblant

fort à celui des Danaïdes. On avait dépensé plus de 100,000 dollars qui, sans plaisanterie, étaient réellement tombés dans l'eau.

Kelpins pratiquait la science des alchimistes, et les quakers le regardaient avec un certain mépris.

Nous n'oublierons pas dans ce chapitre le cimetière de Laurel Hill, — la colline du Laurier, — enclavée maintenant dans l'enceinte du parc de Fairmount. La partie réservée aux morts est séparée par une muraille. C'est là qu'ont été inhumées les célébrités américaines de Philadelphie et bon nombre de gens devenus illustres dans les arts, la littérature et les sciences.

De l'autre côté de cette nécropole, on en montre une seconde que l'on a nommée le cimetière du West Laure Hill. Les autres « demeures dernières » des morts de la Pensylvanie sont : le monument Cemetery, — ainsi désigné à cause d'un mausolée élevé en l'honneur de Washington et de Lafayette, — le Mount Peace, le Mount Vernon, le Glenwood, le Mount Moriack, le Woodland et le Cathedral Cemetery. Ce dernier est entièrement affecté aux inhumations des catholiques romains. Nous ne comptons pas ici d'autres lieux de sépulture qui sont consacrés à différentes sectes et exclusivement réservés à leur destination particulière.

Dans le cimetière de Cathedral Cemetery, où nous nous promenions une après-midi en compagnie de l'un de nos amis d'outre-Océan, nous nous arrêtâmes devant une tombe fraîchement close. Sur le cippe placé depuis quelques jours sur la terre qui recouvrait les restes mortels d'une jeune femme de la colonie française, M<sup>me</sup> Mary A.-F..., nous lûmes le sonnet suivant qui peut, sans le déparer, trouver sa place à la fin de ce chapitre. Les vers qui le composent nous prouvent que l'auteur, — le mari de la défunte, — avait autant d'esprit et de talent que de cœur.

Les fleurs s'entr'ouvriront dans l'ombreuse vallée  
Ou la tombe a caché ce qui fit mon bonheur.  
Là, près du noir cyprès, symbole de douleur,  
Le gramin verdira sur la terre foulée.

La lune brillera dans la route lactée ;  
De ses pâles rayons l'imposante splendeur  
Jettera sur les bois, jusqu'en leur profondeur,  
Le mystère et l'éclat de sa robe argentée.

Les oiseaux chanteront, le soir, dans chaque nid ;  
Leur hymne vers les cieux montera, chant béni !  
Mais mon cœur reste mort, hélas ! sur cette terre.

Celle que j'adorais, Mary, git en ces lieux,  
Et nul pouvoir humain n'a pu sécher mes yeux,  
Ni réveiller son corps endormi sous la pierre.



VUES SUR LE WISSAHICKON.

1. L'embouchure de la rivière. — 2. Le vieux pont. — 3. La chute d'eau.

## LA JUNIATA



DUNCANSON, A L'EMBOUCHEURE DE LA JUNIATA.

Les Américains géographes ont pris l'habitude de classer leurs courants d'eau d'après leur étendue et la plupart s'accordent à refuser le titre de fleuve, voire même de rivière, à tous ceux qui n'ont pas au moins un parcours de 1,000 milles. C'est un tort, — que nous redressons en passant, — car un grand nombre de ces affluents sont fort importants et leur beauté riveraine mérite d'être mentionnée.

La Juniata est un des tributaires, — issu de la montagne, — du fleuve Susquehanna et quoique sa source commence aux environs de Clearfield et que ses eaux se déchargent

dans le Duncannon, — c'est-à-dire après un parcours de 150 milles, — on trouve dans une petite distance des paysages assez ravissants pour qu'on doive en garder le souvenir et en raconter les beautés dans un livre pareil à celui-ci.

L'embouchure de la Juniata est placée à un mille de distance de Duncannon : c'est une ville qui eût mérité les honneurs d'être chantée par les poètes et d'attirer l'attention de nombreux artistes.

Le village ainsi nommé a été bâti sur le bord de la rivière, au pied de quelques collines qui semblent faire des courbettes respectueuses à la montagne élevée qui se découpe à plusieurs mille pieds dans l'azur du ciel.

Un fait assez curieux, qu'il est bon de signaler aux géologues, c'est que ces collines ne sont point le résultat des chutes de roches ou de terre provenant de la haute montagne : la preuve en est dans leur formation, qui consiste en pierres calcaires, tandis que le géant se compose absolument de roches à sablons.

C'est pour cette raison que les collines de Duncannon sont très cultivées : on y sème du blé et l'on y a planté de la vigne : ces produits rémunèrent amplement des fermiers de leurs soins.

Si l'on jette les yeux sur les hautes montagnes, on les trouvera couvertes de forêts de chênes, de noyers, d'hyckories, d'érables et autres essences de bois dur. A mesure que le touriste monte sur ces cimes étendues, au milieu desquelles la Juniata prend sa source, il se trouve bientôt à l'ombre des pins et des épicéas, tandis qu'à Duncannon, ces arbres sont complètement inconnus. On n'y rencontre pas d'autres essences que celles à feuilles tombant à l'automne.

Nos lecteurs voudront bien nous suivre sur les terres fertiles des collines, où la plus belle moisson de maïs mûrit au soleil ; nous examinerons ensemble les paysages qui entourent le Susquehanna et la Juniata dans ces parages.

Le premier de ces courants d'eau est très large en cet endroit. Ses eaux profondes et sombres couvrent un lit d'un mille de large et se dirigent en écumant vers Harrisburg. Nous ferons observer que si l'on regarde avec soin les montagnes qui semblent s'opposer au passage du fleuve, on se demandera comment ce cours d'eau pourra jamais sortir de ces labyrinthes obstrucateurs. Ce miracle s'opère cependant, mais il faut que le Susquehanna se livre à des tours et contours qui lasseraient tout autre qu'un fleuve géant comme l'est celui-là.

Jetez la vue de l'autre côté de Duncannon, vous verrez passer, sur le rivage même du Susquehanna, le « Northern central Railway » de la Pensylvanie et le canal qui était autrefois la propriété de l'État, mais qui depuis a été acquis par la route de la Pensylvanie.

Ces deux voies de communication sont placées à la base d'une superbe montagne couverte d'une forêt verdoyante, à l'exception toutefois de certaines places où la roche est dénudée ; on dirait une sorte de tuf volcanique, mais, quelle qu'elle soit, cette cime accidentée est fort pittoresque, et l'on se demande d'en bas quel est l'audacieux pouvant risquer l'ascension et la descente de ce pic ardu qui semble défier le ciel.

Rien n'est pourtant plus facile. L'épaisseur du bois empêche que l'on aperçoive des terrassements naturels qu'on dirait cependant tracés par la main des hommes. Le nom donné par les Américains à cette masse imposante est celui de Montagnes Bleues, — Blue Mountains, — mais les géographes leur ont conservé l'appellation indienne qui est celle de

Kittatiny. Derrière ces monts majestueux on en aperçoit encore un autre aussi grandiose, et c'est entre ces deux bosses géantes qu'on a jeté le pont sur lequel passent les attelages des bateaux qui se rendent du Susquehanna dans la Juniata, c'est-à-dire à l'embouchure même des deux affluents.

Cette embouchure n'est pas très large si on la compare à l'étendue horizontale du grand fleuve, mais le lit en est plus profond et les eaux de la Juniata offrent aux yeux une couleur bleue indigo qui a son caractère.

Certains poètes du terroir ont pris plaisir à célébrer les beautés du paysage et la mansuétude du courant d'eau. Rien n'est plus vrai s'il s'agit de l'époque de la saison chaude, mais quand les pluies tombent au printemps et à l'automne, lorsque les neiges fondent aux premiers effluves de la chaleur du renouveau, la rivière devient torrent et emporte tout sur son passage. On en a pour preuve quatre énormes piles d'un pont déraciné il y a nombre d'années.

Du reste, un fait bien connu, c'est que la Juniata ne peut pas laisser debout les constructions qu'on jette d'un côté à l'autre de ses rivages. Chaque printemps, ces ponts disparaissent comme une plume entraînés par les flots azurés qui se jettent dans le Susquehanna.

Du reste, les habitants des bords de ce fleuve savent bien vite ce qui se passe plus haut. Lorsqu'à Harrisburg on voit les ondes devenir plus claires, c'est la preuve évidente que la Juniata a considérablement grossi. On s'aperçoit de cette crue jusqu'à Huntingdon. L'on trouve, en descendant la Juniata, un terrain d'alluvion placé sur la gauche lequel cache en partie l'embouchure de la rivière. Mais il n'en est pas de même sur le parcours du Susquehanna, qui monte jusqu'au pied des collines et couvre les plages de ses ondes écumeuses.

Le touriste qui suit les rivages de la Juniata en longeant toujours le canal, parcourt, pendant quelques lieues, un terrain plat et uni. La rivière n'est point large, mais par contre elle est profonde et l'on assure qu'elle est très poissonneuse. On peut s'en convaincre après quelques minutes d'observation, lorsqu'on aperçoit d'énormes spécimens de la gent écaillée s'élançant au-dessus de l'eau pour happer les insectes qui voltigent à la surface.

Lorsqu'on approche de Perryville, le courant est obstrué par de nombreux îlots couverts de verdure. Les arbres sont si touffus que leurs branches plongent dans l'eau. Les vignes sauvages croissent de tous les côtés et les fleurs diaprent les prairies et les buissons entremêlés aux fougères et aux ronces de toute sorte. On fait remarquer aux visiteurs dans les parties basses de ces îles des mousses d'une espèce particulière et des roseaux qui assument une couleur orange disposée circulairement autour de la tige.

Certains de ces îlots sont assez vastes et très fréquentés par les belles dames et les galantins du pays qui viennent là, en partie de pique-nique, cueillir des mûres et autres nombreux comestibles agrestes qui font partie du dessert et sont mangés sur place. En somme, les « îles Moussues » — Moss Islands, — ont leurs charmes particuliers que nous sommes bien loin de trouver exagérés.

Aux abords de Perryville, l'on se trouve à la base de hautes montagnes qui semblent prêtes à écraser le passant; non point qu'il y ait danger de s'aventurer par là, mais parce que l'imagination fait souvent croire à un péril qui n'existe pas. A droite, une muraille géante se dresse à pic, surmontée d'un petit sentier que l'on dirait façonné par les mains





LES BIARRÈRES DE LA JUNIATA, PRÈS DE PERRYVILLE.

retire dans les endroits les plus inaccessibles, loin des poursuites des hommes, mais, lorsque

d'un maçon. Sur la gauche les montagnes semblent être enfilées l'une à côté de l'autre comme une rangée d'agates monumentales : on dirait qu'elles sont toutes de forme triangulaire ; une ravine est placée entre chacune d'elles et l'on y trouve des arbres de très haute futaie, au pied desquels des herbes croissent avec une énergie sauvage.

Les cerfs se plaisent dans ces parages et les ours noirs ont fait election de domicile sur les hauteurs. Mais ce n'est point chose facile que la chasse de ces animaux : il est indispensable pour les voir par corps d'habiter une plaine voisine des forêts et de fréquenter souvent l'intérieur des bois.

L'ours noir, — *ursus americanus*, — quoique d'une apparence lourde et gauche, n'en est pas moins un animal fort actif, très agile, et sa force aussi bien que son courage sont renommés sur tout le continent du nouveau monde. Pour éviter les poursuites de ses ennemis, — les Indiens et les blancs, — cet animal sait supporter les plus grandes fatigues et les privations les plus dures. A l'exemple des cerfs et des daims, l'ours noir change de canton suivant la saison, afin de se procurer sa nourriture. Pendant l'hiver il se



LES « ELIX ROUSSES » DE LA JUNIATA

le printemps reparait, on le voit revenir le long des bacs de peu d'étendue, près desquels il établit ses quartiers d'été. Il trouve dans ces parages des racines savoureuses et des plantes gonflées de sève à l'aide desquelles il attend la saison où mûrissent les fruits. Mais, avant cette époque, quand la chaleur est devenue suffocante, il s'enfonce au milieu des marécages et passe tout son temps à se vautrer dans la fange. Sa subsistance se compose alors d'écre-

visses, de grenouilles, de serpents, de racines; seulement, quand il est par trop affamé, il se jette sur un marcassin sauvage ou un veau qui passent à sa portée. Gare aussi aux plantations de maïs qu'il rencontrera sur son passage! il les ravagera pour le plaisir de mal faire.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en plaçant ici le récit d'une chasse à laquelle nous avons assisté.

Certaine nuit d'octobre nous dormions sous le toit d'un de nos amis, près de Perryville, lorsqu'un nègre pénétra dans notre chambre, porteur d'un billet que son maître venait de recevoir et qu'il nous communiquait. Un ami du planteur, notre hôte, le prévenait que plusieurs ours noirs étaient venus ravager ses plantations et il le pria de l'aider à les tuer. Il s'agissait de se mettre en route sur-le-champ. Nous ne fîmes point les paresseux et un quart d'heure après, nous partions, à cheval, suivis de quatre nègres également montés sur des bidets qui leur appartenaient en toute propriété, comme c'était l'usage avant 1866.

Nous primes au plus court pour arriver à la plantation du voisin; mais la nuit n'était favorable, ni pour la promenade, ni pour la chasse, car une pluie fine et pénétrante tombait depuis dix heures du soir, et l'atmosphère était étouffante. Quels que fussent ces inconvénients, à peine étions-nous parvenus au but de notre course que le maître de la plantation, — lequel nous attendait sous la véranda de son logis, — nous adressa des remerciements au sujet de notre exactitude: il nous engagea à le suivre au plus tôt. Nous étions quatre chasseurs munis de fusils, et notre suite se composait de six nègres et d'une meute de chiens de toutes races.

En nous acheminant vers le champ où les ours étaient occupés à la destruction du maïs, ce bon planteur de la Caroline nous apprit qu'il y avait cinq animaux dans sa propriété, et il fut décidé qu'on les attaquerait tous à la fois en se portant vers le centre du champ et en poussant des cris pour les effrayer et les forcer à se réfugier sur les arbres verts, qui se trouvaient en quantité dans l'enceinte.

Notre plan réussit, et nous entendîmes bientôt les bêtes sauvages qui se hissaient sur les branches, dont quelques-unes se rompaient sous leurs efforts. On alluma promptement un grand feu et, grâce aux lueurs qui s'en détachèrent, nous aperçûmes d'abord deux animaux blottis entre le tronc et une grosse branche. On en abattit deux sans trop de difficulté. C'étaient deux oursons de taille moyenne, qui furent achevés par les chiens.

Nous n'avions qu'un seul but, celui de nous amuser à cette chasse, et l'un de nous ayant trouvé un troisième ours, qui, selon toute apparence, devait être la mère de nos premières victimes, juché sur un hickory, nous ordonnâmes aux nègres de couper l'arbre à la base. Ce n'était pas chose facile, car le bois était fort dur.

En attendant le moment propice, nous nous tenions sur nos gardes, prêtant l'oreille aux efforts des bûcherons. Enfin, l'arbre vacilla; il tenait à peine par quelques fibres, quand tout à coup il se pencha à gauche et tomba sur le sol, avec une telle violence, que l'ourse, en arrivant par terre, y resta quelques instants étourdie.

Au même instant, les chiens se ruèrent sur la bête, la coiffant tour à tour, sans se rebuter des houspillements qu'ils recevaient. Nous nous tenions tous à cheval, enserrant l'animal dans un cercle, prêts à faire feu quand « elle » forcerait l'enceinte.

L'ourse se défendait avec énergie: elle étranglait un chien, déchirait le ventre d'un autre, mais ne parvenait pas à se débarrasser de ses assaillants. L'un d'eux avait sauté au museau de la bête et s'y tenait bravement suspendu. Cependant après une lutte, qui dura à

peine quelques minutes, l'ourse parvint à se débarrasser de son ennemi et s'élança hardiment contre un des nègres qui était monté sur un cheval blanc. Le quadrupède se cabra et s'abattit; mais le moricaud, excellent cavalier, ne s'était pas laissé désarçonner. Il restait sur sa selle de peau de mouton et nous criait de ne pas faire feu, car il était de force à faire la leçon à « mistress Bear ».

Nous frémissions pour le visage d'ébène, et notre anxiété fut très grande lorsque nous vîmes le cheval, l'ourse et l'homme noir rouler dans la poussière. Nous fermâmes les yeux instinctivement. Lorsque nous les ouvrimus, nous aperçûmes César, — c'était le nom de ce courageux esclave, — debout, et retirant sa hache du crâne de l'ourse qu'il avait fendu en deux. C'était un coup de maître : ce courageux garçon avait réussi, mais peu s'en était fallu qu'il n'eût été déçoué par cette bête carnassière. César était un héros, et nous lui adressâmes nos compliments les plus sincères.

L'aurore commençait à poindre sur les cimes des montagnes voisines; nous continuâmes nos recherches. Les deux ours qui se trouvaient encore dans le champ de maïs furent bientôt découverts, juchés sur un sycamore, à vingt pas de l'endroit où l'ourse avait été frappée à mort. Ceux-là, nous les enfumâmes en allumant au pied de l'arbre un grand feu d'herbes sèches et de brindilles de bois. La fumée montait en spirales, et les deux animaux se hissaient à chaque instant, brisant les branches faibles et se cramponnant aux plus solides. Enfin, nous les vîmes dégringoler et quatre coups de feu eurent bientôt fait justice de ces prédateurs forains. Les chasseurs et les chiens étaient dans une joie délirante.

Nous rentrâmes au logis du planteur de Perryville au bruit des fanfares. Le lendemain un chariot fut envoyé pour rapporter le gibier. Mais nous fîmes remarquer au maître de la maison que nous et nos chevaux avions fait plus de mal au champ de maïs que tous les cinq ours dont nous l'avions débarrassé. Nous lui rappelâmes alors, ou plutôt nous lui apprîmes ces vers du bon La Fontaine :

. . . Les chiens et les gens  
Furent plus de dégâts, en une heure de temps,  
Que n'en auraient fait en cent ans  
Tous les lièvres de la province.

Nous dirons en passant que les sifflements des machines à vapeur du chemin de fer sont désagréables aux oreilles des animaux sauvages, qui se retirent, depuis quelques années, dans les vallons éloignés de ces contrées encore primitives.

La plupart de ceux qui passent au bas de ces monts ardu ne se doutent pas de l'éten due de ce chaînon de la Juniata; mieux encore, les voyageurs, plus intrépides que les autres, qui veulent tout voir et qui s'aventurent dans ces défilés, encore à peu près inconnus, se perdraient dans un pareil labyrinthe s'ils n'étaient point accompagnés par d'excellents guides.

Vue par un beau clair de lune, la Juniata près de Perryville est d'un aspect très grandiose; le silence de la nuit, à peine interrompu par le mouvement de l'eau qui court sur un lit de cailloux, le souffle de la brise à travers la ramée, la feuille qui heurte en tombant une de ses sœurs, le froissement des branches les unes contre les autres, tout concourt à donner au paysage un charme qui impressionne vivement celui qui le contemple.

Dès que le vent souffle, les voix de la montagne se répondent l'une à l'autre : on dirait un orage qui gronde sans éclater encore. Ces bruits insolites sont tantôt stridents, ou à peine perceptibles; il est facile de se laisser aller à de folles croyances : celles de l'exis-

tence de fantômes invisibles qui chercheraient à effrayer l'homme assez audacieux pour avoir franchi les domaines des démons des bois.

Nous ferons bien observer que si Perryville, vu de nuit, est un pays ravissant, on ne peut pas avancer la même chose au sujet du pays que l'on traverse au-delà de ce village. La grande muraille dont nous avons signalé l'existence cesse alors de se dresser au côté droit des voyageurs, et les collines s'abaissent graduellement vers la rivière, formant çà et là des caps ou de petits promontoires couverts de buissons épais.

Sur les rives opposées, les hautes cimes se dressent encore, mais en s'éloignant pour ainsi dire du courant d'eau, qui est toujours fort gracieux entre les rives boisées.

La partie la plus pittoresque de cette région enchanteresse se trouve de l'autre côté du village appelé Mexico. On se demande ce que veut dire ce nom, qui n'a pas de signification particulière. Après avoir inutilement cherché quelque explication, il nous a paru rationnel d'attribuer cette dénomination à l'époque où furent bâties les premières maisons de ce centre de population, c'est-à-dire en 1847, pendant la guerre entre les États-Unis et le Mexique.

Celui qui examine la Juniata en aval, ou en amont, ne sait quel côté il doit le plus admirer. A notre avis, c'est vers la seconde perspective que l'on doit porter son attention, car la montagne dénudée par les bûcherons offre des phénomènes qu'il est curieux d'examiner.

De temps à autre, sans crier gare, d'énormes blocs de roches se détachent tout à coup du groupe uni et roulent avec fracas dans le lit du courant d'eau. Ces pierres plates ou rondes ont obstrué la Juniata à certaines places et l'ont forcée à changer de direction. Cette montagne pelee n'est certainement pas belle à voir, mais les courbes de la rivière sont si gracieuses, les collines boisées tellement nombreuses que l'on remarque avec intérêt le contraste de la mort avec celui de la vie.

L'endroit placé le long des rives de la Juniata qui attire ensuite le voyageur est celui où le lit est très resserré entre deux murailles de pierre, lesquelles semblent des obstacles insurmontables à la continuation du parcours.

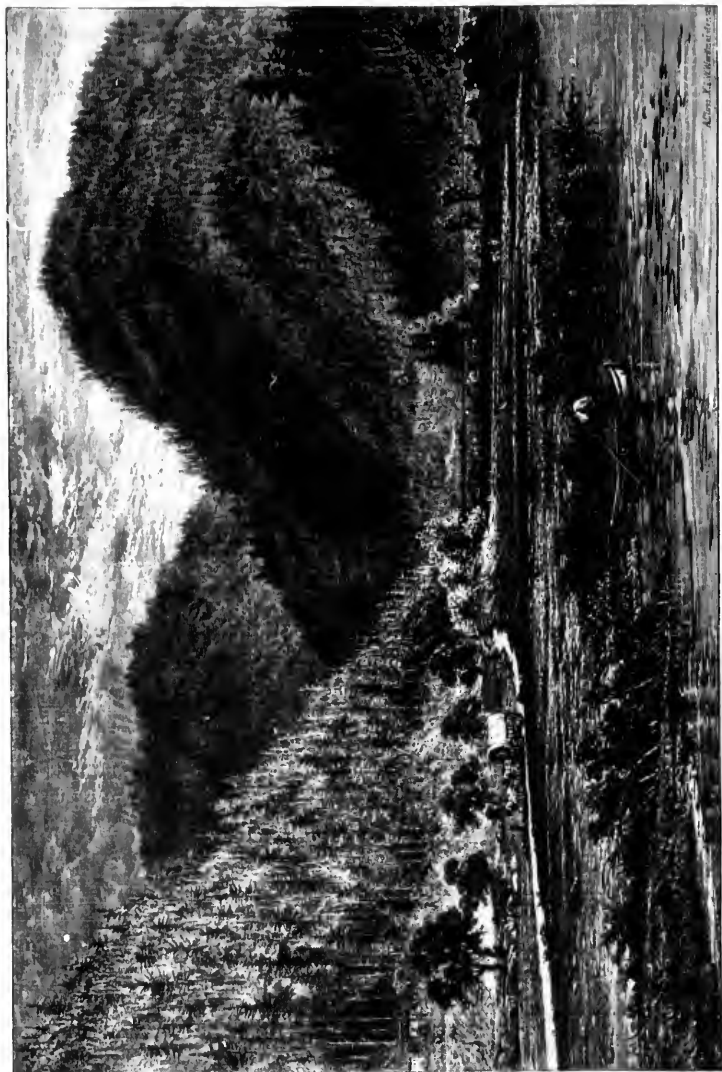
Ce défilé mesure plusieurs milles et donne une idée grandiose de ces cimes de Titans, sur les parois desquelles on aperçoit des assises branlantes qui menacent le passant. L'on dirait, si l'on examine avec soin ces hauteurs, des châteaux en ruines, dont les créneaux sont reliés ensemble par des guirlandes de vignes vierges et d'autres plantes pariétales.

L'illusion est complète et ces *burgs* imaginaires sont réellement une des attractions qui amènent là le touriste et le retienent en contemplation.

Le brouillard vient souvent se cramponner sur ces murailles « dantesques » et le soleil cherche inutilement à le dissiper. Il faut que ses rayons dominent les hauteurs pour obtenir un résultat sur ce chaos de nuages et de brumes. On assiste alors à un spectacle très fréquent dans les Alpes et les Pyrénées en Europe : le brouillard, qui semble maintenu à une grande hauteur, entre les émanations chaudes de la terre et les effluves incandescents du soleil. Peu à peu l'appareil aspirateur de la nature entre en fonction et la brume est absorbée.

Enfin la clarté a repris son empire; l'azur du ciel est visible pour tous; les nuées courent dans l'espace doré et les rayons de l'astre bienfaisant activent la maturité générale.

Il arrive souvent qu'après avoir remporté la victoire, le soleil s'éclipse et disparaît : le brouillard s'est alors reformé; mais, après d'autres escarmouches célestes, Phœbus reprend encore le dessus, sauf pourtant à la surface de la Juniata, où les fées « vaporeuses



LE CAÑON DE TYRONE, VUE PRISE DU PONT.

des eaux » se livrent à des ébats chorégraphiques qui étonnent celui ou ceux qui les suivent des yeux.

La sortie de la rivière hors de cette gorge est aussi abrupte que l'entrée l'avait été. Le touriste qui a suivi les bords du canal, en mesurant des yeux la hauteur des murs cyclopéens, se trouve tout à coup en face d'une superbe vallée qui avoisine la rivière de Lewistown. Les collines sont restées derrière lui.

Le paysage entre Lewistown et Huntingdon est très remarquable, mais il faudrait pour en parler recommencer ici un éloge semblable à celui que nous avons écrit au sujet de Perryville.

Les contours des montagnes sont plus élevés, le courant d'eau est devenu plus rapide et plus contenu, si bien que les habitants du pays se sont vus dans la nécessité de multiplier les ponts. Le charme de la route suivie par le voyageur consista particulièrement dans l'aspect du paysage composé, sur le côté droit de hautes palissades et, sur l'autre, de collines qui paraissent semblables à une mer de verdure agitant ses vagues.

Si l'on s'aventure dans les parties élevées de la montagne, on se trouve dans la région des pins, qui croissent dans les interstices des roches fendillées.

A Huntingdon, les montagnes ont disparu et la plaine cultivée embrasse un grand espace jusqu'à l'horizon. La Juniata se divise en cet endroit ; le lit le plus large, — mais le moins pittoresque des deux, — se dirige vers Hollidaysbury, et l'autre, — appelé la Petite Juniata, — s'en va, dans la direction de l'ouest, jusqu'à Tyrone.

Le canal et le chemin de fer de la Pensylvanie, qui, jusqu'à cette ville, avaient suivi une ligne parallèle, se séparent alors : le canal continue à descendre avec la grande branche de la Juniata, tandis que le railway tient compagnie à la petite rivière. Cette scission a forcé les gens du pays à élever de nombreuses voies de communication entre les rives de la Juniata, particulièrement à Huntingdon, dont la position est vraiment très pittoresque. Bornée au nord par les montagnes, entourée d'eau, cette ville en miniature est charmante.

A dater de ce coin du territoire, la Juniata cesse de couler comme une rivière : on ne la considère plus que comme un ruisseau à « truites ». La Petite Juniata n'offre plus cet aspect gracieux d'un paysage boisé, où la pureté des eaux caractérise un courant issu de sources limpides. Les flots malpropres sont la preuve du passage de la rivière dans un pays de mineurs où ceux-ci se plaisent à nettoyer leur minerai dans le lit qui contient les eaux.

Au sortir de Huntingdon, le voyageur est en pleine montagne. Divers ruisseaux viennent se jeter dans la Petite Juniata, dont les sinuosités décrivent des zigzags tels qu'il a été indispensable de placer des ponts de ci et de là.

A l'embouchure de Suron Creek, les montagnes, qui, jusqu'à cet endroit, se trouvent à pic sur le côté de la route, se dressent comme des obstacles au passage. Cette cime ardue se nomme Tussey's Mountain. Qu'on se figure une carcasse de tortue dont la hauteur est de plusieurs milles. Il a donc fallu ouvrir un tunnel, qui, du reste, est assez court.

On parvient, en débouchant de l'autre côté, à 7 milles de Tyrone, au cœur de la montagne, où la forêt de pins est réellement épaisse.

Sur les collines placées à la base des hautes montagnes, s'élèvent des fermes d'un aspect agréable et des plantations de maïs s'avancant vers la maturité. Voici les grandes cimes, que l'on aborde vers la base et qui montrent aux yeux levés en l'air des pics de formes diverses.

Lorsqu'on est parvenu à Tyrone, on s'imaginerait que la montagne a été tranchée par

un grand coup de sabre: il y a là une ouverture géante qui impressionne le spectateur.

Ce sont les eaux de la Juniata qui, indubitablement, ont produit ce phénomène dans les temps passés. La pierre n'est pas déposée en couches calcaires, comme à la place où le Kanata se fraye une issue aux chutes de Trenton.

On trouve cependant à cet endroit, sur la droite de la rivière, des pierres à sablons qui ont servi à la construction des ponts jetés sur la rivière.

Tyrone est placé au centre d'une immense vallée. Les montagnes se trouvent à quelque distance de là, vers l'est et vers l'ouest, mais au nord et au sud elles barrent le passage.

Tout porte à croire que, dans les temps reculés, la rivière avait formé un lac à cette même place. Puis, à une époque dont la date ne nous est point connue, cet amas d'eau, accru par différents ruisseaux, se déversant dans son sein, s'est précipité à travers les gorges qu'il a creusées pour se faire un lit et s'échapper de sa prison.

Le courant d'eau nommé, « Bald Eagle », — l'aigle chauve, — se jette dans la Juniata à cette place, et, toutes les années, à l'époque de la fonte des neiges et des pluies torrentielles du printemps, le terrain est complètement inondé.

La ville de Tyrone a été bâtie sur les déclivités de la rive du Bald Eagle et s'élève en pente le long des terrassements; la base des montagnes est couverte de superbes cultures.

La coupe des arbres résineux est une grande occupation des habitants, car tous les arbres à bois dur ont été détruits depuis longtemps pour remplacer le charbon absent, afin d'alimenter les feux des usines dont la création a été celle de l'origine de la cité industrielle par où passe le chemin de fer.

Tout le paysage des alentours rappelle celui des Alpes: certains chemins tracés pour donner passage aux convois de poutres et de blocs de bois de chauffage, amènent le touriste dans des régions sauvages qui soulèvent son admiration. Les orages sont très fréquents au milieu de ces gorges et le voyageur qui s'y aventure ne doit pas oublier d'emporter un parapluie, quoique cependant ce meuble lui soit souvent de fort peu d'utilité, même encore plus dangereux qu'il ne le pense, car il pourrait être entraîné dans un précipice par ce parachute qui n'en serait plus un.

Un fait curieux à signaler, c'est que la tempête dans ces parages ne dure pas plus de cinq minutes. Bientôt le soleil reparait et vient sécher les vêtements du voyageur trempé jusqu'à la moelle des os. Toutefois l'orage n'est pas dissipé; les nuages qui tournoient dans tous les sens se reforment bientôt et l'on subit une, deux, trois averses même, si ce n'est davantage, quand on cherche à franchir le « Sinking Run », — le torrent qui s'enfoncé, — lequel monte dans les gorges au-dessus de Tyrone.

Rien qu'à examiner avec attention la gravure qui termine ce chapitre, on comprend le danger qu'il y a à se risquer dans ces passes sauvages et inhabitées.

La flore de ce pays consiste en de nombreux cerisiers sauvages et des baies à fruits rouges qui tentent le passant. Des deux côtés de la route on lève les yeux vers des pins élancés, des noyers hickories et quelques bouleaux au feuillage argenté.

L'eau qui court dans le torrent est bonne à boire, quoique mêlée de sable. Quand le printemps arrive, les rhododendrons sont en fleurs de tous les côtés; seulement la route est détrempée et il faut un grand courage pour s'y aventurer.





LA ROUTE DU TORRENTI, — SINKING EEN — AU-DESSUS DE TYRONE.

## BALTIMORE ET SES ENVIRONS



LE FORT MAC HENRY, ENTRÉE DU HAVRE DE BALTIMORE.

LORSQUE le capitaine John Smith pénétra dans les eaux de la baie immense de Chesapeake sur deux esquifs peu faits pour défier les dangers d'un coup de vent, il n'explora pas, — que nous ayons jamais appris, — la rivière Patapsco.

Poursuivis par les orages, qui semblaient vouloir s'opposer au débarquement de ce « découvreur » du pays, le capitaine John Smith et ses gens, — qui chantaient des psaumes à la mode des puritains d'alors et n'osaient proférer le moindre blasphème, — ce dont nous les félicitons sincèrement, — de peur d'être punis par une douche d'eau glacée versée dans les manches de leur vêtement, — débarquèrent précipitamment à Jamestown.

Ce même navigateur explora, lors d'une seconde expédition, le Potomac et le Patuxent, mais il ne poussa pas ses investigations au delà. Lorsqu'en 1634, les embarcations « Ark » — *l'Arche*, — et « Dove » — *la Colombe*, — entraînées par la tempête, atterrirent à Saint-Clément, où les pèlerins du Maryland venaient s'établir, ceux-ci furent d'avis que le siège du gouvernement serait placé sur les bords du Potomac.

La tradition n'a point apporté jusqu'à nous le nom du premier colon qui s'aventura à travers bois, ou se risqua dans l'intérieur du pays par la baie de Chesapeake, — ce qui est plus probable, — pour se fixer à l'endroit où, de nos jours, Baltimore existe comme ville

importante. La légende, qui se mêle de tout et à tout, ne dit rien sur l'origine de la cité renommée par la beauté de ce « sexe enchanteur à qui nous devons nos mères ».

Tout ce que l'on a pu découvrir, c'est que ce fut seulement bien après l'an 1634 que les colons du Maryland se décidèrent à abandonner leurs installations sur les rives du Potomac, afin de braver les prétendus dangers que l'on prédisait devoir menacer les hommes assez audacieux pour envahir le territoire occupé par les Susquehannas. Ces colons n'avaient même point prévu les avantages qu'il y avait pour eux et leurs enfants à placer une ville sur un terrain contigu à un immense courant d'eau, voisin lui-même d'une baie sans pareille. Tout ce qu'ils rêvaient, c'était une situation stable sur les rives d'un fleuve qui porterait des navires et dans les ondes duquel ceux-ci seraient en sûreté.

Les environs les plus rapprochés de ce havre abrité contre les vents n'étaient point faits pour attirer les yeux d'un amant de la belle nature, car personne n'osait pénétrer dans l'intérieur du pays. La *Jone's Fall*, — cascade de Jone, site très curieux et dont il est souvent question quand on visite Baltimore, — était, au xvii<sup>e</sup> siècle, un ruisseau aux ondes pures et limpides dont rien ne troublait la tranquillité.

La forêt descendait jusque sur la rive du ruisseau et couvrait de son ombre les autres sources irrigantes de ce coin de terre. On comprend alors facilement que, sans prévoir ce que serait plus tard la ville dont on posait les fondations, les pèlerins du Maryland s'étaient seulement dit qu'ils avaient eu la main heureuse en découvrant un emplacement tout à fait propice à leurs vues ambitieuses.

Vers la fin de ce même siècle, la valeur du sol et l'utilité des courants d'eau furent reconnues et les chefs du pays en tirèrent parti. Le site connu sous le nom de Jamestown est désigné sur les cartes de l'époque comme étant l'endroit où la culture des choux rapportait le plus à ceux qui s'occupaient de jardinage. Bientôt on vit prospérer la récolte du tabac, que l'on entassait, lorsqu'il était sec et prêt à être exporté, sur de grands chariots trainés par des chevaux dont la direction était confiée à des nègres. A cette importante branche de commerce se joignirent ensuite les produits des minoteries, des tanneries établies de tous côtés et le trafic organisé avec les États voisins et les « Iles sous le Vent » du golfe du Mexique. C'est alors que ce nom prosaïque de Jamestown parut impropre aux habitants du pays, qui proposèrent de lui substituer celui de l'expropriétaire des territoires sur lesquels la cité avait été construite, lord Baltimore.

On montre, à Washington, un portrait de ce noble du bon vieux temps, lequel est signé par Van Dyck. Cette toile remarquable fut échangée, il y a près d'un demi-siècle, par la législature du Maryland, pour un certain nombre de portraits représentant les premiers chefs de la colonie, qui sont dus au pinceau d'un artiste nommé Peale.

Lord Baltimore — s'il faut en juger d'après la figure peinte par Van Dyck — était grand et très bien tourné. L'habit qu'il porte est couvert de broderies et a des manches doublées de soie bleue. Le gilet, — ce que l'on appelait la veste, — est également brodé avec la plus grande richesse; les culottes courtes sont de velours azur; la garde de l'épée est ornée d'une ganse de couleur orange. Il porte au cou un hausse-col d'acier bruni et damasquiné. Le ceinturon de l'épée, comme cette arme elle-même, est couvert de pierres précieuses; la tête coiffée d'une perruque poudrée, les pieds chaussés de souliers à boucles d'or : tel est l'ensemble du personnage représenté sur la toile, qui a, outre sa valeur intrinsèque, une valeur artistique incontestable.

Baltimore fut longtemps une véritable ville de province, non seulement pour le style des maisons, mais encore pour les mœurs des habitants qui s'y étaient établis. Ceux-ci, suivant les us et coutumes de leurs pères, dansaient le menuet et le cotillon; tous parlaient plus qu'ils ne lisaient, ce qui ne les empêchait point d'être réellement très sociables, parfaitement bons et hospitaliers, preuve évidente de l'existence du bonheur intérieur dont ils jouissaient sans conteste. On se plaît à fermer les yeux pour revoir dans un rêve ces gentlemen d'un siècle passé, le chef couvert d'un tricorne surmontant une perruque frisée, pommadée et poudrée, portant des habits étroits et pourvus de poches sans nombre, des culottes courtes, des bas rayés ou chinés et des souliers à boucles d'argent. A côté d'eux, les dames, coquettement troussées et jolies comme des cœurs, parmi lesquelles on montrait les aïeules des Carrols, des Catons, des Pattersons, des Ridgeleys et de tant d'autres que nous pourrions citer à cette place.

C'est à dater de cette époque que Baltimore a conquis dans le monde entier une réputation bien méritée pour les grâces réunies des femmes qui en sont originaires. Dire d'une jeune fille qu'elle est née à Baltimore est déjà un brevet d'élégance qu'elle se charge de sceller à première vue.

Nous avons sous les yeux un opuscule rarissime daté de 1812, où nous lisons les lignes suivantes (*sic*) :

« Il est avéré que la ville que l'on nomme Baltimore contient 40,000 âmes. Les gens opulents semblent jouir avec satisfaction des bonnes choses et se plaisent dans le luxe plus que ne le font les populations des pays situés plus au sud du territoire américain. Ils comprennent le savoir-vivre, et on trouve sur le marché de la cité des vivres de choix qui prouvent que les Baltimoreiens adorent le confort et les splendeurs d'une table bien approvisionnée. »

La rue Market, — du Marché, — qui est maintenant nommée « Baltimore street », passait pour la promenade la plus élégante : on y voyait circuler les belles de la ville, avec leurs robes à traîne et à panier, en brocart et en soie de prix, ornées de dentelle sans pareilles, leur coiffure énorme, retombant sur leurs blanches épaules en boucles neigeuses; tout en elles contribuait à attirer l'attention et l'admiration des passants. On se plaisait à les voir arpenter la promenade favorite et montrer leurs pieds mignons, chaussés de mules à talons de bois, et leurs pinnaches perchés sur le sommet d'un échafaudage de cheveux.

Les carrosses pesants — « Conestoga Wagons » — circulaient dans les rues boueuses et encore dépourvues de pavés, traînés par les chevaux les mieux choisis des environs. Ils s'arrêtaient à la porte de vieilles auberges, entourées de vergers spacieux, et dont l'enseigne originale se balançait au-dessus de la porte d'entrée, enseigne qui existe encore, malgré les protestations des populations du XIX<sup>e</sup> siècle. La nuit venue, l'on allumait des lampes entretenues au moyen d'huile de graines pour éclairer les coupleurs de plaisirs qui se rendaient à la vieille « Assembly Rooms », laquelle est encore debout au coin des rues Holyday et Fayette.

Baltimore s'agrandit peu à peu. On vit longtemps d'immenses marécages à l'endroit qui touche aux bords du Potomac, et la plupart des rues descendant vers le port étaient tortueuses et mal bâties. Dans le quartier où est situé Centre Market Space, c'est-à-dire au milieu de la cité, existait une fondrière qui n'avait rien de pittoresque. Il fallait atteindre les hauteurs de Charles street, c'est-à-dire la partie la plus excentrique de la ville, pour

respirer un air fortifiant et salubre. Ce fut seulement à l'époque où les constructions s'élevèrent sur ce plateau que l'on vit les habitations s'étendre dans la campagne environnante : maisons de bois, si l'on veut, mais toutes abritées par de très beaux arbres. On en peut encore trouver des spécimens curieux, ornés de pignons et de clochetons d'une autre époque, dans les *yards* qui sont placés à cette heure au centre de la ville.

Tant que le quartier des affaires fut celui qui avoisinait le port, le séjour du monde élégant changea de place : ainsi des environs de Falls, la population riche se dirigea vers Lombart street et sur Harrison, où l'on ne trouve, en 1879, que des boutiques occupées par des juifs qui y vendent de vieux habits et de la ferraille. Ces millionnaires des jours passés se fixèrent enfin à Gay. Ils firent là une station assez longue, après laquelle la noblesse commerciale alla planter sa tente dans les rues de Lexington, North Calvert et dans les faubourgs éloignés de Barré, Conway Sharp à l'ouest et à l'est, puis dans Franklin street au nord.

Lorsqu'en 1812, on éleva la colonne surmontée de la statue de Washington, en l'honneur de ce héros de l'indépendance, ce phare de la liberté attira, — comme le fait l'aimant, — tous les amateurs de belles résidences autour du square de Howard Park. La transformation fut complète : Baltimore avait fait un saut rapide de Centre street jusqu'au second plateau.

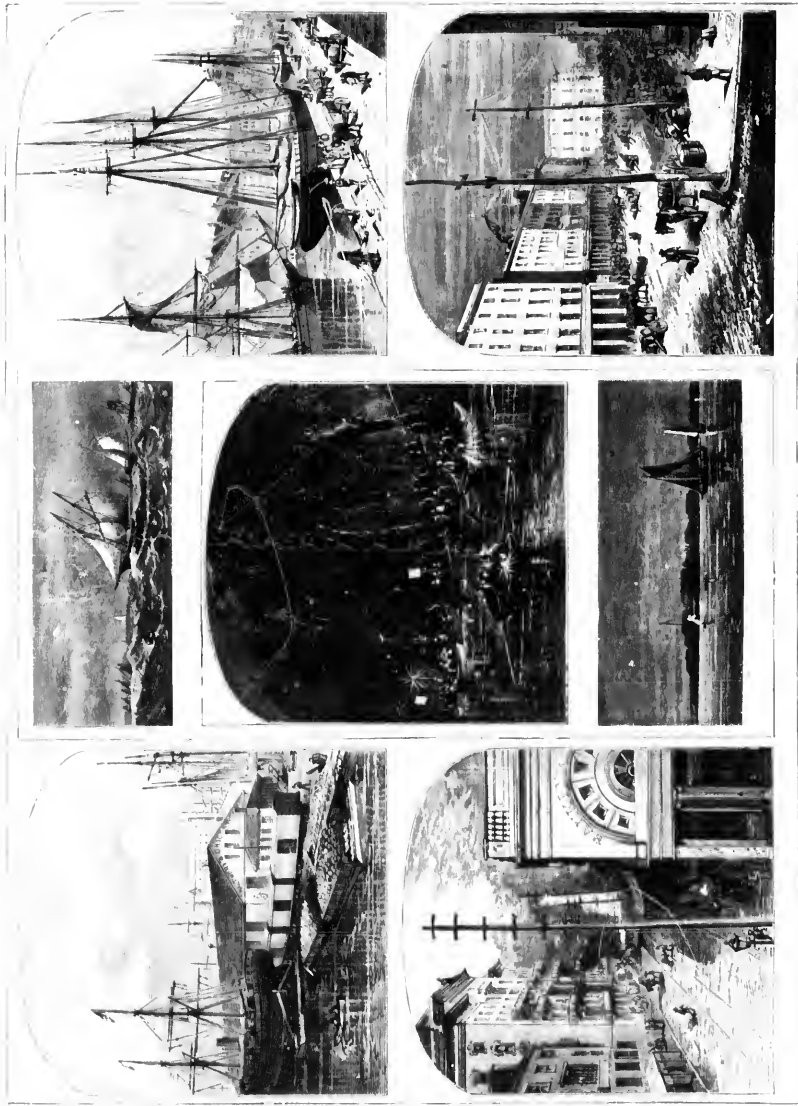
Ce monument de Washington, bâti au moyen des produits d'une souscription, fut rapidement conçu et exécuté. On vit arriver, sur les lieux où la construction se faisait, des chariots sur lesquels étaient placés d'énormes blocs de marbre du Maryland, que l'on tirait de la carrière située à 16 milles de là, à Block Rock, près de la rivière Gunpowder.

Le dessin de ce monument est d'une simplicité grandiose, aussi bien que d'un effet majestueux. Le piédestal, d'une largeur de 50 pieds carrés sur 35 de hauteur, est couvert d'inscriptions relatant, en langage concis, — celui des inscriptions, — les hauts faits du général illustre. Au-dessus de ce piédestal se dresse majestueusement la colonne de marbre poli, d'une blancheur éburnéenne et d'un grain très remarquable, dont l'élevation est de 150 pieds. Sur le faite du chapiteau, on a placé — comme sur la colonne Trajane et sur celle de la place Vendôme — une sorte de cône arrondi, sur lequel se dresse la statue du héros, tenant dans une de ses mains son « discours d'adieux » prononcé à Annapolis, dans la chambre du Sénat. On parvient au sommet au moyen d'un escalier en spirale, et le touriste est obligé d'avoir recours à une lanterne pour ne pas se casser le cou.

La vue dont on jouit de là porte sur la ville et les rives du Potapso jusqu'à des horizons infinis.

Tout au bas sont étagés, comme les flots d'une mer agitée, les toits, les clochers pointus, les dômes des monuments publics, les toitures recouvertes de zinc des marchés. Cela n'a vraiment rien de très pittoresque ; mais on jette les yeux plus loin, et l'on aperçoit alors de gracieux villages, des villas entourées de jardins et des forêts verdoyantes. Vers le sud, le Potapso circule et va se jeter dans la baie et, si le temps est beau, le guide, qui vous a accompagné sur le chapiteau géant du monument, vous indique le clocher miroitant du State House — maison de l'Etat — de la ville d'Annapolis, située à 40 milles dans l'intérieur des terres.

Ce que l'on distingue le mieux du haut de ce phare glorieux, c'est le périmètre du port,



VUES DIVERSES A BALTIMORE.

1. Le cap Locust. — 2. Bateaux de pêche dans la Chesapeake. — 3. Le quai Spears. — 4. Le parc Patterson, vu de nuit. — 5. La rue Calvert. — 6. Le fort, Mac Henry.  
7. La rue de la Bourse.

situé au centre de la ville sur la bordure des Spring Gardens, — jardins de la source, — à droite, et enfin les manufactures de Canton, placées vers l'extrême gauche.

On aurait une idée incomplète de ce qu'est Baltimore, si l'on ne se rendait pas compte de la position de la ville relativement au fleuve qui la baigne. Pour bien jouir de ces points de vue, il faut se rendre à Patterson Park, vers l'est de Baltimore. On y trouve encore les restes des terrassements élevés en 1812, lorsque les Anglais vinrent débarquer à North Point, à 12 milles plus bas. Le parc de Patterson s'appelait autrefois d'une façon moins euphonique; on le désignait ainsi : Loudens Lager's Hill. C'était le rendez-vous des Cerberus, c'est-à-dire de la population de cet endroit de la vieille ville, située de l'autre côté des Falls, qui ne pouvaient se rendre au Druid Hill Park, promenade favorite du beau monde et située à 6 milles de Baltimore. Ce dernier parc est, en effet, très fréquenté par les heureux de la ville; on voit souvent se promener sur le lac les jeunes misses confiées aux soins d'un cavalier rumeur par une mère vigilante qui reste prudemment sur le rivage.

Federal Hill, — la montagne de la Fédération, — sise sur la rive opposée du port, est bien plus fréquentée par les habitants du dehors de la ville que le parc Patterson. Cette qualification de Fédération est un des souvenirs de la guerre : on trouve encore en cet endroit les fortifications privées, il est vrai, des canons qui menaçaient la ville. Le drapeau qui flotte aux mâts de la construction de bois n'est plus celui qui signifiait « guerre »; de nos jours, il veut dire « paix » et il sert de sémaphore; aussi les pilotes ne se trompent pas lorsqu'il s'agit d'examiner la hauteur à laquelle le signal est appendu. C'est à ce moment qu'un remorqueur s'élance hors du havre, en quête d'un travail facile à exécuter.

En dessous de Federal Hill, on peut visiter le fort Mac Henry. Puis, à 9 milles en aval de la rivière, on va voir les murs inachevés de Fort Carroll, que l'on voulait bâtir sur la plage de Soller.

On raconte qu'un prisonnier américain, nommé Francis Scott, se trouvant à bord d'un bâtiment de guerre anglais, composa le célèbre chant national « Star Spangled Banner », — la *Bannière mouchetée d'étoiles*, — en voyant flotter un drapeau au gré du vent, au-dessus de la fortification. Ce même étendard est précieusement gardé par les descendants de la famille du colonel Armistead. Une des étoiles a été coupée pour être offerte à un ami. Sur l'une des bandes blanches de la « bannière » est peint le nom du colonel Armistead, qui commandait les forces américaines pendant le bombardement. Le typographe qui composa en caractères de plomb les paroles du célèbre hymne populaire vivait encore en 1783, et il avait conservé le numéro du journal où ces vers patriotiques furent publiés. Le navire anglais *Minden*, sur lequel se trouvait l'auteur Francis Scott, a été détruit il y a cinq ans à peine, comme étant hors de service.

Le meilleur moyen que le touriste puisse employer pour regagner Baltimore, c'est de héler un batelier qui le conduira dans son esquif léger le long des bords du havre, en frôlant tous les embarcadères et débarcadères, dont la plupart sont très vieux, aussi anciens sans doute que la ville elle-même. Tous portent le nom de celui qui les a construits; on les désigne ainsi : Bowly's Wharf, Spear's Wharf, Smith Wharf, etc., etc., et l'on vous fait observer que ces quais sont insuffisants, en égard à l'augmentation des affaires. C'est pour cela qu'à la place nommée Locust Point, la compagnie du chemin de fer « Baltimore et Ohio » vient de faire bâtir tout dernièrement un quai immense, sur lequel est placé un élévateur à grains, l'un des plus complets de tous ceux que l'on connaît aux États-Unis.

C'est sur ce quai que les steamers de Brême débarquent leurs passagers et leurs marchandises. A quelques pas plus loin, les émigrants qui désirent se rendre dans l'ouest peuvent s'introduire dans les wagons qui les conduiront à destination, sans quitter le convoi.

Si l'on remonte plus haut sur les eaux du Patapasco, on se rendra compte de tout ce qui est intéressant dans le port de Baltimore. Derrière nous, voici le fort Mac Henry; à gauche, Federation Hill, où est placée la tour aux signaux; à droite, le vaste lit du fleuve et les usines qui sont la gloire et qui font la richesse de Canton. Sur le devant de ce tableau, on distingue de nombreuses manufactures et des magasins, de l'autre côté desquels se dressent les tours des églises et les toits des riches maisons de la ville.

Sur les eaux, les embarcations de toutes sortes ouvrent la voile au vent : là sont les lougres qui vont pêcher les huîtres et les esquifs transportant des vivres au marché; tous naviguent de la façon la plus merveilleuse entre les rives du Maryland et de la Virginie, et se frayent un chemin entre les masses flottantes en partance pour un lointain voyage ou bien revenant au port, après avoir fait le tour du monde, peut-être seulement le cabotage, entre les côtes du Maine et de la Floride.

La profondeur du havre est telle, entre Light street et le Maryland Institute, — un espace de 200 mètres carrés environ, — que les navires peuvent s'emboîser à 100 pieds du quai, au beau milieu de la ville. La place ordinaire du débarquement est à l'Institut, et, quand on se promène dans Lombard street, on peut voir très distinctement la place de l'Échange, la Bourse, et la Douane. Ce quartier est complètement affecté au commerce. La Douane est un bâtiment très remarquable qui a coûté une somme énorme à construire.

Si l'on traverse la place de la Bourse et South street, séjour des courtiers de tout genre et des agents de compagnies d'assurance, on arrive dans Baltimore street et on se trouve au milieu de l'agitation la plus curieuse. C'est dans cette rue que « toute la ville » porte ses pas chaque jour et à chaque heure. C'est dans cette artère si fréquentée que sont ouverts les plus vastes hôtels de Baltimore. On aperçoit de là le « Battle Monument », élevé à la mémoire des soldats qui sont morts pour la défense du pays en 1812.

A gauche vous pouvez entrer, si bon vous semble, dans le célèbre restaurant de Barnum, où la carte offre tous les jours la soupe à la tortue de mer et de terre, les huîtres de Chesapeake et les crabes tendres frits. Les vrais gourmets connaissent bien le chemin de cette taverne.

C'est également en cet endroit que se tiennent les cochers et leurs voitures de louage. De temps immémorial, ces véhicules ont stationné à cette place. Il en est de même près du « Monument de la Bataille » : quelle que soit la fâcheuse *nuisance* de ces *cabs* et *calashes*, qui empêchent le public de jouir de la vue de cette construction commémorative, la municipalité n'a jamais osé enfreindre ces usages et annihiler ce privilège. Du reste, ces voitures sont réellement bien utiles, surtout pour celui qui veut se rendre à Druid Hill Park, fort éloigné du centre de Baltimore.

Cette promenade date de 1858. A cette époque, le vieux Lloyd Rogers était seul maître de cet héritage de ses parents, situé vers le quartier nord du faubourg. La propriété avait appartenu à un vieux soldat de l'armée de Washington, qui était homme de goût et qui, se rappelant quel charme on éprouve, lorsqu'en Angleterre on va visiter les parcs de la



noblesse dans les domaines princiers qui sont répandus dans les deux îles Britanniques, songea à copier ces modèles du vieux continent. Il traça dans sa propriété des routes tortueuses, prit grand plaisir à cultiver des arbres nouveaux et à donner à ceux qui se trouvaient naturellement sur place une forme élégante et grandiose. En peu d'années, il réussit à faire de son parc une des curiosités sylvestres du pays. M. Lloyd Rogers mourut dans un âge très avancé, au milieu de cette résidence où il vivait en hermite. La maison qui abritait ses cheveux blancs tombait en ruines, les fermiers demandaient des réparations urgentes pour ne pas s'effondrer; mais la forêt était si belle que, lorsque les citoyens délégués, ayant mission de choisir un parc pour les besoins de la ville qui grandissait chaque jour, eurent visité la résidence du défunt, ils furent d'avis de ne point laisser échapper une aussi belle affaire. Le public, consulté, donna son acquiescement immédiat. Il était le premier intéressé à voir au plus tôt ce terrain livré à la circulation et ouvert à tout venant. L'achat fut conclu en quelques jours.

Le parc de la Montagne des Druides est situé, comme nous l'avons dit, au delà des quartiers du nord de Baltimore, et sa superficie est de 700 acres de terre, collines et vallées; les premières boisées, les autres gazonnées et arrosées. De tous les côtés, la vue s'étend sur des paysages enchanteurs : des routes tracées avec art, des ponts jetés sur des ruisseaux murmurants, des grottes, des lacs minuscules, tout concourt à rendre ce lieu ravissant. La maison du vieux propriétaire a été remise à neuf; elle est devenue le point de réunion des visiteurs, soit qu'ils viennent à pied, soit qu'ils aient couru en voiture. Comme vers les chalets du bois de Boulogne parisien, les promeneurs se pressent et, par une belle après-midi, la foule compacte compte tout ce que Baltimore cite parmi les sommités de l'aristocratie du pays.

On passe généralement, — lorsqu'on vient à Druid Hill Park en voiture, — par Woodberry, un petit village de date récente, et Prospect Hill, et l'on revient en ville en longeant le réservoir de Druid Lake. A peine est-on parvenu à l'extrémité de cette pièce d'eau, vers la Tour Blanche, qui a été bâtie à cette place, que l'on aperçoit très distinctement toute la ville de Baltimore.

A droite du voyageur, voici le lac encaissé dans un bas-fond, de telle façon que le vent n'a point de prise sur ses eaux vertes et limpides. Du côté gauche passe le chemin de fer *Northern Central*, qui décrit une courbe gracieuse. Sur le premier plan, voici des ravins pittoresques; un peu plus loin, sur la hauteur, le Mount Royal Reservoir a été hissé par les architectes et, vis-à-vis le faubourg que l'on aperçoit dans le lointain, s'ouvre l'avenue que l'on désigne sous le nom de North Boundary.

Au delà, les yeux se portent sur les clochers des églises de la ville et l'on peut dire qu'elles sont très nombreuses. Toutefois cette vue de Baltimore n'est pas complète du point où nous la contemplons. D'ailleurs la ville augmente tous les jours et les constructions nouvelles — semblables au dragon dévorant — envahissent les terrains jusqu'alors livrés aux travaux des maraîchers. D'ici à quelques années, les maisons auront paru sur la bordure du parc de la Montagne des Druides.

Parmi les beautés agrestes que l'on cite dans le voisinage de la ville, on compte les collines en forme de cônes autour desquelles circulent les ruisselets qui jaillissent de toutes parts et qui, réunis dans un canal, apportent à Baltimore le liquide nécessaire à l'entretien public. Le Lac des Druides est le plus rapproché de ces réservoirs



VUES, CRUISES, DANS LE PARC DES BRUDES.

municipaux, après celui du Mont Royal. On cite également le Hampden Reservoir.

Nous passons ensuite le long de Jones Falls, de Hampden Falls et de Cotton Mills, — moulin à coton, — de Mount Vernon, sites dignes d'être signalés, et nous arrivons au lac Roland, placé au centre d'une gorge de collines et bordant des péninsules boisées et d'une verdure luxuriante. Le paysage est charmant.

Le matin, par un beau lever de soleil, ou le soir, quand les ombres s'en viennent descendre sur la terre, on aime à se promener au milieu des méandres de ces forêts mi-sauvages et mi-cultivées, où l'on rêve avec un sentiment de bien-être à tout un monde qui ne ressemble en rien à celui dans lequel on est forcé de vivre.

Le lac Roland est plus grand qu'on ne se l'imagine, car il est impossible de le voir dans son entier à la fois. Du reste, il couvre une superficie de 7 milles en circonférence, et sa longueur est d'un mille et demi.

A 7 milles plus loin, à l'endroit où la rivière de Gunpowder se fraye un chemin entre deux collines rapprochées l'une de l'autre, on a fait des travaux considérables pour amener les eaux dans un aqueduc qui a 10 milles de long. En somme, les travaux réunis des eaux de Baltimore, qui contiennent 858 millions de gallons, ont coûté à la municipalité la somme énorme de 5 millions de dollars. Lorsque les travaux du Gunpowder seront achevés, la quantité de liquide distribuable sera trois fois plus considérable que celle qui est à présent donnée par Jones Falls et Roland's Run.

Tous les courants d'eau qui se trouvent dans les environs de Baltimore sont remarquables par la beauté du paysage. Les peintres se plaisent à représenter sur leurs toiles les charmes du Herring Run. Le long de la rivière, un courant rapide qui aboutit aux chutes de Gwinn, on rencontre, en se promenant, quelques vieux moulins qui semblent s'être endormis au bruit monotone de l'eau. On se rappelle, en les examinant, qu'au siècle passé, Baltimore était réputé comme le premier marché à farine de toute l'étendue des pays américains.

Le Patapsco, dans la partie que l'on a nommée North Branch, voit souvent des peintres s'asseoir sur ses bords. Mais qu'on ne s'imagine point que ces ruisseaux charmants sont exempts de colères. Lorsqu'un orage survient, ces eaux dormantes deviennent aussitôt des torrents, entraînant sur leur passage tout ce qui leur fait résistance. On montre, au Maryland Institute, la marque de la hauteur qu'atteignirent les flots lors de l'inondation de 1868. Il y avait six pieds de liquide fangeux dans les rues et la boue ne s'arrêta qu'au milieu de la ville. Tous les ponts furent emportés, et avec eux des moulins, des constructions de bois. Le nombre des morts fut également considérable.

Plusieurs écrivains ont publié dans leurs livres que Baltimore, tout en étant une ville d'une remarquable propreté, où l'atmosphère était d'une pureté qui entretenait la santé et le bien-être, n'était pas pour cela une cité dont les monuments offrirent le moindre intérêt. Ces assertions ne nous ont jamais paru justes.

Sans rappeler, en terminant ce chapitre, les notes historiques qui ont leur valeur, nous ajouterons que les grands travaux du tunnel du Potomac, du chemin de fer de Baltimore à Potomac et, enfin, le viaduc de la Compagnie de Canton, n'ont de pareils aux États-Unis que le célèbre Hoosin, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs.

On élève en ce moment à Baltimore, grâce à la générosité d'un millionnaire de cette ville, une université au milieu d'un parc de 600 acres, et pour laquelle on a souscrit une

somme de 5 millions de dollars. Ajoutons encore, au nombre des travaux entrepris, le percement d'un canal assez vaste pour laisser passer des navires, et qui ira, à travers le Delaware et le Maryland, jusqu'à la mer; de telle façon que le voyage sera raccourci de deux jours pour les grands voyages transatlantiques.

L'hôtel de ville de Baltimore est achevé et compte parmi les monuments dignes d'être cités aux États-Unis. Ses murs de marbre, qui mesurent 172 pieds de la base au faite, s'élèvent d'une façon grandiose et forment une quadruple façade en regard de quatre rues immenses.

Quelques traits de mœurs caractéristiques trouveront ici leur place pour compléter notre travail sur Baltimore.

Une des excentricités des boutiquiers de la ville est de laisser leurs magasins éclairés pendant toute la nuit. De cette façon, les gens de la police n'ont qu'à faire leur ronde et à voir si tout est *all right*. Leur surveillance ne peut être mise en défaut... à moins cependant que quelques filous habiles ne pratiquent le moyen qu'on nous a raconté, au moyen duquel un grand *dry goods store* de Baltimore fut un jour complètement dévalisé, ou peu s'en faut.

Vers deux heures du matin, dans ce temple de l'élégance et de la fashion, les policemen virent quatre individus, revêtus d'habits noirs, qui pliaient, dépliaient, mesuraient et empaquetaient des soieries, des lainages et autres objets de toilette; ils frappèrent aux carreaux et demandèrent aux quatre personnages ce qu'ils faisaient là. Ceux-ci répondirent qu'ils étaient les commis du magasin et qu'ils s'occupaient de leurs affaires. Les bons policemen répondirent : *All right!* et continuèrent leur promenade de surveillance. A peine euren-ils le dos tourné que les quatre individus ouvraient la porte et se sauvaient, emportant des ballots d'une grande valeur, sans oublier le contenu de la caisse qui avait été prise et vidée.

Baltimore est l'un des foyers principaux de l'Église catholique romaine aux États-Unis. Il y a un archevêché et, par conséquent, un archevêque, et la cathédrale élevée au culte passe pour un des beaux monuments du pays. Elle est de style grec et bâtie en pierre grise. Au milieu de l'édifice est une rotonde qui ressemble à celle du Panthéon, et on lit sur le fronton inférieur les paroles suivantes en style lapidaire :

« C'est ici la maison du Seigneur, l'Église du Dieu vivant, la pierre angulaire de la vérité. »

On conduit également le touriste qui visite Baltimore à une église fréquentée seulement par les nègres de la secte baptiste, à l'entrée de laquelle est placée une inscription qui « défend de fumer » aux fidèles. Ce temple du Très-Haut est situé au premier étage : c'est un vaste parallélogramme dont les murs, blanchis à la chaux, n'ont aucun ornement : on se croirait dans une salle de danse de village, car les bons moricauds et les dames de la même couleur ont revêtu les habits les plus excentriques : on s'attend à chaque instant à entendre les violons et une voix qui dirait : En place pour la contredanse! Lorsque l'office, récité par un ministre nègre, est terminé, chaque fidèle, en sortant, dépose son offrande dans un plat d'étain pour « l'entretien du culte ».

L'une des personnalités les plus remarquables de Baltimore était M<sup>me</sup> Patterson, épouse séparée de force du prince Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, qui fut depuis le père du prince Napoléon et de la princesse Mathilde Demidoff.

Cette dame, à qui nous avons eu l'honneur d'être présenté en 1849, était encore admirablement belle à cette époque, malgré les années et les tribulations.

Elle était petite, mais admirablement proportionnée; sa peau était très blanche, quoiqu'elle eût une chevelure superbe d'un noir de jais; son visage, qui rappelait les traits des statues grecques, avait cependant beaucoup d'expression et de mobilité.

« J'ai exactement la taille et les proportions de la Vénus de Médicis », disait-elle avec une naïvete orgueilleuse; et, relevant sa manche, elle nous montra un bras tourné au moule et fort beau encore, quoiqu'elle eût alors soixante-deux ans.

Il ne faisait pas bon vouloir jouter d'esprit avec elle, car elle devenait mordante et irascible; elle s'aliéna ainsi bon nombre d'amis. Quand elle voulait, elle était charmante et pleine de séduction.

Talleyrand a dit de M<sup>me</sup> Patterson :

« Si elle était reine, nulle ne règnerait avec plus de grâce ! »

Gortschakoff alla jusqu'à affirmer que « si elle eût été près du trône, les alliés auraient trouvé beaucoup plus de difficultés à décider du sort de Napoléon ».

M<sup>me</sup> Patterson-Bonaparte a laissé par testament tous ses papiers à son petit-fils Charles-Joseph. Ces manuscrits contiennent un journal de sa vie, tenu au jour le jour, et une quantité considérable de lettres de tous les hauts personnages avec lesquels elle avait été en correspondance pendant toute son existence.

Si jamais ces Mémoires voient le jour, ce qui dépend entièrement du petit-fils de la défunte, car aucune des clauses du testament ne l'oblige à le faire, ce sera certainement une des œuvres les plus intéressantes de notre époque.



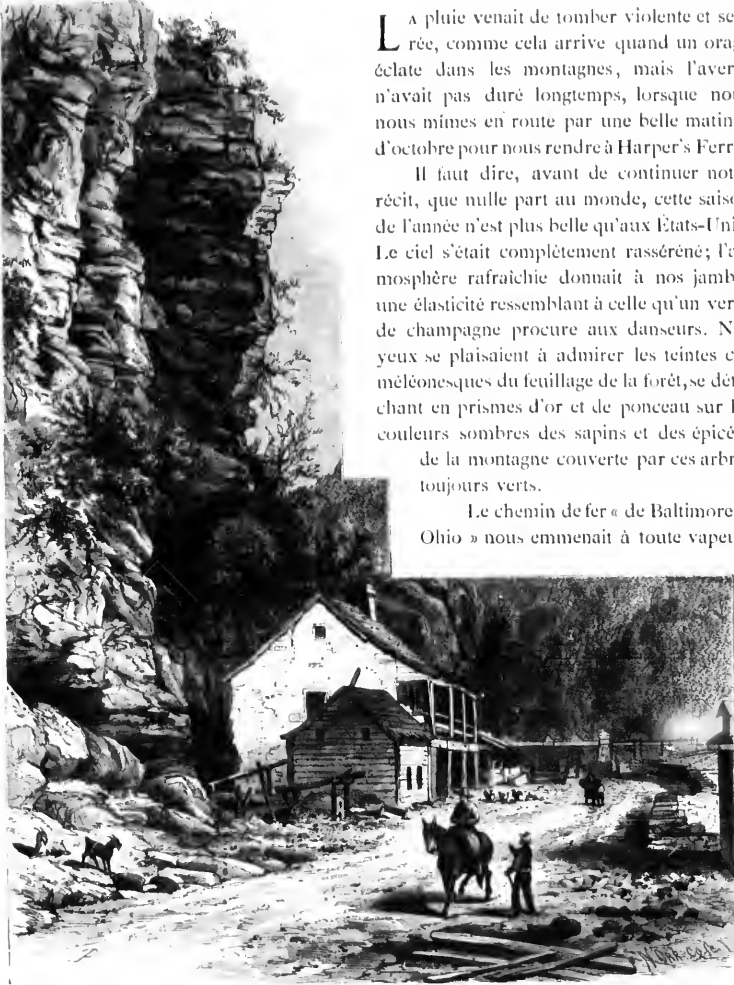
LA PRISE D'EAU DU LAC ROLAND.

## HARPER'S FERRY

La pluie venait de tomber violente et serrée, comme cela arrive quand un orage éclate dans les montagnes, mais l'averse n'avait pas duré longtemps, lorsque nous nous mîmes en route par une belle matinée d'octobre pour nous rendre à Harper's Ferry.

Il faut dire, avant de continuer notre récit, que nulle part au monde, cette saison de l'année n'est plus belle qu'aux États-Unis. Le ciel s'était complètement rasséréné; l'atmosphère rafraîchie donnait à nos jambes une élasticité ressemblant à celle qu'un verre de champagne procure aux danseurs. Nos yeux se plaisaient à admirer les teintes caméléonesques du feuillage de la forêt, se détachant en prismes d'or et de ponceau sur les couleurs sombres des sapins et des épicéas de la montagne couverte par ces arbres toujours verts.

Le chemin de fer « de Baltimore et Ohio » nous emmenait à toute vapeur,



LE LONG DU CHEMIN.

et dans le convoi se trouvaient des étrangers, des citoyens américains, des nègres, dont la destination était du côté du sud, de l'est et de l'ouest. Nous franchîmes Relay et Ellicott's City, où les inondations du Patapsco avaient laissé des traces de destruction, et bientôt notre vue se reposa sur les montagnes boisées du pays.

A dater d'Ellicott's City, la voie ferrée longe le Patapsco, et c'est seulement à l'endroit où l'on touche aux bords du Potomac à Point-of-Rocks, que l'on abandonne les rivages de ce courant si pittoresque. Nous ne dirons pas que le territoire parcouru est un pays enchanteur, dont les curiosités naturelles doivent attirer le voyageur, mais, tel qu'il est, il offre à l'amant de la belle nature des charmes qui laissent leur souvenir. Ça et là, la plaine cultivée pénètre entre deux pointes de forêt, des ruisseaux coulent en « zigzagant », et murmurent sur des cailloux, et à l'horizon, des rochers dénudés et aux pierres polies scintillent comme du verre reflétant les rayons du soleil.

Un peu plus loin, à gauche, leurs cimes perdues dans l'éther, — des cimes altières, — se montrent enfin, au bas desquelles on voit Harper's Ferry, — le *lac*, le *passage* de Harper.

A mesure que l'on approche de cet endroit, le brouillard se dissipe, l'azur du ciel apparaît uni comme une mer sans ride; les montagnes se dressent dans toute leur splendeur naturelle, et au milieu d'elles on découvre quelques pins échevelés ou brûlés par la foudre qui ressemblent à des squelettes géants dansant au-dessus d'un jardin vert.

Il n'en est pas moins vrai que la première impression est celle du désappointement : on s'attend à quelque chose de plus grandiose; mais, après avoir examiné à loisir, on arrive à cette conclusion que la place où l'on se trouve transporté est une de celles qui doit rester dans votre mémoire comme un agréable souvenir de la nature américaine.

A mesure que l'on pénètre au milieu des bois, on rencontre à chaque pas des cascades rieuses, puis des arbres de la plus belle venue. Si l'on se risque à gravir les hauteurs de Maryland et qu'on examine avec soin l'horizon, on apercevra un gracieux paysage. Du reste, nous pouvons certifier, sans crainte d'être démentis, que l'on est toujours ravi lorsqu'on parcourt une contrée montagneuse et qu'on se perd au milieu des bois.

Mais voici le convoi qui s'avance sur le pont audacieux élevé par les ingénieurs habiles de la cité du « Baltimore and Ohio Railroad », pont qui traverse le Potomac à la jonction de cette rivière avec le Shenandoah. De la plate-forme du wagon nous examinons les roches perpendiculaires que l'on a nommées Marylands Heights, et nous cherchons à retrouver les lignes de pierre où l'on a découvert le profil humain qui en fait une curiosité naturelle. En effet, ce visage de granit devient visible à nos yeux. Au-dessus du front, un buisson épineux ajoute à la ressemblance et paraît former la coiffure, tandis que l' long des joues un autre bosquet d'arbres nains représente les favoris.

Au pied de ces montagnes encaissées passe le canal, où quelques bateaux tirés par des chevaux ne semblent pas moins être immobiles, eu égard à la rapidité de notre marche. A gauche, voici les « Hauteurs de Bolivar », au bas desquelles on montre les ruines d'un arsenal qui a été détruit par une explosion.

Parcourons la ville de Harper's Ferry, qui offre quelques curiosités à examiner. Bâtie sur une langue de terre fort étroite, à l'endroit où le Potomac et le Shenandoah confluent, cette agglomération de maisons est d'un aspect pittoresque. Harper's Ferry se trouve dans le comté de Jefferson, partie ouest de la Virginie.

De l'autre côté du Potomac, voici le Maryland Heights, dans le comté de Washington, État de Maryland, et, par delà le Shenandoah, plus loin que les hauteurs de Loudon, la Virginie proprement dite.

La population de Harper's Ferry, en y ajoutant celle de Bolivar, juchée sur une colline assez élevée, est évaluée à deux mille âmes. La rue principale s'étend horizontalement le long du cours du Shenandoah, et l'on fait voir aux voyageurs une route qui gravit, en formant la courbe, la pente de la montagne, et ensuite des escaliers taillés dans le roc qui aboutissent à la partie supérieure.

Harper's Ferry était certainement une cité pauvre qui connaissait à peine le progrès; mais la fatale guerre de Sécession lui fut ruineuse, aussi bien que la grande inondation d'octobre en 1870, pendant laquelle le Shenandoah commit de si terribles ravages. Partout où l'on jette les yeux, on a devant soi les preuves évidentes de ces désastres. Les habitants n'ont rien fait pour effacer les traces de leurs malheurs. Ils vous racontent, avec tristesse qu'autrefois on voyait sur le Shenandoah des moulins en pleine activité, et des fabriques de fusils pour l'armée, qui prospéraient et faisaient vivre de nombreux ouvriers. Les millions de dollars, — ruisselant Pactole, — se montraient entre les mains des habitants de ce village laborieux, et tout a disparu. Ces beaux jours reviendront-ils? Ces bonnes gens n'osent l'espérer.

Le nom de la ville lui a été donné par un brave émigrant, né à Oxford, en Angleterre, lequel arriva dans ce pays en 1723. La profession de cet Anglais était celle d'architecte et, eu égard à ses travaux, Harper parcourait souvent le territoire.

Un jour, se trouvant en mission dans les environs de l'endroit où se trouve actuellement Winchester, dans la riche vallée de la Virginie, Harper, venu là pour y bâtir une salle destinée à la réunion des membres de la « Société des amis », passa près de l'endroit où s'élève de nos jours le pont ou le bac que l'on a élevé depuis.

La beauté du site plut à l'architecte, qui acheta en cet endroit un coin de terrain et fit confirmer la vente par lord Fairfax. Quelque temps après, quand la paix fut devenue définitive entre les blancs et les Indiens, lorsque les habitants eurent découvert l'utilité d'une route à travers la chaîne des Blue Mountains, Harper établit un bac sur la rivière. On montre encore dans la petite ville, au coin de High street, la maison qu'habitait le fondateur de la localité. Quoique badigeonnée et très bien entretenue, on devine, à la forme du logis, à la tourelle qui avance, suivant la mode anglaise, dans la fenêtre du *parloir*, que ce toit date du bon vieux temps. On dirait un de ces vieillards frisés et pommadés, tirés à quatre épingles, qui ne veulent ni vieillir ni paraître âgés.

En 1794, la prospérité de Harper's Ferry paraissait être certaine et son avenir assuré. Le grand général George Washington, ayant reconnu les qualités particulières des eaux et leur force motrice, décida que l'on installerait en cet endroit la manufacture des armes du gouvernement. Il fit faire, en conséquence, l'acquisition d'un certain espace de terrain nécessaire à l'érection des bâtiments, sur les rives du Potomac, à son confluent avec le Shenandoah. Peu après on acheta encore les montagnes de Bolivar et de Loudon, et bientôt toutes les constructions destinées à l'aménagement de cette industrie formèrent un groupe assez important.

Harper's Ferry devint et demeura prospère à dater de cette époque, et ce bien-être dura jusqu'à la nuit terrible du 16 octobre 1859. Dix heures venaient de sonner, quand une



troupe composée de vingt hommes traversa le pont du chemin de fer, — qui était une sorte de tunnel couvert comme un boyau de fortification, — et arriva de l'autre côté du Potomac. Ces inconnus s'emparèrent sans bruit des hommes de garde et pénétrèrent dans l'arsenal. Leur premier soin fut de se retrancher afin de ne point être surpris, puis, au moyen de patrouilles, ils arrêtèrent tous ceux qui cherchaient à se sauver. Un homme de couleur qui, sans malice, voulait passer sur le pont, fut tué net par un coup de feu.

Le lendemain, pendant un épais brouillard que les rayons du soleil cherchaient à dissiper, la ville entière se réveilla de son apathie. On ignorait ce qui allait se passer, et l'on se demandait quel était le but des gens qui s'étaient emparés de l'arsenal. Tous les habitants prirent les armes, et la bataille commença entre les inconnus et les protecteurs naturels de Harper's Ferry. La bataille dura toute la journée : les assaillants songaient à la retraite, mais ils étaient cernés de toutes parts et plusieurs s'élançèrent dans le fleuve où ils furent noyés et criblés de balles.

L'un d'eux, — connu sous le nom de Brower, — chef de la bande, se retrancha avec tous ses camarades blessés dans le bâtiment où était placée la machine à vapeur.

La nuit s'écoula triste dans cette petite ville, qui deux jours avant jouissait de la plus grande tranquillité; nuit sombre, froide et pluvieuse. Le lendemain matin arriva le colonel Robert-E. Lee, à la tête d'un corps de marins que l'on envoyait de Washington. Une heure après, les portes du bâtiment de la machine volaient en éclats, et Brower ainsi que ses compagnons tombaient entre les mains des soldats du gouvernement, qui ne perdirent qu'un seul homme.

Le chef de cette échouffourée de Harper's Ferry fut jugé et exécuté à Charlestown : ce qui passa pour un acte impolitique aux yeux des citoyens de la partie sud des États-Unis.

Cette issue de l'échouffourée de Harper's Ferry fut réellement le point de départ de la guerre civile qui a ensanglanté l'Union et pendant laquelle la ville resta tantôt aux mains des Sudistes, tantôt dans celles des Nordistes. Les pertes matérielles furent énormes.

Lorsque la Convention de la Virginie déclara la séparation du Sud d'avec le Nord, il y avait à Harper's Ferry un régiment de militaires réguliers de l'armée, sous le commandement d'un certain lieutenant Jones, et celui-ci apprit, quelques heures après, que la milice de la Virginie se disposait à l'attaquer. Ces ennemis du Nord arrivaient, disait-on, par le haut de la vallée, le long des rives du Potomac. Il y en avait à Bolívar et sur les montagnes de Maryland. Bref, le lieutenant Jones reçut l'ordre de se retirer, mais avant d'obéir il mit le feu à l'arsenal. La fumée noire, épaisse, étouffante, s'éleva en spirales dans l'espace, et de sourdes détonations éclatèrent de tous les côtés, ce qui n'empêcha pas qu'après le départ des troupes, on put sauver une partie des constructions; mais on perdit environ quinze mille caisses de fusils.

Dans la nuit du 18 avril, l'armée du Sud arriva et tout aussitôt le colonel Thomas J. Stonewall Jackson prit le commandement de la place. La machine employée pour la fabrique des armes fut enlevée et transportée à Fayetteville, dans la Caroline du Nord.

Le 14 juin de la même année, les soldats sudistes, sous les ordres du général Joe Johnston, abandonnèrent Harper's Ferry, qui n'avait pas pour eux d'importance militaire; mais avant de partir, ils en achevèrent la destruction; ils firent aussi sauter le pont du chemin de fer et incendièrent tous les bâtiments. La ville était à peu près déserte, car la plupart des habitants avaient pris parti pour le Nord ou le Sud, et les autres s'étaient rendus dans



HAVRES PERU. — LE BAI DE HARPEE.

un pays moins terrorisé par la guerre. Les quelques infortunés restés fidèles à leurs toits ne cessaient pas d'entendre le bruit du canon et les décharges de mousqueterie. Tous ceux qui commettaient l'imprudence de sortir étaient impitoyablement mis à mort. Les mitrailleuses balayaient les rues et les abords de Bolivar, où venaient les espions de l'armée du Sud.

Ce fut une terrible époque pour les infortunés qui n'avaient point voulu abandonner leur ville natale, et qui se voyaient le point de mire des deux armées belligérantes.

La scène la plus émouvante, qui fut pour ainsi dire le dénoûment de la situation faite par les citoyens d'Harper's Ferry, eut lieu le 5 septembre 1862, quand l'armée, sous les ordres de Jackson, traversa le Potomac à White's Ferry avec l'armée d'invasion de Lee. Le 13 septembre suivant, Jackson arriva à Harper's Ferry, tandis que MM. Laws et Walker occupaient les montagnes de Maryland et de Loudon. Le colonel Miles se voyait pris à Bolivar, sans pouvoir se défendre.

Mc. Clellan, ayant quitté Antiétam, vint concentrer son armée à Harper's Ferry. Toute cette péninsule qui est placée à la jonction du Potomac et du Shenandoah, depuis Small-wood's Ridge jusqu'au confluent de ces deux rivières, et même sur les hauteurs voisines, était couverte de tentes, et quand l'obscurité arrivait, les feux s'allumaient de toutes parts. De Camp Hill, — où se trouvent les lignes de démarcation des deux villages, — le spectacle était grandiose, surtout quand il faisait nuit noire. Les voix que l'on entendait dans ces parages rappelaient le bruit immense d'une grande cité en ébullition, ou la rumeur des vagues en démençe. Enfin la paix fut signée : il était réellement temps que cet état de choses cessât. Nous allons raconter maintenant quelles furent les suites de cette effroyable guerre.

Transportons-nous à la cime du roc Jefferson. Nous y voyons à droite les murs encore debout des églises méthodistes et épiscopaliennes, dont les cloches sonores appelaient jadis, quand arrivait le dimanche, les fidèles à la prière.

Gravissant les décombres, nous entrons dans l'intérieur de ces églises. Les quatre murs sont debout sans trace de toiture; les baies des fenêtres ouvertes à tous les vents. La place où l'on avait construit l'autel est bouleversée, et les marches qui y aboutissaient recouvertes de gravois sont à peine perceptibles. Toutes les boiseries ont disparu. Et cependant les églises n'ont point été brûlées : on les a saccagées au milieu des combats.

Quelques pas encore, et l'on parvient à Jefferson Rock, une roche stratifiée, qui s'élève d'un seul bloc au-dessus de la rue placée en contre-bas. Cette pierre est une des curiosités de la ville. Les habitants la considèrent comme le talisman de leur pays : on raconte que Jefferson y avait gravé son nom; d'autres prétendent qu'assis sur cette montagne, il y traça ses *Notes sur la Virginie* « pour répondre à un étranger de distinction ». Notre opinion nous indique que la première version est la seule véritable. Du bout de cette cime on jouit d'une vue admirable, celle de la réunion des eaux dans la vallée d'Avoca.

Au delà de la ville, on voit les « Maryland Heights »; puis, à gauche, les montagnes de Loudon couronnées par une splendide forêt et entrecoupées de ravins d'où descendent en cascades des sources transformées en ruisseaux et en torrents pendant l'hiver.

Au pied de ces ravins, des monticules de sable ressemblent à des tas de blé, disséminés dans un champ. Enfin, dans la brèche qui sépare les deux montagnes, on aperçoit le Shenandoah qui décrit maintes courbes autour des « Monts bleus », depuis le comté de Bath jusqu'au Potomac, qui coule à la base des monts Alleghanies et sépare le fleuve Ohio de la base du Chesapeake.

On ignore comment s'est opéré dans l'origine ce passage du courant : soit par un effort violent de la nature, ou bien par l'action dissolvante des eaux, réunies sans doute quelque part par là, dans un immense réservoir. Les géologues n'ont pas émis encore d'opinion sur ce sujet.

De l'autre côté du Shenandoah, le bac traverse des tourbillons avant d'arriver sur l'autre plage où les eaux sont plus calmes. Le fleuve, vu de près, coule entre deux côtes élevées et encadrées, qui semblent l'abriter contre les ardeurs du soleil. De nombreuses roches surgissent du milieu du courant, contre lesquelles l'élément va se briser en atomes liquides.

Le chemin de fer et le canal contournent les Maryland Heights, et l'on voit les wagons et les bateaux descendre le long des rivages sinueux, dans la direction du sud.

Gravisons maintenant les cimes du Bolivar. A moins d'être un excellent marcheur, le touriste doit recourir à une voiture et à des chevaux pour arriver sur la hauteur. On se procure très facilement ce moyen de locomotion dans la première auberge venue. Les coursiers sont bons et le véhicule convenable.

La route que l'on suit décrit un segment de cercle dont la première partie frôle le lit du Shenandoah et le canal Slackwater, hors de service actuellement. Ce passage est bordé de bois de cotonniers et longe l'arsenal détruit, le canal comblé et les terrassements élevés pendant la guerre fatale. Parvenu au milieu de l'ascension de la montagne, si l'on jette les yeux du côté de Harper's Ferry, le paysage est superbe. On aperçoit les cimes aux teintes dégradées et la vue interminable de la ville.

Au moment où l'on atteint le sommet, on frôle les fortifications fédérales au-dessus de la vallée profonde où l'on avait protégé le ballon d'observation contre les atteintes des obus qui sillonnaient l'espace. Il y avait là, sur la pente ouest de cette montagne, plus de trois cents maisons dont on retrouve à peine les traces.

Du plateau de Bolivar on jouit de la vue de Loudon et du North Mountain, qui dominent une vallée très bien cultivée et couverte de fermes assez correctement bâties. On retourne en bas en traversant le joli village de Bolivar, dont la création remonte à la fondation de l'arsenal.

Depuis l'abandon du gouvernement, les habitants du pays ont cherché des occupations nouvelles soit sur le chemin de fer, soit sur le canal.

Obliquons à gauche et traversons de nouveau Harper's Ferry. Nous suivrons la route planchée, nous traverserons le pont de la voie ferrée, dont les fils de fer rendent des sons éoliens. La route est peu large, elle s'avance le long du canal et passe devant la vieille cabane du bac bâtie à l'abri des roches qui la protégeaient. Les eaux de la rivière semblent être calmes et peu dangereuses ; mais il ne faut pas se fier aux apparences : les noyades y sont malheureusement fréquentes.

La voiture qui nous conduisait gravissait déjà les déclivités de la montagne sous un dôme de verdure composé par des châtaigniers et des chênes, lorsque tout à coup nos chevaux s'arrêtèrent, d'un commun accord, et le cocher nous dit :

— Le colonel Unsel, — gentlemen !

Et nous aperçûmes devant nous un vieillard aux cheveux blancs, à la barbe longue, de la même couleur de neige, qui nous souhaite le bonjour d'une voix brève, comme le font la plupart des Virginiens.

Tous les voyageurs qui entreprennent l'ascension doivent « stopper » en cet endroit pour

continuer la route à pied. On doit donc s'estimer très heureux de trouver là une demeure hospitalière; la dame du logis raconte volontiers à ceux qui s'assoient dans son salon les dangers qu'elle a connus, au milieu de la grêle de balles et de bombes, lorsque pendant la guerre elle avait l'honneur de soigner les malades, dans sa maison convertie en hôpital. Que de morts et de mourants ont passé par la maison Unsell! On vous offre invariablement des fruits et des rafraîchissements dans cette ferme du Maryland, et les hôtes vous accompagnent sur le seuil en vous souhaitant un bon et heureux voyage.

La vue que l'on a devant soi sur ces hauteurs mérite vraiment le travail herculeen que l'on a entrepris pour parvenir jusque-là. Une fois qu'on y est arrivé, on entend le guide vous dire :

— Vous, monsieur, prenez place là, près de ce poteau qui servait à hisser le drapeau national, et regardez.

Il n'y a pas à le nier : on reste stupéfait, abasourdi. L'aspect de cet immense territoire composé de monticules boisés, de champs cultivés, de jardins, de vergers en pleine exploitation, ayant pour horizon des montagnes sombres dont les contours se perdent dans la nue, aussi loin que la vue peut permettre qu'on regarde; les sinuosités du Potomac, qui descend vers la droite pour revenir ensuite vers la gauche, tout est beau, imposant, grandiose.

Les hauteurs de Loudon sont situées du côté opposé : sur la rive de la rivière, et un peu au delà, on voit le village des quakers du comte de Loudon, séjour fortuné où la pauvreté n'est qu'un vain mot, inconnu à tous ceux qui y résident.

Regardons ensemble les lignes brisées des Short Hills, les petites montagnes à moitié cachées dans le bois : c'est au milieu de ces boursoflures que se trouvent les vallées de Lovettsville et du Shenandoah.

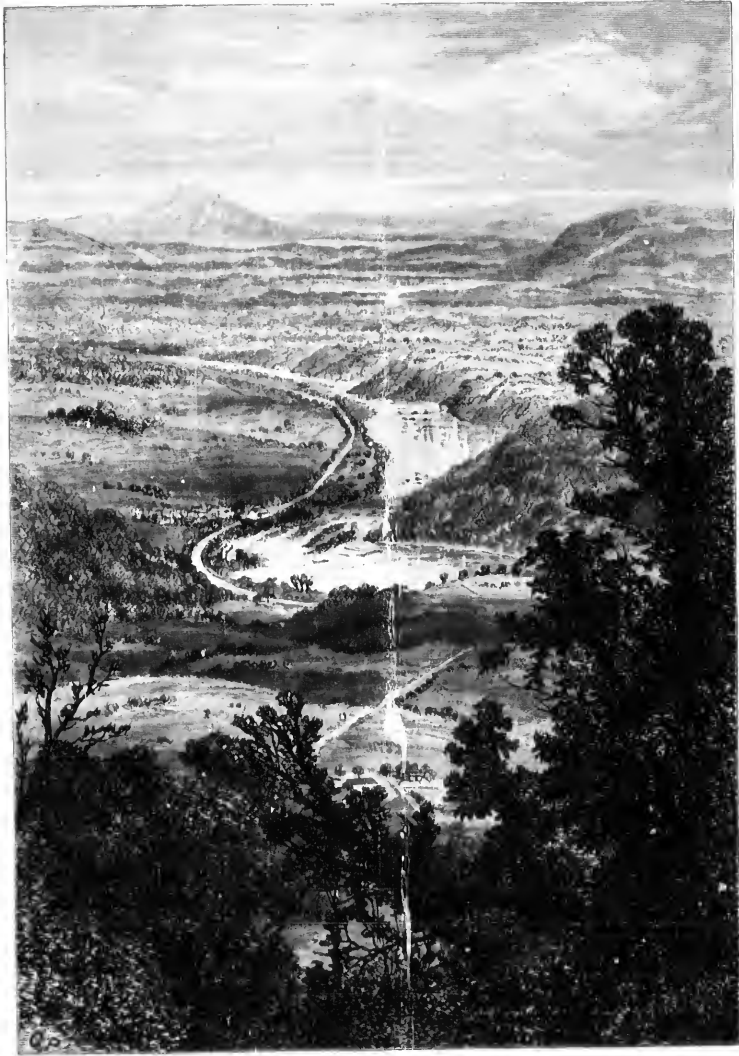
A la base du rocher sur lequel nous nous trouvons, on examine avec intérêt des champs admirablement cultivés, des fermes abritées par des arbres géants, des vergers plantés avec la plus exacte symétrie et des moissons prêtes à être rentrées dans les greniers : et cela est à 1,300 pieds au-dessous de la place où nous sommes debout.

Tout autour de nous on montre les ruines de la guerre. Il y avait là, autrefois, des arbres de toute beauté qui ont été abattus pour les besoins de l'armée, ou brisés par les projectiles; mais la nature reprend ses droits, et l'on comprend qu'elle se hâte lorsqu'on examine les broussailles qui ont recouvert, depuis quelques années, les cicatrices de la terre.

Du haut du rempart de Old Stone Fort on découvre des horizons sans fin, excepté cependant aux endroits où se dressent les Blue Ridge, ainsi nommés pour la couleur gris bleu de la pierre dont les teintes varient de toutes façons. Ces montagnes se suivent à saute-mouton jusqu'à la Susquehanna et servent de frontières aux différents États voisins.

On peut voir, de la cime où nous contemplons le paysage, sept comtes différents : Jefferson, Loudon, Frederick, Fauquier et Clarke dans la Virginie, et Frederick Washington dans le Maryland. Et la vue ne quitte pas les meandres du Potomac, qui pénètre dans le Maryland par le nord et coule dans la direction du sud-est.

Nous apercevons encore les maisons blanches des villages de Martinsburg, Shepherds-town, Knoxville, Berlin, Hagerstown; puis, si l'atmosphère est limpide, en suivant pour direction la route qui sante par-dessus les montagnes, deux points qui paraissent et disparaissent tour à tour Charleston et Winchester.



LE POTOMAC, VU DES HAUTEURS DU MARYLAND.

Le brouillard enveloppe au nord et à l'ouest Loudon et les montagnes du Nord. Ça et là, des champs cultivés et des bouquets de bois attirent les regards, à travers lesquels le Potomac circule comme un serpent argenté.

Au milieu de ce paysage, qui passe comme une vision devant les yeux du spectateur, on ne peut nulle part trouver trace de la destruction qui a ravagé cette belle vallée de la Virginie. Quoique le général eût déclaré par serment « qu'après lui, tout corbeau qui viendrait franchir l'espace au-dessus du pays agirait sagement en emportant des provisions entre les mandibules de son bec », cette cruelle prédiction n'a pas été accomplie. Les moissons de toutes sortes couvrent les champs, et l'énergie de la population a relevé le pays de sa chute. Les villes ont bien souffert, il est vrai, et l'on retrouve encore là les traces de la dévastation, mais le sol n'a pas chargé d'aspect : la nature s'est redressée plus fière qu'auparavant, comme voulant prouver à l'homme que Dieu est éternel et que le monde est son œuvre.

C'est avec le plus grand regret que l'on s'arrache au spectacle de ce panorama géant et sans égal, pour redescendre vers Harper's Ferry. Nous devons nous reposer encore quelques instants chez le colonel Unselk, puis nous reprenons en voiture la route qui aboutit à la ville.

On montre sur les bords du Potomac la place où Lehman fut fusillé.

La nuit est de retour quand on rentre à l'hôtel du pays. C'est à ce moment que la vue de Harper's Ferry est curieuse à observer. Les montagnes se dressent sombres comme des masses de houille, et, derrière ces pics, la lumière argentée de la lune éclaire le tableau. Ça et là, sur le canal, le chemin de fer, la rivière, des rellets brillants, pareils à d'énormes lucioles, éblouissent les yeux. Ce sont des machines qui arrivent à toute vapeur, des bateaux qui sont remorqués, ou bien un esquif qui a élevé son falot, afin d'éviter un accident. Une flamme rouge se montre de l'autre côté du pont. C'est le signal qui annonce l'arrivée d'un convoi plein de passagers, sur la voie ferrée de « Winchester and Potomac Railway », dont la jonction s'opère à Harper's Ferry.

Tout le monde se précipite hors des voitures pour changer de train, et quand le transbordement a été opéré, la vapeur entraîne à nouveau les voyageurs affairés qui volent vers des pays divers.

Et le bruit s'éteint, le silence règne de nouveau, interrompu seulement par le murmure incessant des eaux du Potomac, ou la trompette des bateliers, laquelle avertit l'éclusier de l'approche de leur embarcation.

On ne doit pas oublier, afin de se mettre en paix avec sa conscience, de visiter aux environs de Harper's Ferry les rivages du Potomac et les différents cours d'eau des montagnes où les cascades sont innombrables. La route qui conduit à Antietam et au champ de bataille de Sharpsburg est particulièrement digne d'être parcourue d'un bout à l'autre.

Le chemin que l'on prend longe les montagnes qui bordent la « Pleasant Valley », et l'on circule tantôt sous des rochers qui surplombent le passage, tantôt au-dessous de ravins couverts de broussailles au fond desquels on entend le bruit des eaux d'un torrent emporte. Les horizons sont toujours splendides et dignes d'être contemplés attentivement.

Nous voici arrivés à Antietam. De vieux moulins bordent la rivière que les habitants ont nommée une crique — *a creek*. — Quelques ponts de pierre, d'une architecture démodée,

sont jetés d'une rive à l'autre et, à l'endroit où le cours d'eau rejoint le Potomac, on se trouve en présence des anciennes constructions appelées « Antiétam Rolling Mills ».

C'est sur la route qui aboutit à « Pleasant Valley » et qui vient de Boonsborough, que l'on vit arriver l'armée de Mc. Clellan pour livrer la bataille à Antiétam et à Sharpsburg. Les ponts de pierre placés en cet endroit sont d'ailleurs les seuls passages sur l'Antiétam que l'on trouve dans le pays. Le pont Burnside est placé du côté de « Pleasant Valley », et c'est dans ce voisinage que le combat fut le plus meurtrier, vers l'extrême droite de l'armée de Lee.

Non loin de ce point stratégique, on aperçoit les hauteurs de Sharpsburg. Il était fort important pour Lee de préserver ses ailes; s'il avait été contourné et si les montagnes de Sharpsburg eussent été occupées par les soldats de Mc. Clellan, le gué de Shepherdstown lui était fermé et rendait la retraite impossible. Aussi l'armée confédérée, sous les ordres du général Toombs, alla-t-elle occuper le pont et se fit-elle aider par des batteries placées sur les montagnes, en arrière de la position.

Burnside reçut l'ordre d'ouvrir le feu et d'enlever le pont coûte que coûte. La bataille commença à huit heures du matin et, depuis ce moment jusqu'à une heure après midi, le point contesté fut tantôt entre les mains des Sudistes, tantôt entre celles des soldats du Nord.

L'ordre vint, donné par Mc. Clellan, d'enlever le pont à la baïonnette et de se rendre maître des hauteurs d'où la canonnade retentissait. Cela fut fait vers les quatre heures; mais c'était trop tard. Le commandant A.-P. Hill arrivait de Harper's Ferry et repoussa les fédérés. Mc. Clellan, qui avait livré la bataille depuis le matin, n'avait plus assez de soldats pour venir à l'aide de Burnside.

La nuit vint et les deux armées se reposèrent forcément.

Mais le lendemain Lee se retirait dans la Virginie, après avoir traversé le gué de Shepherdstown.

Ce site de Harper's Ferry, bien avant que la guerre de Sécession l'eût mis en évidence, devait sa renommée à la description qu'en avait faite Jefferson :

Celui qui te créa, nature sans pareille,  
Savait qu'il nous offrait une grande merveille,  
Un paradis divin.  
Il avait bien prévu que sur notre planète  
Un jour l'homme viendrait qui ferait ta conquête.....  
Tel était le destin !

On peut bien dire que l'auteur américain avait quelque peu exagéré les beautés du pays qu'il voulait rendre immortel; mais on doit se rappeler qu'à l'époque où il écrivait, toutes les sublinités naturelles de ce Harper's Ferry étaient encore inconnues.

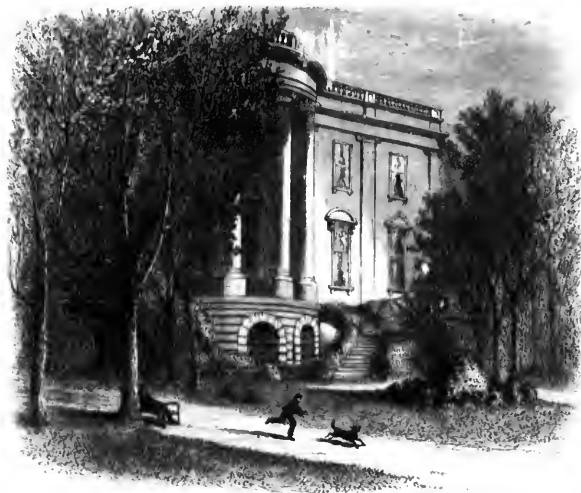
N'importe, quel qu'il soit, ce coin du territoire du Maryland méritait une mention particulière et nous le lui avons donnée ici.





LE VIEUX PONT ET LE VIEUX MOULIN. — ANTIÉTAM ET SON USINE. — LE PONT DE BURNSIDE.

## WASHINGTON



LE PARC DE LA MAISON BLANCHE. — RÉSIDENCE DU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

L'endroit choisi pour y établir la capitale des États-Unis, par le premier Congrès se réunissant après la déclaration définitive de la paix afin de sceller l'indépendance américaine, est un plateau très étendu, qui s'élève graduellement du côté de l'est.

Washington fut baptisé de la sorte en l'honneur de ce citoyen illustre qui avait consacré sa vie à rendre son pays natal à la liberté.

Le Potomac — une toute petite rivière que l'on désigne sous l'appellation de Eastern Brewek — entoure la ville où réside le chef de l'État.

La partie la plus peuplée de Washington, celle qui contient les magasins, les édifices publics, les rues bordées de maisons et les habitations aristocratiques, se trouve vers la plaine, tandis que le Capitole a été bâti sur la colline, de façon à être vu de loin et à dominer le pays.

Il y a fort peu de temps que l'on parle de Washington comme d'un site pittoresque et digne d'être visité. Dans le commencement, cette ville — importante à cette heure — se composait de constructions de bois dissemées le long de rues, dont l'alignement était à peine indiqué par des palissades, rues mal pavées, boueuses ou poussiéreuses, suivant la saison. De nos jours, grâce à des dépenses parfaitement justifiées, et à l'amour-propre bien compréhensible du gouvernement qui a voulu que la résidence du chef de l'État et des deux

Chambres devint un séjour habitable, la métropole américaine peut être comptée parmi les villes à visiter, surtout quand on a l'intention d'examiner le pays sans omettre un seul point du territoire. Ce n'est pas seulement le côté agréable que les édiles ont eu en vue, c'est aussi de la prospérité de Washington qu'ils ont pris soin.

Le bâtiment le plus curieux à visiter quand on arrive dans cette ville du Maryland, c'est le Capitole, construction de marbre blanc que l'on aperçoit tout d'abord, au moment où l'on quitte la station du chemin de fer de Baltimore.

Le monument s'élève majestueusement au milieu d'une vaste plantation qui couvre les déclivités de la colline. On ne peut s'empêcher de regarder avec admiration ce dôme grandiose, surmonté par la statue du Génie de la Liberté. Cette colonnade immense, ces ornements architecturaux d'un goût pur et simple font du Capitole un palais splendide que l'Europe envie avec juste raison à l'Amérique.

On parvient devant la façade du Capitole en se promenant le long d'une immense avenue, dans laquelle on pénètre en passant par des grilles de fer forgé d'un style fort pur. Des deux côtés de cette allée admirablement plantée, les yeux sont attirés par des jardins fleuris, des allées ombreuses, des fontaines jaillissantes et des taillis disposés avec art. Il faut encore gravir trois terrasses gazonnées avant d'arriver aux premiers escaliers du monument. Ces marches en marbre blanc, d'une forme circulaire, aboutissent à une vaste fontaine, et l'on peut voir de là les sinueux détours argentés du fleuve Potomac qui se perdent à l'horizon dans les montagnes du Maryland et de la Virginie.

De cet endroit, le touriste, en se tournant dans toutes les directions, se rend compte de l'aspect général de la ville. Au milieu de la masse de constructions particulières, voici le Post Office, — direction générale des postes, — et le Patent Office, — département des brevets d'invention, — plus remarquable encore.

A quelque distance de là, on contemple la colonnade du ministère des finances — Treasury — et la partie la plus haute de la Maison-Blanche, perdue au milieu d'un parc verdoyant.

Un peu plus à gauche, les yeux se portent sur les tours en pierre rouge, — d'une architecture bizarre, — style vieux château, — de l'Institut de Smithson — Smithsonian — bâti dans un site isolé au milieu d'arbres de la plus belle venue.

Entre ce monument consacré à la haute éducation et la rivière, voici la base inachevée du monument de Washington, en marbre blanc, recouverte de mousse et offrant au spectateur un aspect écœurant.

Il est fort heureux que la vue du Potomac ramène le visiteur sur des points de verdure qui rassèrent son esprit. Il examine avec attention le vieux manoir d'Arlington qui se rattache de différentes manières à la période historique la plus ancienne du pays.

Plus loin, voilà les hauteurs de Georgetown qui ferment l'horizon vers l'ouest. Si l'on regarde ensuite vers le nord, on apercevra des montagnes pittoresques couvertes de forêts d'une épaisseur sombre, au milieu desquelles ont été bâtis les faubourgs et les habitations les plus rurales de Washington.

Derrière le Capitole, on peut se promener dans un petit parc où l'art et la nature se marient ensemble, sans que pour cela on ait à admirer dans ce coin de la ville autre chose qu'une statue de Washington que le sculpteur a représenté en costume de Romain. La critique a vivement attaqué l'auteur de ce Washington en toge, ou plutôt, comme disent les

plaisants, en *petty coats* — jupons, — mais il a eu ses défenseurs élogieux; ce qui a fait compensation dans l'esprit public.

En dehors de ce jardin gracieux, on montre le « Vieux Capitole », construit tout simplement avec des briques. C'est là que se réunissait le Congrès, lorsque le Capitole eut été brûlé par les Anglais, en 1814. Calhoun y mourut, comme le savent ceux qui connaissent l'histoire des États-Unis, et l'on fit de ce bâtiment une prison militaire, pendant la guerre de Séparation.

Vers l'extrémité de la ville, du côté opposé au Capitole, on va examiner en détail les bâtiments occupés par les différents ministères, et qui sont placés autour de la « Maison-Blanche » où réside le chef d'État, le président Hayes actuellement.

C'est d'abord le ministère des finances et le ministère d'État; puis, comme pour leur faire pendant, deux édifices de vieux style, disgracieux même, qui sont consacrés à l'administration de la Guerre et de la Marine.

La Maison-Blanche — White House — est située à mi-chemin, entre les deux groupes de ces monuments publics, devant lesquels un terrain gazonné récréé les yeux.

Nos lecteurs vont nous accompagner dans la visite que nous leur ferons faire de la demeure du président des États-Unis. Devant le portique avec fronton triangulaire, supporté par quatre colonnes, on a semé une pelouse au milieu de laquelle se dresse la statue de bronze antique de Jefferson, qui, lui aussi, honora le poste qui lui avait été confié par la nation. Du jardin vert l'on peut passer sur la route au delà de laquelle est le Lafayette square, orné de beaux arbres et dans lequel on a placé la statue équestre de Washington par Clark Mills.

C'est autour de cette promenade, qui mérite d'être examinée avec soin, que l'on voit montre les résidences élégantes des sénateurs, diplomates, ministres et riches banquiers habitant à Washington.

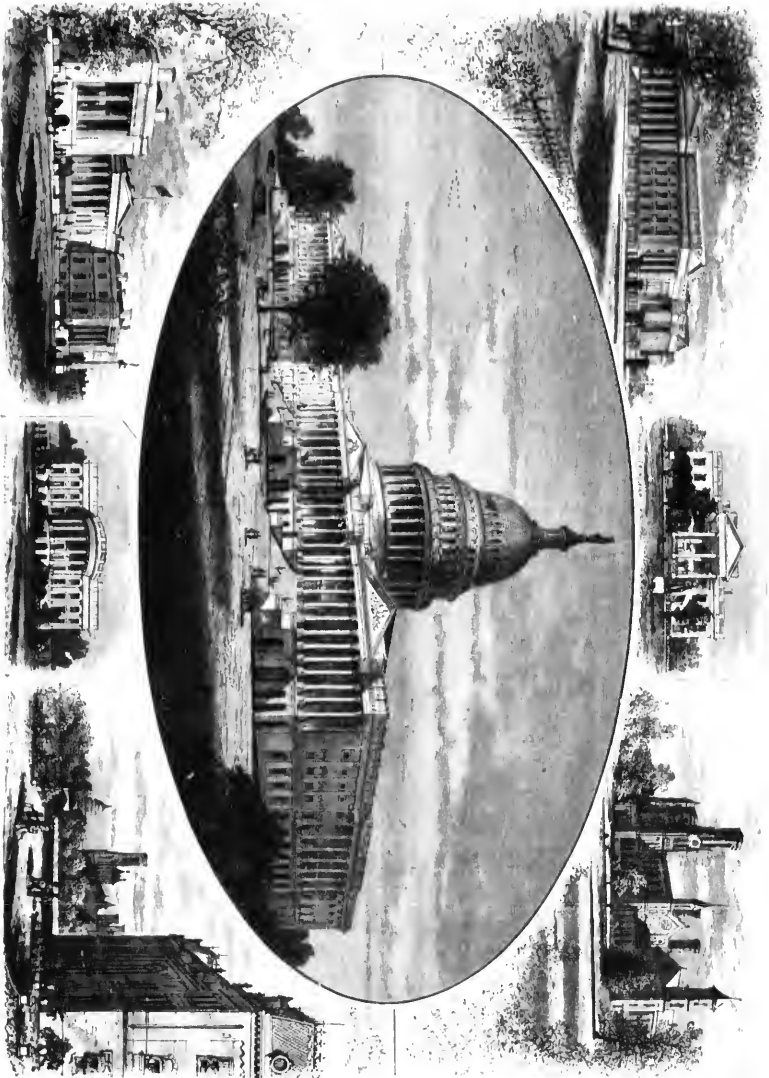
Mais l'aspect le plus pittoresque de la White House est certainement celui de la partie postérieure de cette maison présidentielle. C'est un parc agrémenté de plates-bandes fleuries, de plantes rares, disposé selon la mode des jardins anglais, le tout entouré de murailles où le chef de l'État et sa famille peuvent jouir à l'aise de leur liberté individuelle, quoique ce jardin soit public; mais il est de bon goût, à Washington, de ne pas abuser de la liberté que l'on a d'envahir le jardin du Président.

Le portique de la White House, sans être d'une forme irréprochable, n'en est pas moins très caractéristique, et l'on ne peut que louer le jardinier qui a fait grimper le lierre et les plantes à vrilles le long des colonnes et des chapiteaux. C'est fort élégant.

De ce portique on aperçoit très distinctement le Smithsonian Institute, que l'on prendrait, à distance, pour une vieille abbaye d'Angleterre.

Derrière la Maison-Blanche s'ouvre l'Avenue de Pensylvanie qui droite, d'abord, tourne subitement enfin vers la gauche pour aboutir à Georgetown. C'était jadis la ville commerçante, et l'on citait son port comme le troisième parmi les havres de fleuves ou de rivière du centre des États-Unis. De nos jours, ce coin de la ville est calme, plus paisible même que Washington, ce qui n'est pas peu dire. Les maisons s'élèvent sur de petites collines qui bordent le Potomac et donnent à ses rivages un aspect assez pittoresque.

On trouve parmi ces résidences bourgeoises des constructions de briques rougeâtres, où demeuraient autrefois les hommes les plus distingués de l'aristocratie politique et sociale.



LES MONUMENTS PEULICS A WASHINGTON.

- 1. Le ministère des finances. — 2. Hôtel de ville. — 3. Institut de Smithsonian. — 4. Vue du parc de l'Agriculture. — 5. La Maison-Blanche, vue de face.
- 6. La Maison-Blanche, du côté de son petit parc. — 7. Le Capitole.

Du reste, ce genre de construction, élevé sur une terrasse vers laquelle aboutit une allée d'arbres, dont le portique est maintes fois agrémenté par une sculpture, est particulier à toutes les villes du Maryland et de la Virginie qui datent d'un siècle.

De la montagne, nommée Red Hill, qui se dresse par pentes étagées derrière Georgetown, on jouit d'une vue très étendue sur la rivière. En effet, le Potomac, qui coule en bas de « la Montagne Rouge », décrit une vaste courbe, de l'est à l'ouest, et, à l'endroit où l'on a jeté sur son cours le célèbre Long Bridge, — sur lequel passèrent les soldats du gouvernement avant leur défaite à Bull Run, — on dirait un lac immense; ce qui forme un bel ensemble avec le paysage.

On peut apercevoir Washington à travers les arbres qui couvrent le Red Hill à l'est, et là-bas, à l'horizon, l'œil se perd sur les frontières du Maryland, tantôt élevées, tantôt plates. Il y a là encore un aspect enchanteur, celui qui laisse deviner les ombrages d'Arlington.

Un vaste aqueduc réunit Georgetown aux rives de la Virginie, et les touristes s'accordent à dire que ce paysage est réellement superbe.

Rien n'est plus vrai, car le Potomac coule à pleins bords, et ses eaux sont plus claires qu'à 2 milles en aval.

La vue générale de Washington impressionne le visiteur, qui aime à contempler cette construction géante. Le Capitole, dont la coupole semble suspendue en l'air au-dessus d'un



VUE PRISE DE RED HILL, DERRIÈRE GEORGETOWN.

dôme de verdure, tandis que çà et là des clochers, des toits brillants percent la cime des arbres.

Washington a été créée par les fondateurs de la république, et les plans dressés par eux prouvent qu'ils voulaient en faire la ville la plus peuplée et la plus vaste d'un grand pays appelé à jouer un des premiers rôles dans l'histoire du monde et de la civilisation. Reporter vers l'ouest le siège du gouvernement n'était pas une idée admissible. La capitale actuelle, avec ses souvenirs auxquels s'attache le nom du premier président des États-Unis, est désormais l'unique et vrai centre de l'union d'un grand peuple qui a gravé sur le dôme de son Capitole cette devise : *E pluribus unum*. Si cet argument n'est pas convaincant, il a suffisamment convaincu le Congrès, et il n'est pas probable que la question soit soulevée à nouveau, ou résolue différemment.

En réalité, elle n'a qu'une importance secondaire, celle de la distance; mais on ne saurait se rapprocher des États du Pacifique sans s'éloigner de ceux de l'Atlantique; puis, et surtout, il faut tenir compte de ce fait, c'est que si Washington est le siège des pouvoirs publics, elle n'est ni la capitale du Nord, ni celle du Sud, ni celle de l'Ouest, ni celle du Pacifique, et que chacune de ces sections a sa capitale particulière.

Il importe, pour s'en rendre compte, de dégager de la phraseologie usuelle, commune à tous les peuples, la signification exacte et vraie des mots. Celui de *capitale* représente à l'esprit une idée précise, intimement associée avec celle de la première ville d'un État. Il implique le nombre, la supériorité intellectuelle et artistique, les traditions du passé, les souvenirs, les monuments, l'histoire et surtout *l'unité*. Les grandes, les vraies capitales — par là nous entendons celles qui réunissent toutes ces conditions — n'existent que dans les pays où l'unité, l'homogénéité ne sont plus en question. Là où ces conditions ne se rencontrent pas, nous trouvons non pas une, mais plusieurs capitales: c'est le cas pour les États-Unis.

Construite sur un plan monumental, prête, dès 1800, à recevoir une population considérable, Washington est, comparativement, la ville des États-Unis qui a fait le moins de progrès depuis près d'un siècle. Et cependant elle est le centre des pouvoirs publics; elle attire et retient une armée d'employés, le Sénat et la Chambre des représentants, tous ceux — et le nombre en est grand — qui ont affaire avec l'État, tous les ambitieux, les solliciteurs; le Président l'habite, le corps diplomatique y réside: eh bien! malgré tous ces éléments, on n'y compte que 110.000 habitants. Le climat n'est pas plus malsain qu'ailleurs, certainement moins qu'à la Nouvelle-Orléans; il est plus rigoureux à Boston, plus excessif à New-York.

Non loin de Georgetown, au milieu de la rivière, est située une île nommée Anacitan que l'on dirait avoir été détachée du continent européen, comme une nef capable de traverser les mers, pour être amenée sur ces rivages lointains. En cherchant à percer l'épaisseur des murailles d'arbres verts et de buissons, les yeux se reposent sur quelques vieilles maisons, ou plutôt quelques ruines, que l'on prendrait pour celles d'un ancien manoir.

Il y a certains semblants de réalité à ce rêve du touriste. Il paraît qu'autrefois, dans la période de la création de la république aux États-Unis, un vieux gentleman de la Virginie, que sa situation mondaine et son rang dans la société avaient rendu célèbre, vint s'établir en ces lieux. Cet homme se nommait George Mason. Il avait résolu de vivre seul dans cette île, sans avoir plus rien de commun avec ses compatriotes. Il se fit donc bâtir en cet en-

droit une maison à la mode de Virginie, d'où il ne sortit plus désormais. Lorsqu'il eut passé de vie à trépas, l'habitation et ses dépendances restèrent sans gardien pour les surveiller, et cette île n'est plus considérée actuellement que comme un simple ornement dans le paysage général.

La route qui conduit de l'aqueduc à Arlington longe le Potomac, et l'on jouit, de tous les côtés, de points de vue qui excitent l'enthousiasme parmi ceux qui aiment les beautés de la nature.

Arlington n'est plus — il faut l'avouer — ce qu'il était du temps où son propriétaire — M. Curtis — habitait ce domaine princier. Tout lord archimillionnaire de la vieille Angleterre eût considéré comme un honneur d'être le maître d'un manoir semblable à celui-là. Il faut dire que sa situation est unique au monde. Une immense pelouse s'étend de la rivière jusqu'aux escaliers qui donnent accès au péristyle du logis seigneurial. L'intérieur de ce manoir était, d'après le goût de M. Curtis, celui d'un vieux bâtiment aristocratique de la Virginie, il y a cent ans. On vous montrait, de la porte du château, le chemin que suivait Washington lorsqu'il venait de Mount Vernon, à 10 milles plus loin. Chaque coude de la route, chaque pierre des bords de ce passage, avaient garde — par une légende, une anecdote — quelque souvenir du père de l'Amérique du Nord; car, il faut dire que M. Curtis était le fils adoptif de l'illustre général Washington, et que tout ce qui était autour de lui respirait l'aristocratie, la richesse et le respect des temps passés. C'était la religion de cet homme de bien, à laquelle il resta fidèle toute sa vie.

Suivons les rives du Potomac en remontant vers le nord, comme en descendant vers le sud de Washington, et nous y trouverons des paysages qui rendraient un peintre rêveur. L'une des promenades favorites est celle qui remonte de Georgetown au nord, en longeant les bords du canal d'un côté et les méandres de la rivière de l'autre. A 1 mille de distance de cette partie de Washington, on ne se douterait jamais que l'on est à si peu de distance d'un des centres de population importants des États-Unis.

Le touriste se trouve en plein désert, dans un site sauvage. Les arbres de la forêt sont reliés les uns aux autres par des plantes grimpantes inextricables. Les habitations sont rares et les rives du Potomac sont tantôt très élevées, tantôt fort basses. On se demande si l'on n'est pas sur la frontière des pays civilisés, et si les Peaux-Rouges ne vont pas faire irruption sur le territoire. En un mot, on rêve de *scalps* et de massacres.

Il y a trois villes à parcourir au centre de ces déserts américains avant d'arriver à Little Falls, modeste cascadelte encastrée dans un bois touffu, sombre et frais, qui n'a d'autre prétention que celle de rompre la monotonie d'un courant d'eau qui serpente sous bois, dans un lit tapissé de mousse et d'herbes lancéolées. Au-dessus de ce site nommé Little Falls, on passe sur un pont très élevé de l'État de Maryland dans celui de la Virginie. Le rivage est circonscrit par des roches amoncelées les une sur les autres, et les pêcheurs habiles du pays déclarent qu'en cet endroit la « chasse au poisson » est la plus fructueuse. Great Falls — un peu plus loin — a un aspect plus grandiose que sa sœur minuscule. En effet l'eau bouillonne et écume, en se creusant un passage entre les rochers brisés, du milieu desquels elle jaillit en gerbes miroitantes.

Le Potomac est devenu plus étroit, ses eaux sont plus claires et plus rapides, et tout le long de sa course vagabonde, jusqu'à Harper's Ferry, la vallée dans laquelle il passe est un but d'excursion très aimé par les voyageurs.



Au-dessous de Washington, la rivière plus large se meut plus lentement, la culture a envahi le sol et les champs ont été fécondés par le sang de nombreux enfants du pays, morts pour la défense de leur liberté et de celle de leurs enfants. Celui qui s'embarque à bord d'un steam-boat parcourt entre deux rives fort pittoresques le chemin liquide qui aboutit, à une heure de distance, à la célèbre résidence de Mount Vernon où le général Washington s'était retiré, quand il refusa de porter une fois de plus le poids du gouvernement de son pays. Des deux côtés du Potomac on vous montre les fortifications élevées pour la défense de Washington : fort Washington, Foote et autres terrassements qui ont joué un rôle dans la dernière guerre. La vue que l'on contemple au nord du fort Foote est particulièrement remarquable par cette raison que l'horizon est immense et que l'on aperçoit Washington dans le fond. Sur les premiers plans, on se trouve en pleine campagne, dans un site enchanteur et loin des bruits du monde.

Contemplé par un beau coucher de soleil, le Capitole de Washington est un poème de géant élevé en mémoire de la liberté d'un peuple, dont l'habileté en politique, en industrie et en agriculture ne saurait être méconnue.

En 1839, George Combe notait sur son carnet : « Washington est un gros bourg égaré dans un marécage et qui ne peut plus retrouver sa route. » Tout est bien changé maintenant. M<sup>me</sup> John Adams et Oliver Wolcott ne reconnaîtraient pas, dans la ville des *magnificent distances*, comme on l'a surnommée avec raison, « Washington city » telle qu'elle était au début.



L'INSTITUT DE BRILSON ET SON PAYS.

## RICHMOND



LA VIEILLE MAISON DE PIERRE. — LE MONUMENT DE CRAWFORD. — LE MAUSOLÉE DE MONROE.

Si vous avez été introduit à New-York, dans les salons du Clubcentenaire, — *Century Club*, — on vous aura probablement montré une peinture assez médiocre, mais très curieuse, car elle représente une vieille maison bâtie avec des briques rouges, dont l'architecture date de l'époque du règne de la reine Jeanne.

Le tableau se compose d'un pan de mur encore debout, grâce aux poutres qui le soutiennent, et l'on voit que l'incendie a détruit le reste du logis.

La « fabrique », que l'artiste a voulu léguer à la postérité s'élevait sur la rive gauche de la rivière James, il y a cent cinquante et quelques années, et servait de résidence à l'honorable William Byrd de Westover, écuyer.

A l'époque de la dernière guerre civile des États-Unis, cette demeure rustique, vestige d'un âge passé, fut occupée pendant un certain temps par les troupes fédérales, et c'est alors que le peintre chercha à perpétuer le souvenir de cette vieille habitation. Ceux qui ont suivi les événements de la guerre dans la Virginie se rappelleront infailliblement le nom de Westover.

On cite trois William Byrd de Westover, le grand-père, le père et le fils, qui, tous les trois, ont figuré avec honneur dans l'histoire coloniale de la Virginie, mais le portrait ci-dessus mentionné est celui du second de ces personnages, qui avait non seulement une

prestance remarquable, mais dont le caractère transcendant fut très apprécié par ses concitoyens. Le tableau qui nous a transmis la figure de ce héros virginien est encore accroché aux murs de Lower Brandon.

Ce Byrd de Westover possédait un immense revenu et il vécut longtemps en Angleterre dans l'amitié de gens illustres, — comme on peut le voir mentionné sur la pierre tombale de son cénotaïphe à Westover, — entre autres de Charles Boyle, comte de Orrery. On lui conféra même le titre *fellow* — compagnon — dans la Société royale. Rédacteur d'un journal consacré aux transactions philosophiques, il laissa, après sa mort, une grande quantité de papiers que l'on appelle les « manuscrits de Westover » et dont l'un raconte l'histoire des frontières de la Virginie et de la Caroline du Nord.

C'est dans ce récit que l'on trouve un passage où il a transmis à ses concitoyens le nom du fondateur de Richmond, qui était le sien.

« Le 19 septembre de l'année 1733, dit-il, revenant avec un ami, nommé Peter Jones, d'une expédition sur les frontières, nous fondâmes ensemble deux villes : la première sur l'Appomatox et l'autre sur la rivière James, à 22 milles de distance. Nous donnâmes à celle-ci le nom de Petersburg, en souvenir du nom de baptême de Peter Jones et non point en l'honneur de Pierre le Grand de Russie. Quant à l'autre, qui doit plus tard devenir une cité importante, nous l'appelâmes Richmond, car l'endroit où elle était placée, couvert de prairies verdoyantes accolées à des collines boisées, dominant les meandres d'une rivière aux eaux d'argent liquide, se perdant à l'horizon dans une vaste forêt, nous faisait songer à la charmante ville d'Angleterre dans le comté de Surrey. »

Quelles que fussent les espérances d'avenir conçues par ces deux pionniers de la civilisation américaine, ils ne pouvaient point s'imaginer — ces vaillants défenseurs de leur pays — que sur ces mêmes territoires paisibles on livrerait plus tard des batailles qui seraient aussi célèbres dans l'histoire que les combats de Pultawa et de Malplaquet : ils n'eussent jamais cru que Petersburg et Richmond rappelleraient dans l'histoire future les horreurs des sièges de Saragosse et de Belgrade.

Le colonel Byrd ne vécut pas assez pour voir Richmond agrandie et marquant dans le nombre des cités importantes de l'Union. Le décret qui donna à cette ville le droit d'exister ne fut signé qu'en 1742 et son fondateur mourut deux ans après.

Les premières constructions qu'on éleva sur le territoire choisi furent des hangards pour l'emmagasinage et les expéditions de tabac. Peu à peu quelques maisons se groupèrent, à de petites distances les unes des autres, et enfin, sur les collines qui dominaient l'établissement commercial, quelques riches planteurs et différents marchands écossais et anglais se firent bâtir des maisons d'une apparence plus belle que les autres.

M. Thackeray a placé là, dans un de ses ouvrages, la maison de M<sup>me</sup> Rachel Esmond Wardington, à une époque antérieure à celle où elle fut réellement bâtie. Il est certain que Richmond n'eut aucune importance jusqu'au moment où le gouvernement de l'État quitta Williamsburg pour venir s'y établir. Les moyens de défense de la cité virginienne étaient de si peu de valeur, en 1779, qu'on se vit contraint, quand Arnold se présenta dans le pays, de livrer la ville aux Anglais sans même tirer un coup de canon. Le lieutenant-colonel Simcoë, du régiment des « Queen's Rangers », arriva à cheval dans Richmond, sans qu'on osât s'opposer à son passage.

Dès que la guerre eut pris fin, on conçut dans le pays de nombreuses espérances rela-

nives à l'importance prochaine de cette localité comme point commercial et séjour de gens de science. Des ouvertures d'affaires furent faites dans ce but à Londres et l'on expédia des quais de Richmond à ceux de la Tamise des navires d'un petit tonnage qui mirent soixante jours à faire la traversée. Quelques années après, on bâtit une « Maison des Indes » qui devait servir d'entrepôt aux épices et aux étoffes que l'on expédierait directement de Bombay et de Calcutta dans le chef-lieu de la Virginie. Toutefois les constructions allaient lentement, plus lentement que ne l'eussent désiré les citoyens américains du pays.

Nous avons découvert, parmi les annales historiques de la ville, que le chevalier Alexandre-Marie Quesnay de Beaurepaire, en l'an 1786, — X<sup>e</sup> de la République américaine, VBP des Calendes de juillet, Patrick Henry étant le gouverneur de la ville et de l'État, — posa la première pierre d'une Académie des arts et des sciences, laquelle était destinée à devenir la sœur de la célèbre Académie (nationale, royale, impériale et républicaine) des sciences de Paris. Cette entreprise n'arriva pas à terme, et les projets d'avenir commercial n'étaient pas encore réalisés. Il fallait attendre encore.

C'est à dater de 1820 que la ville de Richmond devint un centre prospère d'affaires de toute sorte, et depuis, jusqu'à l'époque de la guerre de Sécession, le commerce avait pris un essor digne d'être mentionné. Mais — il faut le dire — cette fatale guerre des États du Nord contre ceux du Sud est venue interrompre la gradation ascendante de ce grand centre de population. Il faudra bien du temps pour que cet état de chose change et pour qu'il soit possible de ramener ce qui existait autrefois.

Le point culminant, d'où l'on peut jouir du plus beau coup d'œil sur la ville de Richmond, est Hollywood Cemetery, élévation pittoresque qui est placée dans les faubourgs du nord-ouest. C'est là que repose la dépouille mortelle de nombreuses illustrations de la cité, et que sont également inhumés les héros ayant combattu et péri lors de la dernière guerre civile qui a ensanglanté l'Amérique.

Placé loin des bruits de la ville, caché par des arbres au feuillage épais, au pied desquels des parterres de fleurs embaument l'atmosphère, offrant à la vue, à chaque détour du chemin, des points de vue introuvables ailleurs, ce champ du repos est un de ceux qui laissent aux touristes une impression à jamais vivace.

À l'extrémité sud de ce parc des morts, on nous montra le tombeau élevé à la mémoire du président Monroe dont les restes furent transportés de New-York à Richmond, sous l'escorte du septième régiment de la ville impériale, sept années avant la guerre. Tout autour de ce monument sont enterrés des citoyens de renom, et sur leurs cercueils les parents ont fait élever des cénotaphes d'une architecture sévère.

Le panorama que l'on a devant soi, du sommet de President's Hill à Hollywood, fascine celui qui le contemple, car rien ne peut troubler le plaisir des yeux, voire même celui des sensations que l'on éprouve en admirant la nature.

Au fur et à mesure que les images courent, les collines distantes changent de couleur vers l'horizon lointain : puis on porte la vue plus près, sur la rivière James disputant sa route aux rochers qui encombrant son lit et paraissent chanter un *Requiem* incessant aux morts dont elle baigne l'asile immuable.

Cà et là, sur ce courant d'eau, des îles couvertes d'arbres semblent vouloir mettre obstacle à la course liquide; mais la rivière la surmonte en bouillonnant, malgré tous ces empêchements qu'elle brise ou paraît briser en passant.

Entre la rivière et la montagne President's Hill, on montre au voyageur le canal dont la forme recourbée est fort gracieuse : il va aboutir à l'un des bassins de la ville de Richmond. Près de là, voici les forges des manufactures de fer de Trédegar, dont les hautes cheminées laissent s'échapper des flammèches et des étincelles incandescentes qui illuminent toutes les fenêtres du voisinage et font miroiter les eaux de la rivière.

Si l'on porte la vue plus loin, on aperçoit les bâtiments immenses où l'on exploite l'industrie de la meunerie. Ces constructions, dont Richmond tire vanité, sont d'une étendue sans pareille. La farine que l'on y produit passe pour être la seule qui résiste sans se corrompre à la chaleur des tropiques.

Mais ce qui intéresse particulièrement le visiteur de Richmond, c'est la ville elle-même que ses clochers pointus, ses tours, ses beffrois font ressembler à une pelote hérissée d'aiguilles.

Le terrain sur lequel s'élève la cité virginienne se compose d'une chaîne de collines entremêlées de vallons : c'est peut-être à cause de cet aspect topographique que les habitants ont comparé leur ville à celle aux sept montagnes, Rome l'éternelle. De quelque côté que l'on arrive à Richmond, on comprend que l'on pénètre dans un centre de population très important. Il n'y a pas à craindre une déception quelconque, car Richmond est non seulement remarquable pour son aspect extérieur et intérieur, mais encore par l'intérêt poétique et social qu'il offre au touriste consciencieux.

Depuis les périodes, pendant lesquelles éclata la grande révolution qui fit l'Amérique libre, jusqu'à nos jours, la « fleur des pois » des citoyens de la Virginie qui résident d'habitude sur leurs propriétés a pris l'habitude de se rendre à la ville, à l'époque où la législation tient ses assises et où les cours siègent.

En 1861, quand Richmond fut choisi pour être la capitale de la Confédération du Sud, l'aristocratie complète du pays se réunit dans la ville.

Les chefs de l'armée du Sud s'y étaient rendus et si l'on examine les restes des fortifications qui furent élevées autour de la cité belliqueuse, rempart de la cause sudiste, on comprendra facilement que les soldats de l'armée confédérée considéraient Richmond comme la clef de voûte de leur édifice politique.

Au mois d'août 1865, lorsque les soldats du Sud se virent contraints à partir, un incendie épouvantable vint détruire plus de mille habitations dont la valeur était d'au moins 8,000,000 de dollars.

Depuis lors, il faut le dire, Richmond s'est relevée de ses ruines, et c'est à peine, si de nos jours, on trouve quelques traces de cette conflagration historique.

Le Capitole, — nos lecteurs remarqueront que dans tous les chefs-lieux d'État on trouve un monument qui porte ce nom, — le Capitole, disons-nous, est le principal monument de Richmond ; il date de la période révolutionnaire ; comme l'Acropole d'Athènes, il domine toutes les autres constructions. Son aspect est imposant, c'est l'architecture de la « Maison carrée » de Nîmes qui a été choisie par l'habile M. Jefferson, pour modèle de ce bâtiment public, mais depuis l'époque où les plans furent levés, des modifications telles ont été faites aux projets primitifs que le Capitole de Richmond ressemble aussi peu à la « Maison carrée » que Notre-Dame de Paris à l'église Saint-Paul de Londres.

Comme point de vue pittoresque, le Capitole de Richmond est pour Hollywood ce que serait le Parthénon — restauré — pour la capitale de la Grèce moderne. Examiné à 2 milles



RICHMOND, V. DE HOLLYWOOD.

de distance, le stuc qui couvre ses murailles brille comme du marbre poli et produit un effet prodigieux. Cet édifice a été bâti sur la crête de Shockoe Hill, au milieu d'un square ouvert au public, d'une contenance de 8 acres, admirablement planté, entretenu comme le jardin d'un riche particulier. C'est là que viennent se promener, chaque après-midi, les étrangers et les citoyens qui résident à Richmond, désireux de fuir les caresses de la poussière des rues, et voulant prêter l'oreille au murmure des fontaines que l'on y a placées.

Le Capitole de Richmond est d'ordre grec-composite; les colonnades du portique appartiennent à l'ordre ionien. Du haut des marches, la vue est enchantée.

On entre dans le monument public par deux grandes baies placées aux deux côtés, et l'on arrive à une grande salle centrale au-dessus de laquelle s'élève le dôme.

C'est au milieu de ce Hall que l'on montre au visiteur la statue de marbre de Washington, sur le socle de laquelle on lit ces mots :

*Fait par Houdon, citoyen français, 1788.*

Voici maintenant l'inscription textuelle qui a été tracée sur le socle :

L'Assemblée générale du Bien public de Virginie  
a décidé que cette statue serait élevée  
comme un monument d'affection et de reconnaissance à

GEORGES WASHINGTON

qui, réunissant les qualités d'un héros  
aux vertus d'un patriote au moyen desquelles il a fondé la liberté de notre pays,  
a rendu son nom cher à ses compatriotes  
et donné au monde un exemple de gloire véritable.

Fait en l'an du

CHRIST

mille sept cent quatre-vingt-huit, la douzième année du Bien public.

Le général Washington revêtu du costume qu'il portait pendant la guerre de l'Indépendance est représenté de grandeur naturelle. Dans l'une des niches pratiquées dans le piédestal, on a placé le buste de La Fayette.

Parmi les curiosités que l'on montre en cet endroit est un vieux poêle anglais orné de bronzes fondus et d'inscriptions diverses, qui remonte à une date antérieure à la révolution. Il servait au chauffage de l'antique Virginia House où se rassemblaient les bourgeois de Williamsburg à l'époque où les colonies anglaises étaient encore soumises à la mère patrie. C'est autour de ce « monument de fumiste » que se rassemblent encore de nos jours les politiciens qui discutent les intérêts du pays, comme leurs ancêtres le faisaient à l'époque où ce poêle était placé dans la Virginia House.

La bibliothèque du Capitole contient de nombreuses reliques littéraires, quelques peintures de prix, ce qui la rend un lieu sacré pour tout vrai patriote virginien.

C'est dans cette salle que fut jugé et condamné pour crime de trahison Aaron Burr de triste mémoire : c'est là que La Fayette fut acclamé par ses compagnons de guerre; là fut tenue la Convention de 1829-1830, qui compta parmi ses membres Madison, Monroë,

Marshall, John Randolph, Leigh et bon nombre d'autres hommes d'État célèbres. Enfin c'est encore dans cette bibliothèque que fut exposé le cercueil de Stonewall Jackson, sur lequel on jeta pour couverture le drapeau de la Confédération du Sud, lequel servit dans cette occasion pour la première fois.

A une très petite distance du Capitole, on amène le touriste devant la statue équestre de Washington, dont l'auteur est un statuaire du nom de Crawford. Le cavalier et le cheval, coulés en bronze, sont d'une taille gigantesque : on les a hissés sur un piédestal de granit autour duquel se tiennent debout les figures, du même métal, de Patrick Henry, Thomas Jefferson, John Marshall, Georges Mason, Thomas Nelson et Andrew Lewis. Ces statues sont fort remarquables non seulement par leur pose, mais encore par leur ressemblance qui est parfaite. Henry parle avec animation, c'est l'orateur; Jefferson, la plume à la main, s'appuie sur un papier posé sur un socle, c'est l'homme d'État; Marshall, lui, à l'aspect digne et imposant, il représente la justice, car il fut un des magistrats les plus éminents du siècle passé. Quant au général Andrew Lewis, revêtu de son costume de pionnier, il rappelle au souvenir les exploits, marqués au coin de l'audace, qu'il accomplit de son vivant.

Sur des piédestaux minuscules, le sculpteur a installé des allégories civiles et militaires également coulées en bronze. On peut dire, sans être taxé d'exagération, que ce monument de la gloire nationale américaine est le plus remarquable de tous ceux que l'on rencontre pendant un voyage aux États-Unis.

Sur un autre point du parc, au milieu duquel s'élève le Capitole de Richmond, on passe devant la statue de marbre blanc de Henry Clay, — de grandeur naturelle, — une œuvre qui dénote un talent réel chez le sculpteur au ciseau duquel elle est due.

Les grands monuments publics de Richmond offrent par eux-mêmes un assez grand intérêt. Nous citerons l'Hôtel de Ville, la douane, la demeure du gouverneur, le pénitencier, le collège médical, l'arsenal d'État, qui tous méritent d'être visités.

Les églises ne manquent point à Richmond; la plus importante est celle qui a été bâtie sur l'emplacement du théâtre brûlé en 1811 : le gouverneur et soixante autres personnes périrent dans cet incendie.

Le bâtiment connu sous le nom de « Old Stone House » — la Vieille Maison de Pierre — est très prisé par les citoyens de Richmond qui se plaisent à vous apprendre qu'il fut le premier édifice public bâti dans l'enceinte de la ville.

L'historien Lossing, qui a écrit un volume intitulé : *Field Book of the Revolution* — les Champs de bataille de la Révolution, — parle de ce monument en ces termes :

« Lorsque je visitai le « Hall House », j'y trouvai établi mistress Elisabeth Welsh, dont le grand-père Jacob Ege, originaire d'Allemagne, avait construit le logis bien avant l'époque où la maison de Byrd avait été élevée à Richmond. Le propriétaire de cette habitation qui se nommait Samuel Ege, et était le père de mistress Welsh, avait tenu l'emploi de commissaire de l'armée américaine pendant les guerres de l'Indépendance. La dame du logis me raconta qu'elle se rappelait avoir entendu dire à sa mère que Monroë demeurait chez elle et y prenait pension, à l'époque où il vint à Richmond pour prendre part à la Convention de Virginie, en 1788. »

Dans le paysage que l'on aperçoit du sommet de Hollywood, on remarque forcément un clocher blanc qui se dresse au sommet d'une montagne. C'est celui de la vieille paroisse de Saint-John's à Henrico. Il est certain que cette église fut la première de quelque impor-



tandé qui fut bâtie dans les limites — celles de notre époque, bien entendu — de la ville de Richmond. Elle se trouvait autrefois complètement enfouie au milieu des bois, au-dessus des magasins à remiser le tabac élevés à cet endroit de la rivière.

A quelle date remonte cette construction? Nous n'en avons pas trouvé la moindre trace dans l'histoire du pays; mais, comme on peut lire, dans le cimetière qui l'entoure, des inscriptions qui datent de 1751, et comme il est probable que l'on n'enterrait pas dans ce lieu avant



LA RIVIÈRE JAMES, AU-DESSUS DE RICHMOND.

l'époque où l'on pouvait célébrer les prières du rite en ensevelissant les morts, tout porte à croire que ce temple fut achevé vers 1750. Dans l'origine, l'architecte n'avait nullement songé à embellir cette chapelle sans prétention, lieu de réunion des fidèles puritains du siècle passé; mais, il y a trente ans, la chapelle fut restaurée et agrandie, et on la surmonta d'un clocher. Certainement l'église primitive était moins belle extérieurement et intérieurement que ne l'est celle de la Trinité à Newport, à laquelle elle ressemblait par la disposition des stalles et de l'autel placé au-dessus de la chaire, mais l'édifice allait s'écrouler et il fallait



LA RIVIÈRE JAMES, VUE DU PONT DE MAGA.

recourir à une reedification indispensable.

C'est dans cette église de Saint-John que se réunit la seconde Convention de la Virginie, dans laquelle on décida la question de paix ou de guerre entre les colonies et la couronne d'Angleterre; c'est là que l'on prit la résolution formelle de s'opposer au « Vieux pouvoir, » — *Old Dominion*. — et de résister à la tyrannie de l'Angleterre. Les délibérations de cette convention forment à elles seules un chapitre des plus intéressants de l'histoire de la Révo-

lution des États-Unis, et sont connus de tous les gens instruits du pays. Dans le nombre des citoyens réunis se trouvait le plus marquant, ceux qui devaient devenir célèbres dans les annales de la « Ligue du Bien Public » : Peyton Randolph, Richard Bland, George Wytthe et Richard Henry Lee. Le délégué d'Albemarle était Thomas Jefferson, et celui de Fairfax George Washington; mais le premier instigateur, l'homme dirigeant se nommait Patrick Henry : c'est lui qui fit retentir les échos de la petite église de Saint-John de sa voix mâle et éloquente, en s'écriant :

— « La vie est-elle donc si chère et la paix si douce qu'on doive acheter l'un et l'autre au prix de chaînes et d'esclavage? Dieu nous preserve de penser ainsi! Quant à moi, si vous me donniez à choisir, sans me préoccuper de la façon de voir des autres, je dirais : « Donnez-moi la liberté ou sinon je demande la mort. »

Depuis longues années, le cimetière qui entoure l'église de Saint-John ne sert plus aux inhumations et les tombes qui se trouvent au milieu de ce champ du repos tombent en ruines. L'herbe et le lierre couvrent la terre et les cippes placés au-dessus des fosses; la plupart des inscriptions sont effacées. Tout porte à croire que les familles de ceux qui gisent en cet endroit n'existent plus à Richmond; sans cela, les petits-fils de ces aïeux du siècle passé ne négligeraient point ainsi leurs sépultures.

Du haut de la colline sur laquelle l'église de Saint-John est bâtie, aussi bien que du sommet de toutes celles qui s'élèvent autour de Richmond, on peut suivre des yeux la rivière James, qui se montre dans ses sinuosités à 5 ou 6 milles de distance et égaye le paysage verdoyant. En amont de la ville, on indique au touriste les rapides qui montonnent sur le lit rocailleux du courant d'eau et alimentent des moulins à farine très importants.

Lorsqu'on est parvenu de l'autre côté du pont, le Jame's River est bien plus tranquille : on voit, sur ces eaux qui coulent lentement, des steamers se rendant d'un port à l'autre pour favoriser le commerce intérieur. A vrai dire, les desirs ambitieux de ceux qui voulaient que Richmond organisât des transactions régulières avec les Grandes Indes n'ont pas été réalisés, mais on se contente de ce que l'on a, lorsqu'on est sage. N'est-ce pas déjà quelque chose que de voir voler sur les eaux ces blanches voiles qui portent la richesse, ou du moins le bien-être, d'un État dans un autre ?

Si nous remontons au delà des rapides, nous trouverons un pont couvert qui sert de passage au convoi du chemin de fer de Richmond à Danville. Dans les eaux de la rivière, les pêcheurs tendent des filets pour s'emparer des aloses très nombreuses dans ces parages, pendant la saison du printemps.

On comprend que la navigation de la rivière soit très difficile, eu égard aux rapides et aux rochers qui se trouvent dans le cours du James, mais les bateliers nègres sont très adroits et l'on a plaisir à les voir traverser le courant dans des esquifs légers qu'ils dirigent avec la plus grande dextérité, d'une île à l'autre. En petit bateau à vapeur emporte les visiteurs le long des rivages en aval de la rivière.

Le canal de navigation est relié à la mer par un grand nombre de barrages qui, les uns sur les autres, remontent à 50 pieds sur les montagnes.

La population nègre, qui fournit des bateliers aux navires caboteurs, habite le long de ce canal, où elle élève des poulets et autres oiseaux de basse cour, pour les vendre. Les maisons où résident ces « peaux noires » ont un aspect *sui generis* et ne ressemblent en rien à ces cottages badigeonnés de blanc, aux volets peints en vert qu'on aperçoit aux environs. Du reste, il y a là, dans un des coins de ce canal, une vieille construction démantelée qui fut brûlée par un incendie au mois d'août de l'année 1865, laquelle construction à l'aspect d'un vieux château du moyen âge et donne au paysage une physionomie complètement fantastique.

La récolte et la manufacture du tabac sont très curieuses à observer dans les environs de Richmond et dans la ville. Il nous souvient avoir visité la maison de MM. Grand et C<sup>ie</sup>, où 250 nègres étaient occupés à la fabrication du tabac à « chiquer », — *chew tobacco*, — une des curiosités de Richmond. Les peaux noires, à cette époque, étaient esclaves et on les nourrissait aux frais de la fabrique. Cette dernière payait aux maîtres, à qui elle louait les ouvriers, de 75 à 125 dollars par an. Chaque noir devait préparer une quantité de tabac que l'on nous dit être de 25 livres par jour. Ce que le travailleur faisait en plus lui était payé à part, et le produit de cette tâche supplémentaire était sa propriété. Des ouvriers adroits pouvaient, de cette façon, gagner de 3 à 5 dollars par semaine, et ils employaient cette somme à se procurer une nourriture plus confortable, et des vêtements meilleurs.

Les machines de cette fabrique de tabac, eu égard aux progrès de la mécanique,

Laient beaucoup à désirer; elles consistaient en un grand nombre de presses tout à fait rudimentaires, destinées à mettre le tabac en tablettes et à lui donner la forme marchande; mais tous ces ustensiles primitifs nous semblaient exiger beaucoup de dépense de temps, et de forces. Depuis quelques années, le travail des esclaves ayant cessé, il a fallu recourir à des machines sérieuses, et elles fonctionnent au grand ébahissement de la race nègre, qui comprend enfin ce qu'elle a perdu, car elle n'a plus d'occupation, en admettant qu'elle en cherchât, ce qui se présente rarement : tous les « affranchis » sont, à peu d'exceptions près, d'une paresse exceptionnelle.

Il nous souvient aussi avoir assisté, à Richmond, à une vente d'esclaves à la criée. Dans un des nombreux locaux où ce trafic de chair humaine avait lieu, nous vîmes, assis sur une estrade, un jeune homme, une jeune femme, une femme plus âgée et deux enfants de cinq à sept ans.

Le commissaire-priseur, avec un cynisme qui nous repugnait, expliquait à MM. les gentlemen les « avantages » de la jeune femme, qui ne semblait pas séduire beaucoup les acheteurs. Néanmoins, comme elle était forte, robuste et paraissait « solide » pour le travail, elle fut « poussée » et « adjugée » sur la somme de 500 dollars — 2,500 francs, — à un planteur, qui l'emmena séance tenante.

Pendant tout ce « marchandage », la malheureuse créature manifestait une certaine émotion. Était-ce le sentiment de l'humiliation qu'elle subissait ou l'incertitude sur le sort que lui réservait son nouveau maître? Nous ne saurions le dire; mais dès que le marteau eut retenti sur le bureau de l'auctonner, l'esclave se releva, rajusta sa cotte et son fichu, et parut satisfaite.

En somme, Richmond offre au visiteur des sites tellement beaux qu'on oublie facilement quelque ruine restée çà et là, comme pour rappeler le grand désastre arrivé pendant « l'année terrible ».

Lorsque la rivière James aura été endiguée et qu'on aura utilisé ses eaux pour alimenter les machines à vapeur des grandes usines projetées, Richmond deviendra la ville la plus manufacturière de toutes celles du Sud.

Les environs de Richmond sont également très remarquables. Il faut aller visiter les sources minérales que l'on appelle dans le pays : *White sulphur springs*, où se rend le monde élégant, non seulement pour y retabir sa santé, mais aussi encore pour s'y récréer. Le prétexte, c'est la maladie; le but, c'est le plaisir.

Perchée à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, au milieu de la chaîne des Alleghanies, ces sources d'eaux sulfureuses étaient d'abord à peine fréquentées par des malades obstinés, se cramponnant à la vie et ayant fait acte de courage pour se rendre à cheval, ou en carrosse, jusqu'à la montagne où ils devraient retrouver leurs forces. Mais, de nos jours, les chemins de fer sillonnent le pays, abordent la montagne et « il est permis à tout le monde d'aller à Corinthe ». Le *Old White*, comme les Virginiens ont nommé ce coin de leur territoire, est en effet la terre bénie des souffreteux : on trouve réunies dans un périmètre d'un demi-mille des sources brûlantes, chaudes, respirables, douçâtres, salées et sulfureuses, rongéâtres et ferrugineuses, etc., etc., où l'on boit à volonté et avec lesquelles on prend des bains. Ce qu'il y a de particulier dans ces liquides bienfaisants, c'est qu'ils sont les uns bouillants, les autres glacés. Cette région des sources est réellement un site bizarre, car tout en admettant le terrain volcanique dans lequel elles



LES RAPIDES DE LA RIVIÈRE JAMES.

ont pris naissance, on ne peut expliquer cette variété de température. La découverte de ces eaux minérales remonte tout au plus à un siècle : mais avant cette époque, la tradition raconte que les Indiens *Shammées* en connaissaient la vertu curative.

Celui qui le premier pénétra dans cette contrée était un fou qui s'éloigna certain jour du comté de Frederick pour se retirer dans la partie sauvage du pays. Lorsqu'il revint dans sa famille, il raconta des merveilles de son voyage, mais — cela va de soi, — on se refusa à ajouter foi à ses paroles. Un an plus tard, cependant quelques hommes d'aventure se risquèrent jusque-là, et ayant reconnu la valeur du sol vinrent s'y établir. En 1769, le général John Lewis, ayant obtenu une concession de 40,000 acres de terre, se retira en cet endroit pour s'y livrer à la culture.

On raconte que les deux premiers colons, nommés Marlin et Sewell, après quelques semaines de cohabitation finirent par se quereller : ils se quittèrent et l'un d'eux resta dans la cabane de terre qu'ils avaient élevée à frais communs, tandis que l'autre choisissait pour demeure le tronc d'un vieux arbre assez large pour lui donner asile. Quelles que fussent leurs divisions d'intérêts, ces deux pionniers n'avaient pas perdu les usages du monde, si bien qu'ils se saluaient chaque matin du seuil de leur habitation, en se demandant de leurs nouvelles. La situation était vraiment comique.

De nos jours, les sources sulfureuses du *Old White* sont aux États-Unis ce que sont les Eaux-Bonnes, Bagnères, Barèges, Saint-Sauveur et autres endroits célèbres des Pyrénées, en France. On y guérit,

mais on s'y amuse bien plus encore; et d'ailleurs le plaisir et l'air pur des montagnes ne sont-ils pas les premiers éléments de la santé?



L'ENTRÉE DE LA GROTTE.

XXXV

### LA GROTTE DE WEYER

LES Américains appellent cette curiosité naturelle de la Virginie : la « Cave d'Antiparos » des États-Unis. On la trouve dans les parties nord-ouest du comté d'Augusta

à 17 milles au nord de Staunton et à quelques milles vers l'ouest de la chaîne des Montagnes Bleues. La découverte de cette curiosité extraordinaire est due à un chasseur du pays, nommé Bernard Weyer, qui, poursuivant un opossom, voulut, avec l'aide d'un furet, faire sortir l'animal du terrier où il s'était glissé.

Lorsque M. Weyer parvint vers l'ouverture de la grotte, elle était à peine assez large pour qu'il pût s'y introduire, en se glissant à genoux, et en s'aidant des mains. Une fois dedans, il se trouva tout à coup, à sa grande terreur, dans une obscurité complète. Il va sans dire que le chasseur n'attrappa point la bête qu'il cherchait, mais il avait fait une trouvaille bien autrement importante. C'était une merveille.

A peine entre-t-on dans la grotte que l'on éprouve un double frisson : le premier occasionné par le froid ; le second par une sorte de terreur causée par l'obscurité profonde.

Mais le guide ne laisse pas les visiteurs s'appesantir sur ces bagatelles : grâce à son verbiage, à ses plaisanteries, à sa bonne humeur, il rend l'esprit à celui qui l'a perdu : il

encourage celui qui regrette de s'être aventuré dans ce souterrain. Cet homme, portant une torche, vous montre des stalagmites étranges et l'on croit voir errer le long des murs des fantômes qui ne sont réellement que des pierres blanches.

En avançant ainsi on pénètre dans la « Statuary Hall », — Salle des Statues — offrant une ressemblance assez frappante avec les galeries du Vatican vues par un beau clair de lune, ou plutôt à la lueur des torches. Si on lève les yeux au plafond, on aperçoit un trou circulaire d'environ 15 pieds de diamètre, autour duquel des statuettes sont suspendues comme une frange autour d'une colline. Au-delà de ce trou se dresse une colonnade fantastique que l'on dirait créée par un architecte du diable. Vers l'un des côtés de la salle on vous montre un autel surmonté d'un dais, orné de candélabres, tandis que, sur l'autre paroi, on distingue un orgue de cathédrale avec ses tuyaux étagés.

On continue à marcher et le guide vous prie d'admirer la « Cataracte, » ou plutôt ce qui ressemble à une chute d'eau en pétrification. C'est là une des curiosités les plus remarquables de la grotte. Le silence de ce Niagara de pierre ramène infailliblement le touriste à la pensée de cette chute d'eau tonitruante, qu'il a visitée quelques semaines auparavant.

Au-delà de ce site souterrain on parvient à la « Chambre du Sénat », une tribune, devant laquelle sont placés les sièges et les pupitres des sénateurs... absents.

On pénètre ensuite dans une grotte que l'on a nommée la « Cathédrale », du plafond de laquelle retombe une stalactite ayant l'apparence d'un lustre. Au fond est une chaire sur les côtés de laquelle se projettent des pétrifications ayant la forme de draperies blanches. Du côté opposé, on montre un baldaquin dont les franges sont d'un cristal aussi brillant que le mica, et si l'on examine avec soin ce dôme, on est étonné de le voir entièrement festonné par des stalactites de toutes les formes aiguës, courtes, longues et offrant une teinte aussi belle que celle de la neige. Quelques-unes sont bordées de rouge, d'autres offrent une couleur plus foncée.

Ce qu'il y a de particulier dans cette Grotte de Weyer, c'est que la lumière des torches donne la transparence de verre à toutes ces fantaisies pittoresques. Lorsqu'on les frappe avec un bâton, une simple badine, ces produits de la pétrification rendent des sons qui rappellent ceux d'un orgue et l'écho répète aussitôt cette harmonie.

Dans le voisinage de cette salle, on parvient dans une autre, au centre de laquelle le touriste se trouve en présence d'une colonne de couleur cornaline, veinée et mouchetée de blanc, comme de la pierre suisse. On l'appelle « l'Aiguille de Cléopâtre ». Tout à côté on arrive devant une pyramide constellée de mica qui se perd dans les hauteurs de la voûte : elle porte, naturellement, la qualification de « Pilier d'Antoine », ces deux noms ne pouvant pas être séparés l'un de l'autre.

A partir de cette section de la Grotte de Weyer, on descend un escalier construit par le travail des hommes aboutissant à une partie inférieure du souterrain. Ces marches ont été appelées « l'Échelle de Jacob ». On trouve en bas un rocher carré couvert d'incrustations multiples, qui ressemble fort à une nappe : c'est la « Table à thé de Jacob ». A deux pas de là, on fait voir aux visiteurs un abîme sans fond : la « Glacière de Jacob », et lorsque nous disons que ce trou est insondable, c'est qu'en y jetant une pierre, aucun bruit n'est perçu par ceux qui écoutent. Une torche lancée dans ce précipice disparaît au milieu d'un brouillard épais. C'est dans cette section de la Grotte de Weyer, que l'on passe devant le « Geysier », une immense stalagmite dont la forme affecte celle d'une source bouillon-

nante. En avançant encore, on atteint le « Washington's Hall », ou plutôt le « Palais des Gnômes, » dont la hauteur est de 90 pieds et la longueur de 150.

Tout à coup les lumières s'éteignent, l'obscurité la plus profonde règne autour de vous : chaque visiteur saisit ce qui se trouve à sa portée, mais c'est une plaisanterie du guide, qui bientôt a rallumé les flambeaux et les torches pour conduire les visiteurs à la « Chambre à coucher de lady Washington », au long de l'une des parois de laquelle il leur montre une sorte de « couchette » d'une blancheur d'albâtre, ornée de franges également laiteuses.

Plus loin c'est « le Voile de la Mariée ». Nous dirions plutôt une grande plume d'aigrette à bouts prolongés qui retomberait d'un chapeau de femme.

Traversant ensuite quelques passages étroits, franchissant des précipices, gravissant des amas de décombres, pilastres, colonnes, frises, chapiteaux, — on se croirait en présence d'une ruine babylonienne, — on se trouve au pied de « la Montagne diamantée ». Au sommet, on aperçoit une cigogne géante qui semble regarder « une lune » vissée au plafond.

Les visiteurs continuent leur marche et reviennent à l'entrée de cette caverne devant une source dont l'eau glacée leur est plus agréable à boire que le verre du plus délicieux « splendide champagne » de Mercier, ou d'Ay crémant de Moët Chandon.

En retournant du côté de la sortie, on passe devant la « Tour de Babel », ou plutôt la « Tour magique », une immense stalactite de 30 à 40 pieds de hauteur, autour de laquelle une voie praticable semble avoir été creusée en spirales, comme la devise d'un mirilton.

Cette « construction » bizarre est du reste la plus régulière et la plus symétrique de toutes celles que l'on exhibe aux touristes dans la Grotte de Weyer : elle mérite vraiment la qualification qui lui a été donnée.

L'on fait remarquer aux visiteurs deux vastes coquillages, — ou du moins des pétrifications, — qui ressemblent aux coquilles d'une huître géante. C'est à s'y méprendre.

Il y a là également la « Boucherie de Salomon », ainsi nommée parce qu'à la voûte de la salle est suspendue une stalactite affectant la forme d'un gigot.

Voici, à quelques pas plus loin, le « Temple » du même roi cité par sa sagesse... et le nombre ... de ses femmes, le chef des Mormons de son temps, selon toute probabilité, si l'on en croit l'Ancien Testament. Au milieu de cette vaste enceinte souterraine, on frôle un énorme pilier, blanc comme une colonne de neige, cannelé, tors, ciselé et costumé d'étoiles brillantes.

Il y a en outre un lac, que l'on va visiter quand on le demande expressément, mais il faut être très hardi, car, paraît-il, il y a quelque danger à parvenir jusque-là.

Encore cinq ou six pas, quelques marches à gravir et le touriste revoit la lumière du jour ; il prête l'oreille aux bruits de la vallée, et se réjouit d'être hors de ces catacombes curieuses, mais effrayantes.

Cette Grotte de Weyer est une des plus grandes merveilles du nouveau monde. On évalue à 16,000 pieds la longueur, en droite ligne, de tout le parcours : cet endroit mérite vraiment la réputation dont il jouit.

Il est à présumer que la montagne entière est une immense boursofflure et que toutes ces salles communiquent les unes dans les autres. Un jour viendra où quelque hardi pionnier découvrira complètement ce labyrinthe, où l'on se perdrait sans le fil conducteur d'un guide patenté qu'il faut toujours largement récompenser.

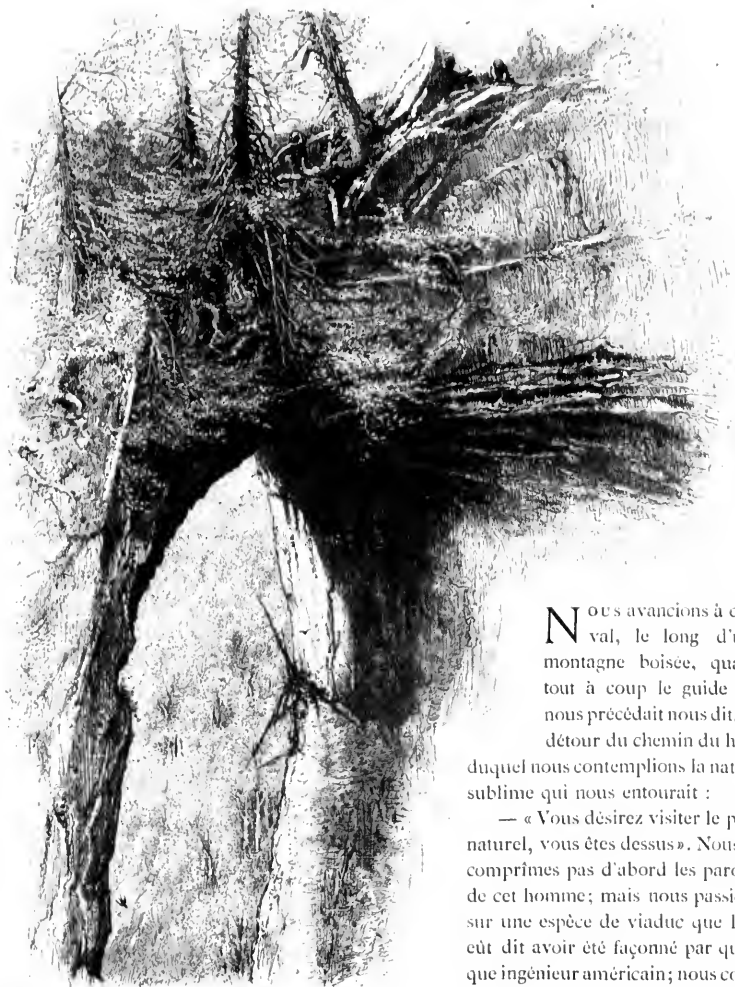




VUES INTÉRIEURES DE LA GROITE.

1. Le voile de la marée. — 2. Les écailles d'huître — 3. La tour de Babel. — 4. La salle des fantômes.
5. La chambre des coquillages.

## LE PONT NATUREL DE LA VIRGINIE



LE SOMMET DU PONT NATUREL.

Nous avançons à cheval, le long d'une montagne boisée, quand tout à coup le guide qui nous précédait nous dit, au détour du chemin du haut duquel nous contemplions la nature sublime qui nous entourait :

— « Vous désirez visiter le pont naturel, vous êtes dessus ». Nous ne comprîmes pas d'abord les paroles de cet homme; mais nous passions sur une espèce de viaduc que l'on eût dit avoir été façonné par quelque ingénieur américain; nous comprîmes qu'au lieu d'être en dessous, nous nous trouvions sur l'arche.

Nous mîmes pied à terre et, laissant nos montures aux mains des Virginiens, nous

avançâmes au bord du précipice. C'était effrayant à voir. Du milieu des arbustes et des arbres verts qui couvrent ce passage élevé, on apercevait la vallée à une profondeur immense.

Nous nous hâtâmes ensuite de faire le tour de la montagne pour descendre à l'endroit d'où l'on pouvait le mieux admirer cette merveille unique au monde; nous eûmes alors devant nous un spectacle sans pareil. Cette arche de Titan est jetée sur un torrent qui coule lentement en été, fougueusement en hiver entre les parois de la pierre. La masse de rochers qui forme la clef de voûte de ce travail de la nature mesure 49 pieds au centre le plus allongé, sur 37 de large. Vu de loin, ce pont paraît être formé d'un seul morceau, et l'on dit, dans le pays, que les fissures que l'on remarque de près sur la partie gauche ont été produites par des coups de tonnerre qui éclatèrent en cet endroit en 1779. Sur le côté droit, on n'aperçoit point de trace de ces effets de l'électricité. Bien au contraire, la pierre est lisse et unie comme par le ciseau d'un carrier. Les culées sont polies à la façon de toutes celles fabriquées par la main des hommes, contre lesquelles l'eau a passé pendant plusieurs siècles. Les quatre roches qui sont attenantes à ces culées sont d'une nature homogène et descendent graduellement du sommet jusqu'à la vallée. Leur élévation est de 200 pieds et la voussure de l'arche compte 150 pieds de largeur. Si l'on examine ce pont naturel simplement au point de vue du pittoresque, on ne peut s'empêcher d'être vivement impressionné. Si l'on fait ensuite la part de la géologie, on se dira qu'il n'y a rien eu de volcanique dans la formation de cette merveille. D'ailleurs la roche est calcaire. Tout porte à croire que, dans les temps reculés, un grand amas d'eau se trouvait barré en cet endroit par les montagnes et qu'à un moment donné ce lac se fraya un chemin en entraînant sur son passage tous les débris de roche qu'il avait arrachés à la masse qui lui faisait obstacle. Toutes ces hypothèses sont assez problématiques. Pourquoi ne pas laisser au Créateur du monde une certaine fantaisie dans l'œuvre qu'on lui attribue?

Il serait impossible d'énumérer ici le nombre de visiteurs qui se sont rendus et se rendent chaque année dans ce coin de l'État de Virginie pour admirer ce paysage agreste et ce spectacle grandiose. Dans le nombre de ceux-là, nous citerons une belle Virginienne, miss Randolph, dont l'audace et la périlleuse aventure ont rempli les colonnes des journaux de son temps.

Accompagnée de plusieurs amies de son sexe et d'un certain nombre de gais jeunes gens, la jeune fille avait dirigé la cavalcade sur les hauteurs du pont naturel. C'était par une soirée d'été radieuse; la « Beauté de Richmond », comme on nommait cette superbe créature, méritait réellement ce titre, car sa taille svelte, ses yeux de gazelle, ses joues roses, la faisaient admirer de tous ceux qui la voyaient une seule fois. Sa gaieté égalait sa grâce.

Lorsqu'elle arriva sur les hauteurs du pont, la cavalcade mit pied à terre, et chaque personne vint, le plus près possible du bord, en se tenant aux arbres et aux pierres, jeter les yeux sur le précipice placé au-dessous.

Tout à coup un des cavaliers désignant, du bout de sa badine, un cèdre qui avait poussé horizontalement sur l'une des culées du pont naturel, dit à ceux qui l'entouraient qu'il n'y aurait personne au monde assez fou pour oser se tenir debout sur cet arbre.

Tout le monde se récria : au même instant, le frôlement d'une robe de soie se fit entendre près des jeunes hommes, et un cri de terreur fut poussé par tous les assistants.

Miss Randolph s'était élancée sur le cèdre et se tenait d'une main à une des branches,

se balançant sans sourciller. La pâleur couvrait tous les visages des amis et amies de la demoiselle « sans peur et sans reproche ». Personne n'osait proférer une parole : tous s'imaginaient qu'elle était perdue. Si la tête lui tournait, si son pied glissait, c'en était fait d'elle.

Miss Randolph ne remuait pas plus qu'une statue : sa cravache à la main laissait flotter au vent l'écharpe qui s'enroulait autour de son cou de cygne, elle poussa un grand éclat de rire et demanda à ses *cavalieri sirventi* s'il en était un parmi eux qui osât suivre son exemple. La tradition rapporte qu'oubliés de tout sentiment de galanterie, ces gentlemen refusèrent d'imiter la folie de leur amie. Miss Randolph dut revenir lentement sur la terre ferme, où elle arriva saine et sauve.

Le moment de la journée le plus propice pour visiter le pont naturel est le matin, au soleil levant ; mais généralement c'est par la vallée que l'on se rend à l'endroit d'où l'on jouit d'un point de vue sans égal. Le soleil darde ses rayons sous cette arche géante : on se mettrait volontiers à genoux, tant cette vue impressionne à un degré que rien ne peut exprimer. Disons tout de suite que le pont naturel de la Virginie est de 55 pieds plus élevé que le Niagara.

Parmi les audacieux qui ont voulu se hisser sur la cime du rocher qui forme le pont de l'architecte Dieu, on cite George Washington qui, plein d'audace, amateur d'aventures, conçut un jour le dessein de gravir les hauteurs de la montagne à l'arche monumentale. Il y alla et en revint sain et sauf, ... heureusement, pour le salut de son pays.

La personne qui a atteint le point le plus élevé de ce pont de la Virginie est un nommé M. James Piper, qui faisait ses études au collège de Washington et qui, depuis, est devenu sénateur de l'État de Virginie.

Vers l'année 1818, M. Piper et quelques-uns de ses camarades étaient venus en partie de plaisir dans la vallée du « Natural Bridge ». Tous ces jeunes gens, après avoir parcouru les hauteurs du rocher, descendirent sous l'arche, et il fut question de gravir la paroi intérieure aussi haut que cela serait possible. M. Piper commença à entreprendre cette ascension en s'accrochant aux pierres et aux arbustes ; il monta, monta, plus haut que personne, plus haut que le général Washington n'était jamais allé, et, quand il lui fut impossible de s'avancer davantage, il se tint debout sur une pierre et poussa un cri de triomphe en regardant en bas ses compagnons, qui ne pouvaient en croire leurs yeux.

M. Piper voulait écrire son nom sur la pierre ; il tira un couteau de sa poche et réussit à faire ce qu'il désirait.

Cet audacieux écolier sentit cependant, à un moment donné, sa tête tourner ; il ferma les yeux et songea à descendre. Ce n'était pas chose facile : il se débarrassa alors de ses souliers l'un après l'autre, puis de son habit, qu'il jeta dans l'abîme. Tous ses mouvements étaient calculés ; mais il réussit à atteindre un rocher solide, sur lequel il reprit haleine et laissa ses nerfs se détendre. Un instant après, il se leva et, tout à coup, on le vit s'enfoncer dans une crevasse du rocher : ses amis le crurent perdu. Un cri seulement s'échappa de leurs poitrines ; mais M. Piper reparut quelques secondes après à travers un buisson vert qui l'avait caché aux yeux de ses compagnons. En quelques bonds il parvint près d'eux sain et sauf, mais il avait été à deux doigts de sa perte.

Le pont naturel occupe le point du sud-ouest du comté de Rockbridge, dans la chaîne des montagnes Bleues ; on s'y rend de Lexington au moyen d'une diligence qui a 14 milles à parcourir. Le trajet par bateau-poste de Lynchburg est de 36 milles.



L'ARCHE DU PONT NATUREL DE LA VIRGINIE.

## PAYSAGES DE LA VIRGINIE



VUE INTÉRIEURE DU TUNNEL NATUREL DU COMTÉ DE SCOTT.

La contrée que nous allons visiter est une des plus intéressantes de l'Amérique du Nord. A dire vrai, on ne retrouve ni les Alpes, ni les Pyrénées, ni quelque glacier, dans' ce parcours assez grand, mais les curiosités naturelles de cette portion du pays n'ont rien à céder à celles des autres États de l'Amérique du Nord.

A dater de Harper's Ferry jusqu'aux limites extrêmes du territoire, les beautés des sites sont faites pour ravir les artistes et pour attirer les touristes et tous ceux qui se plaisent à voyager pour voir et juger.

Nous venons de raconter l'audacieuse structure du pont naturel et des murailles féeriques de la grotte de Weyer; il nous reste à faire connaître à nos lecteurs bénévoles les divers points de vue de la Virginie.

Nous les conduirons d'abord au Tunnel du comté de Scott, où la main des hommes n'a rien eu à faire. La forêt qui a poussé au dehors, au dedans et au-dessus de ce passage extraordinaire étonne bien celui qui vient là pour la première fois; mais il est stupéfié quand il pénètre dans ces excavations contournées tortueuses ou droites, taillées dans les roches et au-dessus desquelles passe la route carrossable.

La rivière que l'on appelle Stock, tributaire du Clinch qu'il a fallu traverser plusieurs

fois à cheval pour se rendre jusqu'à l'endroit dont il s'agit, s'est frayé un passage sous les voûtes de ce Tunnel de la Virginie de façon à s'en aller ensuite par la vallée en dessous, vallée profonde à travers laquelle les eaux décrivent ce que les ingénieurs des chemins de fer appellent une « courbe renversée », mesurant 150 « yards » d'étendue.

La lumière est absente sous ce tunnel, dont la hauteur est évaluée à 80 pieds environ. Le passage dans ce souterrain est difficile alors même que le soleil brille dans tout son éclat. Le soir et le matin, suivant l'endroit où l'on pénètre dans ces grottes, les rayons obliques du soleil percent l'obscurité et donnent une sorte d'apparence de lumière dans l'intérieur. Toutefois on ne peut s'empêcher d'éprouver une grande appréhension lorsqu'on voit le sol jonché de pierres tombées sans aucun doute de la voûte qui est au-dessus.

Quoi qu'il en soit, on est forcé de convenir que cette grotte-tunnel du comté de Scott est une curiosité digne d'être visitée.

Lorsque le chemin de fer Cumberland-Gap, que l'on vient d'entreprendre, sera achevé, et quand cette partie de l'ouest atteindra le tronçon de l'est, à Bristol-Godson, — point de départ tracé de cette voie ferrée, — le Tunnel de la Virginie recevra la visite de nombreux visiteurs. A cette heure, la plupart des touristes se rendent en cet endroit au moyen de chevaux de selle; il n'y a pas de diligence qui passe dans ces parages.

Le tracé du chemin de fer amènera les wagons sous les voûtes du tunnel, car il n'y a pas d'autre route praticable. Ce moyen de communication sera sans doute très favorable au commerce, mais les vrais amis du pittoresque souhaitent ardemment que ce railway ne soit jamais achevé.

Laissons là cette curiosité de la nature, l'une des plus bizarres de la Virginie, pour remonter du côté de l'Atlantique, vers le Mississipi et le chemin de fer de l'Ohio.

Tout autour de nous voici les cimes de collines arrondies entrecoupées, çà et là, de roches bizarres, de verdure brillante, puis de vallées profondes, de précipices et d'arbres privés de leur feuillage, qui ressemblent, à s'y méprendre, à des squelettes géants. Des plaines de montagnes ornées de bois épais ou complètement pelées se déroulent devant les yeux du touriste, au fur et à mesure du passage du Convoi.

Lorsqu'on s'arrête à Centrai Dépôt, on trouve des chevaux de selle pour vous conduire jusqu'à New River, que l'on traverse à une petite distance de la station.

Le courant d'eau coule lentement, sans bruit, dans son lit bordé de sycomores dont les branches se baignent le plus souvent dans les flots miroitants. A certains endroits, des roches ardues se dressent au-dessus de la forêt, mais, plus loin, la colline s'abaisse et, alors la rivière poursuit sa route à travers les terres basses — Lowlands — parfaitement aménagées et labourées, où l'on a semé du maïs et du blé.

Cette solitude est à peine troublée par le bruit des corneilles qui retournent les mottes de terre à la recherche des vers blancs, ou le roucoulement des tourterelles accouplées sur les branches des arbres: le brouillard cache la cime des montagnes. Si l'on traverse le lac, le batelier vous fait attendre, — dans le cas où l'on n'a pas de menue monnaie, — pour aller chercher chez lui le change de votre dollar dans la cachette où il dépose son argent. Et pendant ce quart d'heure d'attente, on se repose en examinant la belle nature qui vous environne.

Traversons ensemble, ami lecteur, un coude de la rivière en suivant un étroit sentier,

sans faire attention aux plaintes des fermiers qui grommellent entre leurs dents quand le voyageur passe sur leur propriété. Nous trouvons ensuite le grand chemin qui suit une berge ombragée par des arbres séculaires. Hâtons le pas de nos montures sans regarder les planches de bois sur lesquelles sont peintes les indications de la route. On trouve généralement fort peu de voyageurs dans ces parages. Le guide nègre qui nous accompagne nous abandonne, à un moment donné, ne pouvant résister à la fatigue. Avançons encore. Voici une cabane perchée sur une colline : devant le seuil, des petits nègrillons, ayant oublié de se vêtir, nous regardent passer ; un chien aboie ; nous examinons en hersant un champ de tabac assez bien cultivé, abrité contre les vents et bordé d'une palissade faite d'arbres renversés et enchevêtrés l'un dans l'autre. Plus loin une église abritée par un massif d'arbres, d'une architecture rigide, comme l'est toute construction puritaine, bâtie en briques rouges suivant l'usage des maçons de la Virginie, attire les regards du passant.

On trouve trois barrières de péage sur un espace de 2 milles. Il paraît que la plus grande injure que l'on puisse jamais faire à un Virginien est de laisser ces portes ouvertes devant lui : un cas pareil a été la cause d'une grande agitation dans le pays, il y a trois ans.

On arrive encore sur les bords de la rivière, la route devient plus étroite ; elle monte et descend le long de pentes difficiles. De l'autre côté du courant, les montagnes sont plus élevées, le chemin descend encore ; puis il faut gravir des déclivités considérables, coupées abruptement sur les bords d'un précipice garni d'arbres en plein feuillage. Les sabots de nos montures posaient sur un sol qui était de niveau avec la faite des sycomores.

En examinant le lit de la rivière, on s'aperçoit que les eaux circulent au milieu d'une énorme « denture » de rochers. Ça et là des troncs d'arbres — des chicots — et des poutres de bois obstruent le passage, débris d'une terrible inondation qui a eu lieu en 1870. L'eau disparaît sous les abris verdoyants de saillies gigantesques, les montagnes s'élèvent droites et abruptes ; on se croirait de nouveau devant les Palissades de l'Hudson, avec cette différence que les roches sont couvertes de bois verts.

On aperçoit, au milieu de cet océan de verdure, de grandes lignes de roches nues qui descendent du haut de la montagne comme l'océan de lave d'un volcan.

Les maisons isolées sont en petit nombre et la population curieuse semble peu polie et à peine disposée à rendre un salut. On comprend que l'on s'éloigne des pays civilisés. Regardons à droite et à gauche, nous verrons les Rochers Tournés ; on dirait que les eaux ne trouvent nulle part un passage pour leur écoulement ; on se croirait sur les bords d'un lac et l'on se sent comme emprisonné ; la respiration devient haletante au milieu de cette solitude.

Mais bientôt, à mesure qu'il avance, le touriste perçoit un bruit sonore qui grandit à chaque instant. Au détour d'un chemin, il est face à face avec les Grandes-Chutes.

La rivière, dont la largeur est d'environ un demi-mille, se précipite en écumant du haut de stratifications bizarres, en produisant un bruit harmonieux et rythmé : un peu plus loin elle reprend son cours, mais en sautant au milieu des ravins, à travers lesquels d'habiles bateliers voguent sans éprouver la moindre appréhension, tant ils semblent accoutumés aux périls de la navigation, en admettant que ces dangers existent. On en voit même se jeter à l'eau, dans un moment donné, pour dégager leur barque ou la pousser dans un endroit plus favorable à son passage.

On s'arrête longtemps, malgré soi, devant les chutes ; mais enfin l'on poursuit sa route



et l'on retrouve le lit tranquille de la rivière qui a cessé de faire du bruit, mais qui ne s'enfuit pas moins avec une grande rapidité.

Le paysage est réellement splendide et l'on se demande quelle est l'origine de ces Tours monumentales, de couleur ocre, qui se dressent, comme des castels du moyen âge au milieu de la forêt dense.

A un certain endroit du terroir, la rivière coule sous des bois ombrages par des peupliers de la Lombardie, dont l'essence disparaît peu à peu de la Virginie.

L'importation de ces arbres est due à M. Jefferson et l'on regrette de les voir ainsi égarés dans ces déserts lointains.

Nous passons devant une ferme dont les alentours attirent notre attention, car elle est remarquable par une rangée de poteaux semblables à ceux d'un chemin de fer. Ces poteaux, aboutissant à une source, sont reliés l'un à l'autre par des fils de fer et servent à monter jusqu'à la ferme un seau plein d'eau qui redescend tout seul par son propre poids, quand il est vide.

Sur les bords mêmes du courant se dressent de hautes murailles de rochers dont la base baigne dans l'eau, ce qui force le touriste à faire un grand circuit de l'autre côté. Le paysage au milieu duquel l'on aperçoit le sommet de ces palissades, vis-à-vis Egglestone, — autrement dit « New River White Sulphur Spring », — les sources sulfureuses de la nouvelle Rivière Blanche, — est réellement admirable. Ce site est entouré de montagnes très élevées, et derrière ces monts se dresse la cime géante du « Grand Salt Pond », — Lac salé, — un Titan endormi.

Sur le premier plan on voit une colline couverte d'arbres nouveaux et très pittoresques ; à sa base le courant d'eau brillant et tranquille, se brisant sur des roches fendues que l'on nomme « les Enclumes » formant un paysage très accidenté.

On parvient, en descendant cette route coupée de zigzags et surplombée par des roches énormes, à Egglestone's Ferry. Un bac dirigé par des rameurs habiles passe les touristes de l'autre côté de la rivière qui, en cet endroit, mesure près de 40 pieds de profondeur. Ses rivages sont couverts d'arbres de toutes sortes, et particulièrement de sycomores et d'ormeaux dont les racines noueuses assument des formes de boas entrelacés les uns dans les autres.

En dessous du bac d'Egglestone, les yeux se portent du côté de l'aval de la rivière et distinguent le mont de l'Enclume — Anvil-Hill — qui a 290 pieds d'élévation. Ces roches sont formées de grandes assises superposées, dont la couleur ardoise, striée de grandes bandes blanches, est réellement très bizarre. Sur la cime de ces falaises se dresse une chevelure de cèdres en partie décapités par la foudre. Entre chacune de ces falaises en forme de tour la nature a fait croître des arbustes de diverses essences, tandis qu'à la base c'est l'érable qui domine et forme des bosquets ombreux.

L'aspect général de ce paysage est à la fois sauvage et dantesque. Lorsque le soleil est à son déclin, la cime de ces roches s'illumine, et des reflets dorés attirent les yeux qui n'ont plus rien à admirer du côté de la base déjà ensevelie dans l'obscurité. Un de nos grands paysagistes qui verrait ce spectacle grandiose, digne du pinceau des Corot et des Diaz, produirait un chef-d'œuvre, rien qu'en retraçant le spectacle de ce coucher de Phœbus.

Quoique peu apparente et presque indigne de se trouver en compagnie d'un aussi majestueux voisinage, l'Enclume, — the Anvil, — qui a donné son nom à cet amas de

rochers, n'en est pas moins une pierre qui a sa valeur, car elle mesure 9 pieds sur 4 de dimension. On raconte qu'un prédicateur baptiste grimpa certain jour sur cette roche et, se tenant sur le bord même, prononça un discours qui ne dut pas certainement manquer de « style et d'élévation ».

A la base de la Tour qui porte « l'Enclume » bondit un ruisseau qui ne laisse plus de



GREAT FALLS. — LES GRANDES CHUTES DE NEW RIVER.

traces au milieu des pierres brûlées. Du reste, cela n'a rien d'extraordinaire dans ces parages, car, il y a quatre ans, une sorte de « geyser » s'élança hors de ces décombres, à plus de 20 pieds d'élévation. Un pêcheur du voisinage, qui se trouvait là au moment où cette explosion aquatique se produisit, oublia sa pêche abondante composée de poissons-chats, — qui sont très nombreux dans cette rivière, à certaines époques de l'année, — et s'enfuit terrifié du côté de sa demeure.

New River, — la Rivière Nouvelle, — est comptée parmi les merveilles de la Virginie et quand on a visité cette portion du terroir, le souvenir qu'on en garde, tout solennel et même attristant qu'il ait été, est un de ceux qui vous troublent toujours, quelque éloigné que soit le moment où l'on a passé par là.

Le convoi du chemin de fer conduit à la station d'Alleghany. La rivière Roanoake fait dans cet endroit de si nombreux contours qu'il faut en traverser cinq fois le lit, avant d'arriver à Alleghany's Springs. A 5 mètres en deçà, un des ruisseaux qui forme la source du Roanoake se précipite du haut d'une ouverture béante au milieu de rochers : c'est le « Saut du Purgatoire ». Pourquoi cette appellation ? Elle serait assez difficile à expliquer : disons seulement que les abords de ce site sauvage sont très bizarres.

Le lit du torrent est encombré par une masse de rochers énormes, qui sont peu en rapport avec le mince filet d'eau qui forme la cascade. Entre ces pierres massives sont enchevêtrés d'énormes troncs d'arbres, preuves évidentes de la rage du torrent quand les eaux sont élevées dans la montagne par l'effet des orages.

Ce site, au dire des gens du pays, est un nid de serpents ; aussi prend-on la précaution de se munir de bâtons pour assommer les reptiles que l'on rencontrerait sur ses pas : mais ces reptiles sont invisibles ; du moins le jour où nous étions là, ils se tenaient cachés dans les interstices du roc et n'osèrent ou ne voulurent pas en sortir.

L'eau tombe d'une hauteur de 70 pieds. Des érables et des frênes de grande taille couvrent cette gorge et la maintiennent dans une obscurité relative. Cela tient de la légèreté de théâtre, et l'on se sent plongé dans une douce rêverie.

Il y a quelques années, un accident arriva dans ces parages qui coûta la vie à un gentleman visiteur des sources. Il tomba du haut d'un arbre, et les gens du pays ont donné, à cause de cela, le nom de cet infortuné à la source elle-même ; inspiration d'un goût contestable, qui, du reste, n'a pas été adoptée par la majorité des Virginiens.

En se dirigeant vers l'est, on arrive à Liberty, dans le comté de Bedford. Il s'agit d'aller visiter en cet endroit les « Peaks of the Otter », — Pics de la Loutre — dont l'un, le plus élevé des deux, mesure 5,307 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La vue dont on jouit, quand on se hasarde à grimper jusque sur le sommet de ce rocher, est vraiment sans pareille. Du côté de l'est s'étend une plaine à perte de vue, tandis que, vers l'ouest, la chaîne de montagnes se développe jusqu'au plus lointain horizon. On ne peut oublier un panorama semblable quand on l'a vu une fois.

Un hôtel superbe, admirablement tenu, avait été détruit par un incendie, il y a quelques années ; mais on a reconstruit un autre splendide caravansérail à la place où le « beau monde » se plaît à se rendre dans la saison d'été.

Du comté de Bedford on parvient à la région pierreuse de la vallée : on va voir là des grottes assez bizarres et en très grand nombre, dont on ne trouve les parcelles qu'aux alentours des grands lacs.

Les « Tours Naturelles » sont debout au milieu du comté d'Augusta. On les aperçoit en descendant le chemin qui borde la Rivière du Nord. Ce qu'il y a de particulièrement curieux dans ces trois fortifications séparées les unes des autres, c'est qu'elles ne sont accotées à aucune montagne. Lorsqu'on a traversé la rivière, on voyage dans une plaine bordée par une chaîne de collines boisées, d'une très petite élévation, et c'est à la base de ces mamelons que s'élèvent les tours, comme des champignons, hors du sol. L'illusion est parfaite : on les

prendrait pour les ruines d'une forteresse gothique ou romaine. Vues à distance, ces tours paraissent être percées de meurtrières et surmontées de créneaux. Les plantes grimpantes, les amas de décombres à la base, la porte close, tout fait illusion à une petite distance. On s'attend à voir la muraille factice de la porte s'ouvrir tout à coup, pour donner passage à un cortège de chevaliers aux armures étincelantes, pennons en tête, se disposant à aller guerroyer contre l'ennemi ou à lever quelque impôt sur des vassaux rebelles.

Mais, tout en se livrant à ces rêves, le voyageur s'est avancé près des tours, et il comprend que son illusion ne doit pas avoir de suite. Ce triple amas de pierres est formé de couches superposées : c'est un phénomène géologique et rien de plus. N'importe, cela n'en est pas moins fort curieux.

En s'éloignant de ce site pittoresque, on parvient, en longeant la voie ferrée de Chesapeake et Ohio, jusqu'à Goshen Pass. Une diligence entraîne les touristes pendant l'après-midi jusqu'aux « Bains de Rockbridge » où ils restent la nuit pour aller visiter, le lendemain, Jump Mountain, — la Montagne du Saut. — Ils reviennent ensuite à Goshen Pass.

Dans cette excursion on contemple des précipices curieux, des ravins profonds, des pics pelés et exposés à la foudre, des forêts sombres à travers lesquelles le bruit du vent s'unit à celui des torrents invisibles qui précipitent leur course sous la feuillée. Ce spectacle est à la fois simple et grandiose.

C'est ainsi que l'on revient aux Bains de Rockbridge, où l'on peut se reposer, à la saison à la mode n'est point encore commencée.

Le lendemain du jour où l'on a fait l'excursion dont nous venons de parler, on se hisse dans une petite voiture légère pour gravir les déclivités du Jump Mountain. Bien souvent, pendant cette ascension, on entend l'orage gronder sur les hauteurs cachées par les nuages.

On visite en passant les restes d'un « Mound », — cimetière indien, — qui contenait une masse d'ossements de Peaux-Rouges : mais les pluies et la charrue ont abaissé le tertre de ces débris humains.

La légende raconte que, bien avant l'époque où les visages pâles vinrent attaquer les Indiens maîtres du territoire, une grande bataille fut livrée à cette place par les Shawnee aux Cherokees. Une *Squaw* surveillait le combat du sommet de la montagne, et quand elle eut vu son époux tomber mort, à l'endroit où il s'élançait à la tête de ses frères, elle se précipita du haut du rocher et se tua.

Nos lecteurs se souviendront avoir déjà trouvé pareille légende publiée dans les premiers chapitres de notre ouvrage.

Il est fâcheux que la lunette d'approche qui servit à ce modèle des épouses pour voir un combat, à la distance qui sépare le *Mound* du *Top* n'ait pas été soigneusement conservée : cette curiosité aurait aussi une grande valeur.

On conduit le voyageur dans une vallée profonde, à la base de ce « saut de Leucade ». Là se trouve une maison hospitalière, un bon foyer et surtout un bon gîte, à la manière écossaise : ce qui signifie que le châtelain n'a rien de commun avec les hôteliers rapaces qui éventrent les escarcelles des passants. Ce n'est pas en Suisse que l'on agirait ainsi.

La base de « Jump », du côté de l'ouest, aboutit à Goshen Pass. La montée, de ce côté de la montagne, est tellement douce que les dames à cheval peuvent parvenir jusque sur la cime du rocher. De là on peut examiner à loisir les pierres tombées jusqu'en bas, comme si le chaos avait passé par là. Cela fait frémir. On ne s'arrête pas longtemps à

LES TOURS NATURELLES.



contempler un spectacle de ce genre : aussi se hâte-t-on de rentrer au logis par la route la plus directe. De la véranda qui borde la maison des hôtes, on assiste, si le temps le permet, à un admirable coucher de soleil qui disparaît derrière le « Jump », tandis que les vapeurs du soir se glissent subrepticement dans la montagne.

Dès le lendemain matin, on continue son chemin pour revenir à Goshen Pass, dans



LA FORGE DE CLIFTON.

laquelle on pénètre avec une sorte de terreur, car c'est une sorte de fissure, à peine assez large pour laisser passer trois hommes de front, et dont la longueur est de 9 milles.

A l'entrée du sud-est de cette fente extraordinaire, jaillit hors de la roche une source d'eau sulfureuse retombant dans le ruisseau qui coule au milieu de ce couloir étrange, le seul que l'on rencontre dans la Virginie. Mystère ! la saveur de l'eau pure et limpide du ruisseau est à peine troublée par le goût nauséabond de l'onde infernale issue des régions

que l'Achéron arrose. Quelques cabanes primitives sont bâties dans ces parages, mais elles sont vides : ceux qui viennent les habiter n'arrivent en cet endroit que lorsque l'été s'est montré. Il est bien entendu que ce sont des malades ayant une confiance illimitée dans une guérison certaine due aux eaux bienfaisantes de cette source réparatrice.

Lorsqu'on se trouve engagé dans la « passe », on est vraiment ébahi : c'est un abîme, un puits allongé, au lieu d'être arrondi ; les murs sont en ruines, noircis par la moisissure, des arbres verts poussent vers le haut. On pourrait être dévoré par quelque animal sauvage, un ours, voire même un loup, sans espoir de secours. Et cependant, au milieu de cette gorge sauvage, on passe devant une cabane de « squatter nègre », devant laquelle s'ébattaient quelques enfants couleur de suie : leur mère qui lave leur linge sale, leur père armé d'une espingole dont le canon dépasse tout ce que l'on nit pu rêver, nous regardent avec étonnement. Il y a donc des chrétiens qui peuvent vivre dans ces parages que l'on dirait être une des entrées de l'enfer ?

Enfin, une fois sorti de cette fissure interminable, le touriste arrive sur la nouvelle route qui se dirige, vers l'ouest, du côté du chemin de fer de l'Ohio et du Chesapeake. La voie ferrée est placée sur des talus gigantesques, elle se glisse sous des tunnels sombres, entre lesquels la vue du pays est ravissante. Tantôt une montagne abrupte vous ferme les yeux, tantôt une éclaircie qui n'est bornée par aucun horizon, vous permet de regarder à perte de vue.

On arrive ainsi à Clifton Forge : c'est l'heure où les brouillards se rejoignent sur les cimes des montagnes. Dans la vallée, la couleur bleue domine : c'est un tableau de maître qu'il serait agréable de posséder, reproduit sur la toile par un véritable artiste.

On trouve à se loger dans une taverne, dont la construction date du temps qui a précédé la construction des chemins de fer. Elle est tenue par deux frères, — des garçons, — et l'un d'eux peut compter parmi les originaux les plus excentriques. C'est un chasseur émérite qui dit à qui veut l'entendre que le gibier est si abondant dans la montagne qu'on peut chasser les renards à coups... de pied. Les fils de St-Hubert sont tous les mêmes dans le monde entier.

La « Rivière de Jackson » qui coule entre les montagnes éclairées par le soleil, se jette, à 2 milles plus bas, dans le Gow Pasture, — le Paturage de la Vache, — et ces deux courants d'eau forment alors le James. Les stratifications sont excessivement curieuses dans cet endroit. D'un côté de la montagne se trouvent des arches avec des creux et de l'autre, ces mêmes creux, s'ils étaient rapprochés, pourraient recevoir les parties proéminentes du roc opposé. On dirait un moule géant qui s'est affaissé pour laisser un vide entre les deux morceaux. Les géologues seuls donneraient peut-être une explication à cette excentricité de la nature.

« L'Arche », ou plutôt « les Arches », s'élèvent à 200 pieds au-dessus du niveau du ruisseau et on les appelle : Rainbow, — l'Arc en Ciel. — Ce paysage ravissant est orné par des arbres qui croissent sur les rivages frais et fleuris ; on a devant soi un four à chaux, une fonderie de fer abandonnés et un pont ruiné qui forment *fabrique* dans ce tableau que le Poussin eût pris pour modèle.

Si l'on jette les yeux sur la cime des montagnes, ou le long du ruisseau qui saute par-dessus une digue, — élevée il y a trente ans pour les besoins de la forge, — on se sent impressionné par la grandeur de cette nature exceptionnelle.

Les nègres du pays prétendent que les rochers qui surplombent la vallée sont retenus à la montagne par des chaînes de fer. Cette facétie fut débitée en effet à un Jame nerveuse qui craignait de voir les pierres écraser les employés de la forge. Un compagnon de voyage la rassura de cette façon.

La Rivière James et le Canal de Kanawha, — si on le termine jamais, — passeront dans cette gorge de la Virginie.

Nous ne devons pas oublier, au milieu de ces paysages de la Virginie, le Chickahomini un des tributaires de la rivière James, dont le volume d'eau est peu considérable jusqu'aux environs de Richmond. C'est sur ses bords qu'ont eu lieu quelques rencontres sanglantes de la guerre de Sécession.

Sur les rives de ce courant d'eau l'on trouve des fleurs rares; des cyprès géants ont infiltré leurs racines sur les berges et la mousse pariétaire se propage dans leurs branches. A travers le ruisseau, les arbres étendent leurs bras dans une ligne horizontale; les érables aux feuilles rouges, l'arbre à gomme dont les teintes vermillonnées sont si éclatantes, les vignes, les massifs de bambous, s'entremêlent avec une sauvagerie qui rappelle la forêt vierge. Et entre les trous, des arbres, des débris de toutes sortes, — épaves des inondations, — couvrent le sol fangeux.

C'est cet endroit curieux que l'on nomme: le Marais de Chickahomini. Quel marais, en effet! On voit bien au milieu le ruisseau couleur café au lait, mais à certaines places une bourbe épaisse le recouvre sur laquelle on a pied. Cette carapace sert de sol à une quantité de plantes aquatiques, étiolées et aux fleurs blanches, comme celles que l'on trouve dans tous les endroits où le soleil ne pénètre jamais.

Le Chickahomini est le refuge de tous les animaux de rapine du pays. Le raccoon, — raton, — dispute au pêcheur les poissons-chats et les brochets, et aux chasseurs les halbrans qui sortent de leur nid.

L'opossum dévore les baies de l'arbre à gomme, tandis que les loutres prennent leurs ébats sans crainte d'être troublées. Les rats musqués, les serpents aux couleurs brillantes errent de tous les côtés, faisant la guerre aux canards des bois, dont le plumage est le plus beau qui soit au monde, et dont les nids sont perchés sur les arbres.

Nous mentionnerons encore, à l'embouchure de la petite rivière Piankitank, qui arrose les frontières du sud du comté de Middles, une certaine langue de terre que l'on appelle l'île de Gwin, laquelle est séparée de la terre par une sorte de lagune, — le Lido de Venise, — et sert de brise-lames à cette partie du continent. C'est sur ce terrain que demeurait en 1775 lord Dunmore, qui fut le dernier gouverneur royal de la Virginie. Lorsque les soldats de Washington proclamèrent la déchéance de ce gouverneur fidèle à son souverain, celui-ci se retira, sur l'île de Gwin, avec ses amis restés léaux à l'Angleterre. Ils emmenèrent leurs serviteurs et leurs nègres esclaves et se retranchèrent dans ce lieu fortifié, pour combattre les troupes du général Andrew Lewis. Mais cette résistance ne devait pas être de longue durée. Lewis établit une batterie sur la terre ferme, à l'emplacement nommé la Montagne des Grillons, — Cricket Hill, — ainsi nommée, non point à cause des insectes que l'on y trouvait, mais en égard à la présence de quelques pièces d'artillerie de campagne qui *fauchaient* les rangs des tories.

Les royalistes se trouvaient dans l'impossibilité de répondre à des « arguments aussi irrésistibles », et, qui plus est, la flotte royale ne pouvait venir à leur secours, eu égard à



l'exiguïté et aux fonds de sable des passes maritimes. Ces courageux héros d'une cause perdue se voyaient donc placés entre le diable et la mer ; il leur fallait donc obéir à la nécessité de fuir : c'est le parti qu'ils prirent. Les navires du roi les emmenèrent vers la Grande-Bretagne. Cette terre de Gwin est de nos jours peu à peu mordillée et emportée par les efforts de la mer. On raconte qu'après la signature de la paix, une famille à qui appartenait l'îlot, revint du Canada pour s'installer à nouveau sur son domaine et n'en trouva plus que la moitié. Dans cinquante ans au plus, selon toutes probabilités, l'îlot de Gwin n'existera plus que sur les cartes... anciennes. En somme, le Chickahomini offre un immense intérêt aux artistes et aux naturalistes. Ajoutons à cet intérêt celui des faits historiques qui se sont accomplis pendant la guerre de Sécession. Dans les livres d'histoire que l'on donne à la jeunesse, on cite le nom du ruisseau qui le traverse comme on parle du Rubicon dans les auteurs romains.



LA MONTAGNE DU SAUT.

## L'OUEST DE LA VIRGINIE



ARCHE STRATTA. — LES STRATIFICATIONS EN FORME D'ARCHE.

La partie ouest de cet État de l'Union américaine est tellement couverte de montagnes, de vallées, de courants d'eau, que celui qui regarde sur la carte du pays a la plus grande difficulté pour y découvrir les routes et les centres de populations qui sont les chefs-lieux des comtés.

Toutefois, le touriste zélé qui entreprend l'exploration complète de cette contrée ne tarde pas à manifester son étonnement quand il s'aperçoit que les descriptions géographiques des ouvrages qu'il a consultés sont toujours au-dessous de la réalité.

Qu'il s'aventure au milieu des forêts encore inexplorées, et il y trouvera des difficultés de parcours imprévues et des dangers même qu'il ne croyait pas rencontrer dans ces parages.

A quelques pas plus loin, la beauté d'un site le plongera dans l'extase, et il sera forcé de reconnaître que la sublimité de la nature doit être attribuée à son Créateur.

Celui qui est versé dans la science sera souvent stupéfait quand il ramassera çà et là des débris fossiles qui feraient rêver les hommes les plus versés dans ce genre d'études, ou bien lorsqu'il portera à ses lèvres des eaux minérales dont nos docteurs les plus renommés ignorent l'existence.

Dans certains comtés de ce pays de Virginie, où le commerce et l'industrie n'ont pas encore pénétré, il apercevra, sur le sol où ses pas l'auront porté, des matériaux suffisants pour donner, en peu de temps, la richesse et le pouvoir à ceux qui s'en serviraient. Nous n'avancions rien que l'on ne puisse vérifier.

Ce qui rebute le pionnier, c'est l'aspect désert de ces contrées sauvages; ce qui éloigne le touriste qui n'a pas le feu sacré, c'est la difficulté des moyens de transport. Ceux qui ne comprennent pas ce qu'il y a de grandiose dans la nature brute et non encore soumise par la main des hommes, n'ont qu'à rester chez eux, à l'abri de la serre-chaude de leur demeure et en se livrant au charme d'une pipe de Kummer ou d'un cigare de la Havane.

Du reste, nous allons leur fournir nous-même les moyens de connaître, sans se déranger, les méandres de ce territoire qui est un des plus curieux que nous ayons déjà visités. De cette façon, ils n'auront pas à s'éloigner de leur foyer domestique.

Nous partirons, si l'on veut bien nous le permettre, de l'endroit appelé Berkeley Spring, une station élégante de la Virginie, située près de Sir John's Bull, sur le chemin de fer de Baltimore et de l'Ohio. La route est carrossable, fort bien entretenue et on peut la suivre en voiture ou à cheval, de façon à se rendre, en deux journées, à Moorfield, située à 75 milles de distance.

Cette première partie du voyage ne sera pas sans intérêt. Le chemin suivi est bordé des deux côtés par des curiosités naturelles qui arrêtent le passant. Voici d'abord les falaises géantes de Candy's Castle, — le Château de Candy, — sur le bord de la rivière de Cacapon, que l'on traverse à cet endroit. Un peu plus loin, à quelques milles seulement, on montre au voyageur la célèbre glacière nommée « Ice Mountain », — la Montagne de Glace. — A Roanoke, vous examinez la roche suspendue, et vous jetez les yeux sur les *bancs de sable jaune*.

Avançons encore : voici le « Mill Spring Gap », — la Source du Moulin, — devant laquelle s'ouvrent la chaîne du Trough Mountain, que l'on prendrait de loin pour un champ régulièrement planté de pommes de terre; la Porte du Nord, et South Brunet Valley, qui mène à Moorfield.

Tous ces sites inspirent le poète et font rêver le peintre; mais ni l'un ni l'autre, avec leur plume ou leur crayon, n'arriveront jamais à rendre les beautés de cette nature exceptionnelle, qui n'a rien de semblable dans aucun pays du monde.

Cette vallée de Moorfield, — le Champ des Maures, — offre à elle seule des points de vue qui charment et laissent dans le plus profond étonnement le touriste le moins facile à se laisser prendre à ces émerveillements.

Le bras du sud du Potomac prend sa source dans le comté de Highland et, après avoir couru dans son lit caillouteux sur un espace de 100 milles environ, dans la direction du sud-ouest au nord-est, le long de la chaîne des montagnes, va se jeter dans le bras du nord, au milieu du comté de Hampshire, à 50 milles au-dessous de Moorfield.

Les sources de ce courant d'eau, appelées South Middle et North Forks, dont les rives élevées, sont d'une fertilité unique, se laissent dominer par des rochers perpendiculaires ayant des formes bizarres et fantastiques.

Au point où ces trois ruisseaux se réunissent pour former la branche principale du Potomac, ce fleuve commence à courir entre deux plaines fertiles, d'une étendue de

11 milles sur 3 de large, dont la verdure est égale à celle d'un tapis de billard sortant des mains du drapier. A droite et à gauche, des montagnes gracieuses bordent l'horizon, et quelques-unes de ces aspérités de la nature se dressent souvent à 1,500, 1,800 pieds de hauteur.

Des fermes monumentales ont été bâties au milieu de ces pâturages, où l'on voit errer, broutant l'herbe épaisse, des troupeaux de vaches et de brebis. Les toits des maisons couverts de briques, les arbres élevés qui les abritent, tout indique l'aisance, disons plus, la prospérité des habitants.

Et, comme une reine au milieu de ses sujets, voici Moorfield, siège du tribunal, où l'on trouve un marché abondamment pourvu, un hôtel de trois étages gouverné par un landlord qui s'entend particulièrement à l'art de bien vivre.

Sans nous arrêter plus longtemps dans cette Capoue où l'on oublierait le but du voyage, nous poursuivrons notre route dans la direction de North Forks.

Nous passons d'abord, après avoir marché pendant une heure, à Baler. Avant d'entrer dans ce village, on peut contempler une charmante grotte abritée par des touffes épaisses d'arbustes et encaissée dans un vallon dominé par des roches aux formes bizarres. Plus on examine ce paysage, plus on éprouve un étonnement qui s'explique par la nouveauté de ce spectacle. On peut voir devant soi cinq collines, de formes coniques et régulières, qui se dressent à plus de 200 pieds de hauteur, et l'on se demande si ce sont là des « châteaux maures » ou des « temples hindous », bâtis sur le modèle de ceux de Grenade ou de Benarès.

A mesure que l'on s'avance, le rêve s'efface pour faire place à la réalité. La main de l'homme n'a rien eu à faire dans la construction de ces tours fantastiques. La pierre à sablon, stratifiée d'une façon perpendiculaire, craquelée, fendue et rougie, a seule fourni les matériaux de ces châteaux des fées, qui, peints sur les toiles d'un décor de théâtre, produiraient un effet merveilleux. On s'arrache difficilement à la contemplation de cette excentricité de la nature. Si l'on n'était pas convaincu que tout ce spectacle n'a rien à faire avec l'histoire de l'humanité, on se laisserait aller à la croyance d'une archéologie inconnue, soit d'un monument oriental, soit d'une construction due aux génies et aux fées du nouveau monde.

Nous avancerons maintenant du côté de Petersburg, non sans jeter encore de temps à autre les yeux du côté du site que nous venons de quitter.

Une course de 2 milles, à travers un vallon ombragé, amène le touriste à l'entrée d'une fissure à travers la montagne, que l'on appelle dans le pays Southern Gate, — la Porte du Sud. — C'est par là que se glisse la rivière aux eaux vertes, jusqu'à l'endroit où elle débouche dans la vallée.

Traversons-la à gué et nous suivrons la route tracée entre la montagne à pic et le lit du courant. Un peu plus loin, la gorge s'élargit et l'on s'arrête pour contempler ces roches dénudées : leurs couches perpendiculaires et titanesques se dressent vers les cieux, dont elles ne sont séparées que par une bordure d'arbres verts.

Tout est sublime dans ce coin de la Virginie : on se croirait entre les murailles d'un temple chrétien. On montre au touriste, sur une des parois du rocher, l'image d'un renard courant de toutes ses forces. Tout d'abord l'étranger éprouve une certaine difficulté à reconnaître la valeur de cette ressemblance; mais peu à peu ses yeux se font à ce *lustus*

*natura*, et il approuve la définition que le guide vient de lui donner, C'est bien un maître *fox*, il n'y a pas à en douter. La tête et la queue surtout sont frappantes.

La gorge s'étend sur une longueur de 1 mille et, quand on en sort, on peut apercevoir Petersburg, qui n'est plus qu'à 2 milles de là. Les peintres et les dessinateurs choisissent d'habitude ce point du territoire pour en retracer le paysage sur leurs toiles ou leurs calpins. Ils ont raison, car la vue est surprenante et faite pour être reproduite, afin d'en garder bonne mémoire.

De Petersburg à Seneca, — une distance de 22 milles, — on peut suivre deux chemins : celui dit du Turnpike, — le Tourniquet, la Barrière, — qui, praticable pour les voitures, contourne la montagne, sans laisser au voyageur la possibilité d'examiner à loisir les beaux points de vue; l'autre, celui qui suit les rives du courant d'eau, n'est possible que pour les gens à cheval. Cette dernière route, pierreuse, boueuse, qui force celui qui la parcourt à franchir la rivière, n'en est pas moins la plus intéressante pour le touriste qui s'est mis à la recherche d'un pays pittoresque et accidenté.

À 4 milles environ au delà de Petersburg, on parvient à la jonction des deux rivières : le Middle Fork et le South Branch. On fait halte généralement à cet endroit, afin d'examiner avec soin une arche de pierre formée par le passage des eaux. Ce demi-cercle a environ 100 pieds de diamètre, et sa régularité est telle qu'on se demande si quelque ingénieur n'a point passé par là avec ses plans et ses maçons. La pierre est polie comme si elle avait été mise au point par le carrier, et la sculpture est remplacée par des ornements de verdure qui ont bien leur charme.

La rivière coule au-dessous de cette arche sur des cailloux qui la font écumer et, dans le milieu du courant, de l'autre côté de cette route, on montre un vaste entonnoir dont le fond est perdu dans l'obscurité, ce qui donne à tout ce qui se trouve dans ces lieux un aspect féerique et tout à fait extraordinaire. On s'arrache difficilement à ce spectacle, fait pour étonner le géologue et à plus forte raison le simple voyageur.

À 1 ou 2 milles plus loin, on franchit encore la rivière et l'on contemple bientôt une vue d'un aspect complètement différent. Sur la cime d'un rocher ardu se dresse devant vous une sorte de construction en forme de tour, qui ressemble à s'y méprendre à une vieille construction féodale.

Un Yankee pur sang attribuerait plutôt ces débris apparents à la ruine d'une manufacture incendiée. Mais ni l'une ni l'autre de ces fantaisies de l'imagination n'était exacte, nous nous plaçons à distance, afin de mieux contempler ces masses de pierres. Quoiqu'il soit certain que la main des hommes n'a jamais été employée à ces travaux de la nature, on ne peut s'empêcher de se demander comment l'atmosphère seule est parvenue à perfectionner de la sorte ces murailles factices, dont les parois sont lisses, la forme régulière, les créneaux d'une exactitude stupéfiante. Tout est réverie dans ce « trompe-l'œil » : tourillons, mâchicoulis, meurtrières; la mousse et les arbustes croissent dans les interstices des rochers. C'est bien réellement le « château de la Belle au bois dormant », et si la lunette d'approche dont nous nous servons ne venait pas détruire l'effet de l'optique, nous nous croirions en pleine région des Merlin et autres nécromanciens illustres.

Il faut se rendre à l'évidence : ce manoir gothique n'est qu'une curiosité de la géologie, et nous continuons notre route en emportant nos souvenirs et nos regrets.

En quittant la gorge de la « Porte du Sud », les yeux se portent vers les cimes des



PETERSBURG GAP. — LA SOURCE-RIVIÈRE DE PETERSBURG.

monts Alleghanies, qui ressemblent, vus de loin, à des nuages gris, sombres et pleins d'électricité.

Entre ces montagnes et une autre succession de roches de grande élévation et d'un aspect sauvage coule le North Fork, que nous allons explorer. Tandis que nous longeons les rives, notre guide nous montre des points de vue fantastiques, où les sorcières ont dansé jadis, si elles ont jamais porté leurs pas dans ces régions lointaines.

Les géologues seraient fort intéressés s'ils se trouvaient transportés dans ces parages, et, pour exprimer ici une pensée philosophique, nous pourrions ajouter que les politiciens pourraient trouver des inspirations heureuses en présence de ces sublimités granitiques et de ces humbles vallées. C'est indubitablement à des tremblements de terre que sont dues ces convulsions de la nature, et l'on peut déduire de ces bouleversements des âges préhistoriques les grands principes de l'humanité réduite à sa plus simple expression.

Nos lecteurs voudront bien nous suivre sur la route qui conduit de Petersburg à Karr. Nous avons franchi 18 milles : la journée est sur son déclin, et il nous faudra coucher dans une ferme. Le vieux Adams Karr, à qui appartenait autrefois le logis, est mort depuis quelques années; mais ses fils, qui l'ont remplacé dans ses travaux d'agriculture, ont hérité de ses vertus hospitalières, et ils nous le prouvent en nous offrant un accueil cordial.

De leur habitation on se rend au Pinacles, sis à 1 mille de là. Pour y parvenir, nous avons traversé la rivière et nous nous frayons un passage à travers un ravin très boisé. Du milieu de ce bosquet, en jetant les yeux en l'air, on peut apercevoir deux murailles peu épaisses de roches friables, placées d'une manière perpendiculaire, à peu de distance l'une de l'autre et se détachant dans l'azur du ciel.

L'un de ces monolithes présente la forme d'un obélisque, et l'autre celle d'un clocher gothique. On peut attribuer à ces deux roches, à vue d'œil, sans mesure exacte, une hauteur d'environ 200 pieds et de 10 à 15 pieds à la base.

Qu'on ne se figure point que cette pyramide et cette tour ont l'aspect d'un monument de l'Orient ou du moyen âge! Non, ces roches sont sauvages, abruptes, infernales : on sent son cœur se serrer en les examinant de près. Pour peu que l'on ait l'esprit timoré, on n'ose les approcher sans une impression de terreur secrète. Le site paraît hanté par de mauvais esprits, et pourtant il n'y a rien qui puisse imposer la moindre appréhension au voyageur : ni Indiens cruels, ni Fra Diavolo yankees.

En s'éloignant de Karr, on se dirige, en suivant une route fort bien entretenue, vers l'embouchure du Sénéca, située à 5 milles plus loin et où l'on trouve un marché. Il n'y a rien là de positivement intéressant; mais, si l'on jette les yeux de l'autre côté du courant d'eau, on aperçoit un paysage qui vous ravit au delà de toute expression. Jamais, dans les Alpes françaises ou les Pyrénées espagnoles, on n'a rien vu de pareil.

Ce que l'on a devant soi, c'est une façade de roches, d'une étendue d'un demi-mille environ sur une hauteur de 500 pieds, à la surface lisse et dont la base est enfouie dans une bordure de forêt. De distance en distance, on aperçoit des terrains qui sont une sorte de jardins à la Sémiramis, tout couverts de fleurs et d'arbustes fleuris. Les roches multicolores revêtent les teintes blanches, rouges, jaunes, brunes, grises, verdâtres. Quant à la cime de ces rochers de Sénéca, elle a des formes bizarres, grotesques même, qu'il faut contempler afin d'y trouver certaines ressemblances.

Du côté gauche, cette falaise s'appuie sur une montagne boisée, tandis que, du côté droit, elle surplombe un précipice. Sur le versant opposé à ce *cañon* profond se hisse une seconde falaise accolée à une chaîne de montagnes couvertes d'une forêt dense et verdoyante.

Ce qu'il faut voir dans ce paysage, ce sont les variations de la lumière. Le soleil brille ici dans tout son éclat; l'aspect est féerique, monumental; mais, si quelque nuage vient éclipser cette auréole brillante, l'aspect change aussitôt et n'en est pas moins beau pour cela.

Lorsque nos yeux se sont assez repus de ces beautés agrestes et sauvages, nous quittons la place pour nous rendre à Adamson, où le dîner nous attend; mais nous revenons dans l'après-midi, et nous traversons la rivière à un gué où les pierres sont si glissantes, que le guide nous conseille de mettre pied à terre de peur de tomber de cheval.

La rive est escarpée, mais on peut la gravir et, à une certaine distance de là, on pénètre, à travers une barrière, dans l'emplacement d'un moulin construit de façon à utiliser les eaux du courant.

Lorsqu'on a gravi à cheval les pentes abruptes des « Cliffs » de Séneca, on arrive à l'endroit du repos et, si l'on s'avance vers le bord du précipice, on est saisi d'abord d'une irrésistible appréhension; puis la terreur arrive et l'on songe à s'éloigner au plus tôt, car on éprouve le même sentiment que lorsqu'on s'est placé, à Bologne, sous la tour penchée de Garisenda.

N'importe! ce spectacle n'a rien d'égal dans tout l'État de Virginie. Tout se trouve réuni pour que la roche ressemble sérieusement à une ruine. Voici le grand portail à ogive; avec un peu de bonne volonté, on croirait entendre les sons majestueux de l'orgue accompagnant les hymnes sacrées du culte chrétien. Si nous jetons les yeux sur les hauteurs, nous pénétrons derrière les sculptures d'un clocher dentelé, festonné, enguirlandé : il n'y manque que les cloches, et encore, l'imagination aidant, elles carillonnent et étourdissent les oreilles. Les fenêtres, de forme ovale allongée, s'ouvrent de tous les côtés; il n'y manque que des vitraux.

À la base du rocher monument, des pierres massives, polies et formant assises sont placées au pied des arcs-boutants indispensables pour soutenir les murailles supérieures. Ce qui est encore plus étrange que tout cela, c'est que dans ce bloc de pierre on voit enclavée la loquette où le prêtre devrait se tenir pour demander l'aumône aux fidèles.

Mais il faut ouvrir les yeux et se rendre à l'évidence. La photographie et le dessin ont réduit notre rêve à la réalité. Ce qui semble une église, une cathédrale, n'est qu'un rocher. L'exagération est permise au poète, à la condition qu'il finira par laisser là la fable, afin de parler le langage de la vérité!

Pour se rendre vraiment compte de la hauteur du « faux clocher » de cette « fausse église », il faut gravir la montagne qui est placée vis-à-vis de cette construction excentrique de la nature.

Plus l'on contemple cette roche, plus on y découvre des détails qui échappent d'abord au premier examen.

Il nous souvient avoir fait trois visites aux « Clochers de Séneca » et d'avoir passé des journées entières dans le voisinage de ces rochers si curieux, en nous faisant toujours à nous-même cette promesse verbale : Je reviendrai.





KARR'S PINNACLES. — LES ROCHES POINTUES DE KARR.

Il nous faut forcément continuer notre route dans la partie ouest de la Virginie. Nous suivrons encore la vallée de North Fork pour traverser la chaîne des Alleghanies en franchissant les vallées plantées de lauriers, les fondrières des marécages et les déclivités couvertes de ciguës et d'arbres verts. Nous allons ainsi rejoindre notre campement à Randolph, où nous pouvons retracer à notre aise le rêve des *Mille et une Nuits* que nous venons de faire.



LES FALAISES DE SENECA.

*Wm. S. Hoar, 1880*

Le touriste qui a franchi la route longue et fatigante a besoin de repos; mais ceux de nos lecteurs qui, les pieds devant les chenets, assis dans un fauteuil capitonné, n'ont point subi le moindre ennui en marchant à notre suite, voudront bien nous accompagner encore.

Nous traversons des forêts épaisses, où nous rencontrons à peine de ci, de là, des éclaircies qui nous laissent voir des horizons de ciel et de paysage.

Enfin, nous sommes arrivés sur les cimes boisées de la chaîne des Alleghanies, à une hauteur de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Partout, sous les ombrages des bois touffus, croissent et fleurissent les rhododendrons. Au-dessous de l'endroit où nous avons fait halte, se précipite le célèbre Blackwater dans un gouffre qui a plus de 2,000 pieds de profondeur. Quelques autres cascades minuscules sautillent de rocher en rocher, pour aller retrouver la source mère dans le précipice où elle se jette.

De là, il nous est loisible de contempler à vol d'oiseau le coucher du soleil, dont les rayons dorent tout le paysage. La brise est fraîche, embaumée, le bruit des ondes murmurantes ressemble à une harpe éolienne qui réjouit notre tympan; il ne manque plus à ce tableau que la Danse des ondines. Qui sait? avec un peu de patience, on pourrait jouir d'un pareil spectacle.

Le premier saut de la cascade de Skillet mesure 40 pieds. Cette nappe d'eau retombe ensuite le long d'un escalier glissant, à 5 ou 600 pieds plus bas, et va rejoindre le lit du Blackwater, qui semble l'attendre ou plutôt l'attirer, comme l'aimant fait d'un éclat de fer.

L'aspect de cette chute d'eau est des plus gracieux. Qu'on s'imagine au milieu du cadre d'une forêt verdoyante l'onde à la teinte ambrée, surmontée par un nuage opaque qui a pour origine la pulvérisation du liquide. Sur le premier plan, un buisson de rhododendrons épanouis et des rochers recouverts par une couche de mousse. Les libellules voltigent de toutes parts et des martins-pêcheurs font entendre leurs cris stridents.

Nous sommes seuls en contemplation devant ce spectacle radieux, étudiant chaque détail, et heureux de ne pas avoir de compagnon qui vienne interrompre une rêverie qui nous rappelle vers la Divinité.

Revenons à des spectacles plus simples dans le comté situé sur les bords du Wicomico, qui, dans les anciennes annales du pays, se nommait la province de Chicawane. C'est du moins sous ce titre qu'elle fut représentée dans l'assemblée de la Virginie en 1675. De nos jours, c'est le comté de Northumberland, dont les limites furent tracées en 1663 par le colonel John Washington, le premier qui porta ce nom dans la Virginie. Le Potomac et le Rappahannock, réunis ensemble, sont, — à l'exemple de la Dordogne et de la Garonne, confondus sous la qualification de Gironde, en France, — connus sous la dénomination de Northern Neck.

Ce coin du pays avait été donné par le roi Charles II à quelques-uns de ses courtisans et ceux-ci voulurent imposer aux habitants établis dans les terres des impôts autres que ceux qu'ils payaient déjà au gouvernement. Après de nombreuses discussions, les grands seigneurs s'entendirent avec les récalcitrants, qui consentirent à accepter 400 livres chacun, pour solde de tous droits présents et futurs. Il y eut encore mainte autre discussion après celle-là, mais enfin lord Calpepper, gouverneur de la colonie, fut assez habile pour

réunir dans ses mains tous les titres de redevance et les transmit à lord Fairfax, qui épousa sa fille.

En descendant le long du fleuve, nous rencontrerons une vieille maison abritée par des cerisiers, — laquelle s'appelle « Ditchley » — dont les premiers habitants furent les Lee, si connus dans l'histoire du pays.

Le premier du nom qui émigra en Amérique du temps du roi Charles II fut sir Richard Lee, — un cavalier du genre de ceux que Walter Scott nous a si bien représentés dans ses ouvrages, — et qui prit une part très active dans les actes d'opposition faits par les colons sous le gouvernement de sir William Berkeley. Richard Lee fut envoyé auprès du roi Charles II, alors en exil à Breda, pour lui exprimer les sentiments de loyauté de ses compatriotes et les siens.

Parmi les descendants directs de ce colon émérite, on cite ensuite Richard Henry et Francis Lighfoot Lee, qui, de concert avec George Washington, proclamèrent l'indépendance américaine.

On montre la tombe de ces nobles défenseurs des États-Unis dans l'église de Corotornan, — du nom de la rivière qui passe devant elle — : les Lee sont enterrés vis-à-vis de la famille Carter, qui eut aussi sa gloire dans le pays virginien.

C'est un curieux spécimen d'architecture que celui de cette chapelle bâtie avec des briques dont la conservation est encore parfaite après un siècle d'existence. L'intérieur en forme de croix est bordé de stalles de vieux chêne à la place du sanctuaire, au-dessus desquelles, sur des châssis de toile noire sont peints, en couleur ocre, les prières et les commandements de Dieu. Les fonts baptismaux de marbre blanc sont disjoints, le fer oxydé s'étant brisé entre le piédestal et la vasque.

L'église de Corotornan fut construite en 1670, par les soins de John Carter et rebâtie par son fils Robert, qui fit d'importantes additions à ce petit monument pieux.

Ce Robert Carter, qui eut quatre épouses successives, passait pour une sorte de « Barbe Bleue », — sans qu'il eût pour cela mis à mort ses conjointes, comme le héros du conte de Perrault; — mais il était audacieux et sans le moindre scrupule. Si bien que lorsqu'il fut mort, on fit circuler l'épithète suivante, qui fut libellée au crayon sur un des murs de la petite église, au-dessus de sa tombe :

Cy-gît Robin! Non point Robin Hood qu'on renomme,  
Mais Robin qui ne fit rien qu'on pût mentionner.  
On dit que du Seigneur il se fit pardonner,  
Mais que le diable après emporta le pauvre homme!

De l'autre côté du Rappahannock, vis-à-vis les plantations de Carter, on montre encore au touriste les restes de la maison nommée Brandon, où résidait, il y a deux siècles, le major Robert Beverley, célèbre par sa complicité dans la révolte du *Tobacco Cutting*, — la coupe du tabac. — Arrêté pour ce fait, il se vit obligé de demander pardon à genoux, et de donner, comme caution de sa bonne conduite future, la somme de 2,000 livres. Le fils de ce « martyr », un de ceux qui devancèrent la déclaration de l'Indépendance, fut le premier qui traversa les montagnes Bleues et qui explora le territoire de la Virginie. Ce fut en l'honneur de ce pionnier que les « Chevaliers du fer à cheval d'or » donnèrent à l'endroit où ils firent halte pour la première fois le nom de Camp de Beverley.

Cette maison de Brandon domine la rivière, et l'on jouit de cet endroit d'un coup d'œil admirable sur tout le pays environnant. Mais le logis ne dit plus rien de son glorieux passé; il rapelle ce vers d'un poète du XVI<sup>e</sup> siècle :

De grande chose peu de reste.



LE ROCHER CATHÉDRALE.

## CHARLESTON ET SES ENVIRONS



UN JARDIN A CHARLESTON.

C'EST surtout au printemps qu'on doit visiter la capitale de l'État de la Caroline du Sud. De cette façon, le touriste est réellement surpris, quand des climats encore ensevelis sous la neige et les frimas, il arrive dans une zone où les tièdes zéphirs agitent le feuillage.

Nous étions, certain matin, à bord d'un navire à vapeur qui partait de New-York pour nous emmener dans la région du Sud des États-Unis; un vent glacial nous forçait à rester dans le salon du navire, et pendant cinq jours que dura la traversée, des Narrows à Charleston, il nous fut impossible de remonter sur le pont. Le mal de mer et le mauvais temps nous confinaient dans nos chambres.

Lorsque la vigie signala la terre et que, mus par le désir de sortir un plus tôt de l'enfer où nous étions plongés, nous grimpâmes sur le pont, le soleil, — un soleil incandescent, — brillait sur nos têtes, et nous pûmes jouir d'un panorama réellement féerique.

Charleston est situé dans un pays plat et paraît être dans l'eau : c'est pour cela qu'on l'a surnommé la Venise de l'Amérique. C'est ainsi du moins que le « Guide » désigne cette ville, mais en réalité il n'y a que « l'étiquette sur le sac ».

N'importe, ce qui existe suffit pour ne pas faire regretter que le chef-lieu de la Caroline du Sud n'ait pas la moindre ressemblance avec la reine de l'Adriatique.

Toutefois, comme dans la Ville des doges, c'est la mer qui donne un attrait tout particulier à Charleston : on y trouve le long de la plage, — ainsi qu'à Nice, mais avec la différence de l'altitude et celle du nombre, — des palmiers et des arbres africains de toute beauté. C'est du milieu de cette forêt que se dressent les îles, les fortifications, les maisons et les monuments qui ornent ce centre de population.

La première impression que l'on éprouve en parcourant les rues de Charleston est la même que celle que l'on ressent en visitant une respectable ville de province. On n'y doit point chercher des avenues plantées d'arbres géants, des monuments visant au grandiose, mais on y trouve quelques belles églises d'une vétusté respectable et de nombreuses habitations particulières ensevelies dans des buissons de magnolias en fleurs.

L'architecte n'a pas eu recours aux festons dessinés par la brique rouge, sur des pans de marbre ou de pierres taillées : les maisons sont bâties à chaux et à sable et leurs murailles ont pris une teinte dorée qui désigne leur âge et n'a pas besoin pour briller de la brosse du peintre badigeonneur.

Toutes les demeures des citoyens de Charleston, à peu d'exceptions près, sont flanquées d'un « pignon sur rue ». D'un côté, voici la véranda recouvrant la terrasse qui donne accès dans la maison. De l'autre, les fenêtres qui éclairent les différentes pièces du logis. D'ordinaire, — comme dans toutes les constructions anglaises, — un mur de brique assez élevé entoure la maison et l'on ne peut voir dans l'intérieur du jardin fermé qu'à travers une porte de fer ouvragé qui permet d'admirer les fleurs et les arbres d'agrément, et les tonnelles de vignes couvertes de fruits. Partout se dressent de hauts magnolias, qui semblent vouloir cacher cet enclos des maîtres du logis contre les passants.

La couleur sombre des habitations des Charlestonnois peut ne pas être du goût des Yankees du Nord de l'Amérique, mais elle plaît aux touristes qui recherchent plus le pittoresque que l'élégant dans leurs excursions à la recherche de l'inconnu, et pour qui la « vraie fabrique » est celle sur qui le temps a déposé une couche de patine semblable à celle que l'on trouve sur les bronzes romains.

Les maisons neuves, — chacun sait cela, — n'ont rien de bien attrayant pour le vrai peintre, qui a en horreur les teintes criardes à la Manet et qui ne trouve l'inspiration qu'en présence d'un vrai paysage d'automne. Une ruine couverte de ronces, devant laquelle un certain nombre de nègres, revêtus d'étoffes aux couleurs chatoyantes, sont placés dans des poses diverses, quelques roches dans le lointain, la mer sur un des côtés et cela suffit à tout artiste pour composer un de ces tableaux qui font sensation et impressionnent le véritable amateur.

Quel dommage que la gravure ne puisse rendre ces enchantements de la peinture !

Du haut du beffroi de l'église Saint-Michel, le coup d'œil est réellement magnifique. On a devant soi la mer qui se perd dans l'horizon et qui vient border les quais.

Au milieu de la baie s'élève le fort Sumter et, plus près de la ville, le célèbre château Pinckney, forteresse admirablement placée pour empêcher l'approche d'une flotte qui aurait l'intention d'attaquer la ville.

Le quartier de Charleston que l'on aperçoit du haut du beffroi de Saint-Michel est le plus ancien de la cité. La plupart des maisons qui le composent datent de la première époque de la fondation coloniale du pays. Du reste, c'était là tout ce qui formait la cité : elle ne prit des développements que bien après la guerre qui se termina par la déclaration de l'Indépendance. Les cheminées ont une forme vieillote et les toits sont couverts de tuiles rouges.

La grande artère qui aboutit à un monument surmonté d'une coupole se nomme Wall Street. C'est là que ce sont groupées toutes les banques, les bureaux de change et les offices de courtiers de Charleston. C'est dans cette rue que les boursiers et les marchands se rassemblent pour traiter les affaires commerciales importantes.

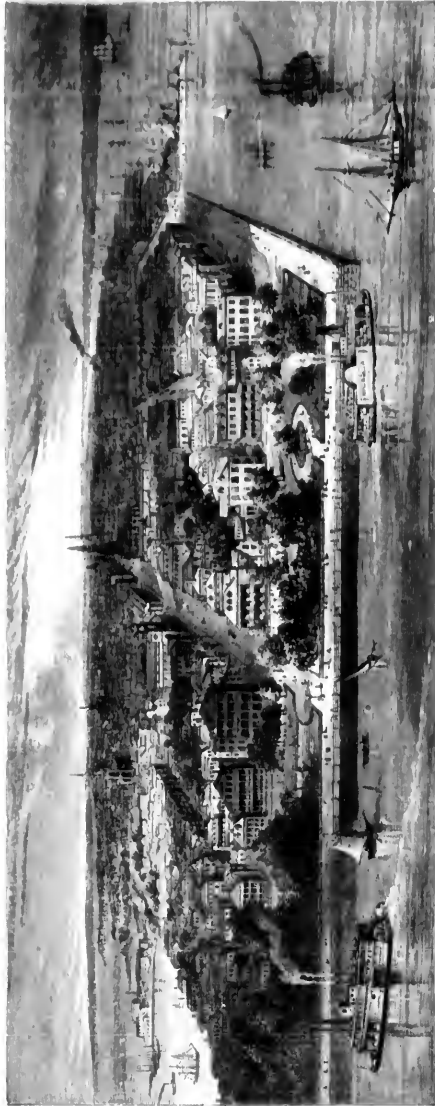
La construction dont nous venons de parler, c'est la Vieille Douane, qui, pendant la guerre de Sécession, fut criblée et à moitié démolie par les obus. Souvenir d'une bataille terrible et fratricide, le monument des âges passés se tient debout, lézardé, démantelé, comme le sont encore à Paris les Tuileries et la Cour des comptes, épaves de la dernière heure de la Commune en 1871. Et pourtant, ce logis des aïeux des habitants de Charleston est visité par tous ceux qui sont attachés au Sud. Pendant la guerre, c'est là qu'on tenait enfermés les prisonniers faits dans le camp opposé. Le martyr héroïque Hayne quitta cette goële pour être conduit à l'endroit où il fut exécuté.

Si les maisons de ce quartier sont anciennes, l'église de Saint-Michel est bien plus vieille qu'elles. Ce temple consacré à la religion date de 1752; le clocher passe pour être très élégant de forme et il s'élève assez haut pour être vu de loin par les marins qui se rendent au port.

Pendant la guerre de 1866, les artilleurs de l'armée du Nord avaient pris ce clocher pour point de mire, mais ils ne le touchèrent qu'une ou deux fois et le dommage ne fut pas très grand.

Une autre très ancienne église de Charleston est celle de Saint-Philippe, qui, la première, fut ouverte au culte chrétien; mais elle n'est pas aussi remarquable que la première, dont l'architecture est fort curieuse. Du haut de son clocher, on voit également fort loin, mais l'intérêt n'est pas là précisément; il gît dans le cimetière où reposent les membres les plus honorables des familles de Charleston; les Gadsden, Rutledge et Pinckney. C'est encore là qu'est enterré le célèbre Calhoun et l'on montre au touriste le cénotaphe de ce *stateman*, lequel se compose d'une pierre grise, supportée par quatre piliers façonnés avec des briques. Le nom seul du défunt est gravé sur le granit. Le corps de ce grand homme avait été enlevé de son tombeau, pendant la guerre de séparation, dans la crainte que le vainqueur ne troublât le repos de ces cendres vénérées; mais cette appréhension n'avait aucune raison d'exister, et, en 1871, les concitoyens de l'orateur émérite rapportèrent le cercueil à la place dont il n'eût jamais dû sortir. Rien n'est plus pittoresque que la vue de cette église de Saint-Philippe, flanquée de tous les côtés par des rangées de tombes, abritées par des avenues grandioses. Comme à Saint-Michel, les obus fédéraux ont mutilé ses murailles, mais elle est encore





CHARLESTON, VU DE LA BAIE.

debout et résistera longtemps aux intempéries de l'atmosphère et aux attaques plus dangereuses de la créature humaine.

Charleston passe pour être privée de promenades : il y a cependant la Batterie, petit parc enclos de murs d'où la vue est réellement très remarquable. Placée sur le bord de la mer, — comme la Batterie de New-York, — elle offre à celui qui s'y égare les plaisirs de la vue qui domine la baie et l'agrément de la fraîcheur due à la brise enchanteresse dont les caresses incessantes rejouissent les oisifs et les visiteurs.

Tout autour de cet endroit, on peut voir de très jolies demeures particulières, bâties avec goût ; et soir et matin — particulièrement, quand la lune brille sur l'Océan, — la foule se porte là pour respirer à l'aise et retrouver les amis et les connaissances, comme on le fait au théâtre, ou au concert.

Lorsqu'un voyageur, de passage à Charleston, a visité la Batterie, les églises et donné un coup d'œil aux ruines encore debout, de la guerre séparatiste, quand il a examiné avec soin la Nouvelle Douane en voie d'erection, les maisons appartenant aux heureux de la cité carolinienne, la belle Académie Militaire, et observé les évolutions de la race nègre qui, dans toutes les villes du Sud, rejouit et amuse ceux à qui la gent de couleur noire ou métis est à peu près inconnue, le seul parti qu'il ait à prendre, c'est de louer un bateau voile afin d'aller explorer les terres

basses et les faubourgs de la ville. On trouve dans la baie de nombreux points dignes



AVE DE CHARLESTON DU HAUT DU BEFFROI DE SAINT-MICHEL.

d'intéresser le touriste, au premier rang desquels nous devons placer le fort Sumter.

Sur l'île Sullivan surgit, comme du milieu de la mer, la forteresse Moultrie dont la réputation date de l'époque de la révolution. Bien avant ce temps-là, on voyait la maison Moultrie, qui était une station de bains très fréquentée par les Charlestonois.

Sur une île voisine, on trouvait un peu plus loin le Mount Pleasant, hôtel très bien entretenu, bordé de forêts au milieu desquelles les promenades étaient fort agréables, et enfin on arrivait au fort Sumter.

Pour se rendre à cette place forte, on peut monter à bord d'un « bac navire », beau yacht commandé par un Grec d'Athènes. La ressemblance avec les embarcations qui sortent du Pirée pour se lancer dans l'archipel serait parfaite, si le navire portait une voile latine. Rien n'est plus intéressant que d'assister à l'embarquement de ceux qui prennent passage à son bord. Pour la plupart ce sont des nègres de tous les sexes, de tous les âges qui s'appellent les uns les autres *oncles et tantes*, sans qu'il y ait pour cela le moindre lien de parenté entre eux. A ces groupes bizarres se joignent les « visages blancs », pauvres ou riches, qui se confient également aux soins vigilants du capitaine hellène.

*Every body on board!* On démarre et le yacht se dirige lentement vers le fort : une ruine grandiose, comme chacun le sait, depuis la guerre fédérale; triste débris d'une défense héroïque. On a élevé un phare en cet endroit, de façon à utiliser cet amas de pierres historiques.

Le visiteur ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment pénible quand il s'aventure au milieu de ces monceaux de briques brisées, de pierres et de fer tordu et s'il était seul, rien ne serait moins étonnant que de le voir se reposer sur un pan de mur pour songer au néant des créations de l'homme. N'est-ce pas là que se réunissent actuellement, en partie de pique-nique, les vainqueurs et les vaincus de la guerre?

Lorsqu'on a parcouru les souterrains du fort, visité les casemates démolies et sondé l'horizon, il n'y a plus rien à faire à Sumter ; aussi revient-on bien vite à Charleston, par le même moyen de transport que celui qui vous a amené.

Il s'agit de se promener dans les faubourgs de la ville et cette excursion vaut la peine d'être entreprise.

On sait que Charleston est bâtie sur le confluent des rivières Ashley et Cooper, dont les rives sont couvertes de cette belle végétation du Sud, laquelle ne ressemble en rien à celle du Nord. Des chênes blancs, des magnolias, des myrtes, des jasmins croissent avec profusion sur ces bords enchantés, et dans le lointain, la vue se repose sur des rivières et sur des plantations de coton.

C'était autrefois dans ces parages que résidaient les riches planteurs du pays, mais à cette heure toutes les villes sont en ruines : les hasards de la guerre ont anéanti le travail des architectes de Charleston, et l'on dit à qui veut l'entendre que toutes ces maisons princières ont été pillées et incendiées par l'armée fédérale.

Il nous souviendra longtemps de notre promenade sur le Ashley. Nous avons été invités par des amis qui voulaient nous faire les honneurs de leur pays, et la compagnie dans laquelle nous nous trouvions était composée de gentlemen appartenant à tous les partis que divise la politique aux États-Unis : Fédéraux, Sudistes, Anglais, Français, etc. Quoi qu'il en fût, cette journée passée parmi des gens de bonne compagnie fut marquée par une pierre blanche.

On nous avait vanté la route qui conduit de Charleston dans le cœur de l'État. Nous suivions une avenue admirable, plantée d'arbres séculaires, dont quelques-uns ont été détruits par les désastres de la guerre. À peine sortis de l'enceinte de la ville, nous nous étions trouvés en rase campagne, le long d'une forêt de pins, de chênes et de magnolias dont l'aspect était grandiose. On ne se fût jamais cru — comme aux abords des villes d'Europe — dans le voisinage d'un grand centre de population. Aucune maison, cabane ou villa, ne bordait la route; on eût pensé être à cent lieues de Charleston.

De temps à autre, passait sur le chemin un chariot auquel étaient attelés des bœufs ou des ânes; plus loin on saluait au passage une compagnie de chasseurs, ou bien quelques nègres se rendant... à leurs occupations personnelles.

Pour parvenir sur les rives du Ashley, il nous fallut tourner dans un petit sentier aboutissant à un pont, lequel avait été détruit pendant la guerre : nous demandâmes passage à un batelier qui était devenu le *Ferryman* de l'endroit, depuis la guerre de 1866. Cet homme eût pu tendre une corde, afin de parvenir sur l'autre rive sans se donner grand mal; mais la race nègre se dispense du travail, toutes les fois qu'elle peut le faire, et nous dûmes attendre le bon vouloir du batelier qui se trouvait sur la rive gauche, tandis que notre voiture arrivait sur celle de droite.

Malgré la lenteur du courant, nous demeurâmes là une heure avant de nous embarquer, et comme le bac ne pouvait pas emmener plus d'un véhicule à la fois, d'un bord à l'autre, deux heures et demie s'écoulèrent avant que notre caravane se trouvât au complet sur la rive gauche du Ashley.

Nous continuâmes alors notre voyage, en passant d'un ravissement à un enchantement nouveau. Nos wagons s'acheminaient sous une forêt vierge d'une beauté sans pareille, à travers les méandres d'un bois composé de vieux chênes aux troncs noueux et géants, et de magnolias couverts de fleurs aussi grosses que des œufs d'autruche.

Les chênes de la Caroline sont réellement dignes d'être examinés de près par un touriste intelligent. Si les grands arbres de Calaveras, en Californie, attirent l'attention du voyageur, en égard à leur altitude, les chênes de la Caroline, eux, méritent l'inspection particulière de tout amant de la belle nature. Ce n'est point en hauteur que la sève de ces arbres se développe, mais bien en largeur. On fabriquerait des tables énormes, pouvant contenir autour d'elles cinquante convives pour le moins, avec une planche de ces troncs, sciée horizontalement.

Au-dessus de cette masse ligneuse, se dressent des branches qui, à elles seules, sont des arbres. De tous côtés, la mousse, — qui remplace le crin pour la confection des meubles aux États-Unis, — pend en longues guirlandes.

Il y a là, dans un certain endroit, une avenue de ces chênes blancs qui, placés devant un manoir européen, formeraient un spectacle monumental. Par malheur, cette allée n'aboutit qu'à une ruine.

On raconte — c'est ici la légende qui parle — que celui à qui appartenait le logis actuellement démantelé était un jeune homme qui revenant certain jour d'Europe, où il avait épousé une belle et charmante jeune fille, se hâta de presser sa monture et celle de sa chère épouse à qui il voulait montrer un coin de l'Éden, tel qu'il le rêvait pour elle et pour lui.

Les deux chevaux étaient lancés à bride abattue : ils arrivaient l'un et l'autre dans cette

allée bordée par ces arbres séculaires, lorsqu'à leur grand étonnement, ils aperçurent des nuages de fumée s'échappant au-dessus des arbres.

Qu'était-ce que cela? A mesure qu'ils galopaient, il leur fallut se rendre à l'évidence. La résidence paternelle était en feu?

— A quoi bon continuer? se dit le mari épouvanté.

Et il tourna bride. Depuis lors, personne n'est revenu dans ce pays maudit. Les ronces ont couvert la route, les arbres ont poussé à volonté et le désert s'est fait à l'endroit où l'industrie humaine ne connaissait autrefois qu'un parc digne d'être foulé par les pas civilisés des heureux de la terre.

De toutes les maisons de planteurs, qui jadis s'élevaient sur les rives de l'Ashley, une



UN CHÊNE CENTENAIRE SUR LES RIVES DE L'ASHLEY.

seule est restée debout, et encore est-elle abandonnée. C'est le Drayton Hall, habitation bâtie de briques, placée au milieu d'un parc qui jadis était fort bien entretenu. Les appartements de cette demeure étaient peints à l'huile, du plancher au plafond, les foyers, façonnés à l'aide de briques, supportaient des sculptures de marbre admirables pour la beauté de la pierre et la gracieuseté des ciselures. On reconnaissait dans l'intérieur de ce domicile le goût d'une femme élégante. Hélas! pendant un voyage en Angleterre la reine du logis mourut et son mari désolé a laissé là cette construction commencée avec tant d'ardeur pour y loger sa bien-aimée. Ce château inachevé sert de tombeau au souvenir de celle qui n'est plus.

Nous dirigeons notre course vers la plantation connue aux environs de Charleston, sous le nom de « Magnolia », où nous attendait un lunch organisé à notre intention.

Quel paradis que ce séjour champêtre ! Et pourtant cet Eden est une ruine. Le grand nombre de magnolias qui poussent et fleurissent dans ces parages a fourni au propriétaire de l'endroit le prétexte du nom de baptême inféodé à la plantation.

Entre ces arbres aux fleurs odorantes s'élèvent de tous côtés des chênes blancs, sous lesquels des azalées et des lauriers-roses étalent leurs grappes aux parfums si doux.

Au temps passé, toutes ces maisons des basses terres n'étaient point habitées par leurs propriétaires qui se souciaient peu d'être exposés aux atteintes de la fièvre paludéenne, ou aux piqûres des insectes de toutes sortes. Généralement ces gens riches remontaient vers le nord, de juin en septembre.

Cette station des Magnolias, que nous visitâmes en détail, est une des plus curieuses de toute l'Amérique du Nord. Dans ce coin de terre du Sud, les maîtres de la propriété avaient fait planter des azalées de toutes les nuances, du blanc au ponceau, du violet au jaune, et ces fleurs hautes de 2 à 3 mètres, se mariaient fort bien avec la nature environnante.

Ce jardin disposé au centre d'un pays sauvage et abandonné, ayant pour horizon une demeure presque en ruines, également déserte, au milieu de laquelle se remuaient nonchalamment des nègres, tout inspirait aux visiteurs la plus profonde mélancolie.



LES MAGNOLIAS.

Un de ces moricauds, dont le chef était couvert de cheveux blancs, souleva son chapeau à notre approche en nous disant :

— Ces messieurs sont les bienvenus aux Magnolias.

Le couvert était mis sur les bords d'un lac minuscule creusé au milieu d'un parc à l'ombre d'un chêne monumental et nous fîmes honneur aux mets qu'on avait apportés.

On racontait autour de nous que celui à qui appartient ce domaine vient quelquefois encore le parcourir; il se promène la tête ensevelie dans ses mains, pleurant sur un bonheur disparu qui ne peut plus lui être rendu.

Le lendemain de notre visite sur les bords de l'Ashley, nous allâmes voir une vieille église bâtie sur la rivière de l'île de Goose Creek, — près de la Cooper, — à 18 milles de Charleston. Ce monument religieux date de 1711. Il a été construit au milieu d'une forêt et on y parvient par un petit sentier très éloigné de toute habitation.

Un large fossé a été creusé autour de Saint-James Church, de façon à protéger les tombes qui ont été creusées devant cette chapelle contre les attaques des animaux carnassiers.

L'intérieur de ce sanctuaire est fort ancien. On trouve autour du chœur dallé de pierres dix-huit stalles sculptées d'un très beau travail. Dans la galerie placée à l'extrémité du vieux temple sont placés trois ou quatre rangs de bancs, au-dessous desquels, dans la nef, on voit aussi quelques autres bancs destinés aux serveurs nègres.

L'autel, la chaire, le pupitre où est placée la Bible, sont si étroits que l'on dirait une miniature, un joujou. Les tablettes dressées sur le côté de l'autel offrent à la vue des ornements peints d'un grande finesse. Un livre et une licorne se dessinent sur cet autel : c'est bien, si l'on veut, un peu rococo, mais, tel que cela est, ce travail a son charme et sa valeur artistique.

Jadis cette église était le rendez-vous des gens pieux des plantations voisines, mais peu à peu, la guerre aidant, le monument sacré a été abandonné, et ces vestiges de la foi ont disparu pour retomber dans l'oubli, et pour disparaître au milieu du retour à la sauvagerie et au chaos. Partout les arbres ont poussé à leur convenance; les buissons ont envahi le sol et recouvert les pierres tombales.

Si rien ne survient d'ici à quelques années, la forêt aura recouvré son indépendance, et la ruine disparaîtra comme les villas romaines de Pompéi, non point sous la cendre et la lave, mais sous la verdure.

Le Cimetière des Magnolias à Charleston est un des points que l'on montre volontiers aux étrangers. C'est un champ des morts nouvellement ouvert, dont la dénomination est facile à comprendre. Des magnolias et des chênes aux ventres rebondis poussent çà et là dans les allées des tombeaux. C'est là qu'on a élevé un cénotaphe au colonel William Washington, dont les exploits, pendant la guerre de l'Indépendance ont été relatés dans l'histoire du peuple. Non loin de ce cippe est placé celui de Hugh Swinton Légaré, un des hommes les plus érudits qui aient jamais paru dans la Caroline du Sud.

Il y a encore, en cet endroit béni, le mausolée du commodore Vanderhorst, dont le cercueil enveloppé dans le drapeau aux trente-six étoiles des États-Unis peut se voir à travers les grilles de la chapelle où il est exposé.

La colonie de Charleston fut commencée en 1670, cinquante années avant celle de Savannah, sur la même côte de l'océan Atlantique. Celui qui vint s'établir le pre-

mier en cet endroit se nommait William Sayle : il fut nommé gouverneur du pays.

La nouvelle ville reçut le nom de Charles II, alors roi d'Angleterre, et ceux qui l'habitaient eurent à se défendre contre les attaques des Indiens, qui mettaient tout à feu et à sang.

Lorsque la guerre de l'Indépendance éclata, les citoyens de Charleston se déclarèrent aussitôt en faveur de leurs frères du Nord et leur prêtèrent secours suivant leurs moyens.

Les événements qui se passèrent devant la cité capitale de la Caroline furent à la fois heureux et malheureux. Trois fois les Anglais vinrent y livrer bataille. Le premier combat eut lieu à l'île de Palmetto, où la flotte anglaise canonna le fort Sullivan et dut se retirer après avoir été vaincue. Vint ensuite la tentative du général Prevost, et en troisième lieu le siège commencé par sir Henry Claron, qui dut se retirer pour ne pas succomber par la famine.

Nous ne parlerons pas ici de l'histoire étrange et souvent glorieuse de Charleston depuis la fondation définitive de l'Union américaine; nous laisserons de côté le rôle que joua cette cité dans la guerre de Sécession, où son sort fut réellement très malheureux.

Nous nous contenterons seulement de rappeler l'époque où Charleston se trouvait à l'apogée de sa gloire et où ce grand centre de population était le lieu de réunion des plus illustres hommes d'État et des femmes dont la beauté était proverbiale.

Nous rappellerons ici le récit fait par Elkanah Watson, qui, voyageant dans ces parages, après la terminaison mémorable de la guerre de l'Indépendance et se rendant de Providence à Charleston dans un *buggy*, fut émerveillé par l'aspect plantureux des pays qu'il traversait et par la splendeur asiatique de ses habitants.

Charleston était alors la contrée la plus civilisée de ce coin du territoire. Tous ceux qui résidaient dans l'intérieur des terres se rendaient dans cette ville pour y prendre les bains de mer, et les planteurs menaient, — surtout à cette saison de l'année, — une existence de plaisirs et de fêtes.

Dans ce temps-là, — il y a un siècle, — les hommes du plus grand mérite vivaient dans la Caroline du Sud et les Pinkney, Rutledge, Gadsden, Légaré, que nous avons cités plus haut, n'étaient point les seuls dont on pût citer les familles, la valeur et la fortune.

Il est à espérer que dans un temps donné, les plantations, en s'étendant sur les bords de la Cooper et de l'Ashley, renaîtront de leurs cendres et reprendront leur rang parmi les riches propriétés de l'Union.

Un pays aussi beau que celui-là ne peut pas retomber dans le chaos et la sauvagerie.

Il est impossible d'oublier, dans ce chapitre consacré à la plus grande ville de la Caroline du Sud, le chef-lieu de l'État que l'on nomme Colombia. Cette cité dont l'importance date de 1790 a été choisie — comme Washington — pour le séjour de la Législature. Bâtie sur les rives de la rivière Congarée, près de l'embouchure de la rivière de La Salada, au milieu d'un pays entièrement consacré à la récolte du coton, Colombia jouit d'un climat qui rappelle celui de l'Italie. Les rues sont larges, bordées de plantations de la plus belle venue, de jardins où fleurissent les jasmins et les japonicas, les orangers et les citronniers plantés devant des habitations très luxueuses.

Très éprouvée pendant la dernière guerre, la ville s'est hâtée de relever ses ruines, en dépit du mauvais gouvernement dont elle avait à subir les exactions. On compte 12,000 habitants dans ce chef-lieu.

C'est par Colombia, que passe la route directe allant de Charlotte, — Caroline du



Nord, — à Augusta dans la Géorgie, et partout, sur ce territoire béni, les mauvaises influences atmosphériques n'existent pas.

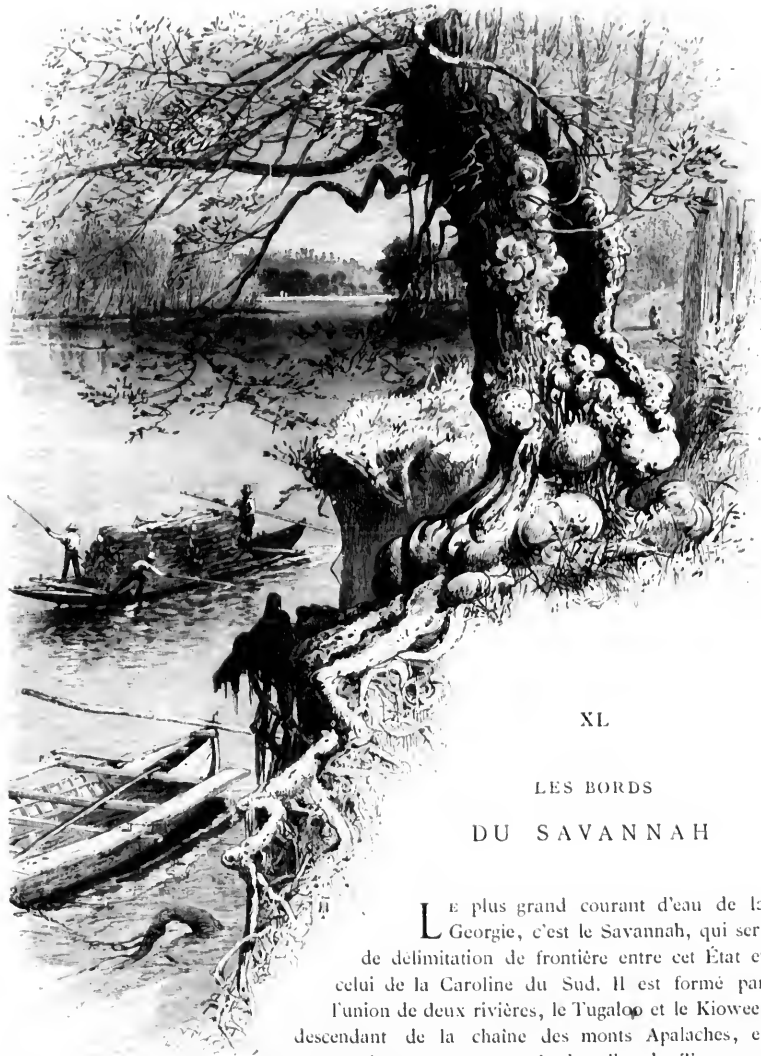
On visite à Colombia le « Place House », monument d'une grande importance: « l'Université » ensevelie dans un parc ombreux, dont tous les professeurs se retirèrent quand le premier ecclésiastique fut introduit sur les bancs de l'école; et l'Hospice pour les fous, dont l'architecture a quelque chose de particulièrement sérieux.

Ce qu'il y a de curieux à signaler à Charleston, comme à Colombia, c'est la saleté de la race nègre, dont les haillons et les guenilles dépassent tout ce que l'on peut rêver dans ce genre de misère et de malpropreté.

Une autre curiosité du pays consiste dans la présence de grands vautours, — *urubus*, — à qui le nettoyage des villes est confié. Ils remplacent les chiens de Constantinople et défense est faite de leur faire le moindre mal, de déranger même ces oiseaux de rapine, qui sont, — en égard à cette protection, — d'une familiarité qui frise l'insolence. Aux approches du coucher du soleil, tous ces carnassiers ailés reprennent leur vol et vont se réfugier sur les rochers des hautes montagnes. Mais quand l'aube revient, ils sont de retour avec elle et ils se prendraient de querelles avec les châtiments du pays, si les ramasseurs de chiffons existaient aux États-Unis.



LE CIMITÈRE DES MAGNOLIAS.



LE SAVANNAH PRÈS D'AUGUSTA.

XL

LES BORDS  
DU SAVANNAH

Le plus grand courant d'eau de la Georgie, c'est le Savannah, qui sert de delimitation de frontière entre cet État et celui de la Caroline du Sud. Il est formé par l'union de deux rivières, le Tugaloo et le Kiowee, descendant de la chaîne des monts Apalaches, et prenant leur source tout près de celles du Tennessee et du Hiawassée d'un côté, et de l'autre vers le Chattahoochee. A partir d'Andersonville, la rivière de Savannah parcourt un espace de 450 milles jusqu'à l'Océan.

Savannah et Augusta, les deux plus grandes villes de l'État de la Georgie, sont bâties sur les bords de la même rivière. La dernière de ces cités est placée à la tête de la navigation, à 250 mètres de la mer. D'Augusta à l'Atlantique, le Savannah coule entre deux rives boisées, d'où la vue s'égare, de temps à autre, sur des plantations de coton vers le point extrême et des rizières à mesure que l'on descend le courant.

Les paluds que la nature a placés du côté de la mer sont couverts d'arbres, parmi lesquels on signale des chênes très élevés, aux branches desquels sont appendues des guirlandes de mousse dont l'aspect est à la fois sauvage et pittoresque.

Ce fut le général Oglethorpe, fondateur de la colonie georgienne, qui choisit lui-même l'emplacement où s'élève Augusta, en 1733. La ville est bâtie sur un promontoire escarpé qui domine la rivière et dont la largeur sur le Savannah est d'environ 1 mètre  $\frac{1}{2}$ , la profondeur de 6 mètres et la hauteur de 60 pieds. Devant la ville, le Savannah décrit une courbe intérieure, si bien qu'Augusta a la forme d'une demi-lune qui mesure 2 milles de longueur.

Au delà des limites de la cité georgienne on bâtit chaque jour des villas ravissantes qui relient peu à peu la banlieue au centre de population, si bien que tout porte à croire que, d'ici à quelques années, ces faubourgs feront partie de la ville.

L'on dit partout, aux États-Unis, que Savannah est un des plus beaux centres de population de la partie sud de l'Amérique du Nord; à notre avis, cette appréciation est parfaitement justifiée.

A vrai dire, les rues, qui courent de l'est à l'ouest et du nord au sud, tracées en lignes droites, comme un échiquier, sont plus ou moins larges suivant l'importance du passage; mais malgré cette distribution en forme de damier, — généralement adoptée dans l'Union américaine, — les rues, les constructions, les squares, sont dignes d'être examinés avec soin.

On compte vingt et une places à Savannah: elles sont toutes situées à distances égales dans le plan de la ville, bien plantées, ornées de chemins bordés de plantes et de fleurs; et dans la saison du renouveau, quand l'herbe est fraîche, lorsque les arbres sont couverts de feuilles verdoyantes et de fleurs, on se plaît à errer dans ces jardins publics au milieu des enfants qui y prennent leurs ébats.

C'est du reste aux fondateurs de la ville que l'on doit l'établissement de ces parcs au milieu d'Augusta. On lit dans les notes d'un ouvrage dû à la plume d'un nommé M. Francis Moore et publié en 1736, que, dans le cas où les Indiens attaqueraient la province établie dans les environs de la ville, ces braves gens pourraient amener à Augusta leurs familles et leurs troupeaux qui trouveraient les premiers un logis, les autres des pâturages. Chacun des parcs affectés à l'usage de ces campements avait assez d'étendue pour contenir plusieurs de ces propriétaires harcelés par les Peaux-Rouges.

Outre ces anciens squares publics, — dont certains furent très souvent mis à la disposition des pionniers, et où ils vinrent s'établir, comme le fit le général Sherman avec ses soldats pendant l'occupation d'Augusta, — il y a au delà des limites de la côte georgienne un grand parc que l'on appelle Forsyth place. Depuis une douzaine d'années, on bâtit beaucoup dans ces parages et tout porte à croire que, dans un laps de temps rapproché, cette « place » sera le centre le plus peuplé du pays. On montre, au milieu de la promenade, une admirable fontaine de bronze qui ressemble fort à une de celles de la place de la Concorde à Paris. Entourée de pins géants, de magnolias, de palmiers, de cactus, de fleurs de

toutes sortes, cette fontaine est le rendez-vous de ceux qui recherchent la fraîcheur aux heures brûlantes de la journée.

Nous avons déjà parlé de la largeur des rues : il en est certaines à citer particulièrement, qui sont bordées de belles allées d'arbres, le long desquelles on a planté des jardins servant d'ornement à de superbes maisons d'habitation.

Les squares sont tous couverts d'arbres à feuillage persistant et d'orangers dont les fleurs embaument l'espace et dont les fruits réjouissent les yeux. Là poussent également les bananiers, dont les « régimes » sont très prisés par les amateurs de fruits, les myrtes, les palmiers, les oliviers, les *arbres de me*, les grenadiers et les camélias du Japon. Tous ces arbrustes de prix poussent en pleine terre, en été comme en hiver ; les fleurs réjouissent les yeux et leurs parfums embaument l'atmosphère. Mais, quoi qu'il en soit, c'est au printemps que l'aspect de cette ville est le plus attrayant. On admire alors dans tous ces jardins publics une variété de tons qui passe du vert sombre au vert jaune et peut inspirer le peintre de paysage. La « Ville-Forêt », — c'est ainsi qu'on appelle Augusta, — mérite bien la qualification qui lui a été donnée.

Du temps du gouverneur fondateur Oglethorpe, la cité se composait seulement des maisons juchées sur le cap dont nous avons parlé, tandis que, de nos jours, Augusta a pour limites la baie d'un côté et de l'autre les rues appelées de l'Est, de l'Ouest, du Sud et Broad, ce qui veut dire « large » en anglais.

Sur la partie qui borde le Savannah, on a réservé pour les besoins publics une certaine partie de terrain de 200 pieds de long : c'est là l'endroit que l'on désigne sous le nom de Baie, lequel, à notre époque, est le quartier le plus commerçant de la ville. Là sont situés les bureaux pour toutes sortes de trafics, qui, d'abord construits en bois, ont été remplacés par de très beaux édifices de pierres et de briques ayant deux étages d'élévation. Quelques-uns ont été épargnés par cet horrible incendie de 1820, qui anéantit une grande partie d'Augusta. Leur architecture est assez bizarre et mérite d'être examinée avec soin.

A la base de la rue Bull, — le quartier le plus élégant d'Augusta, — on montre des maisons d'un grand style, dont les toits plats sont couverts de fleurs et forment jardin.

Les quais de la rivière sont admirablement disposés pour les embarquements et les débarquements des marchandises : c'est également là que se trouvent les presses à coton et les moulins à riz.

Descendons maintenant à Savannah ; ce n'est point une ville qui se targue de l'architecture de ses maisons : on n'y trouve pas moins quelques monuments publics bons à signaler et des habitations particulières très élégantes. Du reste, la prospérité de la ville fait prévoir de nombreux changements, dans un temps donné, grâce à l'importance commerciale de la localité. Certaines églises de Savannah méritent une mention pour leur architecture et leur hardiesse.

Depuis quatre ans on a bâti à Savannah divers édifices qu'on doit visiter avec intérêt. Citons d'abord le Monument-Square, sorte d'obélisque en marbre élevé en l'honneur du général Greene, qui commandait dans les guerres de l'Indépendance. La Fayette, visitant de nouveau l'Amérique en 1825, avait posé la première pierre de ce monument. Les habitants de Savannah ont également fait construire, en souvenir du général Poloski, tué en 1779 par les Anglais, contre lesquels il défendait la ville, un cippe qui a sa valeur artistique.

Le point le plus pittoresque d'où l'on puisse observer et apprécier la ville de Savannah,



LA VILLE DE SAVANNAH, VUE PRISE DU FLEUVE

c'est l'île Fig, d'où l'on aperçoit de profil l'île d'Hutchinton, sur l'autre côté de la rivière.

L'embouchure du vaste courant d'eau offre l'aspect d'un havre et ce point du territoire géorgien est vaste et parfaitement abrité contre les vents par l'île de Tybee à gauche et celle de Dawfuskie à droite. C'est là que s'ouvre le Savannah pour les navires de toute sorte qui viennent trafiquer dans le pays.

On trouve le fort Pulaski sur l'îlot Cockspur, — l'Ergot du Coq; — c'est là qu'est la barre de la rivière dont la profondeur est de 20 pieds. Le chenal, bordé de bouées, semble une rue aboutissant à la ville et, à marée haute, il mesure 18 pieds et demi d'élévation.

On songe à faire sauter un rocher appelé « the Wrecks » — le Naufrage, — et quand cette opération sera terminée, le passage sera bien plus facile encore.

Dans cette partie de la rivière, on aperçoit un immense marécage couvert d'herbes vertes à travers lesquelles sont tracées des sortes d'avenues où s'aventurent des navires d'assez grand tonnage.

En 1876, la population de Savannah comptait 29,000 habitants. Les exportations depuis dix ans se sont chiffrées par 18 millions en 1866, et en 1876 par 58 millions. Avant la construction du Central Railroad, — il y a trente ans, — Savannah était presque isolé du commerce intérieur : le seul moyen de trafic était opéré par le cours du Savannah jusqu'à Augusta. Là s'arrêtait la navigation, car les ma-



LA FONTAINE DU PARC FORSYTH.

récéages d'Altamaha s'interposaient entre cette dernière ville et le pays du sud-ouest. De nos jours, les embranchements du Central, de l'Atlantique et du Golfe sillonnent toute la Georgie, et par les lignes de la Floride, — West and Middle, — celles de l'Alabama et du Tennessee, on se rend à Memphis, Mobile, Vicksburg, Louisville, Cincinnati et autres cités commerçantes de l'Ouest. Si l'on examine à fond ce système de communication organisé par les voies ferrées, on comprendra facilement quels bienfaits ont résulté de son établissement dans toute l'étendue des États-Unis.

D'autre part, pour ce qui regarde Savannah, on sait que sa rade est la plus sûre de toutes celles de la partie sud de l'Amérique du Nord. Elle sert déjà d'escale aux steamers se rendant dans le Pacifique et ce lieu de repos peut également être choisi par d'autres navigateurs en route pour des pays lointains.

Nous n'oublierons pas, dans ce chapitre relatif à Savannah, les diverses institutions de bienfaisance, de littérature et d'éducation qui ont été organisées dans cette ville. L'une,

*the Union Society*, est destinée à faire donner de l'instruction aux orphelins; l'autre, *the Female Asylum*, a pour objet les soins à donner aux jeunes filles sans parents; elle date de 1750. Viennent ensuite: la Société de Saint-André, celles de Saint-George, de Hibernia, de l'Union, des Israélites, des Dames allemandes, des Abram's Home pour les veuves pauvres, du Refuge pour les vieillards nègres indigents, de l'Hôpital des abandonnés, des marins, qui toutes sont prospères et bien dotées. Nous n'oublierons point non plus la Société historique de la Georgie, celles de la Médecine, de la Bibliothèque des jeunes gens, de l'Association chrétienne des adolescents, et plusieurs autres asiles dont la nomenclature serait trop longue à inscrire dans ce chapitre.

L'éducation populaire est une des questions sociales dont on s'occupe le plus à Savannah. Non seulement le gouvernement municipal a voté des fonds à ce sujet, mais encore il y a inauguré des écoles publiques qui n'ont point de rivales dans les États-Unis. Le révérend Barnas Sears, agent de M. Peabody, s'est plu, lors de la visite qu'il a faite à Savannah, à complimenter le comité d'éducation sur son système scolaire dans les écoles publiques, qui sont progressives et vont de la première classe aux classes supérieures; on compte deux mille élèves dans ces institutions.

La température de Savannah est la même que celle du golfe Stream, c'est-à-dire qu'elle offre toute la douceur des tropiques à ceux qui habitent cette contrée bénie. Il n'y a donc ni hiver, ni été proprement dit, car la chaleur est toujours tempérée par la brise de mer.

On jouit là du climat des Bermudes et l'on n'y éprouve point ces lassitudes épouvantables de l'été de New-York. Aussi la mortalité est-elle inférieure à celle des autres pays. C'est pour cette raison que les médecins envoient à Savannah les malades ayant besoin d'un climat tempéré, car les soufriteux y respirent l'air qui est nécessaire à leur existence et y trouvent tout le confortable de la vie, indispensable à une âme en peine.

Nous ne passerons point sous silence les promenades qui avoisinent Savannah. Voici d'abord Thunderbolt, White Bluff, Isle of Hope et Vernon, séjours champêtres sur le bord de la mer, où l'on va se baigner dans l'eau salée et respirer l'atmosphère vivifiante de l'océan. Dans chacune de ces stations, très voisines de la ville, on a installé des hôtels prêts à offrir tout le confortable voulu aux visiteurs.

Betherda, à 10 milles de la cité georgienne, où se trouve l'école de l'Union Farm, était précédemment l'endroit où Whitfield, en 1740, avait établi l'Orphelinat de la ville.

Bonaventure est le séjour des morts de Savannah. C'est un site enchanteur, arcadien, qui, il y a un siècle, était la propriété d'un riche gentleman anglais. Les champs qui entouraient l'habitation de ce personnage, — de laquelle quelques débris sont encore debout, — étaient bordés par de vastes avenues, plantées de chênes de la plus belle venue. — Depuis cent ans, ces arbres ont poussé et sont devenus des colosses. Leurs troncs ressemblent aux colonnes d'une cathédrale et leurs branches élevées forment dôme au-dessus de la tête des passants. Comme dans toutes les forêts du Sud, la mousse des tapisseries reste suspendue entre les branches de ces arbres et descend en longues guirlandes.

Il y a cinquante ans, au plus, que les champs de Bonaventure ont été consacrés à l'ensevelissement des morts de Savannah; mais on peut dire que l'art n'a rien ajouté à la nature et que ce « parc des ombres » semble être parfaitement approprié à l'inhumation de la poussière humaine.

Pendant la guerre de sécession, Savannah, souvent menacée par les belligérants du

Nord, ne fut jamais sotillée par le sang et le carnage, et quand la paix fut conclue, les habitants eurent assez de chance pour conserver leur gouvernement personnel.

La fondation d'Augusta est de deux années plus récente que celle de Savannah. C'est encore au général Oglethorpe qu'on attribue la construction de cette ville, qui prit comme nom celui d'une princesse d'Angleterre. Elle est située au centre d'une immense plaine arrosée d'un côté par la rivière et bornée de l'autre par des collines boisées où l'on a bâti des villas très élégantes. Comme à Savannah, les avenues de sa « sœur cité » sont bordées d'arbres splendides et les maisons n'ont pas été dévastées pendant la dernière guerre.

Dans le siècle passé, lors de la révolte du pays contre l'Angleterre, Augusta, qui était considérée comme une position très importante, fut disputée par l'un et l'autre parti. En 1780, Augusta se trouvait au pouvoir des Anglais, et, comme les soldats de Washington firent tous leurs efforts pour la reprendre, l'officier des armées du roi qui commandait l'armée anglaise, pour faire peur à ces braves patriotes, fit exécuter les prisonniers qu'il avait entre les mains. Inutiles représailles qui ne lui furent point profitables !

La plus belle des artères de la ville se nomme Green Street ; les maisons sont réellement très bien bâties. Une double allée d'arbres, entre lesquels le gazon pousse et forme pelouse, se dresse des deux côtés, et l'on peut voir en passant les troupeaux broutant l'herbe épaisse au milieu de laquelle les enfants prennent leurs ébats.

C'est dans cette rue que s'élève le City Hall, monument ancien, debout au milieu d'un terrain gazonné, auquel aboutissent des allées fort bien entretenues, bordées de jardins fermés. Devant la façade de cet édifice, on a placé une colonne de granit sur laquelle sont gravés les noms des signataires de l'acte de l'Indépendance de l'État de Georgie.

Augusta est le marché au coton le plus important de la Georgie, car son port, placé à la tête de la navigation du Savannah, donne les plus grandes facilités aux planteurs du pays pour l'expédition de leur récolte. Au moment où les transactions s'opèrent, la ville est en proie à une agitation fébrile ; on voit de toutes parts des attelages de six à huit mules parcourir les rues qui vont du haut de la ville jusqu'aux quais, ou aux embarcadères des chemins de fer.

Le long des voies de communication d'Augusta, on montre de vieux mûriers aux troncs recouverts de rugosités monstrueuses, mises à nu par les inondations fréquentes du courant d'eau. De l'autre côté se trouvent des cottages d'une architecture gracieuse, cachés sous des berceaux de feuillage, de la piazza desquels la vue domine les méandres de la rivière et les pentes gazonnées qui descendent des collines sur le rivage opposé.

Summerville est un des faubourgs d'Augusta où les maisons de plaisance sont les plus jolies. Cet endroit est situé sur de hautes collines, à 3 milles au delà d'Augusta.

Une ligne de tramways conduit de la ville à l'extrémité de cette annexe, où les habitations font rêver aux environs de Paris, tant leur architecture est élégante et leurs jardins fleuris. Tout en ayant la « coupe » des plantations du Nord, ces parcs sont plus curieux à visiter eu égard à la nature des plantes exotiques qu'on y a semées. Les cactus à raquettes, les cactus lancéolés, les figuiers, les bananiers, les grenadiers envahissent les plates-bandes des *huertas*, ce qui fait que le visiteur est ravi et se croit en promenade dans un des coins du Paradis terrestre.

À Augusta, l'établissement des fabriques de coton a prouvé qu'il était facile de tisser les madapolams sur le terrain même où l'on recueille les matières premières. On peut voir,



à l'une des extrémités de la cité, un édifice grandiose où plus de 500 ouvriers s'occupent à ces travaux industriels. Un canal, alimenté par une prise d'eau faite au Savannah, amène le liquide à 40 pieds de hauteur et fait manœuvrer les machines. C'est sur ce vaste fossé que les bateaux opèrent leurs chargements.

Les États-Unis ont établi un arsenal à Augusta, ou plutôt sur les collines de Summerville. C'est là que, pendant la guerre, les Confédérés avaient élevé des ateliers et des fabriques de poudre dont on montre les débris aux touristes.

La population d'Augusta, d'après le recensement de 1878, s'élevait à 18,000 âmes.



LE CIMETIÈRE DE BONAVENTURE.

## SAINT-AUGUSTIN ET LA FLORIDE



La gracieuse petite ville de Saint-Augustin — la plus ancienne colonie européenne aux États-Unis — est située vers la côte de la mer Atlantique, sur une petite péninsule formée par les rivières de Matanzas et de Saint-Sébastien.

L'établissement actuel s'étend sur la partie ouest du havre, lequel est séparé de l'Océan par l'île Anastasie. La distance entre Saint-Augustin et le Saint-John est de 40 milles et de 160 milles du Savannah, dans la direction du sud.

Les Espagnols, en 1565, y eurent fonder une ville en cet endroit, un siècle avant l'arrivée des Pèlerins à Plymouth. Dès son origine, Saint-Augustin fit parler d'elle et devint le théâtre d'événements importants.

Son fondateur, don Pedro Menendez, était un des hommes les plus éminents d'Espagne, un chef renommé de l'armée de Philippe II. Ce roi l'envoya dans la Floride à la tête d'une expédition composée de trente-quatre navires, montés par six cents marins ou soldats. Menendez avait ordre de coloniser le pays et d'étouffer dans l'œuf une association de huguenots qui s'était déjà établie dans la Floride en 1564, à l'embouchure du Saint-John.

L'envoyé du souverain d'Espagne débarqua à Saint-Augustin le 28 août 1565, et, après avoir installé les pionniers qu'il avait amenés, marcha contre les huguenots, qu'il dispersa et qu'il mit à mort, chaque fois que l'un d'eux tombait en son pouvoir, « non point par cette



LE PORT DE SAINT-MARC A SAINT-AUGUSTIN.

raison qu'il appartenait à la nation française, mais bien parce qu'il était hérétique et ennemi de Dieu ».

Deux ans après ce massacre cruel, un aventurier français, nommé Dominique de Gourguens, vint attaquer le fort de Saint-John, dont il s'empara, et fit pendre ceux qui s'y trouvaient, « non point à cause de leur nationalité espagnole cette fois, mais parce qu'il étaient tous des traîtres, des voleurs et des assassins ».

Du reste, l'envoyé de la France ne fit aucun effort pour conserver le territoire conquis, car, dès que sa vengeance eut été accomplie, il mit à la voile et retourna dans son pays.

Menendez était en Espagne, à l'époque où de Gourguens avait opéré son coup de main, et quand il fut de retour, l'ennemi n'était plus là pour lui livrer bataille. Il resta encore quelque temps en qualité de gouverneur, et repartit ensuite pour son pays, où son habileté comme marin était si haut prise, qu'il fut nommé capitaine général de la marine. Quelque temps après cet événement, Menendez mourut à l'âge de cinquante-cinq ans.

La gestion de ce capitaine dans son gouvernement, quoique entachée par des actes de cruauté, ne fut pas moins remarquable par l'énergie et la persévérance qu'il montra, et c'est à lui que revient réellement l'honneur d'avoir installé d'une façon stable la première colonie en Amérique.

Tout d'abord il avait fait preuve d'une grande capacité en choisissant l'emplacement où s'élève Saint-Augustin, car le site était très important. Non seulement la rade offrait un abri excellent pour tous les navires qui apportaient des vivres et des munitions à ses troupes, mais encore, grâce aux abords de la plage, défendue par des bras de mer et des marécages, les ennemis d'Europe et les aborigènes ne pouvaient rien contre la ville.

Nous ajouterons que ces palus étant remplis d'eau salée, les fièvres intermittentes n'occasionnaient pas la mortalité, comme cela arrive dans certaines localités de la côte floridienne.

L'an 1586, le célèbre flibustier anglais Francis Drake, revenant d'une expédition contre les colonies des Indes espagnoles, dans le golfe du Mexique, jeta l'ancre devant Saint-Augustin. Les soldats qui devaient protéger le fort et la ville furent tellement épouvantés, qu'ils se sauvèrent, sans avoir même la pensée de se défendre. Ils se retirèrent vers les fortifications élevées le long du Saint-John.

Drake descendit à terre, et, après avoir saccagé la ville, y mit le feu. Nous ajouterons qu'il avait fait porter sur son bord tout le butin qu'il avait ramassé.

Les principaux monuments de la cité, à cette époque, se composaient d'une cour de justice, d'une église et d'un monastère. Dès que le flibustier eut remis à la voile, les Espagnols rentrèrent à Saint-Augustin et se hâtèrent de reconstruire leurs maisons. Mais le travail avançait lentement, si bien qu'en 1647 on comptait à peine trois cents feux, ce qui représentait quinze cents habitants, dans le nombre desquels se trouvaient cinquante moines franciscains.

Vers 1665, un corps de certains boucaniers anglais, ayant à leur tête un capitaine nommé John Davis, parut devant Saint-Augustin, à bord d'une flottille composée de grandes embarcations, et réussit à la piller. Quoique la garnison fût composée de deux cents hommes, elle ne fit rien pour protéger les habitants.

En 1702, lors de la guerre entre la France et l'Espagne, le gouverneur Moore, de la Caroline du Sud, organisa une expédition contre les gens de Saint-Augustin, qui se compo-

saît de six cents blancs et d'autant de Peaux-Rouges dévoués à leur cause. Il fut décidé que, tandis que l'armée de terre marcherait à travers le pays, la flotte s'avancerait du côté de la mer. Le premier corps avait pour chef un nommé Daniel, ayant rang de colonel, et les troupes de mer marchaient au combat sous les ordres du gouverneur Moore lui-même.

L'armée de terre devança la flotte et opéra, sans son aide, un coup de main sur la ville. Tous les résidents s'étaient réfugiés dans les forts, où ils trouvèrent des provisions de bouche et des munitions en quantité suffisante pour prolonger la défense; mais l'imprévoyant gouverneur Moore, n'ayant pas amené des pièces de campagne dont la portée fût capable d'ouvrir une brèche, dut s'abstenir de canonner Saint-Augustin. Il dépêcha un des siens à la Jamaïque pour se procurer ces canons, et, pendant l'absence de cet agent, deux navires espagnols survinrent dans la rade de Saint-Augustin.

Moore, en homme prudent, crut devoir s'éloigner au plus vite, de peur d'être fait prisonnier par des forces supérieures aux siennes. Mais, avant de partir, il se débarrassa des munitions qu'il ne pouvait emporter et mit, à son tour, le feu à la ville. Cela fait, il se retira par la voie de terre, en abandonnant ses vaisseaux, tant il craignait de tomber au pouvoir de la flotte d'Espagne.

Quelques jours après, le colonel Daniel revenait de la Jamaïque, d'où il rapportait les mortiers et des fusils de rempart. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il apprit que Moore s'était éloigné ! Il fut lui-même à la veille d'être surpris. L'expédition rentra donc dans la Caroline avec la honte d'avoir peu réussi, mais sans avoir perdu un seul homme. Cette chaudière manquée coûta 6,000 livres anglaises à la Caroline du Sud et donna naissance à la première émission de papier-monnaie qui fut mise en circulation en Amérique.

Le colonel Palmer, en 1727, entreprit une campagne contre Saint-Augustin. En homme d'adresse et de grand courage, il se mit à la tête de trois cents hommes de la milice de la Caroline et s'avança contre la ville, mettant tout à feu et à sang sur son passage. Quel que fût le succès de son entreprise, il n'osa pas attaquer la ville elle-même et se contenta de s'emparer du village de Yemassee, situé à 1 mille au nord de la ville.

En 1740, les hostilités entre l'Angleterre et l'Espagne n'ayant pas cessé, un général célèbre à cette époque, qui se nommait Oglethorpe, gouverneur de la Georgie, conçut le projet d'organiser une expédition contre Saint-Augustin. Avec l'assistance des troupes de la Caroline du Sud et de six navires expédiés, à sa requête, par la Grande-Bretagne, il se mit en route et le 1<sup>er</sup> juin se présenta devant la place, défendue par son gouverneur don Manuel de Monteano, homme d'une énergie et d'une habileté consommées.

Après un siège qui dura six semaines, pendant lequel les Anglais, retranchés dans l'île Anastasie, bombardèrent Saint-Augustin, Oglethorpe comprit qu'il lui serait impossible de s'emparer de la ville. La flotte, dont il s'était fait accompagner, avait dû s'éloigner, eu égard au mauvais temps; aussi le général anglais crut-il prudent de reprendre le chemin de sa colonie.

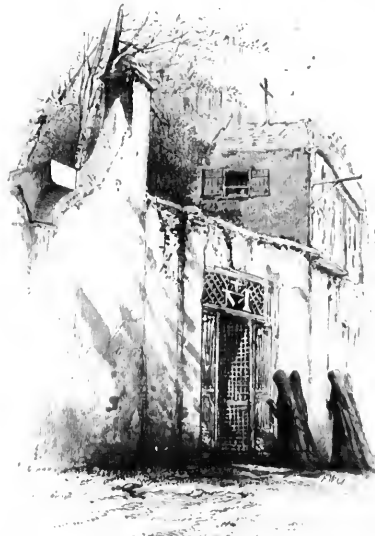
Deux ans après ce coup manqué, don Monteano, ayant reçu des renforts venant de l'île de Cuba, s'éloigna de Saint-Augustin, suivi par trente-six navires, à bord desquels se trouvaient trois mille hommes et s'en alla attaquer les établissements anglais de la Georgie. Les premiers combats livrés par lui furent couronnés de succès. Mais, peu à peu, la chance tourna, eu égard à la ruse et au courage de ses adversaires guidés par Oglethorpe : il se vit donc contraint de repartir au plus vite pour la Floride.

L'année suivante, en 1713, ce même général anglais revint encore dans la colonie espagnole avec une telle rapidité, que les Indiens qu'il avait à sa solde purent s'emparer de quarante soldats de Montecano. Ils les scalpèrent sous les murs du fort Saint-Marc, lequel était le point de défense le plus redoutable de Saint-Augustin.

Enfin la paix se fit : le traité de 1763 amena la cession de la Floride à l'Angleterre, qui donna en échange l'île de Cuba, dont la Grande-Bretagne avait réussi à s'emparer pendant la guerre. Cet arrangement était loin de plaire aux Floridiens, qui, pour la plupart s'éloignèrent, les uns au Mexique, les autres dans les Iles sous le Vent. C'est en vain que l'Angleterre chercha à arrêter cette émigration : il fallut que le gouvernement promît d'immenses avantages à ceux qui voudraient coloniser dans ce pays conquis. On fit publier à cette époque des brochures, des livres, des



LA CATHÉDRALE DE SAINT-AUGUSTIN.



LA PORTE D'UN COUVENT.

articles de journaux ; une association se forma à Londres, ayant à sa tête un gentilhomme écossais, le sieur Andrew Turnbull, dans le but d'aller coloniser un vaste territoire près de l'île Marguerite. C'est pour cela qu'on tenta d'emmener des pionniers venant des îles de la Méditerranée, de Minorque entre autres, lesquels nés et élevés dans un climat semblable à celui de la Floride, pourraient se livrer au même genre de culture dans la terre promise du sud de l'Amérique.

L'on vit, en 1769, quinze cents Grecs, Italiens, Minorquais et autres, s'embarquer et se fixer à New Smyrna, — la Nouvelle-Smyrne, — sur l'île Marguerite, à 90 milles au-dessous de Saint-Augustin. Ces hommes y restèrent jusqu'en 1767, mais la maladie avait réduit leur nombre à six cents : aussi ces travailleurs voulurent-ils s'éloigner

d'un climat aussi meurtrier; ils remontèrent vers Saint-Augustin et vinrent occuper des terrains qui leur furent concédés vers la partie nord de la ville. C'est là qu'on trouve encore de nos jours les descendants de cette population, qui constitue une portion de citoyens très recommandables dans le quartier.

Les Anglais demeurèrent possesseurs de la Floride pendant une vingtaine d'années. En 1783, ils rendirent le pays à l'Espagne, qui leur donna les îles Bahamas en échange. Saint-Augustin contenait à cette époque trois mille habitants. Voici en quels termes M. George R. Fairbank, — un auteur qui a écrit un livre très intéressant relatif à ce territoire, — s'exprime dans ce volume nouvellement édité :

« Tous les jardins de la ville sont remplis d'arbres à fruits : figuiers, goyaviers, plan-



LA PORTE DE LA VILLE DE SAINT-AUGUSTIN

tains, grenadiers, citronniers, poncires, arbousiers, bergamotiers, orangers de Séville et de Portugal. Saint-Augustin est bâti sur un terrain dont l'étendue est de trois quarts de mille, sur un quart de mille de large. On y trouve quatre églises dans le style espagnol, construites avec de la pierre *coquina* (?). L'un de ces monuments religieux fut renversé pendant l'occupation anglaise; mais on en a conservé le clocher, qui est un des ornements de la ville. Un autre de ces temples catholiques était attaché au couvent de Saint-François. Les maisons de Saint-Augustin sont presque toutes bâties en pierres, et du côté de l'est on aperçoit des balcons qui dominent la rue. Dans la partie exposée au nord, il n'y a pas la moindre ouverture, de telle façon que le froid ne peut pénétrer dans le logis. Devant les portes de ces bâtiments on a planté des vignes dont les fruits sont exquis. »

« La maison du gouverneur est fort belle : l'architecte y a placé un belvédère : un portique d'ordre dorique et des colonnes entourent cette construction.

« Vers le nord de la ville, on conduit le voyageur visiter le château fort, flanqué de quatre bastions, de contrescarpes et de glacis dans le genre Vauban. A un demi-mille de là, vers le nord, se trouvaient quelques redoutes importantes et un fortin, près de la rivière Saint-Sébastien, et enfin le fort Mooza qui est placé sur le courant d'eau nommé Saint-Marc. Mais tout cela a disparu, y compris les églises qui s'élevaient hors la cité. On fait voir à ceux qui le désirent l'emplacement où les constructions se trouvaient autrefois. »

En 1821, la Floride ayant passé aux mains des Américains, tout « rentra dans l'ordre accoutumé » et l'histoire de ce pays n'a plus eu de faits remarquables à enregistrer.

Si nous examinons maintenant les curiosités de la ville, nous visiterons d'abord le fort Saint-Marc, — autrement dit San Marco, — complètement bâti en « coquina », sorte de tuf aggloméré de coquillages et de sable, — que l'on trouve en grande quantité dans l'île Anas-tasie, — et qui durcit à l'air. Les murailles faites avec cette pierre résistent aux boulets de canon, par cette raison qu'elle n'éclate pas.

La casemate du guetteur, ou plutôt de la sentinelle, que l'on va visiter à l'angle de cette forteresse démantelée, est tout à fait remarquable.

Dans le nombre des monuments anciens de Saint-Augustin, on cite avec raison la cathédrale : son beffroi, en forme de pyramide, son carillon placé dans quatre tours séparées, contenant des cloches dont une porte la date de 1682, tout est curieux et intéresse le voyageur. Le vieux couvent de Sainte-Marie est aussi remarquable que le nouveau. On montre aussi la vieille maison du gouvernement, autrement dit le Palais, où sont installés le bureau de poste et la cour de justice.

La « place de la Constitution » est un square public planté au milieu de la ville : c'est là que se tient le marché, en face de la cathédrale. Au milieu de cette promenade, on voit un monument élevé en l'honneur de la constitution libérale espagnole.

Nous visiterons également le vieux cimetière des huguenots, et celui de l'armée où sont enterrés les malheureux qui ont péri dans la guerre contre les Séminoles, massacrés par Oscéola et les gens de sa tribu.

Ce chef Oscéola était un Peau-Rouge dont l'histoire doit trouver sa place dans ce volume.

Dès 1821, les Indiens Séminoles, qui occupaient le pays intérieur de la Floride, se virent forcés, d'après les traités passés entre leurs chefs et le gouvernement de Washington, de vivre en paix avec les vainqueurs et les nouveaux propriétaires du sol de leurs pères. Ces sauvages de l'Amérique du Nord étaient plus civilisés que les autres peuplades du territoire; ils cultivaient l'indigo sur leurs terres fertiles, où poussaient déjà, presque sans culture, la canne à sucre, le riz et le coton.

Certains aventuriers de race blanche, qui s'étaient établis dans le voisinage des villages séminoles, conçurent le plan de s'emparer du bien de ces pauvres Indiens. Ils songèrent d'abord à traiter avec eux, en leur proposant un échange de territoire de l'autre côté du Mississipi; mais les Séminoles refusèrent. Ils tenaient à leur patrie.

On résolut d'employer la force; mais le président Jackson reculait devant une guerre qui eût été honteuse pour les États-Unis, car on n'avait aucun prétexte pour chasser ces Indiens paisibles et laborieux. Les gens qui tenaient à cette expulsion accusèrent alors ces infortunés Peaux-Rouges de vols et de déprédations. Les journaux se firent

l'écho de ces calomnies et l'irritation devint générale. Il fallait commencer les hostilités, mais on employa d'abord la ruse. Les chefs des Séminoles furent priés de se rendre à un certain endroit sur les bords de l'Ocklawaha : ils s'y trouvèrent, le 19 mai 1832, et quand on leur eut donné preuve d'amitié, on les enivra et on leur fit signer un traité par lequel ils s'engageaient à s'éloigner des terres occupées depuis si longtemps par leurs ancêtres.

Ces traités, — c'est ainsi que les appelèrent leurs compatriotes, — avaient donné leur parole pour les autres, et, dans le nombre des absents, un certain Onapa se récria contre le traité, quoiqu'au fond il fût décidé à accepter les offres du gouvernement de Washington.

C'est à ce moment-là qu'un jeune Séminole, noble, beau, intelligent, doué d'un caractère énergique, se révéla à ses frères et leur prêcha la résistance. Cet homme, ce héros, c'était Oscéola, — le « Soleil levant », — celui qui ne trahissait pas les siens.

Il dit à l'agent des Etats-Unis, envoyé pour traiter avec les Séminoles :

« Vous pouvez déclarer la guerre; quoique nous aimions la paix, nous vous résisterons. Nous sommes résolus à mourir plutôt que de nous laisser déshonorer. La grêle en tombant peut écraser la fleur, mais le chêne de la forêt lève la tête et défie l'orage. »

C'est en vain que l'agent américain et ceux qui l'accompagnaient voulurent calmer les Séminoles et leur chef; tous se levèrent pour quitter la place.

C'est à ce moment qu'Oscéola tirant son *bowie knife* déchira d'un seul coup le parchemin qui avait été placé sur une table, devant la tente des Yankees, pour qu'il fût signé par les Indiens.

On se jeta sur le jeune chef des Séminoles, on l'emmena prisonnier; mais, quelques jours après, il parvint à se sauver et retourna dans sa tribu.

Dès le lendemain, la guerre était déclarée, guerre terrible, car elle portait partout le fer et l'incendie; toutes les plantations étaient brûlées par des ennemis invisibles, et le cri de guerre : « Yo-yo-kie! » retentissait de tous les côtés, dans l'ombre, au milieu des bois.

Le gouverneur de la Floride attendait des troupes de la Nouvelle-Orléans, de Mobile, de Savannah, de Charleston. Elles se réunirent enfin, mais la guerre ne pouvait être conduite par une série de batailles avec une race aussi rusée que celle des Peaux-Rouges.

Oscéola était un ennemi terrible : aussi les Américains songèrent-ils à s'emparer de sa personne. Il tomba dans une embuscade, ou plutôt il fut livré par un traître et fut de nouveau fait captif.

Mais la prise d'Oscéola ne mit point fin à la guerre; elle continua même après sa mort, qui arriva quelques semaines après. A l'heure de son agonie, le grand chef indien fut entouré de ses amis et de ses ennemis, admirateurs de son noble caractère, et plus d'un rude soldat étouffa un sanglot dans sa gorge, en entendant le roulement des tambours drapés qui battaient une marche funèbre sur le tombeau du « Soleil levant ».

Cette guerre des Séminoles eut ensuite pour chef un nommé Billy Bowlegs, dont le courage et l'astuce ne purent faire triompher la cause des Indiens.

A l'heure actuelle, ces Peaux-Rouges ont peu à peu disparu; ceux qui restent sont disséminés parmi les colons et la population floridienne.

Revenons maintenant à Saint-Augustin.

Tout le long de la mer on a élevé une muraille, ou plutôt un quai qui défend la ville pendant les tempêtes, contre les injures de la mer. C'est là que les habitants se plaisent à se promener, le soir, quand la lune brille au firmament.



Le touriste qui arrive par terre à Saint-Augustin est réellement séduit par la végétation et la flore du pays qu'il parcourt. Il se croirait aux abords de quelque vieille ville d'Espagne ou d'Italie. Dès qu'il pénètre dans l'intérieur de la cité, il se perd dans des rues tortueuses, étroites, dont la plus large mesure 25 pieds. C'est là qu'apparaît à ses yeux l'enseigne de l'hôtellerie, — *la Posada*, — la plus élégante de Saint-Augustin.

Nous n'insisterons pas sur le confortable de ces « ruches » dans les pays chauds : l'air y circule, l'ombre y règne et l'on oublie que le soleil brille par-dessus les maisons dont il rôtit les toits.

Çà et là s'ouvrent des jardins où les plantes tropicales poussent avec un luxe de végétation qui rappelle celui de Grenade ou de Seville. Les cactus à raquettes, les palmiers sont aussi élevés qu'en Afrique. Quant au pavé de la ville, il se compose de dalles sur lesquelles l'eau s'écoule si bien qu'on marche toujours à pied sec.

On trouve deux couvents de religieuses à Saint-Augustin, tous deux consacrés à l'éducation des jeunes filles du pays. Ces nonnes viennent de France et sont d'excellentes institutrices. Ce sont elles qui fabriquent les chapeaux de feuilles de palmier qui se vendent sur nos marchés européens.

On peut voir à Saint-Augustin de très belles maisons sur le modèle de celles qui ont été bâties à New-York, à Philadelphie, ou à Boston. Elles sont toutes entourées de jardins fleuris et de vergers d'arbres fruitiers d'un très grand rapport. Les bananiers prennent là des proportions d'arbres géants et leurs régimes sont énormes. C'est de Saint-Augustin que l'on expédie dans le nord les meilleurs melons du monde. Ce ne sont pas des cantaloups, mais leur chair juteuse et parfumée en fait un manger très recherché.

*Linda Florida!* disaient les Espagnols, dans leur enthousiasme et nous nous écriions comme eux : *Linda Florida!* Belle Floride!



LES TOITELS DU GUETTEUR DU FORT SAINT-AUGUSTIN.

## LE SAINT-JOHN ET L'OCKLAWAHA, DANS LA FLORIDE



EN REMONTANT L'OCKLAWAHA, PENDANT LA NUIT.

La Floride est un bien étrange pays. C'était, autrefois, une vaste langue de sable — ayant la forme de l'Italie, — qui s'étendait au loin dans le golfe du Mexique. Tout porte à croire qu'elle était aussi dépourvue de végétation. Mais peu à peu la mer apportant les graines des climats plus boisés, les oiseaux voltigeant au-dessus de ce sol y laissèrent à leur tour des éléments de reproduction; le sol aride se recouvrit d'une végétation sans pareille, grâce à l'humidité constante de ce territoire d'alluvion. Les fleurs abondent maintenant dans le palus, à l'ombre des palétuviers et des autres arbres amis de ce terrain marécageux. Les vignes atteignent des proportions géantes, mais toujours à l'ombre, entrelacées aux troncs des chênes qui les abritent contre les rayons par trop brûlants du soleil.

Nous étions venus dans cette Floride, chantée par tous les voyageurs, avec l'intention

de nous livrer au plaisir de la chasse, et, un matin, après une nuit passée à l'ouverture du fleuve Saint-John, nous pénétrions dans ce courant d'eau en épouvantant — à la lettre — des myriades de palmipèdes, dont quelques-uns se laissaient prendre à la main, dans l'impossibilité de fuir, en égard à la « foule » qui leur barrait le passage.

Jamais nous n'avions assisté à rien de pareil. Un seul coup de fusil à plomb n° 4, tiré dans le tas, avait jeté plus de cinquante oiseaux sur les eaux du Saint-John.

Tout en ramassant ce gibier composé de canards, de sarcelles, de bécassines, de courlis, de flamants, et de tous les spécimens de l'espèce sauvagine, nous examinions le paysage qui s'élevait des deux côtes de la rive. Des palmiers nains desséchés, brûlés par le soleil, des lianes, des troncs d'arbres morts, enfouis dans un sable humide : telle était la végétation de ce coin de terre, vers le point nord duquel s'élevait le fort de l'île Saint-George, la plus cultivée de toutes les îles du Sud.

En remontant le fleuve, nous parvînmes à Pilatka, d'où nous devions nous rendre dans la rivière Noire et le célèbre courant d'eau Ocklawaha, tous deux à peine navigables au moyen d'esquifs d'un léger tirant.

C'est dans ce pays que viennent pour rétablir leur santé les malades du Nord. Jacksonville passe pour la plus élégante de ces « stations d'hiver » ; on dit que près de 5,000 personnes y descendent chaque année. Viennent ensuite Hibernia, à l'embouchure du Black Creek, Magnolia à 50 milles au delà et Picolata à 10 milles plus haut. Dans ces résidences salutaires pour les invalides de la société, l'air est pur et embaumé, et l'on comprend très bien que les docteurs recommandent ce séjour à tous ceux qui ont des maladies de poumons.

L'on cite, avec quelque raison, parmi ces établissements découverts par la science, les sources de Green Cove, près de Magnolia, indiquées pour la guérison des rhumatismes, où l'on conduit le touriste visiter des mares d'eau sulfureuses dont quelques-unes ont 25 pieds de profondeur. L'eau très transparente offre une certaine couleur blématique qui la fait ressembler à de l'acier. C'est sans doute en égard à la présence de ces sources que les Espagnols affirmaient avoir trouvé dans le Nouveau Monde une vraie fontaine de Jouvence et de santé.

À Pilatka, nous prîmes passage à bord d'un bateau à vapeur étrange qui, certainement, par sa simplicité et sa machine primitive, devait fort ressembler à celui que dirigeait Fulton quand il remonta l'Hudson pour la première fois.

Le *Flying Swan* — le « *Cygne volant* » — avait la forme extérieure d'un omnibus à l'arrière duquel on aurait fixé des palettes. Lorsque nous eûmes le temps d'examiner plus en détail le navire, nous découvrîmes que la cheminée, la machine, la vigie du pilote et tous les autres organes nécessaires à un steamboât étaient abrités et protégés de façon à ne pas être arrachés au passage par les « chicots » et les branches des arbres qui obstruaient le cours de la rivière.

Après une navigation de 20 milles sur le Saint-John, nous parvînmes, un peu avant le lever du soleil, à l'embouchure de l'Ocklawaha, qui nous parut à peine assez large pour admettre un canot dans son lit étroit. Nous nous demandions comment ferait un bateau à vapeur pour entrer là.

Quand la lueur du jour fut plus intense, nous aperçûmes devant nous un marais à cyprès, au milieu duquel un canal était dessiné au moyen de troncs d'arbres plantés comme

le sont les pilotis dans les rues de Venise. Notre « radeau à vapeur » se glissa dans cet étroit passage. L'eau était assez profonde, mais ce genre de navigation nous paraissait quelque peu aventuré. De temps à autre une secousse nous annonçait que le « Cygne volant » venait de rencontrer un obstacle ; nous avançons toujours, mais avec la crainte perpétuelle d'un naufrage au milieu d'un marais où nous aurions indubitablement péri, sinon d'inanition, du moins par les piqûres des moustiques, les serres et les bees des vautours, ou les dents des alligators.

Nous avançons cependant à travers une forêt épaisse, jouissant d'un coup d'œil nouveau au détour de chacun des coudes de cette rivière marécageuse, et ayant sous les yeux, au-dessus d'une couche de boue durcie, un buisson de palmiers nains, bien différents des grands arbres du même genre, que nous avons vus à l'embouchure de la rivière Saint-John. Un peu plus haut, d'autres palmiers de haute taille semblaient se hisser vers le ciel ; leurs branches chargées de lianes et de plantes parasites de toute sorte nous ravissaient par l'étrangeté de leur structure.

Un autre contour de l'Ocklawaha nous mit en présence d'un énorme cyprès à moitié dépouillé de ses feuilles, sur les branches duquel étaient juchés une volée de vautours se tenant en sentinelles, prêts à se jeter sur la première proie venue : celle d'un alligator, entre autres, tué par des chasseurs et abandonné par eux comme une épave dont on ne devait pas s'embarrasser.

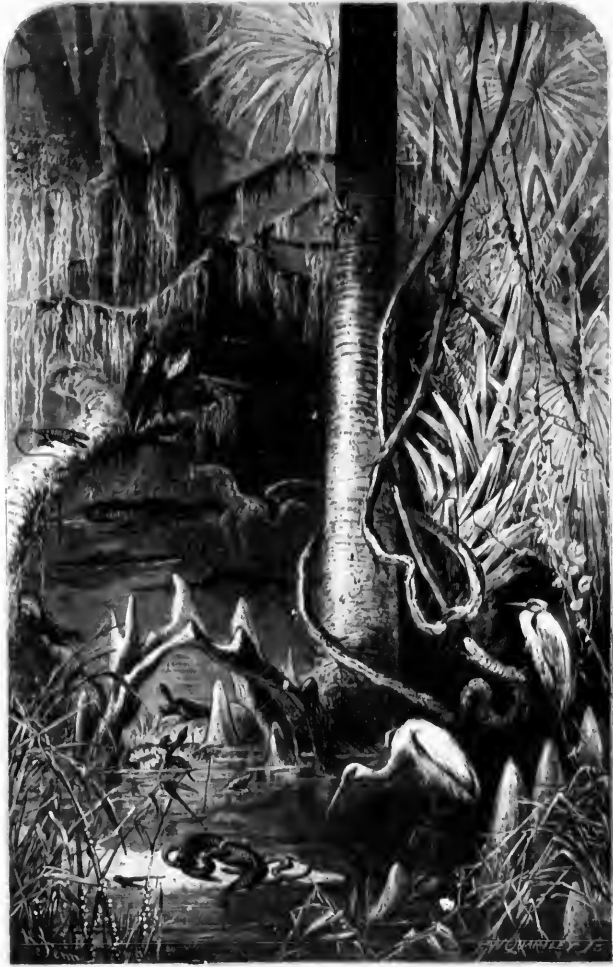
Le soleil brillait en ce moment, mais quelques secondes après notre steamboat se précipitait sous un dôme de verdure impenétrable aux rayons de l'astre brûlant. La cime des arbres s'était rejointe, et d'une rive à l'autre, au-dessus du lit de la rivière, des lianes avaient poussé qui complétaient les arceaux de cette cathédrale de la nature. Le spectacle était nouveau et très intéressant pour nous, à tous les points de vue.

Il est bon de remarquer que les marécages de la Floride offrent non seulement à la vue des touristes qui s'y aventurent une richesse de végétation exceptionnelle, mais encore un spectacle imprévu pour tous ceux qui sont chasseurs et naturalistes.

C'est dans ces parages que le grand Audubon — dont nous avons déjà parlé précédemment — avait fait des découvertes importantes pour l'histoire naturelle. C'est là qu'il rencontra pour la première fois l'*Aningha*, — autrement dit « l'oiseau-serpent », ou le « dindon des eaux », — qui, se repose perché sur un chicot, ou qui, le corps enfoncé dans l'eau, ne laisse passer que la tête hissée sur un long cou, — ce qui fait ressembler cet oiseau à un serpent, — afin de happer sa proie au passage.

Si le chasseur désireux de se procurer un pareil sujet de l'espèce emplumée met son fusil à l'épaule et fait feu dans la direction de cet oiseau étrange, tout aussitôt celui-ci a disparu en plongeant, et va montrer sa tête un peu plus loin. Une seconde a suffi pour qu'il reprenne sa respiration et le voilà qui disparaît encore, à la recherche d'un endroit où le danger ne vienne pas le surprendre.

L'*Aningha* est un oiseau entièrement diurne et, à l'exemple du cormoran, il se plaît, quand on ne le tracasse point, à revenir chaque soir, à la tombée de la nuit, vers le même perchoir. Nous en avons vu souvent, de trois à sept, se poser pour se coucher sur la cime dépouillée d'un grand arbre, et quand on en avait tué quelques-uns, les autres abandonnaient la place. Ils s'envolaient alors pour se joindre à une autre troupe qui perchait à quelques milles de là. Il y avait bataille, mais enfin, lorsqu'on s'était expliqué, ils deve-



UN MARAIS DE LA FLORIDE

naient les meilleurs amis du monde... des oiseaux. Les aninghas, à l'exemple des cormorans, se perchent tous sur les mêmes branches parallèles, à la distance de 50 centimètres l'un de l'autre, tenant leur corps droit, sans ployer le torse, l'appuyant de toute sa longueur, et cachant leur tête sous les scapulaires. De temps en temps ils font entendre une sorte de ronflement que l'on suppose produit par la respiration.

En temps de pluie, les aninghas demeurent perchés, la plus grande partie du jour, dans une attitude droite, la tête et le cou tendus en avant et sans faire le moindre mouvement, comme pour faciliter l'écoulement de l'eau le long de leur corps. On les voit cependant secouer tout à coup, brusquement, leurs plumes, les hérissier et retomber aussitôt dans l'immobilité qu'ils avaient auparavant.

Un jour, pendant notre séjour dans la Floride, nous découvrîmes une retraite d'aninghas. Nous restâmes plus d'une heure à les guetter, mais c'était en vain que nous patientions dans notre embarcation. Avancions-nous avec précaution, ou bien rampions-nous parmi les arundes et les palmettes qui de toutes parts encombraient les bords, rien n'y faisait. Nous résolûmes, le lendemain matin, de pagayer droit sur eux, accompagnés d'un excellent épagneul. Dès qu'ils nous virent approcher, les aninghas s'envolèrent vers les parties hautes du bayou. Comme nous étions persuadés qu'ils ne reviendraient pas de quelques heures, nous expédiâmes à leur poursuite deux nègres montés dans un canot à qui nous avions enjoint de faire voler les oiseaux qu'ils apercevraient.

Tandis que cette évolution se faisait, nous tirâmes notre barque dans les roseaux, et nous nous tîmes à l'affût, prêts à tout événement.

Nous étions là depuis quelque temps quand un de ces beaux oiseaux vint se poser au-dessus de notre tête, regardant autour de lui pour sonder l'horizon. Nous le laissâmes faire pendant quelques instants, puis nous fîmes feu, et l'aningha tomba dans l'eau. Lorsque nous examinâmes les environs, nous aperçûmes plusieurs de ces volatiles qui fuyaient dans toutes les directions.

De la cachette où nous étions, nous tuâmes dix-sept aninghas dans cette même journée, et nous en blessâmes au moins dix ou douze.

Les cormorans sont également très nombreux dans les eaux du Saint-John et de l'Ocklawaha. C'est la grande espèce *Phalacrocorax Carbo* qui est la plus commune : elle vient faire son nid dans les îles, au bord des petites baies de l'extrémité sud de la péninsule, d'où la plupart s'envolent, pendant l'été, jusqu'au cap Hatteras de la Caroline du Nord.

Les jeunes cormorans naissent aveugles, nus, tout noirs et sont d'une apparence grossière. Mais à un mois, dès que vous vous approchez d'un nid, ils s'élancent et disparaissent dans l'eau. Ces jeunes élèves n'arrivent à leur parfait développement qu'au bout de deux ans.

La chair du cormoran est noire, dure et ne passe pas pour bonne à manger. Cependant les Indiens et les nègres de la Floride tuent les jeunes, quand ils sont à la veille de quitter leur nid, puis ils les écorchent et les salent comme provisions. Nous en avons vu vendre sur le marché de la Nouvelle-Orléans : les gens pauvres les achetaient pour faire du bouillon. Du reste, pareille chose se passe en France, où l'on porte aux Halles des corbeaux et des corneilles, des pies et des hiboux. Tout cela trouve acheteur.

Sur les rives de l'Ocklawaha, on rencontre encore les grues blanches de grande taille. Grâce à ses longues pattes, cet oiseau s'avance dans le marécage à la recherche des reptiles dont il fait sa nourriture habituelle. C'est aux jeunes serpents, qui pullulent sous ces abris de verdure, que s'adressent les grues et, qui le croirait? elles ne craignent point de s'attaquer aux jeunes caïmans sortis de leur œuf et se réchauffant où ils peuvent aux rayons du soleil.

Dans ces palus tropicaux, les alligators règnent en maîtres: c'est là qu'ils jouissent d'une

température paradisiaque, si indispensable à leur précieuse constitution. Leurs congénères, qui vivent dans les bayous de la Louisiane, sont obligés de se creuser un lit dans la fange afin d'éviter les rigueurs de l'hiver, pourtant bien doux dans ces parages; mais les alligators de la Floride ne sont point forcés de recourir aux mêmes moyens. Sous l'abri de verdure qui cache leur présence à tous les yeux, ils n'ont pas peur du vent et de la gelée blanche.

Rien n'est plus comique que de voir ces animaux amphibies se tenir sur un tronc d'arbre, comme un lézard sur une muraille, et ne point sembler faire attention aux balles qu'on tire sur eux comme sur une cible; à cette différence, cependant, que l'alligator ne peut être blessé que quand le chasseur lâche son coup de fusil en visant le cou de la bête visqueuse près de la colonne vertébrale. C'est là le « talon d'Achille » du crocodile américain.

Dans une certaine circonstance, nous eûmes l'occasion de faire une décharge de cinq fusils à doubles canons sur un troupeau d'alligators qui prenaient le frais vers les bords de l'Ocklawaha. Tous, sauf un, disparurent aussitôt dans le lit de la rivière. Celui-là faisait face au steamboat et ne remuait pas, semblant dédaigner une attaque: toutefois un lingot de plomb l'ayant atteint à la mâchoire, il eut prudence de s'enfoncer dans la boue, comme eût pu le faire un cochon. Cette façon d'opérer nous intrigua; mais nous comprîmes pour quelle raison le reptile avait agi de la sorte. Il avait des petits autour de lui et nous vîmes bientôt ces « marmots » à quatre pattes grouiller au-dessus de la tête de leur mère et disparaître peu à peu, l'un après l'autre, dans la boue liquide.

Quelques minutes après cette aventure de chasse, notre steamboat stoppa en face d'un cyprès auquel était appendue une sorte de boîte carrée, sur laquelle nous vîmes peintes ces lettres: U. S. M. Que signifiait ce rébus, en pleine forêt floridienne? Le capitaine du « Cygne volant » nous l'apprit en quelques mots. C'était la boîte aux lettres — *United States Mail* — des habitants du marécage, qui déposaient en cet endroit leurs missives d'une écriture informe, tracée sur du papier à chandelle et devant être transportée par les bateaux à vapeur qui passaient par là. Notre capitaine envoya un homme du bord, afin de savoir s'il y avait quelque lettre dans la boîte; mais celui-ci revint sans avoir rien trouvé.

Ce pauvre « Cygne volant » avançait toujours, avec toutes les précautions voulues; nous parvîmes devant un *Cypress Knee*, — ce qui veut dire un « genou de cyprès », — autrement dit un « cheval de frise » se détachant des racines d'un arbre, comme pour le protéger contre les contrecoups imprévus. Sur ces « chicots » se tenait perchée une volée de grues, au milieu desquelles s'ébattaient des canards et des serpents.

Une trouée dans la voûte verdoyante laissait passer les rayons du soleil qui éclairait ce tableau et l'on entendait au-dessus de nos têtes des cris perçants poussés par des nées de perroquets alarmés dans leur solitude et prenant leur vol, en protestant contre l'intrusion des nouveaux venus. Rien ne pouvait plus nous enchanter que ce feu d'artifice vivant, car les plumes de ces oiseaux diamantaient l'espace.

Tout à coup nous nous trouvâmes en pleine obscurité et nous nous demandions comment allait faire notre capitaine pour se tirer d'affaire au milieu d'une nuit qui rappelait celle qui règne au centre des pyramides d'Égypte. La réponse à notre question ne se fit point attendre. Une lueur, semblable à celle d'une lumière électrique, illumina tout à coup le paysage, qui nous laissa voir et admirer la nature environnante, comme si, reposant dans une stalle moelleuse, nous assistions à une représentation de féerie ou d'opéra.

Un nègre, domestique, marin, maître Jacques, à bord du « Cygne volant », avait allumé

hors de l'un des hulots du steamboat une quantité de pommes de pins, contenues dans un « brasero » à jour; et grâce à cet éclairage fantastique, nous pouvions examiner à loisir les couleurs changeantes des arbres, tels que le hickory et l'érable noir, lesquelles variaient du vert doré au vert sombre et bleu.

À un demi-mille plus haut, notre « radeau à roues » se trouva de nouveau au centre d'une forêt de cyprès et la lumière du falot nous donna encore le spectacle d'un décor curieux à observer. Celui-ci était terrifiant : on eût dit l'Enfer de Dante, au milieu duquel grouillaient des milliers d'alligators dont les cris nous faisaient frissonner.

Un moment après, nous nous glissions sous un dôme formé par des palmiers : on se fût cru perdu dans un cloître aux ogives multiples, dont « l'architecture gothique » nous séduisait. Ce qui ajoutait à l'illusion, c'étaient ces guirlandes de mousses appendues aux arbres, semblables à des tentures mordillées par les vers et les insectes, déchiquetées par les efforts du vent.

Décidément ce bon nègre avait eu une excellente idée d'entretenir le « feu sacré » et de nous montrer ainsi les différents tableaux de ce panorama féérique. Ce spectacle du marais de la Floride, aperçu à la lueur de feux du Bengale, est un de ceux qu'un voyageur ne saurait oublier. La nuit s'écoula de cette façon ; quand le jour reparut, la féerie avait cessé pour faire place à la réalité.

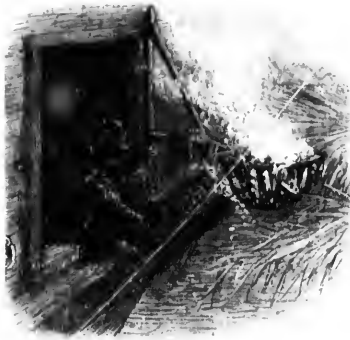
Mais cette réalité était aussi bizarre que la fiction. Nous apercevions devant nous un énorme chêne dont le tronc s'était incliné sur le lit de l'Ocklawaha et obstruait le passage. Le capitaine de notre steamboat et ses matelots se désolaient de cet obstacle imprévu, d'autant plus que le bois était aussi dur que le fer. Mais il fallut se mettre au travail. Tous ces gens des forêts sont habiles à manier les haches, et, après deux heures, le tronc, détaché des racines, tombait lourdement dans le courant, qui l'entraînait au loin.

Pendant que ceci se passait à bord du « Cygne volant », nous avions parcouru le marécage, en tombant parfois dans un trou, d'où nous sortions trempés et couverts de boue. Mais nous eûmes la bonne chance de rencontrer sur notre passage une cabane occupée par deux *crackers*, — lisez bûcherons, — qui avaient choisi pour y dresser leur tente un endroit des plus pittoresques, à l'abri d'un bosquet de cyprès géants. Ces braves « travailleurs des bois » s'occupaient à fabriquer des *shingles*, — sortes de tuiles en planches, — dont l'usage est considéré dans la Floride comme bien plus avantageux que les meilleures ardoises du monde. Les habitants de ce chantier se montrant fort polis et leur conversation ne manquant pas d'intérêt, nous apprîmes d'eux que l'existence dans ces forêts était assez monotone, — nous nous en doutions, — et que les moustiques leur dévoraient le sang ; — aussi avaient-ils oublié d'être gras et dodus. — Enfin, à force d'avoir parlé et de s'être raconté l'un à l'autre tout ce qu'ils savaient, ces braves ouvriers en étaient arrivés à observer le silence des trappestes.

La hutte qu'ils avaient construite nous parut très confortable : au-dessus d'un feu de bois, on voyait appendue une marmite en pleine ébullition contenant quelques mets inconnus.

Le matin, au moment où nous mettions la tête à la fenêtre, nous pûmes contempler un des plus étranges spectacles qu'il nous eût été possible de rêver. Notre navire primitif se trouvait dans une sorte de lac dont le diamètre pouvait avoir environ un mille. Tout autour se dressaient les arbres gigantesques de la forêt vierge, dont l'eau transparente réfléchissait l'image comme l'eût fait un miroir.





LA VENTALE NOIRÉ DU STEAMBOAT.

briller à cette place, comme un diamant qui jette ses feux dans toutes les directions.

Au moyen d'une pierre entourée de papier blanc et attachée solidement à une corde, nous voulûmes aussi nous rendre compte de la force du courant à l'endroit où la source s'échappe du rocher. Tout d'abord le « lock » descendit perpendiculairement, puis nous le vîmes se diriger brusquement de côté. Nous devinâmes alors quelle était la force de la projection aquatique.

Quelques instants après, le « Cygne volant » allait jeter l'ancre, ou plus exactement s'amarrer vers la rive, sous l'ombre des grands arbres. Tout à coup nous aperçûmes la reproduction de notre steamboat dans le miroir des eaux; tout était photographié à la distance voulue : l'embarcation, ses roues, les passagers et l'équipage.

De cette « Fontaine d'Argent » découle une rivière profonde que l'on estime mesurer 100 pieds de large. Cette rivière, après un parcours estimé à 7 milles, va trouver son embouchure dans l'Ocklawaha.

Le fond de ce bassin était couvert d'un sable argenté, parsemé çà et là de roches brillantes et de couleur d'émeraude. Nous nous trouvions, sans en avoir été prevenus, dans l'endroit où jaillit la « Fontaine d'Argent » dont nous avions si souvent entendu parler.

De ce courant souterrain et sous-aquatique s'échappent, à chaque minute, des milliers de gallons sans que l'on aperçoive le moindre bouillonnement au fond de ce trou béant. La limpidité de l'eau nous parut merveilleuse. Nous jetâmes dans la source certain coquillage qui nous tomba sous la main et, à mesure que ce spécimen de conchyliologie s'enfonçait dans l'élément liquide, nous crûmes voir une perle chatoyant au soleil. Enfin le coquillage parvint au fond et ce joyau des mers s'arrêta pour



LA POSTE AUX LETTRES SUR L'OCKLAWAHA.

## LE BAS MISSISSIPI



UN BAYOU DU MISSISSIPI.

CINQUANTE ans après la découverte des îles Bahama par Christophe Colomb, un autre « inventeur » de pays exotiques, de Soto, dont le courage et l'esprit d'aventure étaient égaux à la bravoure et à l'audace de ses devanciers Pizarre et Cortès, venait, — accompagné de ce qui lui restait d'hommes valides, — débarquer sur les bords du Mississippi, à 1,050 milles de l'embouchure de ce fleuve. Cette découverte le couvrit de gloire, et quand il mourut, ses compatriotes lui élevèrent un tombeau dont l'inscription porta son nom à la postérité.

Le Mississippi, toujours changeant, n'en est pas moins toujours le même après trois siècles, si bien que la relation faite et publiée par les Espagnols répond encore à l'aspect du vaste courant d'eau actuel; on lit dans ce récit :

« Le fleuve était si large qu'un homme debout sur le rivage n'était point reconnu pour ce qu'il était réellement par un autre homme se tenant sur la rive opposée. Le lit du fleuve était très profond, le courant fort rapide et il charriait des arbres énormes. »

Luis de Moscoso, à qui de Soto légua le soin de conduire l'expédition, quand la mort vint le surprendre, n'eut plus qu'une seule pensée, un désir unique, celui de s'en aller bien loin d'un pays où il avait été exposé à des dangers si nombreux et à des malheurs innombrables. Il se hâta donc de s'embarquer, lui et ses hommes, à bord de quelques brigantines d'une construction primitive, qu'il laissa aller au fil de l'eau, persuadé que, de cette façon, il arriverait en plein Océan.

Les aventuriers en déroute longèrent les bords du fleuve et passèrent devant les montagnes de Vicksburg, les terrains d'alluvion où est bâti actuellement le fort Adams, et enfin à Baton-Rouge, qui n'existait pas encore. Du reste, tout ce qui se trouvait plus bas n'était qu'un marécage d'un aspect monotone; sur les bords recouverts par l'eau du fleuve, on voyait émerger, de ci de là, des cyprès de haute taille, aux branches desquels des guirlandes de mousse étaient appendues.

Peu à peu Moscoso et son équipage n'aperçurent même plus la terre inondée, et, entraînés par le courant, les brigantines pénétrèrent en plein Océan, ou plutôt au milieu des vagues verdoyantes de cette mer intérieure qualifiée de nos jours : golfe du Mexique.

Un siècle s'écoula après la découverte du fleuve Mississippi, pendant lequel nul Européen ne songea à pénétrer de nouveau dans les solitudes de ce pays inconnu. Pendant cette période, l'embouchure du fleuve passa pour un mythe, un rêve de navigateur en délire : on racontait que le courant de cet amas d'eau disparaissait tout à coup au milieu d'un gouffre; que le voyage raconté par Luis de Moscoso et ses compagnons était un mensonge de voyageur; mieux encore, on affirmait que des « dragons » et des brouillards dangereux gardaient les approches du Mississippi. Ces « racontars » étaient tout à fait en rapport avec les traditions des Indiens qui habitaient vers le nord, dans les parages où résidaient les Fox et les Illinois.

Vers l'année 1673, un moine français, le Père Marquette, quitta Québec, traversa les lacs du Nord et parvint sur les rives du haut Mississippi, en suivant les rivières Fox et Wisconsin.

Il crut avoir accompli un trait d'audace digne d'être mentionné dans les pages de l'histoire, et revint à Québec, où il annonça à qui voulait l'entendre qu'il était convaincu du fait suivant : que l'on pouvait atteindre l'embouchure du Mississippi en descendant un grand fleuve sur les bords duquel il avait passé.

A cette nouvelle, on se livra à la joie, un *Te Deum* fut chanté dans toutes les églises du Canada; des saluts à coups de canon ébranlèrent les vitres des maisons de Québec et de Montréal, et les autorités civiles et militaires déclarèrent bien haut que les « grandes vallées de l'Ouest » appartenaient à la France, par droit de découverte.

Un autre explorateur vint ensuite : il se nommait La Salle. Celui-ci commença son voyage aux « chutes de Saint-Anthony » et descendit graduellement le cours du Mississippi.

Le 9 avril 1682, il entra en plein golfe du Mexique, allait jeter les fondations du fort Saint-Louis et donna à tout le pays voisin le nom de Louisiane.

A son retour au Canada, La Salle organisa une expédition afin de découvrir l'embou-

chure du « Père des Eaux », du côté de la mer. Pauvre navigateur ! son équipage, las d'avoir passé des mois entiers et d'avoir collaboré à la construction de deux forts sur les côtes, ne voulant plus céder à la discipline sévère de son chef, assassina ce malheureux La Salle, à l'embouchure de la rivière Trinité, dans la baie de Galveston, où l'expédition avait atterri, sans avoir découvert l'embouchure du fleuve.

Ce fut un nommé Iberville qui, dix-huit mois plus tard, eut l'honneur de pénétrer dans la plus grande passe du Mississipi ; mais il comprit bientôt que l'embouchure du fleuve n'était pas unique, qu'elle se composait de différentes branches enchevêtrant dans leurs méandres des îles marécageuses formées par les alluvions et les débris de toute sorte entraînés par les eaux. Tout ce réseau de ruisseaux, de bayous, de passages, se nomme de nos jours le Delta du Mississipi et couvre un territoire de 14 milles carrés, s'avancant en triangle au milieu du golfe.

Les trois principales branches sont connues sous la dénomination de Southwest, South, Northeast. Une quatrième s'appelle l'Outre. Ces quatre vomitoires du Mississipi traversent des marécages immenses ; aussi n'est-il pas étonnant que l'infortuné La Salle se soit morfondu pendant plus de deux ans à la recherche de ces embouchures en louvoyant sur les côtes de la mer. De nos jours même, sans les bouées et les poteaux indicateurs placés aux extrémités des palus salés, les plus habiles pilotes se tromperaient pour arriver à la Nouvelle-Orléans.

Iberville, élevé à la bonne école de notre marine française, se dit qu'un fleuve d'une aussi grande étendue, d'une impulsion aussi majestueuse, devait porter ses eaux assez loin dans la mer pour qu'on discernât leur couleur barbeuse de celle de l'Océan. Il ne s'était point trompé. A notre époque, cette teinte grise est le meilleur indice de l'arrivée devant le Delta.

Celui qui se trouve là jette les yeux sur le phare solitaire placé sur la pointe d'un îlot, à l'entrée de la passe Southwest. C'est une construction bizarre, près de laquelle demeure le gardien aguerrri contre la fièvre jaune et les miasmes de ce terrain malsain et délétère.

Dans l'intérieur de la passe, que l'on nomme Northeast, se dresse, un peu au-dessus du niveau du fleuve, un banc de boue épaisse qui est appelé Balize. Il y a bien longtemps, certaines gens d'origine espagnole, qui trouvaient incoumode de vivre sous la dépendance des lois et des coutumes d'une ville, vinrent s'établir dans cet endroit, où les attirait l'isolement, la quantité innombrable de gibier d'eau, et la chance de servir de pilotes, ou de ramasser les épaves, quand l'occasion s'en présenterait. Depuis cinquante ans, les besoins du commerce ont amené à Balize une population qui a changé la hutte traditionnelle en des maisons d'un aspect gracieux. Des femmes, des enfants se promènent sur cette plage autrefois déserte, et les pilotes du pays passent pour aussi habiles que leurs confrères d'autres localités. Montés sur des bateaux parfaitement pontés, on les voit louvoyer à l'entrée des passes et s'avancer sur les eaux du golfe. Ils abordent alors le premier navire qui se présente à eux et lui donnent des nouvelles qui n'ont rien de commun avec le stratagème employé par le pirate Lafitte, quand il avait choisi Balize pour son repaire.

Les passes du Delta, même après le moment où on s'y est introduit, sont tout au plus « compréhensibles » au pilote expérimenté qui sait quelle direction doit suivre le navire confié à ses soins. A mesure que l'on remonte le courant, — en admettant que le voyageur ait pris passage sur un de ces légers steamers qui servent de remorqueurs, — on peut discerner sur

les rives un gramin, ou plutôt des roseaux légers qui déterminent la rive, et, au delà de ce gazon rude, des récoltes de riz, groupées sur des monticules de boue, le long desquels l'eau suit son courant. Tout indique que les dépôts terreux du fleuve ont pris une certaine consistance. Au delà de ce marécage, la rive prend une déclivité plus accentuée; sur



LA PASSÉ, SOUTHWEST ET LE PHARE SÉMAPHORE.

ces talus poussent par places des buissons au pied desquels les vagues s'en vont mourir.

Après avoir parcouru, en remontant, un espace de 15 à 20 milles, quand vous vous hasardez à demander à un matelot si le steamboat navigue sur le grand Mississipi, si celui-ci vous répond que vous vous trouvez sur une des quatre passes du fleuve, vous en croirez à peine vos yeux. Mais tout à coup un immense lac se déroule devant vous : c'est là

le fleuve, sa surface brille aux rayons du soleil comme le ferait une coulée de bronze ou d'acier.

À droite, à gauche, la végétation exubérante ébahit le spectateur. Les rives basses sont couvertes de fougères et, çà et là, d'arbres rabougris, aux troncs noueux. Plus loin l'horizon est borné par la forêt sombre et drue.

Si l'on éprouve d'une part une tristesse bien facile à comprendre en face du spectacle monotone qui vous entoure, d'un autre côté, on ressent comme un sentiment de joie en se disant que l'on vogue sur les eaux d'un fleuve renommé. Plus on remonte le courant, plus cette impression grandit. Les bihoreaux se lèvent en poussant des gémissements lugubres; les sauvagines s'envolent en exprimant des cris de terreur, et si vous naviguez à la tombée de la nuit, il vous semble que le navire se meut à travers un vaste désert. C'est à peine si vos yeux perçoivent les murailles à fleur de terre des forts Jackson et Saint-Philippe, et encore



LES MARCAGES SUR LE MISSISSIPI.

faut-il que ces fortifications soient éclairées, comme le sont les cabanes de ces pêcheurs et de ces chasseurs qui ont choisi leur domicile le long des bayous des palus louisianais.

Enfin le steamboat a amené le navire à la Quarantaine. Le préposé supérieur a fait sa visite : vous êtes libre de continuer votre route.

Si le soleil se lève, pour vous saluer, au moment où vous arrivez à 50 milles de la Nouvelle-Orléans, vous remarquerez que les rives du Mississipi sont, à marée basse, assez élevées au-dessus du niveau du fleuve et que les champs qui s'étendent par delà ces bords sont couverts d'une admirable culture.

C'est là que se trouvent les « jardins » qui alimentent la ville de leurs produits. Plus loin on aperçoit les plantations à sucre, dont les habitations sont entourées de vérandas et en partie recouvertes et abritées par des arbres de la plus belle venue.

Tel est le panorama du Mississipi, à mesure que l'on remonte vers la Nouvelle-Orléans. Ce ne sont que boues et débris sur l'eau, qu'herbes luxuriantes, arbrisseaux, fougères et arbres en pleine venue sur la terre.

Le premier groupe ligneux que l'on aperçoit dans ce marais est composé de cyprès

fantômes aux troncs élèves, aux rameaux pelés. Cette essence se plaît dans ces terrains d'alluvion, humides et chauds, les plus riches pour ce genre de végétation. Dans la Louisiane, comme dans la Floride, le cyprès est d'une belle venue et sa hauteur atteint quelquefois 130 pieds. La base de ces arbres, généralement couverte de vase, est hérissée de racines pointues, sortes de lances que les indigènes ont nommées « des genoux ». Ces excroissances passent pour des armes redoutables, car, lorsqu'elles ont atteint leur maturité, elles sont aussi dures que l'acier.

Lorsqu'on s'aventure à pied ou à cheval au milieu des marécages où croissent les cyprès, il est prudent de n'avancer qu'avec les plus grandes précautions. Si par malheur un cheval tombe sur un de ces « genoux », tout laisse croire qu'il n'en réchappera pas. L'écorce de ces cyprès est spongieuse et composée de fibres, et leur tronc s'élève souvent jusqu'à 50 pieds sans être orné de branches. Le feuillage, quand on l'examine du sol où l'on se repose, est d'un vert d'émeraude et ressemble à une frange d'une ténuité sans pareille. On ne croirait jamais, à voir l'aspect rude et sauvage de l'arbre, que ce feuillage fait partie de sa végétation. Nous n'apprendrons rien à personne en disant que le bois de cyprès, oléagineux et thuriférant, est non seulement d'une grande légèreté, mais encore d'une dureté exceptionnelle. On affirme que certains de ces arbres, enfouis pendant un siècle dans la vase, sont considérés comme d'un usage parfait pour la menuiserie et même l'ébénisterie. Les palmiers nains poussent avec vigueur autour de ces cyprès géants.

Les marécages, au milieu desquels nous naviguons, nos lecteurs et nous, sont également recouverts par d'immenses « canniers » ; c'est ainsi que l'on appelle les touffes impénétrables d'arundes, de roseaux, les mêmes que ceux dont se servent les pêcheurs, — à travers lesquels le voyageur aperçoit par intervalles les vastes landes de la prairie, et les bosquets de chênes blancs, les plus beaux arbres du continent américain.

Il y a cinquante ans, le gouvernement, — département de la marine, — employait ces troncs élancés à la fabrication des navires destinés à porter, sur les mers lointaines, l'étendard étoilé des États-Unis, mais depuis que le fer ouvragé a remplacé le bois, on a renoncé à l'emploi des planches de chêne blanc. Les feuilles de cet arbre si utile sont larges et dentelées. D'un côté, — celui que le soleil dore, — la surface est d'un vert foncé ; de l'autre, on la trouve couverte d'un duvet blanchâtre qui ressemble à du feutre. Tandis que cette chevelure de chêne tremble au moindre souffle du vent, le magnolia, lui, se raidit et résiste aux caresses de la brise : ses fleurs, — des œufs d'autruche pour la forme et la grosseur, — se détachent, par leur blancheur d'ivoire, sur les tiges sombres qui les soutiennent, et leur parfum embaume l'espace, comme celui des orangers à Nice ou à Monaco. Rien n'est plus beau à contempler qu'un bosquet de ces magnolias, aux branches couvertes de mousses, au-dessus desquelles les fleurs albes et odorantes dressent leurs têtes altières.

Un intérêt particulier, — celui de la recherche d'un mystère, — attire le voyageur dans les « swamps » du bas Mississipi. Certes ces marais n'offrent point le charme pittoresque de la montagne et des grandes chutes d'eau ; mais, telle qu'elle est, cette vue inspire une sorte d'appréhension dont on ne se rend pas compte. Tout ce que l'on voit est de niveau, au-dessus de l'eau, et quand, du milieu d'un swamp couvert d'arbres, on lève les yeux en l'air, vers la cime des cyprès, on se croirait au fond d'un puits ou du moins dans un trou enfoncé dans la terre.

Les lianes appendues aux cyprès et aux chênes ressemblent aux cordages d'un navire,

ou plutôt à d'énormes serpents pythons enroulant leurs anneaux autour des arbres pour se jeter sur leur proie. L'œil se mire dans les lagunes distinctes, ou bien il examine avec angoisse des marques laissées par la crue des eaux aux arbres vers lesquels il se dirige. Généralement le sol qui environne ces lacs minuscules est aussi noir que de la poix : l'herbe a oublié d'y pousser et l'eau assume une teinte jaunâtre, ayant une très grande ressemblance avec le purin du fumier. Nous ne dirons rien des émanations de ces flaques liquides, qui sont réellement nauséabondes.

Vienne un orage qui, après avoir fait rage, permette au soleil de se montrer et d'illuminer le paysage, le voyageur qui examine l'aspect du marais verra tout renaître autour de lui. Les feuilles se relèvent, les arbres se redressent : les fleurs écarlates du « lobelia » tremblent et s'éclairent comme un charbon sorti de la forge; l'« hydrangea », qui dans le nord n'est qu'un tout petit arbuste, devient, dans les marais de la Louisiane, un arbre que l'on dirait taillé en forme ovale et sur lequel s'épanouissent des fleurs bleues.

Les premiers navigateurs qui s'aventurèrent dans les eaux du Mississipi se demandèrent avec une sorte de terreur ce que signifiaient ces guirlandes de mousses appendues à tous les arbres. Cette plante, que l'on nomme la « mousse d'Espagne », produisit une impression sinistre sur les compagnons de Luis de Moscoso quand ils erraient au milieu des méandres du delta. Cette végétation parasite, qui insinue ses racines entre les interstices des arbres et se nourrit de leur sève, ne se trouve point sur le tronc jeune et fort, mais bien sur celui qui vieillit et n'a plus assez de force pour se défendre contre la succion de cet intrus vivant à ses dépens, comme fait le vampire qui se nourrit du sang des gens endormis dans les forêts de l'Amérique du Sud.

On ne peut s'imaginer, sans s'en rendre compte *de visu*, quelle quantité de mousses d'Espagne couvre un seul arbre des marais de la Louisiane. Nous avons vu souvent des guirlandes de 60 pieds de hauteur descendant de la cime d'un cyprès, jusqu'au pied de l'arbre entoui dans la vase. Il est certain que tout cyprès âgé, à qui l'on enlève la plante parasite qui le ronge, semble revivre : il reprend, en peu de mois, sa première vigueur. Tels nos pommiers de Normandie, qui couverts de gui, ne produisent plus ni fleurs ni fruits. Débarassez-les de cette végétation, — vénérée des druides et recherchée de nos jours par les Anglais, à l'époque de Noël, — ils ne demandent qu'à fleurir et à amener à maturité le fruit qui tenta Ève, notre première mère.

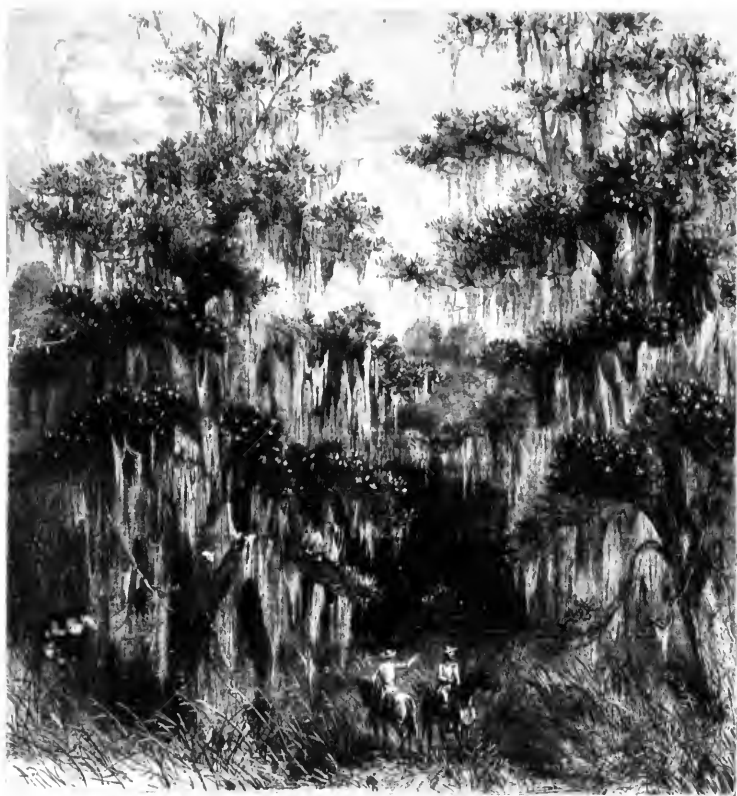
Dans le grand ordre de la nature, la mousse d'Espagne a sa raison d'être. Elle sert à l'anéantissement de ces vieux troncs usés qui, sans cette pression ayant pour objet la destruction, resteraient toujours debout et empêcheraient les rejetons de sortir de terre et de relever la tête. On peut comparer cette mousse, flottant à la moindre impression de la brise, aux voiles déchirées d'un navire ayant fait naufrage. Chateaubriand prétend qu'elle ressemble à des fantômes : il faut vraiment avoir passé quelques heures au milieu de ces vastes paluds américains pour se faire une idée de la désolation de cette partie de la Louisiane.

Depuis quelques années, la « mousse espagnole » est devenue un article important de commerce; car on la ramasse avec soin et, après lui avoir fait subir un « épiluchage » complet, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait épurée et sans la moindre parcelle de feuille ou d'écorce, on l'empile et on l'emballe, de façon à être expédiée au loin. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que cette mousse, connue sous le nom de « crin végétal »



est employée de nos jours pour remplir des paillasses, des coussins, des capitonages et tout ce qui a trait à l'art du tapisier.

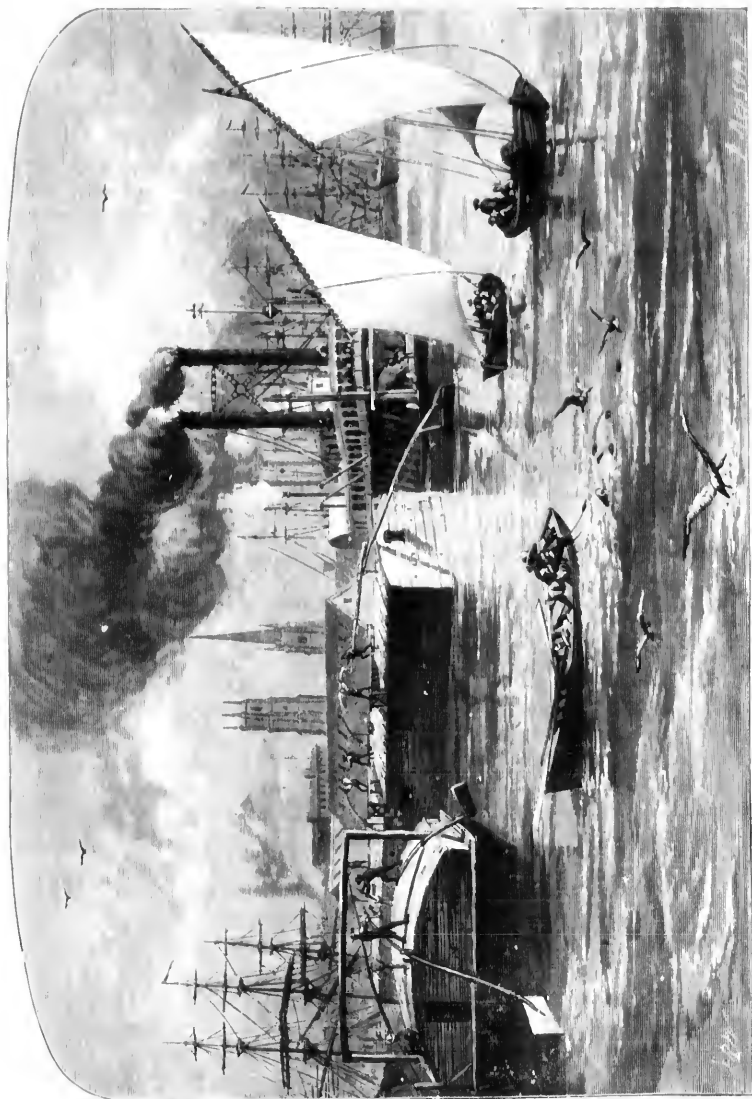
Le fondateur de la Nouvelle-Orléans, qui fut en même temps le premier gouverneur de la ville, se nommait Bienville, et il choisit, pour établir les premières assises de la grande ville future, le sol le plus propice qu'il trouva en remontant le cours du Mississipi. On



LES MAGNOLIAS DES MARAIS DE LA LOUISIANE.

voit bien, de nos jours, des champs cultivés sur une étendue de 50 milles en aval du fleuve, mais ce terrain s'est formé depuis, grâce aux alluvions qui ont été jetées sur le marécage par les inondations et l'ensablement des feuilles et des roseaux.

A mesure que l'on remonte le courant, en sortant du delta, on comprend que l'on approche d'une grande cité. Dès qu'on est parvenu à English Turn, — le contour anglais, —



LE MISSISSIPPI, A LA NOUVELLE-ORLÉANS.

on aperçoit à l'horizon des nuages de fumée s'échappant des nombreuses cheminées de toutes les manufactures et usines de la « Ville au Croissant ». Des remorqueurs sillonnent le fleuve, entraînant vers les quais les navires qui arrivent de l'Océan, ou bien ils aident les vaisseaux en partance pour d'autres climats à sortir des bayous du Mississipi.

Enfin le voyageur découvre la cité qui se prolonge sur les rivages du fleuve et semble tendre les bras à l'étranger qui débarque.

Le Mississipi, à cet endroit de son parcours, mesure 1 mille et demi de large, ce qui n'empêche pas que la marée se fasse sentir à la Nouvelle-Orléans, qui est située à 108 milles au delà de l'Océan mexicain. Le va-et-vient de la marée modifie singulièrement la rapidité du fleuve.

La baie qui se prolonge devant la « Ville au Croissant » est très remarquable. Du pont du navire qui a conduit le touriste au cœur de la Louisiane, celui-ci peut contempler la cité qui s'allonge sur la rive côté-est, aussi loin que les yeux peuvent la suivre.

Au moment où l'on débarque sur le quai vers lequel le steamboat s'est placé, la vue dont on jouit en examinant les abords de la Nouvelle-Orléans est tout à fait agréable.

Le touriste pénètre dans la ville par Canal street, la rue qui sépare le quartier français du quartier américain. Toutes les maisons basses, en pierre de taille ou en briques, sont, les unes couvertes de stuc, les autres peintes à l'huile. A chaque fenêtre, est appliqué un balcon de fer sur lequel descendent des persiennes ou des jalousies. Ces demeures des opulents de la Louisiane ont toutes une porte cochère donnant accès aux voitures dans la cour intérieure, au centre de laquelle est planté un jardin embelli des plus belles fleurs du monde.

Les magasins, — les boutiques si mieux vous aimez, — sont très nombreux à la Nouvelle-Orléans et, à peu d'exceptions près, ressemblent fort à ceux de nos villes de province, Marseille, Bordeaux, le Havre. Les rues, pavées au moyen de blocs de grès qui proviennent de la Nouvelle-Angleterre, sont tenues en assez bon état de propreté.

Dans celles qui aboutissent aux grandes artères, nommées Royale, Chartres, Bourgogne, du Rempart ou Dauphine, se trouvent les cafés et les restaurants, renommés par la blancheur du linge qui couvre les tables et la succulence de leur cuisine. Nous parlons, bien entendu, du quartier français où l'on déjeune à dix heures et où l'on dîne à 4, eu égard à l'heure du spectacle, dont les Louisianais sont très amateurs.

Dans l'intervalle des deux repas, les gentlemen se rendent à la Bourse et à leurs affaires, tandis que les dames se promènent et vont courir les magasins. Disons, en passant, que les créoles de la Nouvelle-Orléans passent pour très belles et le sont réellement, à peu d'exceptions. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rendre le soir au Grand-Théâtre, à Saint-Charles, ou aux Variétés; on est ébloui par tant de charme et d'élégance.

Du reste, à part leur amour pour le spectacle et leur passion pour la danse, les créoles sont très calmes dans leur vie privée. On les voit à l'église le dimanche et leur coquetterie ne dépasse pas les limites des convenances. Quoi que l'on ait dit de la légèreté des créoles, il ne faut pas que l'exception fasse la règle.

Dans le camp américain, l'existence est également calme, mais ceux qui en font partie se mêlent peu aux Français : leur morgue semble le leur défendre. S'ils se rencontrent, c'est au théâtre : hors de là, chacun chez soi : — *each for himself*.

Parmi les monuments qu'il faut visiter à la Nouvelle-Orléans, nous citerons le palais

de l'Archevêché, — le plus ancien de tous ceux de la Louisiane, dont l'architecture appartient à l'ordre toscan. Un magnifique jardin entoure l'édifice, qui fut autrefois un couvent de religieuses ursulines. Tout autour de cette demeure du chef des catholiques romains louisianais, s'élevaient des maisons fort belles, dont les maîtres ont fui en Europe depuis la dernière campagne, afin d'y vivre de leur revenu, en admettant qu'il leur en reste encore beaucoup, car l'abolition de l'esclavage et les horreurs de la guerre ont porté le plus grand trouble dans la fortune de ces habitants du Sud. Le crédit est mort à la Louisiane, et les plantations ne rendent pas même le tiers de ce qu'elles produisaient autrefois.

La population nègre qui vague dans les rues de la ville est généralement mal vêtue, — à moins qu'elle n'appartienne à la classe domestique, — et cela, depuis l'avènement de la liberté. Semblables aux *lazzaroni* de Naples, les noirs se couchent au soleil, déjeunent d'un fruit, dînent avec une pastèque, ou un poisson à moitié cuit, et se plaisent surtout à fumer du matin jusqu'au soir. Leur plus grande joie est de suivre les enterrements et, à ce propos, nous dirons que le dimanche est le jour consacré aux funérailles. Nul ne pourrait expliquer comment il se fait que l'on choisisse exprès ce jour là pour mourir et pour se faire porter en terre. Le cimetière de Saint-Louis et ceux de Saint-Patrick, de Cypress Grove, des Firemen, des Odd-Fellows et des Juifs sont assez curieux à visiter. Tous sont également bien plantés et très soigneusement entretenus.

Parmi les grands hôtels de la Nouvelle-Orléans, il faut citer celui de Saint-Louis, où la vie est confortable, le bien-être et les soins matériels sans rivauv, comparés à ceux des autres caravanserais du même genre. Détruit en 1840 par un épouvantable incendie, l'hôtel fut reconstruit en deux années, plus vaste, plus grandiose qu'il ne l'était.

Visitons ensuite la Banque de la Louisiane, au coin des rues Royale et Conti, les constructions Pontalba, habitations de briques et de pierres élevées par la comtesse de ce nom, la rue de Chartres, les Casernes, l'église des Jésuites, etc., etc., dans le quartier français.

Dans le côté américain, nous parcourons des rues très régulièrement bâties, dans lesquelles se trouve l'église du Christ, le théâtre des Variétés, les restaurants Victor et Moreau, la statue de Henry Clay, la nouvelle Douane, les Banques, les Compagnies d'assurances et bien d'autres édifices que le défaut d'espace nous empêche de passer en revue. Nous dirons surtout que dans cette partie de la ville les avenues sont bien plus belles que dans l'autre, quoique certaines soient pleines d'ornières, faute de fonds municipaux pour les faire réparer.

Le City Hall, — Maison de ville, — dans la construction duquel l'architecte a employé la pierre et le marbre, en se guidant sur l'ordre ionique, — doit également être mentionné à cette place.

Comme à Venise, les églises sont en grand nombre dans la capitale de la Louisiane, où l'on en compte 116, plus ou moins importantes, appartenant à tous les cultes connus et reconnus.

Un ingénieur louisianais dont on se plaît à reconnaître le talent, — M. Bell, — a fait construire une *levée* d'une grande largeur, le long du lac Pontchartrain, dont la largeur est de 4 milles et demi et qui sert de promenade aux élégants et aux élégantes de la ville.

Rien n'est plus agréable, après une journée torride, dans le genre de celle que l'on subit à

la Nouvelle-Orléans, que de monter dans une barque légère, que va guider un batelier nègre. Vous descendez ainsi jusqu'au quai d'arrivée du chemin de fer et vous remontez ensuite le bayou Saint-John, qui aboutit au vieux fort espagnol. C'est sur ce coin de l'État louisianais que sont placés les serres chaudes, les vergers et les jardins qui alimentent la ville. Du haut des creneaux en ruine — vos yeux s'étendent sur le lointain mirage de la mer.

En redescendant plus près, du côté de la ruine, vous voyez les champs d'orangeiers couverts de fruits, les villas bâties le long des berges, les canons à moitié ensablés, les vergers de pêchers et de pruniers et enfin le grand fleuve sur lequel voguent les navires à voile et à vapeur, et qui descend majestueusement vers le golfe du Mexique. Ce coup d'œil est un de ceux que l'on n'oublie jamais.

Le caractère particulier des Louisianais est généralement enjoué. Nul mieux qu'eux ne saurait organiser une partie de plaisir. On peut s'estimer heureux lorsque la bonne chance vous fait assister aux folies des pous gras à la Nouvelle-Orléans. Ceux qui n'ont vu ces « joyeusetes » qu'en Europe ignorent jusqu'à quel point on sait s'amuser dans cette ancienne colonie française. Les nègres sont si heureux qu'ils oublient le boire et le manger : ils en perdraient l'esprit. . . s'ils en avaient jamais eu.

Jeunesse n'a qu'un temps ; l'âge vient et l'emporte ;  
On rit pour mieux chasser l'ennui,  
On ne dort plus la-bas, le plaisir vous transporte,  
Et les heures lentes ont fui !

Sur le côté opposé du Mississipi, — à l'ouest, — sont placés des villages nombreux, des fermes cultivées et de grands ateliers, sur une étendue de plus d'un mille. Voyez ces grands bateaux à vapeur de toutes les tailles, à la tête desquels il faut compter les « palais flottants », dont la construction dépasse tout ce que l'on peut rêver en ce genre. Ces « maisons sur l'eau » transportent chaque jour, du haut du fleuve en bas et du bas en haut, les voyageurs qui se rendent des grandes villes de l'Union à la Nouvelle-Orléans, ou ceux qui remontent vers le nord. Le spectacle le plus curieux que l'on puisse rêver est celui de cette forêt de mâts de toutes les dimensions, pressés les uns contre les autres, qui tous ont subi les épreuves de la navigation fluviale ou maritime.

Un bruit incessant de roues en mouvement frappe vos oreilles : les « bateaux-bacs » — *Ferry boats*, — circulent d'une rive à l'autre, du nord de la ville au sud, — comme les Mouches parisiennes sur la Seine ; — les remorqueurs descendent et remontent le fleuve, et la fumée qui s'échappe de leurs cheminées s'élève en spirales vers le ciel bleu, pour se perdre dans l'espace.

Lorsque vous débarquez à la Nouvelle-Orléans, vous vous apercevez aussitôt que la « levée », qui, dans les temps passés, était une sorte de barrière contre les inondations, s'étend maintenant à plusieurs milles de distance et est recouverte de colis sans nombre contenant les produits de l'univers entier. Les ouvriers, les marins, les employés, les chefs de maisons, tous parlent une langue quelconque, si bien qu'on se croirait à la Tour de Babel. Il est facile de comprendre que l'on arrive dans une grande ville, frontière extrême d'un pays immense, tête de ligne d'une navigation gigantesque.

La descente des grands fleuves de l'Amérique était la chose la plus facile du monde ;

mais ce qui n'était point faisable, c'était de remonter le courant. Si la vapeur n'était point venue au secours de l'industrie humaine, certainement les grands centres populeux de l'Ouest n'eussent pas pris naissance. Le pays fut resté désert, comme il l'était, il y a trois ou quatre siècles.

Avant la découverte de Fulton, les transactions commerciales d'un point à l'autre du territoire s'opéraient au moyen de péniches et de bateaux plats, pareils à ceux qui montent et descendent le long de nos canaux, tirés par des chevaux. La remonte était un travail surhumain et l'on n'avancait pas vite dans une pareille entreprise. Les bateliers de ces



UNE MAISON DE PLANTEUR DANS LA LOUISIANE.

embarcation — étaient des hommes exceptionnels, géants par la taille, hercules pour la force et doués de la patience nécessaire pour supporter la fatigue.

De nos jours, cette race de bateliers a disparu, ou plutôt cette armée de travailleurs s'est engagée dans les régiments des chauffeurs de machines à vapeur. Il n'y a plus à examiner avec attention, quand on étudie les mœurs de cette population fluviale, que les *broad horn men*, — les marins du cabotage, — qui ont continué à diriger la navigation des bateaux plats. Ce sont eux qui apportent à la Nouvelle-Orléans les produits de l'agriculture des pays voisins. Les marchés où s'amoncellent les approvisionnements de jardinage pour la ville sont fort remarquables à tous les points de vue. C'est, non loin de l'endroit où ils sont bâtis, que s'arrêtent ces embarcations dénuées de quilles, remontant le Mississipi au

moment de la marée haute. La seule qualité des *flat boats* est la solidité : hors de là, aucun ornement extérieur, nulle forme élégante. Comme il est important que ces bateaux évitent les choes des « chûcots » et des « scieurs de long », qui les éventreraient en plein fleuve, ils sont tous pourvus de vastes « balayuses », — *sweepers*, — qui repoussent les objets dangereux.

Dès que ces caboteurs ont déchargé leurs marchandises, leur mission est terminée : ils ne s'aviseront pas de chercher à remonter le courant : le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Ces radeaux, ces épaves, sont vendus aux marchands de combustibles, qui les convertissent en bois à chauffer ou à brûler dans les usines.

Si l'on va se promener au-dessus de la Nouvelle-Orléans, on aperçoit, sur les berges, — qui n'ont rien à craindre des inondations, — des plantations ravissantes, cultivées avec soin et abritées par des arbres si touffus qu'on pourrait appeler ce rivage une forêt.

C'est sur le sol de ces fermes modèles que l'on montre avec orgueil des plantes tropicales que la chaleur, l'humidité du sol ont amenées à la taille de géants. Voici des orangers entre autres, qui datent à peine de soixante ans, et dont les branches énormes sont couvertes de fleurs et de fruits. La canne à sucre, qui d'ordinaire, dans les pays d'où elle est originaire, n'est qu'une plante délicate et fragile, est devenue, sur le sol louisianais, un arbuste solide dont la culture récompense au plus haut degré celui qui en connaît le secret. Les bananiers sont des arbres aux troncs desquels sont appendus des « régimes » énormes. Le froid n'a plus de prise sur eux : ils repoussent chaque année au printemps et sont d'un rendement très productif.

Dans la visite que le touriste fait à ces plantations cultivées avec tant de soin, on lui fait admirer les *Pécans* à tête d'ormeau, d'une hauteur immense d'une forme gracieuse, dont les tiges sont chargées d'une noix à coquille tendre, contenant une chair ayant le goût combiné de la pulpe d'hickory et de l'amande princesse. Si vous descendez au sud de la Nouvelle-Orléans, en dessous de la Louisiane, ces « pécan » se groupent en bosquets, deviennent des forêts, et leur récolte est d'un grand revenu pour le possesseur du terroir où ils ont poussé.

Les abords de toutes les plantations sont tracés par des haies de jasmins, ombragées par des grenadiers ornés de fleurs et de fruits, au pied desquels poussent des *cercus* s'épanouissant la nuit et des roses dont les parfums flattent agréablement l'odorat. Sur tous les arbres morts, le jasmin jaune s'est hissé de façon à former un buisson aussi gracieux qu'odorant, où l'abeille va butiner, où l'oiseau-mouche se nourrit de pollen, en déployant ses ailes diamantées, dorées, argentées, ou saupoudrées de perles.

Dès que la nuit arrive, dans ce pays féérique, à l'issue d'une journée printanière, dont la chaleur tropicale a été tempérée par la brise de la mer, au moment où la fraîcheur de l'atmosphère prédispose à la rêverie, un concert mélodieux se fait entendre : c'est l'oiseau moqueur, qui, penché sur l'arbre le plus rapproché de l'habitation et sachant bien que ceux qu'il désire charmer sont prêts à l'écouter, commence son ramage enchanteur. Ce « lutin des bois » ne cesse ses harmonies qu'au lever de l'aurore. Il berce, il endort le planteur et ses amis, il les charme au besoin en cas d'insomnie, et personne n'est tenté de s'exprimer comme ce paysan de Normandie qui se plaignait « qu'un *guerdin* de rossignol » l'avait privé de son sommeil, en *guedant* toute la nuit près de sa fenêtre. »

Les planteurs qui, les premiers, vinrent s'établir dans la Louisiane étaient d'origine

française : ils ont tous conservé les mœurs de leur pays natal. Il y a peu d'années encore la population rurale se groupait par petits cantons : on y trouvait une chapelle avec un curé très respecté de ses ouailles. Les hommes observaient la tempérance : on les reconnaissait à leur exquise politesse ; tous leurs travaux étaient bien faits. Le sexe faible se plaisait au logis et remplissait avec exactitude les devoirs de maîtresse de maison et de bonne mère de famille. Privés de représentations théâtrales et de concerts, ces bonnes gens se contentaient du déploiement des cérémonies religieuses de leur église et des réunions joyeuses données par des amis, à tour de rôle, pour se livrer aux plaisirs de la danse.

On comptait parmi ces colons de la Louisiane des descendants des plus grandes familles de France, très orgueilleux du nom qu'ils portaient, et qui qualifiaient leurs demeures de titre pompeux de château.

Peu à peu ces habitations seigneuriales échelonnées le long du fleuve ont disparu ou sont devenues la propriété de quelque Anglo-Saxon peu soucieux de conserver l'aspect prime-sautier de son acquisition : celui-ci a voulu faire des changements et des embellissements : il a donc élevé des véranda's, des galeries abritées, et enfin planté des arbres qui lui donnent de l'ombre, mais qui cachent le manoir sous un buisson de verdure.

Si on laissait le Mississipi descendre vers la mer sans opposer le moindre obstacle à ses envahissements, il arriverait souvent que tous le pays serait couvert d'eau, particulièrement aux mois de mars et avril.

Afin de prévenir des désastres dont les résultats sont épouvantables, les planteurs ont élevé sur les bords du fleuve des digues, — *levées*, — fabriquées avec des pilotis, de la terre et des pierres, suivant les ressources de chaque canton. A ce moyen de résistance le fleuve est venu ajouter ses dépôts quotidiens de chicots, de sable, de boue, si bien que quand on a gravi cette berge factice et naturelle, on est obligé de descendre pour se rendre aux endroits vers lesquels on se dirige. Il arrive ainsi que le niveau du fleuve est placé mainte fois à 4 pieds au-dessus de votre tête.

A l'époque des crues du printemps, quand le Mississipi coule à pleins bords, le niveau des eaux est certainement à la hauteur du second étage des habitations.

Pendant neuf mois de l'année, le planteur louisianais s'occupe fort peu de l'état des digues qui bordent sa ferme ; mais, dès que vient la saison où s'opère la fonte des neiges dans le nord, au pays où le fleuve prend sa source, le colon craintif se réveille de sa torpeur.

On voit alors toutes ces bonnes gens en proie à une anxiété terrible : il s'agit de boucher toutes les fissures, même celles que les rats, les souris, les cancrelats ont faites à la levée.

Le vent lui-même est redoutable : il peut soulever la nappe des eaux et la pousser sur la berge, où sa propriété dissolvante aura bientôt opéré un trou ou plutôt une « crevasse ».

Si ce malheur arrive, tout est consternation à l'endroit où l'ouverture s'est déclarée : chacun accourt, les voisins se précipitent à l'aide. Il s'agit de faire face au danger.

Les cris : « Au feu ! » poussés dans une grande ville ne sont pas plus effrayants que ceux de : « L'inondation ! » que l'on profère en cette circonstance. On sonne la cloche d'alarme sur chaque plantation. On expédie des courriers, à droite et à gauche, pour appeler au secours et tout le monde se réunit, armé de pelles, de pioches, portant des pieux, des planches et des portrelles, pour boucher le trou et arrêter le fleau.



Il arrive souvent que la digue crève par le bas, et dès lors une cataracte horrible jette les eaux sur les terrains placés en dessous du niveau. Malheur au bateau plat qui passe à cette heure dans le voisinage de cette ouverture béante ! il est entraîné et va se briser contre les obstacles qu'il rencontre sur son passage.

Peut-être s'arrêtera-t-il en travers sur la crevasse elle-même et formera-t-il barricade, de façon à permettre à ceux qui travaillent au salut commun, d'amonceler des pilotis, des pierres, des morceaux de bois et des fascines qui rétabliront les choses dans leur état normal.

Au danger de l'inondation se joint quelquefois celui de l'envahissement du Mississipi, qui, jetant ses degorgements d'un côté plutôt que d'un autre, ronge, peu à peu, tel côté de la rive et détruit une propriété par portions.

A un moment donné, le fleuve, avançant toujours, vient raser la maison d'habitation, qui finit par tomber à l'eau.

Il est bien entendu que, de l'autre côté du fleuve, le retrait a eu lieu, et que le Mississipi s'est retiré, laissant à un planteur l'espace qu'il a volé à un autre sur le rivage opposé.

C'est ainsi que le malheur de l'un profite toujours à un autre.



UNE CREVASSE DU MISSISSIPPI

## LES MONTAGNES DU TENNESSEE



Nous remontons le « Père des eaux », partie en bateau à vapeur, partie par le chemin de fer, de Decatur à Nashville, promenade ravissante et, qui plus est, fort intéressante à tous les points de vue. Nous voici parvenus en plein Tennessee.

La pluie tombait à torrents les premiers jours où nous nous trouvions à Chattanooga, et les cimes des montagnes Lookout — les monts d'où l'on découvre au loin — étaient ensevelies dans des nuées épaisses d'une couleur d'ardoise.

De la fenêtre de l'hôtel où nous étions descendus, il nous était loisible de voir courir dans l'espace ces « fumées de la terre », qui ne nous permettaient pas de voir ni de deviner le moindre coin pittoresque de l'horizon.

Comme le géographe Leight Hunt, nous nous disions que toutes les montagnes se res-

semblent, qu'elles ne sont, après tout, que de hautes boursoufflures de la mappemonde et que l'homme a le plus grand tort de passer son temps à les gravir au risque de se casser le cou ou, tout au moins, un bras et une jambe.

Notre compagnon de route, un artiste émérite, était d'un avis contraire au nôtre et il nous pria d'attendre que le soleil brillât pour émettre une opinion définitive.

En effet, le plus sage était de suivre cet avis : et pourtant on ne s'amuse guère à Chattanooga, surtout quand l'eau coule de tous les côtés. La ville a perdu tous ses arbres à l'époque de la guerre : la plupart ont été brûlés et une grande inondation du Tennessee avait envahi cette portion du territoire : les flots s'étaient hissés jusqu'au second étage des maisons. On comprendra facilement que ces désastres n'ont point embelli le pays. Les rues sont délavées et paraissent peu entretenues. Dès que la pluie tombe, les communications deviennent impossibles, et si le soleil a desséché la terre, la poussière vous aveugle sans qu'on puisse s'en préserver, si bien qu'en toutes saisons les ornières dans lesquelles on est obligé de se frayer un chemin offrent des inconvénients graves pour les côtes du pauvre voyageur.

La principale rue où s'opèrent les transactions commerciales n'est remplie que de baraques informes, ou peu s'en faut : en ajoutant à cette avenue les autres constructions habitées de Chattanooga, on se croirait plutôt dans un village de Gamburiver du Far West que dans un vieux bourg de l'Est américain.

Toutefois, depuis quelques mois, les habitants sont sortis de leur torpeur : ils se sont mis à construire des logis plus commodes. On vient d'ouvrir un hôtel convenable, et tout porte à croire qu'avant peu, la ville de Chattanooga deviendra prospère et commerçante. Différents chemins de fer circulent de tous les côtés ; le marché aux bestiaux est important, et l'on voit à chaque instant des manades de chevaux et des troupeaux de bœufs traverser le pays.

Les citoyens de Chattanooga semblent être très orgueilleux de leur nouvelle hôtellerie : ils parlent avec emphase de leurs monts Lookout et racontent à qui veut les entendre les tristes événements qui marquèrent l'horrible inondation qui eut lieu il y a sept ans. Les marques de l'élévation des eaux ont été religieusement conservées et les Tennesseiens affirment que les bateaux à vapeur circulaient dans les rues.

Tout le récit qui précède nous avait été fait pendant les trois jours de pluie pendant lesquels nous avions été forcés de rester au logis. Le quatrième jour, dès l'aube, nous nous mîmes en marche pour explorer la montagne. Pendant la belle saison, une voiture gravit les déclivités de la montagne, à certains jours de la semaine, et se rend vers deux hôtels ouverts aux voyageurs et aux touristes.

Comme nous devions rester absents plusieurs jours, nous louâmes un véhicule, sur lequel on emplit nos valises, et nous partîmes, afin d'aller explorer les sites que la guerre de Sécession a rendus célèbres.

A 2 milles de distance de Chattanooga, la montée commença, et une heure après nous étions parvenus à mi-côte de cette boursoufflure dont Leight Hunt parle avec tant de dédain, mais qui nous parut moins hideuse que ne la décrit le géographe. Nous avions devant nos yeux des pics, des ravins et un horizon sans bornes, dont l'aspect nous charmait au plus haut degré. Plus nous avançons, plus nous éprouvions un ravissement extatique.

Parvenu au sommet du Lookout, le touriste laisse égarer sa vue dans l'immensité. De trois côtés différents, rien ne borne la vue. A droite, une chaîne de collines se dressant les unes

sur les autres, qui semblent vouloir escalader jusqu'aux nues. Le guide vous annonce que ce que vous voyez là-bas, ce sont les grandes montagnes Smoky — enfumées — de la Caroline du Nord, sises à 50 milles du Lookout.

D'un endroit à l'autre, l'espace est rempli par des mamelons qui donnent à cette plaine l'aspect d'une mer « moutonnante ». C'est à faire illusion.

On aperçoit ces ondulations qui vont ainsi jusqu'à la chaîne du Cumberland, dans le Kentucky, et qui se perdent dans le ciel. La vue s'étend sur toute l'étendue du Tennessee, elle embrasse même le territoire de sept États qui sont : la Georgie, le Tennessee, l'Alabama, la Virginie, le Kentucky, la Caroline du Nord et la Caroline du Sud. Si vraiment les yeux peuvent distinguer la Georgie, on peut évaluer à 150 milles dans ce cas la distance parcourue par les yeux du touriste.

En examinant à gauche le paysage, on éprouve un charme inexprimable à suivre les méandres du Tennessee, dont le lit décrit une grande courbe à la base de la montagne, pour s'éloigner ensuite, au milieu des collines qui le cachent d'abord, puis qui le laissent paraître de nouveau. Ce ruban argenté produit l'effet de miroirs placés l'un à la suite de l'autre dans le paysage.

La montagne Lookout, vue de la plaine qu'elle domine, ressemble à un horrible précipice. On dirait des palissades, des falaises dont les murs sont taillés à pic, et cependant le sommet de la montagne est une sorte de plateau, et l'on peut errer longtemps, à droite et à gauche, sous les arbres qui couvrent cette cime. Le poste favori et choisi d'habitude par les touristes est nommé la Pointe : c'est une roche qui s'avance au-dessus du cours du Tennessee et d'où l'on peut examiner à loisir, dans toutes les directions, la vallée qui est placée à ses pieds.

Les pentes de cette montagne escarpée étaient autrefois couvertes d'arbres touffus ; mais, pendant la guerre, les confédérés firent couper et coupèrent eux-mêmes toute cette forêt, pour ne pas voir leur camp surpris par les soldats du Nord, au moment où ils ne s'y seraient pas attendus. On se rappellera que ce fut à l'aide d'un épais brouillard que les hommes conduits par Hooker purent passer à travers l'espace dénudé, le jour de la grande bataille, pour arriver à la montagne qu'ils voulaient gravir. Ce combat entre ciel et terre est aussi pittoresque que terrible dans les descriptions qu'en ont faites les historiens et l'on ne peut s'empêcher d'admirer cette surveillance exercée ainsi du haut des escarpements de la montagne. Certes Bragg devait se croire tout à fait en sûreté dans l'aire qu'il avait choisie sur le plateau de cette cime, et l'on comprend aisément qu'il fut ébahi, lorsqu'il se vit entouré d'ennemis dont il ne pouvait prévoir l'approche.

Sur cette roche du mont Lookout viennent se rejoindre les délimitations de l'angle nord-ouest de la Georgie, de l'angle nord-est de l'Alabama et de la limite sud du Tennessee. Ce pic immense atteint la hauteur de 1,500 pieds. La pointe qui se nomme véritablement Lookout est celle qui domine la plaine de Chattanooga, mais cette montagne n'en a pas moins une étendue de 50 milles qui se prolonge dans le cœur de l'Alabama.

La surface est surtout bien boisée : on y trouve des sources nombreuses et on peut s'y livrer à la culture. Tout porte à croire qu'avec le temps, des fermes seront construites en cet endroit au milieu de champs arrachés à la « sauvagerie » du territoire par la main habile des hommes. A l'heure actuelle, les seules constructions que l'on rencontre là haut, sont deux hôtels où l'on va passer l'été, quelques cottages et un collège. Cet établissement

est très « achalandée », et les jeunes élèves y jouissent d'une atmosphère pure et bienluisante qui prédispose à l'étude et qui ouvre l'âme aux inspirations.

Lorsque nous avions quitté Chattanooga pour entreprendre l'ascension du Lookout, le soleil brillait, mais quand nous parvîmes au sommet, les nuages cachèrent l'horizon. Il nous fallut demeurer trois journées entières à l'« Hôtel du Sommet », où nous étions descendus, afin d'attendre les éclaircies et pour prendre notre volée et aller crayonner les vues indispensables pour nos travaux. La pluie tombait par intervalles, le froid seyait et l'on eût préféré rester au logis. Une negresse, — au lieu et place d'une vestale, — entretenait le feu de notre chambre avec une sollicitude qui prouvait son bon cœur. La pauvre enfant servait à table, cirait nos chaussures, faisait les feux, aidait la cuisinière dans ses travaux, et ne paraissait pas plus fatiguée pour tout ce travail que si elle n'eût eu qu'une seule occupation.

Dès l'aube, la brave fille venait allumer notre foyer, et le soir, quand elle avait fini sa besogne, elle n'oubliait point d'entrer dans notre chambre afin d'alimenter le foyer pour toute la nuit. C'était chose réellement indispensable, car le vent pénétrait à travers les cloisons de notre logis, comme s'il eût été de carton. Le feu était donc très nécessaire tout le temps et « la marquise noire », — tel était le sobriquet de cette domestique modèle, — se tint bien gardée d'oublier son devoir. Tenir le foyer en état et cirer les bottes qui devenaient aussi brillantes qu'un miroir, telles étaient ses occupations de choix. Ce qui la désola le plus, lors de notre départ, ce fut de ne plus avoir à présider au cirage de nos chaussures.

« Mais, ma pauvre enfant, tu auras d'autres voyageurs après tout, et tu pourras satisfaire tes goûts comme tu le faisais avec nous.

— Non ! répondit-elle dans son patois nègre : eux venir ici pour dîner et partir après ; li pas coucher le soir. Plus belles bottes à faire reluire. »

Ce furent les dernières paroles que nous entendîmes, au moment où nous nous cloignâmes de l'hôtel.

Il est vrai que le plus grand nombre des visiteurs à Lookout ne s'y rendent que pour quelques heures : c'est une erreur de la part de ces touristes, qui perdent ainsi le plaisir de certains aspects, particuliers à cette montagne, et dont on ne jouit que le soir ou le matin. C'est ainsi qu'ils pourraient visiter un lac et une cascade situés à près de 60 milles de l'hôtel et être sortis de promenade de roches creuses, que l'on désigne sous le nom de « la Côte de Pierres » et qui est un site des plus pittoresques.

On trouve en effet, en cet endroit, une rue le long de laquelle sont debout des roches qui ont l'aspect de maisons, sauf les portes et les fenêtres. Les unes sont droites et carrées, les autres ont la forme de ces demeures anciennes et surplombent sur la rue prêtes à s'éventrer. Quelques pierres sont debout, on ne sait trop comment ; chacun se demande si elles ne vont pas tomber et écraser l'imprudent qui les examine de trop près. En somme, cette « ville funèbre », silencieuse, déserte, ombreuse, est unique en son genre. On s'attend, à chaque instant, lorsqu'on la traverse, à voir, comme dans une féeerie, les roches s'entr'ouvrir et donner passage à quelque groupe à formes bizarres.

Le mont Lookout est un de ceux où la forme des pierres est réellement la plus curieuse. Près de la pointe on montre aux voyageurs deux spécimens excentriques de ces bizarreries de la nature. L'un est le Pupitre du Diable, — Devil's Pulpit, — une sorte de piédestal



LES MONTAGNES LOOKOL, VUE PRISE DE LA CINE.

formé de roches carrées, larges, étroites, plus vastes à mesure que le monument s'élève : cette sorte de pyramide renversée semble menacer ruine.

La seconde curiosité « pétraïque » du Lookout, c'est le « Saddle Rock », — le Rocher Selle, — lequel, effectivement, a l'apparence de la selle que l'on place sur un cheval.

Tout porte à croire que, dans le temps passé, le mont Lookout était plus élevé et que les pierres que l'on y trouve à notre époque sont les débris de grands escarpements disparus peu à peu par l'action atmosphérique.

Le lac déjà nommé et la cascade qui en dépend sont « les Lalus », corruption ou plutôt adaptation du mot indien *Tullulah*. Cette chute d'eau est magnifique : sa hauteur est celle du Niagara, et si elle n'est pas aussi grandiose que sa « sœur » de l'Ontario, on doit avouer que le paysage qui l'entoure est bien plus grandiose. Pour se rendre au lac et à la cascade, il faut, ou marcher, ou chevaucher. Les voitures ne peuvent point passer dans les chemins qui y aboutissent. Du reste, la promenade à pied, ou à dos de cheval mérite d'être entreprise, et celui qui se contente d'aller jeter un coup d'œil sur le panorama qu'on lui montre vers la Pointe ne peut pas prétendre avoir tout vu dans ce coin du Tennessee. Il en est des montagnes et des paysages comme des amis : il faut vivre avec eux et chez eux pour en découvrir les qualités et les défauts. Il est d'ailleurs si facile de s'oublier quelques jours à « l'Hôtel du Sommet » et d'employer son temps à visiter consciencieusement les environs, qui se révèlent à chaque promenade qu'entreprend un touriste consciencieux.

Outre la cascade « des Lalus », il y a encore celle de Toccoa, qui consiste dans un simple jet tombant de 180 pieds de hauteur sur une roche plate, de telle façon que l'eau rebondit et s'échappe pulvérisée. On vient s'asseoir à l'ombre d'un bosquet composé d'arbres de haute futaie faisant partie de la forêt qui couvre la vallée, et l'on peut admirer sans crainte d'être dérangé dans sa contemplation le coup d'œil magique de cette nappe d'eau tombant comme un voile argenté le long de cette paroi géante.

La chute de Toccoa se trouve à peu de distance de la ville du même nom, remplie d'habitations coquettes, disposées le long du chemin de fer *Air Line*.

La vue que l'on a du Tennessee est à peine d'une étendue de 12 milles, sur les 800 milles qu'il parcourt ; mais, quand on contemple la rivière du sommet du Lookout, on doit avouer que le paysage est encore plus beau que celui qu'on a devant les yeux, lorsqu'on est hissé sur les Palissades du fleuve Hudson.

Tout d'abord ce courant d'eau vient se précipiter sur la roche du Lookout, comme si son intention était de battre la montagne en brèche et de passer outre, pour aller tout droit se jeter dans le golfe du Mexique, en traversant les terres basses de l'Alabama ; mais, comme la pierre granitique se refuse à lui livrer passage, le torrent impétueux est bien forcé d'obliquer à droite pour suivre une direction tout opposée : ce qui n'empêche pas cet obstiné d'arriver à son but : celui de rejoindre la mer Caraïbe ; mais il lui faut auparavant mêler ses ondes à celles de l'Ohio et du Mississipi.

Les rivières Clinch et Holston réunies forment la source du Tennessee : c'est à Kingston que leur jonction s'opère, et c'est alors que cette nappe d'eau commence sa course sur une étendue de 150 milles. Cette rivière du Tennessee est navigable pour certains steamboats d'un tonnage peu considérable ; mais ces bateaux à vapeur ne peuvent se rendre de l'embouchure à la source, en égard à différents rapides et à diverses chutes d'eau que l'on appelle « Muscle shoals », — des bancs de moules.

En dessous de Chattanooga, il y a même certains obstacles à cette navigation désignés sous le nom de « Suck », — la succion, — et « Pot », — ce qui veut dire le « vase », le « gouffre ».

Ce lieu appelé « Pot », sis à 20 milles en dessous de Chattanooga, est une sorte de Maelstrom dont la profondeur et le bouillonnement sont très intéressants. En effet, on assiste là à un spectacle nouveau, celui de l'eau qui se précipite violemment sur une roche, tourbillonne sur elle-même et produit un remous effrayant. On a vu, en temps d'inondation, des arbres arrachés, des maisons emportées qui disparaissaient tout à coup et dont on ne retrouvait plus la moindre trace.

Le « Suck », à 13 milles de Chattanooga, est produit par une agglomération de roches qui ont diminué le lit du torrent, en tombant du haut de la montagne; si bien qu'à cet endroit, la rivière se précipite en avant et semble être « sucée » d'une façon aspirante.

Un ingénieur émérite des Etats-Unis, le lieutenant Adam, est parvenu, au moyen de murailles construites de façon à former un canal, à ouvrir un passage aux bateaux que l'on remorque en deçà du « Suck », à l'aide d'un cabestan. Ce même ingénieur a entrepris de faire sauter les roches pour rendre au détroit toute sa largeur primitive.

Nous allâmes visiter le « Suck » par une belle journée d'avril. Il y avait bien autrefois un pont jeté sur le Tennessee, à Chattanooga, mais il a été emporté par une épouvantable inondation. Depuis lors, les habitants de la ville ont été si occupés à la construction de nouveaux magasins, de gares de chemins de fer et d'hôtels à voyageurs, qu'ils ont oublié de rétablir le passage sur le Tennessee. Aussi, pour se rendre d'un bord à l'autre, faut-il avoir recours à un bac se mouvant avec une corde. Ce moyen de transport est du reste fort usité dans les Etats du Sud, quoique, dans certains parages, ce soit un bateau à vapeur qui fasse le trajet d'un bord à l'autre d'un fleuve ou d'une rivière.

On peut également se rendre au « Suck » à l'aide d'un cheval. Le voyage en voiture est impraticable, eu égard aux « cahots », et l'on arrive rompu, moulu, en capitotade, si tant est que l'on parvienne au but désiré. A vrai dire, le chemin parcouru est admirable, il passe à travers bois, le long de pentes et de montées des plus pittoresques; mais le chemin du paysage ne peut point atténuer les désagréments de la route.

Le cours du Tennessee est, comme nous l'avons dit, des plus tortueux. Le sol, qui se trouve des deux côtés de la rivière, est de la plus grande fertilité et l'on n'aperçoit, comme demeure des habitants, que de grossières huttes où logent des blancs et quelques nègres. Les premiers sont des chasseurs, les autres des cultivateurs, des coureurs des bois qui passent leur vie à cheval et n'ont pas d'autres besoins à satisfaire que celui de posséder un fusil, un chien, un mouton, une maison, une femme et une vache, le tout leur servant dans l'ordre que nous venons de donner à ces différents êtres ou à ces choses. Ces sportsmen sont de très habiles tireurs, des cavaliers sans égaux, mais ils n'ont rien de ce qu'il faut pour développer l'industrie d'un pays. L'aspect général de ces personnages aventureux est plutôt celui de brigands calabrais que de bons villageois.

Lorsque nous arrivâmes au but de notre excursion, notre guide nous désigna une cabane, — Log Cabin, — où il nous assura que nous trouverions un dîner passable. Une femme accorte se présenta, qui nous fit d'abord un excellent accueil, puis nous offrit pour déjeuner du jambon, des œufs et des pains chauds. C'était simple, mais très suffisant. La



cabane était remplie de fissures, et nous nous disions que pendant l'hiver la situation ne devait pas être tenable.

Les inondations sont fréquentes en cet endroit et les malheureux habitants se voient alors forcés de se sauver dans les montagnes. On aperçoit encore, à des hauteurs qui varient de 10 à 15 pieds, des débris d'herbages, de poutrelles, de meubles, perches dans les arbres, tristes épaves des malheurs passés.

Le lendemain matin, nous revînmes à Chattanooga par une splendide matinée de printemps. L'astre du jour éclairait les arbres, les montagnes et entre autres le Lookout, dont les formes se détachaient sur l'azur du ciel. Le passage du bac fut quelque peu difficile; mais enfin, après divers incidents assez bizarres, nous parvînmes sur l'autre rive, hommes, chevaux, bétail, blancs et nègres.

Ce ferry est du reste très achalandé, et l'on voit à son bord tous les animaux destinés à être vendus à Chattanooga. A quelque heure de la journée que l'on arrive sur la rive du Tennessee, on se trouve au milieu de troupeaux de bœufs et de moutons que l'on amène au marché, car c'est à Chattanooga que se fait tout le commerce de boucherie des États où l'on récolte le coton.

La route du Tennessee offre un intérêt historique, puisque c'est par elle que, pendant la guerre de sécession l'armée de l'Est était approvisionnée. Les convois couraient d'un bout à l'autre de cette voie de communication. Les habiles tireurs confédérés se tenaient le long de la berge sud, et il arriva maintes fois qu'une fusillade meurtrière vint jeter le trouble parmi les pauvres animaux qui n'en pouvaient mais, et les bergers qui les amenaient.

Nous ne pouvons omettre dans cet article un fait assez curieux qui se passe sur le Tennessee à Chattanooga.

On voit chaque été, amarrés à l'ombre d'une roche assez élevée, surplombant au-dessus de la rivière, un certain nombre de bateaux plats, déchargeant en cet endroit les récoltes de grains et autres produits venant du Haut Tennessee. Le mouvement en cet endroit est assez extraordinaire: les chariots se pressent, les hommes se démenent, en procédant à leurs travaux de transbordement, ou de livraison. C'est un brouhaha à ne pas entendre son voisin, criait-il à votre oreille.

Ces bateaux plats viennent tous, par les rivières Clinch ou Powell, des frontières du nord du Tennessee, ou des comtés du sud de la Virginie. Ils sont chargés de maïs, de farine et de salaisons. Ce qui caractérise ces embarcations, ce sont leurs rames d'une longueur telle que certaines mesurent près de 100 pieds et qui servent de timon aux bateliers pour diriger le bateau, lorsqu'il descend au fil de l'eau.

Tous ces *boatmen*, matelots, — du Tennessee, au lieu d'être des gens sauvages comme ceux que l'on rencontre à bord de bateaux du Mississippi, sont au contraire des hommes pleins de douceur, des fermiers apportant au marché, une fois l'an, leur récolte et celle de leurs voisins.

Loïn d'avoir de la morgue, ils travaillent en compagnie des nègres, sans se soucier de la question des castes; ils plaisaient même avec eux et ne se targuent point de supériorité comme les planteurs de la Louisiane, de la Caroline et de la Georgie.

Il ne faut pas oublier, — quand on parcourt le Tennessee, de passer par Knoxville, qui fut autrefois la capitale du territoire et qu'on estime être avec raison le point le plus célèbre et le plus intéressant de cet État privilégié. La ville est bâtie sur les rives de



CHATTANOOGA ET LA VALLÉE DU TENNESSEE.

l'Holston, à la distance de 100 milles de Chattanooga. Les habitants de ce pays s'efforcent de relever la gloire de leur petite cité et ils y parviendront dans un temps donné. Le nom donné à Knoxville rappelle le souvenir de l'homme d'État Knox, qui, sous la présidence de Washington, était le ministre de la guerre, — *secretary of war*, — du gouvernement. Knoxville fut fondée en 1794 par le colonel White, à qui appartenait le territoire et qui le divisa en lots pour les vendre à la criée.

Dans ce pays enchanteur se passa, l'an 1760, un fait qui va nous servir, en le racontant, à rompre la monotonie de nos descriptions graphiques et territoriales.

À cette époque, les pionniers américains n'avaient point encore osé pénétrer dans l'intérieur. Il fallait donc un certain courage à ces bûcherons pour s'aventurer au milieu de ces vallées inexplorées. Ils vinrent hardiment coloniser les plaines qui s'étendent le long du Watanga et de l'Holston, et bientôt on vit se joindre à eux des pionniers accourus de la Caroline du Nord et de la Virginie, qui, se refusant à payer des taxes qu'ils considéraient comme des exactions, avaient dû fuir pour éviter la persécution du gouverneur Tryon.

Tout d'abord, les Indiens, qui tenaient de leurs ancêtres la possession de ce territoire, ne firent pas grande attention à ces nouveaux venus, mais peu de temps après la déclaration de la guerre par le général Washington et ses partisans, les Cherokees, qui avaient manifesté leur intention de chasser les visages pâles, consentirent à leur vendre le sol dont ils s'étaient emparés, moyennant une somme de deux mille livres.

Dès que les Peaux-Rouges eurent reçu l'argent demandé, oubliant tout principe de loyauté, ils déclarèrent la guerre et les hostilités arrivèrent à ce point d'acuité qu'il était impossible de s'aventurer tout seul dans le pays.

Il fallait demander secours aux troupes américaines : en effet, dix-huit cents hommes armés de fusils, de haches et de coutelas s'avancèrent sur les terres des Cherokees et parvinrent à faire fuir les Indiens.

Un chapelain accompagnait cette petite armée et ce fut le premier missionnaire qui mit le pied sur le sol du Tennessee. Les sauvages de mauvaise foi avaient à se défendre contre forte partie; ils durent se sauver pour ne pas être écrasés.

Dès que le territoire fut libre, les émigrants s'y précipitèrent, et deux ans plus tard les champs étaient cultivés; on voyait des plantations de maïs et des blés ensemencés sur la plaine où de nos jours Nashville a été bâtie.

Greenville, où résidait, avant sa mort, un ex-président de la république américaine, Andrew Jackson, est encore un charmant village dont l'origine remonte à l'époque de Franklin : c'était là, autrefois, le siège du gouvernement et l'on y tint la troisième Convention, dans une sorte de cabane, qualifiée du titre pompeux de « Court House, » quoique ce fût seulement une construction de bois mal équarri. Ce fut dans cette enceinte que la constitution de l'État fut débattue et signée.

Pour revenir à Knoxville, après cette description, nous dirons que c'est une cité très florissante, qui compte quinze mille habitants, et qui ressemble bien plus que Chattanooga à un chef-lieu d'État.

La seule différence consiste dans les moyens de transport, qui sont bien plus faciles vers ce dernier endroit que dans le premier. Knoxville est très commerçante : on y fait le trafic le plus important pour le pays de montagnes.

Tout porte à croire que, d'ici à peu de temps, c'est par là que passera le chemin direct de New-York à la Nouvelle-Orléans.

A une trentaine de milles de Knoxville, se trouve une contrée minière très renommée, où l'on recueille à la fois du charbon et du fer. C'est pour exploiter ces deux minerais que l'on a établi des fonderies renommées et des manufactures de verre.

A 5 milles au delà de la côte, on a découvert des carrières de marbre une très grande importance.

Tout ce pays est un vaste jardin où les pommiers, les pêchers, les pruniers produisent des fruits exquis, où les pois et les haricots poussent presque sans soins, où les prairies sont d'une verdure qui enchante le touriste.

Tout dernièrement, dans le comté de Ducktown, un fermier a mis à jour une mine de cuivre, la seule qui existe, croit-on, dans tout le terroir tennessien, quoique l'on ait trouvé du minerai au milieu des montagnes Unaka, mais en trop petite quantité pour laisser croire à un gisement.

Dès 1836, l'attention des hommes de science s'était portée vers la jonction des ruisseaux de l'Ocobe et de l'Hiwassee pour la recherche des divers minerais. Certains « gambusinos » de cette époque, creusant le sol pour y trouver de l'or, découvrirent des indices de minerais de cuivre.

Mais ce fut seulement vers l'année 1850 que les travaux importants de toutes sortes commencèrent sur ce point de l'État du Tennessee. Les premiers pas furent difficiles, car les gens du pays ne comprenaient pas l'importance de ces découvertes minières; mais peu à peu les entrepreneurs de l'exploitation, gagnant de l'argent, organisèrent des écoles, construisirent des chemins et améliorèrent la situation du pays. Ces bienfaits ouvrirent les yeux aux habitants, qui, à leur tour, se livrèrent à la recherche de gisements de minéralogie et découvrirent des gisements de plomb et de zinc, et mieux encore de véritable or, sans aucun mélange, sur la rivière de l'Hiwassee.

Les plus importantes mines de charbon de l'État sont celles de l'Etna, dans le comté de Marion et celle de Sewane, situées tout près de « l'Université du Sud », et dont les veines ont 7 pieds d'épaisseur. Tout ce charbon du Tennessee est bitumineux à différents degrés, mais on n'y trouve que de l'antracite.

Entre Greenville et Ashville, voire même jusqu'à Charlotte, on visite les chutes de Slicking, à la base des monts de la Table, la vallée enchanteresse de Jocane et les catactes de Whilewater, en suivant les montagnes Youal et Naccochee.

De Charlotte à Centreville, le paysage est sans égal : il traverse le vallon de Hickory Nut, gorge géante du Blue Ridge, à travers lesquelles coule une rivière, qui va se jeter dans celle du French Broad.

C'est sur le parcours de ce courant d'eau, parsemé de roches émergeant hors du lit, que l'on s'arrête pour admirer une sorte de château fort, façonné dans la pierre brute par la main... de la nature. Tout s'y trouve : la porte, les créneaux, les machicoulis, les meurtrières.

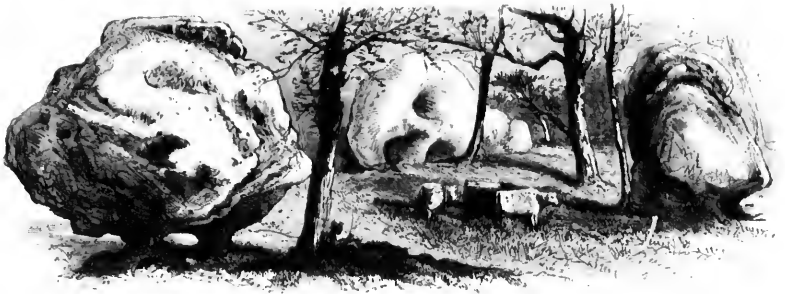
De loin, c'est une ruine encore solide et l'on se demande comment il se fait que le moyen âge s'est implanté sur ce sol lointain; mais dès que l'on s'est approché, l'illusion s'évanouit : on n'a plus sous les yeux qu'un « jeu » de l'action atmosphérique sur la matière friable de ces roches géantes.

Au delà du Rutherfordton, on aperçoit à distance les pics altiers du Blue Rigde, gardiens de ces déserts à peine connus. On dirait un grand nombre de pains de sucre éparpillés au milieu d'un tas de décombres couverts de verdure; c'est un spectacle aussi grandiose qu'inexplicable.

Un dernier mot au sujet de ce terroir du Tennessee.

Rien ne serait plus facile que d'employer utilement le capital et le travail dans cette partie du territoire américain. Chattanooga est un centre de chemin de fer placé dans la direction absolue du Nord et du Sud. Nous sommes donc convaincus que, dans un moment donné, cette ville deviendra un point très important.

Mais, pour arriver à ce but, il faut de l'argent, ce levier indispensable qui imprimera aussitôt un développement extraordinaire aux ressources immenses du pays.



LES ROCHERS BIZARRES DES MONTS LOOKOUT.

## LE FRENCH BROAD

Il est bon de faire observer en passant que la nature ne se présente jamais sous les mêmes formes. Les montagnes, les rivières, les plaines, les vallées, tout cela a son type particulier, comme les hommes et les femmes des races diverses.

Cette remarque s'adresse à l'Europe aussi bien qu'à l'Amérique; aussi, dans cet ordre d'idées, il nous a paru bon de mentionner en passant ce nouveau paysage de la rivière « French Broad », — le Grand Français, — qui, comme les montagnes Bleues, a obtenu une réputation bien méritée. Ça et là des roches élevées, pointues, plates, contournées, bizarres, chevelues ou pelées, menaçant le ciel ou brisées par les convulsions volcaniques; des courants rapides, des cascades, des bruits assourdissants,

des cascades, des bruits assourdissants, des mélodies timides; c'est de cette façon que la nature se présente dans la partie du territoire américain que nous décrivons ici; territoire de 8 milles carrés qui, quoique colonisé depuis plus d'un siècle, ignore à l'heure présente les bienfaits d'un chemin de fer.

De vieilles diligences arpentent des chemins assez mal entretenus et vont rejoindre, aux deux extrémités de ce comté, les wagons attendant les passagers pour les ramener au nord, ou les entraîner vers le midi.

A notre avis, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Nous avons pris plaisir à voyager comme le faisaient nos pères, suivant la vieille mode, voulant sans doute établir



LE « PAINT ROCK » — LE ROCHER PEINT, — SUR LE FRENCH BROAD.

ainsi un moyen de comparaison intéressant entre les usages modernes qui ont décidément prévalu et ceux du temps passé qui disparaissent tous les jours.

Le touriste qui veut se rendre dans cette « terre du ciel » doit suivre la route de l'Est Tennessee et descendre du chemin de fer à Greenville. On prend là une place dans la diligence et l'on suit un chemin des plus curieux qui contourne les collines et les montagnes couvertes de bois touffus, parmi les essences à feuilles blanches, dans le nombre desquels on compte les banniers du Canada, les pins de la Norvège, les épicéas et les pins. D'un côté le voyageur aperçoit les vallées éloignées, d'une fécondité sans égale, au milieu desquelles surgissent des fermes ombragées par des arbres fruitiers ; de l'autre il lève forcément les yeux pour admirer des pics plus élevés que ceux des montagnes Rocheuses.

Un parcours de quelques milles sur ce chemin raboteux amène le touriste au pied des Monts de Fer ou autrement les Great Smoky, — Grands Enfumés, — ce qui signifie plutôt « enveloppés de nuages ». C'est là que se trouve ce rocher étrange désigné sous la qualification de « Paint Rock », par cette raison que les pierres dont cette masse est formée sont de couleurs diverses, comme la brèche la plus colorée. A ce même endroit, la rivière French Broad se développe dans toute sa beauté et de là, jusqu'à Asheville, dans la Caroline du Nord. Au delà, le paysage prend une sublimité propre à ramener l'homme à l'humilité, qu'il ne devrait jamais oublier de pratiquer s'il tient à prouver sa sagesse.

Cette rivière du French Broad mérite assurément qu'on fasse son éloge, car elle a pour le touriste des attraits sans pareils. A l'époque de l'occupation indienne, on appelait ce cours d'eau le Tselica : mais les Cherokees qui existent encore, — il est vrai, peu nombreux — ont qualifié cette rivière du nom de Tockyeste, qui signifie *le Petit Ragueur*, ou bien, suivant d'autres traducteurs : « le cheval de race ».

Nous donnerons ici l'étymologie de la dénomination actuelle, qui a aussi sa légende. On raconte qu'au commencement de la colonisation du pays, quelques chasseurs s'éloignèrent de Mecklembourg, un village de la Caroline du Nord, pour se rendre dans les montagnes, ils découvrirent une rivière dont la largeur était assez grande et ils la nommèrent : « Broad River ». Le courant d'eau qui se trouva ensuite sur leur passage, fut pour eux le « Second Broad » et le troisième le « Main Broad ».

Ces pionniers franchirent plus tard la chaîne des monts Bleus au Gap de Hickory Nut — la Noix de Hickory — et virent devant eux un courant d'eau auquel ils donnèrent le titre de « Cane Creek », eu égard à la quantité de roseaux dont ces bords étaient couverts. En suivant le lit de ce torrent, les chasseurs pionniers arrivèrent près d'un grand affluent qu'ils nommèrent le Grand Français, — French Broad, — par cette raison qu'il les séparait du pays où tous les colons appartenaient à cette nationalité.

Le French Broad prend sa source dans les monts Bleus, vers les frontières de la Caroline du Sud, à quelques milles de Congaree, du côté sud de la colline.

A peine sortie du rocher, la rivière prend son cours vers le nord, du côté du Tennessee, à travers une superbe vallée dont l'étendue est de 40 milles et que sa richesse, sa fertilité et le paysage enchanteur rendent chère à ceux qui l'ont choisie pour résidence. La route qui traverse ce territoire est sans contredit la plus confortable que l'on puisse suivre lorsqu'on se rend à Asheville.

Le touriste aperçoit sur son passage de superbes villas bâties par de riches Caroliniens qui ont eu le bon goût de se choisir des maisons de campagne ravissantes dans un véri-

table Éden. On montre la Tête de César, montagne fort élevée sur l'un des côtés de laquelle se trouve un précipice fort dangereux. Du sommet de ce rocher, on jouit d'une vue admirable qui domine toute l'étendue de la Caroline du Sud. On a bâti, à quelques mètres du gouffre, un hôtel où les voyageurs viennent passer quelques jours afin de se reposer et dans le but de respirer la brise la plus fraîche qui soit au monde.

A mesure que l'on approche d'Asheville, la scène change d'aspect; les collines bordent la rivière, les eaux se précipitent avec fureur et finissent par se jeter par-dessus Mountain Island, d'une hauteur de 65 pieds. Le chemin qui là haut longeait le courant d'eau descend par des pentes inclinées et suit les bords d'un abîme d'un aspect terrifiant.

Le point central et géographique du pays arrosé par le French Broad est Asheville, charmante petite ville, perchée sur une montagne, à 212 pieds au-dessus du niveau de la mer et dominant la rivière. La vue embrasse, en cet endroit, toute la chaîne des montagnes du milieu de laquelle émergent des pics semblables à des obélisques. De l'autre côté, l'on aperçoit une vallée superbe, dont le centre est parcouru par les méandres argentés du French Broad.

Le sol de ce pays est d'une fertilité sans pareille, eu égard aux eaux qui s'écoulent des montagnes dans les vallées, et pourtant il est certains de ces pics qui sont couverts de végétation, depuis la base jusqu'au sommet. Un fait assez curieux à remarquer dans cette région, c'est que, tandis que les cônes pointus sont généralement peu propres à l'agriculture, tous les mamelons à dos arrondi se prêtent aux travaux des champs les plus variés.

On ne trouve point de lacs dans ces parages, quoique pourtant on soit disposé à croire, si l'on examine la formation géologique de plusieurs terrains, que des amas d'eau existaient, à diverses places, dans les temps reculés. Généralement le sol se compose d'un mélange de granit pilé, d'humus et de pierres à sable, de potasse et de mica non dissous. La terre, de couleur sombre, est grasse au toucher. Parmi les arbres les plus répandus, nous avons rencontré les châtaigniers, les chênes, les noyers hickorys, les noyers blancs et noirs, l'arbre à concombre, les frênes, les tilleuls et les érables à sucre. L'on prétend même, dans le pays, que tous les arbustes et toutes les fleurs que l'on trouve près des chutes du Niagara poussent également sur le sol de la Caroline du Nord, dans le comté de Buncombe.

La route que l'on suit, en descendant le French Broad jusqu'au Warm Springs, — les Fontaines Chaudes, — et au delà encore, pendant plusieurs milles, est, certainement, la plus pittoresque que l'on ait jamais vue. A chaque détour du chemin, un spectacle nouveau se présente devant les yeux, dont on conserve le souvenir. Les gravures que nous offrons à nos lecteurs, dans le courant de ce chapitre, donnent une idée très exacte de ce kaléidoscope incessant. L'on suit des voies tracées sur des terrasses que l'on prendrait pour une planche d'étagère; d'un côté, la montagne est couverte par une forêt épaisse et sombre, et çà et là des roches s'élancent au milieu des bois. De l'autre, on domine le cours de la rivière, qui trotte sur des cailloux ou roule au-dessus de profondeurs importantes.

A certains détours du French Broad, la vue s'étend sur des vallées immenses, ensevelies sous un dôme de verdure composé de beaux arbres verts, de lauriers et de vignes vierges, impénétrables aux rayons du soleil, sous lesquels l'ombre invite le voyageur à se reposer.

Çà et là un torrent jaillit hors de la montagne et, — coulant le long des roches comme



le feraient des lamelles de cristal en fusion, — vient traverser le chemin et précipite sa course pour se jeter dans un autre courant d'eau, lequel ira, lui, rejoindre la mer.

Vu par un beau clair de lune, ce paysage est vraiment splendide. Que nos lecteurs veuillent bien monter avec nous dans la vieille diligence dont les roues craquent et les ressorts tressaillent à chaque mouvement. Voici le cocher qui fait claquer son fouet et sonne dans une trompe, dont les notes font parler les échos. Du haut du siège, placé près du conducteur, nous sondons à loisir les profondeurs de la forêt ensevelie dans l'obscurité de la nuit; nous suivons le vol de la chevelure des saules pleureurs courbes sur la rivière, qu'éclairent l'une après l'autre les lueurs de la lanterne de notre véhicule; nos yeux papillotent en examinant les eaux écumeuses qui se précipitent avec bruit sur un lit de rochers, et quand ils se relèvent pour chercher à voir la roche du « Saut de l'Amoureux », ils ne perçoivent plus que les masses des rochers géants. En somme, tous ces incidents de voyage le long du French Broad récréent le touriste, qui ne s'est jamais vu à pareille fête.

Le chemin, bien entretenu, est tracé sur le bord même du courant d'eau et bien souvent on a oublié de poser des parapets pour empêcher les accidents. Cette négligence pourrait maintes fois être fatale, car c'est à peine s'il y a passage pour deux voitures; aussi les rencontres sont-elles redoutables et redoutées. L'on voyage toujours avec l'apprehension d'un choc possible en longeant le précipice. A ces craintes d'un péril vient s'ajouter le bruit du torrent qui crepite, tantôt en résistant aux roches qui s'opposent à son passage, tantôt en se précipitant, du haut d'une pierre, dans un creux profond; et l'on n'a pour horizon que les cimes taillées à pic à plus de 1,000 pieds d'élévation, au-dessus de l'endroit où l'on passe.

Tout à coup la diligence boîteuse s'engouffre sous une voûte de feuillage. Au-dessus de la tête des voyageurs se développe un vaste dais de verdure, supporté par les épaules d'un Atlas invisible, et paraissant à chaque instant prêt à tomber au moindre effort de la tempête.

On avance ainsi, envisageant avec étonnement les formes qui s'offrent à votre vue, s'abandonnant à l'admiration bien naturelle de ces roches extraordinaires, preuves palpables de la torsion volcanique et de l'effet des eaux dans des âges qui ne sont pas trop éloignés. On repose enfin son esprit par l'aspect des vallées calmes et mystérieuses, et la placidité de la rivière qui s'écoule lentement vers des horizons distincts, entre deux rives bordées d'arbustes, couverts, en la saison, de baies tuberculeuses et fort bonnes à manger.

Dans certains endroits de ce courant d'eau, ressemblant souvent à un lac allongé, on distingue des îles vertes qui paraissent faites pour servir de retraite aux fées du pays; c'est du reste dans ces refuges cachés aux yeux des profanes que les Indiens Cherokees avaient placé le séjour favori des « Esprits puissants » qui protégeaient la destinée des Peaux-Rouges de leur nation.

Là, comme dans les monts Catskill, ou sur les bords du fleuve Hudson, les peintres trouveraient des sujets dignes d'inspirer leur pinceau.

Non loin des frontières du Tennessee, à peu de distance des « Sources chaudes », le chemin s'étend à l'ombre des précipices rocailloux que l'on appelle dans le pays « Paint Rocks », — les Roches peintes, — dont l'élévation dépasse 300 pieds. La raison de cet adjectif se rapporte à certains dessins colorés que l'on aperçoit sur la pierre et qui sont attribués



VOYAGE AU CLAIR DE LUNE, LE LONG DU FRENCH BROAD.

aux Indiens. Dans un poème écrit par William Gilmore Simmes et intitulé : *Tzelica*, on lit le passage suivant :

Dans la nuit brillante et sereine,  
On aperçoit une sirène  
Qui, se balançant sur les eaux,  
Dit au passant : « Viens! je suis belle!  
A mes vœux ne sois point rebelle;  
Nous irons là, sous les roseaux,  
Causer tous les deux. » — S'il succombe,  
Le malheureux trouve une tombe  
Au milieu de ces grands ruisseaux.

La sirène du paysage, c'est le paysage lui-même; aussi n'est-il pas extraordinaire que les « Sources chaudes » soient fréquentées par de nombreux visiteurs, quand vient la belle saison. Ne trouvent-ils pas dans cette contrée un air pur et vivifiant, quelques remèdes pour les souffreteux et du plaisir pour ceux qui le cherchent, à quelque prix que ce soit?

Ces Sources chaudes sont réellement une des curiosités des États voisins de la mer Atlantique. Leurs qualités curatives sont mises à contribution pour les malades souffrant de rhumatismes et d'infections cutanées. On prétend même que ces eaux rivalisent avec celles du même genre que l'on trouve dans l'Arkansas. La température varie de 80 à 110 degrés, d'après la place occupée par les différentes ouvertures. L'analyse des docteurs médecins a démontré que ces eaux contenaient de l'acide carbonique et de l'hydrogène sulfurique, du carbonate et du sulfate de chaux, voire même de la magnésie.

Les propriétaires du terrain où jaillissent ces eaux minérales ont fait disposer des salles et des cabinets pour prendre les bains, qui sont très fréquentés. Le prix de la pension, les plaisirs de la pêche aux truites, et la chasse, telles sont les attractions de cet établissement balnéaire.

Un des points curieux à visiter du French Broad, c'est la ferme bâtie au-dessous de la barrière de péage de Buncombe et accrochée aux flancs de la montagne, dont la cime semble escalader jusqu'au ciel. A la base de cette roche titanesque coule la rivière profonde, bordée d'arbres séculaires, que la route domine.

Cette voie passagère fut construite par l'État il y a quarante ans environ. C'est par là que s'acheminent les troupeaux de bestiaux, — bœufs, moutons et porcs, — quittant le pays de l'est du Tennessee pour se rendre dans la contrée au coton de la Caroline du Sud. Dans l'origine, ce chemin n'était qu'un « sentier indien ». Avant 1860, on voyait « circuler » sur ce macadam plus de 60,000 têtes de bétail, pendant la saison d'hiver. Ces animaux traînaient eux-mêmes au marché le surplus du produit de la récolte de leur maître.

Il ne faut point s'imaginer cependant que la profession de fermier dans ces contrées intérieures soit aussi lucrative que sur d'autres zones des États-Unis. Quoique le sol passe pour être très riche en potasse et en matières organiques, — sorte de masse noire et grasse, — les difficultés sont grandes pour les travailleurs de la terre, qui doivent montrer autant de zèle que de patience dans leurs travaux.

Un habitant des basses terres se rendant, certain jour, aux Sources Chaudes demandait à l'un de ces fermiers dont nous venons de parler :

« Dites-moi, monsieur, comment parvenez-vous à planter le maïs dans vos champs?

— Rien n'est plus facile. Nous chargeons nos fusils à poudre, et nous plaçons ensuite sur la matière detonante les grains de maïs. Pan ! nous pressons la détente, le coup part et les grains pénètrent à travers la roche jusque dans la terre ».

Un des spectacles curieux à contempler, le long du French Broad, c'est le passage d'un de ces *schooners* auquel sont attelés des bœufs, aiguillonnés par leur conducteur.

On appelle « *schooners* » des chariots d'une fabrication grossière, primitive, à peu près pareils à ceux dont se servent les pionniers se rendant au milieu des prairies. Ces wagons viennent généralement du côté est du Tennessee et se dirigent vers la Caroline du Sud ; on remarque avec une certaine curiosité l'affection naturelle qui lie les hommes à leurs animaux, le long de la route, dans le campement et dans les champs cultivés.

Nous visiterons maintenant, sans nous écarter du chemin, le Vieux-Moulin, placé sur la rivière Reems. C'est là ce qui servait de délimitation à l'époque où les « Visages-Pâles » faisaient la guerre aux Peaux-Rouges pour conquérir le pays du Grand Man-I-Tou. Ce ruisseau du Reems, qui prend sa source dans le Black Mountain, — les monts Noirs, — va se jeter dans le French Broad.

Le moulin date de loin : on affirme qu'il fut construit à l'époque la plus reculée de la conquête du pays. La maison, — qui porte le nom de son premier maître, — était, dans l'origine, plutôt une forteresse qu'une usine.

L'ancien gué du French Broad est situé près de l'embouchure de ce ruisseau de Reems. La tradition raconte que ce fut dans ce voisinage que Daniel Boone s'exerçait la main à massacrer des Indiens et des ours.

C'était un homme légendaire que ce pionnier du siècle passé, et son histoire est du nombre de celles qui passent à la postérité. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce héros des guerres contre les Peaux-Rouges est constamment cité lorsqu'on parle, en Amérique, d'un trappeur qui n'avait pas « froid aux yeux », expression vulgaire en France, mais qui remplace celle employée aux États-Unis : *rough and ready* — « brutal et prêt à tout ».

Ce Daniel Boone était né dans le comté de Bucks, en 1738; il suivit plus tard son père, qui vint s'établir sur les bords de la rivière Yadkin, dans la Caroline du Nord. Daniel, à l'âge de dix-huit ans, épousa une jeune fille hardie et audacieuse comme lui, Rebecca Bryan, et s'occupa pendant quelque temps à défricher un terrain sur lequel il avait bâti sa ferme.

De temps à autre, le courageux pionnier partait pour la chasse dans le désert américain, qui était, à cette époque, situé de l'autre côté des montagnes Bleues et des Cumberland. Cette vie des bois, les dangers qu'il courait par ses rencontres avec les Indiens et les bêtes féroces, ours, lynx, éoyotes, tout entraînait vers ces parages l'audacieux *hunter*. C'est pour satisfaire plus souvent sa passion favorite que Daniel Boone émigra, en 1769, dans le Kentucky. Il était non seulement suivi de sa famille, mais encore de cinq de ses voisins et amis, qui, entraînés par les récits de leur chef, s'en allaient vers le véritable pays de la « Toison d'or » des chasseurs, dans la contrée où la terre était à qui voulait la prendre, où, quand on avait de l'audace, il n'y avait rien à redouter.

Tous ces Argonautes d'un nouveau genre se fixèrent sur les rivages du Red River, et, quand ils eurent achevé leur installation : « log cabin, Blockade » enceinte fortifiée, et tout ce qu'il fallait pour ne rien redouter des attaques des Peaux-Rouges, ils rayonnèrent de tous les côtés à la poursuite des ours, très abondants sur toute l'étendue de la chaîne

des *Cumberlands*. Dans une de ces chasses, — au dire de la légende, — Daniel Boone ayant été poursuivi par un ours énorme qu'il avait blessé, se retourna tout à coup, le couteau en main, se jeta à son tour sur l'animal écumanant de rage, le combattit corps à corps et finit par lui plonger la lame de son couteau en pleine poitrine.

Quelques jours après ce trait d'audace, le pauvre Boone tomba dans une embuscade indienne et fut emmené prisonnier : enchaîné dans un wigwam et attendant la mort qui lui était promise, il sentit pendant la nuit une main délicate détacher ses entraves, et il se trouva libre de ses mouvements. C'était une *squam* à peine âgée de dix-huit ans, qui, charmée par l'allure cavalière du « visage pale », avait résolu de l'arracher aux mains de ses frères. Boone la pria de fuir avec lui; mais la jeune fille refusa : elle redoutait la vengeance des siens. Le trappeur retrouva sa femme et ses amis, se disposant à aller le venger : on ne comptait plus sur lui, et son retour leur fit éprouver une joie véritable. Quelque temps après cette délivrance, Boone vit arriver deux de ses frères, qu'il emmena à la chasse et à qui il fit partager ses dangers. Ces excursions étaient réellement périlleuses, car Daniel et ses frères tombèrent dans une embuscade indienne et furent emmenés captifs dans une tribu voisine du confluent de l'Ohio et du Mississipi. Mais Boone n'était pas disposé à se laisser scalper. Pendant la nuit qui suivit son arrivée au camp des Peaux-Rouges, il s'échappa en emmenant ses frères, et tous les trois, en chassant à travers bois, reprirent le chemin de la Red River, où ils parvinrent sans encombre.

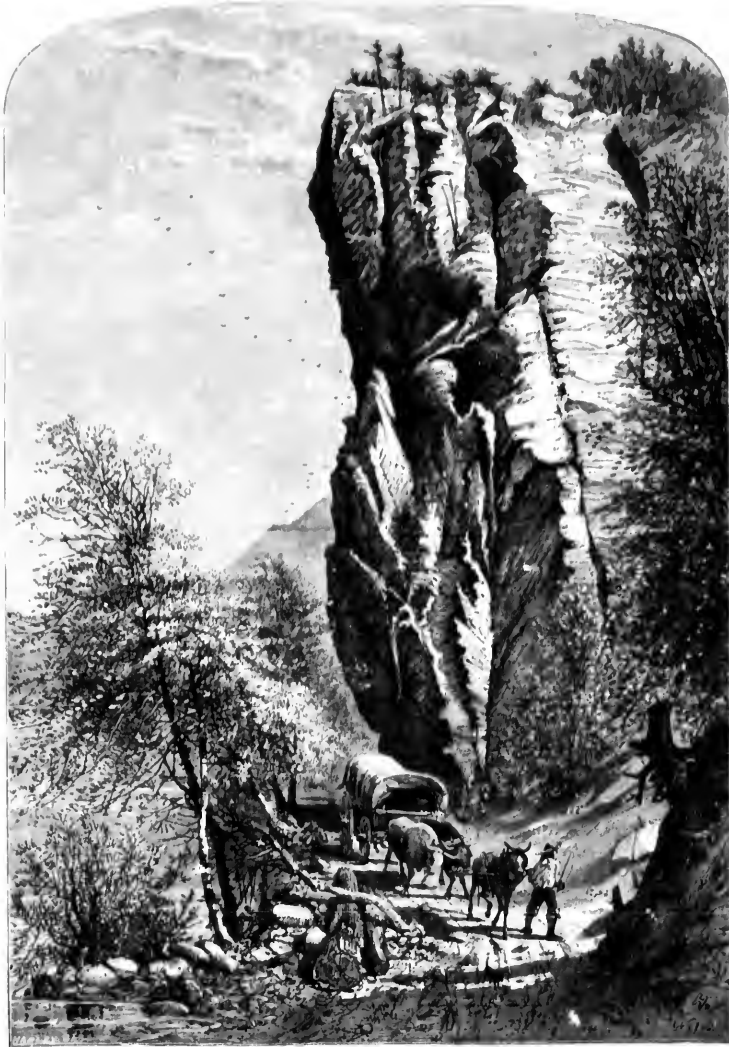
En 1773, Daniel Boone vendit sa ferme et, toujours accompagné de sa femme, de ses frères et de plusieurs autres familles, vint s'établir hardiment dans le Kentucky. Mais cette audace était trop grande; les pionniers, traqués, poursuivis par les possesseurs aborigènes, se virent forcés de reculer. Ils arrivèrent ainsi sur les rives du Clinch River, près de la frontière de la Virginie, et y restèrent quelque temps, non point dans l'oisiveté, mais défrichant et chassant, et créant une habitation agricole importante.

Daniel Boone, nommé, à cette époque, capitaine des frontières par le gouvernement anglais, fut chargé de commander trois garnisons qu'il établit sur les bords de l'Ohio, afin de repousser les Indiens et de protéger les colons contre leurs déprédations. Il fit construire un fort sur les bords du Kentucky et lui donna le nom de Boonesborough. C'est de là qu'il courait sus à toutes les tribus de Peaux-Rouges qui se montraient dans les environs.

Vers le mois de mars de 1778, Boones s'était rendu à Blue-Lick pour obtenir du sel pour son établissement, quand, au retour, il fut de nouveau capturé par les Peaux-Rouges et emmené à Detroit. La Providence, qui n'abandonnait pas notre héros, lui permit encore de garder la vie sauve. Grâce à la connaissance qu'il avait du caractère indien, il se fit bien venir de ceux qui le retenaient prisonnier et qui l'adoptèrent pour un des leurs.

Il se trouvait donc ainsi libre, mais surveillé, quand ayant découvert une conspiration des Anglais qui voulaient pousser les Indiens à s'emparer de Boonesborough, il crut devoir fuir pour revenir à son établissement. Il accomplice ce voyage en cinq journées; mais quelle ne fut pas la tristesse du courageux soldat, quand il trouva sa maison vide? Sa femme, ses enfants l'avaient cru mort et étaient repartis pour la Caroline du Nord. Ce désappointement n'empêcha pas Daniel Boone de rester au fort pour le défendre : il se rendit cependant afin de ne pas livrer ses soldats à un massacre inévitable. Cette reddition le fit passer devant un conseil de guerre, mais il fut acquitté.

Devenu vieux, infirme, Boone alla vivre dans le Missouri, où il mourut en 1799.



LE SAUT DES AMOUREUX, VU AU SOLEIL LEVANT.

Le portrait de cet homme sans peur et sans reproche, peint par Harding, en 1820, se trouve installé à la place d'honneur dans le State House du Kentucky.

La vie et les aventures de Daniel Boone, écrites par lui-même, ont été publiées par John Felson. C'est un roman historique des plus intéressants.

Revenons maintenant au ruisseau de Reems.

A quelques milles en deçà de ce courant d'eau, on peut visiter plusieurs vallées d'une beauté unique. Sur l'un des sommets des montagnes, tout près de cet endroit, on montre certains champs de maïs placés à 3,500 pieds de hauteur, au-dessus du niveau de la mer, qui rapportent cinquante boisseaux de grains mesurés par acre.

Les luzernes et les sainfoins croissent admirablement dans ces parages. Depuis cinq ou six ans, on a installé des fabriques de fromages dont les produits rivalisent avec ceux du Nord. Des Allemands et des Américains industriels et entrepreneurs sont venus utiliser la force motrice du courant du French Broad. Ils ont établi là une scierie dont le but est de fabriquer des planches de chêne, de noyer, d'érable et de châtaignier, pour en tirer des ornements destinés à l'embellissement des maisons d'habitation.

Dans un laps de temps qui n'est pas éloigné, l'on entendra dans ces parages les sifflets de la locomotive, les bruits saccadés de la machine à tisser, les éclats de la forge et les retentissements du marteau sur l'enclume, unissant leurs frémissements à celui des eaux écumantes qui changeront en quelque sorte l'aspect du paysage ou embelliront ces sites pittoresques.

Parmi les nouvelles importations dans ce pays du Sud qui démontrent la marche du progrès, il faut mettre en avant les bacs et les grandes routes. Autrefois la cabane devant laquelle était amarré le *Ferry* servait de rendez-vous aux habitants du voisinage qui venaient y boire du whisky de grains et y chercher les nouvelles apportées par les voyageurs. Dans cette taverne, on jouait au « *seven up* » — le sept victorieux — sur une pierre lisse embellie de mousse. Le propriétaire du Bar Room — le *cuffee* — se tenait couché sur une planche, le dos au soleil, quand il n'avait rien à faire dans sa boutique.

Une corde tendue du premier arbre venu à un autre, sur la rive opposée, un batelier nègre conduisant le bateau plat à l'aide d'une longue barre-gouvernail, tel fut le spectacle qui s'offrit à nos yeux, le jour où le hasard — sous la forme d'un guide assez cocasse — nous amena au Reems Creek. Le bac était de l'autre côté de la rivière : nous hélâmes le pilote, qui nous répondit aussitôt, et nous attendîmes son retour. Il arriva enfin ; nous nous installâmes de notre mieux, nous et nos montures, et le passage commença. La corde glissait au moyen d'une poulie et nous nous laissions aller à la dérive. Nous nous demandions, à mesure que l'embarcation avançait, ce qu'il adviendrait dans le cas où le câble romprait, — ce qui arrivait quelquefois, nous disait-on, à l'époque des inondations. — Nous courions le risque de nous noyer, ou tout au moins de prendre un bain désagréable.

Il nous faudrait un plus grand espace que celui dont nous disposons pour décrire dans ce chapitre les endroits admirables qui se trouvent à chaque pas dans les parages du French Broad : gorges, montagnes, chutes d'eau et curiosités naturelles que l'on peut visiter à très peu de distance les unes des autres.

L'un de ces sites remarquables est le Hickory Nut Gap, la plus vaste ouverture aboutissant à l'enceinte de la vallée du French Broad. Lorsqu'on suit la route qui s'éloigne de Charleston, dans la Caroline du Nord, on y arrive par la jolie petite ville nommée Ruther-

fordton. De là le voyageur embrasse une vue qui le ravit. La grande route et le passage des grandes eaux de Broad River sont tracés à travers d'énormes roches de granit sur une étendue de plus de 1,000 pieds. Au delà de cet endroit, dans le lointain, le touriste peut admirer les chutes charmantes de Hickory Nut Creek. Le soleil brille sur les eaux argentées du ruisseau, qui s'élançe en gouttes diamantées du haut d'une roche de 350 pieds, au milieu d'un prisme d'arc-en-ciel. Un peu plus loin on va voir un pic rongé par l'érosion atmosphérique, que l'on a nommé dans la contrée le Roc Cheminée; on dirait un obélisque mal équarri. L'étendue du Gap est de 7 milles, dont 5 seulement sont arrosés par les eaux du Rocky Broad River. Cette partie du vaste *cañon*, qui peut être appelée l'ouverture, est située à l'extrémité et n'a pas plus d'un demi-mille de large. Les rochers les plus élevés sont ceux que l'on aperçoit sur le côté du sud, et c'est à cet endroit que l'on fait remarquer aux voyageurs la forme d'une roche qui ressemble fort à celle de la tour d'un vieux castel. Toute la montagne, qui se compose de pierre granitique, est située au-dessus d'un abîme : la paroi en est usée par l'action de la pluie qui l'a polie sans l'aide d'un carrier. Sur une des faces de cette montagne admirable coule un ruisseau qu'on dirait tombé du haut des cieux et qui va se perdre au milieu d'un précipice insondable.

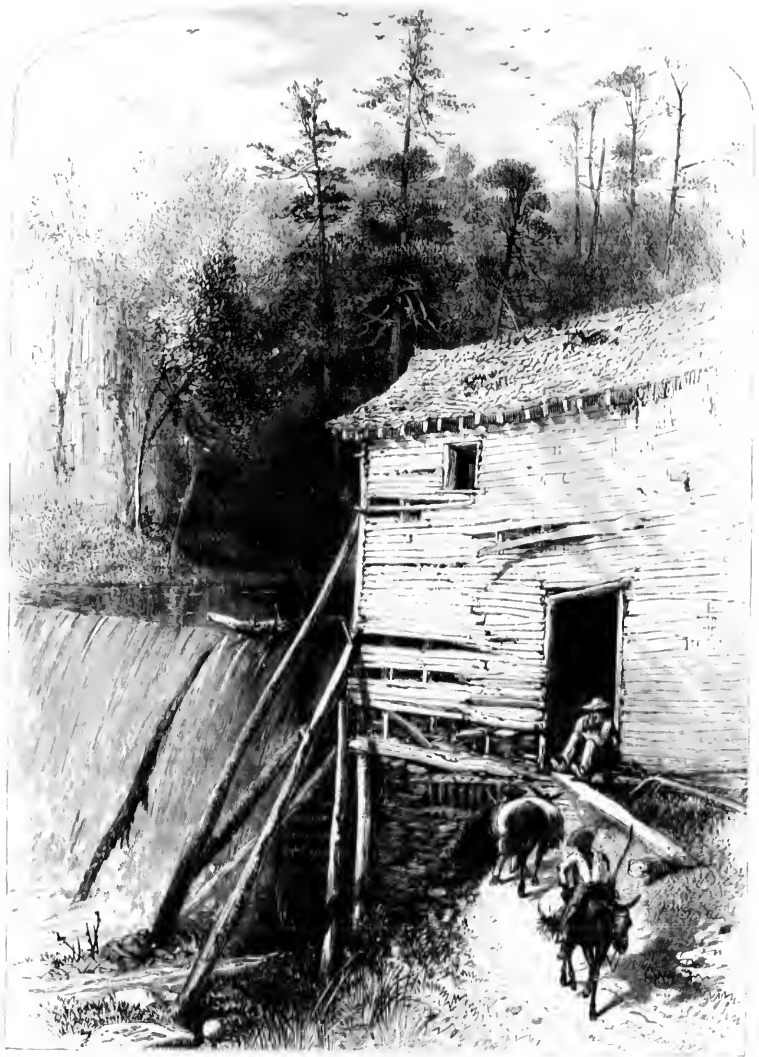
Tout près de la base de ce gouffre, on mène le touriste devant trois cascades jaillissantes au pied desquelles sont trois puits creusés dans la roche, de 10 pieds de diamètre sur 50 ou 60 de profondeur. L'eau qui tombe dans ces trous se meut d'une façon rotatoire et quand on jette au fil de l'onde une branche ou un bâton, ils disparaissent d'abord, puis remontent au-dessus de l'eau pour s'enfoncer ensuite.

Les richesses minières dans cette région du French Broad sont très nombreuses. Du reste, il en est de même dans toute la Caroline de l'Ouest et du Nord. Le grand Western Turnpike d'Ashtville — autrement dit le Grand Chemin — passe sur une étendue de plus de 120 milles au-dessus de mines de fer, de cuivre et de plomb. On prétend même qu'on trouverait de l'or et de l'argent, si l'on cherchait bien. Mais ce qu'il y a de plus visible, ce sont les couches de brèche multicolore qui varient, du rose foncé au rose pâle, jusqu'aux couleurs les plus sombres et les plus brillantes.

Le voyageur parcourt un territoire sur lequel coulent des eaux minérales de plusieurs sortes. On lui montre des cataractes grandioses, des abîmes dont la profondeur le fait frémir, des fourrés — *chapparals* — fréquentés seulement par les animaux carnassiers, et des forêts où le pied de l'homme ne s'est jamais posé. Mais, d'un autre côté, voici des vallées fertiles, des déclivités de collines où l'agriculture déploie ses prodiges.

Tel est ce pays étrange, riche et pittoresque, que l'on appelle le French Broad, qu'il ne faut point dédaigner quand on parcourt les États du centre de l'Union américaine.





LE VIEUX MOULIN. — LA RIVIÈRE KREMS.



XLVI

## LA BRÈCHE DES CUMBERLANDS

VUE DE KENTUCKY, PRISE DU CUMBERLAND GAP.

Il est peu de véritables touristes qui n'aient pas visité les cimes élançées des Alpes ou des Pyrénées, le mont Blanc et le Canigou, le cratère du Vésuve ou celui de l'Étna, le sommet dénudé du mont Washington, voire même les *cañons* géants des déserts du Lointain Ouest. Mais, si le voyageur veut avoir une idée complète de tous ces paysages réunis dans un seul coin du globe, il lui suffira de venir dans cette région des États-Unis, où les montagnes des Cumberlands s'allongent obliquement, le long des États du Kentucky et du Tennessee.

On peut voir là, en effet, tous les genres de points de vue extatiques dont on a gardé le souvenir dans d'autres pays et sous d'autres cieux et tous feront naître chez le spectateur le sentiment de l'étonnement et de l'admiration.

Cette chaîne de roches verdoyantes ou pelées, tantôt couvertes d'une forêt dense ou de ronces et de fougères serrées les unes contre les autres, tantôt couronnées par des pierres bizarres que l'on dirait lancées sur les pics élevés par une des forces volcaniques des temps passés, depuis 2,000 jusqu'à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, comme autant de bornes milliaires dans la route du ciel, tout émerveille et donne à rêver dans ce territoire du Tennessee.

Çà et là on foule en marchant une immense plaine, sur l'emplacement de laquelle il

serait facile de bâtir une ville et à l'extrémité de laquelle on parvient devant un véritable précipice, au bas duquel sont superposés des amas de pierres, ce qui fait ressembler cet endroit aux fossés d'une forteresse dont les créneaux auraient été renversés.

Il y a également dans cette chaîne des Cumberlands des montagnes accidentées, des grottes qui pourraient servir de refuge aux vents, des chutes d'eau qui n'interrompent en aucun temps leurs mélodies uniformes, des vallons et des gouffres et des forêts si épaisses qu'un homme, quelque peu misanthrope, pourrait s'y cacher et y vivre,

Par le monde oublié, n'y songeant plus lui-même.

Tout, en un mot, dans ces retraites du Tennessee, est fait pour intéresser les poètes, les artistes et les géologues. La nature s'est évertuée à réunir dans cet État de l'Union les nombreux éléments de son immuable création.

La dénomination géographique de Cumberlands fut donnée en 1748, à ces montagnes par une société de chasseurs qui, les premiers, s'y étaient aventurés à la poursuite d'animaux sauvages. A cette époque, vivait en Angleterre le duc de Cumberland, et ce fut à ce premier ministre, que ces *sportsmen* firent l'honneur de dédier leur trouvaille.

Les cimes des Cumberlands sont la véritable curiosité de cette région montagneuse. Elles se font vis-à-vis les unes aux autres, et l'on rencontre, à mesure qu'on voyage en parcourant leurs assises, des brèches, ou plutôt des vallées étroites qui paraissent de prime abord situées à une toute petite distance, mais dans lesquelles on ne parvient qu'après avoir chevauché ou marché à travers collines et vallées aboutissant toutes à un labyrinthe où l'on pourrait se perdre, si l'on n'était pas accompagné par un guide habile.

La plus remarquable de toutes ces brèches ou fissures dans la chaîne des Cumberlands est celle que l'on nomme « Cumberland Gap », située dans l'est du Tennessee, près de la frontière du Kentucky, à 150 milles sud-ouest de Lexington. C'est la seule ouverture que l'on trouve à 80 milles à la ronde qui mérite le titre de *Gap*, — brèche, — qui lui a été donné.

Il y a bien, en certaines localités, d'autres « brèches » du même genre, mais qui n'ont point cette importance. Elles servent en effet de moyens de communications dans le cœur même de la chaîne des Cumberlands. C'est ainsi qu'à l'endroit connu sous le nom de « Roger's Gap », sis à 18 milles de la brèche des Cumberlands, il n'y a réellement aucun passage, à moins que l'on n'appelle ainsi une sorte de sentier, à peine praticable pour un homme et sa monture, qui se dirige en diagonale vers le côté sud.

La brèche dont nos lecteurs trouveront la gravure dans ce chapitre mesure 6 milles de long et, en certains endroits, elle est si étroite que c'est avec la plus grande difficulté que l'on a pu s'y frayer un chemin. Les rochers qui se dressent des deux côtés de cette route sont de 1,200 pieds de hauteur et quand un touriste a réussi à parvenir à leur sommet, il y jouit d'un spectacle dont il ne soupçonnait point l'existence.

Voici devant lui, vers le sud, les vallées enchanteresses du Tennessee, tapissées, pendant l'été, de pâturages où la couleur verte assume des teintes multiples, tandis que, l'automne venu, ces mêmes prairies sont soumises à des dégradations prismatiques, c'est-à-dire à des cultures dont les plantes offrent des aspects multicolores.

Si le voyageur porte ses yeux vers le nord, l'aspect change complètement : il lui faut

suivre les sauts de mouton des collines ; aussi, quand il demande son chemin à quelque habitant du pays, celui-ci pourrait lui répondre fort à propos par ce vers d'un poète aimé :

La vague court après la vague.

Cette brèche des Cumberlands sert de grand chemin pour relier la Virginie, du côté sud-ouest, aux autres États qui l'avoisinent.

C'est à cause de cette position exceptionnelle que, pendant la guerre de 1866, les chefs de l'armée confédérée crurent important d'occuper la passe et de la fortifier d'une façon sérieuse. Plusieurs batteries d'artillerie avaient été hissées sur les montagnes et une compagnie de soldats expérimentés resta cantonnée à l'issue du passage, pendant plusieurs mois, pour défendre, dans ce site sauvage, les embranchements des chemins de fer aboutissant à Richmond, North Alabama, Mississippi, Nashville et Memphis, dont il fallait conserver l'intégrité à tout prix.

Les abords de la chaîne des Cumberlands, du côté nord-est, lorsqu'on a quitté Abingdon, dans la Virginie, sont situés dans une région sauvage et accidentée. Le seul plaisir dont puisse jouir le voyageur qui s'est aventuré à cheval dans ces vallées pittoresques est celui de jeter les yeux à droite et à gauche sur les échappées de paysage qu'il peut entrevoir par les fissures des rochers. Tantôt il lui faut franchir un fossé ; plus loin, un ruisseau qui fait plus de tapage que de dégâts. Tantôt il s'arrête pour examiner une ferme perchée sur les flancs d'une montagne, pour cueillir une fleur ou entendre gazouiller un oiseau accroché aux parois de la montagne.

La population des Cumberlands est très hospitalière : il faut lui rendre cette justice que, partout où l'on entre, on est sûr d'être parfaitement accueilli.

Cette route, se déroulant le long des méandres de la brèche, décrit des sinuosités qui la font ressembler à un vaste ruban. Elle s'accroche, de tous les côtés, à la terre, à la roche, aux arbres et c'est, à vrai dire, le chemin de guerre que suivaient les Cherokees et les autres tribus indiennes qui se livraient à des excursions fréquentes, d'un État dans un autre. Les ingénieurs américains n'ont eu qu'à l'élargir.

C'est par là que passaient Boone et les premiers colons de l'Ouest. C'est sur cette route qu'eurent lieu des scènes de meurtre épouvantables, dont la légende a apporté la tradition jusqu'à nous. Celui qui a entendu parler de toutes ces aventures sinistres ne serait pas étonné s'il voyait tout à coup se dresser près d'une roche bordant le chemin un Peau-Rouge qui pousserait son *warmhoop* éclatant, ou s'il entendait les échos répercuter la détonation de la carabine d'un coureur des bois.

En somme, cette contrée sauvage a conservé le mystère des siècles passés : le progrès n'a point encore envahi ce territoire.

On compte peu d'habitants dans la brèche des Cumberlands. Parmi ceux qui s'y sont établis, on peut citer un hardi pionnier dont la maison s'élève près d'un pont très ancien et où il vend des articles d'épicerie, des comestibles, des liqueurs et même des vêtements aux passants et aux voisins occupés à la culture des terres. C'est là qu'on vient lire la gazette et causer de toutes choses. C'est là que s'arrête le berger à qui son maître vient de donner — pour lui payer ses gages — un chèque sur la banque de Nashville.

Il arrive bien souvent que le malheureux ne sort de la taverne qu'après avoir laissé

entre les mains du *landlord* son billet à ordre. La rencontre de gens sans aveu, l'entraînement auquel il a cédé pour boire et jouer aux cartes, tout cela a amené cet imbécile à se laisser duper comme un écolier.

Il y a des tavernes — *Groceries* — semblables, échelonnées sur le parcours, à 5, 10 et 15 milles de distance les unes des autres, les unes placées sur la voie, les autres cachées derrière un bouquet d'arbres que les habitants appellent les *Poches* de la montagne. Toutes sont autant de lieux dangereux pour celui qui ne sait point conserver intact ses vœux de tempérance. Pauvres brebis qui laissent leurs toisons aux ronces du chemin!

Nous nous rappelons encore, en écrivant ce chapitre, une aventure à la fois dramatique et comique qui nous arriva en traversant certain jour cette partie du Tennessee que nous venons de décrire!

Le chemin de fer de « Nashville and Chattanooga » nous avait laissé à Mac-Minville, qui est le « terminus » d'un petit embranchement destiné à rejoindre plus tard Sparta, en se reliant à un autre railway qui part de Jasper. Après maintes difficultés qui nous avaient retenu à Mac-Minville jusqu'à trois heures après midi, pour y trouver une voiture, nous nous étions mis en route, ayant pour conducteur un homme d'assez mauvaise mine, mais qu'on nous avait recommandé comme un guide expérimenté et un brave garçon. Nous avions accepté ces deux qualités sans trop y prendre garde, mais, une fois lancé dans les chemins déserts des *Cumberland*s, nous nous demandions, avec une sorte d'appréhension, si nous n'avions pas eu tort d'endosser aussi légèrement les lettres de crédit du loueur de voitures, qui pouvait bien être un coquin associé à un bandit.

Notre cocher, assis à nos côtés dans une sorte de boggey à deux places, avait la parole brusque, le ton rude et semblait peu disposé à nous donner le moindre renseignement.

La nuit était venue, quand nous nous arrêtâmes dans un endroit isolé, au milieu des *Cumberland*s, en face d'un petit bois qui semblait placé là, tout exprès pour servir de refuge à des bandits prêts à demander la bourse ou la vie aux passants.

— *It is here!* — c'est ici, — nous dit laconiquement le guide-cocher.

— Quoi? qu'entendez-vous par là? répliquâmes-nous.

Et, sans ajouter un mot, le Tennesien avait tourné la bride du cheval pour diriger notre véhicule dans un sentier, au bout duquel nous aperçûmes enfin une maison dont avait probablement voulu parler cet homme peu communicatif.

Nous comprîmes alors que cette habitation était une taverne où l'on donnait à boire et à manger et où on logeait à la nuit.

En effet, une enseigne, sur laquelle on pouvait lire le mot : *Grocery*, indiquait le genre d'affaires du maître ou de la maîtresse du logis. Un homme portant une grande barbe parut sur le seuil de la porte. « *Welcome! sir!* » nous dit-il. — « *Good evening!* » répondîmes-nous. Et sautant à bas du boggey, emportant notre valise d'une main et notre parapluie de l'autre, nous pénétrâmes dans une vaste pièce servant à la fois de cuisine et de salle à manger, au bout de laquelle était disposée une table sans nappe, mais très proprement tenue.

— Vous voulez souper et coucher, monsieur? demanda l'hôtelier.

Sur notre réponse affirmative, il disposa un couvert, posa du pain sur la table, avec un pot d'ale, et s'en alla chercher les mets préparés dans trois ou quatre casseroles de fer battu qu'il revint aussitôt étaler devant moi.



LA BRÈCHE DES CUMBERLANDS, VUE PRISE DE EAGLE CLIFF.

L'aspect de cette taverne, disons-le, était sinistre. Nous nous disions que nous étions à la merci de vrais coquins et que nous ne sortirions pas vivant de leurs mains.

À peine notre repas était-il achevé que trois personnages firent irruption dans la salle; tous trois armés de fusils, le couteau à la ceinture, et faits... comme des compagnons de Jean Sbogar.

Les nouveaux venus se contentèrent de faire un signe de tête au landlord, qui leur dit d'une façon interrogative: « *Well?* (eh bien). » Et ils répondirent: « *Nothing* (rien). »

Comme on l'avait fait pour moi, on servit aux trois *condottieri* un souper copieux, et quand je quittai la place pour monter à la chambre qui m'était destinée, je les laissai encore à table, buvant du whisky et du brandy, et fumant des cigares.

Le *bed room* où je fus conduit était tout simplement une pièce badigeonnée à la chaux, meublée d'un lit placé au fond d'une sorte d'alcôve, d'une commode massive sur laquelle étaient placés la cuvette et le pot à eau, d'une rangée de portemanteaux et enfin de quatre chaises autour d'une table de sapin. Un détail à noter, c'est que la porte de la chambre fermait assez mal. D'un coup d'épaule on eût pu en faire sauter la serrure.

Dès que nous fûmes seul, après nous être, en manière d'acquit, verrouillé aussi bien que cela se pouvait, nous tirâmes à grands efforts la commode vers la porte et la plaçâmes de façon à former une barricade.

Cela fait, après avoir sérieusement examiné et sondé le mur, nous allâmes nous étendre sur le lit, tout habillé, plaçant à notre portée un revolver chargé qui ne nous quittait jamais en voyage. Deux heures s'écoulèrent, minuit venait de sonner au concou de la pièce d'en bas, qui résonnait comme le carillon d'une église, lorsqu'un bruit se produisit au-dessus de notre tête. Une trappe avait été soulevée et une voix murmura ces mots qui parvinrent à nos oreilles: *He his asleep* (il dort). — *All right!* répliqua une autre personne.

Une lanterne qui se montra par l'ouverture éclairait un des trois bandits dont nous avons déjà parlé; il jeta dans le vide une échelle de corde qui paraissait solidement amarrée, et nous le vîmes descendre, tenant un couteau ouvert entre les dents. Il va sans dire que nous nous tenions sur la défensive, prêt à faire feu quand le moment serait venu.

Parvenu au milieu de la descente, l'homme au couteau s'arrêta et, se penchant à droite, se mit tranquillement à couper une moitié de jambon appendue à la paroi de l'alcôve, en compagnie de sept ou huit *hams* de Cincinnati, mis au sec à cet endroit.

Nous étions rassuré et très disposé à rire de notre méprise, mais par amour-propre nous crûmes devoir observer le plus profond silence. Lorsque la trappe se fut refermée, la peur s'était envolée et nous dormîmes jusqu'au lendemain matin.

Le soleil était levé depuis trois heures quand nous reprîmes notre course à travers les *Cumberlands*.

Notre guide n'avait pas plus de jovialité que la veille et ce n'est pas à lui que nous eussions voulu avouer notre faiblesse. C'est égal, nous avions éprouvé une rude épouvante. Nos lecteurs conviendront qu'elle était motivée.

C'est par la brèche des *Cumberlands* que l'on expédie à Baltimore, sur des charrettes construites assez solidement pour supporter les trémoussements du voyage, les pommes sèches, les pêches, les marrons et châtaignes, le beurre, le lard, le saindoux, les graines de lin, etc., qui font le principal commerce du pays.

C'est également par cette brèche que s'opère le commerce des mulets et des chevaux. Les montagnes des Cumberlands recèlent de nombreux haras où l'on peut trouver à acheter des bêtes de prix ; mais ceux qui les élèvent sont très experts et ne se laissent pas facilement tromper sur la valeur de leurs produits.

Les Cumberlandais, généralement parlant, sont aussi libéraux et généreux que solidement bâtis. Leur langage est rude, mais ils sont très courageux et très fidèles en amitié. Ignorants au sujet des conventions de la société, ils n'en donnent pas moins la preuve fréquente de leur instinct naturel pour bien faire et bien agir ; aussi, lorsqu'on pénètre chez eux, on se sent presque en famille.

Il se peut que ces bonnes gens n'aient qu'une seule chambre et un seul lit dans leur maisonnette, mais si vous frappez à leur porte à la tombée de la nuit, ils vous inviteront à partager leur lit. Un matelas est si vite étendu par terre et chacun et chacune y prennent place, sans que, ni les uns ni les autres, vous adressent la moindre question impertinente.

Une nuit est vite passée, et quand l'aube a paru, après vous avoir offert un verre de « peach and honey », — liqueur fabriquée avec des pêches et du miel, — ils vous forcent à vous mettre à table pour déjeuner. Du porc salé, des pains faits avec du maïs réduit en farine et cuit en forme de galette, tel sera le repas ; et, quand vous vous éloignerez, le montagnard vous fera un bout de conduite pendant 3 ou 4 milles. Cette hospitalité se pratique du meilleur cœur du monde, sans le moindre intérêt.

Quels sont les paysans de nos pays civilisés qui agiraient ainsi ?

Du haut de la montagne de l'Aigle, — Eagle Cliff, — le touriste peut suivre des yeux les caravanes qui traversent la brèche des Cumberlands ; il distingue le vieux moulin à moitié ruine, où l'on continue à moudre le blé des gens du voisinage. Ce site est si beau que, depuis longtemps, on y aurait construit un palais moderne si... ces montagnes n'étaient pas trop éloignées de tout centre de population.

Quoi qu'il en soit de cet état primitif de la chaîne des Cumberlands, le temps n'est pas éloigné où la contrée tout entière aura sacrifié au Baal moderne et ouvert ses vallées aux mineurs qui viendront y chercher le minerai encore caché sous ces couches épaisses de roches. Déjà un chemin de fer est construit, dont la destination est de relier le Kentucky et le Tennessee, c'est-à-dire d'ouvrir des communications non interrompues entre l'Est et l'Ouest.

Le fer existe en grande quantité dans ces montagnes ; il est de la qualité de ce minerai dont l'attouchement souille les mains de sa couleur de rouille et que l'on appelle métal lenticulaire. On trouve fréquemment dans ces débris du monde antédiluvien des fossiles, des coquillages et une espèce de corail blanc décoloré, preuves évidentes de la présence de la mer sur notre globe terrestre, aux époques que l'histoire ne peut préciser.

Dans certaines parties de la brèche des Cumberlands, le minerai de fer, dont on voit des traces sur une étendue de 150 milles, se rencontre en blocs énormes d'excellente qualité. L'épaisseur de la mine est de 30 pouces environ.

Le charbon pourrait également être extrait dans les Cumberlands. Déjà, en 1854, on avait rencontré des filons qu'on utilisait pour le chauffage. Vienne une compagnie sérieuse et les mines d'antracite seront bientôt en pleine exploitation.





LES GROTTES DE MAMMOTH.

1. Le dôme de Shelby et le puits sans fond. — 2. L'entrée des grottes. — Le dôme Mammoth. — 4. Le vaste chemin de traverse.  
5. La salle Napoléon. — 6. La chapelle gothique.



LES TOURISTES DANS LE GRAND PASSAGE.

## XLVII

### LA GROTTÉ MAMMOTH

Il fut un temps où l'on ne comptait que sept merveilles dans le monde entier, mais à cette époque, les beautés de l'Amérique étaient encore à découvrir, et l'on ignorait celles de l'Afrique et de l'Asie. S'il en eût été autrement, si la grotte du Kentucky eût été connue, les géographes eussent indubitablement ajouté une unité de plus à l'addition des merveilles. Cette « cave », comme l'ont

qualifiée les Yankees, — la plus vaste du globe terrestre, placée près de la rivière Verte, sur la route de Louisville à Nashville, — mesure 10 milles d'étendue, au dire de certains visiteurs qui se sont plu à explorer, d'un bout à l'autre, dans tous ses méandres. Il y a sans doute quelque exagération dans ce calcul, mais ce qu'il y a de certain, c'est que, pour bien examiner les curiosités de ce souterrain, il est indispensable d'y passer deux ou trois journées.

Afin d'être exact dans notre narration, nous devons tout d'abord avouer que la grotte Mammoth n'offre pas à ses visiteurs des stalactites et des stalagmites aussi brillantes que celles d'autres souterrains du même genre, mais, nulle part au monde, on ne trouve des saillies plus élevées, des excentricités de la nature plus fantastiques.

Le chemin de fer qui traverse le Kentucky dépose le voyageur à Cave City, un tout

petit village où l'on prend la diligence qui fait le trajet, de cet endroit à l'hôtel ou plutôt à la taverne qui s'ouvre à tout venant et qui fournit des guides aux visiteurs.

Muni d'une lampe et de quelques bougies, le touriste et ses autres compagnons d'excursion se mettent en marche à la suite d'un nègre qui prend son rôle de guide au sérieux et crie, de temps en temps, — comme le ferait le capitaine d'un régiment, — ces mots sacramentels : « Halte! Marche! », avant même d'être entré, avec ceux qui le payent, dans les profondeurs de la grotte Mammoth.

L'orifice de cette caverne — *spelunca ingens* — est à moitié caché par des plantes grimpantes et des mousses qui retombent sur la paroi du rocher et la porte d'entrée. Ce coup d'œil est aussi agréable que celui du mince filet d'eau qui coule le long de la roche et va remplir un bassin taillé par la main des hommes, à la base de la montagne.

Dans le vestibule de la grotte, le guide, toujours sur le ton du commandement, crie à ses voyageurs : « Allumez lampes! » et l'on obéit aussitôt... — « En avant! ...arche! » — et l'on se met en route. Un fait curieux à signaler, c'est que le courant d'air semble vous pousser dans les entrailles de la montagne, ou plutôt, au dire des gens du pays, c'est l'aspiration de la grotte qui « vous avale ». La première impression du touriste est celle du froid, mais peu à peu le frisson disparaît et l'on respire un air sec, salubre et bienfaisant.

Vous ne rencontrez d'abord sur votre chemin, pendant 1 mille de parcours, que des débris de salpêtre, car le gouvernement américain, en 1808, faisait exploiter ce produit pour la fabrication de la poudre; mais tout à coup vous pénétrez dans la « Rotonde », où le guide produit une vive clarté, au moyen d'une feuille de papier imprégnée d'huile. Cette salle, haute de 75 pieds et large de 170, est placée, dit-on, au-dessous de la salle à manger de l'hôtel où l'on est descendu, près de l'entrée de la grotte. C'est là, à proprement dire, l'antichambre du Mammoth Cave, toujours au dire du cornac fourni par l'administration.

En avançant toujours sur les pas du chef de l'excursion, le long de l'avenue, l'on rencontre de temps à autre des couloirs qui, à ce que l'on nous a raconté, s'étendent sous terre, ou plutôt « sous roche », à environ 100 milles de profondeur.

A mesure que l'on marche, on se demande ce que l'on deviendrait dans ce labyrinthe américain si les lumières venaient à s'éteindre : mais il n'y a rien à craindre. Le guide s'est pourvu de nombreuses boîtes d'allumettes et il assure ses clients qu'il n'y a pas un coin de la grotte qu'il ne connaisse à fond, de telle sorte que si l'on s'égarait, il vous retrouverait à coup sûr. A mesure que la petite caravane se glisse dans les « rues » de la grotte Mammoth, on peut se figurer sans trop d'imagination que l'on a devant soi des gnomes ou des fantômes, car le bruit des pas est amorti par le sable fin sur lequel posent vos pieds et ceux de vos compagnons.

De temps à autre, une chauve-souris vient frôler la lampe que vous tenez dans la main; c'est encore une terreur qui n'était pas inscrite sur le programme. On pénètre enfin dans une salle que l'on appelle « la chambre des chauves-souris ». Tout est expliqué : ces vampires minuscules tapissent les parois de la pierre; il y a là des milliers de ces *bats*, dont quelques-unes daignent voltiger et frôler vos têtes, pour faire acte de présence et vous donner leur certificat de vie. Ces « noctilions », quelques lézards, certains grillons de mœurs très bizarres, et enfin des poissons *sans yeux*, sont les seuls animaux que l'on rencontre dans les grottes Mammoth.

Le premier point que l'on visite, après avoir laissé la Rotonde, se nomme la Cha-

pelle, vaste salle assez basse de plafond, qu'il serait bien plus convenable d'appeler la Crypte. Des piliers ornés de sautoies s'élèvent de tous les côtés et on vous montre une concrétion de pierre ressemblant fort à un autel saupoudré de toute sorte de micas brillants, qui, éclairés par la lampe, produisent un effet merveilleux. A quelques pas plus loin, vous passez dans la « Chambre nuptiale ». Le guide vous raconte qu'en cet endroit avait eu lieu le mariage d'une jeune Américaine qui, ayant fait à sa mère — au moment où celle-ci allait mourir — le serment de ne jamais prendre de mari *sur* la terre, éluda sa promesse en venant s'unir *sous* la montagne à celui qu'elle aimait. Ce même cicérone vous apprend que les stactites *mettent* cinquante ans à *acquérir* l'épaisseur d'une feuille de papier; et sur cette assertion, prononcée avec l'aplomb imperturbable d'un savant, le brave homme, reprenant sa voix de commandement, vous ordonne de le suivre.

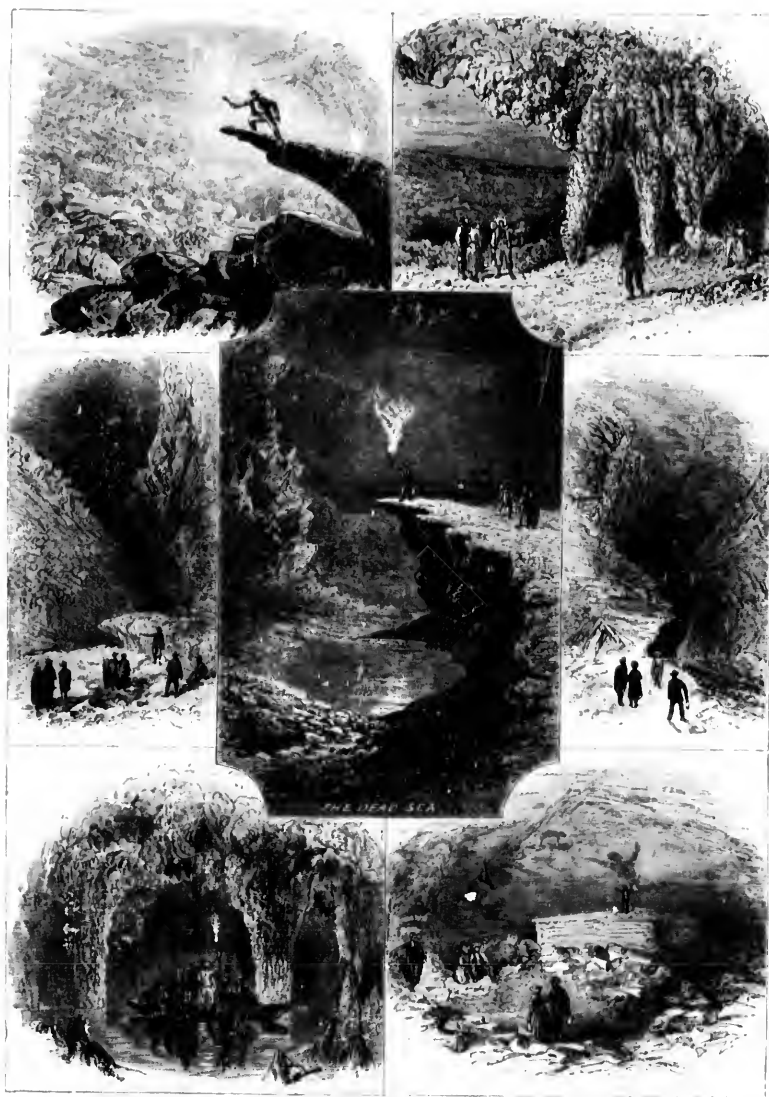
Les souterrains mystérieux de la grotte Mammoth contiennent des rivières et des lacs. A un certain point de la promenade, vous montez dans un bateau que le nègre guide lui-même, au moyen de rames, sur une « mer tranquille » au-dessus de laquelle la voûte constellée est supportée par des piliers brillants dont la lumière fait plus encore ressortir l'éclat. Du reste, il est impossible de se rappeler toutes les formes fantastiques que l'on a eues sous les yeux dans cette pérégrination souterraine. C'est dans ce lac — que l'on appelle la mer Morte — que l'on pêche les goujons que la nature s'est complu à créer aveugles. Ce sont là, du reste, des organes inutiles à des animaux qui vivent dans l'obscurité. La curiosité que l'on montre ensuite au touriste est celle d'un rocher ayant la forme d'un tombeau, lequel est placé au centre d'une vaste salle ressemblant à la moitié d'un vaste melon. Cette « tombe » est celle des « Géants »; c'est là que le guide exhibe un de ses tours familiers, celui de l'ombre chinoise qui atteint une taille formidable. On dirait une énorme araignée cherchant à dévorer des fourmis.

Voici un peu plus loin la « Chambre étoilée », à la voûte étincelante de ...micas, et le « dôme Shelby », dont la grandeur est réellement imposante.

Les murailles, en effet, se perdent dans l'obscurité, au-dessus de la tête des visiteurs : ça et là des pierres se projettent hors de la paroi lisse et brillante et enfin, vous apercevez un gouffre immense, entouré d'un garde-fou, — de peur d'accident, — que l'on appelle « le Puits sans fond », quoique l'on ait mesuré sa profondeur, qui est de 175 pieds.

C'est non loin de là que l'on traverse le pont des Soupirs, construction de bois aboutissant à un autre gouffre que le guide appelle *Side saddle pit*, — le Trou de la selle de côté, — une selle de femme. Ces deux « points de vue », éclairés d'une façon fantastique par le nègre conducteur, offrent un coup d'œil des plus curieux.

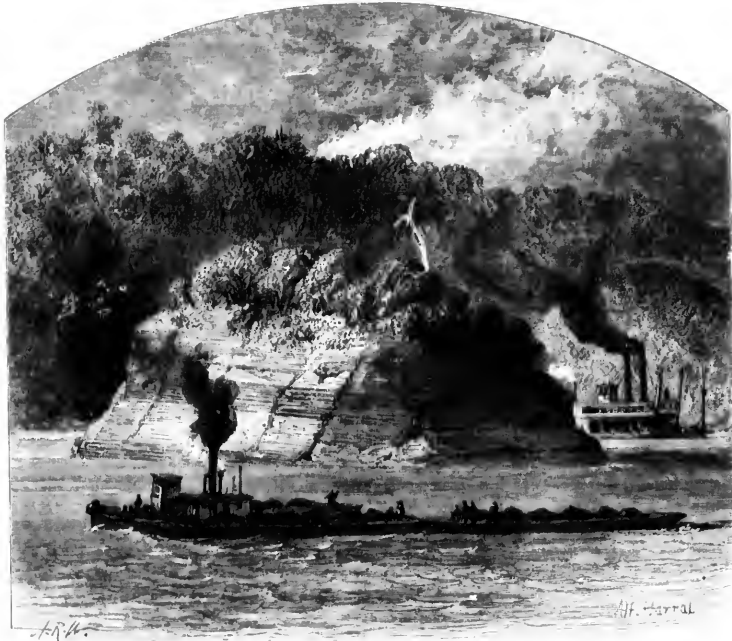
Enfin on arrive devant l'Angle aigu, — *Acute Angle*, — où se trouve le monument de Mac Pherson, amas de pierres assez rustique, qui fut bâti en ce lieu par les officiers d'état-major qui ont survécu à cet illustre général. Enfin l'on revoit la lumière. Nous sommes revenus au point de départ : il faut avoir risqué pareille aventure pour comprendre le bonheur que l'on éprouve à se retrouver en présence du soleil.



VUES INTÉRIEURES DE LA GROTTÉ MAMMOTH.

1. Le saut des amoureux. — 2. L'autel. — 3. La chambre étoilée. — 4. La mer morte. — 5. Le vestibule. — 6. Le lac intérieur.  
7. Le cercueil des géants.

## LE HAUT MISSISSIPPI



LE ROCHER DE LA GRANDE TOUR, AU-DESSOUS DE SAINT-LOUIS.

CETTE description du Mississippi mérite une grande place dans un ouvrage pareil à celui-ci. Ce fleuve américain représente le Nil, — aux sources encore incertaines, — car c'est sur ses bords que se sont passés les faits les plus remarquables de la conquête des pionniers civilisés sur la nation encore sauvage. La tradition racontait qu'il y avait dans certains parages des écueils pareils à ceux de Charybde et Scylla, contre lesquels toutes les embarcations faisaient infailliblement naufrage. L'on entendait, disait-on, les voix des esprits, — messagers du terrible Man-I-Tou, — répercutées de rochers en rochers, ou se frayant un passage à travers les canniers épais des marécages.

A entendre les rapports des aventuriers assez audacieux pour s'être risqués sur ces bords, les tribus des aborigènes qui habitaient sur les rives du Mississippi appartenaient à la race cannibale. Traîtres et implacables dans la guerre qu'ils avaient entreprise pour

repousser les envahissements des Visages-Pâles, ils tenaient toujours leurs tomahawks prêts à frapper l'ennemi vaincu, ou la flèche empoisonnée qui devait le mettre à mort.

A vrai dire, si tels étaient les périls menaçant les voyageurs sur les rivages du « Grand-Père des eaux », ils pouvaient, par contre, obtenir d'immenses avantages en bravant ces dangers, moins terribles qu'on se plaisait à le dire. Le terrain qui s'étendait de l'autre côté du Mississipi était d'une fertilité sans égale. Comme au milieu des jardins d'Armide, on pouvait y cueillir des fleurs de la plus rare beauté, bleues, rouges et dorées, qui servaient d'ornement à des fées toutes disposées à ouvrir leurs bras aux cœurs vaillants qui se mettraient à leur recherche.

Là, dans ce paradis du nouveau monde, la nature se plaisait à éterniser le printemps, les prairies restaient toujours vertes, les arbres ne se dépouillaient jamais de leurs feuilles, sur les monts et dans la plaine, où tout semblait être disposé pour rendre l'homme heureux.

On disait aussi, — que ne disent pas les rêveurs ? — qu'au milieu de ce pays enchanté coulait une fontaine de Jouvence qui rendait la vie et la force à celui qui pouvait se plonger dans ses eaux : les rides s'effaçaient, les joues reprenaient leur fraîcheur primitive, les formes retrouvaient leur élégance, au contact de ce liquide divin; les cheveux blancs se changeaient en chevelure blonde, noire ou dorée, comme au temps de la jeunesse. C'était la terre promise, où le pionnier arrivait pour y jouir du repos et du bonheur que Dieu réserve à sa créature, quand elle se sépare de son enveloppe mortelle. En somme, tous les rêves les plus exagérés trouvaient leur réalité sur ce territoire arrosé par le *Michesepé*.

On vit, à différentes époques, des expéditions, composées d'hommes pleins de courage, s'éloigner des pays espagnols de la Floride et prendre la direction de cette contrée bénie, où le ciel était plus pur que partout ailleurs.

Tandis que de Soto découvrait les embouchures du fleuve, vers le delta de la mer Caraïbe, deux Français, résidant dans le nord de l'Amérique, le P. Marquette et un négociant, nommé Joliet, descendaient du Canada vers les sources du fleuve. Le premier qui se hasarda sur le lit du Mississipi, depuis ses sources glacées jusqu'aux confins de la mer des Tropiques, se nommait le chevalier de La Salle, un vrai héros comme on n'en voit plus de nos jours.

Le missionnaire Marquette s'était avancé sur le Wisconsin, au mois de juin 1673, et le 3 juillet suivant, le bateau qui le portait parvenait au confluent de cette rivière avec le Mississipi. Le premier Visage-Pâle se trouvait en présence du Peau-Rouge habitant les prairies et les bosquets de cotonniers sauvages qui couvrent un vaste espace de terrain sur la rive opposée à celle par où le conquérant était arrivé.

Ces aborigènes que venait visiter le missionnaire n'offraient pas tous le même degré de civilisation. Les uns vivaient non seulement du produit de leur chasse et de leur pêche, mais encore des récoltes de leurs travaux en agriculture. Ils tissaient eux-mêmes un drap grossier pour s'en revêtir et, ne songeant point à faire la guerre à leurs voisins, ils se contentaient de repousser les attaques de leurs ennemis féroces. Ceux-ci, — par malheur les plus nombreux, — ne se plaisaient qu'au carnage : leur gloire consistait à scalper leurs victimes et à accrocher cette chevelure sanglante aux wigwams qui les abritaient. Le langage de ces Indiens était composé de plusieurs dialectes, dont deux, particulièrement, n'avaient aucun rapport entre eux.

Le bon religieux venu ainsi en explorateur dans le pays des sauvages prit note de tout ce qu'il voyait à mesure que le courant emportait sa barque vers le sud ; par malheur, ceux qui sont venus à la suite du P. Marquette n'avaient aucun souci de ce qui a trait à la philologie ; aussi les gens de science déplorent-ils maintenant que l'on n'ait pas conservé des dates, des notions vulgaires, à l'aide desquelles on aurait pu reconstituer l'histoire de certaines nations, complètement disparues à cette heure et dont la place sur le continent américain est actuellement occupée par les Européens. Il est vrai qu'on doit à ceux-ci l'importation de la plus belle agriculture du monde et l'établissement de villes splendides, qui deviendront peut-être à leur tour des ruines, comme le sont les cités des temps reculés, Ninive et Babylone.

Nous allons remonter ensemble, amis lecteurs, les eaux du *Michesepé*, de Saint-Louis jusqu'aux chutes de Saint-Anthony. Notre tâche sera plus facile que si nous descendions le grand fleuve. Nous voilà donc installés à bord du bateau à vapeur qui va se rendre de Saint-Louis à Saint-Paul et fera passer devant nos yeux un panorama dont les sites sont tous admirables.

Nous dirons cependant, afin d'être exacts, que le paysage, aux abords de Saint-Louis, n'a rien de très remarquable ; mais, à mesure que l'on atteint les parages de Keokuk, les vues deviennent plus pittoresques, si bien que, parvenu aux confins de Dubuque, on se laisse aller à la contemplation.

De cet endroit à Trempe-à-l'Eau et en remontant toujours vers le lac Pépin jusqu'aux chutes de Saint-Anthony et à Minnehaha, le *crescendo* augmente et arrive à son plus haut degré. C'est pour suivre cette gradation que nous allons procéder par ordre et gravir les uns après les autres les échelons de ces pays enchanteurs.

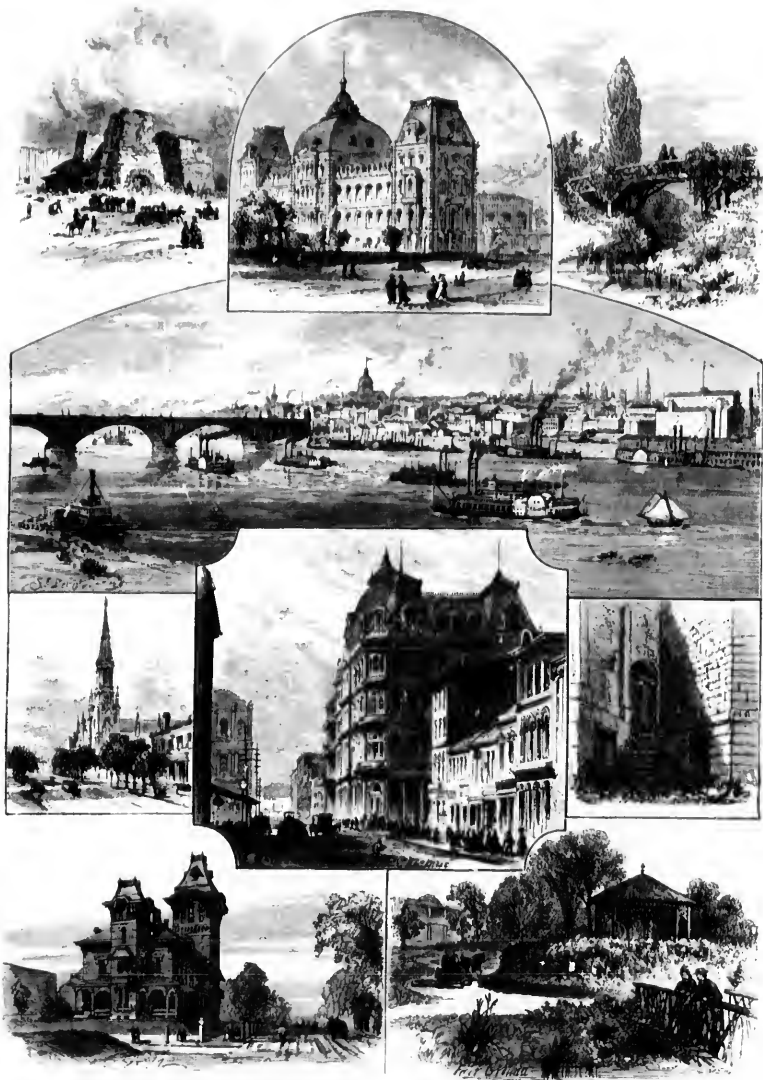
Commençons par décrire Saint-Louis, après avoir dit quelques mots des hautes cimes qui se dressent en aval de la cité. C'est là le point désigné par les pilotes comme le « terminus » du Haut Mississippi, dont la Nouvelle-Orléans passe pour être aussi le point extrême du bas Mississippi.

La ville de Saint-Louis dispute à Chicago le titre de métropole de l'Ouest ; mais la première, — n'en déplaise aux citoyens de la grande cité de ce coin du pays, — se targue, avec raison, d'une date très ancienne dans l'histoire des États-Unis. En 1762, les Français en jetaient les fondations, et en 1764 la population s'élevait déjà à 120,000 âmes, tandis que, de nos jours, on y compte plus de 350,000 habitants.

La ville, proprement dite, est placée du côté ouest du fleuve, sur une élévation qui rend les inondations impossibles. Les constructions forment deux terrasses dont la première — la plus basse — se dresse à 20 pieds de hauteur au-dessus du niveau du courant d'eau ; la seconde s'en va, en grim pant sur les flancs de la colline, jusqu'au milieu d'une plaine très bien plantée.

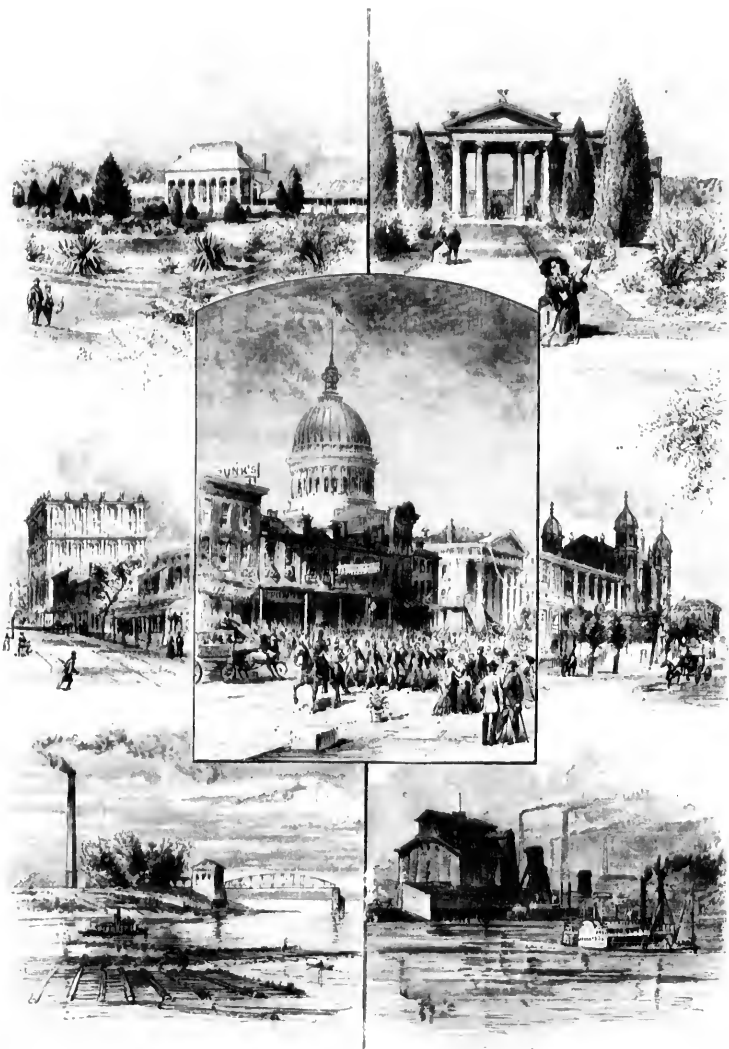
Les limites agglomérées de la ville de Saint-Louis se prolongent sur une étendue de 6 milles le long du fleuve, et de 3 à 4 milles en largeur. Si les rues anciennes sont étroites et fort curieuses par leur bizarrerie, par contre, les nouvelles avenues sont très larges et l'on y rencontre de nombreuses maisons d'une architecture élégante. Les édifices publics passent, avec raison, pour très bien bâtis et les parcs, répandus dans les différents quartiers de la ville, sont fort beaux. Dans le nombre on cite le Jardin de Shaw, les plantations botaniques et les serres.





SAINT LOUIS.

1. La cinquième rue, près des casernes. — 2. La nouvelle Court House. — 3. Le parc Lafayette.  
 4. Vue générale de Saint-Louis. — 5. La rue Olive. — 6. La rue Chestnut. — 7. L'angle du collège McDowell.  
 8. Avenue Chouteau. — 9. Le jardin Fair Ground.



VUES DE SAINT-LOUIS.

Les serres du jardin Shaw. — 2. Entrée du jardin Shaw. — 3. Le bâtiment de l'Institut. — 4. La quatrième rue.  
 5. La grande école d'Olive Street. — 6. La prise d'eau. — 7. L'élevateur.

Nous ne devons pas oublier le Fair Ground, dont les parterres très soignés font presque oublier l'absence d'un parc ombreux dans la capitale du Missouri. Qu'on se figure un amphithéâtre où peuvent se réunir 20,000 personnes sur un espace de 50 acres, un endroit planté de bosquets gracieusement groupés, dans lequel on a creusé des lacs artificiels, où l'on rencontre des fontaines à chaque pas et des boutiques à l'abri desquelles on expose des marchandises du meilleur goût, et l'on comprendra que le *champ de foire* de Saint-Louis est un site dont la ville peut tirer vanité.

Le jardin Shaw est un don fait à Saint-Louis par un de ses enfants mort missionnaire. Là se trouvent réunis tous les arbres rares, tous les arbustes, toutes les plantes de pays lointains, élevés en pleine terre ou conservés dans des serres chaudes.

Saint-Louis est réservé à un immense avenir. Le pont grandiose qui a été jeté sur le fleuve, il y a deux ans, est un des plus beaux qui soient au monde : c'est par là que tous les convois de chemin de fer pénètrent dans la ville, amenant avec eux la richesse et la prospérité.

Le long du quai de la ville, on doit forcément s'arrêter ébahi dans la contemplation de ces nombreux bateaux à vapeur qui arrivent, ou se préparent à partir. Mais il y a cinquante ans, avant la construction des chemins de fer, c'était bien autre chose, les constructions fluviales étant alors seules destinées au transport des marchandises et des voyageurs.

Les steamers du plus grand tonnage descendent jusqu'à la Nouvelle-Orléans, tandis que les plus petits remontent le cours du Missouri, jusqu'à sa source dans les montagnes, et celui du Mississippi jusqu'aux chutes de Saint-Anthony.

Nous allons nous embarquer à bord d'une de ces maisons flottantes qui font la traversée entre Saint-Louis et Saint-Paul pendant sept mois de l'année seulement, car la partie supérieure du fleuve se trouve bloquée par les glaces, à dater du milieu de novembre, jusqu'à la fin d'avril. Nous tournons donc le dos à la grande cité, après avoir adressé un coup d'œil à ses fabriques de plomb de chasse et à ses « élévateurs », aux clochers de ses églises et à la coupole grandiose de son Capitole.

Les rives sont plates des deux côtés, — un peu plus élevées cependant du côté ouest que vers l'est, — et les abords en sont sablonneux. Il n'y a rien de très marquant à signaler, pas même la jonction de la rivière Missouri au fleuve Mississippi.

A 3 milles plus haut, nous touchons à Alton, petite ville perchée sur un monticule de pierre à sablons dont l'élévation est d'environ 200 pieds et dont la couleur rouge brun n'a rien de gracieux. On raconte que l'on apercevait autrefois des peintures indiennes sur les parois lisses de la roche; mais, de nos jours, ces hiéroglyphes ont disparu. On fait remarquer aux voyageurs que l'eau du fleuve est bien plus bleue, en cet endroit, qu'elle ne l'était à Saint-Louis et que les îles qui encombrant le lit du fleuve sont d'une origine plus ancienne que les autres placées dans le parcours du Mississippi. Tout porte à croire en effet que ces terrains d'alluvion, en aval de Saint-Louis, sont le produit des inondations, du ramassis des chicots et des sables. Il n'y a qu'à examiner le fouillis d'arbustes marécageux qui s'y trouve, tandis que, sur les îles du haut du fleuve, les grands saules et les érables atteignent des proportions géantes.

A mesure que l'on s'avance sur le parcours du Mississippi, les collines deviennent moins nombreuses; c'est seulement à Keokuk que l'on retrouve ces aspérités du terrain interrompu par des vallées ombreuses. On pourrait croire que le pays distant est situé au-des-

sous du niveau du Mississipi; mais tel n'est point le cas, car les cimes des montagnes sont parallèles au niveau de la prairie qui s'étend au delà.

La ville de Keokuk est bâtie sur la rive ouest, dans l'État de Iowa et celle de Warsaw lui fait vis-à-vis dans l'Illinois. A une très petite distance de Warsaw, la rivière des Moines se jette dans le Mississipi et forme une série de rapides dont les évolutions méritent une visite attentive de la part du touriste. C'est particulièrement à l'automne que ces chutes sont curieuses à voir. Elles paraissent même redoutables aux bateliers dont les embarcations sont chargées; mais les steamboats s'aventurent sans la moindre appréhension au milieu des eaux bourbenses et passent outre.

A dater de ce point du territoire, le voyageur devine qu'il va être à même d'admirer des beautés scéniques dont il ne pouvait pas comprendre l'existence. Les eaux du grand fleuve prennent une teinte bleu foncé ayant pour cause la couleur terreuse et grise des rochers qui se dressent sur les deux rives. Les îles ont envahi le lit du Mississipi et forment une sorte d'archipel, au milieu duquel il faut naviguer avec prudence, car le courant n'est pas rapide et la profondeur du fleuve a diminué. Mais ceci est l'affaire du pilote: le touriste n'a qu'à se fier à lui et il peut admirer à son aise les bordures ornées d'arbustes fleuris et d'iris aux pétales violacés. Partout émergent du sein des eaux des lis jaunes et des nymphéas aux boutons dorés ou argentés, en pleine floraison. Ce sont les arbres à coton dont l'essence est la plus répandue sur ces îlots déserts; les osiers et les chênes ont envahi les bordures et rendent l'abord de ces îlots impénétrable. A chacune des pointes de ces îles, on aperçoit généralement un petit banc de sable blanc qui disparaît suivant l'impulsion du courant.

C'est surtout à l'époque de la fonte des glaces que ces bancs sont emportés par les banquises fluviales: ils disparaissent pour se reformer ensuite.

Après avoir dépassé Keokuk, le bateau à vapeur continue sa route et le panorama des îlots et du paysage se déroule encore devant les voyageurs. L'on passe, à 70 milles en amont, devant l'embouchure de la rivière Iowa, située sur le côté gauche du fleuve. Et la grande embarcation continue sa route, pendant 50 milles en amont, jusqu'à l'endroit où l'on se trouve en présence d'un spectacle nouveau.

Nous avons dit que la plupart des îles du Mississipi sont des langues de sable d'une durée temporaire. Trois seulement reposent sur des rochers. Les touristes se trouvent, à l'endroit où le steamboat est parvenu, devant la plus grande de ces îles, que l'on appelle « Rock Island » et qui a 3 milles de long. Son étendue consiste en 1,000 acres de terre, dont la plus grande partie est nue, tandis que l'on trouve dans les autres une forêt de très belle venue. Le sol repose sur de la pierre meulière, laquelle a servi au gouvernement américain pour la construction d'une forteresse et d'un arsenal d'aspect assez formidable.

Cet emplacement militaire servait de quartier général au célèbre général Scott pendant la guerre qu'il avait entreprise contre le chef indien Black Hawk, — le Faucon Noir.

Depuis cette époque, la fortification a été abandonnée et remplacée par des constructions modernes d'une solidité plus importante. Le Département — ministère — de la guerre a établi là son arsenal et s'est évertué à faire ressembler ce coin de terre à la station militaire de West Point, sur le fleuve Hudson.

Nul ne se douterait en passant devant Nauvoo, petite ville que l'on voit sur la rive droite du Mississipi, — côté de l'Iowa, — que le mormonisme a pris naissance en cet endroit.

Cette histoire est trop curieuse pour que nous ne lui trouvions pas une place dans ce chapitre de notre ouvrage.

En 1840, un nommé Bennett, qui se disait général, — qualification fort commune aux États-Unis, — demeurant dans le village de Nauvoo, — Illinois, — fonda une secte pour laquelle il interpreta la Bible à sa manière. Le général Bennett avait trouvé dans le saint livre que, puisque Abraham avait eu des relations avec Agar tout en étant marié, de même les autres hommes pouvaient avoir aussi plusieurs femmes. Ce précepte ayant été connu et apprécié, les prosélytes se groupèrent en foule autour du général Bennett; on adopta à Nauvoo les mœurs turques en diminutif, et dans ce pays, si pudique en apparence, où les ladies qualifient du mot *shocking*, — choquant, honteux, — les choses dont nous ne songeons même pas à rougir en France, cette vie licencieuse, où la débauche se cachait sous le prétexte spécieux de la religion, ne trouva pas un mot de blâme pour ces nouveaux sectaires, et leur morale ne fut point alors flétrie par la réprobation publique. Bennett eut pour commentateur un de ses élèves appelé William Stafford, et enfin ce dernier fut détrôné par le fameux Joë Smith, dont la biographie est, elle seule, assez curieuse pour être racontée.

Joë Smith naquit dans une ville de Sharron (Vermont) en 1805; ainsi, à l'époque de sa mort, il avait quarante ans. Smith était fort jeune, lorsque ses parents, qui appartenaient à la secte des Mormons, émigrèrent à Palmyre; il demeura avec eux jusqu'à vingt ans. Smith était d'un naturel vil, ardent, mais d'éducation fort bornée, à cause de la pauvreté de sa famille. Abandonné à ses propres ressources, il resta presque ignoré jusqu'en 1827, époque à laquelle il prétendit un beau jour avoir trouvé le Livre des Mormons. Cette fourberie audacieuse ne reçut aucun démenti. En 1832 seulement, quelques hommes influents du parti de Smith publièrent un ouvrage dans lequel ils représentaient celui-ci comme ayant enfreint les lois de leur religion. Selon eux, Smith était un intrigant qui avait jadis, de connivence avec sa famille, trompé le peuple en lui faisant croire qu'il pouvait découvrir des trésors cachés. Joë, disaient-ils, assurait avoir en sa possession une pierre transparente et miraculeuse, à travers laquelle il découvrait les richesses renfermées dans les entrailles de la terre et les désignait à ceux qui avaient payé sa consultation.

Ce charlatan religieux prétendait aussi avoir trouvé une Bible aux feuilles d'or, faisant suite au livre des Mormons, et pour la publication de laquelle il avait reçu des ordres du ciel. Ses partisans attendaient avec impatience l'impression de ses deux volumes.

Ils furent en effet publiés, et le gouvernement débonnaire des États-Unis n'employa aucun moyen pour les faire disparaître de la circulation. Il est vrai de dire aussi qu'on ne supposait alors à ces livres aucune influence sur les masses, car ils étaient écrits sans droiture et sans probité.

Joë avait un frère nommé Hiram, qui était aussi intrigant que lui. Ces deux associés promirent à leurs adhérents de leur montrer les feuillets des livres sacrés aussitôt que les volumes seraient imprimés. Mais plus tard, ils prétendirent avoir reçu un ordre du ciel leur enjoignant de ne point faire voir ces feuilles à des yeux profanes et de les détruire entièrement.

L'assurance et l'audace de ces deux hommes leur acquirent bientôt un grand nombre de partisans. Les ennemis les plus acharnés de Joë Smith devinrent peu à peu ses amis



ROCK ISLAND, DAVENPORT, ILLINOIS. — DAVENPORT, BASSETT, IOWA.

intimes, et en 1838 il fut déclaré universellement ministre des Mormons et salué à l'unanimité du titre de Prophète. Le gouvernement, alors seulement, commença à s'inquiéter. Le major Clarke, officier de l'armée régulière, en station dans l'Illinois, écrivit au président pour lui donner connaissance de ce qui se passait parmi ces sectaires, accusés par lui de meurtres, de vols, de libertinages et de toutes sortes de méfaits. Cette dénonciation n'eut aucune suite; Joë Smith se tint seulement un peu mieux sur ses gardes, et dès lors il commença cette vie d'hypocrisie qui n'eut qu'un côté favorable, celui de faire prospérer le pays, car, en peu de temps, les Mormons, dont les mœurs plus que faciles avaient grossi les rangs, firent du village de Nauvoo une ville régulièrement bâtie, y élevèrent un temple, construit dans un assez bon style, dans lequel l'on voyait une piscine appropriée aux usages du rite des Mormons; piscine pour baptiser les enfants, destinée à baigner les malades pour lesquels cette eau était un remède certain; piscine pour laver les consciences de leurs péchés; piscine pour purifier les morts, etc., et consacrée, en un mot, à toutes sortes d'usages.

Malgré toutes ces ablutions, Joë Smith, aux yeux des gens honnêtes et sensés des États-Unis, n'eut pas le pouvoir de se purifier des infractions aux lois de la morale commises par lui et les siens. On raconte entre autres faits d'immoralité, prouvés par de respectables témoignages, qu'il voulut un jour engager une jeune fille, miss Martha Brotherton, à épouser un de ses complices nommé Young qui avait déjà une femme. Nous n'osons pas reproduire ici les raisons absurdes et ignobles que Joë Smith donna à cette pauvre créature, afin de l'engager à se livrer à Young. Le complot de ces deux misérables, qui abusait du nom de Dieu pour arriver à leur but, réussit en effet, et miss Brotherton suivit l'exemple de mainte autre de ses compagnes qui avaient eu précédemment la folie d'écouter les conseils de Joë Smith, ou de ses prosélytes.

La secte des Mormons devait attirer le grand nombre de ceux qui aiment la licence et le libertinage. C'est ce qui arriva en effet; la ville de Nauvoo se trouva bientôt remplie de tout ce que les États-Unis comptent de mauvais sujets, — et la masse en est malheureusement grande. — Le lieu se peupla, le village devint grande ville, comme nous l'avons dit, et la population monta peu à peu au chiffre de 8,000 habitants. L'union et la paix, qui, par un miracle tout providentiel, s'étaient maintenus jusqu'au mois de mai 1844, furent brisées à cette époque; une collision assez grave eut lieu à Nauvoo.

Les premières difficultés provinrent de quelques disciples de Smith qui, ayant à se plaindre de leur chef et de ses intimes, avaient entrepris de publier un journal qui fût l'organe de leurs plaintes. Ce journal parut, il s'appela le *Nauvoo Expositor*, et grande fut la colère de Joë Smith, lorsqu'il lut, certain jour, dans ce papier un article des plus injurieux contre sa personne sacrée. Il voulut répondre à cette attaque par un grand coup; en conséquence, il publia un appel aux armes contre ses dissidents, et quelques heures après, une troupe de deux cents hommes, munis de mousquets, d'épées, de pistolets, de poignards et de haches, petite armée à laquelle se joignirent volontairement quelque cent autres personnes, s'avança contre la maison où était l'imprimerie, dont les portes furent brisées à coups de hache. Alors commença l'œuvre de destruction. La presse, le matériel du journal furent jetés dans la rue, puis on mit le feu à tout cela, et la foule ne se sépara que lorsque tout en eut été réduit en cendres.

Cette nouvelle parvenue à Warsaw — Illinois — y produisit une vive sensation. Les

ennemis des Mormons coururent aux armes, et ce ne fut seulement alors que l'autorité se réveilla de son inertie. On se hâta d'écrire à Carthage, chef-lieu du comté de Hancock, et des officiers de police partirent pour Nauvoo, avec des mandats d'amener contre les personnes désignées comme ayant pris part à la destruction du *Nauvoo Expositor*. Ces démonstrations ne furent pourtant qu'illusoire, car on n'osa sévir contre aucun perturbateur. D'un autre côté, Joë Smith dirigea lui-même une sorte de police dont les mandats furent mieux exécutés par ses partisans, et il arrêta tous ceux qu'il soupçonnait ne pas donner dans ses vues.

Une guerre d'extermination fut dès lors déclarée à Warsaw par les Mormons, mais les habitants de cette ville, secourus par quelques comtés voisins, se préparèrent à repousser les attaques de Joë Smith et de ses partisans. Les Mormons furent effrayés des démonstrations de leurs dissidents, mais ils s'étaient tellement avancés qu'il leur était impossible de reculer.

Le gouverneur du pays, le général Ford, se hâta de rassembler un corps de troupes. Le 25 juin 1844, il se présenta devant Nauvoo à la tête de 2,500 hommes, et il somma Joë Smith et les Mormons de mettre bas les armes. Ceux-ci refusèrent d'obéir.

Le lendemain, Joë Smith et son frère Hiram, pris tous les deux d'une terreur panique, abandonnèrent les leurs et prirent la fuite à travers champs. Ils furent poursuivis et arrêtés, le 27, par un bataillon du corps d'armée du général; on les conduisit à Carthage, où ils furent jetés en prison sous la garde de deux cents hommes.

Dès que la nouvelle de cette arrestation fut connue par les Mormons, ils songèrent à délivrer leur Prophète, mais leur projet ayant été éventé, ils songèrent à se débarrasser de Joë Smith et d'Hiram.

Dans ce but, quelques hommes s'étant barbouillé le visage avec du noir, profitèrent du moment où la garde de la prison ne se composait que de huit hommes; ils forcèrent la porte et se ruèrent sur ces deux infortunés. Ce fut alors que, pour échapper à cette attaque imprévue, Joë Smith et Hiram cherchèrent à se sauver par la fenêtre de la prison. Mais un des assaillants, reconnaissant les fugitifs, tira sur le Prophète un coup de pistolet qui le frappa au cœur : huit autres coups de feu répondirent à cet appel. Le malheureux chef des Mormons tomba sur le sol frappé de cent dix-sept chevrotines, qui toutes furent recueillies depuis par des amis et religieusement conservées.

Hiram eut le même sort que Joë Smith.

Plusieurs journaux donnèrent à cet assassinat un motif politique; le parti whig, disaient-ils, craignait le vote des Mormons en faveur de M. Polk, alors candidat loco-foco-démocrate pour la présidence de 1844. D'autres assurèrent que les habitants de Warsaw étaient jaloux de la prospérité de Nauvoo, où les lois de Joë Smith avaient attiré un grand nombre de prosélytes. Quelles qu'aient été les véritables causes de la mort de Joë, il n'en est pas moins certain que cet homme fut traîtreusement assassiné.

Au reste, quoique les Mormons eussent perdu leur leader, ils ne courbèrent point la tête; quelque temps après cet événement, ils se réunirent en grand nombre à Baltimore pour y tenir une convention, dont le but était de nommer un successeur à Joë Smith. Ce meeting ne produisit aucun résultat, et les Mormons se séparèrent sans avoir pu s'accorder entre eux.

Enfin, le 20 du mois d'août 1844, on élut à Nauvoo, comme grand prêtre de la reli-



gion des Mormons, le frère aîné du défunt prophète nommé Elder Smith, auquel a succédé Brigham Young.

Cependant le prestige qui avait entouré le fameux Joël ne paraissait pas avoir été



ROUTE DANS LA FORÊT DE L'ELF ROCK.

recueilli en héritage par son successeur. La ville de Nauvoo n'était plus aussi prospère qu'avant l'assassinat du prophète des Mormons. La plupart de ces sectaires, dans le but de fuir la persécution qui les entourait, quittèrent le pays, après avoir vendu à vil prix leurs maisons et leurs champs. Ceux qui restaient, — les plus endurcis dans leur croyance, — voulurent venger la mort de Joël Smith. N'ayant pas pu obtenir du gouvernement de Washington qu'il fût fait une enquête et que l'on jugeât criminellement les personnes coupables de ce meurtre, ils résolurent de se faire justice eux-mêmes.

Dans le courant d'octobre 1844, ils attaquèrent les habitants de Warsaw et de Carthage, qui s'étaient ligüés contre leur agression; mais, repoussés avec perte, ils se replièrent sur Nauvoo, où leurs ennemis les suivirent: alors, pressés de très près, n'ayant plus ni force morale, ni force physique pour résister, ils capitulèrent. On leur laissa la vie sauve, mais on les obligea à quitter le pays. Les lecteurs devineront sans doute quelles furent les conditions de cette paix. Les Mormons vaincus furent traités en

flotes, à l'esclavage près. Dépossédés, sans asile pour reposer leur tête, ne pouvant emmener avec eux quelques charrettes chargées des choses les plus indispensables, ils quittèrent en masse le lieu de leur naissance et se dirigèrent vers les grandes prairies en deçà du Mississipi, décidés à aller s'établir vers l'océan Pacifique.



LES PONTS SUR LE MISSISSIPPI, A DUBUQUE.

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de suivre ces émigrants au milieu de ces mers de verdure, ayant pour écueils les Indiens redoutables qui les attaquaient à chaque instant. Les tribus des Comanches, des Pieds Noirs, des Pawnees, Apaches et Sioux scalpèrent un grand nombre de ces malheureux sectaires. Enfin les Mormons arrivèrent sur les bords du Sacramento. Pionniers de l'émigration américaine, les disciples de Joë Smith furent les premiers qui foulèrent le sol doré de la Californie. Remontant le cours de la rivière, ils parvinrent bientôt sur les bords d'un lac immense, aux ondes salées, et au milieu duquel s'élevait un bloc granitique ayant la forme d'une pyramide. Ce site pittoresque plut à Elder Smith et à ses administrés. La terre de Chanaan était trouvée, il s'agissait d'y bâtir la nouvelle Jérusalem. Chacun se mit à l'ouvrage: hommes, femmes, enfants, travaillèrent avec tant de courage, qu'au bout de deux mois les Mormons avaient construit un village sur le plan de Nauvoo, laissant un grand espace au centre pour y élever, à leur loisir, un temple semblable à celui qu'avait construit dans leur ancienne patrie leur prophète révérend Joë Smith.

Bientôt la découverte du précieux minéral fut faite par ces hardis pionniers. Du fort Suttler, la nouvelle de la trouvaille du sable d'or se répandit avec le plus grand retentissement jusqu'aux États-Unis, en passant par le Mexique et l'isthme de Panama. La « fièvre californienne » s'empara des Américains, et, quelques mois après, les Mormons n'étaient plus seuls en Californie; leurs compatriotes les avaient suivis aux confins les plus éloignés de ces pays sauvages et inconnus. A l'heure où nous écrivons ces lignes, la ville de Great Salt Lake City prospère à tous égards: elle est la capitale d'un État nommé Déseret dont les limites sont d'une immense étendue. Elles partent du 33° degré de latitude septentrionale du point où il coupe le 108° degré de longitude ouest de Greenwich. De là elles vont au sud-ouest rejoindre la frontière septentrionale du Mexique, et suivent ensuite, vers l'ouest, jusqu'à son embouchure, le lit principal de la rivière Gila, qui sépare l'État du Déseret des frontières mexicaines. La ligne de séparation parcourt encore la frontière de la basse Californie jusqu'à l'océan Pacifique. Elle remonte la côte vers le nord-ouest jusqu'au 108° 30' de longitude occidentale, qu'elle suit vers le nord jusqu'au point où cette ligne rencontre la crête principale de la Sierra-Nevada. Ces limites se dirigent ensuite vers le nord, le long de cette chaîne, jusqu'à sa rencontre avec celle qui sépare les affluents du Columbia et des cours d'eau qui se perdent dans le grand Bassin. Elles se replient alors vers l'est pour suivre cette dernière chaîne, qui sépare les affluents du golfe du Mexique de ceux du golfe de Californie jusqu'au point de départ.

Tel est le tracé que nous suivons sur une carte dressée par Charles Reuss, et publiée par ordre du Sénat des États-Unis. Cet État s'étend sous 10 degrés de longitude et 9 de latitude.

Chacun sait que la colonie des Mormons prospère de plus en plus. Les adeptes augmentent en proportion de cette prospérité, et cela est facile à comprendre, car la croyance, les mœurs et les usages du cérémonial mormon ont été conservés au Déseret dans leur pureté originelle, telle qu'elle est dévoilée dans un pamphlet publié aux États-Unis, mais dont la teneur est d'un débraillé tel que nous n'avons rien pu en extraire.

Ce tableau ne serait pas complet si nous n'apprenions à nos lecteurs ce que sont devenues les constructions de la ville de Nauvoo et le temple de Joë Smith. Élevées par le communisme et le socialisme, elles devaient retomber dans les mains des disciples d'Owen et de Fourier. Chacun se souvient de « l'Écarie » de M. Cabet, des déboires qu'éprouvèrent

les malheureux qui furent assez crédules pour traverser l'Océan, pour aller périr sur les bords de la rivière Rouge dans le Texas. Nous aimons à croire que l'apôtre de l'icarisme avait été déçu lui-même; c'est du moins ce dont nous avons été persuadé en causant avec M. Cabet lors de son passage à New-York en janvier 1849, alors qu'il se rendait à la Nouvelle-Orléans pour y rejoindre ses administrés. Convaincu que les plaines du Texas n'offraient point, à cause de l'insalubrité du pays, un lieu favorable pour fonder l'Icarie, M. Cabet, accompagné de trois cents de ses adeptes, remonta le Mississipi. On lui avait parlé de la ville de Nauvoo, située dans l'une des plus fertiles plaines de l'Illinois, et qui, depuis le départ de la secte des Mormons, semblait condamnée à tomber en ruines. Dans les premiers jours de mars 1849, les émigrants français arrivèrent à Nauvoo. Frappés de la beauté pittoresque du paysage et assurés de la fertilité du terrain, ils comprirent sur-le-champ qu'aucun endroit n'était plus propice que celui-là pour y mettre en pratique les préceptes du code icarien. M. Cabet résolut de s'arrêter à Nauvoo, afin d'en faire le centre de la communauté, le foyer d'où partiraient pour l'ouest les émigrants qui quittaient l'Europe pour rejoindre leurs frères.

Dans une lettre que M. Cabet écrivait à M. James Gordon Bennett, éditeur du journal américain le *New-York Herald*, — à la rédaction duquel nous avons été attaché pendant dix ans, — il racontait lui-même son installation à Nauvoo. Nous ne saurions mieux faire que de publier ici sa lettre, qui n'a pas été reproduite en France :

« Nous avons quitté la Nouvelle-Orléans le 1<sup>er</sup> mars, nous sommes arrivés à Saint-Louis le 11, et à Nauvoo le 15. Nous étant fait précéder d'une commission chargée de nous préparer des logements, nous nous sommes établis momentanément sur la hauteur voisine du temple.

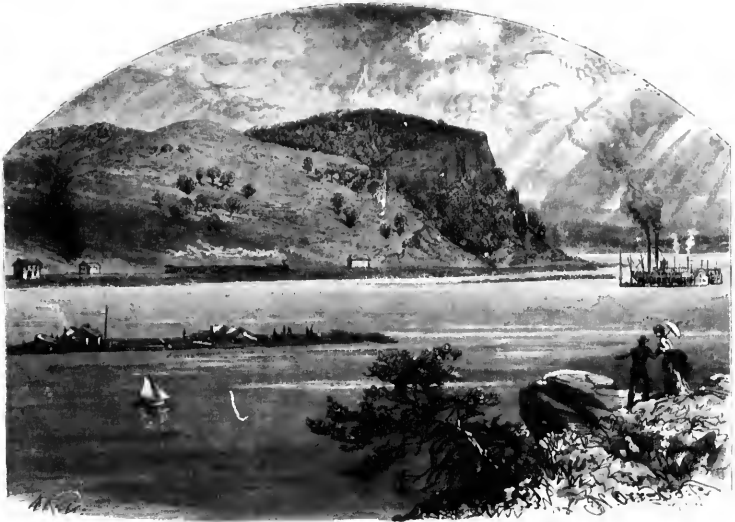
« La beauté du site, éloigné d'une centaine de pas au plus du Mississipi qui roule majestueusement à nos pieds, la salubrité du climat, qui nous rappelle celui de la France, les ressources qu'offre le pays environnant, et par-dessus tout, le bon accueil que nous ont fait les habitants, nous ont fait prendre la détermination de former ici notre premier établissement. En ma qualité de directeur-gérant de l'association, j'ai acheté en mon nom, mais pour elle, le temple, l'arsenal, et une étendue de 11 arpents de terre qui les entourent. Dans l'arsenal nous avons installé de beaux ateliers pour les charpentiers, les tourneurs, les tonneliers, les charrons et les forgerons; les tailleurs et les cordonniers sont dans un autre édifice.

« Nous avons en outre dans un autre bâtiment, construit sur la rive même du Mississipi, une fonderie, et nous y établirons plus tard une scierie, un moulin à farine et une distillerie. Nous avons pris à bail des fermes et des terres, desquelles nous sommes autorisés à extraire de la houille. Nous avons acheté des chevaux, et nous aurons sous peu tous les autres bestiaux qui nous sont nécessaires. Nous avons déjà une boulangerie et une boucherie.

« Quant au temple, nous lui laisserons sa forme actuelle, en y ajoutant seulement une terrasse, qui dominera l'un des plus beaux panoramas du monde. Dans l'intérieur, nous aurons nos cuisines et un réfectoire pour mille personnes, tous les ateliers des femmes, nos écoles, notre bibliothèque, nos salles d'assemblées, nos bureaux, et assez de logements pour 500 personnes, en allouant une chambre à chaque famille.

« Nous transformerons en un beau jardin les 4 acres de terres qui entourent le temple.

« Pour ce qui concerne notre système d'organisation sociale et politique, je me bornerai à dire, pour le moment, que c'est la communauté fondée sur la fraternité et l'égalité, sur l'éducation et le travail. Nous sommes républicains, désirant la république dans toute son intégrité; notre morale est pure; elle est fondée sur le *mariage et les liens domestiques*. Notre religion est la *chrétienté dans sa forme primitive* et fondée sur ce principe : *Aime ton prochain comme toi-même*. Nous sommes les amis et les frères de tous les hommes, à quelque nation qu'ils appartiennent. Nous ne désirons pas nous enrichir aux dépens d'autrui, mais unir nos intérêts aux intérêts de nos voisins, en donnant une nouvelle



LE CAP DE L'AIGLE, PRES DE DUBUQUE.

impulsion à l'industrie, à l'agriculture et au commerce. Nous avons résolu de ne jamais nous mêler des questions politiques qui divisent les esprits en Amérique. Si nous désirons le bonheur de notre pays natal, nous ne souhaitons pas moins celui de notre pays adoptif, et si je dis à nos frères « Venez! » un grand nombre d'entre eux sera disposé à répondre à mon appel.

« Signé : CABET. »

Nous lisons, il y a quelques mois dans les colonnes du *Herald* que l'écarié de Nauvoo avait réussi au delà de toute espérance et que ses membres jouissaient de la sympathie de tous leurs voisins.

A l'exemple du journaliste américain, nous songions à l'inconstance des hommes qui,

après avoir chassé les Mormons, — ces communistes pur sang, — avaient accueilli avec bienveillance les disciples de M. Cabet.

La ville de Rock Island est bâtie sur la rive est du fleuve, dans l'Illinois, vis-à-vis la cité de Davenport qui est placée dans l'État d'Iowa. Des ponts, dont les culées reposent sur l'île, relient ces deux centres de population, et les steamboats circulent à travers des ouvertures qui leur sont faites, comme sur les ponts des canaux des pays intérieurs.

Ces passages fluviaux furent les premiers que l'on avait construits sur le Mississippi, et les bateliers se récrièrent fort à ce sujet, déclarant que ces voies de communication obs-



LE ROCHER BUENA VISTA.

truaient celles de leurs bateaux. Certaines troupes de bandits parvinrent à s'en emparer et brûlèrent complètement ces hardies inventions de l'homme civilisé. A la fin cependant, la cause de l'ordre prévalut et les « gens du fleuve » se virent forcés d'accepter ce qu'ils ne pouvaient empêcher.

On ne peut cependant pas nier que ces navigateurs du Mississippi eussent raison, en fait, de s'opposer à la « pose » de ces « obstructions fluviales » qui entravaient leurs opérations. En effet, les rapides du Mississippi sont si « emportés » en cet endroit, qu'à l'époque des inondations, les bateaux de transport se voient dans l'impossibilité de remonter le courant. Il leur faut donc attendre la présence d'un remorqueur et abaisser ensuite leurs mâts pour franchir le « Rubicon ». Dans quelques années, les chemins de fer pourront traverser sur le pont élevé, en voie de construction, inventé par le capitaine James Eads sur le modèle

de celui de Saint-Louis, pont très remarquable tout en fer dont les vastes arches auront 500 pieds de hauteur.

Après avoir dépassé les rapides, le voyageur remarque un changement dans la forme des collines, qui sont moins rondes et ressemblent fort à des murailles cyclopéennes, abruptes, droites, lisses et d'une teinte très pâle. Ces roches produisent une certaine impression sur celui qui les voit pour la première fois. On s'imagine avoir devant les yeux des constructions maçonnées par la main des hommes, car elles sont d'une forme régulière. Ce qu'il y a de plus plausible pour expliquer cette uniformité, c'est de se dire que, dans un temps éloigné, le fleuve roulait par-dessus ces roches et que le passage des eaux a lissé alors la paroi des pierres.

La largeur du Mississipi, en cet endroit, est de 2 milles, et le fleuve est parsemé d'îlots que la végétation a recouverts d'une verdure luxuriante. Les eaux, au commencement de l'été, sont d'une grande clarté, d'un calme tel, qu'elles reflètent, — ainsi que le ferait un miroir, — les roches bizarres, les collines et les arbres, les herbages même. On dirait de vraies ombres chinoises. On se plaît à admirer ce tableau pittoresque dont la grandeur élève l'âme et la reporte vers des pensées infinies. Il nous souvient encore — après les années qui se sont écoulées depuis notre voyage aux États-Unis — d'avoir passé de longues heures à rêver, assis sur la proue du steamboat qui nous conduisait vers les sources du « Grand-Père des eaux ». Nous guettions les détours du fleuve pour saisir au passage un point de vue nouveau, un spectacle qui nous laissait sous l'impression du charme le plus enivrant, jusqu'au moment où un autre tableau nous faisait pousser des exclamations que rien au monde ne nous eût forcés de réprimer. Cette nature exceptionnelle n'a d'équivalent que dans le pays lui-même. Ces roches dont la base et le sommet sont couverts de plantations drues et verdoyantes ravissent et étonnent celui qui les contemple.

Lorsqu'on approche de Dubuque, situé à 360 milles de Saint-Louis, les rochers assument la forme de châteaux forts : la tendreté de la pierre a indubitablement favorisé les excentricités que l'action atmosphérique a développées sur les pics des montagnes. C'est particulièrement en amont de la ville que l'on remarque ces bizarreries de la nature : certaines roches ressemblent à des corniches très bien taillées, ou à des imitations d'un « castel » ou d'un « burg » rhénan. Ajoutons à cela le grand nombre de guirlandes d'herbes pariétales, de vignes vierges, de lierres, appendues à ces « fausses ruines » et l'on comprendra que les yeux du touriste cherchent à découvrir autre chose que ce qui existe en effet.

Les « falaises » de Dubuque ont plus de 300 pieds de hauteur, mais elles ne s'élèvent point sur la bordure même du fleuve comme à Alton. Au contraire, on remarque une vaste plage qui s'étend de la rive du Mississipi jusqu'à la base des montagnes. C'est sur cette langue de terre que l'on a bâti des magasins, des hôtels et des manufactures. Les maisons construites au-dessus de cette langue de terre ont été hissées le long des rues taillées dans le rocher.

C'est là que se trouvent les demeures des bourgeois de la cité. Naturellement il a fallu ciseler des escaliers dans la pierre, ce sont plutôt des échelles qu'il faudrait dire, et quand on désire jouir du coup d'œil général, il faut gravir ces marches pour arriver à l'endroit voulu.

Du haut de la ville, on aperçoit un îlot de sable, sur lequel s'appuie la pile principale du pont qui traverse le chemin de fer de « Central Illinois ». On peut visiter, à l'extrémité

de cette île, une manufacture de plomb de chasse dont la tour immense — du haut de laquelle on jette le métal en fusion — se détache comme une pyramide hardie sur le ciel bleu.

À l'horizon, on découvre les montagnes de la rive de l'est, dont les déclivités sont couvertes d'une végétation très pittoresque. Bien loin au delà de ces aspérités de la nature, l'œil sonde les plaines de la « Prairie », où le touriste se transporte en pensée, avant de s'y rendre effectivement.

Mais le spectacle qui s'offre au voyageur le ramène toujours au point de vue qui est le plus rapproché. Ici, c'est une roche de forme excentrique; là, c'est une maison enclavée dans des escaliers taillés dans la pierre; un peu plus loin une forteresse qui n'a de véritable que la forme extérieure. On dirait une de ces vieilles cités de la Lombardie, juchées sur une haute montagne, parmi les terrasses étagées, où croissent les figuiers, les grenadiers, les oliviers et la vigne.

Lorsqu'on a dépassé Dubuque, on parvient à un endroit où l'on change de pilote. Ce site, nommé Eagle Point, se compose d'un splendide rocher dont la hauteur dépasse 500 pieds.

Le chemin de fer qui conduit de Dubuque à Saint-Paul est tracé sur la rive ouest, et quand les wagons atteignent Hastings, ils traversent un pont audacieusement jeté sur ce fleuve pour passer à l'autre rivage et remonter vers le nord. Les montagnes qui s'élèvent dans ces parages sont immenses; c'est à leur base que s'avance la machine, et, du pont du bateau à vapeur, on domine tout le paysage.

Eagle Point offre un coup d'œil charmant aux voyageurs, en ce sens que cette montagne descend graduellement jusqu'au fleuve, comme une muraille légèrement penchée et prête à tomber, si elle n'était retenue par derrière par la masse de granit à laquelle elle est adhérente. Les arbres qui croissent au bas du rocher sont de très belle venue : on les retrouve partout, même dans la plaine où l'on cultive la vigne qui sert à fabriquer le champagne américain.

On rencontre quelquefois sur sa route des roches isolées qui ont été réduites à cet état de squelette par l'action des eaux et ressemblent à ces falaises que l'on a nommées *Aonns* en Angleterre, lesquelles sont recouvertes de gazon couleur vert émeraude. Ces déclivités des falaises du Haut Mississipi, à chaque détour de la rivière, offrent un aspect des plus agréables. Maintes fois le touriste s'imagine que ce grand amas d'eau qu'il a devant les yeux est un lac dont les flots s'écouleront pour former le fleuve, et que toutes ces montagnes sont autant de pics qui entourent le grand bassin. Mais peu à peu, à mesure qu'on avance, on découvre que l'illusion s'est évanouie et que le fleuve onduleux s'est frayé un passage à travers les vallées ouvertes parmi toutes ces montagnes.

Ce qui donne au cours du Mississipi l'apparence d'un lac, c'est l'absence du moindre îlot important : il y a bien, de ci, de là quelque langue de terre couverte d'oseraies, mais ces points, mouchantant la surface aquatique, n'obstruent point la vue.

C'est au milieu de ce paysage enchanteur que l'on montre au voyageur le gracieux village de Buena Vista, dont la qualification est due à la fantaisie d'un pionnier intelligent qui, le premier, vint fixer ses pénates dans ce site béni du ciel.

Ce bourg de Buena Vista est très connu des pilotes, eu égard au rocher fantastique qui s'élève derrière les maisons, en deçà du tracé du railway. On dirait que



L'on est face à face d'une construction géante dont le temps a opéré la ruine partielle. Quelques arbres de très belle taille, des ronces et des plantes grimpantes couvrent la paroi et les pierres, tombées du sommet à la base. Tout cela forme un ensemble qui frappe l'imagination.

Des deux côtés, et au milieu de ce rocher séparé en deux, sont ouvertes des ravines très pittoresques, et l'on se demande en vain quelle pouvait être autrefois la forme générale de ce rocher dont on n'aperçoit plus que le squelette.

L'embouchure du Wisconsin est très large, mais les eaux sont peu profondes et le lit de la rivière est obstrué par des bancs de sable couverts d'une végétation qui forme buisson.

Sur les deux rives de ce courant d'eau, aussi bien que sur celles du Mississipi, les montagnes sont ornées de bois touffus : on se croirait sur les bords du Susquehanna.

L'État d'Iowa est placé sur la rive ouest, mais le rivage de l'est appartient au Wisconsin. La récolte du blé de ce territoire est la plus considérable dans toute l'étendue de l'Union. Partout, sur les bords de la rivière, les villes par où l'on passe n'ont d'autre commerce que celui des céréales; mais Dubuque est l'endroit le plus important pour ce genre de trafic.

Ce que l'on peut affirmer, sans crainte d'être pris pour un rêveur, c'est que l'air est plus pur dans cette région que dans les autres contrées environnantes; et pourtant les rayons du soleil y sont d'une très grande force. Les collines qui réverbèrent les éclats de l'astre du jour sont complètement dénudées et leur blancheur force le spectateur à baisser les yeux, afin de ne pas être ébloui.

Toutefois, quand, en se promenant, on parvient à certain endroit ombreux, on y trouve des arbres qui s'élancent vers les cieux, et les parois des roches sont couvertes de guirlandes de vigne vierge, de lierre et d'autres plantes pariétales.

On doit reconnaître que ce territoire du Haut Mississipi est un de ceux qui offrent le plus d'intérêt aux visiteurs, non seulement à cause de la variété des points de vue, mais encore par la beauté des forêts et la limpidité des eaux, qui rappelle celle du lac de Genève.

Ces roches géantes, ces vallées profondes, ces monuments de la nature dont il est impossible de constater l'origine, ces grottes taillées dans la pierre par la main de la création, ces monolithes étonnants, tout captive le voyageur et lui fait remercier le hasard, ou plutôt la curiosité qui l'a amené jusque-là.

Y a-t-il rien de plus attractif, en effet, que cette forêt touffue du milieu de laquelle se dresse tout à coup une aiguille de pierre calcaire, aussi blanche que l'albâtre, reste d'un monument qui fut, sans aucun doute, le double de ce qu'il est actuellement? Quelquefois ces roches assument l'aspect d'une forteresse flanquée de tours, des créneaux desquelles retombent des guirlandes de plantes, que le moindre vent agite comme les voiles d'un navire. Dans certains endroits, la roche est complètement à nu et, sur diverses parties, elle porte un gazon d'un vert éclatant.

Les forêts qui ont poussé dans les ravins, entre les rochers dont nous venons de parler, sont remplies par une végétation drue et composée d'arbres de petite espèce. C'est là que les cerfs du pays cherchent un refuge, et le chasseur qui se met à l'affût, a



LE PAYSAGE DES ENVIRONS DE LA CROSSE.

grand-peine à découvrir les andouillers de l'animal au milieu de ces rameaux de la forêt buissonneuse.

On rencontre çà et là des ruisseaux qui s'échappent du milieu d'une fissure et vont, en murmurant sur un lit de cailloux, se jeter dans le sein du « Grand-Père des eaux ». Il n'est pas rare de voir des deux côtés de cette source ambiante de superbes prairies dont la verdure rappelle le drap d'un billard sortant de la boutique du drapier.

C'est dans un endroit pareil que s'élève le village de la Crosse, devant lequel s'étend le vallon gazonné où les tribus indiennes, accourant de plus de cent milles à la ronde, venaient jouer à la balle. Les Français qui voyageaient à cette époque dans le pays appelaient ce jeu *la crosse* : telle est l'origine du nom donné à cette grande bourgade, où les manufactures abondent et où le bruit des locomotives assourdit du matin au soir.

Le voyage que nous avons entrepris s'accomplit toujours sur la rive droite du fleuve et dans l'État de Wisconsin. Sur l'autre rivage est l'État de Minnesota, où l'on fait un grand commerce de blé et de planches sciées.

Parvenu à cet endroit du fleuve, le voyageur n'a qu'à jeter les yeux autour de lui pour apercevoir de nombreux radeaux prêts à descendre, ou descendant le courant. Une douzaine d'hommes sont dispersés, d'un bout à l'autre du *raft*, ramant à l'aide de longues billes de bois, afin de diriger l'embarcation.

Au-dessus de la Crosse, la vallée du Mississippi s'élargit considérablement, les collines et les montagnes se montrent dans le lointain, et la plaine qui s'étend de chaque côté du fleuve est couverte d'arbres séculaires. Le lit du Mississippi est complètement entravé par des flots qui se suivent comme les grains d'un chapelet. Tous ont été composés par les terrains d'alluvion et sont par conséquent très bas : des arbustes touffus ont couvert l'îlot au point de le cacher en entier. Çà et là un arbre à coton se dresse au milieu du buisson, tantôt du centre du bocage, tantôt formant bordure le long du courant des eaux. Quelle que soit la place où ces arbres ont poussé, leur présence dans ce *chapparral* égaye la vue du passant.

Les montagnes, dans ces parages, atteignent souvent 600 pieds de hauteur. Leur formes diverses sont très nombreuses, mais elles assument particulièrement celle de pyramides.

Le Queen's Bluff, — mont de la Reine, — est un des points de repère servant au pilote à se reconnaître et à lui indiquer qu'il approche du pays téorique de Trempe-à-l'Eau.

Non seulement le Queen's Bluff a été fendu en deux portions par le grand Mississippi, dans les temps reculés, mais encore la surface de ce rocher a été nettoyée par les vents, tandis que les vallons sont couverts d'arbres toujours verts. La partie sud reçoit en plein les éclats du soleil vivifiant. Ces vastes roches semblables à du kaolin, sur lesquelles le plus petit brin d'herbe ne pousse point, sont fendillés en certains endroits par d'énormes crevasses à qui la réverbération donne une teinte bleue que l'on ne trouve pas ailleurs. On dirait un de ces tableaux éblouissants de Breughel « de velours ».

En avant ! en avant ! le steamboat remonte le fleuve aussi uni qu'un miroir : il s'avance rapidement vers l'un des trois flots rocaillieux du Mississippi. Le premier de ces récifs s'appelle Rock Island ; le second se trouve à Trempe-à-l'Eau, à 18 milles de la Crosse : on l'appelle la Montagne au milieu du grand fleuve, et il s'élève à 560 milles, comme un géant qui trempe ses pieds, — sa base, — dans les eaux limpides de ce

courant sans pareil. Les Français qui découvrirent le pays lui donnèrent ce nom qui a été consacré par l'usage.

On ne peut rien concevoir de plus grandiose que ce pic hérissé au milieu du courant. Quelle que puisse être l'opinion des autres voyageurs, nous n'hésitons pas à déclarer que ce site est un des plus beaux des États-Unis. Nous le préférons au lac Pépin, vers lequel on parvient à 25 milles en amont du fleuve.

Cet endroit est désigné de cette façon parce que la largeur du Mississipi est telle qu'elle ressemble à une vaste nappe d'eau enclavée dans des montagnes. Sa beauté défie toute description. Qu'on ne s'imagine pas une masse composée de pics aigus et bravant le ciel; ces aspérités du sol représentent plutôt des collines d'émeraude autour d'un énorme diamant. Toutes ces montagnes sont revêtues de forêts verdoyantes et de prairies de même couleur. Le fleuve qui coule dans ce vaste entonnoir reflète ce paysage enchanteur, qui force le voyageur le moins enthousiaste à reconnaître qu'il est en présence d'un tableau sublime, incomparable et ravissant.

La voie ferrée longe la base des grandes montagnes, que les locomotives frôlent sans trop de bruit; on dirait qu'elles veulent faire oublier leur intrusion dans ce paysage qui ressemble à l'Éden. Et cependant les échos sont forcés de répercuter les sifflements produits par la vapeur, à chaque coup de piston.

Tous les îlots qui bordent le fleuve à Trempe-à-l'Eau disparaissent sous un manteau de verdure composé de juncs paludeens, que la brise courbe suivant ses caprices. Les montagnes des alentours ne sont point pelées, comme on pourrait le croire: les unes sont partiellement couvertes de forêts dont les arbres ont insinué leurs racines dans les roches presque perpendiculaires; les autres sont complètement lisses, sans le moindre arbuste qui les décore; quelques lichens seulement poussent dans les fentes de la pierre: le reste est uni et brillant comme du marbre de Paros.

Il y a un certain chemin tortueux à Trempe-à-l'Eau qui permet au touriste courageux de gravir la montagne; dans la saison d'automne, les côtés de cette voie aérienne sont bordés d'arbustes à baies que les ascensionnistes se plaisent à ramasser.

Rien n'est plus tentateur que ce chemin ambiant, lorsqu'on le contemple par un beau coucher de soleil, ou quand il est éclairé par un nuage doré: cette route vous attire, comme si elle aboutissait à l'Eldorado, à la cité des Elfes où des sources régénératrices attendent le pèlerin, où des femmes aux formes élégantes le bercent et lui feront oublier les dangers et les fatigues du voyage, où les fleurs embaument l'atmosphère de leurs parfums divins, où des oiseaux, au plumage diamanté, font retentir l'espace d'harmonies que l'on n'entend que dans ces régions féeriques.

Trempe-à-l'Eau est spécialement fait pour inspirer les peintres et les poètes: les géologues et les historiens songent, en le voyant, aux mystères des âges reculés.

Rien n'est moins facile que de décider quel est le meilleur point de vue pour admirer le paysage de Trempe-à-l'Eau. Faut-il se placer en aval sur le fleuve, ou bien au milieu des îles, ou bien encore dans le village qui est situé à 5 milles au-dessus? Nous ne saurions nous prononcer sur cette question délicate. Nous nous contenterons de dire que ce petit centre de population est un séjour gracieux où nous voudrions voir se rendre, chaque été, tous les amants de la belle nature.

On se demande, quand on a passé par là, comment il se fait que les Américains

allent parcourir les bords du Rhin ou visiter les rivages des lacs de Côme, de Lugano et du Lac Majeur, quand ils ont, si près de chez eux, des vues qui défient toutes celles que l'on peut contempler le long du fleuve allemand et vers les côtes de Baveno ou d'Isola Bella.

Il est vrai que l'on ne voit pas sur les roches américaines des « burgs » ou des « villas » anciennes et modernes. Mais qu'importe; ne trouve-t-on pas réuni à Trempe-



L'ÎLE DE TREMPÉ-À-L'EAU.

à-l'Eau tout ce qui compose un paysage sans pareil, avec autant de rayons de soleil que vers Cologne, ou le long des collines qui bordent les lacs italiens.

Les arbres énormes qui poussent à la base du mont de Trempe-à-l'Eau dépassent en élégance ce que l'on peut rêver de plus complet. Les îlots du fleuve semblent s'accrocher à leurs racines, comme pour leur demander secours contre les menaces et les éclats du tonnerre. Les arbres à coton ont poussé en grand nombre dans ce terrain d'alluvion : ils couvrent souvent des murailles de pierre calcaire dont la blancheur détonne crâment et attire les yeux, à travers le feuillage.

Les eaux limpides qui coulent dans le voisinage de ces roches, pareilles à des rubans

argentés, sont particulièrement remarquables quand on les visite la nuit, par un clair de lune sans nuage. Cette teinte bleuâtre qui enveloppe le paysage fait éprouver un sentiment impossible à exprimer à quiconque voit les choses à travers le mirage de la poésie et de l'art.

Lorsqu'on a assisté à cette représentation féerique et qu'on regrette encore les châ-



LES ROCHERS CHEMINÉES, PRÈS DE LA VILLE AUX FONTAINES.

teaux du Rhin, il est indispensable d'aller contempler les « Rochers Cheminées », situés près de Fountain City, — la Ville aux fontaines, — à une vingtaine de milles en amont du fleuve. La main des hommes n'a rien eu à faire dans cette construction géante, c'est en cela que ce travail de la nature est plus sublime encore. Comment une vieille ruine de castel du moyen âge est-elle hissée de la sorte sur une montagne du nouveau monde?

On se pose naturellement cette question et nul ne peut la résoudre. Quelle est aussi l'origine de l'appellation de ces roches? On nous a expliqué qu'elles ont la forme des cheminées que l'on voit sur les maisons de la Virginie. A notre avis, l'apparence d'un château démantelé nous a paru plus rationnelle.

Ce castel surgit abruptement du milieu d'un bois d'érables : vers la base, on aperçoit d'une façon distincte une terrasse naturelle très large, nivelée et privée de toute végétation, que l'on peut facilement prendre pour l'esplanade d'un manoir du Palatinat.

Au-dessous de ce terrassement est le rivage du fleuve, où les herbes ont grandi et où les graines apportées par les eaux ont poussé grâce à l'humidité constante du sol. C'est un hallier touffu, impénétrable, à moins qu'on n'emploie le couteau pour s'y frayer un passage.

Le rocher de la Jeune Vierge, — Maiden's Rock, — a été le théâtre d'un grand désastre de ce genre. Tout le monde aux États-Unis connaît l'histoire de Vinora : elle fait partie de la légende du lac Pépin et c'est pour cela que nous allons lui faire place dans ce récit graphique, descriptif et pittoresque.

Vinora, — tel était le nom d'une ravissante *squaw*, autrement dit d'une jeune fille de cette tribu nombreuse des Dah-co-tahs, — que les Français ont appelés les Sioux, mais dont le nom véritable était *Tetone*.

La pauvre enfant s'était éprise d'un Peau-Rouge de sa tribu, grand cultivateur et d'un courage à toute épreuve. Mais, hélas ! son père et sa mère avaient mis dans leurs projets de lui donner pour époux et pour protecteur un guerrier de la tribu des Wapesha. Afin d'amener la malheureuse créature à consentir à cette union qui flattait l'amour-propre et les intérêts de la famille, il n'était pas de mauvais traitement que l'on n'employât : menaces, coups et blessures même ; mais tout était inutile, elle résistait et se refusait à obéir.

La veille du jour que le père de Vinora avait choisi pour l'union de sa fille avec le mari qu'il lui avait choisi, le jeune Dah-co-tah tomba gravement malade : on crut qu'il allait mourir. Dès qu'elle eut appris la maladie de son amant, Vinora gravit une montagne d'une immense élévation dont la cime dominait un précipice et se mit à réciter son chant de mort.

Les Dah-co-tahs se rassemblèrent aussitôt à la base du rocher et tous ceux qui croyaient avoir une certaine influence sur la jeune fille la sommèrent de descendre, lui promettant leur appui et lui déclarant qu'elle ne serait point forcée d'épouser celui qu'elle n'aimait pas. On amènerait ses parents à renoncer à leur projet.

Vinora secoua la tête et répondit qu'elle ne croyait point à ces avances. Elle interrompit alors son chant de mort et adressa d'amers reproches à sa famille au sujet de la façon d'en agir avec elle :

Parents dénaturés je devrais vous maudire,  
Car, si je vais mourir, c'est vous, j'ose le dire,  
Qui m'avez réduit là, par vos méchants refus,

Celui qui m'est si cher n'est point cruel : il aime  
Les travaux de nos champs ; il n'a pour diadème  
Aucun « scalp » d'ennemi... Si vous l'avez exclus,

C'est qu'il n'est point guerrier! mais il a du courage;  
 Il l'a montré vraiment : le premier à l'ouvrage,  
 Le dernier au repos. Le mats récolté

Servait à nous nourrir, vieillards et jeunes hommes,  
 Nos mères et nos sœurs et tous, tant que nous sommes,  
 Dans la tribu. Ti-Ruh, c'est le Roi! Sa fierté

Delaignait les honneurs qu'on décerne aux voraces  
 Tous altérés de sang... la honte de nos races.  
 Je l'aimais pour cela, car il était humain...

Et vous ne l'êtes pas! Je vais mourir, vous dis-je,  
 A moins que Manitou ne fasse un grand prodige,  
 Et, quand je sauterai, n'ouvre sa vaste main

Pour me prendre au passage, avant que je ne tombe  
 Sur ces rochers qui vont bientôt servir de tombe  
 A mes restes mortels. Adieu! je vais mourir.

Vous avez beau prier; il est trop tard! La vie  
 Ne m'est plus rien. La mort est tout ce que j'envie :  
 Retrouver mon amant, c'est à mon seul désir!

Vinora acheva son chant de mort et, quand il fut terminé, se jeta la tête la première en bas du rocher. Elle tomba sur les pierres amoncelées à sa base et fut tuée sur le coup. Pauvre squaw!

Nous voici près du lac Pépin, dont les abords sont réellement enchanteurs.

À ce point de son parcours, le Mississipi a pris une vaste extension; il mesure près de 5 milles de large et cette largeur se prolonge ainsi pendant 25 milles en amont.

Certains voyageurs prétendent que ce lac Pépin est le site le plus pittoresque de ces régions du milieu des États-Unis. Notre avis est que c'est Trempe-à-l'Eau qui l'emporte sur ces parages.

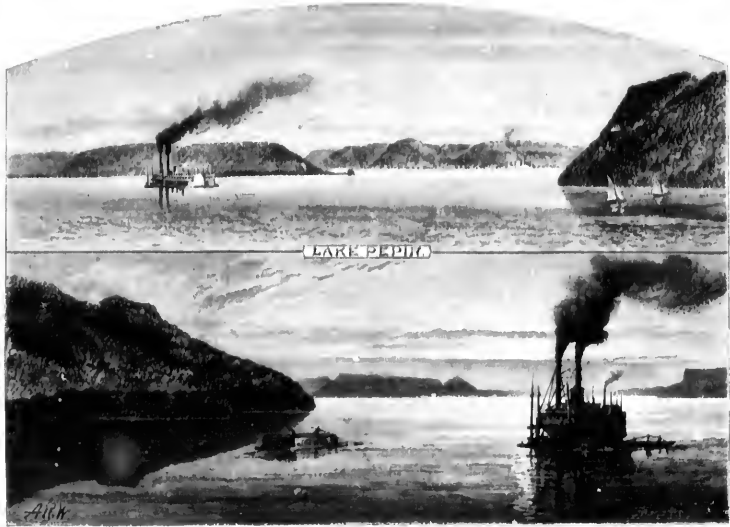
Nous dirons seulement que, dans ce prétendu lac, l'eau est très profonde : dans la saison chaude, le calme de ces ondes est si grand que l'on ne distingue nulle part le courant. Les bateaux à vapeur glissent, comme des fantômes, sur cette surface aussi limpide que l'huile, soulevant des flots d'écume qui, peu à peu, disparaissent, et aussitôt, le lac Pépin a repris son aspect ordinaire.

Si le touriste porte les yeux vers le nord, au moment où il pénètre dans la vaste cuvette du lac Pépin, il apercevra un énorme rocher placé sur la rive gauche du fleuve, sentinelle de pierre que l'on croirait mise là pour garder le passage de ce pays enchanté.

À mi-distance de ce pic bizarre, une sorte de promontoire au dos voûté, à la forme menaçante, s'avance jusque vers le centre du lac Pépin et cache à la vue le fond de la nappe d'eau qui, à l'angle de ce cap, tourne abruptement du côté de l'est.

Ce qui captive les yeux du touriste, c'est ce splendide amphithéâtre de montagnes dont quelques-unes atteignent l'altitude de 500 pieds. Les unes ont une forme carrée, comme qui dirait la ruine d'une vieille tour; les autres ressemblent au fronton d'une





LE LAC PÉPIN AU LEVÉ ET AU COUCHER DU SOLEIL.

cathédrale, en regard à de nombreuses gargouilles anguleuses et pittoresques. Là se dresse une pyramide entourée de ravins et de vallons dont l'ombre abrite cette pierre blanche et polie. Un peu plus loin, on aperçoit une muraille perpendiculaire, sur laquelle l'on distingue des corniches et des plinthes régulièrement tracées, telles qu'eût pu les faire le carrier le plus habile. A droite, voici un mamelon couvert d'arbres et de pâturages; plus loin une falaise qu'on dirait prête à s'écrouler.

Le miroir du lac reflète tout cet « entourage » qui lui sert de cadre, en allongeant les formes, il est vrai, mais en respectant les couleurs. Et à mesure que le steambot avance ou que le chemin de fer se précipite en avant, le spectacle change, comme le ferait la toile d'un panorama déroulée au fur et à mesure sur un théâtre, devant des spectateurs ravis et ne voulant point perdre un seul coup d'œil de ce ravissant tableau.

Tel est l'aspect du lac Pépin par un temps calme; mais vienne le mauvais temps, que la tempête se déchaîne, et tout aussitôt cette « mer d'huile » entrera dans une fureur sans pareille. Les vagues monteront les une sur les autres, aussi dangereuses que celles de l'Océan.

Le voisinage du lac Pépin et de Saint-Paul rend cette partie du Mississippi le séjour favori des amateurs de *yacling* et de canotage. Tant que dure l'été, on peut suivre des yeux les voiles des embarcations qui s'aventurent sur cette mer intérieure.

Si le vent fait rage, la manœuvre est difficile, car les flots sont courts et saccadés, ce qui est dangereux et empêche l'usage effectif du gouvernail. Aussi les naufrages sont-ils fréquents; on a vu des bateaux lancés par la violence des eaux par-dessus les arbres de la



LA ROCHE DE LA JEUNE FILLE, SUR LE LAC PÉPIN.

forêt qui borde le rivage. Dans tous les petits villages nichés dans les anses du fleuve, on raconte des faits pareils, qui n'ont jamais cependant enseigné la prudence à qui que ce soit.

Nous voici arrivés à Frontenac, au milieu du territoire du lac Pépin, un pays d'où l'on s'éloigne sans le moindre regret.

Le steamboat pénètre dans le fleuve et l'on croirait que son lit est devenu très étroit; mais ce n'est qu'un effet de contraste.

Nous touchons à Hastings : le chemin de fer, qui s'avance sur la rive gauche du Mississipi, traverse le fleuve, pour se rendre sur le côté droit, au milieu de la contrée où l'on trouve le plus grand nombre de murailles de pierre calcaire. Ces roches ne sont point d'une élévation démesurée, mais leur longueur et leur régularité impressionnent le touriste, à mesure qu'il suit des yeux le développement du paysage.

Ces falaises du Mississipi sont quelquefois très élevées et couronnées par une forêt verdoyante; mais, pour la plupart du temps, ces roches sont pelées et on les examine sur un parcours de plusieurs milles, en s'étonnant que le plus petit arbuste, la moindre plante n'aient point poussé entre les interstices des pierres.

On doit convenir cependant que cette masse continue de pierres lisses et uniformes produit sur le voyageur une impression d'étonnement dont il ne peut se défendre, et il se sent ravi quand ses yeux s'arrêtent sur quelque pan de ces murailles auquel sont appendues des vignes vierges en guirlandes et autres plantes grimpanes.

La vue du fleuve, à ce point de son parcours, est essentiellement pittoresque. Le grand nombre des îles couvertes d'une végétation luxuriante, les collines assez basses qui permettent à la vue de s'étendre au loin, tout concourt à enchanter le touriste amené dans ces lieux par la curiosité. S'il jette les yeux vers l'horizon, il peut voir Saint-Paul, mais d'une façon très indécise, car ce centre de population est enfoncé dans un angle du Mississipi.

La navigation fluviale s'arrête en cet endroit, situé sur les bordures du Minnesota et le voyageur, après avoir gravi les hauteurs du Ball ou du Dayton, vers le côté est de Saint-Paul, peut, d'un seul coup d'œil, admirer la ville, les clochers qui la dominent, les éleveurs qui servent à son commerce de grains, les ponts sur lesquels passent les chemins de fer, les rochers pittoresques des alentours et les courbes gracieuses du fleuve.

A vrai dire, la plus grande attraction de ce paysage pittoresque ne porte plus tant sur les rives au Mississipi que sur celles du petit courant d'eau appelé le Minnehaha, lequel s'échappe du lac Minnetouka et dont les eaux se déversent dans le Minnesota, non loin du confluent de cette rivière avec le « Grand-Père de Eaux ».

Les célèbres cascades chantées par le poète américain Longfellow ne sont pourtant point aussi importantes que l'auteur a bien voulu l'écrire, inspiré par son imagination grossissante. La chute est peu alimentée, ce qui n'empêche pas qu'elle soit plus belle que si le volume du liquide était double ou triple. Ce voile d'eau qui retombe délicatement du haut de la roche sur le bassin inférieur est d'une transparence réellement féerique.

A 200 pieds en dessous de cette cascade, on aperçoit un pont de 30 pieds de long, dont la hauteur et la structure font ressortir la grâce du site où il est placé.

La gorge, qui s'étend de la cascade au pont, affecte la forme elliptique et les deux rives sont réellement très resserrées. La profondeur de ce lit de torrent est d'environ 60 pieds. Sur les deux côtés de la chute d'eau, dans la partie supérieure, s'élèvent des mélèzes

et des sapinettes mêlés à de nombreuses espèces d'autres arbres à feuillage persistant.

En aval de la cascade, la forêt s'étend jusqu'au bord de la rivière et les racines, aussi bien que les branches, descendent au niveau du courant.

Derrière le Minnehaha, le chemin est praticable même pour les dames, à moins cependant qu'il ne fasse trop de vent ; dans ce cas, tous ceux qui s'aventurent par là sont certains d'être mouillés.

La distance par le chemin de fer, de Saint-Paul à Saint-Anthony, sur le Mississipi, est d'environ 10 milles. Ce point extrême de l'excursion des touristes en quête d'impressions de voyages, est le but indiqué dans tous les guides.

D'un côté du fleuve, on voit Minneapolis, et de l'autre Saint-Anthony : entre les deux sont placées les chutes, que l'on peut aussi bien contempler du rivage côté gauche que de celui côté droit. Du reste, un pont suspendu, jeté devant cette digue, permet à tout voyageur de se donner le plaisir de regarder, comme bon lui semble, cette double perspective.

Ces chutes de Saint-Anthony étaient à peine connues il y a une vingtaine d'années. Tout ce que les Américains des pays civilisés pouvaient savoir de ce coin de terre, c'était que là-haut, sur les confins du désert des Prairies, vers les sources du « Grand Père des Eaux », il y avait un grand barrage naturel qui, pour quelques hardis spéculateurs, pouvait servir de force motrice et offrir de très grands avantages.

On n'ignorait pas que les Peaux-Rouges occupaient le territoire, que ces aborigènes considéraient cet emplacement comme leur appartenant : mais qu'importait après tout ? Ces derniers détails étaient le moindre des soucis de MM. les Yankees. Rien ne leur paraissait plus facile que de se débarrasser, dans un temps donné, des hommes à face rouge qui auraient fait la moindre objection à l'arrivée des visages pâles.

C'est ce qui arriva, avec cette différence que les Américains découvrirent cette fois des Indiens de bonne composition, qui s'en allèrent plus loin dans le Minnesota, sans se rebiffer, en emportant des sommes infimes, des fusils en mauvais état et des tonneaux de whisky qui leur paraissait préférable aux eaux limpides du Mississipi.

De nos jours, les chutes de Saint-Anthony sont devenues familières à la plupart des touristes qui visitent les États-Unis, consciencieusement, c'est-à-dire avec le désir de voir tout ce qui est curieux.

À l'époque de la hausse du niveau des eaux, — c'est-à-dire au printemps, — l'aspect des chutes est tout à fait grandiose.

Les rapides qui courent au-dessus de la chute sont très pittoresques : d'aucuns les préfèrent à la chute elle-même, car le courant d'eau en amont est très large, — 700 pieds environ, — et la déclivité est de 50 pieds, dans le parcours du dernier mille qui précède la chute. Cette cascade, n'étant d'ailleurs que de 18 pieds, n'est point aussi curieuse qu'on se l'est imaginé avant de l'avoir vue ; d'autant plus que certains manufacturiers sont venus s'établir dans le pays et ont utilisé la force du courant pour organiser des moulins qui sont inférieurs à ceux de Molins, dans le Rocky Island.

Les rapides de Saint-Anthony sont réellement très beaux à contempler, même pendant la saison d'été. Les eaux, en se précipitant en avant, forment des tourbillons et des vagues dont la hauteur dépasse 10 à 12 pieds et le vent emporte l'écume aussi loin qu'elle peut aller. Le courant du milieu se développe en forme de cône, en se démenant comme un diable dans l'eau bénite.

Tout autour, les vagues disputent entre elles, et si quelque tronc d'arbre vient à choir dans le courant, la force de projection le lance dans l'espace; il va retomber à 100 pieds plus loin, entièrement décortiqué, souvent même réduit en copeaux.

Au moment de se précipiter par-dessus la vasque rustique qui les contient, les eaux alimentant la chute semblent hésiter; puis, reprenant leur cours, elles se jettent en avant, d'un élan hardi.

Nous recommandons à ceux qui voudront bien examiner ce point de vue, de se placer au milieu du pont suspendu. De cette façon, ils pourront admirer les grands rapides et ne pas voir les usines et les manufactures, qui gâtent, au point de vue du pittoresque, l'horizon de ce site du Minnesota. Toutefois, si l'on porte sa vue sur l'ensemble, du côté qui domine la chute, on aura devant soi des masses de roches calcaires rongés par l'action des eaux et le passage des glaçons. Ces rochers sont groupés le long du rivage dans une régularité architecturale. Les dalles, aussi unies que des marbres, servent à faire des dessous de tables; elles brillent au soleil et éblouissent le touriste qui les regarde fixement.

C'est là un spectacle qui ravit le voyageur, quand il s'est arrêté pour examiner les saumons sautant du bas en haut de la cascade, en suivant leur sentier liquide, afin de remonter jusque dans le lac Supérieur.

Cette ville de Saint-Anthony est très pittoresque. Il y a vingt ans à peine que l'on y a construit la première maison, et, à notre époque, ce coin du monde est le premier centre de population des frontières du Far-West. Des scieries de planches d'une importance considérable sont élevées sur les bords du fleuve dont les travaux s'évaluent à 60 millions de troncs d'arbres sciés par an. On peut, en outre, visiter des fabriques de tonneaux, de boissellerie, de chaises et de fauteuils, de tableterie, de menuiserie, de stores, de jalousies, de parquets et de tout ce qui est nécessaire pour meubler une maison, aussitôt que les maçons ont terminé leur ouvrage. Il faut dire, pour expliquer ce genre de travaux, qu'au-dessus des chutes de Saint-Anthony, se trouve un pays forestier couvert de cèdres et de sapins qui, pendant des siècles, servira de chantier à tous ceux qui feront le commerce des objets ci-dessus désignés, et dont l'écoulement s'opérera facilement le long du Mississipi, dans toutes les villes qui existent et que l'on construit au fur et à mesure des progrès de l'émigration.

En 1857, un citoyen américain, le colonel Winslow, vint faire construire un magnifique hôtel à Saint-Anthony, au-dessus de la cascade, dont on domine la vue du haut de la piazza de l'édifice. Ce caravansérail composé de quatre étages, et qui mesure 200 mètres de façade, est flanqué de deux ailes en retour, d'une profondeur égale à la largeur. Tout est bâti en pierre, et le prix de la construction s'est élevé à 200,000 dollars, le mobilier compris. A gauche de l'hôtel, on voit une église dont l'érection est due aux soins de la secte des universalistes; l'architecture de ce moment mérite les éloges des gens de goût.

Dans le but de rendre le Mississipi navigable et d'enlever les obstacles qui pourraient se rencontrer vers les bords de Saint-Anthony, les habitants ont souscrit une somme de 26,000 dollars, qui a été employée à arracher du lit du fleuve tous les rochers, tous les récifs, causes de trop fréquents naufrages.

Le pont qui sert de communication entre Minneapolis et Saint-Anthony a coûté 50,000 dollars, et les quais élevés à 1 mille au-dessous des chutes 52,000 dollars.

Au delà de Minneapolis, qui a presque autant d'importance que Saint-Anthony, on



SAINT-PAUL, VU DE LA MONTAGNE BAITON.

se trouve en plein désert, mais ce désert a été nouvellement défriché par les nombreux pionniers qui, depuis trente ans, se sont dirigés vers les terres incultes mais très cultivables de l'Amérique du Nord. Cet État de Minnesota couvre un territoire mesuré à 91 millions d'acres, c'est-à-dire le triple de ce qui forme l'Iowa.

Les premiers aventuriers de race blanche qui pénétrèrent dans le Minnesota furent deux chasseurs de fourrures qui, en 1654, se perdirent sur ces terrains indiens et y firent ample provision de pelleteries de toutes sortes d'animaux. A leur retour à Montréal, après une absence qui dura deux années, ces hardis trappeurs se hâtèrent de parler de leur voyage à qui voulut les écouter. La description qu'ils firent du Minnesota engagea bientôt d'autres chasseurs, et, avec eux, des gens qui voulurent coloniser, à s'en aller dans le pays nouvellement visité. Des jésuites missionnaires les accompagnèrent et ce sont eux qui publièrent, quelques années plus tard, les premiers rapports de leur voyage au Minnesota. A dater de cette époque, le territoire dont il s'agit fit partie de la Nouvelle-France, — c'est-à-dire de la Louisiane, — qui fut, en 1803, achetée au gouvernement français, en même temps que le Minnesota et le reste des possessions françaises.

Ceux qui connaissent l'histoire de l'Amérique savent qu'à la paix, signée en 1763, les parties du territoire américain situées à l'ouest avaient été abandonnées à la Grande-Bretagne. Or, quand, après la guerre du général Washington et de ses frères d'armes, l'Angleterre fut forcée de se retirer du sol conquis par ces champions de la liberté, le territoire de Far-West fut également remis aux heureux vainqueurs.

Sous la direction présidentielle de Jefferson, en 1805, une expédition commandée par un général, nommé Pike, traversa le pays d'un bout à l'autre, et la première fortification qui s'éleva sur le sol de Minnesota, fut bâtie à Snelling, où, depuis 1819, une troupe de soldats tient garnison. Le gouvernement américain ignorait à cette époque que l'Angleterre avait conservé un port militaire sur le territoire concédé, à Pembina. On n'y fit pas d'abord grande attention, mais cependant, lorsque les émigrants s'avancèrent dans le pays, on somma l'Angleterre d'avoir à retirer ses soldats; ce qui fut fait sans conteste en 1845 et, quatre ans plus tard, le Minnesota était organisé comme un territoire qui fit partie successivement du Missouri, du Nord-Ouest, du Wisconsin et de l'Iowa.

Le sol du Minnesota est très fertile : la profondeur de la terre végétale est de deux à trois pieds et les colons la cultivent sans avoir besoin de fumier, quoiqu'ils emploient les débris de leur ferme dans leurs jardins et leurs vergers. Le climat est tout à fait salubre. Il nous souvient avoir passé deux mois d'été dans les parties sauvages de cet État, — alors un simple territoire, — et, malgré la chaleur des mois d'août et de septembre, nous respirions à l'aise. Les émanations de la brise du soir caressant les prairies du Far-West nous paraissaient plus suaves que les parfums concentrés de l'Opoponax et du *New moon Hay*.

Les géographes, qui appellent le Minnesota : le *Shedland*, — pays couvert, — du continent américain, affirment que ce point du territoire est le plus élevé de tous, entre la baie d'Hudson et le golfe du Mexique. C'est indubitablement à cette position topographique qu'il faut attribuer le déversement des eaux, accumulées dans ces montagnes, vers les pays d'en bas. Les calculs hydrométriques établis à ce propos doivent être exacts, car dans plusieurs parties des prairies on montre aux touristes des trous profonds dont l'étendue est souvent de plusieurs toises, dans lesquels l'eau s'engouffre, quand les orages font

couler les torrents à pleins bords et où elle disparaît sous terre, comme par enchantement.

Dans l'été les orages à électricité sont nombreux dans le Minnesota, et l'on sait que le tonnerre et les éclairs sont très favorables à la végétation et à la purification atmosphérique.

Dans la partie ouest du Minnesota, sur une étendue de 3 à 400 milles, partout où l'œil peut voir, on rencontre des cabanes, des fermes, des agglomérations de population. Les émigrants vont toujours en avant, et l'on entend souvent les échos des rochers du Minnesota répéter ce chant dû à la plume de quelque trappeur inspiré :

Nous avançons sur la vaste prairie,  
Comme autrefois  
Les pèlerins de la mère patrie,  
Fils de la croix,  
S'aventuraient, au milieu des tempêtes,  
Tout en priant.  
Et le Seigneur, qui protégeait leurs têtes,  
Leur souriant,  
Fit aborder sur la Terre promise  
L'esquif banni.  
Que vers des bords nouveaux Dieu nous conduise!  
Qu'il soit béni!

La plus grande partie des colons qui ont peuplé le Minnesota sont venus des contrées de l'Ouest et du Centre : il y a aussi des Allemands, des Norvégiens, des Hollandais et des Écossais. Tous ces pionniers passent, avec juste raison, pour de bons gens, pleins de zèle et de courage et d'excellents citoyens. On évalue leur nombre à 250,000 âmes. L'éducation n'est point négligée parmi ces « sauvages civilisés », et il faut rendre justice au Yankee, qui, dès qu'il a élevé la maison qui doit l'abriter, se hâte de songer à bâtir une école pour ses enfants. A peine une douzaine de familles se sont-elles groupées dans le voisinage l'une de l'autre, que ces braves cœurs se cotisent pour payer les honoraires d'un professeur. Lorsque cet homme est trouvé et qu'il a ouvert sa classe, on peut l'entendre, vers neuf heures, chaque matin, sonner de la trompette et sommer ainsi ses élèves d'accourir chez lui, afin d'y recevoir l'instruction civile et religieuse.

Quelques années plus tard, à mesure que la colonie prospère et s'agrandit, on bâtit un collège, une imprimerie : s'organise qui publie un journal, les chemins de fer apportent de tous les pays les nouvelles, les productions littéraires les plus importantes : la civilisation s'accroît ainsi dans des proportions immenses.

Dans ce vaste territoire du haut Mississipi, les villages et les petites villes poussent comme des champignons. Il y a trente ans, le bourg de Vinova était tout simplement un campement de Peaux-Rouges, et en 1879 on y compte 6,000 habitants.

Wabashau, Red Wing, dans le voisinage d'Hastings, dont nous avons parlé plus haut, ont vu leur population augmenter dans les mêmes proportions : il en est de même de Faribaut, de Belle-Plaine, de Traverse des Sioux et de Mankato.

Dans trente ans d'ici, si rien n'est venu interrompre la marche des événements, tout cet État de Minnesota sera peuplé comme les autres de l'Union américaine. La fertilité du sol, la pureté de l'atmosphère, la douceur relative de la température dans les vallées et les cañons du pays, tout contribuera à attirer les colons accourus de





MINNEAPOLIS, SAINT-ANTHOINE ET LES CHUTES.

l'Europe pour trouver, loin des révolutions politiques du vieux continent, un gouvernement qui n'abuse pas des impôts, n'a point recours à la conscription forcée pour défendre son territoire et offre gratuitement ses terres incultes à tous ceux qui veulent les prendre et les cultiver.

Qui croirait qu'en l'an 1879, la récolte des céréales, pour le seul État de Minnesota, s'élève à 55 millions de boisseaux, et encore la moitié du territoire est-elle à peine cultivée? A ces produits rémunérateurs il faut joindre ceux de la vigne, des fruits de toutes sortes, et l'on aura une idée à peine ébauchée de la richesse du Minnesota.

Mais, nous demanderont quelques lecteurs, dans tous ces arrangements, que devient la race peau-rouge? que fait-on des propriétaires du sol? Cette même question que nous adressions, il y a quelques semaines, à un diplomate américain, il la résolut par les deux mots énergiques que voici :

— *Kill them.* (On les tue.)

Tel est, en effet, la politique de l'*Indian Department* de Washington : se débarrasser à tout prix de ces aborigènes qui entravent l'émigration et sont *incivilisables*. C'est, du reste, aussi la politique universelle,

dont la moralité est celle-ci : — Ote-toi de là, car j'ai *besoin* de prendre ta place.



XLIX

## SUR LE FLEUVE OHIO

O-he-yo ! ce mot composé signifiait autrefois, en langage des Indiens Wyandats, « beau à voir ».

Les premiers navigateurs français qui descendirent le long de ce courant aux ondes pacifiques adoptèrent bien ce nom d'O-he-yo donné par les Peaux-Rouges, mais ils préférèrent la qualification de *Belle Rivière*. Plus tard, lorsque la nation anglaise s'établit définitivement dans le pays, les pionniers revinrent au terme indien, dont ils modifièrent l'orthographe d'après leur prononciation pour en faire : Ohio.

La rivière, réellement belle et bordée par un pays charmant, coule du nord au sud. Loin de courir sur un lit tapissé de roches qui produisent des cascades, des remous et des tourbillons, favorables au développement de l'industrie, c'est-à-dire à l'établissement d'usines, de moulins, de fabriques, et pourtant sans descendre, de sa source au Mississipi, à la façon des tortues, c'est-à-dire avec lenteur, comme tous les ruisseaux devenus rivières du sud des États-Unis, l'Ohio a son allure particulière, ni trop rapide ni trop mesurée, qui vous étonne à première vue, mais qui vous charme peu à peu.

Telle est, pour l'homme, la femme à la voix douce, au cœur sensible et aux habitudes ménagères, qui finit par séduire celui qui la contemple et l'étudie, bien plus que ne le



PITTSBURG, VU DES RÉSERVOIRS.

ferait une de ces beautés à fracas, esclaves de la mode et voulant briller coûte que coûte.

Nous ne connaissons pas de rivière au monde dont la course soit aussi uniformément cadencée, et qui parcourt sans se presser 1,007 milles d'étendue, à travers des méandres nombreux, sans jamais changer son allure. A bien regarder les eaux, on croirait qu'elles sont immobiles et pourtant elles s'en vont frôler les rivages de la Pensylvanie, le long desquels s'élèvent les richissimes mines de charbon et de fer célèbres dans tout l'univers.

Cela fait, l'Ohio continue à descendre et va baigner les montagnes situées à l'ouest de la Virginie, décrivant une grande courbe pour recueillir les ondes des petits ruisseaux qui arrosent les champs de maïs et encerclent les villages de la contrée.

Et l'Ohio s'avance majestueusement, — à la Falstaff, — jusqu'à Cincinnati, et, de là, à travers les prairies du Kentucky teintées de bleu.

Tout à coup, faisant semblant de remonter vers le nord, la « Belle Rivière » redescend vers les terres de l'Indiana et de l'Illinois pour recueillir dans son sein les ruisseaux jumeaux, le Cumberland et le Tennessee, qui coulent le long de la montagne.

C'est la dernière étape de l'Ohio, qui se jette enfin dans le vaste Mississippi à 1,000 milles au-dessus de l'Océan.

La source de l'Ohio se compose de deux ruisseaux, l'un venant du nord, l'Alleghany, — autrement dit en indien : « l'Onde Claire », — courant d'eau impétueux et transparent, et le second, le Monongahela, ainsi nommé par les Indiens parce qu'il « sort de ses rives » quand les pluies ont amené dans ses eaux les flots du Youghiogheny, aux teintes d'ocre, bourbeuses et sablonneuses.

L'Alleghany et le Monongahela, d'une nature complètement différente, se réunissent l'un à l'autre à Pittsburg et leur jonction devient l'Ohio, qui, à dater de ce point du territoire jusqu'à sa réunion au Mississippi, accepte alliance avec soixante-quatorze tributaires, traverse sept États et encercle dans ses méandres cent îles ou îlots.

Les montagnes placées le long de la rivière sont assez élevées, arrondies sur leur cime et couvertes de verdure.

A certains endroits, ces aspérités du sol se dressent d'une seule pièce sur le bord de l'Ohio, à une élévation de 500 pieds, et plus loin elles ne cherchent à se hisser dans l'espace qu'après avoir laissé une vaste bande de terre gazonnée, dont le vert éclatant ferait rêver un fermier de la Nouvelle-Angleterre.

Du côté du sud, dans le pays où les colonies sont abruptes et où les plaines n'existent pas, la forêt envahit le sol avec tout le luxe d'une végétation sauvage. L'on peut contempler l'Ohio tel que le virent pour la première fois ceux qui s'aventurèrent dans le pays et se hasardèrent à descendre le courant de la Belle Rivière, dont les rives étaient habitées par de nombreuses tribus d'Indiens Wyandats. La verdure est éclatante, et les cimes des collines, empanachées d'arbres à feuillage persistant, semblent ornées d'un capuchon de velours. Si parfois, le long de la rive, d'un côté ou d'un autre, l'œil est attiré par une roche pointue, originale, excentrique, il est forcé d'en chercher la forme exacte à travers les draperies de plantes grimpanes qui les couvrent. Ces rochers, disons-le pour prouver l'exactitude de notre examen, ressemblent, par leur couleur azur, à d'énormes blocs de lapis-lazuli.

L'Ohio — comme nous l'avons déjà dit — se tortille en mille contours divers, et à chaque angle de la rivière on peut jouir d'un point de vue nouveau; là, du côté nord, c'est une vallée profonde; ici, un bois entouré par des champs admirablement cultivés; plus loin

on découvre devant soi une chaîne de montagnes, entre chacune desquelles on croirait qu'il n'existe pas d'ouverture : voici quelques ruisseaux disséminés, qui arrosent des prairies et semblent passer là tout exprès pour servir de lignes de démarcation.

La vue ne s'étend pas loin comme sur le fleuve Hudson. Le touriste ne peut pas se livrer à des calculs indéfinis sur l'étendue de l'espace qu'il a devant lui sur les côtes du Saint-Laurent, et le drapeau qui flotte à l'avant du steambot change à chaque instant de direction, car le navire à vapeur va tantôt au nord, tantôt au sud, à l'est ou à l'ouest.

Ajoutons encore que, chaque fois que la « maison flottante » fait escale, le timonier la fait tourner sur elle-même, — un tour de valse en un mot —, ce qui fait que, si, au moment du départ, on a su de quel côté se trouvait l'État de Virginie et de quel autre était situé celui de l'Ohio, il arrive qu'à midi on va forcément s'adresser au capitaine, ou à quelque'un des hommes de son équipage, pour lui demander — sur le parcours de Pittsburg à Louisville :

« Pardon, monsieur, — ou bien mon camarade, — veuillez me dire où se trouve l'Ohio et où vous prenez le Kentucky. »

Il est préférable, — à moins que l'on ne soit très désireux de connaître sa géographie, — de se laisser aller au fil de l'eau et de se contenter de savoir que le steambot atterrira à Louisville, à telle heure précise de la journée.

En attendant, pour se livrer à un exercice indispensable à l'entretien de la santé, on peut transporter sa chaise d'un côté à l'autre du bateau, suivant la place où les rayons de soleil viennent vous brûler les yeux, quelle que soit l'épaisseur de la tente étalée sur le pont pour préserver les voyageurs. Ce mouvement, qui est pour ainsi dire perpétuel, vous aura fait faire plus de 5 ou 6 milles du matin au soir, ce qui est suffisant pour une promenade sur le *deck* d'un steambot.

Rien n'est plus agréable qu'un pareil voyage à l'époque du printemps, quand les rivages sont couverts de buissons verts et fleuris. La vaste embarcation, sur laquelle les roues se meuvent à l'arrière, descend lentement ou remonte avec effort et si quelque autre bateau passe à ses côtés, on entend un double coup de sifflet, en guise de reconnaissance ou de salutation, ce qui équivaut en quelque sorte à la façon de se donner la main entre les frères de la franc-maçonnerie.

L'équipage de ces steamboats est composé de noirs, de métis et de blancs, et à mesure que les deux bateaux se croisent, on peut les voir rire et les entendre hurler d'un bord à l'autre, car ces bons matelots ne se font pas faute de s'amuser à leur manière.

Bientôt, sur la rive nord de l'Ohio, on aperçoit les wagons peints en jaune du chemin de fer ; ils roulent, emportés par la machine qui siffle et « pousse » de la fumée comme si elle cherchait à railler l'allure par trop lente des bateaux à vapeur.

Tout à coup, sur la rive, un homme se montre qui hèle le capitaine et l'équipage du steambot. Nous ajouterons que cet inconnu ne paraît pas le moins du monde pressé : qu'avant de crier il s'est choisi une place pour s'y asseoir commodément. Une fois installé, il commence à faire ses signaux. A ce moment, le chef du steambot interpelle son second ; l'équipage s'est réuni près de l'écouille : tous examinent l'étranger, sans se presser, si bien qu'on ne croirait point que le bateau va s'arrêter.

Mais la machine a cessé de fonctionner, et le steambot tourne la proue vers le rivage. Quand il est à bonne portée, les matelots poussent une large planche jusqu'à la muraille

de terre qui contient la rivière dans son lit et l'inconnu leur fait passer des corbeilles remplies de poterie, des piles de bois équarri, et toutes sortes de marchandises. Entre chaque installation, le bonhomme qui introduit ses marchandises s'évente avec son chapeau de paille.

Ceux qui, comme nous, sont accoutumés aux atterrissements sur les rives de la mer, ou plutôt dans des ports où les quais sont faits de pierre ou de mortier, éprouvent un certain étonnement à voir cet embarquement primitif. Pour bien faire comprendre comment cette opération a lieu, il est important de raconter à nos lecteurs que, si les navires qui voyagent sur la mer exigent une grande profondeur d'eau pour s'accoter à la rive, il n'en est pas de même pour les steamboats des fleuves et rivières des États-Unis.

Ces grandes maisons flottantes sont élevées sur une quille plate et flottent comme le ferait une planche. Il n'y a pas de vagues sur les courants d'eau américains, quelle que soit la force du vent, et par conséquent on ne doit pas éprouver la crainte de voir chavirer ces steamboats.

Il est donc compréhensible que ces embarcations peuvent s'avancer sur un bas-fond, sans appréhension de s'y ensabler. Une grande perche enfoncée dans la vase suffit pour arrêter le mouvement, et on la retire dès que le chargement est fait. La machine recommence à fonctionner et le voyage continue.

Dans le cas où le brouillard couvre le lit du fleuve, — comme cela se voit souvent aux États-Unis, — le capitaine donne des ordres pour qu'on jette une corde à terre: ce câble est attaché solidement au premier arbre venu, au rocher le plus proche, et quand ces moyens de sécurité sont pris, chacun va se coucher.

C'est à cause de ces caprices de la navigation que la durée d'un voyage de Pittsburg à Cincinnati est fort problématique.

Du reste, à quoi bon se presser, lorsqu'on a devant soi un spectacle aussi enchanteur que celui des terres modèles de l'Ohio, des montagnes de la Virginie et des prairies du Kentucky? Plus la route sera allongée, plus le plaisir durera.

La découverte de l'embouchure de l'Ohio remonte à l'année 1680, mais le parcours de cette rivière ne fut exploré que soixante-dix années plus tard. Nul n'avait encore songé avant cette époque à remonter ou à descendre ce courant, tandis que le Mississippi avait été exploré dans tous les sens, aussi bien que la Rivière-Rouge du sud, le lac Supérieur et la Red River du nord. La carte de tous ces pays était déjà faite et publiée, mais celle de l'Ohio n'existait pas.

En 1750, les Français pénétrèrent enfin dans le désert de l'Ohio, et ils eurent l'honneur d'être les premiers visages pâles qui eussent examiné avec attention les rives de ce courant d'eau. Il va sans dire qu'ils annexèrent à la France non seulement le grand lac du nord, mais encore le Père des Eaux et tous ses tributaires. Une série de forts fut aussi élevée sur ces frontières qui reliaient le Canada à la Louisiane.

Les sources de l'Ohio, à la jonction de l'Alleghany et de Monongahela, étaient considérées comme un point important pour ce grand parcours de navigation intérieure; aussi, peu de temps après la prise de possession, les Anglais se montrèrent-ils jaloux de cette occupation, aussi bien que de tous les progrès que faisaient les Français dans la direction de la Louisiane.

Vers l'an 1750, le capitaine Céleron, appartenant à l'armée française, fut envoyé du



SOUTH PITTSBURGH.

ALLEGANY CITY.

LA PARTIE SUD DE PITTSBURGH. — LA VILLE D'ALLEGANY.

Canada pour établir des postes et tracer des limites sur le parcours de l'Ohio. Cette opération se borna à transporter des inscriptions gravées sur des plaques de plomb que l'on plaça le long du lit de la rivière, sur des poteaux, ou sur le tronc des arbres. Cela fait, le capitaine Céleron remonta vers le Canada en déclarant qu'il avait « réussi » dans la mission qui lui avait été confiée. Trois de ces plaques ont été retrouvées et sont conservées précieusement, comme des souvenirs d'un temps passé. On lit sur ces écriteaux :

« L'an 1750, nous Céleron, capitaine d'un détachement envoyé par les ordres de M. le marquis de Galissonnière, commandant en chef de l'armée de la Nouvelle-France, ayant été délégué pour établir la tranquillité dans certains villages indiens de ce pays, avons déposé cette plaque le long de la Belle Rivière, en commémoration de la prise de possession que nous avons faite de ladite rivière et de ses tributaires, ainsi que de tout le terrain placé sur les deux rives. D'après les ordres des Rois de France défunts et du présent souverain, qui est prêt à maintenir ses droits par les armes, et qui agit en vertu des traités et particulièrement d'après ceux de Ryswick, d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle. »

Ces inscriptions, ensevelies dans la forêt et inaperçues des voyageurs, passaient aux yeux des officiers de Louis XV comme suffisantes; mais, à dire vrai, elles ne suffisaient pas pour exercer une grande influence morale dans le territoire de l'Ohio et les autres, car, à dater de cette époque, il y eut de nombreux combats livrés sur les rivages de la Belle Rivière. Cet état de choses dura même pendant soixante ans encore, et la tranquillité fut un bienfait inconnu dans ces parages depuis la défaite de Braddock jusqu'à la conspiration de Aaron Burr, à dater de la première expédition militaire de George Washington, jusqu'à la brillante campagne du jeune Harrison, dont la tombe est élevée sur le rivage, à quelques milles au-dessous de Cincinnati. On peut la voir très bien du pont du steamboat, qui longe à cet effet le plus près du bord.

Pour mieux consolider leur puissance, les Français bâtirent, en 1755, un fort important, non loin de l'endroit où s'élève la ville actuelle de Pittsburg, en Pensylvanie, et lui donnèrent le nom de Duquesne, qui était celui du gouverneur du Canada à cette époque. Les assises de cette construction avaient été posées sur celles de la bâtisse abandonnée que les Virginiens avaient commencées, d'après les conseils de Washington. A cette époque, la guerre entre l'Angleterre et la France se poursuivait à outrance, et les Anglais étaient constamment battus; cette circonstance avait fait dire à Horace Walpole :

« Il est temps que la Grande-Bretagne lève l'ancre et s'en aille chercher fortune dans d'autres mers. »

Braddock avait été battu à Monongahela, par suite de l'ignorance où il était des agissements des Indiens. Il succomba pendant la retraite, et on l'ensevelit sur la route. Mais lorsque Pitt, l'homme d'État renommé, prit en mains les rênes du gouvernement britannique, les événements changèrent, et, dès la fin de l'année 1758, le général Forbes s'empara du fort Duquesne défendu par les Français : il en rebâtit les murailles, détruites par l'incendie et lui donna le nom de bourg de Pitt, Pittsburg, — en l'honneur du duc de Chatham, — que la ville actuelle porte encore de nos jours.

Quelques jours plus tard, cette forteresse qui avait végété, eu égard à sa situation au milieu du désert, fut investie par les Indiens, après la conspiration de Pontiac. Déjà les Peaux-Rouges s'étaient emparés de neuf stations des Anglais dans l'Ouest : seuls, Détroit et Niagara avaient résisté et tenaient encore.

Le colonel Bouquet, officier suisse, dont le nom « fleuri » égaye quelque peu les sombres annales de la rivière Ohio, obtint quelques succès à cette époque : il réussit à sauver la garnison du fort Pitt, où il amena des vivres et des munitions, tout en mettant en fuite les aborigènes.

Peu de temps après, les Français abandonnèrent tous leurs droits sur ce territoire dont ils s'étaient emparés, et c'est à ce moment-là que commença la guerre entre les Américains et les Anglais. Mais le pays qui bordait les rivières et les fleuves étaient très éloigné des champs de bataille et, en 1772, le général Gage, qui commandait les forces de la Grande-Bretagne, donna l'ordre d'évacuer le fort Pitt; en conséquence, ce retranchement qui avait coûté 60,000 livres aux Anglais, et dont la destination était de protéger à tout jamais les possessions de la Grande-Bretagne sur la Belle Rivière, tomba immédiatement aux mains des Américains.

La ville actuelle de Pittsburg ressemble véritablement à un volcan, en égard aux nombreuses manufactures, forges et usines qui se trouvent dans son enceinte. Un nuage de fumée couvre les toits de ses maisons et, quand la nuit est venue, les lueurs incandescentes qui s'échappent des cheminées, les étincelles éparpillées dans l'espace, tout donne à cette ville un aspect infernal qui impressionne au plus haut degré. Ajoutons à cela un bruit qui assourdit les oreilles, car il est incessant : les machines par lesquelles il est produit fonctionnent du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre. Pour peu que l'imagination travaille, on éprouve des sensations inconnues; on se rappelle Dante et son *Enfer*.

Il n'y a pas moins des rues tranquilles et de charmantes résidences dans cette ville industrielle, et rien n'est plus pittoresque qu'une excursion sur les deux rives de l'Ohio, jusqu'à l'endroit où la rivière se jette dans le courant, c'est-à-dire, vers la péninsule. On rencontre sur son passage des ponts d'une forme gracieuse, des pièces d'eau de toutes sortes et des embarcations de tout tonnage, dont quelques-unes arrivent de la Nouvelle-Orléans, et quelques autres se dirigent vers l'intérieur, par la voie des canaux.

On lit dans le volume publié par Anthony Trollope le passage suivant :

« Pittsburg est la plus noire de toutes les villes que j'ai jamais visitées, mais cette couleur noire est elle-même des plus pittoresques. »

Un autre auteur, nommé Purton, dit à son tour :

« C'est un enfer dont on a soulevé le couvercle. »

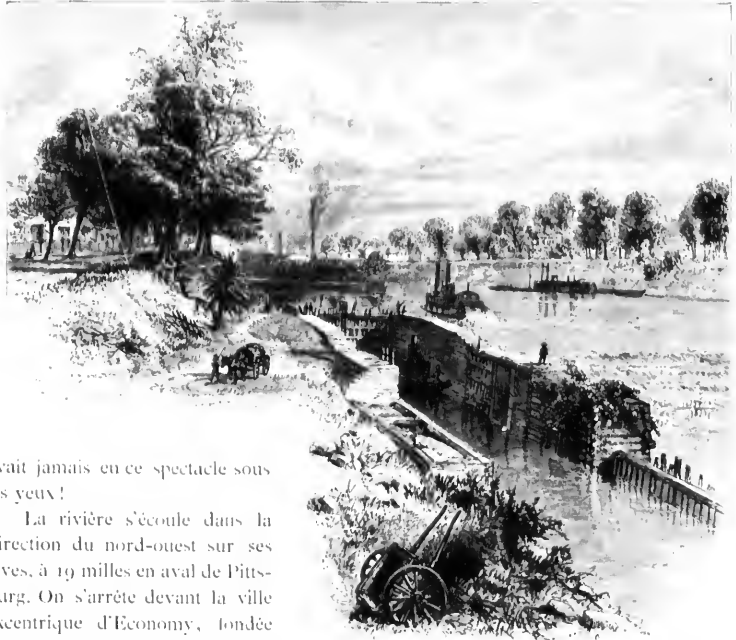
A tout prendre, on peut s'imaginer, d'après ce que nous venons de raconter, que Pittsburg est une ville insupportable, impossible à habiter, et à mesure que le bateau à vapeur vous emporte, on récite malgré soi ces vers du poète américain N.-P. Willis :

Et la fumée au ciel s'envole  
 Au gré du trop fougueux Éole,  
 Jusqu'au zénith du firmament.  
 Tel s'enfuit d'une âme opprimée,  
 Le cruel, l'odieux tourment,  
 Dont Dieu seul, à certain moment,  
 Peut nous offrir la panacée.

Heureux sont les poètes qui voient toutes choses à travers un nuage rose !

Quel admirable tableau le grand artiste Turner eût fait de Pittsburg la nuit, s'il





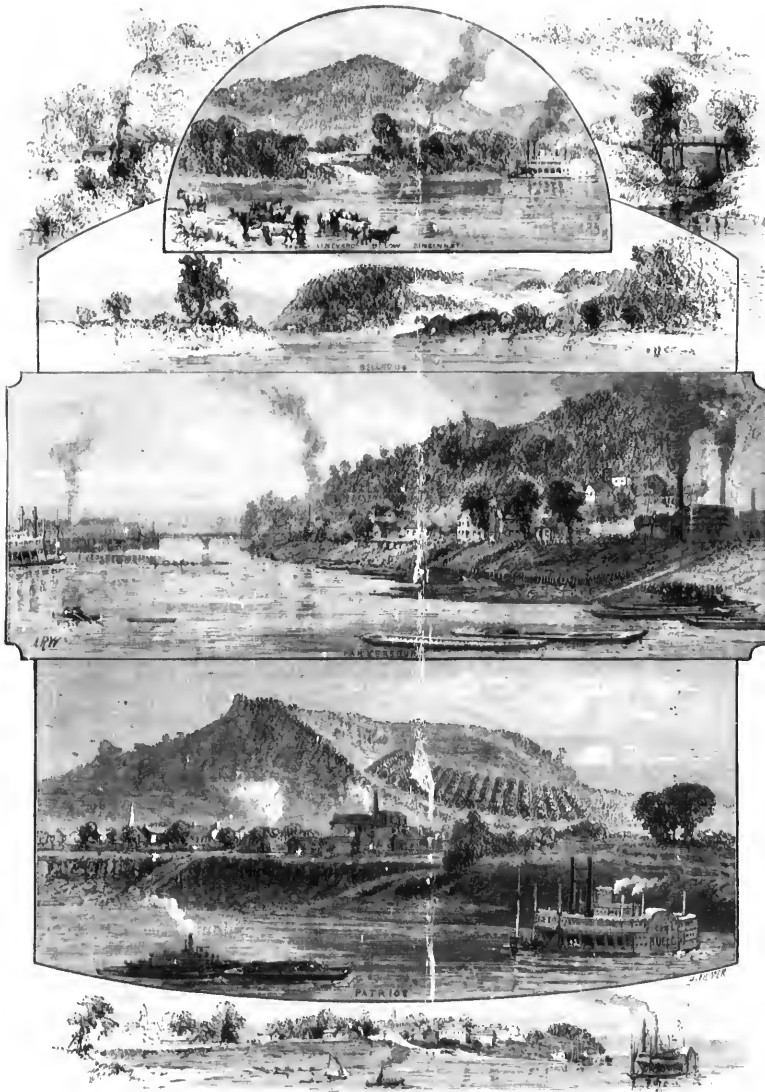
MUSKINGUM.

avait jamais eu ce spectacle sous les yeux !

La rivière s'écoule dans la direction du nord-ouest sur ses rives, à 19 milles en aval de Pittsburg. On s'arrête devant la ville excentrique d'Economy, fondée par le P. Rapp, un pietiste allemand qui, en 1804, émigra aux États-Unis en amenant à sa suite

une colonie de Wurtembergeois. Cette compagnie de croyants, dont le symbole de foi est terrible, opéra deux ou trois changements de place, avant de se rendre à l'endroit où elle est bâtie. Après avoir vendu leur propriété dans l'Indiana au célèbre Robert Owen, — un autre halluciné dans une croyance bien différente, — les pietistes se rendirent sur les bords de la rivière Ohio, où ils construisirent leur village à la mode de ceux du vieux continent, en couvrant leurs habitations avec des tuiles, mais en laissant croître l'herbe dans les rues; si bien que cet aspect tranquille s'est intéodé dans cet endroit, avec l'apparence pratique d'un village réellement américain.

Economy est un séjour tout à fait vieillot dans un monde nouveau. Ceux qui y habitent n'ont pas de maison leur appartenant en propre; on n'aperçoit aucun enfant au milieu d'eux. Ce sont presque tous des « pères » aux cheveux blancs, des « sœurs » âgées et ridées qui attendent la réalisation des promesses du Millenium. Ce qui n'empêche pas que cette société soit riche, qu'elle ne cultive de terres d'un bon rapport, qu'elle ne possède des puits à pétrole d'un excellent rendement et autres « valeurs », dont les produits sont mis en commun. Aussi l'on se demande à qui reviendra l'héritage de toutes ces propriétés, quand le dernier de ces vieillards aura été enseveli et couché sous la terre, dans



VUES SUR L'OHIO, AU DESSUS ET AU-DESSOUS DE CINCINNATI.

ce cimetière où les tombes ne portent pas la moindre inscription qui puisse renseigner.

La rivière coule en cet endroit, et dans tous les profonds ravins on voit des barques échouées, serrées les unes contre les autres à ce point que l'on se croirait au milieu d'une forêt de mâts dont la vue s'étendrait aussi loin que l'horizon. Toutes ces billes de sapin sont autant de spectres apparaissant devant vos yeux, car ils portent le témoignage irrefragable d'un grand désappointement dans la vie. On croirait tout d'abord que ces épaves n'ont aucune valeur, mais tel n'est point le cas : le ponton, les machines, tout est bon; on les a abandonnés, et qui veut peut s'en emparer.

L'État de l'Ohio atteint la rivière dans le comté de Colombiana, mot double formé par celui de Colombie et celui de Anna. Ce dernier fut accolé par un membre de la législature de l'État, qui, par goût, par euphonie, proposa et fit adopter ce nom de Colombiana, au lieu et place de celui de Colombia-Maria.

Vis-à-vis le site en question, à l'endroit où l'Ohio forme un coude du côté du sud, se trouve la petite langue de terre qui fait partie de la Virginie, vers la portion nord de l'État, entre celui de l'Ohio et celui de la Pensylvanie. On attribue la possession de ce « coin » enfoncé entre les deux États à quelque compromis, signé à la suite de grandes difficultés, au sujet de titres de possession survenus après la Révolution, lesquelles eurent autant d'importance que la guerre elle-même.

Cet enfoncement de territoire entre les deux États est appelé le « manche de la poêle », et c'est la Virginie qui représente l'ustensile de cuisine ainsi nommé. Le chemin de fer qui passe à l'ouest de Pittsburg a pris cette qualification au grand étonnement des voyageurs, qui ignorent la signification de ce terme et qui appellent la voie ferrée *Pen Handle*, — le manche de la Plume, le porte-plume, — et s'imaginent que ce railroad a quelque affinité avec les actions du capital et les comptes qui en dérivent.

A trois milles en dessous de Steubenville se trouvait autrefois un village « mingo », résidence de Loyau, chef de la tribu de ce nom. Ce Peau-Rouge, qui s'est fait un nom célèbre dans l'histoire des États-Unis, était fils d'un guerrier Cuyaga, de la Pensylvanie, qui fut converti au christianisme par les missionnaires moraves, les seuls rivaux des jésuites dans les contrées de l'Ouest.

Le chef Cuyaga, qui admirait l'intelligence du gouverneur de la province, James Loyau, avait donné le nom de ce dernier à son fils. Loyau ne prit aucune part dans la guerre soutenue par la France au siècle passé : on le vit l'ami dévoué des blancs, jusqu'au moment où sa famille fut massacrée, sans motif plausible, sur les rives de l'Ohio, au-dessus de Steubenville. A dater de cette époque, le chef indien se mit sur la défensive et combattit ses ennemis chaque fois qu'il en trouva l'occasion. Et pourtant, s'il faut en croire la tradition, ce sauvage à moitié civilisé se montra toujours très magnanime avec les prisonniers blancs qui tombaient entre ses mains. Les dernières années de Loyau s'écoulèrent dans la solitude. On le vit errer d'une tribu à l'autre, et ce fut un de ses compatriotes qui lui arracha la vie sur les bords de la rivière Dehort, tandis que, la tête ensevelie dans sa couverture et les pieds étendus devant un feu de bivouac, il pensait au passé et à l'avenir.

Les discours de Loyau sont arrivés jusqu'à nous : on les retrouve dans tous les livres d'école, côte à côte avec les paroles éloquentes prononcées par les orateurs les plus féconds, et recueillies pour être étudiées par les écoliers.

La rivière de l'Ohio, au moment où elle contourne pour se diriger vers le sud, mérite véritablement la qualification qui lui est donnée. Les rivages, du côté de la Virginie, sont tout à la fois sauvages et romantiques. On y trouve, à chaque pas, des souvenirs de la dernière guerre de Sécession, pendant laquelle les chemins aboutissant aux montagnes étaient sillonnés par la cavalerie, qui ne se livrait pas à des combats sanglants, comme cela se passait dans les États du Sud. En effet, la gloire — c'est-à-dire la bataille qui couvre le sol de cadavres — ne s'acquiert point de cette façon dans la Virginie de l'Ouest; les belligérants se poursuivaient sans se rencontrer, comme le racontent, à qui veut l'entendre les fermiers qui se tenaient cois dans leurs habitations aux piazzas bastionnées.

Lorsqu'on arrive à Wheeling, la route — vieux débris des chemins autrefois sillonnés par les diligences — s'avance au-dessus d'un pont, pour se diriger du côté ouest. Là se trouve une barrière construite par le gouvernement national, et le chemin qui commence à Cumberland, État de Maryland, traverse les montagnes. On devait le prolonger indéfiniment, dans la direction de l'Ouest, dès que la paix aurait été conclue; mais les chemins de fer ont remplacé la voie ordinaire, et le touriste s'étonne, avec quelque raison, que l'on ait abandonné les travaux, et négligé l'achèvement de divers ponts de pierre, qu'il aperçoit d'un côté ou de l'autre, quand il s'avance sur le railway Central-Ohio. Nous ajouterons que les habitants du pays semblent faire peu de cas de leur origine. Sur notre vieux continent, plus soucieux d'antiquités, cette route passerait bientôt pour une « voie romaine ».

Marietta, dans le comté de Washington, — Ohio, — la plus ancienne ville du pays, est bâtie sur le sol appartenant à la compagnie de l'Ohio de la Nouvelle-Angleterre, dont la fondation avait pour but d'empêcher les empiètements des Français en aval de la rivière.

La position de Marietta est assez pittoresque. Elle est placée sur la langue de terre s'avancant à l'embouchure de la rivière Maskingam, qui se jette vers la pointe dans l'Ohio. D'un côté se trouve une île de forme recourbée comme qui dirait un croissant, toute couverte d'arbres verts, et, dans le lointain, on peut apercevoir les montagnes élevées de la Virginie qui dressent leurs cimes sur la rive du sud.

La compagnie de l'Ohio possédait 1,500,000 acres de terrain le long de la rivière : au mois de novembre de l'an 1787, les directeurs de la compagnie envoyèrent une petite troupe composée de quarante-sept hommes pour coloniser. Ces pionniers passèrent sur le chemin de Braddock, — une route indienne dans les temps passés, qui suivait les flancs de la montagne, — et après avoir louvoyé de ci, de là, pendant toute la saison hivernale, ils arrivèrent au mois d'avril à Youghiogheny, — autrement dit Yoh, — d'après leur interprétation.

A cet endroit, ils fabriquèrent un bateau plat et se risquèrent sur les eaux du Maskingam, jusqu'à son embouchure. Ce fut là qu'ils fondèrent Marietta, dont le nom était composé de ceux de Marie-Antoinette, alors reine de France.

Ces pionniers, appartenant à la Nouvelle-Angleterre, avaient donné à leur embarcation le titre de « Fleur de may ». La première chose qu'ils firent après avoir débarqué, ce fut de libeller un règlement, contenant une série de lois, qu'ils fixèrent sur une planche clouée le long du tronc d'un arbre.

Washington disait, en parlant de ces braves gens : « Je ne connais pas en Amé-

rique de colonie qui ait été installée sous des auspices plus favorables que celle de Maskingam. »

Deux années avant l'arrivée de ces pionniers, un fortin désigné sous le nom de Harmar avait été bâti dans ces parages et servait de caserne à un détachement de l'armée des États-Unis, dont la consigne était de protéger les colons nouvellement établis contre les irruptions des Indiens. Dès que le pays n'eut plus rien à craindre des Peaux-Rouges, ces soldats rentrèrent à Cincinnati.

Un proverbe américain dit que les émigrants, les soldats et les Indiens ne peuvent pas rester tranquilles. Et ce proverbe est bien exact.

Le hameau qui s'élève sur les rives du Maskingam porte encore, de nos jours, le nom de Harmar.

On a découvert à Marietta les restes d'une ancienne fortification qui consiste en quatre murailles de terre disposées en carré, d'une hauteur de 10 mètres, dans l'intérieur de laquelle on pénétrait par deux passages. Tout autour s'élevaient un parapet, des contrescarpes, des boyaux couverts, enfin ce qui constitue une défense sérieuse.

Tout porte à croire que ce travail remonte à l'époque des *Mound builders*, « ceux qui construisaient des retranchements ».

Les habitants de cette colonie intérieure avaient pour seule occupation la construction des bateaux, et le havre de Marietta devint par la suite un port où l'on acquittait les droits de douane. Nous mentionnerons ici un incident qui a trait à ce privilège.

Dans le courant de l'année 1806, un grand navire, qui avait été construit à Marietta, partit pour la Nouvelle-Orléans, ayant à son bord une cargaison de cochons salés. Dans cette ville, le vaisseau chargea du coton et mit à la voile pour l'Angleterre et de là pour Saint-Petersbourg.

Parvenu à destination, l'officier du port russe mit l'embargo sur le navire américain et déclara que les papiers que lui montrait le capitaine yankee étaient faux, car il n'y avait pas au monde un port de mer qui portât le nom de Marietta. Par bonheur, le second du bord alla chercher une carte des États-Unis et, mettant le doigt sur la presqu'île du Maskingam et de l'Ohio, put montrer au Moscovite par trop méfiant le nom de Marietta perché à la fourche nord du Mississipi. Le sujet du tzar dut se rendre à l'évidence, tout en manifestant son étonnement de voir un port de mer situé dans le milieu d'un continent. Il lui fallut donc forcément donner droit de passage aux Américains.

À 3 milles au-dessous de Marietta, le touriste arrive à Parkersburg, dans la partie ouest de la Virginie. Vis-à-vis se trouve le vieux bourg de Belpré, — la Belle Prairie, — dans l'Ohio et, non loin de là, au beau milieu du courant d'eau, l'île Blennerhassett, que Aaron Burr a rendue célèbre.

C'est à Parkersburg que le petit Kanawhee vient mêler ses ondes à celles de l'Ohio, sur lequel est jeté le pont de fer, d'une architecture si hardie, destiné au passage du railway de « Baltimore and Ohio ».

Un peu plus loin on voit devant soi Gallipolis, où, vers l'an 1790, une colonie de Français construisit un village composé de quatre-vingts cabanes protégées par un fortin. L'histoire raconte que ces joyeux compères, dédaigneux des privations qu'il leur fallait supporter, avaient bâti une salle de bal dans laquelle ils se réunissaient deux fois par



CINCINSVIL AV DE L'HOTEL CARLINSIE.

semaine, afin de se livrer au plaisir de la danse. Ces bonnes gens avaient fui loin du pays bouleversé par les hommes qui terrorisèrent la France en 1743. On comptait parmi ces cinq cents émigrants des sculpteurs, des doreurs, des carrossiers, des coiffeurs et dix ouvrières seulement. Tous, après avoir vendu au plus vite leur petit avoir, s'étaient dirigés sur le Havre et avaient pris le premier navire venu, en partance pour le nouveau monde. Ils étaient convaincus que le paradis était situé sur les rives de la Belle Rivière.

Leur premier soin fut de donner à leur bourg le nom de *City of the French*, — la ville des Français. Quoique n'étant point pourvus des objets de première nécessité pour pratiquer la vie des bois, ils se mirent cependant au travail et leur bon vouloir remplaça l'expérience qui leur faisait défaut.

L'on raconte que les hardis travailleurs employaient un moyen étrange pour défricher le sol et en arracher les arbres. Un certain nombre d'entre eux se réunissaient devant un sycamore et tandis que les uns, armés de cordes, cherchaient à en arracher les branches, les autres hachaient le tronc tout autour, jusqu'à ce que le sol fût couvert de copeaux. L'arbre ainsi tailladé du haut en bas, après un travail d'une journée, finissait par tomber, entraînant toujours avec lui quelques-uns de ceux qui s'étaient acharnés à le détruire. Il fallait alors se débarrasser de ce bois inutile, et pour cela les pionniers creusaient un fossé profond et y traînaient le sycamore qu'ils y précipitaient et qu'ils recouvraient de terre. Ce procédé primitif doit paraître étonnant, et il l'était en effet.

Il reste peu de chose, à cette heure, de ces anciens souvenirs à Gallipolis. Tout se borne à quelques noms français donnés aux rues de la ville.

Nous arrivons à Point Pleasant, situé à l'embouchure du grand Kanawhee, sur le rivage virginien. Le courant d'eau qui porte ce nom est le principal affluent de ce territoire; il prend sa source dans les montagnes et ses méandres circulent à travers une contrée pittoresque, dans la direction du nord de l'Ohio.

C'est à Point Pleasant qu'eut lieu, en 1774, la plus effroyable bataille entre les Indiens et les Américains.

Les troupes du général Washington, au nombre de mille hommes, furent attaquées par l'élite des tribus aborigènes de l'Ouest, sous le commandement d'un chef célèbre, nommé Cornstalk. Le combat dura du matin au soir, mais les Peaux-Rouges eurent enfin le dessous et se hâtèrent de fuir vers leurs wigwams, dans les plaines de Ehillicattse.

Nous touchons au Kentucky, dont la frontière commence à l'endroit où la grande rivière Sandy se jette dans l'Ohio. Cet État américain est un pays à la fois sauvage et cependant peu couvert de montagnes, d'une richesse fort grande, quoique pourtant le sol ne soit pas entièrement défriché et cultivé. Celui qui a contemplé au-delà les vastes prairies qui couvrent sa surface n'oubliera point un pareil spectacle. Il faut comparer le Kentucky à quelque gentille créature sauvage que l'on ne parvient jamais à dompter complètement, quelle que soit sa docilité.

Sur les deux rives du courant d'eau s'étendent des parcs immenses, dépouillés de toutes broussailles : quelques barrières et quelques champs arables sont disposés çà et là : des arbres majestueux dressent leurs têtes dans les airs, séparées les unes des autres. De temps à autre une colline rompt la monotonie de la plaine, au pied de laquelle un ruisseau s'en va murmurant sur un lit de pierres calcaires.

Le Kentucky est le pays des pâturages américains, et la richesse des habitants con-

siste dans leurs troupeaux et leurs « manades » de chevaux. La tradition raconte que les Kentuckiens préférèrent leurs quadrupèdes à leurs « amoureuses ».

À quelques milles au delà de la rivière, on montre au voyageur le pays des « pâturages bleus », ainsi qualifié parce que, vers le printemps, les champs sont couverts de fleurs couleur d'azur. Ce district couvre le territoire de cinq comtés, les plus jolis de tout le Kentucky. Celui qui parcourt cette partie de l'État aperçoit, de tous côtés, des parcs où paissent des chevaux, des bœufs, des vaches, des brebis, dans lesquels quelques arbres se dressent vers le ciel et où quelques bosquets offrent leur ombre tutélaire aux passants. Partout une prairie verdoyante couvre le sol.

Avant 1747, les Anglo-Saxons n'avaient point encore pénétré dans ce pays béni, dont les forêts offraient aux Indiens du gibier en abondance. Lorsque l'émigration commença à se faire, elle partit de la Virginie et du Maryland.

Daniel Boone fut le type des pionniers kentuckiens. Nous avons déjà raconté son histoire, nous dirons seulement que la légende de Boone fait partie intégrale du sol, et on cite son nom à propos de tel rocher ou de telle rivière, en y ajoutant une histoire.

Le grand chasseur ne cessa pas d'aller et de venir, au milieu des progrès de la civilisation qui envahissait le territoire.

Lorsqu'il mourut en 1820, ce vrai disciple du grand saint Hubert tenait un furet à la main : il était âgé de quatre-vingt-neuf ans. Malgré le proverbe bien connu, lequel affirme que « nul n'est prophète en son pays », les habitants du Kentucky voulurent donner un démenti à cet axiome : on alla chercher les restes du grand chasseur qui furent inhumés sur le territoire qu'il avait tant aimé de son vivant, c'est-à-dire dans le *Kain-tuck-ee*, « le pays des roseaux ».

Nous voici arrivé à Cincinnati, — la reine de l'Ouest, — dont la fondation remonte à 1778.

Dans le mois de décembre de cette année-là, une vingtaine d'hommes s'étaient aventurés au milieu des glaces flottantes de l'Ohio. Ils furent forcés d'atterrir à un certain endroit et, ne pouvant songer à continuer leur voyage, ils élevèrent des huttes et plantèrent, comme distraction, les jalons d'une ville, sans soigner d'abord, à mener leur ouvrage à bonne fin.

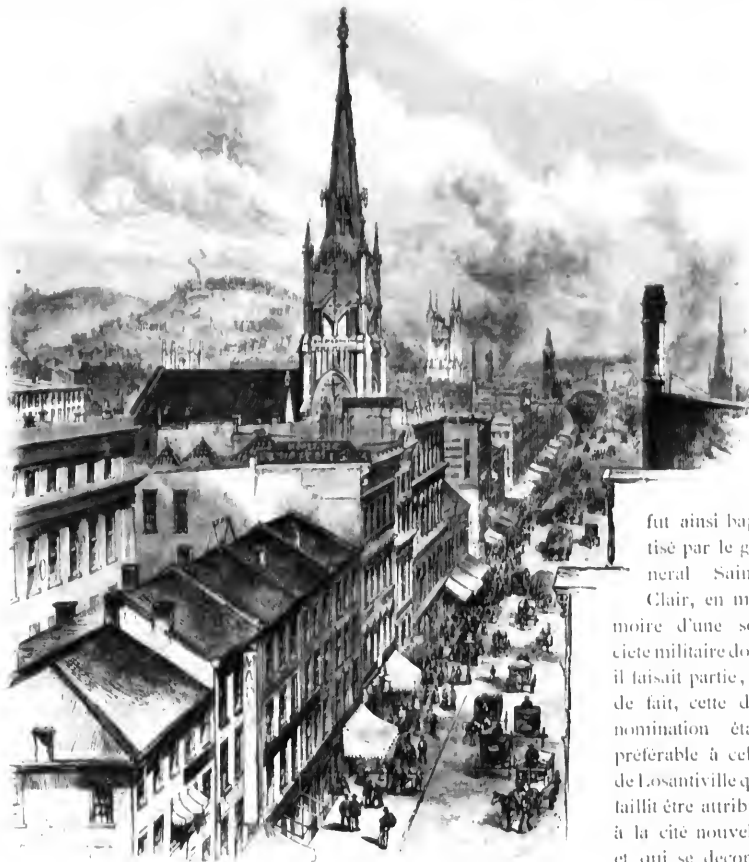
Toutefois, lorsque le soir, à la veillée, on causa de l'avenir, ces pionniers se dirent entre eux qu'ils auraient tort de chercher plus loin ce qu'ils avaient trouvé par hasard. Il fut décidé qu'on resterait dans ce site où l'on était, site protégé par de hautes collines contre les vents et par des escarpements favorables contre les inondations de la rivière.

La ville est bâtie dans le *Symme's purchase*, — l'achat de Symmes, — terrain qui s'étend entre le grand et le petit Miami, que l'on nommait autrefois, dans la géographie du siècle passé, la contrée du Miami.

Le juge Symme, neveu de celui qui avait fait l'acquisition de ce coin de l'État de l'Ohio, avait inventé la théorie des « Sphères concentriques » que l'on appela plus tard « les trous de Symmes ». Il fut enterré dans le « purchase » où l'on montre, au-dessus du cippe élevé à sa mémoire, un globe ouvert, d'après son système, vers les deux pôles arctique et antarctique.

Cincinnati — que tous les Yankees prononcent invariablement *Cincimater* —





LA QUATRIÈME RUE, A CINCINNATI.

fut ainsi baptisé par le général Saint-Clair, en mémoire d'une société militaire dont il faisait partie, et de fait, cette dénomination était préférable à celle de Losantiville qui faillit être attribué à la cité nouvelle et qui se décomposait de la manière suivante :

L, la première lettre du nom de la rivière *Licking* qui se jette dans l'Ohio du côté du Kentucky; OS la bouche, l'embouchure; ANTI, vis-à-vis, et VILLE qui n'a pas besoin d'explication. On affirme que l'auteur de ce rébus ne survécut pas à son accouchement

La fondation de Cincinnati tient un peu du roman, et la légende raconte qu'il y avait deux autres établissements rivaux sur la rivière, qui tous deux rêvaient de s'emparer du fort que le gouvernement des États-Unis voulait élever au milieu d'eux. L'emplacement choisi par les délégués fut celui qui touchait à la frontière du

Nord. Les travaux commencèrent aussitôt, mais bientôt l'un des ouvriers, s'étant aperçu que les beaux yeux de sa femme avaient attiré l'attention de l'officier qui commandait les soldats américains, crut prudent de se retirer du côté de Cincinnati.

Quelques jours après cet incident, ce même officier s'apercevant que Cincinnati était en effet « préférable » pour y bâtir le fort du gouvernement, donna des ordres en conséquence pour qu'on transportât aussitôt les matériaux et les ouvriers en amont de la rivière. C'est ainsi que la frontière nord resta sans défense et que Cincinnati, grâce au pouvoir de deux beaux yeux, devint un grand centre de population augmentant tous les jours, et comptant à notre époque 400,000 habitants dans l'intérieur et à l'extérieur.



LE RUIN.

La ville proprement dite est bâtie au moyen de pierres de granit, dont les carrières sont situées de l'autre côté de l'Ohio. Tout autour de la cite s'élèvent des collines à travers lesquelles le petit Miami et le Mill Creek se frayent un passage.

Les édifices remarquables sont en grand nombre à Cincinnati, mais ce qui constitue la beauté de ce centre de population, ce sont les faubourgs où sont bâties sur les cimes des collines Clifton, les demeures les plus pittoresques de tout le pays de l'Ouest, demeures princières, affectant la forme de châteaux, entourées de parcs ombrés et émaillés de fleurs, du haut desquelles la vue est admirable.

Les citoyens de Cincinnati ne résident point dans la ville même : ils ne s'y rendent que pour procéder à leurs affaires, et dès que leurs opérations commerciales ou industrielles sont terminées, ils se hâtent de retourner dans leur maison des champs. Il est assez curieux

de remarquer que tous ces heureux du siècle ont sur leur visage un air de satisfaction et d'indifférence qui n'a rien de pareil au monde. Ils se disent avec raison qu'ils sont les maîtres de l'Ohio.

Si Pittsburg est la ville sombre et travailleuse, si Louisville est le pays du calme et de l'indolence, Cincinnati a des airs de reine qu'elle justifie de toutes façons.

Elle ne ressemble en rien à Buffalo, que ses « élévateurs » ont rendu célèbre, ni à Louisville, dont les magasins sont immenses, ni à Cleveland, dont les raffineries d'huile sont connues dans toute l'étendue de l'Union, ni à Pittsburg, qui a des foyers incomparables. Cincinnati contient toutes ces industries dans son enceinte et le touriste qui visite la ville ne s'aperçoit pas de leur présence.

Mais il s'arrête volontiers dans le quartier allemand que l'on nomme à Cincinnati : *over the Rhine*, — sur le Rhin, — et le grand fleuve germanique est représenté par le canal Miami. On retrouve dans cette partie de la ville des enseignes allemandes, des enfants aux chevelures d'un blond fade qui ressemble à de l'étaupe, des vieilles femmes coiffées de mouchoirs, tricotant des bas sur le seuil de leurs maisons, des brasseries, des jardins installés sur le rebord des fenêtres dans des pots, dans des caisses de bois, d'où la vigne vierge s'élançe pour festonner autour de la croisée; une population nombreuse et agglomérée, et, — le soir venu, — les orchestres se promenant dans les rues, ou établis dans l'enceinte des guinguettes. On se croirait dans un coin de la Prusse ou de la Bavière. C'est l'Allemagne transplantée aux États-Unis.

Au milieu de la ville on va admirer la fontaine Tyler Davidson, qui fut autrefois l'une des plus belles que l'on connaît dans le monde entier. Les statues qui ornent ce monument ont été fondues à Munich et ont coûté 100,000 dollars. Nous ajouterons que cette fontaine est un présent fait par un des millionnaires de Cincinnati à ses concitoyens qui a fait inscrire sur le socle cette dédicace :

TO THE PEOPLE OF CINCINNATI.

Et le peuple a accepté avec reconnaissance : c'est avec le même sentiment qu'il boit à plein verre l'onde pure qui decoule des vasques de cette fontaine, où elle semble tomber des mains de la nymphe qui domine la construction de bronze. Comme art, cette fontaine de Tyler Davidson est une œuvre de goût, digne d'une grande cité.

Il n'est pas un de mes lecteurs qui n'ait vu chez nos marchands de salaisons, à Paris et même en province, une enseigne apprenant au public que l'on vend là des jambons de Cincinnati. En effet, c'est la ville où l'industrie de la charcuterie est le plus répandue.

Parmi les établissements célèbres où l'on prépare la viande de porc pour l'exportation, on doit compter au premier rang celui de *Banner's slaughter and Pork packing House*, maison d'exportation où l'on a mis en usage les machines nouvelles perfectionnées pour l'abatage des pourceaux. — C'est là que des cochons aimés et chahutés par notre ami Charles Monselet, — pesant 300 kilos, — sont tués, flambés, raclés, préparés, dépecés, salés et encaissés dans des barils *dans l'espace de vingt secondes*, terme moyen. Le travail se continue sur ce pied pendant dix heures consécutives par jour et pendant cinq mois de l'année. Le secret de cette fabrication rapide est tout simplement celui-ci : n'employer

qu'un homme pour faire une chose, et celui-ci apprend si bien à faire cette seule opération qu'il agit avec une promptitude qui rivalise avec celle de la machine la mieux réglée.

C'est ainsi que, dans la maison Banner, on voit un ouvrier qui, du matin au soir, assomme des *hogs* avec une massue : un autre les saigne, un autre, armé d'un énorme couperet, leur tranche la tête, etc., etc.

Le *Banner's House* est un grand bâtiment en briques, dans l'intérieur duquel sont de grandes cours où les fermiers de l'Ohio, de l'Indiana et du Kentucky, amènent leurs animaux. De ces cours, par un plan incliné, les « élèves de la race porcine » montent au troisième étage de la manufacture de charcuterie, et, une fois là-haut, leur supplice commence. L'opération consiste à faire arriver les « victimes du sacrifice » de cette sommité dans le sous-sol de l'établissement, à l'état de viande salée, propre à être livrée à la consommation.

Nous allons donc procéder par ordre. Parvenu au terme de leur ascension, les quinze pauvres cochons sont entassés dans un parc où, faute d'espace, ils ne peuvent se coucher. Ces animaux grognent ou plutôt hurlent, comme s'ils connaissaient le sort qui leur est réservé. Un couloir les amène l'un après l'autre près de l'*assommeur*, qui ne manque jamais son coup. A mesure qu'il est passé, le porc tombe sur un plan incliné au bas duquel est un vaste réservoir d'eau chaude. C'est là qu'un second employé, le *sticker* — le perceur, le saigneur, — achève l'animal et lui passe son couteau dans la jugulaire. Le *head cutter*, — coupeur de tête, — lui coupe le cou, puis un autre l'échaude avec précaution, car, de la température du liquide, dépend la « beauté » de la chair de l'*ange* cochon, — toujours d'après Monselet. — Viennent ensuite les « ramasseurs de soies », les « éventeurs », qui arrachent les boyaux, le cœur, les rognons, les poumons, les racleurs et enfin, de mains en mains, les *gamblemen*, qui passent un bâton entre les deux jambes de derrière de l'animal, de façon à les tenir écartées et qui, à l'aide d'une poulie, le tiennent le cou en bas.

C'est alors que le grand artiste, le découpeur, — *un carver*, — ouvre le porc dans sa longueur, avec une précision qui demanderait au moins un quart d'heure à un charcutier ordinaire, tandis que lui passe tout au plus cinq ou six secondes. Ce travail est payé 6 dollars par jour à celui qui l'exécute.

La vaste salle où cet amas de viande est amoncelé présente, comme on peut bien le croire, une scène épouvantable de carnage et de mort. Le sang ruisselle partout, sur le sol, contre les murs et même sur les vêtements de toile cirée dont ont soin de se munir les travailleurs.

Dès que le cochon a été lavé, on le met refroidir dans le *Ice house*, qui renferme tous les cochons assassinés attendant jusqu'au lendemain leur « dépeçage » et leur salaison définitive. Cette double opération s'accomplit avec la même facilité que les précédentes. Après avoir pesé l'animal, on le découpe en l'étendant, sur une table, où une machine le taille d'un seul coup et aussitôt les diverses parties du corps descendent par une trappe : les jambons dans le saloir et le fumoir et les autres morceaux dans les salles d'en bas où on les entasse au milieu de la saumure, pour en faire du petit salé.

C'est ainsi qu'en vingt secondes, comme nous l'avons dit, une bête de la race porcine est prête à être mise en vente.

La confection de trois porcs à la minute exige donc le personnel d'ouvriers que nous avons indiqué, sans compter les saeurs, les emballeurs, les peseurs, les marqueurs, les préparateurs de saindoux, les teneurs de livres, les porteurs, les hommes de peine : en tout 50 hommes. On devine le reste.

Les chefs de ces établissements de salaisons paient aux propriétaires des animaux environ 3 francs par tête d'animal abattu; ils tirent leurs bénéfices des débris; la soie d'un porc rapportant 35 centimes, sa langue 25; le poil et la graisse des intestins produisent la dépense complète de la tuerie, de la préparation et de la mise en baril.

Il existe à Cincinnati de nombreux établissements du même genre qui sont aussi intéressants à visiter que les autres. Mais nous nous sommes bornés à décrire celui de Banner. *Ab uno disce omnes*.

La morale dans tout ce qui précède. Dans des établissements du même genre, ce travail, dégoutant par lui-même et peu fait pour adoucir les mœurs, — *castigat ridendo mores*, — cesse d'être tel, du moment que la partie repugnante des détails est accomplie par un très petit nombre d'individus. A Cincinnati, 20 hommes, en quatre mois, se chargent de faire tout ce qu'il y a de désagréable dans le massacre de 180,000 porcs, et cela par la division du travail. Ces 20 hommes exercent leur métier de la façon qui leur est la moins pénible et la plus profitable.

En aval de la ville on va visiter les vignobles plantés sur les collines, placées sur la rive nord de l'Ohio et l'on s'exalte sur cette culture remarquable, en oubliant que l'on a agi de la même façon devant les montagnes de la Virginie et les parcs du Kentucky.

C'est à Cincinnati qu'ont été fabriqués les premiers vins dits de Catawba; aussi cite-t-on particulièrement les vignobles de la Belle Rivière, qui sont, en Amérique, ce que le Médoc est en France, sans qu'il nous soit possible cependant, avec toute la bonne volonté du monde, de pousser plus loin la comparaison.

Les voyageurs qui passent à Cincinnati ne manquent pas de demander à déguster les vins du cru. Le maître *Landlord* de « Burnett House » inscrit sur son menu quotidien une douzaine de ces produits dont le meilleur marché est le Catawba, au prix de revient de 1 dollar la bouteille. Le plus cher est le champagne du Missouri, qui coûte 3 dollars. Ce sont les Allemands qui ont importé et propagé la culture du raisin en Amérique. Ils vieillissent dans cette industrie et vendent leur récolte avec avantage aux débiteurs et aux marchands en gros. Il faut visiter le *chais* de Longworth, les plus réputés de la ville pour se rendre compte de ce que peut la volonté de l'homme. Il y a là 300,000 bouteilles de vin empilées, classées, étiquetées; on s'achemine dans des rues souterraines bordées de tonneaux, dont le plus petit pourrait loger un « wigwam » de Diogène ou servir de noyade à cinq ou six ducs de Clarence. Certains de ces tonneaux renferment jusqu'à 250 hectolitres de Catawba. C'est là qu'on déguste le *Golden Wedding*, — Noces d'or, — inventé par leu Longworth, qui fit fortune avec cette marque. La qualité du raisin que l'on emploie à cette fabrication est très mûresse, si bien qu'avec un peu de sucre candi et certains soutirages habituels, le champagne est fabriqué. Nick Longworth était un très honnête homme qui a legué sa probité à ses descendants.

Nous ne quitterons pas Cincinnati sans parler de l'endroit de la ville appelé la Cinquième Avenue. Ce n'est pas simplement l'agréable rue, bordée de maisons de campagne



LOUISVILLE, VUE DE L'ANGLE DES AVEGULES

et de jardins espacés sur la base de la colline que nous citerons; il y a autre chose encore. Si nous montons à la coupole de l'École des jeunes demoiselles du mont Auburn, située près du point le plus élevé, nous promènerons nos regards sur une mer de monticules ombreux et pittoresques, et sur chaque sommet de ces petits monts, aussi loin que la vue s'étend, nous remarquerons des habitations élégantes, des groupes de coquettes villas entourées de bosquets, de jardins et de pelouses. Là résident les familles « heureuses », enrichies par le travail, de la ville basse et entumée. C'est là du reste que finira par émigrer la plus grande partie de la population, laissant, dès que le labeur est achevé, la ville à sa lourde et fumeuse atmosphère.

Continuons notre voyage.

Nous saluerons en passant Bellevue dans le Kentucky et Patriot dans l'Indiana, deux charmants villages dont les habitants cultivent aussi la vigne.

La navigation de l'Ohio se trouve quelquefois entravée par des bancs de sable et par les eaux, qui s'abaissent ou s'élèvent instantanément, si bien qu'il y a quelquefois une différence de 50 pieds à la même place.

Il y a un siècle, la meilleure voie de navigation et de locomotion paraissait être le courant d'un vaste fleuve, car les forêts qui bordaient ces grands déversoirs des eaux de sources et fluviales cachaient des ennemis disposés à s'emparer de la propriété des émigrants et ne craignant pas, au besoin, de leur arracher la vie, pour arriver à leur but. Aussi certaines familles, après avoir traversé les montagnes, dès qu'elles étaient parvenues sur les bords de la Belle Rivière, achetaient une embarcation et, après y avoir entassé leurs paquets et ustensiles de toutes sortes, se laissaient aller au til de l'eau en rasant les rives du Kentucky.

Ces bateaux plats du pays étaient fabriqués avec des planches de chêne vert clouées l'une par dessus l'autre sur une carcasse solide, et quand les émigrants étaient parvenus au terme de leur voyage, ils démoulaient leur véhicule aquatique, pour construire leur habitation. Au fur et à mesure de l'établissement de ces villages de pionniers, on fit usage de bateaux d'une plus grande dimension : les uns montés sur une quille, manœuvrés par dix hommes; les autres en forme de barge et conduits par cinquante matelots. Ces deux sortes de bateaux avaient des mâts, une voile carrée, des échelles de cordes que l'on nommait *cordilles* et, lorsque le vent était contraire, ceux qui les dirigeaient se servaient de longues barres pour pousser, comme cela se voit encore sur nos rivières de France, quand ce moyen est indispensable pour opérer les manœuvres des chalands.

Les bateliers de l'Ohio appartenaient tous à une race de gens d'une forte constitution; ils étaient d'un caractère enjoué, ne manquaient jamais de sonner de la trompette et quand ils arrivaient devant un hameau, ou lorsqu'ils entraient dans le port d'une ville. En passant le long des terres, ils faisaient la cour aux jeunes filles que la curiosité avait amenées sur la rive et leur adressaient des propos galants.

Tous ces marins portaient pour coiffure un mouchoir rouge enroulé en forme de turban, et leur langage était un mélange de français et d'indien; le soir venu, ils faisaient escale quelque part : l'un d'eux, qui jouait du violon, prenait place sur une estrade afin de faire danser ses camarades, les riverains, aussi bien que les riveraines qui venaient leur souhaiter la bienvenue.

Telle fut l'origine de ces « ménestrels de l'Ohio » dont parle la chanson rendue célèbre

par les histrions, barbouillés de noir, que nous avons vus partout aux États-Unis, et quelquefois en France : *The Christy Minstrels*.

Ils descendaient la rivière  
 En chantant : Ohio.  
 Le soir après la prière,  
 Ils dansaient : Ohio !  
 Ils passaient la nuit entière  
 En buvant : Ohio !

De nos jours, ces énormes embarcations se meuvent à l'aide de roues et non point au moyen de gaffes. Elles se tiennent hors des passages des steamboats et se dirigent à l'aventure pour faire escale et trafiquer dans les endroits où les bateaux à vapeur ne s'arrêtent point. Ces *flats* descendent donc lentement le courant, tandis que l'équipage, couché sur le pont et fumant sa pipe, semble oublier que le travail est nécessaire.

Les bateaux des canaux n'ont rien de comparable avec ces embarcations de l'Ohio ou du Mississipi, car, tandis que les premiers marchent vers un but déterminé, les seconds errent à leur bon plaisir et emploient souvent deux ou trois mois pour accomplir une excursion que les autres feraient en vingt ou trente jours.

Le plus grand nombre des embarcations qui naviguent sur l'Ohio sont des toueurs noirs et essoufflés, manœuvrant à l'aide d'une machine à vapeur. On les voit *pousser* et non point *tirer* les bateaux chargés de charbon, ou de bois de construction. Ce sont des nègres qui montent d'habitude ces *tom boats* et leurs grimaces, leurs rires grossiers égayent le voyage.

La nuit venue, ces moricauds éclairent la rivière à l'aide d'un feu allumé dans une corbeille de fer et alimenté par des charbons, des bûches ou des pommes de pin. Ils chantent, ils dansent, tout en procédant aux travaux du bord. Cela ne ressemble en rien à la brutalité et à la manœuvre sérieuse des matelots, qui sont employés à bord de tous les grands steamboats des lacs du Nord et des fleuves Hudson et Delaware. En somme, ce monde-là offre aux touristes des études de mœurs à faire qui rendent le voyage bien moins monotone.

Nous sommes parvenus jusqu'à Jefferson, rive de l'Indiana, jolie petite ville bâtie vis-à-vis Louisville. C'est à cet endroit que l'on trouve la seule chute de la rivière Ohio, si l'on peut appeler de la sorte un grand rapide qui descend pendant 3 milles de distance.

Telle qu'elle est, cette cataracte obstrue la navigation de la rivière pendant la saison des basses eaux, et l'on a été forcé de creuser dans le rocher vif un canal mitoyen du courant.

New Albany, dans l'Indiana, sis à quelques milles en aval, est une ville assez importante, dont la situation est remarquable.

Louisville où nous pénétrons enfin, est le centre de population le plus vanté par l'orgueil les Kentuckiens. Fondée en 1773 par des citoyens de la Virginie, cette ville resta, pendant un certain temps, sous la protection de l'État aux habitants de qui elle devait son existence, et, de nos jours encore, la nationalité de Virginien passe pour un titre de noblesse à Louisville.

Les maisons de la cité s'élèvent sur un plateau hissé à 70 pieds au-dessus du niveau



de la rivière. Les résidences des gens riches sont plus loin. Il faut dire que Louisville a bien plus l'aspect d'une ville du Sud que Pittsburg et Cincinnati. L'on trouve sur les quais des balles de coton empilées, les magasins sont abrités contre les ardeurs du soleil par des bannières aux couleurs nationales. La domesticité est plus nombreuse dans les maisons particulières, et dans les hôtels, où les nègres cuisiniers portent des turbans, où les femmes de chambre nègres affectent de prendre les airs de leurs maîtresses et où les nègrillons pullulent et font à dix la tâche qu'un seul homme suffirait à remplir.

On montre dans le Court House. — Palais de Justice — une statue de bronze de grandeur naturelle du célèbre politicien Henry Clay, que les Kentuckiens tiennent à honneur de citer pour un de leurs illustres compatriotes. Clay a été enterré à Lexington, et le monument qu'on a bâti sur sa tombe est un des plus remarquables de l'Ouest, pour ne pas dire de toute l'Amérique.

C'est à Louisville qu'ont été creusées les fosses où l'on a enterré les malheureuses victimes de la guerre de Sécession, Sudistes et Nordistes. Sur la planche que l'on a placée à la tête de chaque cercueil on peut lire ces mots qui glaçant le cœur : « Age de vingt-deux ans, de vingt-trois ans », etc., etc.; le plus vieux de ces morts n'a pas plus de trente et un ans : c'est navrant!

Il y a là des rangées entières de pauvres diables qui ont péri le même jour, y compris les hommes blessés pendant une bataille : ramenés à Louisville par le chemin de fer, ils sont venus expirer à l'hôpital.

Tant que les pères, les mères, les femmes et les sœurs de ces infortunés vivront, il y aura deux *decorations days*, — jour où l'on decore de fleurs les tombes aux Etats-Unis, — au cimetière de Louisville; mais la nouvelle génération viendra déposer ses couronnes sur tous les tombeaux sans distinction, de quelque nature qu'ils soient, et peu à peu ce jour fatal ne rappellera plus que le souvenir des braves cœurs qui sont morts pour la défense de leur pays, chacun avec sa conviction et ses entraînements.

Le temps efface tous les crimes, à plus forte raison ceux de la guerre civile.



JEFFERSON VILLE, INDIANA

## CHICAGO ET MILWAUKEE



UN CORP D'ÉLÉ SUR LE LAC MICHIGAN.

CHICAGO est aussi remarquable, dans son genre, que l'était et que l'est encore Rome dans le sien, et sir Richard Cobden avait bien raison de dire à M. Goldwin Smith, qui parlait pour les États-Unis :

— N'oubliez pas deux choses en Amérique : les chutes du Niagara et Chicago.

Quelle que courte qu'elle soit, l'histoire de cette ville est la plus célèbre de toutes celles de l'Amérique du Nord.

Il y a près d'un siècle, l'emplacement sur lequel Chicago a été bâti était tout simplement une station commerciale des aborigènes, dont les habitants se composaient d'une centaine d'hommes blancs, noirs et indiens.

Bien avant cette époque, c'est-à-dire il y a quelques siècles, la légende raconte qu'à la même place où la ville a été élevée se réunissaient, à tour de rôle, diverses tribus des Peaux-Rouges. Ceux de cette nation que l'on dit avoir été appelés l'amaroas, les plus

puissants parmi celles de Illini, — racine du mot Illinois, — se rendaient souvent sur cette plage du lac Michigan.

Le nom de Chicago est encore d'origine aborigène : il dérive de l'adjectif *Checagna* qui, dans le langage sioux, signifie fort, et avait été donnée par les Indiens à une famille de chefs. C'est également cette qualification que l'on avait affectée, dans ce coin de terre américain, aux oignons sauvages qui croissaient en grand nombre sur les rives de la rivière qui traverse les principales rues de Chicago.

La première interprétation de ce mot étrange nous paraît suffisante. Aux oignons disparus nous présentons les chefs glorieux qui s'illustrèrent dans la vie guerrière pour la défense du sol que leur avait légué leurs pères.

L'emplacement de Chicago fut visité pour la première fois par le P. Marquette en 1673, et, peu de temps après lui, certains aventuriers y arrivèrent à leur tour.

La première indication du sol de Chicago est faite dans une carte publiée au Canada, à Québec, en 1683, où il porte le nom de fort Checagou.

En effet, les Français avaient construit en cet endroit une fortification façonnée de terres et de troncs d'arbres, qu'ils abandonnèrent, ou plutôt qu'ils cédèrent à la Grande-Bretagne avec le reste du territoire.

Le gouvernement des États-Unis bâtit sur cet emplacement le fort Dearborn, en 1804, sur la rive sud de la rivière de Chicago et près de son embouchure. Lorsqu'en 1812 la guerre éclata entre l'Angleterre et les États de l'Union, le ministre de la guerre américain donna l'ordre aux troupes d'abandonner le fort, dans la crainte qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. D'après la volonté du chef de la guerre, la garnison plia bagage et se disposait à rejoindre le corps d'armée, quand, à 1 mille et demi du fort, elle fut attaquée par les Indiens Pottawattamies, qui massacrèrent soixante Américains, deux femmes et douze enfants. Le lendemain de cette tuerie, le fort était rasé.

En 1816, cette station fut rebâtie : elle n'a été démolie qu'en 1856.

Pendant le siècle et demi qui suivit la première visite du P. Marquette, la ville de Chicago ne sortit pas du néant où elle semblait devoir demeurer. Les seules habitations que l'on y trouvait consistaient en plusieurs cabanes construites à l'aide de troncs d'arbres mal équarris, — *log cabins*, — une mission, autrement dit la demeure des missionnaires, et une chapelle; le tout bâti sur le rivage de la rivière croissante.

A vrai dire, le pays n'avait en lui aucune de ces beautés indispensables pour attirer les émigrants.

C'est à peine si quelques arbres abritaient les simples maisons de ceux qui s'étaient casés dans cet endroit. À l'ouest, au nord, au sud, les yeux n'apercevaient que la Prairie, le Sahara d'herbages de l'Amérique du Nord. Du côté de l'est, le lac Michigan roulait ses vagues courtes et dangereuses, qui venaient mourir sur une plage plate, dont les reverberations attristaient l'âme.

Mais si la place occupée par Chicago n'était pas du nombre de celles qui marquent dans les pérégrinations d'un touriste, du moins on comprenait qu'elle pouvait servir à l'établissement d'un centre commercial destiné au plus bel avenir.

En 1830, Chicago n'était tout simplement qu'un port militaire près duquel se faisait le commerce des fourrures. Une fortification à la mode indienne, c'est-à-dire un corps de garde façonné avec des troncs d'arbres superposés en long et une palissade de pieux ali-

gnés et munis de meurtrières, abritait deux compagnies de troupes américaines. Tout à côté on avait élevé une agence où les marchands de pelleteries trafiquaient avec les Peaux-Rouges, laquelle était flanquée de deux ou trois tavernes, refuge ordinaire des Indiens adonnés à l'ivrognerie et à la paresse, qui venaient échanger contre de l'eau de feu la somme qui leur avait été comptée pour le produit de leurs chasses. Il y avait également parmi ces habitations deux magasins — *stores* — où l'on vendait toutes les marchandises prisées par les indigènes. Une échoppe de forgeron, la cabine de l'homme remplissant les fonctions d'interprète, et enfin le « wigwam » du chef des Indiens, complétaient le groupe qui avait pris le nom de *Town*.

Deux fois par an, le célèbre John Jacob Astor envoyait à Chicago une embarcation apportant les vivres et les objets de négoce destinés à ravitailler la place. A son retour, le bateau rapportait les fourrures que l'on avait achetées pour son compte.

Ce John Jacob Astor était le vrai type du commerçant. Il nous a été donné de le voir, à New-York, dans une occasion toute particulière, dans son palais d'Astor Place, et son visage pâle et émacié, son corps maigre, usé par le travail, nous faisaient songer à tout le mal que se donnent les millionnaires pour acquérir des richesses dont ils ne peuvent plus jouir... quand ils songent à le faire.

Ce malheureux heureux, qui avait travaillé toute sa vie, était devenu impotent et ne pouvait plus se mouvoir; deux domestiques attachés à sa personne le charriaient de son lit dans un fauteuil roulant, à table, à la promenade et aux affaires, car l'honorable négociant est mort sur les *planches* comme les comédiens, tandis que ses fils et ses petits-fils, oisifs et lancés dans toutes les folies du *high life*, dépensaient gaiement les dollars de leur père et aïeul. Ainsi va le monde. Si John Jacob Astor avait marqué dans le nombre des aristocrates du commerce américain, sa famille avait pris rang à la tête du *codfish aristocracy*. Revenons à Chicago.

Bientôt les gens de l'Ouest vinrent se grouper ensemble dans ce lieu aride; en 1831, on comptait à cet endroit douze feux, autrement dit douze familles, et en outre la garnison du fort Dearborn; mais, après 1833, on évaluait les habitants de la ville au nombre de 550, formant soixante-dix familles.

Toutes ces bonnes gens s'évertuèrent à transformer en rues, en jardins, en champs de maïs la prairie inculte. Ces « settlers », au milieu de l'immense solitude, auraient pu croire qu'il y avait assez de place pour eux et pour les Indiens; mais telle ne fut point leur opinion.

En 1834, le mardi 4 octobre, un citoyen de Chicago accourut trouver ses 599 compatriotes et leur annonça qu'il avait été poursuivi par un ours noir jusqu'à une portée de fusil des limites de la colonie. L'occasion était propice, et sur-le-champ les chasseurs, appartenant à la masse des jeunes hommes valides, s'emparèrent de leurs armes à feu et se dirigèrent vers la forêt, où, après une quête qui dura à peine une heure, maître *Bruin* était occis, dépeçonné et dépecé en *bearsteaks*.

Sans songer le moins du monde à rentrer chez eux, les hommes vainqueurs organisèrent une battue contre les « coyotes » qui, dès que la nuit était venue, hurlaient autour de Chicago. Le soir même, près de cinquante de ces carnassiers avaient mordu la poussière, mais, quelques années plus tard, leur nombre était encore si considérable, que leurs cris sinistres reveillaient la population.

Chicago prit le rang de ville en 1837, quand le recensement donna un effectif de 4,170 âmes.

Mais cela ne voulait pas dire que ce fût une ville agréable à habiter. Les abords de ce coin du territoire étaient fort malpropres, et les Indiens eux-mêmes éprouvaient une certaine répugnance à se hasarder jusque là. L'odeur de Toignon empoisonnait l'atmosphère, et les Peaux-Rouges — c'est un fait à constater — n'aiment pas ce légume, ni cru ni cuit.

D'autre part, la cité nouvelle n'avait rien de très pittoresque. La prairie, sur ce rivage du lac Michigan, avait tout au plus deux mètres au-dessus du niveau de celui-ci, et le voyageur qui se rendait à Chicago était forcément obligé de marcher dans un chemin marécageux où il enfonçait à chaque pas.

A l'endroit où, de nos jours, est bâti le quartier le plus élégant de la grande cité de l'Ouest, les marais couvraient le sol, on n'aurait pas voulu pour 6 cents l'acre d'un terrain qui se vend de nos jours 1,000 dollars le mètre carré. Les hommes compétents en agriculture déclaraient que le sol était impropre à tout défrichement utile. Jusqu'en 1838, Chicago tira ses approvisionnements de l'Est américain; mais quel changement de nos jours! cette ville est celle qui, sans exagération, nourrit une partie du monde civilisé.

Ceux qui avaient songé à s'établir dans un site aussi peu propice ne s'étaient point laissés arrêter par le mauvais état du territoire. Ce qui les avait déterminés dans leur choix, c'était l'emplacement: la rivière de Chicago servait de refuge aux navires, sur ce lac le plus exposé aux tempêtes de tous ceux de l'Union américaine.

A vrai dire, cette rivière n'est qu'un enfoncement du lac, une crique, qui avait 100 milles de large sur 1,200 mètres de profondeur, divisée en deux branches, l'une se dirigeant vers le nord, l'autre vers le sud et allant se perdre dans l'intérieur des terres.

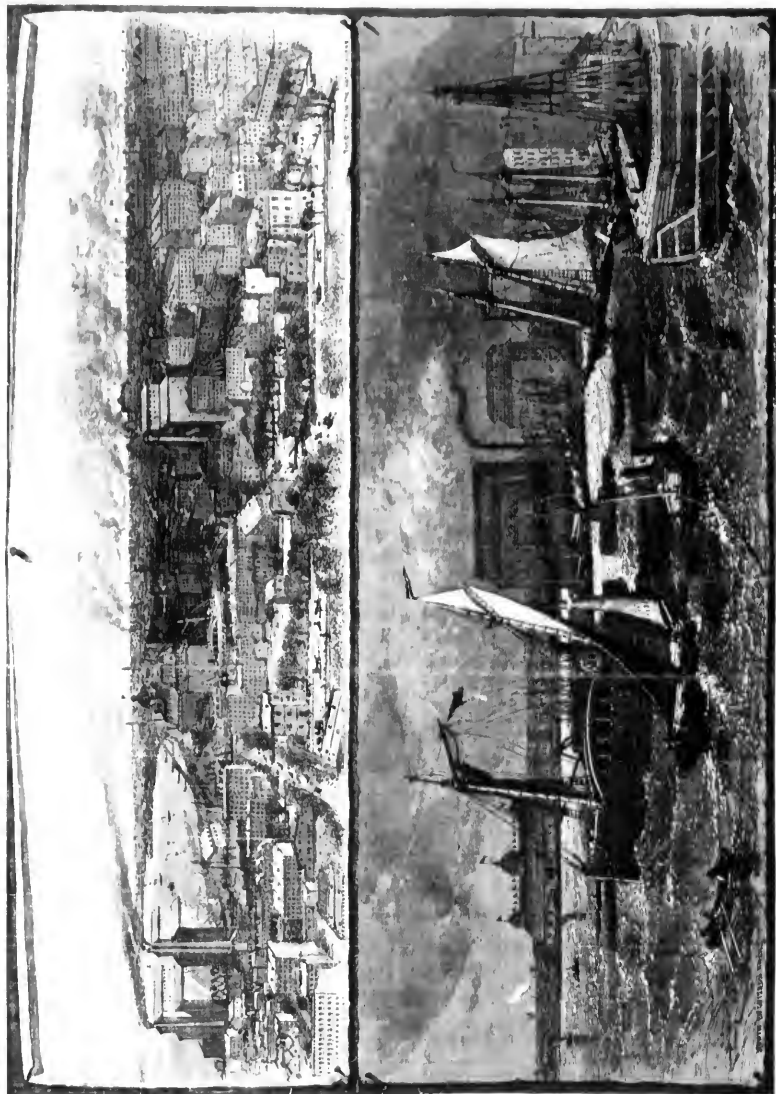
Nous ajouterons que ce fosse, n'ayant ni courant ni marée, n'a d'autre mouvement que celui que donne la pression du vent à ses eaux limpides. C'est ainsi que le flux et le reflux se font sentir, selon la direction du vent.

Dans les premiers temps, la passe qui sépare le lac de la baie intérieure mesurait 9 milles de profondeur, et c'est à peine si les navires jaugeant 30 à 40 tonneaux pouvaient franchir ce barrage; mais les ingénieurs du port draguèrent le chenal, si bien qu'à l'heure actuelle non seulement tous les steamboats de haut bord, mais encore les navires lancés sur le lac Michigan, peuvent se mettre à quai le long des *wharfs* de Chicago.

On peut dire sans trop s'avancer que la situation de la ville est exceptionnelle pour le commerce. Quel que soit le quartier où l'on se trouve, on voit des marchandises circuler du moulin, de l'usine, du magasin, etc., en bateau et arrivant soit à la porte du commerçant, soit le long des flancs du navire où on va les arrimer dans la cale.

En somme, les habitants de Chicago peuvent se glorifier de leur entreprise et surtout de leur ténacité. Sans cette qualité inhérente au caractère yankee, ils ne seraient pas établis sur ce point du territoire le plus important qui soit dans le Nouveau-Monde pour le trafic avec les États de l'Ouest.

Les premiers colons avaient eu à surmonter des obstacles sans nombre: en premier lieu contre les Indiens fainéants et ivrognes dont nous avons déjà parlé. L'histoire a transmis jusqu'à nous la journée du 22 septembre 1833, où 7,000 Peaux-Rouges se réunirent à Chicago pour y vendre aux délégués du gouvernement de Washington leurs terres



CHICAGO.  
1. La ville, vue des réservoirs, — water works. — 2. L'embouchure de la rivière de Chicago.

du Wisconsin et de l'Illinois. Une tente avait été dressée sur le bord de la rivière, et les chefs apposaient leur signature sur le traité qui concédait aux « visages pâles » 12 millions d'hectares du sol du Nord-Ouest; ils consentaient en outre à se retirer à vingt jours de marche à l'ouest du « Grand-Père des eaux ».

L'année d'après, 4,000 de ces sauvages revinrent à Chicago pour y toucher le premier terme de leur redevance. Il y eut combat entre ces Peaux-Rouges au sujet de la distribution des marchandises, qui ne se faisait pas assez rapidement au gré de tous. Plusieurs d'entre eux furent tués ou blessés. La nuit s'écoula en orgies et le lendemain il restait peu de chose aux mains des enfants du Far West, sur les 150,000 francs de marchandises qui leur avaient été distribuées.

En 1835, des scènes semblables de désordre se reproduisirent à Chicago, mais le gouvernement y mit fin en faisant transporter à travers la prairie les Polawattemies, hommes, femmes et enfants, lesquels, à dater de ce moment, ne virent plus importuner les habitants de Chicago.

Celui qui, de nos jours, se promène dans les rues de la ville ne se douterait pas que les Peaux-Rouges ont été dépouillés, il y a si peu de temps, du territoire de leurs ancêtres.

Graduellement, en 1850, la population s'éleva à 28,163 habitants; en 1870, à 300,000 individus, sans compter ceux qui demeuraient dans les faubourgs, et maintenant, en 1879, Chicago est la cinquième ville de l'Union.

La cité, commerciale par excellence, a été bâtie sur la rive ouest du lac Michigan, à 18 milles au nord du point extrême sud de cette petite mer intérieure, à l'embouchure de la rivière ou plutôt du bayou.

Les quais, les rues, les maisons, sont à 14 pieds au-dessus du niveau des eaux. L'emplacement en question était bien plus bas dans l'origine, mais, depuis 1856, le terrain a été exhaussé de 5 à 9 pieds en plus. La cité est divisée en trois quartiers par le « bayou » dont nous avons déjà parlé, que l'on nomme assez improprement la rivière de Chicago, — lequel s'étend du bord du lac à un mille environ dans l'intérieur des terres et se divise ensuite en deux branches, l'une se dirigeant vers le nord, l'autre vers le sud, en ligne presque parallèle avec celle du lac jusqu'à la distance de 2 milles dans chaque direction.

Cette « rivière », d'un bout à l'autre et ses méandres, donne une surface de 38 milles environ, baignée par les eaux, non compris celle du rivage de Michigan.

Pour montrer jusqu'à quel point peut aller l'espèce d'industrie des Yankees, nous raconterons qu'en 1859 on avait commencé à saler un peu de viande de bœuf et à l'expédier au dehors. Cette industrie avait pris un certain développement: 3,000 têtes de bétail avaient été amenées des prairies, préparées et exportées. Un négociant, plus hardi que ses confrères, avait également eu l'idée de créer, à Chicago, un entrepôt pour les céréales, et des quantités de grains considérables étaient, chaque année, apportées du fond de la plaine jusqu'aux rives du Michigan. Par malheur, la saison des transports était aussi celle des pluies; les chariots attelés de bœufs avaient grand-peine à faire une longue route sur le sol détrempé, et, quand ils arrivaient à la ville, ils s'embourbaient dans la vase, qui tenait lieu et place du macadam, non encore inventé. Les lourds véhicules s'accrochaient, s'enchevêtraient les uns dans les autres, et tout cela formait un tohu-bohu indescriptible. Les habitants s'inquiétaient et les passants étaient bien vite couverts de boue des pieds à la

tête. Lorsqu'on était parvenu à rétablir l'ordre, il fallait jeter des planches en travers des ornières pour rétablir la circulation. En un mot, la future « Cité Reine des lacs » était, de toutes les villes des prairies, la plus désagréable de toutes. L'étranger qui s'y était rendu pour ses affaires, ou bien par un motif de curiosité, s'éloignait au plus vite et ne soupçonnait en aucune façon que ce terrain paludéen serait un jour le sol sur lequel se dresserait une ville grandiose, l'orgueil du Nouveau-Monde, le grand entrepôt, le comptoir et la capitale du Lointain-Ouest.

Ceux de nos lecteurs qui ont lu notre volume jusqu'à ce chapitre savent déjà que rien n'effraye, rien ne décourage le Yankee. Le mot « impossible » est inconnu dans le langage américain.

Deux choses manquaient à Chicago pour développer les germes de prospérité qu'elle avait en elle; il lui fallait des voies de communication par terre et par eau. Le canal qui unit la ville à la rivière de l'Illinois et par suite au Mississippi fut commencé en 1836 et terminé en 1848. Dès ce moment-là, une ère nouvelle s'ouvrait pour les settlers et les fermiers qui s'occupaient à défricher les fertiles prairies de l'Ouest; leurs grains, leurs bestiaux, leurs fourrages, amenés facilement à Chicago, étaient expédiés par les lacs vers le littoral de l'Atlantique et jusqu'en Europe.

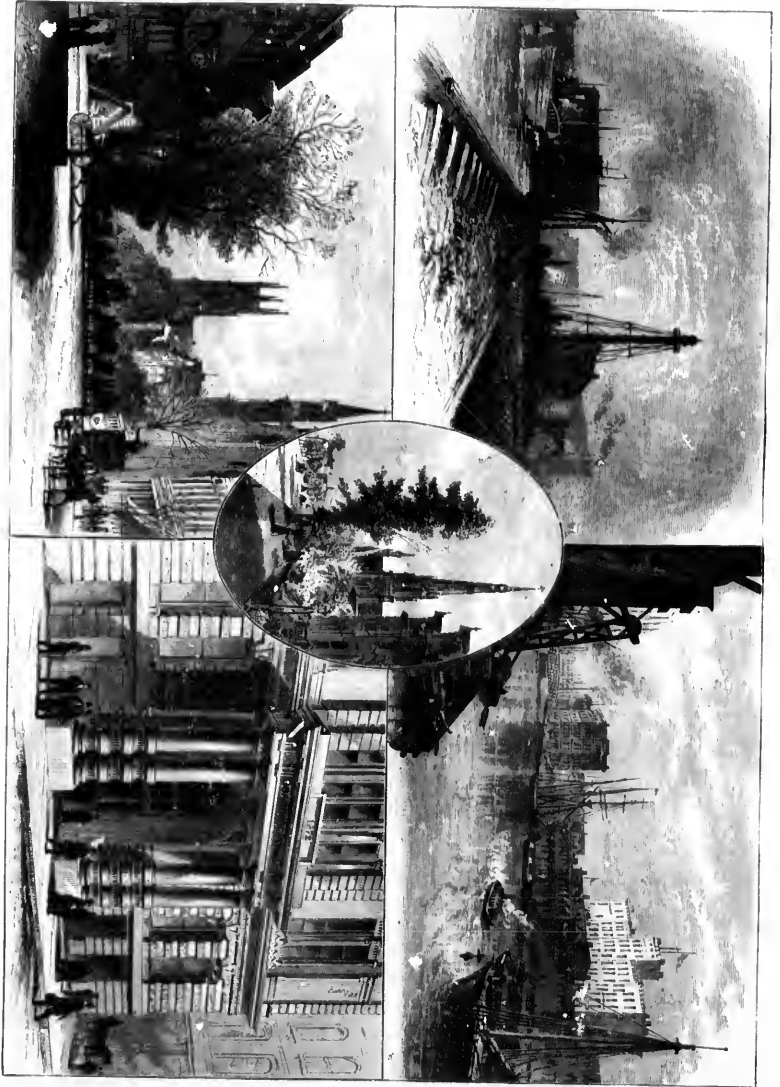
La création des chemins de fer vint rendre cet essor plus rapide encore. Un an après l'achèvement du canal, le sifflet de la locomotive retentissait pour la première fois dans les plaines du Michigan. Le convoi ne parcourait encore qu'un espace de 3 lieues; mais les colons avaient compris de quelle importance il était pour eux de rendre les moyens de transport prompts et nombreux; chacun répétait que tout coin de terre mis en communication avec les villes serait une source de richesse durable. Or, chez un peuple qui a l'habitude de penser et d'agir, l'exécution suit vite le projet. Nul homme d'État ne connaît les besoins aussi bien que les intéressés eux-mêmes; nul ne sait y pourvoir avec autant de zèle et d'intelligence. Quinze ans ne s'étaient pas écoulés qu'un réseau de 3,000 lieues de voies ferrées rayonnait autour de Chicago, reliant cette ville aux principaux centres de l'Est et du Sud, faisant affluer vers elle toutes les richesses de l'Ouest. Il n'y a pas, dans tout l'Illinois, une ferme qui soit éloignée de plus de 15 lieues d'une station de chemin de fer; la plupart en sont bien plus rapprochées; la distance moyenne est d'environ 2 lieues. On compte par millions d'hectares les terres mises en culture par le développement des voies de communication.

Il est facile de comprendre l'impulsion que ces travaux gigantesques donnent au commerce. Depuis ce moment-là, Chicago faisait une quantité d'affaires si prodigieuse qu'elle en eût été étonnée, si elle avait eu le temps de s'arrêter et d'aligner des chiffres. L'exportation des grains, qui avait commencé en 1838 sur une échelle bien humble, 78 barils, en comptait 16 millions en 1855, 60 millions en 1867 et 110 millions en 1878.

Les eaux du Michigan, naguère silencieuses ou troublées seulement par les pagaies des Indiens, étaient devenues le point de ralliement d'une flotte nombreuse: bricks, steamers, goélettes, bâtiments de toutes sortes, jaugeant ensemble 300,000 tonneaux et employant 10,000 marins, distribuaient, sur les rives des grands lacs, une partie considérable des céréales amenées à Chicago par les canaux et les chemins de fer.

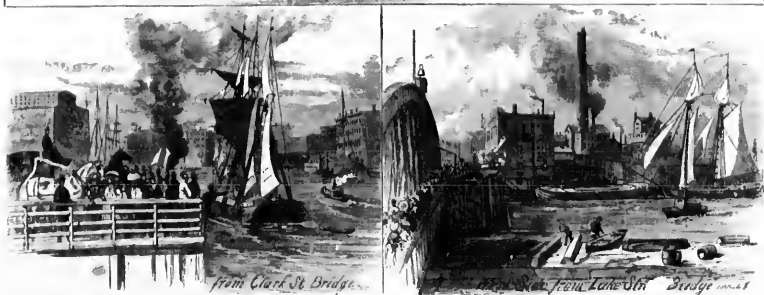
Grâce à l'esprit actif et pratique du colon, toujours en quête d'améliorations utiles, ces montagnes de grains, dont le chiffre étonne l'imagination la plus docile aux calculs,





VUES DANS LA VILLE DE CHICAGO.

1. Entrée de la rivièrè de Chicago. — 2. La rivièrè, vue de Malison Street. — 3. L'avenue Michigan. — 4. L'avenue Wabash.
5. Le portique de la Chambre de commerce.



VUES DE CHICAGO.

1. La rivière. — 2. Le parc de Jefferson. — 3. La rue Madison Street. — 4. Chicago, vue du pont de la rue Clark.  
5. Partie ouest, vue du pont de la rue du Lac.

étaient chargées avec tant d'ordre et de rapidité que les habitants y prenaient à peine garde.

À l'heure actuelle, où le commerce a centuplé, un étranger peut demeurer à Chicago pendant un ou plusieurs mois sans se douter que l'on s'y occupe de la vente ou de l'achat des céréales; 90 élévateurs puissants, établis le long des quais, attendent l'arrivée des grains, les puisent ou plutôt les aspirent dans les bateaux ou les wagons qui les amènent, puis les transportent, au moyen de boyaux gigantesques, jusqu'à l'embarcation, placée de l'autre côté de l'appareil et que l'on tient prête à les recevoir. Les machines sont mues par la vapeur, de telle sorte que l'opération entière s'accomplit en quelques minutes.

Ce progrès ne satisfaisait pas complètement les habitants de Chicago, qui trouvaient que le blé tenait encore trop de place.

« Rien n'est plus facile, leur dit un jour un économiste, que d'expédier dans un seul baril dix ou douze sacs de maïs. Il faut les convertir en une puissance animale. Que représente un porc? 10 ou 12 sacs de grains sur quatre jambes. Le maïs s'incarne de la sorte : le porc mange le maïs, l'homme mange le porc ».

Les négociants de Chicago estimèrent le conseil bon à suivre, et le commerce des salaisons atteignit bientôt des proportions colossales. En une seule saison de trois mois, Chicago expédia 900,000 porcs tout préparés, c'est-à-dire les trois quarts au moins des animaux de cette espèce abattus dans l'Ouest pendant le même espace de temps. Cette masse de bêtes, marchant à la file, formerait une chaîne de 250 lieues.

Livrer à la consommation, cette quantité de viande, alors que le commerce de grains absorbait déjà tant de bras, ce n'était pas une tâche facile pour une cité puissante; mais les difficultés ne faisaient que stimuler l'esprit inventif des habitants de Chicago. Le travail augmentant, on fonda des usines, on imagina des procédés pour préparer les salaisons, comme on avait inventé des élévateurs pour manier les blés. Grâce à un aménagement ingénieux, à l'emploi des machines, à la dextérité des ouvriers, grâce à la division du travail, l'incessante marée de porcs qui, du matin au soir, arrive vivante et grognante à l'entrée de l'abattoir, en sort quelques minutes après par la porte opposée, sous forme de jambons, de saucisses, de lard, de boudin, chacun des animaux ayant été, dans son passage à travers l'édifice, égorgé et tailladé suivant la règle. Ce qui se passe à Cincinnati a lieu à Chicago, avec quelques variations dans les procédés.

Et, pendant que l'industrie se développait, les embellissements de la ville suivaient un cours ascensionnel. Chicago était devenu le centre de population le plus admirable de l'Ouest, quand un terrible événement vint changer la face des choses.

Nos lecteurs se souviennent sans doute d'une date terrible dans l'histoire de Chicago : celle de 1871, qui fut l'année de l'horrible conflagration de cette ville. Jamais, de mémoire d'homme, pareille catastrophe n'avait eu lieu dans les temps modernes. Mais la cité fut réédifiée comme par miracle et les monuments reconstruits, les maisons réédifiées dépassèrent de cent coudées ce qu'ils étaient auparavant.

Tout le quartier du commerce et une grande partie des édifices particuliers de Chicago avaient disparu en 1871; l'espace couvert par les décombres mesurait 70,000 acres et demi carrés; le nombre de constructions abattues se décomptait de la sorte : 17,000, y compris la Court House, la Douane, la direction des postes, cinquante et une églises, trente-deux hôtels, dix théâtres et salles de concert, et la perte totale se chiffrait par 190 millions de dollars.

Ce sinistre épouvantable fut attribué par les uns à la maladresse d'une femme qui aurait renversé chez elle une lampe à pétrole, et par les autres à un jeune homme qui, allant traire des vaches, avait mis le feu à l'étable. Ce qu'il y a de certain, c'est que la conflagration commença à Dekoven street, le 8 octobre 1871, à neuf heures du soir. Par une fatalité incompréhensible, il fut impossible de prendre les précautions indispensables pour réprimer l'incendie dès le début.

La veille, un feu aussi considérable avait tenu la police et les *firemen* sur pied, et quand on vint les avertir qu'on avait de nouveau besoin d'eux, on les trouva harassés, endormis. Quelle que fût leur hâte pour se rendre dans Dekoven Street, ils arrivèrent trop tard pour qu'on pût se rendre maître du fléau. D'autre part, le vent d'ouest soufflait avec rage, et l'incendie se propagea dans des proportions fantastiques. Tout prenait feu à la fois, les maisons et les pavés de bois enduits de goudron. En trois heures, Chicago était un océan de feu. On arrêta enfin le désastre à la douzième rue, vers la partie sud. Sur près de 350,000 âmes qui composaient la population de Chicago à l'époque de l'incendie, près de 100,000 habitants se virent, du jour au lendemain, sans asile et complètement ruinés. Les morts se comptaient par centaines, et dans les pertes matérielles figuraient 17,500 maisons et magasins, 1,800,000 boisseaux de grains, et 20 millions de mètres de bois de construction.

A peine ce désastre était-il connu aux États-Unis, que la charité se montra à la hauteur des circonstances. De tous les points extrêmes et de ceux de l'intérieur du pays, on expédia des secours aux malheureux incendiés. A peine les rues étaient-elles déblayées et les débris fumants enlevés, que de nouvelles constructions s'élevaient comme par magie.

Ce fut sur des ruines géantes que se releva Chicago. Nous ne dirons pas que, malgré la rapidité de la reconstruction, les architectes ont toujours observé le sentiment du beau : nous ne pouvons nous empêcher de reprocher quelques ornements d'assez mauvais goût dans toutes les maisons particulières, mais la partie de la ville consacrée aux affaires est heureusement exempte de ces trivialités qui déparent les autres quartiers. L'effet produit par l'examen attentif des façades est assez grandiose.

On remarque généralement aux États-Unis, dans les rues les plus fréquentées, des maisons splendides *joue à joue*, — comme disent les Américains, *check by jaw*, — avec une butte de *pisai*, ce qui forme des « hauts et des bas » très hideux.

On sait qu'en France des règlements municipaux s'opposent à ces irrégularités; mais aux États-Unis de pareilles lois ne sont point en vigueur. Toutefois, à part quelques exceptions, il est facile de se convaincre, en regardant les gravures qui accompagnent notre texte, que l'architecture yankee mérite quelques éloges. Madison Sheet contient des monuments très remarquables et donne une idée de ce que sont les nouvelles constructions de Chicago.

Les villes américaines, généralement parlant, n'ont rien de très pittoresque. La situation qu'elles occupent a été choisie parce que tel ou tel endroit était plus propice qu'un autre pour le commerce. C'est à cause de cette « circonstance atténuante », que les rues de ces cités sont plates. La durée des temps n'a point encore donné à ces constructions des teintes dorées, les siècles n'ont point non plus apporté leur consécration à ces monuments qui datent d'hier. L'artiste qui visite ces villes nouvelles ne se contente pas de ces larges façades uniformes et de ces avenues plantées d'arbres abritant des cottages tous sem-

blables l'un à l'autre. Ce qui le satisfait, c'est la vue de la rivière qui s'avance au cœur de la cité, bordée de quais, le long desquels sont d'un côté, — celui de la terre, — bâtis de vastes magasins, et de l'autre, dans les eaux du bayou, de nombreux navires alignés côte à côte.

Ce port, cette animation, ces couleurs variées et éclatantes des coques de vaisseaux, des banderoles et des drapeaux, tout réjouit le visiteur, qui se plaît à suivre les embarcations se glissant sur les eaux, à écouter les chants des matelots, à examiner les allées et les venues des passants qui courent à leurs affaires et traversent à la hâte les ponts et les rues.

On compte 33 ponts à Chicago et, malgré ce nombre sans rival, dans d'autres cités, de passages subaquatiques, les habitants de Chicago, qui se trouvaient souvent empêchés de se rendre à leurs occupations, eu égard aux ponts tournants qui étaient ouverts ou qui s'ouvriraient, les habitants, disons-nous, ont cru devoir faire exécuter des passages sous la rivière, diminutifs du célèbre *Tunnel* de la Tamise de Londres.

Ces passages sont une des curiosités de Chicago, qui se trouve ainsi en communication constante avec tous ses quartiers, sans que le piéton qui va et vient éprouve une seconde de retard dans sa marche.

Par bonheur, lors de la grande conflagration de 1871, un des plus beaux quartiers a été préservé; c'est celui qui contenait des avenues admirablement plantées et qui se prolongeait dans la direction du sud.

L'avenue Wabash et celle de Michigan sont aussi célèbres que la cinquième avenue de New-York, sans avoir pour cela le moindre point de ressemblance. Ces boulevards ont un aspect villageois, toutes les habitations sont abritées par des arbres; on y aperçoit plusieurs belles églises et c'est là que, dans l'après-midi, les voitures élégantes, les cavaliers et les amazones s'en viennent arpenter le terrain... pour le plus grand plaisir des piétons qui jouissent de la vue, quand ils ne peuvent pas se donner eux-mêmes la satisfaction de la locomotion équestre et carrossante.

Chicago est en outre embelli par des parcs très remarquables que l'on compte au nombre de six et qui couvrent un espace de 1,900 acres. Quelques-uns de ces jardins publics sont encore inachevés.

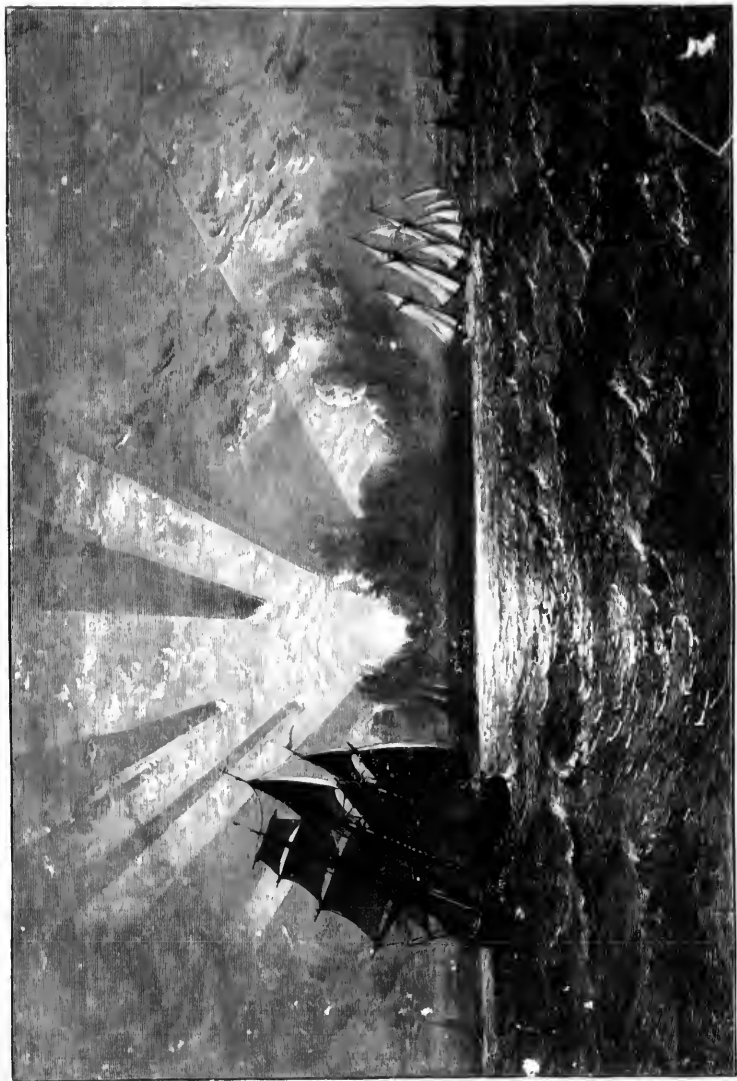
Un de ces parcs est situé sur les bords du lac Michigan, et l'on se plaît à la promenade le long du rivage où les vagues viennent mourir.

Le parc Lincoln est encore un site charmant; on y remarque au centre un grand bassin, complété par une rivière factice se frayant un passage à travers des bosquets, supportant l'encombrement de plusieurs ponts lilliputiens jetés çà et là pour les besoins des communications.

N'oublions pas le parc Jefferson, qui n'a qu'un seul défaut, celui d'être calqué sur le précédent.

Le voyageur ne saurait oublier, dans ses pérégrinations, de visiter le grand canal souterrain servant à amener l'eau du lac dans la ville. On a également creusé à Chicago des puits artésiens, des élévateurs pour mesurer le grain, du haut desquels on jouit d'une vue admirable.

Le touriste qui est venu pour bien se rendre compte de l'importance de Chicago n'oubliera pas de se faire montrer les vastes magasins, aussi bien que les monuments destinés



VUE PRISE SUR LE LAC MICHIGAN.

à l'éducation, à la littérature et aux institutions artistiques organisées dans le même genre que celles des villes les plus policées des premiers États de l'Union.

Nous n'apprenons rien à nos lecteurs en leur disant une fois de plus à quel point les Américains sont industriels. Or, les citoyens de Chicago, voulant se rendre indépendants de l'industrie des États de l'Est, ont mis en pratique la liberté du commerce. Ils débutèrent d'abord par fabriquer des outils indispensables à l'agriculture, et il y a vingt-neuf ans qu'on établit une fabrique, — très prospère de nos jours, — où l'on confectionne un excellent tombereau de ferme en 7 minutes. Viennent ensuite les instruments de toute sorte employés sur les chemins de fer, dans les métairies et les entreprises de construction.

On cite encore, parmi les industries de Chicago, celle de la cordonnerie, qui occupe 4,000 ouvriers clouant des bottes et des souliers. On y tisse également le coton et la laine, on y fabrique de l'horlogerie à bon marché dont l'invention est due à M. Chamoy (Jérôme). On évalue à 100,000 pendules par an le chiffre de ce commerce, et le prix de ces horloges est inférieur à celui des mêmes ouvrages du Connecticut. Les montres de Chicago ont une renommée aux États-Unis et leurs fabricants accaparent une grande partie des 55 millions de francs dépensés annuellement en Amérique pour l'achat de montres neuves.

Les pianos ont aussi des fabriques importantes dans la grande cité de l'Ouest, et les célèbres éditeurs Root et Cady font graver des monceaux de musique dans leurs ateliers.

Chicago s'est occupé depuis cinq ans de quatre choses importantes : l'établissement de manufactures, l'amélioration de la ville, l'achèvement des chemins de fer vers le Pacifique et la construction des canaux maritimes du Mississipi à l'Atlantique. Tous ceux qui ont pu apporter à ces diverses entreprises leur intelligence et leurs capitaux ont été les bienvenus.

En somme, Chicago est « redevenu » une très belle ville : les rues sont remplies de voitures et de piétons comme à New-York ou à Philadelphie et dans tous les étalages des boutiques de la cité réédifiée se retrouvent les marchandises que l'on pourrait voir dans les deux métropoles que nous venons de nommer. Le touriste est forcé de reconnaître qu'il se trouve dans une véritable capitale. De belles maisons, de superbes restaurants, des magasins de bijoux remplis de chefs-d'œuvre en or et en argent, sertis des pierres précieuses, des magasins de librairie d'une beauté imposante, des manufactures d'orgues, de pianos, de musique; des brasseries dont les produits sont déjà renommés à l'égal de ceux de la Bavière et de l'Angleterre, tout est grand, tout impose l'admiration au visiteur.

Un fait assez curieux à signaler, c'est que les maisons en location sont rares à Chicago. Les ouvriers économes sont propriétaires et les autres louent toute une maison pour l'habiter. Les sept dixièmes de la ville se composent de petits cottages de bois, bordés de trottoirs également en bois.

Si nous entrons à la Bourse de Chicago, nous y trouverons réunis, vers l'heure de midi, les hommes dont l'énergie jointe au plus grand patriotisme ont relevé la ville de ses ruines désastreuses. Dans une salle spacieuse, décorée à *fresco* par des peintres d'Italie, on rencontre chaque jour de 15 à 1,800 négociants entre les mains desquels s'échangent ces monceaux de grains, de bois de charpente et autres produits dont nous avons déjà touché quelques mots. Là sont les vendeurs et les acheteurs, plus loin les assureurs, les expéditeurs et le bruit qui se fait dans ce palais de Plutus et de Mercure dépasse celui de notre *Halle aux valeurs* de Paris, édifiée sur la place de la Bourse. Tout ce trafic immense

s'opère avec une rapidité vertigineuse et quand les trois coups sonnent à l'horloge du *Board of Trade*, le secrétaire monte à une tribune, d'où il lit les télégrammes arrivés de New-York, de Londres et de Paris. Cela fait, les conversations recommencent et se prolongent *ad libitum*.

Vers une des extrémités de la salle, devant les pupitres en bois d'acajou, les *reporters* de journaux ont fait et font, jusqu'à la dernière heure, leur correspondance commerciale, et, quand tout le monde s'est retiré, on voit arriver le concierge du bâtiment qui, muni d'un balai, rassemble tous les grains de blé tombés sur le sol, avec lesquels il peut nourrir une grande quantité de poules... qui lui servent à augmenter ses appointements.

Le climat de Chicago est excellent et très sain, et les hivers courts et rudes ne durent pas plus de quatre mois. Pendant la saison torride, les bouffées de chaleur sont mitigées par les brises du lac Michigan, et cependant nous devons avouer qu'il y a quelquefois des journées accablantes à supporter.

Les vivres, très abondants à Chicago, sont de nature diverse; mais l'art culinaire n'a pas encore conquis le rang qu'il devrait occuper. Dans les plus grands hôtels de la ville, la préparation et la cuisson sont élémentaires. Le fait contraire est une exception.

L'instruction est, par contre, — cette autre nourriture de l'âme, — poussée à l'extrême, mais l'instruction publique, dont les tendances convergent toutes du côté du commerce et de l'industrie, dans la principale institution de Chicago, — *High School*, — établissement qui ferait honneur à n'importe quel pays : on y voit, mêlés les uns avec les autres, les enfants de race blanche à ceux de couleur. Il en est de même dans les écoles de jeunes filles.

Il y a trois collèges de médecine à Chicago, ainsi que deux séminaires religieux, une université et une académie des sciences, sans oublier un observatoire d'astronomie. On y établit en ce moment un muséum qui sera bâti et rempli d'objets précieux d'histoire naturelle, à l'aide de souscriptions nationales.

Si nous quittons Chicago vers le commencement de la soirée, nous jouirons de la vue d'un coucher de soleil qui n'a rien d'égal sur la terre, car l'astre brillant semble se fondre dans une mer de lave fondue, éclairant de ses rayons miroitants les nuages qui l'entourent. Le site qui borde le lac Michigan ajoute encore à l'émerveillement de ce spectacle.

Lorsqu'on remonte le rivage dans la direction du nord, on remarque les formes bizarres des roches qui bordent la plage. C'est particulièrement à la distance de 28 milles, dans un bourg tout petit, appelé Lake Forest, — la Forêt du Lac, — que ces excentricités de la nature sont extraordinaires. La roche crayeuse et tendre a été taillée par l'action des eaux et offre à la vue des formes de colonnes, de vagues pétrifiées, de pyramides accrochées l'une à l'autre : c'est un chaos très curieux à étudier. Et chaque année ces bizarreries assument un aspect dilférent : on raconte même, qu'après une violente tempête, — quand les vagues ont battu les côtes, — le rivage du lac Michigan n'est plus reconnaissable.

On dirait une chaîne de pics nains, un diminutif des Alpes ou des Pyrénées. Tantôt, sur ce rivage désolé, le touriste rencontre un tronc d'arbre déraciné et violemment coué sur le sable; plus loin, c'est une carcasse de bateau ou quelque tonneau défoncé. L'aspect est triste, navrant, ce qui n'empêche pas que bon nombre de citoyens de Chicago se sont fait bâtir des villas dans ces parages.

Dans certains endroits cependant on voit se dresser une vaste falaise descendant



LA VILLE DE MILWAUKEE.





LA RIVIERE DE MILWAUKEE

abruptement jusque sur le sable de la plage, et couverte vers sa cime d'une forêt verdoyante.

A mesure que l'on s'avance, on aperçoit de nombreux villages et quelques hameaux échelonnés le long de la route. Ce sont, pour la plupart, des centres d'habitations où résident des pêcheurs; aussi, au lieu de maisons, aperçoit-on des cabanes informes placées sur les rives du Michigan dont les eaux balancent les embarcations des disciples de saint Pierre.

Les plus importants de ces villages se nomment Kenosha et Racine.

Kenosha se trouve à 50 milles nord de Chicago. Il est bâti sur un monticule assez élevé; le havre où l'on aborde est bien disposé et de splendides pâturages l'entourent de toutes parts.

Racine, placé à 7 milles plus au nord, est considéré, eu égard à son importance, comme la seconde ville de l'État du Wisconsin, non seulement eu égard au nombre de ses habitants, mais encore par son commerce. Le petit port autour duquel les maisons sont groupées passe pour excellent. Cette petite ville, construite vers les bords de Rock River, sur une colline dont l'élévation est de 40 pieds au-dessus du niveau du lac, est d'un aspect assez gracieux. Les rues sont très bien alignées, et les maisons ont un aspect cosu.

Les quais assez vastes qui s'avancent sur les eaux ont une forme particulière.

Le collège de Racine est renommé dans cette partie des États-Unis.

Passons maintenant à Milwaukee, situé à 90 milles au nord de Chicago. On s'y rend à la fois par bateau à vapeur et par chemin de fer. Le voyage sur l'eau est très agréable, et on peut le faire en quelques heures.

Milwaukee, à l'exemple de Chicago, est une ville très commerçante; c'est, du reste, la principale pour le négoce de tout l'État du Wisconsin, et sa population est évaluée à 80,000 âmes.

Comme Chicago, la cité est divisée en trois districts : celui de l'est, celui de l'ouest, et enfin le quartier sud, obtenu par le terrain qui s'étend entre l'embouchure de la rivière Menomonee et celle de Milwaukee. L'espace de terrain entre ces deux courants d'eau est de 17,000 carrés, sur lesquels sont divisées 160 rues et 14,000 maisons disposées en neuf quartiers.

La rivière a été endiguée et l'on a établi, tout le long de son cours, des industries importantes. Le territoire des environs est plus montueux qu'à Chicago, et, sans être partial, on peut déclarer que Milwaukee est plus agréable à habiter que Chicago.

La plus grande partie des habitants a pour origine l'Allemagne. On s'aperçoit de leur nationalité par l'aspect des maisons et les arrangements de leur commerce.

Les Américains prétendent que ces gens-là ont toujours conservé les mœurs de leur village; ils ajoutent qu'ils se connaissent tous par leur nom, comme dans un petit endroit, et que leurs affaires personnelles ne sont un secret pour personne.

Quoique le voyageur ait à chaque instant sous les yeux des enseignes allemandes et que ses oreilles soient frappées du langage des sujets en fuite du roi Guillaume de Prusse, il peut se convaincre que les gens de Milwaukee, loin d'avoir l'esprit lent, ont acquis, d'une façon ou d'une autre, la vigueur et la bonne humeur des hommes du Nord-Ouest.

Un fait assez curieux à mentionner, c'est que les émigrés, au fur et à mesure qu'ils se trouvent noyés dans le courant américain, éprouvent le besoin de se réformer complète-

ment. Autant ils sont lents et lourds dans leur pays natal, autant six mois, un an après, ils ont acquis, sans savoir comment, l'activité yankee et la ruse qui fait partie de cette... qualité. Si le Français garde toujours sa nationalité et reste toujours Français, l'Allemand, lui, a le talent de se fusionner avec ceux chez qui il est venu habiter. D'autre part, il aime la vie intérieure, le *gros* manger, le confortable sans luxe. Avec du travail, — pas plus qu'il n'est nécessaire pourtant, — il arrive à se donner tous ses aises et il comprend qu'après tout, les mœurs yankees ont du bon. C'est pour cette raison que le nombre des Allemands a quadruplé depuis une trentaine d'années sur le sol américain.

D'autre part, la guerre de 1870-1871 a appris à cette nation de gens calmes que leur gouvernement était ruineux pour leur santé, pour leur sûreté et pour leur industrie, quelle qu'elle fût; les agents d'émigration sont ensuite venus qui ont affirmé aux habitants que le vrai bonheur, c'est-à-dire la tranquillité et le bien-être, ne se trouvaient qu'en Amérique et l'exode a commencé. Depuis dix ans, la fuite a pris des proportions qui ont souvent donné de mauvais rêves à M. de Bismarck. Quelque nombreuse que soit la nation allemande, on est porté à croire qu'au cas échéant, les cadres de l'armée du *kayser* Guillaume ne seraient point aussi remplis qu'à l'époque de la dernière guerre, si on était forcé d'appeler tous les gens valides sous les drapeaux, dans un moment donné : l'effectif serait en déficit, et il manquerait bien des milliers d'hommes à l'appel.

Les tours, les clochers, les coupoles, les clochetons, les balcons sont en si grand nombre que l'on pourrait se croire dans un port de la Méditerranée, avec quelque différence cependant.

L'architecture des habitations et des monuments n'a rien d'uniforme : on trouve réunis tous les différents styles, mais l'ornementation est générale; on peut admirer à loisir et tour à tour des statues de plâtre, des bronzes fondus, des torsades enroulées, des filigranes, etc., etc., sur tous les monuments de la ville.

On appelle vulgairement Milwaukee « la Cité crème des Lacs », non seulement par rapport à la teinte crémeuse des eaux, mais encore par la multiplicité des briques de cette couleur beurrée avec lesquelles on construit des maisons. Ces matériaux divers produisent des effets imprévus, et on les emploie de préférence à tous autres.

Les habitations particulières qui s'élèvent dans les rues excentriques de la ville sont toutes abritées par des arbres et des buissons; la plupart de ces résidences sont ornées sur le devant et sur le derrière de jardins admirablement entretenus. Des portiques entourent les constructions.

Dans ces parcs floraux, tracés par un la Quintinie américain, on a pratiqué des grottes, des pavillons dont la peinture éclatante égale la forme bizarre.

Les navires d'eau douce, — de la plus grande taille, — peuvent s'aventurer, sans danger, dans le lit de la rivière, au-dessus de laquelle les ponts couverts sont nombreux.

Les quais, solidement bâtis en bois et en pierre, sont bordés de constructions remarquables, bien supérieures à celles du même genre que l'on trouve à Chicago et à New-York.

Devant presque chaque magasin sont amarrés des remorqueurs à vapeur jaugeant 1,000 tonnes, et qui sont placés dans le voisinage des marchés les plus achalandés.

La rivière, par elle-même, est un endroit très attrayant à parcourir : rien n'est plus fréquent que de voir des embarcations, dirigées par quatre rameurs, faire une course entre elles à travers les steamboats et les autres bâtiments à voiles qui sillonnent le courant.

Les brasseries de Milwaukee manufacturent plus de 3 millions de gallons de bière ordinaire par an ; aussi les jardins et les *salons* où les buveurs se rassemblent sont-ils nombreux.

Mais tous ces séides de Gambrinus sont gens de dévotion, et ils fréquentent aussi une soixantaine d'églises de différents cultes. Ajoutons encore qu'il y a des institutions littéraires et des écoles de valeur à Milwaukee.

Nous avons déjà parlé des éleveurs dont la capacité d'entonnir est évaluée à 5 millions de boisseaux de grains. Un seul parmi eux en contient environ 500,000 boisseaux.

Il y a également une minoterie dans laquelle on fabrique, chaque jour, 1,000 barils de farine.

Sans énumérer davantage les curiosités commerciales de Milwaukee, nous dirons que cette cité de l'Ouest est une des plus curieuses des États-Unis. Sa situation exceptionnelle n'a d'égale que sa prospérité et son activité.

Ce nom de Milwaukee, donné à cette cité, est évidemment d'origine indienne. On appelait ainsi autrefois un petit village de Peaux-Rouges qui s'élevait non loin de l'endroit où l'on a bâti ce petit port de lac, et ce mot signifiait « la riche, la belle terre ».

Comme la plupart des villes de l'Ouest, que l'on qualifie de nouvelles et de jeunes, Milwaukee a sa légende qui remonte à une époque où l'on n'écrivait pas encore l'histoire d'Amérique. On montre dans le pays des demeures très anciennes où les Indiens s'étaient établis, et dans certains *mounds*, — ce qui veut dire monticules, tombes, — on a trouvé, en les creusant, des preuves irrécusables de la résidence d'une race dont les traditions ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

L'histoire authentique de l'emplacement de cette ville peut être racontée en peu de mots.

Comme nous l'avons déjà dit, le premier visiteur de ces rivages du lac Michigan fut le père Marquette, qui descendit dans ces parages en 1674.

Après lui, quelques missionnaires, certains aventuriers chasseurs de fourrures, vinrent atterrir sur ces plages inconnues avant les premières années du siècle présent.

En 1818, un commerçant français, nommé Salomon Juneau, se fixa dans le village indien de Milwaukee : sa famille et lui furent les seuls blancs que l'on vit dans cet endroit, jusqu'en 1835.

Lorsque la guerre dirigée par « Black Hawk », — le Faucon noir, — fut terminée et que les Peaux-Rouges eurent été repoussés vers les prairies du Far-West, certains autres pionniers vinrent se réunir à Salomon Juneau.

On attribue à ce dernier, ainsi qu'à Georges Walker et à Biron Kilbourn, l'honneur de la fondation de la ville de Milwaukee. Il n'y a rien d'étonnant que ce petit village soit devenu une cité. Aux États-Unis, ces miracles se rencontrent à chaque instant.

---

## LE LAC SUPÉRIEUR



LE GRAND PORTIQUE.

Il y a deux cent trente-six ans que le premier homme blanc s'arrêta pour la première fois sur les bords du lac Supérieur.

Une troupe d'Indiens, composée de 2,000 Ojibwas et Algonquins, s'étaient rassemblés autour du nouveau venu et écoutaient avidement les paroles qu'il leur adressait, recevant, en signe d'adhésion à la foi chrétienne, de l'eau consacrée qu'il leur versait sur la tête.

Nos lecteurs ont compris que, comme tous les autres explorateurs du pays des lacs, ce catéchiseur était un missionnaire.

Il n'y avait, en effet, que le zèle religieux qui pût entraîner un Européen à parcourir une contrée sauvage, peuplée d'aborigènes cruels, en bravant les intempéries du froid, les souffrances de la faim, les menaces de mort et la mort elle-même, sans avoir la moindre espérance d'une récompense sur la terre, car ce pays ne contenait ni fontaine de Jouvence, ni mine d'or. Le seul but du voyage de ces religieux était donc celui de conquérir des âmes au christianisme.

Peu importe de savoir ce que la postérité pensera au sujet de l'utilité de ces missions ; ce que nous devons admirer avant tout, c'est le courage et l'abnégation de ces bons pères qui, à peu d'exceptions près, ont sacrifié leur vie pour arriver au but désiré. Que pouvaient-ils donner de plus ?

Cinq ans après, cet homme au visage pâle, qui venait apporter la foi sur les rives du lac Supérieur, était massacré par ses catéchumènes dans les bois qui bordent la rivière Mohawk.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis plus de deux siècles, — une longue période, vraiment, quand on songe à la rapidité avec laquelle la nation américaine a progressé, — le grand lac de l'Amérique du Nord était demeuré inconnu. Disons même que, de nos jours, tandis que les rivages de la mer Pacifique ont été décrits et dessinés dans des ouvrages du plus grand intérêt graphique et descriptif, la plus grande partie du territoire qui borde le lac Supérieur est encore ce que l'on nomme *Terra incognita*. Il y a bien des descriptions territoriales et géologiques relatives à cette région de l'Amérique du Nord, mais on trace peu de voyages qui donnent une narration exacte de ces lieux pour la plupart inhabités.

Et cependant, nous pouvons affirmer à nos lecteurs que le paysage est grandiose au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer. Dans toutes les baies formées par les sinuosités du rivage, on trouve des îles aussi jolies que celles des mers du Sud.

Çà et là des cascades tombent du haut des rochers : les unes tenues comme une voile de gaze, les autres violentes, irritées, qui s'élancent de 200 pieds au fond d'un précipice effrayant et enfin certaines qui descendent par bonds saccadés, le long des déclivités de la colline.

Dans certains endroits, les rochers friables sont usés par l'action atmosphérique et le frottement des eaux de façon à donner à la pierre la forme de vieilles constructions que l'on dirait sculptées par d'habiles carriers. Plus loin les roches granitiques assument la forme de palissades et sont ornées de minces colonnettes, de couleur rouge ou argentée. Il y a également, plus haut, dans la direction du nord, des masses énormes de porphyre qui se dressent comme des murailles à la hauteur de 1,350 pieds et gardent, — à l'exemple des dragons de la Fable, — les richesses minérales que contiennent leurs bases.

Heureux celui qui peut contempler le mirage sur le lac Supérieur ! c'est un phénomène qui étonne l'Européen et, à plus forte raison, les Peaux-Rouges à qui l'on peut entendre raconter la vision de plusieurs îles, flottant dans les airs, sous la garde d'un Man-i-Tou et entourées d'un nuage argenté.

Le voyageur qui s'aventurerait en canot, d'un point à l'autre des rivages du lac Supérieur, rapporterait de cette excursion des histoires vraiment étranges. Mais il devrait pour cela s'occuper de sonder les mystères de la terre américaine et non point de rechercher les rêves de l'immensité aérienne.

Le lac Supérieur mesure 160 milles de long sur 170 de large ; sa profondeur est de 800 pieds. Les missionnaires qui, les premiers, ont visité cet immense réservoir d'eau, il y a deux cents ans, lui ont donné la forme d'un « arc tendu », et cette comparaison est très exacte.

Vers la partie sud du lac Supérieur se trouve Keweenaw, sorte de cap couvert de minéral de cuivre, qui s'avance de 70 milles dans les eaux du grand bassin.

Lorsqu'on a dépassé l'établissement de Sault Sainte-Marie, — que l'on se contente

d'appeler *Soo* en langage abrégé des gens de l'Ouest, — on arrive à la pointe Iroquois dont la position géographique est placée vis-à-vis du Gros Cap du Canada, élevé de 600 pieds.

On raconte au sujet de la pointe Iroquois une légende à laquelle nous donnons d'autant plus volontiers une place dans ce livre, que cette tribu de Peaux-Rouges, ayant le don des conquêtes, a été réduite et a disparu, simultanément avec les nations des Hurons et des Éries, dont le seul souvenir a été conservé par les territoires près desquels ces héros vivaient dans les âges passés.

Les Iroquois avaient fait irruption sur les terres de l'ouest du lac Supérieur et s'étaient battus, pendant deux jours, avec les Chippaways, qui avaient été défaits et vaincus.

Ceux qui purent échapper à la mort se hâtèrent de traverser le lac dans leurs canots, et parvinrent à Gros Cap. De là ils surveillèrent leurs ennemis, qui, après avoir allumé leurs feux, célébrèrent leur triomphe en dansant et en chantant tant que dura la nuit. Lorsque l'aurore parut, ils se couchèrent, harassés, pour dormir.

A ce moment-là, les Chippaways retournèrent vers le camp de leurs vainqueurs de la veille et, se ruant sur tous les hommes qui avaient cédé à la fatigue et au sommeil, les massacrèrent tous, les uns après les autres, si bien qu'il n'en resta pas un seul. La légende s'exprime en ces termes :

Nul d'entre eux ne revit les eaux du lac brillant.

Les Chippaways laissèrent les cadavres de leurs ennemis sur le champ de bataille où les vautours et les aigles les dévorèrent. Puis l'action du temps blanchit les os, et, pendant nombre d'années, on put voir ces squelettes épars sur le sol où ils étaient tombés.

Au delà de la pointe Iroquois, le touriste parvient au cap du *White Fish*, de l'autre côté duquel se trouvent « les Sables », sorte de dunes de 100 pieds d'élévation, dont la teinte est dorée pendant le jour, écarlate le soir et argentée durant les heures nocturnes. Ce site est très beau pour le voyageur dont l'âme est artiste, mais le matelot le considère comme une terre désolée, et elle l'est en effet; car il n'y a pas, sur toute l'étendue de ce rivage inhospitalier de 100 milles de long, une seule baie, une anse, quelque petite qu'elle soit, qui puisse lui offrir un abri, lorsque la tempête fait rage sur le lac.

Derrière les Sables, c'est le désert qui fait partie de la péninsule appartenant à l'État de Michigan, dont la formation est due à la nécessité d'opposer un contre-poids destiné à contenir l'Ohio dans le calme nécessaire à la prospérité du pays.

En 1835, le Michigan réclamait une langue de terre de 8 milles, située sur les frontières du sud, et l'Ohio soulevait une prétention pareille au sujet de ce petit territoire. La querelle entre les deux États s'envenima à ce point que les deux gouverneurs levèrent des troupes et se dirigèrent vers le pays disputé afin de s'en emparer.

Le gouverneur de l'Ohio, très fort sur la tactique, se mit tout d'abord à construire un camp militaire, tandis que son collègue, plus belliqueux, se ruait sur Toledo, dévastait les couches de melons que l'on y cultivait, brisait les cages à poules et faisait sauter la glacière de ce pays. Cela fait, il se présentait devant la maison du seul officier qui habitait la ville et l'emmenait en triomphe, dans le Michigan, comme il l'eût fait d'un prisonnier de guerre.

Cette dispute fut enfin apaisée par le Congrès et l'État de Michigan fut forcé — *volens*





LE BAYRE DE MUNESING.

*volens* — d'abandonner ces 8 milles de terrain pour prendre en échange la péninsule dont nous avons déjà parlé.

A tout prendre, la mutation n'était point une mauvaise affaire, car ce territoire était couvert de minerai de cuivre dont l'extraction suffit à la consommation de tous les États-Unis, sans compter que l'on en expédie jusque dans les quatre autres parties du monde.

En deçà des Sables, le voyageur parvient dans un endroit appelé les Rochers Peints qui, comme ceux dont nous avons déjà parlé dans notre chapitre du haut Mississippi, offraient à la vue des hiéroglyphes de la langue indienne actuellement disparue, ou peu s'en faut.

Le touriste doit descendre du steamboat à Munesing. Là il prendra un bateau à la mode « mackinac », à l'aide duquel il ira explorer les déserts de ce pays sauvage. C'est le seul moyen pour visiter, — comme on doit le faire, et non point en passant, — ces merveilles de la nature.

Tout d'abord la baie de Munesing frappe le voyageur d'une admiration irrésistible. Il se croirait dans un cirque dont les parois de pierre l'enveloppent de toutes parts, sauf vers la partie nord qui regarde le lac Supérieur. Là se dresse la Grande-Ile, un site digne

d'être visité, quoiqu'il ne soit pas jugé tel par les gens du pays.



LA PLAGE DE LA CHAPELLE.

On dit qu'à Munising, on aurait dû bâtir une grande ville que l'on eût appelée Philadelphie. Mais Iron Mountain, — la Montagne de Fer, — qui se trouve placée plus à l'ouest, a été choisie par les pionniers. Ils y ont élevé un centre de population important auquel on a donné le nom du plus illustre des missionnaires français : le P. Marquette.

Les Rochers Peints s'étendent de la rade de Munising jusqu'à une certaine distance sur la côte dans la direction de l'est. Leur hauteur, à certains endroits, est de 200 pieds, et ces roches perpendiculaires baignent complètement dans l'eau.

A défaut de peintures hiéroglyphiques, on montre aux voyageurs des pierres bizarres que l'on dirait sculptées et qui assument la forme fantastique. La pierre est de teintes diverses, comme l'est la brèche dans nos carrières, à la condition cependant d'être mouillée, et ces bizarreries de la nature se dévoilent sous nos yeux, pour le plus grand plaisir des géologues, en admettant que celui qui parcourt ces régions se livre à l'étude de cette science.

Ces pierres sculptées, plutôt que peintes, malgré leur dénomination ainsi conçue, s'étendent jusqu'à de grandes distances, mais il est bien difficile d'être d'accord sur les sujets qu'elles représentent : là où celui-ci croit voir un château-fort, flanqué de tours, celui-là s' imagine découvrir une caravane perdue dans le désert. Le voyageur myope admire une guirlande de feuillage des tropiques, où le presbyte s'extasie devant un vieux manoir, sur le donjon duquel flotte une bannière. Toutefois certains de ces rochers sont d'une forme telle qu'il est impossible de prendre le change : ils ont bien la conformation d'un château, d'une tour, d'un minaret.

Après avoir dépassé les Cheminées et le Miner's Castle, — le Château du Mineur, — on a devant soi une roche détachée que l'on a nommée le « Navire » ou plutôt la « Voile ». En effet, la roche représente une goëlette, toutes voiles dehors, si bien que, pour celui qui navigue sur le lac Supérieur, c'est bien un petit navire qui est à l'ancre près du rivage.

A deux portées de fusil de ce point de la côte, on montre le Grand Portail, ainsi nommé par les trappeurs qui, autrefois, pratiquaient le commerce des fourrures.

Qu'on se figure une roche immense de 100 pieds d'élévation sur 168 de largeur, sous laquelle les eaux du lac s'engouffrent et forment un bassin intérieur. Les parois de la pierre sont de couleur jaune et s'étendent à une certaine distance. On croirait voir les roches qui sont placées sur la gauche d'Étretat, avec cette différence que ces dernières sont des naines comparées à celles du Grand Portail.

Lorsque l'embarcation qui porte le touriste s'est engagée sous cette voûte subaquatique, celui-ci peut se donner le plaisir de faire parler l'écho. Un mot, un seul mot est répété cent fois et l'on comprend la croyance des Indiens qui s'imaginaient que cet « antre » était autrefois habité par des gnômes invisibles, se plaisant à faire des malices aux audacieux qui se risquaient sous leur toit. Ce qu'il y a de certain, c'est que les « mauvais tours » n'ont pas cessé d'être pratiqués sous le Grand Portail, où les navires du lac, par des temps de brouillards, ont souvent fait naufrage.

Un peu plus loin le voyageur passe devant « la Chapelle », une autre colonie des trappeurs dits *voyageurs*. Cette roche, ayant peu ou prou la ressemblance d'un sanctuaire, s'élève à 40 pieds au-dessus du lac. C'est un temple dont la toiture est de pierre à sable, soutenue partiellement, du côté de la terre, par la roche et de l'autre, vers le lac, par des colonnes massives, comme on en voit dans les monuments égyptiens. A l'intérieur, on

montre un autel et une chaire. Sur le devant de cette maison dédiée à Dieu, les eaux ont formé des marches destinées à introduire les ouailles et leur ministre dans l'intérieur.

La couleur du rocher est celle d'une fresque, et des mousses, ainsi que des lichens, remplacent les vitraux. Le bruit continuel du va-et-vient des vagues donne comme une idée des chants de l'orgue. C'était certainement la demeure d'un Man-i-tou, non point un de ces dieux malfaisants, comme l'étaient, ou passaient pour l'être les guômes du Grand Portail, mais plutôt la grande divinité de la tempête qui, de concert avec son collègue divin du cap du Tonnerre, situé vers le nord, commandait aux vents et aux vagues du lac Supérieur, depuis Sault jusqu'au Fond du Lac.

Les Indiens se rassemblaient sur le rivage pour y célébrer leurs rites et apaiser le Man-i-Tou. C'est aussi là que les *voyageurs*, — les trappeurs, — initiaient aux mystères de leur exploitation les novices dans le commerce des pelleteries, et leur donnaient un baptême nouveau en les plongeant sous la cascade qui retombe, tout près de là, du haut des rochers. On a pu appeler cela le Passage de la ligne... du Nord.

La cascade d'Argent se précipite du haut d'une montagne haute de 175 pieds dans le lac qui baigne le rocher. Nous dirons en passant que le Niagara n'a que 165 pieds de hauteur, ce qui donne une différence de 10 pieds en faveur de la cascade d'Argent. C'est une très belle chute d'eau que celle-là, mais on en trouve un grand nombre presque semblables le long des rivages du lac Supérieur. Les ondines aiment aussi ce séjour privilégié.

La côte sur laquelle on aperçoit des roches peintes ou plutôt sculptées, comme nous l'avons déjà dit, a à peine été explorée : on n'a donc pas encore pu énumérer ses curiosités. Mais on sait que, suivant la nature de l'éclairage, c'est-à-dire avec le jour ou la nuit, ces tours, ces châteaux, ces draperies de feuillage, voire même ces serpents de granit, — parmi lesquels on parle d'un énorme monstre marin, toujours en pierre, — assument des formes ou moins fantastiques.

Dans le nombre de ces bizarreries, on vante le rocher qui ressemble à un buste de géant et que l'on a surnommé l'Impératrice du Lac; mais c'est particulièrement par un beau clair de lune que cette ressemblance frappe le visiteur. C'est un profil romain d'une grande beauté de lignes. Quand vient le jour, ce rêve a disparu.

Nous arrivons à Marquette, après avoir dépassé les Temples de Au Train et le cap de Laughing Fish, — le poisson qui rit. — Marquette est un port assez pittoresque, près duquel se trouve une petite île de roches. C'est l'endroit où l'on dépose le minerai extrait de la Montagne de fer placée à 12 milles dans l'intérieur des terres, que l'on évalue à 60,000 tonnes par an. Ce minerai est porté à Cleveland, Pittsburg et Cincinnati pour être fondu et forgé. On évalue à plus de cent les bateaux de cabotage employés à ces transports, qui se font depuis l'époque où les lacs sont ouverts à la navigation, jusqu'à celle où les glaces mettent un terme aux travaux d'exportation.

Ce sont des voyages périlleux que ceux de ces bateaux qui s'aventurent souvent au milieu d'immenses banquises et ont à subir les efforts de tempêtes épouvantables.

Lorsqu'on a dépassé la contrée où les mines de fer abondent, on se trouve à Keweenaw, où commence la région du cuivre natif. Ce cap de minerai, placé au centre de l'arc dont nous avons déjà parlé, était déjà connu il y a un siècle. Les premiers visages blancs qui se rendirent dans cet endroit y retrouvèrent des outils et des traces de travaux qui furent attri-

bués aux Indiens « Mound Builders », race inconnue qui a créé, dit-on, tout ce qui est mystérieux dans les déserts américains. Les Chippaways du lac Supérieur se montraient très superstitieux au sujet de ce cap de Keweenaw. Persuadés qu'un démon habitait dans cette contrée, ils n'osaient jamais y pénétrer, sans avoir auparavant pris toutes les mesures possibles pour se rendre cette divinité féroce aussi favorable que possible. Une fois parvenus sur les lieux, ces Indiens allumaient de grands feux au-dessus d'un bloc de cuivre natif et, quand la matière était enfin malléable, ils se hâtaient d'en couper ce qu'ils pouvaient et reprenaient au plus vite le chemin de leur pays à bord de leurs canots, sans oser détourner la tête. Leurs craintes étaient si grandes au sujet de ce site mystérieux qu'ils se refusaient non seulement à donner des indications aux voyageurs blancs, mais encore à les conduire à l'endroit désiré.

Les géologues hésitèrent longtemps à croire à la présence du cuivre natif dans ces parages; mais il fallut bien se rendre à l'évidence, quand on leur montra des morceaux pesant 500 tonnes, que l'on amenait du lac Supérieur.

Après avoir exploré la pointe de Keweenaw, ils déclarèrent que là se trouvaient les mines de cuivre les plus riches du monde entier, bien plus productives que celles des monts Ourals, en Russie. La spéculation se mêla bientôt de cette affaire; mais, quand la « fièvre du cuivre » fut apaisée, — comme cela avait eu lieu, après la découverte de l'or, en Californie, — l'exploitation de ce minéral devint une branche de commerce régulière qui fonctionne toujours et qui ne cessera pas de produire d'ici à plusieurs siècles.

Sur cette pointe de Keweenaw on peut visiter plusieurs lacs, entre autres celui qu'on a nommé Lac-la-Belle. La partie qui regarde le nord est creusée par de petits havres dans lesquels vont s'abriter les bateaux en détresse.

Voici Ontonagon, où se termine la pointe est de la région du cuivre; non loin de là on voit les montagnes des Porcs Épiés. Le Michigan se termine à la rivière Montréal, tandis que le Wisconsin va rejoindre la « queue » du lac et participer aux richesses de ses côtes.

Plus loin, du côté de l'ouest, on trouve les Apôtres, dénomination qui fut donnée à cet endroit par les missionnaires en 1669. Le P. Marquette, le plus ancien des missionnaires ayant visité le pays, résida, dit-on, pendant quelque temps à la Pointe, sur l'île Madeline. C'est là qu'il entendit parler du Mississipi par les tribus des Illinois qu'il avait attirés à la Pointe, en leur offrant des présents. A dater de ce moment, le missionnaire songea à explorer le cours d'eau dont on lui avait parlé; mais, eu égard à certaines circonstances, il lui fut impossible de donner suite à son projet avant le mois de juin 1673. On voit encore à la Pointe une vieille chapelle catholique où les Indiens et les Bois-Brûlés se réunissent pour être instruits par un vieux prêtre résidant en cet endroit.

Les îles qui bordent le rivage, à cette partie du lac, sont couvertes d'une végétation sans pareille. A Baysfield, sur le continent situé vis-à-vis de cet archipel, se trouve l'agence des États-Unis pour les Indiens Chippaways où on leur distribue leur annuité. Les Peaux-Rouges se rendent à cette station dans leurs canots. Tous, jeunes hommes et jeunes femmes, appartiennent à une race très remarquable.

Qu'on ne s'imagine pas que l'invasion des mineurs et des capitalistes Yankees a enlevé toute sa poésie et son mystère au territoire du lac Supérieur.

Certain matin, pendant notre séjour aux États-Unis, nous nous promenions, la rame



LE HAVRE DU FANTOME.

à la main, sur le rivage de Baysfield, quand, au détour d'une roche, nous aperçûmes devant nous une Squaw d'une beauté merveilleuse : elle allait se jeter à l'eau pour prendre un bain. Sans s'émouvoir à notre aspect, la jeune Indienne se laissa tomber dans les flots du lac. C'était une nymphe, une sirène, dont la contemplation nous laissa longtemps rêveur. On raconte que la même aventure arriva un jour à un Américain qui se laissa charmer à ce point qu'il quitta ses parents et sa position pour suivre et pour épouser la belle créature dont il s'était follement épris.

Vers la partie extrême du lac Supérieur, on rencontre la rivière de Saint-Louis, puis le village de Dulutts, ainsi nommé par son fondateur, qui passa par là en 1680. C'est ce bourg que l'on appelle « le Chicago » du lac Supérieur et dont la population compte 4,000 âmes.

Au delà de Dulutts, on longe le rivage nord, c'est-à-dire le pays où l'on rêve la présence de l'or et de l'argent... qui restent encore à découvrir, car peu de personnes ont pu pénétrer sur la terre ferme. Les chasseurs seulement se sont aventurés dans ces pays lointains : c'est là qu'ils vont chercher ces admirables pelleteries qui font la joie de nos femmes et de nos filles. C'est « l'Empire » de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fondée d'abord à Londres en 1660, sous la direction du prince Rupert, puis consolidée par ordonnance de Charles II, qui « accordait » aux gens employés par elle le droit unique, spécial de chasser et de faire des échanges sur tout le territoire de la baie d'Hudson et sur celui de l'Amérique anglaise, aussi bien que sur les terres américaines, si tel était le bon plaisir des trappeurs.

Le rivage du lac, au nord de Dulutts, se dresse comme le font les falaises de l'Océan. Ce sont des roches de pierre verte et de porphyre de 800 à 1,000 pieds de haut. La Grande Palissade semble supportée par des colonnes de marbre rouge pailleté de mica, si bien que quand le soleil brille, on dirait une muraille de diamants.

Les rochers de Bay Beaver, — la baie du Castor, — sont au contraire hérissés de pierres brisées ; mais, quoique l'abord de cette plage paraisse être dangereux, ce n'est pas moins une anse des plus sûres.

La rivière du Baptême, par delà la Grande Palissade, se jette dans le lac, en s'élançant en cascates sur une plage sablonneuse. On donne, pour étymologie à ce nom le souvenir d'un fait qui se passa sur ses bords. Un prêtre, voyant un malheureux incrédule sur le point de se noyer, le baptisa et le fit chrétien contre sa volonté.

La portion du territoire de Minnesota qui touche au lac Supérieur est complètement sauvage : le bruit court qu'il y a des mines de métal précieux dans ces parages. Le courant d'eau nommé Pigeon est la limite extrême entre les États-Unis et le Canada. C'est là que commence le Grand Portage, ce qui veut dire que les trappeurs, — *voyageurs*, — pouvaient, dans ces parages, se rendre, *en portant leurs canots*, d'un point à un autre du lac Rainy, — de la Pluie, — au Lac des Forêts et au Winipeg, jusqu'au Sarkatchewau et à la rivière Rouge du nord.

Tout ce territoire du Canada est très remarquable. On aperçoit le cap du Tonnerre, dès que l'on a dépassé le fort Williams. C'est une roche basaltique de 1,350 pieds de haut, toujours entourée de nuages électriques, que les Indiens comparent à des nids d'oiseaux géants, sur lesquels ces êtres ornithologiques couvent leurs œufs.

A la base de ce rocher, attenante au rivage, on visite l'île d'Argent, ainsi nommée

parce que l'on a découvert des filons précieux sur l'île même et sur le continent du Minnesota. On pense même qu'il y a des mines d'or du côté de la baie du Tonnerre. Il ne manque plus maintenant, pour compléter la réputation du lac Supérieur qu'une mine de diamants : on la trouvera peut-être.

Le havre Neepegon, — autrement dit la Baie des Eaux claires, — mesure 40 milles de long sur 15 de large. Des flots, au nombre de 30 à 40, couvrent sa surface. La rivière qui se jette dans le lac, à cet endroit, prend aussi sa source dans un bassin dont la position géographique était aussi inconnue que l'était autrefois celle du Nil. Mais les explorateurs géomètres sont bientôt parvenus à découvrir tout ce mystère. On sait que ce lac est situé à 30 milles du lac Supérieur.

Au delà de la côte de Neepegon, la côte du lac est hérissée de roches, du haut desquelles se précipitent des cascades dont la teinte assume souvent la couleur du vin. Le pays n'est habité que par des Indiens et quelquefois, pendant la saison d'été, par des chasseurs accourus de la partie civilisée, au midi du grand lac. A part cela, le territoire est aussi sauvage qu'il l'était du temps de Christophe Colomb.

Le poste de la Compagnie d'Hudson est situé à Pic River. Le rivage, vers cet endroit, se dirige vers le sud et le lac devient plus étroit vers le Sault. A Otter Head, les montagnes sont des précipices qui ont 1,000 pieds de hauteur; vers la cime de ce rocher, on aperçoit une pierre qui offre, à la fois, la forme d'une tête d'homme et celle d'une tête de castor. Les Indiens prient leur Man-i-Tou, quand ils passent par là.

Vers le sud on parvient à la vaste baie de Michipicoten, — la baie des Iles, — où la Compagnie d'Hudson a également installé une factorerie. On a découvert de nombreux gisements de minéral dans ces parages. Les îlots, encore innommés, de ce coin du lac, trouveront plus tard leurs parrains. La seule de ces îles qui mérite une description est celle dite Royale, la plus grande de toutes celles du lac Supérieur, d'une longueur de 45 milles, laquelle, par une fantaisie inexplicable, a été dévolue au comté de Houghton dans le Michigan. Le cuivre existe à l'état natif dans le pays, mais pas cependant en quantité aussi grande qu'au cap Keweenaw; aussi, après avoir été exploitées pendant quelque temps, les mines ont-elles été abandonnées. Le phare lui-même n'est plus éclairé. On ne cite pas moins, avec raison, les faux manoirs et les fausses colonnes qui ornent les parois des rochers élevés et tombant à pic dans le lac, d'une façon perpendiculaire, si bien que les steamboats de fort tonnage trouvent un abri sûr, le long de ces grandes murailles naturelles.

Les tempêtes sur le lac Supérieur sont d'une très grande violence, mais ce danger n'est pas comparable à celui des combats fréquents des éléments sur les lacs du Centre-Américain. Les vagues elles-mêmes ne s'élèvent jamais aussi haut que celles du lac Érié et Michigan. Vues du rivage, ces fureurs du lac Supérieur sont terrifiantes, et quand vient le mois de septembre, on se croirait en plein Océan, pendant les orages de l'équinoxe.

Il y a peu de poètes qui aient encore visité cette vaste solitude: l'un d'eux cependant a transporté dans ces parages la « disparition de Hiawatha », le dernier des Peaux-Rouges, personnifiant la race entière des aborigènes de l'Amérique du Nord.

Il allait quitter le rivage,  
Ou, jusqu'alors, tous ses vœux



Avaient demeuré, d'âge en âge,  
 Sans subir un joug odieux.  
 Monté sur son canot d'écorce  
 Hiawatha, le dernier chef,  
 Vers l'ouest de sa main s'efforce  
 A pousser en avant la nef.  
 Le soleil allait disparaître  
 Derrière un horizon en feu;  
 Le Peau-Rouge voulait connaître  
 Man-I-Tou, le sublime Dieu.  
 L'esquif incandescent s'avance...  
 Hiawatha redit son chant  
 De mort, de gloire et de vaillance,  
 Sur un rythme vif et touchant.  
 Il disparaît enfin dans l'ombre...  
 .....  
 On ne verra plus désormais  
 Ce héros qui manquait au nombre  
 De ceux qui ne meurent jamais.



L'ILE N° 1.

## LE NORD-OUEST

Le Wisconsin est un des plus grands États de l'Union. Jusqu'à l'admission du Michigan au rang d'État, il a fait partie du territoire de ce dernier, et en 1846, il a été, à son tour, appelé dans la grande famille des États.

Au moment de son organisation, une portion, le tiers environ de son territoire occidental, fut joint au Minnesota. Sa superficie actuelle est de 100,000 milles. Le Wisconsin est borné au nord par le lac Supérieur, à l'ouest par le Minnesota, au sud, par l'Illinois, à l'est par le lac Michigan. Sa population s'est rapidement accrue. De 50,945 qu'elle était en 1840, elle s'éleva, en dix ans, à 304,226 habitants. En 1860, elle atteignait le chiffre de 763,485, et en 1876, celui de 925,700 âmes.

Ce courant considérable d'émigrants dans le Wisconsin a été provoqué par la fertilité merveilleuse de son sol et par la richesse de ses mines de plomb, de cuivre et de fer. La majeure partie de la population du Wisconsin est américaine : les Américains sont, en effet, les plus intrépides et les meilleurs défricheurs des territoires nouveaux. Mais avec eux et à leur suite les Allemands sont venus qui sont partis bien vite de Chicago et se sont répandus jusqu'au cœur du pays.



LE DÉSERT DE ROOD.

Le Wisconsin, dont le sol est partout ondulé de prairies, sans qu'on y rencontre de montagnes, est propre à toutes les cultures, notamment dans l'admirable vallée du sud-ouest, qui s'étend depuis la baie Verte, formée par le lac Michigan, jusqu'au Mississipi. Cette vallée, arrosée par le Fox River, par le Wisconsin et par le lac Winnebago, est d'ailleurs la zone la plus peuplée de l'État. Le Mississipi, déjà navigable sur le territoire du Wisconsin, y reçoit comme tributaires la Sainte-Croix, le Chippaway, le Black River et le Wisconsin, qui tous sont navigables.

Par le Mississipi, le Wisconsin a des communications directes avec les États de l'Ouest et du Sud; par les lacs Supérieur, Michigan, Huron et Ontario, il aboutit au fleuve Saint-Laurent, c'est-à-dire à l'océan Atlantique et correspond avec tous les États de l'Est. Aussi le Wisconsin est-il, d'ores et déjà, un État agricole et commerçant de premier ordre; c'est ce qui justifie la rapidité avec laquelle s'est accrue sa population, dans un si court espace de temps.

Les villes se sont naturellement multipliées dans le Wisconsin. La plus importante est Milwaukee, dont nous avons déjà parlé; Southport, Shebozagan, Navanko, toutes sur les rives du Michigan. Une des villes les plus importantes de l'État est Mineral Point, au centre de la zone plombifère.

Madison Coln, la capitale du Wisconsin, est à 80 milles au-dessus du Milwaukee, entre les deux lacs. C'est une ville riche, où le commerce et l'industrie se sont développés dans des proportions considérables. Des voies ferrées unissent Madison avec les principales cités de l'Ouest.

La population du Wisconsin se targue généralement fort peu des beautés naturelles de son territoire, mais, par contre, elle prête volontiers l'oreille à tous les récits d'aventures relatifs aux forêts et aux prairies, plus ou moins vraisemblables, qu'on se plaît à leur conter.

Nous donnerons le conseil à tous ceux qui veulent passer des vacances plus agréables que celles qu'ils emploieraient à parcourir les bains de mer à la mode, ou les sites pittoresques qui leur sont connus, de s'aventurer dans cet État du Wisconsin, qui leur offrira des promenades fort intéressantes et souvent moins dangereuses que celles du désert américain.

Le tour des grands lacs, avec temps d'arrêt à l'un des ports, soit à Manitowac ou Sheboygan, conduira le touriste jusqu'à la rivière de Wisconsin, qu'il atteindra au moyen du Central Wisconsin Railway.

Cet itinéraire n'est point décrit par les guides et les prospectus de chemins de fer. Tout ce que ces documents nous apprennent, c'est que l'aspect naturel du Wisconsin est plat ou plutôt ondulé; que la rivière qui a donné le nom à ce territoire l'arrose complètement d'un bout à l'autre, pour aller se jeter dans le Mississipi, du côté de l'est. Ces mêmes itinéraires vous affirmeront que les seules collines que l'on rencontre dans cet État se dressent du côté ouest de la rivière et que ce sont plutôt des boursoufflées à peine dignes du nom de collines.

Vous apprendrez également que les forêts sont nombreuses et que, dans le voisinage de Green Bay, le *chapparal* est d'une grande épaisseur, tout en étant coupé, çà et là, par des prairies, des petits lacs et des marécages.

Nos lecteurs qui voudraient tirer profit d'une visite complète dans le Wisconsin

feront bien de suivre la même route que celle que nous parcourions il y a quelques années.

Nen loin de Kilbourn, petite ville monotone, sise à mi-chemin de la source, est l'embouchure du Wisconsin, dans le voisinage de la Branche la Crosse, de Milwaukee et du chemin de fer de Saint-Paul; on arrive à Rood's Glen, qui rappelle au touriste Havana et le Watkin's Glen, dont il a été question dans le treizième chapitre.

Qu'on s'imagine une gorge située entre des murs de pierre à sable et des marécages, crevassée et montueuse, en forme de terrasses superposées qui, en certains endroits, forment caverne. Le fond de cette vallée immense est uni et sablonneux; on y aperçoit un étang peu profond dont les eaux reflètent le paysage qui les entoure et dont les arbres élevés forment des arceaux au-dessus de cette onde limpide.

A certains endroits de la plaine, des buissons épais sont groupés, par places, au-dessus de la mousse et forment tache sur ce gazon verdoyant.

Le territoire dont nous voulons parler est très remarquable, et celui qui le traverse s'arrête volontiers pendant des heures entières, prêtant l'oreille aux murmures de la source jaillissant du rocher, au bruissement des feuilles balancées par le vent et au gazouillement des oiseaux qui chantent dans la campagne.

A quelques milles de cette bourgade inconnue de Kilbourn, le paysage n'est pas moins enchanteur que celui-là. Dans le comté de Barsaboo, on rencontre le lac du Diable, au fond d'un vaste bassin entouré de montagnes escarpées, réceptacle des eaux de toute la contrée. L'aspect en est aussi gracieux, que le nom qu'on lui a donné est malsonnant.

Cette nappe liquide qui a tout au plus un mille et demi de long n'est point indiquée sur les cartes, ce qui n'empêche pas qu'elle soit un bijou de la nature. Dans la saison automnale, quand le feuillage des arbres a assumé des teintes multicolores, on se plaît à admirer le miroir de ces eaux vert de mer, et les formes des roches fantastiques qui l'entourent.

A n'en pas douter, l'origine de ce lac infernal est volcanique; on s'en convaincra facilement en explorant les montagnes qui le bordent, sur les pierres desquelles le géologue reconnaît l'action du feu et celle du froid. Tout autour de cette nappe d'eau, les rochers ont pris des formes bizarres qui ont pour cause invariable l'action de la chaleur.

La Porte du Diable, — Devil's Door Way, — dont notre gravure donne la vue exacte, est une des plus curieuses de ces merveilles de granit. Le touriste qui se place sous le portail de cette construction de la nature aperçoit devant lui le périmètre du lac et de la belle vallée de Kirkwood embellie par ses vergers et ses vignobles, garantis contre les érosions et les fureurs du vent par des forêts épaisses où l'on trouve des pins, des sapinettes, des chênes, des bouleaux, des trembles dont les racines vont se baigner dans l'eau et dont les ombres épaisses servent de refuge aux cerfs et à d'autres animaux-gibier.

L'aiguille de Cléopâtre est encore un des monuments de la nature qui méritent l'attention du voyageur. Qu'on se figure une roche en forme de colonne, composée de pierres frustes superposées les unes aux autres, s'élevant à 60 pieds et émergeant du milieu d'un bosquet qui entoure sa base. Rien n'est plus curieux que ce monolithe fendillé, menaçant, un jour ou l'autre, de tomber dans les eaux du lac.

En regagnant la rivière dans la direction du sud, et en longeant la voie ferrée, nous apercevons, au milieu des eaux du lac, le Lone Rock, — le Rocher Solitaire, — sorte de

champignon de pierre, couvert d'une chevelure de sapins dont les racines se sont insinuées dans les fentes des rochers. Cet îlot a la forme d'un gigantesque champignon, voire même de la carapace d'une tortue, car les eaux ont rongé la partie inférieure, de façon à donner la véritable apparence de ces deux objets.

Dans une autre partie de la rivière, on montre aux touristes des roches qui, vues à une certaine distance, offrent l'aspect de l'approche de quatre ou cinq bateaux à vapeur embossés les uns près des autres. La forme des pierres est presque identique à celle des différents ponts de ces embarcations d'origine américaine.

Dans les environs des Dalles, non loin de l'embouchure du Wisconsin, on passe devant deux rochers isolés se dressant sur le rivage, qui ressemblent à s'y méprendre à deux enclumes, ou plutôt à cet instrument dont se servent les cordonniers pour battre et niveler les semelles de chaussures.

Dans ces parages la rivière coule à travers un pays plat, solitaire, mélancolique : une forêt d'arbres peu élevés couvre le sol ; mais, à dater de l'endroit appelé les Dalles, on a devant soi, des deux côtés, un paysage réellement enchanteur. Les montagnes se composent de pics ards, d'une pierre solide et mesurant de 30 à 100 pieds de hauteur. Leur forme est réellement très pittoresque ; certains de ces rochers ont l'aspect de voûtes dont la seconde moitié se serait effondrée, ne laissant debout qu'un arc-boutant, un contrefort, si bien qu'on peut s'abriter sous cette demi-voûte. D'autres s'élancent perpendiculairement de la base au sommet entièrement recouvert d'arbres et de plantes vertes.

Dans plusieurs endroits, la forêt descend jusque dans le lit de la rivière et semble émerger de l'eau. La barque qui porte les touristes peut se glisser, suivant le bon plaisir de ceux qui la guident, sous un berceau de feuillage à travers lequel les rayons du soleil se jouent et auquel ils donnent de teintes multiples.

Nous voici aux Jaws, — les Mâchoires ; — où le guide fait observer à ceux qu'il conduit la sublimité du paysage des alentours, à laquelle il faut, bon gré malgré, rendre justice.

Par un beau jour d'été, les eaux du Wisconsin sont sillonnées par des embarcations de toutes sortes, montées par des voyageurs et des voyageuses des villes voisines. De temps à autre passe un radeau de bois scié qui se rend au Mississipi sous la direction de quelques bûcherons aux visages bronzés, dont l'aspect n'est point rassurant.

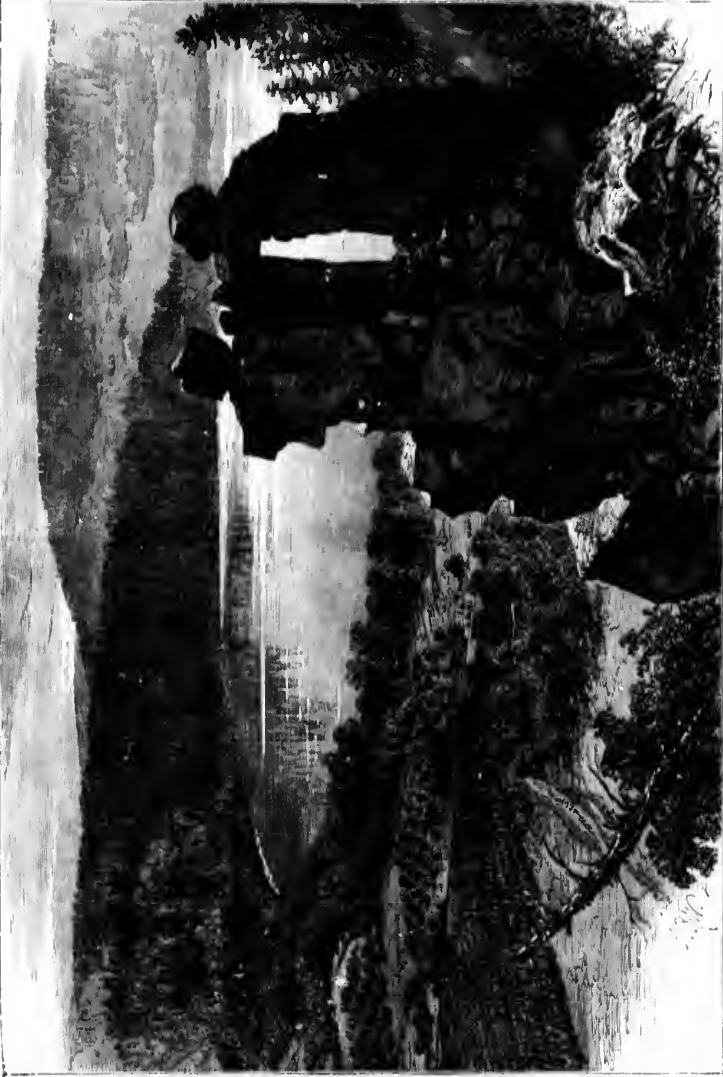
Les échos de la montagne répètent les cris de tous les promeneurs qui fêtent notre passage et nous adressent à leur manière la bienvenue dans leur « fleuve ».

Au milieu des plaines du Wisconsin on peut visiter différents travaux de terrassements d'un aspect très bizarre, reste des fortifications de la race humaine qui peuplait le Wisconsin, il y a plusieurs siècles.

Dans le comté de Jefferson à Azlatan, on montre, entre autres, une muraille de terre battue, ayant 550 pieds de long sur 270 de large. Sa hauteur mesure 5 pieds environ.

Il faut également visiter les nombreuses chutes d'eau : le Chippewa, le Big Ball, le Grand Father Ball et Sainte-Croix, qui toutes sont accessibles aux touristes et à leurs guides.

On doit encore se rendre à Pentwell-Peak, — le pic de Pentwell, — masse de rochers de forme ovale de 300 pieds de large sur 200 de haut, dont la longueur mesure 900 pieds. Il y a aussi la Forteresse, — Fortification, — une montagne très pittoresque,



LA PORTE DU DIABLE, SUR LE LAC DU DIABLE, DANS LE WISCONSIN.

dont l'élevation est évaluée à une centaine de pieds, sur un des côtés de laquelle est un précipice assez élevé, tandis que, sur l'autre, on peut monter ou descendre à volonté, à l'aide de gradins espacés et fort accessibles.

Du Wisconsin, en nous dirigeant vers le nord, jusqu'à la ville prospère de Duluth et en suivant le cours de la rivière de Saint-Louis, nous pouvons visiter les Dalles, qui sont plus connues, mais non point plus curieuses que les autres sites dont nous venons de parler dans les pages qui précèdent. L'aspect de ce paysage est rude, sombre, et il s'étend, toujours de la même façon, le long du courant, à 400 pieds de distance, comme le feraient des rapides dont nous avons déjà souvent fait la description.

Les rives formées de roches grisâtres, couleur d'ardoises, sont ornées de forêts de pins tortus, enchevêtrés de toutes les façons.

C'est entre ces bords resserrés, contenus, que l'eau se jette en avant, avec une force terrible, sautant, bouillonnant, mugissant avec sauvagerie et produisant un vacarme que les échos s'empressent de répéter.

De temps à autre un tourbillon se forme dans lequel s'engouffrent les vagues écumeuses qui dansent à leur manière et rebondissent sur les roches voisines pour revenir ensuite au calme naturel des eaux dormantes.

Un peu plus loin, ces éclaboussures liquides rejaillissent sur les rivages et forment un ruban d'argent, qui serpente le long des roches et va se perdre dans le courant.

Ces rapides se déroulent sur une étendue de 4 milles et produisent une vive impression sur le voyageur qui se promène le long du rivage, en suivant les méandres de la rivière.

Si, par hasard, le temps est à l'orage et que les nuages sombres courent à l'horizon, tandis que le vent rugit dans la forêt, on ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine appréhension : celle de s'égarer dans un désert aussi sauvage.

A Minnesota, on traverse la plaine pour se rendre à la Red River, — la Rivière Rouge — du nord, dans le Duolate, petit courant d'eau, réputé pour sa tristesse et sa solitude. Les dénominations données au pays d'alentour ne sont vraiment point rassurantes. Nous entendons parler notre guide, qui nous désigne : la rivière des Voleurs, celle des Serpents, et le lac du Diable. Toutefois, certaine partie de la contrée offre aux visiteurs un aspect pastoral, tranquille, comme on peut s'en convaincre en examinant la gravure qui termine ce chapitre.

A vrai dire, l'eau est bourbeuse et s'écoule lentement dans le lit qui la contient. Cette rivière n'est navigable que dans le Minnesota, et encore à cette condition que les bateaux n'auront pas plus de 3 pieds de tirant. La navigation n'est possible que pendant quatre mois de l'année.

Les rives sont le plus souvent basses et le gazon les recouvre, abrité lui-même par des arbres touffus.

Dans certains endroits on se croirait transporté dans un parc de la Nouvelle-Angleterre, mais cette illusion ne dure pas longtemps; le guide nous montre la trace d'un passage de Peaux-Rouges Chippaways, l'emplacement où ils avaient établi leurs wigwams, et enfin les arbres abattus ayant servi à allumer et à entretenir leurs feux.

*Beware the Indians!*

Redoutez les Indiens!

Et l'on rêve en frissonnant à Cooper, à Bas-de-Cuir et aux autres héros de ce romancier émérite.

Nous avons également visité le Wisconsin dans la saison terrible de l'hiver et nous nous souvenons du plaisir que nous éprouvions en nous asseyant devant le feu pétillant de quelque cabane solitaire, lorsque, tombant de fatigue, transpercé de froid par l'ouragan, nous étions parvenu à nous frayer un passage au milieu de la neige amoncelée dont le sol était recouvert. On eût dit un manteau de neige sur lequel nous posions l'empreinte de nos pieds.

Nous nous rappelons encore avec un sentiment de reconnaissance l'accueil qui nous était fait par les habitants de ces cottages ou de ces fermes, dont l'innocente simplicité nous émerveillait. Nous voyons encore, en fermant les yeux, la mère qui berçait un petit enfant en lui chantant une chanson pour l'endormir. Devant la cheminée un petit groupe de garçons à la mine éveillée, assiégeant le père qui revenait de la chasse, avait étalé sur le plancher grossier de la maisonnette des grouses, des lièvres du pays, quelquefois un daim dont la chair — « venison » — allait régaler ces bonnes gens et nous leur hôte.

Vite on jetait dans la cheminée une énorme souche et de nombreuses branches de pin pour faire un feu qui bientôt couvrait d'une vive lumière la famille, le nouveau-venu, les chiens énormes et le chat lui-même, qui faisait patte de velours par-dessus ses deux oreilles.

On nous avait accueilli avec bonté et traité d'une façon tout amicale : aussi, quand le repas était terminé et que, la pipe allumée, il nous était possible de converser, le faisons-nous avec joie, car il y avait toujours quelque chose d'intéressant à apprendre de la bouche de ces pionniers.

Le soir venu, quand l'heure du coucher était arrivée, la mère allait chercher sur une étagère le *holy book* et le donnait au père. Celui-ci réclamait l'attention générale et lisait un chapitre à la suite de celui qu'il avait récité la veille. Et chacun adressait au ciel une ardente prière. Cela fait, on se souhaitait *a good night* et chacun s'étendait à la place indiquée. Celle de l'hôte était une épaisse toison de buffalo, dont la couverture se composait de la dépouille d'un ours. Des rêves heureux nous reportaient en France, nous étions heureux, à l'abri de tout danger sous cet humble toit qui nous protégeait contre les rigueurs de la saison.

Certain jour, dans le voisinage de *Prairie du Chien*, nous passâmes une nuit de la façon que nous avons décrite. Le lendemain matin, au lever de l'aurore, l'aspect du ciel était sombre et la pluie tombait par torrents. Celui qui nous avait offert l'hospitalité nous pria de rester d'une façon si pressante, que nous acceptâmes son offre avec plaisir. Lorsque le déjeuner fut terminé, chacun reprit ses occupations : les rouets commencèrent à tourner à la ronde, les garçons se mirent à lire afin de s'instruire, ou à écrire pour mieux retenir ce qu'ils apprenaient.

Dans un coin, les chiens dormaient rêvant de chasse et de poursuite acharnée de leur gibier favori, et tout près du feu, le nez dans les cendres, maître Grimalkin, — c'est le nom du chat, d'après Shakespeare : *I come Grimalkin*, dit-il dans *Macbeth*, — Grimalkin ronronnait en mesure.

— *Get out, puss*, s'écria tout à coup la dame du logis, en chassant le félin. Tu





L'AIGUILLE DE CLÉOPATRE, SUR LE BORD DU LAC DU DIABLE.

m'avais bien prédit, la nuit dernière, que nous aurions de la pluie, et tu pourrais bien nous donner de pires nouvelles encore. »

Nous demandâmes au mari, qui se trouvait à nos côtés, ce que signifiaient ces paroles, et il nous répondit que mistress Perkins avait parfois des idées bizarres et qu'elle croyait aux pronostics de toutes sortes. Dans le cas présent la brave dame songeait aux incendies

des bois qui nous environnaient, quoiqu'aucun sinistre de ce genre n'ait éclaté depuis longtemps. Du reste, ajoutait-il, elle a de grandes raisons de les craindre, car le feu nous a fait bien du mal. »

Nous avons vu, de nos yeux, en voyageant, les traces de ces désastres horribles dont les forêts désolées offraient l'image; aussi priâmes-nous notre hôte de nous raconter comment ces malheurs arrivaient d'ordinaire. Il ne se fit nullement presser, et voici ce qu'il répondit à nos questions :



LE ROCHER ISOLÉ SUR LA RIVIÈRE WISCONSIN.

« Il y a environ vingt-cinq ans, les mélèzes furent attaqués par des insectes qui dévorèrent les feuilles et firent mourir les arbres de la forêt. Quelques années après la perte des mélèzes, les mêmes insectes s'attaquèrent aux pins, sapins et autres espèces résineuses, et cela avec une telle ténacité que, dans l'espace de six ans, les ornements de nos montagnes finirent par tomber et par s'amonceler dans toutes les directions. Le sol du Wisconsin en était encombré. C'était du bois de chauffage tout trouvé, mais, par contre, la moindre étincelle mettait le feu à ces bûchers formés par la nature. Lorsqu'un incendie de ce genre se déclarait, c'en était fait des demeures et des propriétés des pauvres colons, car il était fort difficile, sinon impossible, de l'éteindre. »

Nous demandâmes à notre hôte quels étaient ces insectes qui tuaient les mélèzes, les pins et les sapins, et il nous apprit qu'ils avaient la forme de chenilles et que leur corps, long de trois quarts de pouce, était aussi vert que la feuille qu'ils dévoraient.

« Mais enfin, ajoutâmes-nous, de quelle manière le feu s'est-il mis pour la première fois ? »

— Il y a là-dessus des opinions diverses et l'on attribue aux Indiens tous les malheurs qui affligent nos fermes et nos plantations. Ils veulent se venger des « visages pâles » qui sont venus tuer leur gibier et s'emparer du territoire. Mon avis est que c'est le frottement continu des arbres à résine qui allume ces arbres les uns après les autres, et aussitôt les feuilles commencent à s'enflammer, après elles les brindilles, puis les branches; dès ce moment-là, la permission seule de Dieu peut arrêter le progrès de la conflagration. Il arrive souvent que l'élément terrible, poussé par les brises, s'avance avec une telle rapidité vers nos demeures, qu'il est très difficile à leurs habitants de fuir le danger. Il est souvent arrivé à des familles de notre connaissance de s'échapper presque nues, afin d'éviter la mort sans pouvoir emporter leurs vêtements de jour. Plusieurs de nos amis ont été brûlés vifs. »

Au moment où nous causions ainsi, une rafale extérieure s'engouffra dans la cheminée et repoussa les cendres et les charbons dans le milieu de la cabane. La femme de mon hôte et sa fille, persuadées que le feu dévorait les bois des environs, s'élançèrent vers la porte. Il fallut pour les rassurer que le mari leur expliquât la cause de leur terreur : elles se rassirent alors et reprirent leurs fuseaux.

« Les chères créatures, me dit alors le pionnier, elles se sont rappelé les sombres circonstances de l'incendie de 1860. »

Ces paroles avaient excité notre curiosité, nous demandâmes instamment au brave homme de nous raconter ce qui s'était passé à cette époque.

« J'ai peur d'attrister ma pauvre femme et notre fille, reprit-il. Cependant, si elles consentent à me laisser parler, je vous dirai tout. »

Un signe d'assentiment permit à mon hôte de continuer.

« Certaine nuit de janvier 1860, nous dormions profondément dans notre cabane, située sur le revers de la montagne que vous pouvez voir vers le nord, du seuil de notre porte, quand, trois heures avant le point du jour, le nennissement des chevaux et le mugissement des bestiaux qui étaient attachés aux piquets sur la lisière du bois me réveillèrent en sursaut. Saisissant à la hâte mon fusil de chasse, je me précipitai vers la porte afin de m'assurer que quelque animal féroce ne causait pas ce vacarme. Mais je fus aussitôt ébloui par une lumière intense qui illuminait tout le paysage environnant. Mes chevaux, mes bestiaux avaient rompu leurs longes et galopaient de tous côtés. A ce moment, je perçus le crépitement du feu et le craquement des broussailles, je vis la flamme qui s'avavançait vers moi et qui couvrait une ligne d'une étendue sans pareille. Je rentrai précipitamment sous notre toit et je criai à ma femme de se vêtir à la hâte et d'habiller notre enfant; puis je lui enjoignis de prendre tout l'argent que nous avions, — c'était peu de chose, — tandis que j'essayerais de m'emparer et de seller deux chevaux, si c'était possible. Tout cela fut exécuté en quelques minutes et c'était important, car il n'y avait pas de temps à perdre.

— Pauvre M. Perkins! dis-je à mon hôte.

— Oui! pauvre, c'est le mot, car nous étions ruinés. Nous nous hissâmes sur nos

chevaux et nous les lançâmes en avant. Ma femme était très bonne écuyère, moi j'avais pris notre fillette devant moi et je piquais des deux. A peine avions-nous franchi deux portées de fusil, que le feu dévorait déjà notre habitation. Je me mis alors à sonner d'une sorte de trompe de corne pour rappeler tous nos animaux et les rallier. Hélas ! ces bêtes affolées couraient à travers bois et champs et je ne les ai plus revues. Nous entendions aussi les rappels du même genre de nos voisins qui fuyaient comme nous. Je me souvins, dans cet instant suprême, qu'il y avait dans le voisinage un grand lac sur les bords duquel les flammes s'arrêteraient indubitablement. Nous partîmes, ventre à terre, dans cette direction, nous frayant un passage au-dessus des arbres renversés, mais non encore atteints par les flammes.

— Mais ce que vous nous racontez là est épouvantable, dites-nous à notre hôte.

— Hélas ! oui, cher monsieur ! mais c'est l'exacte vérité. Nous sentions la chaleur derrière nous, la brise qui effleurait nos têtes était torréfiante. Ma pauvre femme pâlisait et le feu avait rougi les joues et le front de notre enfant. Enfin nous aperçûmes les bords du lac, et nous y arrivâmes presque en même temps que l'incendie. Il nous fut possible d'atteindre la partie opposée au vent. Là, nous lâchâmes nos chevaux, pour nous jeter à l'eau : les animaux se sauvèrent et nous ne les avons plus revus. Nous nous enfonçâmes au milieu des roseaux et, quand l'eau nous eut rafraîchis, nous reprîmes courage. L'incendie n'en avançait pas moins et les horribles craquements nous glaçaient d'horreur. Tout était rouge autour et au-dessus de nos têtes. Nos corps étaient au frais, mais notre front brûlait et notre enfant criait de terreur à nous fendre l'âme. Le jour se passa ainsi et la faim se fit sentir. Des cerfs, des daims, des ours étaient venus dans notre voisinage pour éviter la mort. Je parvins à tuer un porc-épic, dont la chair nous fut d'un secours immense. La nuit était venue, mais on y voyait comme en plein jour et les heures s'écoulèrent lentes et épouvantables, car le sol n'était plus qu'un vaste brasier sur lequel tombaient, à chaque instant, des arbres géants qui alimentaient le foyer et lançaient au loin des flammèches incandescentes. »

A cet endroit de son récit, M. Perkins s'arrêta quelques moments. La narration du malheur qui l'avait frappé semblait l'avoir anéanti. Il se leva, alla chercher un bol de lait et nous demanda si nous ne voudrions pas boire aussi quelques gorgées de ce breuvage bienfaisant. Nous acceptâmes avec plaisir. On eût dit que nous avions le gosier réellement en feu.

« Je vous dirai encore, mon cher hôte, fit-il, que quand le matin arriva, la fumée s'était tant soit peu dissipée : quelques bouffées d'air frais nous caressaient le visage. Lorsque le soleil parut à l'horizon, tout était calme. Nous étions suffisamment rafraîchis, et nous nous dirigeâmes vers une cabane en feu où nous pûmes sécher nos vêtements. Qu'allions-nous devenir ? nous l'ignorions. Ma femme serrait notre fillette entre ses bras et pleurait amèrement.

— Pauvre mistress Perkins ! dis-je à la dame du logis.

— Oui, ma chère Sarah pleurait, mais Dieu nous avait préservés d'un immense danger et, maintenant que les flammes étaient passées, il y aurait eu de l'ingratitude envers lui à désespérer de notre sort. La faim nous aiguillonnait, mais je pus tuer un daim blessé qui se trainait à quelques pas. Nous fîmes rôtir un cuissot de l'animal et, après ce repas, nous nous sentîmes réconfortés.

« Nous ne pouvions plus apercevoir l'éclat de l'incendie, mais le sol était toujours brûlant et couvert de charbons ; il eût été dangereux de nous aventurer parmi les arbres entassés, formant des brasiers ardents. Toutefois nous ne pouvions pas rester plus longtemps dans l'endroit où nous nous trouvions ; il fallut nous mettre en route. Je pris l'enfant dans mes bras et nous allâmes devant nous, escaladant les rochers et traversant les ruisseaux presque taris. Après deux jours et deux nuits de marche, deux siècles, nous atteignîmes les grands bois épargnés par le feu, et nous découvrîmes une maison où l'on nous accueillit avec bonté pour quelques jours. Depuis lors, mon cher monsieur, j'ai travaillé avec courage, j'ai recueilli le fruit de mes constants labeurs ; nous sommes sinon riches, du moins à notre aise, et nous ne redoutons qu'un seul fléau : l'incendie. »

Au moment où M. Perkins achevait ce récit, des cris ou plutôt des hurlements se firent entendre au dehors.

« Les coyotes ! les coyotes ! s'écria la jeune fille.

— Eh ! quoi, vous avez des carnassiers dans ces parages ? demandai-je à mon hôte.

— Oui, monsieur, mais de ceux-là je ne m'inquiète guère. Ce sont des lâches et l'homme n'a pas peur de ces êtres-là. Du reste j'ai pratiqué à une portée de fusil de notre habitation deux fosses dans lesquelles j'en prends toutes les semaines une douzaine et plus. Vous voyez, monsieur, que les peaux ne manquent pas ici.

— En effet.

— Et si vous le voulez bien, nous allons aller nous reposer. »

Le concou du pionnier sonnait dix heures. Nous nous couchâmes et nous cédâmes bientôt tous aux étreintes du sommeil.

Le lendemain matin, M. Perkins me réveilla dès l'aube et m'invita à venir avec lui visiter les « trappes » dont il m'avait parlé la veille.

Nous quittâmes la maisonnette après avoir pris part à un déjeuner frugal et nous nous dirigeâmes le long d'un sentier tracé au milieu de la forêt de sapins, vers une clairière près de laquelle était parqué un troupeau de moutons, défendu contre les attaques des coyotes par des haies fort hautes, très épaisses et agrémentées de chevaux de frise excessivement pointus.

En Amérique, comme en Europe, il existe un sentiment universel d'hostilité contre les coyotes, dont la force, l'agilité, la ruse, ont fait un objet de haine. Trappes, pièges de toutes sortes sont employés pour les détruire. On n'a pas recours à la chasse à courre, avec une meute de chiens. Les Yankees, qui savent bien que *time is money*, — le temps est de l'argent, — ne peuvent point dépenser ainsi des journées entières à poursuivre un animal dangereux, il est vrai, mais des dégâts duquel on peut se garer au moyen d'un peu d'astuce.

Il y a peu d'exemples que le coyote s'attaque à l'homme ; cependant M. Perkins me raconta en route que deux nègres, âgés de vingt et de vingt-deux ans, demeurant à 10 milles de l'endroit où il avait dressé sa nouvelle tente, se rendaient souvent le soir, dès que leur journée était finie, vers une plantation de maïs où les attendaient deux dames de même couleur auxquelles ils faisaient la cour. Naturellement ces deux fils de Cham prenaient au plus court et traversaient un petit bois sombre, où les sapinettes et les buissons doublaient l'obscurité naturelle. C'était pendant l'hiver : la bise soufflait, le froid sévissait et l'orage menaçait. Le soleil venait de descendre à l'horizon, et, s'il restait un rayon de lumière, un



STAND ROCK — LE ROCHER PLATEAU, — SUR LA RIVIÈRE WISCONSIN.

souffle de chaleur, ce n'était que dans les yeux et le cœur des hardis *negras*, ou des coyotes qui vaguaient, de ci de là, pour chercher une proie facile.

La neige avait recouvert le sentier et les bêtes affamées, — s'il y en avait dans les environs, — pouvaient facilement suivre les traces laissées par ces imprudents sur le blanc linceul glacé. Les deux amoureux, prudents et cauteleux, emportaient la hache sur l'épaule et pressaient le pas avec toute la rapidité possible. De temps à autre il leur semblait voir briller quelque chose devant eux, mais ils s'imaginaient que c'étaient les effets de neige ou de glace formant perle à la pointe des feuilles.

Tout à coup un hurlement sinistre éclata presque à leurs côtés. Ils comprirent qu'ils étaient entourés par une bande de coyotes, rendus furieux par la faim et prêts à se jeter sur toute proie facile à conquérir. Nos deux nègres se mirent en posture de défense, et attendirent l'attaque, qui leur paraissait imminente.

L'obscurité était devenue complète, et elle l'eût été bien davantage si la neige n'eût pas quelque peu éclairci la teinte sombre des arbres. Le silence de la nuit remplissait d'effroi ces deux pauvres diables, qui se demandaient l'un à l'autre ce qu'il leur fallait faire.

Après être restés quelques instants immobiles et prêts à repousser l'attaque, ils se décidèrent à continuer leur route. Mais à peine avaient-ils remué et remis leur hache sur l'épaule, que le premier des deux garçons se vit assailli par plusieurs carnassiers qui lui sautaient aux jambes et le mordaient à belles dents.

Au même instant, trois coyotes, plus hardis que leurs congénères, s'élançaient à la gorge du second nègre et le jetaient par terre. Ces deux malheureux combattirent avec l'énergie du désespoir, mais bientôt l'un ne donna plus signe de vie, et l'autre, à bout de forces, désespérant de résister tout seul et d'être de la moindre utilité à son camarade, prit un parti désespéré, le seul qui lui parût praticable. Il se hissa sur un arbre et se trouva enfin en sûreté.

La nuit s'écoula dans de mortelles angoisses pour ce pauvre diable et, au lever de l'aurore, il aperçut les ossements de son ami, déchiquetés et épars çà et là sur la neige maculée de sang, plus les corps de quatre coyotes qui avaient été abattus par la hache de son camarade et la sienne.

Le reste de la bande des coyotes avait disparu. Le pauvre nègre descendit de son perchoir et regagna clopin-clopaient la maison où il servait, pour y raconter la triste aventure.

« Il y a un an, ajouta M. Perkins, voyageant sur les bords du Missouri, je m'arrêtai pour passer la nuit dans une ferme située au bord de la route. Après avoir mis mon cheval à l'écurie et m'être rafraîchi, j'entamai une causerie avec le fermier, qui, entre autres choses, me demanda si je voulais aller avec lui rendre visite à quelques fosses à coyotes qu'il avait creusées à un demi-mille de là.

« Je suivis mon landlord à travers champs jusque sur la lisière d'un bois touffu, où je ne tardai pas à apercevoir trois trous béants qui avaient 8 pieds de profondeur. Elles étaient creusées de telle façon que le fond était plus large que le haut. Aussi, dès qu'un animal était tombé, il lui était impossible de s'échapper. L'ouverture se composait d'une plate-forme à bascule faite avec des branches légères et formant pivot sur un axe central. Au-dessus de ce plancher mobile, l'hôtelier avait attaché un morceau de chair dont les exhalaisons devaient attirer les coyotes. Nous trouvâmes quatre animaux dans ces trappes.

« Cette invention, continua M. Perkins, me suggéra la pensée, lorsque je fus établi ici, de creuser moi-même des fosses, afin de me débarrasser des animaux nuisibles qui attaquaient mon bétail. J'ai donc pratiqué deux trous, placés à 12 mètres de distance l'un de l'autre, et nous voici arrivés.

— Ah! m'écriai-je en m'avançant, il me semble que les trappes ont joué.

— Oui! je crois que tout est pour le mieux. Les voleurs à quatre pattes sont venus par ici, et je serais bien étonné si nous n'avions pas fait chasse. Avançons et regardons. »

A la première fosse, nous trouvâmes l'appât enlevé, l'animal s'était pris; mais, à force de gratter, il était parvenu à se creuser un passage le long duquel il s'était échappé.

M. Perkins alla regarder dans l'autre trappe.

« Oh! oh! s'écria-t-il, j'aperçois six yeux qui me regardent, ce qui prouve qu'il y a là trois jolis drôles qui ne demanderaient pas mieux que de se sauver. »

J'avancai la tête et je vis en effet les coyotes, qui me parurent d'une taille respectable; ils tremblaient de peur, car ils se doutaient du sort qui les attendait.

« Et maintenant, dis-je au fermier, comment allez-vous vous y prendre pour vous emparer de votre butin vivant?

— Mais, je compte tout bonnement descendre là-dedans et leur couper le jarrêt. Vous, monsieur, demeurez ici et laissez-moi faire. Prenez ma carabine et, au besoin, venez à mon aide. »

Et, sur ces entrefaites, il se laissa glisser dans le trou, armé de sa hache et de son couteau. Les coyotes s'étaient couchés à plat ventre et n'osaient remuer. M. Perkins leur prit la patte de derrière et, d'un coup de couteau, leur trancha le principal tendon, au-dessus du joint.

Aucun des trois coyotes ne poussa même un cri.

« Sacrebleu! s'écria-t-il enfin, j'ai oublié d'apporter une corde et je vais la chercher. »

Il se hissa hors de la fosse et courut vers sa maison en me recommandant de veiller avec soin. Bientôt il était de retour, essoufflé, tout en nage et s'essuyant le front avec son mouchoir.

« Au travail! monsieur, me dit-il », et il jeta un nœud coulant autour du cou du premier coyote, que nous hissâmes complètement immobile, mort de peur, les jambes ballant de ci de là, la gueule grande ouverte, et ne donnant signe de vie que par une sorte de râle convulsif.

Perkins acheva l'agonie de l'animal.

Le second coyote fut traité sans plus de cérémonie; mais le troisième, plus vieux, plus acharné à défendre ce qui lui restait de vie, montra moins de stupidité.

C'était un vieux mâle, qui chercha encore à fuir à l'aide de ses jambes de devant. Le malheureux me paraissait digne d'un meilleur sort que celui qu'il subissait. Il se défendit vaillamment, cherchant à nous administrer, par-ci par-là, un bon coup de dent.

Aussi, M. Perkins, dans la crainte de voir sa victime lui échapper, jugea-t-il très prudent d'ajuster sa carabine et de lui envoyer une balle dans le cœur.

« Voilà trois coquins qui ne mangeront plus mes moutons », fit-il en façon d'oraison funèbre.

J'aurais presque répondu *amen* à ces sentencieuses paroles.



« Et maintenant, ajouta le fermier, il s'agit d'écorcher ces bêtes, je ne tiens pas à garder les cadavres de ces trois animaux. La viande de coyotes ne vaut rien pour nous chrétiens civilisés, mais elle est du goût des carnassiers vivants, et le proverbe qui dit que les « loups ne se mangent pas entre eux » n'a rien de vrai relativement aux coyotes. Si vous revenez demain matin ici, vous verrez la carcasse des trois cadavres complètement mise à nu. Il ne restera que les os, aussi proprement nettoyés que si un caibin avait passé par là.

— Vraiment! Je ne crois cela que parce que vous me l'affirmez. »

Tout en causant de la sorte, M. Perkins avait enlevé la fourrure des coyotes : il en fit un paquet qu'il jeta sur ses épaules et nous reprîmes le chemin de son logis.

La dame du fermier, debout sur le seuil de la maison, attendait notre retour.

« Bravo! s'écria-t-elle, quand son mari lui remit les trois peaux. Voilà qui suffira à compléter ma couverture de traîneau. »

Le lendemain, j'avais quitté le squatter, après l'avoir chaudement remercié du bon accueil qu'il m'avait fait.



LA PÊCHE DES INDIENS, SUR LES RIVES DE LA RIVIÈRE ROUGE.

## LE GRAND PARC NATIONAL DU MISSOURI



LE YELLOWSTONE.

La rivière Yellowstone est un des tributaires du Missouri, qui parcourt un espace de 1,300 milles avant de se jeter dans le courant d'eau qui l'absorbe. Elle prend sa source dans le territoire Wyoming, au milieu des pics couverts de neige des grandes montagnes de ce pays.

Le point de départ du Yellowstone se trouve enclavé dans des cañons et des gorges immenses, ce qui force la rivière à sauter par-dessus des roches et à se débattre au milieu de pierres qui forment des rapides; aussi le paysage est-il très accidenté. Tout le sol arrosé par le Yellowstone est de nature volcanique et les sources d'eau bouillante y sont nom-

breuses. On y compte des volcans de boue, des fontaines de soude, des montagnes de soufre et des geysers bien plus merveilleux encore que ceux des terres de glace de l'Islande.

C'est cette portion de l'Amérique du Nord que le Congrès de Washington a désignée, par un décret qui date de cinq ans, comme le Parc National du Missouri, et ce titre n'a rien de trop orgueilleux, car le touriste peut visiter dans ce séjour sauvage des merveilles qui ne se trouvent, en aucun pays du monde, réunies dans un espace aussi restreint.

L'artiste et le géologue rencontrent là des sujets d'étude qui les retiendraient longtemps sur place, si l'on pouvait s'y établir et travailler sans crainte d'être dérangé.

Ce domaine incomparable couvre un terrain de 65 milles du nord au sud et de 55 milles de l'est à l'ouest. Au centre de ce pays, on s'arrête sur les bords du lac de Yellowstone, dont l'étendue est de 22 milles de long sur 15 de large. Or il faut dire que cet amas d'eau est situé à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; il est entouré de montagnes dont les cimes atteignent 10,000 pieds et sont couvertes d'une neige perpétuelle.

De nombreuses sources d'eau chaude jaillissent le long de ce lac, et, sur les bords de la rivière. A 15 milles du lieu où il sort de terre, le Yellowstone se précipite à deux différentes places du haut des rochers qui gênent son passage et forme ce que l'on appelle la chute du haut et la chute du bas. Cela fait, la rivière s'avance au milieu d'un immense cañon dont les murailles de roches se dressent à 15,000 pieds. Près de la limite de l'ouest du Parc National, on montre la source d'un tributaire important de la Columbia, que l'on nomme le Madison, ou le « ruisseau des Trous de Feu », — Fire Hole River. — C'est là que le voyageur s'arrête, ébahi devant plusieurs geysers, dont quelques-uns lancent de l'eau bouillante à plus de 200 pieds de hauteur.

Nous citerons encore le Gallatia, autre tributaire de la Columbia, qui prend naissance vers le nord-ouest du Parc National.

Cette contrée sauvage a été explorée il y a peu d'années. Les trappeurs qui s'aventurèrent dans ces parages mystérieux avaient toujours raconté des histoires qui tenaient de la fantaisie. A les entendre, ce coin des Montagnes-Rocheuses passait, parmi les Indiens, pour le séjour de l'esprit du mal, où le feu coulait de toutes parts, où les explosions continuelles faisaient croire à une bataille incessante. Tous ces récits devaient être vérifiés; aussi, en 1859, une troupe de gens résolus, commandée par le capitaine Reynold, ingénieur du gouvernement américain, pénétra-t-elle dans la région du Yellowstone par les vallées des montagnes Wind River, — la Rivière du Vent. — Mais ces cœurs vaillants se virent forcés de rétrograder, eu égard à l'épaisseur de la neige.

En 1870, une seconde troupe sous les ordres du général Washburne et du lieutenant Doane, de l'armée régulière américaine, pénétra enfin dans la vallée et ce fut à eux que l'on dut la description complète de cette étrange solitude et la nomination de gens choisis par le Congrès et désignés par le secrétaire d'État de l'intérieur, pour aller lever les plans du pays et pour s'en emparer au nom du gouvernement. Dans le nombre des personnes désignées se trouvait le professeur Hayden, géologue des États-Unis, qui explora la contrée avec le plus grand soin et put rapporter à Washington des détails très précis sur les merveilles de la vallée de Yellowstone. C'est ce savant émérite qui suggéra à ses compatriotes influents la pensée de convertir cette région en Parc National.

A la suite du professeur Hayden, nous allons pénétrer dans cette terre de Yellowstone. Du sommet du mont Washburne, on peut apercevoir à vol d'oiseau toute la conformation

de ce bassin merveilleux. Tout porte à croire qu'à l'époque de la période préhistorique, la vallée de Yellowstone était un vaste volcan dont il reste encore le cratère, composé de plus de mille soupiraux et fissures, d'où s'échappent encore des eaux bouillantes et des pierres calcinées.

Citons parmi les volcans éteints les monts Doane, Langford, Stevenson et une centaine d'autres qui entourent la vallée et qui, indubitablement, devaient être autant d'ouvertures incandescentes, à l'époque tertiaire de la formation de la terre.

Il est évident que, depuis l'apaisement des feux internes du globe, les « cheminées » ont cessé de fonctionner et tout porte à croire que, dans un temps donné, ce qui existe encore ne sera plus. Il ne restera que les pierres à formes bizarres et les eaux... refroidies.

Au delà de la grande chute et de la petite, le Yellowstone coule lentement à travers une vallée composée de prairies et tout d'un coup les eaux, assumant une rapidité vertigineuse, viennent bondir au-dessus d'un précipice de 140 pieds. Un peu plus bas, à la grande cascade, la hauteur n'est plus que de 350 mètres.

La beauté du paysage en dessous de ces deux cataractes défie toute description graphique. Ce que l'on peut chercher à représenter, c'est l'éclat argenté des eaux jaillissantes, la bizarrerie des rochers revêtant la forme d'arcades gothiques, l'altitude des arbres verts et la variété des essences qui caractérisent ce coin du territoire sauvage.

Du haut de la cascade appelée the Lower Fall, quand on jette les yeux sur la vallée où coule le Yellowstone, on aperçoit un vaste cañon, un gouffre taillé dans la basalte, dont les murs ont au moins 12 ou 1,500 pieds de hauteur et dont les couleurs sont réellement admirables.

Tous ceux qui ont contemplé cette cascade déclarent qu'à la largeur près, celle du Grand Parc National est bien plus remarquable que le double Niagara. Un brouillard épais s'élève de ce creux et il est impossible d'approcher, à moins d'être aussitôt mouillé jusqu'aux os. La force du courant d'air repousse cette buée contre la paroi ouest du rocher, si bien que l'humidité a fait croître sur cette muraille des lichens, des mousses et des pariétaires dont la verdure est éclatante.

Passons maintenant à la Rivière de la Tour, — Tower Creek, — qui surgit entre les vallées du Missouri et du Yellowstone et s'écoule, sur un espace de 10 milles, au fond d'un abîme étroit, sombre et mystérieux, que l'on a surnommé, avec quelque raison, l'Antre du Diable. De la cime de cette roche fendue, celui qui suit, à la base du gouffre, le ruisseau qui s'écoule, s'imagine voir un ruban d'argent fondu glissant sur un lit de cailloux.

A 200 yards au-dessus de l'endroit où le Tower Creek fait confluent avec le Yellowstone, on peut contempler à loisir l'admirable cataracte de ce ruisseau, qui mesure 166 pieds de hauteur. Cette chute est des plus remarquables. Ce qu'il y a de très extraordinaire dans cette cascade, c'est son entourage. Toutes les roches sont hérissées de colonnes et d'obélisques en brèche volcanique qui dominent le niveau de l'eau. On croirait être à Paestum ou dans le voisinage d'une Acropole fruste. C'est un coup d'œil féerique, et l'on contemple avidement ces ruines naturelles dont l'architecture éblouit.

Le professeur Hayden était arrivé le 21 juin 1871 sur les bords du lac Yellowstone. Il dressa sa tente sur la rive nord-ouest, au milieu d'une prairie et à l'abri d'une forêt de pins.

La surface du lac exploré par M. Hayden lui parut calme le matin, au lever du soleil, mais, dans l'après-midi et le soir, le vent soulevait les vagues à 4 ou 5 pieds de hauteur.



LES FONTAINES CHAUDES

La profondeur de cet amas d'eau est évaluée à 300 pieds. Les neiges fondues sur les montagnes voisines alimentent le

Yellowstone; c'est à cette cause que l'on attribue la température glaciale du liquide, dans lequel le plus ha-

bile nageur peut à peine demeurer quelques instants. Les seuls poissons que l'on trouve dans ces eaux sont les truites saumonées. Les palmipèdes de toutes espèces s'y donnent rendez-vous chaque saison.

Le meilleur moyen de visiter avec fruit les régions qui entourent ce lac, c'est de camper dans un certain endroit choisi avec soin et de rayonner tout autour. L'un des sites adoptés par les touristes est celui des Fontaines-Chaudes, d'où l'on domine un paysage extraordinaire. Dans la matinée, le plus grand calme règne sur les eaux de la nappe liquide, mais quand vient le soir le vent s'élève et l'on est quelquefois témoin d'une véritable tempête.

Les sources qui jaillissent au bord du lac ont une étendue de 3 milles de long sur 1 mille  $\frac{1}{2}$  de large. Les sédiments rejetés par ce liquide volcanique se projettent bien avant dans le lac, et, à certains endroits, on comprend au bouillonnement des ondes qu'il y a quelque courant invisible se frayant un passage, ou plutôt se dégorgeant dans le fond du lac.

Certains de ces cratères en ébullition sont placés même au milieu du grand amas d'eau, si bien, — ceci n'est pas une exagération de touriste, — que l'on peut pêcher des truites dans l'eau glacée, et, en se retournant, les faire cuire dans l'eau bouillante sans les ôter des hameçons.



LE GRAND GEYSER.

Ces orifices ou plutôt ces cheminées n'ont aucune communication avec les eaux du lac. La vapeur s'échappe des entonnoirs, et l'on remarque avec étonnement au-dessus des margelles de ces puits naturels une sorte de composition vitrifiée ressemblant fort à de la porcelaine.

C'est particulièrement vers le côté ouest de la rivière Gardiner que sont situées les sources d'eau chaude les plus remarquables de cette vallée du Grand Parc National. Elles ne sont, à vrai dire, ni aussi nombreuses ni aussi surprenantes que celles de la vallée de Yellowstone, ou du Fire Hole Basin, mais les restes de ces fontaines méritent une étude spéciale, eu égard aux dépôts calcaires qui couvrent un espace de 2 milles carrés. Il est à noter que ces sources volcaniques sont situées à 6,545 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est là qu'est le cratère le plus ancien du territoire.

Lorsqu'on a remonté un des côtés de la montagne, au-dessus du lit de la rivière Gardiner, on jouit d'un coup d'œil féerique, car on a devant les yeux un travail de la nature qui défie toute description exacte. Nous dirons seulement qu'on se croirait en présence d'une cascade glacée, et c'est à cette blancheur d'albâtre qu'il faut attribuer le nom qui a été donné à ce site curieux, que l'on désigne ainsi : « la Source chaude de la Montagne Blanche ».

Les touristes dressent leur campement vers la base de la roche la plus élevée, sur les bords d'un ruisseau qui servait de récipient aux eaux des sources chaudes, lesquelles, en descendant, se refroidissent et peuvent être utilisées pour les besoins des voyageurs.

Cette montagne est composée de débris calcaires, si bien que l'on y voit avec étonnement des étages superposés, comme des escaliers de géants. Ces temps d'arrêt servent de récipients aux eaux qui ruissellent de bassin en bassin, jusqu'aux margelles ciselées et ornées de broderies, ou de festons pétrifiés.

Toutes ces cuvettes ont des formes diverses et des dimensions qui ne se ressemblent point : les unes très creuses, les autres plates. Sur le sommet de la montagne se déverse la plus belle source de tout le pays, du diamètre de 25 pieds de long sur 40 de large. L'eau qui jaillit de ce puits est d'une telle limpidité qu'on peut voir jusqu'au fond du bassin.

Tous les rebords de ce récipient naturel sont ornés de coraux grisâtres, bleus, blancs, jaunes, qui réfléchis par le miroir fragile, donnent au liquide une teinte féerique. Sur la partie du fond on peut admirer des stalactites de toutes les formes qui ajoutent au pittoresque de ces curiosités du Grand Parc National.

On trouve sur le côté ouest, à un tiers du chemin de la Montagne-Blanche, des cratères anciens aboutissant à des cavernes souterraines placées sous la croûte volcanique. Tout autour, sur des terrasses étagées, on rencontre encore des bassins, les uns vides, les autres pleins d'eau, au fond desquels se trouve un sédiment aussi fin que du sel et d'une blancheur de neige.

Sur le sommet, on aperçoit enfin un cône très remarquable, de 50 pieds de haut sur 25 de circonférence qui, eu égard à sa forme, a été nommé le « Bonnet de la Liberté ». Tout porte à supposer que c'est là le reste d'un geyser éteint.

Toute cette vallée du Yellowstone est plus ou moins remplie de ces bassins-fontaines pleins ou vides. Quant aux vasques naturelles qui n'ont plus d'eau, on remarque sur les lèvres de ces cuvettes des dépôts de fer qui bordent le lit dans lequel les eaux s'écoulaient.

La température des eaux bouillantes varie de 99 à 120 degrés ; quelques-unes de ces sources ont 192 degrés de chaleur.

On peut voir sur certains orifices des traces de soufre et sous la croûte extérieure sont des cristaux de même matière qui deviennent impalpables au toucher. Il ne faut pas non plus oublier le soufre amorphe solidifié, très abondant dans ces parages.

Passons maintenant aux sources de boues, situées à 13 milles et demi de la Rivière Cascade. Ces fontaines bizarres sont placées vers les deux côtés du ruisseau, sur les flancs de collines dont l'élévation est de 50 pieds environ au-dessus du sol.

La plus belle de ces sources est entourée d'une sorte de cône de terre glaise de 4 pieds de haut. On dirait un chaudron de 8 pieds de diamètre, dont le contenu bouillonnant ressemble à de l'eau sale. Le gaz se développe à une certaine élévation et produit une fumée assez extraordinaire. Tous les autres puits de même matière sont étagés à distance les uns des autres, et la température la plus ordinaire des eaux est de 96 degrés.

La matière boueuse ressemble à celle dont on se sert pour fabriquer les pipes Meershaum, — écume de mer. — Il y a encore plusieurs sources du même genre dans le Parc est du Yellowstone, mais ces eaux sont mêlées d'alun.

Dans la portion du territoire qui touche à la Prairie, le touriste arrive à la Montagne de Soude, sorte de volcan dont la fumée s'échappe par diverses fissures. On montre à la base de cette colline une source d'eau sulfureuse au milieu de plusieurs autres, dont les jets intermittents sont très curieux à étudier. On comprend facilement, rien qu'à l'inspection de ces récipients, que la force du feu intérieur agit comme un piston sur le liquide, qui monte ou descend, agité par cette force motrice.

Il est impossible de ne pas examiner avec le plus grand soin ce geyser d'un nouveau genre, qui s'élève au sommet d'une colline boisée et dont le cratère mesure 25 pieds de diamètre et la profondeur 30 pieds. La boue, qui ressemble à de l'alumine, sort en pleine ébullition; aussi des colonnes de fumée s'échappent-elles constamment de l'orifice. On peut les voir à une grande distance.

Tout autour de ce cratère sont placées des sources d'eau bouillante, mais trouble.

Le plus curieux de tous ces geysers est sans contredit celui qui est situé au milieu du territoire, le long des bords de la Rivière de Feu, dans la direction du nord-est.

Après avoir passé devant des rapides nombreux et laissé à gauche une source d'eau chaude, qui tombe de 10 pieds de hauteur, on parvient à l'entrée du passage aboutissant à la plaine des geysers. En voici deux que l'on a nommés les Sentinelles : celui qui est à gauche montre constamment des jets de piston hors de son orifice, à 20 ou 30 pieds de hauteur, et la vapeur s'élance en spirales, pour se perdre dans l'éther.

Le second, à gauche, est intermittent : il ne fonctionne que lorsque cela lui plaît, c'est-à-dire rarement. En descendant le long des berges de la rivière, dont les eaux courent avec rapidité, on arrive aux geysers réunis. Lorsque tous ces jets d'eau sont disposés à travailler, le touriste a devant lui un coup d'œil réellement surprenant. Il se croit en présence d'une série d'éventails aquatiques, si bien que ces volcans d'eau ont été nommés : *Fans*.

Sur un plateau que l'on peut visiter, de l'autre côté des geysers, on compte 15 fontaines d'eau chaude; dans quelques-unes le flot est bleu, en égard à la solution du sulfate de cuivre bouillant dans le liquide. Les bords sont recouverts d'une frange de métal tailladé, globulé, dentelé, autour de laquelle est parsemée une poudre rougeâtre qui couvre le sol et ressemble parfois à des plantes carminées.



A 100 mètres au-dessus de ce site extraordinaire, on rencontre encore deux geysers qui lancent à près de 90 pieds de haut leur onde blanche mêlée à des colonnes de fumée.

On se trouve alors devant une vaste grotte de 8 pieds de haut sur 90 de circonférence. Des arceaux assez réguliers s'élèvent tout autour. Du centre de ce rocher bondit un jet de 60 pieds qui fonctionne plusieurs fois dans l'intervalle de vingt-quatre heures.

Tout près de cette grotte est un large cratère, placé à 4 pieds au-dessous de la cime de la montagne, dont les bords sont très frustes. A 200 mètres en aval, on trouve encore deux autres geysers et deux sources d'eau chaude.

Si l'on avance encore à 300 mètres, on voit devant soi deux jets intermittents et une source d'eau chaude très curieuse à examiner. Le diamètre de l'un de ces geysers a 5 pieds de large et ressemble au pavillon d'un cor de chasse dont un côté serait brisé. La partie la plus haute est à 15 pieds d'élévation.

C'est là le Grand Geysier, qui lance chaque jour son jet d'eau à 130 pieds de hauteur pendant une heure et demie.

Le rapport adressé au Congrès par les ingénieurs délégués affirme que tout le territoire du Grand Parc National n'est point susceptible de culture. Cela se comprend du reste, car la sévérité de l'hiver doit tuer tous les arbres que l'on essaierait d'y planter.

Dès que l'altitude d'un pays dépasse 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est impossible de s'y établir et nul ne songe à résider en pareil endroit, à moins qu'il n'y ait



LE BONNET DE LA LIBERTÉ.

là des mines dont l'exploitation doit conduire à la richesse. — *Aurī sacra fames.*

## LES PLAINES ET LES SIERRAS



LES ROCHERS DES SORCIERS, DANS LE CAÑON WEBER.

**L**e présent chasse le passé avec tant de rapidité sur le sol américain que la génération actuelle paraît être un débordement, si on la compare à la petite quantité de héros qui se risquaient autrefois, au péril de leur vie, sur le pays inconnu des Prairies du Lointain-Ouest.

De nos jours, le touriste qui veut traverser le vaste désert d'autrefois, prêt à être complètement défriché et cultivé, partout où ce sera possible, n'a plus qu'à préparer sa malle, dans laquelle il lui sera loisible de placer toutes les inutilités voulues. Il se procure, — moyennant finance, — un billet imprimé sur carton, afin d'avoir droit à une place dans un de ces wagons rembourrés de la fenêtre duquel il pourra contempler à loisir les aspects étranges de la Prairie immense et des curiosités qu'elle contient.

Toutes ces facilités, on en conviendra, ne ressemblent en rien aux préparatifs particuliers que faisaient les excursionnistes du siècle passé, et même des trente premières années de notre ère, quand ils songeaient à se risquer sur la rive gauche du Mississipi. Il leur fallait mettre leurs pistolets en état, se procurer d'excellents chevaux, s'entraîner eux-mêmes à la fatigue, et quand tout était en ordre, on partait, en disant adieu à ses amis, sans savoir si on les reverrait.

En 1847, lorsque nous entreprîmes, pour la première fois, ce voyage du Lointain-Ouest, nous avons formé une caravane composée de dix compagnons et de sept guides faisant l'office de gardes du corps, de cuisiniers, de valets de chambre. On nous appela les « Argonautes », quand nous quittâmes Saint-Louis, et la charrette sur laquelle on avait placé nos provisions reçut le sobriquet de *Schooner*, ce qui veut dire goëlette. En effet, ce chariot couvert de toile blanche remplaçait avec avantage le chameau, que l'on est convenu de nommer « le navire du Sahara ».

Quoiqu'en 1879, le wagon traîné par des mules ait à peu près disparu de tout programme d'excursion dans les Prairies, l'aspect du désert du Nebraska ou du Missouri n'est pas encore changé.

D'ailleurs, à cette heure, la voie ferrée coupe simplement les Prairies en ligne presque droite et tout ce qui s'étend au nord et au sud, en dehors du tracé, est encore aussi peu connu que l'intérieur de l'Afrique.

De nos jours on attache un sens tout autre aux Plaines, autrement dit aux Prairies de l'Ouest, que celui qu'on donnait au siècle passé à ce même territoire. Chacun sait que la contrée ainsi désignée, commence à la bordure des États de l'Ouest et finit à la base des Montagnes Rocheuses; mais déjà un grand espace de terrain est en pleine culture de céréales. On y rencontre des fermes admirablement cultivées, quelques grands centres de population; en un mot, ce pays ne ressemble plus à celui qui, jadis, passait pour être le séjour des aventures et ... des aventuriers.

A notre avis, les limites du désert américain ont été reculées bien au delà des rives gauches du Mississipi, plus loin même que le Missouri, et le voyageur qui part du pays de l'Est, quelque civilisé qu'il soit, se sent chez lui jusqu'à ce qu'il ait franchi les marécages de Council Bluffs. Tout ce qu'il voit lui paraît être, à peu de chose près, semblable à ce qu'il connaît et ce n'est que quand le sifflet de la locomotive du *Pacific Express*, à bord duquel il a pris passage, a franchi Omaha, qu'il se trouve vraiment lancé vers une contrée toute nouvelle, dans la plaine immense du Nebraska.

Cette route ferrée qui s'élance à travers les vastes solitudes de l'Ouest est non seulement le seul chemin praticable, contigu à celui qui servait jadis aux pionniers, mais c'est encore le plus favorable à l'examen des curiosités que renferme ce pays.

Le chemin de fer du Pacifique traverse les prairies dans les endroits les plus curieux, tels que les terrains fertiles et le sol couvert d'alcali, puis les frontières extrêmes des

pionniers, les *buttes*, les llots-oasis, et enfin les terres où les points de vue abondent, et ils sont nombreux sur ce territoire.

Si l'on examine avec soin l'horizon dans la direction du sud, c'est-à-dire vers le golfe du Mexique, le pays plat règne toujours, tandis que vers le nord on n'a d'autre paysage à examiner que les collines du Haut Missouri qui remontent jusque vers les frontières du Canada.

C'est au milieu de ce pays immense que les ingénieurs américains ont posé les rails du « Pacific ». Cette route, pareille à une rivière, s'étend à travers la plaine et est rejointe, vers la moitié de son parcours, par le chemin de fer du Kansas.

Omaha, — station bizarre, qui ressemble fort à toutes celles que l'on trouve dans le monde entier, aux frontières des pays inconnus et inexplorés, — est élevée sur les bords fangeux du Missouri. On dirait que cette bourgade voudrait retenir le voyageur qui se dispose à la quitter, mais c'est en vain : Omaha n'est qu'un lieu de passage, et celui qui y aborde ne pense plus qu'à s'éloigner au plus tôt : aussi chauffe-t-on la machine pour repartir plus vite. A cette station on éprouve la même sensation que celle du pionnier qui, se rendant dans le Far West, abandonnait autrefois « ogni speranza » en prenant son point de départ de la base des collines d'Omaha.

Ce terme de « vallée », employé dans ces plaines que l'on croirait tout à fait plates, est un vrai contre-sens. Ce qui n'empêche pas qu'on se serve de cette expression pour nommer la déclivité au fond de laquelle coulent les ruisseaux; aussi les voyageurs qui traversent la solitude vous disent-ils, avec autant de calme que s'ils venaient de franchir les cañons des Montagnes Rocheuses, qu'ils ont passé à travers la vallée de la Platte ou celle du Papillon. Et ces deux creux peu profonds se trouvent à peu de distance du Missouri, dans un terrain aussi uni que celui de la Beauce.

Le chemin de fer tourne au nord-ouest d'abord, pour se diriger ensuite vers l'ouest et l'on a sous les yeux un torrent, si l'on passe là pendant l'hiver ou au printemps, ou bien un lit encaissé et sablonneux, si l'on voyage dans le cours de l'été. La route ferrée suit ce courant d'eau, ou ce lit de petits cailloux pendant plus d'une journée, et, ni au nord, ni au sud, l'horizon n'est changé. Il n'y a rien, rien absolument rien à examiner. C'est à peine si, de ci, de là, on voit une cabane et quelques trappeurs. Vient ensuite la verdure, assez belle au printemps, desséchée en automne. Enfin, à l'horizon, se montre le fort Kearney, la rivière Plum et Mac Pherson, toutes stations renommées il y a trente ans, quand la végétation avait attiré le pionnier de cette époque. Du reste, ce pays est toujours désert. Il est entrecoupé par des ravins sans nombre.

Peu à peu le sol devient plus fertile : on approche du pays que l'on appelle le Wyoming.

Dans les temps reculés, non loin des abords de ce chemin de fer, on voyait debout deux ou trois « villes ambitieuses » dont il ne reste plus que des ruines. Ce sont là des excentricités de la Prairie, car ces constructions autrefois célèbres, sont à cette heure complètement oubliées. Rien n'est plus triste que de voir encore debout les murailles en *adobe* — terre battue — de ces maisons primitives, quand ceux à qui elles servaient d'abri sont ensevelis à quelques pas, sous leur seule garde, car les derniers existants de la colonie se sont enfuis abandonnant ces pauvres diables occis par la balle d'un revolver, ou l'entaille fatale d'un *bowie knife*.



LES BUTTES DE LA RIVIÈRE VERTE.

Dès que l'on a passé par-dessus les frontières du Wyoming, on pénètre dans un pays nouveau. Ce n'est point que la Prairie ait cessé, mais ce pays plat est gardé à vue et bordé par les Montagnes Rocheuses dont les éperons descendent jusqu'aux abords de la voie ferrée.

Lorsqu'on a dépassé l'oasis civilisée de Cheyenne, le paysage prend un aspect plus sombre et si, par chance, on arrive à la petite station de Médecine Bow, à l'heure du coucher du soleil, quand cet astre va disparaître derrière le North Fork — la Fourche

du Nord — de la Platte, le territoire présente un aspect lugubre. Les plaines de Laramie viennent d'être franchies : on les a laissées au nord. Quelques collines détruisent la monotonie de l'horizon, et l'on aperçoit à droite et à gauche, ces buttes, semblables à de vieilles tours, qui se détachent sur le ciel bleu.

Dans le nombre de ces Buttes, celles que l'on nomme *Red* sont les plus pittoresques et les plus curieuses à examiner. Elles sont groupées, comme le seraient les forteresses des Titans, et leurs tours, leurs murailles, sont hissées sur la cime des montagnes semblant défier la destruction et les coups de tonnerre.

Parmi les roches bizarres de ce paysage on remarque celles du nom de Dial Rocks, ornées de quatre piliers frustes surmontés d'une construction factice.

Tout autour de ces montagnes taillées par la main de la nature, à dater de l'endroit appelé Wyoming, sur la rivière Bitter, où l'on montre quelques fermes de pionniers et un poste de soldats, le sol est dénudé et tout à fait improductif. La végétation unique se compose de sauges qui poussent sur un terrain saupoudré d'alcali, ce qui rend l'aspect de la plaine très monotone. C'est seulement sur la montagne que les arbres se montrent par-ci, par-là.

Mais dans les environs de la Rivière Verte, le feuillage reparait sur les montagnes qui bordent l'horizon, plus particulièrement le long des bords de ce courant d'eau. On retrouve encore dans ces parages la forme pittoresque des Buttes, mais l'on n'a plus à subir ce panorama uniforme et sans point de repère, on ne se croit plus, comme auparavant, au milieu d'une vaste mer de sable ou de terre desséchée. Vers le nord, se détachent sur l'azur les montagnes du Wind River, — la Rivière du Vent. — Dans la direction du sud, ce sont les Wintah Mountains qui attirent les regards.

A très peu de distance du chemin de fer, se dressent les Buttes Noires, qui ont 100 pieds d'élévation et se terminent par des tours côtelées monumentales. Non loin de là, on aperçoit aussi des colonnes debout, en pierre meulière, dont l'une a été nommée le Pilote. Dans toute l'étendue de ces parages, ces spécimens de l'architecture de la nature se rencontrent à chaque pas. On dirait que ces fortifications de géants sont autant de postes considérables élevés sur ces montagnes pour défendre le chemin de fer contre les attaques des Peaux-Rouges, ou plutôt on s'imaginerait qu'une nation de géants a jadis habité ce territoire et que ces rochers sont autant de monuments funèbres élevés à la mémoire de leurs chefs et à leurs grands hommes.

La Butte de l'Église est la plus grande de toutes ces buttes; elle est formée par une masse de piliers de pierre, et on l'aperçoit au delà de la station de Bryan. C'est une masse de rochers superposés, dont la cime forme un dôme et qui semble être en ruine, comme le sont les monuments de Palenque ou autre, dans le Yucatan.

Ces montagnes illustrées sont à notre avis les restes de la formation du globe; les eaux, les sables, tournoyant, raclant, festonnant autour de ces grandes masses sont les architectes que la nature a employés pour ces constructions imaginées : c'est pour cela sans doute que l'on a nommé ces rochers : les Monuments des Dieux.

Ces points des Prairies de l'Ouest où les montagnes, se croisant du nord-ouest au sud-est, semblent défendre les abords des prairies, sont réellement très curieux à visiter.

Tandis que le chemin de fer avance à travers les cimes de ces *buttes*, le voyageur a franchi « l'Épine dorsale » du continent américain, le long de laquelle s'écoulent les eaux

qui descendent d'un côté ou de l'autre, pour se jeter dans le Colorado, lequel, à son tour, se déverse dans le golfe de la Californie.

C'est à Sherman, — que les citoyens, habitant le village et ses environs placent à la tête de toutes les stations du *Pacific Railway*, — c'est à Sherman, disons-nous, — que le touriste parvient à la plus grande élévation du passage dans les Montagnes Rocheuses. Ce petit village est situé à 8,235 pieds au-dessus du niveau de la mer. On ne comprend vraiment pas, quand on se trouve là, que l'on soit grimpé si haut, mais il faut se dire que la montée s'est faite graduellement et que ce paysage n'a rien qui ressemble à celui que l'on est accoutumé à voir dans les Alpes et les Pyrénées.

Une des particularités de ces sites des Montagnes Rocheuses qui étonne les voyageurs, c'est qu'ils ne rencontrent nulle part de pics pelés et couverts de neige, sauvages et horribles à voir.

Ceux qui ont visité la Suisse et qui se rappellent ce qu'ils y ont vu, ne trouvent rien de semblable dans ces parages. Ce sont les plaines qui s'élèvent graduellement : on ne quitte point ces parages pour gravir des rochers. On est parvenu là, en traversant des champs couverts d'herbes vertes, d'une étendue de plusieurs centaines de milles, et le paysage n'a point changé d'aspect.

A 50 milles en avant de Sherman, la montée a été à peine appréciable par le voyageur. Mais, après avoir dépassé cette station, la descente commence. C'est alors que celui qui rêve au train « ultra rapide » comprend qu'il y aurait un danger réel à recourir à une vitesse pareille pour continuer la route. Et pourtant il subit ce danger, car le convoi court à la façon du tonnerre. On dirait que l'on dégringole le long d'une pente glissante, sur la glace d'une montagne russe, ou même du faite d'une maison.

Il n'est pas rare de voir certains passagers se tenir sur la plate-forme d'un wagon pour jouir de cette sensation vertigineuse, en se cramponnant au balcon ou aux ferrements afin de ne pas être renversé quand un choc se produit.

C'est de cette façon que le convoi s'avance. Il est parvenu à la Butte de l'Église, au delà de Bryan, et traverse la rivière Verte, près de l'endroit où les émigrants d'autrefois passaient à gué le ruisseau, souvent devenu torrent, — ce qui n'était point alors très facile, — pour retomber au milieu des prairies, au sol couvert d'alcali et de rares plantes vertes.

A la station de Bryan, on montre une route, — sorte de chemin de traverse, — qui se dirige vers le nord-est, vers la contrée minière de Sweet Water, — les Eaux Douces, — sise à 100 milles plus loin. Les travailleurs ont dépensé des sommes folles pour découvrir du plomb qui semble ne pas vouloir se laisser trouver.

Le convoi du chemin de fer s'avance au delà de la rivière Verte, en suivant les méandres d'une vallée arrosée par un torrent qui prend sa source dans les montagnes Wintahs. Après avoir laissé, sur le côté du sud, le Fort Bridges, la machine traverse le vieux chemin des *Moons* et pénètre dans l'Utah.

Quelques coups de roues de plus et le touriste est amené au milieu des paysages remarquables de Sierras lointaines et sauvages de l'Amérique du Nord.

De même que, sur le grand fleuve du Rhin, les rives qui s'étendent de Mayence à Cologne sont considérées comme les plus pittoresques du parcours, de même, la portion de territoire sur lequel passe le chemin de fer du Pacifique, entre Wasatch et Ogden, au

nord de l'Utah est, sans contredit, celle qui attire l'attention des amateurs de paysages bizarres et dignes d'être vus.

Sans avoir la grandeur de ces tableaux de la nature que l'on remarque dans les parages de l'Ouest, ce spectacle est unique au monde : impossible de rencontrer rien de pareil dans l'univers entier. L'époque où les Américains et autres voyageurs seront blasés sur le plaisir d'un voyage de New-York à San Francisco n'est pas encore arrivée, car le paysage dont nous parlons sera toujours celui qui conservera la plus grande attraction pour tous ceux qui ne le connaissent pas, voire même pour ceux qui l'ont déjà contemplé.

A la distance d'environ 2 milles de la station de Wasatch, dans la direction de l'ouest, le chemin traverse un tunnel qui mesure 800 pieds de longueur. C'est le couloir obscur dans lequel l'amateur qui va visiter un panorama est obligé de passer, pour être mieux disposé à admirer le tableau qui lui sera montré.

En effet, au débouché de ce souterrain, on peut contempler un pays ravissant : celui de l'Utah, et le convoi s'avance à travers une riche vallée qui sert d'entrée au cañon de l'Écho. Au centre de ce passage coule la rivière de Weber, ombragée par de beaux arbres dont l'aspect efface le triste souvenir de ces prairies monotones que le touriste vient de traverser. On dirait une oasis ensevelie au milieu d'un Sahara.

Debout, à l'entrée du cañon de l'Écho, se dresse le rocher connu sous cette appellation : Castle Rock, l'une des plus extraordinaires constructions de la nature que l'on ait jamais vue. Il n'y a pas à s'y méprendre, il est impossible de le nier, cette masse granitique représente de loin, comme décor, un château démantelé. Entre deux énormes tours dont les créneaux avaient disparu, on voit une grotte de forme ogivale, ressemblant à la voûte du manoir, privée de sa porte de chêne et de son pont-levis. Les pierres sont amoncelées, en forme de débris éparpillés par la mine, ou renversées par la canonnade. Ceux qui ont visité le château d'Arques, près de Dieppe, se feront une idée véritable du Castle Rock, avec cette seule différence que le château de l'Écho Cañon est six ou huit fois plus élevé. Le premier serait le manoir de la Belle au bois dormant, et le second, — l'américain, — la forteresse de l'Ogre géant. Elle est là, debout, cette ruine grandiose qui date de la formation du globe terrestre, tandis que les constructions de l'homme ont à peine quelques siècles d'existence!

Au delà de ce tableau curieux, la voie ferrée se glisse dans le cœur même du cañon, sorte de gorge étroite dominée par de grandes murailles de pierre, des fissures gigantesques, au-dessous desquelles coule une rivière d'une limpidité pareille à celle de l'eau de source. Cette vallée sinueuse offre au touriste une série de paysages qui le transportent et lui arrachent quand même des cris d'admiration. A divers intervalles, la grande muraille est scindée en deux, et laisse voir un coin du territoire que la rapidité du convoi ne permet pas de contempler assez longtemps.

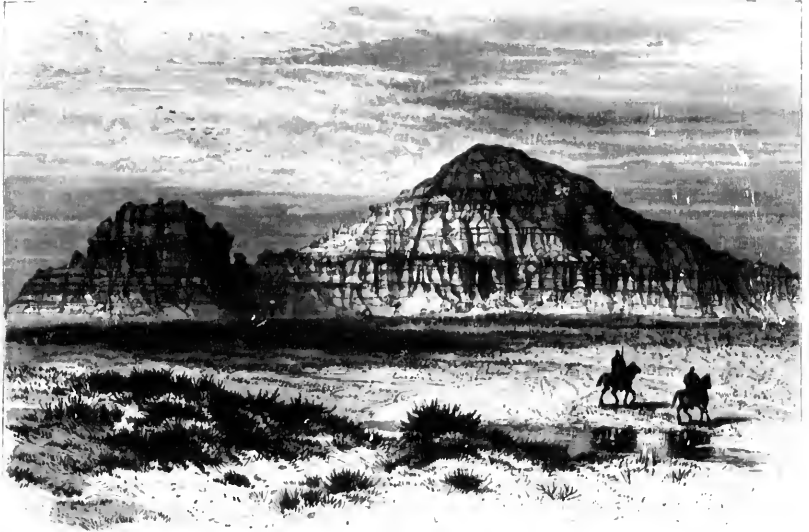
Tous ces endroits du parcours ont leur histoire curieuse à raconter. Voici Hanging Rock, — le Rocher Suspendu, — du haut duquel le chef des Mormons, Brigham Young, s'adressa à ses adeptes découragés, après leur long voyage à travers le désert et leur promit la terre de Chanaan, qui se trouvait, disait-il, — sans le savoir d'une façon certaine, — à très peu de distance.

Cette vallée, couverte de roches, est réellement bizarre, fantastique quand on la voit



par la fenêtre d'un wagon du chemin de fer : que devait-elle donc être, contemplée par des milliers de fanatiques suspendus aux lèvres d'un chef, aux paroles duquel ils croyaient, comme les catholiques au Christ et à la Vierge!

A 3 milles plus loin, on trouve un souvenir de cet exode des Mormons : c'est un fort ruiné, placé sur la cime d'un rocher, que les troupes américaines étaient venues occuper sous la présidence de Buchanan. Ces soldats avaient été envoyés pour disperser le rassemblement des Mormons et ils se virent forcés de reculer sans avoir agi. Ce souvenir historique nous a paru bon à consigner à cette place.



LA BUTTE ÉGLISE, DANS L'UTAH.

Le cañon n'a point une très grande longueur et la machine à vapeur entraîne le convoi avec sa rapidité vertigineuse. Tout à coup le voyageur a devant lui un nouveau coup d'œil inattendu : celui de la Ville-Écho, station très pittoresque destinée sans nul doute à un développement prochain.

Le paysage est vraiment pastoral : on aperçoit une plaine immense entourée de montagnes verdoyantes et arrosée par un ruisseau sinueux qu'ombragent des arbres dont l'essence ressemble fort à celles des pays de l'est des États-Unis.

Si l'on examine, en sondant l'horizon, les montagnes régulières dans leurs formes qui entourent la ville, du milieu desquelles se dressent çà et là quelques pics isolés, on comprend sans autre explication les beautés du site où la voie ferrée vous a transportés. C'est à travers les gorges de ces collines que sont tracées les routes aboutissant aux différents établissements mormons, car on se trouve au cœur du Territoire des Saints.



LE ROCHER CHATEAU, DANS LE CANYON DE L'ÉCHO.

Quoi qu'il en soit, le convoi n'a pas encore pénétré dans la plus grande vallée de l'Utah : cette vallée, ce cañon, c'est celui que l'on a qualifié du nom de Weber, dont les rochers sont bien plus grands encore que ceux de l'Écho Cañon, dont les formes sont

d'un fantastique drôlatique. Du reste, la profondeur de cette gorge dépasse tout ce que l'on peut rêver, et, si par hasard, le soleil s'est voilé le jour où l'on passe par là, le spectacle qui s'offre à vos yeux est des plus saisissants. La rivière coule au fond du ravin et son murmure est étouffé par le bruit tonitruant de la locomotive qui semble prête à se lancer au fond des précipices au milieu desquels elle s'aventure. Tout cela suffit pour donner à cette contrée sauvage une apparence terrifiante devant laquelle on ne peut se défendre d'éprouver un certain frisson.

Le vieux chemin des émigrants traverse le cañon, comme le fait le chemin de fer,

franchissant à plusieurs reprises la rivière et formant un zigzag entre les arbres, s'éloignant et se rapprochant du tracé des rails. Quoique fort peu fréquentée, cette route sert encore à quelques « goëlettes à roues », dans lesquelles un pionnier naïf a préféré se rendre à la destination désirée. Les enfants courent devant l'attelage des mulets; les parents examinent le paysage ou surveillent la marche des animaux. Cette petite caravane s'arrête devant le célèbre « chêne » des 1,000 mètres, planté à cette place pour indiquer la distance à peu près exacte entre Omaha et le pays de <sup>l'</sup>r.

Quiconque examine les parages du cañon de Weber doit s'imaginer forcément que messire Satanas exerce dans ces contrées un pouvoir illimité. Du moins les hommes lui ont-ils attribué ces facultés dominatrices, car voici le « Devil's Gate, — la Porte du Diable. — site parfaitement nommé, car on y voit une gorge sombre, flanquée de roches noires à travers lesquelles se rue un torrent dont les eaux écumantes produisent un fracas infernal. C'est bien là le séjour favori du Roi des enfers, car des deux côtés la muraille de pierre répand son ombre au-dessus de ce désert fantastique, au fond duquel l'élément liquide semble bouillonner comme au centre des régions diaboliques. On n'aperçoit pas la moindre trace de verdure dans cette gorge : la nature s'est contentée de faire pousser quelques arbres rabougris, et l'on remarque dans le lit du torrent et sur les bords des roches des formes bizarres qui se trouvent seulement dans ce coin du globe.

Dans l'éloignement, l'œil peut apercevoir des montagnes de pierre noirâtre dont les cimes semblent surplomber cet entonnoir consacré au Diable. Un fait curieux à signaler, c'est que dans ces parages étranges et sur ce Styx de l'Utah, un vent glacial souffle sans discontinuer, même pendant les journées les plus chaudes de la saison d'été.

On est effrayé, avec juste raison, à la pensée de toutes les difficultés qu'ont eues à surmonter les ingénieurs du chemin de fer du Pacifique, pour arriver à poser leurs traverses et leurs rails sur ce terrain anguleux et impénétrable. A chaque pas, ces travailleurs zélés ont dû trouver des obstacles à vaincre et ils les ont vaincus.

Ici il a fallu élever un pont suspendu pour traverser un trou profond; là on s'est vu forcé de tailler dans la roche vive un sentier qui eût paru impossible à créer à tout autre qu'à un Yankee. La nature elle-même a contribué à favoriser ces travaux.

Si l'on est attentif à tout ce qui nous entoure, on ne laisse pas passer inaperçue une grande boursoufflure de la roche que les gens du pays ont nommée la « Glissade du Diable ». Qu'on se figure deux murailles de pierre parallèles entre lesquelles se trouve un passage qui s'étend de la base à la cime de la montagne, formant ainsi une route unie et carrossable entre ces deux parois. Cette curiosité de la nature a 800 pieds d'élévation et le rocher, de couleur rougeâtre, descend jusque dans le lit de la rivière Weber, conservant dans toute son étendue une hauteur de 15 à 20 pieds. Pendant la saison des frimas, cette gorge pourrait, en effet, servir de glissoire, mais nous ne savons point si jamais l'essai en a été fait.

Cette bizarrerie de la nature n'a rien de sublime en soi, c'est de la fantaisie et pas autre chose; ce qui n'empêche pas que l'on ait plaisir à l'examiner de près, quand on en a l'occasion.

Nous voici maintenant au cœur du pays des Mormons. A quelques milles plus loin de la « Porte du Diable », bien plus rapprochée que la Glissade, du même nom de la passe extérieure, située à l'ouest du territoire des Saints, la route ferrée touche à la sta-

tion de Wintah, et l'on peut voir devant soi la vallée du lac Salé. Encore quelques tours de roue et la machine s'arrêtera à Ogden, d'où un embranchement se dirige sur la ville capitale du pays.

Cette station de Ogden est située au milieu d'une vaste plaine à l'extrémité de laquelle on aperçoit vers l'horizon une chaîne de montagnes dont les lignes sont bien plus pittoresques que toutes celles que l'on a pu voir jusqu'alors.

De distance en distance, à travers cette ville du désert, on foule aux pieds des tapis de gazon servant de bordure à quelques champs entourés de barrières. Au delà de ces endroits cultivés, c'est la Prairie, mais on ne rencontre pas un seul arbre dans tout ce territoire.

Les voyageurs qui veulent visiter le pays des Mormons doivent changer de wagon à cet endroit et monter dans ceux qui appartiennent à la compagnie de l'*Utah Central Railway*. Ils arrivent alors bientôt dans une grande vallée qui s'étend de la base des montagnes Wasatch vers le nord, jusqu'aux pics neigeux qui bornent l'horizon vers la partie du sud.

C'est au milieu de cette vallée que les Mormons ont bâti leur ville, et, tout autour des constructions de ces sectaires, on remarque des champs cultivés et des mines en exploitation, arrosés, les uns et les autres, par des courants d'eau si nombreux que la végétation est superbe.

La cité mormonienne couvre un espace de 9 milles. Les rues sont très larges, et des ruisseaux d'eau fraîche les sillonnent des deux côtés. Chaque maison est abritée par de beaux arbres, ornée d'un jardin par devant et d'un verger d'arbres à fruit par derrière, verger dans lequel poussent des abricotiers, des pommiers, des pêchers, des pruniers et des cerisiers; ce qui fait que les Saints ont toujours de très beaux desserts sur leur table. Les amandiers, les catalpas, les cotonniers, croissent simultanément avec les érables, les saules pleureurs et les acacias. Toute cette ville des Saints peut être considérée comme un immense jardin.

La visite de Salt Lake City ne retiendrait pas longtemps un voyageur, si la curiosité ne l'engageait pas à connaître ce qu'il... ne connaîtra pas souvent. Au moyen d'une voiture, on peut, en deux heures, parcourir la ville proprement dite, examiner le Tabernacle, construction de très mauvais goût et fort laide à voir, — dans laquelle est placé un orgue dû à l'industrie d'une dame coreligionnaire de Brigham Young, Mistress Ridge; — se risquer dans la ménagerie du prophète, où l'on montre des ours, des lynx et des chats sauvages, — tous capturés dans les montagnes des environs; — regarder ce qui se trouve dans le musée des minéraux et des curiosités indiennes, sans oublier les spécimens des travaux mormons; voir le temple Block... et... c'est tout.

La vue se porte alors sur les horizons de cette cité excentrique, suivant toutes les acceptions de ce mot, et l'on n'a plus rien à faire à Salt Lake City, à moins que l'on n'ait l'intention de prendre un bain d'eau sulfureuse, ou d'aller se promener sur les eaux du lac Salé, sorte de mer Asphaltite ayant une étonnante ressemblance avec celle de la Syrie pour la nature des eaux épaisses et d'aspect plombé, dont la salure diminue ou augmente, suivant l'élévation ou l'abaissement du niveau du lac. Nous dirons seulement en passant que cette salure est toujours plus forte que dans tous les océans de l'univers.

Cette mer intérieure qui brille aux rayons du soleil mérite d'être visitée.

Quoi qu'on ait dit sur la fertilité et la richesse du sol mormon, — très bien choisi du reste par ces pionniers dont le seul mérite est d'avoir visité les premiers ce territoire éloigné de la civilisation américaine, — il ne faut pas s'imaginer que les disciples de Joë Smith, chassés de Nauvoo, aient trouvé dans ce coin du territoire de l'Utah, un sol fertile et prêt à leur rendre tous les services que l'homme réclame de la terre sur laquelle il dresse sa tente.

Le pays, quand Brigham Young et ses disciples y arrivèrent, nese composait que de « mauvaises terres », et ce fut grâce à l'énergie de ces hommes en qui, à défaut de religion, il est impossible de nier une force de volonté indomptable, que l'on vit cette contrée revêtir un aspect tout à fait nouveau. Toutefois, au dire même des Mormons, s'ils cessaient d'arroser pendant une vingtaine de jours leurs jardins et leurs vergers, les végétaux, les arbustes à baie et les arbres portant des fruits périraient aussitôt. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne voyait pas de verdure sur l'emplacement du Salt Lake City : les nouveaux *settlers* étaient forcés d'aller chercher leur bois de construction et de chauffage à 15 ou 20 milles plus loin. Ajoutons à cet inconvénient celui de la nature du terrain, qui était plein de cailloux. Il y a là certain jardin, disposé en terrasse sur les flancs d'une montagne, qui a dû coûter bien près de 12,000 dollars pour être ce qu'il est maintenant.

Il est bien prouvé que le prophète Brigham Young avait conduit ses prosélytes dans un territoire qui est revenu à 1,000 dollars l'acre en travaux et en préparations pour être assolé de façon à produire et à donner quelques bons résultats. Les fermes de l'Illinois, de l'Iowa, du Missouri et du Minnesota coûtent bien moins à ceux qui les défrichent sur ces terres encore sauvages de ces différents États. Mais, à parler vrai, il y avait nécessité pour les Mormons de s'établir sur un terrain éloigné de tout centre de population ennemie de l'Utah, lequel — n'en déplaise aux contradicteurs, — fut une vraie trouvaille pour cette population étrange.

En s'éloignant de la station de Ogden, dans la direction de l'ouest, la seconde partie du voyage dans les contrées sauvages commence. La ville de Salt Lake n'est et ne peut être considérée que comme une oasis habitée, mais non civilisée, placée au milieu de la route qui traverse les Plaines, les Prairies et les montagnes du Far West.

Les deux chemins de fer, le Pacifique et le Central se rejoignent à Ogden et les voyageurs continuent leur route dans les wagons du second railway pour se rendre sur les côtes du Pacifique.

Nous passons à l'ouest de Corinne, point d'arrêt dont la prospérité est due à l'exploitation des mines d'argent de l'Utah; puis de là, à Promontory — le Promontoire, — une station qui a pris son nom à un rocher s'avançant en forme de cap au-dessus d'une vallée. Comme souvenir historique, cette station du Promontoire rappellera aux âges futurs la cérémonie qui fut célébrée lors de l'achèvement des deux tronçons du chemin de fer qui se soudèrent à cette place, le 10 mai 1868.

Les ingénieurs avaient couché sur la voie une traverse en bois de rose, sur laquelle les derniers rails étaient rivés, et l'on employa pour réunir les deux tiges de fer un clou en or et un marteau d'argent. Les travaux étaient achevés : l'industrie humaine avait diminué de la sorte la distance qui séparait la civilisation des pays sauvages.

L'assemblée était nombreuse à cette solennité, pendant laquelle deux locomotives se



LA ROCHE MONUMENT, DANS LE CAÑON DE L'ÉCHO.

regardaient face à face, ainsi que le poète Bret Harte l'a raconté dans une pièce de poésie dont nous extrayons ces quelques vers :

Ces pilotes de l'industrie  
Tournaient le dos à leur patrie  
En sondant l'immense horizon...

À dater de ce jour, on pouvait dire que la mappemonde était maintenue dans un cercle de fer qui soudait ensemble toutes ses parties.

Lorsqu'elle a dépassé le Promontoire, la machine lancée sur la voie ferrée conduit les passagers dans une contrée réellement désolée, un désert où rien ne pousse, si ce n'est la sauge, où rien ne vit, à l'exception de quelques lézards et de ces quadrupèdes appartenant à l'espèce des rongeurs, les « Jackass Rabbits », — ânes, lapins, — dont on ne peut expliquer les façons de vivre, car les montagnes sont pelées, le sol se compose de sable et de sel et l'atmosphère est imprégnée de poudre d'alcali.

C'est sur ce coin du chemin que l'on trouve Kelton, Motlin et Toano, les points les plus horribles du territoire de la Nevada. L'on ne pourrait souhaiter à son plus mortel ennemi pour se venger de lui, qu'une condamnation inexorable qui l'internât dans ces lieux maudits pendant une vingtaine de jours.

On sait seulement qu'il y a là certaines mines productives, le long du tracé du chemin de fer, mais c'est là tout : à cette exception près, le pays est une Sibérie. On ne peut s'empêcher de rêver au sort malheureux des émigrants fourvoyés dans ces lieux déshérités, ne trouvant ni pâturage pour leurs animaux, ni eau, ni feuillage. Il leur fallait pour sortir d'embaras, atteindre les « Sources de Humboldt » et alors ils pouvaient rendre grâce au ciel; ils avaient évité le danger de mourir sans pouvoir défendre leur vie, car ils trouvaient là seulement des arbres, de l'herbe, du gibier et du poisson.

On compte une vingtaine de sources à Humboldt, toutes sortant de terre sur un tout petit espace de terrain. L'eau qui en découle est d'une fraîcheur et d'une limpidité sans égale.

Ces sources sont considérées comme « l'antichambre » d'une autre contrée également favorisée du ciel, celle de la rivière Humboldt, bordée d'arbres sur ses deux rives, dont les eaux génératrices répandent la fertilité partout où elles passent. La nature du terrain est propre à la culture des céréales, mais si l'on se transporte à une toute petite distance de là, on est très étonné de trouver des sources alcalines et un pays de nouveau désert.

L'aspect de la contrée, vers le haut de la vallée de Humboldt, est assez pittoresque et ne manque pas, sur certains points, de grandeur et d'attraction. La route traverse des cañons profonds avant d'arriver à la station de Elko, située au pied des montagnes du Nord, dans la chaîne de Humboldt. Cette petite ville fait un grand commerce d'importation, s'il faut en croire « les guides » que l'on consulte en chemin de fer. Sa population est composée de 5,000 âmes; il y a des magasins de vente en grand nombre, et des comptoirs, un hôtel à voyageurs, deux banques, deux journaux, une école et une cour de justice.

On ne peut nier que cette petite ville, qui est venue se former en cet endroit depuis cinq ans et qui prospère sur le bord du désert, ne soit un des prodiges de l'industrie yankee.

Si nous examinons le terrain, après avoir dépassé Elko, nous apercevons devant nous,

à droite et à gauche, des buissons de sauge, un sol convert d'alcali, des nids de fourmis et du sable.

Celui qui, par une brûlante journée d'août, traverse les plaines de Humboldt, emporté par la locomotive et commodément assis sur les coussins d'un wagon capitonné, tout en ayant le visage brûlé par la poussière du désert, lui entrant dans la gorge et desséchant son palais, et s'infiltrant aussi au milieu de ses vêtements, celui-là, disons-nous, doit remercier la Providence qui n'a pas voulu qu'il fit la route à cheval, en escortant un wagon de pionniers, sans savoir à quel moment il atteindrait le but de son voyage.

L'émigrant ou le touriste installé dans un wagon Pullman se réjouit en songeant qu'il parviendra bientôt aux Palissades. S'il lui est impossible de satisfaire sa curiosité, à moins qu'il ne quitte la route ordinaire, du moins il jouira certainement, par un côté ou par un autre, du haut de la plate-forme du wagon, d'un coup d'œil sans pareil.

En effet, de quelque côté que l'on se tourne, on est émerveillé de l'aspect de ces colines et de ces pics qui bravent la nue, dont les vues sont autant de chefs-d'œuvre de la nature.

On trouve à cet endroit des sources chaudes dont quelques-unes, situées dans la vallée, fument comme des chaudières. Une odeur de soufre se répand aux alentours, et l'on aperçoit sur le sol des produits chimiques de toutes sortes, comme il y en a sur les bords des geysers de la Californie.

Partout dans les environs on cite le gisement de mines, dont quelques-unes sont épuisées, tandis que tant d'autres sont en exploitation. Les pionniers que l'on interroge vous parlent tous de l'heureuse époque de 1847 et 1848; les plus vieux vous racontent les pulsations de la fièvre de l'or à Austin et les difficultés du transport des machines à laver le précieux minéral, presque oubliées à l'heure actuelle.

Tout le long de la rivière Humboldt, le railway et la route des émigrants s'avancent l'un à côté de l'autre; mais quand la locomotive a dépassé le Battle Mountain, — la Montagne de la Bataille, ainsi nommée en souvenir d'un combat livré aux Peaux-Rouges, — on perd de vue le courant d'eau. On est arrivé à la station de Humboldt.

On salue en passant Golconde et Winnemacca, Lovelock et Brown, et enfin Wodsworth, qui se trouve sur la frontière du Sacramento.

C'est la limite des pays de plaine : c'est à cet endroit que commencent les *sierras* — les gorges de montagnes.

La monotonie des points de vue a complètement disparu. Le touriste admire le kaléidoscope de ces cimes couvertes d'une admirable végétation. Dès qu'il pénètre dans cette partie du territoire que l'on nomme Pleasant Valley, à travers laquelle coule le Truckee River, ses yeux se reposent sur des contrées moins sauvages. Le convoi s'arrête à la station de Truckee, petit village bâti au milieu des passes désertes de la Sierra.

Ce centre de population, le premier établi vers la frontière de la Californie, est situé dans un endroit très pittoresque et compte 6,000 habitants. On y parle encore d'un grand incendie qui a eu lieu, il y a quelques années, de révoltes et d'aventures, dont le récit rappelle ces mêmes événements ayant eu lieu dans des localités minières plus importantes que celle-là, et situées dans l'intérieur de l'État.

Les plus beaux points de vue du pays se trouvent le long des rivages bordés de rochers de la rivière, dont les murailles sont dénudées, mais dont les cimes sont couronnées d'une



forêt de sapins. Les ruisseaux, ou plutôt les torrents, s'échappant en grondant le long des gorges et des ravins, vont répandre la fertilité dans les plaines intérieures. Sur les bords de ces courants d'eau, le murmure des roues des moulins rappelle aux passants celui des usines semblables de la Nouvelle-Angleterre. Le touriste peut, si bon lui semble, s'installer dans une voiture com-

mode et bien suspendue, qui le transportera au Donner Lake, situé à 3 milles de distance de Truckee.

Ce beau lac, dont les eaux sont claires comme cristal de roche, est placé au milieu des hautes montagnes, au centre d'un entonnoir, composé de pierres taillées en forme de murailles qui s'élèvent au centre de la sierra.

La profondeur de ce lac est immense et la clarté du liquide est telle que l'on peut voir à une grande distance à travers ce limpide miroir. Ce qui explique cette transparence, c'est que ni terre ni sable ne peuvent tomber dans ce bassin, enclavé dans des roches aussi unies que le marbre sorti de la main du carrier.

Ce lac des montagnes, et celui que l'on nomme Taho, situé à 15 milles plus loin vers le sud, sont des merveilles de la nature; mais ni l'un ni l'autre ne se ressemblent. Tous deux sont exposés aux rayons du soleil pendant la plus grande partie de l'année, ce qui n'empêche pas qu'il y ait une grande variété de température, de calme et de tempêtes causées par le vent,



LA GLISSADE DU DIABLE, CAÑON DE WEBER.

dans ces régions élevées de la Nevada. Seulement, on n'éprouve jamais dans ces parages, ni un froid exagéré, ni une chaleur torride : l'atmosphère est vivifiante, et nous pourrions même dire enivrante, sur ces hauteurs des pics californiens. Déjà, de plusieurs points de l'est et de l'ouest du territoire, les malades sont venus se rattacher à la vie, en respirant

les brises embaumées de la senteur résineuse des pins qui croissent de tous les côtés. Les truites abondent dans les ruisseaux voisins, et l'on se livre, le long de ces courants d'eau, à la pêche, qui est toujours abondante et récréative.

En cet endroit, comme partout au milieu des Sierras, les formes de rochers sont pittoresques et grandioses à tous les points de vue. Ce sont des châteaux crénelés, hissés sur des murailles perpendiculaires, dont la plate-forme unie ajoute encore à la ressemblance de ces manoirs figurés.

La route, de 12 milles de long, qui aboutit au lac Tahoe et qui commence à Truckee, est bordée par ces roches, et ces constructions géantes sont inabordables, car on n'a pas encore trouvé de sentier pour parvenir à la base même de ces faux châteaux. Seulement, ceux qui suivent le bord de la rivière, dans le cañon même, peuvent se rendre compte de l'aspect général de ce paysage enchanteur et enchanté.

Ce chemin, dans son genre, est comparable à ceux que l'on gravit en Suisse, ou le long des ravins de la Grèce; il peut marquer dans les souvenirs de voyages d'un touriste.

Les cañons sont immenses et les fissures de rochers aussi grandes que celles du Grand-Gap et de cent autres du même genre : elles n'ont rien à envier à des tableaux de nature semblables qu'on voit dans les autres parties du monde.

Nous avons dit déjà que le voyageur se trouve au beau milieu de la chaîne des Montagnes Rocheuses; en effet, sur une étendue de 400 milles, les pics élevés font ressembler le territoire à une mer en courroux qui aurait été tout à coup congelée. On ne voit de toutes parts, du côté



LE LAC SAUÉ.

de l'est, que des arcs-boutants formés par des rochers sombres se projetant souvent au-dessus d'une muraille géante, ou au centre d'une déclivité vertigineuse. La base de ces roches pelées est complètement nue en cet endroit et l'on n'aperçoit nulle part un brin d'herbe, et à plus forte raison le moindre arbrisseau.

Le pays que nous décrivons n'est pas désert, loin de là : la race blanche et la race de couleur rouge s'en disputent la possession. Aussi loin que les élans et les bisons peuvent fouler le sol, aussi haut que peut s'élever l'abeille sauvage, et malgré l'opposition des Peaux-Rouges, des milliers d'Américains se sont fixés dans un lieu où leurs seuls visiteurs sont les aigles et les vautours. La misanthropie, l'avarice, l'amour, les désillusions, l'entraînement, le crime peut-être, ont amené cette horde hétérogène de commerçants, de pionniers et de chasseurs au milieu de ces solitudes sublimes. Ce qu'il y a de fort singulier dans cette vie du désert, c'est qu'elle attire comme le vide, et que tous ceux qui en ont vécu n'ont jamais songé à retourner vers les centres habités, autrement que pour y vaquer à des affaires indispensables à conclure, se hâtant, dès qu'elles étaient terminées, de retourner dans leur solitude adorée. Et cependant le sol est partout humecté de sang humain, semé d'ossements blanchis par les becs des oiseaux de proie et les dents des animaux carnassiers. Tout, là, parle de la mort : le bruit des vents qui attriste le cœur, celui des torrents qui effraye l'imagination ; les gorges des montagnes, les rochers caractéristiques, les rivières même portent le nom de ceux qui ont été assassinés. Chaque nouvelle appellation est un baptême de mort, et malgré cela des recrues viennent sans cesse prendre la place de ceux qui ont péri sur la route ; l'air que l'on respire dans les montagnes est si enivrant !

Au premier aspect, cette chaîne de pics ards paraît impraticable. L'aridité de sa base, les cônes dont les pointes se perdent au milieu des nues, semblent opposer une barrière insurmontable au flux de l'émigration. Quel est le grossier chariot qui porte la femme et les enfants du pionnier, qui pourra s'élever au-dessus de ces murs cyclopéens, sur les créneaux desquels veillent, pour en défendre le passage, des barbares avides de sang ? Quelque impossible que paraisse ce tour de force, il est chaque jour accompli, depuis quarante ans, par des émigrants dont le courage tient du prodige. Bien avant le voyage d'exploration du capitaine Frémont, dont les récits ont étonné le monde entier, des hommes et des femmes, les pieds nus et le corps couvert de haillons, avaient foulé le sable de la Passe du Sud des Sierras lointaines. Ni les rochers, ni les rivières, ni la mer, ne peuvent entraver la marche d'une armée de pionniers américains. Le danger, les privations, les fatigues de ces avant-gardes de la civilisation émeuvent bien un peu les cœurs les plus héroïques, mais rien n'a le pouvoir de refroidir l'ardeur, d'ébranler même le progrès d'un peuple qui n'admet pas dans son vocabulaire les mots *avoir peur* et *reculer*.

Le 4 juillet 1868, deux familles d'émigrants avaient dressé leurs tentes sur les bords d'une source appelée *Pacific Spring*. Ces pionniers avaient quitté Independence (dont ils étaient alors éloignés d'environ 1,100 milles) en compagnie d'un très grand nombre d'émigrants ; mais bientôt des querelles étaient survenues, comme cela arrive dans une troupe sans chef, la débandade avait eu lieu dans toutes les directions, chaque parti prenant toujours pour boussole les vallées aurifères de la Californie.

Les deux familles qui figurent dans cette narration avaient résolu de se séparer de leurs compagnons de route, dont l'esprit querelleur ne convenait point à leurs habitudes placides et douces. Pourvus d'excellents chariots, de nombreux mulets de transport et de

bœufs pleins de vigueur, qui se relayaient entre eux dans la journée pour porter le bagage, ces émigrants ne craignaient point les périls de la route. Ils avaient donc pris les devants, et étaient parvenus à cette source connue de tous les pionniers américains, qui est appelée la *Source du Pacifique*, parce que ses eaux s'écoulent dans la direction de l'océan qui porte ce nom. De cette manière ils avaient évité les neiges qui tombent souvent dans les premiers jours d'automne sur les pics des Sierras, et s'étaient débarrassés d'une société plutôt dangereuse qu'utile, même pour se protéger contre les attaques des Indiens.

Les émigrants qui composaient ces deux familles ne se dissimulaient cependant pas que plus ils avançaient, plus leur petit nombre était insuffisant contre le péril qui les menaçait à chaque pas. Leur troupe n'était composée que de douze personnes dont quatre étaient des enfants trop jeunes pour se défendre; quatre autres des femmes et les derniers des hommes. Grâce à leur énergie, à leur prudence et à leur ferme vouloir, les deux familles, quoique environnées de toutes parts de sauvages qui surveillaient leurs moindres mouvements, étaient arrivées à la moitié de leur route, et elles auraient franchi les 1,200 milles qui les séparaient des premiers établissements élevés sur les bords du Sacramento, sans les événements imprévus que nous allons raconter.

Le jour allait finir: les émigrants, qui avaient dressé leurs tentes, attaché leurs animaux et allumé leurs feux, préparaient leur repas du soir, composé de viandes boucanées qu'ils faisaient cuire au-dessus d'un feu entretenu au moyen de fiente de bisons. Tous se montraient joyeux et satisfaits. Ils plaisaient entre eux, riaient, chantaient, comme devaient le faire autrefois les Israélites guidés par Moïse vers la terre promise.

Au coucher du soleil, une jeune fille et un jeune homme s'éloignèrent du camp, et se dirigèrent vers un roc élevé qui dominait la route qui traverse la Passe du Sud. Du sommet de ce rocher les yeux découvraient un paysage pittoresque au delà de toute description. Au loin, partout à l'horizon, on apercevait des plaines immenses, des montagnes superposées les unes aux autres, éclairées par les feux du soleil couchant, noyées dans une teinte dorée de tous les prismes décevants de la terre californienne; mais le point de vue le plus pittoresque de cette nature grandiose était sans contredit la Passe elle-même: un immense arc de triomphe, formé de rochers entassés les uns sur les autres, sous lequel dix chariots pouvaient avancer de front sans difficulté.

Les deux amoureux gardaient le silence; l'un et l'autre se livraient aux émotivations impressions que produisait sur leur cœur la sublimité de la nature. Les mains de la jeune fille étaient enlacées dans celles du jeune homme, sa tête inclinée sur l'épaule de celui qu'elle aimait; leurs deux cœurs battaient comme s'ils eussent été renfermés dans la même poitrine: tous deux apercevaient le nom du Créateur de toutes choses gravé sur les rocs qui les environnaient. Quoique nés sur une plage lointaine, quoique vêtus de bure et de vêtements grossiers, ils avaient dans l'âme cette noblesse de sentiments qui relève l'homme, à quelque rang de la société qu'il appartienne. Si le jeune émigrant était courageux au delà de toute expression, celle qui se trouvait auprès de lui possédait la beauté d'une madone. Leur amour mutuel était donc une nécessité de leur jeune âge, aussi naturel que le parfum des fleurs, ou la pousse des feuilles au mois de mai.

— « Quel magnifique temple pour notre mariage! murmura Henry à l'oreille de sa fiancée, dont les yeux étaient fixés sur les blanches tentes du camp. Entends-tu, ma bien-aimée, les clochettes de nos mulets et la voix naïve des petits enfants? »

Emma (c'était le nom de la jeune fille) laissa tomber un tendre regard sur son amant; un sourire s'épanouit sur ses lèvres, et une rougeur charmante vint teinter ses joues.

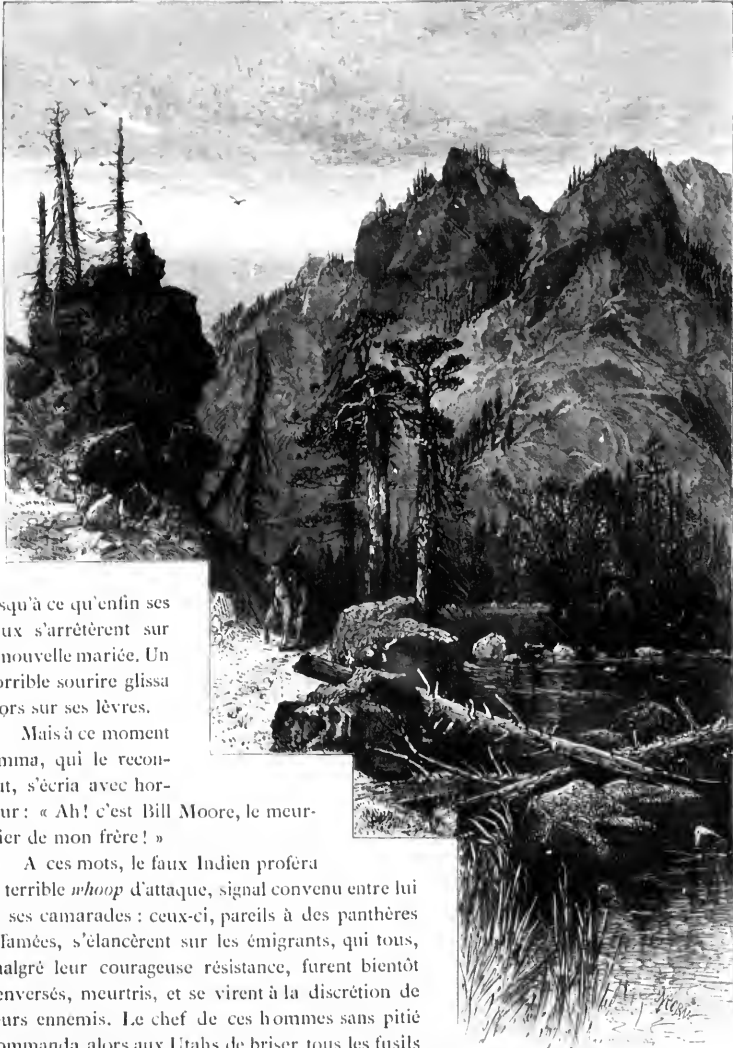
« Te rappelles-tu ta promesse? ajouta Henri, te souviens-tu qu'il y a un mois, quand nous étions encore sur les bords de la rivière Platte, tu m'as juré de devenir ma femme dès que nous aurions atteint la première fontaine dont les eaux s'écoulent du côté de la Californie? Cette source, près de laquelle nous avons campé, roule sur un lit de cailloux jusqu'à la rivière Verte, qui, là-bas, à l'horizon, prend le nom de Colorado et se jette dans le golfe des Perles. »

Henry parlait encore, lorsque sa fiancée lui fit remarquer, dans la direction d'une roche basaltique appelée la Tour de Jacob, plusieurs formes de couleur sombre qui se mouvaient lentement. Tous deux crurent d'abord que c'étaient des Indiens; mais leur appréhension se dissipa à mesure que les objets se rapprochèrent. C'était, suivant toute probabilité, un troupeau de daims paissant tranquillement dans la prairie. Hélas! les émigrants ignoraient que les Peaux-Rouges revêtent bien souvent des dépouilles d'animaux dont ils imitent les allures vagues dans le but de surprendre, au moyen de cette métamorphose, les voyageurs non instruits de ces ruses particulières à la race indienne de l'Amérique du Nord.

Le crépuscule faisait graduellement place à la nuit, lorsque les deux amoureux retournèrent au camp. Le mariage devait avoir lieu après le souper du soir. Le père d'Emma, ministre protestant, officiait comme chapelain, et la cérémonie empruntait sa seule solennité à la nature grandiose au milieu de laquelle elle avait lieu. La lune, qui était en son plein, les étoiles, dont le ciel était constellé, éclairaient cette scène imposante dont le caractère était à la fois religieux et national. C'était là, en effet, un symbole digne d'être apprécié selon toute sa valeur, car si l'émigration est le moteur du progrès en Amérique, le mariage est dans ce pays l'élément suprême de l'émigration. Aussi un mariage parmi les émigrants, célébré à la passe des Montagnes le jour anniversaire de la Déclaration de l'Indépendance des États-Unis, était un événement remarquable dans l'existence des deux familles.

La cérémonie était à peine terminée qu'une douzaine d'Indiens s'élançèrent au milieu du camp. Comme ils étaient entièrement nus et sans armes, leur irruption ne causa pas d'abord une très grande émotion. L'un d'eux, cherchant à se faire comprendre, annonça qu'ils appartenaient à la tribu des Utahs. Ils offraient à vendre une sorte de pain fait de graines de tournesol et de sauterelles mélangées à parties égales, pilées et grillées ensemble: or, comme on le pense bien, cette nourriture trouva peu d'amateurs parmi les émigrants. Dans un très court espace de temps, les Peaux-Rouges furent rejoints par un grand nombre des leurs qui, tous nus et sans armes, ne paraissaient pas être animés par des sentiments hostiles.

Un d'eux cependant, qui ne ressemblait nullement à ses camarades, un colosse, aux yeux farouches, à la barbe longue, aux cheveux tressés au-dessus de sa tête, s'avança soudain un tomahawk à la main: ses épaules étaient couvertes d'une peau de daim; un pantalon et des mocassins complétaient son costume. A voir ses yeux gris, sa tournure sinistre, sa bouche grimaçante de cruauté, on devinait sur-le-champ que cet être sans nom était un blanc, honni de la société, et ayant cherché un refuge parmi les Peaux-Rouges. Ce misérable jeta un regard sinistre sur les émigrants et les examina les uns après les autres,



jusqu'à ce qu'enfin ses yeux s'arrêtèrent sur la nouvelle mariée. Un horrible sourire glissa alors sur ses lèvres.

Mais à ce moment Emma, qui le reconnut, s'écria avec horreur : « Ah ! c'est Bill Moore, le meurtrier de mon frère ! »

A ces mots, le faux Indien proféra le terrible *whoop* d'attaque, signal convenu entre lui et ses camarades : ceux-ci, pareils à des panthères affamées, s'élançèrent sur les émigrants, qui tous, malgré leur courageuse résistance, furent bientôt renversés, meurtris, et se virent à la discrétion de leurs ennemis. Le chef de ces hommes sans pitié commanda alors aux Utahs de briser tous les fusils des émigrants. Par ses ordres les hommes furent liés avec des cordes, et l'on se prépara à partir en emmenant les femmes. Rien n'était plus émouvant à entendre que les gémissements des

LA RIVIÈRE TRUCKEE, DANS LA NEVADA.

malheureuses femmes opposant une résistance, hélas ! inutile, à ceux qui les entraînaient, et que les cris des enfants séparés violemment de leurs mères.

Tout espoir semblait perdu, lorsque soudain à la clarté de la lune, on vit une troupe nombreuse d'Indiens à cheval arriver au grand galop dans la direction du camp. Leur chef était une jeune et belle femme, vêtue d'habits de peau de daim ornés de plumes, de broderies aux couleurs brillantes et de plaques d'or. Elle était montée sur un magnifique cheval blanc qu'elle maniait avec une habileté sans pareille.

« Voilà les Soshones ! » s'écrièrent à l'instant les Utahs saisis d'une irrésistible terreur, fuyant dans toutes les directions, et abandonnant leurs prisonniers, qu'une délivrance aussi inattendue remplissait d'étonnement.

L'un d'eux cependant ne laissa point sa victime. Le bandit Bill Moore saisit entre ses bras le corps inanimé de la jeune Emma, et escaladant, avec la vélocité d'un chat sauvage une éminence qui s'élevait à une petite distance du camp, il disparut bientôt avec son fardeau derrière les sinuosités du terrain.

A peine s'était-il éloigné que les libérateurs Soshones entraient dans le camp et se hâtaient de couper les cordes qui garrottaient les membres des malheureux émigrants. La noble et belle sauvage qui commandait les Indiens s'expliqua au moyen de signes et de quelques mots d'anglais; elle parvint à faire comprendre que celui qui commandait les Utahs était son mari. Le matin même il était parti, sous le prétexte d'aller à la chasse; mais elle avait été informée, par un des siens, que le traître se disposait à enlever vers le campement de la passe de la Source du Pacifique une femme blanche qu'il avait aimée autrefois, avant de se réfugier chez les Indiens. Le hasard la lui avait fait retrouver quelques jours auparavant au milieu d'une troupe d'émigrants qui s'étaient reposés le long de la rivière des Eaux-Douces.

Henry fut le premier à comprendre le langage animé de la femme Soshone, et il lui expliqua à son tour que son mari avait réussi dans son projet criminel, qu'il était parvenu à son but et fuyait dans ce moment, entraînant Emma avec lui. Il supplia la belle Indienne de courir sus à Bill Moore et de lui permettre de l'accompagner.

Cette explication redoubla le courroux de l'épouse outragée, dont le cœur brûlait de jalousie et de désirs de vengeance. Par ses ordres, Henry obtint un cheval rapide, et comme il avait retrouvé sa carabine, qui, par le plus grand des hasards, avait échappé aux yeux des Utahs et était encore intacte, il changea la capsule afin d'être plus sûr de son coup lors de sa rencontre avec le ravisseur d'Emma, et s'élança sur les traces de ce misérable, à la tête des Soshones et à côté de l'Indienne.

La troupe entière contourna la colline au sommet de laquelle Bill Moore avait disparu, et se trouva bientôt dans la prairie au milieu de laquelle on apercevait le géant, emporté par un vigoureux cheval lancé au galop. Devant lui une draperie blanche, la robe d'Emma, flottait au gré du vent.

La femme Soshone poussa un cri de rage répercuté par les échos des montagnes et des cañons, et la course recommença, plus rapide et plus obstinée. Chaque élan des chevaux raccourcissait la distance qui séparait celui qui était poursuivi de ceux qui volaient sur ses traces. Cette chasse à l'homme se dirigeait du côté de la tour basaltique de Jacob, et lorsque le faux Indien parvint à sa base, ceux qui étaient lancés sur ses pas n'étaient séparés de lui que par un espace de 100 mètres. Il paraissait impossible qu'il leur échappât;

la structure du monolithe aux parois lisses comme celles d'une construction faite par la main des hommes semblait inaccessible à tout être animé qui n'e serait pas muni d'ailes pour en atteindre le sommet.

Cependant, au grand étonnement des Indiens, Moore se jeta à bas de son cheval et, sans abandonner la pauvre Emma, il commença à gravir les parois du roc. Il avait découvert un sentier étroit qui faisait saillie et par lequel il parvint bientôt au sommet de cette merveille de la nature.

Tous les Soshones, malgré les exhortations de leur chef, paraissaient se refuser à tenter une ascension aussi périlleuse ; Henry lui seul n'hésita pas. Saisissant sa carabine d'une main, il s'aïda de l'autre pour s'accrocher aux interstices du rocher, et ce fut ainsi qu'il parvint au sommet.

Moore, qui n'avait pu échapper à ceux qui le poursuivaient, résolut d'assassiner sa victime, mais comme dans sa course haletante il avait perdu ses armes, il s'efforça d'étrangler l'infortunée Emma. D'un seul bond Henry s'élança sur lui et, ne pouvant faire feu, ce fut avec la crosse de sa carabine qu'il brisa le crâne du misérable, dont le corps rebondit et tomba dans le vide, pour être mutilé à la base de la tour basaltique.

Henry se jeta alors sur le corps inanimé de sa femme, craignant qu'elle ne fût morte. Sa bouche cherchait un reste de vie sur celle d'Emma, dont les lèvres bleuies, couvertes d'une écume teintée de rose, étaient froides et desséchées. Mais lorsque la douce chaleur de la poitrine de celui dont elle était la bien-aimée eut pénétré ses sens engourdis, elle revint peu à peu à la vie ; ses yeux se rouvrirent, et bientôt sa bouche murmura lentement ces paroles : « O mon ami, quel horrible rêve j'ai fait ! »

Nous ne suivrons pas plus loin les émigrants de la Source du Pacifique qui, escortés par la femme indienne et sa tribu, parvinrent sans encombre aux premières limites du territoire californien. Les deux familles vivent et prospèrent, à l'heure qu'il est, sur les bords de la rivière Feather. Emma est mère de deux charmants petits garçons qui promettent d'être bons et courageux comme leur père. Pour perpétuer le souvenir de la délivrance miraculeuse de sa femme, Henry a élevé, sur la pelouse qu'il a semée devant leur habitation, un rocher auquel il a donné la forme de la tour de Jacob, et sur la base duquel il a gravé cette date : « 4 juillet 1868 ».

Vers la partie ouest, le paysage est moins sévère ; des abîmes ont remplacé des montagnes ; mais on doit signaler la forme de certains cañons qui descendent d'une façon parallèle, du sommet à la base, sur un parcours de 25 milles.

Ces fissures, qui sont généralement d'une profondeur de 3,000 pieds, ont, les unes, l'aspect de la carcasse intérieure d'un navire, les autres d'un V, creusé à la profondeur de 500 pieds et plus, dont la base, ou plutôt l'entrée, regarde les plaines de San Joachim et du Sacramento.

Quoique d'une couleur uniforme et terne, ces rochers offrent quelques points curieux à observer dans leur zone inférieure. Leurs pentes, couvertes de chênes, se prolongent parfois en forme de vastes promontoires, s'avancant sur une mer de verdure, quand vient la saison du renouveau. Les collines, soit rondes, soit allongées, sont séparées l'une de l'autre par des cañons, dans le fond desquels coulent des ruisseaux, ou des torrents.

Au-dessus de cette région dont le sol est rougeâtre, par delà les bosquets grisâtres d'arbres desséchés, le long desquels on aperçoit des villages de mineurs, des *ranchos*





LE LAC DONNER, DANS LA NEVADA.



LES CIMES DES SIERRAS.

séparés les uns des autres et quelques plants de vignes, on atteint à un plateau vaste et ondulé, scindé, de distance en distance, par des cañons et couronné par des forêts de pins qui ne poussent que là et dont la végétation s'arrête à la base des pics saupoudrés de neige.

Ces forêts sont généralement rabougries : çà et là se dressent quelques arbres plus beaux que les autres, ayant poussé à l'abri d'un rocher qui les a protégés ; mais il n'y a rien de régulier comme dans les bois ordinaires.

Dans la partie du nord, les pics sont d'origine volcanique ; mais, quand on visite la région du sud, on ne trouve sur son passage que des aiguilles de granit, ou des roches brisées. La forme qui domine dans ce coin de la Californie, c'est celle des cônes symétriques, que l'on croirait façonnés par la main des hommes.

Les gorges des Sierras sont généralement larges et très ouvertes : elles aboutissent, pour la plupart, à des amphithéâtres tapissés de roches ou couverts d'une neige qui ne fond jamais. Il est certain que la cime est un bloc de glace et que les rochers placés au-dessous du liquide coagulé sont polis par l'action de l'eau ou le frottement des avalanches.

Telle est, à n'en pas changer un mot, la fidèle description des Sierras de l'Amérique. Ceux qui, comme nous, ont visité ces pays encore peu explorés, nous rendront cette justice de dire que nos tableaux sont de véritaes photographies.

Bien loin de la route parcourue par le chemin de fer, quand on pénètre dans cette partie des Sierras que peu de touristes se sont hasardés à parcourir, on a devant soi une nature pareille à celle des Alpes, au cœur de la Suisse. C'est particulièrement au mont Tyndall que cette similitude est remarquable. Lorsque les routes et les abords de cette contrée seront rendus plus faciles, les voyageurs accourront visiter ces paysages, dignes de trouver un poète qui les décrive comme ils le méritent.

Ce mont Tyndall et ses environs sont à la fois majestueux et désolés. On comprend que de grands bouleversements de glaces ont creusé le sol pour se frayer un passage à l'époque des fontes. Au fond des cañons profonds, on aperçoit des lacs que le froid congèle pendant la plus grande partie de l'année. Le reste du temps, cette surface liquide n'est jamais sillonnée par la carène d'une embarcation, ou frôlée par l'aile d'un oiseau.

Dans la partie inférieure des précipices, on aperçoit des amas de décombres semblables à ceux que l'on découvre aux mêmes endroits, dans les vallées alpestres. La neige congelée adhère aux pierres du rocher et bien souvent couronne les cimes, sans fondre même en plein août. Les fissures, d'une très grande étendue, sont généralement si étroites qu'on ne peut se risquer entre les deux murailles dont elles sont formées. Là aussi on trouve des constructions de glace, des créneaux, des aiguilles et des tours, et bien souvent des plaques glacées qui sont adhérentes aux parois de la pierre, transparentes, bleues, comme des miroirs fixés au-dessus des cheminées d'un salon.

Tous les phénomènes de la nature que l'on trouve dans les Alpes sont répétés dans les montagnes Rocheuses, et bien souvent la comparaison est plus favorable à la Californie qu'à la Suisse.

C'est dans ce pays, aux murailles naturelles encore inconnues, que le touriste peut se réjouir en songeant qu'il va se trouver face à face avec des tableaux qui l'éblouiront et le forceront à baisser la tête en signe d'adoration. Il y a eu si peu d'élus parmi les visiteurs qui ont tenté de s'aventurer jusque dans ces solitudes, que les amateurs d'excursions ont encore le champ libre.

Le plus bel endroit que l'on puisse explorer dans les Sierras, — au-dessous de la partie où la végétation se développe, — c'est celui où croissent les forêts. On ne peut concevoir sans les avoir vues la régularité et la rectitude des géants ligneux que l'on trouve dans ces parages.

On peut avancer sans risquer d'être désavoué que ces arbres sont les rois de toutes les espèces connues. L'ombre d'un vert sombre qu'ils projettent au-dessous de leur faite donne à ces parties de la solitude des Sierras une majesté sans pareille au monde. On dirait une forêt de mâts géants s'élevant au-dessus d'une flotte géante; on n'a jamais pu rêver rien de plus admirable dans la nature entière.

Celui qui voyage en chemin de fer et traverse le pays, sans faire escale aux endroits importants du terroir, ne voit rien de ces sites enchanteurs de la Sierra. D'ailleurs la route qui conduit à ces régions splendides est d'ordinaire couverte de neige à des distances infinies. Il faut aussi, quand on est renfermé dans un wagon, traverser des tunnels, et on ne s'imagine pas sans ennui que l'on a souvent au-dessus de soi des paysages qu'il n'est pas permis d'admirer à volonté.

Il y a bien cependant certaines éclaircies, diverses échappées par où le voyageur pressé d'arriver à destination peut surprendre un coin du paysage; mais cet éclair, aussitôt disparu, ne laisse que des regrets à celui qui en a été frappé un instant.

Si, par bonheur, rien ne presse le voyageur, ce qu'il a de mieux à faire, c'est de laisser les chemins frayés pendant quelque temps et de se faire conduire par un guide dans tous les sites curieux dont nous venons de donner une trop succincte description.

Le chemin de fer, après avoir dépassé Truckee, gravit les déclivités de la montagne jusqu'à Summit, — le Sommet, — à 15 milles plus loin. Ce point est le plus élevé du chemin de fer *Central Pacific*, quoiqu'il soit plus bas placé que Sherman, dont nous avons déjà parlé.

Summit — la plus haute de toutes ces stations — est située à 7,042 pieds au-dessus du niveau de la mer, et, pour arriver jusque-là, la locomotive a dû gravir 2,500 pieds, en franchissant 50 milles. Il est facile de comprendre que, sur le parcours de 104 milles qu'il faut encore franchir, pour se rendre de là à Sacramento, dans les plaines en deçà, la descente s'opérera sur un point de 56 pieds seulement au-dessus du niveau de la mer.

Cette portion du voyage, — la descente du Summit, — est souvent faite par le convoi du *Central Pacific* aux heures où le soleil se lève. La vue est alors enchanteresse. La voie ferrée côtoie des précipices immenses, du fond desquels l'obscurité n'est point encore dissipée. Sur les cimes couvertes de neige, les rayons de l'astre du jour se concentrent et forment les couleurs de l'arc-en-ciel. Le brouillard semble se suspendre aux cimes funèbres des sapins, qu'il ne quitte qu'avec peine pour se perdre dans l'espace.

Partout l'aspect des montagnes est sauvage et primitif; sans pouvoir se livrer à l'admiration proprement dite, on reste ébahi devant cette sublimité de la nature et l'on se sent si petit, si écrasé, que l'on doit forcément abdiquer tout sentiment de vanité.

Bientôt cependant les montagnes s'éloignent vers des horizons à peine perceptibles, et l'on n'aperçoit plus que des collines couvertes de bois vert, dont les promontoires vont cacher leur base au milieu de prairies jaunâtres pendant l'automne, mais d'un vert d'émeraude à l'époque du printemps.

Le convoi traverse la contrée de San Joachim : on se croirait revenu en arrière et

perdu au milieu des Prairies du Far West, si l'on n'avait pas devant soi d'autres chaînes de montagnes brunes, pelées, sans aucun aspect pittoresque.

La machine à vapeur siffle et s'élance à travers les passes de ces rochers, que l'on appelle Livermore.

On a laissé Sacramento derrière et l'on se précipite en avant vers les côtes du Pacifique.

Le touriste comprend qu'il retourne vers la civilisation; il aperçoit, le long de la voie ferrée, des maisons, des bourgades, des villages. Tout cela ressemble à ce qu'il a vu dans les pays de l'est des États-Unis. Les colporteurs ou plutôt les marchands ambulants montent dans le train pour s'arrêter un peu plus loin avec leurs boîtes d'objets à vendre.

Le pittoresque du voyage n'est plus là : on croit entendre déjà le bourdonnement d'une grande ville quand on traverse le parc ombreux où poussent les grands chênes, à Oakland City.



LE VALLON DES GÉANTS.

## LES CAÑONS DU COLORADO



L'ÎLOT DE ROUSTA.

Ces gorges de la contrée du Colorado sont pleines d'horreurs sublimes. Jamais Dante, dans sa poésie infernale, n'a rêvé un chaos plus terrifiant que celui-là.

Nous dirons d'abord que les rives du Colorado contiennent un fleuve qui est, — eu égard à son importance et à l'espace qu'il traverse, — le troisième des grands courants d'eau des États-Unis. Une des particularités du système de drainage de cette contrée, c'est que tous les ruisseaux qui vont se jeter dans le grand Colorado prennent leur source

dans des ravins profonds, deux murailles que l'on dirait fendues d'un coup de hache. C'est à peine si, par intervalles, ces petits torrents débordent sur une portion de terre propre à la culture. La plupart de ces cañons du Colorado ont à peine une centaine de pieds d'élévation; certains cependant se hissent jusqu'à 1,000 à 1,200 pieds. Celui que le major Powell appelle le plus grand de tous les gouffres du monde

mesure 4,000 pieds de profondeur sur une étendue de 200 milles.

La rivière Verte, — Green River, — connue de tous ceux qui ont voyagé sur l'*Union Pacific Railroad*, est la plus importante branche du Colorado. Elle fut explorée d'un bout à l'autre, en 1869, par le major Powell, qui, monté sur des bateaux construits à Chicago et apportés jusque-là par le chemin de fer, mit à parcourir 11,000 milles, trois mois dont un fut entièrement employé à visiter le Grand Cañon.

Avant lui, un missionnaire jésuite, le Père Escalante, avait, en 1776, parcouru ce territoire, et on a conservé la carte qu'il en avait tracée, sur laquelle est indiqué le point où il passa. Le colonel Frémont et Whipple avaient vu le cañon, et Ives, dans son expédition, faite en 1857 et 1858, parcourut les bords du Kanab, une autre vaste fissure du Colorado, qu'il prit pour le Grand Cañon lui-même. Il n'en est pas moins vrai qu'avant l'excursion du major Powell, le cours du fleuve était aussi inconnu que celui du Nil.

C'est dans le territoire de l'Utah, vers l'est, que la réunion des rivières Grand et Green forme le Colorado, et la distance de la station du Green River jusqu'à la jonction des deux affluents est évaluée à 458 milles.

Dès que l'on a quitté la voie ferrée, on peut visiter les cañons dans l'ordre suivant : la gorge de Fleming, le Kingfisher, le Red Cañon, celui de Lodore, le Wirlpool, le Yampa, le cañon de la Désolation, le Gray, le Labyrinthe, le Stillwater, la Cataracte, le Narrow,

le Glen et le Marble Cañon. Les qualifications données à ces vallées sont généralement applicables à l'aspect de ces déserts.

Le Labyrinthe est le cañon le plus bas de tous ceux que l'on peut visiter dans le territoire ; ce qui en fait la bizarrerie, ce sont les murs contournés et perpendiculaires. A un certain endroit de ce cañon, le fleuve décrit une courbe à l'extrémité de laquelle il entoure une petite île où s'élève une butte ronde comme un O, dont la forme est celle d'une fortification mastodonte. Il n'y manque que des créneaux et des caronades. C'est ce que l'on appelle « l'Hot-forteresse de Rousta ». Tout autour, les eaux du Colorado sont peu profondes.

A la jonction des deux rivières, le Grand et le Green, les eaux se précipitent en avant avec la force d'impulsion des Rapides du Niagara, à travers une gorge qui a 2,000 pieds de profondeur. C'est à cet endroit que commence la série des cañons du Colorado.

Le premier est celui de la Cataracte, dont la longueur est de 50 milles. La force d'impulsion de l'eau à travers cette fissure est immense : on la compare à celle d'un chemin de fer lancé à toute vapeur.

C'est ainsi que le fleuve traverse le Narrow, — l'Étroit, — puis, à 150 milles plus loin, il entre dans le Gleen Cañon, à la place où le Paria fait sa jonction avec le grand absorbant. Il y a là des chemins et des gués par lesquels on peut descendre au bas de la montagne et traverser le courant dans des bateaux. Les Indiens, eux, se jettent à la nage, en se servant de troncs d'arbres pour se soutenir. A un mille au-dessus du Paria, on montre l'endroit où le Père Escalante et cent prêtres qui l'accompagnaient se risquèrent sur les eaux du Colorado. La roche de ce précipice est de couleur rougeâtre, et, ce qui est très curieux à observer, c'est qu'elle n'offre pas la moindre fente sur sa surface lisse.

Vient ensuite, au nombre des plus curieux passages, le Marble Cañon, dont les rochers sont aussi polis qu'une table de Paros : on les prendrait pour des restes d'une architecture ancienne. Ce membre ou plutôt cette brèche qui forme le parois de la crevasse, prend des couleurs diverses : elle est rose, brune, grise, ardoisée ou vermillonnée. La peinture seule peut rendre l'éclat de ces teintes éclatantes.

L'issue de cette vallée de marbre se trouve à l'endroit où le Chiquito vient s'unir au Colorado. On parvient à l'entrée du Grand Cañon dans la partie nord-ouest de l'Arizona, et on en suit les méandres dans la direction du sud sur une étendue de 270 milles. Dans ce cañon les rochers taillés à pic n'ont pas plus de 3,000 pieds de hauteur.

Le goufre, en certains endroits, est taillé dans du granit jusqu'à une profondeur de 2,800 pieds ; mais ces fissures, très allongées, sont également fort étroites ; les murs offrent des rugosités extraordinaires, et le parcours de la rivière présente des difficultés que le plus habile nautonnier n'oserait affronter. L'eau court avec une rapidité vertigineuse, se heurtant aux roches, aux pierres brisées qui encombrant les rives et obstruent le lit du fleuve, si bien que ceux qui passent hardiment, ou plutôt follement, par là, doivent s'estimer très favorisés par la Providence s'ils ne sont pas noyés. L'écume des ondes jaillissantes se projette à 50 pieds au-dessus des rochers contre lesquels elle se forme : la gorge retentit du bruit incessant de ce bouillonnement, qui ressemble aux éclats du tonnerre et que l'on entend à plusieurs milles dans les environs.

Nous ajouterons cependant que l'on peut, à l'heure actuelle, se rendre au Grand Cañon aussi bien qu'aux autres sans avoir d'autres appréhensions que celles d'une courbature occasionnée par la fatigue. Pour cela, il faut monter dans un chariot du pays ou

bien enfourcher un cheval. On se rend à Kanab, vers le nord de la ligne de l'Arizona, par des chemins assez bien entretenus, tracés par les Mormons, et qui s'étendent à 400 milles.

On arrive ainsi à la vallée de Toroweap, située sur les hauteurs, et on longe un précipice taillé dans une pierre d'un rouge saug, granit ou marbre, comme on voudra, dont l'altitude est de 3,000 pieds et dont la largeur est évaluée à 1,000.

En s'avancant avec précaution jusque sur les lèvres du cañon, on peut examiner à loisir le parcours du Colorado. A bien examiner de cet endroit les eaux qui coulent au fond du ravin, on s'imagine tout d'abord que ce torrent est calme; mais rien n'est moins vrai que cette apparence : les flots se pressent et montent les uns sur les autres; c'est une locomotive liquide, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

Si l'on jette les yeux sur les hauteurs de ce cañon, on jouit d'une vue qui frappe d'admiration. On voit d'abord à l'horizon l'ouverture béante du précipice sur une étendue de 1 mille et demi, et dans le fond le fleuve qui brille comme un éclair, et, peu à peu, les yeux, en se relevant, se portent sur un espace de plus de 20 milles, qui semble être une vallée profonde et qui n'est réellement que la crête des montagnes.

Cette vallée est bordée de rochers teintés de plus de 2,000 pieds de hauteur, tous de formes gigantesques. Vers au moment du coucher du soleil, ces roches présentent des formes mystérieuses et terribles, et ce spectacle dure aussi longtemps que la lumière change de place, en donnant, minute par minute, un nouvel aspect à ces pierres, que l'on dirait taillées par la main des hommes.

Du point où le touriste se trouve, il se dirige sur le plateau Kni-Bal, le plus élevé de tous ceux interrompus par le cañon. Ce n'est pas sans péril que l'on parvient à une place indiquée par les guides, d'où l'on suit les méandres de la rivière. Cet endroit s'appelle le « Plateau de Powell », sorte de petite plaine séparée de la « terre ferme », ou plutôt de la masse granitique par une gorge de 2,000 pieds de profondeur qu'il faut franchir, c'est-à-dire dont on doit descendre une paroi pour remonter sur l'autre.

Une fois parvenu sur ce promontoire sans pareil, on jouit d'une vue qui glace d'horreur, surtout quand l'orage se déchaîne, ce qui arrive environ vingt fois par mois. Dans ces moments-là, le tonnerre ressemble à des coups d'obusiers Krupp; les torrents se précipitent de la cime des monts, comme autant d'écluses ouvertes : c'est le Niagara par morceaux, mais retombant d'une hauteur quadruple, pour ne rien dire de trop.

Le précipice géant que l'excursionniste a devant lui s'étend à 40 milles vers la droite et à 20 milles vers la gauche. La profondeur de cette fissure est évaluée à 7,000 pieds.

La masse des rochers de l'Yosemite, si on pouvait la transporter, et celle des montagnes blanches du New Hampshire, pourraient à peine combler ce trou du Colorado.

Le cañon de Kanab mesure 60 milles de longueur : on peut, si l'on suit le lit du fleuve, parvenir dans les profondeurs du Grand Cañon; mais cette exploration est ardue et demande l'emploi de plusieurs journées. La pyramide qui orne ce désert a 800 pieds de haut et les grandes murailles qui forment le fond du tableau plus de 4,000.

Il est question d'établir un chemin de fer partant de la ville du lac Salé lequel aboutirait aux établissements des pionniers demeurant vers le sud. Si jamais cette route se fait, — et elle se fera, — le touriste pourra aussi facilement visiter le Grand Cañon du Colorado qu'il lui est facile de parcourir maintenant la vallée de l'Yosemite.

---

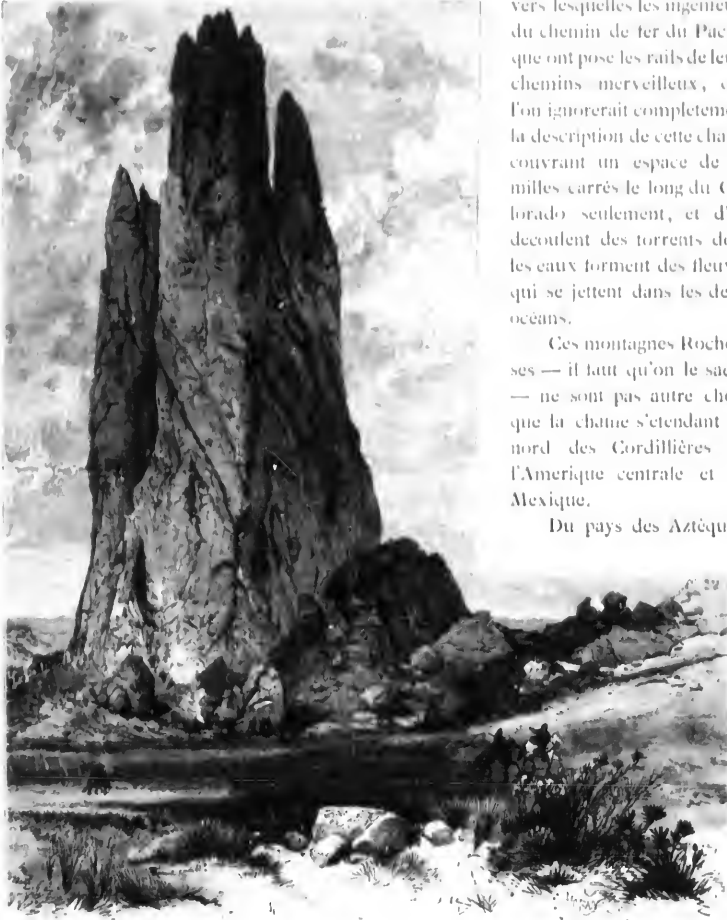




LE CANON KANOR.

## LES MONTAGNES ROCHEUSES

Il est certain que ce nom est aussi connu aux États-Unis et dans le monde entier que les sont ceux des Andes, des Cordillères, des Alpes ou de l'Himalaya; mais eût-on dix



fois traverse les gorges à travers lesquelles les ingénieurs du chemin de fer du Pacifique ont posé les rails de leurs chemins merveilleux, que l'on ignorerait complètement la description de cette chaîne couvrant un espace de 60 milles carrés le long du Colorado seulement, et d'où découlent des torrents dont les eaux forment des fleuves qui se jettent dans les deux océans.

Ces montagnes Rocheuses — il faut qu'on le sache — ne sont pas autre chose que la chaîne s'étendant au nord des Cordillères de l'Amérique centrale et du Mexique.

Du pays des Aztèques,

LE ROCHER TOMBÉ. — LE JARDIN DES DIEUX.

la chaîne remonte à travers les États et les territoires situés entre l'océan Pacifique et les pays où se trouvent les sources des ruisseaux se jetant dans le Mississipi. Son étendue est de 1,500 milles de l'est à l'ouest. Cette même suite de montagnes s'avance enfin vers le nord et, se divisant en plusieurs branches qui traversent les possessions anglaises de l'Amérique septentrionale, va se perdre dans l'océan Arctique, vers le 70° degré de latitude d'un côté, tandis que, de l'autre, du côté de l'ouest, elle aboutit au Prince William's Sound, au Mont Saint-Élias, c'est-à-dire au 60° degré de latitude sur les côtes du Pacifique, à la hauteur de 17,800 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La qualification « d'épine dorsale », — Back Bone, — appliquée à cette rangée de montagnes ne nous paraît pas aussi bien justifiée que celle de « Séparation de Neige » du continent, ou bien de Montagne mère, comme on la désigne dans les géographies.

Les Montagnes Rochenses ressemblent aux Alpes, comme toutes les montagnes dont les cimes sont couvertes de neige; mais elles ont des beautés particulières. Lorsqu'on se trouve au sommet du mont Lincoln, près de Fairplay, dans le Colorado, par un beau jour ensoleillé, on jouit d'un spectacle que l'on ne verrait nulle part, même sur l'Oberland ou sur le Saint-Gothard. Les pics qui se dressent à l'horizon sont d'une telle hardiesse que l'on croirait vraiment que la nature a voulu mettre une barrière insurmontable entre cette partie de l'univers et l'autre. On a devant soi des montagnes dont l'élévation n'est pas inférieure à 13,000 pieds.

On peut suivre également, devant soi, la crête des monts moins élevés qui forment vallée et séparent la rivière Platte, qui va se jeter dans le golfe du Mexique, et la rivière Bleue qui aboutit au golfe de la Californie. D'un côté sont les pics Gray et Evans; plus loin on aperçoit à peine le Long Peak, caché derrière un chaînon de collines. Tous ceux qui ont visité le pays de Guillaume Tell et les Montagnes Rocheuses donnent la palme à ce coin du sol américain. C'est à peine si, dans les Andes ou les Himalaya, on trouve un équivalent à ce paysage grandiose.

L'exploration des Montagnes Rocheuses remonte à l'année 1873, quand certains savants voulurent connaître le pays et mesurer les altitudes. Jusqu'alors on n'avait rien cherché et on ne savait rien. Une compagnie de géographes et d'arpenteurs, guidés par le docteur Hayden, se rendit dans le Colorado pour lever les plans du territoire. Ces travailleurs infatigables se livrèrent à des calculs nombreux et relevèrent l'assiette de toutes les élévations des montagnes, entre le 38<sup>me</sup> parallèle nord et le 40<sup>me</sup> 20' nord, et entre le 104<sup>me</sup> D. 30 et le 107<sup>me</sup> D, à l'ouest. Le territoire fut divisé en trois districts; dans celui du nord était inclus le parc du milieu, dans celui du centre le parc du sud, et dans celui du midi le parc de Saint-Louis.

Dans ces trois cantonnements la chaîne des Montagnes Rocheuses atteint des proportions uniques dans le monde entier, et le spectacle que le touriste contemple n'a rien de pareil ailleurs. Le docteur Hayden a réfuté toutes les histoires absurdes racontées par les voyageurs qui n'avaient vu que la surface des choses. Il a découvert les sites les plus pittoresques, et on peut affirmer que ceux qui viendront après lui n'auront qu'à suivre ses traces.

Nous allons transcrire à cette place le récit d'un voyageur qui faisait partie d'une expédition de Hayden.

« Nous étions, au mois de mai, campés vers le pays du nord, dans le parc d'Este;

c'est ainsi que l'on appelle les vallées dans le Far West, — et l'ombre descendait à l'horizon au moment où nous dressions nos tentes. Notre petite caravane se trouvait à la base du Long Peak, c'est-à-dire à mi-chemin de Denver City et des frontières du Wyoming, quand le soleil disparut à l'horizon. Les échos de la montagne répétaient nos cris d'appel, et si quelqu'un se fût trouvé par là, égaré, en quête de sa route, il eût été fort étonné de voir la solitude du désert violée de la sorte par des inconnus.

« De la petite vallée où nous étions campés, nous assistions à ce spectacle sublime d'une aurore se levant en pleines Alpes américaines. Les collines qui, d'ordinaire, entourent les grands pics semblaient autant de vagues de pierre, que la volonté de la nature avait forcées de s'arrêter en chemin. Les abords de ces boursoufflures terrestres étaient boisés, ou couverts de prairies et d'*humus* bon à la culture.

« La vallée d'où nous contemplions le paysage est située à 780 pieds au-dessus du niveau de la mer et à 6,300 pieds au-dessous de Long Peak, dont l'élévation est évaluée à 14,088 pieds. Cette montagne, qui se compose de roches primitives, forme un cañon des plus pittoresques.

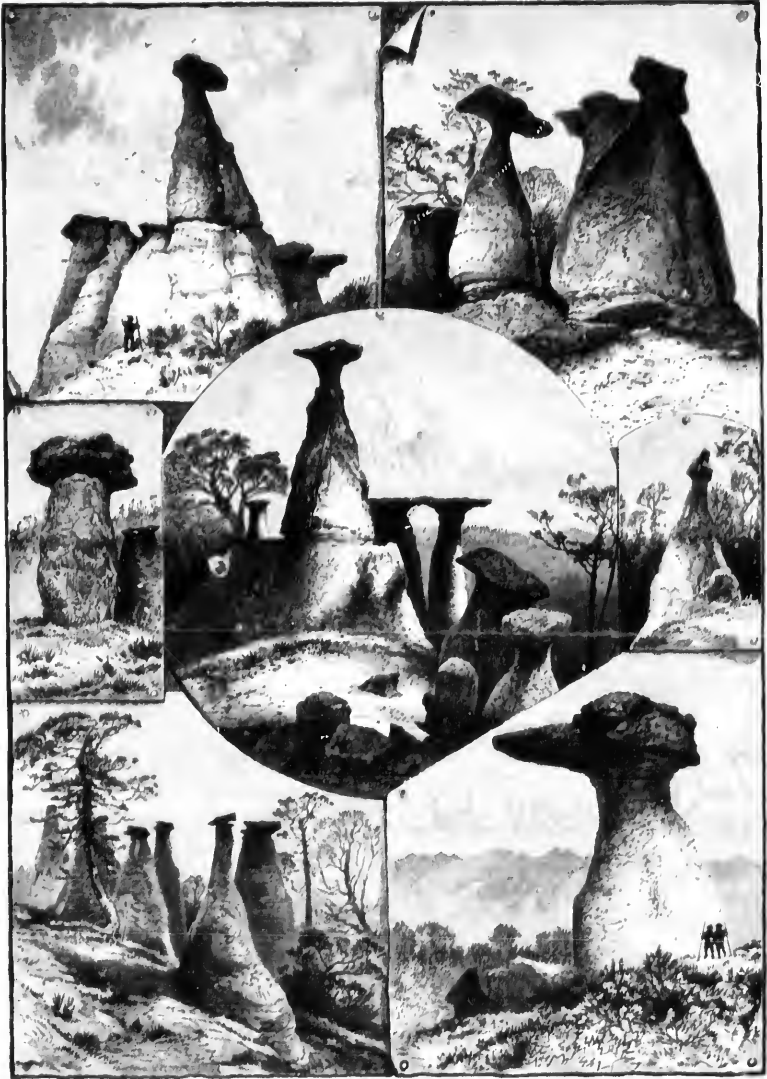
« Nous nous remîmes bientôt en marche pour explorer les vallées tranquilles, descendre et remonter ces collines qui se dressent et s'abaissent, s'ouvrent et se ferment, suivant le caprice des convulsions du temps passé. C'est en avançant toujours que nous parvinmes au Bowlder cañon, entaillé en pleine roche et dont l'approche était défendue par des torrents servant de canal aux neiges fondues et des murailles perpendiculaires dont quelques pans avaient 3,000 pieds de hauteur.

« Au centre de ce « Chaudron » de géant coulait un ruisseau dont le lit était obstrué par des roches tombées du sommet de la montagne. Nous rencontrâmes à cet endroit un certain nombre de cavaliers gravissant le chemin étroit taillé dans la paroi des roches. Les eaux de ce ruisseau étaient bourbeuses et, en arrivant à l'entrée du cañon, nous comprîmes pourquoi le liquide était ainsi troublé. Il y avait, en cet endroit, un établissement de mineurs abrité par un bois de sapins. La population de Bowlder City est évaluée à 1,500 personnes. On y recueille des pépites d'or, des lamelles d'argent et du charbon de terre. Non loin de là vous pouvez visiter Central City, Black Hawk et Georgetown.

« La station à laquelle nous arrivâmes, en poursuivant notre route, se nomme James's Peak : on voit à sa base un petit lac glacé, qui du reste n'est pas le seul dans la chaîne des montagnes.

« Notre caravane marchait sans s'arrêter, à moins qu'il ne fallût céder aux exigences des besoins indispensables à la nutrition de ceux qui la composaient, ou aux arpentages de nos géomètres. On se reposait généralement dans les fermes que l'on rencontrait, soit dans la maison, soit sur le bord d'un fossé entourant des champs cultivés. Nous avions là, près de nous, la civilisation par à peu près ; mais à Georgetown le confortable existe. C'est de ce point du territoire que les touristes s'éloignent d'ordinaire, pour se hisser dans les montagnes. L'hôtel qu'on a ouvert aux voyageurs est très bien approprié aux besoins de ceux qui viennent s'y reposer.

« Ce site est plus élevé de 5,000 pieds que celui de la vallée célèbre de Chamouny : il est même plus haut que la cime du Saint-Bernard. Tout autour de l'emplacement de l'hôtel les coins pittoresques abondent, et nous suivîmes la route qui conduisait vers la



LES PIERRES ROSÉES, DANS LE PARC DES MONUMENTS.



LES MONTAGNES LE NEIGE

cime sur laquelle roulaient des wagons chargés de minerai. L'air devint de plus en plus raréfié au fur et à mesure que l'on gravissait les marches de la montagne, à travers la forêt de pins et de trembles et de rhododendrons.

« Mais les arbres ne poussaient plus sur le plateau où nous étions arrivés, et nous pouvions distinguer facilement les vallées couvertes à la base des pics, sur lesquelles le ciel reflétait ses couleurs ardoisées. A 12,000 pieds au-dessous du niveau de l'Océan, nous atteignîmes les mines d'argent de Stevens, le point le plus élevé du Colorado; une volée de perdrix blanches s'envola devant nous et quelques lièvres des Montagnes Rocheuses s'élançèrent hors de leurs gîtes. Nous montâmes encore, respirant à peine, harassés de fatigue, poussant en avant nos montures qui marchaient difficilement sur le sentier étroit. Ouf! nous étions enfin parvenus au but de notre excursion.

« Devant nous se dressaient les deux pics jumeaux Gray et Torrey, et plus loin, comme qui dirait au vol du chapon, nous avions sous nos yeux une multitude de cimes élancées vers le ciel et entièrement couvertes de neige.

« Nous étions parvenus sur la crête du continent, sur le point culminant du nouveau monde que le professeur Agassiz déclare être l'ancien. Nous éprouvâmes, — cela va de soi, — une impression qui nous empêchait de parler : c'est qu'en effet le tableau nous parut grandiose, sans pareil.

« Il nous fallut camper sur cette cime, où le froid était aussi vif que les sensations psychologiques de ceux qui en supportaient les effets.

« Nous avançâmes encore, pour atteindre les lacs Chicago, le Parc Monument et le Jardin des Dieux. Les lacs dont nous venons de parler sont creusés à la base du mont Rosalie, bien plus au sud, et c'est de leur sein que s'échappe la rivière Chicago. L'élévation de ce point du territoire est de 12,000 pieds. Non loin de là on parvient encore sur la rive d'un second lac aussi rond, aussi gracieux que le premier, alimenté par la fonte des neiges et dont les eaux glaciales sont très précieuses pendant les grandes chaleurs de l'été. Les truites sont nombreuses dans ces lacs; aussi les pêcheurs de Georgetown viennent-ils là se livrer à leur passion favorite, malgré la distance et les mauvais chemins.

« Nous pénétrâmes enfin dans le Parc Monument. On se serait cru véritablement au milieu d'énormes champignons pétrifiés, et lorsqu'on examine de près ces énormes pierres rongées, on se demande ce qui a pu produire ces fantaisies bizarres dont la hauteur varie de 6 à 50 pieds d'élévation.

« Ces « Cèpes géants », de pierre friable; sont placés vers la base des montagnes, le long du parc dont l'étendue est de 1 mille de largeur sur 1 mille 1/2 de longueur.

« On prendrait ce petit endroit pour un cimetière de la population « sélénite ». La pierre de ces « cèpes » est très pâle, d'une teinte blanc jaunâtre.

« Après avoir traversé cette vallée de funèbre apparence, nous nous acheminâmes à travers les montagnes, vers le « Jardin des Dieux », situé à 5 milles des sources du Colorado, dans la direction du nord-ouest. Nous trouvâmes là des pierres à peu près semblables à celles du Parc Monument. Toutefois si les montagnes sont élevées, elles n'ont rien d'extraordinaire. A la « Porte » du Jardin nous dûmes passer entre deux roches de pierre de taille de 350 pieds d'élévation, séparées l'une de l'autre par un espace de 200 pieds. A l'issue de ce passage on aperçoit la cime neigeuse de Pike, qui est d'un aspect très imposant. Ses murs forment une sorte d'amphithéâtre dans l'intérieur duquel

le sol est nivelé. Vers l'horizon les roches accusent encore la forme de champignons, dans la calotte desquels l'eau s'est amoncelée et qui laissent couler, comme le feraient des vasques de fontaines. Les arbres sont rares et le paysage est triste.

« La petite troupe dont nous faisons partie se dirigea ensuite vers le mont Lincoln, la passe de l'Ouest, les deux lacs et la vallée de l'Arkansas. Nous traversâmes la mer — dite « nationale » — et nous parvîmes dans les passes de l'Élan, pour arriver enfin au mont de la Sainte-Croix. Nous étions au beau milieu, au cœur des Montagnes Rocheuses.

« De la place où nous avons dressé nos tentes, nous apercevions deux pics, dont l'un, de forme ronde et de pierre granitique, avait 14,000 pieds de hauteur. Pour arriver à sa cime, il eût fallu sauter par-dessus des amas de pierres brisées: ce rocher, c'était la Plata, le plus haut de tous ceux de l'Amérique du Nord. La chaîne de ces montagnes s'étend du nord au sud, sur une étendue de plusieurs centaines de milles.

« La crête la plus distante, dans la direction du nord, c'est le mont de la Sainte-Croix. Pour s'y rendre il faut encore traverser les Passes de la Montagne Rouge, ainsi nommée parce qu'on trouve des coraux dans la pierre. Nous campâmes à la base d'un énorme rocher, de couleur ocre, que l'on appelle Téocalli, ce qui en langue aztèque veut dire : la Pyramide du Sacrifice.

« Vers l'horizon nous avons vu deux montagnes auxquelles nous avons déjà donné les qualifications de Snow Mass, — le Bloc de Neige, — et Black Pyramide, — la Pyramide Noire. La montée de la première de ces montagnes est très difficile à exécuter. Il n'y a sur les pentes de la roche que des pierres détachées. Ces obstacles sont amoncelés jusque sur le sommet. Rien ne serait plus facile à un homme armé d'un levier de réduire à 200 ou 300 pieds de moins la hauteur de ce pic, en travaillant, pendant une semaine, à faire tomber les pierres dans la vallée.

« Deux hommes qui faisaient partie de notre expédition réussirent dans ce travail sans trop se donner de mal, et nous vîmes d'énormes quartiers de roches choir avec fracas, le long des déclivités du Snow Mass.

« Dans la direction du nord de ce pic neigeux, on désigne aux touristes les Twins, — jumeaux, — qui ont cela de particulier qu'ils ne se ressemblent pas du tout. Les chefs de l'expédition voulurent rendre à ces roches des noms qui leur convenaient mieux : celui de White House, — la Montagne Blanche, — et le Capitole, qui leur sont acquis à tout jamais.

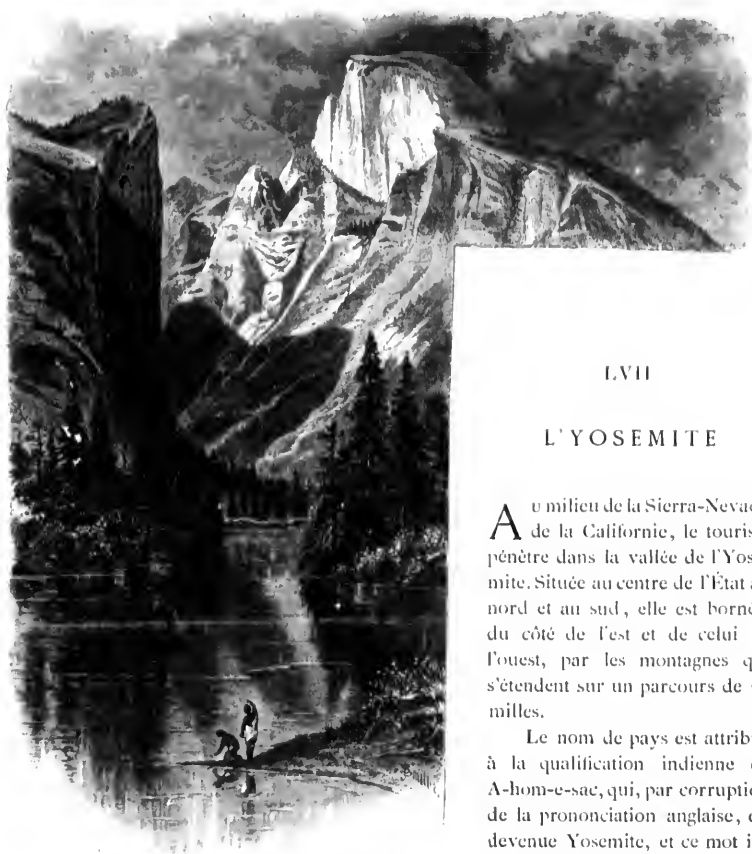
« Nous n'oublîâmes pas de visiter, sur la route qui aboutit au Lac de l'Élan, une très belle cascade dont les eaux s'écoulent à travers les gorges profondes des cañons du Rio Grande.

« C'est à la suite de cette localité que l'on aperçoit la base de la Sainte-Croix, la montagne la plus célèbre de toute la chaîne, dont l'élévation est évaluée à 14,000 pieds et dont la montée est excessivement pénible. Rien n'est plus facile que d'expliquer le nom de cette grande pierre antédiluvienne. Il n'y a qu'à remarquer une sorte de croix latine, de forme allongée, naturellement creusée dans le roc et dans laquelle la neige est amoncelée. Le signe de la catholicité s'est implanté tout seul non loin du ciel d'où il est venu. »





LE MONT DE LA SAINTE CROIX.



HALF DOME.

LA MONTAGNE TENDUE, VUE DE LA RIVIÈRE MERCED.

## LVII

### L'YOSEMITE

Au milieu de la Sierra-Nevada de la Californie, le touriste pénètre dans la vallée de l'Yosemite. Située au centre de l'État au nord et au sud, elle est bornée, du côté de l'est et de celui de l'ouest, par les montagnes qui s'étendent sur un parcours de 70 milles.

Le nom de pays est attribué à la qualification indienne de A-hom-e-sac, qui, par corruption de la prononciation anglaise, est devenue Yosemite, et ce mot indien veut dire le « Grand Ours Grizzly ». Tout porte à croire que ce titre était celui d'un grand chef

peau-rouge, car il existe encore une tribu ainsi dénommée dans les limites de la contrée. Ces aborigènes ont depuis changé leur appellation en celle de A-wah-nee.

En 1851, les mineurs et les trappeurs qui s'étaient établis dans le territoire de Mariposa furent souvent inquiétés par les Indiens, très enclins au vol, et l'on envoya contre eux une compagnie de troupes régulières ayant pour guide un indigène nommé Tevaga. Ces soldats poursuivirent les pillards jusque dans leur retraite, c'est-à-dire au cœur de l'Yosemite. Les Américains, au retour de cette campagne, firent de merveilleux récits sur ce territoire nouveau découvert par eux.

Pendant quelques mois les Indiens restèrent tranquilles, mais, revenant à leur instinct naturel, ils recommencèrent leurs attaques et forcèrent le gouvernement à sévir de nouveau contre eux. La seconde expédition des troupes américaines fut poussée avec une rare énergie, si bien que ces sauvages, traqués, repoussés, lurent forcés de recourir à la protection d'une autre tribu voisine, — celle des Monos, — dont ils n'eurent pas à se louer, car ceux-ci massacrèrent le plus grand nombre d'entre eux : aussi, de nos jours, c'est à peine s'il y a six ou huit Yosemites en vie.

Le premier visiteur sérieux de la vallée dont nous racontons la découverte fut un M. J.-M. Hutching, qui s'y rendit avec des compagnons vers 1855. Après lui d'autres voyageurs suivirent le chemin de ce pays désert, mais le véritable colon de cette contrée fut un M. J.-C. Lemmon. Il y bâtit une cabane qui devint plus tard une ferme et dans laquelle il demeura du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, sans redouter les glaces de l'hiver et les chaleurs de l'été.

En 1864, un acte du Congrès fixa les limites de ce territoire et réserva pour l'usage public, c'est-à-dire pour en faire une propriété nationale, la vallée d'Yosemite et le bois des arbres géants du Mariposa. Cela fut fait au grand déplaisir des premiers occupants, qui résistèrent à cette décision, mais, malgré leurs efforts, toutes leurs réclamations échouèrent, ils perdirent leur procès.

Certain jour de juin nous quittons San Francisco, en route pour la vallée Yosemite. Les wagons du chemin de fer Central Pacific nous avaient transporté à Lathrop, puis à Visalia Division et enfin à travers les vallées de San Joaquin.

Là nous primes place dans une diligence conduite par six chevaux dont le conducteur pressait l'allure à travers champs, sans rencontrer le moindre obstacle à sa course vagabonde. La récolte de blé venait d'être faite, si bien que la terre était complètement nue : aucun arbre, aucun buisson n'égayait le paysage, et, à travers le brouillard, nous apercevions des pics neigeux dont les bases dorées, rougeâtres, orangées nous rappelaient les peintures de Marilhat et de Fromentin.

Le voyage que nous faisons était réellement insipide, car nos yeux ne trouvaient rien pour s'y reposer : ajoutez à cela la chaleur torride du soleil et l'absence de toute brise rafraîchissante. Nous parvîmes ainsi à Hornitas, — un hameau dénué de pittoresque, — et nous aperçûmes la plaine encore plongée dans une obscurité transparente.

Peu à peu les montagnes se montrèrent à nos yeux, couvertes de buissons, au-dessous desquels poussaient des arbres de belle venue, chênes, manzanitas et chamiso. Au pied de l'une de ces montagnes s'élevait Mariposa, sise à 30 milles des plaines et bâtie sans ordre, sans élégance, sans solidité même. La forêt qui entourait les habitations était très dense et les arbres nous semblaient admirables. En effet, ces conifères passaient avec raison pour des spécimens admirables de la végétation californienne et quand, plus tard, il nous fut permis d'examiner de près ceux que nous avions vus de loin, nous nous rendîmes compte de la juste renommée de ces merveilles sylvestres.

Le pays réservé des bosquets de Mariposa couvre une étendue de 2 milles carrés. La première découverte des arbres géants remonte à 1852 : elle est due à un chasseur qui s'aventura jusqu'au lieu nommé Calaveras et qui, à son retour, fut traité d'imposteur quand il raconta ce qu'il avait vu dans ses voyages. Il lui fallut recourir à la ruse pour entraîner quelques amis visiter le pays d'où il revenait. Ceux-ci, à leur tour, s'extasièrent

sur la découverte de leur camarade et bientôt les journaux racontèrent les merveilles de ce pays grandiose.

En 1853, un botaniste anglais publia une description scientifique sur les arbres de Calaveras, qu'il désigna sous le nom de « *Wellingtonia gigantea* », et, en 1854, un autre botaniste français, M. Decaisne, présenta à la *Société de botanique de France* des spécimens de ces productions sylvestres que lui avait adressés le consul de notre pays résidant à San Francisco. Il prouva que ces arbres étaient de l'espèce nommée *Sequoia*, et le nom est resté à cette essence de bois dont nous avons vu des tranches à nos diverses expositions.

L'abatage de quelques-uns de ces arbres a permis de calculer l'âge de ces « mam-mouths » de la végétation.

M. J.-C. Lemmon, — dont nous avons déjà parlé, — a publié une brochure très curieuse dans laquelle il prouve que les plus vieux n'étaient âgés que de 1,200 à 1,500 ans.

L'auteur de ces documents, qui était revenu en septembre 1875 dans le Calaveras, après avoir admiré le groupe des quatre individus qui portent les noms célèbres de « Long-fellow », « Dana », « Torrey » et « Asagray », s'appliqua à compter les couches d'un arbre abattu en 1852. La circonférence était de 97 pieds anglais à la base du tronc. Le plus grand diamètre, à 5 pieds du sol, était de 24 pieds 10 pouces, et le plus petit de 22 pieds 8 pouces. L'opération de compter les couches prit à peu près une journée. M. Lemmon ayant eu soin de calculer en suivant trois rayons différents. Il trouva 1,260, 1,258 et 1,261 ; moyenne : 1,260 ans. A 24 pieds de hauteur, l'arbre avait 1,242 couches bien distinctes.

D'après M. J.-C. Lemmon et plusieurs autres, la croissance devient régulière au tiers de la distance de l'écorce au centre. Près de l'écorce, les couches sont aussi minces que du papier. L'*Hercule*, renversé par un orage en 1862, avait 285 pieds de haut et 14 pieds de diamètre à 25 pieds de la base. On lui attribuait 3,000 ans. Le compte exact des couches en a donné 1,232. Le *Leviathan*, qui a été honteusement abattu et dépecé, et auquel on supposait 4,000 ans, devait avoir 300 pieds de hauteur, 18 pieds de diamètre à 6 pieds du sol, et environ 1,500 ans, d'après le calcul des couches fait partiellement sur divers points de ce qui reste. On passe à cheval sous la voûte formée par la portion inférieure du tronc, qui est encore en place. D'autres pieds plus gros à leur base, mais excavés, peuvent abriter jusqu'à 20, 25 et même 30 chevaux. M. Lemmon les a étudiés avec un soin tel qu'il est fondé à croire qu'ils n'ont, ou n'avaient pas plus de 1,500 ans.

Ce qu'il y a de vrai, au sujet de ces arbres de Calaveras, c'est qu'il n'y a rien de pareil au monde, mais, à dire vrai, ce ne sont pas des géants aussi élevés qu'on veut bien le dire. Par malheur, les Indiens ont employé le feu pour creuser l'intérieur des arbres, ce qui les a fortement endommagés. On trouve, sur un périmètre de 37 milles de long sur 23 milles de large, 365 sequoïas du diamètre de 1 pied 1/2, et, dans le nombre, des arbres qui mesurent de 25 à 30 pieds de circonférence. Deux de ces sequoïas, plus grands que les autres, sont couchés et béants et l'on peut se mettre à l'abri sous la voûte qui forme l'une des parois, à pied ou à cheval. Telle est la description exacte et complète des sequoïas du Mariposa.

Le Clark's rancho, — la ferme de Clarke, — est situé à l'extrémité de la grande route. C'est là que l'on trouve un repos passable, un coucher à peu près acceptable, des guides et des chiens, indispensables pour se hasarder dans les déserts de l'Yosemite. Une fois parti, on monte des chemins tortueux, on descend dans des vallées profondes,



LA GORGE DE MERCED.

et l'on foule aux pieds des prairies couvertes de fleurs et bordées par des bosquets de sapins. Ça et là des couches d'énormes blocs de rochers obstruaient la route; on les franchissait, et l'on pouvait voir du sommet de quelques-uns les pics ardens de la Sierra.

Notre petite caravane parvint, dans l'après-midi, à Paregoy, une sorte d'étable flanquée d'une maison rustique. Du seuil de cette métairie du désert on pouvait voir des prairies couvertes d'un fourrage naturel, et placées le long des rivières qui coulaient en cet endroit. Des manades de chevaux et des troupeaux de vaches paissaient dans les environs. Après avoir partagé un repas succulent, nous nous dirigeâmes vers Inspiration Point, — le Cap de l'Inspiration, — que l'on peut appeler le cratère de la lune. C'est un chaos indescriptible qui n'a rien d'égal au monde. Dante

en eût placé la description dans ses poèmes. La descente du côté des vallées était réellement périlleuse, et il nous fallait souvent quitter nos selles pour ne pas être jetés par-dessus la tête de nos montures. Mais, une fois arrivés, la beauté du paysage nous transportait à chaque pas, et nous regrettions tous que ce pays de l'Yosemite fût si éloigné des grandes villes des États-Unis. L'industrie humaine aurait fait des merveilles avec ces fantaisies de la nature qui n'exigeraient qu'un très petit nombre de travaux pour devenir des merveilles. La forme des rochers, que l'on prendrait pour des tours, des châteaux, des pyramides, tout contribuerait à rendre ce coin du globe une des curiosités



LES ARBRES GEANTS DU MARIPOSA.

les plus bizarres du monde. De la vallée — cañon — de Tenoya, sise à la pointe sud, jusqu'à la rivière de Bridal Veil, la descente est seulement de 35 pieds. Ce courant d'eau, très mince pendant la saison d'été, est un torrent qui emporte tout à l'époque de la fonte des neiges. Les prairies qui le bordent sont couvertes d'une herbe qui tient du jonc; mais au milieu de cette verdure grossière on peut admirer des fleurs dont l'éclat est sans pareil. Ça et là s'élèvent des peupliers, des bouleaux, des cotonniers, des cèdres, des pins isolés, ou groupés dans un désordre tout à fait poétique. L'arbre qui pousse le mieux sur les collines est le chêne blanc.

Du haut de la roche qui sert de piédestal à la chute d'eau de la Sentinelle, la vue est admirable : on a, à droite, El Capitan, montagne de 3,300 pieds d'élévation; à gauche, les roches de la Cathédrale, de 2,700 pieds de hauteur, et qui semblent tous les deux fermer la vallée. La colonne de Washington, qui a 2,000 pieds, projette son ombre sur les déclivités du Half Dome, dont la cime atteint 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La plus belle des cascades, — le Yosemite Fall, — est réellement grandiose dans son ensemble, car elle mesure 2,600 pieds, de la cime à la base. Qu'on se figure une succession de chutes se relevant, retombant, menaçant encore, et tout cela surmonté, environné d'un brouillard, ou plutôt d'une poussière liquide.

Dans la saison printanière, la cascade est décuplée, eu égard à la fonte des neiges.

Tandis que nous admirions ce cataclysme de la nature et cette vallée elle-même si exceptionnelle, si différente de tout ce que l'on a vu autre part, notre attention fut distraite par l'arrivée d'une troupe d'Indiens errants, dépenaillés, mais toutefois robustes, corpulents, qui venaient avec leurs wigwams s'installer pour quelque temps dans le pays. Ils étaient là une cinquantaine, hommes, femmes et enfants, qui s'abritèrent rapidement sous des tentes de feuillage et ne tardèrent pas à préparer leur modeste repas : des baies cueillies dans les bois, quelques grillades de viande de cerf et du poisson qu'ils avaient pêché dans les ruisseaux voisins. La plupart de ces Peaux-Rouges étaient assez malpropres; mais la rivière était là, ils s'y jetèrent, quoique les eaux fussent très froides, et, se servant d'un savon que nous leur offrîmes, ils firent une toilette complète. Ces enfants de la nature ne sont pas aussi « incivilisables » qu'on voudrait le faire croire, et nous nous disions qu'avec du bon vouloir, de la patience et du temps, on aurait pu, aux États-Unis, obtenir de bons résultats par un système suffisant d'éducation; mais telle n'est pas l'opinion de l'*Indian Department* de Washington.

Le lendemain de cette rencontre, nous aperçûmes devant nous, près du chemin que nous suivions, une caravane composée de colporteurs, de mulets chargés de ballots, qui s'en allait à l'aventure. Les hommes qui composaient ce déplacement nomade étaient en quête d'affaires sur les frontières, prêts à échanger ou à vendre avec qui voudrait. Ils campèrent près d'une source à trois portées de fusil de notre installation et, le jour suivant, à notre retour d'une excursion dans les montagnes, nous vîmes ces gens, mêlés aux Indiens, organiser une course aux chevaux. Dans ce site de la Californie, aussi bien que par ailleurs dans les *rings* des *horse races* de l'Europe, les parieurs échangeaient leur parole : on voyait briller dans leurs mains des pépites d'or, enjeu de leurs gageures. Puis, arriva le moment psychologique : celui de la course décisive. Les chevaux étaient alignés, sans selle, sans étriers, par conséquent. Ceux qui les montaient, à peu près nus, se tenaient à l'aide de leurs genoux serrés sur la croupe des montures. Les juges du camp étaient à

leur posté, assistés par des *starters*. Enfin, le signal du départ fut donné. Dans le nombre des animaux, le favori était un cheval gris bleu, qui semblait plus vif, plus rapide que ses congénères. Les exclamations furieuses ou enthousiastes de tout ce monde-là assourdisaient nos oreilles et, paraît-il, celles des juges de la course, qui sommeient les assistants de se tenir tranquilles. Les chevaux avaient disparu, et l'on attendit leur retour pendant dix minutes. Enfin un nuage de poussière se montra sur la droite, à l'horizon : les *racers* revenaient au point de départ. Malgré les désirs ou plutôt les ordres exprimés par les juges, l'explosion des hurlements se renouvela. Le « Black horse » était vainqueur. Et, au même instant, les *betters* se précipitèrent sur lui et sur son cavalier pour le complimenter à leur manière. Tous, perdants et gagnants, joignirent leurs félicitations sans la moindre rancune, et les premiers noyèrent dans l'ivresse le dépit de leur défaite.

Nul ne peut se vanter d'avoir vu avec soin ce pays curieux de la Californie, s'il n'a gravi le « Cloud's Rest », le Repos des Nuages, — du sommet duquel on domine toute la contrée. Ce coup d'œil est sans pareil, magique, idéal, et la fatigue que l'on a subie est bien vite oubliée par le plaisir qu'on éprouve.

Lorsqu'on revient de cette excursion dans l'Yosemite, on passe généralement par les chutes de Too-lulu-Walk, vis à vis desquelles sont celles de Vernal et de Nevada. Entre elles est le Cap of Liberty, — le Bonnet de la Liberté, — roche bizarre qui a réellement la forme d'un couvre-chef phrygien.

Dans les pentes nord du cañon de Tenaya, on se trouve en présence d'une sorte d'Y, formée par la gorge Merced et l'autre vallée. La gorge de Merced elle-même a la forme d'un T, dont la construction est due à la Merced à droite et au Too-lulu-Walk. Le Glacier Point est un éperon qui s'avance abruptement à droite dans la vallée et se sépare ensuite en deux. De la cime de ce cap terrestre on domine la vallée de 2,300 pieds d'élévation.

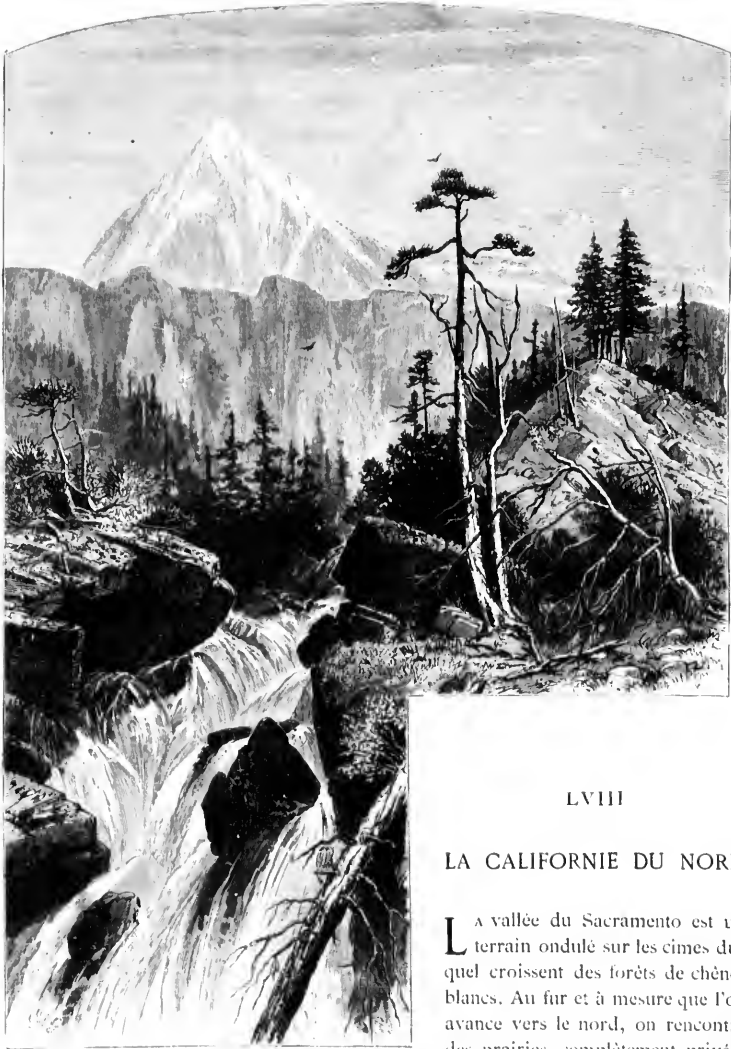
Nous nous dirigeâmes ensuite vers Paragoy, situé à 6 milles plus loin, en suivant un chemin à travers la forêt épaisse. La vallée était ensevelie dans le brouillard, et nous croyions passer à travers un rêve. Vers le déclin du soleil, les rayons de cet astre brillant disparaissaient derrière les pics neigeux et nous offraient un spectacle féerique. Peu à peu, la clarté de la lune éclaira l'espace éthéré. Nous sortions des passes de l'Yosemite pour nous avancer sur la route de San Francisco.

Les visiteurs nomades ne sont pas les seuls qui se rendent dans l'Yosemite. On évalue que, entre le mois de mai et celui d'octobre, plus de 2,000 personnes passent par là. Aussi a-t-on déjà élevé trois hôtels dans le pays, où l'hospitalité se donne, moyennant finance, bien entendu, mais à des prix relativement raisonnables. La nourriture n'est pas variée, en raison de la difficulté de se procurer des vivres de choix, mais enfin il y a le nécessaire. Un Yankee a fait construire un bar room, — sorte de café-brasserie, — où le luxe des glaces éblouit la vue, et il a ajouté un billard et un... piano à son mobilier. Un bureau de télégraphie a même été établi dans le voisinage, lequel communique avec le monde entier. On trouve également dans cet endroit une petite maison habitée par les délégués du gouvernement, chargés de la location des terrains, et par un garde dont les fonctions sont de veiller à ce que l'on n'abatte point les bois dans les limites des concessions.





LE CANYON ELVAGA, VU DE LA CIME DU GLACIER.



LE SHASTA DE LA SIEPRA NEVADA.

LVIII

## LA CALIFORNIE DU NORD

La vallée du Sacramento est un terrain ondulé sur les cimes duquel croissent des forêts de chênes blancs. Au fur et à mesure que l'on avance vers le nord, on rencontre des prairies complètement privées d'arbres et aussi plates que le sont celles de l'Illinois. La monotonie de

ce territoire n'est rompue qu'à Marysville Buttes, montagnes d'origine volcanique qui se dressent tout à coup devant le touriste.

La ville, qui porte le même nom que celui de ces rochers, est bâtie à peu de distance de là, sur les bords d'un ruisseau tributaire du Sacramento que l'on appelle Feather River, — la Rivière de la Plume. On aperçoit les montagnes de la rive est du Sacramento, dont les rivages sont bordés d'aulnes et de cotonniers. Ces derniers spécimens de la végétation californienne sont très touffus et produisent beaucoup d'ombrage, mais ils ne sont pas très élevés. La teinte sombre de leurs feuilles tranche sur la couleur rougeâtre des rochers volcaniques des Buttes. Çà et là des vignes sauvages attachent leurs vrilles aux arbres, formant ainsi des rideaux de verdure propres à abriter les habitants des ranchos voisins; mais ces colons, assez rustiques et peu amateurs du pittoresque, préfèrent voir leur champ dénudé afin d'y récolter du blé. La rivière coule à la base des Buttes, portant les blanches voiles des embarcations qui remontent le courant, poussées par la marée montante. Plusieurs petits lacs, dispersés dans la plaine, servent de miroir aux nuages qui passent.

Sur les déclivités de la montagne, les colons ont adossé leurs vignobles à leurs vergers, et les troupeaux vont paître l'herbe épaisse qui pousse dans tous les coins. Sur les cimes, par exemple, la roche est pelée et les présents de Pomone et de Cérès ne peuvent pas croître entre les fissures de la pierre, où la terre végétale fait défaut. C'est là que le chasseur va poursuivre les lièvres de la Californie, gibier fort peu estimé, car il se nourrit absolument de sauge sauvage, et sa chair a conséquemment un goût détestable.

Du haut de ces collines, la vue s'étend sur des plaines immenses entièrement cultivées, couvertes de vignobles, de vergers, d'arbres fruitiers et de moissons. A différents endroits on voit, abritées par des chênes, les demeures des pionniers de ce vaste pays. Enfin, vers l'horizon lointain, les cimes de la Sierra Nevada dressent leurs pics majestueux sur la gauche de la route qui remonte vers le nord.

C'est à Lassen's Buttes que le voyageur parvient à la base de ces montagnes dont les pics sont couverts d'une neige qui ne fond jamais. La rivière baigne la base de ces glaciers géants et l'on commence à comprendre la différence de température au déboisement qui se produit et devient complet sur les hauteurs. Seulement les rives du courant d'eau sont bordées de bosquets superbes : les arbres qui les composent atteignent des proportions grandioses et du milieu, ou plutôt de derrière ces forêts, les cimes neigeuses produisent un effet qui impressionne le touriste.

Tout porte à croire que ces arbres sont très vieux : leur ramure immense et la quantité de gui qui couvre leurs troncs prouvent assez cette assertion. Lorsque les brouillards du matin enveloppent ces rois des forêts, on se croirait au milieu d'un pays féerique. Les nuages dorés par le soleil levant semblent autant de « willis » reprenant le chemin de leur demeure éthérée, après avoir dansé toute la nuit sur le gazon.

Peu à peu les vapeurs se dissipent et le paysage se montre dans toute sa splendeur, éclairé par les rayons d'un soleil dont rien ne ternit l'éclat. Partout où la culture n'a pas été introduite dans l'endroit où le touriste voyage, il trouve devant lui un sol couvert d'une végétation drue, particulièrement composée de sauge amère. On suit la route tracée par les roues des wagons qui ont transporté les mineurs aux *elderados* découverts dans la Sierra Nevada, ou particulièrement aux mines d'argent qui sont très nombreuses. Au milieu de la route se trouve un rancho qui sert d'escale aux *gambusinos* allant aux mines ou en revenant. L'étoile polaire qui les guide vers le pays des richesses et ce rocher géant forment le frontispice de ce chapitre.

Le tracé du chemin de fer en cours d'exécution passe au milieu de l'épaisse forêt du vallon de Pitt River. On parvient à cet endroit en se hissant de vallées en vallées ensoleillées, bordées de collines ombragées par des chênes. Un peu plus loin des pins remplacent ceux-ci, puis vient la région granitique dont les roches bleuâtres se dressent à 3,000 pieds et prennent des formes essentiellement fantastiques. Ces roches que les Américains ont appelées *castellated*, c'est-à-dire en forme de château, ressemblent véritablement à des constructions féodales démantelées, dans les interstices desquelles des arbres ont poussé et offrent l'aspect d'un drapeau laissant flotter au vent la toile verte dont il est formé. Les cris des aigles qui ont bâti leurs aires sur ces cimes ajoutent encore à la ressemblance dont nous parlons. On dirait des appels de guerriers se défiant aux combats.

L'aspect général de cette chaîne de montagnes est fort comparable à celui des Alpes, et l'on se plaît à laisser sa vue s'égarer sur ces pics neigeux, dont la base est enfoncée dans un buisson de verdure éclatante.

Ce que l'on remarque surtout dans les arbres de cette Californie du Nord, ce sont leurs troncs ressemblant à des colonnes sarrasines, car ils atteignent souvent 150 pieds sans porter aucune branche et leur cime ombreuse est aussi dorée que si elle avait été passée au procédé Ruolz. Ces pins, d'une essence particulière, se nomment « sugar pines » ; on les trouve souvent côte à côte des « sequoias » géants. Certains d'entre eux mesurent 130 pieds à la base ; leur hauteur varie de 300 à 350 pieds.

Quoique la chaîne des montagnes de granit et de pierre calcaire s'allonge majestueuse et non interrompue, le long de la rivière Pitt, la forêt de pins s'arrête à cet endroit. La vallée s'élargit et le sol redevient une vaste prairie. C'est là le campement favori des Indiens qui sont connus sous le nom de *Pitt Redskins* et dont les tentes de peaux se dressent au milieu des herbes, hautes de plus de 6 pieds. Parmi les essences d'arbres qui couvrent les bords de la rivière, on montre les « manzanites » et des érables à sucre : les sapins et les cotonniers forment ensemble des bosquets compacts.

La rivière roule ses eaux avec une grande rapidité, mais elle n'est ni profonde ni large. Les saumons se trouvent en si grand nombre dans ce courant d'eau qu'ils montent les uns sur les autres.

Le pays de Pitt River, ou plutôt, d'après les géographes, le Haut Sacramento, est complètement désert. On y retrouve, comme dans tout ce pays sauvage, des lacs nombreux, des roches pelées, ou terminées en forme de châteaux forts : on se croirait revenu en plein pays d'Adirondack.

Vers le sud et du côté de l'est, le touriste rencontre les montagnes de Fer, dont les gibbosités renferment un minéral qui vaut de l'or et qui enrichira les générations futures. Les Indiens qui habitent ce territoire donnent à cette heure beaucoup de tablature aux autorités civiles et militaires du pays. Ils se sont réunis aux trébuchés de Modoc et de Rogue River pour attaquer les pionniers colons. Si l'on peut arriver sans danger devant les campements pittoresques de ces sauvages, on trouvera chez eux une saleté immonde. Les squaws sont horriblement laides : leur occupation constante est de couper en deux les saumons et de les faire sécher et fumer pour la provision d'hiver. Les enfants à la mamelle sont emmaillottés et portés sur le dos de leurs mères. Ce qui est de particulier chez ces *babies*, c'est qu'ils ne crient pas et regardent les étrangers avec des yeux ardents.

À dater de l'endroit appelé vallée de Pitt, le chemin traverse une forêt de pins de



LE MONT PILOTE. — PILOT KNOB.



J. F. BAZZANI

LES CHUTES DE WILLAMETTE.

montagnes, et le touriste arrive à un point élevé d'où il aperçoit les cimes du Shasta, qui sont très curieuses à observer. La station du voyageur est placée à Sissous, petite localité composée de *ranchos* de différentes grandeurs autour desquels sont plantés des vignobles et des vergers d'arbres à fruits. Partout où la culture n'est pas organisée, l'herbe pousse, au milieu de laquelle on voit des touffes de sauge amère. Tout autour de ce pic sont échafaudées des collines dont la formation est due à de la lave, de la boue, et des scories lancées, dans les temps préhistoriques, par le volcan éteint du Shasta. C'est de l'autre côté de ces boursoufflures naturelles que l'on parvient à la base du grand cône mesurant 14,440 pieds et projetant ses « éperons » dans toutes les directions. Ce pic couvert de neige impressionne vivement celui qui le contemple, car les teintes rosées de la roche formée par le cañon ne sont pas ordinaires. Ajoutons à cela la couleur bleuâtre des glaciers qui ajoute son charme à l'attraction générale. Cet ensemble transporte d'admiration celui qui le contemple, vers le coucher du soleil, lorsque les rayons de l'astre brillant doré l'horizon avant de disparaître.

Vers le milieu de la journée, on dirait, à voir une sorte de buée qui s'échappe de la cime du Shasta, que le volcan fume encore et qu'il va montrer de nouveau, ce qu'il peut faire quand il entre en colère. On s'attend à voir un spectacle pareil à celui du Vésuve et l'on cherche déjà un point d'appui en cas de commotion volcanique.

Le Shasta est le pendant, à peu de chose près, du Mont Blanc des Alpes, à cette différence près que la montagne californienne n'est pas scindée en plusieurs mamelons. Aussi peut-on la voir et l'examiner de Sissous, sans être obligé d'en gravir les pentes abruptes et impraticables. De quelque côté que l'on se place, on aperçoit ce cône géant dominant toute la nature environnante.

Pour se rendre à Strawberry Valley, — le Val des Fraises, — un charmant séjour où habite un fermier dont la récolte de pêches et de raisins est célèbre, — il est indispensable de passer par la route du Shasta. Près de la demeure du propriétaire, on est obligé d'acquitter un droit de péage à cet original qui, ayant fait lui-même le chemin, prétend rentrer dans ses frais.

Cette route coupe en deux le Val des Fraises, dont le sol est uniquement composé de pierre ponce.

Du côté gauche de ce chemin on longe le Black Butte, — la Montagne Noire, — autre volcan éteint d'une taille monumentale, dont on aperçoit la cime se perdant dans la nue. Au-delà du lac de Lower Klamuth, on parvient au Pilot Knob, la plus haute cime des monts Siskiyou, route ordinaire des gens qui se rendent dans l'Orégon. Cette chaîne de monts escarpés mesure 2,500 pieds et la pointe, — le Knob, — est hissée à 1,800 pieds en l'air, au-dessus de la montagne proprement dite.

L'aspect de la passe à travers les rochers n'est pas précisément très gai. Cette tristesse est d'ailleurs inhérente à tout pays volcanique. Les pointes de rocher sont si nombreuses que l'homme ne peut trouver aucun endroit pour se cramponner à la pierre. Ça et là quelques lambeaux de gazon apparaissent dans la pente de la montagne, mais ordinairement le granit est complètement dénudé. Toutefois les arbres qui ont poussé à la base sont d'une belle venue. Du reste, plus l'on avance dans la direction de l'Orégon, plus la forêt est remarquable et plus les chênes, les pins, les mélèzes et les bouleaux atteignent des tailles géantes.

Les chariots et les chevaux des voyageurs s'avancent à l'abri des intempéries de l'atmosphère, sous des berceaux de verdure que l'on prendrait pour les avenues d'un parc. Les chênes surtout, dans ces régions du Nord, ont poussé par groupes serrés, de façon que chaque tronc ait suffisamment d'espace malgré ce rapprochement si pittoresque. Il est un fait acquis, c'est que tout « metteur en scène » de jardins devrait avoir visité la Californie du Nord pour compléter son éducation de dessinateur émérite d'un parc ou d'un jardin public. Les guis se sont accrochés à tous les arbres et ceux-ci, bien souvent, périssent étouffés par les étreintes de ces parasites. Il est cependant certains de ces énormes chênes qui, tout en ayant leur base ornée de guis, n'en sont pas moins robustes et se maintiennent en bon état de verdure au-dessus du tronc.

Après avoir dépassé le Pilot Knob, la route force le voyageur à sauter par-dessus la rivière Rogue, joli courant d'eau, peuplé de nombreux saumons, mais dont les bords sont malheureusement habités par des Indiens querelleurs et toujours disposés à attaquer les pionniers et les voyageurs.

L'une des branches de cet affluent du Sacramento se nomme le ruisseau Grave, — autrement dit des Tombeaux, — en souvenir des nombreux meurtres perpétrés en cet endroit par les maudits Peaux-Rouges, qui ont enterré les cadavres de leurs victimes sur les bords du courant d'eau.

De l'autre côté du Grave, la route s'insinue au milieu des montagnes Umpqua, où se trouve un cañon d'un aspect sinistre de 11 milles d'étendue, dont les roches perpendiculaires ont 2,500 pieds de hauteur. Si bien que celui qui est en bas peut très difficilement apercevoir l'azur du ciel en haut. L'homme se sent réellement petit quand il se voit au milieu de cette nature grandiose. La route est mauvaise, elle est pratiquée pour ainsi dire dans le lit du torrent de Umpqua, où l'eau ne coule que pendant l'hiver, et au printemps, quand les neiges se fondent et qu'alors le courant s'emporte et entraîne tout ce qu'il trouve sur son passage. On raconte même que bon nombre d'émigrants ont été noyés dans ce cañon, après avoir été surpris par une crue à laquelle ils ne pouvaient s'attendre. Un orage imprévu avait suffi pour obstruer le passage où l'eau coulait à pleins bords. Et la pauvre caravane, emportée, ne laissait que des cadavres d'hommes et d'animaux, et des débris informes de sa petite fortune.

Si nous ajoutons à ces malheurs imprévus les embuscades des Peaux-Rouges qui surprenaient par devant et par derrière les émigrants ayant pénétré dans le cañon, tuant tout ce monde et abandonnant leurs cadavres aux aigles et aux urubus voraces, nous aurons raconté les dangers d'une traversée dans ces pays déserts.

Enfin nous voilà hors du cañon. Nous sommes arrivés à Roseburg, un site ravissant qui forme un heureux contraste avec les horreurs de la passe de Umpqua. Désormais plus de danger à courir : on peut s'abandonner au charme d'admirer un paysage gracieux. Le voyageur est parvenu en plein cœur de l'Orégon, au milieu de la vallée située entre la chaîne qui borde la côte vers l'ouest et la chaîne de la Cascade vers l'est. On aperçoit les cimes des Trois Sœurs, pics couverts de neige, au bas desquels est bâti Eugene City. Ces roches s'élèvent du centre d'une chaîne de pierres volcaniques d'une hauteur immense, dont les cônes sont ensevelis dans une couche de neige. Vues du chemin, ces roches blanchies paraissent être d'une taille uniforme. La rivière Mackenzie coule dans la vallée, et sur la rive de l'est on montre des colonnes basaltiques qui s'élèvent à une



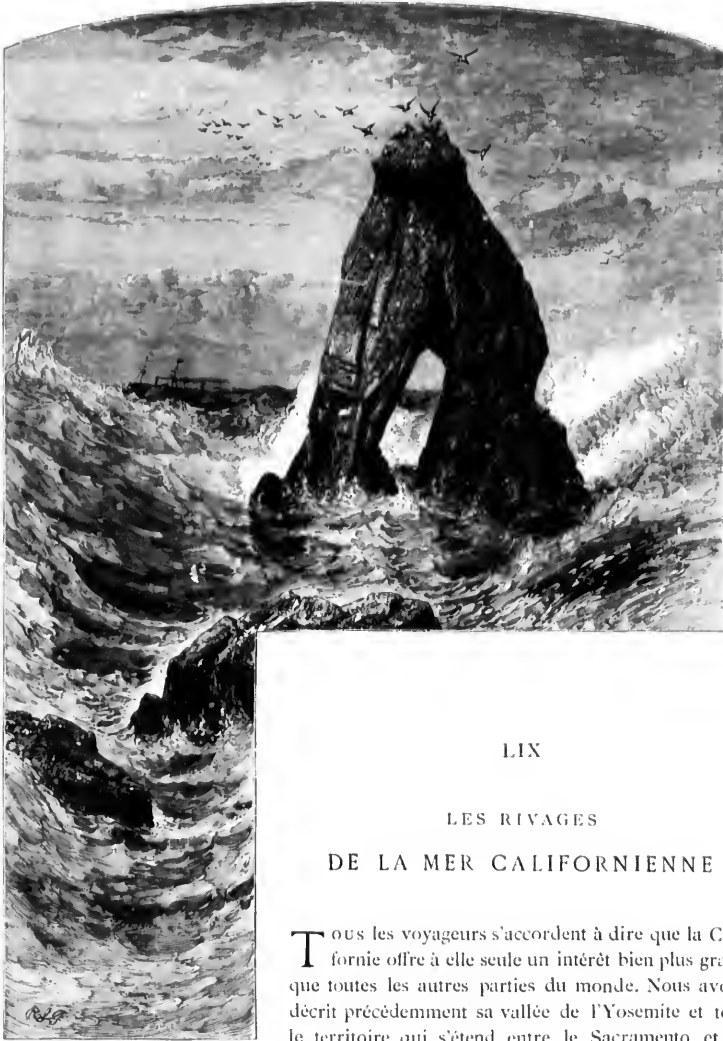
très grande hauteur. On les prendrait pour des travaux cyclopéens dont la couleur est à la fois brune et rougeâtre.

La plaine est couverte d'herbages très aimés par les ponies des Indiens que l'on trouve réunis en troupes dans ces parages. Les tentes de ces aborigènes sont placées çà et là dans le paysage, le long de la lisière de la forêt qui croît jusqu'à la hauteur de 6,000 pieds, sur les flancs de la roche escarpée.

Les pics des Trois Sœurs sont moins aigus que ceux d'autres montagnes du même genre; mais ce qu'il est très curieux d'observer, ce sont les blanches couches de neige au-dessus desquelles planent les nuages et un brouillard qui se résout souvent en pluie.

Les Peaux-Rouges s'imaginent que ces trois pics étaient des géants femelles, ayant été les femmes du grand Manitou et qui furent changées en pierre pour s'être révoltées contre lui. Il y a d'énormes quantités d'érables à sucre dans le pays et les sapins sont couverts de pignons verdoyants. Le gazon est composé de plantes rudes au toucher, disséminées sur un sol sablonneux. Et pourtant l'homme qui apporte son industrie dans ces parages retire bientôt le fruit de ses labours. Les pommes de terre poussent avec rapidité dans ces terrains et le blé produit les plus riches moissons. On construit à travers ce pays une voie ferrée sur laquelle les machines à vapeur siffleront bientôt et jetteront leurs nuages de fumée prêts à se fondre dans l'espace.

Non loin de là, dans la même chaîne de montagnes, voici la rivière Willamette, près de laquelle est bâtie Portland, ville capitale de l'État. Ce courant d'eau, large d'un mille environ, redevient très étroit dans les parages de la cité d'Orégon. Les rochers sur lesquels sautillent les ondes de la Willamette sont d'un granit noir comme l'Érèbe; ils ont été creusés en forme de fer à cheval, de telle façon que la chute est fort pittoresque. On peut, — tant l'espace est resserré, — atteindre la rive opposée à l'aide d'une pierre. La hauteur de cette cascade est de 70 pieds et la vapeur d'eau qui s'élève au-dessus du torrent produit un effet sublime. On jurerait voir devant soi un énorme chaudron plein d'eau bouillante. Mais il serait à désirer que l'aspect de cette cascade fût plus monumental et la chute d'eau plus abondante. Le voyageur qui, du haut du balcon de l'hôtel, contemple cette curiosité aquatique, ne peut s'empêcher de dire que les Orégoniens, très admirateurs de *leur* cascade, prennent leurs « oies » pour des « cygnes. » Pour bien jouir de l'aspect de cette rivière sautillante, il faut descendre vers la partie basse. La vue de ces rochers volcaniques, surmontés de pierres basaltiques, l'eau qui jaillit, tout inspire et pousse à l'admiration. Une fois tombée dans le gouffre qu'elle creuse tous les jours davantage, la rivière Willamette se hâte de fuir, en écumant et en se heurtant à tous les coins de son lit. La poussière aquatique n'est pas aussi abondante dans cet endroit que sur les autres cascades du même genre, et cela tient à ce que l'onde se précipite à travers des roches tombées dans le lit qu'elle occupe, grâce aux efforts incessants d'un choc destructeur et continu. Un poète pourrait retrouver, dans son imagination exaltée, les naïades et les nymphes des bois et des eaux; mais les Orégoniens sont plus prosaïques : ils se contentent de maugréer contre les besoins indispensables d'un portage, c'est-à-dire d'un transbordement qui les conduit en bateau à vapeur à Portland, situé à 12 milles depuis la jonction de cette rivière jusqu'au cours du Grand Columbia.



LE ROCHER DES MOUETTES.

## LIX

### LES RIVAGES

### DE LA MER CALIFORNIENNE

Tous les voyageurs s'accordent à dire que la Californie offre à elle seule un intérêt bien plus grand que toutes les autres parties du monde. Nous avons décrit précédemment sa vallée de l'Yosemite et tout le territoire qui s'étend entre le Sacramento et la rivière Willamete; il nous reste à parler de la côte baignée par le Pacifique, qui est particulièrement

placée entre la mer et les montagnes de l'est du Coast Range, autrement dit la Chaîne de la Côte.

Cette portion du pays californien est curieusement disposée : tantôt la montagne s'est retirée en arrière, comme si les rochers redoutaient la fureur des vagues, tantôt les falaises s'avancent hardiment au-dessus de l'abîme et forment des promontoires qui semblent braver les fureurs formidables des voix de l'Océan. On comprend, rien qu'à la simple inspection de la côte, qu'entre les rochers de granit et les ondes écumantes la bataille est éternelle : il n'y a qu'à examiner avec attention toutes ces roches de forme bizarre qui sont souvent entourées par les eaux, ou bien qui tiennent à peine à la montagne, d'où elles seront détachées à la première tempête. En suivant la côte, depuis Eureka, dans la baie de Humboldt, jusqu'au comté de Sanowa, on est étonné de rencontrer à chaque pas d'énormes blocs autour desquels le vent hurle, et dont la cime sert de point de refuge aux oiseaux palmipèdes, dont les cris vous assourdissent au plus haut degré.

Dans d'autres endroits de ce pays nouveau, les forêts couvrent le sol, et le touriste qui s'aventure sous ces ombrages a la plus grande difficulté à les franchir sans y laisser souvent une partie de ses vêtements. Il n'y a pas d'hôtellerie dans ces contrées encore inexplorées, et il faut se résoudre à vivre comme l'on peut, où l'on peut.

L'émigration s'est portée du côté des mines, ou vers les vallées de l'intérieur pour s'y livrer à l'agriculture, car la terre est très favorable aux travaux des champs, à la plantation des vignes et des arbres fruitiers. Du reste, les nouveaux colons n'ont eu qu'à émonder et à tailler les vergers qu'avaient autrefois organisés les *padres* missionnaires. De nos jours, les troupeaux sont nombreux et l'on se croirait en pleine Normandie.

Les habitants de la côte californienne sont pour la plupart originaires du Missouri. On trouve cependant dans leur nombre des Espagnols et quelques Russes, dont les parents avaient des rapports avec la Compagnie des Fourrures de Russie, à l'époque où les Moscovites établirent un comptoir sur la côte californienne.

Ceux qui voyagent en Californie font usage des *mud wagons* pendant l'été et des diligences lorsque l'hiver sévit dans le pays. On emploie également les chevaux de selle de la race des montagnes, dont le prix n'est réellement pas élevé. Les chemins ne sont pas très beaux, il faut l'avouer; mais enfin ils suffisent tels qu'ils sont.

Le voyage n'offre rien de bien intéressant jusqu'aux environs du cap Mendocino. Mais à cet endroit la montagne s'est élevée et a pris l'aspect d'une véritable falaise qui surplombe l'océan Pacifique. Dès qu'on a traversé le Eal River, — la Rivière de l'Anguille, — dont le courant est très important, on suit un chemin qui borde le mont Pierce et aboutit à un chaînon de collines parallèles au rivage de l'Océan. Toute cette montagne Pierce est complètement couverte de ce bois rouge : quelques-uns de ces arbres mesurent 300 pieds de hauteur et leur circonférence est de 12 à 15 pieds. Ce sont des géants admirablement proportionnés, et, vus le matin, quand ils ont encore leur cime perdue dans le brouillard qui se lève, ces *red woods* ressemblent à des fantômes géants. Viennent les rayons du soleil, et alors chaque feuille brille comme si elle était argentée, et le tronc de chaque arbre ressemble à un meuble de palissandre réverbérant la lumière. Nous ajouterons que, dans l'espace éthéré, l'azur rappelle celui du ciel de la Provence, sillonné à différentes reprises par des nuages roses qui semblent courir comme des fous à la suite l'un de l'autre.

Tout en avançant sur le chemin qui aboutit au cap Mendocino, on perçoit le bruit des vagues se croisant sur ces récifs, les cris stridents des albatros et des goélands pêchant et prenant leurs ébats. Bientôt l'œil distingue le vaste horizon de la plaine liquide.

Les rochers qui la bordent ne sont pas très élevés ; certains sont détachés de la côte et on les prendrait pour des épaves isolées au milieu de récifs. La nature de ces pierres est basaltique, striée, de diverses couleurs. Tantôt la mer s'est ouvert un passage sous la roche, comme à Étretat ; sa base, toujours mouillée, est de couleur sombre ; mais la cime et le dôme montrent une teinte gris clair, surmontée de blanc, qui est tout bonnement celle du guano des oiseaux innombrables de l'Océan, nichant là et y élevant leurs petits. Lorsque le jour paraît, on n'entend pas le moindre bruit, et ce silence dure tant que le brouillard n'a point disparu. Mais, dès que l'atmosphère a repris sa pureté, on voit les palmipèdes partir l'un après l'autre, en contournant la roche isolée. Lorsque toute cette bande d'êtres ailés a pris son vol en criant, elle s'élançe en avant sur les eaux, en ne laissant sur la roche que les oisillons ouvrant leurs becs et attendant avec impatience leurs parents qui sont partis à la pêche pour les nourrir. Et, ces goélands, ces mouettes, ces pingouins savent bien où est la récolte de la mer. Peu à peu, dès que la pêche est faite, on voit ces grands êtres ailés se diriger de nouveau à l'endroit où l'amour maternel les appelle. Des pélicans, des cormorans se trouvent dans le nombre de ces habitants du rocher. On y compte aussi des *mures*, dont les œufs passent pour un des mangers les plus délicieux. On les vend par milliers sur le marché de San Francisco.

Rien n'est plus accidenté que la côte californienne que l'on rencontre aux abords du cap Mendocino. Le touriste qui descend sur le sable du rivage maritime se plaît à suivre les mouvements du ressac, qui ne ressemble point à celui de l'Océan Atlantique. Nous n'apprenons rien à nos lecteurs en leur disant que, sur les côtes de l'Europe, aussi bien que vers celles de l'Amérique, du côté de New-York, et sur toute la ligne, les vagues se suivent sur une étendue de 200 mètres environ, au moment de la marée montante. Dans l'Océan Pacifique, au contraire, c'est à peine si, par un temps calme, la mer remonte en moutonnant ; on se demande sans se l'expliquer ce que veut dire ce calme insolite ; mais tout à coup la mer s'irrite, les eaux se dressent comme des serpents prêts à se jeter sur celui qui les a dérangés dans leur sommeil ; elles atteignent 12 et 15 pieds de hauteur, et cette convulsion liquide s'étend sur un espace d'un mille. Ce cataclysme imprévu étonne, émerveille, et abasourdit celui qui le contemple.

Tout autour des rochers isolés le bruit est épouvantable ; il rappelle celui que la mythologie attribue aux chiens qui attaquèrent l'infortunée Scylla, métamorphosée par la magicienne Circé. Tout le long de la côte de Mendocino, les roches montrent des formes étranges aux touristes égarés dans ces parages. Le basalte, plus dur ou plus mou, suivant les couches, a résisté ou a été rongé par l'action des eaux, et alors la fantasque nature s'en est donné à cœur-joie. L'on peut visiter tous ces rochers à pied, à cheval, souvent même en voiture. Quelques cactus poussent entre les interstices des pierres, et l'on aperçoit souvent une espèce de chardon dont les feuilles sont ardoisées et qui portent des fleurs d'or. Si le voyageur désire s'arrêter quelques instants aux endroits les plus pittoresques pour contempler le spectacle grandiose de cette mer écumant entre ces récifs, le conducteur de la voiture ne se fait pas prier. Mais le cas est rare ; car d'ordinaire ceux qui se sont dirigés vers ces parages préfèrent courir à leurs affaires d'échange commercial, c'est-à-dire à l'achat de viande de cochon et de farine d'*hominny*, et ils se soucient peu de perdre leur temps à contempler les beautés du paysage.

Il y a fort peu d'hôtels dans ce coin de la Californie ; mais, par contre, les scieries de

planches sont nombreuses, et l'on y trouve l'hospitalité quand on la demande. Il est bon de s'arrêter à la ville de Mendocino pour y prendre quelque repos, car on est inévitablement fatigué après avoir parcouru les monts et les vallées placés en bordure vers ces centres de population. Mendocino City a été bâtie dans une vallée appelée la Longue, au centre de laquelle coule la Rivière des Anguilles, que l'on traverse le premier jour du voyage dès que l'on a quitté Eureka.

Peu à peu, la chaîne des montagnes s'est rapprochée de la mer : l'on parvient à l'embouchure de la Rivière Russe, au sud de laquelle étaient situés les établissements de la Compagnie moscovite des fourrures. La rivière en question est de peu d'importance; il n'est pas possible de la remonter dans un bateau à plus de 12 milles; mais on trouve là divers moulins de sciage. A Bodega, village assez important, le commerce des planches sciées se fait sur une grande échelle. L'entrée du courant d'eau russe est fort pittoresque. On y découvre un grand nombre de goëlettes chargées de planches et en partance pour San Francisco, Monterey et même l'isthme de Panama. Le promontoire qui descend jusqu'au milieu de la mer a des formes grandioses que l'on prendrait pour celles des fortifications des Titans. Tout cela est couvert d'arbres à bois rouge qui, à certaines places, dressent leurs cimes altières jusqu'au haut de la montagne, tandis que celle-ci, à divers endroits, est nue, pelée et d'une teinte ocre. Vers la pointe extrême du cap, les roches ont été pour ainsi dire déracinées et séparées du continent. On croirait être devant le clocher d'une cathédrale engloutie dans les flots.

Vers l'embouchure de la rivière, on montre au voyageur deux groupes que les marins appellent les Frères et les Sœurs, noms assez communs sur cette côte de la Californie. Il y a, sur la côte sud de cette Rivière Russe, des pâturages splendides au milieu desquels, — bizarrerie inconcevable, — on voit se dresser des roches en forme de menhirs ou de dolmens, et souvent des sortes de châteaux forts ou de donjons ayant une grande ressemblance avec ceux des gentilshommes pillards de l'Écosse qui vivaient au temps passé. Sur ces faux donjons aux créneaux inaccessibles, les oiseaux de mer ont élu domicile; ils y nichent et y élèvent leur progéniture.

Le village de Bodega était, au siècle dernier, une station moscovite : on rencontre dans le voisinage les vestiges d'une fortification, d'une église dont la construction remonte à 1787. Les noms de certains habitants de cette population appartiennent au calendrier russe : c'est ainsi que l'on peut lire sur des enseignes : Ivanowitch, « carpintero »; Vassiliwitch, « panadero ». Ces termes de profession sont en langue espagnole, parce que c'est la langue de Cervantès qu'on baragouine à Bodega. Il y a dans la ville une « posada » espagnole, construite en pisé, dont l'architecture est castillane et qu'entoure un splendide jardin. Autrefois il y poussait des fleurs superbes; de nos jours, l'utile a remplacé l'agréable : tout l'enclos est couvert de vignes chargées d'un raisin délicieux dans la saison. Ces ceps sont appelés « sonomas »; leur produit est exquis, et pourtant les Américains, qui envahissent peu à peu le pays, préfèrent leurs raisins à ceux-là. Ces nouveaux colons, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont venus du Missouri et ils ont importé la fabrication du whisky, dont l'usage est très répandu. Ajoutons à cela que, malgré la présence de nombreux moutons et de bœufs très gras dans ces pâturages, la viande préférée est celle du porc. Le jambon et le lard sont excellents, les œufs très abondants, le pain très savoureux, les fruits des pommiers et des poiriers chargent les branches de ces arbres à les rompre,



1 E CAP MENDOCINO

et quand la récolte des plus beaux est faite, ce sont les pourceaux qui se nourrissent du reste. Le raisin blanc sonoma n'est point le seul que l'on récolte dans le pays; il y a aussi du raisin noir très savoureux. Les légumes, le maïs, poussent et mûrissent en abondance.

L'aspect de Bodega est très curieux : les maisons sont presque toutes dans le style espagnol du siècle passé. Le vieux fort, appelé Ross, situé sur un plateau non loin des falaises, mérite un examen tout particulier. On doit également regarder avec attention la vieille église grecque, sur le toit de laquelle se dressent des clochers en bois rouge dont la cime est dorée. Ce sont là des souvenirs des siècles écoulés dont nul ne peut raconter l'histoire.

De Bodega, la diligence, — assez rapidement conduite, soit dit en passant, — amène à Petalunca, séparé de San Francisco par une soixantaine de milles seulement. De cette petite ville à la capitale de la Californie, les steamers vont et viennent comme le font ceux de New-York à Boston.

Le touriste va toujours visiter la ville des Deux-Rochers, — Two Rocks, — dont la qualification n'a pas besoin de commentaires, et où les pierres détachées de la montagne et debout dans la mer, servent de refuge aux veaux marins, très abondants sur la côte. Ces animaux sont, à l'heure actuelle, protégés par une loi sur toute l'étendue de la côte. Une loi du même genre défend de troubler la ponte des oiseaux de mer; mais on en fait peu de cas en Californie.

Rien n'est plus facile que d'escalader ces montagnes proéminentes au-dessus de la mer; c'est pour cela que les gens qui font la « chasse aux œufs » s'y rendent fréquemment aux époques de la ponte. Mais peu à peu les oiseaux, dont l'instinct est très remarquable, comprendront qu'ils ne doivent plus nicher là, et ils disparaîtront en se dirigeant sur les îles de l'océan Pacifique.

Tous ceux qui aiment la nature se plaisent dans la contemplation de ces rochers-îles, à la base sombre, aux pierres grises, vers la partie élevée au-dessus de l'eau, et à la cime couverte de guano. Tout le long de la paroi, des algues de mer appendues donnent un aspect des plus gracieux à ces pains de sucre gigantesques.

Le touriste qui ne veut rien perdre de la vue intéressante des côtes de la Californie doit, dès qu'il est arrivé à Marin County, prendre passage à Oloma, sur une embarcation pontée qui le conduira à San Francisco, située à 15 milles plus bas en descendant vers le sud. Il ne faut point qu'il songe à s'entasser dans ces voitures mal suspendues traversant un paysage terne et peu pittoresque. Il vaut mieux, de toutes façons, pénétrer dans la baie de San Francisco par voie de mer.

A mesure que l'on approche de cette ville capitale, on a devant soi, sur la gauche, des montagnes géantes dont la hauteur est évaluée à 2,000 pieds. Les cimes des rochers, sur la partie droite, n'ont pas la même élévation. Seul, le pic de Tamalpain est remarquable. Nous voici enfin devant le Golden Gate, — la Porte d'or, — de l'autre côté de laquelle s'élève le rocher d'Alcatras, surmonté par un fortin dont les murailles brillent au soleil. Il y a ensuite l'îlot de los Bugalos, très élevé et couvert de végétation. Le Goat Island, — la roche île de la Chèvre, — fait vis-à-vis à celle d'Alcatras. A droite, on montre le Fort Point, où flotte le drapeau étoilé de l'Union, et derrière cet endroit est celui que l'on nomme Old Presidio.

Enfin voici la ville, San Francisco la dorée, aux clochers pointus, aux monuments déjà célèbres. Dans l'enceinte de ce vaste port, si bien abrité contre les vents, une forêt de mâts s'élève de tous les côtés du centre des navires de tout tonnage amarrés le long des quais. Dans l'autre quartier de la ville, on voit Benicia et le canal de Carquinez, puis le pic de Monte Diablo, au pied duquel on montre la cité assez importante de Oackland. L'atmosphère est d'une telle pureté que le touriste s' imagine apercevoir les maisons dont on lui désigne en effet là-bas, là-bas la place.

L'ensemble le plus exact que l'on puisse avoir de la ville de San Francisco doit être pris du haut de la colline du Télégraphe. Celui qui s'est hissé jusque-là doit être ravi et il l'est effectivement, car il est impossible de ne point se sentir vivement impressionné à la vue de tous ces navires à vapeur, chargés de passagers et de marchandises, traversant la baie et se rendant d'un point à un autre, en rasant de près tous ces vaisseaux qui viennent de doubler le cap Horn.

Le but de promenade le plus à la mode de San Francisco est le Cliff House, devant lequel sont placés les rochers aux veaux marins, sur lesquels, en effet, les animaux de cette espèce de mammifères vivent et se multiplient en liberté. Le Cliff House est un hôtel bâti sur la hauteur d'un rocher basaltique, du haut duquel on descend jusque sur le sable du rivage de l'Océan, en suivant un chemin taillé dans le roc. De là on entend aboyer les veaux marins qui se querellent entre eux. On compte ces animaux par centaines sur ces îlots et, à l'aide d'une lunette d'approche, on suit leurs ébats : on aperçoit les mères allaitant leurs jeunes, les mâles pêchant du poisson, et l'on ne dirait pas que, tandis que ces pauvres bêtes se croient aussi en sécurité qu'à 1,000 lieues de la terre, il est certains chasseurs cruels qui se demandent quel bon prix rapporteraient une ou plusieurs peaux de *sea seals* apportées au marché de la ville.

A 5 milles plus loin, on trouve encore un autre hôtel : celui-ci, c'est l'Ocean House, autour duquel le paysage est réellement admirable. Du côté du cap San Pedro, particulièrement, la vue est incomparable. Le canal a 1 mille de largeur et la hauteur des vagues dépasse 15 pieds. Ces flots pressés s'avancent avec la régularité d'un escadron de cavalerie, dont les casques seraient ornés d'une plume blanche flottant dans l'espace. Enfin, parvenue au rivage, cette cavalcade paraît disparaître dans le sable en produisant un bruit terrifiant. On dirait que la terre tremble ou que le rocher va s'écrouler.

Et, chose curieuse à signaler, au delà de ce ressac bruyant, la mer est calme comme le serait un lac enclavé au milieu d'une chaîne de montagnes. Les oiseaux chantent dans les bois pendant toutes les intermittences de la vague multiple.

Le grand cap a été scindé de la chaîne de montagnes : entre la terre ferme et cet îlot de pierre on peut, à marée basse, s'en aller sur des pierres devenues récifs, entre lesquelles, quelques heures plus tard, la mer fera rage.

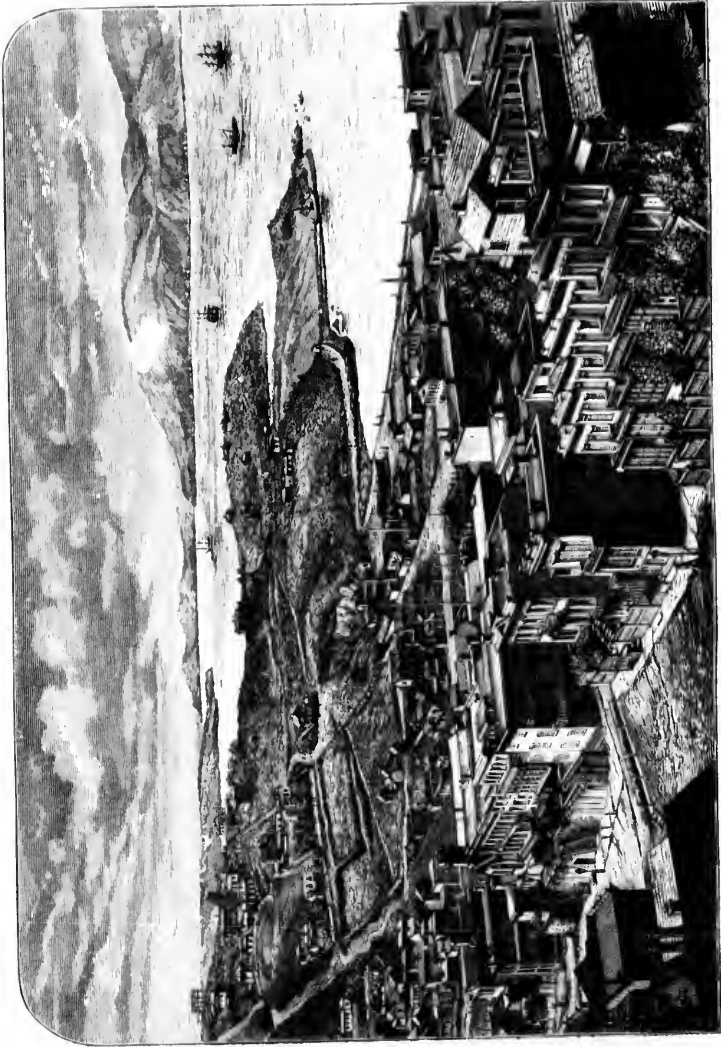
C'est sur ce rocher que la gent ailée de l'océan Pacifique trouve un refuge préféré à tout autre, et elle a déposé sur la crête un guano d'une épaisseur évaluée à plus de 3 mètres. On voit là, quelquefois, des veaux marins, mais en petit nombre, car ils ne s'y sentent pas en sûreté.

Les coquillages sont abondants sur la plage, ainsi que les fucus, dont l'emploi est très fréquent dans la culture des champs. On les fait brûler et on en répand les cendres sur les terres labourées.



LES ROCHERS DES VEAUX MARINS.





VUE DE SAN FRANCISCO.

Pénétrons maintenant dans les eaux de San Francisco. Cette cité a été si souvent décrite que nous n'en dirons que quelques mots. Chronologiquement parlant, San Francisco est une « nouvelle ville » parmi les cités de l'Union, et le plus vieux enfant de cette capitale est à peine majeur. Il y a vingt-huit ans, la métropole californienne n'existait pas encore. En 1879, elle compte plus de 300,000 habitants, et son commerce ne le cède qu'à celui de Boston et de New-York. Chaque année, on exporte pour plus de 500 millions de francs de métaux précieux du port californien. Pendant des siècles, ce magnifique port est resté désert; ce fut seulement en 1847 qu'arrivèrent les chercheurs d'or, attirés par les nouvelles des découvertes du capitaine Sutter.

Ce nom espagnol de San Francisco, d'où lui vient-il? D'un couvent élevé en 1773 par deux moines franciscains. Le vieux monastère de briques existe encore à 5 kilomètres de la ville à laquelle il a donné son nom.

A son début, San Francisco était un village dont les habitants couchaient sous des tentes, préparant eux-mêmes leur nourriture, sans faux amour-propre. Un domestique recevait de 500 à 1,000 francs de gages par mois; un cheval de trait se louait 500 francs par journée. A cette époque, la débauche et le désordre étaient la règle ordinaire; aujourd'hui les mauvaises mœurs sont l'exception. Les jeux sont interdits, les femmes aussi retenues qu'à New-York, ou dans les autres villes de l'Union.

Les théâtres, les cafés-concerts, les sociétés chorales et philharmoniques, de cricket, de tir, de courses de chevaux prospèrent de toutes façons. Enfin, il y a 55 journaux quotidiens ou hebdomadaires, imprimés dans les langues française, italienne, allemande, espagnole, anglaise, voire même chinoise.

Parmi les monuments religieux, on cite la cathédrale Sainte-Marie, l'église du Calvaire et le temple israélite. Le dimanche est rigoureusement observé par tous les habitants, sauf par les juifs et les Chinois, qui ne connaissent pas les règles imposées par le puritanisme yankee.

Détruite par les incendies de 1849 à 1851, la jeune cité est maintenant une ville de pierre et de briques qui ne le cède à aucune autre dans l'Union américaine.

Une des merveilles architecturales de San Francisco est sans contredit le Grand Hôtel de Baldwin, caravansérail sans égal dans le monde entier, dont la superficie est ainsi divisée: 210 pieds de façade sur la rue Market, 275 sur celle de Powell et 140 sur celle d'Ellis. La forme extérieure ressemble à s'y méprendre, mais avec des embellissements multiples, à celle des Magasins-Réunis de la place du Château-d'Eau, à Paris, avec cette différence que le Baldwin Great Hotel a cinq étages et qu'il est surmonté de neuf pavillons ayant la forme des quatre coins du bâtiment de l'Exposition universelle du Champ de Mars en 1878, au haut desquels flottent neuf drapeaux étoilés. Dans l'intérieur de ce palais destiné aux voyageurs, les plantes tropicales ont été groupées dans tous les escaliers, dans tous les couloirs. Les appartements vastes et aérés, la disposition la plus confortable de toutes les pièces, ont rendu et rendront longtemps ce séjour digne de la renommée qu'on lui accorde. Le salon réservé aux dames eût fait rêver Crésus, d'opulente mémoire. La soie, le velours, les dentelles de prix, ont été prodigués en tentures, ameublements et ornements de toute sorte. Jamais prince ou souverain ne dépensa sommes pareilles pour son palais.

Quatre ascenseurs montent et descendent à toute réquisition et le plus grand plaisir

de la société résidant à l'hôtel est de se hisser dans ce chemin aérien, pour se rendre sur la terrasse construite au-dessus de la toiture, d'où l'on jouit, en été, aussi bien qu'en toute saison, d'un spectacle unique. La vue de San Francisco, la nuit, par un beau clair de lune, dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Ce qui étonne encore le voyageur, c'est la partie inférieure de l'édifice, où il trouvera une immense boutique d'épicerie, avec celles du boucher, du pâtissier, du boulanger, du marchand de faïences et de porcelaines, etc., etc. Tailleurs, bottiers, chapeliers, marchands de soierie, etc., sont également placés dans le pourtour de l'hôtel Baldwin et on montre dans le sous-sol les machines à vapeur à l'aide desquelles tout marche dans la maison. C'est une amélioration qui mérite une mention des plus chaleureuses.

L'inventeur de ce caravansérail est un homme de haute intelligence qui fait honneur à son pays. Il a réussi et on l'a surnommé le *Lucky*, — l'heureux, — Baldwin, qualification qu'il a bien méritée, car c'est par la ténacité qu'il est arrivé au succès.

Mais nous n'avons pas tout dit sur cet hôtel géant de San Francisco. On a construit un théâtre dans le beau milieu du monument, et la salle coquette, élégante, vaste et bien ventilée, a cela de particulièrement remarquable qu'elle est privilégiée pour son acoustique. A quelque endroit qu'un auditeur soit placé, il entend tout ce que l'on dit ou tout ce que l'on chante, sans perdre une parole, ou une note de musique. La troupe la plus renommée, les chanteurs les plus célèbres ont paru sur ce théâtre et y ont fait florès. Nous pourrions raconter ici d'autres merveilles relatives à ce « Palais des Hôtes, » mais par malheur l'espace nous manque.

Nous voulons décrire en quelques mots une autre curiosité de la ville Eldorado, celle du « Palais des Diamants », immense magasin de bijouterie dont toutes les murailles sont couvertes de glaces de Saint-Gobain, et le sol orné de mosaïque de Murano. Des colonnes d'ébène, ciselées et dorées à mi-hauteur, encadrent tous les casiers.

Si l'on relève les yeux du côté des plafonds, on aperçoit une voûte percée dans le genre de celle du grand Opéra de Vienne. C'est du meilleur goût possible.

Et maintenant, si nous jetons les regards vers les étagères, dans les montres et sur les vitrines qui remplissent le palais magasin, nous serons étonnés de la quantité de vaisselle plate, de bijoux, de diamants, de pierres précieuses qui brillent de toutes parts et dont les feux éblouissent le spectateur. C'est le palais des *Mille et une Nuits*. On assure que la valeur des marchandises de ce magasin sans pareil peut être évaluée à un million de dollars. Cela n'a rien de très étonnant.

Les Chinois constituent en Californie une population de plus de 150,000 âmes. Ce sont les plus industriels habitants du pays.

Mais ce sont aussi ceux qui, leur travail achevé, aiment le plus à s'amuser. Au delà de la rue Dupont, on pénètre dans la ville chinoise de San Francisco, boulevard allongé, étroit, où deux personnes peuvent à peine passer de front. L'obscurité règne dans ce passage, car il n'y a pas de lanterne, et c'est à peine si, de loin en loin, on perçoit une lueur provenant de la lampe fumeuse d'un Chinois retiré chez lui, un malade peut-être, un fumeur d'opium sans doute. Là, dans cette fissure, se glissent des ombres... chinoises qui, sans proférer un mot, ne faisant pas même de bruit en marchant, — eu égard à la semelle de feutre de leurs chaussures, — s'avancent dans la direction de Jackson street pour entrer au Théâtre Royal, où l'on donne une représentation de gala. Le porche

de cette salle de spectacle n'est pas plus large que la rue, mais en revanche il est brillamment éclairé. A droite de l'huïs est placé un marchand de pains, de morceaux de coco, de bonbons, de confitures, ou plutôt de pastèques glacées, qui fait d'assez bonnes affaires.

Ce Théâtre Royal est une miniature de salle de spectacle, malgré le titre pompeux dont il se targue. On n'y voit ni peintures sur les murs, ni ornements sur les pourtours des loges. Des bancs sont disposés comme dans une école, et chacun s'assoit où il peut, comme il peut. Sur ce théâtre, dépourvu de rideaux, il n'y a aucun décor. Deux portes placées à droite et à gauche, faites avec des bambous et ornées de lambeaux d'étoffes en guise de rideaux, telle est la mise en scène. Dans le fond du théâtre, adossée contre la muraille se tient la troupe des musiciens, deux joueurs de guitare et un cymbalier qui frappe comme un sourd ses deux plaques de cuivre l'une contre l'autre. N'oublions pas un joueur de gong, qui se démène avec des airs de possédé.

Et maintenant la fête commence : c'est une pantomime qu'un fumeur d'opium doit avoir écrite à ses heures d'enivrement. Des acteurs, le visage couvert d'un masque, revêtus d'oripeaux dépareillés, se querellent, se battent, se renversent, se relèvent, sortent, entrent, etc., etc. Bien fin serait celui qui expliquerait ce qui se passe sur la scène chinoise. Jeux d'acrobates, de prestidigitation, tout est mêlé dans ces drames importés du Cèleste-Empire. Les Chinois s'en contentent. Cela suffit.

Mais, si ce spectacle n'amuse pas le spectateur européen, celui-ci peut aller étudier dans les coulisses les mœurs des cabotins chinois qui ont un certain attrait. Là, sur des tables, sont étalés du thé, des gâteaux, du riz, un ou plusieurs cochons de lait rôtis et dépecés dont se nourrissent à tour de rôle les acteurs, dès qu'ils ont fini leurs exercices. C'est à ne pas croire que l'on est dans un théâtre, on s'imaginerait être dans un restaurant.

L'Européen qui vient se rendre compte de la vie chinoise à San Francisco ne doit pas oublier de visiter les fumeurs d'opium. Les élus de ce paradis chinois se rassemblent dans une salle blanchie à la chaux, où l'on voit appendus des versets religieux de Confucius. Sur des bancs recouverts de nattes sont couchés des « ivrognes » qui, saturés d'opium, s'abandonnent à leurs rêves. C'est hideux ! mais nous devons avouer que cette ivresse opiacée n'est pas aussi dégoûtante que l'ivresse vineuse. Mieux encore, le Chinois qui rêve n'est plus aussi laid que celui qui se promène. Il se croit transporté dans le ciel habité par les houris aux yeux de diamant, et il laisse errer sur ses lèvres un sourire qui l'embellit.... si cela est possible. Qu'importe ! il est heureux !

Quelques mots encore pour terminer ce chapitre.

La côte en aval, c'est-à-dire sur la route qui descend à Monterey, est fort belle. Partout des montagnes couvertes de pins s'étagent le long du rivage. Le sable le plus fin semble attirer sur la grève ; mais derrière les buissons sont embusqués les Comanches et les Utahs, prêts à scalper les malheureux qui feraient naufrage.

— *Beware the Indians !* Prenez garde aux Peaux-Rouges !

Telle est la recommandation de tout commerçant faisant ses adieux à la caravane audacieuse qui se risque à traverser les pays aboutissant aux frontières du Mexique.

## LE COURS DU FLEUVE COLUMBIA



LE MONT RÉNIER, VU DE LA RIVIÈRE COLUMBIA.

S'il faut en croire les Portugais qui, en 1520, visitèrent la mer Pacifique, l'océan Indien était tout bonnement un lac tranquille dont les ondes baignaient les côtes des îles de pourpre.

Mais, en 1876, les choses ont bien changé; les parages dont il s'agit sont devenus très orageux, le vent y fait rage, les vagues rugissent et s'élancent contre les rochers, où elles creusent des cavernes profondes.

Vers l'embouchure du fleuve Columbia, le capitaine Robert Gray, commandant la barque *Badivina*, fut arrêté par une lagune de sable, en 1792, et ce fut lui qui donna au grand courant d'eau, qu'il rencontra de l'autre côté du banc, le nom qu'il porte aujourd'hui. Il faut, même en 1879, un habile pilote pour franchir la passe étroite qui sépare la mer du fleuve. Mais une fois que le navire a dépassé la barre, il se trouve en sûreté. On avance, on remonte le courant et on se trouve à Astoria.

Ce *settlement*, ou plutôt cette petite ville, fut le premier établissement fondé par les trappeurs de la « Compagnie de fourrures du nord » qui lui donnèrent le nom de John Jacob Astor, aux inspirations duquel cette entreprise commerciale devait son succès.

Cette colonie d'Astoria a conservé le souvenir de ces hardis chasseurs qui n'avaient qu'un seul but, celui d'approvisionner les marchands de pelleteries qui les commandaient. Lorsque nous arrivâmes dans le port de cette petite ville, un jour d'été de 1874, nous fûmes charmés par son aspect extérieur. Le Columbia mesurait, dans ces parages, 12 milles de largeur: on l'aurait pris pour une mer intérieure et le soleil descendait à l'horizon, faisant irradier ses flots rougeâtres, comme autant de superbes grenats. Le spectacle était

sublime. Cette masse d'eau éclairée de la sorte s'étendait vers le nord et vers l'ouest, ces forêts sombres couvraient l'espace vers le sud : tout était fait pour charmer le voyageur ainsi égaré loin de la civilisation. La nuit se fit et les sons de la cloche de la petite chapelle trappèrent nos oreilles. A ce moment, les fidèles hommes et femmes se rendaient au service divin, pieusement, lentement.

Quand la prière fut terminée, lorsque l'obscurité fut devenue complète, on n'entendait plus que le murmure des vagues déferlant sur les rives et les cri-cris des grillons qui semblaient nous remercier d'être venus égayer leur solitude. A un moment donné, nous nous crûmes sur le meilleur coin des États policés de l'Amérique, dans la baie de New-York, à la barre du Sandy Hook, ou mieux encore vers les hauteurs de Brooklyn.

La nuit fut calme, mais quand l'aurore vint soulever le voile du jour, nous jouîmes d'un spectacle qui nous ravit. Ce fleuve immense était teinté de carmin; tout autour de nous des forêts verdoyantes déployaient leurs cimes altières vers l'éther radié et plongeaient leurs racines dans les eaux du Columbia. Ces arbres, — des pins et des sapins, de 200 pieds de haut, — servaient d'arrière-plan à ce tableau, sur le devant duquel des chênes, des trembles, des ormeaux avaient déjà revêtu la teinte automnale. Enfin, vers le nord, nous apercevions quatre pics couverts de neige qui semblaient braver le ciel : c'étaient les rochers des montagnes Adams, Jefferson, Reinier et Sainte-Hélène. Les deux premières de ces immenses élévations méritent le nom qui leur a été donné. Quant au mont Sainte-Hélène, on le voit ou on en perçoit facilement les contours, mais tout cela est vague à ce point que l'on croirait avoir devant soi une montagne fantôme.

Portland, situé à 10 milles en amont du Columbia, est le lieu de débarquement des steamers venant de San Francisco. Seulement cette petite ville n'est point sur les rives du Columbia, mais bien sur celles de la Willamette, à 10 milles de l'embouchure de cette rivière. Un petit navire à vapeur conduit les voyageurs de cette cité minuscule à la mer : il part à trois heures et demie du matin et l'on pourrait se récriminer sur une heure aussi insolite, si l'on n'était dédommagé de l'ennui d'un réveil matinal par le panorama qui se déroule devant vos yeux. Par malheur, le brouillard enveloppe souvent le steamboat et ses passagers, on se croirait perdu dans un nuage. Il faut que le soleil dissipe cette brume pour vous réconcilier avec les beautés de la nature et les lenteurs du voyage.

Du milieu de la forêt épaisse, se dressaient çà et là des rochers en forme de pyramide, sur la crête desquels quelques pins avaient insinué leurs racines. Toutes ces roches sont autant de falaises qui, s'élevant à pic au-dessus du courant d'eau, offrent une muraille continue que baignent les flots de la Willamette dans leur parcours vers la mer. De distance en distance, un cañon scinde la roche en deux et l'on jette un coup d'œil rapide au fond de ce gouffre, qui disparaît comme une vision. Plus loin une cascade se précipite du haut du rocher, de 40, 60, 100 et même 300 pieds de hauteur.

Le temps viendra peut-être où la civilisation sera maîtresse de tout ce vaste territoire; mais tel qu'il est, il est digne d'attirer sur son sol une colonie de gens laborieux et désireux de réussir. Tout se trouve réuni dans cette contrée du nord pour faciliter l'industrie humaine. Le bois, l'eau, le minerai, le climat lui-même, qui n'est pas aussi rigoureux qu'on peut le croire, tout contribuerait à rendre la vie douce aux colons du Columbia qui y accourront un jour ou l'autre.

Revenons à la description du pays. Les cotonniers se dressent en rangs pressés sur les

flancs de toutes les collines; les érables, les faux ébéniers s'élancent parfois du milieu de la forêt. On voit, perchés comme des fourmis sur le haut d'une muraille, des bûcherons occupés à saper le tronc des arbres. De distance en distance, une cabane grossière apparaît sur un cap. Cette habitation est ensevelie sous un berceau de plantes grimpantes qui cachent aussi les arbres déracinés par la foudre ou tombés de vétusté.

Le courant de la rivière est tantôt calme et uni, tantôt torrentiel et fangeux; cela dépend de la nature des eaux qui se déchargent dans la Willamette. Ces rivages sont bordés par des roches basaltiques aux formes aussi bizarres que celles dont nous avons déjà parlé, obélisques, pyramides, manoirs anciens, ou bien encore des remparts abrupts, semblables à ceux du cap Horn.

C'est en suivant les détours de ces méandres nombreux que l'on parvient aux cascades, sortes de rapides tourbillonnants qui se précipitent de la hauteur de 40 pieds, dont la moitié tombe sur une roche et rejaillit sur l'autre placée en dehors. Ce courant d'eau s'échappe avec rapidité, formant des remous et des soubresauts multiples; on a construit un petit chemin de fer le long du Washington. Ce railway borde la rivière à ce point que le voyageur placé sur le côté gauche du wagon ne perd pas un seul coup d'œil du panorama féérique des cascades, à dater de l'Hôtel Middle Block, — où l'on montre les souvenirs des dernières guerres indiennes, — jusqu'au cœur de la forêt. Tout le lit de la rivière est bordé de rochers dont quelques-uns se dressent au milieu des eaux. L'élément liquide s'arrête un moment devant ces obstacles et fuit en écumant avec grand tapage. On dirait une mer en courroux. Sur un parcours de 5 mètres, ce ne sont que cascades, rapides, tourbillons qui roulent de pierre en pierre et entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage. Au delà de cet endroit, quand on monte à bord d'un bateau à vapeur, les flots se sont apaisés et le courant tranquille suit sa route, sans faire plus de bruit que le modeste Connecticut.

Mais le paysage qui se déroule lentement le long des rives est réellement enchanteur. Le ciel brillant sur la tête du voyageur est d'un bleu de saphir et la forêt aussi verdoyante que l'émeraude. En somme, ce coin de terroir du Columbia est très séduisant. On côtoie en passant le Rooster Rock, — le Perchoir, — au pied duquel est placée une colonne en bois. C'est là qu'en 1856, le lieutenant Sheridan, à la tête de quelques soldats, tint tête à une tribu d'Indiens considérable, qu'il mit en déroute complète.

À dater de cet endroit-là, on se trouve en plein cœur du pays. Les montagnes se rapprochent les unes des autres, et la rivière coule au fond comme un vrai torrent: le vent souffle avec fureur parmi les gorges et, dans la saison du printemps, le courant est si rapide que les bateaux courent souvent le danger d'être écrasés.

La pierre de ces murailles est basaltique. On en remarque un certain nombre, présentant la forme de colonnes dont la hauteur varie de 400 à 1,200 pieds. De distance en distance, ce rempart audacieux atteint des proportions de 2,000 à 2,500 pieds. Les caps et les havres que l'on rencontre sur la route forment des laes intérieurs curieux à observer. Le mont Hood domine le paysage; il est couvert de neige et se dresse à 15,000 pieds d'élévation. Nous ferons observer que le mont Blanc, en Suisse, n'a que 10,000 pieds seulement. Sans contredit le mont Hood est bien plus pittoresque que l'autre montagne de Suisse. C'est un fait incontestable.

À l'endroit où la montagne s'avance, devant le mont Hood, la forêt cesse de croître et





LA CASCADE DE MULTANOMAH.

l'on a devant soi le Coffin Rock, — le Rocher Cercueil, — que les Indiens avaient choisi pour y placer des sépultures. L'une de ces tombes est dressée très près de la route, d'où l'on aperçoit le dernier cadavre embaumé et exposé. C'est un spectacle assez curieux, quoique peu avenant.

Dalles est la seconde ville de l'Orégon. Les mineurs de Idaho viennent s'approvi-



LES CASCADES.

sionner dans cet endroit. Ils y apportent l'or qu'ils ont récolté pour l'expédier au loin; aussi songe-t-on à établir là un hôtel des monnaies.

Au dehors de la ville de Dalles, les montagnes se sont abaissées; on se trouve au milieu du pays des sables. Le touriste qui vient de traverser un sol accidenté, boisé, arrosé, n'a plus devant lui qu'une nature aride, désolée, un vrai Sahara. Libre à lui de se croire sur les bords du haut Nil.

Le vent fait rage et soufflé de tous les côtés, sans qu'il soit possible de deviner d'où il vient: on est entouré de sables qui tourbillonnent dans tous les sens et retombent par

terre en couvrant la route, blanchissant les vêtements et la barbe du voyageur qu'ils aveuglent. Le ciel est obscurci et c'est à peine si le soleil éclaire l'espace. Tout ce pays est d'un aspect lugubre et terrifiant. Si la nature avait placé là des créatures vivantes, elles devaient être rachitiques, malades, faibles, impuissantes. Tels sont, en effet, les Indiens Trascopins, abrités sous des cabanes faites d'écorces d'arbres : hommes, femmes et enfants se traînent sur le sol et l'on est forcé d'avouer que cette race déshéritée manque d'intelligence, de probité et de courage. Ces malheureux ne valent pas la peine qu'on se mette en garde contre eux, fût-ce en leur jetant une pierre.

Au-dessous de la grande chute, la rivière, — dont les branches se dirigent au nord vers la Columbia anglaise, à l'est dans la direction d'Idaho et de Montana, au sud et à l'ouest dans le cœur de la Nevada, où elles forment des ruisseaux aux ondes glacées qui serpentent dans les Montagnes Rocheuses, — la rivière, disons-nous, se lance à travers un passage de 50 mètres de large, dont les murs sont perpendiculaires : on les dirait taillés de la main des hommes, polis et rendus brillants par des marbriers habiles. Le passage, vers la cataracte, mesure 1 mille de large et l'eau se précipite d'environ 20 pieds de hauteur, en forme d'éventail.

C'est à cet endroit que se trouvent les célèbres Chutes des Saumons, ainsi nommées parce que ces poissons se rendent en cet endroit pour y déposer leur frai. Rien n'est plus curieux que d'examiner les sauts qu'ils risquent pour parvenir au-delà de la cascade. Leur agilité et leur force sont extraordinaires. Mais ce qui étonne le plus, c'est leur nombre. Arrivés à la partie inférieure de la cascade, les saumons, d'un seul coup de queue, prennent leur élan et arrivent, — quelquefois après deux ou trois essais, bien souvent d'une seule fois, — jusqu'au delà du jet d'eau.

Ce coin du territoire de Columbia est hanté par des indiens couverts de haillons qui couvrent à peine leur nudité. Ce n'est point parmi eux que Cooper eût découvert un second Bas-de-Cuir.

Nulle part en ce monde on ne saurait rencontrer des êtres plus dégradés, plus malpropres, et par conséquent aussi peu romantiques. Cette tribu fréquente les rives du Kansas, c'est-à-dire tout le pays qui s'étend jusqu'aux frontières du nord-ouest, et l'on ne doit pas s'attendre à ouïr l'un d'eux s'écrier avec le poète :

Chef des visages blancs, que vos troupes vaillantes  
S'avancent contre nous ; j'en ris, dans ma fierté !  
Moi, je nargue la mort aux étreintes sanglantes,  
Et je saurais mourir en criant : Liberté !

Généralement ces Peaux-Rouges qui habitent les prairies et le voisinage des courants d'eau, qui montent dans les chemins de fer et dans les diligences, appartiennent à la classe des vagabonds, — *loafers*. — Ils font la chasse aux provisions des autres, blé, œufs, poules, cochons, chevaux. Les qualités du sauvage primitif n'existent plus chez lui et il a accepté les vices de la race blanche pour les ajouter aux siens.

La nourriture des Trascopins vivant le long des rives du Columbia se compose exclusivement de chair de saumon. Ils harponnent d'abord tous les poissons nécessaires à leur subsistance et à leurs provisions, qui consistent en de gros morceaux de saumon desséchés

au-dessus du feu ; puis, quand ils sont repus de toutes façons, ils s'amuse à pêcher encore, pour le plaisir du *sport*, et jettent leur proie sur le sable et sur les pierres, où elle pourrit et empoisonne l'atmosphère. On a hâte de fuir ces parages pestilentiels, mais les sauvages, eux, n'ont pas le nerf olfactif aussi délicat ; on dirait même qu'ils se plaisent dans ces puanteurs. Tous ces aborigènes sont voleurs : avec des précautions on échappe bien aux atteintes de leurs mains crochues ; mais ce qu'on ne peut éviter, c'est l'invasion des insectes qui sautent sur vous, comme sur une proie, dès que vous vous approchez d'eux. La robe de Nessus n'est rien, comparée au vêtement que l'on portait en arrivant.

Nous nous étions arrêtés près d'une mission catholique des Indiens Potawatamies, qui nous parut merveilleusement organisée. Les jeunes adeptes des religieux portaient des pantalons et des vestes, ce qui les rendait encore plus hideux que s'ils avaient été vêtus de leurs haillons ordinaires. Mais, grâce à la présence des missionnaires, ils avaient appris les choses de la religion et répondaient très correctement à toutes les questions ; même à celles qu'on leur posait sur l'arithmétique. Par malheur, toute cette instruction restait toute mécanique : ces gens-là ne *pensaient* pas. Ainsi la leçon de géographie était effacée par celle relative à la grammaire, puis celle-ci par l'étude du catéchisme laquelle à son tour était emportée par les autres leçons. La récréation venue, tout ce petit monde, au lieu de s'amuser comme les autres enfants, se dispersait isolément dans les dépendances de l'école, rêvant ou plutôt ne songeant à rien, et n'offrant à l'inspection la plus minutieuse qu'un hébètement complet. Devenus des hommes, c'est-à-dire arrivés à l'âge de puberté, ces Indiens retournent dans leur tribu ou bien s'installent parmi les *squatters* américains, où ils achèvent de s'abrutir par l'usage du whisky.

Après avoir dépassé les Dalles, la végétation disparaît, sauf cependant la verdure des prairies. Mais ces pâturages sont déserts. Du reste, les touristes ne s'avancent jamais plus haut qu'à Wright's Harbor, situé à 250 mètres de la mer. Les steamers pénètrent cependant à 400 mètres dans l'intérieur. Il y a encore un portage qu'il faut franchir le long des rapides : une coquille de noix transporte les voyageurs jusqu'à Idaho vers les sources de la rivière du Serpent. Dès que le grand chemin de fer en construction pourra réunir les sources hautes du Missouri à celles du Columbia, — sur un parcours de 600 mètres, — le commerce trouvera un débouché incalculable, et les voyageurs traverseront sans doute un pays des plus pittoresques. Pour le moment, eu égard à la présence des sauvages, au danger de mourir de faim et de froid, et de s'égarer en route, il est plus sage de s'arrêter à Celila, à peu de distance des chutes. On peut conseiller aux voyageurs de descendre le fleuve, le matin, en ayant derrière soi les lueurs du crépuscule. Ce spectacle est plus intéressant que celui du coucher du soleil dans la direction des montagnes.

Nous nous rappelons, en quittant ce territoire majestueux et en nous laissant bercer par le murmure des vagues ces pensées suivantes que nous avons tracées en souvenir de nos voyages à travers l'Amérique, sur notre calepin de souvenirs. — *Penciling by the way* :

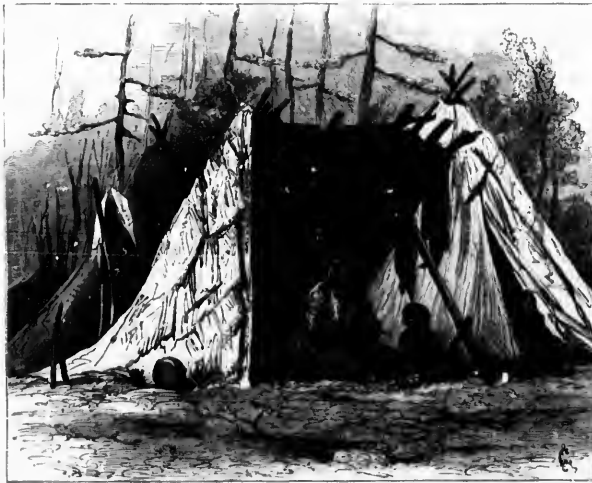
Quelque humble que l'on soit, — passer dans la vie, —  
 On s'élève parfois. Mais si l'âme est ravie,  
 Le cœur ne doit jamais oublier l'humble toit  
 Qui le vit naître : on peut monter et marcher droit.  
 Et si du haut des monts on domine la plaine,  
 Du fond de la vallée on aperçoit, sans peine,

Le ciel que l'espérance a désigné du doigt :  
C'est l'asile où l'on est délivré de sa chaîne.  
Pour atteindre ce but, courons sans galoper.  
Notre devise à nous est : GRIMPER SANS RAMPER.

## ÉPILOGUE

Nous sommes arrivés aux limites du territoire exploré par les pionniers, dans le nord des États-Unis. Notre tâche est terminée. Nous pouvons affirmer à ceux de nos lecteurs qui n'ont ni le temps ni les moyens indispensables pour entreprendre la traversée de l'océan Atlantique et s'aventurer ensuite à travers les pays américains que nous avons décrits, que notre volume remplacera pour eux — à part les émotions du voyage — tout ce qu'ils auraient désiré voir par eux-mêmes.

L'AMÉRIQUE DU NORD PITTORESQUE est une photographie de la plus scrupuleuse exactitude.



LES INDIENS DU COLUMBIA.

# INDEX

## I. — New-York, Brooklyn et Long Island. . . . . 1

Les bateaux à vapeur. — La baie de New-York. — L'Hudson et l'East River. — La rivière de Harlem. — L'île de Manhattan. — La Longue-île. — Staten Island. — L'île du Gouverneur. — Les *ferry boats*. — Le Castle Garden. — Les quartiers du bas de la ville. — Broadway. — Park Place. — Chatham Street, Bowery. — Washington Park. — Madison Square. — Union Square. — Le Central Park. — King's Bridge. — Hell Gate. — Blackwell's Island. — Brooklyn. — Le pont suspendu de Reobling. — La Longue-île. — La baie de Gardiner. — Le Moss Bunker. — Greenport — Orient. — Sag Harbor. — East Hampton. — Montauk Point. — La chasse dans la Longue-île. — La pêche.

## II. — Les Plages du Sound et la Vallée du Connecticut. . . . . 21

Greenwich. — La montagne de Putnam. — Histoire de Putnam. — Stamford. — Les villas américaines. — Ocean House. — Norwalk. — Rotton Point. — Southport. — Bridgeport, ses manufactures, ses promenades. — New Haven. — Les fabriques de conserves d'huîtres. — Anecdote sur Thackeray et les six huîtres géantes. — L'exploitation des huîtres et leur produit. — Les dragues d'huîtres. — Stamford, Guilford. — Stony Creek. — Histoire anecdotique et véridique du pirate Kidd. — La belle Naahli. — La frégate l'*Adventure*. — Les richesses de Kidd. — La mort de Kidd. — Naahli s'est vengée. — Le Kidd's Hambugh. — Saybrook. — New London. — Mohegan. — Le Connecticut. — Saybrook et le collège Yale. — Middletown. — Les carrières de pierres. — Wethersfield. — Hartford. — Le Charter Oak. — Windsor. — Springfield et son arsenal. — Northampton. — Les monts Hoosic. — South Hadley. — Le mont Holyoke. — Hatfield, Whateley. — Greenfield. — Brattleboro et ses malades. — Bellow Falls. — Putney. — Les chutes de Sackett's Brook. — Charlestown. — Les mines de fer de Claremont. — Les monts Ascutney. — Newburg. — Le pic du Moose Hillcock. — Barnet et ses mines d'orJoinet.

## III. — Newport et Providence. . . . . 45

L'Etat de Rhode Island. — Warwick. — Newport ancien et moderne. — La mode resuscitée la ville déchue. — La ville d'eau élégante, ses villas et ses promenades. — Le fort Adams. — La citadelle Montrose. — L'île Torpedo. — Le fort Dumphling et ses ruines curieuses. — Brenton's Cove. — Les sarras de William Brenton. — Le Spouting Cove. — Le Purgatoire. — La Légende de la jeune Indienne. — L'histoire authentique de la belle Américaine et de son *patito*. — Berkeley Seat. — Le Whitehall. — Le Viking Old. —

La statue du commodore Perry. — Le grand bal costumé de Newport, les reporters américains, le compte rendu de la fête. — Les mariages américains, mœurs de jeunes personnes, la flirtation. — Le séducteur puni, la sœur vengée par le frère. — La tribu des Naragansett. — *What cheer!* — Providence et ses manufactures. — Les chalets, les monuments, les églises, la baie de Naragansett. — Rocky Point et ses visiteurs, ses dîners homériques, le champagne, la soupe aux clovises et sa recette. — Dix-neuf hôtels à côté l'un de l'autre. — Les roches rouges et le tableau d'Hazelline.

## IV. — Boston . . . . . 65

Boston du temps des puritains. — Tri Mountain, les forts Warren et Independence. — L'hospice de Perkins. — Le Bunker Hill. — Le Public Garden. — La Serpentine. — Le Hall House et Tremont, Beacon. — Le Common et le Frog's Pond. — Le Great Elm. — Park Street Mall, sa fontaine et ses statues de bronze. — Charles Street, Mount Vernon, Chestnut et Louisbourg, Tremont Hall, Old State House. — Faneuil Hall et les portraits des hommes célèbres. — Le Masonic Temple. — Les faubourgs de Boston, Brooklyn, Roxbury, Jamaica. — Le collège de Cambridge. — Le mont Auburn. — Sommersville, Charlestown. — Chelsea. — On ne fume pas dans les rues de Boston.

## V. — Les Montagnes Blanches . . . . . 73

Les grandes cimes des White Mountains. — Washington, Adams, etc., etc. — Les vallées de l'Androscooggin, du Parco, de Pemizewassal et du Connecticut. — Le lac Winnipicogee. — La diligence. — Le Chocurua. — Le Mote Mountain et le Rattlesnake Rouge. — North Conway. — Le Fauteuil du Diable. — L'Arcadie des montagnes Blanches. — La chute d'eau de Thompson. — La Cathédrale, le Bain de Diane, — Willey et la porte de Notch. — Le Crawford Notch. — Costume obligé des touristes. — Les horreurs de la gorge. Le vent terrible. — Le panorama exceptionnel. — Le ravin de Tuckerman. — La cascade de Cristal. — L'étang d'Émeraude. — Les montagnes Madison, Jefferson et le Moose River. — Crawford House. — Bethlehem. — La vallée de l'Ammonoosac. — Le lac des Échos — Le rocher Profil. — Le rocher des Aigles. — Le Dixville Notch. — Une classe à l'oura très émouvante. — Le rocher Colonne.

## VI. — Les Côtes de l'État du Maine et les Rivages de l'Est américain . . . . . 85

L'île de Mount-Desert, ses falaises, ses ports. — Les îles Porcupine. — Les Jeux steamers. — Bar Harbor. — Le village de East Eden.

La montagne Verte. — Les Four, la *Via Mala*, les parties de plaisir. — Le Schooner's Head. — Le naufrage du *Morning Star*, détails émouvants. — Le Spouting Horn et ses abîmes. — Le Great Head et ses brouillards. — Otter Creek. — La cave du Tonnerre. — L'Obélisque. — Le lac de l'Aigle. — Les pêches des Balbusards. — Les cygnes. — Bataille entre ces animaux. — Les saumons pêchés par les aigles. — L'âge de ces oiseaux. — Le détroit de Somes. — Le mont du Chien, le mont Désert, Saint-Sauveur. — Sur le continent. — Point Shirley. — La plage de Chelsea. — Les rochers de Nahant, le Pulpit Rock, la grotte des Hironnelles, le rocher de l'Ouf. — Marblehead — Salem. — Venhau. — Rafe's Chasm. — Le cap Ann. — Anniquam, Essex. — Smatty Nose Island. — La baie de Casco.

## VII. — Le Saint-Laurent et le Saguenay . . . 101

Les navires à vapeur à Kingston. — Le départ. — Prescott. — Les rapides de Gallope et Deplan. — Le Long Sault et le pilote indien. — Tout le monde sur le pont. — Le passage dangereux. — Les rapides du Cèdre. — Vues de Montréal et de l'île Hékin. — Saint-Clair et les Indiens Caughnawaga. — La Chine. — Montréal, aspect de la ville. — Saint-James et ses villas. — L'hôtel des Postes, Notre-Dame. — La religion catholique au Canada. — Les maisons de Montréal. — L'hôpital des Sœurs grises, son organisation. — Les banques. — Le pont Victoria, le Bonsecours Market. — Les serres de Benmore du général Rhodes. — Départ pour Québec. — Les villages le long du Saint-Laurent. — Les habitants, leurs mœurs. Québec, son histoire, Montcalm. — Le langage canadien. — L'hospitalité. — Les quais du marché Champlain. — L'obélisque funèbre élevé à la mémoire de Wolfe et Montcalm. — Le marché devant la cathédrale. — Le château fort. — La rue Breakneck. — La promenade de Durham. — Promenade aux chutes de Montmorency. — Le toboggan (traineau) des Canadiens. — Les parties de plaisir sur la neige et la glace. — Excursion au Saguenay. — Murray Bay. — Tadoussac et sa station de bain. — Ha Ha Bay. — Retour à Québec. — Trinity Rock, Cap Eternity. — Les naufrageurs du Saint-Laurent. — Détails sur le naufrage de l'*Ouï Sell*. — Terribles aventures d'un matelot.

## VIII. — Le Lac Memphremagog . . . . . 124

Le long de la route. — Les limites de l'Etat de Vermont. — L'aspect du Lac Memphremagog. — Ses îlots. — Excursion à Owl's Head. — Indian Point. — Les îles Jumelles. — Tea Table. — La carrière de pierres à repasser. — Round, Minnow, Skinner's Islands. — Mount Elephantus, Mount Oxford, ascension de ces montagnes. — Excursion à Memphremagog pour la fête du 4 juillet. — Une fête nationale, cuisines en plein vent, dîner, bal, discours patriotique, feu d'artifice. — *Good night!* — Heureux souvenirs.

## IX. — Le Niagara . . . . . 129

Les deux chemins de fer. — Arrivée nocturne au Niagara. — Souper et coucher au bruit de la cascade. — Réve d'or, réveil. — Le voisinage pelé des chutes. — Le peu de goût des constructions américaines. — L'aspect général des chutes. — Destruction prévue des chutes. — La meilleure place pour bien voir le spectacle. — L'île de la Looe, l'île de la Chèvre. — Le rocher de la Table. — Le fer à cheval. — Excursion sous-aquatique. — La tour du Prince-de-Galles. — Expérience faite sur les cataractes. — Le Wirl-Pool. — Le Suspension Bridge, travail gigantesque. — L'elevator du collège de Veaux. — Destruction imminente de l'île de la Chèvre. — La tour Terrapin. — Termination Point. — Le soleil à travers les eaux. — L'escalier de Biddle. — Les haute faits de Blondin l'acrobate. — John Turner le nageur. — L'hiver autour des chutes du Niagara. — La Bolgia de Dante Alighieri. — Conseils aux touristes.

## X. — Mackinac et Buffalo . . . . . 145

Nouveaux villages. — Buffalo. — Aspect de la ville. — Excursion sur le lac Érié. — Récifs de Rond Point. — Mackinac. — Origine de ce nom. — Histoire du pays. — Le Gibraltar des lacs. — John Jacob Astor. — Les fêtes des trappeurs et des marchands de fourrures. — La vie des bois, leurs chasses. — L'hôtel Mac Lead. — Paysage. — Le rocher Archa. — L'arche des Fées. — Le Pain-de-Sucre. — Le pont des Amoureux. — La Foie de Robinson. — Le docteur Morse, inventeur du télégraphe électrique, et son école pour les enfants. — Le chef des Peaux-Rouges et l'île de Mackinac. — Discours sur le pont du steamboat.

## XI. — Les Rives sud de l'Érié . . . . . 153

Le lac Érié, son importance, sa topographie. — Les navires qui sillonnent ce lac. — Les caboteurs. — Les elevator. — Les rivages. — Le mirage. — La tribu des Cat. — Buffalo, son origine. — Le commerce des grains et la façon de les transporter d'un navire dans un autre. — Sturgeon Point. — State Line. — La ville d'Érié. — Le triangle de la Pensylvanie. — Cleveland. — Ses raffineries d'huile de pétrole. — Rocky River. — Ses falaises. — Pontiac et sa flotte. — Les vestiges du combat de 1761. — L'expédition de Bradstreet. — Les Fire Lands. — Sandusky. — L'île de Kelley. — Put in Bay. — La bataille navale du commodore Perry. — Le Black Swamp. — Toledo. — Anthony Wayne. — Détroit, ses îles et le lac Saint-Clair. — L'incendie de 1835. — Pontiac, le grand chef des Ottawas. — Promenade vers le fort Gratiot. — Jackson et la prison d'État. — Détails sur les règlements de ce pénitencier et sur les travaux des prisonniers.

## XII. — Les Cascades de Trenton . . . . . 169

La route de Trenton. — Les cascades. — La rivière Kanata. — Le chaudière de pierre. — Le balcon. — La seconde cascade. — Le vent. — L'escalier de bois. — Rural Retreat. — Les crabes de pierre. — Les cristaux de quartz. — Le Mill Dam. — L'Alhambra Fall. — Les forteresses de pierre. — Le puits de Jacob. — La Roche-Cœur. — La Promenade des amoureux. — Les excursions de la lune de miel. — La Chambre de la mariée. — Les voyages des mariés. — Histoire authentique d'un mariage américain.

## XIII. — Le Désert de Watkins . . . . . 177

Watkins et la montagne Buck. — Le barrage. — Le Désert. — Le Glen Alpha. — Le pont. — Le chaos. — Les échelles. — Le Mountain House. — Sa description. — Descente dans la vallée. — L'entonnoir. — La cascade. — L'escalier. — Le silence. — Le Christophe Colomb du désert de Watkins. — L'aire des aigles. — L'enfant dénicheur. — Combat avec les oiseaux de proie. — Willie emporte les aigles. — Une nuit à la belle étoile. — Retour au giron paternel. — Excursion des parents de Willie dans le Glen Alpha. — Les pionniers tracent les chemins. — Narration dans les journaux au sujet de la découverte. — Succès acquis au désert de Watkins. — Le Glen Havana. — Sa description.

## XIV. — Les Monts Catskills . . . . . 185

Le débarcadère. — Vue du Clove. — L'omnibus des touristes. — L'orage dans les montagnes. — Ascension le long des flancs du North Mountain. — La Maison du Sommet. — La vue admirable. —

- Le chute d'eau du Kauterskill. — La légende de l'Américaine. — Promenade dans la forêt. — Le Bowlder. — Les rochers des Druides. — La Tête de l'Indien. — La Sunset. — Les cinq cascades. — La légende de Rip van Winkle. — Le Bel ou bois dormant des Catskills.
- XV. — La Vallée de Genesee. . . . . 197
- Voyage fantaisiste. — La station de Portage. — Le grand pont de bois. — Le Désert Iels. — La cabane des chefs indiens. — La maison du grand conseil. — Réunion des vingt-Deux Peux-Rouges. — Les rives du Genesee. — Mount Morris. — Les arbres géants. — Les inondations hivernales. — Le village de Genesee. — Avon. — Rochester et ses minoteries. — Le canal Érié. — La buellerie. — Les Hautes Cascades. — Les jardins célèbres. — L'Isola Bella de Rochester. — Le commerce des graines florales. — L'embranchure du Genesee vers le lac Ontario. — Le phare et le chemin de fer.
- XVI. — Les Monts Mansfield. . . . . 205
- Les montagnes Vertes et l'Adirondack. — Les Hnoacas. — Montpeller. — Le mont Mansfield. — L'hôtel. — Le Nose. — Ascension de la montagne. — La route du Corduroy. — Le Summit House. — Aspect de l'horizon. — Le Smuggler's Notch. — Les cascates. — L'histoire des contrebandiers. — La cascade du Moss Glen. — La route des échelles. — Le moulin à scier.
- XVII. — Les Lacs George et Champlain . . . . . 209
- Le pays des lacs. — Le lac George. — La route qui y conduit. — Caldwell. — L'hôtel de Fort William Henry. — Le panorama. — Excursion sur le lac. — Tea Island. — Le steamboat *Minchaht*. — Bolton; les Trois Frères, l'Hermitage. — Légende d'un misanthrope. — L'île Sloop et celle du Fontaine Mills. — Dréde. — Sabbath Day Point. — L'Anthony's Nose. — Roger's Slide. — Les aventures véridiques de Roger. — Le détroit du lac Champlain. — Bataille de Crown Point. — Israël Putnam. — Les combats glorieux sur les lacs; le général Burgoyne. — La baie de Burlington. — Le fort Ticonderoga. — Les temps passés et l'époque actuelle. — Les écoliers en vacances. — Camp de l'île Manhattan. — La pêche, la chasse aux cerfs. — Le bal annuel. — La cérémonie de l'enterrement de la bouteille. — Le chant des adieux. — Retour au collège.
- XVIII. — La Vallée de Housatonic. . . . . 225
- Le Berkshire. — Voyage en octobre. — Bridge Port. — De Derby à New Milford. — Le Nangatack. — Spectacle Ponds. — Les Indiens Schaghticoles et les frères moraves. — Kent et Canaan. — Falls Village. — Le mont Prospect. — La rivière Housatonic. — L'histoire du loup dévorant et du fermier. — Salisbury. — Le mont Rige. — Le Dôme. — Le ravin du Sage. — Les Twin Falls. — Chapinville et ses fonderies. — La caverne. — Canaan. — Sheffield. — Le mont Everett. — Le Great Barrington. — Les Deux Egremont. — Les montagnes Monuments et leurs légendes. — Stockbridge. — Le Désert de glace et la montagne de l'Ours. — La Nouvelle-Palcatine. — Lee et ses fabriques de papier. — Monterey. — Tyringham. — Lenox et ses fonderies de verre. — Frederica Bremer et Fanny Keuble. — Le pic de Perry. — Les shakers de New Lebanon. — Pittsfield et le grand ormeau. — La fontaine. — La baie des monts Taconic. — Le lac Onota. — Le Roaring Brook. — Berry Pond. — Pontiac. — Willamstown. — North Adams et ses
- fabriques de chaussettes. — Graylock. — Le pont naturel. — La tunnel des Hnoacas.
- XIX. — Le Pays d'Adirondack. . . . . 237
- Les noms des diverses montagnes. — Comparaison de l'Adirondack avec les autres pays du monde. — Les rivières Rackett, Aouable et Saranac. — La forêt sauvage. — Le gibier. — Les poissons. — Le lac Paradox. — Le Indian Pass. — La fissure du Aouable. — La mont Whiteface. — Le Tahavay et les autres cimes de la chaîne. — Le Boreas. — Nick Brown et le dompteur d'ours; histoire vraie, quelque invraisemblable. — Les sources de l'Hudson. — La chasse du cerf à l'effût. — Nick Dana le trappeur. — La Wilderness. — La cascade Opalescent. — Le fleuve Hudson.
- XX. — Le Lac Cuyaga. . . . . 257
- La rivière. — Les chutes d'Ithaca et le Cornell University. — Les voyageurs de l'été. — Le Fall Creek. — La tour. — Le Castle Rock. — L'université et ses règlements. — Les écoliers, leur organisation, leur éducation. — Enfield Falls. — Le Buttermilk Ravine et sa légende. — Tary-Oh et la jeune blanche. — Fatal dénoûment. — La cascade de Thaganic. — La force du mistral américain.
- XXI. — Albany et Troy . . . . . 265
- Le Mohawk. — Le Profile Rock. — Le Rollaway. — Schenecady. — Cohoes et ses manufactures. — Les cascades. — L'île des pique-niques. — Troy, Albany; origine de ces deux villes; Hendrick Hudson. — Histoire politique d'Albany. — Keenwood. — Les bateaux à vapeur sur l'Hudson. — Description de ces moyens flottantes. — Le départ. — Histoire de bord. — La collecte. — Le souper. — La carte à payer. — La concurrence. — Narration d'une course entre deux steamboats. — *Go a head*. — Tout est bien qui finit bien.
- XXII. — Les Highlands de l'Hudson. . . . . 281
- Newburg et Poughkeepsie. — Aspect de nuit. — Long Reach, Locust Grove. — Milton et Marlborough. — La largeur de l'Hudson. — West Point. — L'École militaire. — Le fort du mont Independence. — Les faux monnaieurs. — Le fort Putnam. — Le jardin de Kocuzsko. — Les inscriptions illustres. — Le village de Cold Spring. — L'église Sainte-Marie. — Le cimetière des Cadets. — La chaîne sur l'Hudson. — Le fort Clinton. — Cozzen's et son hôtel. — Le Nez d'Anthony. — Le grand Donderberg. — Peckskill. — Stony Point. — La trahison de Benedict Arnold. — La mer de Tappan. — La légende du *Val-Dormant* de Washington Irving. — Les palissades. — Sing-Sing. — Les villas des millionnaires yankees. — Hoboken. — Castle Garden. — Arrivée au port de New-York.
- XXIII. — Le New-Jersey. . . . . 305
- Les *ferry boats*. — Jersey City. — Hoboken. — L'hôtel du Pré-aux-Clercs. — Deux coqs pour une poule. — Duel sans pareil entre deux Français. — La belle étrangère à Paris. — Newark. — Le Passaic et les montagnes Orange. — Eagle Rock. — La légende historique de ce rocher. — La sœur donne sa sœur en pâture aux aigles. — Le Washington. — Le Romepo et ses esclaves. — Le naturaliste Audubon, son histoire, ses travaux. — Le lac Greenwood. —



Les chutes du Passaic. — Le canal Morris. — La chasse aux bécassines et les tireurs émérites de New-York.

#### XXIV. — Les Highlands Neversink . . . . . 321

Le New Jersey. — La rivière Shrewsbury. — Long Branch. — Son histoire. — Ocean Grove et les méthodistes; son organisation religieuse et balnéaire. — Anbury Park. — Beacon Hill. — Highlands et ses bains de mer. — Les criques de Shrewsbury. — La maison-club. — Les bancs d'huitres; histoire de leurs parcs. — Le bon marché des mollusques. — La pêche et les pêcheurs. — Red-Bank. — Fenimore Cooper. — *Hurt in Rurt*. — La *Water Witch*. — L'îlot du Hook. — Origine du mot *Neversink*.

#### XXV. — Les Sources du Delaware . . . . . 329

Minisink. — Water Gap. — Histoire de Nicolas Depuy. — Les trois frères La Barre. — Le Tammany. — L'hôtel Killaliny et sa cascade. — Le Hunter's Spring. — Le Coldeno. — La Compagnie des sœurs et mineurs de la Pensylvanie. — Le Mine Road. — Le Buttermik. — Le Minisink. — Tatamy, le dernier des Mohicans. — La tribu des Lenni-Lenape. — Une indigne supercherie. — Détails authentiques. — Benjamin Franklin. — Le héros indien. — Les explorations d'Antoine Dutot dans le Water Gap. — Fondation d'une ville. — Le droit de péage. — Stephen Girard et son histoire succincte.

#### XXVI. — Harrisburg et le Susquehanna . . . . . 341

Le cours du Susquehanna. — Harrisburg. — Le Brant Hill et le Capitole. — Vue superbe du sommet du monument. — Fairview. — Promenades en bateaux. — Le Hunter's Gap. — The Kettle. — Truites et cerfs. — Dauphin's Point. — Le Northumberland et son commerce de bois. — Lock Haven. — North Point. — Les forêts, les bûcherons. — L'hôtel de Renovo. — La montagne. — Les ruiseaux et la flottaison des bois. — Danville. — Le Hunlock. — La mine de charbon. — Pillsburgh Knob. — La vallée du Wyoming. — Prospect Rock. — Le massacre des Peaux-Rouges en 1778. — Le pays du pétrole. — Description de l'exploitation, du commerce, des meurs, des travaux, de la salubrité. — Les chiffres exacts et récents de ce produit.

#### XXVII. — Paysages du Brandywine et haut Delaware . . . . . 361

La rivière de Brandywine. — Poésie limitée de Rogers. — Wilmington. — Riddle's Bank et ses moulins à coton. — Le hameau du Soleil-Levant. — Les moulins à poudre de Dupont. — Fabriques du gouvernement. — Les branches de saules. — Les ouvriers de la poudrière. — On danse sur un volcan. — Dingman's Ferry. — Les High Falls. — Retour à l'hôtel. — Un coucher de soleil grandiose. — Milford. — Jeunes filles et jeunes garçons. — Une page d'amour. — Les bords du Sawkill. — Port Lewis. — Lackawanna. — La tombe de Fenimore Cooper. — Elmdale. — Les houblonniers. — La bière américaine.

#### XXVIII. — Mauch Chunk . . . . . 377

La ville de Mauch Chunk et la rivière Lehigh. — Le Pigeon. — Le va-et-vient des wagons. — Les mines de charbon. — Le Gravity Railroad.

— Les montagnes Sharp et Black. — Ginter, découvreur des mines d'anthracite. — Son histoire. — Son associé Butler. — L'ascension et la descente du Pigeon. — Danger toujours imminent. — Une visite aux mines. — Le tunnel. — Les maisons et les jardins suspendus.

#### XXIX. — Philadelphie et ses environs. . . . . 385

L'histoire de William Penn, de son arrivée sur le territoire et de sa fondation. — La plus ancienne église, Christ Church. — Le State House, Independence Hall. — La Navy Yard. — Vue panoramique. — Le collège Girard. — Les rues de Philadelphie, Chestnut, Walnut, Spruce, Pine, etc. — La square Franklin. — Les fontaines de Philadelphie. — Le nouveau temple maçonnique. — Le Schuylkill. — Fairmount. — Le Waterworks. — La colonnade. — Les ponts suspendus. — Les éditions faites au Fairmount. — Promenade aristocratique. — Description pittoresque de Philadelphie. — La West Park et l'Exposition de 1876. — L'histoire de cette Exposition. — Les fêtes de cette Exposition. — Le Wissahickon. — Les restaurants. — L'ermite. — La pierre de sagesse. — Le cimetière de Laure Hill. — Un sonnet funèbre.

#### XXX. — La Juniata . . . . . 405

Histoire de cette rivière. — Duncannon et ses alentours. — Le Northern central Railway. — Les Blue Mountains. — Les forêts de la Juniata. — Les lacs mousses. — Les murailles de pierre. — Les cerfs, les ours noirs; une chasse émuante près de Ferryville. — Les échos de la montagne Meaco. — Les rochers qui tombent. — Le défilé des montagnes et les nuages qui courent. — Lewistown, Huntingdon, Saron Creek. — Tyrone. — Ses cultures, son commerce. — Les orages de cinq minutes. — Le Sinking Run. — Les rhododendrons en fleurs.

#### XXXI. — Baltimore et ses environs. . . . . 417

Le capitaine John Smith. — Les origines de la fondation de Baltimore. — Lord Baltimore et son portrait. — Un rêve rétrospectif. — La rue Market d'autrefois. — Lombard Street, Harrison. — Le monument de Washington. — Le Patapasco. — Vue du sommet de la colonne. — Patterson Park. — Federal Hill. — Le fort Mac Henry. — Francis Scott et l'hymne patriotique *Star spangled Banner*. — Les quais du port. — Le port et sa profondeur. — Les voitures. — Druid Hill Park. — Son origine. — Sa description. — Woodberry. — La tour Blanche. — North Bounedary. — Le lac, le Hampden Reservoir. — La rivière Gunpowder. — Le Herring Run. — Les travaux nouveaux. — L'hôtel de ville de Baltimore. — Les magasins de Baltimore. — La religion catholique. — M<sup>me</sup> Patterson Bonaparte.

#### XXXII. — Harper's Ferry . . . . . 429

Arrivée à Harper's Ferry. — Le bac. — Désappointement. — Les cascades, le pont du Baltimore and Ohio Railroad. — Les hauteurs de Bolivar. — La ville de Harper's Ferry. — La population. — Les événements de la guerre de Sécession; leur histoire. — La prospérité de ce coin du globe changée en misère. — La roc Jefferson. — Le Maryland Heights. — Le Shepandoah. — Les cimes du Bolivar. — Le colonel Unsed. — Les hauteurs de Loudon. — Le Old Stone Fort. — Vue des environs. — Antietam. — Souvenirs de l'armée de Mac Clellan et de Burnside. — L'inspiration du poète.

## XXXIII. — Washington . . . . . 441

Le plateau sur le Potomac. — L'origine de la ville. — Le Capitole. — Sa description. — Les ministères, les édifices publics. — Les hauteurs de Georgetown. — Le petit parc et la statue de Washington. — Le vieux Capitole. — La Maison-Blanche. — L'avenue de Pennington. — La résidence des citoyens. — Red Hill. — George Mason. — L'apécue d'Arlington. — Mount Vernon. — Little Falls. — Les fortifications. — L'Institut de Smithsonian.

## XXXIV. — Richmond . . . . . 449

Le tableau du Century Club. — Byrd de Westover. — Fondation de Richmond et de Petersburg. — Thackeray. — Souvenir rétrospectif. — Fondation de l'Académie des arts. — Hollywood Cemetery. — Le tombeau du président Monroe. — La rivière James. — President's Hill. — Richmond pendant la guerre de Sécession. — Le Capitole. — La statue de Washington par Houdon. — La bibliothèque Aaron Burr. — La Fayette. — La Convention de 1829-1830. — La statue équestre de Washington. — L'église de Saint-John à Henrico. — La cimetière. — Une excursion en bateau à vapeur. — La manufacture de tabac. — Les ventes d'esclaves. — Les sources minérales de *White Sulphur*, leur découverte. — Un établissement thermal modèle.

## XXXV. — La Grotte de Weyer. . . . . 461

Découverte de la grotte. — Le froid, l'obscurité. — Les carnac des touristes. — La salle des Statues. — La Cataracte. — La Cathédrale. — L'Aiguille de Cléopâtre. — Le Voile de la Mariée. — La Montagne diamantée. — Le Temple. — Retour à la lumière.

## XXXVI. — Le Pont naturel de la Virginie. 465

Vue de loin, vue de près. — Une demoiselle sans cœur. — Les touristes célèbres : Washington. — M. James Piper. — Son aventure. — La route de Lexington. — Trajet par bateau-poste.

## XXXVII. — Paysages de la Virginie . . . . 469

Le Tunnel du comté de Scott. — Le Stock. — Central Depot. — La barrière de plage. — Les curiosités des rochers. — Les grandes chutes. — Les sources sulfureuses de la nouvelle rivière Blanche. — Egglesstone's Ferry. — Le bac. — Anvil Hill. — Le geyser. — La cascade de New River. — Les serpents. — Liberty et les pics de la Loure. — L'hôtel. — Les tours naturelles. — Goshen Pass. — Les bains de Rockbridge. — Le cimetière (*monnd*) indien. — Le Jump. — Clifton Forge. — La taverne des deux fibres. — Le chasseur de renards. — Le coupe de pieds. — L'Arche Rainbow. — La maraie de Chickahominy. — Ses habitants. — L'Ile de Gwin. — La montagne des Grillons. — Histoire de lord Dunmore.

## XXXVIII. — L'Ouest de la Virginie . . . . 481

Berkeley Spring. — Candy's Castle. — La rivière Cacapon. — Ice Mountain. — Moorfield. — Baker. — Southern Gate. — Seneca. — La tour-rocher. — Le Pinacle. — Karr. — Les clochers. — Randolph. — Le Blackwater. — La cascade du Skillet. — Le Wicomico. — Ditchley. — L'église de Corotomau. — Le Rappahannock. — Le mason de Brandon.

## XXXIX. — Charleston et ses environs. . . . 493

Aspect général de la ville. — Ses rues. — Du haut du beffroi de Saint-Michel. — La vieille Douane. — L'église de Saint-Philippe. — La Batterie, l'Académie militaire. — Exploration en bateau. — L'Ile Sullivan. — Les Hellènes. — Sur la Ashley. — Les chènes de la Caroline. — La moure sur les arbres. — Histoire lamentable. — La plantation de Magnolia. — Le Drayton Hall. — Une visite à l'église de Goose Creek. — Le cimetière des Magnolias. — Histoire de Charlestown. — Cherlotta. — Columbia. — Les vapeurs arabus, chiffonniers de la ville.

## XL. — Les Bords du Savannah. . . . . 505

Le ravin. — Les marécages. — Description de Savannah. — Les squares. — Les arbres du pays. — La rue Bull. — Le Monument-Square. — Le fort Pulaski, le Cokspur. — La barre, le chenal. — Les Wrecks. — Les institutions de bienfaisance. — La température. — Les promenades. — Bethesda. — Bonaventure. — Green Street. — Le City Hall. — Le marché au coton. — Summerville. — Le cimetière de Bonaventure.

## XLI. — Saint-Augustin et la Floride. . . . 513

La ville. — Histoire de sa fondation. — Histoire des pionniers. — Le traité de 1763. — Les jardins de la ville. — La maison du gouverneur. — La casemate du guetteur dans le fort Saint-Marc. — La cathédrale. — La place de la Constitution. — Histoire d'Osceola, le chef des Seminole. — La posada. — La flore du pays. — Les couvents. — *Linda Florida*.

## XLII. — Le Saint-John et l'Ocklawaha dans la Floride. . . . . 521

La Floride et ses chasses. — Pilatka. — Séjour des malades. — Les sources de Green Cove. — Le bateau à vapeur le *Cygne volant*. — L'Ocklawaha. — L'oiseau-serpent. — Lamingha, sa description. — Les cormorans. — Les alligators. — La poste américaine. — Le *Cypress knee*. — Le phare du bord. — Sous les palmiers. — Le barrage. — La hutte des pionniers. — La force du courant. — Le mirage. — La fontaine d'Argent.

## XLIII. — Le Bas Mississippi . . . . . 523

De Soto et le Mississippi. — Luis de Moscoso. — Le P. Marquette. — La Salle. — Iberville. — Les embouchures du Mississippi. — Northeast. — Balize. — Le Delta. — Le grand Mississippi. — La quarantaine. — Les jardins. — Le panorama du Mississippi. — Les cyprès fantômes. — Les genoux du marécage. — Les lianes. — Les mouées d'Espagne. — Bieville. — English Turn. — La Ville au croissant. — Les rues, les magasins, les mœurs des Louisianais. — L'archevêché. — Les hôtels. — La Banque. — La levée. — Le lac Pontchartrain. — Les champs d'orange. — De l'autre côté du Mississippi. — Les bateliers. — Les chicots. — Les plantations. — Les pécaus. — Les haies de jasmin. — Les nuits louisianaises. — Les inondations.

## XLIV. — Les Montagnes du Tennessee. . . 545

Un orage à Chattanooga. — Description de la ville de Lookout. — L'hôtel du Sommet et ses servantes. — Le Papiric du Diable. — Le

Saddle Rock. — La cascade des Latus. — La source du Tennessee. — L'auberge et ses servantes. — La Pot. — Le Suck. — La course du Tennessee. — Le Log Cabin — La guerre de Sécession. — Les tanneries. — Knoxville. — La contrée minière. — Le comté de Duckton. — Greenville, Asheville. — Charlotte, Centerville. — Rutherfordton.

**XLV. — Le French Broad . . . . . 557**

La source de la rivière. — Asheville. — Warm Springs. — La diligence. — Les roches peintes. — *Tylica*. — Buncumba et son peage. — Les eaux minérales. — Propos entre fermiers. — Les *schonners*. — Histoire de Daniel Boone. — Le ruisseau de Rems. — Les prairies artificielles du Tennessee. — Le *Bar Room* et les joueurs. — La Hickory Nut Gap. — Les fourrés de la forêt. — Les richesses minières. — Détails intéressants.

**XLVI. — La Brèche des Cumberlands . . . 569**

La chaux des Cumberlands. — Le Gap. — L'hospitalité des gens du pays. — Les tavernes et les taverniers. — Une aventure dans l'hôtel du Gap. — Les convois de marchands. — Les convois de mulets et de chevaux. — Eagle Cliff. — Le chemin de fer. — Le charbon anthracite.

**XLVII. — La Grotte Mammoth . . . . . 577**

Une Nouvelle merveille du monde. — Cave City. — L'entrée de la grotte. — Le guide. — Le asphère. — Les différentes salles. — Les stalactites et les stalagmites. — Les poissons sans yeux. — Les rivières, les lacs intérieurs. — La mer Morte. — La chambre étoilée. — Le monument de Mac Pherson. — Hors des ténèbres.

**XLVIII. — Le Haut Mississipi. . . . . 581**

Les descriptions imaginaires d'autrefois. — De Soto; la P. Marquette. — Saint-Louis; sa description. — Le Fair Ground. — La pont. — Le Capitole. — Alton. — Keokuk. — Rock Island. — La forteresse. — Nauvoo. — Histoire de Joli Smith, le fondateur du mormonisme. — Sa mort. — Elder Smith. — L'erode des Mormons. — Cabot à Nauvoo. — Réverie sur le gaillard d'avant. — Dubuque. — Saint-Paul. — Eagle Point. — La Wisconsin. — Les forêts épaisses. — La Crosee. — Trempe-l'Eau. — Beauté du paysage. — Les rochers Cheminées. — Le rocher de la Jeune Vierger potélie. — Le lac Pépin. — Le *yachting*. — Les naufrages. — Frontenac. — Hastings. — Les cascades du Minnesota. — Minneapolis. — Les chutes de Saint-Anthony. — Description de la ville et du paysage. — L'hôtel Winslow. — Le Minnesota. — La prairie et sa fertilité. — Les fermes, les émigrants. — Wabasha. — Red Wing. — Le sort des Indiens.

**XLIX. — Sur le Fleuve Ohio. . . . . 617**

Oheyo, la Belle Rivière. — Aspect du pays. — Les missions flottantes. — Obligation des capitales. — Origine de la découverte de l'Ohio. — Le capitaine Celeron et son expédition. — Les Français sur l'Ohio. — Le colonel Bouquet. — Pittsburg. — La ville noire, vue la nuit. — Economy. — Steubenville. — Loysa, le chef *cuyaga*. — Wheeling. — Marietta. — Parkersburg. — La Gallipolis. — Le défrichement du sol. — Point Pleasant. — La

rivière Sandy et le Kentucky. — Daniel Boone. — Cincinnati. — *Symme's purchase*. — Sur le Rhin. — La fontaine Tyler Davidson. — Les tueries de cochons. — Les vins du cru. — La Clackson Avenue. — Bellevue. — Patriot. — Les bateliers de l'Ohio. — Les *Christy Minstrels*, et les vrais nègres du Kentucky. — New Albany. — Louisville. — Le Court House. — Les tombes des bellégerants de la guerre de Sécession.

**L. — Chicago et Milwaukee . . . . . 641**

Origine de la ville. — John Jacob Astor. — L'heure noir des colons de 1834. — Les maréages. — Vente des terres par les *Penus-Rouges*. — L'orgie. — Construction de la ville. — Le commerce des salaisons. — La création des chemins de fer. — Leur développement. — La navigation sur la Michigan. — Le grand incendie de 1831. — Secours aux malheureux. — Réédification de la ville. — Les parcs Lincoln et Jefferson. — Les diverses industries de la ville. — La résurrection complète. — L'instruction publique. — Lake Forest. — Kenosha et Racine. — Milwaukee. — Les Allemands en Amérique. — Les jardins et les constructions particulières. — Salomon Juneau et ses amis.

**LI. — Le Lac Supérieur. . . . . 661**

Le missionnaire. — Les croyances mystérieuses du lac Sault Sainte-Marie. — La pointe Iroquoise et sa légende. — Le cap White Fish. — Les sables. — Disputa entre les Etats de Michigan et d'Ohio. — Les Rochers Peints. — Munising. — La Grande Ile. — La montagne de Fer. — Le Grand Portail. — La Chapelle. — La cascade d'Argent. — Marquette. — Keweenaw. — Ontonagon. — Les Apôtres. — L'île Madeline. — Bayfield. — La belle squaw. — Un bain de Diane. — Duluth. — Bay Beaver. — La rivière Pigeon. — Lac Winipeg. — L'île d'Argent. — Neepigon. — Fic River. — Otter Head. — Michipicoten. — La disparition de Hiawatha. — Poésie.

**LII. — Coup d'œil sur le Nord-Ouest . . . 673**

Le Wisconsin. — Madison Coln. — Conseils aux touristes. — Manitowac, Sheboygan. — Kilbourn. — Le lac du Diable. — La porte du Diable. — L'alginate de Chlophâtre. — Le rocher antiaïra. — Les dolles. — Les mûchoires. — Aztlan. — Pentwell Peak. — La forteresse. — Duluth. — Les Peaux-Rouges. — L'hospitalité des colons. — Une nuit passée sous un toit de chaume. — La prière du soir.

**LIII. — Le grand Parc National du Missouri. 689**

La rivière Yellowstone. — Le Domaine national. — Le ruisseau des Tronc de Feu. — Les explorations des délégués de Washington. — Les volcans ételés. — Les Lower Fall. — La cascade. — La rivière de la Tour. — Le lac Yellowstone. — Les fontaines chaudes. — Les intermittences. — La rivière Gardiner. — Température des eaux. — Le chaudron. — La montagne de soude. — La rivière de feu. — Les sentioelles. — Les *geysers*. — Les éventails aquatiques. — La grotte. — Le cratère. — Le Bonnet de la liberté.

**LIV. — Les Plaines et les Sierras. . . . . 697**

Le pays du Lointain Ouest. — Le grand *Pacific Railway*. — Omaha. — Le fort Kearney, la rivière Plum et Mac Pherson. — La

Wyoming. — Les montagnes Rocheuses. — Cheyanna. — Médecine Bowe. — North Fork. — Laramie. — La rivière Bitter. — La rivière Verte. — Wind River. — Les montagnes Windab. — La Butte de l'Église. — Bryan. — Les Faux Douces. — Wasatch. — Le cañon de l'Écho. — Castle Rock. — Le Rocher Suspendu. — Le territoire des Saints. — Le cañon Weber. — La porte du Diable. — La gilette du Diable. — Ogden. — Changement de wagon. — Arrivés à Salt Lake City. — Description de la ville. — Les meures. — Corinne. — La station du Promontoire. — Histoire de la cérémonie d'inauguration. — Kelton, Motlin et Toston. — Les sources de Humboldt. — Elko. — Les palissades. — Les mines. — Battle Mountain. — Pleasant Valley. — Truckee. — Donner Lake. — Le lac Tabo. — Beauté du climat. — Arrivée au lac Tabo. — Le cañon du Grand Gap. — Les pionniers américains. — Histoire émouvante d'une caravane de pionniers à Pacific Spring. — Les fiancés. — Le bandit Bill Moore. — Les Indiens Snoshones et leur reine. — La ferme sur le bord de la rivière Feather. — Description graphique des diorces de l'Amérique. — Le mont Tindall. — Vues prises du wagon de chemin de fer. — Le mont Summit. — La contrée de San Joachim. — Sacramento. — Arrivée à Oakland City.

#### LV. — Les Cañons du Colorado . . . . . 725

Les rives du Colorado. — L'élévation et la profondeur des cañons. — La rivière Verte. — Exploration du P. Escalante en 1776 et du major Powell en 1869. — Les sources du Colorado. — Les diverses gorges du Colorado. — Le Labyrinthe. — La Catacacte. — Le marbre cañon. — Confluent du Chiquito et du Colorado. — L'Arizona. — La Grand Cañon. — La vallée de Toroweep. — La plateau de Kai-Bal. — Le plateau de Powell. — La vue des pays d'alentour. — Les orages et le tonnerre. — Un second Niagara. — Le canon de Karab. — La pyramide. — Un chemin de fer projeté.

#### LV. — Les Montagnes Rocheuses . . . . . 720

Description géographique. — Le Back Bone. — Le sommet du mont Lincoln. — Excursion dans le pays par le docteur Hayden. — Le Far West et ses vallées. — Le Chaudron. — James's Peak. — Georgetown. — Le Nouveau Monde qui est l'Ancien. — Le parc Monument. — Le mont Rosalia. — Les champignons pétrifiés. — Le Jardin des Dieux. — La vallée de l'Arkansas. — Le mont de la Sainte-Croix. — Le Bloc de Neige. — La Pyramide Noire. — Les Twins. — La cascade.

#### LVII. — L'Yosemite. . . . . 737

Topographie de la vallée de l'Yosemite. — Origine de ce nom. — Campagnes des troupes américaines dans le Mariposa. — Le premier visiteur du pays. — Un acte du Congrès américain. — De Lathrop à Visalia Division. — Sa diligence. — Mariposa. — Les arbres géants. — Les Sequoias. — Dimension incroyable de ces géants ligneux. — Les arbres du Calaveras. — Les notes de M. Lemmon. — Le Clark's Rancho. — La station de Paragon. — Le cap de l'Inspiration. — Le chaos. — La chute d'eau de la Sentinelle. — La colonne de

Washington. — Les Indiens errants. — Leur malpropreté. — La caravane. — La course de chevaux. — Pariens et joueurs. — Le Cloud's Rest. — Les chutes de Too Loo Walk, de Vernal et de Nevada. — Le Bonnet de la Liberté. — Le cañon de Tenays. — La gorge de Merced. — Le Glacier Point. — Paragon. — Les visiteurs de l'Yosemite. — Trois hôtels et leur amueblement.

#### LVIII. — La Californie du Nord. . . . . 745

La vallée du Sacramento. — Marysville Buttes. — La ville du même nom. — La rivière Feather. — Les vignobles. — Les vergers d'arbres à fruits. — Lassen's Buttes. — Les vieux arbres. — Un pays féérique. — La route des gambusinos. — Le chemin de fer en exécution. — La beauté des pins et des sapins. — La rivière Pitt. — Les saumons. — Ressemblance au pays d'Adirondack. — Les Indiens difficiles. — Les montagnes de Fer. — Le Shasta. — Les embuscades des Peaux-Rouges. — Roseburg. — La cime des Trois-Seurs. — La rivière Mackensie. — Croyances des Indiens. — La Willamette. — Le gouffre.

#### LIX. — Les Rivages de la mer Californienne. 753

Aperçu du pays. — Les forêts. — Les mines. — La population de la Californie. — Les moyens de transport. — Les chemins. — Le cap Mendocino. — Les rochers de la côte. — Les oiseaux de mer. — Différence des marins sur la côte californienne avec ceux de l'Atlantique. — Les tempêtes. — Les récifs. — L'absence d'hôtels pour les voyageurs. — Les scieries à planches. — Les établissements des compagnies de fourrures russes. — Bodegas. — Les vandes de boucherie. — Petalunca. — Les steamers entre cette ville et celle de San Francisco. — Les Deux Rochers. — Le guano. — L'entrée du port de San Francisco. — Golden Gate. — L'îlot de los Bugalos. — Le fort Point. — Alcatraz. — Old Presidio. — La colline du Télégraphe. — Cliff House. — L'Ocean House. — La plage et ses coquillages. — Origine de San Francisco. — La ville, les théâtres, les églises. — Les incendies. — Le Grand Hôtel de Baldwin, sa description, son théâtre. — Le palais des Diamants. — Les Chinois, leurs meures, leur théâtre, les représentations. — Les fumeurs d'opium. — De San Francisco à Monterey. — Prenez garde aux Indiens!

#### LX. — Le Cours du fleuve Columbia. . . . . 765

Excursion du capitaine Robert Gray. — Astoria. — Les marchands de pelletteries. — La petite chapelle. — Aspect du paysage le matin. — Les pics couverts de neige. — Le mont Sainte-Hélène. — Portland. — La forêt et les bûcherons. — Le railway. — L'hôtel Middle Block. — Le Rocher Perchoir. — Le mont Hood. — Le Coffin Rock. — Dalles. — Les dépôts des mineurs : l'hôtel des Montagnes. — La vent. — Les Indiens Trascopins. — Les chutes des Saumons. — Meure de ces poissons. — La pêche par les Indiens. — La mission catholique, les élèves. — Wright's Harbor. — Le portage. — Le grand chemin de fer en construction et le commerce futur. — Cellia. — Quelques vers tirés d'un calepin de voyage. — Adieu aux lecteurs.